KOBIE

GRUPO ESPELEOLOGICO VIZCAINO :-: DIPUTACION FORAL DE VIZCAYA

- 11 -

BILBAO 1981

KOBIE

Revista de Ciencias

Diputación Foral del Señorío de Vizcaya

BILBAO (España)

EDITOR:

GRUPO ESPELEOLOGICO VIZCAINO
P.O. Box 53. BILBAO (Spain)

Fundador: Néstor de Goicoechea y Gandiaga

Director: Ernesto Nolte y Arámburu

Esta REVISTA, abierta a temas de arqueología, bellas Artes, biología subterránea, botánica, ecología, espeleología, etnografía, lingüística, toponimia, prehistoria, etc., se intercambia solamente por las publicaciones similares de todos los países, al objeto de incrementar los fondos bibliográficos del «Grupo Espeleológico Vizcaino» de la Diputación Foral de Vizcaya.

La comercialización de KOBIE a particulares se efectúa a través de la Sección de Publicaciones de la Diputación Foral de Vizcaya (calle Astarloa, 10, teléfono 4-15-56-81. Bilbao).

La reproducción no está permitida, salvo con la autorización expresa del Editor y siempre que se cite su procedencia.

(La inclusión de un artículo en esta REVISTA no implica que la Redacción esté de acuerdo con el contenido de aquél. Las opiniones de los autores quedan de la exclusiva responsabilidad de los mismos.)

Revista de carácter no periódico

Depósito legal: BI - 1240 - 1971

ISSN 0211-- 1942. Título clave: KOBIE

IMPRENTA DIPUTACION FORAL DE VIZCAYA

Sumario

PAGINA

SECCION ARQUEOLOGICA

— Le Polissoir du Pic des Escaliers (Pays-Basque de France)
Por el DOCTEUR J. BLOT 11

— El Epipaleolítico en el País Vasco Meridional: datos estratigráficos y tipológicos
Por JAVIER FERNANDEZ ERASO 15

— Los túmulos de Sierra Salvada y su contexto arqueológico
Por FERNANDO GALILEA 43

— Poblado de la Edad del Hierro: Castro Robledo (Valle de Losa, Burgos)
Por FELIX MURGA 53

— Noticia del hallazgo de un dolmen y varios túmulos en la provincia de Alava
Por FELIX MURGA 63

— Miscelánea arqueológica y etnográfica
Por E. NOLTE Y ARAMBURU 75

— Epigrafía vizcaina. Revisión, nuevas aportaciones e interpretación histórica
Por ANTONIO RODRIGUEZ COLMENERO y MARIA COVADONGA CARREÑO 81

— La datación absoluta por el método colágeno en Cuba
por ERCILIO VENTO CANOSA, ROBERTO RODRIGUEZ SUAREZ y LOURDES FRANCO MARTINEZ 165

PAGINA

SECCION DE BELLAS ARTES

— Los canteros vizcainos (1500 - 1800). Diccionario biográfico (II parte)

Por JOSE A. BARRIO LOZA y JOSE G. MOYA VALGAÑON ... 173

SECCION ETNOGRAFICA

— Estudio etnográfico de la desaparecida ermita de San Antón Txikerra, de Arteta (Galdácano, Vizcaya)

Por FCO. JAVIER GONZALEZ DE DURANA ISUSI y KOSME M. BARAÑANO LETAMENDIA 285

— Las fábricas de loza ordinaria y fina de la Santa Casa de Misericordia de Bilbao (1776 - 1881)

Por ENRIQUE IBABE 317

— Contribution a l'etude de l'art funeraire Labourdin

Por MICHEL DUVERT 389

— Sobre la religión vasca y la religión mediterránea

Por ANDRES ORTIZ - OSES 449

SECCION KARSTICA

— Cálculo de la pendiente media en los intervalos de cota, extremos de cuencas de drenaje. Aplicación a la cuenca del Arratia y a la cuenca alta del Nervión

Por IÑAKI ANTIGÜEDAD, JAVIER CRUZ - SANJULIAN y FERNANDO SAENZ DE ECHENIQUE 453

— El flanco Norte de la Sierra de Aloña (Oñati, Guipúzcoa). Intento de definición de una geofacies

Por FELIX MARIA UGARTE 457

SECCION TOPONIMICA

— Relación toponímica general de Galdácano

Por FCO, JAVIER GONZALEZ DE DURANA ISUSI y KOSME M. BARAÑANO LETAMENDIA 469

PAGINA

NOTICIARIO

— Nuevo yacimiento arqueológico en Kobaederra II o Txapelankoba II (Cortézubi, Vizcaya)

Por JAVIER FERNANDEZ 499

— VIII Congreso Internacional de Espeleología (N. de la R.) ... 499

— Congreso Internacional sobre la estela discoidal vasca 500

— El Museo Arqueológico, Etnográfico e Histórico Vasco de Bilbao

Por el Dr. JUAN MARIA APELLANIZ 500

— Décima campaña de excavaciones en la cueva de Arenaza (San Pedro de Galdames, Vizcaya)

Por el Dr. JUAN MARIA APELLANIZ 501

— XV Jornadas Vascas de Espeleología. Sierra Salvada 81 501

— Hallazgos arqueológicos en cuevas de la provincia de Vizcaya: Continuación. Complejo Urratxa, Supelegor y Lasarrekoatxa. Macizo de Gorbea (Ayuntamiento de Orozko)

Por P. ROBREDO ARRUTIA 501

— Estudio etimológico del topónimo «Ayala»

Por G. CARRETIE GONZALEZ 511

— Hallazgo de «Cuon Alpinus» en el Gorbea vizcaino 513

— El arte prehistórico del País Vasco y sus vecinos (Dr. Juan María Apellániz)

Por E. N. A. 513

— Nuevo yacimiento prehistórico en la Cueva de los Zorros (Abanto y Ciérvana, Vizcaya) 515

— Próximo número XII 516

SECCION ARQUEOLOGICA

K O B I E (Bilbao)
Grupo Espeleológico Vizcaino. Diputación Foral de Vizcaya
Boletín núm. 11 - 1981

Le Polissoir du Pic des Escaliers (Pays-Basque de France)

Por DOCTEUR J. BLOT (1)

UNE TRES ANCIENNE PISTE PASTORALE

C'est en 1970 que nous avons trouvé ce polissoir dans le cadre de la prospection systématique des vestiges protohistoriques en Pays-Basque de France, entreprise dès 1967. En cette fin de juillet nos investigations portaient plus spécialement sur les deux grands massifs forestiers des Arbailles et d'Iraty.

Au cours d'une ample moisson de monuments en ces pâturages d'altitude, nous fûmes amenés à emprunter la très pitoresque piste de crête qui joint Ahuzki au col de Bagargi. Longue d'environ 5 km., cette crête réalise un véritable pont jeté entre les Arbailles et Iraty; elle marque la ligne de partage des eaux pour les deux systèmes hydrographiques qui en naissent et en divergent, se draînant, l'un à l'Ouest par le Laurhibar, l'autre à l'Est par l'Apura et le Saison.

Les pasteurs transhumants de la protohistoire pouvaient très facilement, depuis le Pays de Mixe et la Basse-Soule, gravir les pentes douces du vallon d'Ibar-Naba dominé par les rugueux sommets calcaires des Arbailles, tels le Pic des Vautours, le Pic Lexagorri, le Pic d'Askune; quittant ces massifs rocheux au niveau d'Ahuzki, ils n'avaient plus qu'à emprunter cette piste de crête, seule et directe voie de liaison avec les hauts pâturages d'Iraty. Encore très visibles de nos jours, son tracé, dans l'ensemble progressivement ascendant, franchit tout d'abord le col de Burdinolhatze, puis par une série de montées parfois rudes, heureusement entrecoupés de paliers sous forme de croupes herbeuses, va culminer après un dernier effort, au Pic des Escaliers, à «Lepo-Txipia» (1.472 m.) avant de redescendre progressivement jusqu'au col d'Irazabaleta et atteindre enfin le col de Bagargi à 1.327 m. Le contexte archéologique des environs immédiats, fort riche (1), ne fait que souligner l'importance et l'ancienneté de cette voie de passage. Nous ne ferons que citer, sur cette piste elle même, le tumulus de Lutogagne (1.030 m.), celui de la Croix-Garat (1.039 m.), le tumulus cromlech d'Ugatze (2), le cromlech d'Hartsudurra, les deux tumulus-cromlechs et le tumulus simple de Lepo-Txipia (1.480 m.).

UN SITE REMARQUABLE

A cinq cents mètres environ au Sud du cromlech d'Hartsudurra la piste commence la rude ascension du Pic des Escaliers; serpentant è travers les affleurements de poudingue, elle marque une pause à la côte 1.357, où un léger ensellement invite au repos, avant le franchissement des derniers 500 m. qui séparent du col de Lepo-Txipia. En bordure Ouest de la piste, presque au ras du sol on pouvait facilement voir le polissoir, bloc de poudingue à face supérieure plane, zébrée d'une vingtaine d'entailles plus ou moins profondes.

Le site est remarquablement bien choisi; à mi-distance entre Orgambideska et Ahuzki, c'est une halte bienvenue, et cet éperon rocheux, en proue de navire, domine un très vaste horizon, de l'Est à l'Ouest, des montagnes à líOcéan. Ceux qui ont créé et utilisé ce polissoir, à cet endroit, alors, que le poudingue abonde partout ailleurs, n'étaient certaienement pas insensibles à la beauté du paysage étendu sous leurs yeux.

(Coordonnées carte IGN 1/25.000; TardetsSorholus 5-6 - 326, 235 - 89, 700; altitude, 1.357 m.).

Au cour des trois années suivantes nous avons pu remarquer que les passages des troupeaux et des hommes, et la rudesse des intempéries accentuaient la dégradation, fort avancée, de ce bloc de grès: déjà amputé de son extrêmité Sud, il n'était plus relié au filon d'origine que par un mince pont de pierre. En 1973 les travaux routiers partis d'Ahuzki, liaison Ahuzki-Orgambidesca), progressaient rapidement. Continueraient-ils d'emprunter le tracé de la piste pastorale jusqu'à Bagargi, via Lepo-Txipia? Les conducteurs de travaux consultés, sur place, à l'époque, n'excluèrent pas cette possibilité. Nous avions

(1) Centre de Documentation Archéologique d'Arthous.
Correspondant de la Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine. Villa «Guerocotz» 64500 - St. Jean de Luz.

déjà pu observer les dégâts fantastiques, et la rapidité de travail des bulldozers et de la dynamite dans de semblables circonstances (élargissement de la piste des jeeps d'Arthaburu, au flanc Nord du mont Errozate). Par mesure de sauvegarde ce bloc d'environ 80 kg. a donc été transporté au Musée Basque de Bayonne où chacun peut maintenant l'observer dans la salle de préhistoire.

UN POLISSOIR DE REAFFUTAGE?

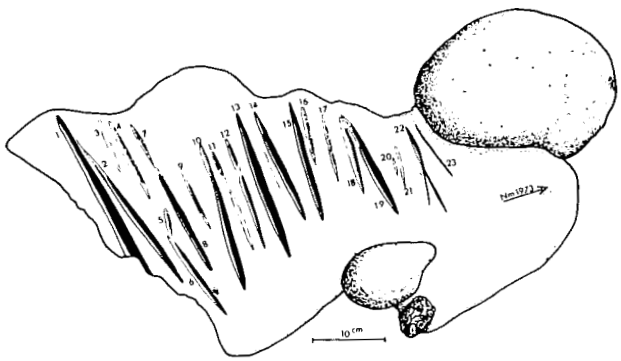
Ce bloc de grès poudingue épais d'environ 0'15 m., affecte une forme grossièrement triangulaire (cf. schèma); il mesure 0'84 m. dans son plus grand axe (N-S) et 0'40 m. dans sa plus grande largeur. Son extrémité Nord, où est insérée un gros galet, est légèrement arrondie, sa base Sud résulte de la fracture du bloc, et la tranche laisse apparaitre les inclusions habituelles du poudingue (petits galets, fragments rocheux); nous n'avons pas retrouvé le fragment détaché, sans doute depuis longtemps, et vraisemblablement peu important.

Un deuxième galet moins volumineux que celui du sommet, s'insère sur le bord Est. Enfin la surface de ce bloc de grès, au grain très fin, ne présente aucune irrégularité et l'utilisation de cette pierre tendre en tant que polissoir s'explique parfaitement bien.

Les polissoirs fixes comportent très souvent, sur le même bloc, à la fois des rainures (polissoirs de tranches) et des cuvettes (polissoirs de faces). Celui-ci paraî exclusivement creusé de rainures. On en compte 23, plus où moins marquées, qui du Sud au Nord se répartissent en longueur et en profondeur de façon sensiblement décroissante (cf. tableau).

POLISSOIR VUE EST - NOMENCLATURE DES RAINURES

N.o de la rainure	Longueur m.	Largeur m.	Profondeur m.
1	0'24	0'020	0'030
2	0'20	0'010	0'015
3	0'08	0'005	peu marquée
4	0'12	0'010	0'004
5	0'04	0'010	0'004
6	0'13	0'010	0'006
7	0'06	0'010	peu marquée
8	0'15	0'010	0'015
9	0'10	0'005	0'008
10	0'21	0'015	0'019
11	0'15	0'005	0'003
12	0'17	0'008	0'006
13	0'22	0'017	0'020
14	0'17	0'010	0'010
15	0'17	0'010	0'014
16	0'08	0'040	0'005
17	0'10	0'040	0'003
18	0'12	0'070	0'004
19	0'15	0'010	0'006
20	0'02	0'003	peu marquée
21	0'06	0'003	peu marquée
22	0'14	0'010	0'006
23	0'11	0'005	0'004



POLISSOIR VUE EST - NOMENCLATURE DES RAINURES

Compte tenu de l'éloignement du site, et de la profondeur relativement faible des rainures, de l'absence de cuvettes (ou polissoirs de faces) il semble s'agir ici d'un polissoir exclusivement consacré au ré-affutage de tranchants émoussés. L'outil concerné au premier chef nous paraît être la hache en pierre polie (ophite, quartzite, silex), dont on connait un certain nombre en Pays-Basque. Le tranchant d'un tel outil (cf. photo 1) semble mieux s'adapter a la forme des rainures que celui des haches métalliques, mais ceci n'est bien sûr qu'une hipothèse, et l'époque d'utilisation du polissoir n'en n'est pas pour autant précisée.

PHOTO 1 — **Le polissoir - vue Est.**

En effet, si l'usage de la hache en pierre polie débute au Néolithique (théoriquement au moins, chez nous), il va perdurer tout au long de l'âge des métaux. L'utilisation d'outils en métal (cuivre, bronze, fer) restera limité á une classe relativement priviliégiée, et le pasteur basque utilisera longtemps un outillage lithique souvent fort modeste comme le montre le mobilier des tombes protohistoriques. L'usage même de haches polies en montagne a dû rester très restreint, étant donné la rareté (et peut-être même le poids) de ce type d'instrument.

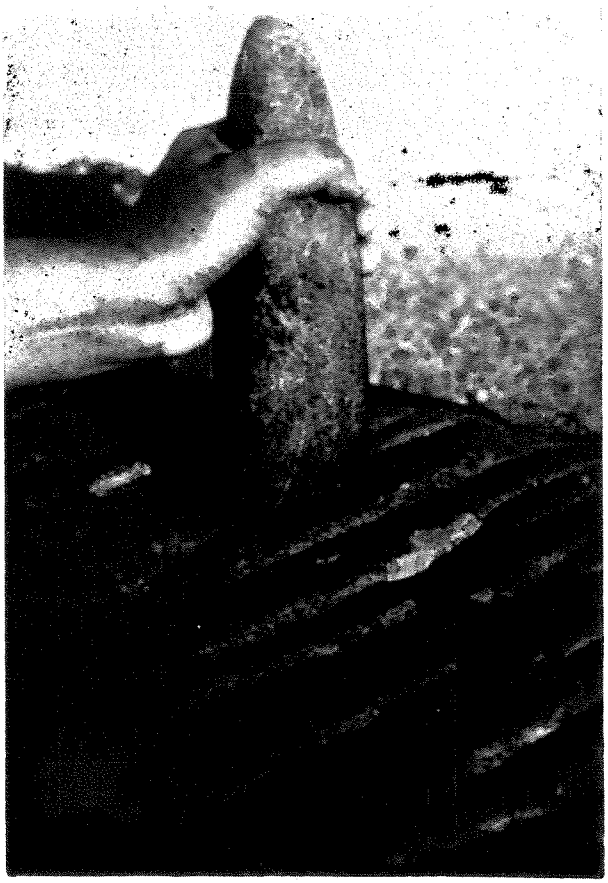


PHOTO 2 — **Hache en pierre polie; re-affutage du tranchant**

Tout en sachant parfaitement bien qu'un constat de voisinage n'est pas un argument de datation, on ne peut pour autant ignorer la situation de cette pierre et son contexte archéologique. Parmi les nombreuses hypothèses qui peuvent être avancées, une des plus simples, et pas forcément la plus fausse, pourrait consister à considérer que l'utilisation de ce polissoir a quelques bonnes chances de remonter à l'époque des constructeurs de Tumulus, cromlechs, ou Tumulus-cromlechs, monuments qui jalonnent cette antique piste pastorale, soit donc aux environs du dernier millènaire avant le Christ.

Nous avons déjà souligné (3) combien ce type de vestige caractérise les hautes altitudes an Pays-Basque, cette conquête des pâturages élevées étant sans doute liée à une démographie croissante.

Quoiqu'il en soit, nous terminerons en insistant sur l'exceptionnel intérêt de ce polissoir, seul exemplaire répertorié, à notre connaissance, en Pays-Basque de France.

NOTES

1. J. BLOT: **La Soule et ses vestiges protohistoriques.** «Bulletin du Musée Basque» núm. 83, 1.er trim., 1979.

2. J. BLOT: **Le tumulus - cromlech d'Ugatze du Pic des Escaliers** (Soule). Compte rendu de fouilles.

   «Bulletin du Musée Basque» núm. 66, 4.e trim. 1974.

3. J. BLOT: **Les rites d'incinération en Pays Basque durant la protohistoire.** «Bulletin du Musée Basque núm. 86, 4.e trim. 1979.

K O B I E (Bilbao)
Grupo Espeleológico Vizcaino. Diputación Foral de Vizcaya
Boletín núm. 11 - 1981

El Epipaleolítico en el País Vasco Meridional: datos estratigráficos y tipológicos

Por JAVIER FERNANDEZ ERASO (*)

Pretende el siguiente trabajo ser una puesta al día de los estudios del Aziliense y Mesolítico en el País Vasco Meridional, partiendo de los materiales ya publicados, y servir de base para posteriores trabajos más amplios. Sus conclusiones en ningún momento han de tomarse como definitivas, ya que ello deberá brotar de un estudio más pormenorizado de los materiales que aún permanecen inéditos y partiendo de un mayor número de yacimientos de los que en la actualidad conocemos.

Por medio del análisis tipológico - estadístico de los ajuares líticos, tipológico de los óseos y la enumeración de los restos de fauna identificados, se ha querido dar cierta claridad a un momento muy concreto de la Prehistoria Vasca, el momento postpaleolítico que se nos ha venido mostrando como un bache en el transcurso de la Historia, que perdura hasta la denominada *Revolución Neolítica.*

El País Vasco se nos muestra sumamente atractivo por su configuración morfológica y situación geográfica. Morfológicamente, presenta una conjunción de dos formaciones orográficas distintas. Por un lado, el Valle del Ebro, que configura gran parte de las provincias de Alava y Navarra, y por otra, el Pirineo, que prolongándose en los montes vascos, forma la parte septentrional de Navrra y las provincias de Guipúzcoa y Vizcaya. Estas dos formaciones originan grandes llanuras en la zona ribereña o riojana y una sucesión de angostos valles de disposición laberíntica, en la zona pirenaica. Geográficamente, es un lugar abierto a la influencia mediterránea por la depresión del Ebro, y debido a la escasa altura de sus montañas, paso obligado del Continente.

Tras un examen de algunas de las obras de síntesis de la Prehistoria Vasca (BARANDIARAN, 1953, 1962 a; BARANDIARAN, MAESTU, 1967, 1973; ALTUNA, 1972), se centró el estudio en veintitrés yacimientos, de las cuatro provincias vascas. De ellos se contabilizaron un total de veintisiete niveles, perteneciendo diecisiete al Aziliense y diez al Mesolítico, sobre los que se aplicaron los criterios tipológicos propuestos por J. Fortea para los instrumentales líticos, y los de I. Barandiarán, Maestu, para los óseos (1).

Estos veintitrés yacimientos quedaban repartidos de la siguiente forma (lámina I):

- *ALAVA* : Montico de Charratu
- *GUIPUZCOA:* Agarre, Aitzbeltz, Aitzbitarte IV, Ekain, Ermittia, Jentiletxeeta, Kobatxo, Marizulo, Urtiaga

(* Departamento de Prehistoria y Arqueología. Universidad del País Vasco. Vitoria.

(1) FORTEA PEREZ, J.: **Los complejos microlaminales y geométricos del Epipaleótico mediterráneo español.** Salamanca 1973.

— BARANDIARAN MAESTU, I.: **El Paleomesolítico del Pirineo Occidental.** Zaragoza 1967.

LAM. I

● *NAVARRA* : Atabo, Berroberría, Sorgiñen-Leze y Zatoya

● *VIZCAYA* : Atxeta, Atxurra, Balzola, Bolinkoba, Guetalueta, Lumentxa, Santimamiñe, Silibranka y Tarrerón

• • •

ALAVA:

— Montico de Charratu

Abrigo rocoso de reducidas dimensiones, situado en Albaina (Condado de Treviño).

En el Mapa del I. G. y C., sus coordenadas son: 42º 41'40'' 1º 03'0'' (*).

(*) Las longitudes se toman en relación al Meridiano de Madrid.

Excavado por J. M. de Barandiarán en 1965 y 1966 y publicado por él mismo en 1966 y 1967.

ESTRATIGRAFIA (2):

— *Nivel I:*

De tierra oscura, con materiales que van desde época Moderna hasta el Hierro.

— *Nivel II:*

De 30 cm. de espesor, con características semejantes al anterior.

(2) A partir del nivel III, se realizó un trabajo de revisión de los materiales depositados en el Museo Arqueológico de Alava (BALDEON, 1974). Una síntesis del yacimiento se puede encontrar en BARANDIARAN MAESTU, 1967, pp. 165-168.

— *Nivel III:*

De 26 cm. de espesor, con características similares a los anteriores y abundantes piedras desprendidas del escarpe. Neolítico acerámico.

— *Nivel IV:*

De tierra arenosa clara, con bloques areniscos en su base. Mesolítico, como los dos que le subyacen.

— *Nivel V:*

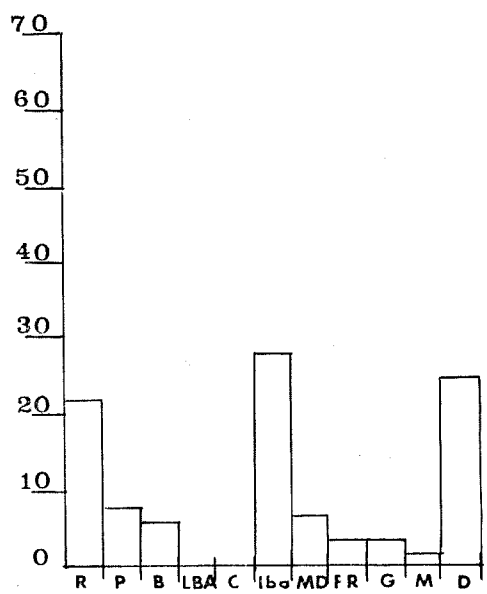
De 25 cm. de espesor. Tierra cenizosa, con carbones y huesos.

— *Nivel VI:*

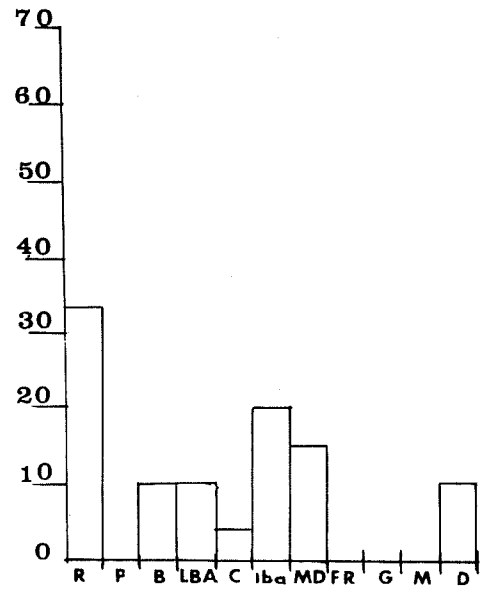
De 15 cm. de espesor. Tierra arenosa clara sobre la roca de base.

ANALISIS DE LOS MATERIALES DE LOS NIVELES MESOLITICOS

De *industria lítica* se contabilizaron los siguientes objetos: en el nivel IV (3) (vid. lám. IIa): 2 (3'22%) raspadores simples sobre lasca, R-1; 4 (6'45%) raspadores nucleiformes, R-4; 3 (4'83%) raspadores denticulados, R-5; 1 (1'61%) raspador en hombrera u hocico; 3 (4'83%) raspadores sobre lámina o laminita, R-8; 5 (8'06 %) perforadores simples, P-1; 1 (1'61%) buril simple con un paño, B-1; 1 (1'61%) buril simple con dos paños, B-2; 1 (1'61%) buril simple lateral sobre fractura, B-4; 4 (6'45%) laminitas con borde abatido, lba-1; 1 (1'61%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo y base redondeada, lba-3; 1 (1'61 %) laminita apuntada con borde abatido rectilíneo y base recta, lba-5; 1 (1'61%) laminita con borde abatido arqueado, lba-7; 3 (4'83%) laminita con borde abatido parcial, lba-10; 7 (11'29%) fragmentos de laminita con borde abatido, lba-11; 1 (1'61%) lasca con muesca, MD-1; 3 (4'83%) láminas o laminitas con muesca, MD-3; 2 (3'22%) piezas con fractura retocada, FR-1; 1 (1'61%) trapecio con un lado cóncavo, G-5; 1 (1'61%) triángulo escaleno, G-12; 1 (1'61%) microburil M-1; 14 (22'58%) raederas, D-3; 1 (1'61%) lámina o laminita con cresta, D-4; *total de útiles: 62.*



lam.IIa MONTICO DE CHARRATU
NIVEL IV



lam IIb MONTICO DE CHARRATU
NIVEL V

Utensilios líticos contabilizados en el nivel V (lámina IIb): 4 (7'84%) raspadores simples sobre lasca, R-1; 10 (19'60%) raspadores nucleiformes, R-4; 1 (1'96%) raspador en hombrera u hocico, R-6; 2 (3'92%) raspadores sobre lámina o laminita, R-8; 2 (3'92%) buriles simples laterales sobre fractura, B-4; 3 (5'88%) buriles simples múltiples, B-5; 2 (3'92%) lascas con borde abatido LBA-1; 2 (3.92%) láminas con borde abatido, LBA-3; 1 (1'96%) lámina con borde abatido parcial, LBA-5; 2 (3'92%) raspadoburil, C-1; 3 (5'88%) laminita con borde abatido, lba-1; 1 (1'96%) laminita apuntada con borde abatido recti-

(3) Los signos empleados son los propuestos en la Tipología de J. Fortea, 1973, pp. 58 59.

líneo, lba-2; 2 (3'92%) laminitas con borde abatido parcial, lba-10; 3 (5'88%) fragmentos de laminita con el borde abatido, lba-11; 5 (9'80%) lascas con muesca, MD-1; 1 (1'96%) lasca denticulada, MD-2; 2 (3'92%) láminas o laminitas con muesca MD-3; 4 (7'84%) piezas con retoque continuo, D-2; 1 (1'96%) raedera, D-3; *total de útiles: 51.*

Utensilios líticos contabilizados en el nivel VI (4): 4 (23'52%) raspadores nucleiformes, R-4; 1 (5'88%) perforador simple, P-1; 2 (11'76%) laminitas con borde abatido, lba-1; 1 (5'88%) laminitas con borde abatido parcial, lba-10; 4 (23'52%) fragmentos de laminita con el borde abatido, lba-11; 1 (5'88%) lámina o laminita con muesca, MD-3; 2 (11'76%) diversos, D-8; *total de útiles: 15.*

Del conjunto lítico de los tres niveles destaca el carácter ,marcadamente macrolítico de sus útiles destacando los raspadores nucleiformes, denticulados y en hombrera u hocico, al tiempo que raederas y muescas son también muy abundantes. Este carácter macrolítico parece confirmarse ante la presencia de un Chopping-Tool y de un pico no típico del nivel IV. Los útiles microlíticos son relativamente escasos, aunque en algún momento puedan destacar las laminitas apuntadas de borde abatido (lba), pero que en ningún momento llegan a quitar el valor macrolítico del conjunto.

GUIPUZCOA:

— Agarre

Cueva situada en Medaro, Elgóibar. En el mapa del I. G. y C., 1/50.000, hoja 63 Eibar, sus coordenadas son: 43º 14'08" - 1º 17'20" y su altura aproximada sobre el nivel del mar, de 104 metros.

Detectada en 1966 por miembros del Instituto de Investigaciones Aranzadi, contiene dos niveles de relleno atribuibles al Aziliense. Hasta la fecha permanece sin excavar (5).

— Aitzbeltz

Cueva situada en el monte Otaerre, Mendaro - Elgóibar. En el mapa del I. G. y C., 1/50.000, hoja 63 Eibar; sus coordenadas son: 43º 15'48" - 1º 19'10" y su altura aproximada sobre el nivel del mar, de 300 metros.

Descubierta en 1918 por A. Arillaga y N. de Muguruza, quien lo excavó aquel mismo año (MUGURUZA, 1921). J. M. de Barandiarán atribuye este yacimiento al Aziliense (BARANDIARAN, 1946 a) (6).

— Aitzbitarte IV

Cueva situada en Rentería, lindando con el monte Landarbaso. En el mapa del I. G. y C, hoja 64 San Sebastián, sus coordenadas son: 43º 15'50" - 1º 47'10" y su altura aproximada sobre el nivel del mar, de 220 metros.

Excavada en 1892 por el Conde de Lersundi (7), en 1901 y 1902 por Pedro Manuel de Soraluce, Emilio Rotondo Nicolau y Gonzalo de Reparaz (REPARAZ, 1902), y de 1960 a 1964 por J. M. de Barandiarán (BARANDIARAN, 1961 b; 1963 a; 1963 b; 1964; 1965 b). En 1908 y 1963 se publicaron los resultados de los estudios de los restos óseos recogidos durante las excavaciones (HARLE, 1908; ALTUNA, 1963) (8).

ESTRATIGRAFIA

— *Nivel superficial:*

De tierra oscura con abundantes cantos y calizas. Neolítico.

— *Nivel I:*

De tierra arcillosa clara, con abundantes cantos calizos. Aziliense.

— *Nivel II:*

De tierra oscura o rojiza, con abundantes bloques calizos. Magdaleniense Final.

— *Nivel III:*

De tierra oscura, en ocasiones pedregosa, con abundantes huesos formando brecha. Magdaleniense.

— *Nivel IV:*

De tierra oscura o arcillosa amarillenta, según zonas, con abundantes cantos, bloques y esquirlas óseas. J. M. de Barandiarán distingue dos momentos culturales distintos:

- Solutrense Superior en la parte alta
- Solutrense Inferior en la parte baja.

(4) Pese al escaso número de útiles, se realiza el cómputo estadístico, repitiendo los tipos descritos en las Memorias de excavación (BARANDIARAN, 1966(pp. 56-57; 1967, p. 16), aun contando con la posibilidad de error por lo escaso del muestreo.

(5) Una breve nota de este yacimiento se recoge en BARANDIARAN MAESTU, 1967, p. 80, y en ALTUNA, 1972, p. 83.

(6) La información sobre este yacimiento se puede ampliar en BARANDIARAN MAESTU, 1967, p. 81, y ALTUNA, 1972, p. 83.

(7) El resultado de estos trabajos se recoge en las memorias de los trabajos de 1960 de J. M. de Barandiarán (BARANDIARAN, 1961 , página 183).

(8) El estudio completo de estos materiales los publicó el mismo Altuna en 1972, pp. 83-85 y 149-166.

Una visión más ampliada del yacimiento se puede encontrar en BARANDIARAN MAESTU, 1967, pp. 84-96, y un estudio pormenorizado de las muestras de arte mobiliar en BARANDIARAN MAESTU, 1973, pp. 57-65.

Nivel V:

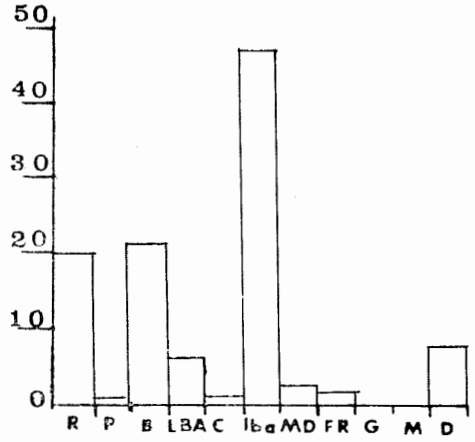
De tierra amarillenta. Auriñaciense.

— *Nivel VI:*

Terraza o gravera de aporte fluvial.

ANALISIS DE LOS MATERIALES DEL NIVEL I. AZILIENSE

Industria lítica (lám. III): 10 (7'70%) raspadores simples sobre lasca, R-1; 4 (3'12%) raspadores circulares, R-3; 7 (5'46%) raspadores nucleiformes, R-4; 3 (2'34%) raspadores denticulados, R-5; 2 (1'56%) raspadores dobles, R-11; 1 (0'70%) perforador simple, P-1; 5 (3'90%) buriles simples con un paño, B-1; 17 (13'28%) buriles simples con dos paños, B-2; 11 (8'60%) buriles laterales sobre fractura, B-4; 2 (1'56%) buriles sobre fractura retocada, B-6; 1 (0'70%) buril nucleiforme, B-8; 3 (2'34%) lascas con borde abatido, LBA-1; 4 (3'12%) láminas con borde abatido, LBA-3; 1 (0'70%) raspador-buril, C-1; 12 (9'39%) laminitas con borde abatido, lba-1; 9 (7'18%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo, lba-2; 2 (1'56%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo y base recta, lba-5; 1 (0'70%) laminita apuntada con espina central, lba-6; 2 (1'56%) laminitas con borde abatido arqueado, lba-7; 1 (0'70%) laminita con borde abatido giboso, lba-8; 4 (3'12%) laminitas con borde abatido parcial, lba-10; 11 (8'60%) fragmentos de laminita con borde abatido, lba-11; 2 (1'56%) lascas denticuladas, MD-2; 1 (0'70%) sierras, MD-5; 1 (0'70%) pieza con fractura retocada, FR-1; 3 (2'34%) piezas con retoque continuo, D-2; 1 (0'70%) raedera, D-3; 6 (4'70%) diversos, D-8; *total de útiles: 127.*



lamIII AITZBITARTE IV : NIVEL·I

Industria ósea, inventario tipológico: 7 fragmentos de punta de sección circular (dos de base monobiselada); 5 fragmentos de punta de sección cuadrada; 4 esquirlas aguzadas; 3 trozos de hueso decorados (uno con una «V», otro con incisiones paralelas y otro con finas rayitas paralelas); 5 huesos con marcas poco determinables; 1 nassa perforada como colgante; 1 especie de zumbador o bramadera.

Restos de fauna identificados: Talpa europea; Sorex araneus; Myotis myotis; Apodemus sp.; Arvicola terrestris; Microtus oeconomus; Microtus nivalis; Canis lupus; Vulpes vulpes; Mustela erminea; Mustela nivalis; Sus scrofa; Cervus elaphus; Capreolus capreolus; Bison priscus; Rupicapra rupricapra; Capra pyrenaica; Equus caballus.

Del conjunto industrial destaca claramente su carácter microlítico, atestiguado por un neto predominio de las laminitas de borde abatido (lba) sobre el resto de los útiles. Siguen en importancia los raspadores (R), en los que predominan los tipos sobre lasca corta y los buriles (B). El ajuar óseo sugiere un arraigo magdaleniense en cuanto a sus bases biseladas y secciones se refiere.

— Ekain

Cueva situada en la jurisdicción de Deva, muy cerca de Cestona.

En el maja del I. G. y C., 1/50.000, hoja 63 Eibar, sus coordenadas son: 43° 14'25" - 1° 25'00" y su altura aproximada sobre el nivel del mar de 240 m.

Conocida desde antiguo, comenzó a excavarse en 1969, a raíz del hallazgo de sus pinturas rupestres (9). Desde aquella fecha se sucedieron seis campañas de excavación (BARANDIARAN; ALTUNA, 1977).

ESTRATIGRAFIA

— *Nivel I:*

De tierra floja, con algunas piedras calizas. Sin restos materiales.

— *Nivel II:*

De tierra arcillosa compacta, con abundantes cantos calizos. Mesolítico.

— *Nivel III:*

De tierra arcillosa floja, con cantos areniscos, de cuarcita y gravillas. Aziliense.

(9) Un primer estudio de estas pinturas fue realizado por BARANDIARAN - ALTUNA, 1969. Posteriormente se publicó un estudio monográfico, más pormenorizado, por ALTUNA - APELLANIZ, 1978.

— *Nivel IV:*

De tierra arcillosa compacta clara, con abundantes cantos calizos, areniscos y gravilla pizarrosa. Aziliense típico.

— *Nivel V:*

De tierra arcillosa sin formar un bloque unitario, por lo que se dividió en tres subniveles durante su excavación. Aziliense o Magdaleniense Final.

— *Nivel VI:*

De tierra arcillosa clara, con cantos rodados y gravillas. Magdaleniense Final.

— *Nivel VII:*

De tierra arcillosa con arenas y carbones, con cantos rodados de arenisca, caliza y gravillas. Magdaleniense final.

— *Nivel VIII:*

De tierra arcillosa compacta con arenas. Sin denominación cultural concreta.

— *Nivel IX:*

De tierra arcillosa con arenas y carbones. Sin atribución cultural concreta, al igual que los niveles que subyacen.

— *Nivel X:*

De tierra arcillosa con arenas y cantos calizos y areniscos.

— *Nivel XI:*

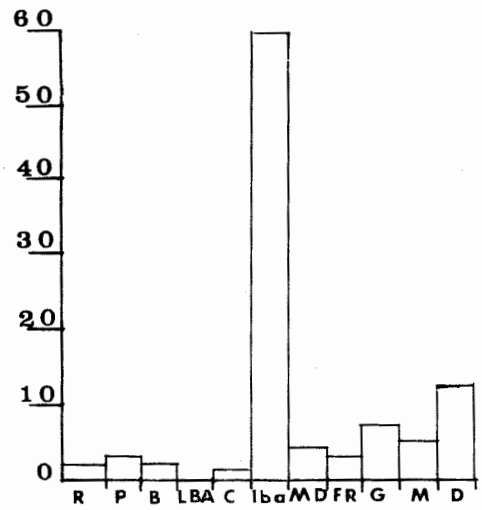
De tierra arcillosa, con muchas arenas y numerosos bloques, cantos y concreciones calizas.

— *Nivel XII:*

De arcilla muy compacta, con restos de fauna (Ursus spelaeus).

ANALISIS DE LOS MATERIALES DE LOS NIVELES II (MESOLITICO), III, IV (AZILIENSE) Y V (AZILIENSE-MAGDALENIENSE FINAL)

Industria lítica del nivel II (lám. IV): 3 (1'72%) raspadores simples sobre lasca, R-1; 4 (2'29%) perforadores simples, P-1; 2 (1'14%) buriles simples con dos paños, B-2; 1 (0'57%) buril simple lateral sobre fractura, B-4; 1 (0'57%) raspador-buril, C-1; 42 (24'13%) laminitas con borde abatido, Iba-1; 25 (14'32%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo, Iba-2; 2 (1'14%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo y base redondeada, Iba-3; 22 (12'64%) laminitas con borde abatido arqueado, Iba-7; 1 (0'57%) laminita con borde abatido giboso, Iba-8; 3 (1'72%) laminitas con borde abatido en



lam IV EKAIN: NIVEL·II

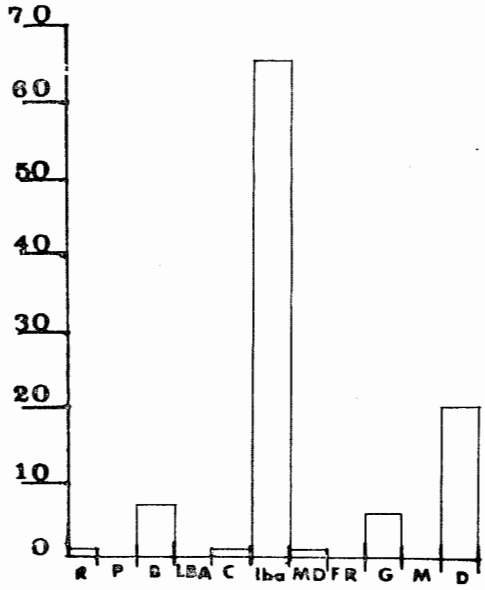
ángulo recto, Iba-9; 2 (1'14%) laminitas con borde abatido parcial, Ib-10; 4 (2'29%) fragmentos de laminita con borde abatido, Iba-11; 2 (1'14%) lascas denticuladas, MD-2; 4 (2'29%) piezas con fractura retocada, FR-1; 3 (1'72%) segmento o media luna, G-1; 4 (2'29%) trapecios asimétricos, G3; 1 (0'57%) trapecio con la base pequeña retocada, G-8; 2 (1'14%) triángulos isósceles, G-9; 1 (0'57%) triángulos isósceles con el vértice redondeado, G-11; 1 (0'57%) triángulo escaleno, G-12; 8 (4'59%) microburiles, M-1; 7 (4'02%) piezas con retoque continuo, D-2; 2 (1'14%) raederas, D-3; 1 (0'57%(pieza con retoque paralelo cubriente, D-6; 10 (5'74%) diversos, D-8; *total de útiles: 158.*

Industria ósea, inventario tipológico del nivel II: 1 trozo de hueso labrado en punta con rayas incisas; esquirlas con marcas.

Restos de fauna identificados: Cervus elaphus; Sus scrofa; Capra pyrenaica; Canis familiaris; Vulpes vulpes; Talpa europea.

En el conjunto de la industria lítica destaca netamente el grupo de las laminitas de borde abatido (Iba), lo cual le imprime un marcado carácter microlítico. Del ajuar óseo destaca la pobreza y escasez de materiales.

Industria lítica del nivel III (lám. V a): 1 (0'80%) raspador sobre lámina o laminita, R-1; 5 (4'06%) buriles simples con dos paños, B-2; 2 (1'62%) buriles simples laterales sobre fractura, B-4; 2 (1'62%) buriles laterales sobre fractura retocada, B-6; 1 (0'81%) raspador-buril, C-1; 6 (4'87%) laminitas con borde abatido, Iba-1; 31 (25'20%) laminitas apuntadas con



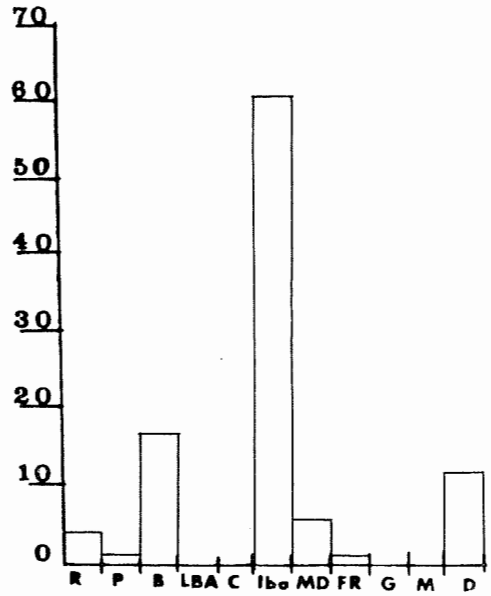
lam Va EKAIN NIVEL III

borde abatido rectilíneo, Iba-2; 2 (1'62%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo y base redondeada. Iba-3; 10 (8'13%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo y base adelgazada, Iba-4; 1 (0'81%) laminita apuntada con borde abatido rectilíneo y base recta, Iba-5; 1 (0'81%) laminita apuntada espina central, Iba-6; 8 (6'50%) laminitas borde abatido arqueado, Iba-7; 1 (0'81%) laminita borde abatido parcial, Iba-10; 20 (16'26%) fragmentos de laminita con el borde abatido, Iba-11; 1 (0'81%) lámina o laminita denticulada, MD-4; 2 (1'62%) trapecios simétricos, G-2; 1 (0'81%) triángulo isósceles, G-9; 4 (3'25%) triángulo escaleno, G-12; 1 (0'81%) pieza astillada, D-1; 11 (8'94%) piezas con retoque continuo, D-2; 1 (0'81%) raedera, D-3; 1 (0'81%) lámina o laminita con cresta, D-4; 1 (081%) pieza foliácea apuntada, D-5; 1 (0'81%) pieza con retoque paralelo cubriente, D-6; 9 (7'31%) diversos, D-8; *total de útiles: 124.*

Industria ósea del nivel III, inventario tipológico: 1 base de arpón aplanado con orificio; 1 fragmento de cuerno con marcas incisas.

Restos de fauna identificados: Cervus elaphus; Capra pyrenaica; Sus scrofa; Rupicapra rupicapra; Equus caballus.

Industria lítica del nivel IV (lám. V b): 2 (1'32%) raspadores simples sobre lasca, R-1; 1 (0'66%) raspador sobre lasca retocada, R-2; 1 (0'66%) raspador nucleiforme, R-4; 2 (1'32%) raspadores sobre lámina o laminita, R-8; 1 (0'66%) perforador simple, P-1; 5 (3'33%) buriles simples con un paño, B-1; 5 (3'33%) buriles simples con dos paños, B-2; 2 (1'32%) buriles laterales con dos paños, B-3; 6 (4'00%) buriles simples laterales sobre fractura, B-4; 1 (0'66%) buril simple múltiple, B-5; 6 (4'00%) buriles laterales sobre fractura retocada, B-6; 9 (6'00%) laminitas con borde abatido, Iba-1; 22 (14'06%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo, Iba-2; 9 (6'00%) laminitas con borde abatido arqueado, Iba 7; 1 (0'66%) laminita con borde abatido giboso, Iba-8; 1 (0'66%) laminita con borde abatido en ángulo recto, Iba-9; 1 (0'66%) laminita con borde abatido parcial, Iba-10; 48 (32%) fragmentos de laminita con borde abatido, Iba-11; 2 (1'32%) lascas con muesca, MD-1; 2 (1'32%) lasca denticulada, MD-2; 3 (2'00%) láminas o laminitas denticuladas, MD-4; (1 (0'66%) sierra, MD-5; 1 (0'66%) pieza con fractura retocada, FR-1; 15 (10%) piezas con retoque continuo, D-2; 2 (1'32%) raederas, D-3; 1 (0'66%) pieza con retoque cubriente, D-6; *total de útiles: 150.*

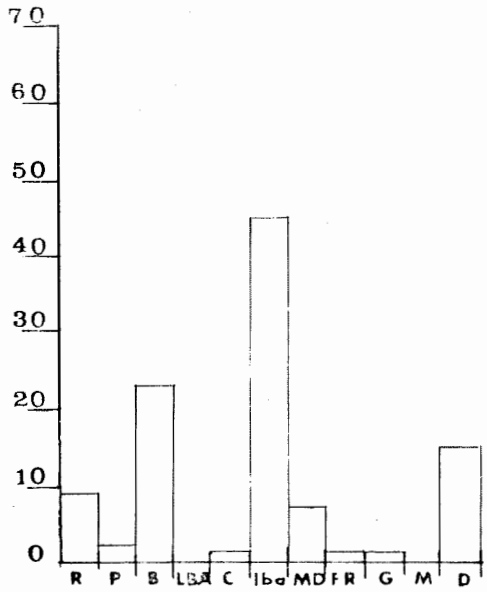


lamVb EKAIN NIVEL IV

Industria ósea del nivel IV, inventario tipológico: 2 puntitas de hueso; 1 punta ahuecada en la base; esquirlas óseas; 1 fragmento de punzón; 1 azagaya de cuerno con varias marcas incisas; 1 base de arpón aplanada con orificio.

Restos de fauna identificados: Cervus elaphus; Capra pyrenaica; Capreolus capreolus; Rupicapra rupicapra y Canis lupus.

Industria lítica del nivel V (lám. V c): 3 (1'78%) raspadores simples sobre lasca, R-1; 5 (2'97%) raspadores sobre lámina o laminita, R-8; 2 (1'19%)



lam V c EKAIN NIVEL V

raspadores sobre lámina o laminita retocada, R-9; 3 (1'78%) perforador simple, P-1; 4 (2'38%) buriles simples con un paño, B-1; 19 (11'30%) buriles simples con dos paños, B-2; 7 (4'16%) buriles simples laterales con dos paños, B-3; 4 (2'38%) buriles simples laterales sobre fractura, B-4; 1 (0'59%) buril simple múltiple, B-5; 4 (2'38%) buriles laterales sobre fractura retocada, B-6; 1 (0'59%) raspador-buril, C-1; 30 (17'85%) laminitas con borde abatido, Iba-1; 14 (8'33%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo, Iba-2; 1 (0'59%) laminita apuntada con borde abatido rectilíneo y base redondeada, Iba-3; 2 (1'19%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo y base recta, Iba-5; 6 (3'57%) laminitas con borde abatido arqueado, Iba-7; 1 (0'59%) laminita con borde abatido parcial, Iba-10; 21 (12'51%) fragmentos de laminita con el borde abatido, Iba-11; 1 (0'59%) lasca con muesca, MD-1; 2 (1'19%) lascas denticuladas, MD-2; 5 (2'97%) láminas o laminitas con muesca, MD-3; 2 (1'19%) láminas o laminitas denticuladas, MD-4; 2 (1'19%) sierras, MD-5; 1 (0'59%) pieza con fractura retocada, FR-1; 1 (0'59%) triángulo escaleno, G-12; 10 (5'59%) piezas con retoque continuo, D-2; 1 (0'59%) raedera, D-3; 3 (1'78%) láminas o laminitas con cresta, D-4; 12 (7'14%) diversos, D-8; *total de útiles: 168.*

Al contemplar los conjuntos industriales de los tres niveles, podemos ver un aumento progresivo del utillaje laminar desde el nivel V, de transición Magdaleniense - Aziliense, hasta el III, típico Aziliense. Este aumento se produce en detrimento del resto de los útiles. Los buriles son los tipos que siguen en importancia, hasta dicho nivel III, alcanzando el resto de los útiles unos porcentajes muy bajos.

En los ajuares óseos destacan las dos bases de arpón aplanadas con perforación basilar en ojal, típicamente Aziliense, mientras el resto de la industria en hueso es muy pobre en cuanto a tipos y piezas.

— Ermittia

Cueva situada en el término municipal de Deva. En el mapa de I. G. y C. 1/50.000, hoja 63 Eibar, sus coordenadas son: 43° 16'40" - 1° 19'25" y su altura aproximada sobre el nivel del mar, de 125 metros.

Descubierta en 1924 por J. M. de Barandiarán y excavada por él mismo los años siguientes (ARANZADI - BARANDIARAN, 1928) (10).

ESTRATIGRAFIA

— *Nivel Neoeneolítico:*
De tierra grisácea y negruzca, con abundantes cantos.

— *Nivel Aziliense:*

De tierra oscura, con abundantes materiales líticos (11) y un ajuar óseo consistente en un arpón de sección aplanada con perforación basilar en ojal; cuatro fragmentos de punzones de sección semicircular; una punta de sección circular y base monobiselada y un fragmento de azagaya.

Entre los restos animales identificados destacan Capra pyrenaica; Cervus elaphus; Equus caballus y Sus scrofa.

— *Nivel Magdaleniense:*

Forma con el nivel que le precede, un mismo estrato geológico, ocupando éste la parte inferior.

— *Nivel Solutrense:*

De tierra gris, casi estéril, con alguna muesca muy típica.

(10) Una completa recopilación de los trabajos realizados en el yacimiento, junto con un estudio de los materiales óseos, se puede ver en BARANDIARAN MAESTU, 1967, pp. 133 a 137. La fauna está estudiada por ALTUNA, 1972, pp. 89-90.

(11) Nos resulta imposible hacer un inventario tipológico - estadítico del ajuar lítico, pues las publicaciones consultadas no explicitan el número de útiles hallados, diciendo textualmente: «Abundan puntas y láminas de dorso rebajado y retoques marginales, también raspadores, láminas y puntas con retoques marginales y raederas y buriles de pequeño tamaño». De esta escueta información se puede deducir el carácter laminar y microlítico de este conjunto industrial, que esperamos estudiar detenidamente en breve.

— Jentiletxeeta

Cueva situada en el monte Mendibeltzuburu, en el término municipal de Motrico.

En el mapa del I. G. y C., 1/50.000, hoja 63 Eibar, sus coordenadas son: 43º 17'68" - 1º 16'53" y su altura aproximada sobre el nivel del mar, de 305 metros.

Su yacimiento fue descubierto y excavado por J. M. de Barandiarán en 1927 (BARANDIARAN, 1927) (12).

ESTRATIGRAFIA

— *Nivel Superior:*

Con interesante material lítico, óseo y cerámico del Eneolítico.

— *Nivel Inferior:*

De tierra rojiza y negra, con cantos rodados. Mesolítico (13).

— Kobatxo

Abrigo rocoso situado en el barrio de Garagarza, Mondragón.

En el mapa de I. G. y C, 1/50.000, hoja 87 Elorrio, sus coordenadas son: 43º 05'10" - 1º 08'50".

Su yacimiento fue descubierto el año 1934 por J. M. de Barandiarán y excavado por él mismo en 1958 (BARANDIARAN, 1964 a; 1953; 1959) (14).

ESTRATIGRAFIA

— *Nivel Aziliense:*

De tierra arcillosa muy compacta, en un espesor de 60 cm. Contiene los objetos siguientes: 1 lámina simple; 1 raspador; 4 buriles; 3 puntas de dorso y un fragmento de punzón (15).

— Marizulo

Cueva de reducidas dimensiones, situada en el barrio de Goiburu, término municipal de Urnieta.

En el mapa de I. G. y C., 1/50.000, hoja 64 San Sebastián, sus coordenadas son: 43º 13'10" - 1º 08'50" y su altura aproximada sobre el nivel del mar, de 260 metros.

Su yacimiento fue descubierto en 1961 por M. Laborde y excavado los años siguientes por J. M. de Barandiarán, T. de Atauri, M. Laborde y J. Altuna (BARANDIARAN, LABORDE, ALTUNA: 1965; BARANDIARAN, LABORDE, ALTUNA, ATAURI: 1966, 1967). El estudio de la fauna fue encomendado a J. Altuna (ALTUNA, 1967a) (16).

ESTRATIGRAFIA

— *Nivel I:*

Tierra oscura y compacta, blanda en la base, con bloques calizos y guijarros areniscos. Eneolítico sepulcral.

— *Nivel II:*

Tierra oscura y floja con bloques calizos, hogares y huesos quemados. Neolítico.

— *Nivel III:*

Tierra oscura y carbonosa o clara, con muchos guijarros. Post-Aziliense dentro del Mesolítico Cantábrico.

— *Nivel IV:*

Tierra oscura y carbonosa, que pasa a ser clara en algunas zonas. Post-Aziliense dentro del Mesolítico Cantábrico.

ANALISIS DE LOS MATERIALES DE LOS NIVELES MESOLITICOS

Industria lítica del nivel III: 1 (9'09%) raspador simple sobre lasca, R-1; 1 (9'09%) raspador sobre lasca retocada, R-2; 1 (9'09%) raspador nucleiforme, R-4; 1 (9'09%) buril simple múltiple, B-5; 3 (27'27%) láminas o laminitas denticuladas, MD-4; 2 (18'18%) piezas con retoque continuo, D-2; *total de útiles: 11.*

Industria ósea, inventario tipológico: 3 fragmentos de punta de sección circular; 1 punta de sección circular y base redondeada; 2 puntas en extremo de hueso; 1 esquirla aguzada y 1 punta curva en colmillo de jabalí.

Industria lítica del nivel IV: 1 (14'28%) raspador denticulado, R-5; 1 (14'28%) raspador doble, R-11; 2 (28'57%) perforadores simples, P-1; 2 (28'57%) lascas con muesca, MD-1; 1 (14'28%) pieza con retoque continuo; *total de útiles: 7.*

(12) Ver también BARANDIARAN MAESTU, 1967, pp. 146-147, donde se recogen los resultados de esta campaña, y ALTUNA, 1972, p. 90, donde se estudia la fauna.

(13) Tampoco aquí hemos encontrado una lista de los materiales hallados en la excavación, atestiguando únicamente las publicaciones, la presencia de utillaje laminar de tamaño reducido y la carencia de útiles cerámicos y en hueso.

(14) Ver BARANDIARAN MAESTU, 1967, p. 148, ampliación de los resultados de esta campaña y estudio del material óseo.

(15) El muestreo resulta muy escaso para hacer un inventario tipológico - estadístico. De la descripción de los objetos se desprende un carácter microlítico con buriles y puntas de dorso de tamaño reducido.

(16) Los resultados de este estudio se recogen también en ALTUNA 1922, p. 94. BARANDIARAN MAESTU, 1967, pp. 163-165, recoge un estado de las investigaciones de este yacimiento y un estudio del material óseo. CAVA, 1978, hace un estudio de los materiales que permanecían inéditos.

Industria ósea, inventario tipológico: 1 punta con doble surco longitudinal y un fragmento del mismo tipo; 1 punzón de sección circular; 1 lámina en colmillo de jabalí y 1 punta en extremo de hueso.

Restos de fauna identificados en los niveles III y IV: Canis lupus; Meles meles; Lutra lutra; Glis glis; Sus scrofa; Capreolus capreolus; Cervus elaphus; Patella; Mytilus; Scrobicularia: Ostrea; Helix nemoralis.

Del conjunto industrial destaca el carácter macrolítico, en relación a la del momento anterior, destacando el raspador nucleiforme, los denticulados y las muescas. El ajuar óseo es relativamente rico.

— Urtiaga

Cueva situada en el barrio de Itziar, término municipal de Deva.

En el mapa del I. G. y C., 1/50.000, hoja 62 Eibar, sus coordenadas son: 43º 16'55" - 1º 22'03" y su altura aproximada sobre el nivel del mar, de 130 metros.

Su yacimiento fue descubierto por J. M. de Barandiarán en 1928 y excavado por él mismo en doce campañas hasta 1954 (BARANDIARAN, 1947a; 1948, 1955, 1960b) (17).

ESTRATIGRAFIA

— *Nivel A:*

De tierra floja. Hallstático. 15 cm.

— *Nivel B:*

De tierra oscura. Neoeneolítico. 65 cm.

— *Nivel C:*

De tierra rojiza, amarillenta en ocasiones, siempre con carbones. Aziliense. 40 cm.

— *Nivel D:*

De tierra oscura carbonosa. Magdaleniense Final (lám. VIa).

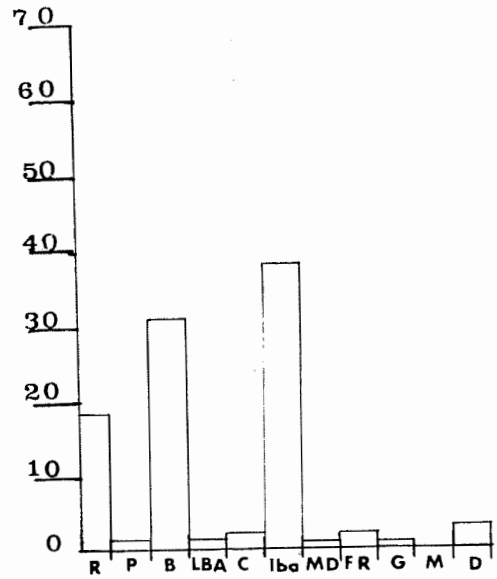
— *Nivel E:*

De tierra rojiza, con algunas piedras. Estéril. 70 cm.

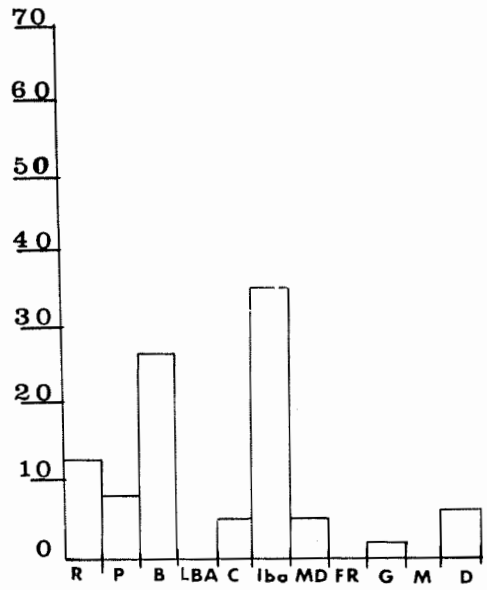
— *Nivel F:*

De tierra amarillenta, en la parte superior y negruzca en la inferior. Magdaleniense Final clásico, con puntas Azilienses. 50 cm. (lám. VIb).

(17) Con posterioridad a estos trabajos, el mismo J. M. de Barandiarán, junto con Denise de Sonneville Bordes, aplicaron los sistemas de la tipología estadística al instrumental lítico del Magdaleniense Final y Aziliense (SONNEVILLE; BARANDIARAN, 1964 . Ver también BARANDIARAN MAESTU, 1967, pp. 195-202 y ALTUNA, 1972, pp. 99-100.



lam VIa URTIAGA NIVEL D



lam VIb URTIAGA NIVEL F

— *Nivel G:*

De tierra oscura, con cantos calizos. Magdaleniense Final.

— *Nivel H:*

Piso estalagmítico. Estéril.

— *Nivel I:*

De tierra pedregosa, oscura o amarillenta. Magdaleniense. 50 cm.

— *Nivel J:*
Arqueológicamente estéril.

— *Nivel K:*
Costra estalagmítica. Estéril.

— *Nivel L:*
De tierra floja oscura, con algún resto de fauna

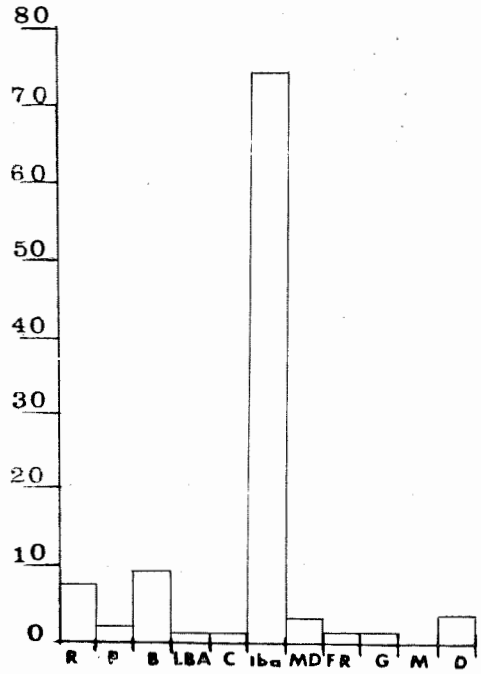
— *Nivel M:*
Formaciones estalagmíticas estériles.

ANALISIS DE LOS MATERIALES DEL NIVEL C. AZILIENSE

Industria lítica (lám. VIc): 1 (0'60%) raspador simple sobre lasca, R-1; 1 (0'60%) raspador circular, R-3; 9 (5'49%) raspadores sobre lámina o laminita, R-8; 1 (0'60%) raspador sobre lámina o laminita retocada, R-9; 3 (1'82%) perforadores simples, P-1; 6 (3'64%) buriles simples con dos paños, B-2; 1 (0'60%) buril simple lateral sobre fractura, B-4; 1 (0'60%) buril simple múltiple, B-5; 6 (3'64%) buriles laterales sobre fractura retocada, B-6; 1 (0'60%) lámina con borde abatido, LBA-3; 1 (0'60%) raspador - buril, C-1; 40 (24'39%) laminitas con borde abatido, Iba (18); 82 (50'00%) laminitas apuntadas con borde abatido, Iba (19); 2 (1'21%) lascas denticuladas, MD-2; 2 (1'21%) láminas o laminitas denticuladas, MD-4; 1 (0'60%) pieza con fractura retocada, FR-1; 1 (0'60%) triángulo escaleno, G-12; 4 (2'43%) piezas con retoque continuo, D-2; 1 (0'60%) diversos, D-8; *total de útiles: 164.*

Industria ósea, inventario tipológico: 1 arpón aplanado con perforación basilar en ojal; 2 fragmentos de punta de sección circular (uno con base monobiselada); 2 compresores retocados; 1 cuña; 1 buril lateral; 2 espátulas o alisadores; 1 esquirla retocada como raedera; 8 huesos aguzados; 3 huesos asurcados; 3 huesos con algún tipo de recorte; 20 huesos con marcas de raspado.

Restos de fauna identificados: Talpa europea; Canis lupus; Myotis myotis; Canis familiaris: Vulpes vulpes; Mustela putorius; Arvicola terrestri; Sus scrofa; Cervus elaphus; Capreolus capreolus; Rupicapra rupicapra; Capra pyrenaica; Capra hircus; Meles meles; Felix silvestris.



lam VIc URTIAGA NIVEL C

En el conjunto lítico destaca un carácter laminar y microlítico, atestiguado por el altísimo porcentaje de laminitas de borde abatido (Iba 74'39%), y la presencia de raspadores sobre laminita y disquitos raspadores. Entre las abundantes muestras industriales óseas podemos ver el arpón típico del Aziliense, junto con una serie de manifestaciones, con sección y base de claro arraigo Magdaleniense.

NAVARRA:

— Atabo

Cueva situada en el término municipal de Alsasua. En el mapa del I. G. y C., 1/50.000, hoja 113, Salvatierra, sus coordenadas son: 42° 55'35" - 1° 28'45".

Su descubrimiento fue casual al realizar unas obras en una cantera próxima, en 1920. Su estudio y recogida de material se deben a J. M. de Barandiarán (BARANDIARAN, 1962b) (20).

(18) Por dificultades encontradas en la publicación (SONNEVILLE-BARANDIARAN) a la hora de ensayar una clasificación, se han agrupado las laministas de borde abatido comprendidas en los grupos Iba-1 (laminita con borde abatido), Iba-7 (laminista con borde abatido arqueado), Iba 8 (laminita con borde abatido giboso), Iba-9 (laminita con borde abatido en ángulo recto), Iba-10 (laminita con borde abatido parcial), Iba-11 (fragmento de laminita con borde abatido. Esta agrupación no dificulta en absoluto la realización de un diagrama de bloques.

(19) Como en la nota anterior, aquí hemos agrupado todas las laminitas apuntadas de borde abatido que comprenden los tipos Iba-2 (laminita apuntada con borde abatido rectilíneo), Iba-3 (laminita apuntada con borde abatido rectilíneo y base redondeada), Iba-4 (laminita apuntada con borde abatido rectilíneo y ase adelgazada), Iba-5 (laminita apuntada con borde abatido rectilíneo y base recta) y Iba-6 (laminita apuntada con borde abatido rectilíneo y espina central).

(20) Materiales de este yacimiento son estudiados por MALUQUER, 1957, al hacer un detenido examen de la industria lítica de Olazagutía. También se estudia en BARANDIARAN MAESTU, 1967, pp. 104-105.

ESTRATIGRAFIA

— *Nivel superficial:*

De tierra clara pedregosa. Estéfil.

— Nivel de tierra oscura:

Con restos humanos y cerámica del Bronce.

— Nivel más grueso:

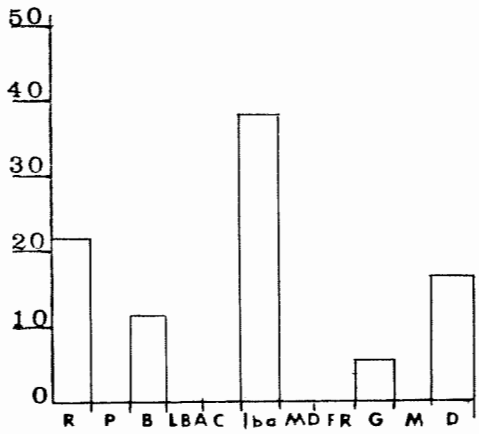
De color negro con carbones y cantos rodados. Aziliense.

— *Nivel de tierra amarilla:*

Arenosa. Sin atribución cultural concreta.

ANALISIS DEL MATERIAL DE LA CAPA NEGRA, AZILIENSE (21)

Industria lítica (lám. VII) (22): 1 (5'88%) raspador simple sobre lasca, R-1; 1 (5'88%) raspador denticulado, R-5; 1 (5'88%) raspador sobre lámina o laminita, R-8; 1 (5'88%) raspador doble, R-11; 1 (5'88%) buril simple con dos paños, B-1; 1 (5'88%) buril lateral sobre fractura retocada, B-6; 4 (23'52%) laminitas con borde abatido, lba-1; 3 (17'64%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo, lba-2; 1 (5'88%) triángulo isósceles, G-9; 3 (17'64%) piezas con retoque continuo; *total de útiles: 17.*



lam VII ATABO: NIVEL 3º

(21) Comprende únicamente el material lítico, pues en las publicaciones consultadas nada se cita de fauna ni de instrumental óseo.

(22) Pese a lo escaso del muestreo, se ha realizado un inventario tipológico - estadístico y un diagrama de bloques, por ser éste uno de los dos yacimientos navarros que cuentan con Aziliense en sus estratigrafías.

— Berroberría

Abrigo rocoso situado en el barrio de Alquerdi, Urdax.

En el mapa del I. G. y C., 1/50.000, hoja 66, Maya de Baztán, sus coordenadas son: 43º 16'35" - 2º 10'17" y su altura aproximada sobre el nivel del mar, de 120 metros.

Descubiertos unos grabados rupestres en un covacho próximo por Casteret en 1929 (CASTERET, 1933), se suscitaron una serie de campañas de excavación, tanto en el covacho como en el abrigo (LORIANA, 1940, 1943; MALUQUER, 1965) (23). Más recientemente, el abrigo ha vuelto a ser objeto de excavación por I. Barandiarán Maestu (BARANDIARAN MAESTU, 1979).

ESTRATIGRAFIA

— *Nivel I* (24):

Muy pedregoso, con materiales que van desde época moderna hasta el Bronce.

— *Nivel II:*

De tierra muy oscura, con resto de carbón y cenizas. Neolítico.

— Nivel III:

De tierra de color negro. Aziliense (25).

— *Nivel IV:*

Forma con el anterior unidad geológica. Magdaleniense Superior.

— Sorgiñen - Leze

Cueva situada en el término municipal de Zugarramurdi.

En el Mapa del I. G. y C., 1/50.000, hoja 65, Vera de Bidasoa, sus coordenadas son: 43º 16'00" - 2º 08'30" y su altura aproximada sobre el nivel del mar de 170 metros.

Conocida desde antiguo, fue prospectada en 1935 por J. M. de Barandiarán, determinando la presencia de un yacimiento Magdaleniense (BARANDIARAN, 1946a). Con posterioridad, Barandiarán Maestu hizo

(23) En 1940 Ribera Manescau emprendió la excavación del abrigo, pero hubo de interrumpir su labor al estallar la segunda gran guerra.

(24) Se toma aquí la estratigrafía del artículo escrito por MALUQUER, 1965. De la misma fuente lo toma BARANDIARAN MAESTU, 1967, pp. 116-119, exponiendo también la cata realizada por Loriana. A su vez, esta estratigrafía sufre cambios con la aparición de las memorias de las últimas campañas de Barandiarán Maestu.

(25) De los materiales de este nivel Aziliense únicamente se ha publicado una plaqueta de piedra de unos 20 cms. de longitud, grabada con incisiones (BARANDIARAN MAESTU, 1973, p. 93).

un reconocimiento de la cueva, observando que el yacimiento había desaparecido virtualmente debido a las explotaciones de una cantera (BARANDIARAN MAESTU, 1977a). Asimismo, realizó una cata en una cueva próxima, Akelarren-leze, atestiguando la presencia de un yacimiento arqueológico de escasa potencia.

ESTRATIGRAFIA

— *Nivel I:*

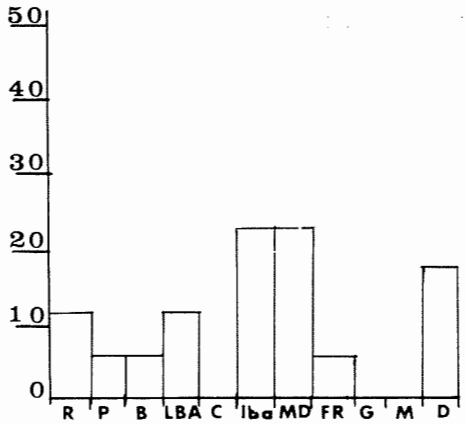
De tierra suelta con escasos bloques calizos, y fragmentos de cerámica de época romana.

— *Nivel II:*

De tierra compacta, marrón oscura, con piedras calizas. Post-Aziliense sin geométricos.

— *Nivel III:*

De tierra arcillosa, marrón oscura. Arqueológicamente estéril.



lam VIII SORGIÑEN-LEZE: NIVEL-II

ANALISIS DE LOS MATERIALES DEL NIVEL II. MESOLITICO (lám. VIII) (26)

Industria lítica (27): 1 (5'55%) raspador simple sobre lasca, R-1; 1 (5'55%) raspador sobre lasca retocada, R-2; 1 (5'55%) perforador simple, P-1; 1 (5'55%) buril simple con dos paños, B-2; 1 (5'55%) lámina de borde abatido parcial, LB-5; 1 (5'55%) fragmentos de lámina con borde abatido, LBA-6; 2 (11'11%) laminitas con borde abatido, lba-1; 1 (5'55%) laminita apuntada con borde abatido, lba-2; 1 (5'55%) laminita apuntada con borde abatido rectilíneo y base recta, lba-5; 3 (16'66%) lascas con muesca, MD-1; 1 (5'55%) lámina o laminita con muesca, MD-3; 1 (5'55%), pieza con fractura retocada, FR-1; 1 (5'55%) raedera, D-3; 1 (5'55%) diverso, D-8; *total de útiles: 17.*

Restos de fauna identificados: Capra/Ovis; Cervus elaphus; Sus scrofa.

(26) No existe ningún recto industrial óseo.

(27) Pese al reducido número de materiales, aun contando con el riesgo de error, se hace el inventario tipológico - estadístico por ser junto con Zatoya, los dos únicos yacimientos navarros con Mesolítico en sus niveles.

— Zatoya

Cueva situada en el término de Abaurrea Alta. En el mapa del I. G. y C., 1/50.000, hoja 116, Garralda, sus coordenadas son: 40° 54'00" - 2° 30'30" y su altura proximada sobre el nivel del mar, de 900 metros.

Su descubrimiento fue casual. Ha sido excavada durante dos campañas consecutivas, en 1975 y 1976 (BARANDIARAN MAESTU, 1976, 1977).

ESTRATIGRAFIA

— *Nivel superficial:*

Tierra carbonosa de color gris oscuro, en principio, y arcillosa de color marrón gris, después.

— *Nivel I:*

Tierra de color marrón gris oscura. Neolítico.

— *Nivel Ib:*

Tierra compacta con algunas zonas de costra estalagmítica. Epipaleolítico.

— *Nivel II:*

Tierra de color marrón gris oscuro. Aziliense.

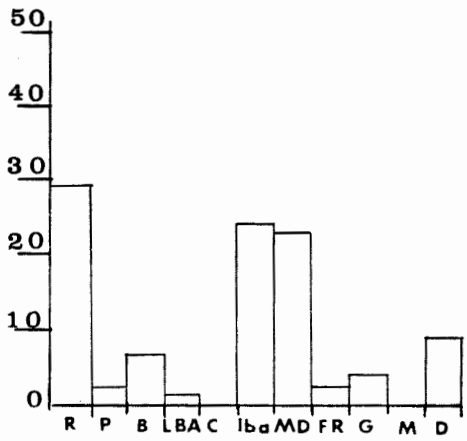
— *Nivel III:*

Arcillas anaranjadas, con restos de Ursus spelaeus.

ANALISIS DE LOS MATERIALES ARQUEOLOGICOS (28)

Industria lítica del nivel Ib, Epipateolítico (lam. IX): 8 (10'00%) raspadores simples sobre lasca, R-1; 1 (1'25%) raspadores sobre lasca retocada, R-2; 10 (12'05%) raspadores nucleiformes, R-4; 1 (1'25%) raspador sobre sobre lámina o laminita, R-8; 1 (1'25%) raspador sobre lámina o laminita retocada, R-9; 2 (2'50%) raspadores ojivales, R-10; 2 (2'50%) buriles laterales sobre fractura retocada, B-6; 3 (3'75%) buriles nucleiformes, B-8; 1 (1'25%) frag-

(28) En las publicaciones consultadas no se citan restos de fauna en este nivel.



lam IX ZATOYA : NIVEL·Ib

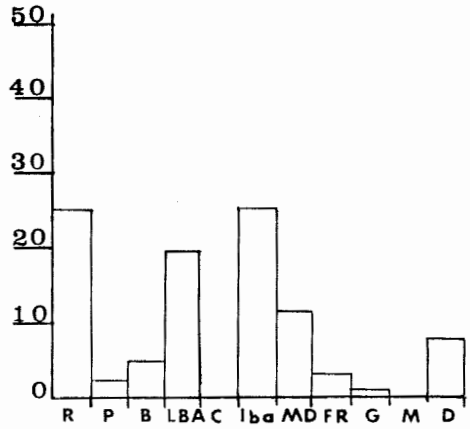
mentos de lámina con borde abatido, LBA-6; 4 (5%) laminitas con borde abatido, lba-1; 2 (2'50%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo, lba-2; 1 (1'25%) laminita con borde abatido en ángulo recto, lba-11; 9 (11'25%) lascas con muesca, MD-1; 6 (7'50%) lascas denticuladas, MD-2; 3 (3'75%) láminas o laminitas con muesca, MD-3; 2 (2'50%) piezas con fractura retocada, FR-1; 2 (2'50%) trapecios con un lado cóncavo, G-5; 1 (1'25%) triángulo escaleno, G-12; 2 (2'50%) raederas, D-3; 5 (6'25%) piezas foliáceas apuntadas, D-5; *total de útiles: 80.*

Industria ósea, inventario tipológico: 2 fragmentos de punzón o azagaya en asta; 1 esquirla con marcas.

Del conjunto industrial destaca el grupo de los raspadores, que suponen un 28'75% del total de los útiles contabilizados. Dentro de éstos destacan los nucleiformes (R-4) y los sobre lasca (R-1), es decir, aquellas piezas de aspecto macrolítico, desapareciendo los disquitos raspadores y siendo muy escaso el porcentaje de raspadores sobre lámina. Sigue el grupo de laminitas de borde abatido (lba, 23'75% y el grupo de muescas y denticulados (MD, 22'50%), en el que destacan las lascas con muesca y denticuladas.

La industria ósea es muy pobre, cosa que parece común en el Mesolítico del País Vasco.

Industria lítica del nivel II, Aziliense (lám. X): 61 (10'78%) raspadores simples sobre lasca, R-1; 15 (2'65%) raspadores simples sobre lasca retocada, R-2; 8 (1'11%) raspadores circulares, R-3; 24 (4'24%) raspadores nucleiformes, R-4; 2 (0'35%) raspadores denticulados, R-5; 1 (0'18%) raspadores en hombrera u hocico, R-6; 13 (2'30%) raspadores sobre lámina o laminita, R-8; 1 (0'18%) raspador sobre lámina o laminita retocada, R-9; 11 (1'94%) raspadores ojivales, R-10; 3 (0'53%) raspadores dobles, R-11; 13 (2'30%) perforadores simples, P-1; 19 (3'36%) buriles simples con un paño, B-1; 1 (0'18%) buril simple con dos paños, B-2; 3 (0'53%) buriles simples laterales con dos paños, B-3; 1 (0'18%) buril simple sobre fractura, B-4; 1 (0'18%) buril lateral sobre fractura retocada, B-6; 29 (5'13%) buriles nucleiformes, B-8; 23 (4'06%) lascas con borde abatido, LBA-1; 1 (0'18%) rasqueta, LBA-2; 5 (0'88%) láminas con borde abatido, LBA-3; 9 (1'59%) láminas con borde abatido arqueado LBA-4; 52 (9'18%) fragmentos de lámina con borde abatido, LBA-6; 35 (6'18%) laminitas con borde abatido, lba-1; 12 (2'12%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo, lba-2; 2 (0'35%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo y besa redondeada, lba-3; 1 (0'18%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo y base adelgazada, lba-4; 1 (0'18%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo y base recta, lba-5; 1 (0'18%) laminita con borde abatido arqueado, lba-7; 1 (0'18%) laminita con borde abatido giboso, lba-8; 3 (0'53%) laminitas con borde abatido en ángulo recto, lba-9; 6 (1'06%) laminitas con el borde abatido parcial, lba-10; 78 (13'78%) fragmentos de laminita con borde abatido, lba-11; 33 (5'83%) lascas con



lam X ZATOYA: NIVEL·II

muesca, MD-1; 15 (2'65%) lascas denticuladas, MD-2; 13 (2'30%) lámina o laminita con muesca, MD-3; 3 (0'53%) láminas o laminitas denticuladas, MD-4; 18 (3'18%) piezas con fractura retocada, FR-1; 3 (0'53%) triángulos escalenos, G-2; 2 (0'35%) triángulos con dos lados convexos, G-18; 2 (0'35%) microburiles, M-1; 9 (1'59%) raederas, D-3; 32 (5'65%) láminas o laminitas con cresta, D-4; *total de útiles: 566.*

Industria ósea, inventario tipológico: 1 azagaya, incompleta, de sección aplanada; 1 punzón aguzado en extremo de esquirla ósea; 1 fragmento de cucharilla

en lámina de colmillo de jabalí; 1 esquirla perforada; 10 fragmentos de hueso con marcas de recorte o pulimento; 17 fragmentos de hueso con marcas de instrumento cortante; 1 esquirla con retoque continuo inverso al modo del instrumental lítico; 1 canino de ciervo, perforado.

Restos de fauna identificados: Capra pyrenaica; Sus scrofa; Cervus elaphus; Equus caballus; Gran Bóvido; Helix memoralis.

Del conjunto industrial destacan dos tipos de útiles: por un lado, las laminitas de borde abatido (lba), que con 140 piezas, suponen un 24'73% del total de los útiles y, por otro, el de raspadores, que con 136 útiles suponen un 24'02% del total. En este grupo destacan los raspadores sobre lasca y nucleiformes, seguido de los disquitos raspadores y los raspadores sobre laminita. Esto nos hace pensar, tal vez, en una economía de cazadores. El ajuar óseo es rico comparado con el que hemos visto en otros yacimientos de esta misma época, pero pobre en cuanto a la calidad y variedad de tipos.

VIZCAYA:

— Atxeta

Cueva situada en el término municipal de Forua. En el mapa del I. G. y C., 1/50.000, hoja 62 Durango, sus coordenadas son: 43º 19'55" - 1º 00'12" y su altura aproximada sobre el nivel del mar, de 70 m.

Descubierto y excavado por J. M. de Barandiarán en 1959 (BARANDIARAN, 1960a; 1961a) (29).

ESTRATIGRAFIA

— *Nivel A:*

Bajo costra estalagmítica, tierra de color oscuro. Contiene restos desde época moderna hasta el Bronce.

— *Nivel B:*

Tierra arcillosa compacta y dura, con restos humanos (30). Neolítico.

— *Nivel C:*

Tierra arcillosa compacta, con cantos rodados. Campiñense.

— *Nivel D:*

Tierra arcillosa con cantos y arenas. Aziliense.

— *Nivel E:*

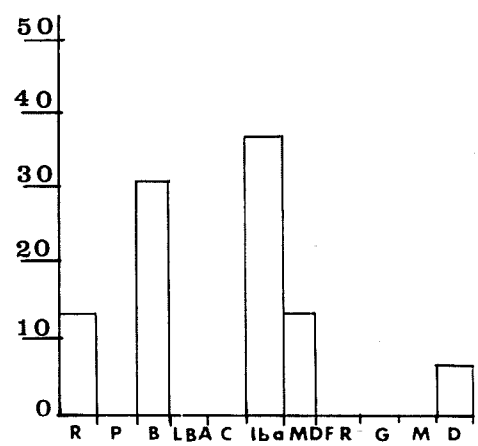
Tierra arcillosa con arenas, muy compacta. Magdaleniense.

— Nivel F:

Tierra de estructura arenosa, contiene una industria de aspecto Solutrense.

ANALISIS DE LOS MATERIALES

Industria lítica del nivel C (lám. XI) (31): 1 (3'33%) raspador sobre lasca retocada, R-2; 3 (10'00%) raspadores sobre lámina o laminita, R-8; 1 (3'33%) buril simple con un paño, B-1; 8 (26'66%) buriles simples con dos paños, B-2; 1 (3'33%) laminitas con borde abatido, lba-1; 6 (20'00%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo, lba-2; 2 (6'66%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo y base redondeada, lba-3; 1 (3'33%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo y base adelgazada, lba-4; 1 (3'33%) laminitas con borde abatido arqueado, lba-7; 4 (13'33%) lascas con muesca, MD-1; 2 (6'66%) diversos, D-8; *total de útiles: 30.*



lam XI ATXETA: NIVEL-C

Industria ósea, inventario tipológico: 3 fragmentos de hueso labrado.

Restos de fauna identificados: Cervus elaphus.

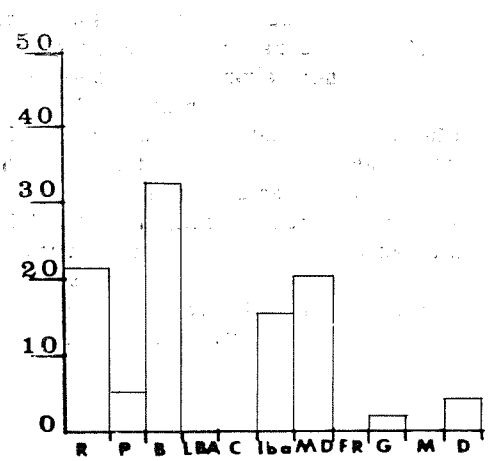
Industria lítica del nivel D, Aziliense (lám. XII): 15 (16'85%) raspadores simples sobre lasca, R-1;

(29) BARANDIARAN MAESTU, 1967, pp. 106-110, recoge un resumen de las investigaciones, haciendo un minucioso estudio de los útiles en hueso de todo el yacimiento, con especial interés en los del Aziliense y Paleolítico Superior. Más tarde, el mismo en 1973, p. 84, estudia las manifestaciones artísticas. Las especies animales las estudia ALTUNA, 1972, pp. 63-64.

(30) Vid. MARQUER, P.: «Calotte cranienne d'Atxeta». Bilbao 1959, dentro de las memorias de ese mismo año.

(31) Aun siendo muy escaso el número de útiles hallados en este nivel, se ha hecho estadística al objeto de comparar con el resto de yacimientos de este mismo momento.

1 (1'12%) raspador sobre lasca retocada, R-2; 1 (1'12%) raspador en hombrera u hocico, R-6; 1 (1'12%) raspador sobre lámina o laminita, R-8; 5 (5'63%) perforadores simples, P-1; 2 (2'24%) buriles simples con un paño, B-1; 11 (12'35%) buriles simples con dos paños, B-2; 4 (4'49%) buriles simples laterales sobre fractura, B-4; 1 (1'12%) buril simple múltiple, B-5; 8 (8'89%) buriles laterales sobre fractura retocada, B-6; 3 (3'37%) buriles nucleiformes, B-8; 3 (3'37%) laminitas con borde abatido, lba-1; 6 (6'74%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo, lba-2; 1 (1'12%) laminitas con borde abatido arqueado, lba-7; 1 (1'12%) laminita con borde



lam XII ATXETA: NIVEL-D

abatido en ángulo recto, lba-9; (2 (2'24%) laminitas con borde abatido parcial, lba-10; 8 (8'89%) lascas con muesca, MD-1; 10 (11'23%) láminas o laminitas con muesca, MD-3; 1 (1'12%) segmento o media luna, G-1; 1 (1'12%) trapecio rectángulo, G-4; 4 (4'49%) piezas con retoque continuo, D-2; *total de útiles: 89.*

Industria ósea, inventario tipológico: 1 fragmento de arpón aplanado; 1 esquirla ósea labrada en forma de falo; 1 fragmento de costilla con grabados; 5 trozos con marcas; 1 canino de ciervo perforado; 7 esquirlas trabajadas como paleta; 1 buril diedro.

Restos de fauna identificados: Cervus elaphus; Sus scrofa.

Del conjunto industrial destacan netamente los buriles y raspadores, sobre el resto de los útiles. Quizá podamos hablar aquí de una economía cazadora complementada por la pesca, atestiguada por la presencia del arpón aplanado.

— Atxurra

Cueva situada en el monte Gasteluko-Atxa, jurisdicción de Berriatúa.

En el mapa del I. G. y C., 1/50.000, hoja 63 Eibar, sus coordenadas son: 43º 19'28" - 1º 11'40" y su altura aproximada sobre el nivel del mar, de 196 metros.

Descubierto por J. M. de Barandiarán y excavado por él mismo junto a T. de Aranzadi (BARANDIARAN, 1961c; 1947b) (32).

ESTRATIGRAFIA

— *Nivel A:*

Tierra clara, con restos de fauna. Neolítico o comienzos del Metal.

— *Nivel B:*

Tierra compacta clara con restos de Capra; Cervus elaphus y Patella. Una industria consistente en 3 puntas de dorso rebajado; 1 lámina de borde rebajado; 2 buriles de ángulo y 1 fragmento de aguja de hueso de unos 40 mm. de longitud (33).

— *Nivel C:*

Tierra compacta clara, amarilla. Con escasos restos industriales. Según Barandiarán Maestu, 1967, pág. 113, corresponde a un momento Magdaleniense Final o Superior.

— *Nivel D:*

Tierra compacta amarilla clara, con restos de fauna (ALTUNA, 1972, pág. 65) y un ajuar lítico del tipo Solutrense.

— *Nivel E:*

Bloques calizos desprendidos del techo.

— *Nivel F:*

Arcilla sobre roca. Estéril.

— Balzola

Cueva situada en el valle de Arratia, término municipal de Deva.

En el mapa del I. G. y C., 1/50.000, hoja 87 Elorrio, sus coordenadas son: 43º 07'15" - 0º 57'58" y su altura sobre el nivel del mar de 375 metros, aproximadamente.

(32) Una síntesis detalladando el instrumental óseo, se puede ver en BARANDIARAN MAESTU, 1967, pp. 111-113, que es de donde se toma la presente estratigrafía, ya que sus excavadores dividieron en 16 niveles de 10 cms. cada uno. La La fauna es estudiada por ALTUNA, 1972, pp. 54-56.

(33) No se realiza cómputo estadístico por ser muy escaso el instrumental, 6 útiles en total.

Conocida desde antiguo por leyendas populares (BARANDIARAN, 1960c, pp. 51 a 53), su yacimiento fue descubierto por Jagor y excavado por A. de Gálvez Cañero y J. M. de Barandiarán (GALVEZ, 1913; BARANDIARAN, 1932) (34).

ESTRATIGRAFIA

— *Nivel superficial:*

Con cerámica muy basta. Post-epipaleolítico.

— *Nivel segundo:*

De 30 cm. de espesor, contiene una industria lítica consistente en «raspadores frontales, buriles diedros y sobre truncadura oblicua, puntas de borde rebajado, láminas de borde rebajado, raspadores cortos y raederas». Aziliense (35).

— Bolinkoba

Cueva situada en la ladera oriental del monte Unzillatx, término de Abadiano.

En el mapa del I. G. y C., 1/50.000, hoja 87 Elorrio, sus coordenadas son: 43° 07'29" - 1° 03'02" y su altura aproximada sobre el nivel del mar, de 430 m.

Descubierto en 1931 por J. M. de Barandiarán, fue excavado por él y Aranzadi los años siguientes. En 1941 realizó un pobre estudio de los materiales depositados en el Museo de Vizcaya el Marqués de Loriana (BARANDIARAN, 1950; LORINA, 1941) (36).

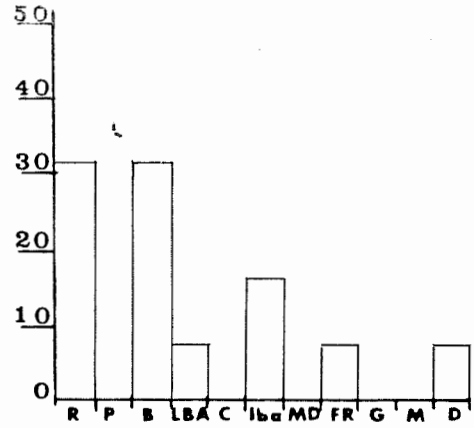
ESTRATIGRAFIA (37):

— *Estrato A:*

De 40 cm. de espesor. Neolítico muy próximo al Bronce.

— *Estrato B:*

De 10 cm. de espesor. Contiene un ajuar lítico consistente en raspadores sobre lasca, uno sobre lámina y otro discoide, cuatro buriles de dos paños, dos laminitas y una punta con el borde abatido y una truncadura retocada (38) (lám. XIII). Su industria ósea cuenta con un punzón de base en doble bisel, cinco fragmentos de punta de sección circular y cuatro conchas perforadas. De fauna, únicamente se citan ejemplares de Trivia artica y Turritella.



lamXIII BOLINKOBA: ESTRATO · B

— *Estrato C:*

30 cm. de espesor, tierra muy oscura. Magdaleniense.

— *Estrato D:*

20 cm. de espesor, tierra oscura. Solutrense Medio.

— *Estrato E:*

25 cm. de espesor, tierra rojiza. Solutrense Inferior.

— *Estrato F:*

70 cm. de espesor, tierra rojiza. Auriñaciense.

— *Estratos G - H:*

80 cm. de espesor, tierra arenosa con cantos (G) y amarilla compacta (H). Estériles.

— Guetalueta

Cueva situada en el prado de Kobalde, término de Yurre.

(34) Son muchos los autores que tratan de esta cueva desde que se llevó a cabo su excavación. Así, FERRER, 1943; AGUIRRE, 1955; y más recientemente BARANDIARAN MAESTU, 1967, p. 115.

(35) Copiado literalmente de las memorias de J. M. de Barandiarán. Resulta inviable realizar un cómputo estadístico por la escasez de materiales.

(36) Ver también BARANDIARAN, 1935; 1946 b; JORDA, 1957; BARANDIARAAN MAESTU, 1967, pp. 120-127; ALTUNA, 1972, pp. 67-68; BARANDIARAN MAESTU, 1973, pp. 94-100.

(37) Se conserva la denominación de «Estrato», que les dio su excavador.

(38) Hemos podido clasificar la industria lítica de la siguiente manera: 1 (7'69%), raspador simple sobre lasca, R-1; 1 (7'69%) raspador sobre lasca retocada, R-2; 1 (7'69), raspador circular, R-3; 1 (7'69%) raspador sobre lámina o laminita, R-8; 4 (30'76%) buriles con dos paños, B-2; 1 (7'69%) lámina con borde abatido. LBA-3; 1 (7'69%) laminita apuntada con borde abatido rectilíneo, lba-2; 1 (7'69%) laminita con borde abatido parcial, lba-10; 1 (7'69%) pieza con fractura retocada FR-1; 1 (7'69%) diversos, D-8; total de útiles: 13.

En el mapa 1/50.000, hoja 62 Durango, sus coordenadas son: 43º 10'21" - 0º 55'40" y su altura aproximada sobre el nivel del mar, de 150 metros.

Su descubrimiento se debe a E. Nolte (NOLTE, 1960). Fue excavada en 1966 por él mismo y Apellániz (NOLTE - APELLANIZ, 1967). La fauna fue estudiada por J. Altuna (ALTUNA, 1967) (39).

ESTRATIGRAFIA

— *Nivel Moderno:*

Tierra de color claro, con materiales de época moderna.

— *Nivel Romano:*

Tierra clara, que se hace más oscura y compacta en la base. Contiene «terra sigillata».

— *Nivel Eneolítico:*

Tierra compacta con piedras. Nivel de enterramiento.

— *Nivel Mesolítico:*

Se asienta directamente sobre el nivel inferior de arcillas amarillentas estériles. Contiene una industria compuesta por una punta de dorso rebajado, un buril diedro en extremo de hoja, una contera de hoja con retoques marginales y una lasca con finos retoques (40), además de restos de Cervus elaphus, Sus scrofa, Ursus arctos, Vulpes vulpes y Arvicola terrestris.

— Lumentxa

Cueva situada en el término de Kakueta (Lekeitio).

En el mapa del I. G. y C., 1/50.000, hoja 39 Lequeitio, sus coordenadas son: 43º 21'36" - 1º 11'08" y su altura aproximada sobre el nivel del mar, de 70 m.

Descubierto por J. M. de Barandiarán y excavado por él mismo y T. de Aranzadi (ARANZADI - BARANDIARAN, 1935; BARANDIARAN, 1965b) (41).

ESTRATIGRAFIA

— *Nivel I:*

Tierra floja de color grisáceo. Postpaleolítico sin mayor precisión.

— *Nivel II:*

Tierra pedregosa. Neolítico.

— *Nivel III:*

Tierra pedregosa floja, con huesos y mariscos. Aziliense.

— *Nivel IV:*

Tierra negruzca con hogares. Magdaleniense Final.

— *Nivel V:*

Tierra amarillenta compacta, con abundantes huesos. Magdaleniense Superior.

— *Nivel VI:*

Tierra cenicienta, con abundantes restos de fauna. Con restos industriales correspondientes al Solutrense Superior y Magdaleniense Inicial.

— *Nivel VII:*

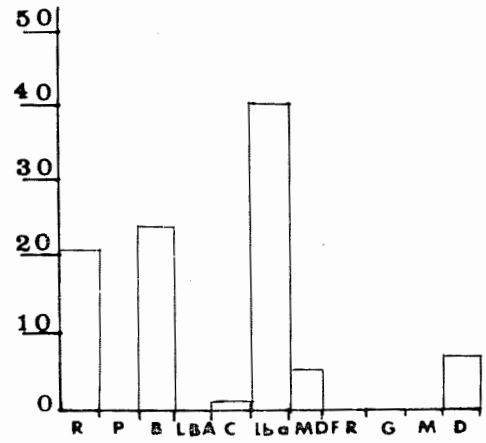
Tierra compacta. Auriñaciense.

— *Nivel VIII:*

Gravera arqueológicamente estéril.

ANALISIS DE LOS MATERIALES DEL NIVEL III. AZILIENSE

Industria lítica (lám. XIV): 5 (6'49%) raspadores simples sobre lasca, R-1; 1 (1'29%) raspador circular, R-3; 7 (9'09%) raspador sobre lámina o laminita, R-8; 1 (1'29%) raspador sobre lámina o laminita retocada, R-9; 2 (2'59%) raspadores dobles, R-11; 1 (1'29%) buril simple con un paño, B-1; 5 (6'49%) buriles



lam XIV LUMENTXA: NIVEL III

(39) ALTUNA, J.: «Cuevas sepulcrales de Vizcaya. Estudio paleontológico de los mamíferos hallados en estratos arqueológicos. **Munibe XIX**, 3-4 pp. 227-230.

Con posterioridad él mismo recoge los resultados de este artículo en una gran obra de síntesis, en la que estudia los mamíferos de los yacimientos del País Vasco. ALTUNA, 1972, p. 69.

(40) Estos son todos los materiales que se citan en las publicaciones, por ello no consideramos oportuno realizar un cómputo estadístico

(41) El ajuar óseo de cada uno de los niveles y las manifestaciones artísticas mobiliares fueron estudiadas por BARANDIARAN MAESTU, 1967, pp. 156-163, y 1973, p. 145. La fauna fue estudiada por ALTUNA, 1972, pp. 70-72.

simples con dos paños, B-2; 13 (16'88%) buriles laterales sobre fractura retocada, B-6; 1 (1'29%) raspador - buril, C-1; 13 (16'88%) laminitas con borde abatido, lba-1; 2 (2'59%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo y base redondeada, lba-3; 7 (9'09%) laminitas apuntadas con borde abatido y base recta, lba-5; 3 (3'89%) laminitas con borde abatido arqueado, lba-7; 1 (1'29%) laminitas con borde abatido giboso, lba-8; 1 (1'29%) laminita con borde abatido en ángulo recto, lba-9; 4 (5'19%) laminitas con borde abatido parcial, lba-10; 4 (5'19%) láminas o laminitas con muesca, MD-3; 3 (3'89%) piezas con retoque continuo, D-2; 1 (1'29%) lámina o laminita con cresta, D-4; 2 (2'59%) piezas foliáceas apuntadas, D-5; *total de útiles: 77.*

Industria ósea, inventario tipológico: 3 arpones de sección aplanada; 1 punta de sección circular y base en bisel doble; 1 punta de sección triangular y base redondeada, más un fragmento del mismo tipo; 2 trozos de punzón de sección circular; 1 trozo de punzón de sección aplanada; 1 alisador o espátula; 2 huesos apuntados; 1 canino de ciervo perforado; 3 azagayas (una de sección cuadrada, otra aplanada y otra de 285 mm. de longitud).

Restos de fauna identificados: Sus scrofa; Cervus elaphus; Equus caballus; Capra pyrenaica; Gran Bóvido; Vulpes vulpes; Littorina litorea; Trochus; Mytilus; Haliottis; Triton; Cardium; Trivia artica.

Destaca del conjunto lítico las laminitas de borde abatido (lba), que suponen un 40% del total del utillaje, y los buriles y raspadores, con un 24% y un 21%, respectivamente. Todo ello le confiere un carácter laminar y microlítico.

— Santimamiñe

Cueva situada en el lugar de Basondo, Cortézubi.

En el mapa del I. G. y C., 1/50.000, hoja 83 Bermeo, sus coordenadas son: 43° 21'01" - 1° 03'02" y su altura aproximada sobre el nivel del mar, de 150 metros.

Conocida desde antiguo (BARANDIARAN, 1960c, p. 129). Su excavación comenzó a raíz del hallazgo de unas pinturas rupestres en 1916. (ARANZADI; BARANDIARAN; EGUREN, 1931; ARANZADI; BARANDIARAN, 1935). Más reciente se han realizado estudios monográficos de la cueva y análisis pormenorizado de los niveles Post-Azilienses (42).

ESTRATIGRAFIA

— *Niveles I - II:*

Tierra arenosa rojiza. Con ajuares del Hierro y del Bronce o Neoeneolítico.

— *Nivel III:*

Forma unidad geológica con el nivel que le subyace. Compuesto casi exclusivamente por mariscos. Neolítico.

— *Nivel IV:*

Ocupa la parte inferior del conchero. Epipaleolítico.

— *Nivel V:*

Forma con el nivel que le subyace unidad geológica. Estrato de arcillas de tonalidad rojiza. Aziliense.

— *Nivel VI:*

Mismo medio que el nivel anterior. Magdaleniense Superior o Final.

—*Nivel VII:*

De tierra muy compacta de color amarillo verdoso. Solutrense (43).

— *Nivel VIII:*

De tierra roja agrisada. Contiene restos de Perigordiense y de Auriñaciense Típico.

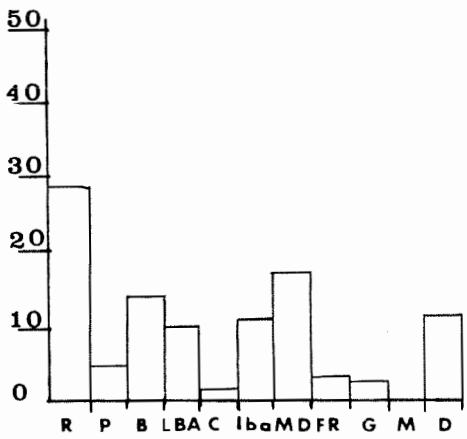
ANALISIS DEL MATERIAL ARQUEOLOGICO

Industria lítica del nivel IV. Mesolítico (44) (lámina XV): 13 (4'85%) raspadores simples sobre lasca, R-1; 26 (9'70%) raspadores sobre lasca retocada, R-2; 5 (1'86%) raspadores circulares, R-3; 14 (5'22%) raspadores nucleiformes, R-4; 2 (0'74%) raspadores renticulados, R-5; 2 (0'74%) raspadores sobre muesca, R-7; 5 (1'86%) raspadores sobre lámina o laminita, R-8; 4 (1'49%) raspadores sobre lámina o laminita retocada, R-9; 4 (1'49%) raspadores dobles, R-11; 13 (4'85%) perforadores simples, P-1; 1 (0'37%) buril simple con un paño, B-1; 14 (5'22%) buriles simples con dos paños, B-2; 6 (2'23%) buriles simples laterales con dos paños, B-3; 4 (1'49%) buriles simples laterales sobre fractura, B-4; 7 (2'61%) buriles simples laterales sobre fractura retocada, B-6; 3 (1'11%) buriles sobre dorso arqueado, B-7; 2 (0'74%) buriles nucleiformes, B-8; 10 (3'73%) lascas con borde abatido, LBA-1; 2 (0'74%) Rasquetas, LBA-

(42) El primer estudio de las pinturas puede verse en F. de la Quadra Salcedo y A. Alcalá Galiano, en el Boletín de la Comisión de Monumentos de Vizcaya del año 1918. Más reciente es la obra de 1968, de A. Leroi-Gourhand. APELLANIZ, J. M.: **La caverna de Santimamiñe.** Bilbao 1971; CAVA, A., 1975; BARANDIARAN MAESTU, 1967, pp. 179-192; 1973, p. 215; ALTUNA, 1972, pp. 73-77; BARANDIARAN, 1953.

(43) Por el contrario, I. Barandiarán Maestu piensa que est enivel debería incluirse en un Magdaleniense III o IV (BARANDIARAN MAESTU, 1967, p. 190).

(44) Esta clasificación se toma de CAVA, 1975, pp. 64-65.



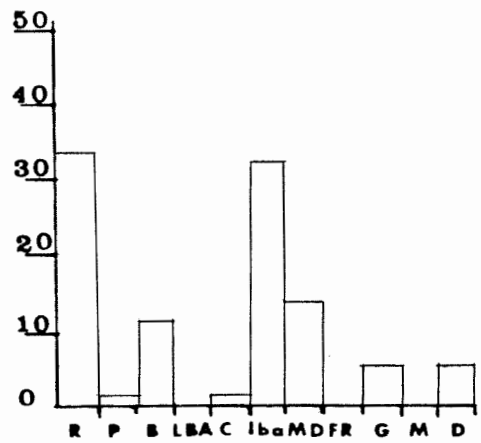
lam XV SANTIMAMIÑE: NIVEL·IV

2; 7 (2'61%) láminas con borde abatido, LBA-3; 1 (0'37%) láminas co nborde abatido arqueado, LBA-4; 5 (1'86%) fragmentos de lámina con borde abatido, LBA-6; 3 (1'11%) raspador-buril, C-1; 2 (0'74%) laminitas con borde abatido, Iba-1; 4 (1'49%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo, Iba-2; 1 (0'37%) laminita apuntada con borde abatido rectilíneo y base redondeada, Iba--3; (0'37%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo y base recta, Iba-5; 2 (0'74%) laminitas con borde abatido arqueado, Iba-7; 2 (0'74%) laminitas con borde abatido en ángulo recto, Iba-9; 2 (0'74%) laminitas con borde abatido parcial, Iba-10; 14 (5'22%) fragmentos de laminita con borde abatido, Iba-11; 10 (3'73%) lascas con muesca, MD-1; 5 (1'86%) lascas denticuladas, MD-2; 19 (7'08%) láminas o laminitas con muesca, MD-3; 10 (3'73%) láminas o laminitas denticuladas, MD-4; 8 (2'98%) piezas con fractura retocada, FR-1; 1 (0'37%) trapecio con la base pequeña retocada, G-8; 2 (0'74%) triángulo isósceles, G-9; 1 (0'37%) triángulo con dos lados convexos, G-18; 4 (1'49%) piezas de retoque continuo, D-2; 7 (2'61%) raederas, D-3; 15 (5'59%) láminas o laminitas con cresta, D-4; 1 (0'37%) pieza foliácea apuntada, D-5; 2 (0'74%) diversos, D-8; *total de útiles: 268.*

Industria ósea, inventario tipológico del nivel IV: 1 horquilla de cuerno; 2 punzones biapuntados; 1 punzón de sección circular y dos fragmentos del mismo tipo; 4 fragmentos de azagaya (tres de sección circular y uno triangular); 1 falange perforada longitudinalmente; 2 láminas en colmillo de jabalí; 4 alisadores; 1 estilete; 5 esquirlas aguzadas; 1 punta en extremo de hueso.

Restos de fauna identificados; Sus scrofa; Rupicapra rupicapra; Capreolus capreolus; Capra pyrenaica; Ostrea; Tapes; Patella; Mytilus.

Industria lítica del nivel V (lám. XVI): 7 (8'43%) raspadores simples sobre lasca, R-1; 17 (20'48%) raspadores circulares, R-3; 3 (3'61%) raspadores sobre lámina o laminita, R-8; 2 (2'40%) perforadores simples, P-1; 6 (7'22%) buriles simples con dos paños, B-2; 1 (1'20%) buril lateral sobre fractura retocada, B-6; 1 (1'20%) buril nucleiforme, B-8; 1 (1'20%) raspador - buril, C-1; 6 (7'22%) laminitas con borde abatido, Iba-1; 5 (6'02%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo, Iba-2; 2 (2'40%)) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo y base redondeada, Iba-3; 1 (1'20%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo y base adelgazada, Iba-4; 4 (4'81%) laminitas apuntadas con borde abatido rectilíneo y base recta, Iba-5; 1 (1'20%) laminita con borde abatido arqueado, Iba-7; 2 (2'40%) laminitas con borde abatido en ángulo recto, Iba-9; 3 (3'61%) laminita con borde abatido parcial, Iba-10; 2 (2'40%) fragmentos de laminita con borde abatido, Iba-11; 7 (8'43%) lascas con muesca, MD-1; 3 (3'61%) láminas o laminitas con muesca, MD-3; 1 (1'20%) lámina o laminita denticulada, MD-4; 1 (1'20%) triángulo isósceles, G-9; 3 (3'61%) triángulos escalenos, G-12; 2 (2'40%) piezas con retoque continuo, D-2; 2 (2'40%) diversos, D-8; *total de útiles: 83.*



lam XVI SANTIMAMIÑE: NIVEL·V

Industria ósea, inventario tipológico del nivel V: 6 esquirlas con marcas de uso; 1 punta doble de sección triangular; 1 punta con base en bisel doble; 2 fragmentos de punta de sección circular; 1 azagaya de base en bisel doble; 1 fragmento de azagaya; 2 fragmentos de espátula.

Restos de fauna identificados: Equus caballus; Gran Bóvido; Capra pyrenaica; Rupicapra rupicapra; Cervus elaphus; Capreolus capreolus; Sus scrofa; Nassa reticulata; Patella; Monodonta; Littorina obtusata; Clausilia.

Del conjunto industrial destaca el alto porcentaje de raspadores, buriles y muescas, sobre todo el resto del utillaje lítico. La industria ósea es muy rica, al igual que las especies de animales recogidas. Esto nos haría pensar en un tipo de economía basada en la caza y complementada con la recolección de mariscos.

— Silibranka

Abrigo rocoso situado en el término municipal de Mañaria.

En el mapa del I. G. y C., 1/50.000, hoja 87 Elorrio, sus coordenadas son: 43º 07'40" - 1º 01'25" y su altura aproximada sobre el nivel del mar, de 400 m.

El yacimiento fue descubierto en 1929 por J. M. de Barandiarán y excavado por él mismo y T. Aranzadi al año siguiente (BARANDIARAN, 1961c) (45).

ESTRATIGRAFIA

Compuesta con un único nivel arqueológico de tierra rojiza, con numerosos cantos rodados de arenisca.

Contiene raspadores, buriles, laminillas, puntas de borde rebajado, lámina denticulada, un perforador, un cristal de cuarzo, todo de industria lítica. Una punta de hueso, tres fragmentos de azagaya de sección aplanada, tres punzones de secciones circular, poligonal y rectangular, y una punta de sección circular, de industria ósea. Cervus elaphus; Capra pyrenaica y Equus caballus, de fauna (46). Todo ello del momento Aziliense.

— Tarrerón

Cueva situada en el término municipal de Lanestosa, en el límite con la provincia de Santander (46-bis), pero dentro de esta provincia.

En el mapa del I. G. y C., 1/50.000, hoja 60, Valmaseda, sus coordenadas son: 43º 13'19" - 0º 14'19" y su altura aproximada sobre el nivel del mar, de 561 metros.

Conocida desde tiempo atrás, su yacimiento fue excavado en 1968 por Apellániz (APELLANIZ, 1971b).

ESTRATIGRAFIA

— *Nivel I:*

De enterramiento bajo capa húmica.

— *Nivel II:*

De contacto. Transición geológica y arqueológica.

— *Nivel III:*

De tierra muy negra, grasienta y plástica, con el siguiente ajuar arqueológico (47): 1 raspador simple sobre lasca, R-1; raspador en hombrera u hocico, R-6; 1 lámina o laminita con muesca, MD-3; 1 segmento o media luna, G-1; 4 piezas con retoque continuo, D-2. Además, hay que añadir: 8 hojas simples, 2 cantos areniscos con señales de percusión y 40 lascas informes y 7 fragmentos de ocre, de industria lítica. De industria ósea únicamente se recogió una esquirla aguzada en pitón de ciervo y un fragmento del mismo tipo y un punzón conservando parte de la articulación.

• • •

Tras una elaboración de los datos proporcionados por los distintos yacimientos consultados, se puede apreciar un cambio en las especies de animales hacia tipos de clima más templado, como son Cervus elaphus, Capreolus capreolus, Capra pyrenaica, Sus scrofa y Equus caballus, aunque este último es euritermo y serán común en todas las épocas, pero aquí se nota un aumento de individuos por yacimiento. Lo mismo podemos rastrear en las especies de microfauna, en las que dominan los quirópteros, aunque perduran otros tipos de clima frío, como algún tipo de roedor. La razón de este hecho habría que buscarla en la situación de solana o umbría de los yacimientos. Otro tanto ocurre al comparar las especies de moluscos, en las que predominan magurios y mojojones, al tiempo que la Littorina tiende a desaparecer.

La industria lítica del Aziliense Vasco queda caracterizada por un predominio de las laminitas de borde abatido, seguido de raspadores microlíticos sobre lámina o laminita o discoides, y de buriles diedros y sobre fractura retocada. En menor proporción, aparecen muescas y denticulados, siendo muy escasos los

(45) Este yacimiento ha sido recogido también por BARANDIARAN MAESTU, 1967, pp. 192-193; 1973, p. 215, y por ALTUNA, 1972, p. 17. En estas obras se hace un estudio del material óseo, restos del arte mobiliar y estudio de la fauna, respectivamente.

(46) Al ser muy escaso el número de útiles y no explicitar más detalles la publicación, no se hace inventario estadístico.

(46-bis) En realidad, por unos pocos metros se halla en jurisdicción de la provincia de Santander (N. del E.)

(47) Como en el caso anterior, no se hace recuento estadístico, si bien hemos podido ensayar la clasificación que se expone.

geométricos y prácticamente nulos los microburiles; de éstos únicamente se conoce un ejemplar en el yacimiento navarro de Zatoya.

El ajuar óseo Aziliense está claramente definido por la presencia de un tipo de arpón aplanado, con perforación basilar en ojal, más raramente circular y con una o dos hileras de dientes. Se encuentran también punzones, puntas o azagayas de sección triangular o poligonal. Sus bases están trabajadas en bisel doble o sencillo, siempre rayado o estriado, para facilitar su enmangue. Abundan igualmente esquirlas aguzadas o trabajadas al modo de la industria lítica.

Durante el estadío Mesolítico continúa un neto predominio de las laminitas apuntadas de borde abatido, seguido de raspadores —macrolíticos en su mayoría—, tendiendo a desaparecer los disquitos y los raspadores sobre laminita. Se hace más común el grupo de muescas, algunas de aspecto campiñoide, y denticulados, al tiempo que decaen los buriles y se marca un claro aumento de las raederas, geométricos y microburiles.

• • •

Así queda definido el Aziliense y Mesolítico en el País Vasco, pero todavía se nos escapa un punto fundamental: el carácter autóctono o adquirido de ambos estadíos en el País. Para solventar este punto se han comparado los porcentajes y gráficas obtenidos con otras del mismo momento del ámbito francés y mediterráneo. Para esto se han tomado como referencia los yacimientos mediterráneos de Saint Gregori, para el Aziliense, y de Cocina y L'Areny para el Epipaleolítico post-aziliense, y los franceses de Villepin y Mas d'Azil, para el Aziliense, y la secuencia clásica propuesta por Obermaier para el Epipaleolítico post-aziliense (48).

De la comparación con el Aziliense francés y mediterráneo se desprenden una serie de diferencias. Tanto en uno como en otro, se aprecia un fuerte desequilibrio industrial en favor de raspadores y laminitas de borde abatido, cosa que no ocurre en el País Vasco. En cuanto a los porcentajes de raspadores y buriles, mientras en Francia y el Mediterráneo los primeros alcanzan un altísimo porcentaje y los segundos desaparecen, en el País Vasco los raspadores pocas veces alcanzan una alta cota, salvo en el caso de Santimamiñe, al tiempo que los buriles serán, en muchos casos, los útiles predominantes, como ocurre en Atxeta y Bolinkoba.

En la industria ósea destaca el arpón aplanado, que no se encuentra, al menos en lo que hemos podido ver, en el Aziliense mediterráneo. Sin embargo, no es un útil típico del País Vasco, pues es común en el Aziliense francés y cantábrico.

Otra diferencia la constituyen los cantos pintados, que aparecen en el Aziliense francés, como es el caso del yacimiento de Mas d'Azil y no en la secuencia vasca.

Al confrontar el momento Epipaleolítico post-aziliense, comprobamos que en el francés y el mediterráneo proliferan los geométricos, microburiles, muescas y denticulados, en detrimento de las laminitas de borde abatido y los raspadores. En el País Vasco encontramos un progresivo aumento de geométricos y microburiles, pero que en ningún caso lograrán desbancar a las laminitas de borde abatido y a los raspadores, que continúan siendo los útiles dominantes. Los buriles, que en el momento anterior alcanzaban un alto porcentaje en el País Vasco, tenderán a desaparecer, o al menos su uso será menos frecuente. Al contrario ocurre en Francia y el Mediterráneo, en donde los buriles no se encontraban en el Aziliense, ahora se harán más frecuentes.

La industria ósea de las tres zonas se caracteriza por su gran decadencia, señalando únicamente la presencia de punzones de factura muy rudimentaria. Este es el caso del punzón encontrado en Tarrerón, obtenido mediante el afilado de una punta, de hueso, manteniendo intacta la epífisis.

• • •

De esta comparación parece deducirse que la influencia francesa o mediterránea en el País Vasco fue prácticamente inexistente y que tanto el Aziliense como el Epipaleolítico post-aziliense vasco proceden de una evolución autóctona del Paleolítico Superior. Este hecho parece confirmarse al comparar entre sí la evolución interna de cada uno de los yacimientos. Al igual que los yacimientos navarros, los vizcainos muestran un equilibrio industrial, no destacando ningún tipo de útil de forma clara, salvo en el caso de Lumentxa (Vizcaya), en donde las laminitas de borde abatido suponen un 40% del total del utillaje. Al contrario que éstos, los yacimientos guipuzcoanos se caracterizan por presentar un fuerte desequilibrio industrial, predominando las laminitas de borde abatido desde el Magdaleniense Final hasta el Epipaleolítico post-aziliense. Tal es el caso de yacimientos como Urtiaga o Ekain, en donde este tipo de útiles alcanzan el 75% del total de sus piezas en el momento Aziliense y el 58% en el Epipaleolítico post-aziliense.

Esta evolución puede rastrearse igualmente en la industria ósea, en la que durante el momento Azi-

(48) FORTEA PEREZ, 1973, pp. 299-306.

liense se aprecian constantemente la presencia de bases monobiseladas y en bisel doble de claro arraigo magdaleniense.

CONCLUSIONES GENERALES

En resumen, tanto el Aziliense como el Epipaleolítico post-aziliense del País Vasco proceden de una evolución autóctona del Paleolítico Superior, caracterizado por mantener un equilibrio industrial, salvo en el caso de Guipúzcoa.

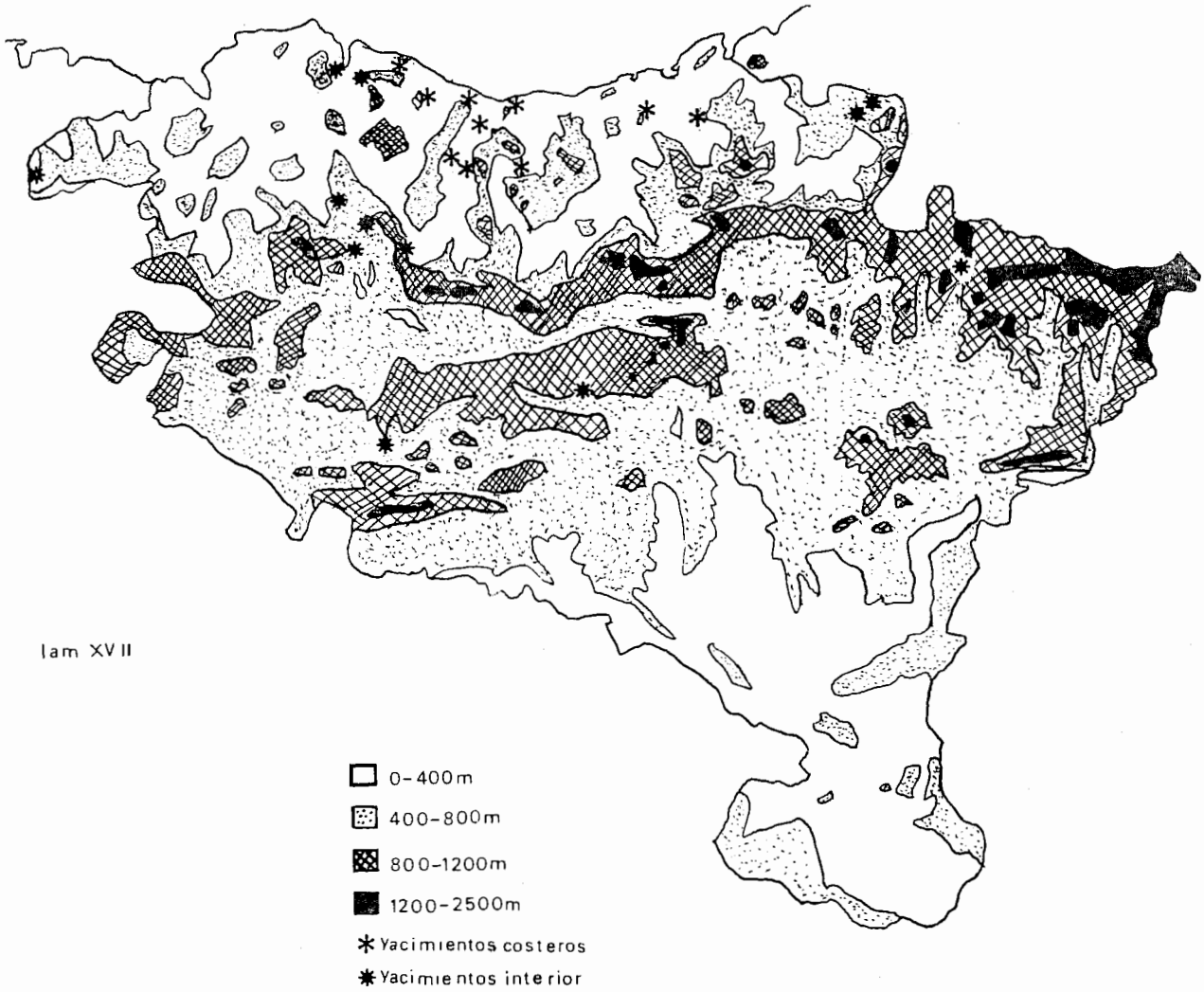
El aziliense se caracteriza por un predominio de las laminitas de borde abatido, raspadores y buriles, escasez de geométricos y ausencia de microburil.

El Epipaleolítico post-aziliense viene determinado por una disminución de los útiles de borde abatido y un progresivo aumento de los de aspecto macrolítico, raspadores nucleiformes, muescas, chopping-tool, al igual que los geométricos y microburiles.

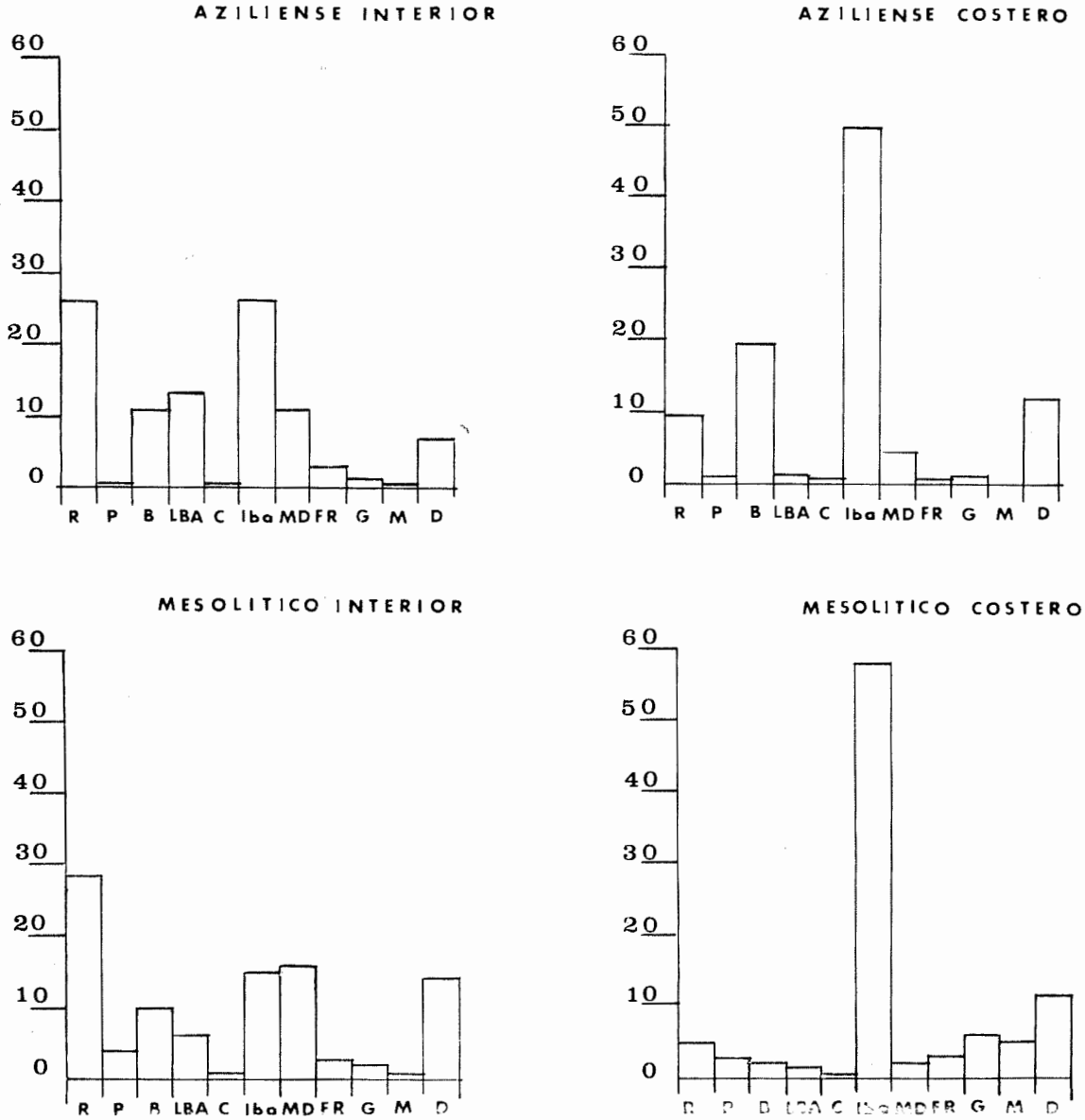
Por último, existe una diferencia regional dentro del propio País Vasco. De un lado, Navarra y Vizcaya, caracterizados por mantener un equilibrio industrial, y de otro, Guipúzcoa, con un fuerte desequilibrio en en favor de laminitas de borde abatido, el cual podía situarnos ante una influencia más francesa que mediterránea. Pero si bien en Francia hay dos tipos de útiles netamente destacados. en Guipúzcoa ese desequilibrio es siempre en favor de laminitas de borde abatido, y en el caso de que destaque otro tipo de útil, nunca será el raspador, sino el buril, lo que le hace totalmente distinto a la secuencia francesa.

Viendo esta diferencia se puede hablar de dos zonas industrialmente distintas, separadas por una sucesión de montañas que corren de forma más o menos paralela a la costa y que al llegar a la ría de Gernika se bifurca, abrazándola por ambas márgenes (lám. XVII).

Esta sucesión en forma de arco parte del monte La Rhune (900 m.), cuya cima es muga fronteriza,



lam XVII



LAMINA XVIII

y continúa por Lizarrieta (507 m.), Azkue (784 m.), Mendaur (1.136 m.), Ekaitza (1.044 m.), Erakurri (1.139 m.), Zuperri (1.164 m.), Guraz (955) m.), Txindoki (1.341 m.), Aitzgorri (1.544 m.), Arbelaitz (1.525 metros), Akaitz (1.324 m.), Gorgomendi (1.238 m.), Arangio (1.127 m.), Amboto (1.296 m.), Leugane (1.009 m.), Oitz (1.026 m.), en donde el sistema montañoso se bifurca por ambas orillas de la ría de Gernika. En la margen derecha están los montes de Navárniz (723 m.), Arteaga (447 m.), y termina en la zona del Cabo Ogoño. con una altura aproximada sobre el nivel del mar de 300 metros, a orillas del mismo mar. En la margen izquierda, Garoño (607 m.), Bizkargi (563 m.), para terminar en Sollube (684 m.). Al norte de esta línea existe una zona litoral que abarca de este a oeste, desde la ría de Gernika hasta Hendaya, con algunas elevaciones que rara vez superan los ochocientos metros y no llegan a formar un sistema continuo.

Al sur encontramos un paisaje totalmente distinto, con montañas y valles que llegan hasta la depresión misma del Ebro.

En la zona costera, los útiles de borde abatido alcanzan un alto porcentaje, siendo escasísimo el resto de útiles.

La zona interior se caracteriza por mantener un equilibrio en sus industrias, de forma que ningún útil alcanzará un neto predominio como en la costa.

Este hecho se ve confirmado al comparar los diagramas de bloques obtenidos mediante el cómputo total de las piezas de cada uno de los momentos que se estudian (lám. XVIII). En ellos se observa cómo en los que se refleja la zona de costa predominan las laminitas de borde abatido (Iba), que es más acusado en el Epipaleolítico post-aziliense que en el Aziliense. Por el contrario, en el que se refleja la zona interior presenta un constante equilibrio industrial, que se manifiesta tanto en sus porcentajes globales como en el mantener unas primacías de útiles muy similares en ambos estadios.

Esto nos llevaría a afirmar una evolución del Paleolítico Superior acomodado a la economía propia de cada región natural, es decir, cada industria evolucionaría conforme a las necesidades impuestas por las nuevas condiciones climatológicas, acomodándose a las nuevas exigencias ambientales. Esta acomodación parece verse confirmada en casos como el de Santimamiñe o Atxeta, que pese a estar situados en la zona costera, su utillaje se aproxima más a los de los yacimientos del interior. Esto podía deberse a la propia configuración de la ría de Gernika, rodeada de montañas, que sería abrevadero para las especies animales y cazadero espléndido para los hombres.

BIBLIOGRAFIA

AGUIRRE, Antonio:

1955 **Materiales arqueológicos de Vizcaya.** Bilbao, p. 105.

ALTUNA, Jesús:

1963 «Fauna de mamíferos del yacimiento prehistórico de Aitzbitarte». **Munibe XV.** 3-4. pp. 105-124.

1966 «Mamíferos de clima frío en los yacimientos del País Vasco». **IV Simposio de prehistoria peninsular,** pp. 99-105.

1967a «La fauna de mamíferos del yacimiento prehistórico de Marizulo, Urnieta (Guipúzcoa». **Munibe XIX,** 3-4, pp. 271-297.

1967b «Cuevas sepulcrales de Vizcaya. Estudio paleontológico de los mamíferos hallados en estratos arqueológicos». **Munibe XIX,** 3-4, pp. 227-230.

1972 «La fauna de mamíferos de los yacimientos prehistóricos de Guipúzcoa». **Munibe XXIV,** 1-4.

ALTUNA, Jesús; APELLANIZ, Juan María:

1978 «Las figuras rupestres de la cueva de Ekain». **Munibe XXX,** 1-3.

APELLANIZ, Juan María:

1971a **La caverna de Santimamiñe.** Bilbao.

1971b «El Mesolítico de Tarreón y su datación por C.14». **Munibe XXIII,** 1, pp. 86 y ss.

ARANZADI, Telesforo de; BARANDIARAN, José Miguel de:

1928 **Exploraciones prehistóricas en Guipúzcoa de los años 1924 a 1927. Cuevas de Ermittia (D. Saisola), Arbil (Lastru) y Olatzaspi (Asteasu), dolmen de Basagáin (Murumendi) y caverna de Iruritxo (Vergara).** San Sebastián.

1935 **Exploraciones de la cueva de Santimamiñe (Basondo, Cortézubi). Tercera memoria, yacimientos Azillienses y Paleolíticos. Exploraciones de la caverna de Lumentxa (Lequeitio).** Bilbao.

ARANZADI, Telesforo de; BARANDIARAN, José Miguel de; EGUREN, Enrique de:

1931 **Exploraciones de la cueva de Santimamiñe (Basondo, Cortézubi). Segunda memoria de los niveles con cerámica y el conchero.** Bilbao.

BALDEON IÑIGO, Amelia:

1974 «Los niveles sin cerámica del Montico de Charratu». **Cuadernos de Arqueología de Deusto.**

BARANDIARAN, José Miguel de:

1927 «Las cuevas de Jentiletxeeta (Motrico, Campaña de 1927)». **Anuario de Eusko Folflore VII,** pp. 7-16.

1928 «Mari o el genio de las montañas». **Homenaje a D. Carmelo de Echegaray.** San Sebastián.

1932 «Una visita a la cueva de Balzola». **Anuario de Eusko Folklore XII,** pp. 11-113.

1935 «Huellas del arte y religiones antiguas del Pirineo Vasco». **Homenaje a D. Eduardo de Escarzaga.** Vitoria.

1946a «Cataloge des stations prehistoriques des Pyrénnées Basques». **Ikuska,** pp. 24-40.

1946b «Las cavernas prehistóricas en la Mitología Vasca». **Cuadernos de Historia Primitiva, I.** p. 15.

1947a «Exploraciones en la cueva de Urtiaga (en Itziar, Guipúzcoa)». **Gernika Eusko Jakintza,** pp. 113-128, 265-271. 437-456 y 679-696.

1974b «Prehistoria de Vizcaya. Un cuarto de siglo de investigaciones». **Ikuska,** 4-5, p. 138.

1948 «Exploraciones en la cueva de Urtiaga (en Itziar, Guipúzcoa). **Gernika Eusko Jakintza,** pp. 285 a 330.

1950 «Bolinkoba y otros yacimientos de la sierra de Amboto». **Cuadernos de Historia Primitiva, V,** pp. 73-112.

1953 **El hombre prehistórico en el País Vasco.** Buenos Aires.

1955 «Exploraciones en la cueva de Urtiaga (en Itziar, Guipúzcoa; X campaña 1954)». **Munibe VII,** 2, pp. 69-80.

1959 «III Campaña de excavaciones en el yacimiento de Lezetxiki y I Campaña de Kobatxo (Garagarza, Mondragón)». **Munibe XI,** 1, pp. 17-19.

1960a **Excavaciones en Atxeta (Forua). 1959.** Bilbao.

1960b «Exploraciones en la caverna de Urtiaga (XI y XIII Campañas)». **Munibe XII,** pp. 3-18.

1960c **El mundo en la mente popular vasca.** Vol. I. San Sebastián.

1961a **Excavaciones en Atxeta (Forua) 1960.** Bilbao.

1961b «Excavaciones en Aitzbitarte IV (trabajos de 1960)». **Munibe XIII,** 3-4, pp. 183-185.

1961c «Excavaciones arqueológicas en Vizcaya. Silibranka, Atxurra y Goicolau». **Vizcaya XVII.**

1962a **Los hombres prehistóricos de Vizcaya.** Bilbao.

1962b «En el Pirineo Vasco. Prospecciones y excavaciones prehistóricas». **Munibe XIV,** 3-4.

1962c «Exploraciones en Santimamiñe (Campaña de 1961)». **Excavaciones Arqueológicas en España, VII.**

1963a «Excavaciones en Aitzbitarte IV (trabajos de 1961)». **Munibe XV,** 1-2, pp. 23-48.

1963b «Excavaciones en Aitzbitarte IV (trabajos de 1962)». **Munibe XV,** 3-4, pp. 69-86.

1964 «Excavaciones en Aitzbitarte IV (trabajos de 1963)». **Munibe XVI,** 1-2, pp. 12-23.

1965a «Excavaciones en Aitzbitarte IV (trabajos de 1964)». **Munibe XVII,** 1-4, pp. 21-37.

1965b «Excavaciones en Lumentxa (Campaña 1963)». **Noticiario Arqueológico Hispánico,** vol. VII, pp. 56 a 61.

1966. «Excavaciones del Montico de Charratu (Albaina). Primera Campaña 1965». **Estudios de Arqueología Alavesa,** I, pp. 40-60.

1967 «Excavaciones en el Montico de Charratu y en Sarracho». **Estudios de Arqueología Alavesa** II, pp. 7-20.

BARANDIARAN, José Miguel de; ALTUNA, Jesús:

1969 «La cueva de Ekain y sus figuras rupestres». **Munibe XXI,** pp. 331-386.

1977 «La cueva de Ekain». **Munibe XXIX,** 1-2, pp. 3 a 58.

BARANDIARAN, José Miguel de; ARANZADI, Telesforo de:

1934 «Contribución al estudio del arte mobiliar magdaleniense del País Vasco». **Anuario de Eusko Folklore, XIV.**

BARANDIARAN, José Miguel de; LABORDE, Manuel; ALTUNA, Jesús:

1965 «Excavaciones en Marizulo (Urnieta)». **Munibe XVII,** 1-4, pp. 103-107.

BARANDIARAN, José Miguel de; LABORDE, Manuel; ALTUNA, Jesús; ATAURI, Tomás:

1966 «Excavaciones en Marizulo (Campaña 1964)». **Munibe XVIII,** 1-4, pp. 33-36.

1967 «Excavaciones en Marizulo (Campaña de 1965 a 1967)». **Munibe XIX,** 3-4, pp. 261-270.

BARANDIARAN MAESTU, Ignacio:

1967 **El Paleomesolítico del Pirineo Occidental. Bases para una sistematización tipológica del instrumental óseo paleolítico.** Zaragoza.

1973 **El Arte mueble del Paleolítico Cantábrico.** Zaragoza.

1976 «Zatoya 1975. Informe preliminar». **Príncipe de Viana,** núms. 142-143, pp. 5-19.

1977a «Prospecciones arqueológicas en Sorgiñen-Leze (Zugarramurdi, Navarra)». **Príncipe de Viana,** núms. 148-149, pp. 349-369.

1977b «El proceso de transición Epipaleótico Neolítico en la cueva de Zatoya». **Príncipe de Viana,** núms. 146-147, pp. 5-46.

1979 «Excavaciones en el covacho de Berroberría (Urdax). Campaña de 1977». **Arqueología I,** pp. 11-66.

CASTERET, Norbert:

1933 «Une nouvelle grotte a graveurs dans les Pyrénées, la grotte d'Alkerdi». **XV Congrés International d'Anthropologie et d'Archeologie Prehistorique.**

CAVA, Ana:

1975 «La industria lítica de los niveles post-aziliense de Santimamiñe». **Sautuola I,** pp. 53-73.

1978 .El depósito arqueológico de la cueva de Marizulo (Guipúzcoa)». **Munibe XIX,** 3-4, pp. 271-297.

FERRER, Antonio:

1943 **Monografía de las cavernas y simas de Vizcaya.** Bilbao.

FORTEA PEREZ, Javier:

1973 **Los complejos microlaminares y geométricos del Epipaleolítico mediterráneo español.** Salamanca.

GALVEZ CAÑERO, A:

1913 «Nota acerca de las cavernas de Vizcaya». **Boletín del Instituto Geológico de España,** p. 154.

HARLE, Edouard:

1908 «Les grottes d'Aitzbitarte de Landarbaso, a Renteria prés de Saint Sebastien». **Boletín de la Real Academia de la Historia.**

JORDA, Francisco:

1957 **La prehistoria de la región cantábrica.** Oviedo.

LEROI GOURHAND, André:

1965 **La Prehistoire de l'art occidental.** París.

LORIANA, Marqués de:

1940 «Excavaciones arqueológicas realizadas en la gruta y covacho de Berroberría, término de Urdax (Navarra) y sus inmediaciones». **Atlantis XV,** pp. 91-102.

1941 «La cueva de Bolinkoba, un yacimiento vizcaino inédito». **Archivo español de Arqueología XIV.** p. 45.

1943 «Industrias paleolíticas de Berroberría». **Archivo español de Arqueología XVI,** pp. 146-206.

MALUQUER DE MOTES, Juan:

1957 «La industria lítica de Olazagutía». **Excavaciones en Navarra, V,** p. 44.

1965 «La estratigrafía del covacho de Berroberría, Urdax (Navarra). **Miscelánea en homenaje al Abate Breuil,** vol. II, pp. 135-140.

MARQUER, Paulette:

1959 «Calotte cranienne d'Atxeta», Bilbao (dentro de las memorias de excavaciones de 1959).

MUGURUZA, Nicolás de:

1921 «Contribución al estudio de la Etnografía vasca, VI. Investigaciones espeleológicas en la gruta de Aitzbeltz». **Euskalerrian Alde XI,** pp. 226 - 228.

NOLTE, Ernesto:

1960 «Catálogo de fenómenos espeleológicos de Vizcaya). **Speleon X.** Oviedo.

NOLTE, Ernesto; APELLANIZ, Juan María:

1967 «Cuevas sepulcrales de Vizcaya. Excavación, estudio y datación por C. 14». **Munibe XIX,** pp. 181-190.

REPARAZ, Gonzalo de:

1902 «Las cavernas de Aitzbitarte en Landarbaso». **Euskalerria XLVII.**

SONNEVILLE BORDES, Denise; BARANDIARAN, José Miguel de:

1964 «Magdalenien Final et Azilien d'Urtiaga (Guipúzcoa). Etude statistique». **Miscelánea en homenaje al Abate Breuil,** vol. I, pp. 163-171.

K O B I E (Bilbao)
Grupo Espeleológico Vizcaino. Diputación Foral de Vizcaya
Boletín núm. 11 - 1981

Los túmulos de Sierra Salvada y su contexto arqueológico

Por FERNANDO GALILEA

Dentro de las prospecciones que con el objeto de una mejor delimitación y definición del fenómeno tumular se realizaron durante los años 1976 y 1977 por parte del grupo de «Misión Rescate» de Oquendo, bajo la dirección de don Félix Murga, en la zona de Sierra Salvada, fueron localizados media docena de ejemplares tumulares que constituyen el tema central de nuestra comunicación.

También se hará mención de materiales que se conservan en el Museo Provincial de Arqueología de Alava, procedentes en su mayor parte de cuevas que dan una visión conjunta más amplia de lo que pudo ser esta zona en la época prehistórica. Estos materiales han sido recogidos durante una etapa que abarca desde 1968 hasta nuestros días por el ya mencionado don Félix Murga.

El hecho de que estos materiales permanezcan sin publicarse y el descubrimiento de los ejemplares tumulares nos ha motivado a exponerlos de manera meramente descriptiva, sin entrar en grandes detalles.

DESCRIPCION GEOGRAFICA

La zona que nos ocupa, Sierra Salvada, pertenece administrativamente a las provincias de Alava y Burgos. Se delimita al sur por el Valle de Losa, del que forma una unidad natural, y al norte, en fuerte desnivel, por las tierras bajas de Orduña y la zona Alavesa de Añes. El puerto de Orduña y el de Angulo sirven de límite oriental y occidental, respectivamente, con las sierras de Arkamo (Alava) y la Sierra de Carbonilla (Burgos) (lámina 1).

El límite norte, que como ya hemos dicho presenta un fuerte desnivel, es donde se localizan las mayores alturas y puntos de ferencia; estos son la peña Angulo, peña del Aro (1.178 m.), peña Unguino (1.037 m.), peña de Orduña (1.039 m.). Por el sur, la altiplanicie de la sierra se confunde con el Valle de Losa, descendiendo lentamente en dirección a los pueblos de este valle.

Numerosos caminos ascienden desde los pueblos colindantes aprovechando la existencia de portillos o zonas más bajas en los límites de la sierra. A destacar:

— Desde el barrio de Encima de Angulo asciende el término de «El Portillo», en la zona de Peña de Aro.
— Desde «El Portillo» desciende un camino real, empedrado y de buena factura, al pueblo de Añes.
— Portillo de los Unguinos, en la peña del mismo nombre.
— Portillo de Menerdigos, al sur del anterior.
— Camino que asciende a la Virgen de la Peña, cercana a la peña de Orduña.
— Puerto de Orduña.
— Puerto de Angulo.

Desde el valle de Losa salvan el desnivel numerosos caminos, siendo el más importante el que desde Llorengoz y atravesando la sierra se dirige al «Portillo».

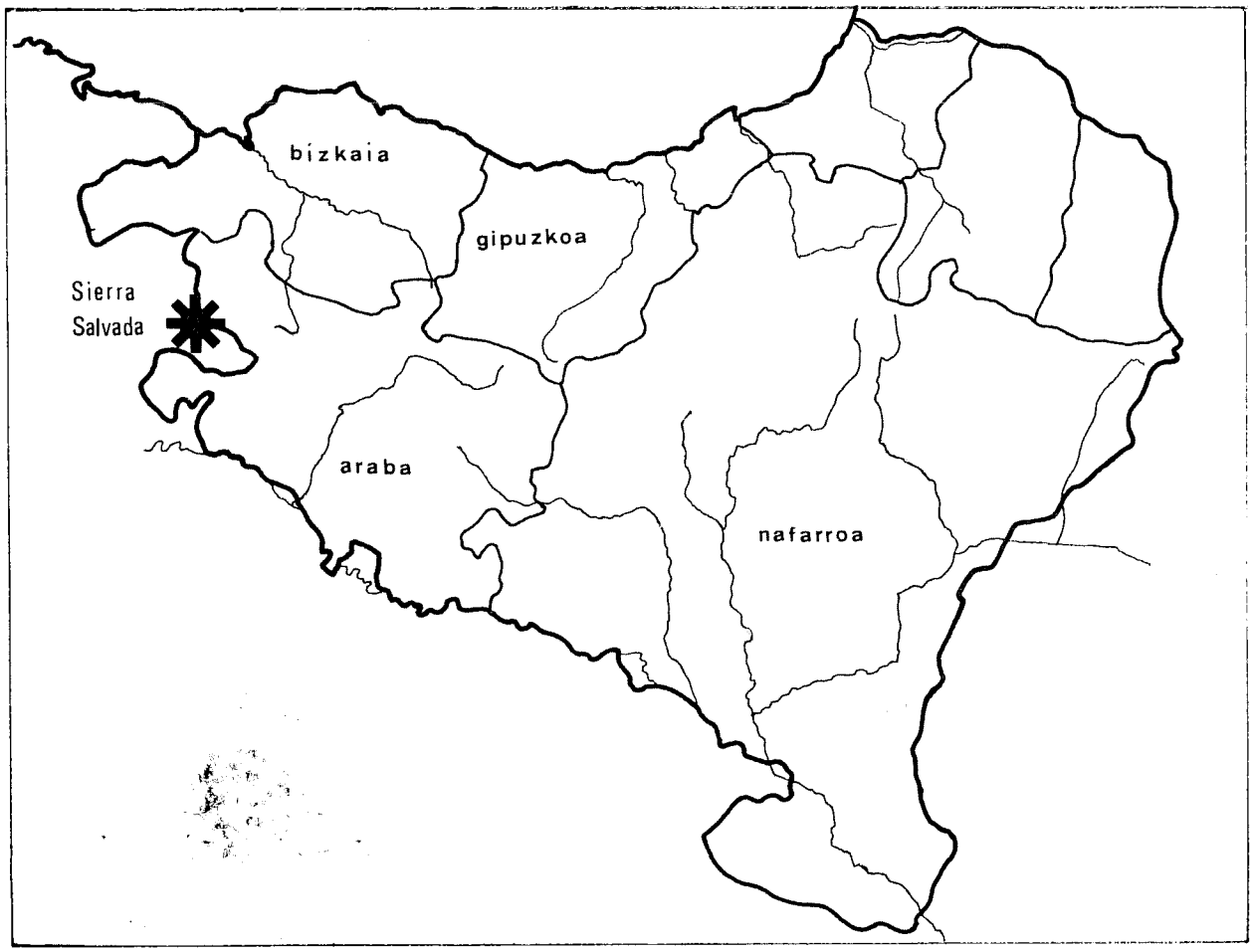


Lámina 1

INVENTARIO DE TUMULOS

Túmulo de «El Portillo»

Se localiza en la zona norte de la sierra, al pie de la peña de Aro; por sus proximidades pasa el camino real que desde Añes asciende a la sierra. Se sitúa en una zona llana, en el fondo de una pequeña vaguada y a escasos metros del corte (lám. 2) (foto 1).

Coordenadas: long. 0º 33'; lat. 43º 01'40". A 1.015 m.s.m. Túmulo muy destruido por la construcción encima de él de una cabaña de pastores; su diámetro se aproximaría a los 13'5 metros y la altura sobrepasaría el 1'1 metros.

Al lado del túmulo existe un recinto rectangular que bien pudiera tratarse de un redil.

Túmulo de «Perilde I»

Se localiza en la zona sur de la sierra, denominada «La Dehesa» y en el término de Perilde. Zona llana, sin fuertes desniveles, es el contexto en el que se sitúa este túmulo; por sus proximidades pasa el camino que desde la Virgen de la Peña se dirige a Villaño (foto 3).

Coordenadas: long. 0º 36'40"; lat. 42º 58'36". A 890 s.n.m. Túmulo circular de alrededor de 12 metros de diámetro, con una altura de 0'60 metros. Se observa una depresión central bastante acusada.

Tumulo de «Perilde II»

Se localiza en la zona sur de la sierra, denominada La Dehesa y en el término de Perilde. Zona llana, sin fuertes desniveles, es el contexto en el que se sitúa este túmulo. Dista 300 metros del Perilde I.

Coordenadas: long. 0º 36'40"; lat. 42º 58'36". A 890 metros s.n.m. Túmulo circular de 7 metros de diámetro y 0'40 metros de altura, muy camuflado entre la vegetación. Se observan algunas lajas de caliza clavadas en la tierra.

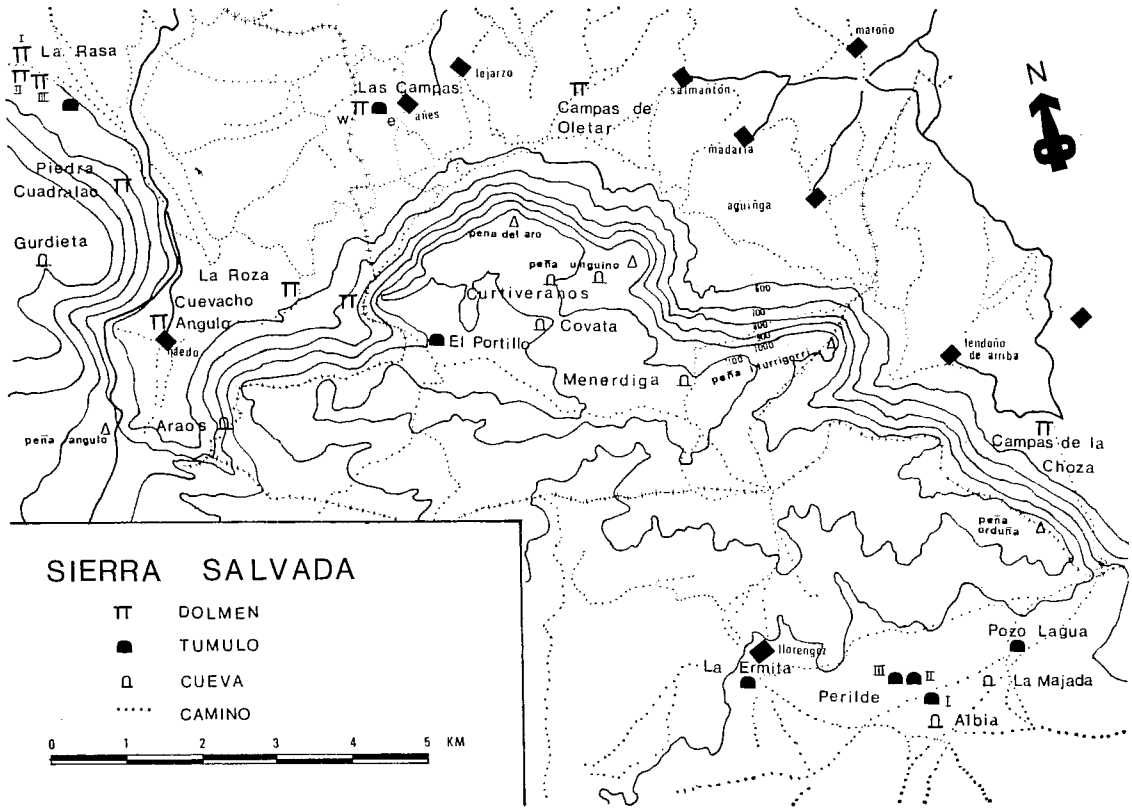


Lámina 2

FOTO 1: **Túmulo de «El Portillo», con restos de la chabola y redil**

Foto 3: **Túmulo de Perilde I, con el autor de los descubrimientos en esta Sierra**

Túmulo de «Perilde III»

Se localiza en la zona sur de la sierra, denominada La Dehesa y en el término de Perilde. Zona llana, sin fuertes desniveles, es el contexto en el que se sitúa este túmulo. Dista 15 metros al norte de Perilde II.

Coordenadas: long. 0º 36'40"; lat. 42º 58'36". A 890 m. s.n.m.

Túmulo circular, de 7 metros de diámetro y 0'40 metros de altura, muy camuflado entre la vegetación.

Túmulo de «Pozo Lagua»

Se localiza en la zona suroriental de la sierra. Zona llana, situada a 1'5 kms. de la Virgen de la Peña. Recibe el nombre de un pozo que existe en sus proximidades. Al lado del camino que desde la Virgen de la Peña se dirige a Villaño (foto 2).

Coordenadas: long. 0º 37'45"; lat. 42º 58'38". A 870 metros s.n.m.

Las dimensiones del túmulo son: diámetro N-S, 11 metros; E-W, 12'8 m., y altura, de 0'65 m. Se observa que han oprovechado la elevación de la roca natural para asentar allí el túmulo, que está realizado con lajas de caliza y tierra.

Foto 2: Túmulo de «Pozo Lagua»; al fondo, la Virgen de la Peña

Túmulo de «La Ermita»

Este túmulo lo citamos con dudas sobre su carácter prehistórico. Se localiza al sur del pueblo de Llorengaz, en terrenos de cultivo, existiendo encima de él una ermita. Sus dimensiones se aproximan a los 20 metros de diámetro y una altura superior a los dos metros.

INVENTARIO DE CUEVAS

Cueva de Araos

Cabe situar esta cueva al norte de la Sierra Salvada, en el límite provincial de Alava y Burgos y cercana a la cueva de San Miguel el Viejo, enfrente del término de La Lobera.

Cueva amplia, con gran vestíbulo; los hallazgos se localizan entre las piedras de derrumbe que abundan en la parte final de la cueva.

Materiales (3)

58 fragmentos de cerámica hecha a mano y con fuego reductor, pertenecientes a un mínimo de 10 recipientes cerámicos diferentes (lám. 3).

1 — Fragmento de una vasija de mediano tamaño; se conserva el borde y parte del cuerpo hasta el punto de inflexión de la cerámica; presenta una superficie alisada (lám. 3.1).

2 — Fragmento de borde de un recipiente decorado mediante una serie de digitaciones impresas en el labio y un tenue cordón con digitaciones paralelo al borde (lám. 3.2).

3 — Fragmento de borde y cuerpo de un gran recipiente cerámico de gruesas paredes, con superficies alisadas; presenta en el cuerpo el principio de un posible pezón (3.3).

4 — Fragmento de borde y arranque de cuerpo decorado mediante una serie de digitaciones impresas en el labio (lám. 3.4).

5 — Pequeño recipiente cerámico de 10 cms. de diámetro en la boca y una altura de cuatro cms. La decoración consiste en una serie de ungulaciones realizadas en el labio del recipiente (lám. 3.5).

6 — Pequeño recipiente cerámico de 20 cms. de diámetro en la boca y 3 cms. de altura. No tiene decoración y presenta una superficie alisada (lám. 3.6).

7 — Fragmento de borde, con labio plano y de color negro; superficie alisada (lám. 3.7).

8 — Fragmento de borde de un recipiente decorado mediante una serie de digitaciones impresas en el labio y con un cordón con digitaciones paralelo al borde junto al labio (lám. 3.9).

9 — Fragmento de borde de un recipiente cerámico de gruesas paredes y decorado con una serie de ungulaciones impresas en el labio (lám. 3.10).

10— Cuatro fragmentos de un cuerpo pertenecientes a un recipiente cerámico decorado con el clásico engobe y decoración de surcos paralelos digitales.

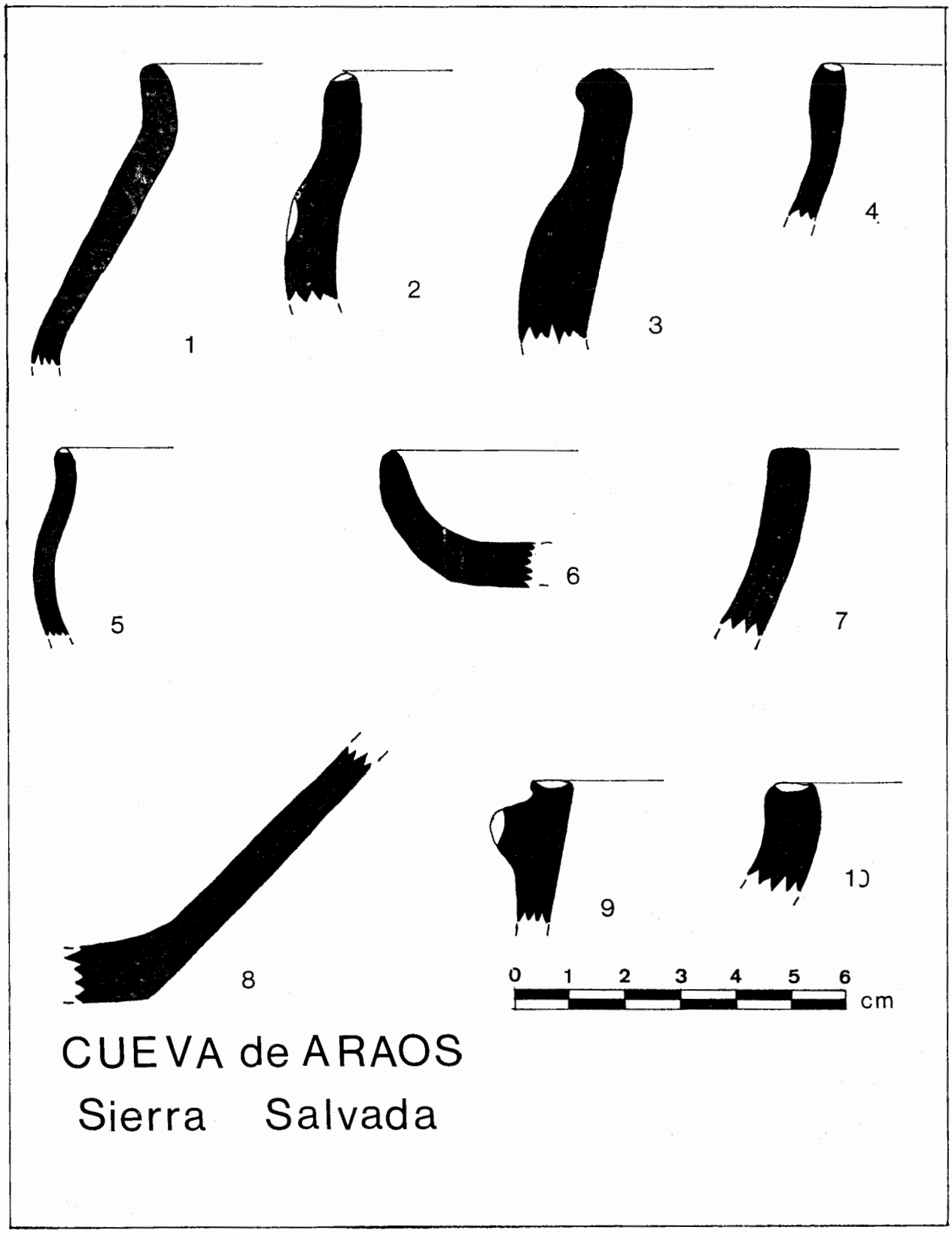


Lámina 3

Merecen destacarse, además:

1 fragmento de cuerpo de cerámica alisada y que presenta en su superficie cuatro pequeños pezones, a modo de segmento de arco, 1 fragmento de fondo plano y pared recta (lám. 3.8).

2 fragmentos de cordones con digitales.

El resto son fragmentos que definen muy poco; las superficies varían desde las alisadas a las bastas; las hay con gruesos desgrasantes y sin ello; pueden ser calizos o arenosos y en diferentes proporciones. El color predominante es el negro o gris claro u ocre claro, cuando llevan un ligero engobe superficial y que no llega a penetrar más de un mm. en su estructura.

Cerca de la entrada de esta cueva se localizaron dos fragmentos de «sigillata» hispánica tardía decorada.

Oseos

Diversos fragmentos de especies animales, así como restos de al menos un individuo humano, concretamente dos fragmentos de mandíbula inferior.

Cueva de Unguino

Se sitúa esta cueva en el camino de subida de Salmantón a la pena de Unguino, una vez llegado a la explanada superior y cercana a un pozo. La cueva mira al sur y los materiales que presentamos fueron localizados en una cata de entrada, en el vestíbulo de la cueva que se prolonga en forma de tubo bastantes metros más hacia el interior.

Foto 4: Cueva de Unguino, hueso pulimentado

Pétreos

2 lascas de sílex con retoque muy marginal.

Cerámicos

1 fragmento de borde de una cerámica a mano con fuego reductor y con una estructura de tres capas: las dos exteriores rojizas y la interna negra, sin desgrasantes.

3 fragmentos de cerámica a mano y de fuego reductor, con una estructura de 3 capas: las dos exteriores rojizas y la interna negra, con desgrasantes.

2 fragmentos de cerámica a mano y de fuego reductor, con dos capas, la exterior rojiza y la interior negra.

Oseos

2 fragmentos de escaso interés.

1 fragmento de posible mango, pulimentada toda la superficie y muy brillante. En uno de los extremos conserva tres profundas incisiones perpendiculares al eje mayor de la pieza (foto 4).

Refugio de Covata

Se localiza este refugio en el camino que desde «El Portillo» se dirige hacia el «Portillo de los Unguinos», en zona cercana a las cabañas de Covata y cerca del regufio del Nido.

Se trata de una pequeña superficie protegida por un saliente de la roca que delimita un espacio de 20 x 20 metros, según información de su descubridor; cerca se localiza un redil de ovejas en un hundimiento del terreno.

MATERIALES

Pétreos

1 raspador sobre lasca en sílex negro, con retoque complementario en ambos bordes.

Cerámicos

25 fragmentos de cerámica medieval, realizada a torno y algún fragmento vidriado.

Oseo

Fragmento de dentición.

Metálico

Varios fragmentos de metal ferroso, sin forma definida, salvo uno de ellos, que parece acabar en punta.

Covacha de «La Majada»

En el camino que desde la Virgen de la Peña y pasando por Pozo Lacunos se dirige hacia Mijala, y antes de llegar al término de Cueva Albia, se localiza este covacho.

Su descubridor lo ha definido como un enterramiento bajo roca o una cueva tapada por un derrumbe. Los restos óseos fueron localizados entre este derrumbe, a la entrada.

MATERIALES

Diversos huesos pertenecientes a un individuo inhumado.

Cueva de Curtiveranos

Situada en la zona alta de Sierra Salvada, cercana a la de Unguino. Se trata de un largo tubo, donde se localizan gran cantidad de piedras de derrumbe. Los materiales se localizan en dos zonas, una en la entrada y la otra en la galería, en su tramo final.

MATERIALES

Numerosos fragmentos de cerámica, pertenecientes a un mínimo de cinco recipientes, posiblemente seis ejemplares.

1 — 1 fragmento de borde, perteneciente a una vasija espatulada, de color negro (lám. 4.2).

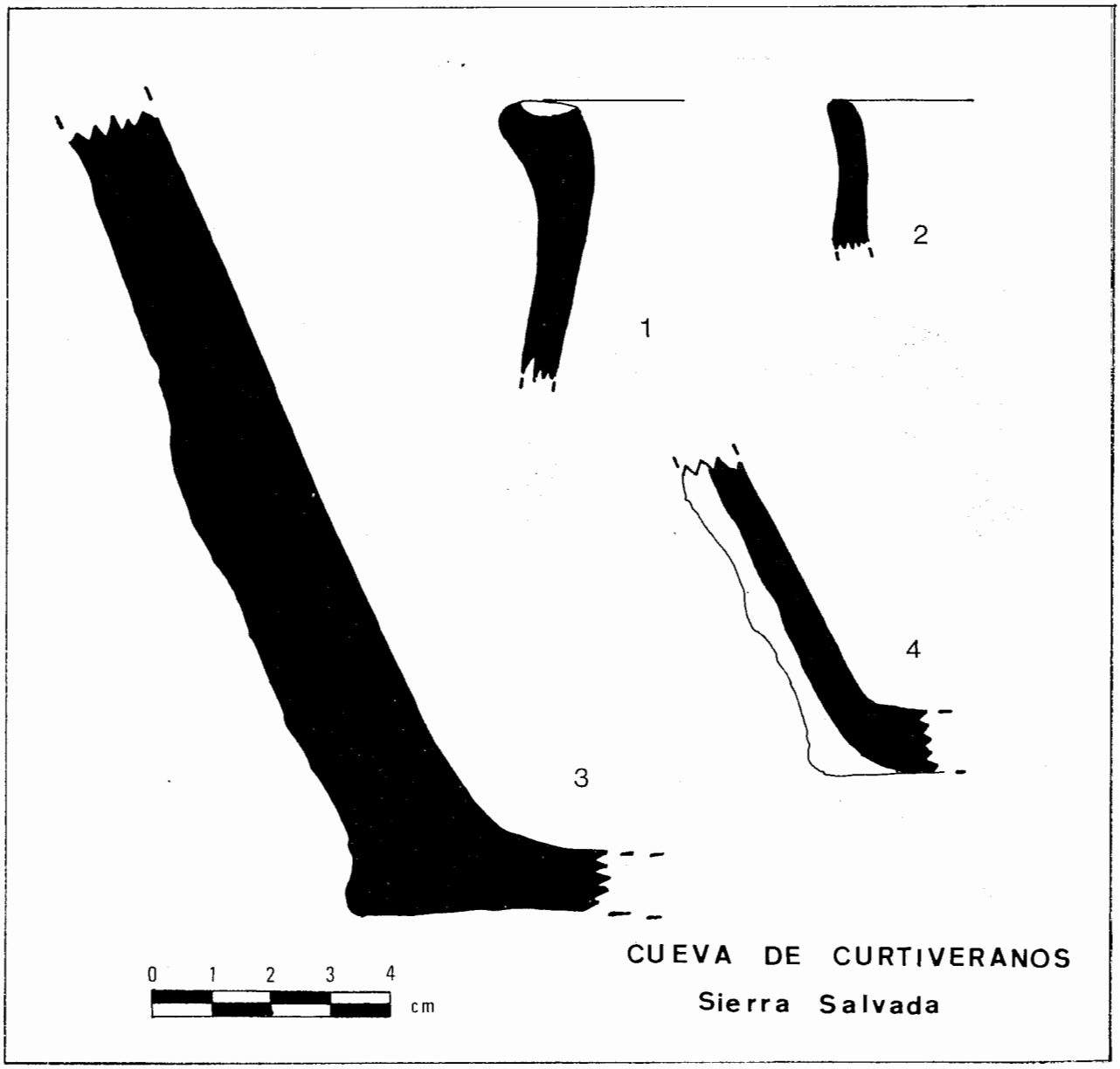


Lámina 4

2 — 1 fragmento de cuerpo de cerámica alisada en la superficie exterior, presentando una ligera capa de engobe, que se confunde con la estructura interna del recipiente.

3 — 2 fragmentos de cuerpo de una cerámica bruñida, tanto en la superficie exterior como en la interior.

4 — 74 fragmentos de un recipiente cerámico, con decoración de engobe, en la que están impresos surcos digitales y digitaciones, incluyendo tres fragmentos pertenecientes a un fondo plano. superficie interna alisada (lám. 4.4).

5 — 3 fragmentos de borde de un recipiente cerámico de paredes alisadas y decoración de digitaciones en el labio (lám. 4.1).

Además existen tres fragmentos de un gran recipiente cerámico, fondo plano con ligero saliente y pared recta; estructura de pared rojiza exterior y negra interna (lám. 4.3).

Oseos

Mandíbula inferior

Cueva de Menerdiga

Se localiza en el portillo del mismo nombre, en la zona alta de la Sierra Salvada, en una zona amesetada.

MATERIALES

Diversos fragmentos de cerámica a mano, pertenecientes a un mínimo de 4 recipientes cerámicos; posiblemente, 8. Diversos fragmentos de cerámica a torno medieval.

1 — 1 fragmento de borde decorado con una serie de impresiones digitales en el labio (lám. 5.1)

2 — 1 fragmento de borde, con labio redondeado (lám. 5,2).

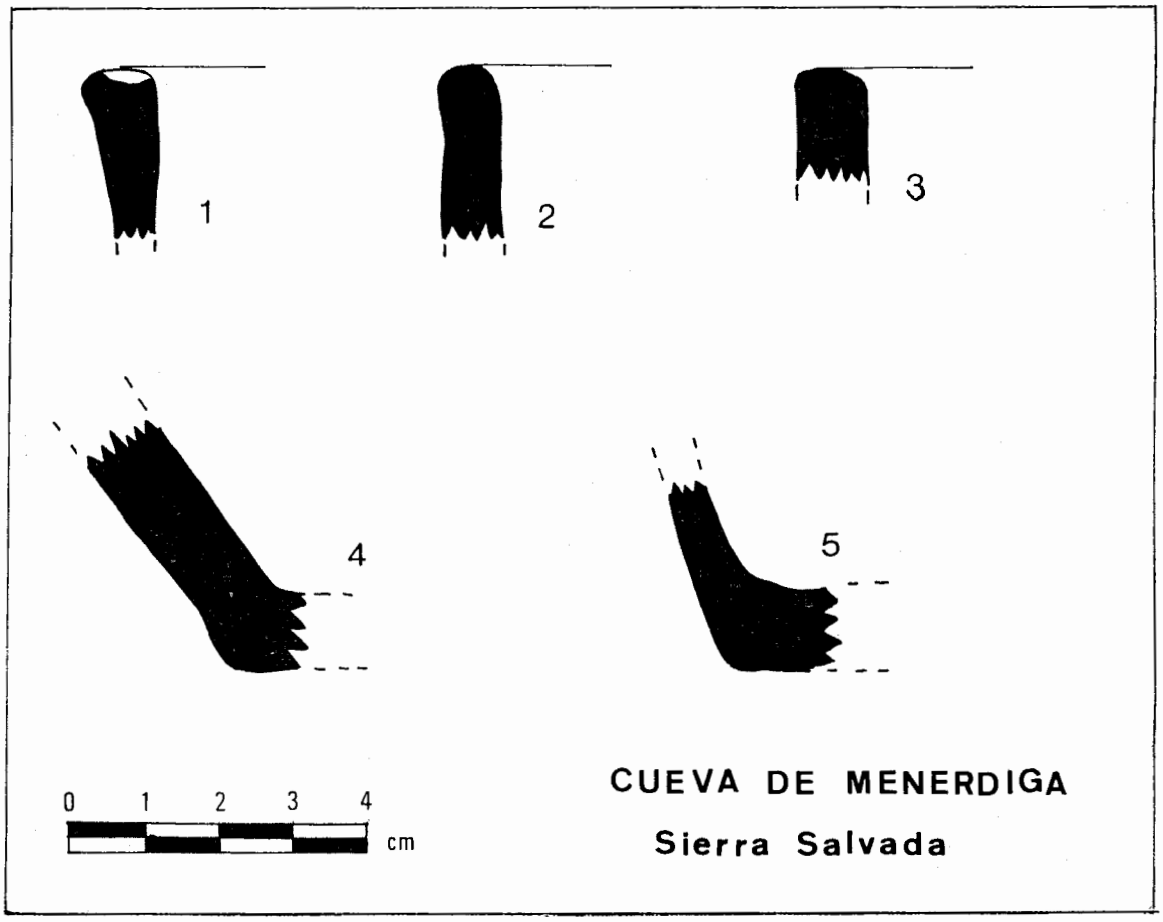


Lámina 5

3 — 1 fragmento de borde, labio plano (lám. 5.3).

4 — 4 fragmentos de cuerpo de una cerámica a mano con ligero engobe de color ocre claro y negro en la superficie interna.

Además, se han recogido:

1 fragmento de fondo plano (lám. 5.4).
1 fragmento de fondo plano (lám. 5.5).
25 fragmentos de cerámica a mano, con estructuras diversas, al igual que espesores.

Oseos

Numerosos restos de individuos inhumados.

Aparte de estos túmulos y cuevas que hemos citado, conocemos por referencia de su descubridor dos yacimientos al aire libre en la zona de Pozo Lagua y cercano a la Virgen de la Peña. Otro yacimiento se localiza en la subida desde Angulo, al término del Portillo.

RESUMEN

Todos estos yacimientos que hemos mencionado, cuevas y túmulos, aparecen en un contexto dolménico que por su importancia merece ser destacado. Efectivamente, en las laderas norte de la Sierra y al pie de montaña, se localizan hasta un total de 8 dólmenes, 2 túmulos y 2 enterramientos bajo roca, lo que unido a los 6 túmulos, 7 cuevas y 3 yacimientos al aire libre presentados, ofrece un panorama amplio y con buenas perspectivas para su estudio. La existencia de cuatro tipos de enterramiento: dolmen, túmulo, enterramiento bajo roca y cueva sepulcral, nos está hablando de un variado aspecto ritual, quizá cronológico, quizá cultural. El hábitat parece estar menos definido, aunque también tiene representantes.

Lo poco que conocemos de materiales, nos está hablando de un Bronce final o principios del Hierro, destacando la decoración, consistente en impresiones digitales sobre el labio de la cerámica. Por todo esto, Sierra Salvada ofrece un interés arqueológico muy grande y no dudamos que una prospección sistemática de la zona ampliaría considerablemente nuestro conocimiento sobre la cantidad de monumentos megalíticos y demás restos prehistóricos.

BIBLIOGRAFIA

1.—ABASOLO, José A.; GARCIA SOTO, Angel M.: **Notas sobre la cultura dolménica en la Sierra de Burgos.** «Sautuola» I, 1975, pp. 109 - 116

2.—APELLANIZ, J. M.: **Corpus de materiales de las culturas prehistóricas con cerámica de la población de cavernas del País Vasco Meridional.** «Munibe», 1973, suplemento número 1, pp. 167-169.

3.—Los materiales aquí citados se encuentran depositados en el Museo Provincial de Arqueología de Alava, por su descubridor D. Félix Murga, a quien tengo que agradecer los datos suministrados para la realización de este trabajo.

K O B I E (Bilbao)
Grupo Espeleológico Vizcaino. Diputación Foral de Vizcaya
Boletín núm. 11 - 1981

Poblado de la Edad del Hierro: Castro Robledo (Valle de Losa, Burgos)

Por FELIX MURGA

Las líneas que siguen pretenden ser solamente la exposición de un descubrimiento, sin incidir científicamente en el tema.

Este poblado se halla en la parte norte de la provincia de Burgos, en concreto, en el Valle de Losa.

Como casi todos los poblados de esta época, se encuentra situado en la parte alta de un monte, que en este caso se llama *Peña Rubia*. Podríamos decir que su situación es estratégica en un doble sentido: en primer lugar, porque se halla a la entrada del valle que va desde toda la comarca del de Losa hacia Trespaderne y, en segundo lugar, porque el poblado en sí mismo se halla situado en un monte en que la mayor parte de él está defendido por un escarpe que rodea y defiende el poblado de una forma natural.

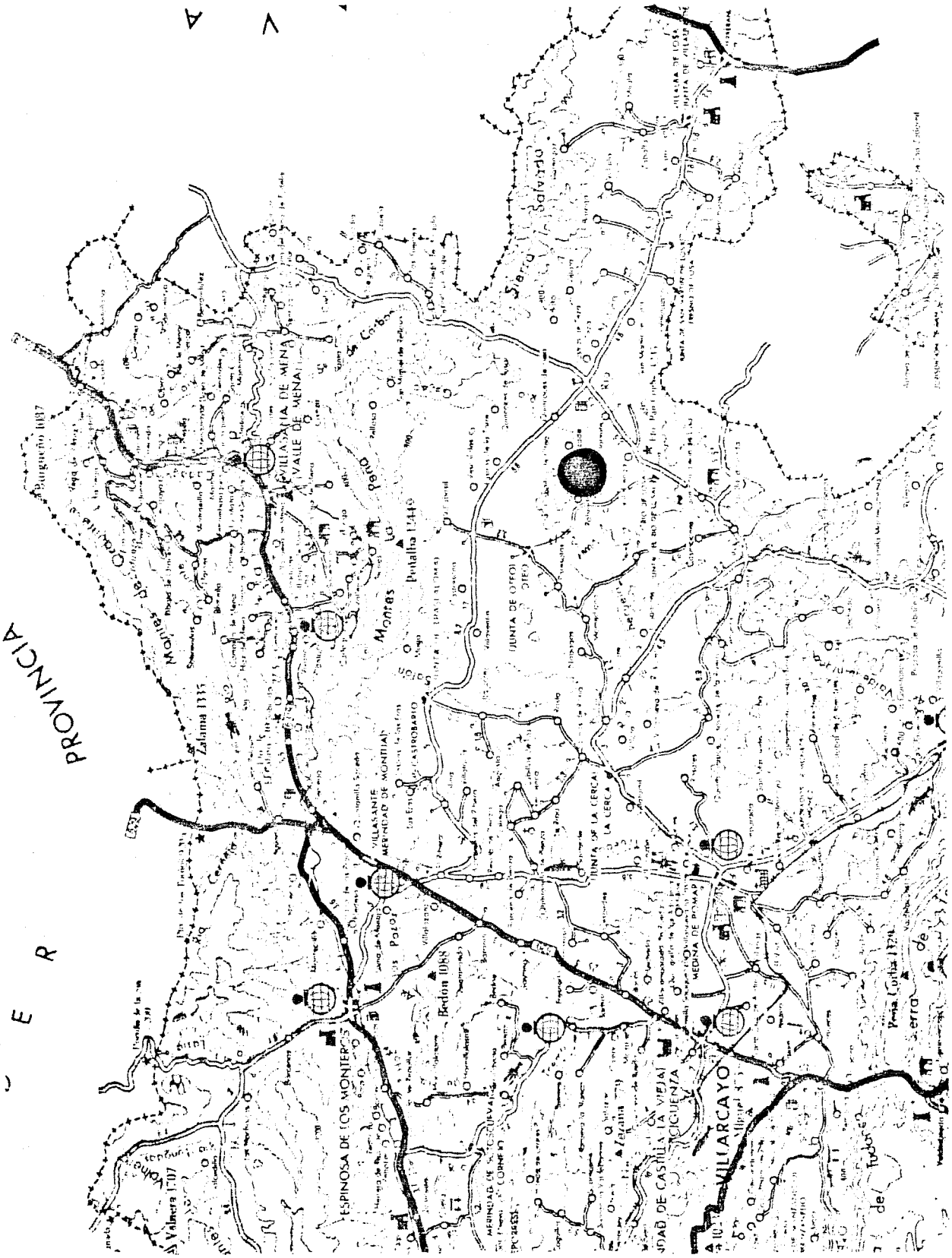
Desde lo alto de este poblado fácilmente se podía controlar todo el movimiento de la gente, sobre todo teniendo en cuenta que por este valle está la mejor comunicación con la zona de Trespaderne.

Este poblado pertenece al pueblo de Robledo y como localidades más cercanas se hallan los pueblos de Calzada, hacia el este, y Villaluenga, hacia el sur (vid. mapa).

Sus coordenadas son: N-42º 58' E-0º 26'. Por medio de las fotos 1, 2 y 3 y se aprecia una vista general del monte llamado *Peña Rubia*. Toda la parte alta del monte que se ve en las fotografías está rodeada de peña, aunque no se ve por el arbolado, estando, por tanto, el poblado bien defendido.

HISTORIA DEL HALLAZGO

Ocurrió en el mes de noviembre de 1980 y de forma casual. En una de las salidas al monte de la Patrulla de Rescate de Amurrio, subimos hasta el monte de Peña Rubia. Ya desde el primer momento atrajo nuestra atención lo que vimos allí, con terrazas y grandes amontonamientos de piedra. Al bajar del monte preguntamos por el nombre del mismo y nos dijeron que el lugar se llamaba *el Castro* y el monte, *Peña Rubia*. El nombre de *Castro* y lo que vimos nos puso en el camino del hallazgo. Volvimos después varias veces para encontrar datos definitivos y éstos llegaron cuando localizamos varios fragmentos de cerámica en diversos lugares relacionados con el poblado. La cerámica recogida está muy fragmentada



SITUACION DEL POBLADO, EN LA PROVINCIA DE BURGOS

(Foto 1):

(Foto 3):

(Foto 2):

y es poco abundante en principio. Aparece en una de las laderas que da hacia el este y también dentro del mismo poblado, en algunas de las terrazas.

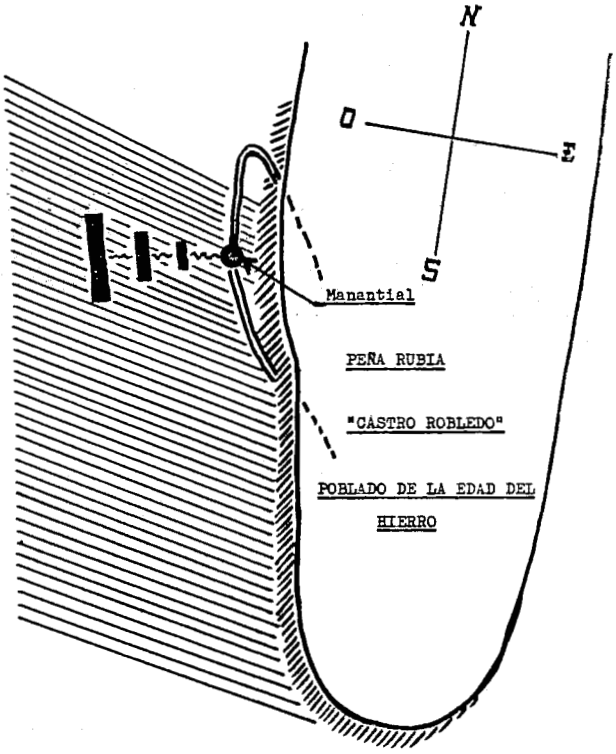
PRESENCIA DEL AGUA

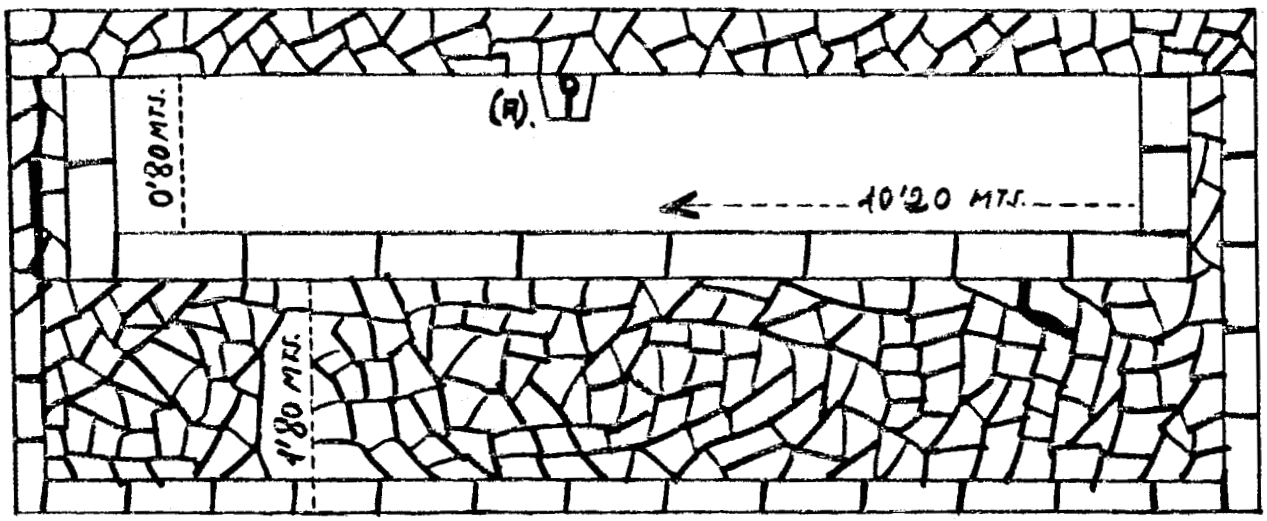
Después de una inspección detenida de todo el poblado, pudimos apreciar la magnitud y extensión del mismo. De ahí la importancia de poder contar con agua abundante. Este detalle no podía faltar. En el mismo poblado hay un pequeño manantial, insuficiente para la población, que pensamos era abundante y numerosa.

Más tarde descubrimos que en la ladera oeste del poblado y cerca del mismo, existe un importante manantial de agua, del cual, sin duda, se abastecía el poblado. En el gráfico que mostramos se da la situación del manantial en el conjunto del poblado, con los tres pesebres escalonados.

ESQUEMA Y MEDIDAS DE «FUENTE CASTRO»

Se trata de una fuente muy bien construida. El pesebre que contiene el agua tiene unas medidas de 10'20 metros de largo por 0'80 de ancho y 0'60 de profundidad.





Esquema y medidas de **Fuente Castro**

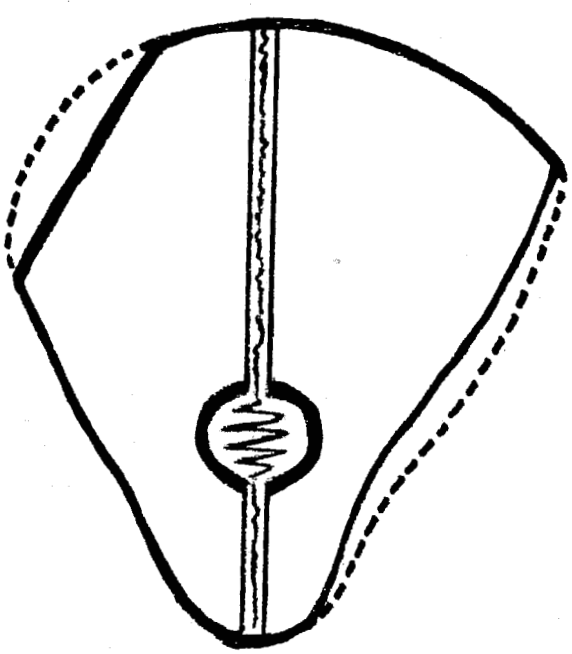
Delante del pesebre y para evitar la formación de barro al ser pisado por el ganado, hay colocado un enlosado de 1'80 metros de ancho. Obsérvese el esquema del caño por donde sale el agua. Está hecho en piedra caliza, como toda la fuente (foto 4 y dibujo).

Cerca de esta fuente, unos cien metros más arriba, se encuentra otra parecida a «Fuente Castro», aunque de menor tamaño, con gran abundancia de agua. Las medidas de esta última son: 4'40 metros de largo y 0'65 de ancho (foto 5).

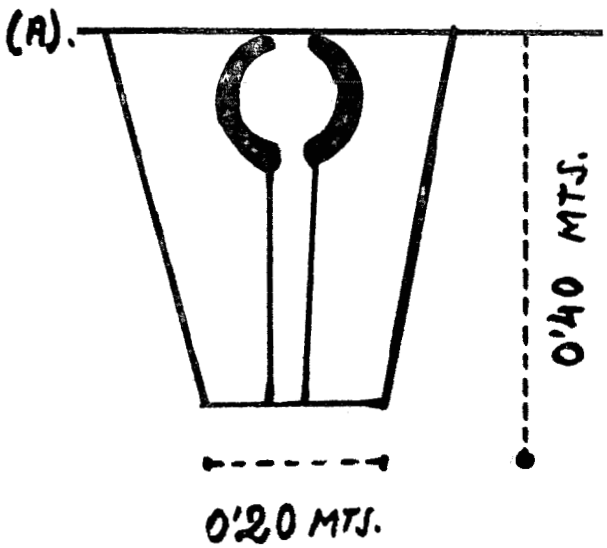
Aún más arriba y al pie de una peña, está el manantial del que se abastecía el poblado. También aquí hubo otro bebedero, pero que actualmente está destruido. Con todo, se conserva parte de una piedra que ha servido para conducir el agua (foto 6).

En el dibujo se da un esquema de esta piedra, tal vez utilizada por los habitantes del poblado del castro (foto 7).

(Foto 4):



Piedra que ha servido para conducir el agua



Esquema del caño

(Foto 5):

(Foto 6):

(Foto 7):

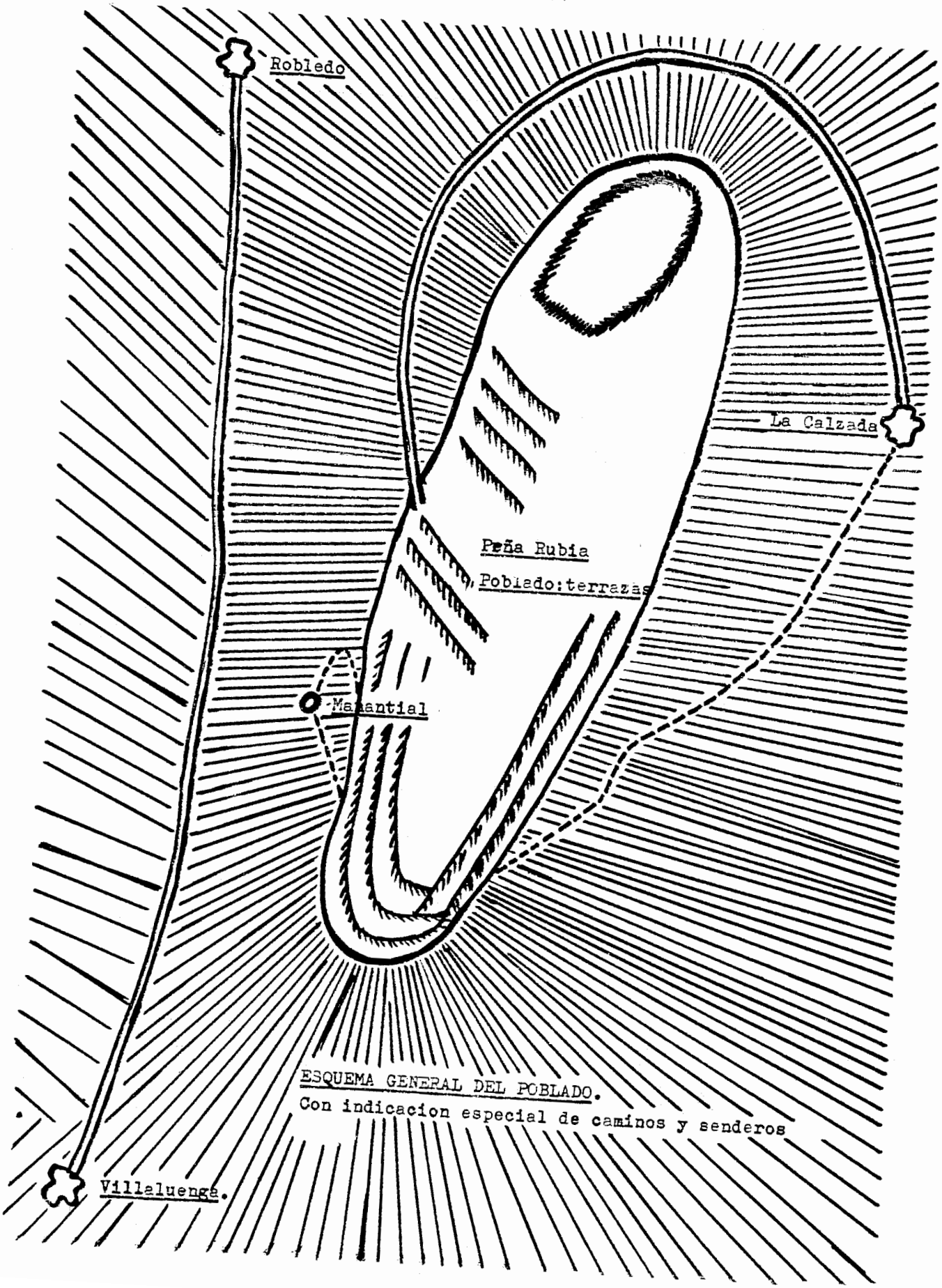
DESCRIPCION DEL POBLADO

a — Entrada al poblado

Toda la parte este y sur está prácticamente rodeada de peña. Se han observado tres zonas de acceso. Una, a partir del manantial situado en la ladera oeste, por un pequeño sendero. Otra entrada, por la zona del este, por medio de un pequeño camino que viene del pueblo de Calzada. Y, finalmente hay un buen camino de entrada por la zona del noroeste, que después de rodear todo el monte termina por enlazar con el pueblo de Calbada (vid. gráfico).

(Foto 8):

Puede verse también (foto núm. 8) la entrada principal, camino principal lleno de piedras y resto de paredes a ambos lados; momento de entrada en el poblado (foto núm. 9) y una vista del camino principal (foto núm. 10), ya dentro del poblado, camino que aquí es completamente llano.



ESQUEMA GENERAL DEL POBLADO.
Con indicacion especial de caminos y senderos

(Foto 9):

(Foto 10):

b — Paredes de defensa

En la parte en que el poblado no tiene defensas naturales aparecen varias paredes o restos de éstas, que pueden responder a distintas épocas. En la parte oeste se aprecian restos de paredes hechas con grandes piedras, que parecen responder a una antigua muralla de defensa (foto 11). En la parte noroeste y paralela al camino principal de entrada, hay otro tipo de pared que parece posterior, aunque también pudiera ser resto de otra muralla de defensa (foto 12). Además de éstas aparecen otras paredes en distintos lugares, algunas de ellas muy deterioradas.

c — Terrazas

Dentro ya del poblado, lo que más llama la atención es la gran cantidad de terrazas que hay, clásicas en este tipo de poblados. También hay terrazas en la parte más baja del poblado y otras muchas en una zona más elevada, de forma que parece corresponden a un poblado distinto (fotos 13 y 14).

(Foto 11):

(Foto 12):

(Fotos: arriba, núm 13 y abajo, núm. 14)

d — Túmulos

Llaman asimismo la atención los muchos y grandes amontonamientos de piedras, que sobresalen como si fueran túmulos y que parece corresponden a edificaciones de piedra.

Normalmente, cada amontonamiento de piedras se encuentra lleno de maleza y de árboles, por lo que no hemos podido fotografiarlos en condiciones. También hay túmulos y montones de piedra más pequeños, como algunos que se muestran en las fotografías (fotos 15 y 16).

e — Parte alta. ¿Zona de defensa?

En la parte más alta del monte, denominada *La Guardia*, existe una gran zona, prácticamente llana, que parece ha estado defendida o rodeada de una gran pared, que actualmente ha desaparecido pero que puede apreciarse perfectamente su existencia anterior.

Caben dos posibilidades para explicar lo que ha podido ser esta parte del monte y del poblado: una de ellas es la de que ha sido zona de defensa, la última del poblado: lugar desde donde se podía ver lo que pasaba en muchos kilómetros a la redonda. Y otra posibilidad es que haya sido una zona para guardar el ganado (foto 17).

(De arriba abajo: fotos núms. 15, 16 y 17,

VALORACION FINAL DE ESTE POBLADO

■ *1* Parece que hay que considerar a este poblado de *Castro Robledo* como el hito más importante de la Edad del Hierro de todo el Valle de Losa. Incluso geográficamente, se halla hacia la mitad del valle y desde él se domina y controla el paso natural hacia Trespaderne.

A partir de este poblado y en un círculo de dos o tres kilómetros a la redonda, hemos hallado indicios claros de otros poblados similares, aunque mucho más pequeños. En concreto, se ha recogido bastante cerámica cerca de Vescolides y también en otros tres lugares de Villaluenga.

■ *2* Probablemente, este poblado vio cómo se extendían los romanos por todo el valle. Dicho valle estuvo muy romanizado. Una calzada romana atravesaba todo el Valle de Losa, desde Berberana hasta Castrobarto, y toda la zona se fue llenando de villas romanas, algunas de las cuales hemos descubierto recientemente.

■ *3* Tal vez habría que relacionar este yacimiento de *Castro Robledo* con otros de la zona cercana a Alava, como el de *Castro de Caranca* y el poblado de *Astulez,* todos ellos pertenecientes a la Edad del Hierro.

BIBLIOGRAFIA

1.—**Hallazgo de un importante poblado de la Edad del Hierro. Valle de Losa.** «Diario de Burgos», 7, XII 1980. Burgos.

2.—**Arqueología,** en Diario «Deia», edic. Alava. 12-XII-1980.

K O B I E (Bilbao)
Grupo Espeleológico Vizcaino. Diputación Foral de Vizcaya
Boletín núm. 11 - 1981

Noticia del hallazgo de un dolmen y varios túmulos en la provincia de Alava

Por FELIX MURGA

Durante el verano del año 1980 empezamos un estudio sistemático de la sierra de Lerón y zonas cercanas, lo cual abarca una amplia extensión de terreno en la parte más occidental de la provincia de Alava.

La mayor parte de las veces se subió a la sierra por el pueblo de Lahoz.

Esta sierra, en su parte más alta es bastante llana y en casi toda su extensión está llena de piedra caliza suelta.

(Foto 2)

(Foto 1)

A veces pueden verse grandes amontonamientos de piedras, como los que se aprecian en las fotografías (Fot. 1 y 2).

La sierra de Lerón produce una hierba muy buena, por lo que desde la primavera es muy frecuentada por rebaños de ovejas, ganado vacuno y caballar.

En las fotografías que siguen se pueden ver restos de antiguas cabañas de pastores, lo que nos indica que esta sierra fue muy frecuentada por ellos en tiempos ya muy antiguos (fotos 3, 4 y 5).

Al mismo tiempo que se ven restos de cabañas de pastores, se observan restos de paredes y grandes filas de piedras que, posiblemente, sean restos de apriscos para retener y guardar el ganado (fotos 6 y 7). Estamos, sin duda, en una sierra muy frecuentada por los pastores, cuya tradición pervive. En este ambiente es de suponer que existieran testigos de una cultura pastoril prehistórica.

TUMULO DE LERON

Precisamente en este ambiente pastoril fue en donde, durante el verano de 1980, localizamos un túmulo, al que llamaremos de Lerón por encontrarse en la sierra de este nombre y no tener denominación

(Foto 5)

(Foto 3)

(Foto 6)

(Foto 4)

(Foto 7)

alguna. En esta zona no se ve ninguno más, por lo que puede pensarse se trate de un túmulo aislado.

En otro lugar más alejado existe una zona en la que pueden verse hasta seis túmulos pequeños y uno más grande, del que tan sólo quedan restos. De estos túmulos no nos haremos ahora eco.

En la foto núm. 8 se puede apreciar con claridad una de las partes del túmulo por donde ha sido violado en alguna época, señalado por una flecha. También se indica un poco el contorno del túmulo.

(Foto 8)

En la siguiente fotografía (núm. 9) se presenta, rodeada de puntos, otra zona en la que se ha intentado violar el túmulo.

(Foto 9)

ESQUEMA DEL TUMULO DE LERON

Situación y medidas

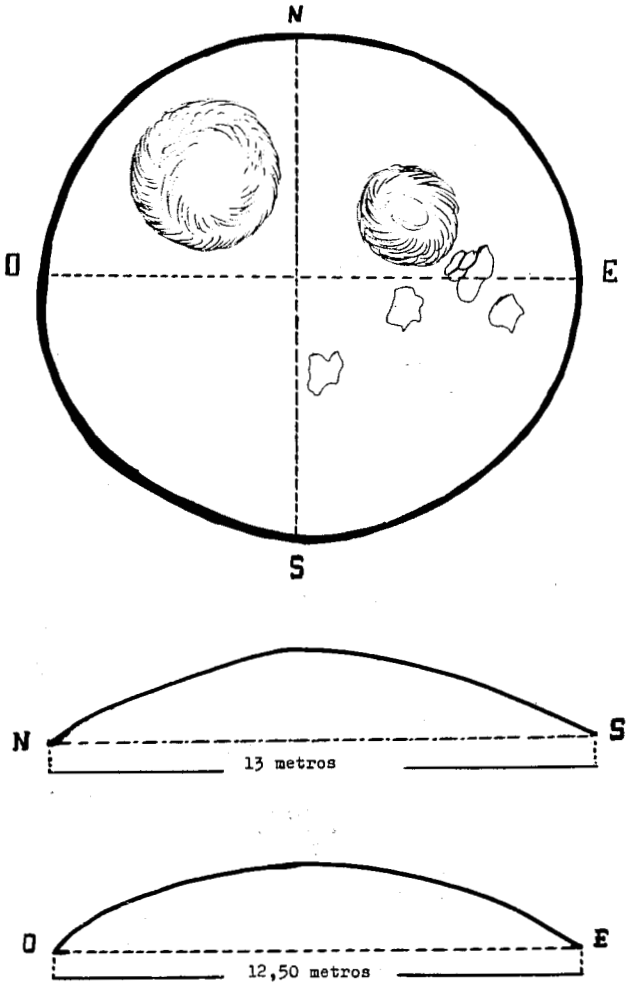
Como ya se ha indicado, se halla en la sierra de Lerón y pertenece al pueblo de Lahoz.

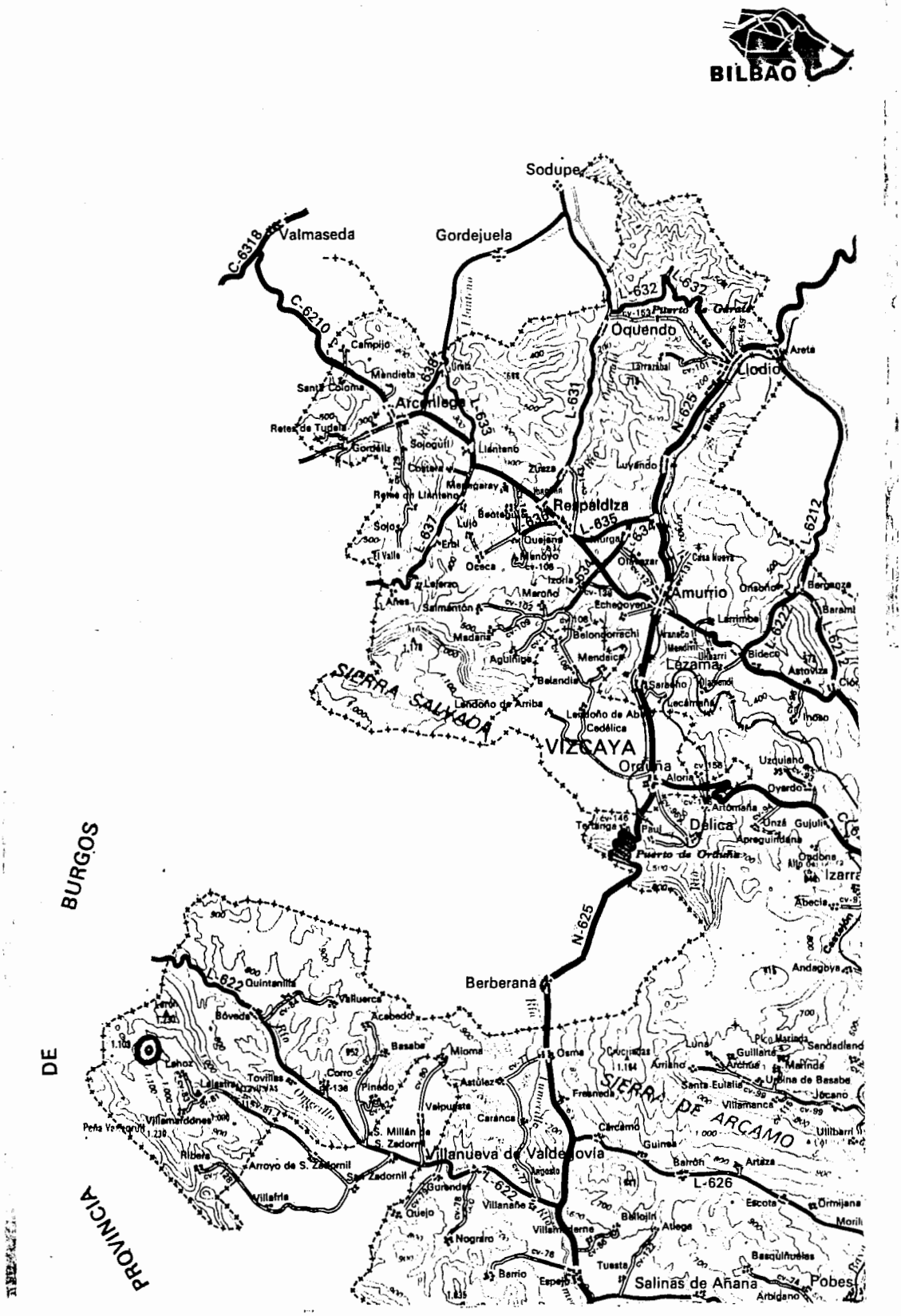
Como punto de referencia más cercano se halla la ermita de San Lorenzo, que ya casi está en ruinas (vid. gráfico adjunto). Desde el túmulo hasta la ermita hay una distancia de un kilómetro, en dirección de 320º. Otros datos importantes pueden ser:

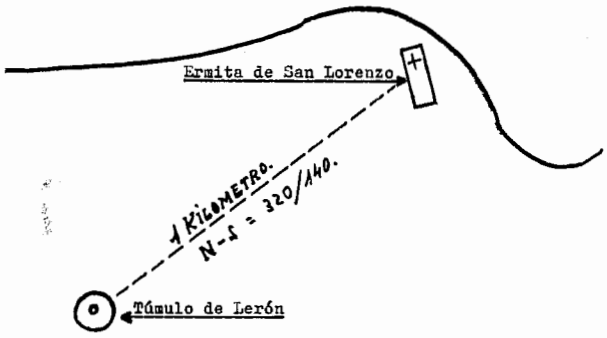
— Altitud del terreno: 1.025 metros.

— Medidas del túmulo:

Norte - Sur	:	13	metros
Este - Oeste	:	12'5	»
Circunferencia	:	40	»
Altitud del túmulo:		1'10	»




BILBAO
Sodupe
Valmaseda
Gordejuela
C-6318
C-6210
L-632
L-637
Puerto de Gerald
Oquendo
Areta
Llodio
Campijo
Mendieta
Santa Coloma
Arcentales
L-635
L-631
N-625
Retes de Tudela
Gordeliz
Sojoguti
Llantano
Zuaza
Luyando
Reinosa de Llantano
Respaldiza
L-634
Sojo
Lujo
Erbi
Quejana
Murga
Olmazar
Casa Nueva
L-6212
El Valle
Ocaca
Menoyo
Izoria
Lejarzo
Maroño
Amurrio
Orsabide
Bergonza
Añes
Salmantón
Echegoyen
Larrimbe
Baranti
Madana
Belondorrachi
Aguilinga
Mendeica
Bideco
L-6221
L-6215
Lezama
Astoviza
Belandia
Sarbano
Olaondi
Landoño de Arriba
Lecámena
Landoño de Abajo
Cedélica
Inoso
SIERRA SALVADA
VIZCAYA
Orduña
Uzquiano
Aloria
Ovardo
Artomaña
Tertanga
Paul
Delica
Unzá
Gujulia
Apreguindana
Puerto de Orduña
Ondone
Izarra
Abecia
BURGOS
N-625
Berberana
Andagoya
L-622
Quintanilla
Valluerca
Bóveda
Acebedo
Basabe
Mioma
Osma
Cruceadas
Luna
Pico Mariada
Sendadiend
Guillarte
Arriano
Marinda
Lahoz
Tovillas
Corro
Pinedo
Astúlez
Frenneda
Santa Eulalia
Urbina de Basabe
Jócano
Villamanca
SIERRA DE ARCAMO
Villamarcondes
Valpuesta
Carácena
Carcamo
Ullibarri
Peña Verdugo
Albela
Arroyo de S. Zadornil
S. Millán de S. Zadornil
Villanueva de Valdegovia
Guinea
Bairón
Artaza
L-626
Villafría
Burendes
Argosto
Villanañe
Escota
Ormijana
Quejo
Nograro
Villanueva
Billoldi
Atlega
Tuesta
Basquiñuelas
Barrio
Espejo
Salinas de Añana
Pobes
Arbigano
PROVINCIA DE



Resumen

Se trata de un túmulo un poco desmochado, con dos pequeñas zonas de expoliación.

Cuando lo visitaron algunos integrantes del Instituto de Arqueología de Alava, se comentaba que tal vez incluso pudo haber sido un dolmen.

CAMPO TUMULAR DE LAURIMENDI

Puede decirse que fue de forma casual el hallazgo de este campo tumular. Al pasar en coche por la carretera del pueblo observamos en el horizonte, tal vez a una distancia de más de medio kilómetro, que en una loma cercana sobresalían unos pequeños amontonamientos que cortaban la dirección normal del terreno. Se trataba de un dolmen y varios túmulos, de los cuales se dio cuenta al Instituto Alavés de Arqueología.

Situación del campo tumular

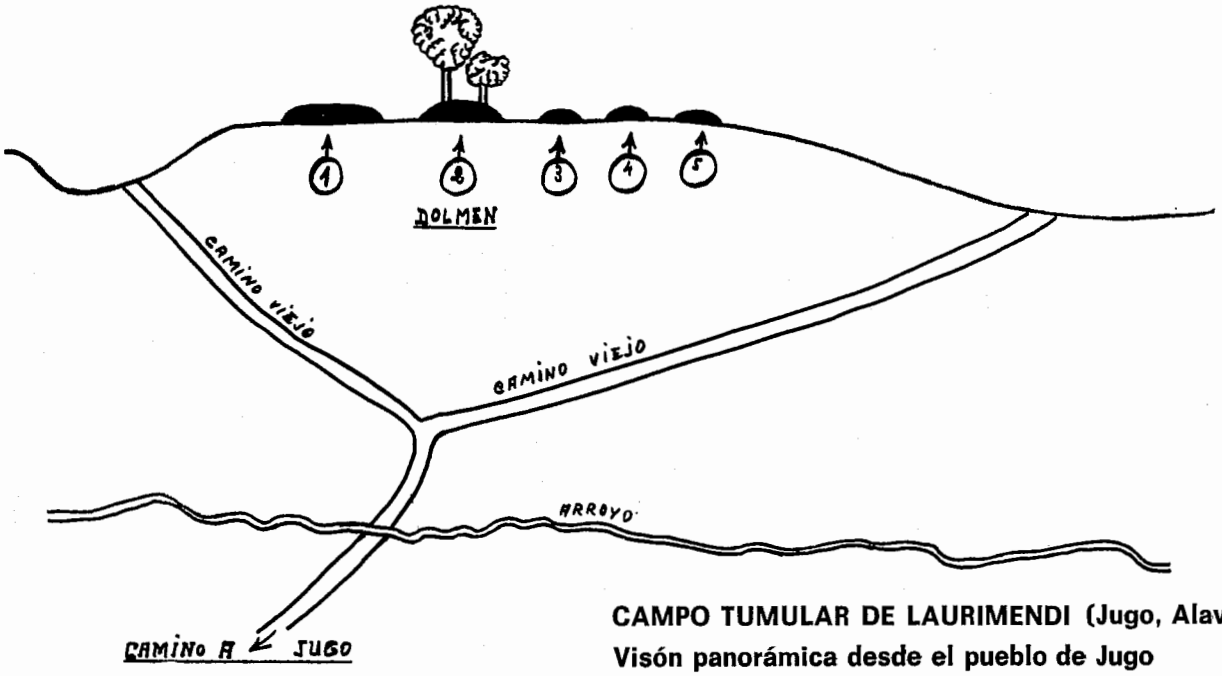
Se halla en el pueblo de Jugo, en el valle de Zuya y muy cerca de Murguía, en la provincia de Alava.

No muy lejos de esta zona se halla un gran castro de la Edad del Hierro, en las Peñas de Oro. Este hallazgo viene a reforzar la riqueza arqueológica de esta zona de Alava.

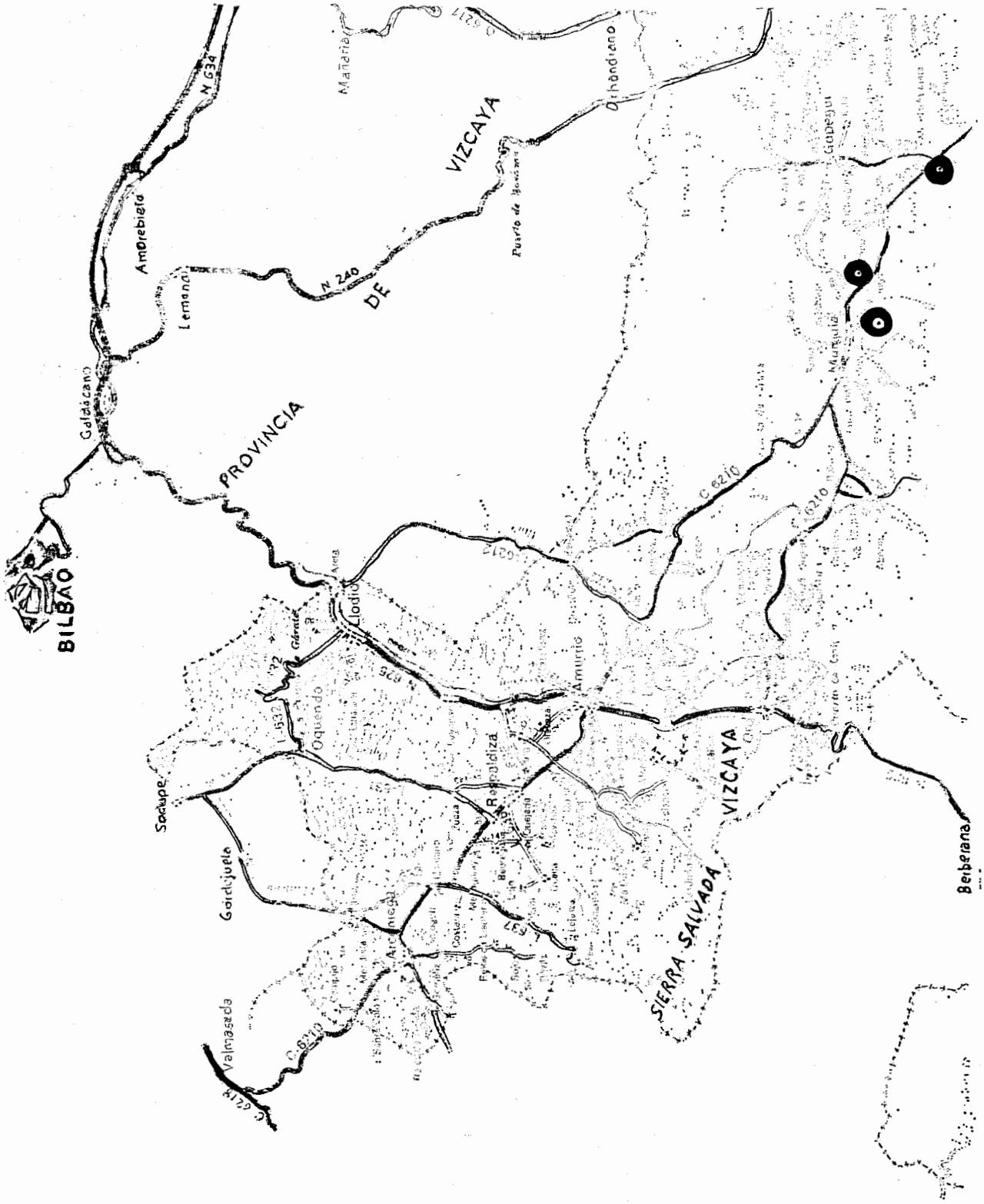
Dado el posible interés de este hallazgo, pronto fue inspeccionado por algunos componentes del Instituto Alavés de Arqueología, que nos certificaron el interés del hallazgo y tomaron las medidas correspondientes.

La foto núm. 10 corresponde al túmulo señalado en el esquema siguiente con el número 1 y que es el que mejor se veía desde lejos.

(Foto 10)



CAMPO TUMULAR DE LAURIMENDI (Jugo, Alava)
Visón panorámica desde el pueblo de Jugo


BILBAO
PROVINCIA
DE
VIZCAYA
Galdácano
Amorebieta
Lemona
N 240
N 634
Mañaria
Orhandiano
Puerto de Ibondarri
Gorbeyal
Murguía
C 6210
Llodio
Arcaya
Oquendo
Amurrio
Respaldiza
Spelupe
Gordejuela
Arrigal
Valmaseda
SIERRA SALVADA
VIZCAYA
Berberana

CAMPO TUMULAR DE LAURIMENDI

▪ Número 1 — Túmulo

Se trata de un túmulo alargado, tal vez porque las tierras de alrededor han sido trabajadas. Aunque no se puede apreciar bien debido a que se halla cubierto, parece ser que, en parte, ha sido violado.

Sus medidas son:

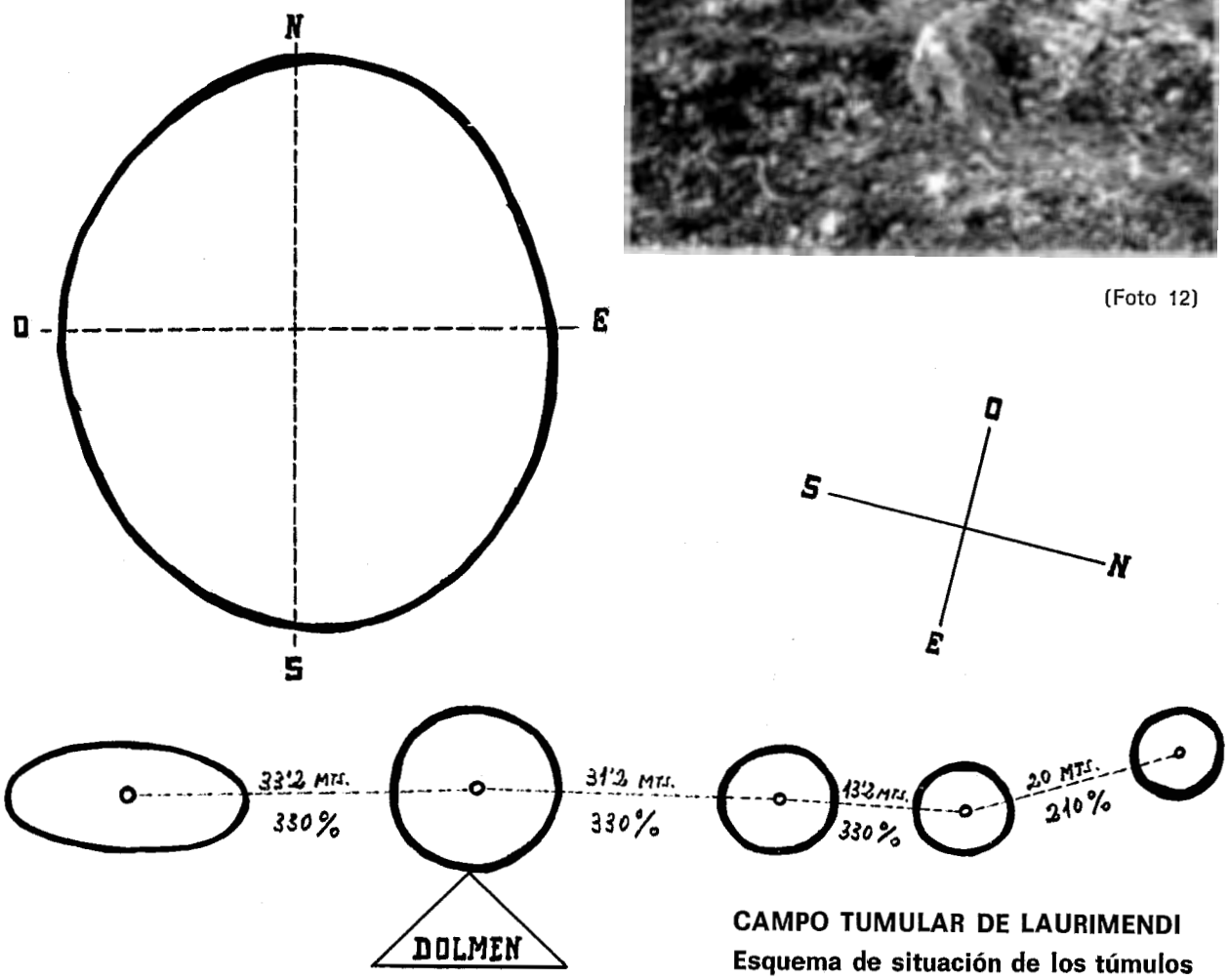
Dirección Norte - Sur :	12'90	metros
Dirección Este - Oeste:	6'85	»
Altura del túmulo :	0'90	»

La foto núm. 11 es una visión lejana del dolmen, en el cual nacen tres árboles. El dolmen, aunque no muy grande en extensión, sí lo es en altura. Parece que no ha sido violado.

En la foto núm. 12 se pueden apreciar dos de las grandes piedras del túmulo número 1, que afloran por encima. La fotografía está sacada desde uno de los árboles.

(Foto 11)

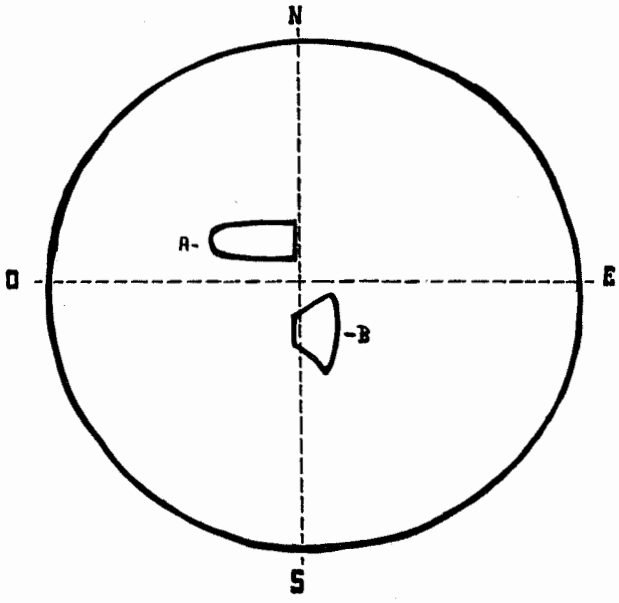
(Foto 12)



CAMPO TUMULAR DE LAURIMENDI
Esquema de situación de los túmulos

CAMPO TUMULAR DE LAURIMENDI

■ Número 2 — Dolmen

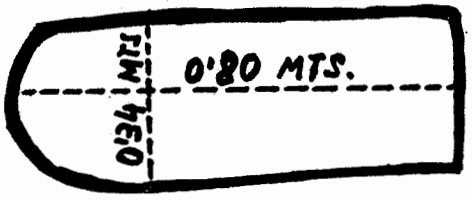


Medidas:

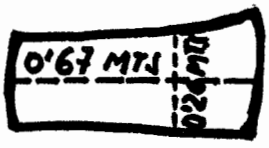
Norte - Sur : 12'30 metros
Este - Oeste: 11'60 »
Altura : 1'80 »

Medidas de las dos piedras grandes que se ven:

Piedra A — Largo : 0'80 metros
— Ancho: 0'34 »



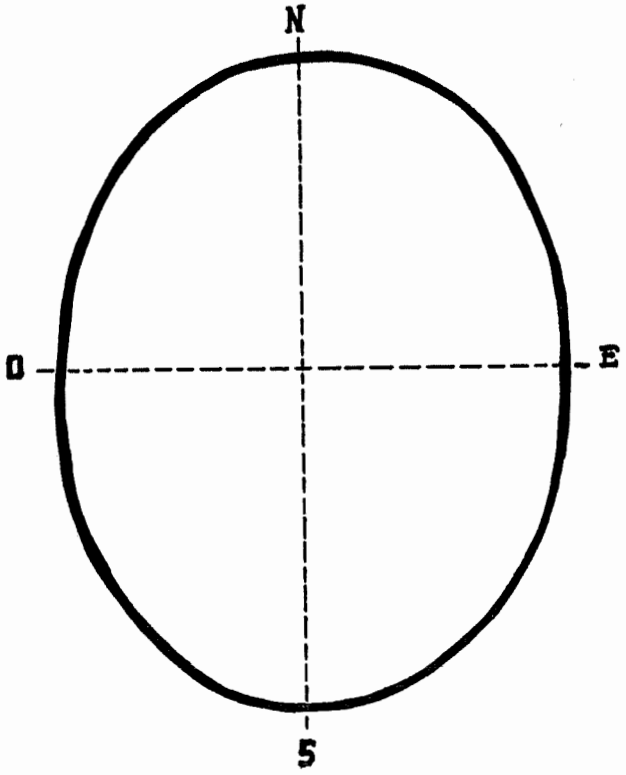
Piedra B — Largo : 0'67 »
— Ancho: 0'20 »



CAMPO TUMULAR DE LAURIMENDI

■ Número 3 — Túmulo

Es un túmulo que está a 31'20 metros de distancia del dolmen, en dirección norte. Es un túmulo más pequeño que los anteriores y más bien es alto, aunque se ve que a lo largo del tiempo ha sido desfigurado.



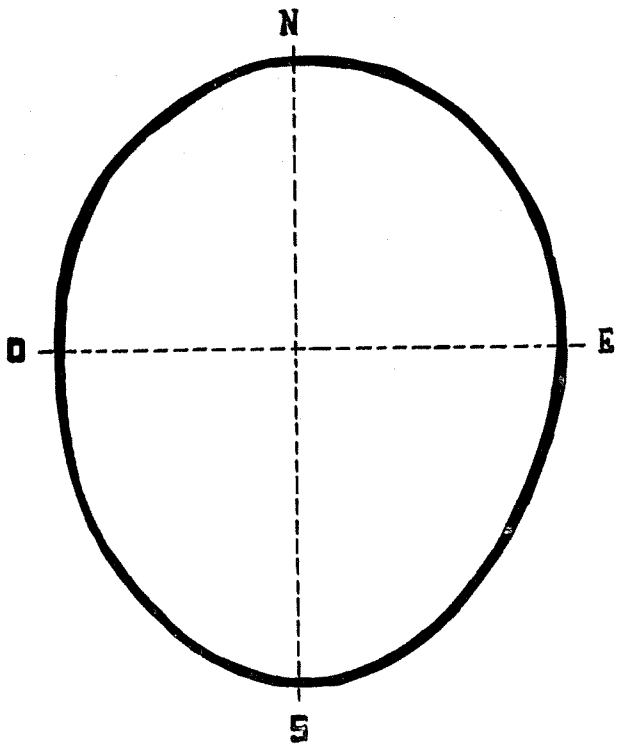
Médidas del túmulo:

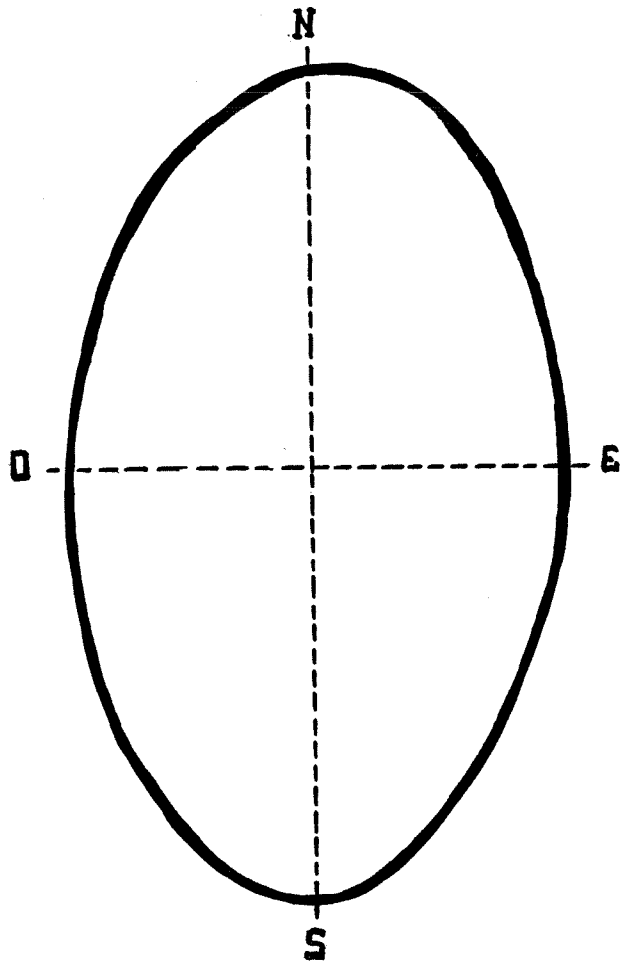
Norte - Sur : 6'80 metros
Este - Oeste: 5 »
Altura : 1'15 »

CAMPO TUMULAR DE LAURIMENDI

■ Número 4 — Túmulo

Se trata, como el anterior, de un pequeño túmulo, bastante desfigurado ya, seguramente porque el terreno en algún tiempo ha sido labrado.





Medidas del túmulo:

Dirección Norte - Sur : 5'90 metros
Dirección Este - Oeste: 4 »
Altura del mismo : 0'70 m. por el sur, y 1'20 m. por el este.

Se encuentra a una distancia de 13'20 metros.

CAMPO TUMULAR DE LAURIMENDI

■ Número 5 — Túmulo

Se trata del túmulo más pequeño de todo el conjunto. También es el que se encuentra más estropeado.

Medidas del túmulo:

Dirección Norte - Sur : 6'40 metros
Dirección Este - Oeste: 3'20 »
Altura del mismo : 0'70 »

TUMULO PREHISTORICO DE AYURDIN

Situación del túmulo

Este túmulo se halla cerca del pueblo de Murguía, en el valle de Zuya, en la provincia de Alava. En concreto, está situado en una pequeña loma, al pie de un monte.

En dirección al este y a menos de 100 metros circula una importante autovía de reciente construcción.

Se puede decir que este túmulo pertenece a una zona tumular, que tiene como centro el montículo de Ayurdín, en el cual antes de ahora ya habíamos localizado otros túmulos.

En la actualidad es un túmulo casi circular. Tiene un metro más en la dirección Norte - Sur que en la Este - Oeste.

El túmulo ha sufrido un desmoche, por lo que suponemos que en un principio tuvo más altura, tal vez medio metro más.

Miembros del Instituto Alavés de Arqueología lo han visitado. Es un hito más en el conocimiento de las costumbres funerarias del hombre prehistórico. Nos va a servir, en principio, para poder estudiar la densidad de estos monumentos funerarios en la zona y en la provincia (foto 13).

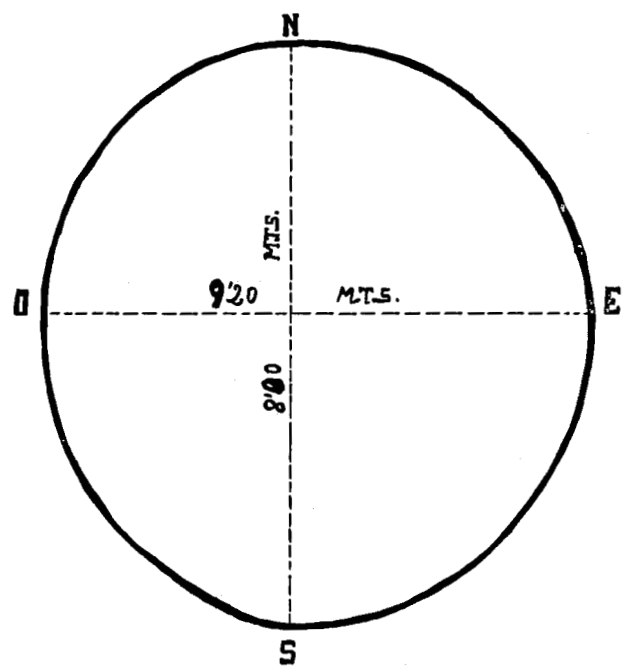
A unos 200 metros de este túmulo, al este, hemos localizado otro, del cual no presentamos ahora ninguna memoria, pero que nos demuestra que el anterior túmulo no se halla solo.

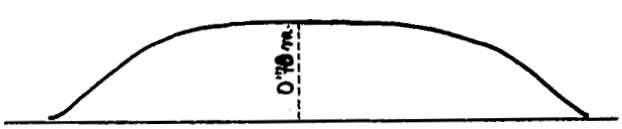
TUMULO PREHISTORICO DE AYURDIN

Dibujo esquemático:

Medidas:

Distancia Norte - Sur : 8'00 metros
Distancia Este - Oeste: 9'20 »
Altura del túmulo : 0'70 »





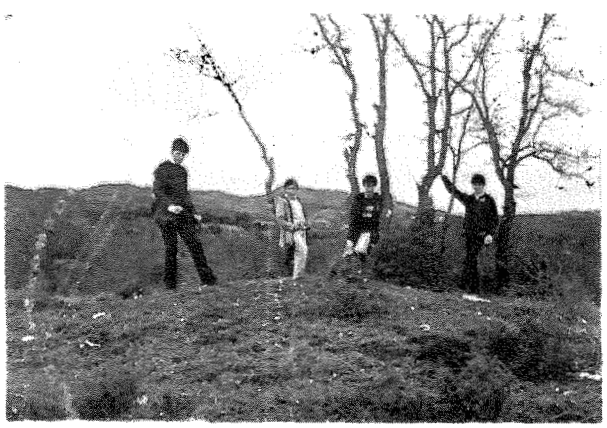
(Foto 13)

TUMULO PREHISTORICO DE APODACA

Situación del túmulo

Se encuentra cerca del pueblo de Apodaca, por lo que le hemos dado ese nombre al no conocer otro.

Cerca también de este túmulo se halla una importante zona de túmulos, lo que, sin duda, indica que pertenece a ese contexto, que tiene como centro el pueblo de Letona. Cercana a este túmulo hay una autovía, desde la cual pudimos vislumbrar su existencia (foto 14).



(Foto 14)

Descripción del túmulo

Es circular, de tamaño medio y en su cercanía crecen unos árboles.

Sus medidas son:

Dirección Norte - Sur : 8'20 metros
Dirección Este - Oeste: 7'20 »
Altura del túmulo : 0'73 »

Importancia del mismo

Es un paso más en el conocimiento de la zona. También ha sido visitado por miembros del Instituto Alavés de Arqueología.

TUMULO PREHISTORICO DE APODACA

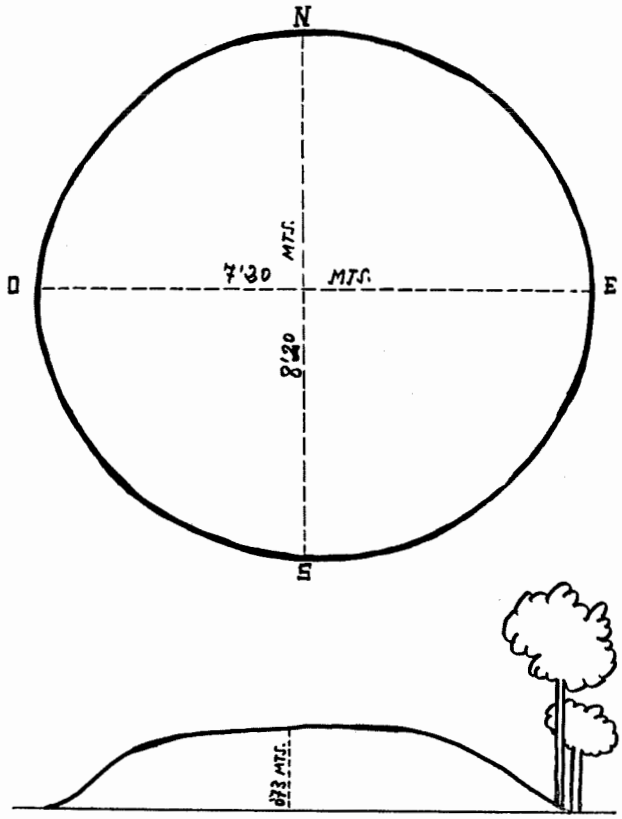
Dibujo esquemático:

Medidas:

Norte - Sur	:	8'20 metros
Este - Oeste	:	7'20 »
Altura	:	0'73 »

Hay que tener en cuenta que en el hallazgo de estos monumentos y en la medición de los mismos han tomado parte activa los componentes de la Patrulla de Rescate número 32 de Amurrio, compuesta por Xabier y Juan Jesús Iturrate, Ignacio Arregui, Ricardo Rojano y J. A. Ocharan, juntamente con el que suscribe este trabajo.

También hay que destacar la presencia y ayuda de algunos miembros del Instituto Alavés de Arqueología y en especial la de Fernando Galilea.



K O B I E (Bilbao)
Grupo Espeleológico Vizcaino. Diputación Foral de Vizcaya
Boletín núm. 11 - 1981

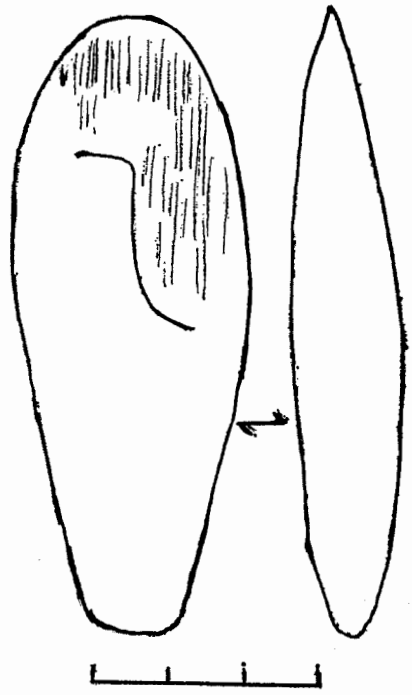
Miscelánea arqueológica y etnográfica:

Raedera bifaz de Montaño (S. J. de Musques) y hacha de procedencia incierta dentro de Vizcaya. ☆ Cerradura de madera de Múgica (Vizcaya). ☆ Estela discoidea de Lapoblación (Navarra)

Por E. NOLTE Y ARAMBURU

HACHITA DE PROCEDENCIA INCIERTA

En los fondos que obran en el Museo Etnográfico e Histórico de Bilbao se halla esta pequeña pieza, que nos fue señalada por el Dr. Apellániz. En una notita se lee que fue recogida de un caserío vizcaino, sin más precisión, pero haciendo la salvedad de que estaba en una de sus ventanas originariamente, al estilo de la usanza antigua, es decir, con el filo hacia arriba, con un sentido de perduración de ritos y creencias ancestrales. Tal como se aprecia por la figura, adopta claramente la forma de un hacha, si bien parece claramente que se trata de una manipulación moderna sobre un vulgar canto de río, por lo que no parece ser una pieza auténtica. Lo hemos señalado tan sólo a efectos anecdóticos. Tiene una longitud de 8'5 cm. y un espesor de 13 mm. (vid. figura 1).



(Fig. 1)

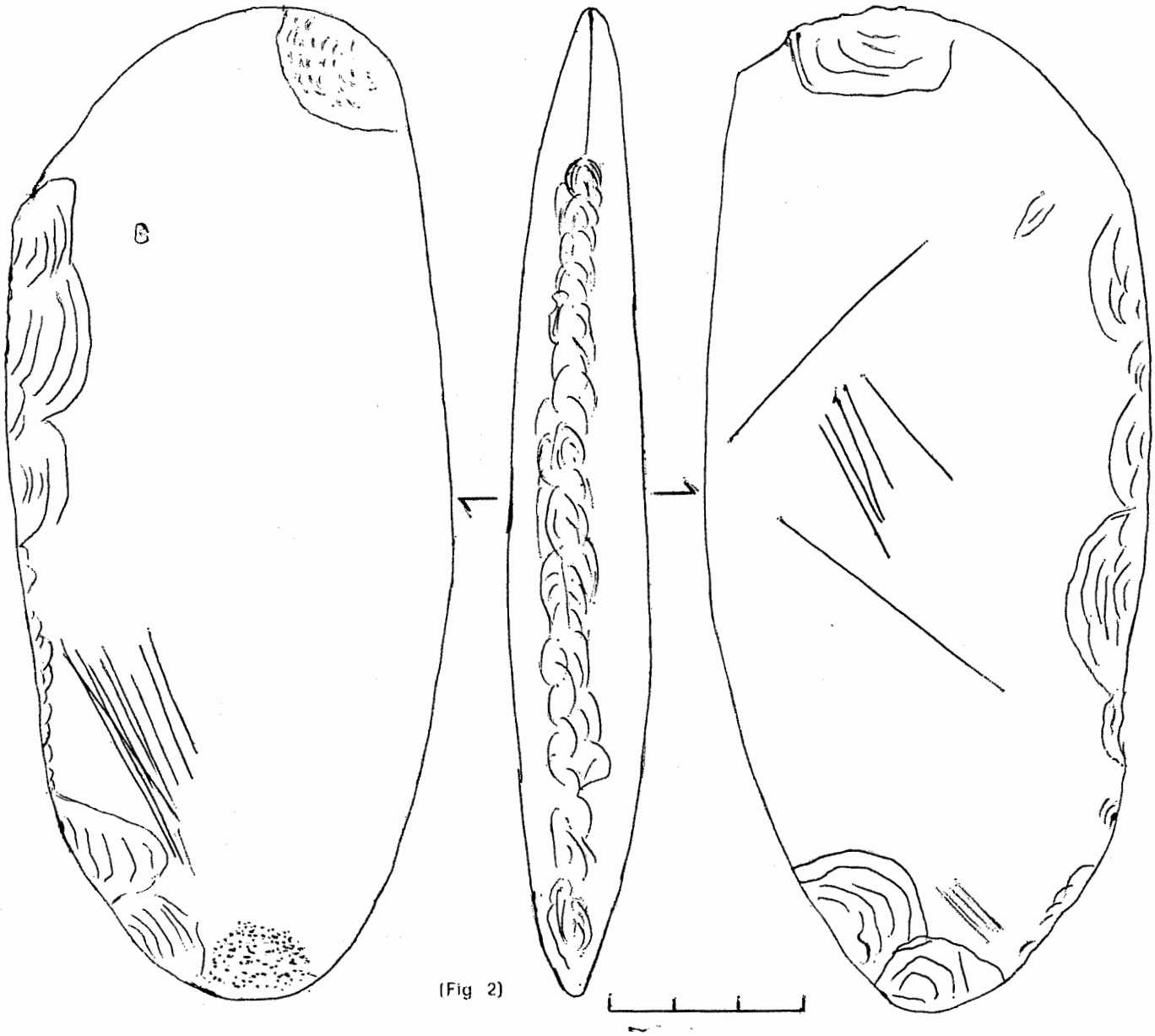
PIEZA LITICA DEL MONTE MONTAÑO

Al noroeste del monte Montaño se sitúa una agrupación de casas, que en el mapa adjunto se señala con el nombre genérico de *Casas de Montaño.* De aquí parte un sendero en dirección sureste, que más tarde alcanza la propia cima. Con fecha 16 de enero

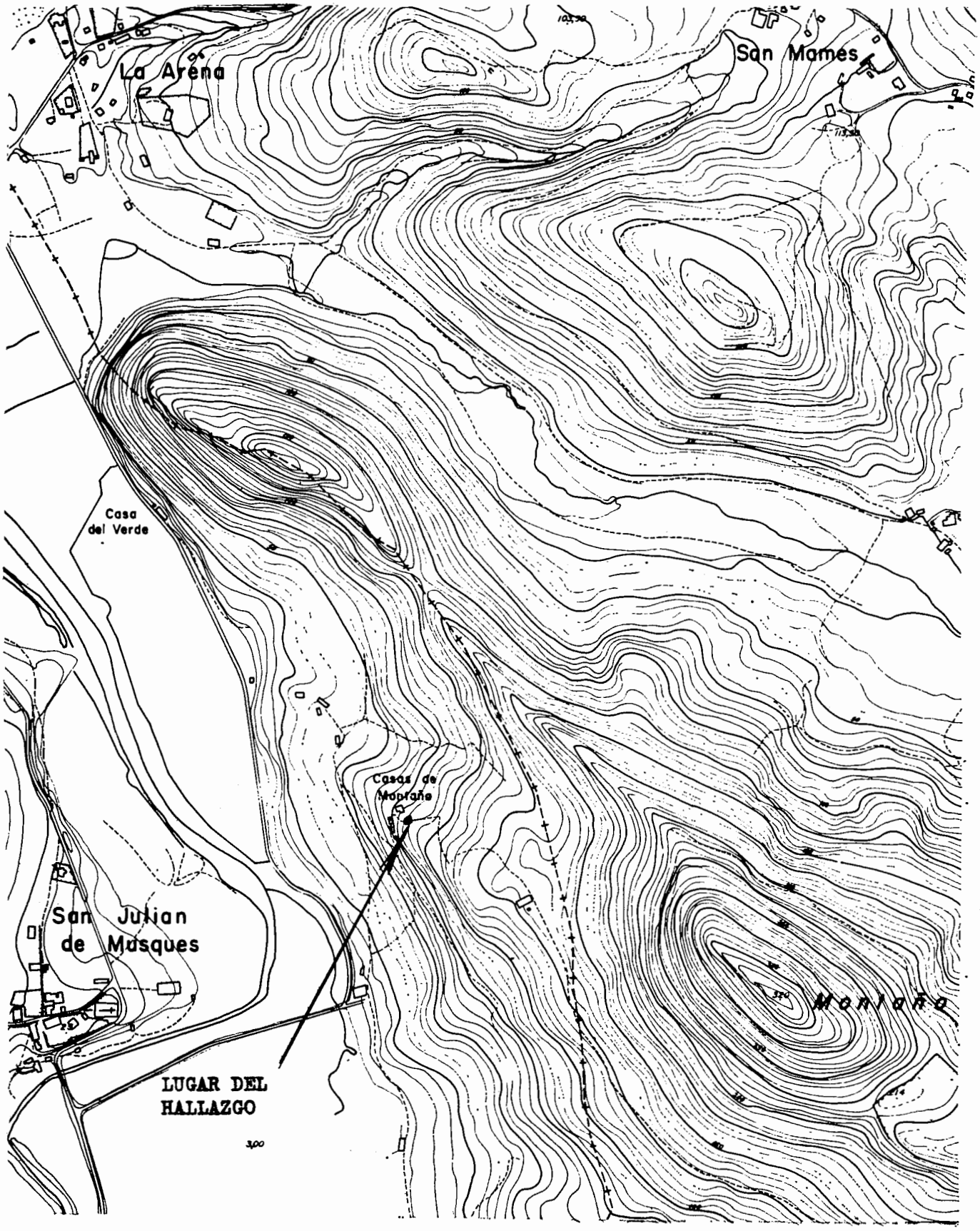
de 1982 tuvo lugar el hallazgo de un útil prehistórico, a tan sólo una centena de metros de dicha barriada. Se hallaba tirada sobre el suelo y en el mismo camino que parte del barrio hacia la cumbre.

El material de esta pieza es totalmente alóctono, no encontrándose en la cadena montañosa del Montaño ningún afloramiento de estas características. Tal como se aprecia en la fig. 2, es una pieza de pizarra esquistosa de color negro oscuro. Tiene 15'5 cm. de eje mayor por 7 cm. de anchura por 23 mm. de sección. El objeto en sí tiene claras señales de utilización, habiendo sido golpeada y preparada especialmente en el filo, adoptando escotaduras de tipo por otra parte bifacial. Podríamos decir con Apellániz, que se trata de una gran raedera lateral, parecida a las raederas bifaciales y que recuerda mucho a las de tipo musteroide, donde uno de los márgenes suele estar más retocado que el otro, que le da un aspecto tardío, si bien nada se puede aventurar en cuanto a su cronología.

Por otra parte y en ambas caras se hallan diversas incisiones más o menos paralelas, efectuadas con objeto punzante e intencionadamente. Cita (2) del 11-IV-82.



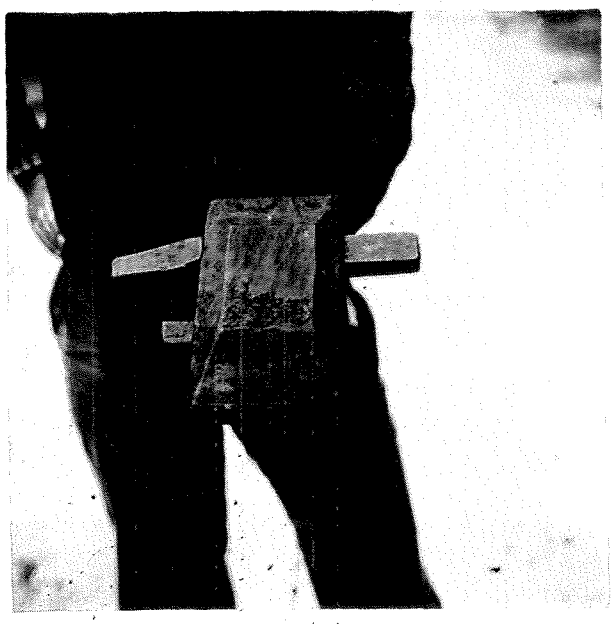
(Fig 2)


La Arena
San Mames
Casa
del Verde
Casas de
Montaño
San Julian
de Musques
Montaño
LUGAR DEL
HALLAZGO

CERRADURA DE MADERA DE MUGICA (VIZCAYA)

Gerardo Lz. de Guereñu Iholdi publicó recientemente un trabajo (1) sobre las cerraduras de madera, estudiando un total de 23 distribuidas entre Alava, Burgos, Huesca, León, etc.

Entretanto nos hicimos eco de este trabajo (2), el 15-VII-81, señalando que en Vizcaya no se conocía un solo ejemplo.



Pero no parece así. Francisco Javier González Durana Isusi nos informa de lo que sigue:

«Existe otra cerradura de madera, que se encuentra en la torre de Ugarte, dentro del municipio de Múgica (Vizcaya), torre que se encuentra en lo alto de una loma y puede ser vista desde muy lejos. El aldeano de la torre, cuyo nombre no recuerdo ahora, fue muy amable en las dos ocasiones en que estuve allí con motivo de la cerradura. Te envío, para que puedas hacerte una idea del aparato, dos diapositivas sacadas por mi amigo Kosme M. Barañano, que fue quien descubrió la cerradura y a quien yo debo su conocimiento (vid. fotos) (2), el 10-I-1982.»

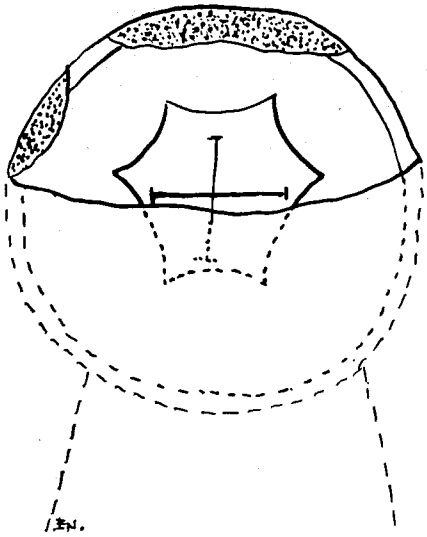
(1) L. DE GUEREÑO IHOLDI, Gerardo: **Cerraduras de madera.** «Bol. Inst. Sancho el Sabio», t. XXIII, 1979. Vitoria.

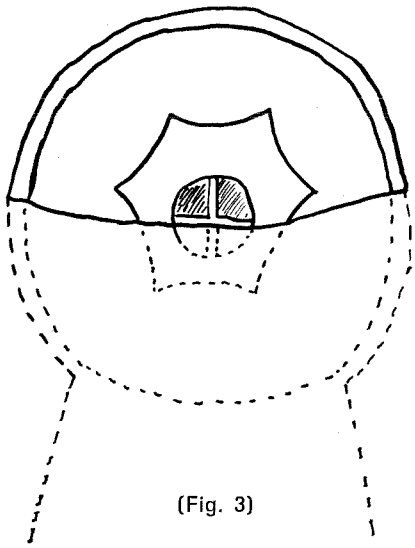
(2) SANTIMAMIÑE, E. de: «El Correo Español - El Pueblo Vasco», diario de la mañana, edic. Vizcaya.

Cerradura de la Torre de Ugarte (Múgica)

ESTELA DISCOIDEA PROCEDENTE DE LA LOCALIDAD DE LAPOBLACION (NAVARRA)

Durante una excursión montañera a los montes que se ciernen sobre esta localidad, hallamos a la puerta de una casa del propio casco urbano, un fragmento de estela que se hallaba abandonada en el suelo y junto a una pared. Fue recogida, y durante estos últimos cinco años ha permanecido olvidada en el cuarto de los trastos. Con motivo de una lim-





(Fig. 3)

pieza general, entendimos que era necesario publicar una pequeña nota sobre esta piedra. Y este es el resultado. Cita (2) del 7-II-81.

Se conserva exclusivamente medio disco, y éste muy deteriorado. El anverso presenta un fuerte desconchado en dos partes, que no llegan a afectar al reverso. Está compuesto por un círculo inciso muy periférico, y como motivo central se intuye un exágono realizado mediante curvas o una estrella de seis puntas, en cuyo interior lleva una cruz griega aparentemente patada. Toda la decoración ha sido realizada por el cantero mediante la técnica de incisión.

El reverso es de similar temática. Círculo exterior y exágono se repiten. No obstante, su interior se halla decorado por un círculo rebajado, que enmarca a una cruz de tipo griega que está en alto relieve (fig. 3).

Como paradigmas y sin entrar en detalles, existe la misma temática en diversas localidades de Sangüesa (Navarra), por lo que a la cruz se refiere, recordándonos igualmente la temática de los exágonos o estrellas de seis o más puntas las estelas procedentes del cementerio de Tarancueña (Soria) (3).

Las características técnicas son:

— Material: arenisca.

— Espesor del disco: 13 cm.

— Diámetro: 36 cm.

Falta medio disco y vástago.

(3) CASA-MARTINEZ, Carlos F. de la: «Hallazgo de un grupo de estelas discoideas medievales de influencia vasco-navarra en el cementerio de Tarancueña (Soria)», **Cuad. Etnolg. y Etnog. de Navarra**, pp. 203-214, núm. 31, año 1979. Pamplona.

K O B I E (Bilbao)
Grupo Espeleológico Vizcaino. Diputación Foral de Vizcaya
Boletín núm. 11 - 1981

Epigrafía Vizcaina. Revisión, nuevas aportaciones e interpretación histórica

Por ANTONIO RODRIGUEZ COLMENERO
y MARIA COVADONGA CARREÑO

INTRODUCCION

Ciertamente, Vizcaya no es rica en testimonios acreditativos de la presencia romana en su suelo. No abundan los numismas, escasean los epígrafes y son, hasta la fecha, prácticamente inexistentes los restos de antiguas construcciones, al menos a cielo abierto. Esta penuria, sin embargo, creemos que guarda más relación con la pobreza que con la miseria, ya que, por una parte, de cuando en cuando nos vemos gratamente sorprendidos por la aparición de nuevos restos de todo tipo, lo que demuestra que las posibilidades prospectivas no están, ni mucho menos, agotadas, y de otro lado, aun lo poco que se posee no es suficientemente conocido, yaciendo bastante olvidado, al menos hasta la fecha, o entre los fondos del Museo Histórico de Bilbao o en lugares diversos de la provincia, por lo que la impresión negativa se acentúa.

Las razones de esta manifiesta escasez de testimonios arqueológicos romanos, especialmente analizadas por nosotros en otro trabajo (1), no están del todo claras, y el problema habrá de ser explicado atendiendo a parámetros de diversa naturaleza, desde los simplemente geográficos a los étnicos. Sin embargo, lejos de la creencia, ciertamente extendida, como queda indicado, de que el territorio vizcaino constituye algo así como un desierto arqueológico en lo que a restos romanos se refiere, tenemos que afirmar, de entrada, que ello no es así en absoluto y que la relativa calidad de las muestras recogidas merecen sosegada atención y estudio en aras de una más científica explicación histórica de la peculiar presencia de Roma en estas tierras norteñas.

Por el momento, sin embargo, pretendemos ocuparnos solamente de los documentos epigráficos conocidos desde antaño y recientes, dejando para fechas posteriores, que deseamos próximas, el estudio de otras parcelas, asimismo, de gran interés.

En contraste con su escasez numérica, difícilmente puede encontrarse dentro de la geografía hispana otro elenco de inscripciones tan frecuentemente mencionado y estudiado. En efecto, son legión los eruditos que, de una u otra manera, se han ocupado del mismo, si bien pocos se han planteado la necesidad de un verdadero estudio científico.

Los estudiosos que se han interesado por la cuestión con anterioridad a los años cincuenta de la presente centuria, o lo han hecho de forma ocasional, como es el caso de Blas Taracena y Fernández de Avilés (2) y, si se quiere, de Fidel Fita (2-bis), o han abordado la cuestión con mentalidad de simples eruditos.

1.—A. RODRIGUEZ COLMENERO: **El hábitat...**, pp. 77 y ss.

2.—B. TARACENA - A. FERNANDEZ DE AVILES: **Memoria...**, pp. 29 ss.

2-bis.—F. FITA: **Nuevas inscripciones...**, pp. 421 y ss.

Será Gómez Moreno en 1951 (3), quien inicie el estudio general de las inscripciones conocidas hasta aquellas fechas, con la solvencia y el rigor científico que le eran característicos. No obstante, como el mismo Gómez Moreno reconoce, sus interpretaciones están realizadas a distancia, sobre las fotografías que desde Bilbao le envió Basanta, por lo que son perfectamente perdonables los errores que a lo largo de nuestra exposición trataremos de enmendar; y explicables tanto por el desgaste de las inscripciones mismas como por la mentada ausencia de un análisis directo. Sorprende, no obstante, el que, pese a la abundante literatura que siguió a la publicación de Gómez Moreno, muy pocos, o casi ninguno de sus autores hayan revisado «in situ» las inscripciones, contentándose, o con seguir literalmente las interpretaciones del ilustre sabio, o con el ensayo de «divertimentos», no siempre afortunados, sobre las lecturas de aquél.

Se impone, por lo tanto, el acometer esta tarea con seriedad y espíritu crítico, ofreciendo a los estudiosos, en lo posible, un desciframiento correcto de los epígrafes en cuestión.

Cierto que, pese a nuestros esfuerzos, determinados resultados en la interpretación de algunas inscripciones distan de ser definitivos. No obstante, en cuestiones dudosas u opinables cabe elegir entre varias posibilidades, que es lo que, en definitiva, hemos llevado a efecto con respecto a algunas lecturas. Además, se ha procurado mostrar, junto a la correspondiente fotografía, el diseño del texto del epígrafe según se encuentra en el original, aunque no se trata, en ningún caso, de una transcripción fiel, sino de una aproximación, que permita al estudioso obtener una impresión rápida de cómo se encuentran dispuestos e interrelacionados los caracteres.

A — CARTA EPIGRAFICA

I — Inscripciones funerarias

LEMONA

En la ermita de San Pedro de Elorriaga, situada en la ladera de una empinada colina, al SE de la población actual, a la que se accede pasada la vía del tren que cruza la carretera Bilbao - Vitoria, por Barázar, mediante una pista de tierra en bastante buen estado, existe el conjunto epigráfico más importante de Vizcaya. Son, en total, cuatro estelas con inscripción más otras cinco anepígrafas, decoradas con molduras que representan motivos variados. Ocho de ellas están empotradas en los lienzos exteriores de los muros de la ermita, con el campo epigráfico plenamente visible y sólo una, desafortunadamente, con inscripción, yace bajo la gruesa capa de hormigón del pavimento del edificio. Conocemos, no obstante, una borrosa fotografía de la misma facilitada en 1950 por el doctor Basanta a Gómez Moreno, aunque sospechamos que pudieron existir otras, no vistas por aquel erudito, en el mismo lugar.

Sabemos también que dicho conjunto epigráfico estuvo primitivamente emplazado en un lugar cercano al actual, por cuanto la ermita estaba situada a unos cien metros al este de la ubicación que hoy posee (4). La presencia de este elenco de inscripciones está postulando la existencia de un poblado romano en las inmediaciones, poblado que, pese a nuestros esfuerzos y habida cuenta de la ausencia de cultivos en los campos próximos, no hemos podido todavía determinar.

Finalmente, las estelas a que nos estamos refiriendo ofrecen una rica gama decorativa, que en su momento analizaremos, así como características epigráficas que les confieren una datación, más bien tardía.

1 — Lámina I, fig. 1

Gran Bloque de arenisca de forma trapezoidal, de 1'14 m. de altura y 0'42 - 0'48 m. de anchura en sus bases mayor y menor, respectivamente. Utilizado como sillar, yace empotrado en el ángulo NW de la ermita, sobre la línea del zócalo. Consta de dos sectores o registros. El superior corresponde a una cartela rehundida, como unos 15 mm., de forma imperfectamente rectangular, que mide 0'34 x 0'42 metros. En el centro de la estela aparecen dos toscos bosquejos de figuras humanas emparejados, de 0'23 m. de altura por 0'13 m. de anchura, máximas, y trazos insinuados de ojos, nariz y boca.

El registro inferior, al nivel normal de la superficie del bloque, es el que proporciona el campo epigráfico, en el que puede descifrarse la siguiente inscripción:

D M

SECVNDIANVS

AT LICILLE VXO

P P AN P M

XX

3.—M. GOMEZ MORENO: **De Epigrafía...**, pp. 197 y ss.

4.—En el lugar de su anterior emplazamiento puede verse todavía un gran talud, que corresponde al área que primitivamente ocupó la referida ermita. Esta, según J. DE YBARRA (**Catálogo...**, p. 98), fue construida en 1910 y el paraje en que primitivamente estuvo emplazada se denomina el Arbolar de Luzarra.

Lamina I — Estela de Lemona (Núm. 1)

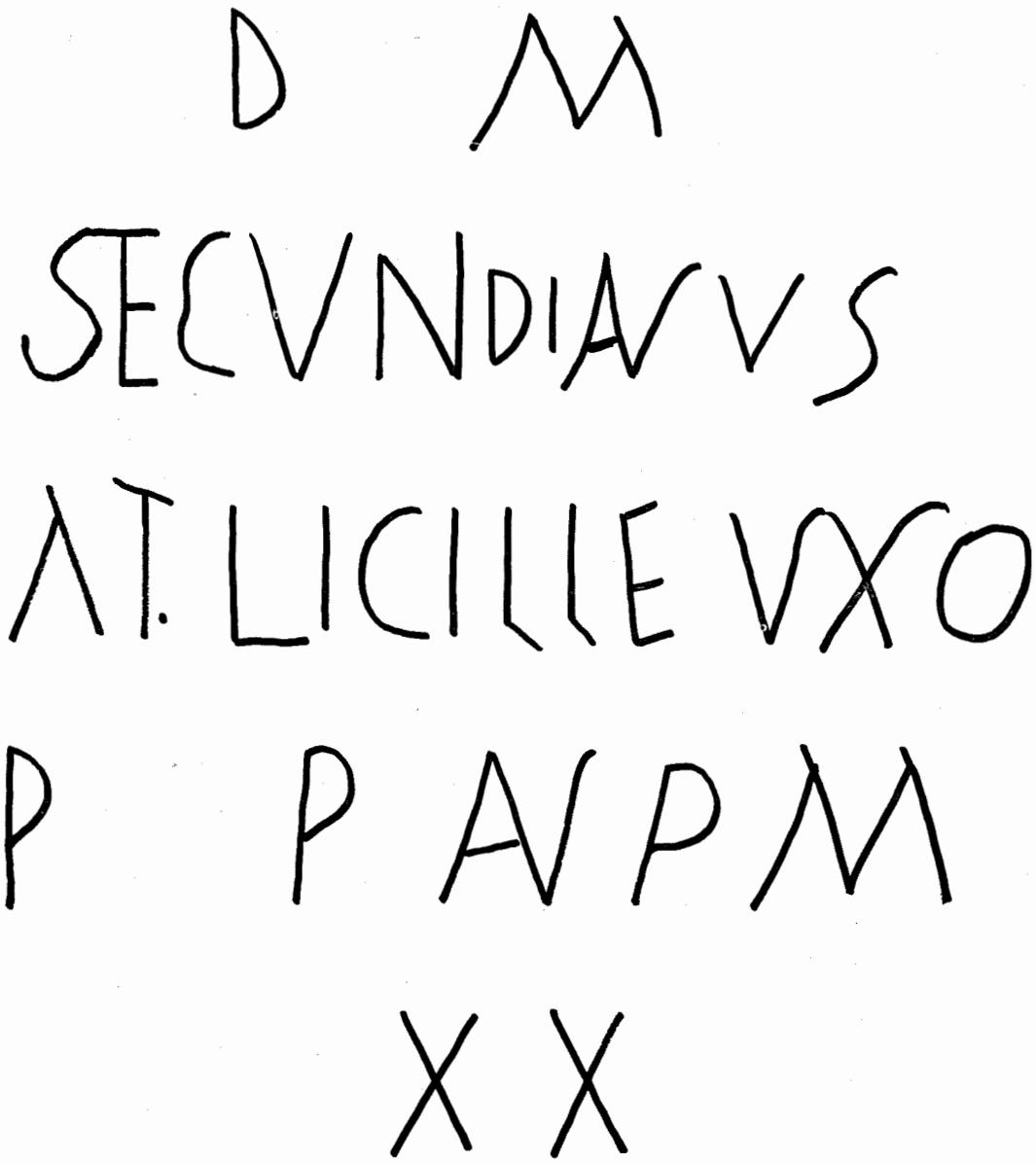


Figura 1 — Transcripción del Epígrafe de la estela número 1

Su interpretación es: D(iis) M(anibus) SECVNDIANVS AT(tiae) LICILLE VXO(ri) P(ius) P(osuit) AN(norum) P(lus) M(inusve) XX.

Puede traducirse: *A los Dioses Manes. Secundiano dedicó piadoso esta lápida a su mujer, Attia Licila, de poco más o menos veinte años de edad.*

Nuestra lectura difiere de la de Gómez Moreno y seguidores en el tercer renglón y principios del cuarto. Ellos interpretan NOCILLE VXORI P. Algún reparo podría oponerse a la grafía LICILLE por LVCILLE, pero a los hechos nos atenemos, siendo imputable tal error al cuadratorio o al lapicida, si es que no constituía una variante local del antropónimo latino en cuestión.

La terminación en E del dativo, por AE, es un arcaísmo abundantemente atestiguado en multitud de epígrafes próximos y lejanos (5). Atendiendo a los trazos «rebasantes», característicos de los vértices de la A y de la M y la semejanza con los que se observan en el texto de los miliarios de la zona dedicados a Maximino, de los que más tarde nos ocuparemos, pudiera establecerse para este epígrafe una datación cercana a los años centrales de la tercera centuria. El módulo de las letras es de 7/6 cm.

BIBLIOGRAFIA:

M. GOMEZ MORENO: **De Epigrafía**..., p. 205. — J. M. UGARTECHEA Y SALINAS: **Notas**..., p. 152; **Hispania Antiqua Epigraphica,** núm. 224. — M. L. ALBERTOS: **La Antroponimia**..., p. 342. — C. GARCIA MERINO: **Población y poblamiento**..., pp. 427-28. — F. MARCO SIMON: **Las Estelas Decoradas**..., p. 177.

2 — Lámina II, fig 2

Estela de arenisca, asimismo de forma trapezoidal, con una longitud de 1'22 m. y 0'51 - 0'42 m. de anchura en sus bases mayor y menor, respectivamente. Su grosor es de 0'20 m. y el módulo de las letras de 5/4 cm.

Presenta la cabecera decorada con dos rosáceas hexapétalas, que enmarcan un creciente lunar muy cerrado, siendo el diámetro medio de los tres discos de unos 12 cm. Dos bandas perpendiculares entre sí, constituidas por una doble línea incisa paralela, recorren el campo epigráfico formando una cruz. El cuadradito resultante de la intersección de ambas bandas luce también dos líneas incisas en forma de aspa (6). La inscripción es como sigue:

APRILIS VIT

ALEI FILIO M

NDRVM X

VI

Interpretación: APRILIS VITALEI FILIO ANNORVM XVI

Traducción : *Abril dedica este recuerdo a su hijo Vital, muerto a la edad de 16 años.*

Nuestra divergencia fundamental con respecto a la lectura de Gómez Moreno consiste en el descubrimiento del antropónimo *Aprilis* por *Arrius* y en variar en EI por I la terminación de dativo de *Vitalis*. Por el contrario, coincidimos con aquel investigador en la interpretación de la palabra ANNORVM. Como puede apreciarse en la fotografía adjunta, nos encontramos ante un caso de manifiesto error por parte del lapicida, ya que grabó MNDRVM, sin sentido alguno, por ANNORVM, lo que posiblemente está indicando que este individuo no sabía leer, si bien no se explica suficientemente la razón de este cambio en el texto epigráfico.

En cuanto a la datación de la lápida, creemos que la forma característica que adopta la L la sitúa en el siglo IV o primera mitad del V.

BIBLIOGRAFIA:

GOMEZ MORENO: **De Epigrafía**..., p. 208. — J. M. UGARTECHEA: **Notas**..., p. 152; **Historia Antiqua Epigraphica,** 226. — C. GARCIA MERINO: **Población y poblamiento**..., p. 427. — F. MARCO SIMON: **Estelas**..., p. 177. — M. L. ALBERTOS: **La Antroponimia**..., p. 405, quien sigue a Gómez Moreno, dando por buena la interpretación **Arrius Vitalis.**

3 — Lámina III, fig. 3

Bloque trapezoidal de arenisca de grano fino, que mide 1'25 por 0'52 - 0'38 m. en sus bases mayor y menor, respectivamente, así como 0'32 m. de grosor. También aquí aparece en la parte superior de la estela el creciente lunar entre dos rosáceas hexapétalas.

Tanto la mitad superior, en donde está grabada la inscripción, como la inferior, están recorridas por los brazos de una gran cruz, delimitados por una doble línea incisa paralela, que enmarcan una franja de ocho centímetros de anchura. El bloque ha sido picado en su parte inferior, posiblemente al ser reutilizado. El módulo de sus letras es de 5/4 cm. y en la actualidad se encuentra formando parte del lienzo exterior del muro norte de la ermita.

5.—Véase inscripción número 11, correspondiente a una lápida de Morga. Allí puede constatarse el mismo fenómeno.

6.—Se trata de una peculiaridad que solamente aparece en este caso y en la estela de Jainko. No se trata, en ninguna de las ocasiones, de una expresión numérica, como se ha pretendido.

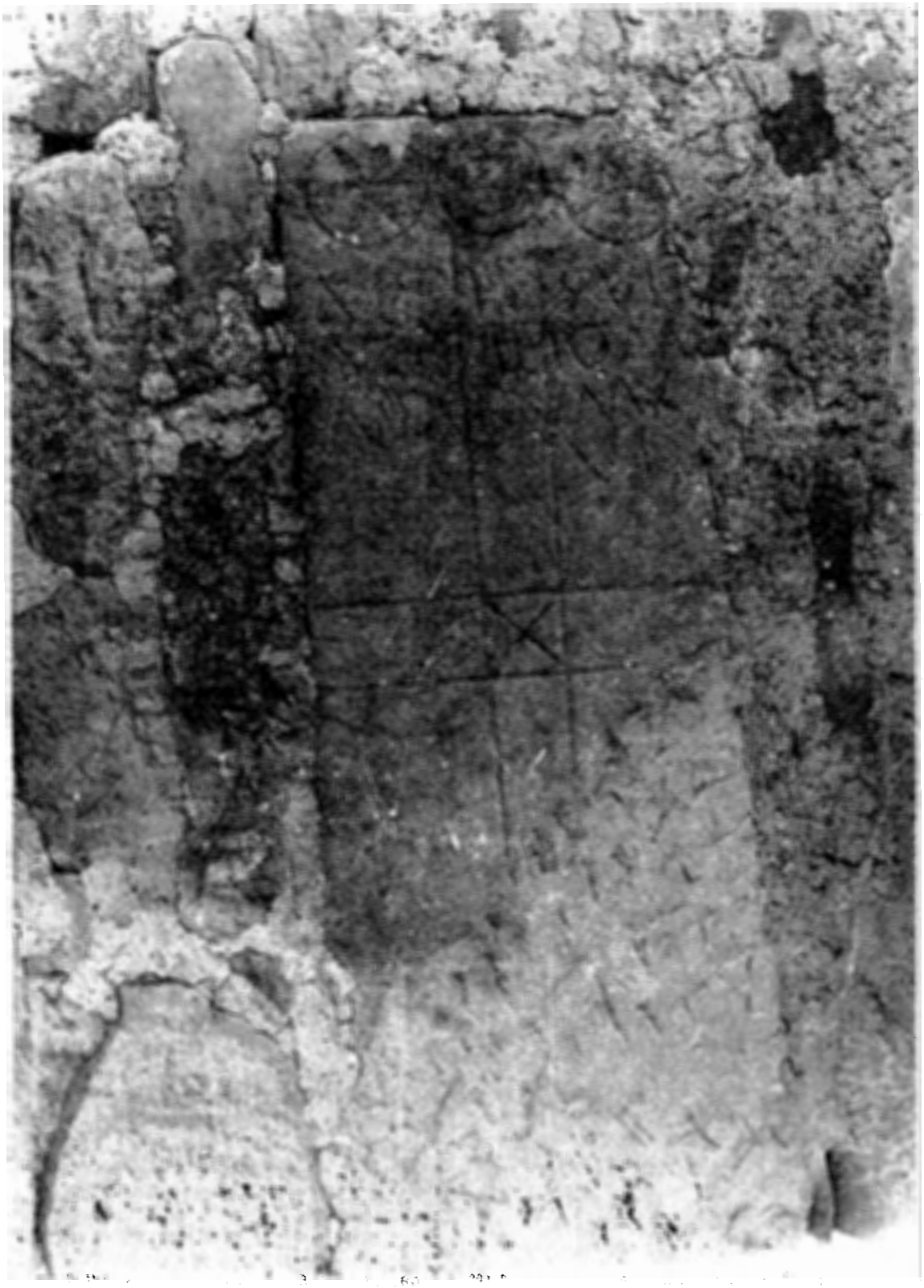


Lámina II — Estela de Lemona (Núm. 2)

Figura 2 — Transcripción del epígrafe de la estela número 2

Lámina III — Estela de Lemona (Núm. 3)

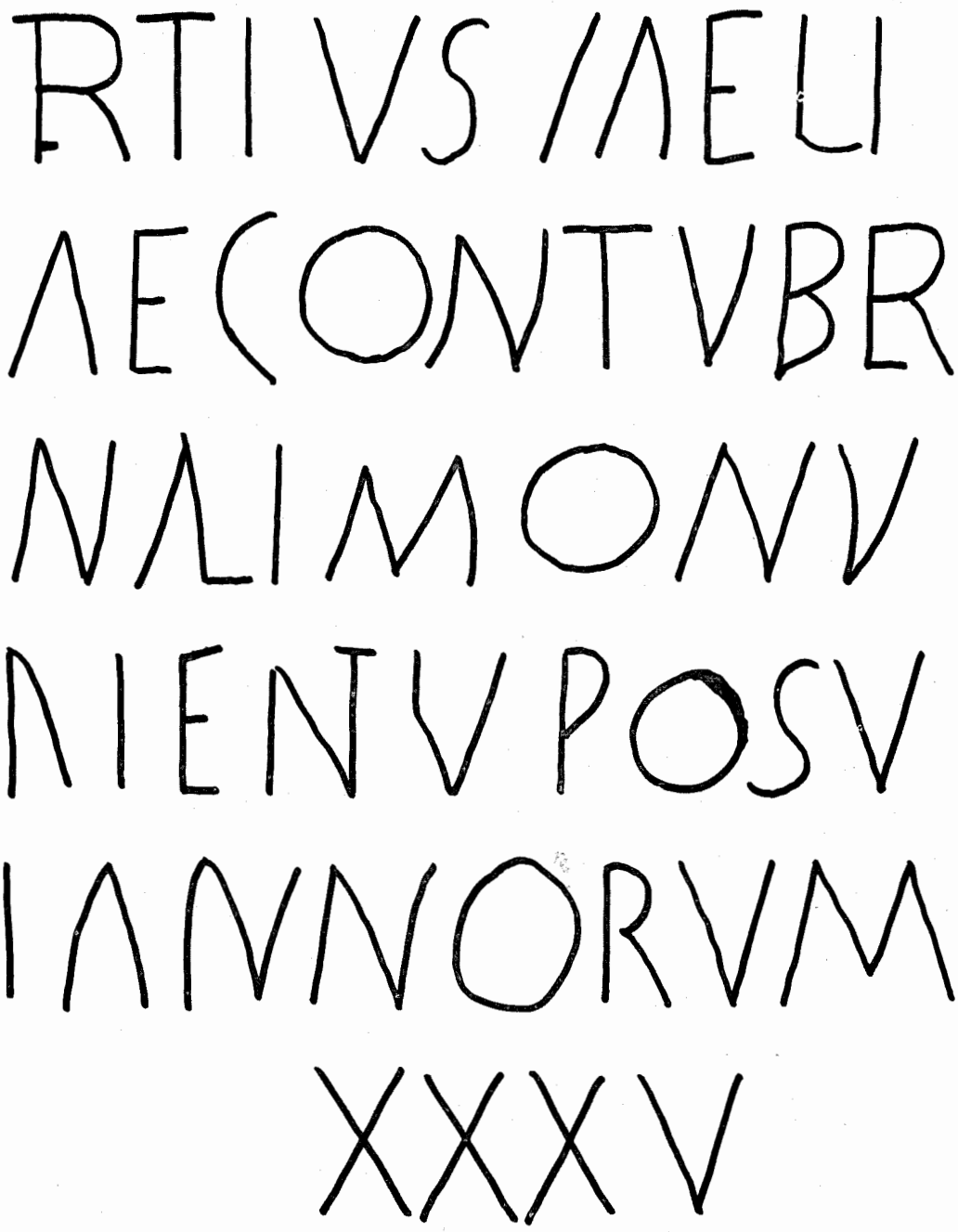


Fig. 3 — Transcripción de la estela número 3

Lámina IV (Estela número 4)

Fig. 4 — Transcripción de la estela número 4

TERTIVS MELI

AE CONTVBER

NALI MONV

MENTV POSV

I ANNORVM

XXXV

Interpretación: TERTIVS MELIAE CONTVBERNALI MONVMENTV(m) POSVI(t) ANNORVM XXXV.

Traducción : *Tercio hizo construir este sepulcro para su compañera, Melia, muerta a los 35 años de edad.*

Nuestras divergencias con lo establecido por Gómez Moreno se refieren al primer renglón, en el que nosotros advertimos un nexo triple TER y un MELIAE en vez de AELIAE, ya que somos de la opinión de que se trata de una M mal trazada, al igual que sucede en la segunda de MONVMENTVM.

Por lo demás, coincidimos (7).

BIBLIOGRAFIA:

M. GOMEZ MORENO: **De Epigrafía**..., pp. 206-207. — J. M. UGARTECHEA: **Notas**..., p. 152; **H. Ant. Ep.** núm. 225. — C. GARCIA MERINO: **Población y poblamiento**..., p. 427. — M. L. ALBERTOS: **La Antroponimia**..., p. 343.

4 — Lámina IV, fig. 4

Vaya por delante que la presente inscripción se encuentra en el suelo de la ermita, cubierta por una gruesa capa de cemento, circunstancia que ha impedido su observación directa.

Gómez Moreno no da medidas, pero sí Ugartechea, quien le asigna 0'57 por 0'36 metros.

A la vista de la fotografía publicada por Gómez Moreno, sobre la que hemos tomado la nuestra, se ha llegado a la siguiente lectura:

D M

GRACIL

RVSTISCI

NE VILLANAE

POS VIT D SVO

AN XX

Interpretación: D(iis) M(anibus) GRACIL[IS] RVSTICINE VILL[ANAE] (8) POSVI[T D(e) SVO ANN(orum)] XX

Traducción : *A los Dioses Manes. Grácil dedicó a sus expensas esta inscripción a Rusticina Villana, muerta a los veinte años de edad.*

Nuestra interpretación difiere bastante de la de Gómez Moreno, si bien está sometida a idénticos posibles errores de apreciación (9). Nótese el RVSTISCINE por RVSTICINE. Como en algunas otras lápidas de la misma procedencia, una cruz formada por líneas incisas recorre el campo epigráfico, si bien en este caso cruz y texto epigráfico parecen haber sido grabados sin tenerse en cuenta mutuamente, ya que uno de los dos elementos está al revés.

Atendiendo a las características epigráficas, en especial en lo que se refiere a la grafía de la L, puede ser datada en el siglo IV o V de la era (10).

BIBLIOGRAFIA:

M. GOMEZ MORENO: **De Epigrafía**..., pp. 208-209. — C. GARCIA MERINO: **Población y poblamiento**..., p. 427. J. M. UGARTECHEA: **Notas**..., p. 155. — M. L. ALBERTOS: **La Antroponimia**..., p. 343.

5 — Lámina V

Bloque anepígrafo de arenisca de forma trapezoidal. Mide 0'96 m. por 0'42 - 0'40, respectivamente, en sus bases mayor y menor, así como 0'27 m. de grosor. Luce decoración en forma de cruz, formada por brazos de líneas incisas paralelas separadas unos 8 centímetros entre sí. Está ubicada en el ángulo SE de la edificación, cerca de la base.

BIBLIOGRAFIA:

J. M. UGARTECHEA Y SALINAS: **Notas**..., p. 154 y ss.

6 — Lámina VI

Estela de arenisca, anepígrafa, de forma trapezoidal, de 1'45 por 0'49 - 0'39 m. en sus bases mayor y menor, respectivamente, así como 0'26 m. de grosor.

7.—Tenemos dudas acerca del nexo IT al final de POSVUIT.

8.—Tal vez sea posible también la palabra **Villuna**, aunque hasta la fecha no está atestiguado dentro de la onomástica peninsular.

9.—M. GOMEZ MORENO: **De Epigrafía**..., pp. 208-209, lee solamente: D.M./GRACILIS RVSTICINE VXORI POSSVUIT ANN(orum) XX.

10.—P. DE PALOL: **Arte Paleocristiano**..., p. 173. En la fotografía tomada sobre el mosaico sepulcral de Balerla, del siglo V, aparece una L similar.

Lámina V — Estela de Lemona (Núm. 5)

Lámina VI — Estela de Lemona (Núm. 6)

Está decorada con una gran banda vertical, formada por líneas incisas paralelas separadas unos ocho centímetros entre sí.

Está situada en la esquina SE de la edificación, a ras de suelo.

BIBLIOGRAFIA:

J. M. UGARTECHEA Y SALINAS: **Notas**..., p. 154 y ss.

7 — Lámina VII

Estela de arenisca, asimismo de forma trapezoidal, como las anteriores, de 1'29 m. por 0'59 - 0'39 m. en sus bases mayor y menor, respectivamente. Luce en la parte superior tres rosáceas, siendo la de la izquierda de 14 cm. de diámetro, la mayor de todas. Es discernible en la misma una corona circular cortada en todo su recorrido por una línea en zig-zag, así como un botón o circulito central plenamente reconocible. El disco de en medio posee una decoración similar, pero es de menor diámetro, 12 cm. El de la derecha, asimismo, de 12 cm., está cuarteado por dos diámetros perpendiculares entre sí.

En la parte central, aproximadamente, de la cara anterior posee la estela una cavidad en forma de hornacina, de 0'24 por 0'12 m., siendo su profundidad desconocida a causa del relleno de hormigón que actualmente posee. Dicha hornacina se cierra en arco por la parte superior, reforzado por un pequeño baquetón en toda su amplitud. La mayor tosquedad de labra en la parte inferior del bloque, hace suponer que éste fue ejecutado para ser enterrado «in situ», hasta casi el nivel de la hornacina.

Se encuentra situado en la esquina SW del edificio, a ras de tierra.

BIBLIOGRAFIA:

J. M. UGARTECHEA: **Notas**..., pp. 154 y ss.

8 — Lámina 8

Bloque de arenisca con apariencia de estela, situado en la cima de la pared del ángulo NE, al nivel de la cornisa. Dada su ubicación, no hemos podido obtener sus medidas, pero no debe rebasar los 0'80 m. por 0'60 m. Es divisable, sin embargo, desde abajo la característica banda de líneas incisas paralelas. Es anepígrafo.

BIBLIOGRAFIA:

J. M. UGARTECHEA: **Notas**..., p. 155.

9 — Lámina 9

Estela de arenisca de 1'24 por 0'40 metros, adornada con la característica cruz de líneas incisas paralelas. Las señales de labra cesan a unos treinta centímetros de la base inferior, lo que indica que la estela hubo de estar enterrada hasta esa altura. La separación entre las líneas incisas es de 8 cm. Está situada en el ángulo SE, a ras de suelo.

Inédita.

10 —

Gómez Moreno habla de otras dos estelas existentes en el suelo de la ermita, casi ilegibles, a la vez que aventura una cifra total de 18 piedras con aspecto de estelas. No parece excesiva dicha cifra, a la vista de los posibles fragmentos de estela distribuidos por los lienzos exteriores de los muros y de que su informador pudo observar directamente los existentes en el suelo de la ermita.

BIBLIOGRAFIA:

J. M. UGARTECHEA: **Notas**..., p. 156.

MORGA

Es uno de los centros epigráficos de carácter funerario más importantes, después del de Lemona. Los epígrafes, dos en total, proceden de la ermita de San Esteban de Gueréquiz (Meacaur de Morga), a la vera de la carretera que de Larrabezúa conduce al alto de Morga. Es Iturriza y Zabala (11) quien más extensamente se refiere a su hallazgo, afirmando que «la ermita de San Esteban fue reedificada a devoción de don Juan Manuel de Gueréquiz, beneficiado actual de la mencionada parroquia de Morga, el año 1770, por amenazar ruina, y en sus cimientos se hallaron varias piedras con inscripción: una de ellas se puso en la pared, junto a la puerta, y es del tamaño de media vara, en cuadro dice lo siguiente: F. SEMPRONIE / CONIVGI SVE / POSVET / MEMORIA / CONS CCCC...». «La otra piedra, que es de una vara de largo y quadro y medio de ancho y está en la esquina de la banda oriental de dicha hermita, tiene los caracteres siguientes sin que yo pueda entender lo que dice...».

«Otras piedras parece que hallaron con inscripciones, pero bolvieron a ponerlas en los cimenterios de dicha Hermita según me aseguraron y que había sido antes reedificada según se colegía de otros cimientos».

11.—J. ITURRIZA Y ZABALA: **Historia General**..., pp. 188-89.

Lámina VII — Estela de Lemona (Núm. 7)

Lámina VIII — Estela de Lemona (Núm. 8)

Lámina IX — Estela de Lemona (Núm. 9)

No repugna en absoluto, desde el punto de vista filológico, que la actual Morga, de cuyas inmediaciones proceden las lápidas en cuestión, pudiera identificarse con la *Morogi* de Plinio (12), susceptible de estar situada por estas latitudes (13). Se trataría de un establecimiento indígena romanizado, cuyo emplazamiento no ha sido todavía descubierto, aunque las dos lápidas, a las que seguidamente vamos a referirnos, pudieran constituir uno de sus vestigios.

11 — Láminas X y IX, fig. 5

Estela fragmentada de arenisca fina, de 0'42 por 0'52 m. y 0'12 m. de grosor. Posee los renglones separados por líneas incisas continuas, constituyéndose frisos de desigual altura, lo que influye, a su vez, en el desigual tamaño de las letras, con un módulo que oscila entre los 6 y los 9 centímetros.

Posee trazos de escritura no descifrable en la parte superior, que pudieron corresponder al nombre del dedicante.

TE SEMPRONIE
CONIVGI SVE
POSVET MEMORIA
CONS CCCC

Interpretación: [.....] TE(rentiae) SEMPRONIE CONIVGI SVE POSVET MEMORIA CONS(ulatu) CCCC[...].

Traducción : *.....a Terencia Sempronia, su mujer, en la era consular de 400...*

En la línea superior de fragmentación no existe resto alguno de pies humanos, como quería Fita. Se trata de trazos de letras irreconocibles. Preferimos interpretar en el segundo renglón TE(rentiae) por TERENTIVS, ya que el nombre del dedicante debió de haber estado en uno de los fragmentos perdidos y, además, el nexo TE parece pedir una complementación con el vocablo siguiente (14).

El presente epígrafe posee varios rasgos originales. El más destacable es el de su datación, que, sin embargo, resulta sumamente problemática a causa de la polémica existente en torno a si la era consular, que afecta también a otros epígrafes hispanos, sobre todo cántabros, puede identificarse o no con la era hispánica, como defienden D'Ors (15) y Vives (16), en cuyo caso habría que fechar la inscripción en el año 362 de nuestra era.

Otro de los rasgos a poner de relieve es el de su posible naturaleza cristiana, como afirman, asimismo, los dos autores últimamente mencionados. Esta particularidad será discutida, sin embargo, más ampliamente en páginas posteriores.

Adviértase, finalmente, el empleo de la terminación E por AE del dativo, frecuente en otras lápidas del ámbito vizcaino.

Lo que nadie ha puesto de relieve hasta la fecha es que la lápida posee en el reverso un hoyo de forma romboidal de 0'21 por 0'19, excavado hasta una profundidad de unos 4 centímetros, en una especie de umbo o resalte que la lápida posee en esta zona. Ante esta nueva circunstancia, cabe preguntar si este elemento es anterior, contemporáneo o posterior a la inscripción. El descentramiento de dicho hoyo con relación a la disposición del texto en el anverso de la lápida sugiere que es anterior. Ahora bien, en el caso, poco probable, de que fuese contemporáneo, habría de ser considerado como una especie de hornacina, de finalidad desconocida, pero semejante a la que luce otra estela del mismo lugar en su cara anterior y como puede verse también en otra anepígrafa de Lemona.

Se encuentra actualmente en el Museo Diocesano de Bilbao.

BIBLIOGRAFIA:

M. GOMEZ MORENO: **De Epigrafía...**, pp. 203-204. — E. HÜBNER: **Inscript. Hisp. Christ.**, Supp., p. VII; CIL, II, 2918. — F. FITA: **Bol. RA. Hist.** LXI, 475. — J. M. UGARTECHEA: **Notas...**, p. 160. — A. DE MAÑARICUA: **La inscripción de Sempronia...**, pp. 51 y ss. trata extensamente acerca de su naturaleza y carácter cristiano, que ponen en entredicho. — M. L. ALBERTOS: **La Antroponimia...**, pp. 343-44, prefiere interpretar el TE de la primera línea como siglas de TE(rentius). — J. R. DE ITURRIZA Y ZABALA: **Historia General de Vizcaya.** Barcelona 1884, pp. 188-99.
J. A. LLORENTE: **Noticias Históricas de las tres provincias vascongadas.** V. Madrid 1808, p. 353. — J. A. CEAN BERMUDEZ: **Sumario de las Antigüedades Romanas que hay en España.** Madrid 1832, p. 177. — G. BALPARDA: **Historia...**, p. 94. — J. VIVES: **Inscripciones...**, p. 280. — A. AGUIRRE: **Materiales...**, p. 179. — J. YBARRA: **Catálogo...**, p. 89.

12.—Tal vez atendiendo a razones toponímicas, la **Morogi** várdula de Plinio pueda identificarse con la Morga actual de la provincia de Vizcaya, de donde proceden varias inscripciones romanas. La reducción **Morogi**>**Morga** se explicaría aplicando la teoría de I. LOPEZ MENDIZABAL («La sufijación en la toponimia vasca», **Homenaje a don Julio de Uranga e Ibarra**, II. Bilbao 1949, p. 177 y ss.), quien afirma que tanto en las raíces como en los sufijos, hay letras esenciales, mientras que otras cambian fácilmente.

13.—PLIN., III, 26.

14.—J. VIVES: **Inscripciones cristianas...**, lám. I, ofrece un caso similar de nexo TE representando el **nomen** que acompaña al **cognomen** que le sigue.

15.—A. D'ORS: **La Era Hispánica...**, pp. 22 y ss..

16.—J. VIVES: **Inscripciones cristianas...**, pp. 177-185.

Lámina X — Estela de Morga (Núm. 11)

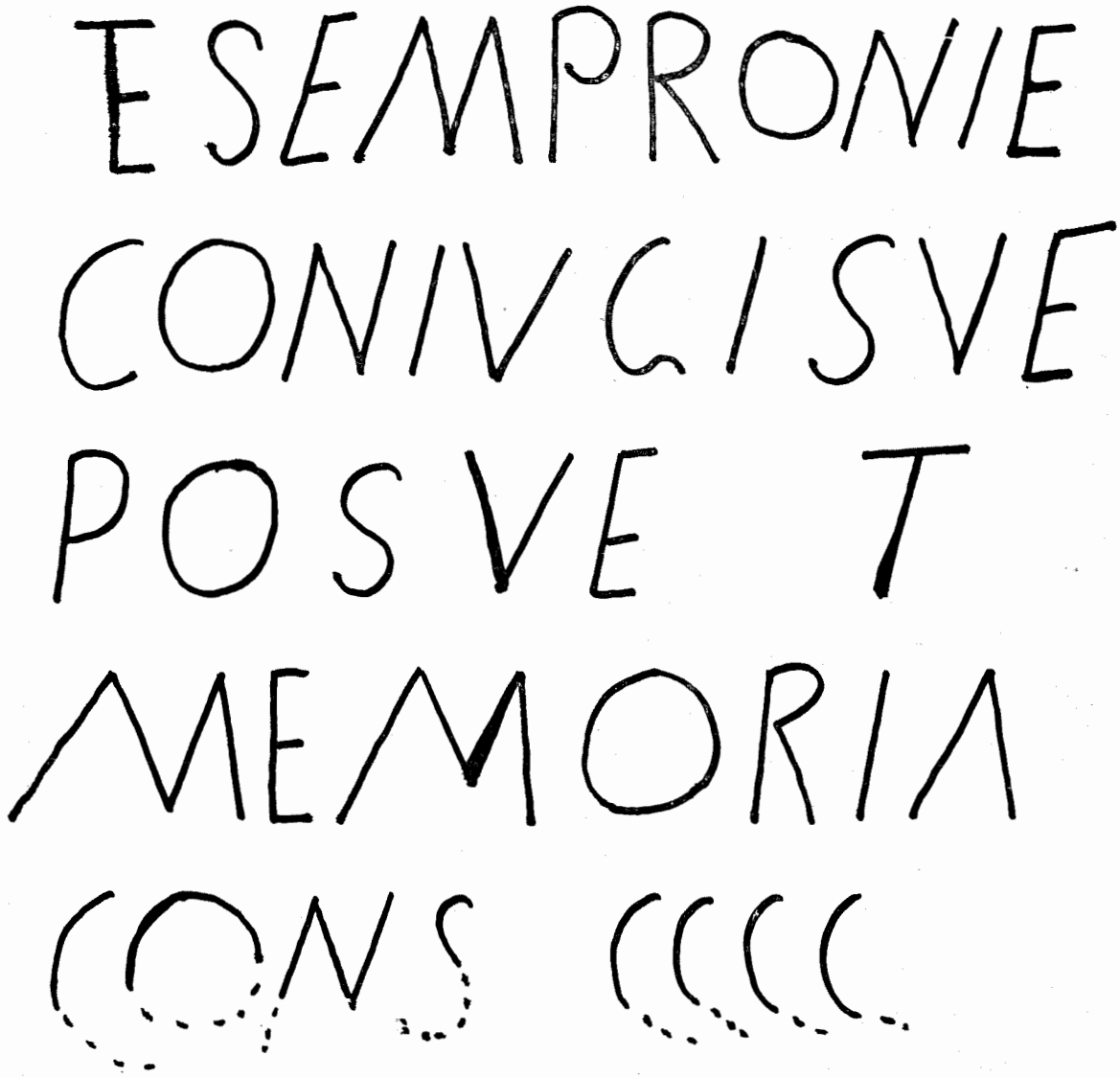


Fig. 5 — Transcripción de la estela número 11, lámina X

Lámina XI — Parte posterior de la estela (Núm. 11). Morga

12 — Lámina XII, fig. 6

Bloque de arenisca de 0'88 por 0'34 m. y 0'17 de grosor. En la base, sin embargo, y hasta una altura de 0'30 m., su profundidad es mayor, concretamente de 0'23 m., lo que indica que la lápida en cuestión debió haber estado enterrada hasta esa altura, aproximadamente. Presenta el lado izquierdo picado, faltándole, por tanto, un estrecho sector de unos siete centímetros de anchura, como es fácil adivinar al advertir el descentramiento de la curva de su remate. Esto ha hecho que desapareciesen algunas letras iniciales del renglón.

En la cara anterior y bajo el epígrafe, presenta una hornacina arqueada de 0'19 por 0'16 m., así como 0'03 m. de profundidad. La altura de las letras oscila entre dos y tres centímetros. Sobre el epígrafe se advierte una decoración un tanto original, consistente en un triangulito inciso de 6 por 4 cm., con un hoyito en el centro. Debajo existen tres figuras esquemáticas, de ejecución sumamente rudimentaria, cuya altura oscila entre los 9 y los 11 cm. Las tres adoptan una posición estante, pero mientras las dos de la derecha ofrecen una actitud inmóvil, la de la izquierda, un poco más pequeña, parece estar señalando con la mano izquierda el triángulo en cuestión. Entre la figura central y la de la derecha existe un trazo inciso más profundo, en forma de S imperfecta, que parece querer separar ambas figuras. El triangulillo, por otra parte, hizo que sospechásemos inmediatamente acerca de su procedencia cristiana. Ello será tratado, no obstante, en páginas posteriores.

La inscripción es como sigue:

.....VERIANA...

.....VGI SVO SALV...

...ALO CERTIMIO...

Interpretación: [SE]VERIANA [CONI] VGI SVO SALV[ICA]LO CERTIMIO

Traducción : *Severiana dedicó este recuerdo a Salvícalo Certimio, su marido.*

Se encuentra en el Museo Diocesano de Bilbao.

BIBLIOGRAFIA:

M. GOMEZ MORENO: **De Epigrafía**..., pp. 203-204, quien transcribe SEVERINIA y SALVIANIO. — J. M. UGARTECHEA: **Notas**..., p. 163. — M. L. ALBERTOS: **La Antroponimia**..., p. 396, traduce VERINIA, SALVIANIVS CERTIMIO (rum), que en modo alguno puede admitirse. — J. M. ITURRIZA Y ZABALA: **Historia**..., pp. 188-199. — A. DE MAÑARICUA: **La inscripción**..., p. 71 ss. — J. YBARRA Y BERGE: **Catálogo**..., p. 89. — G. BALPARDA: **Historia**..., p. 24.

13 — Lámina XIII, fig. 7

Museo Histórico de Bilbao. Estela funeraria de Galdácano (Vizcaya), de 0'43 por 0'47 m. En la mitad superior del bloque de arenisca pueden observarse tres figuras en relieve sobre recuadro rehundido. Están ejecutadas en posición frontal, salvo en los pies, que aparecen de perfil.

La figura de la izquierda muestra diáfanamente su sexo masculino, puesto que presenta desnuda la mitad inferior del cuerpo, evidenciándose en ella la existencia de un falo o pene. Su mitad superior parece estar vestida, por cuanto se adivina la existencia de una túnica corta que la cubre. Su menor altura y más débil complexión con respecto a las demás figuras hacen suponer que se trata de un niño o, a lo más, de un adolescente. Mide 0'24 por 0'07 metros.

La figura central es más alta y robusta que la anterior y, como ella, aparece vistiendo una especie de indumentaria corta que no llega a tapar el órgano genital femenino, burdamente representado mediante un simple rehundido ejecutado con la punta del cincel. Carece del brazo izquierdo, olvido de su ejecutor, y conserva el cuello y media cabeza, hasta la altura de los ojos. Mide 0'26 por 0'10 metros.

La figura de la izquierda carece de cabeza y es sólo reconocible por su medio busto derecho. Imposible adivinar el sexo. A juzgar por la altura relativa de los hombros, debió haber sido más corpulenta que la central.

La mitad inferior corresponde al campo epigráfico, en el que se halla grabada la siguiente inscripción, formada por renglones separados por líneas incisas horizontales:

CEMARA C R I

CONERDIANV

FRATRI SVO

Dado el deterioro de las letras, la presente transcripción no aspira a ser más que hipotética, habida cuenta, además, de que los últimos signos del primer renglón son irreconocibles y de que posiblemente está también mutilada en su extremo inferior. No obstante, son seguras las lecturas CEMA... / CON... / FRATRI SVO, en ningún caso CONIVGI SVO, como se ha pretendido (17).

Una interpretación bastante hipotética del texto podría establecerse así: CE(rcia) MARA CERCII F(ilia) CONERDIANV(m) FRATRI SVO...

Traducción : *Cercia Mara, hija de Cercio, de la gentilidad de los Conerdianos, a su hermano...*

17.—M. GOMEZ MORENO: **De Epigrafía**..., pp. 206 y ss., a quien han seguido todos los tratadistas posteriores, sin excepción.

Lámina XII — Estela de Morga (Núm. 12)

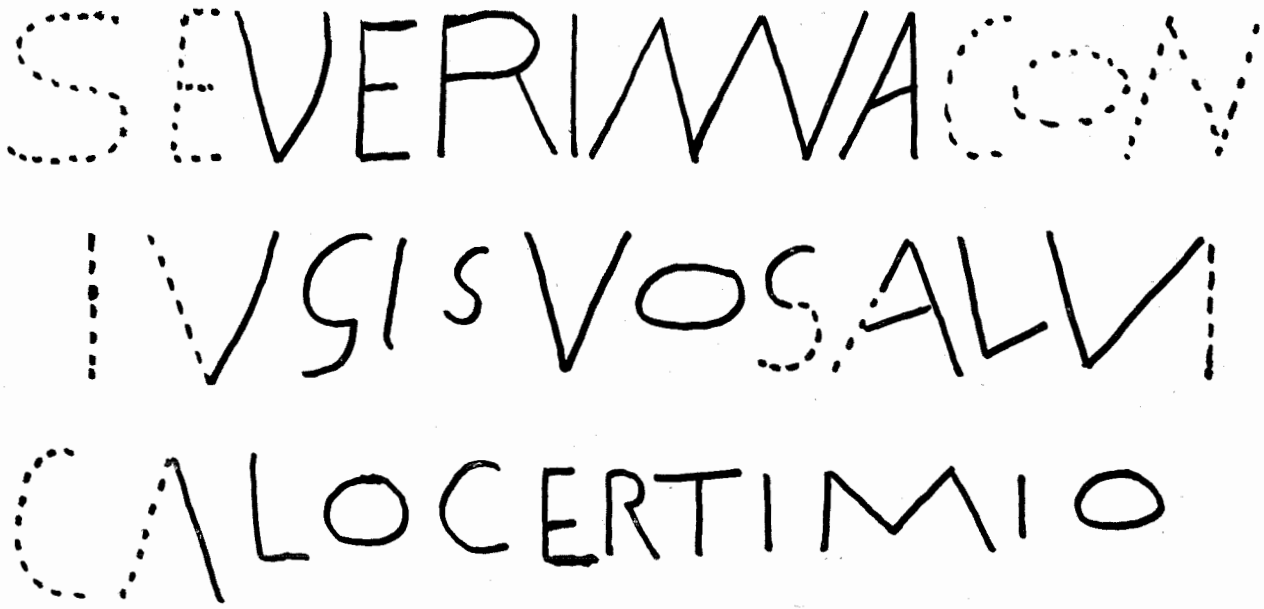


Fig. 6 — Transcripción de la esteja número 12

Lámina XIII — Estela de Galdácano (Núm. 13)

Fig. 7 — Transcripción de la lápida número 13.

La razón de establecer en el primer renglón el nombre en femenino de la dedicante se basaría en el hecho de que parece lógico que, dada la diferencia de sexos y de edad que se observa entre las figuras representadas, sea la hermana la que dedica este recuerdo a su hermano menor, por cuanto en este caso parece tratarse de representaciones de personajes concretos más que de abstracciones propias de las tríadas figuradas en otras estelas, ya que, en nuestra opinión, los personajes representados serían: la dedicante, en el centro, el destinatario, a la izquierda, y el padre, posiblemente de ambos, al que se mencionaría en la filiación, a la derecha.

BIBLIOGRAFIA:

J. M. UGARTECHEA: **Notas**..., p. 158. — I. BARANDIARAN: **Tres Estelas**..., p. 219, acierta en la descripción del sexo de la figura central, aunque sólo lo da como posible. A. MARCOS POUS-R. GARCIA SERRANO: **Un grupo unitario de estelas**..., p. 372. Estos autores siguen sustancialmente a Gómez Moreno, pero fallan en la descripción del sexo de las figuras. — J. M. BLAZQUEZ: **La Estela de Galdácano**..., en «Est. de Arqueol. Alav.», VI, p. 237.

14 — Lámina XIV, fig. 8

Estela de Zaldu, Gordejuela (Vizcaya). Es de arenisca fina, mide 0'90 por 0'45 m. y se encuentra empotrada en una de las paredes del zaguán del Museo Histórico de Bilbao, tras la recomposición de las cuatro partes en las que se había fragmentado.

Pueden distinguirse en ella cuatro partes o frisos ordenados, de arriba abajo, de la siguiente manera:

Primero. — Tres semicírculos o crecientes lunaros, cuyos diámetros miden 0'065 m., 0'09 y 0'065, respectivamente. Dado que los tres crecientes aparecen completos, hacen que dudemos de la creencia de que el bloque ha sido lamido en su parte izquierda, como a primera vista parece lógico pensar.

Segundo. — Entre incisiones paralelas horizontales, separadas entre sí unos 9 cm., aparece la leyenda: D M.

Tercero. — Tres siluetas humanas en relieve, en las que no es reconocible el sexo. Los ojos, boca y nariz se encuentran levemente esbozados mediante incisiones. El cuello es irreconocible. La figura de la izquierda se encuentra partida verticalmente por la mitad y sospechamos que el hecho no se debe a accidente posterior, sino a exigencias de su ejecución original. Miden 0'27 m. de altura y 0'12 de anchura media.

Cuarto. — El campo epigráfico mide 0'40 por 0'40 m. y luce la siguiente inscripción:

LMAME

AE AVAND

P I A XX

Interpretación: L(uciae) MAMEAE AVAND(us) P(onere) I(ussit) A(nnorum) XX.

Traducción : *Avando mandó poner esta lápida en honor de Lucía Mamea, de 20 años de edad.*

La altura de las letras oscila entre 5 y 6 centímetros.

BIBLIOGRAFIA:

M. GOMEZ MORENO: **De Epigrafía**..., p. 206; **Hisp. Ant. Epigr.**, 1, 3, 1950-52, núm. 33. — J. M. UGARTECHEA: **Notas**..., p. 168. — M. L. ALBERTOS: **La Antroponimia**..., p. 396. — I. BARANDIARAN: **Tres Estelas**..., p. 219, quien afirma que esta estela es anepígrafa, salvo el D M inicial. C. GARCIA MERINO: **Población y poblamiento**..., p. 427. G. BALPARDA: **Historia crítica**..., p. 88. — J. DE YBARRA: **Catálogo**..., p. 80.

ABRISQUETA (Arrigorriaga)

En las cercanías de la actual ermita de San Pedro de Abrisqueta (Arrigorriaga) tuvo que haber existido un núcleo romano de habitación, ya que los tres fragmentos, pertenecientes al menos a dos estelas, que actualmente se encuentran incrustados en la pared norte de la referida ermita, así lo sugieren. Además, existe un cuarto documento, una lápida que parece visigótica, que podría constituir el testimonio de la perduración de hábitat en el lugar durante los primeros siglos del Medievo, poblamiento que habría permanecido allí ininterrumpidamente hasta nuestros días, puesto que en la ermita, de traza claramente románica, existen algunos elementos perrománicos, aparte de la estela antes mencionada, consistentes en una ventanilla absidal de arco ultrasemicircular con resabios de estilo mozárabe, o tal vez asturiano.

Como en otros establecimientos vizcainos, no tenemos noticias de que hayan aparecido otros vestigios de antiguas construcciones en aquel sitio. Solamente han llegado hasta nosotros noticias de la existencia de posibles cuevas de habitación en las cercanías, en las que los refugiados de Arrigorriaga, durante la guerra civil, habrían hallado abundantes enterramientos, sin que hayan podido precisársenos otras circunstancias. Nada queda de dichas cuevas en la actualidad, ya que han desaparecido por obra de las palas excavadoras de «Cementos Rezola».

Lámina XIV — Estela de Zaldu, Gordejuela (Núm. 14)

Fig. 8 — Transcripción de la estela número 14

Lámina XV — Fragmento de estela de Abrisqueta, Arrigorriaga (Núm. 15)

Fig. 9 — Transcripción de los fragmentos de estela de la lámina XV

Lámina XVI — Fragmento de estela de Abrisqueta (Núm. 16)

Fig. 10 — Transcripción del fragmento de la lámina 16

Como en casi todos los lugares en que aparecen epígrafes romanos, el actual poblado de Abrisqueta, y es de suponer que también el antiguo, está emplazado en una empinada ladera, a bastante altura con respecto al valle en que se asienta Arrigorriaga. Pese a la ausencia de restos de construcción romano - visigodos, es de suponer que existieron, porque no queremos creer en la posibilidad de que se tratase de una población troglodítica con un edificio al aire libre destinado al culto cristiano.

15 — Lámina XV, fig. 9

Dos fragmentos, posiblemente de la misma estela, hallados en el lienzo interior de una de las paredes de la ermita de San Pedro de Abrisqueta, en Arrigorriaga, al proceder al desencalado de los mismos. Miden 0'27 por 0'25 m. y 0'27 por 0'26, respectivamente. Están ejecutados en arenisca y hasta el momento ha resultado totalmente inviable todo intento por reconstruir una lectura coherente.

A. — *SIMA*

IA SVI

B. — *D C O*

A. L. I. IN

V. IRV. EI

S. T. T. L

Solamente puede interpretarse correctamente la última línea del segundo de los fragmentos: S(it) T(ibi) T(erra) L(evis).

Inédito.

16 — Lámina XVI, fig. 10

En el mismo lugar e idéntica pared que los anteriores, se halla otro fragmento de inscripción ejecutada en un bloque de arenisca de 0'35 por 0'25 cm. Se trata de la parte inferior de un epígrafe, cuyas letras reconocibles son:

V A..... / S. POS

La letra mide 4 cm. de altura y por su aspecto lo mismo puede pertenecer a la época tardorromana que a la visigoda. Unicamente puede interpretarse de manera coherente el vocablo POS(uit). La inscripción presenta el campo epigráfico dividido en frisos horizontales separados por líneas incisas paralelas.

Inédito.

17 — Láminas XVII, XVII-bis y XVII-ter, fig. 11

Bloque de arenisca que hasta hace muy poco tiempo estaba incrustado a la altura del zócalo, en el lado derecho de la puerta de la misma ermita. Mide 0'38 por 0'90 metros, hallándose mutilado en sus dos extremos. El estado de deterioro que ofrecía la decoración de la cara visible, a punto de desconcharse, dada la naturaleza de la roca, nos hizo aconsejar al director del Museo Diocesano y al párroco de Arrigorriaga que extrajeran el bloque de su emplazamiento y lo situasen bajo cubierto, en el interior de la ermita. Nuestro deseo ha tenido pronta satisfacción, dado el entusiasmo de las gentes de Arrigorriaga por sus cosas; y al aislar la piedra, proporcionó ésta la grata sorpresa de ofrecer la cara opuesta también decorada con motivos que, a nuestro entender, son anteriores a los que desde siempre eran visibles en la cara descubierta. Por ello, trataremos de describir ambos lados siguiendo el orden de aparición.

Cara A. — Luce en el centro una cruz griega levemente rehundida en el bloque, de la que penden el alfa y el omega. En el registro inferior debió de haber estado grabado el grueso de la inscripción, que ha desaparecido con el paso del tiempo debido a una erosión secular e implacable. Debajo de la mencionada cruz existen dos X con sendas barras encima, que podrían constituir expresiones numéricas, aunque ello no es seguro y todavía debajo de las mismas creemos leer XAEIR (18), que tal vez podría interpretarse XAIRE. El conjunto hasta aquí descrito, se encuentra enmarcado por un rectángulo al que delimita una cenefa de líneas paralelas puestas en contacto entre sí por otra intermedia y continua en zig - zag.

Cara B. — Su esquema compositivo está orientado en sentido inverso al de la cara A, lo que indica una cronología diferente y el hecho evidente de tratarse de una reutilización, posiblemente en el primero de los casos ,según se dirá. Las incisiones de su decoración son más rudas que las de la cara opuesta y se muestran en dos registros superpuestos enmarcados entre líneas incisas horizontales. El superior ofrece en su parte izquierda un esquemático motivo vegetal, sin duda una palma, y en la derecha, separada de la anterior por una línea incisa vertical, lo que parece un original crismón, orientado perpendicularmente con relación al eje de la mencionada palma. Los trazos de la X(ji) griega son los mismos que forman la

18.—No es este el único caso en que se constata la presencia del saludo paleocristiano XAIRE, dentro del área norteña, puesto que en otra estela de Soto de Cangas de Onís aparece plasmado claramente (J. M. IGLESIAS GIL: **Epigrafía...**, estela 116).

Lámina XVII — Estela de Abriaqueta. Cara visigótica

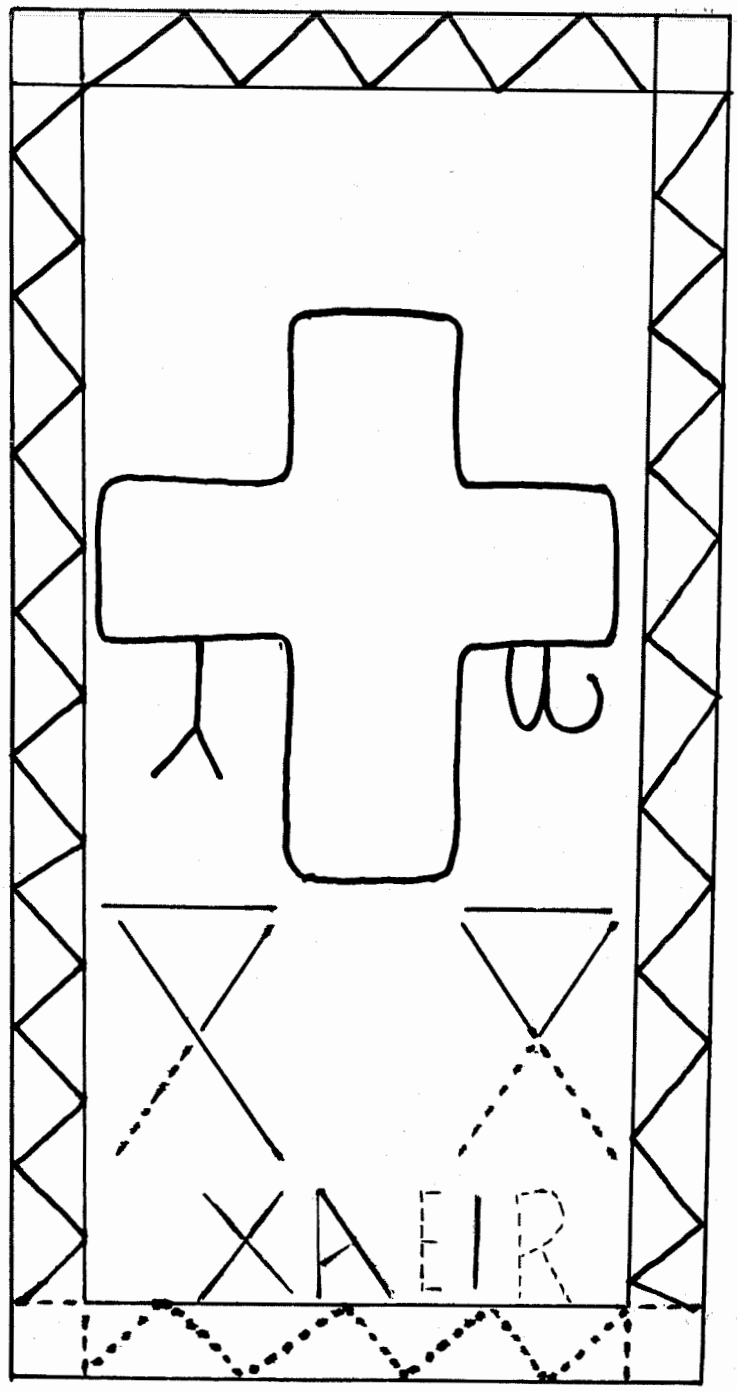


Fig. 11 — Esquema de la estela XVII

Cara B de la estela de Abrisqueta

Otra perspectiva de la Cara B de la estela de Abrisqueta

P(ro), que aparece duplicada al añadírsele dos triángulos en los extremos superiores de las dos líneas que forman la X(ji). Otros seis triangulillos, adosados a las cuatro líneas incisas que delimitan este cuadrante, apuntan en sentido convergente hacia el motivo principal; aunque, si bien se observa, parecen ellos mismos, junto con las líneas a las que se adhieren, formar otras hipotéticas P (ro), lo que demuestra que el grabador quiso jugar reiteradamente con el mismo motivo en este sector de la representación.

El registro inferior presenta una austera cruz aspada, sin duda la X(ji), sobre la que cae perpendicularmente otra línea que posee su remate superior en el registro de arriba, pudiendo observarse que no representa otra cosa que la P, y el conjunto, un clarísimo crismón.

En su momento trataremos de explicar la singularidad de esta decoración, pero podemos adelantar que la naturaleza cristiana, probablemente paleocristiana, del esquema compositivo de esta cara de la estela creemos está fuera de toda duda.

BIBLIOGRAFIA:

M. GOMEZ MORENO: **De Epigrafía**..., p. 206.

18 — Lámina XVIII, fig. 12

Forua. Lápida existente en la actualidad a la puerta de la ermita de la Trinidad. Se trata de un gran bloque de mármol de Ereño de 0'93 por 0'61 por 0'39. Su datación, atendiendo a las características externas, pudiera corresponder a la segunda mitad del siglo I, concretamente a la época flavia. Su estado de conservación es bastante deficiente, siendo varias las letras que han desaparecido. Si no se pone pronto bajo techado acabará por ser destruida toda la inscripción en un plazo de tiempo no demasiado prolongado.

La altura de las letras oscila entre los 6 y los 4 centímetros.

...IVNIO...NLI

I. F. Q. AEMILI

A N O

A N X X V

.....N IARVSF

Interpretación: N(umerio) IVNIO N(umerii) LIBERI F(ilio) Q(uirina) AEMILIANO AN(norum) XXV CN(eus))IARVS F(ecit) (19)

Traducción : *A Numerio Junio Emiliano, hijo de Libero, de la tribu Quirina, de 25 años; lo ejecutó Cneo Iaro.*

BIBLIOGRAFIA:

P. ALZOLA: «Lápida romana de Forua», **Euskalerria**, 1908, XVIII, p. 140. — M. GOMEZ MORENO: **De Epigrafía**..., pp. 209 y ss.. — J. M. UGARTECHEA: **Notas**..., p. 165; **Hisp. Ant. Epigraph.**, núm. 228. — M. L. ALBERTOS: **La Antroponimia**..., pp. 396 y ss., interpreta CN(eus) IARVS, C. GARCIA MERINO: **Población**..., p. 427. — G. BALPARDA: **Historia Crítica**..., pp. 97 y ss. — J. DE YBARRA Y BERGE: **Catálogo**..., p. 92.

19 — Lámina XIX

Estela de Meñaca. Se encuentra en la actualidad haciendo de pie de altar en la ermita de Santa Elena de Ermerando. Es circular, de 0'91 m. de diámetro y 0'30 m. de grosor.

En la cara anterior posee una decoración a base de una doble corona circular, concéntricas y decoradas con sendas cenefas en forma de dientes de sierra, que enmarcan un trisquel sinistrógiro proyectado en un círculo central de 0'32 m. de diámetro. Esmerada ejecución. El canto o borde del disco está recorrido en toda su longitud por dos líneas incisas paralelas separadas entre sí unos 8 cms. En la parte posterior posee idéntica decoración. Sin embargo, el espigón o base para su hincado en el suelo, que Gómez Moreno anota (20) como de unos 0'50 m. de altura, se halla oculto en la actualidad.

BIBLIOGRAFIA:

M. GOMEZ MORENO: **De Epigrafía**..., p. 199. — J. DE YBARRA: **Catálogo**..., p. 58. — F. MARCOS SIMON: **Las Estelas**..., p. 177. — LARREA Y RECALDE: **Contribución al estudio de las estelas discoideas de Vizcaya**, BRSV, fasc. 4, pp. 419-24. — J. M. UGARTECHEA: **Notas**..., p. 166.

20 — Láminas XX, XX-bis y XXI; fig. 13

Doble bloque de arenisca, que actualmente hace de pie de altar en la iglesia de Andramari de Jainko (Vizcaya), en un altozano desde el que se divisa una espléndida panorámica. Lo más probable es que se trate de una estela sepulcral datable en la época romana o visigoda, que desempeñó, con probabilidad,

18-bis.—El bloque marmóreo en que está grabada esta inscripción es de forma cúbica, más propio de un ara que de una lápida funeraria. Sin embargo, tampoco son infrecuentes inscripciones funerarias en monumentos en forma de ara (véase S. PINHO BRANDAO, «Monumento sepulcral», 3-4, 1960.

19.—La lectura LIB es segura, pudiendo completarse como LIBERI, LIBERTI, etcétera.

20.—M. GOMEZ MORENO: **De Epigrafía**..., p. 199.

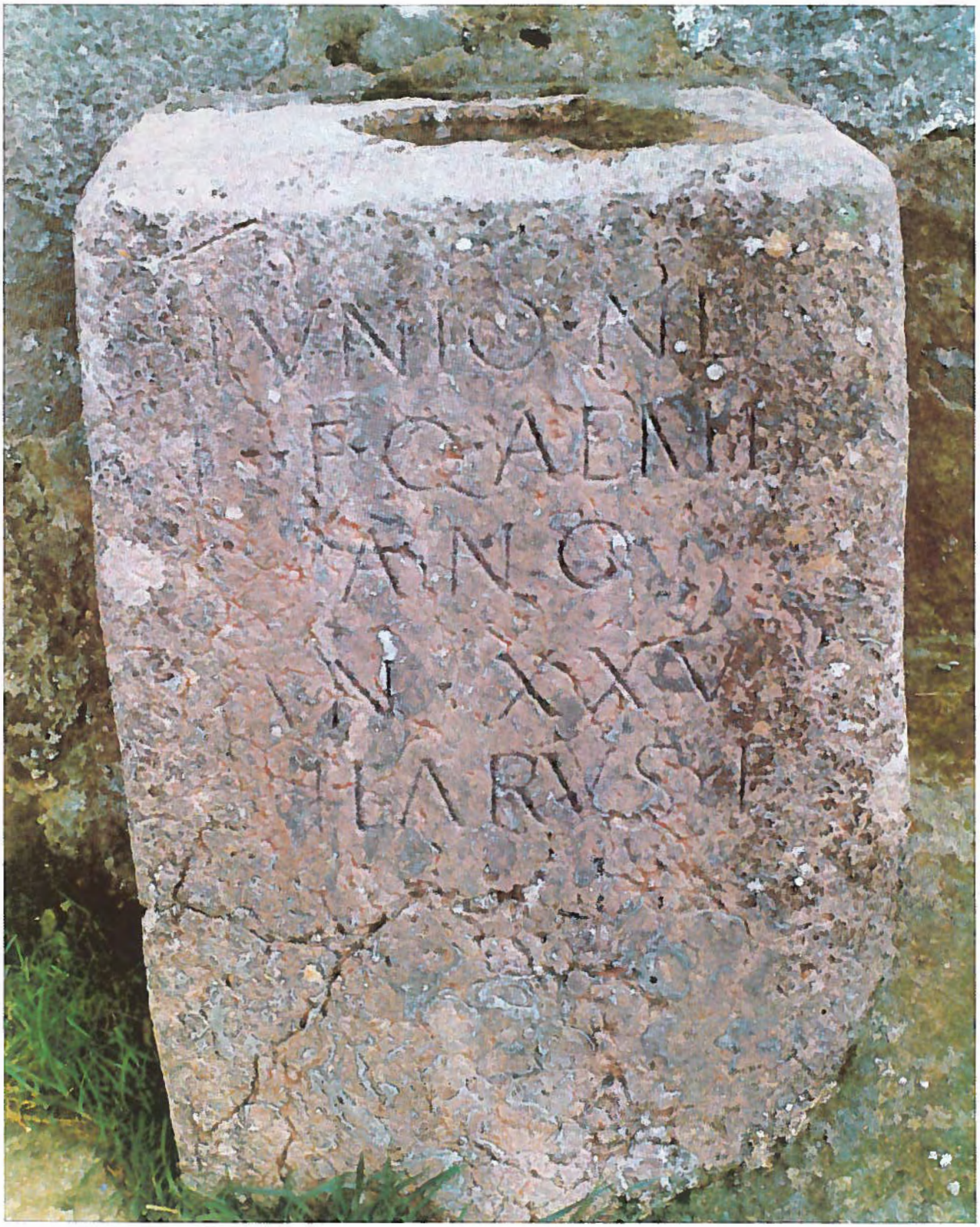


Lámina XVIII — Estela de Forua (núm. 18)

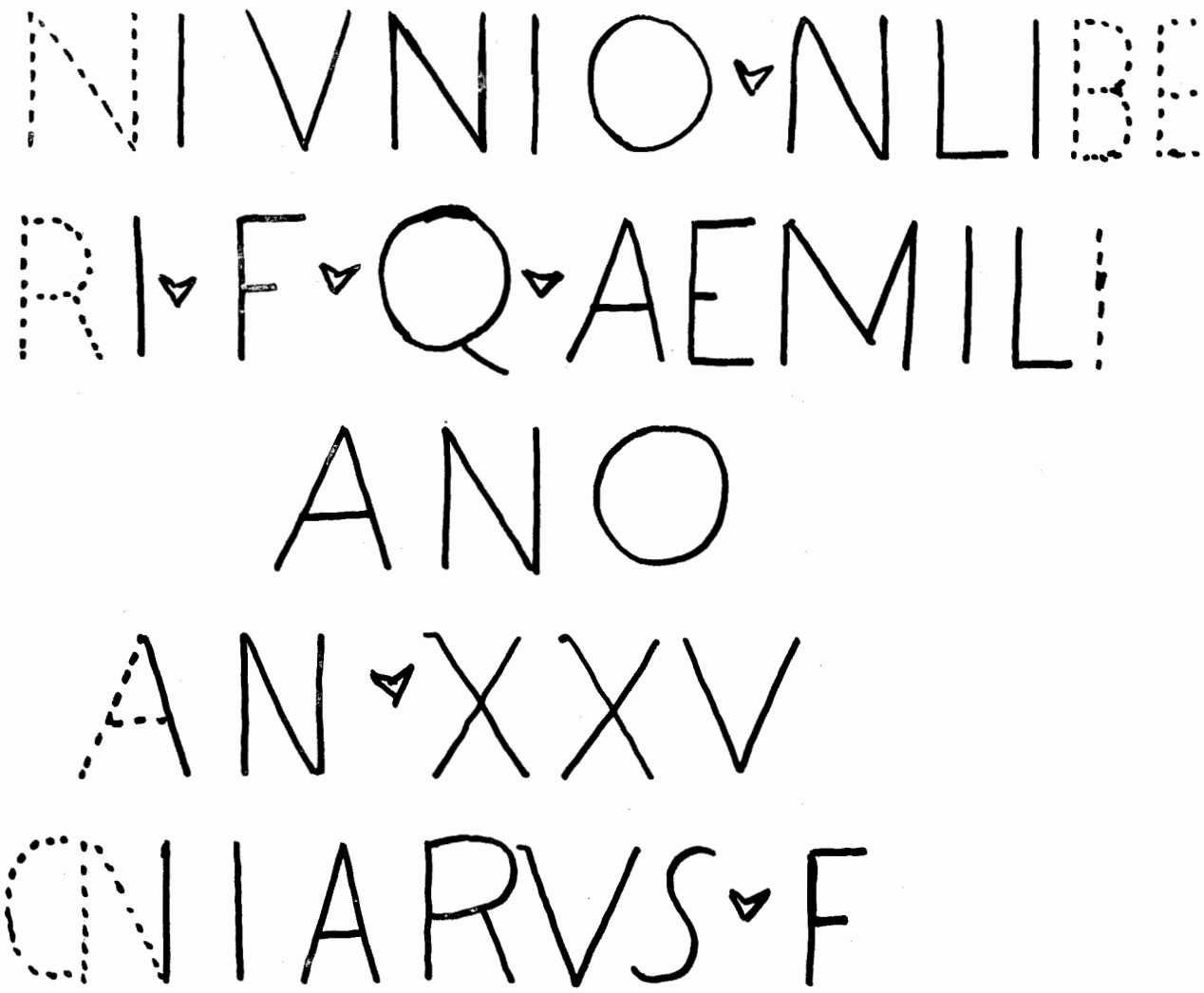


Fig. 12.—Transcripción de la estela número XVIII

Lámina XIX — Estela de Mefiaca (núm. 19)

Lámina XX — Estela de Jalnco (núm. 20). Frente y lado derecho

Lámina XX.bis — Estela de Jainko. Cara anterior

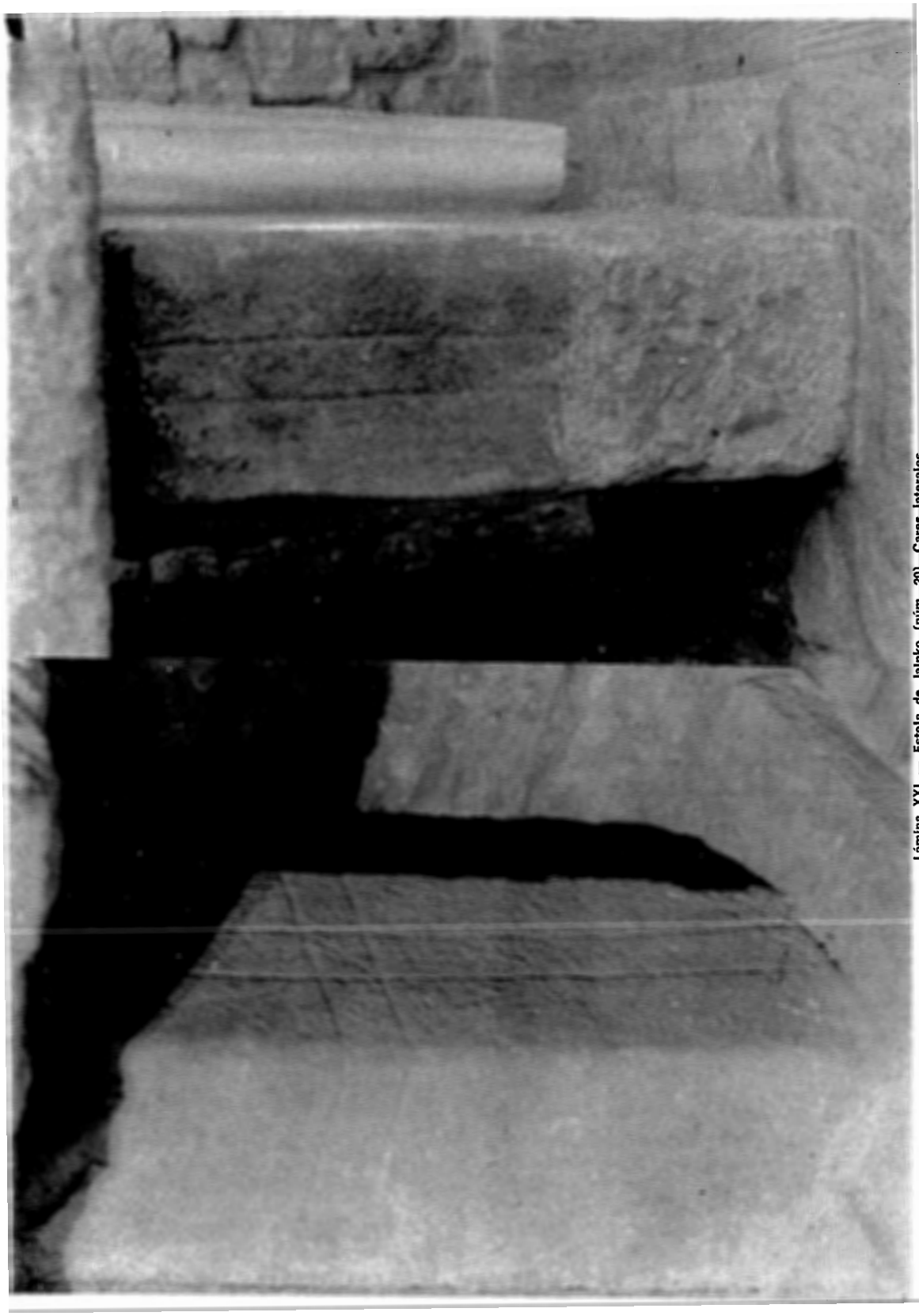


Lámina XXI — Estela de Jainko (núm. 20). Caras laterales

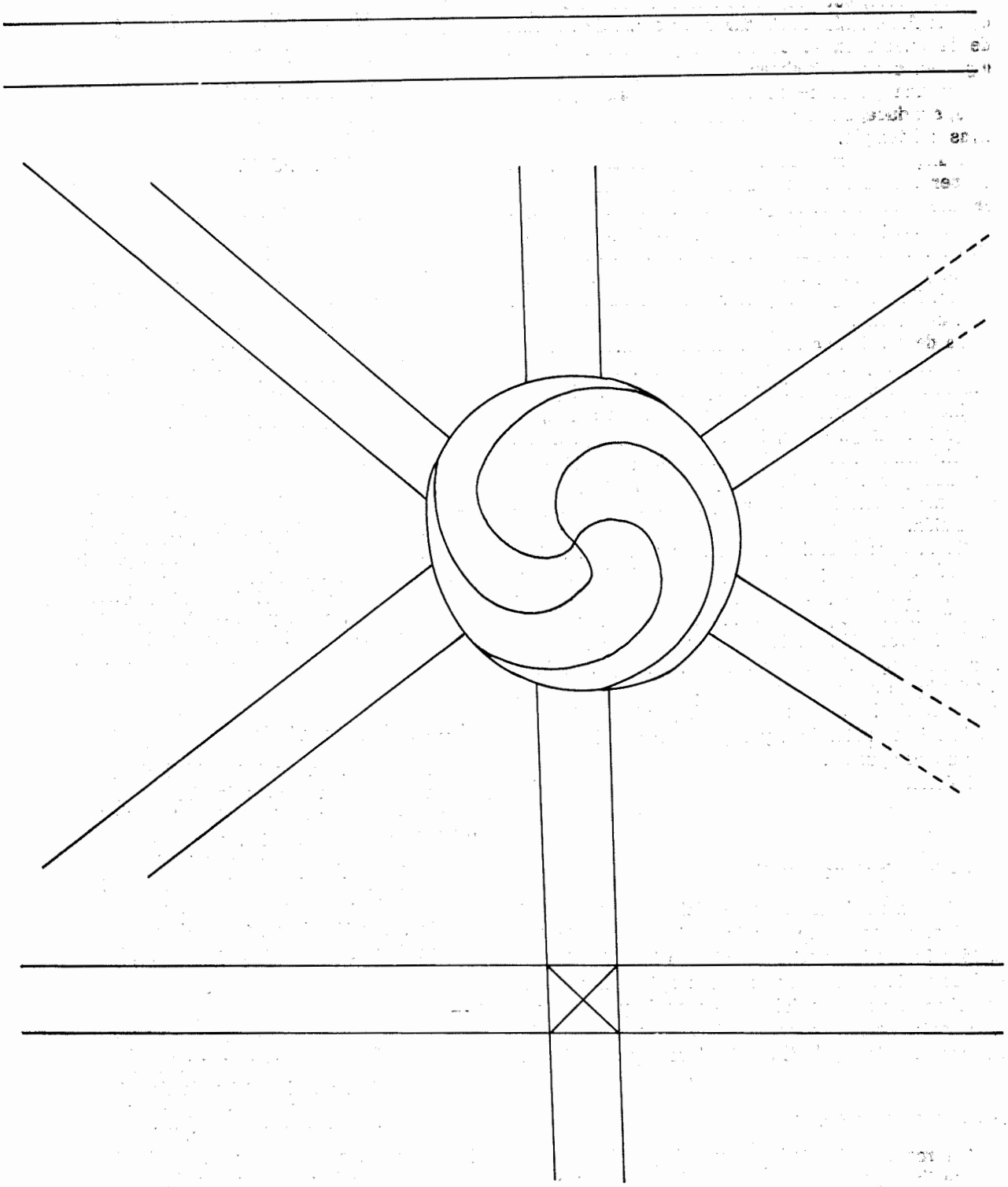


Fig. 13 — Esquema de la estela número 20

posteriormente la función que en la actualidad le está encomendada, esto es, la de hacer de tenante o pie de altar. Fue hallada al realizar las obras de reforma de la iglesia en el sector del presbiterio, en un lugar en donde actualmente se ha dejado al descubierto una punta de roca natural aflorante, respetada, sin duda, a lo largo de todas las fases constructivas del templo.

Aunque se trata de dos bloques diferentes, han de ser considerados unitariamente a causa de que es uno solo el motivo grabado en su cara anterior. Ambos bloques forman un conjunto trapezoidal de 0'78 m. de altura por 0'56 y 0'62 m. en sus bases mayor y menor, respectivamente, así como 0'26 m. de grosor. En su ángulo superior derecho es visible un gran desmoche.

La decoración de la cara anterior consiste en una gran cruz aspada, cuyos brazos unen los ángulos situados en diagonal, interrumpiéndose en el punto de intersección para unirse a un símbolo astral, un trisquel dextrógiro que, indudablemente, representa al Sol. Otra barra horizontal del mismo grosor, 6 cm., formada por líneas incisas paralelas, completa el esquema decorativo de esta poco frecuente representación.

En la cara lateral derecha luce una cruz latina, formada asimismo por líneas paralelas incisas, separadas, a su vez, por 8 cm., cuyos brazos mayor y menor miden 0'78 por 0'27 m. El cuadradito resultante de la intersección de los dos brazos está marcado por dos diagonales que se cortan en aspa. El lado izquierdo se encuentra recorrido, asimismo, por una banda vertical de 0'46 m., formada por líneas incisas de la misma naturaleza y separación que las de la cruz de su opuesta.

Inédita.

II — Inscripciones votivas

Existe una solamente dentro del ámbito territorial vizcaino. En contraste con la casi totalidad de las lápidas funerarias, pertenece al Alto Imperio. El porqué de tanta escasez en lo que a epígrafes votivos se refiere no nos es del todo conocido y ofrece un vivo contraste con respecto a la relativa abundancia de áreas próximas, como son la alavesa y la aquitana.

21 — Lámina XXII, fig. 14

Ara romana ejecutada en un bloque de mármol rojo de Ereño, de 0'91 por 0'43 m. Se conserva en la actualidad en el pórtico de la iglesia parroquial de Forua. Está dedicada a la divinidad local IVILIA. Su texto es como sigue:

IVILIAE SACRVM
M CAECILIVS MON
TANVS PRO SALV
TE FVSCI FILI
SVI POSVIT
QVNO. FECIT.

La última palabra entre *hederae.*

Interpretación: IVILIAE SACRVM M(arcus) CAECILIVS MONTANVS PRO SALVTE FVSCI FILI SVI POSVIT QV(intius) NO(vatianus) FECIT.

Traducción : *Consagración a IVILIA. La realiza Marco Cecilio Montano por la salud de su hijo Fusco. Ejecutó el epígrafe Quintio Novatiano.*

BIBLIOGRAFIA:

M. GOMEZ MORENO: **De Epigrafía**..., pp. 209-210, lee QVNO en lo que se refiere al nombre del ejecutor. — F. FITA: **Bol. RAHist.**, XLIX, p. 421, lee RAIVS en vez de QVNO. — J. M. UGARTECHEA: **Notas**..., p. 164: **H. Ant. Epigraph**, núm. 229. — M. L. ALBERTOS: **La Antroponimia**... p. 400, está de acuerdo con la lectura QVNO. — J. C. ELORZA: **Religiones**..., p. 417 y ss. — G. BALPARDA: **Historia crítica**..., p. 96. — D. DE AREITIO: **Euskalerria**, 15, octubre 1906; J. DE YBARRA Y BERGE: **Catálogo**..., p. 92.

III — Epígrafes viarios

Son escasos. La casi totalidad de los mismos pertenecen a la vía que iba de *Pisoraca* a *Flaviobriga*, cruzando el sector occidental de la actual provincia de Vizcaya. Son, en total, cuatro documentos, no todos con garantías de autenticidad, como se verá.

El otro testimonio consiste en una inscripción sobre roca, hoy desaparecida, que conmemoraba, sin duda, la ejecución de un tramo de vía romana o la apertura de uno de sus pasos difíciles. Veamos.

22 —

Gregorio Balparda (21), citando al P. Henao (22), testifica que: «En el Señorío de Vizcaya, en el camino Bilbao a Gatica, en el distrito de Axpolueta, al pie de una gran peña por la parte que cae al camino, hay unas letras de antigüedad romana. Echase de ver que abierta a pico, se pasa por en medio de dos bien cerradas peñas: la una muy alta, la otra, en la cual

21.—G. BALPARDA: **Historia crítica**..., pp. 92 y ss.
22.—P. HENAO: Av. Ants. C.ª, II, 123.

Lámina XII — Ara de Forua

I VILIAE SACRVM
M CAECILIVS MONTANVS PRO SALVTE FVSCI FILI
SVI POSVIT
QVNO FECT

Fig. 14 — Transcripción del ara de la lámina XXII

están las letras, no tanto. Por la parte que no es camino corre un apresurado arroyuelo, también encañado por las quebraduras de aquellos peñascos, que con su agua mueven dos molinos en aquel sitio. El letrero dice: VECVNIENSES HOC MVNIERVNT. No es fácil acertar qué gente sea ésta. Si de la igualdad de nombres hemos de valernos, serían los de Begoña, porque aunque ahora el término de esta anteiglesia está muy distante de Azpolueta, oí a algunos que se extendía íntegramente aún hasta Sondica». Hübner la considera sospechosa, pero, a la vista del relato de Balparda y del cúmulo de datos verosímiles que transmite, creemos que habrá que darla ciertamente como auténtica, aunque perdida.

BIBLIOGRAFIA:

J. M. UGARTECHEA: **Notas**..., p. 166. — G. BALPARDA: **Historia crítica**..., pp. 92 y ss. — P. HENAO, Av. Ants. C.ª II, 123 (Cita de Balparda).

23 — Lámina XXIII

Miliario de Domiciano del Alto de las Muñecas. Sólo queda del mismo un fragmento de la mitad superior, por lo que la inscripción aparece incompleta. Fue encontrado en mayor de 1914 en el puerto de Las Muñecas, haciendo de mojón terminal entre las provincias de Vizcaya y Santander, según nos han comunicado de viva voz. Existe, por lo tanto, fundado motivo para que lo incluyamos entre los epígrafes vizcainos, aunque actualmente se encuentre expuesto sobre un basamento en la plaza de Otañes. Es de arenisca y mide 0'61 m. de altura por 0'49 m. de diámetro.

Pertenece al año 85 d.C., a juzgar por el consulado del emperador. El módulo de las letras es de 6/7 cm. por término medio.

.....AN.....IVI VESP. F
.....G G E R.....
MAX TRIB POTEST II
.....C O S XI D E S G. XII
.....SORIAE POTESTATIS.....
.....TATE CORRVTAS
.....PONTES REFEC

Interpretación:

[IMP(eratori) DOMITI]AN[O CAES(ari) D]IVI VESP(asiani) F(ilio) [VESPASIANO AV]G(usto) GERM(anico) MAX(imo) TRIB(unicia) POTEST(ate) II [P(atri) P(atriae) IMP(eratori) VIII] CO(n)S(uli) XI DESIG(nato) XII [CEN]SORIAE POTESTATIS [VIAS VETUS]TATE CORRVPTAS [ATQVE] PONTES REFEC(it)...

Traducción : *Al Emperador César Domiciano, hijo del divino Vespasiano, Vespasiano Augusto, Germánico Máximo, investido de la potestad tribunicia por segunda vez, padre de la patria, emperador por...? vez, con la undécima potestad consular y ya designado para la XII, investido también de la potestad de censor. Rehizo las vías deterioradas por el paso del tiempo, así como los puentes* (23).

Lástima que se ofrezca mutilado, porque en la parte perdida posiblemente se contenían interesantes datos acerca del número de la milla, nombrándose también, posiblemente, al gobernador provincial del momento.

BIBLIOGRAFIA:

J. M. SOLANA: «El Miliario del **Imperator Caesar Domitianus Augustus.** Aportación al estudio de la vía Pisoraca-Flaviobriga», **Durius,** IV, 1974; **Autrigonia Romana.** Valladolid 1978; **Floviobriga (Castro Urdiales). Altamira,** XL, 1976-77, p. 19.

24 — Lámina XXIV, fig. 16

Miliario denominado de «El Berrón», aparecido en realidad en Santecilla, pueblo de la provincia de Burgos, situado en las proximidades de la de Vizcaya.

Es de arenisca, de 2 m. de altura y 0'50 m. de diámetro. En la actualidad se encuentra en el Museo Histórico de Bilbao. El módulo de las letras oscila en torno a los 5 cm.

23.—J. M. SOLANA: **Flaviobriga**..., p. 19, ofrece una interpretación basada en sus propias observaciones y en una fotografía de Martínez Caso-López, que data posiblemente de 1928, versión con la que no nos mostramos de acuerdo en algunos detalles, aunque ello pueda ser discutible. Sea el primero de ellos que nos parece que en el primer renglón, antes de CAES(ari), hay que leer el nombre de DOMITIANO, y VESPASIANO en la segunda línea. Por otra parte, el numeral II, que sigue a TRIB POT, no admite duda alguna, si bien, en rigor, tendría que ser V̅. Finalmente, tampoco juzgamos que resulte imprescindible traducir en nominativo el texto en cuestión, pese al REFEC(it) del final, tal como ocurre con los miliarios de Maximino de Avellaneda y El Berrón, que pese a poseer el texto en dativo, aparecen al final como restauradores de la vía en cuestión, por medio de la expresión RESTITVERVNT. Solana transcribe así:

CAESAR DIVI VESP F
DOMITIANVS AVG GER
PONT MAX TRIB POTES
P P COS XI DESIGN XII
CENSORIAE POTES
TATE CORRVP
ATQUE PONTES REF.

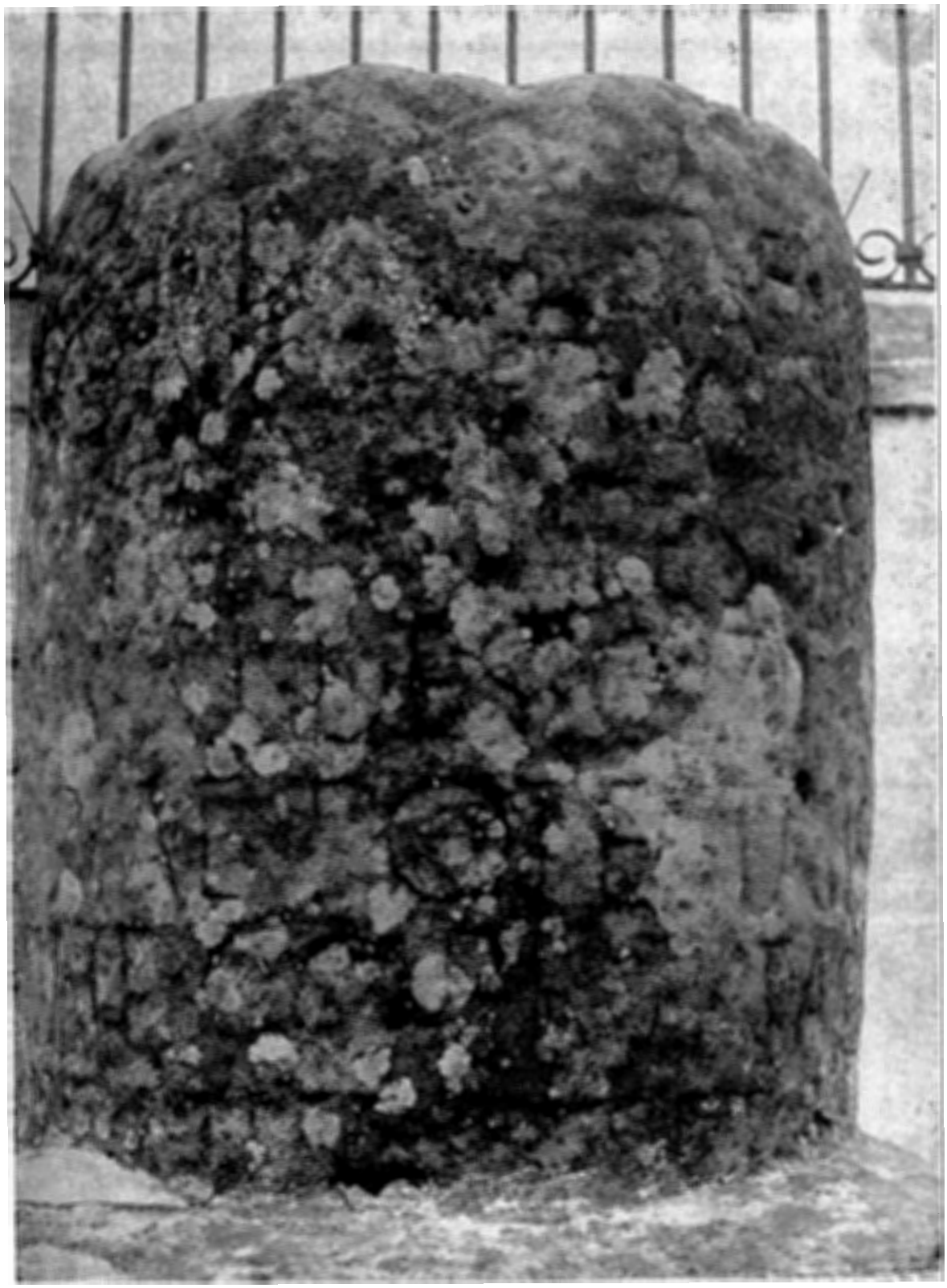
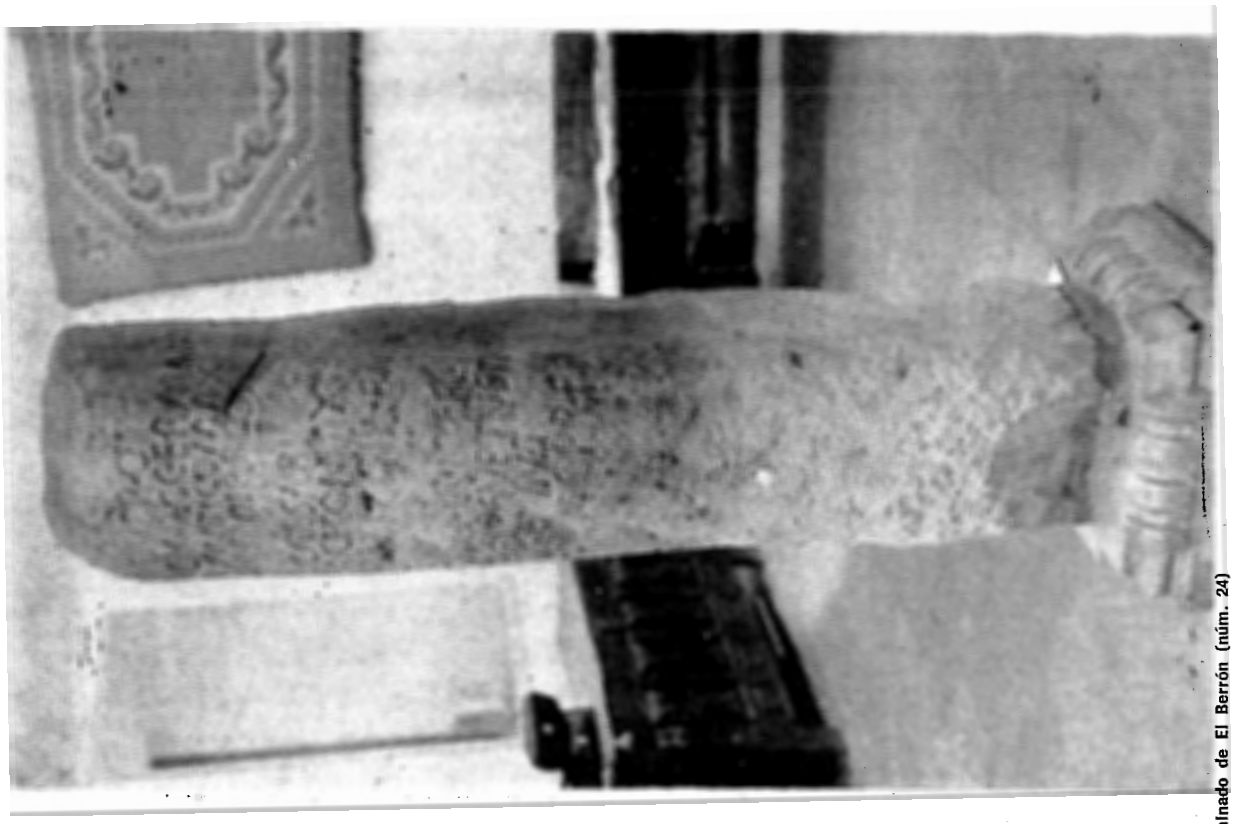


Lámina XXIII — Miliario de Domiciano (núm. 23)

IMPDOMITIANOCAESDIVI VESPF
VESP AVG GERMANICO
MAX TRIB POTESTII
P P IMP VIII COS XI DESIG XII
CENSORIAE POTESTATIS
VIAS VETVSTATE CORRVPTAS
ATQVE PONTES REFEC

Fig. 15 — Transcripción del miliario de la lámina XXIII



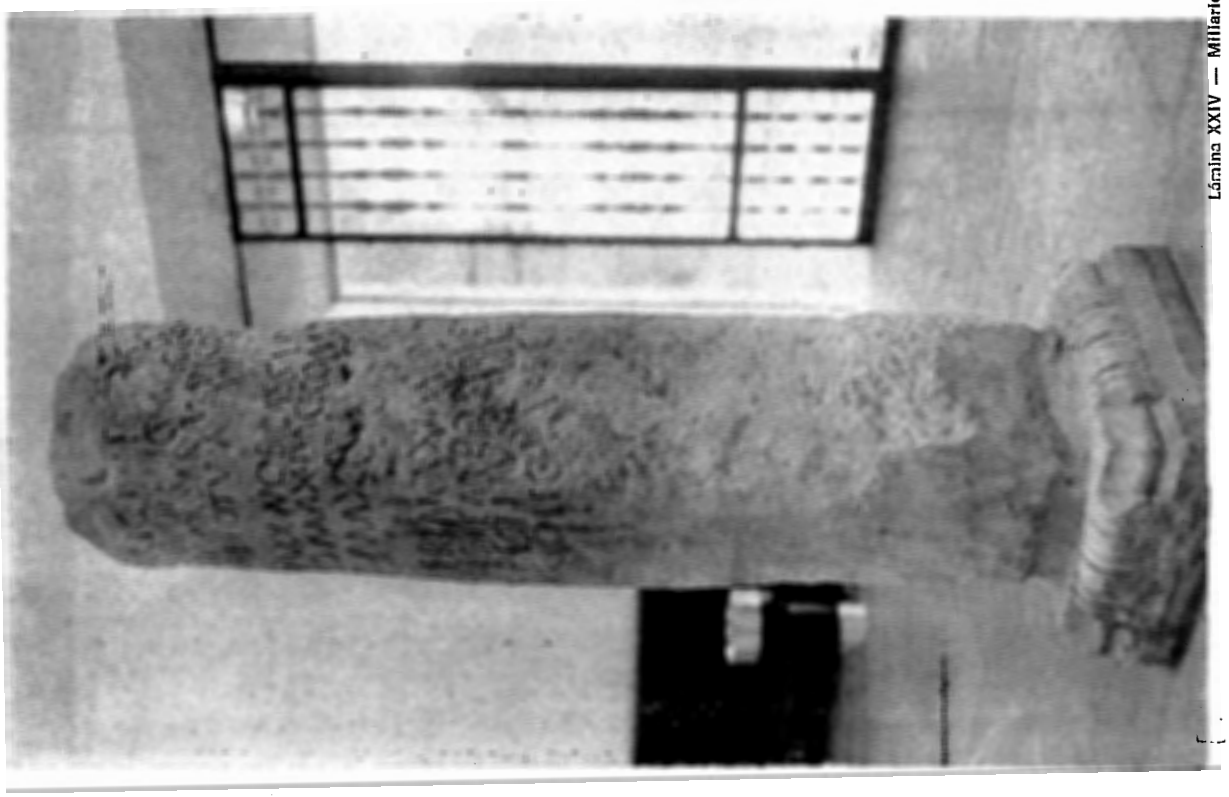


Lámina XXIV — Miliario denominado de El Berrón (núm. 24)

IMP CAESARI G IVLIO VERO
MAXIMINO PIO FELICI AVG GERMANICO
MAX·DACICO MAX·SARMATICO MAX
PONT MAX TRIB POT V IMP VII PP COS
PROCOS
CIVLIO VERO MAX·NOB CAESARI
GERMANICO MAX·DACICO MAX
SARMATICO MAX·PRINCIPII VENTVTIS
FIL DN
IMP CIVLI VERI MAXIMINI PFEL·AVG.
VIAS ET PONTES TEMPORE VETVSTATIS
CONLAPSOS RESTITVER VNT
CVRAN Q DECIO LEG AVGG PR PR C·V.

Fig. 16 — Transcripción del mijiario de la lámina 24

IMP CAESARI G IVLIO VERO

MAXIMINO PIO FELICI AVG GERMANICO

MAX. DACICO MAX. SARMATICO MAX.

PONT MAX TRIB POT V̄ IMP VII PP COS

PROCOS

C IVLIO VERO MAX. NOB CAESARI

GERMANICO MAX. DACICO MAX.

SARMANTICO MAX. PRINCIPI IVENTVTIS

FIL DN

IMP C IVLI VERI MAXIMINI P FEL. AVG.

VIA ONTES TEMPORE VETVSTATIS

CONLAPSOS RESTITVERVNT

CVRAN Q DECIO LEG AVGG PR PR C. V.

Interpretación: IMP(eratori) CAESARI G(aio) IVLIO VERO MAXIMINO PIO FELICI AVG(usto) GERMANICO MAX(imo) DACICO MAX(imo) SARMATICO MAX(imo) PONT(ifici) MAX(imo) TRIB(unicia) POT(estate) V IMP(eratori) VII P(atri) P(atriae) CO(n)-S(uli) PROCO(n)S(uli).

C(aio) IVLIO VERO MAX(imo) NOB(ilissimo) CAESARI GERMANICO MAX(imo) DACICO MAX(imo) SARMATICO MAX(imo) PRINCIPI IV(V)ENTVTIS FIL(io) D(omini) N(ostri) IMP(eratoris) C(ai) IVLI VERI MAXIMINI (Pii) FEL(icis) AVG(usti). VIA[S ET P]ONTES TEMPORE VETVSTATIS CONLAPSOS RESTITVERVNT CVRAN(te) Q(uinto) DECIO LEG(ato) AVGG(ustorum) PR(o) PR(aetore) C(larisimo) V(iro)

Traducción : *Al Emperador César Caio Julio Vero Maximino Pío, Feliz, Augusto, Germánico Máximo, Dácico Máximo, Sarmático Máximo, Pontífice Máximo, con la potestad tribunicia por quinta vez, emperador por VII vez, Padre de la Patria, Cónsul, Procónsul.*

A Caio Julio Vero Máximo Nobilísimo César Germánico Máximo, Dácico Máximo, Sarmántico Máximo, Príncipe de la Juventud, hijo de nuestro señor el Emperador Caio Julio Vero Maximino Pío Feliz Augusto. Restauraron las vías y puentes deteriorados por el paso del tiempo, estando al frente del gobierno (de la provincia) Quinto Decio Legado de los Augustos, Propretor, esclarecido varón.

BIBLIOGRAFIA:

A. TRUEBA: **Resumen descriptivo e histórico del M. N. y M. L. Señorío de las Antigüedades de Vizcaya.** Bilbao 1872; G. HENAO: **Averiguaciones de las Antigüedades de Cantabria.** Salamanca 1689, II, p. 126. — M. DE LOS HEROS: **Historia de Valmaseda,** Bilbao 1926. — B. TARACENA - A. FERNANDEZ DE AVILES: **Memoria de las excavaciones del Castro de Navárniz.** Madrid 1945; CIL, II, 4886. F. FITA: **Inscripciones romanas del valle de Otañes,** BRA Hist., LIII, pp. 454-68. — J. GONZALEZ ECHEGARAY: **Los Cantabros,** Santander 1966, p. 323. — A. AGUIRRE: **Materiales arqueológicos de Vizcaya,** Bilbao 1955, pp. 185-187. A. CEAN BERMUDEZ: **Sumario de las Antigüedades Romanas que nay en España,** Madrid 1832, p. 185. — J. M. FERNANDEZ: **Epigrafía en Autrigonia,** Altamira 1965, p. 202. I. M. SOLANA: **Flaviobriga (Castro Urdiales),** tirada aparte de «Altamira», 1977, p. 202. — J. A. ABASOLO: **Comunicaciones de la Epoca Romana en la provincia de Burgos,** Burgos 1975, p. 191. — A. RODRIGUEZ COLMENERO - M. LOPEZ ROJO: «Nuevos Miliarios de la vía Pisoraca-Castro Urdiales aparecidos en Vizcaya», **Kobie,** IX, 1979, p. 209 ss.

25 — Lámina XXV, fig. 17

Miliario de Avellaneda. La casualidad, aliada con el interés que don Emilio Reina, alcalde de Sopuerta, demuestra por las cosas de su pueblo, hizo que pudiese recuperarse para la historia en el mes de abril de 1978 el interesante epígrafe del que vamos a ocuparnos. Al parecer, yacía abandonado en una de las esquinas del frontón de Valmaseda, a donde fuera llevado hace muchos años ya desde su emplazamiento originario, en el límite entre los dominios de Valmaseda y Sopuerta, en donde, al parecer, servía de mojón terminal. Traído de nuevo por el alcalde a su lugar de origen, se le emplazó a cubierto bajo el porche de la ermita del Angel, contigua a la Casa de Juntas de Avellaneda.

Se trata de una columna de arenisca imperfectamente cilíndrica, con desmoches de ejecución y descuidada técnica de labra. La inscripción, que hubo de adaptarse a las irregularidades de la superficie, se conserva en deficiente estado. Mide 1'74 m. de altura y posee unos diámetros de 0'49 y 0'40 m. en sus bases mayor y menor, respectivamente. El módulo de las letras oscila entre los 4 y los 8 cm.

Lámina XXV — Millario de Avellaneda (núm. 25)

IMP CÆSARI GIVLIO VERO
MAXIMINO PIO FELICI AVG GERMANICO
MAX DACICO MAX SARMATICO MAX
PONT MAX TRIB POT V IMP VII PP
P COCOS
CIVLIO VERO MAX NOB CÆSARI
GERMANICO MAX DACICO MAX
SARMATICO MAX PRINCIPI IVENTVTIS
FIL DN
IMP GIVLI VERI MAXIMINI P FEL· AVG
VIAS ET PONTES TEMPORE VETVSTATIS
CONLAPSOS RESTITVERVNT
CVRANTE Q DECIO LEG A VGG PR PR C V

Fig. 17 — Transcripción del miliario de Avellaneda

IMP CAESARI G IVLIO RO

MAXIMINO PIO FELICI A ERMANICO

DAX DACICO MAX S RMATICO MAX

PONT MAX TRIB POT IMP VII PP

PCOCOS

C IVLIO VERO MAX NOB CAESARI

GERMANICO MAX DACICO MAX

SARMATICO MAX PRINCIPI IVENTVTIS

FIL DN

IMP G IVLI VERI MAXIMINI P FEL. AVG

VIA ONTES TEMPORE VETVSTATIS

CONLAPSOS RESTITVERVNT

CVRAN Q DECIO LEGA VGG PR PR C. V.

Interpretación: IMP(eratori) CAESARI G(aio) IVLIO [VE]RO MAXIMINO PIO FELICI A[VGG]ERMANICO MAX(imo) DACICO MAX(imo) [SA]RMATICO MAX(imo) PONT(ifici) MAXIMO TRIB(unicia) POT(estate) [V] IMP(eratori) VII P(atri) P(atriae) P(ro)CO(nsuli) CO(n)S(uli).

C(aio) VERO MAX(imo) NOB(ilissimo) CAESARI GERMANICO MAX(imo) DACICO MAX(imo) SARMATICO MAX(imo) PRINCIPI IVENTVTIS FIL(io) D(omini) N(ostri) IMP(eratoris) G(ai) IVLI VERI MAXIMINI P(ii) FEL(icis) AVG(usti) VIA[AS ET P]ONTES TEMPORE VETVSTATIS CONLAPSOS RESTITVERVNT CVRAN(te) Q(uinto) DECIO LEG(ato) AVGG(ustorum) PR(O) PR(aetore) C(larisimo) V(iro).

Traducción : *Al Emperador Caio Julio Vero Maximino Pío, Feliz, Augusto, Germánico Máximo, Dácico Máximo, Sarmático Máximo, Pontífice Máximo, con la potestad tribunicia por quinta vez, con la potestad imperatoria por séptima vez, Padre de la Patria, Procónsul, Cónsul.*

A Caio Julio Vero Máximo César Nobilísimo, Germánico Máximo, Dácico Máximo, Sarmático Máximo, Príncipe de la Juventud, hijo de nuestro señor el Emperador Caio Julio Vero Maximino Pío Feliz, Augusto. Restauraron las vías y los puentes deteriorados por el paso del tiempo, siendo responsable Quinto Decio Legado de los Augustos, Propretor, esclarecido Varón.

BIBLIOGRAFIA:

Noticias acerca de su existencia en J. DE YBARRA: **Catálogo**..., p. 75. — J. M. SOLANA: **Flaviobriga**..., p. 26. A. RODRIGUEZ COLMENERO Y M. LOPEZ ROJO: **Nuevos miliarios**..., p. 210 y ss. Posterormente mencionado en nuestra obra: **Augusto e Hispania**..., pp. 123-125.

26 — Lámina XXVI, fig. 18

Falso (?) miliario de Ocharan, Zalla. Fue hallado por nosotros en el jardín del chalet de los Gardoqui, en donde todavía permanece. Fue con motivo del estudio del epígrafe anterior como llegamos al descubrimiento del presente documento, que primero hemos publicado como auténtico (24) y después, tal vez mejor informados, hemos desechado como falso (25). Las razones para una y otra postura las aduciremos en su lugar, cuando realicemos el estudio de síntesis.

Sus medidas coinciden, a grandes rasgos, con las del de Avellaneda, del que parece ser una fiel imitación. Excelente estado de conservación.

IMP CAESARI G IVLIO VERO

MAXIMINO PIO FELICI AVG GERMANICO

[M]AX DACICO MAX SARMATICO [M]AX

PONT MAX TRIB POT V IMP. VII P[P]

PCOCOS

G IVLIO VERO MAX NOB CAESARI

GERMANICO MAX DACICO MAX

SARMATICO MAX P NCIPISENTVTIS

[FIL D]N.

IMP G IVLI VERI MAXIMINI P FEL. AVG.

VIA[S ETP]ONTES TEMPORE VETVSTATIS

COLAPSOS RESTITUVERVNT

CVRAN Q DECIO LEGA VGG PR PR C V

24.—A. RODRIGUEZ COLMENERO - M. LOPEZ ROJO: **Nuevos miliarios**..., pp. 210 y ss.

25.—A. RODRIGUEZ COLMENERO: **Augusto e Hispania**..., pp. 122-123.

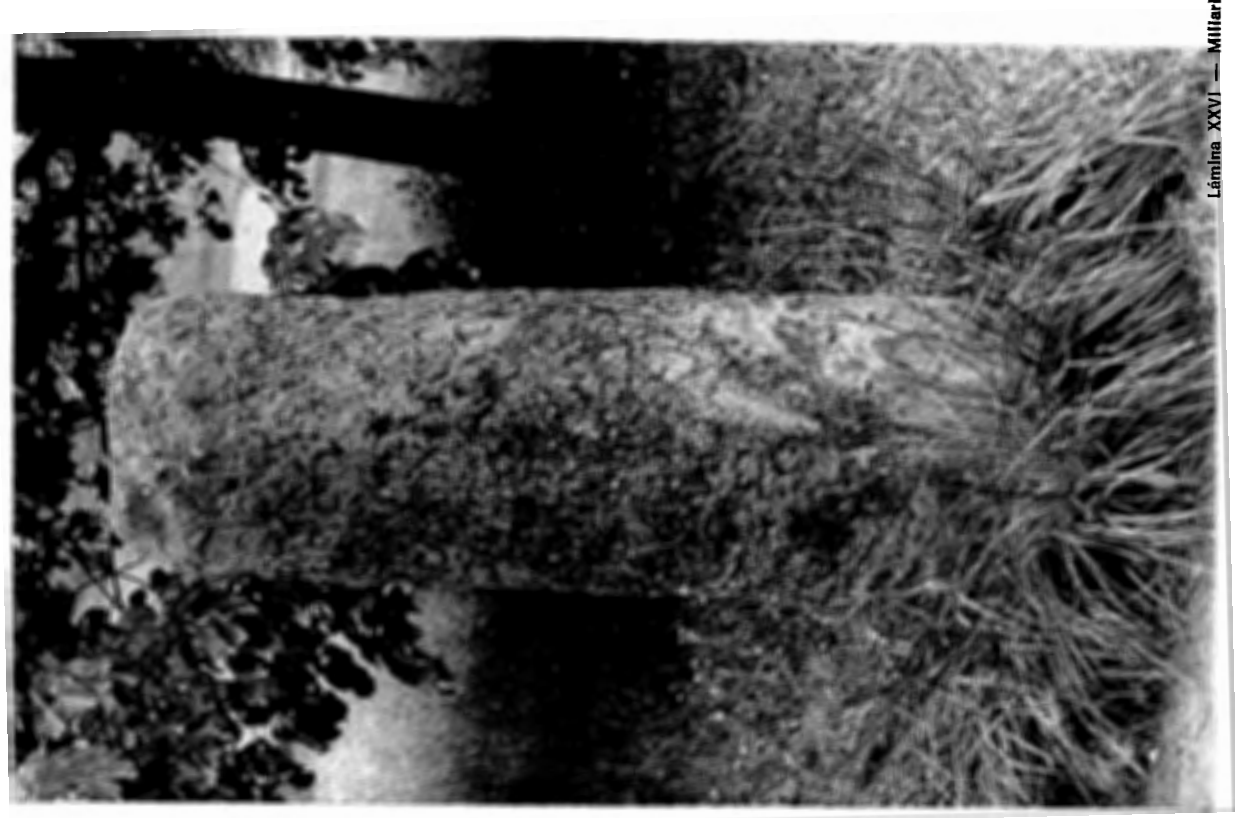


Lámina XXVI — Miliario de Ocharan (núm. 26)

IMP CAESARI GIVLIO VERO
MAXIMINO PIO FELICI AVG GERMANICO
MAX DACICO MAX SARMATICO MAX
PONT MAX TRIB POT V IMP VII P P
P COCOS
GIVLIO VERO MAX NOB CAESARI
GERMANICO MAX DACICO MAX
SARMATICO MAX P NCIP ISENTVTIS
FIL DN
IMP GIVLI VERI MAXIMINI P FEL AVG.
VIAS ET PONTES TEMPORE VETVSTATIS
CONLAPSOS RESTITVERVNT
CVRANTE Q DECIO LEGA VGG PR PR CV

Fig. 18 — Transcripción del miliario de la lámina XXVI

Interpretación: IMP(eratori) CAESARI G(aio) IVLIO VERO MAXIMINO PIO FELICI AVG(usto) GERMANICO MAX(imo) DACICO MAX(imo) SARMATICO MAX(imo) PONT(ifici) MAX(imo) TRIB(unicia) POT(estate) V IMP(eratori) VII P(atri) P(atriae) P(RO)-CO(nsuli) CO(n)S,uli) G(aio) IVLIO VERO MAX(imo) NOB(ilisimo) CAESARI GERMANICO MAX(imo) DACICO MAX(imo) SARMATICO (MAX(imo) P[RI]NCIPI S?NTVTIS [FIL(io) D(omini)] N(ostri) IMP(eratoris) G(ai) IVLI VERI MAXIMINI P(ii) FEL(icis) AVG(usti) VIA[S ET P]ONTES TEMPORE VETVSTATIS CONLAPSOS RESTITVERVM CV(rante) Q(uinto) DECIO LEG(ato) AVGG(ustorum) PR(o) PR(aetore) C(larisimo) V(iro)

Traducción : *Al Emperador César Caio Julio Vero Maximino Pío, Feliz, Augusto, Germánico Máximo, Dácico Máximo, Sarmático Máximo, Pontífice Máximo, con la potestad tribunicia por V vez, Emperador por VII vez, Padre de la Patria, Procónsul, Cónsul.*

A Gaio Julio Vero Máximo, César Nobilísimo, Germánico Máximo, Dácico Máximo, Sarmático Máximo, Príncipe de la Juventud, hijo de nuestro Señor el Emperador Gaio Julio Vero Maximino Pío, Feliz, Augusto. Arreglaron las vías y puentes deterioradas por el paso del tiempo, siendo responsable Quinto Decio Legado de los Augustos, Propretor, Esclarecido Varón.

Creímos en un principio que se trataba de un miliario auténtico, dadas las características internas y externas que posee. No obstante, nos extrañó desde el primer momento el enorme parecido, incluidos los desmoches, que poseía con respecto al de Avellaneda. Sin embargo, como algunas de estas semejanzas se daban también por parte de ambos con respecto al de El Berrón (obsérvese en los tres la palabra RESTITVERUNT), nos pareció que se trataba de un capricho de su ejecutor material.

Posteriormente, una de nuestras alumnas, natural de Ocharan, nos comunicó haber oído que uno de los ascendientes de los Gardoqui, en cuyo jardín se yergue el miliario, había mandado labrar el cilindro a principios del siglo actual, copiando exactamente el que actualmente se encuentra en la ermita del Angel de Avellaneda. Una serie de incoherencias y omisiones en el texto del epígrafe parecen dar la razón a esta noticia, como puede comprobarse en la transcripción que efectuamos en la lámina correspondiente, sobre todo en los vocablos PRINCIPI IVENTVTIS. No obstante, no queremos pronunciarnos definitivamente, porque las razones que abogan por su autenticidad son, asimismo, de bastante peso, aunque sean más sólidas las contrarias.

BIBLIOGRAFIA:

A. RODRIGUEZ COLMENERO - M. LOPEZ ROJO: **Nuevos Miliarios**, p. 210. — A. RODRIGUEZ COLMENERO: **Augusto e Hispania**..., pp. 122-123.

B — PROBLEMATICA Y CONTENIDO DE LAS INSCRIPCIONES VIZCAINAS

I — Inscripciones funerarias

Constituyen la inmensa mayoría, en una proporción de cinco a uno. No obstante, conviene diferenciar diversos tipos dentro del conjunto, puesto que ni presentan la misma cronología, ni, por supuesto, las mismas características externas. Vamos a intentar, por lo tanto, establecer diversos grupos.

Primer grupo: LAPIDA DE FORUA (núm. 18)

Constituye, por ahora, un caso aislado dentro de la epigrafía funeraria vizcaina de época romana. El bloque, casi cúbico, de mármol en que está grabada la inscripción, más propio parece de un ara o altar que de un epígrafe funerario. Es patente su simplicidad y la ausencia total de decoración, lo que demuestra, tal vez, el desarraigo que de los hábitos de vida indígenas poseía el dedicante. Ello está en consonancia con su condición de ciudadano romano de pleno derecho, a juzgar no sólo por los *trianomina*, sino también por la expresión de la tribu, en este caso la *Quirina*. Por otra parte, la ausencia de fórmula de consagración inicial y el perfeccionismo de los caracteres epigráficos, letra capital cuadrada de óptima factura, abogan por una datación temprana, atribuible, sin duda alguna, a la segunda parte del siglo I, posiblemente a la época flavia o primeros años de los Antoninos.

No puede echarse en olvido el esfuerzo romanizador de los flavios a lo ancho de la franja septentrional, como han puesto de manifiesto diversos autores (26) y ha evidenciado últimamente Montenegro Duque (27). Parece como si en determinados puntos

26.—P. LE ROUX ET A. TRANOY: «Rome et les Indigenes»..., pp. 177-231.

27.—A. MONTENEGRO DUQUE: **Problemas y nuevas perspectivas**..., pp. 7-88.

estratégicos, más o menos alejados de las anteriores fundaciones augústeas, fuesen creados nuevos núcleos irradiadores de la influencia romanizadora. Se trata de un hecho casi comprobado por nosotros mismos en el caso de *Aquae Flaviae* (Chaves), población situada al norte de Portugal, en un estudio de reciente publicación (28).

Pero no parece ser un caso aislado si se atiende a la promoción de algunos otros núcleos galaicos, como *Flavium Brigantium;* los astures *Flavionavia* y *Bergidum Flavium,* o *Flaviobriga,* entre los *Varduli,* grupo étnico al que correspondía el actual territorio vizcaino en el siglo primero de la era. *Flaviobriga* es creada por este tiempo como colonia, según testimonio de Plinio (29). No obstante, somos de la opinión de que los Flavios no se contentarían con el establecimiento de un solo centro romanizador várdulo, situado al oeste del Nerva, sino que promocionarían alguno más en su ribera oriental. Y, por ello, ninguno con más derecho a haberlo sido que el actual Forua, que aparte del topónimo mismo, de nítida ascendencia latina con sufijación éuskera, cuenta con la inscripción que estamos analizando, así como con el ara a IVILIA, dos muestras epigráficas comparables, por su perfección, a las que poseen las más avanzadas zonas romanizadas del resto de la Península.

Ahora bien, parece claro que tales muestras no pueden constituir un hecho aislado y abogan por la existencia de un núcleo romano de relativa importancia que, lamentablemente, no ha podido ser hallado hasta la fecha. Dicho centro urbano, que ha de ser buscado en la antigua huerta del convento de los franciscanos, o en sus alrededores, pudo haber constituido un centro comercial de cierta importancia, situado al borde de la actual ría de Guernica, influyendo, sin duda, decisivamente en la incipiente romanización de los *Varduli.*

Es posible que los personajes mencionados en ambos epígrafes no sean indígenas, pero también es posible lo contrario, pese a los *nomina* latinos, y más teniendo en cuenta que la tribu de uno de ellos es la *Quirina,* la misma de los emperadores flavios, que bien pudieron haber concedido la ciudadanía a determinados indígenas evolucionados culturalmente, o a licenciados várdulos de las unidades auxiliares, como parece haber sucedido en el caso de la fundación de *Flaviobriga.*

Resulta sospechoso, sin embargo, que las únicas muestras epigráficas recogidas en el lugar pertenezcan al siglo I y primeros años del segundo. Parece como si el posible establecimiento romano, que sin duda impulsaron los flavios, hubiese decaído de pronto, de tal modo que los hallazgos procedentes de la cercana Peña Forua (30), así como las restantes muestras de epigrafía vizcaina, hay que enmarcarlos en unas coordenadas temporales mucho más tardías y en una *facies* de mucha mayor rudeza.

Uno de los datos que aparece claro es el de saber quién es el dedicante. Desde luego, parece evidente un paralelismo de fecha, material y fórmula epigráfica entre la presente inscripción y el ex-voto a IVILIAE procedente de la misma localidad (núm. 21).

El nombre completo del ejecutor parece ser CN(eus) IARVS. Sobre el segundo de los elementos de esta serie nominal, IARVS, de segura lectura, puede conjeturarse que, o se trata de las siglas combinadas de otros dos nombres, como IA(nuarius) RV(sticus) o, de otro modo, podría pensarse en un IARVS (sic) de verosímil explicación. En éuskera existen vocablos como *Iaroa* (hierba) o *Ihar* (seco, yerto), que pudieran haber dado origen al antropónimo en cuestión (31), sin necesidad de viajar más lejos en la búsqueda de paralelos (32).

Segundo grupo: ESTELAS DECORADAS CON FIGURAS HUMANAS

Como puede observarse en la carta epigráfica, podemos incluir dentro de este apartado una de las estelas de Lemona (núm. 1), con dos figuras esculpidas en posición frontal, y las de Zaldu y Galdácano (números 13 y 14), con tres cada una de ellas, en la misma posición. Podemos hacerlo, además, extensivo sin violencia alguna, a una de las de Meacaur de Morga (núm. 12), por contar en su registro superior con tres figuras esquemáticas esbozadas mediante trazos incisos. Sin embargo, el resto de la decoración está postulando también su inclusión en otro de los apartados, al menos a nivel de simple mención, como efectivamente haremos.

La aparición de frisos de figuras asociadas a pares o en tríadas es muy frecuente durante la época romana en el área norteña de la Península (33) y en tierras de la Gallia (34). Sin embargo, parece que dentro de la Península Ibérica habría que establecer su epicentro difusor en la zona de contacto entre las actuales provincias de Navarra y Alava (35).

28.—A. RODRIGUEZ COLMENERO: **Galicia meridional**..., pp. 80 y ss.

29.—PLIN., IV, 110.

30.—La cueva ha sido destruida a causa de una cantera allí existente y de los restos recogidos y depositados en el Museo Histórico de Bilbao es poco lo hasta ahora publicado y estudiado (Cf.: J. DE YBARRA: **Catálogo**..., p. 94).

31.—R. M.ª DE AZKUE: **Diccionario Vasco - Español - Francés.** Bilbao 1969, p. 383. Reedición de «La Gran Enciclopedia Vasca».

32.—M. L. ALBERTOS: **La onomática**..., p. 122, se esfuerza por demostrar que IARUS (sic) parece estar en relación con el celta primitivo iara, que significa gallina o gallo (POKORNY, IEW, p. 297; ZCPh, XX, p. 514; DOTTIN, p. 93).

33.—D. JULIA: **Etudes**..., p. 30. — J. LEITE DE VASCONCELOS: **Religiões da Lusitania,** III. Lisboa 1931, pp. 455 y ss., entre otros.

34.—Como estudio base, E. ESPERANDIEU: **Recueil general**..., París 1908.

35.—F. MARCOS SIMON: **Las estelas**..., pp. 42-43.

Lámina 27 — Mapa de distribución de los epígrafes vizcainos. Los círculos representan millarios; las medias lunas epígrafes funerarios, y los triángulos epígrafes votivos

En la estela de Lemona aparecen representados dos bustos en relieve plano, de otros tantos personajes, en posición frontal, con ojos, boca y nariz marcados mediante simples incisiones. Parece tratarse, en este caso, de burdos retratos de dos esposos, a los que harían relación los nombres del dedicante y destinatario mencionados en el texto del epígrafe. Ahora bien, su rudeza de ejecución hace pensar más en estereotipos e idealizaciones impersonales que en auténticos retratos, aunque ello en nada merma la intencionalidad de la representación. Se asemeja mucho, aunque le gana en tosquedad, a la estela de El Rasillo, del llamado taller de Cameros, en la Rioja, lo que tal vez pudiera explicarse por la imitación de los mismos cartones - modelo itinerantes por los distintos artesanos locales (36). La diferencia con las muestras del llamado taller de Cameros radica, sin embargo, en que en nuestro caso existe un elemental frontón curvo frente al triangular característico de las estelas procedentes de aquél. Ello, sin contar, en nuestro caso, con la ausencia de decoración astral, que en aquellos ejemplares nunca falta.

Mucho se ha escrito acerca de si las meras representaciones de bustos y no de figuras completas, obedece, como sucede en el mundo celta de la Galia, al deseo de poner de manifiesto la supremacía de la cabeza sobre el resto del cuerpo (37) o, aparte de lo anterior, a simples representaciones de la muerte (38). Puede tratarse de ambas cosas, pero, en nuestra opinión, en las tales estelas de busto doble existe mucho de influjo romano, de clasicismo burdamente copiado, como sucede, asimismo, en otras áreas cercanas y no tan cercanas (39).

La estela en cuestión, como las demás de aquel lugar, debió de haber sido ejecutada para ser colocada de pie, enterrada hasta una cierta altura, a juzgar por la ausencia de señales de labra en su parte inferior.

Del análisis antroponímico del epígrafe, si bien los términos son de origen latino, o al menos foráneo, en relación con el éuskera, se deduce que el dedicante no parece ser ciudadano romano. Parece incluso tratarse de un esclavo, si hemos de aplicar los criterios de los especialistas en la cuestión (40). Ello estaría, además, de acuerdo con otros datos del mismo signo extraídos del contexto de los epígrafes de Lemona.

Finalmente, no creemos que su datación exceda los últimos años del siglo III, dado el paralelismo de los trazos sobrantes de las A y de las M, idénticos a los que aparecen en el texto de la dedicatoria de los miliarios de Maximino de El Berrón y Avellaneda (números 24 y 25).

Si de las estelas con bustos humanos de Lemona pasamos a la de Galdácano, advertimos al instante las profundas diferencias que las separan; no sólo en lo que atañe al número de personajes representados, que en esta ocasión son tres, sino también en lo que respecta a técnica y estilo.

En este caso ya no se trata de relieves planos, sino de mediorrelieves, que pretenden representar con gran verismo a tres personajes de cuerpo entero colocados en posición frontal, con sendas vestimentas que les llegan deliberadamente hasta poco más abajo de la cintura, con el fin de poder dejar al descubierto los órganos genitales y expresar de esta manera, elementalmente plástica, el sexo de los representados que, no obstante, y dada la fragmentación de la lápida, solamente puede apreciarse en dos de ellos.

A modo de hipótesis, que juzgamos altamente probable, podría establecerse que se trata de los tres personajes mencionados en el texto de la inscripción: un niño o adolescente situado a la izquierda, su hermana, *Cercia Mara,* en el centro y a la diestra el posible padre de ambos, Cercio, del que solamente conservamos el costado derecho, puesto que la figura se encuentra bastante mutilada.

Blázquez cree que la presente estela puede datarse en la época de los Severos (41), pero tal vez una fecha más tardía le conviniese mejor.

Los paralelos abundan en áreas relativamente cercanas. Y no solamente lo es la estela de Zaldu, de la que seguidamente nos ocuparemos, sino también las de Montemediano y Tricio, pertenecientes al posible taller de Cameros, en la Rioja (42). No obstante, existen profundas diferencias consistentes, sobre todo, en que la que de Montemediano conserva un mayor clasicismo, que se revela en la presencia de frontón triangular con un signo astral en el centro, así como en el tratamiento de la cabellera y del atuendo, en general. Además, en el caso de los ejemplares de la Rioja, se trata de simples bustos, mientras que la lápida de Zaldu ofrece tres figuras de cuerpo entero. Los paralelos pueden extenderse, además, a los ejemplares de Bearín (Urbiola) (43), del taller de Aguilar de Codes (44), Villamartín (Burgos)

36.—G. Ch. PICARD: **Les Influences...**, pp. 237 - 244.

37.—J. J. HATT: **Sur Quelques Monuments...**, pp. 58-69.; **Les Monuments...**, lms XIII, XIV. — R. BROXTON ONIANS: **The Origins of European...**, pp. 93 y ss. — J. C. ELORZA: **Esculturas Romanas en la Rioja**, p. 53.

38.—P. LAMBRECHTS: **L'exaltation...**, pp. 95 y ss. — F. BENOIT: **Dieux Têtes...**, pp. 290-96. — J. C. ELORZA: **Esculturas...**, p. 53.

39.—G. A. MANSUELLI: **Le Estele Romane...**, pp. 8 y ss.

40.—J. MANGAS: **Esclavos y Libertos...**, pp. 29, 26, 51.

41.—J. M. BLAZQUEZ: **La Estela de Galdácano...**, p. 237.

42.—A. GONZALEZ - U. ESPINOSA: **Más Epigrafía Romana...**, pp. 233-34. J. C. ELORZA: **Esculturas...**, pp. 49 y 63.

43.—I. BARANDIARAN: **Tres estelas...**, pp. 211 y ss.

44.—A. MARCOS POUS y R. GARCIA SERRANO: **Un grupo de estelas...**, pp. 367 y ss.

(45), e incluso a los más lejanos de Vigo, por no citar sino los ejemplos más conocidos (46).

La estela de Zaldu (Gordejuela) es semejante a la de Galdácano en el triple mediorrelieve de su registro central y en que las figuras aparecen representadas de cuerpo entero. Ahora bien, existen, entre ambas, algunas diferencias, como son la aparición de motivos astrales en el registro superior de la de Zaldu (47); que en esta misma estela las figuras aparecen encajadas en sendas hornacinas de arco levemente ultrasemicircular y, finalmente, que la tríada en ella representada parece, a causa de la falta de rasgos diferenciadores, más un estereotipo convencional que el intento de plasmación de un retrato (48). El hieratismo manifiesto de los tres relieves creemos que ofrece fundamento para poder ser interpretado dentro de la simbología trinitaria del mundo celta más que como representación de personajes concretos, que el texto de la inscripción tampoco sugiere al ser mencionados en el mismo solamente dos personajes (49).

Los signos astrales del registro superior, burdamente esculpidos, parecen corresponder a tres crecientes lunares, de los que se hablará al tratar de las estelas del tercer grupo.

En cuanto a los antropónimos mencionados en el texto, cabe decir que *Lucia* y *Mamea* son de origen latino y oriental, respectivamente, figurando repetidos en otros muchos lugares de la Península. Sin embargo, la singularidad de *Avandus* hace que nos detengamos un poco en su examen y significado.

Avandus parece antropónimo de ascendencia cristiana. Ello, de confirmarse, postularía idéntica naturaleza para la inscripción misma y sería un argumento más a favor de la temprana introducción del cristianismo en tierras vizcainas, según ya anteriormente lo había expresado Tovar: «...En efecto, hay algún indicio para pensar que uno de los puntos por donde el cristianismo penetró primero en el actual País Vasco, fue Vizcaya, lo que es natural si se piensa en su situación geográfica y en la natural irradiación de las antiguas diócesis de Calahorra, Auca...» (50).

El término en sí es un derivado de *adventus* (51) y sirve también para designar en éuskera el mes de diciembre, al igual que en bearnés y provenzal, con lo que tenemos un indicio para los orígenes no sólo latino - eclesiásticos, sino concretamente franceses meridionales de este término del calendario vasco (52). Admite terminaciones diferentes según los los casos: *Abendu, Abendo, Abentu* (53) y *Abendua* (54), siendo equivalentes los sufijos -an = -en + do = to (55), hecho que nos lleva a comprender la identidad del término en cuestión con los topónimos actuales de *Abando* y *Abanto,* tan frecuentes en tierras vizcainas, y con el *Avandus* de la estela de Zaldu, lo que demuestra que el término fue empleado como antropónimo en época romana tardía, hecho ciertamente explicable por la presencia de contactos cristianos con estas tierras desde, posiblemente, finales del siglo III.

Dentro de este segundo grupo de estelas sólo resta referirnos a las tres figuras esquemáticas e incisas que aparecen en la de Meacaur de Morga (número 12). Sin embargo, el esquema decorativo que presenta esta lápida le confiere una gran complejidad, por lo que vamos a detenernos algo en su estudio.

En el registro superior existe un triangulillo que, por sus reducidas dimensiones, en modo alguno puede confundírsele con un frontón, por minúsculo que éste pudiera ser. Marca el centro geométrico del bloque, si bien éste ha perdido, debido a reutilizaciones posteriores, un listón pétreo de unos seis centímetros en su lado izquierdo.

En otros casos, triángulos similares suelen ser relacionados con la diosa Tanit (56), con figuraciones místicas de origen pagano (57), o con símbolos de raigambre cristiana. La primera de las posibilidades no me parece aplicable aquí. La segunda no sería inviable. Sin embargo, creemos que la que merece más ser considerada es la tercera, sobre todo a la vista de que su compañera, la célebre estela de Sempronia, es considerada cristiana por eminentes investigadores (58).

En este contexto, por lo tanto, el signo en cuestión ha de ser relacionado o con la sigla de una palabra

45.—J. A. ABASOLO: **Inscripción romana inédita**..., pp. 439 y ss.

46.—J. JULIA: **Etude epigraphique**..., pp. 30 y ss.

47.—A nuestro modo de ver, se trata de tres crecientes lunares de tamaño desigual, como después se demostrará.

48.—La simbología trinitaria es frecuente dentro de las concepciones religiosas célticas, lo que indicaría idéntico fondo mítico dentro de los pueblos occidentales. Se trata, pues, de una tradición gala, sucedáneo de antiguas representaciones tricípites, que tenían por objeto multiplicar el dios para aumentar la fuerza (J. VENDRIES: **L'Unite**..., pp. 324-341. — I. BARANDIARAN: **Tres estelas**..., pp. 199 y ss.).

49.—J. J. HATT: **Sur Quelques Monuments**..., p. 69.

50.—A. TOVAR: **El euskera y sus vecinos**..., p. 167.

51.—A. TOVAR: **El euskera y sus vecinos**..., p. 167.

52.—A. TOVAR, Idem.

53.—M. LOPELMANN: **Etymologisches Wörterbuch**..., p. 5. — R. M.ª DE AZKUE: **Diccionario**..., p. 7.

54.—P. NOVIA DE SALCEDO: **Diccionario etimológico**..., p. 4.

55.—M. LOPELMANN: **Etymologisches**..., p. 56.

56.—Ponemos muy en duda el influjo del culto a esta diosa oriental en tierras vizcainas, que solamente habría podido llegar de mano de licenciados del ejército procedentes de aquella parte del Imperio.

57.—Es de todos conocido que el triángulo es uno de los símbolos de los pitagóricos, muy empleado en las explicaciones de sus doctrinas de los números.

58.—J. VIVES: **Inscripciones cristianas**..., pp. 280 y ss.

o ser considerado como simple símbolo. En el primer caso podría ocultarse bajo esa sigla, que sería la delta griega, la palabra Δ (eo), en vez de la fórmula pagana D(iis) M(anibus) o Δ (epositio) (59). No obstante, y dado el tamaño del triangulillo, desmesurado para una simple letra, consideramos más factible el que pudiera ser un símbolo trinitario, utilizado como tal por la Iglesia, al menos desde mediados del siglo III, ya solo, ya asociado a una tríada de figuras humanas, que vendrían a ser la explicación antropomorfa del mismo (60). En nuestro caso, por tanto, y si la presente explicación fuese la correcta, las tres figuras esquemáticas que aparecen debajo del triangulillo en cuestión habría que considerarlas formando un todo con el mismo, circunstancia que, por otra parte, parece confirmar la actitud del personaje de la izquierda, en posición de señalar con la mano alzada hacia la figura geométrica.

La dificultad de representar el misterio de la Trinidad obligó a los artistas a recurrir a las figuras geométricas de la esfera y el triángulo. No obstante, parece que los más antiguos intentos de referencia a la simbología plástica hay que remontarlos al siglo IV (61).

Sin embargo, la presente estela todavía posee otra singularidad, consistente en esa hornacina de arco rebajado y forma apaisada que posee debajo de la inscripción. El hecho se repite en otra estela de Lemona, ya estudiada (núm. 7).

Como quiera que hasta la altura de la hornacina el bloque carece de señales de labra e incluso posee bastante más grosor, suponemos que al estar la lauda sepulcral enterrada, la abertura en cuestión quedaría a ras de tierra, circunstancia que se repetiría en el ejemplar de Lemona.

Tenemos que confesar que desconocemos, por el momento, paralelos en otras estelas del norte, salvo las aberturas frontales de las estelas oikomorfas del tipo de las de Poza de la Sal (62). Por ello, la explicación más plausible es que pudieron haber servido para proteger del viento el alumbrado de las lucernas, lo que en el caso de tratarse de ejemplares cristianos testimoniaría la antigüedad de una práctica que se mantiene viva en nuestros días, y en el caso de ser paganos podría explicarse por prácticas que apuntan en la misma dirección (63). La posible función como urnas cinerarias no nos parece probable en un contexto cristiano. Por lo que respecta al análisis antroponímico, cabe decir que el nombre de la dedicante es un derivado de *Severus*, siendo aquella circunstancia uno de los elementos a tener en cuenta para su datación tardía, a la vez que, según algunos autores, sería indicio que revelaría su condición de liberta (64). *Salvicalus*, no atestiguado en ningún otro lugar de la Península, es posiblemente una corrupción de *Salviculus*, no muy frecuente tampoco (65), y *Certimius* parece estar relacionado con la ciudad meseteña de Certima (66), aunque nada hace suponer que se trate de un emigrante llegado de aquellas latitudes, ya que la formación del cognomen y su transmisión pudo haber obedecido a un proceso más complicado.

ercer grupo: ESTELAS DECORADAS CON SOLO SIGNOS ASTRALES, CON SIGNOS ASTRALES Y CRUCES O EXCLUSIVAMENTE CON CRUCES

La razón de un apartado aparentemente tan heterogéneo es la interrelación de motivos diversos en algunas de las estelas, que permiten que, de alguna manera, podamos atribuirles una datación similar.

En Lemona aparecen dos ejemplares que ofrecen idéntica estructura en la decoración: dos grandes cruces constituidas por bandas perpendiculares formadas por líneas incisas paralelas. Dicha cruz está coronada por una tríada astral formada por un creciente lunar, en el centro, y dos rosáceas a ambos lados.

El texto de los dos epígrafes ha sido grabado con posterioridad a la ejecución de las cruces, hecho que se constata en la mayor viveza de los trazos que

59.—La delta griega mayúscula y minúscula se encuentran frecuentemente empleadas en vez de la D latina en inscripciones paleocristianas y visigodas (J. JIVES: **Inscripciones**..., p. 42) en una inscripción de Utrera; en otra de Tarragona (id. p. 45) y, finalmente, otra en Santo Domingo de Silos (id. p. 342), por no citar sino algunos ejemplos.

60.—Así puede comprobarse en una estela trinitaria conservada por San Ireneo de Lyon y encabezada por el crismón entre triángulos más el alfa y la omega, o en el cementerio de Priscilla entre las inscripciones pintadas en rojo del cementerio de los Acilios (F. CABROL - H. LECLERQ: **Dictionaire d'AArcheologie**..., col. 2761). El mismo motivo trinitario, flanqueando, junto con la A con péndulo, símbolo de Cristo principio de la vida, a dos palomas afrontadas, aparece en una de las inscripciones cristianas de Roma coleccionadas por DE ROSSI (I. B. DE ROSSI - A. SILVAGNI: **Inscriptiones christianae**..., I, núm. 2.066), así como entre los grafitos de la cripta de San Pedro del Vaticano (M. GUARDUCCI: **I Grafiti**..., vol. I, pp. 25-26). En el sentido de D(epositio) consúltese F. CABROL - H. LECLERQ: **Dictionaire**..., IV, vol 3, citando a CIL, III, 13.131.

61.—F. CABROL - H. LECLERQ: **Dictionaire**..., col. 2.787.

62.—J. A. ABASOLO y CLBS: **Los monumentos funerarios**..., lám. I - XXIII.

63.—MART BRACAR: **De Correctione Rusticorum**..., p. 31 (según **Fontes Hispaniae Antoquae**, V, p. 160) habla todavía en pleno siglo VI de extrañas prácticas de los Galaicos con el agua y el fuego, a las que condena.

64.—J. MANGAS: **esclavos y libertos**..., pp. 16, 29, 51.

65.—CIL, II, 2661

66.—Con tal nombre es mencionada en los miliarios aparecidos en las inmediaciones de Segobriga, aunque su ubicación exacta es desconocida (Consúltese M. ALMAGRO: **Segobriga. Guía del conjunto arqueológico.** Madrid 1975, lám. 29.

corresponden a las letras, en los casos en que se cortan, sobre los más débiles rasgos de la cruz. Ello puede verse con evidencia en la estela número 3, en donde no solamente los trazos de las letras prevalecen sobre los de la cruz, sino que las cifras del final se encajan, amoldándose, entre la doble línea incisa que forma el brazo horizontal de la misma. Por lo tanto, la grabación del epígrafe es posterior al de la cruz y no viceversa, como sentenció Gómez Moreno, al obstinarse en rechazar todo vestigio cristiano en este conjunto epigráfico. Ello demuestra, pues, por una parte, que el esquema decorativo y, por lo tanto, las cruces son anteriores o contemporáneas del epígrafe y, por otra, que a otras cuatro estelas enepígrafas de Lemona, así como a la últimamente encontrada en Jainko (núm. 20), ha de atribuírseles la misma cronología, por cuanto presentan análoga composición decorativa, por otra parte creemos que exclusiva, hasta la fecha, de este rincón del País Vasco (67). No obstante, la recientemente descubierta estela de Jainko, que posee grabadas en sus partes laterales una cruz completa y el trazo vertical de otra, respectivamente, ofrece una gran similitud con alguna de las de Lemona (núm. 2), hasta el punto, incluso, de poseer ambas en el cuadradito formado por la intersección de los brazos mismos de la cruz, una X que une en diagonal los cuatro vértices. Pero aunque menor, el parecido se hace extensivo a las demás estelas crucíferas, a las que solamente poseen una banda vertical (números 6 y 8), ya que la estela de Jainko ofrece en su lado izquierdo una decoración similar.

Si prescindimos de las cruces y nos fijamos únicamente en la gran rosácea o disco de rayos dextrógiros que la estela posee en su cara anterior, es evidente que la semejanza con la estela de Meñaca resulta innegable (núm. 19), si bien esta última se diferencia de la anterior por poseer círculos dentados concéntricos y orientación sinistrógira en su trisquel. De todas maneras, en modo alguno ha de remontarse su ejecución a época prerromana, creyendo más bien que la perfección de su labra sugiere su pertenencia a la época romana, como en el caso de la de Jainko. Incluso las dos líneas incisas paralelas, que recorren la parte central de su borde, parecen recordar las que forman la barra vertical que recorre el lado izquierdo de la de Jainko, asemejándose, de alguna manera, sus respectivos estilos.

Finalmente, otra de Lemona (núm. 7), si bien posee tres rosáceas en la parte superior, carece de la cruz correspondiente que lucen las demás del grupo y carece, asimismo, de inscripción, lo que, comparando sus características externas con las de las restantes estelas, viene a demostrar que el proceso de decoración de estos monumentos sepulcrales comenzaba por el grabado, en la parte superior, de los signos astrales, continuaba con la ejecución de la gran cruz incisa y concluía con la plasmación del epígrafe. No en todas se completaba el proceso y de ahí las diferencias que se observan.

Vemos, pues, que en este grupo de estelas los motivos empleados para su decoración se reducen a rosáceas o rosetas, con un número variable de pétalos, ruedas de rayos curvos, crecientes lunares y cruces latinas o aspadas, que en ocasiones aparecen combinados o asociados y en otras no.

Se impone, por lo tanto, abordar, siquiera sea someramente, la significación de todos estos símbolos.

Parece evidente que los discos o ruedas radiados simbolizan cuerpos celestes y que su significado va unido a concepciones astrales de índole escatológica. Sin embargo, no es tan sencillo descubrir cuándo tales discos simbolizan el sol, salvo en el caso de su asociación exclusiva a la representación lunar, y cuándo a posibles planetas (68). Por otra parte, sabemos que el Sol, tanto puede ser representado por una rueda de radios curvos como por una flor de seis pétalos (69). Sin embargo, la rueda de radios curvos posee, al parecer, una significación bivalente, siendo símbolo indistintamente del Sol y del trueno (70). De mayor dificultad resulta la identificación de los discos menores que acompañan a la Luna o a otro mayor, posible figuración del Sol. En ese caso, cuando son dos se les suele relacionar con el culto a *Hesperis* y *Phosphoros* (71) o con el culto a los Dióscuros (72) y cuando tres, con un simple motivo ornamental (73). Creemos, no obstante, más probable el que en ambos casos se pueda tratar de planetas: Marte y Venus, por ejemplo, o Marte, Venus y la estrella Sirio, que, representados como dioses cuyo nombre desconocemos, recibirían culto en aquel lugar.

En lo que respecta al creciente lunar, frecuente en las estelas del norte y noroeste de la Península, parece tratarse de una divinidad asociada a la idea de la muerte, de origen celta o precelta (74), que no

67.—No son frecuentes en el antiguo mundo cristiano este tipo de cruces, pero se encuentran algunos ejemplos, como los mencionados por Noël Duval en algunos monumentos africanos (N. DUVAL: **Recherceches**..., p. 90).

68.—A. GARCIA Y BELLIDO: **Esculturas romanas de España**..., p. 329.

68.—A. GARCIA Y BELLIDO: Idem.

70.—J. J. HATT: **Rota flammis**..., pp. 82-87. — E. FLOUEST: **Archeologie Gauloise**..., RA 18884, II, pp. 285-298 y 1.885, I, pp. 17-30. — R. LEFOR DES YLOUSES: **La roue**..., pp. 152-55. Citas de J. Carlos ELORZA: **Los monumentos**..., p. 69.

71.—C. JULIEN: **Steles**..., p. 89. — F. CUMONT: **Recherches**..., p. 226. J. C. ELORZA: **Los monumentos funerarios**..., p. 70.

72.—F. SALVIAT: **Symbolisme**..., pp. 36-37.

73.—J. J. HATT: **Les Croyances**..., p. 14.

74.—A. GARCIA Y BELLIDO: **Esculturas**..., p. 332. — D. JULIA: **Etude epigraphique**..., pp. 24-25.

excluiría influjos orientales (75). En todo caso, parece encarnar ideas tales como la de ser símbolo de la morada de los muertos, de la protección sobrenatural o de la esperanza (76). Cabe sospechar, además, que la representación lunar no siempre se presenta bajo la forma de creciente, sino que, tal vez, muchos de los discos radiados reflejan la fase de luna llena, a la que los pueblos del norte de la Península rendían culto especial (77). Por otra parte, cuando los crecientes lunares son varios en una misma estela, o se quiere representar las distintas fases de la luna en su orto, cenit y ocaso, podría tratarse de la simple reiteración de un mismo motivo con fines meramente decorativos, según hace notar para casos similares W. Deonna (78).

Concretándonos ya a los monumentos objeto de este estudio, en los de las estelas de Lemona (números 2 y 3) aparece el creciente lunar en lugar preferente, flanqueado por dos rosáceas hexapétalas. Se trata posiblemente de la representación de una escena cósmica en la que la Luna se destaca junto a los acompañantes de su carrera nocturna, posiblemente dos planetas, ya que no es probable que en este caso, dado el número de discos y de su posición relativa, se trate de una representación solar. En cambio, en otra de la misma procedencia (núm. 7) se descubren hasta tres discos en la parte superior. El de la izquierda, el de mayor tamaño, consta de una corona circular exterior recorrida por una línea en zig-zag que la compartimenta en triangulillos; de un círculo interior sin decoración apreciable y de un centro del conjunto marcado por un pequeñísimo redondel. En el disco central, de dimensiones más reducidas, se adivina una decoración consistente en líneas en zig-zag concéntricas. En el de la derecha son visibles cuatro partes o cuadrantes, compartimentadas mediante dos diámetros perpendiculares entre sí. Las dimensiones de este disco son menores que las del primero, pero algo mayores que las del disco central.

¿Cuál podría ser el simbolismo de esta tríada astral? Se ve claro, en primer lugar, que el desigual diámetro de los tres redondeles indica una clara subordinación entre ellos. Ahora bien, entre otras muchas, son posibles tres combinaciones: pudiera tratarse de la representación del Sol, la Luna llena y algún planeta; de tres estrellas o planetas de tamaño desigual o desigual importancia y, finalmente, del Sol y dos estrellas o planetas. Pero la posición lateral del disco de mayor tamaño viene a complicar las cosas más todavía, por lo que el aventurarse por cualquiera de las hipótesis resulta comprometido.

Cabe añadir que de este mismo tipo de decoración participa también la estela de Zaldu (Gordejuela), ya estudiada en el apartado de las estelas decoradas con figuras humanas. En su registro superior aparecen grabados toscamente tres crecientes lunares, de entre los que, por sus mayores proporciones, destaca el central. Podría pensarse, a modo de hipótesis, en la representación plástica de las tres fases de la Luna (cuarto creciente, luna llena y cuarto menguante), atendiendo a la circunstancia de que en los tres casos parece tratarse de representaciones lunares y de que el creciente central es mayor que los otros.

Por otra parte, las dos estelas de Meñaca y Jainko ofrecen como motivo principal y preferente de decoración el disco de rayos: tres sinistrógiros en la primera y cuatro dextrógiros en la segunda. Sin embargo, los elementos decorativos secundarios son diferentes. En la primera predominan las coronas circulares concéntricas dentadas, que, aunque de más pequeño tamaño, habíamos advertido ya en una de las estelas de Lemona (núm. 7) y en la segunda las cruces aspadas, bandas verticales y horizontales y una cruz latina lateral. No olvidemos, sin embargo, que no sólo en lo que se refiere al motivo central, el disco radiado que evidentemente representa el Sol, se advierten analogías, sino también en las bandas rectilíneas delimitadas por líneas paralelas incisas, que en la de Jainko aparecen formando parte esencial de todo su esquema decorativo y en la de Meñaca en su canto o borde circular.

No obstante, la estela de Jainko requiere unas más amplias consideraciones a causa de lo complejo de su decoración, que viene a constituir la síntesis de los motivos agrupados en este apartado. Por ello, las conclusiones a que lleguemos en el estudio de sus símbolos cruciformes, los únicos que nos faltan por tratar, serán aplicables a los demás ejemplares con cruces de Lemona, ya que la similitud que se advierte en la decoración les atribuye una cronología parecida.

Lo que ahora importa primeramente es el nombre mismo del lugar del hallazgo, el pueblo vizcaino de Jainko, que en éuskera significa Dios, Señor de lo Alto, Supremo Ser, en sus distintas grafías de IAINKOA, JAINKOA, IAINKO Y JAINKO (79). Como tal término, referido a Dios, aparece ya en una estela altomedieval de Abadiano, recogida en sus inscripciones cristianas por Hübner (80), interpretada correctamente por Gómez Moreno (81) y estudiada

75.—A. GARCIA Y BELLIDO: **Idem** (nota anterior).

76.—F. CUMONT: **Recherches...**, p. 177. — J. C. ELORZA: **Escultura...**, p. 46. — A. D. NOCK: **Sarcophagi and symbolisme:** p. 142. — M. LEGLAY: **Saturne africaine, p.** 172.

77.—A. GARCIA Y BELLIDO: **Esculturas...**, p. 332.

78.—W. DEONA: **Les Cornes...**, pp. 124 y ss.

79.—J. FRANCISCO DE AIZKIBEL: **Diccionario Vasco - Español**, pp. 404 499. — R. M.ª DE AZKUE: **Diccionario...**, p. 381.

80.—HÜBNER: **Inscriptiones Hispaniae Christianae**, núm. 514.

81.—M. GOMEZ MORENO: **De Epigrafía...**, p. 213, lám. VI: IAUNINCO ⌈NOMI⌉NE EGO IEINO.

posteriormente por Tovar (82), quien sostiene que el término sería usado por los cristianos de Vizcaya en tiempos verdaderamente remotos, ya que la forma IAUNINKO sería incluso anterior a la más conocida IAUNINKOA (83). Henos, por tanto, ante una lápida cristiana altomedieval en la que está testificado el nombre de Dios en éuskera, ante un topónimo actual derivado de un teónimo eminentemente cristiano, según parece, y ante una estela de extraordinario interés aparecida en el lugar al que dicho topónimo se aplica, y que, por su decoración y dado el paralelismo, puede ser datada en la época de las de Lemona adornadas con cruces, o sea, en el s. IV o V de la Era. Cabe, finalmente, reseñar el hecho de que la estela en cuestión ha aparecido bajo el pavimento de la actual iglesia, en la zona del presbiterio, junto a un vértice de roca natural aflorante, que ha sido respetado en su nivel actual a través de los siglos, lo que habla en favor de su carácter sagrado desde tiempos inmemoriales.

Cierto que entre los hechos que acabamos de enumerar no existe una relación necesaria de causa y efecto, y por eso no quisiéramos precipitarnos en la formulación de conclusiones de dudoso fundamento.

No obstante, queremos sugerir que el hecho arqueológico y el toponímico pudieran guardar una estrecha relación en cuanto que el lugar, posible santuario precristiano, habría sido dedicado, tras la predicación del Evangelio, al único Dios de los cristianos, *Iainko* o *Iauninko* en éuskera, constituyendo la prueba de su cristianización temprana, siglos IV o V, la estela anepígrafa en cuestión. Por lo que respecta a la simbología y decoración que en ella se aprecia, podemos apurar todavía más las relaciones y tratar de ver si el conjunto decorativo en cuestión es susceptible de figurar entre los de naturaleza paleocristiana.

Por el momento, creemos que la decoración de la estela de Jainko y de las de Lemona con cruces de líneas incisas y bandas verticales constituye, a nuestro entender, un hecho sumamente original y exclusivo de las estelas vizcainas. Se trata, en casi todos los casos, de cruces latinas, cuya posición normal es ordinariamente respetada por el texto del epígrafe menos en una ocasión, en que en una de las estelas de Lemona el lapicida graba la inscripción al revés (núm. 4). Por supuesto que cruz latina es la que luce la estela de Jainko en su lado derecho. Sin embargo, se da también en la misma estela la cruz aspada o posible «ji» griega, tanto en su cara anterior como en el cuadradito resultante de la intersección de las dos bandas incisas que forman la cruz latina lateral, cuyas diagonales unen los vértices opuestos. Se trata de un hecho observable asimismo en una de las de Lemona (núm. 2). En relación con toda esta simbología es bastante la bibliografía consultada y pocos los paralelos que hemos podido encontrar. Algunos hemos hallado; sin embargo, todos ellos, salvo en algún caso de cronología incierta (84), de naturaleza cristiana.

Cierta semejanza con la decoración de la estela de Jainko ofrecen los crismones de 6 puntas o de estrella de las iglesias rurales del norte de Siria (85), o la tapa y laterales de los «doce apóstoles» de San Apolinar en Classe de Ravena (86), en donde la cruz aspada cruzada por una barra y teniendo por centro un disco, aparece reiteradamente repetida, mientras que la cruz latina aparece en varias escenas. Pero existen similitudes más acusadas, menos artísticas y más populares en las regiones alemanas del Rhin y Ruhr, en especial una existente en el Museo de St. Alban (Mainz), en la que las grandes aspas de la cruz, formadas por líneas incisas paralelas, como en nuestro caso, derivan de un círculo central que, a su vez, encierra un pequeño crismón. El motivo del crismón juega en la decoración de piedras, terracotas, fíbulas, etc., datándose algunos de los ejemplares aparecidos en la región en el siglo IV y la mayoría en época merovingia (87).

Por otra parte, el mismo signo en forma de X o cruz aspada, pero de tamaño menor, es muy frecuente en inscripciones paleocristianas y visigodas. Inscrito en un círculo aparece en el mosaico sepulcral de Baleria, en la basílica de San Peretó, del siglo V, en Mallorca (88), o en una inscripción de Mértola, si bien en este caso en posición apaisada (89).

Otras veces aparece simplemente la X (ji) atravesada por una barra vertical u horizontal, que trata de equivaler posiblemente a la «ro» griega y de imprimir al conjunto el carácter de rudimentario crismón (90).

82.—A. TOVAR: **El euskera**..., pp. 96-98.

83.—A. TOVAR: **El euskera**..., p. 98.

84.—J. E. BOGARS: **Civitates**..., pp. 321 y ss., cita y describe en Arensburg uno de los **castella** del **limes**, hallazgos de estampillas en sillares y tejas en forma de rudimentario crismón, lo que no obsta para que pueda tratarse de una marca de fábrica de los siglos finales del Imperio, esto es, de la época paleocristiana. Más difícil resulta explicar dentro de un contexto cristiano, los enrejados muy similares al diseño de la estela de Jainko, con falera en el centro, que presenta una lápida funeraria militar del «limes» renano (A. BUTTNER: **Untersuchungen**..., citando a CIL, V, 4.365), datada en tiempos de Tiberio. Dicha semejanza, sin embargo, se nos antoja puramente formal, siendo indudable la naturaleza cristiana de la estela de Jainko a causa de la gran cruz al menos, que luce en una de sus caras laterales.

85.—G. TCHALENKO - E. BACCACNE: **Eglises de village**..., pp. 277 ss.

86.—H. SCHLUNK: **Nuevas interpretaciones**..., p. 116. — G. BOVINI - R. OLIVIERI: **Corpus della scultura**..., lám. 16.

87.—V. H. ELBERN: **Das Erste Jahrtausend**..., II, p. 666, lám. 4; I, pp. 216-220, láms. I - XIII.

82.—P. DE PALOL: **Arte Paleocristiano en España. Barcelona** 1968, p. 173.

89.—P. DE PALOL: **Idem.**

90.—F. CABRIL - H. LECLERO: **Dictionaire**..., col. 2761. — J. VIVES: **Inscripciones**..., p. 67, núm. 213; pág. 71, núm. 240; junto a otros muchos casos en que aparece la «ro» clara; pág. 71, núm. 238; p. 74, núm. 252, etc., lo que significa que equivalen.

Hay quien dice que, según Tertuliano, los cántabros adoraban la cruz ya antes de la venida de Jesucristo (91) y otros, que la cruz en forma de T (tau) era considerada como signo de vida entre los militares romanos y como símbolo de alegría entre los pueblos de Asia Anterior (92). Sin embargo, no creemos que las cruces que hasta ahora hemos examinado tengan mucho que ver con motivos religiosos paganos. Sabemos, por el contrario, que la cruz cristiana como símbolo o señal ejecutada sobre la persona data ya de mediados del siglo II (Tert., Cor. 3, 4) y como símbolo plástico de una fecha similar o anterior, si hemos de creer a Tertuliano en sus escritos contra Markion (93). En general, sin embargo, y según E. Sauser, la simbología cristiana empieza a desarrollarse con fuerza en la primera mitad del siglo III, si bien admite que algunos símbolos empiezan a hacer su aparición en época anterior (94).

De las estelas incluidas dentro de este tercer grupo, tan sólo tres de ellas poseen inscripción; las demás son anepígrafas.

Los siete antropónimos recogidos en ellas son en su casi totalidad de origen latino: *Gracilis, Rustiscina* y *Villana* (núm. 4) (95), *Aprilis* y *Vitalis* (núm. 2) (96), *Tertius* y *Melia* (núm. 3 (97). Se trata, en todo caso, de individuos cuyos *nomina,* si bien no parecen ser indicadores de plena ciudadanía romana, de poco interés ya en la baja época a la que pertenecen las inscripciones, sí son indicadoras de una romanización bastante acentuada en simbiosis con el indigenismo recalcitrante que se manifiesta en algunos temas decorativos (98).

Cuarto grupo: ESTELAS FUNERARIAS SIN INDICIO DE DECORACION

Puede incluirse dentro de este apartado una de las de Meacaur de Morga, la dedicada a Terencia Sempropia (núm. 11) y los fragmentos de otras dos halladas en el interior de la ermita de San Pedro de Abrisqueta (núm. 15). La primera de ellas posee la particularidad de estar fechada según el cómputo de la era consular, que según unos (99) representaría un intento original de datación para la franja norteña de la Península, sin poder precisarse todavía la fecha de su comienzo; identificándose para otros (100) con la conocida era hispánica que, como es de todos conocido, comenzaría 38 años antes de la era cristiana. Los argumentos expuestos por Vives y D'Ors, defensores a ultranza de esta última opinión, nos parecen convincentes, de tal manera que la presente estela, datada en el «CONS CCCC» correspondería al año 362 de nuestra era. Sin embargo, Vives afina todavía más, afirmando que el epígrafe en cuestión es claramente cristiano a causa de la fórmula «POSSVET MEMORIA» y de la ausencia de la conocida fórmula S.T.T.L. (101), argumento que no parece convincente a algunos otros estudiosos de la cuestión (102).

En el reverso del bloque existe un resalte o umbo hueco de forma cuadrangular, descentrado con relación a los ejes actuales de la lápida, que pudo haber servido para que el bloque pudiese ser encajado sobre una pequeña pilastra cuadrada. Caben, por lo tanto, dos hipótesis: o que la lápida en cuestión fuese reaprovechada posteriormente para mesa de altar o credencia, o que ésta o una función similar hubiese sido su primitivo destino, siendo reaprovechada posteriormente para lápida. El referido descentramiento parece abonar esta segunda posibilidad. De todas maneras, las señales de fragmentación son evidentes, lo que se acusa además en la versión mutilada del texto del epígrafe.

Hay que añadir que los renglores están enmarcados en espacios rectangulares delimitados por líneas incisas, característica que afecta a otras varias inscripciones de la región (números 7 y 15).

Finalmente, está claro que los *nomina* de la difunta son los de *Terentia Sempronia,* ambos a dos puramente latinos, desconociéndose los del dedicante, su marido, que estaría expresado en un fragmento de la desaparecida parte superior.

De las tres muestras de estela halladas en la ermita de San Pedro de Abrisqueta poco se puede decir, a causa de su estado fragmentario. Cabe reseñar únicamente que uno de ellos pudiera ser visigótico, atendiendo tanto a las características epigráficas como del estrecho friso dentado que lo enmarca por la parte inferior y que puede, de alguna manera, ponerse en relación con la lápida visigótica que se encuentra en el mismo lugar y que vamos a tratar de describir seguidamente.

91.—A. GARCIA LOMAS: **Mitología**..., p. 4.

92.—FRANZ J. DOLGER: **Beiträge**..., II, pp. 15 y ss.

93.—Idem, I, pp. 12 y ss.

94.—E. SAUSER: **Frühchristliche Kunts**..., pp. 35 y ss.

95.—Cf. Nota 143.

96.—Cf. nota 141.

97.—Cf. nota 142

98.—Tiene su expresión sobre todo en la reiteración de los signos astrales y en la rudeza de ejecución de las piezas.

99.—E. HÜBNER: **Inscriptionum**..., pp. VII - IX. — T. MOMSEN: **Neues**..., p. 271. — F. FITA: **La Era Consular**..., pp. 475-97.

100.—J. VIVES: **Uber Ursprung**..., pp. 97-108; **Inscripciones Cristianas**..., pp. 177-85, y más recientemente, A. D'ORS: **La Era Hispánica.** Pamplona 1962.

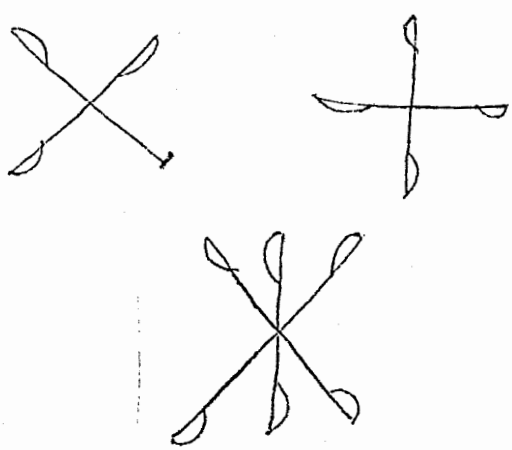
101.—J. VIVES: **Uber Ursprung**..., p. 104; **Inscripciones Cristianas**..., pp. 11-12 y 182, núm. 2.

102.—A. D'ORS: **La Era**..., p. 22, y A. DE MAÑARICUA: **La inscripción de Sempronia**..., pp. 64 y ss.

Quinto grupo: ESTELA DE ABRISQUETA (Paleocristiana y visigótica)

Más que de una, podemos hablar de dos estelas ejecutadas en el mismo bloque que, por consiguiente, fue reutilizado en uno de los casos. Además, la orientación contraria entre sí de los dos ejes de ambas composiciones no dejan dudas al respecto. ¿Cuál es anterior? Creemos que la más ruda, la que luce la palma y los crismones. Por lo tanto, de confirmarse la naturaleza visigótica de la opuesta, hecho avalado por la posible lectura XAIRE y el esquema decorativo, al que no le faltan paralelos dentro del ámbito peninsular (103), tendríamos que concluir que se trata de motivos paleocristianos datables entre el siglo IV y el VI, en tanto que su opuesta encajaría bien en la moda de la séptima centuria.

La asociación de palmas y crismones en la decoración de estelas paleocristianas es frecuente en muchos lugares del Imperio. Tal sucede en el caso de la estela copta de Esneh, en la que aparece el anagrama de Cristo entre palmas (104). Tampoco resulta insólita la decoración de estelas cristianas con el motivo reiterado del crismón, aunque éste no se ajuste a los modelos clásicos, como sucede en Abrisqueta. Los casos más claros son los de una estela del Museo de Tours, fechada en la época merovingia (105) y los numerosos que DE ROSSI ha catalogado al explorar las catacumbas romanas, siendo los siguientes los diseños más conocidos:



De Rossi, sin embargo, se muestra extrañado de la forma de dicho símbolo, del que afirma: «...*sigillum frequentissimum est in ortionibus* magicis, nec quid de eo senserit homo christianus qui insculpsit divinare possum (106).

I — Epígrafes votivos

En franco contraste con el grupo anterior, los epífraces votivos son los menos numerosos, puesto que solamente existe uno conocido, como ya es sabido, el ara de Forua.

Refiriéndose al nombre de la divinidad, afirma Blázquez (107) que, posiblemente, deriva del vocablo indígena *ibilli,* que en éuskera significa moverse o bullir. Lo relaciona además con *Abeli-on, abellion,* nombre de un manantial de aguas medicinales.

Sin negar que ello pueda ser verdad, sino todo lo contrario, creemos que es previo dilucidar si el teónimo debe de interpretarse *Iuiliae,* como parece lógico atendiendo a la fonética latina, o *Iviliae,* atribuyendo a la V el valor de B. La puntualización nos parece esencial, puesto que de lo contrario no podría intentarse parentesco alguno con palabras éuskaras de radical Ibil-. En efecto, creemos que es correcto leer *Iviliae* o *Ibiliae,* puesto que poseemos dentro del mismo territorio vizcaino antropónimos romanos identificados con topónimos actuales que se escriben y se pronuncian con b y lo hacían con v durante la época romana. El caso de AVAND(us) de la lápida de Zaldu (Gordejuela) y los actuales Abando y Abanto resultan bastante ilustrativos al respecto.

En tal contexto pudiera tratarse efectivamente de una divinidad relacionada con el movimiento, ya que en éuskera existe el término *Ibilli-a,* que significa lo de andar, el movimiento (108), siendo lógico, además, pensar que la enfermedad que padecía Fusco, hijo de Marco Cecilio Montano, estaba relacionada con algún tipo de parálisis o, en todo caso, dificultades en el aparato locomotriz. Que, además, Marco Cecilio Montano es un personaje de relevancia social, ciudadano romano al menos, parece fuera de toda duda a juzgar tanto por la riqueza del material en que está ejecutado el epígrafe, mármol de Ereño, como por la expresión de sus *trianomina.* Por el contrario, y ante la ausencia de los mismos en el caso de Fusco, podemos deducir que éste era un niño todavía o a lo más un púber, menor de quince años, puesto que a esa edad accedían los hijos de ciudadanos a la toga viril, pasando a serlo ellos también desde ese momento y adoptando los *trianomina* de rigor (109).

Otra cuestión muy debatida es la que se plantea con respecto al vocablo final QVNO entre *hederae* (hojas de hiedra). Unos lo han interpretado RAIVS

103.—P. DE PALOL: **Arte Hispánico de la Epoca Visigoda,** pp. 76 y 142 ss. — J. M. IGLESIAS GIL: **Epigrafía Cántabra,** Estela núm. 116.
104.—KARL M. KAUFMANN: **Handbuch...,** p. 683.
105.—V. H. ELBER: **Das Erste Jahrtausend...,** I, pp. 216-20.
106.—J. B. DE ROSSI - A. SILVAGNI - A. FERRUA: **Inscriptiones Christianae...,** VII, p. 478, núm. 20.332; p. 400, núm. 18.893 b.
107.—J. M. BLAZQUEZ: **Religiones...,** p. 198; en el mismo sentido, J. C. ELORZA: **Religiones del País Vasco - Navarro...,** p. 417.
108.—P. NOVIA DE SALCEDO: **Diccionario...,** p. 21.
109.—SUET: **August.,** 66; CICER: **Sest.,** 69. Sólo desde mediados del siglo II se impone la moda, entre algunos ciudadanos, de que sus hijos lleven **prenomen** aun antes de recibir la toga viril (R. CAGNAT: **Cours d Epigraphie...,** p. 44). Sin embargo, ésta no fue la norma común y, dada la cronología anterior de nuestro epígrafe, en nada nos afecta.

(110) y otros simplemente QVNO, no existiendo paralelos conocidos para ninguna de las versiones. Sospechamos, por lo tanto, que bajo tales siglas pudiera encontrarse oculto un QV(intius) NO(vatianus), interpretación que podría ahorrarnos bastantes problemas. Sin embargo, este personaje sería mero ejecutor material del epígrafe, atreviéndose de esta manera a firmar su obra, puesto que son sobradamente conocidos dedicante y destinatario (110-bis)

No creemos en absoluto que el presente epígrafe haya de ser datado en la segunda parte del siglo II. Por el contrario, atendiendo a las características epigráficas, juzgamos más factible el atribuirlo a los primeros años de esa centuria, e incluso a los últimos lustros de la primera.

III — Epígrafes viarios

Aparte de los miliarios pertenecientes a la conocida vía *Pisoraca - Flaviobriga,* de la que más tarde nos ocuparemos, existe otro epígrafe viario un poco descolgado de los anteriores, tanto por las características externas como por el lugar del hallazgo. Se trata de la inscripción VECVNIENSES HOC MVNIERVNT, cuya posible existencia, contra el parecer de Hübner, hemos defendido anteriormente (núm. 22). Ninguna contradicción interna invalida su contenido, ya que epígrafes de esta naturaleza son frecuentes a lo largo de las calzadas romanas y nada se opone a que por el lugar, aunque con dirección que todavía no hemos podido determinar, cruzase una vía romana que, posiblemente, procedía de las Encartaciones, cruzando la ría en Portugalete mediante barca, prolongándose a través de Gatica, lugar de nuestra referencia, hasta Forua.

Pero no es la existencia de un camino romano lo más novedoso de la inscripción, sino la mención de los *Vecunienses* o *Becunienses,* que al instante nos ponen en la pista sobr ela existencia de una comunidad étnico - política denominada así, sea de carácter urbano o eminentemente rural, como parece más probable. Esto aclara el hecho de que, como era de esperar, la estructura gentilicia de los habitantes de estas tierras vizcainas no se diferenciaba de la de sus vecinos del sur y oeste, siendo los equivalentes de la «gentilitas» (clan) y «civitas» (pequeña comarca organizada en torno a un núcleo principal), amén de la familia, los órganos esenciales de su organización. Nos encontraríamos aquí, por lo tanto, con el testimonio de la existencia de una «civitas» que las fuentes textuales no mencionan (111), circunstancia que en modo alguno constituye óbice con respecto a su posible existencia. Que debió de tratarse de una «civitas» y no de una «gentilitas» lo está postulando su posible extensión territorial, si es que fuese dado poner en relación el actual topónimo de Begoña, *Begonia* en la edad media (112) y posiblemente *Becunia* en la antigüedad.

Que la «civitas» de los *Becunienses* hubiese controlado la mayor parte de las tierras contiguas a la margen derecha de la ría, desde la actual Begoña hasta el mar, nos parece perfectamente plausible y acomodado a la extensión que tales unidades étnico-políticas solían abarcar. Por encima de esta «civitas» y otras similares se extendería la denominación de *Varduli* en el siglo I y *Autrigones* a partir del siglo II..

Conviene insistir, sin embargo, en que no es esta la única «civitas» de la región conocida a través de la epigrafía, ya que el grupo gentilicio de los *Nervii,* de los que sabemos a través de las inscripciones militares (113) y de emigrantes procedentes de este sector norteño, ocuparía las tierras situadas en el curso alto del Nervión o en algún otro lugar de su margen izquierda.

Un grupo gentilicio de tamaño menor, y por lo tanto subordinado a la «civitas», hubo de ser la «gentilitas» de los *Conerdiani* o *Conerioni,* a los que pertenece *Cercia Mara,* que aparecen expresados en la inscripción en genitivo de plural céltico, a la manera como tiene lugar en las tierras próximas de Cantabria y la meseta. Se trataría de una pequeña unidad gentilicia que, posiblemente, no ocuparía el valle de Galdácano, lugar en donde fue hallada la inscripción, sino alguna pequeña comarca próxima, ya que la expresión «gentilitas» sería innecesaria en el caso de tratarse de un miembro de un grupo gentilicio inserto dentro de su mismo territorio.

La relación del etnónimo en cuestión con la raíz euskara *gonn-* podría establecerse de la misma mane-

110.—F. FITA: **Nuevas inscripciones**..., pp. 421 y ss. — J. M. BLAZQUEZ: **Religiones**..., p. 189.

110-bis.—Si llegamos a esta afirmación es porque resulta sumamente infrecuente en la epigrafía hispana un doble agente caracterizado por las acciones de «possuit» y «fecit». El segundo, supuesta la existencia del primero, sólo puede interpretarse o como ejecutor material, que firmaría su obra (infrecuentísimo), o como ejecutor de las órdenes de un peregrino que, tras regresar a su lugar de origen, manda dedicar este epígrafe en agradecimiento por el favor recibido de la divinidad. En esta segunda acepción el «fecit» se correspondería con la frecuente fórmula ponere iussit», que supone, efectivamente, un ejecutor distinto. Es, a tal efecto, ilustrativa la única fórmula parecida que hemos encontrado (CIL, II, 2.052; J. VIVES, 3.605), aunque se trate de una inscripción funeraria: **Terentia / L. lib. Felicula filio / Hispaniano poni iussit / Fabia Fabulla Soror / et heres dedicavit.**

111.—Tanto Plinio como Ptolomeo la omiten en sus extensas relaciones (PLIN. III, 26; IV, 110; PTOL. II, 6, 65).

112.—Según un documento de 1162: «...**unum collazum in Begonia**...», tomado de A. DE MAÑARICUA: **Santa María de Begoña**..., p. 90.

113.—A. GARCIA Y BELLIDO: **Los vascos en el Ejército**..., p. 106.

114.—En el ara de Cabriana se habla de un **Antonius Flavos Nerviensis,** según J. M. BLAZQUEZ: **Religiones**..., p. 218.

ra que Tovar efectúa para otros muchos topónimos de la zona (115).

Los otros cuatro miliarios se alinean a lo largo de la conocida vía *Pisoraca - Falviobriga,* todavía no estudiada en su conjunto, aunque haya sido objeto, a su paso por la provincia de Vizcaya, de referencias diversas de distintos estudiosos (116) y mismo nuestras en un trabajo de reciente publicación (117). Contamos con miliarios de esta vía romana, que señalan su comienzo y posible terminación. Así, en las inmediaciones de Herrera de Pisuerga fueron encontrados uno del tiempo de Tiberio del año 33 (118) y otro del reinado de Nerón del año 57 (119), marcando ambos la milla I. Es, por el texto de estos epígrafes, que sabemos que era *Pisoraca* (Herrera de Pisuerga) el punto de arranque de esta vía.

En el otro extremo, esto es, en el valle de Otañes, cerca ya de Castro Urdiales, se conservan otros tres hitos miliarios similares: uno de la época de Tiberio, de idéntica datación al de *Pisoraca* (120), que señala la milla 185 a contar desde esta última población, y dos de Nerón de los años 63 ó 64, marcando las millas 180 y 187, respectivamente (121). No hay duda de que se trata de miliarios de la misma vía, cuyo trazado preciso falta todavía por determinar, pero que ha de ser tal, que puedan cumplirse las 187 millas, al menos, entre el comienzo y el punto de destino.

Posiblemente jalonarían también su recorrido los miliarios aparecidos en Nava de Mena (122), de tiempos de Decio (año 251), otro desaparecido, que menciona M. de los Heros en Jijano (123) y, finalmente, los cuatro de la provincia de Vizcaya a que nos hemos referido (números 23, 24, 25 y 26).

En la mensuración de esta calzada tuvo que haberse empleado una milla corta, con valor aproximado a los mil metros, que ya Blázquez admitió como posible (124), puesto que, mídase como se mida, los kilómetros que pueden contabilizarse en un trazado mínimamente lógico entre *Pisoraca* y *Flaviobriga* ofrecen una distancia en modo alguno reductible a las 187 millas que marca uno de los miliarios, si se quiere aplicar otra milla que no sea la de mil metros, aproximadamente, que antes hemos señalado (125)

Ciñéndonos ya al estudio general de los cuatro miliarios del sector vizcaino y a su significación histórica, cabe formular una serie de observaciones.

Por lo que respecta al de Domiciano del Puerto de las Muñecas, no existen problemas mayores, salvo el de saber si efectivamente estuvo enclavado en territorio vizcaino, si bien ello carece de importancia. La problemática deriva de los otros tres dedicados a Maximino y datables todos ellos en el año 238 (números 24, 25 y 26).

Prescindiendo de si el miliario de Ocharan es o no auténtico, circunstancia que ya hemos tratado y volveremos a tener en cuenta en líneas posteriores, lo que verdaderamente sorprende es el gran parecido que existe entre los tres, no sólo en lo que se refiere a la estructura interna del texto, evidente ante una observación atenta, sino también en lo que respecta a la forma de las letras, posición relativa de las mismas y hasta fallas y desmoches de los tres cilindros de arenisca. El caso del verbo RESTITV ERVNT, cortado entre las mismas sílabas en los tres casos y a causa de un desmoche similar, parece demostrar que dos de los ejemplares son copia fiel del otro. No obstante, también existen diferencias notables, como puede comprobarse en la línea quinta, en donde frente al COS PROCOS del miliario del Berrón, nos encontramos con el extraño PCOCOS, que sin duda hay que interpretar o como PROCOS, que es lo más probable, o como P[RO]CO[S]COS, menos seguro.

Queda demostrado, por tanto, que los miliarios de Avellaneda y Ocharan, o responden a idéntico modelo o uno de ellos es copia casi exacta del otro, lo que, dadas determinadas deficiencias en la grabación del texto, puede aplicarse sin la menor duda al de Ocharan. Nada se opondría, por lo tanto, a que pudiera tratarse de una simple imitación llevada a cabo a principios de la presente centuria, en consonancia con lo que verbalmente nos ha sido comunicado.

Por el contrario, las diferencias que se advierten entre el del Berrón o Santecilla y el de Avellaneda, datados ambos el año 238, creemos que se deben o a descuido del lapicida o al ensayo, por parte del cuadratario, de dos variantes de una misma fórmula epigráfica, como se advierte en miliarios de datación similar, dedicados al mismo emperador, pertenecientes a otros conventos jurídicos (125). Además, de la comparación de estos tres ejemplares, únicos conocidos del convento cluniense, se deduce que solamente ellos poseen la fórmula epigráfica en dativo, habién-

115.—Para TOVAR: **El euskara...**, p. 92, pueden ser relacionados con la conocida raíz euskara **gonn.** : Güeñes (Vizcaya), Goñi (Navarra), Coñibelta (Sierra de Urbasa), Gonibidea (Astráin), así como el conocido grupo gentilicio cántabro de los **Conii, Conisci** o **Coniaci** mencionados en la obra de Estrabón (III, 4, 12). En Cantabria y Asturias pueden encontrarse también testimonios de la misma raíz y ello vendría a probar la existencia, hace tres mil años, del éuskera u otra lengua afín en los valles de Santander o Asturias.

116.—Véase bibliografía correspondiente a los números 23, 24, 25.

117.—A. RODRIGUEZ CALMENERO - M. LOPEZ ROJO: **Nuevos miliarios...**, pp. 209 y ss.

118.—CIL, II, 4.883.

119.—CIL, II, 4.888.

120.—F. FITA: **Inscripciones...**, pp. 454-68.

121.—Idem.

122.—F. FITA: **Nuevas lápidas...**, pp. 78-79.

124.—Noticia tomada de J. A. ABASOLO: **Comunicaciones...**, p. 70.

125.—A. BLAZQUEZ: **La milla romana...**, pp. 440-450.

126.—Obsérvense las diferencias existentes dentro del Convento Bracarense entre CIL, II, 4.757 y 4.756.

dose establecido las de los demás de la Península en claro nominativo (127).

Por otra parte, y ya ciñéndonos a los miliarios de la provincia Citerior, si bien es verdad que aparece mencionado al final de los epígrafes el *Legatus Augusti Pr. Pr.* del momento, Quinto Decio Valerino o Valeriano (128), sólo en estos tres casos del convento cluniense se le añade el sobretítulo de C(larísimo) V(iro), lo que viene a poner en evidencia su rango senatorial (129). Se trata de un personaje que era ya en 234 *Legatus Augusti Pr. Pr.* de la Mesia Inferior (130), pasando poco después a ocupar el mismo cargo en la *Tarraconensis,* mostrándose muy celoso de la causa de Maximino (131).

Pero hay más. La circunstancia de que Q. Decio aparezca mencionado como *Legatus Augusti Pr. Pr.* en miliarios tan alejados entre sí como los de Galicia, Vizcaya o Navarra, echa por tierra la tesis de los que defienden la perduración, hasta época dioclecianea, de la efímera provincia *Hispania Nova Citerior Antoniana,* creada por Caracalla unos lustros antes del reinado de Maximino, según se deduce de un epígrafe aparecido en tierras leonesas (132).

Otros problemas, estrictamente epigráficos pero de gran importnacia histórica, radican en la interpretación de las líneas 10 y 13. En la primera nos encontramos con el hecho constante de que como ordinariamente no se completan las palabras que siguen a *Maximini,* no sabemos si el P FEL AVG hay que traducirlo en genitivo, refiriéndolo al padre, como sugiere un miliario de Córdoba del año 237 al completar P(ii) F(elicis) (133) o en dativo, cortando la repetición de la titulatura del padre después del *Maximini* e interpretando P(io) FEL(ici) AVG(usto) referido en este caso a Máximo, como se deduce del miliario aparecido en Vilar de Santos, que después del *Maximini* transcribe PIVS, etc., atribuyéndolo a Máximo (134). Creemos, además, que este problema está en relación con la lectura del último renglón en lo que respecta a la transcripción de las siglas AVGG, que nosotros, a diferencia de otros autores (135) y apoyándonos en la autoridad de HOHL (136), interpretamos AVGG(ustorum). No obstante, conocemos un miliario, al menos, de la vía XVIII entre *Bracara* y *Asturica,* correspondiente a la milla XXXII (137), que en la línea final posee grabado *Leg Avg.* con una G solamente. Sin embargo, dicho miliario no está fechado en el año 238, como los nuestros, ya que Maximino aparece ejerciendo la potestad imperial por sexta vez. A la vista, pues, de todos estos datos, que nos proponemos comprobar en un próximo trabajo nuestro, antes del año 238 Maximino sería el único augusto, ostentando su hijo Máximo el título de César. Sin embargo, desde principios de 238, época en la que están datados casi todos los miliarios conocidos, Máximo sería elevado al augustado, hecho que vendría a explicar satisfactoriamente la doble G del renglón final y la atribución a su persona de los títulos de P(io) FEL(ici) AVG(usto) de la décima línea. Cierto que tiene en contra la presente hipótesis el hecho de que también en 238 sigue Máximo titulándose *Nobilissimus Caesar.* Sin embargo, no sería este un obstáculo insalvable, por cuanto dicha titulación pudo seguir manteniéndose por inercia. No puede echarse en olvido que la primera mitad del 238, año en que muere Maximino, constituyó una época eminentemente cargada de acontecimientos políticos. Tal vez la posible elevación de Máximo al augustado tendría como finalidad esencial el contestar institucionalmente a los dos augustos, Pupieno y Balbino, nombrados por el Senado precisamente contra Maximino. Y es en este contexto de propaganda imperial más que de efectiva restauración de calzadas, movida por su incondicional legado, Quinto Decio Valerino, el futuro Emperador Decio de mediados de siglo, según quiere G. Alföldy (138), que creemos que han de ser interpretados estos epígrafes.

Hay que añadir, finalmente, que a través de una visión conjunta de los miliarios de Maximino existentes en la Península, se deduce que las fórmulas empleadas son radicalmente distintas en las tres provincias. Más breves y menos ampulosas en la Bética y Lusitania (139) y más «barrocas» y extensas en la Citerior.

Pero aun dentro de la Citerior, única provincia que ofrece posibilidades de comparación, las fórmulas empleadas son diferentes en los distintos conventos: en nominativo en los conventos bracaraugustano, lucense y cesaraugustano; en dativo en el cluniense. Y aun dentro de mismo convento existen

127.—**CIL**, II, 4.870, 4.757, 4.756, 4.837, 6.228, 4.888 pertenecientes al Convento Bracarense. — J. VIVES, núm. 1.890 — IRGal. III, núm. 6, lám. al lucense. — J. VIVES, núm. 2.031, al Cordubensis; **CIL**, II, 4.693, al Cesaraugustano y **CIL**, II, 6.201 - 4.649, al Emeritense, entre otros.

128.—Así aparece mencionado en una inscripción de Denia (G. ALFOLDY: **Eine Inschrift**..., pp. 59 y ss.).

129.—Sin embargo, el valor jurídico de este título, que ya se emplea en el siglo I, data ya de la época de Marco Aurelio (DAREMBERG et SAGLIO: **Dictionaire des Antiquites Grecques et Romaines**, III, p. 385. París 1900).

130.—**CIL**, III, 13.714; 12.516; 13.758.

131.—A. BALIL: **Los Gobernadores**..., p. 31.

132.—**CIL**, II, 2.661.

133.—**CIL**, II, 4.731.

134.—**CIL**, II, 4.858.

135.—J. A. ABASOLO: **Comunicaciones**..., pp. 191-92. — J. M. SOLANA: **Flaviobriga**..., pp. 21 y ss.

136.—HOHL: **Julius**, RE, X, Col. 852-870.

137.—**CIL**, II, 4.826.

138.—G. ALFOLDY: **Eine Inschrift**..., pp. 159 ss.. — STEIN: **Decius**, RE, IV, Col. 22 87.

139.—Para la Bética y Lusitania contamos con muchísimos menos documentos, suficientes, sin embargo, para poder notar el contraste a que nos estamos refiriendo.

pequeñas diferencias que hay que explicar, o por la distinta fecha de ejecución, aun tratándose del mismo año, o por el posible influjo de municipios o comunidades locales.

Por todo ello concluimos que la idea general de erigir miliarios partiría de la casa imperial. Cada gobernador de provincia mandaría redactar una fórmula propia y adecuada al caso; las autoridades conventuales le impondrían sello propio en detalles más bien accesorios (fórmula epigráfica en dativo o nominativo, así como añadidos laudatorios para el gobernador provincial, como es el caso del C(larisimo) V(iro) de nuestros miliarios y, finalmente, tal vez los municipios o comunidades locales ejercerían su pequeño influjo en detalles sin relieve. Quedan todavía por resolver muchos y graves problemas epigráficos con respecto a los miliarios de Maximino, tales como que la V potestad tribunicia aparezca solamente en los miliarios de Hispania, pero ello ha de ser objeto de un más prolongado estudio. Lo hasta aquí expuesto constituye tan sólo un avance provisional de lo que puede ser el estado de la cuestión.

C — CONCLUSIONES

De lo expuesto en páginas anteriores podemos extraer una serie de conclusiones históricas basadas, por una parte, en los materiales de índole filológico que los epígrafes estudiados suministran y, por la otra, en las peculiaridades arqueológicas que presentan. Atendiendo a la primera podemos establecer que parece fuera de toda duda que, salvo la inscripción funeraria de Forua, atribuible al siglo I, las demás estelas pertenecen a una época tardía que oscila entre finales del siglo III y mediados del siglo V, posiblemente, ya que la estela visigótica de Abrisqueta habrá de ser datada en la sexta o séptima centuria.

Un elemento a tener especialmente en cuenta es que la casi totalidad de los antropónimos mencionados son alóctonos, latinos (la inmensa mayoría) o no latinos. Ello se advierte claramente en el caso de *Secundianus* y *Attia Licilla* (núm. 1) (140), *Aprilis* y *Vitalis* (núm. 2) (141), *Tertius* y *Melia* (núm. 3 (142), *Gracilis* y *Rusticina* (núm. 4) (143), *Terentia* y *Sempronia* (núm. 11) (144), *Severiana* y *Salvicalo Certimio* (núm. 12 (145), *Cercia Mara* y *Cercius* (núm. 13) (146), *Lucia Mamea* (núm. 14) (147) y *Numerius Iunius Aemilianus* (18) (148). Sin embargo, también

140.—Abundan los paralelos del antropónimo femenino **Attia** en otras regiones de la Península (CIL, II, 1.986, 1.488. — VIVES, 958, 3.268 etc) y fuera de ella. La coexistencia de un homófono latino habría favorecido su expansión, pues la mayoría de los hallazgos corresponden a zonas bien romanizadas (M.L. ALBERTOS: **La Onomástica**..., p. 41).

Con respecto a **Licilla**, variante local del conocido **Lucilla**, es un derivado de **Lucius**, profusamente documentado. En su forma femenina hipocorística puede verse en CIL, II, 2.190, 5.530, 1.294, etc.

Secundinus es un derivado del ordinal **Secundus**, primitivamente utilizado, cuando se empleaba como antropónimo, para indicar el orden de nacimiento (I. KAJANTO: **The latin**..., p. 292). Posee documentados abundantes paralelos en toda el área hispana, y ya por lo que se refiere a su específica sufijación masculina en **-anus** en CIL, II, 1.730, 5.632.

141.—**Aprilis** es nombre latino, no excesivamente abundante en la Península (CIL, II, 3.254, 3.359). Se trata de un antropónimo derivado del nombre de uno de los meses del calendario romano. Es significativo que aparezca precisamente en el área vizcaina, en cuyo ámbito hizo fortuna la adopción del nombre romano de los meses, en contraste con otras zonas euskaldunas próximas, que no adoptaron tal uso (TOVAR: **El euskera y sus parientes**..., pp. 96-98).

Vitalis. Aplicado a hombres o a mujeres, se encuentra abundantísimamente atestiguado (CIL, II, 5.173 y otros 30 casos). Se trata de un antropónimo estructurado sobre un adjetivo derivado de **vita**.

142.—**Tertius** es un antropónimo basado en un ordinal. En tal circunstancia suele designar ordinariamente orden en el nacimiento (I. KAJANTO: **The latin**..., p. 292). Paralelos abundantes dentro del área hispana (CIL, II, 3.185, 4.603, etc.).

Melia cuenta con paralelos en Lérida (CIL, II, 3.756), Valencia (CIL, II, 3.756) y Carquere, Resende (CIL, II, 5.576). — M. L. ALBERTOS: **La onomástica**..., p. 155, que lo incluye entre los nombres no latinos, opina que, probablemente, se trata de una variante de **Maelia**.

143.—**Gracilis**. Se trata de un antropónimo basado en una forma adjetival de origen latino (I. KAJANTO: **The latin**..., p. 244). Muy abundante en todo el mundo romano, no siendo excepción las tierras ibéricas. — **Rusticina**. Derivado del adjetivo-antropónimo **Rusticus**, de sello inconfundiblemente latino (I. KAJANTO: **The latin**..., p. 311). Superabundan los paralelos (CIL II, 1.882 y otras sesenta veces).

144.—Tanto **Terentius** como **Sempronius**, en su doble forma masculina y femenina, pasan por ser dos de los antropónimos genuinamente latinos más profusamente empleados. Consúltense los índices del CIL referentes a la Península.

145.—**Severiana** es un derivado femenino de Severus, uno de los antropónimos latinos más frecuentes dentro de la Península, con la típica sufijación -anus, -ana (aunque también son muy características otras) (CIL, II, 1.000 y otras 60 veces).

Salvicalus parece antropónimo no latino muy poco frecuente, puesto que en la Península solamente cuenta con dos paralelos en la forma **Salviculus** (CIL, II, 1.808: VIVES, 4.713), lo que nos hace pensar que, como en otros casos, la específica fonética del nombre constituiría a buen seguro una peculiaridad local.

Certimius parece antropónimo derivado de un adjetivo de procedencia, en este caso de la ciudad celtibérica de **Certima**, más que de un étnico, como quiere M. L. ALBERTOS («Organizaciones..., p. 13). En cualquier caso, de ninguna manera puede leerse en genitivo de plural céltico en -on, ya que la estructura del texto de la inscripción no da lugar para ello.

146.—**Cercius - Cercia**. M. L. ALBERTOS (**Onomástica**..., p. 85) afirma que tal vez se trate de un préstamo griego o celta. Se fundamenta para ello en la autoridad de POKORNY (IEW, pp. 567 ss.) y ERNOUT - MEILLET (**Dictionaire**..., p. 981). Aparece en su doble forma, masculina y femenina, en diversos lugares de la Península (CIL, II, 645, 1.788, etc.).

Mara. Parece derivar del celta **Maros** (grande) y está bien representado en la onomástica de la región Iliria, Galia, Germania, etc. (vid. M. L. ALBERTOS: **La onomástica**..., p. 148).

147.—**Lucia** y **Lucius** son antropónimos tan frecuentemente representados atestiguados en la onomástica latina, que resultaría superfluo buscarles paralelos.

Mamea cuenta con pocos homónimos dentro del suelo peninsular, los suficientes, sin embargo, como para poder apoyar nuestra lectura en sólidas razones (CIL, II, 2.664, 3.700).

148.—Esta serie nominal puramente latina, con **trianomina** ampliamente documentados y conocidos, no precisa más comentarios si no son los referentes a la intensa romanización del individuo que los lleva.

la antroponimia indígena, éuskera en este caso, ha dejado huellas de su impronta, que advertimos en el *Lucius Iulius Ibarra* (149) que emigra al territorio de los Vetones, aunque no esté demostrado que proceda de tierras vizcainas, en el *Iarus* que ejecuta el epígrafe funerario de Forua o en el *Avandus* de la de Zaldu, que si bien parece antropónimo de origen cristiano, ofrece la característica asimilación al éuskera, constituyendo, a nuestro parecer, otro precioso testimonio para determinar el área de vigencia del éuskera en la antigüedad, sobre todo si se tiene en cuenta la identificación de aquel antropónimo con topónimos actuales fosilizados a través de los siglos en lugares próximos a Bilbao: Abando, Abanto, etc. (150). Esto demuestra, por lo tanto, por una parte, la vigencia del euskera en algunas comarcas, al menos, de las Encartaciones, documentada además a través de los elementos toponímicos (151) y por otra, que el bilingüismo en estas tierras ha sido una constante desde que en los siglos centrales del primer milenio A. C. se produjeron las invasiones indoeuropeas.

Además, y siempre a través del criterio filológico, la presencia en el conjunto epigráfico de Lemona de antropónimos como *Secundianus, Tertius* y la expresión *contubernali,* que según los especialistas en estas cuestiones son indicadores de la condición servil (152), hace intuir la posible existencia de una comunidad de esclavos, o al menos de un grupo nada despreciable de los mismos en el lugar, destinados a un cometido que no podemos conocer, por el momento, pero que pudo haber tenido algún tipo de relación con la actividad minera.

Cabe resaltar también una serie de particularidades fonéticas que se advierten en algunos nombres, peculiaridades que, a falta de paralelos próximos, creemos privativas del latín hablado por estas gentes. Los antropónimos *Licilla* por *Lucilla, Rustiscina* por *Rusticina* y *Salvicalo* por *Salviculo,* parecen evidenciarlo.

En esta misma línea nos parecen importantes las deducciones efectuadas en torno a la inscripción «Becunienses hoc munierunt», tanto por lo que supone de aportación al conocimiento de una nueva vía romana como por la certificación de otra unidad político - gentilicia tipo «civitas», antes no conocida ni por las fuentes literarias ni por las epigráficas (153), que viene a sumarse a la de los *Nervii* o *Nervenses,* descubierta en los últimos lustros merced a los datos suministrados por los testimonios epigráficos (154).

Con la misma certeza, aunque con menos seguridad en la lectura, afirmamos la existencia de la «gentilitas» de los *Conerionum* o *Conerdianum,* testimoniado en la lápida de Galdácano (núm. 13), cuyos dominios debieron haber estado situados en un área próxima a la de su aparición. Si, por otra parte, se agregan a los testimonios epigráficos mencionados las noticias acerca de unidades étnico-políticas transmitidas por las fuentes textuales, especialmente por Plinio (155), se llega a la conclusión de que la pirámide gentilicia en tierras vizcainas durante la antigüedad en nada se diferenciaba de la del resto del norte peninsular: *gentilitas (Conerdiani)* > civitas (*Becunienses - Nervienses - Morogitani,* etc. / > étnico regional (*Varduli* en el siglo I y *Autrigones* o *Caristii* en el II).

Nada podemos decir acerca de los influios religiosos romanos, puesto que no existen testimonios. La divinidad mencionada en el único epígrafe votivo que se conserva es, según todos los indicios, indígena, lo cual indica, por una parte, la existencia de dioses y cultos autóctonos con vigencia plena en la época romana y, por otra, que el dedicante con sus *trianomina* expresos, más parece corresponder a un indígena romanizado en posesión de la plena ciudadanía que a un extranjero ocasionalmente devoto de una divinidad local. Se ha hablado también repetidamente acerca de la posible existencia de un embrión romanizador ubicado en las proximidades o dentro del casco de la actual Forua. Se trataría de un núcleo de cierta importancia, cuyo emplazamiento no ha podido hasta la fecha determinarse, pero del que constituyen un indicio notable los dos magníficos epígrafes aparecidos en el lugar.

Existió una vía romana importante y muy antigua que recorría de sur a norte el territorio de las Encartaciones, de la que, aparte de su derrota y trazado, han quedado en territorio vizcaino algunos miliarios, sobre todo de época tardía (tiempos de Maximino). Tales miliarios, además, nos dan a conocer la espe-

149.—**Ibarra** es un antropónimo derivado de topónimo abundantemente documentado como apellido en nuestros días, dentro del área vizcaina. Constituye uno de los exponentes de la emigración de euskaldunes en la Antigüedad hacia áreas más prósperas de la Península (M. L. ALBERTOS: **Los nombres éuskaros**..., pp. 213 ss.).

150.—La misma significación que en éuskera, ha adoptado la palabra **adventus** en bearnés y en provenzal, hecho que parece a Tovar indicio de los orígenes franceses meridionales de este término del calendario vasco (A. TOVAR: **El euskera y sus parientes**..., p. 111).

151.—A. TOVAR (**El euskera**..., pp. 89-93) afirma que en época remota el euskera o una lengua similar cubriría gran parte de la geografía cántabra y astur.

152.—J. MANGAS: **Esclavos y libertos**..., pp. 29, 36 y 51. Sin embargo, Susan TREGGIARI, aparte de señalar la pervivencia de la expresión **contubernalis** (**Quaestiones**..., p. 195), anota que no sólo se da conturbenio, esto es, juntanza, pero no matrimonio, entre los esclavos, sino también entre las clases superiores, a juzgar por los «nomina» y cargos que en ciertas inscripciones se les asignan (**Contubernales**..., pp. 42 y ss.).

153.—Como ya se indicó en páginas anteriores, la forma en nominativo de plural más el posible ámbito geográfico por el que se extendía, nos decidieron a clasificarlas más como «civitas» que como «gentilitas».

154.—A. GARCIA Y BELLIDO:**Los Varduli**..., pp. 131-139.

155.—PLIN, IV, 110.

cífica fórmula de redacción o dedicatoria del *conventus cluniensis,* en contraste con ejemplares de la misma época encontrados en territorio de otros conventos jurídicos. Cierto que las especiales deducciones históricas que hemos extraído acerca de Maximino, Máximo y Q. Decio no se apoyan exclusivamente en estos ejemplares, sino en el conjunto de los hispanos, pero el texto del epígrafe de los vizcainos suministra datos importantes que los demás no contienen.

El otro testimonio viario, descolgado de los anteriores, la inscripción de los *Becunienses,* demuestra que, como es lógico pensar, la red romana de caminos secundarios debió haber sido bastante importante, si bien se impone abordar con urgencia un estudio de sus características y trazado, tarea que está realizando ya uno de nuestros alumnos.

Si, por el contrario, queremos detenernos en los aspectos meramente arqueológicos de los monumentos epigráficos, se evidencia pronto que su decoración, aun en el caso de ejemplares de la misma naturaleza y función, como sucede con las estelas funerarias, dista mucho de ser uniforme. Las hay desprovistas de toda decoración y, sin embargo, disociadas cronológicamente, como acontece entre la lápida de Forua (época flavia) y la de Sempropia de Morga, o, posiblemente, los fragmentos de Abrisqueta, posteriores a los años centrales del siglo IV. Existen otras, por el contrario, adornadas con una rica simbología. Destacan las decoradas con signos astrales, entre los que son reconocibles rosáceas, discos radiados y crecientes lunares, solos o asociados entre sí. Se trata de una decoración que no difiere de la de otras zonas del norte de la Península, lo que demuestra un gran trasvase cultural en todos los tiempos a lo largo de la franja norteña peninsular.

Cabe resaltar también en otras la decoración figurada a base de registros de personajes asociados en tríadas o a pares, según la técnica del medio relieve o esbozados mediante simples trazos incisos. Pero tampoco éste es un fenómeno privativo del área vizcaina, pudiendo afirmarse que las muestras existentes en la misma constituyen la variante de una misma provincia artística que, abarcando tierras aquitanas, navarras, riojanas y burgalesas, parece haber tenido su epicentro en la zona de contacto entre Alava y Navarra.

Lo que sí parece constituir un fenómeno específico de las estelas vizcainas es la decoración incisa, a base de grandes cruces latinas, grandes y pequeñas cruces aspadas, bandas rectilíneas, bandas curvas en el canto de la estela de Meñaca, etc. En todos los casos, las líneas incisas paralelas que forman los elementos de esta decoración están separados unos ocho centímetros, lo que, aparte de otras razones, confirma la sospecha de que se trata de un hábito de escuela, por lo que no juzgamos temerario afirmar la existencia de un taller con características muy particulares, que habría ejecutado ciertas estelas siguiendo unas pautas uniformes, fruto sin duda de determinadas concepciones ideológicas. Pero, ¿qué tipo de concepciones? Sin duda, de signo cristiano, ya que la cruz en sus diversas manifestaciones es un motivo cristiano, mientras no se demuestre lo contrario, lo que solamente sucede en casos muy concretos y aislados. Además, hemos ido viendo a lo largo de nuestra exposición cómo iban irrumpiendo en la misma elementos de distinta procedencia que parecen responder a un común denominador, el de su impronta cristiana: lápida de Sempronia (Morga), triangulillo de la otra estela de Morga, el *Avandus* de la de Zaldu, las cruces y disco de la de Jainko, así como el topónimo mismo y, finalmente, las cruces de las estelas de Lemona. Se trata de indicios muy variados, que tal vez no puedan producir certeza absoluta, pero sí persuadir a favor de la huella cristiana que dichos monumentos poseen.

En lo que respecta específicamente a las cruces grabadas en las lápidas con inscripción latina de época tardorromana, poco tenemos que añadir a lo que en su momento hemos afirmado. Evidentemente, faltan los paralelos dentro y fuera de la Península, o al menos no hemos sabido encontrarlos, por lo que, al tener que interpretar el hecho dentro de sus propios límites, pensamos, evitando todo dogmatismo, que tanto la cruz como el signo en X que adorna la zona de intersección de los brazos de aquélla, son cristianos. Además, la datación de las estelas de este grupo, que poseen cruz incisa, parece corresponder a los siglos IV y V, datación que está perfectamente de acuerdo con la aparición de la simbología cristiana, que irrumpe masivamente en el mundo romano metropolitano y provincial a lo largo del siglo IV (156).

Con respecto al esquema decorativo de la cara anterior de la estela de Jainko, aparte de lo que en su momento hemos expresado, queremos añadir aquí que son abrumadoramente mayoritarios los paralelos que el mundo paleocristiano y visigótico nos ofrece en orden a su adecuada explicación. Por supuesto que la decoración en aspa con barra horizontal (157) pertenece al mundo paleocristiano, tratándose de una de tantas variantes del conocido tema del crismón, o más concretamente de las múltiples combinaciones que la X(ji) y la P(ro), siglas del nombre de Cristo,

156.—E. GRIFFÉ: **La Gaule chretienne**..., p. 60.

157.—En este caso posiblemente no se ejecutó el trazo vertical por creer que lo suplía de alguna manera la ranura que media entre los dos bloques de arenisca de que se compone la estela.

adoptan a partir del siglo IV. Y ello no sucede solamente en Roma, sino en todas las provincias del Imperio (158).

Con la introducción del cristianismo en la vida oficial romana, el crismón, completo o esquemático, hace su aparición en las más diversas manifestaciones culturales, económicas y religiosas. Así se explica la presencia del mismo en las monedas, en las lucernas, en la decoración de la cerámica sigillata (159), en las tejas y ladrillos (160) y en las hebillas de cinturón de la época visigótica que, si bien cronológicamente no pudieron haber influido en la decoración de Jainko, pueden ser efecto de una misma moda o corriente cultural, que habría permanecido durante mucho tiempo (161). Nada se opondría, pues, a que la estela de Jainko fuese la imitación en grande de un motivo cerámico o de una moneda que, fruto del comercio, alcanzarían estas tierras, como prueba un fragmento inédito de sigillata de Peña Forua, en el que aparece representada la cruz entre palmas, tema de decoración eminentemente paleocristiano. Ahora bien, ¿cómo conciliar el disco central de la misma estela, de cuatro rayos dextrógiros, con los símbolos cruciformes y, por lo tanto, con la idea cristiana? Creemos que solamente existe una posibilidad y consiste en que, si como hemos dicho, el disco radiado simboliza el sol en las concepciones religiosas de los indígenas de la región, al ser el sol símbolo de Cristo en la mentalidad cristiana, lo aquí representado sería el intento de interpretar la imagen solar de Cristo según las concepciones que de aquel astro y su carácter divino tenían las comunidades indígenas, ahora conversas, desde tiempos inmemoriales (162). Sobre la estela de Meñaca no nos atrevemos a pronunciarnos al respecto. Cierto que determinados elementos decorativos la hacen contemporánea de las crucíferas de Lemona y de la de Jainko. Pero presenta también elementos originales y una depurada técnica de ejecución que nos impiden emitir cualquier juicio sobre su posible naturaleza cristiana.

En fin, solamente queremos añadir algunas precisiones a propósito de lo dicho con respecto al triangulillo de la segunda estela de Morga. A través de los argumentos que en su lugar hemos expuesto, llegábamos a la conclusión de que podría tratarse de un motivo de decoración cristiana. El paralelismo de una estela ciertamente cristiana, tal vez visigótica, existente en el Museo de Segovia (163), viene a reforzar nuestros razonamientos, ya que en uno de los cuadrantes en que una cruz inscrita divide el sector superior circular de la estela aparece un triangulillo inciso muy similar al nuestro, lo que demuestra que si es utilizado dentro de la simbología cristiana de época visigótica o altomedieval, en general, pudo haber sido utilizado como elemento de esta misma simbología en época anterior.

Ahora bien, ¿se trata de un símbolo trinitario o de la *delta* griega? Parecen sugerir la primera de las posibilidades las razones expuestas en su momento, a las que cabría adjuntar alguna otra ilustración, com es el caso de una estela griega cristiana que luce a modo de frontón un triángulo con un doble círculo concéntrico inscrito (164). A favor de la segunda estaría el pequeñísimo tamaño del triangulillo de Morga, que podría equivaler sin violencia a una sigla representada por la delta griega, con el significado de Δ (eo), Δ(epositio), etc., como es frecuente que aparezca encabezado el texto de algunas estelas paleocristianas (165). No obstante, su tamaño un tanto excesivo para simple sigla constituye un cierto obstáculo, según ya se dijo en su momento.

En fin, con lo hasta aquí expresado respecto a los orígenes del cristianismo y sus posibles argumentos arqueológicos no hemos querido demostrar su plena vigencia ya desde el siglo IV y V dentro del área vasca, cosa desde antiguo conocida en las comarcas de la ribera navarra a través de las fuentes textuales (166), sino su presencia en territorio vizcaino desde una data similar, tesis que hasta el presente sólo se había atrevido a defender J. Vives, al analizar la fórmula epigráfica de una de las estelas de Morga (167) y Tovar, al fijarse en la específica asimilación

158.—Para la región de Mainz (Alemania), por ejemplo, puede consultarse el trabajo de Ch. THOMAS: **The Early**..., quien, a su vez, toma la información de BEHRENS, en donde se representa gráficamente la evolución de la cruz a partir de las letras «ji» y «ro», adoptando formas muy similares a la del esquema decorativo de Jainko.

159.—Véase GARCIA GUINEA y CLBS: **Excavaciones**..., lám. XIV, número 10, en donde sobre cerámica sigillata de los siglos V y VI aparece una cruz aspada formada por doble línea incisa paralela más un circulito central, del que derivan cuatro brazos, esquema muy similar al de Jainko.

160.—Ver J. SERRA VILARO: **Excavaciones**..., 1929, lám. XLIII y 1935, lám. VI, en donde algunas variantes del crismón esquematizado aparecen sobre tejas y ladrillos.

161.—Véase en A. MOLINERO PEREZ: **Aportaciones**..., lám. XIII, en donde se contempla una hebilla de cinturón con un esquema decorativo muy similar al de la estela de Jainko. Lo mismo en J. MARTINEZ CANTOLALLA: **Excavaciones en la Necrópolis**..., lám. XVIII.

162.—F. CABROL - H. LECLERQ: **Dictionaire**..., XV, col. 1.583 y 1.584. La palabra domingo (**dies dominica**=día del Señor) sustituyó a la denominación pagana «die solis», expresión que, sin embargo, siguió usándose hasta el siglo VI en muchos epitafios cristianos, según testimonio de San Gregorio de Tours.

Por su parte, H. SCHLUNK (**Die Denkmäler**..., p. 207) ofrece ejemplos de cruz visigótica inscrita en un gran círculo, figurando en la intersección de las astas una representación de Isol con cuatro rayos dextrógiros que, indudablemente, simbolizan a Cristo, lo que viene a indicar que la utilización de este símbolo no era desconocida en la primitiva Iglesia.

163.—A. MOLINERO PEREZ: **Aportaciones**..., lám. CLXIII.

164.—F. CABROL - H. LECLERQ: **Dictionaire**..., IV, col. 644.

165.—F. CABROL - H. LECLERQ: **Dictionaire**..., IV, col. 3, citando a CIL, III, 13.131).

166.—Sobre el particular, consúltese a: A. MAÑARICUA: **Introducción del Cristianismo**..., pp. 254 y ss.

167.—J. VIVES: **Inscripciones cristianas**..., pp. 177-185.

por el éuskera del término lingüístico romano - cristiano *adventus*, que habría dado *Avandus* en la terminología eusk-aldún (168)

Lejos de nosotros, sin embargo, el pretender zanjar una cuestión ciertamente vidriosa. Pero los argumentos arqueológicos ahí están y, a menos que se formulen explicaciones convincentes por vías distintas a las del influjo cristiano, seguiremos aferrados a lo que empezamos a considerar como seguro. La polémica debe continuar, pues, en aras de un más completo conocimiento científico del material aquí analizado. Creemos que es preciso volver en profundidad sobre el problema de la reocupación con nivel romano tardío (segundo tercio del siglo IV) de las cuevas vizcainas y buscar la causa de una tan súbita como tardía romanización de las mismas. A la vez es necesario determinar si esas cuevas siguen habitadas durante la época visigoda, ya que la aparición del jarrito ritual de bronce visigótico que se guarda en el Museo Histórico de Bilbao procede de una de ellas.

Finalmente, es necesario determinar las posibles relaciones de las cuevas vizcainas con hallazgos tardorromanos y, posiblemente, visigodos, con las cuevas de habitación y sepulcrales de las riberas del Ebro, concretamente las del Condado de Treviño, alguna de las cuales, como la de los Goros, han dado ciertamente niveles visigóticos. No pretendemos con esto aventurar nada; sólo estamos sugiriendo que la romanidad tardía del ámbito vasco ha de ser acometida en un estudio arqueológico - histórico de conjunto. Pero ello es tarea larga, que exige capacitación y entusiasmo tanto por parte de los veteranos como de los noveles investigadores.

168.—A. TOVAR: **El euskera...**, pp. 96-98.

BIBLIOGRAFIA CONSULTADA

J. A. ABASOLO: «Inscripción romana inédita de Villaventín», BSAA, 37, 1971, pp. 439 y ss.

J. A. ABASOLO, M. L. ALBERTOS, J. C. ELORZA: **Los monumentos funerarios de época romana en forma de casa de la región de Poza de la Sal.** Burgos 1975.

A. AGUIRRE: **Materiales arqueológicos de Vizcaya.** Bilbao 1975.

M. L. ALBERTOS FIRMAT: «Los nombres éuskaros de las inscripciones hispanorromanos y un Ibarra entre los Vetones», **Estudios de Arqueología Alavesa,** 1972.

— «La antroponimia en las inscripciones del País Vasco», **II Semana de Antropología Vasca».** Bilbao 1971.

— **La onomástica personal primitiva de Hispania Tarraconense y Bética.** Salamanca 1966.

— «Organizaciones suprafamiliares de la Hispania romana», **Studia Archeologica,** 37, 1975, pp. 13 y ss.

P. ALZOLA: «Lápida romana de Forua», **Euskalerría,** LV, 1906.

G. ALFOLDY: «Eine Inschrift auf dem Montgo bei Dianium au dei Spanischer Ostküste», **Epigraphica** XL 1-2, 1978, pp. 59 y ss.

D. DE AREITIO: «Moción a la Comunicación de Mon», **Euskalerría,** 15 oct. 1906.

R. MARIA DE AZKUE: **Diccionario Vasco - Español - Francés.** Bilbao 1969.

G. BALPARDA: **Historia crítica de Vizcaya y sus Fueros.** Bilbao 1974, t. I (reedic.).

A. BALIL: «Los Gobernadores de la Hispania Tarraconense», **Emérita,** XXXII, fasc. 1, pp. 31 y ss.

I. BARANDIARAN: «Tres estelas en el territorio de los Vascones», **Caesaragausta,** núms. 31-32, 1968.

F. BENOIT: «Dieux Têtes», **Latomus,** 1955, pp. 290-296.

M. BERRON: **Historia de Valmaseda.** Bilbao 1926.

J. M. BLAZQUEZ: «La estela de Galdácano». **Estudios de Arqueología Alavesa,** VI, 1975.

G. BOVINI - R. OLIVIERI: **Corpus della Scultura Paleocristiana, bizantina ed altomedievale de Ravena.** Roma 1968

J. E. BOGAERS: «Civitates und Civitas - Hauptorte in der nördlichen Germania Inferior». **Bonner Jahrbücher.** 1972.

R. BROXTON ONIANS: **The origins of European Thoutt.** Cambridge 1951.

A. BÜTTNER: «Untersuchung über Ursprung und Entwicklung von Auszeinungen in römischen Heer». **Bonner Jahrbücher,** 157, 1957.

F. CABROL - H. LECLERQ: **Dictionaire d'Archeologie Chretienne et Liturgie.** París (fechas diferentes, según los tomos).

R. CAGNAT: **Cours d'Epigraphie Latine.** París 1914.

A. CALLEJO SERRANO: «Cédulas epigráficas del Campo Norbense», **Zephirus,** XVIII, 1967, núm. 17, pp. 107 y ss.

A. CEAN BERMUDEZ: **Sumario de las Antigüedades Romanas que hay en España.** Madrid 1832.

F. COELLO Y QUESADA: **Noticias sobre las Vías, Poblaciones y Ruinas Antiguas, sobre todo de la Epoca Romana.** Madrid 1875.

F. CUMONT: **Recherches sur le Symbolisme Funeraire des Romains.** París 1942.

DAREMBERG et SAGLIO: **Dictionaire des Antiques Grecques et Romains,** III. París 1900.

J. DELMAS: **Guía del Señorío de Vizcaya (1864)**. Bilbao 1965.

FRANZ J. DOLGER: «Beiträge zur Geschichte des Kreuzzeichens I». **Jahrbuch für Antike und Christentum**, I, 1958; II, 1959.

W. DEONA: «Les Cornes Bouletees des bovides celtiques», RAV (1917), pp. 124 y ss.

A. D'ORS: **La Era Hispánica.** Pamplona 1962.

J. B. DE ROSSI - A. FERRUA: **Inscripciones Christianae Urbis Romae septimo saeculo Antiquiores. Nova Series, vol. VII. Coemeteria Viae Tibustinae.** Roma 1980.

J. B. DE ROSSI - A. SILVAGNI - A. FERRUA: **Inscriptiones Christianae Urbis Romae. Nova Series.** Vol. III, 1965.

N. DUVAL: **Recherches Archeologiques a Haidra. I. Les Inscriptions Chretiennes.** Rome 1955.

C. ECHEGARAY: «Vías romanas en Vizcaya». **Vida Vasca,** 1946 XXIII.

V. H. ELBERN: **Das Erste Jahrtausend Kultur und Kunts in Werdenden abendland an Rhein und Ruhr.** Düsseldorf, I, 1963; II, 1964.

J. C. ELORZA: «Estelas Romanas en la provincia de Alava», **Est. de Arqueol. Al.** 1970.

— «Religiones del País Vasco-Navarro», **II Semana de Antropología Vasca.** Burgos 1973.

— **Esculturas romanas en la Rioja.** Logroño 1975.

E. ESCARZAGA: **Descripción histórica del Valle de Gordejuela.** Bilbao 1920.

E. ESPERANDIEU: **Recuil General des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine.** París 1908.

J. M. FERNANDEZ: «Epigrafía romana de Autrigonia». **Altamira,** 1965.

F. FITA: «Nuevas inscripciones de Forua». BRA Hist. XLIX, 1906, 421 y ss. — «La Era Consular de la España Romana». BRA Hist. LXI, 1912, pp. 495 y ss.

J. FRANCISCO DE AIZKIBEL: **Diccionario Basco - Español.** Tolosa 1883.

A. GARCIA Y BELLIDO: **Esculturas romanas de España y Portugal.** Madrid 1949.

— «Los vascos en el Ejército Romano», **Fontes Linguae Vasconum,** V. Bilbao 1969.

— «Los Varduli en el Ejército Romano», **Bol. R. Soc. Vasc. A. País,** 1954, pp. 131-39.

M. A. GARCIA GUINEA y CLBS, SAN MIGUEL RUIZ. **Excavaciones en Monte Cildá, Olleros de Pisuerga (Palencia). Campañas 1963-65,** EAE, núm. 61. Madrid 1966.

A. GARCIA LOMAS: **Mitología y supersticiones de la Cantabria montañesa.** Santander 1967.

C. GARCIA MERINO: **Población y poblamiento de la Hispania romana. El conventus cluniensis.** Valladolid 1975.

M. GOMEZ MORENO: «De epigrafía vizcaina» BRA Hist., t. CXXVII, 1951.

A. GONZALEZ - U. ESPINOSA: «Más epigrafía romana en Cameros Nuevo», **Berceo,** 87, 1974, pp. 233-34.

E. GRIFFE: **La Gaule Chretienne a l'Epoque Romaine.** París 1965.

M. GUARDUCCI: **I Graffiti sotto la confessione di San Pietro in Vaticano,** vol I, 1968.

P. HENAO: **Averiguaciones de las Antigüedades de Cantabria.** Salamanca 1968, t. II.

J. J. HATT: «Sur quelçues monuments funeraires gallo-romains des Pyrenees». **Rev. Arq.,** 5, 1941, pp. 58-69.

— **Monuments funeraires gallo-romains du Comminges et du Couserans.** Toulouse, 1945, I. parte.

— «Rota Flammis circumsepta. A propos du symbole de la roue dans la religión gauloise: deux steles de laraire». RA, 1884, II, pp. 285-98, y 1885, I 1.730.

— «Les Croyences funeraires des gallo-romains d'aprés la decorátion de tombes», RAE, 21 (1970), pp. 65-66. — **Hispania Antiqua Epigraphica.** Madrid 1951.

HOHL, **Julius,** RE, X, col. 852 - 870.

E. HÜBNER: **Corpus Inscriptionum Latinarum** (CIL).

J. DE YBARRA Y BERGE: **Catálogo de monumentos de Vizcaya.** Bilbao 1958.

— «Lo romano en Vizcaya». **Zumárraga,** 4, 1945.

J. M. IGLESIAS GIL: **Epigrafía Cántabra.** Santander 1976.

J. R. ITURRIZA Y ZABALA: **Historia de Vizcaya.** Bilbao 1967 (reedit. en «La Gran Enciclopedia Vasca»).

D. JULIA: **Etude Epigraphique et Iconographique des esteles funeraires de Vigo.** Heidelberg 1971.

C. JULIEN: **Chronique gallo-romaine. Stéles spagnoles.** REA, XII, 1910.

I. KAJANTO: **The Latin Cognomina.** Helsinki 1965.

Karl M. KAUFMANN: **Handbuch der Christlichen Archeologie.** Paderborn 1913.

P. LAMBRETS: «L'exaltation de la tête dans la pensee et dans l'art des celtes», **Dissertationes Archeologicae Gaudenses.** Brugge 1954.

LARREA Y RECALDE: «Contribución al estudio de las estelas discoideas de Vizcaya», BRSVA País 1945, p. 419.

R. LEFOR DES YLOUSES: «La roue, la swastica et la spyrale comme symboles du tonnerre et de la foudre», CRAI 1955, pp. 152-55.

M. LEGLAY: **Saturne Africaine.** París 1966.

J. LEITE DE VASCONCELOS: **Religioes da Lusitania,** III. Lisboa 1913.

M. LOPELMANN: **Etymologisches Wörterbuch der baskischen Sprache.** Berlín 1968.

P. LE ROUX - A. TRANOY: «Rome et les Indigenes dans le Nord-Ouest de la Peninsule Iberique». **Melanges de la Casa de Velázquez,** IX, 1973, pp. 177-231.

G. A. MANSUELLI: **Le Estele Romane del Territoio Ravennate e del Basse Po.** Ravenne 1967.

A. DE MAÑARICUA: «La inscripción de Sempronia (Morga)», **Estudios Vizcainos,** V. Bilbao 1972.

— **Santa María de Begoña en la Historia espiritual de Vizcaya.** Bilbao 1950.

— «La introducción del Cristianismo en el País Vasco». **I Semana de Estudios de Historia Eclesiástica del País Vasco.** Vitoria 1981.

A. MARCOS - R. GARCIA SERRANO: «Un grupo unitario de estelas funerarias de época romana con centro en Aguilar de Codes». **Estudios de Deusto,** 1971, p. 320.

F. MARCO SIMON: **Las estelas decoradas del Convento Cesaraugustano y Cluniense.** Zaragoza 1978.

J. MARTINEZ SANTOLALLA: **Excavaciones en la necrópolis visigoda de Herrera de Pisuerga (Palencia).** Madrid 1933 (JSEA).

A. MOLINERO PEREZ: **Aportaciones de las excavaciones** y **hallazgos casuales (1941 - 1959) al Museo Arqueológico de Segovia** (EAEsp., núm. 72). Madrid 1971.

T. MOMMSEN: **Noues Archiv der Gesellschaft für deutsche Geschichtskunde,** 1892.

A. MONTENEGRO DUQUE: «Problemas y nuevas perspectivas en el estudio de la Hispania de Vespasiano». **Hispania Antiqua,** V, 1975, pp. 7 y ss.

A. D. NOCK: **Sarcophagi and Symbolisme.** AJA, L (1946) pp. 142 y ss.

P. NOVIA DE SALCEDO: **Diccionario etimológico del Idioma Bascongado.** Tolosa 1887.

P. PALOL: **Arte hispano de la época visigoda.** Barcelona (sin fecha).

— **Arte paleocristiano en España.** Barcelona 1968.

D. PINHO BRANDAO: «Monumento sepulcral en forma de ara con inscripçao latina de Santa Mahinha de Zézere». **Revista de Guimarães,** 3-4, 1960.

A. RODRIGUEZ COLMENERO: «El hábitat en el País Vasco durante la época romano-visigoda», **El hábitat en Euskadi.** Bilbao 1981, pp. 77-107.

— **Galicia meridional romana.** Bilbao 1977.

— **Augusto e Hispania. Conquista y organización del norte peninsular.** Bilbao 1979.

A. RODRIGUEZ COLMENERO - M. LOPEZ ROJO: «Nuevos miliarios de Maximino de la Vía **Pisoraca** - Castro Urdiales aparecidos en Vizcaya», **Kobie,** núm. 9. año 1979. Bilbao.

F. SALVIAT: «Symbolisme astral et divin. A propos d'une stele de Thasos», RA 1966, I, pp. 36-37.

Ekkart SAUSER: **Frühchristliche Kunts.** Innsbruck 1966.

H. SCHLUNK: «Nuevas interpretaciones de sarcófagos paleocristianos españoles». **Primera Reunión de Arqueología Paleocristiana.** Vitoria 1966.

H. SCHLUNK - T. HUASCHILD: **Die Denkmäler des frühchrislichen und westgotischen Zeit.** Mainz am Rhein 1978.

J. SERRA VILARO: **Excavaciones en la necrópolis romanocristiana de Tarragona.** Madrid 1935, núm. 133, lám. VI (JSEA).

— Idem 1929.

J. M. SOLANA: **Autrigonia romana.** Valladolid 1978.

— «Flaviobriga (Castro Urdiales)», **Altamira,** XL, 1976-77, pp. 119 y ss.

— «El miliario del **Imperator Caesar Domitianus Augustus.** Aportación al estudio de la Vía **Pisoraca - Flaviobriga», Durius,** IV, 1974.

STEIN, **Decius,** RE, IV, col. 2.287.

B. TARACENA - A. FERNANDEZ DE AVILES: **Memoria sobre las excavaciones de Navárniz (Vizcaya).** Madrid 1945.

G. TCHALENKO - E. BACCACHE: **Eglises de village de la Syrie du Nord.** París 1978.

Ch. THOMAS: **The Early Christian Archeology of North Britain,** Glasgow 1971.

A. TOVAR: **El euskera y sus parientes.** Madrid 1959.

S. TREGGIARI: «Contubernales in CIL VI», **Phoenix,** XXXV, 1981; «Questiones on Women Domestics in the Roman West», **Schiavitu, Manumissione e classi dipendenti nel mondo antico.** Roma 1979.

A. TRUEBA: **Resumen descriptivo e histórico del M. N. y M. L. Señorío de Vizcaya.** Bilbao 1852.

J. M. UGARTECHEA Y SALINAS: «Notas sobre estelas, lápidas e inscripciones funerarias vizcainas», **Anuario de Euskofolklore,** XIX, 1962.

P. VAZQUEZ: «Restos Arqueológicos: sepulcros de Cenarruza, canecillos de S. Vicente de Múgica y la pila de agua bendita de la parroquia de Cortézubi». **BCMonViz,** 1909, p. 31.

J. VENDRIES: «L'unité en trois personnes chez les celtes», **Comptes Rendues de Seances de l'Academie des Inscriptions et Belles Lettres.** París 1935.

J. VIVES: **Inscripciones latinas de la España romana.** Barcelona 1951.

— «Über Ursprung und Verbreitung der Spanischen Aera». **Historischer Jahrbuch, 58 (1938)**, pp. 97-108.

— **Inscripciones cristianas de la España romana y visigoda.** Barcelona 1969.

K O B I E (Bilbao)
Grupo Espeleológico Vizcaino. Diputación Foral de Vizcaya
Boletín núm. 11 - 1981

La datación absoluta por el Método Colágeno en Cuba

Por ERCILIO VENTO CANOSA (*)
ROBERTO RODRIGUEZ SUAREZ y
LOURDES FRANCO MARTINEZ

INTRODUCCION

El problema de la obtención de cronologías absolutas reviste trascendental importancia en los países de la América Insular. En efecto, las grandes y pequeñas Antillas están carentes de las culturas prehispánicas que, como las de Mesoamérica y el oeste del cono sur, permiten gracias a la interpretación, ya de sus monumentos, ya de sus manifestaciones supraestructurales, arribar a estimados cronológicos que pueden con mayor o menor exactitud hacerse corresponder con la realidad.

En nuestras latitudes las condiciones ambientales, como son los altos índices de humedad y temperatura, hacen que las evidencias arqueológicas sean sometidas a rigores que impiden su conservación dentro de un patrón uniforme. De manera que aun cuando pueden establecerse relaciones tentativas cronológico - culturales, existe el riesgo de incurrir en inexactitudes si estas evidencias se encuentran desvinculadas de elementos típicos de sus respectivas culturas. Por otra parte, la amplitud de los intervalos de tiempo dentro de estos grupos desechan la posibilidad de adoptar una regla constante para los fechados empíricos, como sucede especialmente con los restos óseos.

Sucede que muestras aisladas de la época de la conquista coinciden con depósitos arqueológicos precolombinos y aun dentro de éstos, pueden advertirse superposiciones culturales con grados de conservación muy diverso, que dificultan una idea siquiera tentativa de la edad absoluta de la muestra.

Conocidas son las inconveniencias que presenta el método del C-14 en lo que respecta a los requisitos para la colecta del material, además del costo operacional que se hace considerable cuando se precisa una investigación a gran escala, es decir, cuando se hace necesario datar un gran número de muestras representativas de diferentes niveles en un área de investigación extensa. Entre algunas de las consideraciones elementales para la colecta de muestra con fines de datación radiocarbónica, están: no tomar restos o evidencias superficiales, excluir los materiales procedentes de depósitos mezclados y preservar las piezas seleccionadas de la contaminación accidental.

Durante la década de 1960, en algunos países del este europeo comenzaron a realizarse diversas investigaciones que tenían por objeto establecer las varia-

(*) Asesor de Arqueología de la Comisión de Monumentos de Matanzas.

ciones climáticas del medio y conocer la antigüedad de restos óseos procedentes de depósitos paleontológicos del período Cuaternario, a partir del cálculo del colágeno residual contenido en el hueso, conocido el hecho que esta escleroproteína se pierde a un ritmo regular con el curso del tiempo.

Los esquemas interpretativos, tal y como han sido planteados para los países situados en latitudes altas, permiten obtener un estimado cronológico útil para datas con rango milenario, por medio de un procedimiento efectivo y en extremo económico, motivo fundamental por lo cual nuestro equipo de trabajo comenzó a realizar las primeras investigaciones con muestras propias de latitudes cercanas al Ecuador.

En el curso de estos primeros estudios realizados a principios de 1974, pudimos conocer que nuestra posición geográfica y el régimen climático, tanto actual como pasado, introducían un factor que modificaba sustancialmente la experiencia europea, dado que el colágeno a la altura de la latitud cubana se pierde a un ritmo mucho más rápido que en aquellos lugares donde existen variaciones térmicas, que para el invierno descienden a más bajo de cero.

En estas condiciones se hacía factible alcanzar a las etapas ocupadas por nuestros más remotos pobladores, e incluso extender las investigaciones hasta fechas contemporáneas con el descubrimiento de América.

Pero el hecho verdaderamente singular, descontada la economía del procedimiento, lo fue la posibilidad de emplear muestras óseas colectadas en las más disimiles situaciones de conservación, superficialidad, cantidad e incluso existiendo contaminación tanto accidental como natural.

Esta propiedad lograba, sin duda, una notable ventaja sobre la utilización del método de fechado por C-14, siempre que se alcanzaran los mismos niveles de precisión que caracterizan a este mundialmente conocido y extendido procedimiento.

MATERIAL Y METODOS

Conocida la importancia que gravita sobre la posibilidad de sustituir de manera efectiva una técnica no tan confiable como tradicional, se hizo necesario determinar las relaciones existentes entre los fechados radiocarbónicos y los colagénicos, partiendo de material óseo cubano previamente datado por C-14 en las instituciones siguientes: Smithsonian Institution y Laboratorio Geocronométrico de la Yale University, USA; Instituto de Arqueología de la Academia de Ciencias e Instituto de Geoquímica «Vernadsky», URSS; Laboratorio Gliwice, Polonia, y Laboratorio Radiactivo, Mónaco.

Los datos y muestras fueron aportados por el Departamento de Arqueología de la Academia de Ciencias de Cuba, con el amable concurso de los compañeros investigadores del mismo.

El resto de los materiales fue enviado por diferentes organizaciones científicas del país, entre ellas: Museo Montané de la Universidad de La Habana, Departamento de Arqueología de la Universidad de Oriente, Instituto Superior Pedagógico de la Ciudad de La Habana, Delegaciones de la Academia de Ciencias de Cuba en diferentes provincias, y los grupos espeleológicos: Humboldt, de Isla de la Juventud; Martel de Cuba; Humboldt de Matanzas; Jagua, de Cienfuegos, y nuestro propio colectivo Grupo Carlos de la Torre, de Matanzas.

En cuanto al procedimiento técnico propiamente dicho, se siguió la metodología siguiente: se limpió y desembarazó el material óseo en estudio de restos ajenos a éste, triturándose en un mortero metálico hasta alcanzar una textura submilimétrica, colocando este polvo en un crisol de porcelana o de platino, indistintamente, dado que no se apreciaron diferencias sustanciales durante el procesamiento entre estos dos materiales, especialmente el primero. La tabla número 1 muestra la experiencia de control realizada al efecto.

Tabla 1

PERDIDA DE PESO EN LOS CRISOLES DURANTE LA INCINERACION

Número	Peso antes de incinerar	Peso en 1.a incineración	Pérdida	%	Peso en 2.a incineración	Pérdida	%
1	20,7218	20,7211	0,0007	0,01	20,7211	0,0000	0,00
2	18,8809	18,8790	0,0019	0,02	18,8789	0,0001	0,01
3	20,0051	20,0036	0,0015	0,01	20,0033	0,0003	0,01
4	20,1838	20,1822	0,0016	0,01	20,1817	0,0005	0,01
5	17,0734	17,0722	0,0012	0,01	17,0722	0,0000	0,00

INCINERACION: a 900 grados centígrados

El polvo óseo contenido en el crisol se sometió a la acción del calor en estufa a la temperatura de 57 - 60 grados Celsius, durante un tiempo de cuatro horas, dado que este lapso resultó el más idóneo para el tratamiento de desecación; no obstante, algunos autores europeos dan a este período hasta 12 horas de duración. Los ensayos previos demostraron que en la reducción volumétrica del material triturado hasta diámetros menores que el milímetro, se garantiza la óptima evacuación del agua residual, de modo que no existan errores durante los pasos posteriores.

La muestra desecada en su crisol se enfría hasta la temperatura ambiente en una desecadora con ácido sulfúrico concentrado, o en su lugar claruro de calcio, tan efectivo como éste y manejo menos riesgoso.

Posteriormente, crisol y muestra se pesan hasta un nivel de 0'001 g y seguidamente se introducen en un horno de mufla, donde permanecen durante una hora a la temperatura de 700 - 750 grados Celsius. Algunos procedimientos, particularmente los soviéticos, utilizan temperaturas de 800 grados en este paso, pero trabajos como los de Wysoczanski - Minkowicz (1969), han demostrado pérdidas térmicas de $CaC0_3$ importantes en el intervalo de los 800 grados.

La muestra se enfría nuevamente en desecadora antes de ser pesada nuevamente con idéntico nivel de precisión al inicial.

Todos los materiales estudiados fueron procesados consecutivamente en equipos de diferente marca y calidad, sin que en ninguno de los casos la cantidad de hueso tomado excediera de los 10 gramos.

Partiendo de que se disponía de un volumen limitado de cada hueso, fueron dispuestas tres porciones del mismo, las que se procesaron con personal y equipos diferentes, desconociendo los operantes, en cada caso, el valor cronológico de la muestra previamente obtenido por el método radiocarbónico.

Los resultados obtenidos con las pesadas antes y después del proceso de incineración se relacionaron del modo siguiente:

$$\frac{\text{Peso después de la incineración} \times 100}{\text{Diferencia de pesos antes y después de incinerar}} = \text{Indice de incineración}$$

Los valores así obtenidos en cada caso se situaron en un sistema cartesiano X - Y, correlacionándose con los valores del fechado radiocarbónico previamente corregidos estos últimos por procedimiento de comparación dendrocronológico. Los puntos dispersos en el plazo cartesiano permitieron el trazado de una función lineal básica como medio de control gráfico para los resultados obtenidos con muestras no datadas previamente por C-14.

Los sistemas lineales producidos fueron sometidos a un estudio estadístico comparativo, tomada una porción representativa de la muestra total, lo que posibilitó, además, el cálculo del error probable para cada intervalo cronológico (ver gráfico IV).

Tabla 2

VARIACIONES DEL VALOR TIEMPO EN RELACION CON EL DESECADO

NOMBRE DEL SITIO	Fechado C - 14	Colágeno desecado a 4 horas	Colágeno desecado a 12 horas
Loma de la Forestal (Hn)	970 ± 100 AP	680 AP	590 AP
Arroyo del Palo (Hn) ... ... Capa 0'25 m Secc. B	760 ± 60 AP	800 AP	900 AP
Arroyo del Palo (Hn) ... ... Capa 1,00 - 0,75 m	970 ± 80 AP	945 AP	730 AP
Esterito, Banes (Hn) ... ... Capa 0,50 - 0,25	500 ± 100 AP	610 AP	460 AP
Esterito, Banes (Hn) ... ... Capa 1,25 - 1,00 m	550 ± 150 AP	680 AP	640 AP
Loma del Cementerio (Hn) ... ... Capa 1,00 - 0,75 m	590 ± 100 AP	510 AP	590 AP
Mogote de la Cueva (PR)	1620 AP	1670 AP	890 AP
El Morrillo (M)	590 ± 90 AP	650 AP	950 AP
Mejías (Hn)	1020 ± 100 AP	860 AP	780 AP

Tabla 3

ANALISIS TERMICO DEL HUESO CARBONATADO (PERDIDAS DE $CaC0_3$)

TEMPERATURAS		PERDIDAS TERMICAS DE $CaC0_3$	
		Temperatura	% $CaC0_3$
20 - 200	Desprendimiento del agua higroscópica	50	0,06
	... ...	100	0,18
	... ...	150	0,03
280 - 300	Combustión intensa del colágeno	200	0,00
	... ...	300	0,80
500	Oxidación total del colágeno y deshidratación de los compuestos ...	400	0,80
	...	500	0,31
	...	600	0,57
700 - 800	Desprendimiento de $C0_2$ de los carbonatos que forman la estructura normal del hueso. Aumento notable del desprendimiento de $C0_2$ en huesos carbonatados	700	4,80
	... ...	800	36,61
	... ...	900	0,33

Tomado del estudio original WYSOCZANSKI - MINKOWICZ, T.: 1969

Tabla 5

INTERVALOS PARA LOS ERRORES PROMEDIO

Hasta 2800 años y más	± 200 años
2799,9 — 2200	± 120 años
2199,9 — 1600	± 40 años
1599,9 y menos	± 20 años

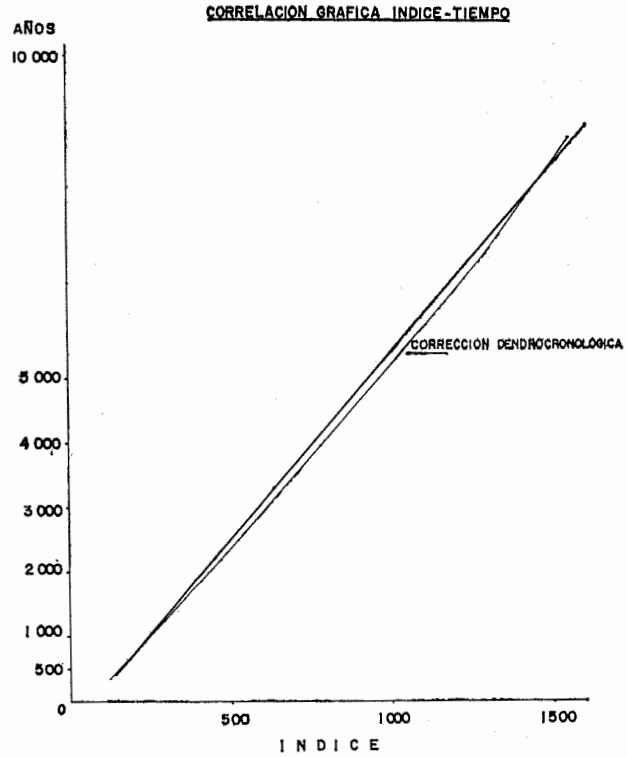
Se realizó, además, anexo a este estudio, un análisis de las condiciones climáticas de nuestras latitudes hasta 30.000 años antes del presente, a fin de establecer las posibles variaciones en el caso de existir cambios significativos del régimen térmico dentro de este intervalo de tiempo, dado que el mayor volumen teórico de las muestras a fechar en Cuba deben caer dentro de este lapso.

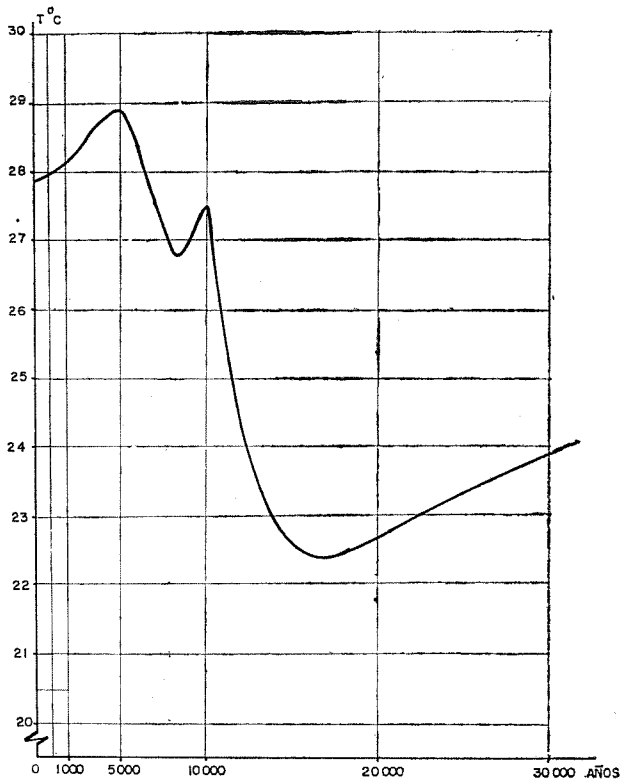
RESULTADOS Y DISCUSION

La función lineal obtenida sobre el sistema cartesiano, producto de la correlación existente entre el tiempo y el valor de las unidades del «índice de incandescencia», definió a su vez la relación entre pér-

IV

CORRELACION GRAFICA INDICE-TIEMPO





CURVA GENERALIZADA DE TEMPERATURAS

dida de colágeno y radiactividad específica absoluta (dpm/gC) según el esquema de Libby (1954). La comparación directa entre la exponencial transformada para un análisis lineal de la curva original y la resultante de la relación índice - tiempo, mostró un grado muy íntimo de semejanza, lo cual hizo manifiesto lo idóneo del método seguido en lo que se refiere a la relación C-14 - Colágeno.

El valor de la función lineal resultante para la pérdida del colágeno con respecto al tiempo fue igual a:

$$Y = 5'650X - 400$$

De esta manera el cálculo básico del tiempo queda reducido a:

$$\text{Tiempo (años)} = 5'650 \times \text{Indice} - 400; \text{ o mejor:}$$

$$\text{Tiempo (años)} = \frac{Pf \times 100}{Pi - Pf} (5'650) - 400$$

donde Pi = peso inicial preincineración y Pf = peso final, postincineración.

Para el cálculo total se tomaron en consideración la metodología instrumental y los errores posibles, los cuales quedaron definidos como:

1) **Error absoluto:** $\Delta I = 0'001 \times \frac{I}{100} \times \frac{Pi}{Pf\ (Pi - Pf)}$

2) **Error relativo:** $\Delta I = 0'001 \times I \times \frac{Pi}{Pf\ (Pi - Pf)}$

De manera que el cálculo final viene dado por:

3) **Edad en años** $= \frac{Pf \times 100}{Pi - Pf} \pm \left[0'001 \times \frac{I}{100} \left(\frac{Pi}{Pf\ (Pi - Pf)} \right) \right] 5.650 - 400$

Por lo que la expresión 3) resulta la forma de cálculo más completa.

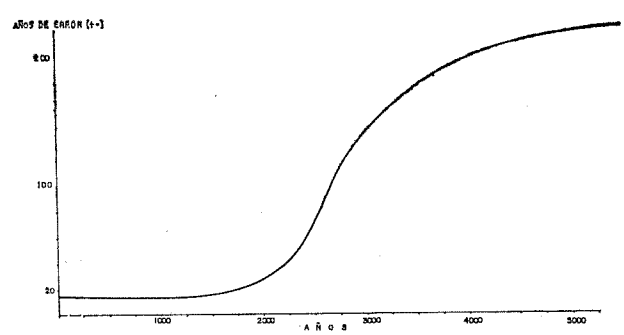
La comparación y estudio de las funciones producidas valoradas por dócima de hipótesis arrojó que para un $\alpha = 0'05$ no existen diferencias significativas.

El estudio estadístico del error quedó definido entre los intervalos de tiempo según se expresa en la tabla 5.

El error promedio del conjunto problema fue de ± 110 años, aunque es preciso señalar que en los intervalos inferiores a 1.600 años la estabilidad del error ± años obtenido se mantuvo para todas las piezas cronologizadas por el método.

Los resultados posteriores obtenidos partiendo del esquema de cálculo antes presentado, han satisfecho criterios cronológicos en todo el territorio del archipiélago cubano para edades comprendidas entre los

CURVA DE ERRORES PROMEDIO



10.550'9 ± 200 años y los 600 ± 20 años, no obstante haberse obtenido cifras lógicas por debajo de este nivel hasta los 345'8 ± 20 años. Sin embargo, los ensayos realizados dentro del grupo de valores menores de 1.000 años, aconseja obrar e interpretar con prudencia, dado que muestras pertenecientes a datas recientes han arrojado resultados contradictorios.

En previsión de posibles equívocos, cuando se trata de datar muestras en las que se desconoce completamente la filiación al horizonte cultural, se lleva a cabo un proceso de investigación adjunto, que incluye entre otras, la determinación del peso específico. Se comprende que salvo un valor especial de la pieza en estudio, son desechadas aquellas que por insuficiencia de datos pueden hacer cambiar la interpretación de los resultados, aunque materiales procedentes de otros estratos más jóvenes incluidos en capas más antiguas pueden ser detectados en el curso del orden sistemático de experimentación anexo a la datación colagénica propiamente dicha, sobre todo cuando se establece la correlación entre la parte orgánica total con la inorgánica y la incorporación de sustancias minerales del medio continente sobre la pieza contenida.

Algunas de las incongruencias en los resultados con muestras recientes han hecho suponer que para las etapas tempranas el ritmo de pérdida del colágeno en el hueso no sigue un patrón uniforme, es decir, no se ajustan a un patrón lineal que pueda ser interpretado por medio de funciones rectilíneas, además que porciones importantes de la matriz fundamental del hueso pueden acompañar al colágeno en esta etapa y en consecuencia introducirse errores suficientes como para producir resultados ilógicos.

En el intento por establecer un nivel límite para la interpretación de la incineración en diferentes latitudes, fueron fechadas muestras correspondientes al Paleolítico de Europa, a la altura de Francia, del sitio Point Salines, en la isla de Granada, y de momias peruanas pertenecientes al horizonte cultural Chancay.

Para los dos últimos casos, los resultados obtenidos resultaron lógicos, al compararlos con fechados radiocarbónicos obtenidos con material de la región, no así para la muestra europea, lo que hizo evidente la necesidad de un ajuste en el patrón de cálculo al procesar materiales de latitudes altas producto del ya citado diferente ritmo de pérdida colagénica en el tiempo.

BIBLIOGRAFIA

1 EVANS, C. y B. MEGGERS: **Guía para prospeçao arqueologica no Brasil.** Conselho Nacional de Pesquisas, Museu Paraense «Emilio Goeldi». Guia 2, pp. 20, 45-49, 55; 1965.

2 GUYTON, A. B.: **Tratado de Fisiología Médica.** Ed. Rev. La Habana, pp. 1.053 - 58; 1971.

3 HAROWITZ, F.: **Química y función de las proteínas.** Ed. OMEGA. Barcelona, pp. 224 - 30; 1969.

4 LIBBY, W. F.: **La datación radiocarbónica.** Rev. ENDEAVOUR. Londres, 13 (9): 5 - 16; 1954.

5 NUÑEZ JIMENEZ, A.: **Clasificación Genética de las Cuevas de Cuba.** Instituto de Geografía. Academia de Ciencias de Cuba. La Habana, 224 pp; 1967.

6 PIÑA PENA, P.: **Los períodos cronológicos de las culturas aborígenes en las Antillas Mayores.** Rev. Dominicana de Arqueología y Antropología. Santo Domingo, 1 (1): 165 - 73; 1975.

7 RALPH, E. F.; H. N. MICHAEL and M. C. HAM: **Radiocarbon dates and reality.** MASCA Newsletter, Phila., 9 (1) s.p.; 1973.

8 RODRIGUEZ SUAREZ, R.: **Informe preliminar acerca del método colágeno para la obtención de la edad en los huesos arqueológicos.** Inst. Sup. Ped. La Habana (inédito), 11 pp; 1977.

9 RODRIGUEZ SUAREZ, R.: **Acerca del Método Colágeno: Evaluación y Aplicación.** GICA. La Habana (inédito), 12 pp.; 1980.

10 RODRIGUEZ SUAREZ, R., y E. VENTO CANOSA: **Obtención de Cronologías Absolutas por el Método Colágeno.** Trabajo a la IV Jornada de Cultura Aborigen. Trinidad, Sancti-Spiritus (inédito), s.p.; 1978.

11 VENTO CANOSA, E.: **Cronología de los sitios arqueológicos del norte de Matanzas.** Bol. Soc. Venezolana Espec., Caracas, 8 (15): 31 - 7; 1977.

12 VENTO CANOSA, E.: **Eficiencia del Método Colágeno.** Rev. Juv. Téc., La Habana (7): 68 - 71; 1977.

13 VENTO CANOSA, E.: **El Hallazgo Arqueológico de Santa Catalina.** GECT, Matanzas (inédito), 200 pp; 1978.

14 VENTO CANOSA, E., y R. RODRIGUEZ SUAREZ: **Extinción de los grandes mamíferos cubanos.** Rev. Juv. Téc. La Habana (157): 60 - 1; 1980.

15 WYSOCZANSKI - MINKOWICZ, T.: **An attempt at relative age determination of fossil bones by fluorine - chlorine - apatite method.** Studia Geologica Polonica. Varsovia. Vol. 28, s.p.; 1969.

AGRADECIMIENTO

Los autores desean testimoniar su agradecimiento a la Academia de Ciencias de Cuba y a los compañeros del Departamento de Arqueología de dicha institución por el aporte generoso de datos y material fechado por C-14, al Museo «Montane» de la Universidad de La Habana, Museo Nacional del Palacio de los Capitanes Generales, Departamento de Arqueología de la Universidad de Oriente, Grupos Espeleológicos: Humboldt, de la Isla de la Juventud, Martell, de Cuba, Jagua, de Cienfuegos, Humboldt de Matanzas; Instituto Superior Pedagógico de Ciudad de La Habana, y a título especial, al Dr. Sc. Antonio Núñez Jiménez, Presidente de la S. E. C. y Viceministro de Cultura; al Dr. Manuel Rivero de la Calle, antropólogo; al C. Dr. Sc. José M. Guarch Delmonte, al Arq. Ramón Dacal Mouré, a la Lic. Lourdes Domínguez, al Arq. Rodolfo Payarés, al Ing. Pedro A. Hornández Delgado, al Lic. Remigio Quintero Segovia, y a la Co. Aida Martínez, por su ayuda, estímulo y confianza.

CRONOLOGIAS ABSOLUTAS OBTENIDAS POR METODO COLAGENO EN CUBA

	LOCALIDAD	Indice	Año antes del presente
1	Cueva del Túnel (Hab.)	1903	10550,9 ± 200
2	Cueva de Bellamar (M)	1376	7374,0 ± 200
3	Farallones de Seboruco (Hn)	1111	5880,0 ± 200
4	Cueva Insunsa	995	5221,0 ± 200
5	Farallones de Seboruco (Hn)	967	5063,0 ± 200
6	Farallones de Seboruco (Hn)	996	5060,0 ± 200
7	Caverna Pío Domingo (P.R.)	920	4798,0 ± 200
8	Cueva de Bellamar (M)	898	4673,7 ± 200
9	Cueva del Laguito, Batabanó (Hab.)	830	4289,5 ± 200
10	Cueva del Túnel (Hab)	818	4221,7 ± 200
11	Cueva de Lamas Santa Fe (Hab)	763	3910,9 ± 200
12	Caverna Pío Domingo (P.R)	750	3837,5 ± 200
13	Los Indios Río Hondo (Cf)	730	3724,5 ± 200
14	Cueva las Antorchas (P.R)	720	3668,0 ± 200
15	Solapa del Limón (Hn)	706	3588,9 ± 200
16	Cueva de Lamas, Santa Fe (Hab)	650	3272,5 ± 200
17	Cayo Salinas (V.C)	646	3249,9 ± 200
18	Cinco Cuevas, Jaruco (Hab)	618	3091,7 ± 200
19	Santa Catalina (M)	600	2990,0 ± 200
20	Arroyo del Palo, Mayarí (Hab)	588	2920,0 ± 200
21	Cinco Cuevas, Jaruco (Hab)	578	2865,7 ± 200
22	Pan de Azúcar (P.R)	571	2830,0 ± 200
23	Cueva Funche (P.R) (1,50 - 1,25 m)	570	2820,5 ± 200
24	Charcones Salados, Batabanó (Hab)	569	2814,8 ± 200
25	Cueva Funche (P.R) (1,25 - 1,00 m)	548	2696,2 ± 120
26	Caverna de Florencio (M)	546	2684,0 ± 120
27	Nibujón (Hn) 0,60 - 0,40 m)	540	2651,0 ± 120
28	Cueva de los Niños, Cayo Salinas (V.C)	530	2594,5 ± 120
29	Cueva Centellas (M)	495	2396,0 ± 120
30	Nibujón Hn) (0,20 - 0,00 m)	486	2345,9 ± 120
31	Cav. de Pío Domingo (P.R)	485	2340,0 ± 120
32	Guayabo Blanco (Cf)	480	2312,0 ± 120
33	Cueva Campana (M)	468	2244,2 ± 120
34	Cueva Cristales, Canimar (M)	460	2199,0 ± 40
35	Tasajera (V.C)	460	2199,0 ± 40
36	Soroa (P.R)	460	2199,0 ± 40
37	Cueva Funche (P.R) (0,50 - 0,25 m)	459	2193,3 ± 40
38	Cav. de Pío Domingo (P.R)	448	2131,2 ± 40
39	Playitas, Canimar (M) (0,50 - 0,40 m)	446	2119,4 ± 40
40	Cueva de los Indios, Patana (G)	442	2097,3 ± 40
41	Soroa (P.R)	437	2069,0 ± 40
42	Dorado A (SS) (0,80 - 0,60 m)	433	2046,4 ± 40
43	Cueva de los Huesos, Guajaibón (P.R)	433	2046,4 ± 40
44	El Lindero (G)	433	2046,4 ± 40
45	Caguanes (V.C)	432	2040,8 ± 40
46	El Limonar	432	2040,8 ± 40
47	Playitas, Canimar (M) (0,80 - 0,70 m)	431	2035,1 ± 40
48	Playitas, Canimar (M) 0,20 - 0,10 m)	421	1978,0 ± 40
49	Cueva del Purial (SS)	408	1905,2 ± 40
50	Cueva Centellas (M)	403	1876,9 ± 40
51	Mogote La Cueva (P.R)	392	1814,8 ± 40
52	Punta del Este, Cueva 3 (I.J) (0,30 - 0,10 m)	391	1809,1 ± 40
53	Cristales I, Canimar (M)	373	1707,4 ± 40
54	Los Indios (Cf) (M-177)	367	1673,5 ± 40
55	Jorajuria (M)	361	1639,6 ± 40
56	San Martín, Jaruco (Hab)	335	1492,7 ± 20
57	Caverna La Pluma (M)	330	1464,5 ± 20
58	Way II (Cm)	329	1458,8 ± 40
59	Victoria I (Cm) (2,25 - 2,00 m)	317	1391,0 ± 20

	LOCALIDAD	Indice	Año antes del presente
60	Los Indios (Cf. (M-17)	310	1351,5 ± 20
61	Cayuco, Limones (G)	303	1311,9 ± 20
62	Punta del Este (IJ) (Cueva Núm. 3 :)	286	1215,9 ± 20
63	Rancho Club (Cf) (M-179)	262	1080,3 ± 20
64	Punta del Este (IJ) (Cueva Núm. 4 :)	254	1035,1 ± 20
65	Cueva Calavera, Trinidad (SS) (M - 94)	252	1023,8 ± 20
66	Cazuela I, Canímar (M)	247	995,5 ± 20
67	Arroyo del Palo, Mayarí (Hn) (1,00 - 0,75 m)	245	984,2 ± 20
68	Morrillo, Canímar (M)	227	880,0 ± 20
69	El Masío, Trinidad (SS) (M - 71)	225	871,2 ± 20
70	Aguas Gordas, Banes (Hn)	222	854,3 ± 20
71	Cueva de los Muertos (P.R)	214	809,1 ± 20
72	Arroyo del Palo, Mayarí (Hn) (Secci. B: 0,25 m)	205	758,2 ± 20
73	Mejías, Mayarí (Hn) (T - 1: 0,50 - 0,25 m)	200	730,0 ± 20
74	Las Muelas, Jaruco (Hab)	198	718,7 ± 20
75	Yaguajay (Hn)	185	645,2 ± 20
76	El Convento (Cf) (M - 150: 0,80 - 0,60 m)	173	577,4 ± 20
77	Boicabón (Hn) (M - 1, T - 1: 0,30 - 0,00 m)	170	560,5 ± 20
78	Patana (G)	167	543,0 ± 20
79	Los Perros, Canímar (M)	165	532,2 ± 20
80	La Forestal (Hn) (0,75 - 0,50 m)	160	504,0 ± 20
81	El Esterito, Banes (Hn) (D: 1,25 - 1,00 m)	159	498,3 ± 20
82	Los Indios (Cf. (0,75-0,50 m)	157	481,0 ± 20
83	Loma del Cementerio, Mayarí (Hn) (B: 1,00 - 0,75 m)	146	424,9 ± 20
84	Morrillo, Canímar (M)	146	424,9 ± 20

Clave para la identificación de las localidades por provincias del país:

P.R — Pinar del Río
Hab — Habana
M — Matanzas
IJ — Isla de la Juventud
Cf — Cienfuegos
V.C — Villa Clara
SS — Santic - Spiritus
Cm — Camagüey
Hn — Holguín
G — Guantánamo

SECCION DE BELLAS ARTES

K O B I E (Bilbao)
Grupo Espeleológico Vizcaino. Diputación Foral de Vizcaya
Boletín núm. 11 - 1981

Los Canteros Vizcainos (1500-1800): Diccionario Biográfico (*)

Por JOSE A. BARRIO LOZA y
JOSE G. MOYA VALGAÑON

II PARTE (**)

INTRODUCCION

Es bastante conocida la actividad desarrollada por vascos y montañeses en la arquitectura hispánica. Desde el siglo XIV, en que comienzan a ser abundantes las citas documentales de canteros, encontramos referencias a algunos de ellos.

Sin embargo, el tema no está estudiado con la suficiente amplitud, a pesar de que existan varias monografías al propósito.

Hace poco, teniendo en cuenta ese relativo desconocimiento del asunto, hemos intentado profundizar en él con un estudio recientemente aparecido sobre el quehacer arquitectónico desarrollado por los vascos en los territorios hispánicos entre los siglos XVI y XVIII. Tal estudio se refiere esencialmente a España, aunque, incidentalmente, se hallen referencias a Portugal, Filipinas o las Américas.

La elaboración de este trabajo, que hemos intentado fuera lo más crítica posible, ha supuesto la revisión de una gran cantidad de material bibliográfico, en el deseo de llegar a hacerlo exhaustivo. A veces, incluso hemos utilizado documentación inédita.

Con tal motivo y como una de las bases de la investigación, hemos formado un copioso fichero de canteros con apellido vasco, necesario para conocer origen, dispersión geográfica, itinerancia, etc., de los artífices. De ahí a la plasmación en un diccionario, había un paso, y es el que hemos dado, sin apenas hacer otra cosa que ordenar alfabéticamente tales fichas.

Este es el origen del repertorio que ahora publicamos. Suponemos que tiene muchos fallos, pero, aun así, creemos puede ser de utilidad. Somos conscientes de que el tema no está agotado en absoluto. Sin embargo, hemos recogido alrededor de dos mil quinientas fichas de canteros y esta cantidad nos parece que justifica sobradamente el que intentemos ponerlas en manos del lector.

Entre los posibles fallos existentes, el mismo título indica ya un defecto de base, puesto que alude a canteros vizcainos.

(*) Este diccionario, enriquecido más tarde en algunos centenares de individuos, tiene como base un capítulo dentro del trabajo: **Los canteros vizcainos del Renacimiento y del Barroco**, realizado por J. A. BARRIO LOZA, gracias a una beca de Investigación de la Caja de Ahorros Vizcaina.

(**) Recordamos que la I parte de este trabajo apareció en KOBIE, número X, t. II (1980) (N. de la R.)

Aquí, sin embargo, agrupamos aquellos hombres a los que genéricamente se denominaba vizcainos en los diferentes territorios de las Coronas de Castilla y Aragón, sin atender a su origen real. Por ello, junto a los vizcainos propiamente dichos, nosotros colocamos también a guipuzcoanos, y aun alaveses y navarros. Y, además, no nos preocupamos de que sean estrictamente indígenas, sino que su ascendencia puede incluso no ser inmediata, sino de segunda y aun de tercera generación.

Al fin y al cabo, la mayor parte de los vascos tenían su peculiar ordenamiento jurídico personal (cartas de vizcainía, infanzonías, etc.) que les permitía seguir disfrutando de ciertos privilegios nobiliarios en España y las tierras de ultramar, aun cuando no hubiesen pisado jamás el solar de sus abuelos.

Otro defecto deriva, seguramente, de nuestro deficiente conocimiento de la lengua vasca y de su toponímica. Los ejemplos son numerosos y, de este modo, aparecen Abeagas, Labeagas y Lobeagas, Axarzas, Ayarzas, Ayerzas y Yarzas, Alexardi, Elejalde, Elizalde, Lasalde, Lexardi, Lizalde y Lizaldi, o bien Areyzábal, Arizábal, Elguezábal, Eguizábal, Guizábal, Garaizábal, Garizábal y Rezábal, etc., todos ellos en su lugar alfabético correspondiente, aunque a veces hagamos remisión a otras formas del apellido en cada uno de ellos.

Hemos preferido seguir las ortografías con que los escribanos transcribían sus nombres, que quizá estén todavía más complicados por los eruditos que hemos copiado los documentos. Los amanuenses de siglos pasados ya encontraban dificultades a la hora de transcribir al castellano, latín o catalán, los apellidos de origen toponímico de estos individuos. Y eso que tales escribanos, sobre todo para los Reinos de Castilla, eran en gran número vascos de nacimiento u origen. A Juanes de Baquelua, le hemos visto en documentos antiguos bajo las formas, además, de Huaquelua, Huequel, Uquelua u Oqueloa. A Francisco de Odriozola le escriben su apellido a veces Urruzola, a veces Yrizazola.

Por ello, nosotros hemos prescindido del intento de restituir la originalidad de tales apellidos y no se nos ha ocurrido agruparlos unificándolos y dándoles una ortografía determinada. Si entonces era difícil, cuánto más hoy en día, sobre todo en personas que no dominan la tal lengua y prescindiendo de la variedad de formas que posee.

Es bien cierto que ello dificultará la consulta del lector, supuesto que son más de cuarenta los casos de apellidos con diferentes grafías. Pero suponemos que en la mayor parte de los casos tal lector tendrá, al menos, rudimentarios conocimientos que le permitan localizar las diversas posibilidades gráficas de los apellidos. Casi todo el mundo que nos utilice sabrá hacer abstracción de prótesis, metafonías, asimilaciones, etc., sean vocálicas o consonánticas, y, por tanto, descubrir por sí mismo los diversos lugares en que puede hallarse un determinado nombre.

Nuestra intención ha sido reflejar aquí todas las gentes relacionadas con el trabajo de la construcción de edificios, fundamentalmente en piedra, aunque los vascos también trabajaron el ladrillo, al menos en las zonas de Rioja Baja, Jalón, Queiles y Alhama. Todos aquellos de que hemos tenido noticia vienen referenciados. Por ello, a nadie debe sorprender el que aparezcan meros laborantes o aprendices junto a los grandes maestros «simétricos» o «geométricos»; que estén los fuertes directores de empresa al lado de sus criados y que salgan oficiales, aparejadores y asentadores. En fin, toda la gama de escalas que se podía dar en el oficio.

No obstante, hemos tratado de prescindir de otros trabajadores de la piedra que pudieran considerarse especialistas exclusivos en la decoración, los entalladores y escultores. Creemos que éstos no corresponden estrictamente al menester constructivo, sino más bien al de la talla, y que, por ello, tanto intervendrían en portadas como en sepulcros y retablos.

Las noticias que proporcionamos han tratado de ser redactadas en un tono lo más escueto posible, a fin de no engrosar el texto. De todas formas, a veces no hemos podido contener nuestra intención de dar juicios de valor.

Por fin, hemos de hacer una última advertencia. Estamos seguros de que, ulteriormente, las fuentes proporcionarán muchos nuevos nombres y, sobre todo, engrosarán las magras biografías de quienes relacionamos aquí, con ricas aportaciones a un mayor conocimiento de su actividad. Eso, prescindiendo de las ya publicadas que, seguramente, se nos han pasado por alto.

Por ello creemos que este no es un trabajo definitivo, ni mucho menos, pero sí un punto de partida útil para el estudio de la problemática que nos hemos planteado.

A

ABAASQUITA, Juanes: Cantero en la catedral de Sevilla, año 1560 (**Hernández Díaz**, p. 8)

ABARCA, Miguel: Trabaja en 1657 en la capilla de San Martín, Loinaz, Beasáin (Guipúzcoa) (**Llaguno** IV, p. 52)

ABARCA, Miguel: Según Llaguno, distinto del anterior. Aprueba en 1674, con el cantero Zunzunegui, la obra del convento franciscano de Tolosa (Guipúzcoa) (**Llaguno** III, p. 93)

ABARIA, Domingo: En 1737 hace obras en el pórtico de Alsasua (**Alsasua**, p. 18)

ABARIA, Esteban: Con su padre, Juan de Abaria, trabaja en 1631 en la torre de Olaberría (Guipúzcoa) (**Alustiza**, p. 58)

ABARIA, Juan: Ver el anterior. Se dice vecino de Villafranca de Ordizia

ABARIA, Lope: Cantero vasco activo en Cataluña. Este «mestre d'obres» fue nombrado ayudante de Martín de Mendoza, director de las obras de la Seo de Tortosa, con derecho a sucesión. A partir de 1616 quedó director efectivo (**Ráfols** I, p. 3).

ABARIA, Martín: Como su padre, Lope de Abaria, es «mestre d'obres» en la Seo de Tortosa. A él se debe el proyecto de fachada del templo, que fue puesto a discusión por el cabildo (**Ráfols I**, p. 3)

ABARIA, Martín: Pertenece a la dinastía de los Abaria de Guipúzcoa. Había trabajado en Olaberría desde 1611. Le acompaña en esta obra el cantero Juan Arrese, que murió en 1620. Fue también sacador de piedra, que preparaba en la cantera con Pedro Imaz (**Alustiza**, p. 56)

ABARIA, Miguel: Tomó a su cargo las obras de la parroquial de Idiazábal (Guipúzcoa), en las que estaba ocupado en 1672. En esta fecha está dedicado a las bóvedas del templo, que hace dirigiendo la cuadrilla de canteros compuesta por Martín de Aldasoro, de Alegría, Juan de Zunzunegui, de Albiztur, y Nicolás Zumeta, de Villabona (**Iparraguirre**, 100). En 1627 daba planos para la iglesia de Urrestilla (**Lasa**, p. 48). Su actividad era, pues, antigua. En 1657 facilita los estudios para la torre y campanario de Albiztur, en cuyo edificio declaró una ruina en 1680 (**Odriozola**, pp. 28-30). En Alegría de Oria examinó obras del cantero Miguel de Landa, año 1656 (**Elejalde: Alegría**, p. 26). Hace también las trazas para la iglesia de Arrona (**Erenchun: Arrona**, p. 13). Para la construcción del Ayuntamiento de Beizama, año 1673, también acuden a él en busca de parecer (**Lasa**, p. 157). La obra que el cantero Cincunegui hizo en la plaza de Beizama, año 1666, fue sobre planos de Miguel de Abaria, que se dice vecino de Beasáin (**Lasa**, p. 164). En 1683 ejecutó la cruz de piedra de Miranda, en Iturrioz de Oyarzun (**Urnieta**, p. 165).

ABARIA, Maestro: No conocemos el nombre de este cantero, que es el más joven de la dinastía de los Abaria. Es, desde luego, distinto de cualquiera de los anteriores. Su actividad se documenta en Idiazábal, donde en 1709 hace el coro de la parroquial, sobre trazas de Lázaro de Laincerabega (**Iparraguirre**, p. 100).

ABARIO, Domingo: (Ver, Miguel VELEZ DE LARREA)

ABARRATEGUI, Pedro: Este cantero había nacido en Mondragón en 1569 y allí aprendió el oficio, en el que perseveró hasta su muerte, ocurrida mientras trabajaba en el Noviciado de Villarejo de Fuentes (Cuenca) en el año 1611. Esta obra jesuítica fue realizada por varios Hermanos de la Compañía, entre ellos Abarrategui, quien profesó en ella (**Bustamante**, p. 17)

ABEAGA, Domingo: Es vecino de Logroño, donde trabaja durante el siglo XVI (**Merino**, p. 46).

ABENDAÑO, Francisco: En la documentación aparece siempre como aparejador del arquitecto Juan de la Puente. En 1592 termina obras en la iglesia de Fuenteguinaldo (Salamanca). En 1602 contrata la obra de ampliación del Convento de San Juan de Letrán, en San Felices de Gallegos (Salamanca) (**Piriz**, p. 92)

ABENDAÑO, Francisco: De Galdácano. Contrata aprendizaje en Bilbao con el maestro de obras Miguel de Berganza, 1705 (**A.P.N. Bilbao**, Alipizaga)

ABERASTURI, Juan: Cantero vitoriano que en 1528 trabaja en la espadaña de la iglesia de Gardelegui (Alava) (**Catálogo Vitoria** IV, p. 441)

ABERASTURI, Juan: No poseemos razones suficientes para identificarlo con el anterior, del que es rigurosamente contemporáneo. En 1541 se dice estante en Burgos, con motivo de una fianza que hizo a Juan de Arteaga, cuando éste firma el aprendizaje con el cantero Juan de Vallejo (G.ª **Rámila: Vallejo**, p. 294)

ABERASTURI, Ochoa: Es natural de Arteaga y residente en Burgos, en donde aparece en contratos de aprendizaje de jóvenes vascos. Uno de ellos, en 1532, y el otro, quizá de algún familiar suyo, Ochoa de Arteaga, en 1546 (**Ibáñez**, pp. 78-79)

ABERRUETA, Pedro: En 1562 hacía la cantería de la iglesia de Saleres (Granada). — (Ver BERRUEZO, Pedro)

ABETA, Maestro: Antes de 1511 labra en piedra el sagrario de la iglesia de Lasarte (Alava) (**Catálogo Vitoria** IV, p. 476). Puede estar relacionado con el que sigue, o ser él mismo.

ABIETA, Juan: Trabaja fundamentalmente en la Llanada Alavesa oriental, donde es documentada su actividad en Chinchetru, años 1531 a 1534 (**Catálogo Vitoria** IV, p. 325). En Guereñu realiza en torno al año 1536 el último tramo de la bóveda de la parroquial, así como la escalera del coro y la torre de la misma (**Ibídem**, p. 434). Más tarde, en 1545, se encarga del último tramo de la bóveda de Erenchun (**Ib.**, p. 373)

ABOITIZ, Juan: Es uno de los canteros que trabajaron en la portada de San Antón de Bilbao, 1548 (**A. P. San Antón, A.H.E.V.**)

ABOITIZ, Juan: En 30.500 reales le fue rematada la reparación de Santa María de Mundaca (Vizcaya), año 1634, según trazas del francisco Jorganes. Se levantaron las paredes y estribos a la altura actual, se abrió una ventana de 9 pies a Mediodía y también capillas, dándose 500 reales más por los cascos de éstas, crucerías, claves y lucir y pincelar las paredes (**Labayru** V, p. 247)

ABONA, Juan: En 1795 pleitea sobre una obra (**Chanc. Vall.**, leg. 1.744, núm. 6). Es de Zamudio

ABRISQUETA, Manuel: Tiene pleito de Chancillería por unas casas hechas a la familia Urquiza, 1776 (**Chanc. Valladolid**, leg. 1.599)

ABROCUA, Domingo (Ver Fco. MENDICUTE, en Torrelobatón)

ACARANCAGORTA, Martín: Trabaja en 1635 en el chapitel de la torre de San Miguel de Villavelid (**Cat. Mon. Vall.** IX, pp. 311-23)

ACERGA, Juan: Con Eusebio de Praves y Juan Urrutia trabaja en 1529 en la colegiata de Baza (**Gr.**)

ACORBE, Juan: Es un vizcaino vecino de Tudela que trabaja sobre todo en el entorno de esa ciudad navarra. Es discípulo y colaborador de Miguel Aramendi, con quien aparece en 1535 en Tarazona (Zaragoza). Con Domingo de Segura obra en un puente del río Queiles. En otro puente sobre el mismo río, año 1546, aparece asociado al cantero Pedro de Alzo. Dos años más tarde trabaja en un puente en el término de Samangos. Su actividad más importante es, quizá, la confección de la capilla de San Bernardo, en el Monasterio de Veruela, años 1548-49 (**Sanz Artibucilla**, pp. 21 y ss.)

ACORDA, Martín: Es el aparejador de la portada de San Antón de Bilbao, 1545-46 (**A. P. San Antón**, A.H.E.V., L. F. I.; f. 89 v.º)

ACURIO, Martín: En 1519 hace contrato para levantar la parroquial de Lermanda (Alava) (**Catálogo Vitoria**, IV, p. 483). El año siguiente está ocupado en la portada del Hospital de Santa María de Vitoria (**Catálogo Vitoria**, III, p. 53)

ACURIOLA, Juan: Este cantero pasa al Perú en 1554 (**Bermúdez**, núm. 1.902). Es natural de Guizaburuaga.

ACURIOLA, Maestro: En 1585 está ocupado en una puerta en Antequera (Málaga) (**Llaguno** III, p. 53)

ACHA, Domingo: (Vid.: Domingo de ACHA, cantero vizcaino en Sevilla)

ACHA, Jerónimo: Se dice en 1537 vecino de Berantevilla (Alava), en cuya fecha contrata suministro de piedra para la construcción del convento de San Francisco, en Santo Domingo de la Calzada (**Moya** II, núm. 237). Quizá pertenezca a la misma dinastía de los Acha siguientes, de actividad riojana

ACHA, José: Hace en 1781 el puente de Zaturio, en Eibar (**Eibar**, p. 342)

ACHA, Juan: Nacido en 1497 en la anteiglesia de San Miguel de Ispáster. Establecido hacia 1518 en Baños de Río Tobía, donde casó, entabla con el concejo pleito de hidalguía en 1530-35. Intervendría seguramente en la construcción de la iglesia. En 1535 contrata con Juan Martínez de Mutio el coro alto de Santa María de Nájera, por traza propia. Hacia 1536-37, el abad de Nájera le ofrece hacer la iglesia de Santa Coloma, pero la cede a Martín Ibáñez de Mutio porque había sido criado suyo y se lo rogó el hermano de éste, Juan Martínez de Mutio. En 1538 es vecino de Logroño y hace con sus hermanos Martín y Pedro unas casas junto al convento de Madre de Dios. En 1544 comenzó a obrar la capilla mayor de El Cortijo, 13.800 mrs. anuales. La tasan en 1555 Jorge Olate y Bartolomé Arta, en 500.500 mrs. En 1548 y 1549 visita Santiago de Calahorra, diciendo la última vez que la obra va errada. En 1552 declara en el pleito de Santa Coloma y dice tener 55 años. En este mismo año testa su hermano Pedro y le deja como albacea, además de mandar se le pague una deuda. Había muerto Juan de Acha para 1558 (**Moya** I, p. 91). Hijo suyo es Pedro Martínez de Acha. Una de sus últimas obras debió ser la que hizo en la torre, sobre las campanas, de Palacio de Logroño, desde 1549. El monte total de la obra fue de 10.086 rs.

ACHA, Juan: Testa en Logroño, en 1552 (**Moya** II, 342)

ACHA, Martín: De Ispáster, como sus hermanos. Se avecinda con el resto de la familia en Baños de Río Tobía y con ellos pleitea por lograr del concejo el certificado de hidalguía. Para 1538 había intervenido en la iglesia de Sorzano y tenía su primicia, arrendándola por 11.760 mrs. En agosto de este año era vecino de Baños y después de Logroño, cuando, como hemos dicho, contrataban los Acha, Martín, Juan y Pedro, el comenzar a hacer unas casas junto al convento de Madre de Dios. Hay otras menciones de ese año en Logroño. En enero de 1539 alquila un solar en Logroño, junto a San Blas, y vuelve a arrendar la primicia de Sorzano. Toma como aprendiz a Sancho de Amézaga y hace nuevo contrato referente a las casas de Enciso, junto a Madre de Dios, con su hermano Pedro. En 1552 su hermano Pedro lo nombra albacea en su testamento, diciendo que es vecino de Baños de Río Tobía (**Moya** I, 91)

ACHA, Pedro: Hermano de Juan y Martín. Con ellos contrata en 1538 la hechura de unas casas para Pedro de Enciso, junto al convento de Madre de Dios de Logroño, llamándose vecino de la ciudad. En enero de 1539 alquila unas casas en Logroño, en el barrio San Pedro. En julio hace nuevo contrato con su hermano Martín sobre las casas de Madre de Dios. En 1551 contrata hacer una pared en la Rúa de Logroño. Toma como aprendiz a Juan López de Mendizábal y a Juan de Gamboa. Contrata también otra pared en Logroño. En junio de 1552 testa, haciendo mandas a los canteros Martín de Anitua y Martín de Irasegui y a Pedro de Landeta, que le pasó una cantera; menciona obras hechas en casa del licenciado Espino, en la casa del concejo en San Francisco, y en la iglesia de San Bartolomé. Cita a su criado Juan de Lámpara. Serían albaceas sus hermanos Martín y Juan. Heredero, su hijo Juan de Acha. Estaba casado con María Pérez de

Lanciego. En octubre de ese año toma como aprendiz a Juan Miguel de Landa. En 1555 contrata hacer una fachada de casa en Logroño (**Moya** I, 92)

ACHA, Pedro: Es hijo de Juan Acha. Se le llama Martínez de Acha.

ACHUTEGUI, Juan: Entre los años 1607 - 1615 trabaja en la parroquial de Zamudio (Vizcaya). En 1612 estaba ocupado, además, en el cementerio de dicho templo con Pedro de Zubieta y Pedro Bolívar (**Sesmero,** p. 163).

ADONZA, Cristóbal: Es cantero vizcaino en la obra del Priorato de Uclés (**Azcárate, Priorato,** pp. 95 y ss.). Desde 1516 había trabajado en la iglesia de Mondéjar (Guadalajara). Le sucede su hijo Nicolás. Trabajó también en Granada, con Lorenzo Vázquez, 1509, y con Juan Gil, c.a 1500, en la fachada de la catedral de Sigüenza (**Gómez Moreno, Capilla Real** II, p. 79)

ADONZA, Lorenzo: (Vid. anterior, con quien trabaja en equipo)

ADONZA, Nicolás: (Vid. anteriores). Sucede a su padre en la iglesia de Mondéjar (Guadalajara) (**Camón,** p. 67)

AERBEGUI, Pedro: En 1541 se compromete al suministro de piedra para la parroquial de Placencia de las Armas (Guipúzcoa) (**Arrázola,** p. 589)

AGOTE, Ignacio: Cantero de Segura. Trabaja en 1785 en la sacristía de Olaberría (**Alustiza,** p. 93)

AGUIRIANO, Juan: Cantero de Escoriaza (Guipúzcoa), que trabaja en el valle de Léniz en el primer tercio del siglo XVII. En 1624 se le documenta en la reconstrucción del Hospital de Escoriaza (**Letona y Leibar** I, p. 121). También se ocupa de la iglesia de Mázmela, en el mismo municipio (**Ib.** p. 186)

AGUIRIANO, Miguel: En 1679 cobra 13 ducados por la obra del tejado de la parroquial de Villalobar de Rioja (**Merino,** p. 47)

AGUIRRE, Cristóbal: Es de Lizarza (Guipúzcoa) (Vid. Domingo de LEYZI)

AGUIRRE, Diego: A un cantero de este nombre atribuye el Marqués de Lozoya la introducción en España de «la columna torsa», en la segunda mitad del siglo XVII) (**Lozoya:** «Artífices», p. 17)

AGUIRRE, Diego: De Quejana (Alava). Trabajó en San Millán de la Cogolla en 1616, siendo abad fray Lucas de Brizuela (**Páginas Emilianenses,** p. 125)

AGUIRRE, Domingo: Documentado en 1563 (Vid. San Juan de Zumeta)

AGUIRRE, Domingo: En la segunda mitad del siglo XVII está ocupado en la iglesia de las Concepcionistas de Tafalla (**Cabezudo,** p. 20)

AGUIRRE, Domingo: Tasador de cantería en 1604, en Urquiola (**A. P. Abadiano**)

AGUIRRE, Domingo: Es vecino de Cabredo (Navarra). En 1577 obra en la iglesia de Santa Cruz de Campezo (Alava). La torre de la misma es debida a este cantero, que la trabaja en 1601 (**Catálogo Vitoria** II, pp. 320-28)

AGUIRRE, Domingo: En 1662 tiene obras en Santiago de Calahorra (**Merino,** p. 47). No conocemos la relación que pueda tener con sus homónimos que laboran en Tafalla y en la zona de Corella, de quienes es rigurosamente contemporáneo.

AGUIRRE, Domingo: Se sabe que procedía de Alfaro y que llega a Corella en el año 1643, donde arraigará su familia durante varias generaciones. Para la parroquial de San Miguel de dicha población cede planos, sobre los que obrarán Esteban de Echevarría y Domingo de Usabiaga (**Arrese,** p. 16). En 1648 tasa dicha obra (**Arrese,** p. 66) y puja en el remate para decorar y enladrillar dicho templo, que no logra él, sino Miguel Martínez, de Aldeanueva de Ebro (Logroño) (**Arrese,** p. 67). En 1671 aparece tasando la reja del coro y la balaustrada del pórtico de El Rosario, de Corella (**Arrese,** p. 17). Además, recibe en esta fecha el finiquito de algo que había obrado con anterioridad en el mismo lugar, quizá el propio proyecto del coro, o la puerta de la sacristía (**Arrese,** p. 179), pues en ellos aparece nombrado. Estuvo vinculado a esta obra por lo menos hasta 1674, en que con Olea reconoce algunos desperfectos allí causados, que se manifestaban en unas preocupantes grietas (**Arrese,** p. 181). Parece que en 1674 obra en las Madres Carmelitas de Tafalla (**Arrese,** p. 581). Sería su última obra conocida.

AGUIRRE, Esteban: Francés. En 1617 prepara materiales para la Cogolla con su primo, homónimo (**Páginas Emilianenses,** p. 127)

AGUIRRE, Esteban: Cf. anterior, su primo. También es francés.

AGUIRRE, Felipe: Cantero del siglo XVIII, que trabaja en la torre de Navaridas entre 1753 y 1758 (**Catálogo Vitoria** I, p. 125)

AGUIRRE, Francisco: (Vid. José ARMENDARIZ, en Alsasua)

AGUIRRE, Gregorio: (Vid. Juan Antonio DORRONSORO, en Asteasu)

AGUIRRE, Gregorio: En 1688 tomó las obras de las Carmelitas de Maluenda (**Calatayud,** p. 95)

AGUIRRE, Hortuño: Toma en 1602 el remate para la confección - reparación del viejo puente medieval de Lerma (Burgos) (**Cervera: Reparos,** p. 113). Este será, quizá, el Ortuño Aguirre que en 1580 trabajaba en la cuadrilla de Domingo Bérriz, en Hontoria de la Cantera (**Arte Burgales,** p. 117)

AGUIRRE, Hurtado: Este cantero vizcaino estaba avecindado en Burgos a finales del siglo XVI. Se le encarga con otros canteros, entre ellos su compañero Domingo de Albítiz, y con motivo de las obras de canalización del río Arlanzón, a su paso por la ciudad castellana, que recorra e inspeccione los malos pasos existentes

desde la puentecilla de La Merced hasta los pontones de Celada del Camino, labor que hizo en 1594, mes de julio. Se emitió informe de su peritaje el día 18 del mismo mes y año, con muy curiosos datos sobre las obras de ingeniería en el siglo XVI (**G.ª Rámila: Curiosos**, pp. 13-22)

AGUIRRE, Ignacio: Pleito de Chancillería, 1750, por obras en la casa Arana, Guernica (**Chancillería Vall.**, leg. 1.210; 5)

AGUIRRE, Ignacio: Se le documenta en Labastida (Alava) a mediados del siglo XVII (**Catálogo Vitoria** I, p. 228)

AGUIRRE, Joseph: Lo mismo que el anterior, de quien puede ser familiar, aparece documentado en Labastida en 1763 (**Ib.**).

AGUIRRE, José: Es cantero en Valmaseda, 1756 (**Gómez Prieto**). Debe ser el que tasa una casa en 1746 con el cantero Diego Varrieta (**Corrg.º Bilbao**, leg. 640, núm. 9)

AGUIRRE, Juan: Maese Juan de Aguirre, maestro cantero de Estella, está activo en Irache en 1569. Había sido tutor de los hijos del cantero Martín de Oyarzábal (**Pelliejero**, p. 14). Debió morir antes del 20 de octubre de 1569, en que cobran sus herederos.

AGUIRRE, Juan: Es cantero vizcaino activo en Sevilla, donde aparece documentado en 1545 (Ver. Fernando de GAMARRA)

AGUIRRE, Juan: Es cantero vizcaino de Mallabia (Vizcaya), avecindado en varios lugares como San Asensio (Logroño), año 1574 y en Miranda de Ebro, 1579. Dícese hijo de Martín de Aguirre, también cantero. En el año citado de su vecindad en San Asensio dice tener 34 años y conocer a los canteros Pérez de Solarte, Huequel y Zárraga, quienes habían salido fiadores de otros canteros, Pérez de Ubieta y Andrea Rodi, en la obra que éstos tenían en San Millán de la Cogolla (**Moya** II, p. 241). En 1579 traspasa lo que se le debía a su padre en la iglesia de Gimileo (Logroño) (**Moya** II, pp. 388-89)

AGUIRRE, Juanes: Con el cantero Juan de Gogorza contrata la hechura de la torre de Aldeanueva de Iscar (Segovia). En su testamento cita como acreedor a Juan de Yturriaga (**Villalpando y Vera**, p. 144)

AGUIRRE, Juan: Tasa a mediados del XVI la torre de Los Arcos (Navarra), con Juan de Villarreal. Puede que tenga algo que ver con Maese Juan de Aguirre, el cantero estellés (**Biurrun**, p. 428)

AGUIRRE ,Juan: Es uno de los tasadores de la iglesia de Palenzuela.

AGUIRRE, Juan: Es de Larraga (Navarra). En 1598 se le documenta su principal obra, la iglesia de Santa Cruz de Campezo; aunque en esa fecha sólo hace un informe sobre la ruina, es él quien sucede al maestro de la misma, Domingo de Aguirre. Murió en 1628 sin haberla acabado, lo que le supone una dedicación a dicho templo de casi toda su vida profesional (**Catálogo Vitoria** II, pp. 320-328), ya que la había comenzado al menos en 1584, cuando hacía la capilla mayor de Mendívil (Alava) (**Catálogo Vitoria** IV, p. 538)

AGUIRRE, Juan: Labra piezas para la catedral de Granada en 1529, donde firma recibos (**Siloé**, pp. 86, 90)

AGUIRRE, Juan: En 1610-11 se le documenta en las obras del convento de Atocha (Ver: Francisco de MENDIZABAL)

AGUIRRE, Juan: Vinculado en 1625 a la obra de la torre de Jeméin (**Marquina**, p. 56)

AGUIRRE, Juan: Vecino de Erandio. Tiene pleito de Corregimiento en 1763 por cierta cantidad de piedra que había sacado (**Correg. Bilbao**, leg. 305, núm. 3)

AGUIRRE, Juan: Documentado en 1592 en Salinas de Léniz (Guipúzcoa) (**Bergareche**, p. 103)

AGUIRRE, Juan: En 1625 informa con Lorenzo de Berecosa (ambos eran vecinos a la sazón de Cartagena) sobre la recogida de aguas de la fuente del Oro, en Lorca (Murcia). Dos años después es vecino de Murcia, cuando con Melchor Vallés da condiciones para una obra en la colegiata de Lorca. En el mismo año de 1627 da condiciones sobre el azud de Tres Puentes (**Espín**, p. 95)

AGUIRRE, Juan: Pertenece a la dinastía de los Aguirre, de Corella. En 1665 obra en la iglesia de San Miguel de Corella (**Arrese**, p. 175)

AGUIRRE, Juan: En 1600 trabaja en la edificación de la iglesia de Zumárraga. En 1617 dio trazas para continuar las obras de la iglesia de San Andrés, en Eibar (**Eibar**, p. 118)

AGUIRRE, Manuel: En 1747 tiene pleito de Corregimiento por la piedra que sacó para San Nicolás de Bilbao (**Bilbao, Correg.**, leg. 809, núm. 3)

AGUIRRE, Martín: Pertenece probablemente a la dinastía de los Aguirre, de Mallabia, actuantes en la Rioja. En 1574 dice tener veintiocho años y ser vecino de Santo Domingo de la Calzada (**Moya** II, p. 241)

AGUIRRE, Martín: De Lizarza (Guipúzcoa). En 1592 tasa una obra de Recondo en la iglesia de Undués de Lerda (**Cinco Villas**, p. 369)

AGUIRRE, Martín: En 1522 es aparejador de Juan de Alava en Salamanca (**Chueca**, p. 55)

AGUIRRE, Martín: Examinó en 1559 la obra que el cantero Pedro de Echaburu hacía en la parroquial de Santa María de Tolosa. Tomó él mismo la obra tolosarra y durante unos veinte años. Entre 1528 y 1587 labora en la iglesia de Ibarra (Guipúzcoa). En 1574 es llevado a examinar la parroquial de San Vicente, de San Sebastián, con Martín de Mendiola. Había dado traza de la iglesia de Lizarza, cuya obra continúa él mismo en 1589 (**Arrázola**, p. 589)

AGUIRRE, Martín: Examina la obra de Olaeta, en Deva, en 1619.

AGUIRRE DE SAGASTIZABAL, Martín: En 1562 se encuentra en Berrobi (Guipúzcoa) examinando la obra que allí habían hecho Martín de Berrobiacarra y Juan de Ancía (**Arrázola,** p. 590)

AGUIRRE, Martín: En 1523 contrata una traída de aguas a la villa de Bilbao (**Sesmero,** p. 163)

AGUIRRE, Martín: Cantero activo a mediados del siglo XVI en la Llanada Alavesa. En 1540 cobra, como heredero de Cristóbal de Lejarazu, en la parroquial de Artaza (Alava), donde sigue dos años después (**Catálogo Vitoria** IV, p. 279-280). Más tarde, en 1570, hace la capilla mayor de la iglesia de Añúa (Alava) (**Ib.,** p. 205)

AGUIRRE, Martín: Es cantero en el convento de Uclés (**Azcárate: Convento,** p. 183)

AGUIRRE, Mateo: Cantero del siglo XVIII, documentado en 1766 en la parroquial de Gauna (Alava) (**Catálogo Vitoria** IV, p. 415). También trabajó en la sacristía de Apellániz. Se dice vecino de Salvatierra (**Apellániz,** p. 32)

AGUIRRE, Melchor: Maestro mayor de la catedral de Granada. En 1691 daba su parecer sobre una obra en el Colegio de Jesuitas de Granada (**Bustamante,** p. 186). Antes, en 1675, se dice vecino de Cabra (Córdoba), cuando se compromete a hacer dos púlpitos para la catedral de Málaga (**Llordén,** pp. 119-21). Esta rama de los Aguirre arraigó fuertemente en Andalucía, en Cabra, donde tuvieron casas, y en Málaga sobre todo.

AGUIRRE, Miguel: En 1567 sacaba piedra para Güeñes (**Güeñes,** L. F. III)

AGUIRRE, Miguel: Un Miguel de Aguirre reconoce la capilla mayor de San Miguel de Vitoria, sin que podamos relacionarlo con sus muchos homónimos que trabajan en la comarca. Se le documenta en 1560 (**Catálogo Vitoria** III, pp. 55 y 197)

AGUIRRE, Miguel: Es padre de los canteros Juan y Miguel, al primero de los cuales conocemos en San Asensio y Gimileo; no sabemos en qué año tomó esta última obra el cabeza de familia (**Moya** I, 92)

AGUIRRE, Miguel: Hijo del anterior (**Moya** II, p. 388)

AGUIRRE, Miguel: Da en 1545 la traza para San Pedro de Ariznoa, de Vergara. En 1562 visita la obra de la parroquial de Hernani y en 1565 la obra de Leturiondo, en Santa María de Azcoitia (**Arrázola,** p. 590)

AGUIRRE, Miguel: Antes de 1543 contrataba la construcción de la iglesia de Arcediano (Salamanca), junto con Juan de Lanestosa y Juan Negrete (**Casaseca,** p. 23). Este Miguel de Aguirre será el cantero vizcaino que se documenta en 1534, cuando Diego de Vergara lo contrata para varios destajos en la catedral nueva de Salamanca (**Catálogo Salamanca,** p. 199). En continua relación con este maestro aparecen los Vergara, Negrete y Pedro de Ibarra; con este último acaba un destajo en 1546 (**Chueca,** pp. 104, 148...)

AGUIRRE, Pedro: Se le documenta en 1605 en la torre y campanario de Zamudio (**Sesmero,** p. 163)

AGUIRRE, Pedro: Tasa en 1569 las casas de Pizarro, en Lima, para aprovecharlas los jesuitas (**Bernales,** p. 63)

AGUIRRE, Pedro: Se documenta su actividad en Vitoria, entre 1579-84 (**Catálogo Vitoria** III, p. 56)

AGUIRRE, Pedro: Pertenece a la dinastía de los Aguirre de Corella, donde desarrolla una gran actividad. En 1676 da informe sobre El Rosario (**Arrese,** p. 182). Además se le adjudican obras en Nuestra Señora del Villar, de dicho pueblo (**Arrese,** p. 274). En 1683 trabaja en el coro alto del convento de las Benedictinas de Corella (**Arrese,** p. 392). Se dedicó en 1691 a hacer una presa en Sartaguda (Navarra) (**Arrese,** p. 458). En Mendigorría, en la misma provincia, trabajó en el palacio de los Martínez de Arizala (**Arrese,** p. 458). Su primera actividad conocida es un informe sobre la ermita de San Juan de Corella, en el año 1671 (**Arrese,** p. 428). El será el Pedro Aguirre que decoró Santa Ana de Cervera del Río Alhama (**Logroño** I, p. 19)

AGUIRRE, Pedro: Hace postura en 1578 sobre la construcción de las torres costeras en Lorca (**Espín,** p. 53)

AGUIRRE, Pedro: Debe ser especialista sacador de piedra, pues en esta actividad aparece en Málaga, años 1753-1755, aportando los materiales para aquella catedral andaluza. Antes había enviado a Cádiz otras partidas de piedra (**Llordén,** pp. 185-87)

AGUIRRE, Pedro: Maestro de sacar y cortar piedra en Madrid. Informa sobre Sarasti y Mendizábal, año 1620 (**Saltillo,** pp. 189-90)

AGUIRRE, Pedro: De Bermeo. Pleito de Chancillería por unas casas en la villa, año 1582 (**Chancillería Valladolid,** leg. 41; 11).

AGUIRRE Y LEORIAGA, Pedro: Es hijo de Domingo de Aguirre, cantero de Corella, donde nació Pedro en 1645. El radio de acción de este cantero es más amplio que el de la mayoría de los miembros de su familia. En 1677 hace en Arguedas (Navarra) la iglesia de la Virgen del Yugo. Se ocupa del Convento de las Concepcionistas de Soria en 1689, año en que aparece también en la reforma de la iglesia de Santa Ana de Cervera del Río Alhama (Logroño). La nueva iglesia de San Román, en Cirauqui (Navarra) también se debe a Pedro Aguirre, año 1692 (**Arrese,** p. 18). En 1699 está documentada su presencia en la torre de la iglesia de Villafranca de Navarra (**Arrese,** pp. 19 y 458). En su propio pueblo natal también trabajó bastante. Así, en 1674, su primera actividad conocida, había reformado algunas cosas en las Carmelitas Descalzas de Corella (**Arrese,** p. 442). En 1696 conocemos de su presencia en El Rosario de Corella, dando un informe sobre la media naranja de este templo; más tarde, pero en el mismo 1696, tomó él mismo el remate de esta obra (**Arrese,** pp. 183-84). Debió morir algo después de 1699, pues dejó inconclusa la torre de Villafranca.

AGUIRRE, Pedro: Es éste un nuevo miembro de los vizcainos Aguirre establecidos en Málaga. En 1598 se obliga a hacer dos piedras de Barbero. Al año siguiente, a preparar diez columnas para el convento de Bernardas de Málaga. En 1602 seis pesebres y una pila. En 1603 veinticinco pilares con basas y capiteles para un cura de Vélez-Málaga. En 1606 otras tres columnas para un malagueño. En 1606 arrienda casa en la calleja de Pedro Abril, de Málaga. En 1607 vive en la calle Carnicería de la misma ciudad. En ese mismo año contrata una portada en Málaga. Un año después se le documenta contratando cinco pilares para el convento de la Paz, y también una partida de piedra y unas puertas. En 1612 vive en la calle Trinidad y contrata cuatro pilares. Su última contrata que conocemos es de dos portadas, en 1614 (**Llordén,** pp. 46-50)

AGUIRRE, Pedro: Cantero vizcaino asentado en Cuenca. En 1583, junto con Juan Martínez del Barrio, tasaba la obra hecha por el italiano Juan Andrea de Rodi, en el claustro de la catedral de Cuenca (**Cuenca,** p. 260). A partir de 1585 se hace cargo él mismo de ese claustro conquense, y por lo menos hasta 1590 ó 1591 (**Cuenca,** pp. 265-67). Llaguno, que conoce de su actividad conquense, no sabe la fecha de la terminación del claustro (**Llaguno IV,** p. 30)

AGUIRRE, Román: Cantero de Régil. En 1728 le deben la obra del campanario de Lezama, Vizcaya (**Corr.º Bilbao,** leg. 1; 19)

AGUIRRE, Santiago: Es cantero del siglo XVIII, vecino de Logroño. En 1775 examina con el maestro Juan Antonio de Oteiza y por orden del Ayuntamiento de Logroño, la situación del puente sobre el Ebro, que había sufrido una gran avenida en el mes de junio (**Merino,** p. 47)

AGUIRRE, Sebastián: Documentado en 1565 en la iglesia de Malpartida, de Cáceres (**H.ª Artística Cacereña,** p. 46)

AGUIRRE, Simón: En 1770 cobró 1.783 reales por obras de cantería en la sacristía nueva de Grañón (**Merino,** p. 47)

AHEDO, Lope: Trabajó en la Casa de Juntas de Avellaneda con Pedro de la Llana (**A.A.**-Tomo I; f. 142 v.º)

AIÇAGA, Juan: Cantero de Anzuola (Guipúzcoa), fallecido en Segovia en 1554. Varios paisanos más fallecieron también en esta ciudad castellana, quizá mientras trabajaban en alguna obra importante de ella, el Alcázar, por ejemplo (**Murugarren,** p. 92)

AINSERA, Yázaro: Es cantero documentado en 1550 en la iglesia de San Severino, de Valmaseda (Vizcaya) (**Sesmero,** p. 163), montando la torre actual, pero en 1726, según Ybarra (**Ybarra,** p. 182). En 1725 llevaba la torre de Guerricaiz (**Alcolea,** p. 315). Ainsera era de Azpeitia.

AIQUIZ, Hortuño: En 1610-11 labra con Pedro de Albítiz (véase éste) los escudos de los Antolínez, en la iglesia de San Ildefonso, en Burgos.

AIZPITARTE, Martín: El Hermano Aizpitarte es un notable arquitecto vizcaino con actividad americana. En 1605 hizo el Noviciado de Jesuitas de Quito (**Bernales,** p. 158) En 1630 hace la Casa de Pilatos de Lima (**Ib.** p. 196). Antes, en 1617, ya estaba en Lima, pues en esa fecha es convocado con otros maestros, entre ellos otro vizcaino, Martínez de Arrona, sobre unos enterramientos en el Convento de Jesús de Lima (**Ib.,** p. 144). Parece que estuvo en Lima desde 1609 (**Mesa y Gisbert,** p. 98). Falleció en 1637, dejando sin acabar la iglesia del Convento de San Pablo de Lima. Era Aizpitarte natural de la villa de Azpeitia.

AIZPURU, Francisco: Se le documenta en Madrid, durante el siglo XVII, como maestro de obras (**Saltillo,** p. 168)

AIZPURU, Tomás: Trabaja en Madrid, en Atocha, en el siglo XVII. Y también en otras obras como San Basilio y Casa del Marqués de Astorga, en la calle del Soldado (Barrio del Barquillo) (**Saltillo,** p. 168). Las dos primeras obras se le documentan antes de 1678

ALABA, Pedro: Así se transcribe el apellido de un vizcaino que es asentador en las obras que se hacían en la catedral de Granada en 1529 (**Siloe,** p. 89). Ignoramos si tiene parentesco con los maestros Juan de Alava que conocemos en diferentes lugares.

ALAVA, Juan: Un Juan de Alava aparece trabajando en el Priorato de Uclés, como cantero (**Azcárate, Priorato,** p. 94)

ALAVA, Juan: En 1527 trabaja en la casa del Arcediano Cañizares, en Salamanca. Es ,quizá, identificable con Juan de Ibarra y padre, seguramente, de Pedro de Ibarra. Estuvo casado con Elena Sánchez y ya había muerto en 1556 (**Casaseca,** pp. 10-11)

ALAVA, Juan: La primera aparición de este cantero en la documentación es en 1505, y haciendo la sacristía de la Universidad de Salamanca. En 1508 aparece como fiador del entallador Antonio de Lorena, y por el documento sabemos que es vecino de Larrinyco (Larrino?, Larrinoa?), en el Obispado de Calahorra. En 1510 hace un viaje a Santiago de Compostela a ordenar la obra que el arzobispo Fonseca encargó allí: el claustro de la catedral, que no se comenzó hasta años después, en 1521. En 1512 debía ser ya maestro muy notable, pues se le convoca a la famosa reunión de los nueve maestros para dictaminar sobre la conveniencia o no de levantar en tal o cual emplazamiento la catedral nueva de Salamanca. En 1513 aparece en Granada y en Sevilla, aquí concretamente en labor de peritaje en la capilla mayor de la catedral hispalense. Es agregado en este mismo año a la cantería de la catedral de Plasencia (Cáceres), que llevaba Colonia, lo que será motivo de varios disgustos y rivalidades. En 1515 está otra vez en Sevilla a reconocer obras que llevaban varios maestros, o bien a estudiar sobre el terreno trazas para la Capilla Real (**Llaguno** I, p. 167). En 1516 contrata el cantero Juan de Alava varias obras, la capilla mayor de los Agustinos de Salamanca, la de los Agustinos y Colegio de Cuenca. En 1619 sigue ocupado en la catedral placentina; traza allí una casa. En 1520 toma un destajo en la catedral salmantina, unas capillas del lado de la Epístola. En 1521 comenzó el claustro compostelano, estudiado por él años atrás, como sabemos. En 1522 lleva adelante el crucero

de Plasencia. Comienzan las disputas de Alava con varios compañeros canteros, que informan desfavorablemente de la manera de llevar su obra de contrata en la catedral de Salamanca. En este mismo año está en Santiago, lo que supone una actividad constante, sobre todo durante estos años en que lleva la obra de Galicia, pues en 1523 estaba en Salamanca durante los meses de invierno y en Santiago desde la primavera. Se enconan en este año las enemistades entre Alava, Colonia y Badajoz. Se embarca, sin embargo, este cantero en otra obra de envergadura, el convento de San Esteban de Salamanca, que trazó y empezó en 1524 (**Llaguno** I, p. 167). Al año siguiente de 1525 está de nuevo en Galicia, en oficio de inspector por parte de Fonseca de los edificios de la Mitra. En 1527 examina la librería de la Universidad de Salamanca, que amenazaba ruina. En 1529 perita en la catedral de Segovia (**Casaseca, Trazas**). El año 1529 es especialmente activo para este vizcaino apasionado. Una nueva ciudad castellana y una nueva obra aparece en su «curriculum»: Zamora, y la capilla mayor de su catedral. Y una obra más, de envergadura: el colegio Fonseca, en Compostela, que no vio terminado. Se le nombra además maestro de cantería del teatro de la Universidad salmanticense. Durante este año dirige también el patio del Colegio Fonseca (Irlandesas) de Salamanca. En 1531 visita los destajos varios que se llevaban en la catedral nueva de Salamanca. Al año siguiente tasa obras en Zamora. En 1533 está de nuevo en Santiago y también al siguiente, pero compartido este año con la visita que hizo a Plasencia. Es este año en el que recibe su máximo título: maestro mayor de la catedral de Salamanca, cargo que ocupa también durante los dos años siguientes, pero en el último, en 1537, después de una nueva visita a Plasencia, muere en Salamanca (**Chueca**, pp. 210-11). De su actividad y de la calidad de las obras que le fueron encomendadas, muchas de las cuales pueden verse todavía, se desprende que es uno de los vizcainos más notables que durante el Renacimiento trabajan en Castilla; uno de los maestros más importantes de la cantería peninsular durante el siglo XVI. Existe cierta confusión en los parentescos de los Ibarra y Alava. Parece cierto que Juan de Alava puede confundirse con el llamado Juan de Ibarra, maestro en Salamanca (**Casaseca**, p. 10), que se suponía hijo suyo (**Bayón**, p. 223)

ALBENIZ, Juan Joseph: Cantero vecino de Estella, que iba a ser consultado en 1778 sobre la torre de Santiago de Calahorra (**Lecuona**, Santiago, p. 628)

ALBIÑA, Joseph: Trabajó 118 días a cinco reales, en San Andrés de Calahorra, año 1753 (**Lecuona, La Parroquia**, p. 226)

ALBISTUR, Antón: En fecha de comienzos del siglo XVI aparece este cantero en la construcción de la iglesia de Cascante. Le acompaña Luis Gramondia (**Biurrun**, p. 428). Se le llama también Albisturiz, pero impropiamente, como a Gramondia, quien es Garmendia (**Fdez. Marco**, p. 5)

ALBISTUR, Domingo: Labra piezas en la catedral de Granada, en 1529 (**Siloe**, p. 89)

ALBISTUR, Juan: Contrata con Juan de Amézqueta, año 1552, la cantería del palacio del Conde de Morata, hoy conocido como la Audiencia, en Zaragoza (**Abizanda** I, pp. 214, 222). Con una cuadrilla de vizcainos (Maese Martín, alias de Régil, Juan de Landerrain, Juan de Erausi, Sebastián Pérez y Juan de Segura) realiza en 1541 la lonja de Zaragoza, capitulada entre Segura y la ciudad. En ese mismo año la cuadrilla es abastecida de piedra por otro vizcaino, Martín de Legarra (**Abizanda** I, p. 236)

ALBISTUR, Juan: Con un hermano suyo, Martín, realizaba en 1538 la capilla Mayor del convento de Madre de Dios, en Logroño (**Moya** I, p. 92). El compromiso es ante Cristóbal Rodríguez, a 17 de septiembre de 1538. El convento es fundación de los Enciso de Logroño (**A.H.P. Logroño**, Lo-004) (**Moya** II, p. 54)

ALBISTUR, Martín: Hermano del anterior, con quien aparece asociado. Se dicen vecinos de Logroño. Martín confiesa no saber firmar en un compromiso con D. Juan de Enciso, por el que los hermanos Albistur devolverían al patrón 50 ducados de oro si la zampea que habían encomendado al carpintero maestre Domingo, vecino de Ayala, en Guipúzcoa (?) salía mal. Era necesaria esta zampea para la cimentación del convento de Madre de Dios que contrataban (**Moya II**, p. 54)

ALBISTUR, Martín: Abrió los cimientos del coro y capilla nueva de la catedral vieja de Cádiz hacia 1571-73 (**Catedral Cádiz**, p. 86)

ALBISTUR, Pedro: (Ver Cristóbal de ADONZA, en el Priorato de Uclés)

ALBISTUR, Sebastián: En 1549 sacaba piedra para una casa en Logroño: la de la Cofradía de Zapateros, que había contratado con Pedro de Tolosa (**Moya** II, 88, 90)

ALBISTUR, Tomás: Trabaja en la catedral de Huesca en el mes de abril de 1497 (**Arco, Catedral**, p. 187)

ALBISTURIZ, Antón: (Vid. Antón ALBISTUR, en Cascante)

ALBISU, Baltasar: Hacia 1693 refuerza los cimientos de Olaberría, iglesia parroquial, con un Sebastián Albisu, ambos presumiblemente familiares (**Alustiza**, p. 63)

ALBISU, Sebastián: (Ver anterior)

ALBISUA, Felipe: En 1772, con Matías Albisua y Domingo de Arana, todos canteros, se obliga a sacar y labrar piedra para la fuente del Portal Viejo de Lekeitio (**A.M. Lekeitio**; R, XI, núm. 8)

ALBISUA, Martín: Comienza en 1510 la iglesia vizcaina de la Asunción de Jeméin (**Sesmero**, p. 163)

ALBISUA, Martín: En 1551 examinó la obra de Andrés de Izaguirre en la iglesia de San Pedro de Vergara. Ignoramos qué relación de parentesco pudo tener con el anterior, de quien es contemporáneo y casi vecino (**Arrázola**, p. 590)

ALBISUA, Matías: (Ver Felipe ALBISUA)

ALBITIZ, Domingo: Es maestro de cantería, grado que recibió en Burgos en 23 de diciembre de 1594 (**Martínez Sanz,** p. 195). Su actividad burgalesa es, sin embargo, anterior, pues en 1586 se compromete con Bartolomé de Chaves a hacer labores de cantería y carpintería en la iglesia del Monasterio de San Bernardo de dicha ciudad, por no querer continuar la obra Martín de la Haya (**A.P.N. Burgos,** núm. 2.949, fs. 760-64). En 1594 da su parecer con otros maestros sobre los puentes del Arlanzón (ver Hurtado de AGUIRRE). Su actividad fue larga, a lo largo de la primera mitad del siglo XVII. Así, en 1604 sale fiador de Pedro de Albítiz en el retablo que éste debía construir para el convento de San Francisco, en Burgos. En 1626 acaba obras en San Jerónimo, parroquia de San Lesmes, de Burgos, que se tasan en 228.500 reales. En 25 de agosto de 1659, en Burgos, sale fiador del carpintero Arconada, en el contrato que éste hace para realizar reparaciones, e incluso construir varios tejados en San Julián y San Quirce de Burgos (**A.P.N. Burgos,** 3.043). Debía ser ya muy viejo, pues no se olvide que está activo al menos desde 1586, circunstancia casi inverosímil, por lo que puede sospecharse que el Domingo de Albítiz fiador de Arconada sea otro, quizá hijo suyo. Tuvo Albítiz rivalidad en algunos canteros vizcainos avecindados en Burgos, como Juan de Esquibel y Martín de Orúe (véanse éstos), quienes presentan protestas contra él en 1594.

ALBITIZ, Pedro: Aparece casi siempre como arquitecto (de retablos) y escultor, en piedra y en madera. Es confundible con el siguiente. En 1604, 11 de agosto, contrata, siendo vecino de Burgos, la confección de un retablo para el desaparecido convento de San Francisco de Burgos, por un precio de sesenta mil mrs. La traza por la que se guiará la firman las partes. Busca fiadores y los encuentra en Domingo de Albítiz y Valentín Ruiz (G.ª. **Rámila: Documentos,** doc. núm. 4). El 14 de diciembre de 1610 se comprometía con Hortuño de Aiquiz a labrar los bustos y escudos del capitán Alonso Antolínez y su mujer, Catalina de Lerma, en la iglesia de San Ildefonso, de esa ciudad, dando la obra terminada el 15 de febrero de 1611, al precio de 30 ducados (**Ib.** doc. núm. 10). En 1670 asistía a la reunión de canteros para dictaminar sobre la obra de la capilla del Ecce Homo, en la catedral de Burgos (**Martínez y Sanz,** p. 100)

ALBITIZ, Pedro: Según Arriaga en sus «Cosas memorables de Burgos», en 1657 hizo la Fuente Nueva del Mercado Mayor de Burgos. Aprovechó los restos de la vieja para levantarla de nuevo en la Pescadería. En 1668 se le impone la multa de 100 ducados por no haber dado orden de construir una horca para ajusticiar a un tal Manero, que como alarife de la ciudad le competía (**García de Quevedo,** pp. 8-9 y 62). Es confundible con el anterior; pueden muy bien ser una misma persona. Desde luego, son rigurosamente contemporáneos.

ALBIZ, Ignacio: En 1791 proyectaba un templo para Galdácano (**Fullaondo,** 109)

ALBIZ, Juan: Trabaja como oficial en 1539 en la iglesia de Santa Ana de Durango. Es vecino de Ibárruri (**Labayru** IV, p. 215)

ALBIZ, Juan: Es cantero vizcaino estante y habitante en La Roda (Albacete). Contrata la construcción de la capilla de los Apóstoles en la catedral de Cuenca, para el Chantre García de Villarroel, en 22 de marzo de 1527. Con su hermano Pedro de Albiz construyó la iglesia y el convento de San Pablo de Cuenca, que tasaron en 1528 Antonio Flórez, Diego de Tiedra, Rodrigo Vélez, Francisco de Luna (**Cuenca,** p. 48). Puede ser este el Juanes Vizcaino que, años antes, en 1518, intervino en la apertura del sepulcro de San Julián, en la catedral de Cuenca (**Alcázar:** «Vida de San Julián», p. 414). Quizá por motivos de pleitos sobre impuestos solicita a un sobrino suyo, de Durango, que le envíe las escrituras de hidalguía de la familia, armas, insignias... (**Rokiski,** p. 171). Murió en 1531 en Cuenca y fue enterrado en San Francisco (**Ib.**). Procede del solar de los Albiz, de Mendata.

ALBIZ, Juan: Es otro de los miembros de la familia conquense de los Albiz. Es también cantero y falleció en 1536. Pide ser enterrado en el mismo lugar que su primo, el anterior. Desconocemos su actividad, que debió ser la de miembro de la cuadrilla de la familia Albiz (**Rokiski,** p. 172)

ALBIZ, Miguel: Sin fecha aparecen documentados la viuda e hijos de Miguel de Albiz, en unas cartas de pago por una obra que dicho cantero había hecho en Bilbao para la familia Montiano (**Sesmero,** p. 163)

ALBIZ, Pedro: Es natural de Mendata (Vizcaya). Contrata con Martín de Olabe, Yanguas y Jerónimo López la construcción del claustro de la catedral de Calahorra, año 1543 (**Lecuona:** «La catedral», p. 94)

ALBIZ, Pedro: Es hermano de Juan de Albiz, constructor de la capilla del Chantre, en la catedral de Cuenca (ver éste), con quien trabaja al menos en San Pablo de Cuenca.

ALBIZ, Rodrigo: Se le llama maestro simétrico de cantería por oposición al resto de los maestros que en 1539 trabajaban en Santa Ana de Durango, los cuales eran: Juan Pérez de Barandica, San Juan de Albiz, Juan de Eguizábal, Martín de Barrenechea, Martín Basancha, todos de Ibárruri, además de Juan Ortiz de Zárate, de Durango, y Domingo de Ormaeche y Martín de Larrea, que era de Mañaria, oficiales (**Labayru** IV, p. 215). En 1561 da trazas para el Consulado de Bilbao (**Sesmero,** p. 163), y en 1581 traza el pórtico de Santiago de Bilbao, que hace Garita (**Sesmero,** p. 163)

ALBIZU, Pedro: Se documenta a un Albizu trabajando en Cádiz y provincia en fecha indeterminada, hacia 1793 (**Catedral Cádiz,** p. 189). Es nombrado por el Real Consejo para inspeccionar sobre los pantanos de Lorca, en ese año; tenía tal cargo en Cádiz (**Espín Rael,** «Pantano de Lorca», p. 285)

ALBIZURI, Esteban: Se ocupó en la construcción de la iglesia de Santa María, en Fuenterrabía, antes de 1531, fecha en que falleció (**Arrázola,** p. 590)

ALCEGA, Juan: Cantero de Guernica, estante en Ribafrecha (Logroño), donde declara sobre la hidalguía de López de Totorica (**Chanc. Vall.**, leg. 688). Es en el año de 1582.

ALCEGA, Pedro: En 1517 informa en Azpeitia sobre la construcción de la capilla del obispo Zurbano, cuyo sepulcro realiza en 1520, tras compromiso con doña Catalina de Zurbano. En 1527 dio la traza para la capilla de los Lili, en la parroquial de Cestona. Un año después y junto con los canteros Pedro de Lizarazu y San Juan de Arteaga, traza los planos de la parroquial de Azcoitia. Lo mismo hace en 1529 con respecto a la parroquial de Aizarna. Falleció en 1538, fecha en la que se hallaba ocupado en la iglesia de San Sebastián, de Azpeitia (**Arrázola**, pp. 590-91). Puede existir alguna relación con Pedro Alzaga, de actividad riojana y también guipuzcoana.

ALCELEGUI, Martín: Documentado en Nájera en 1584, en un concierto de obra en Santa María (**Moya** II, 243)

ALCIBAR, José: En 1773 lleva a pleito al Ayuntamiento de Bilbao porque no le pagan lo que le deben del muelle y lengüeta de la plaza pública (**Correg. Bilbao**, leg. 766, núm. 5)

ALCORTA, José: En 1706 toma como aprendiz a Francisco de la Peña, en Bilbao (**A.P.N. Bilbao**, Hostendi)

ALÇU, Juan Bautista: Alçu trabaja en 1593 en la ermita de San Justo y Pastor, en Fustiñana (**Ermitas Tudela**, p. 23)

ALDACO, Juan Bautista: Aparece trabajando en las obras de Santa Marina de Arguisáin (Guipúzcoa) en el año 1730 (**Odriozola**, p. 47)

ALDAMA, Antonio: Cantero natural de Añes. Trabaja en 1747 en la torre de Antezana (Alava) (**Catálogo Vitoria**, IV, p. 194)

ALDAMA, José: Proyectó un puerto en la ría de Guernica año de 1790 (**Fullaondo**, 109)

ALDANA, Juan: Arquitecto de las puertas del Prado, en Lima (**Bernales**, p. 170)

ALDAPES (Los): Canteros activos en Tormantos hacia 1576 (**Moya** II, núm. 248)

ALDARIGUA, Juan: Con los canteros vizcainos Domingo de Lasarte, Martín de Undara, Tristán de Otavia, Domingo de Lizalde y Domingo de Tapia construyó en 1544 y 1545 la Casa Consistorial de Jaca (**Arco:** «Catálogo» I, p. 363)

Según J. F. Aznárez («Estudios de Historia Jacetana», Huesca 1960), a las órdenes de Juan de Rosellet trabajaron desde 1544 en la obra del Ayuntamiento de Jaca los canteros vizcainos Domingo y Juan de Arpida, Miguel de Aliri, Juan y Domingo de Glisasti, Tristán de Otavia, Domingo de Arbitzia y Miguel de Undarza.

ALDASORO, Martín: (Ver Miguel de ABARIA)

ALDAY, Francisco: Cantero de Salinas de Léniz, activo en Alava durante la segunda mitad del siglo XVIII. En 1762 trabaja en el pórtico de Elburgo (**Catálogo Vitoria**, IV, p. 356). En 1766 reconoce la construcción de la ermita de San Vítor de Gauna. En el mismo año aparece relacionado con la sacristía de Antoñana (**Catálogo Vitoria** II, p. 258)

ALDAY, Santiago: Avecindado en Vitoria. En 1707 trabaja en las bóvedas de la iglesia de Ali (Alava) y algo más tarde en el pórtico del mismo templo (**Catálogo Vitoria** IV, pp. 174 y 172). También en 1711 se le documenta en Margarita (Alava), donde debió hacer la pila de agua bendita (**Ib.**, p. 499). La torre de la parroquial de Zuazo de Vitoria se debe a este cantero (**Ib.**, p. 625), que la realizó en 1717.

ALDEOLEA, Pedro (será Aldecoa o Aldaca): En 1582 pone con Tomás de Ibarrola por compañero, a un Pedro de Aldaca (sic.), que puede ser hijo o primo suyo, como aprendiz, con el cantero segoviano, o estante en Segovia, B. de la Pedraja (**Villalpando y Vera**, p. 105)

ANDOBA, Hernando: En 1548 cobraba por obras en Santo Tomás de Haro (**Moya** II, 87)

ALDUA, Lope: (Ver Juanes de VIDAURRETA)

ALDUAIN, Cristóbal: Pertenece a otra larga familia de canteros vizcainos afincados en la ribera de Navarra, donde actúan en el siglo XVI. Este Juan de Alduain traza la sacristía de San Miguel de Corella en el año 1573. Sabemos que en 1585 acudía a Cascante en labor de tasador. Su fallecimiento ocurrió en 1594. Su primera esposa fue María de Berástegui, fallecida en 1561, con quien tuvo cuatro hijos. Ocho hijos más le dio su segunda esposa, María de Ocón (**Arrese**, pp. 59-61)

ALDUAIN, Juan: Este parece el fundador de la dinastía, al menos de la actuante en Navarra, donde estaba ya a fines del siglo XV. Se le documenta en 1479 en una obra en Corella, junto con Maese Gilabert y Juan de Urbieta (**Arrese**, p. 51). Quizá falleció en ese mismo año (**Arrese**, p. 57)

ALDUAIN, Juan: Quizá sea nieto del anterior. En 1481 se le documenta en la parroquial de Corella (**Arrese**, 51), donde también lo hace su padre Miguel.

ALDUAIN, Miguel: Hijo de Juan y padre de otro Juan. Trabaja en Corella desde 1481, donde vive en alquiler (**Arrese**, p. 57). Debió fallecer en 1492.

ALDUCIN, Juanes: Con Azpillaga, trabaja en la fuente de Puerta Cerrada, en Madrid, año 1623 (**Saltillo**, p. 220)

ALEGRIA, fray Juan: Dominico. Hizo trazas para San Fermín, en S. Lorenzo de Pamplona, 1696 (**Molíns**, p. 19)

ALEGRIA, Lope: Labra piezas para la catedral de Granada en 1531 (**Siloé**, p. 88)

ALEXARDI, Andrés: Sacaba piedra, con otros, en Palenzuela a mediados del XVI.

ALIBA, Pedro: Asentador en la catedral de Granada en 1529 (**Siloé**, p. 89). Es posible que allí exista otro cantero de nombre Pedro Alaba. Puede haber variación de transcripciones.

ALIRI, Miguel: (Ver Juan de ALDARIAGUA)

ALOSA, Juanes: Cantero documentado en 1554 en Ciudad Rodrigo (**Sendín**, p. 79)

ALQUITABETE, Martín: En abril de 1497 aparece como cantero en la catedral de Huesca (**Arco, Catedral**, p. 187)

ALQUIZA, Martín: Es entallador de la catedral de Granada, donde aparece en la documentación de los años 1537 y 1541 (**Siloé**, p. 93)

ALSUA, Juan: (Ver Juan ALZUA).

ALTUBE, Miguel: Fallecido en Segovia en 1574 (ver Juan de AIÇAGA)

ALTUNA, Domingo: Es de Zumárraga. Trabaja en 1558 en las bóvedas de la iglesia de Cerio (Alava) (**Catálogo Vitoria** IV, p. 319)

ALTUNA, San Juan: Colaborador a partir de 1575, aproximadamente, del maestro Santuru de Arrezti, mientras se edificaba la parroquial de Zumárraga (**Arrázola**, p. 591)

ALTUNA, Miguel: Veedor de las obras del Obispado de Pamplona. Hacia 1600 dio trazas para las obras de la Iglesia de Zumárraga (**Arrázola**, p. 591). Se le llama también hacia esa fecha para ver las obras de la parroquial de Olaberría (**Alustiza**, p. 55). El proyecto de la iglesia de Alegría de Oria se debe a este maestro, año 1599 (**Elejalde y Erenchun:** «Alegría», p. 25)

ALVISTUR, Juan: (Ver Juan de IÇAR)

ALZADUN, Miguel: En 1573 es vecino de Alzo, y contrata la extracción de piedra con destino al convento de San Francisco, en Santo Domingo de la Calzada, cuyo transporte contrata, a su vez, con Juan de Duledos (**Moya** II, 237, 239). Aparece también en testificaciones (**Ib.**, 382)

ALZAGA, Juan: En 1570 trabaja en Leza de Río Leza (**Logroño** II, p. 282). También tiene actividad en Los Molinos de Ocón, 1615 (**Ib.**, 327)

ALZAGA, Pedro: Debía sustituir a Ochoa de Arranotegui en 1559, en la tasación de lo ejecutado en Santiago de Calahorra por Olave, si aquél no podía hacerlo (**Lecuona**, «Santiago», p. 482). Trazó la torre de la parroquia de Guetaria, que en 1526 se comprometía a construir Buztinobiaga (**Llaguno** I, p. 181). En 1528 interviene con San Juan de Arteaga y Pedro de Lizarazu en la traza de Santa María de Azcoitia. Puede ser él el Pedro Alzaga que hace hacia 1560 el pórtico de Lagunilla de Jubera (**Logroño** II, p. 252)

ALZAGA, Tomás: Contrata el 15 de enero de 1629 poner a pie de obra, con destino a la capilla del Cristo de La Redonda, de Logroño, cien varas de piedra. Se dice vecino de Logroño (**Ramírez y Sainz**, p. 45, doc. núm. 14)

ALZAGA, Maestro: Un Alzaga, del que desconocemos el nombre, contrataba en 1546 la construcción de San Francisco de Baza (Granada), según traza de Rodrigo de Gibaja (**Gr.**)

ALZATE, Francisco: También dicho Beltrán de Alzate. En 1574 hace con Alonso de Morales el claustro renacentista de Jesús de Lima (**Bernales**, p. 59)

ALZAZU, Sancho: (Ver Miguel de ARRE)

ALZO, Pedro: (Ver Juan de ACORBE)

ALZOLA, Andrés: De Argandoña, Alava. Trabaja en el templo de Villafranca (Alava), sin fecha determinada, pero que debe ser a mediados del siglo XVI. En 1549 trabaja en la escalera del coro de la iglesia de Argomániz (Alava). Murió este cantero en 1574 (**Catálogo Vitoria** IV, p. 251)

ALZOLA, Gregorio: 1714-16 son las fechas en las que obra en la iglesia de San Marcial de Lardero (Logroño). También está documentado en Alberite (Logroño) (**Ruiz-Navarro**, 53) y en Murillo de Río Leza (**Murillo**, 9 y ss.)

ALZOLA, Ignacio: De Zumárraga. Hace el pórtico de Olaberría hacia 1749 (**Alustiza**, p. 98)

ALZOLA, Martín: Es cantero vizcaino en el convento de Uclés (**Azcárate:** «El convento», p. 177)

ALZOLA, Martín: Es de Nanclares de la Oca (Alava). Se conoce su actividad en el templo de Lermanda (Alava). 1534, en la cabecera de la iglesia de Otazu; 1541, en las bóvedas de la iglesia de Añúa, en 1554 y 1560-61 (**Catálogo Vitoria** IV, pp. 483, 572, 204)

ALZOLARAZ, Juan: (Vid. Domingo ESTALA)

ALZUA, Juan: Aprendió en Placencia el arte de la cantería con Pascual de Iturriza, hacia 1538, según Arrázola, p. 591, y según Llaguno, hacia 1541 (**Llaguno** II, p. 18)

ALLONA, Juan: Con Endaiza y Lobeaga se obliga en 1 de mayo de 1565 a construir en terreno llano la parroquia de San Miguel de Ereño. En 1580, con aquéllos y además Guertaráin, se compromete a acabarla en siete años. Pero tampoco se cumplió lo previsto, pues en 19 de diciembre de 1606 se verificó lo que estaba ya gastado y se replanteó la obra. En 1628 se escrituró lo que faltaba por 2.300 ducados. Se terminó esta obra en 1660, ochenta años después de comenzada (**Labayru**, IV, p. 465)

AMASA, Juan: Desde 1565 cobra, y lo sigue haciendo durante muchos años, por la parroquial de Berriozar (Navarra) (**Biurrun**, p. 111). Este será el Juan de Amasa que con su padre Martín de Amasa trabaja en la iglesia de Asiaín, Navarra, hacia 1530-37 (**Asiaín**, p. 190). Eran guipuzcoanos.

AMASA, Martín: Tasa en 1542 la obra que Maese Domingo había hecho en la iglesia de Alberite (**Moya** II, 70)

AMASA, Miguel: Es padre, al menos, de un cantero, Juan, con quien y en compañía además de Maese Ygarabidea, obra en Asiaín. Murió en 1551 (**Asiaín,** p. 189-90). El será quien en 1541 contrató la iglesia de San Martín, del pueblo de Amasa, en Guipúzcoa (**Arrázola,** p. 591)

AMASI, Petri: (Ver Juanes de VIDAURRETA)

AMASAJABEL, Juan: En 1584 se le tasa en 51.000 rs. la obra que hizo en Santa Marina de Vergara. El la concluyó (**Llaguno** II, p. 91)

AMELIBIA, Mateo: (Vid. Gonzalo de AZTIAZU). Trabaja en Laguardia (Alava), donde en 1574 examina la obra del Concejo con Domingo de Uriarte y Andrés de Amparan, y la encuentran perfecta (**Enciso:** «Laguardia», p. 92)

AMEZAGA, Sancho: Es aprendiz de Martín de Acha (Vid. éste)

AMEZQUETA, Juan: Trabaja en Zaragoza en la obra del Palacio del Conde de Morata (Vid. Juan de ALBISTUR). Estuvo casado con María de Mendibe, de la que tuvo una hija, Petronila de Amézqueta, que al morir su padre debía ser aún niña, pues necesitó tutoría, en razón de la cual su madre otorgaba un albarán en 1575 (**San Vicente II,** p. 77)

AMEZQUETA, Juanes: Aparece avecindado en diversos lugares de Navarra, Senosiáin, Urdánoz. Falleció en 1614. Su obra se documenta en Aldaz-Echevacoiz, año 1608, y en el cementerio de Azanza en 1609 (**Asiaín,** p. 186)

AMEZQUETA, Pedro: (Vid. Juanes de VIDAURRETA)

AMEZTI, Juan: Trabaja en El Romero de Cascante, a fines del XVII (**El Romero,** p. 24)

AMEZTI, Sebastián: Maestro arquitecto se titula, y obra en Alava. En 1624 levanta el pedestal para apoyo del retablo de San Miguel de Vitoria (**Catálogo Vitoria** III, p. 201). En 1637 tasa obras en Busto (Treviño) (**Catálogo Vitoria** II, p. 84) y en el 1642 la torre de Muergas (**Ib.,** p. 144)

AMILIBIA, Diego: (Vid. Pedro UMANSORO)

AMILIVIA, Joan: En 1539 contrató en Aizarna las obras de su iglesia (**Arrázola,** p. 591)

AMPARAN, Andrés: (Vid. Gonzalo de AZTIAZU y Mateo AMELIVIA)

AMURRIO, Domingo: Tenía en 1610 pleito de Chancillería por obra en Bilbao (**Chancillería Vall.,** leg. 298; 2)

ANARLA, Pedro: Contrata su aprendizaje en Burgos, en 1532 (**Ibáñez,** p. 78)

ANCIA, Joan: En 1555 se encargó de la obra de Berrobi, junto con Martín de Berrobiacarra (**Arrázola,** p. 591)

ANCHETA, Domingo: En 1664 hace las últimas «pilas» de la iglesia de San Miguel de Corella (**Arrese,** p. 175)

ANCHETA, Juanes: (Vid. Martín de ARRIBA, el Viejo)

ANCHETA, Juan: Deben estar emparentados con Domingo de Ancheta algunos de los que de este apellido actúan en las comarcas meridionales de Navarra. Este Juan de Ancheta se dice vecino de Gabiria, en Guipúzcoa, estar casado con Mari Juan de Gabilondo, de la misma naturaleza, y ser vecino en Peralta de Navarra, en 1557. Tiene una deuda de 120 ducados con el ciudadano de Logroño Gerónimo Ximénez. Promete que la tendrá saldada el día de San Miguel de dicho año de 1557 (**Simón y Díaz:** «Documentos», p. 233). Se sabe que muere en 1576 y que era especialista en el trabajo de ladrillo, que desarrolla en Arguedas y Peralta (**Biurrun,** p. 262). No coincide esta fecha del fallecimiento con la que proporciona R. de Oyaga (**R. de Oyaga:** «Leyre», p. 332), quien lo documenta trabajando en aquel monasterio entre 1567-72, sin poder cumplir su compromiso de terminar en seis años una obra programada. De todas formas, en 1572 está en Calahorra tasando obras a Santuru de Aresti (vid. éste). Tasa en Santa María de Cascante, 1558, con Martín Tudela (**Fdez. Marco,** p. 11)

ANCHETA, Pedro: Debe tener parentesco con los anteriores. Trabaja también como cantero en Leyre y en el Hospital de Pamplona (**Biurrun,** p. 262)

ANCHIA, Bartolomé: Aparece citado en el testamento de Martínez de Goicoa, 1571, en Santo Domingo de la Calzada (**Moya** II, 376)

ANDA, Pedro: Se documenta su labor, humilde, en Vitoria, año 1570 (**Catálogo Vitoria** III, p. 63)

ANDICONA, Juan: En 1609 preparaba con Pedro Uribarrena y Martín Insaurralde materiales para Urquiola (**A. P. Abadiano**)

ANDIZABAL, Martín: En 1707 examina lo realizado por Bérriz el «Mozo» en Amézqueta (**Elejalde:** «Amézqueta», p. 50)

ANDIZPE, Domingo: En 1533 trabajaba en la obra de San Millán de la Cogolla (**Moya** II, 30)

ANDIZPE, Juan: (Vid. anterior, con quien colabora)

ANDIZPE, Martín: Junto con otros canteros se compromete en 1541 al enlosado de San Millán, a la hechura de altares... (**Moya** II, 332)

ANDONAEGUI, Ventura: Sustituye a Domingo de Sarasti en la obra de la iglesia de Arrona (Guipúzcoa) (**Erenchun:** «Arrona», p. 13)

ANDRES, Juan: En 1739 trabaja en Quejana (**Mtez-Vázquez,** p. 134)

ANDRETEGUI, Juanes: (Vid. Juanes de VIDAURRETA)

ANDREZQUITA, Martín: En 1532 asienta el altar de San Juan Bautista, en la catedral de Huesca (**Arco, Catedral,** p. 187). Se le denomina «piquero», aragonesismo.

ANDUEZA, Martín: Cantero de Anzuola, fallecido en 1574 en Segovia (vid. Juan de AIÇAGA)

ANDUZA, Domingo: Labra piedra para la catedral de Granada en el año 1529 (**Siloé,** p. 86)

ANGUIOZAR, Martín: Hace a comienzos del XVIII las trazas de una obra en la iglesia de Tormantos. Las ve Azcárraga.

ANITUA, Juan: Hace en 1579 el refectorio de Cenarruza (**Sesmero,** p. 164)

ANITUA, Martín: Es mentado por Pedro de Acha en su testamento, año 1552, en razón de que Anitua era fiador de cierta cantidad de dinero. En 1557 su esposa, María de Cizueña, le deja como heredero en su testamento (**Moya** II, 130; 342)

ANSOLA, Ignacio: Trabaja en la iglesia de Elciego, año de 1628 (**Catálogo Vitoria** I, p. 48) Quizá sea éste el cantero que en 1626 cobra por obras en la torre de Apellániz (**Apellániz,** 27).

ANSOLA, Juan: Este será el correcto apellido de AUSOLA y AUSUOLA, de segundo apellido Ibarguren, o Ibaiguren (Véase)

ANZAROBE, Juan: Examinó en 1571 las obras de la parroquial de Rentería. Trabajó en Guetaria en fechas anteriores a 1583 (**Arrázola,** p. 591). Un Juan Anzarobi tasaba en 1565 una obra de Miguel Ibarra en Urriés (**Cinco Villas,** p. 369). Pueden ser ambos la misma persona.

ANZORA, Juan: (Ver ORTUBEY)

ANZUROBI, Juan: En 1583 toma la obra de la iglesia de Usúrbil, que rematada anteriormente en J. Ibarrola, había quedado sin comenzar por haberle sobrevenido la muerte. Anzurobi falleció al poco tiempo, pasando la obra a los hermanos Marrubiza (**Murugarren, Usúrbil,** p. 147). No sería sorprendente que Anzurobi, Anzarobi y Anzarobe fueran la misma persona que trabaja en Guipúzcoa y en Aragón.

APAIZTEGUI, Juan: En 1676 acude a Beizama a dar opinión sobre los reparos necesarios en su iglesia parroquial (**Lasa,** p. 148)

APAOLAZA, Juan: (Ver Juan GONZALEZ DE APAOLAZA)

APARAIN, Domingo: (Vid. Ignacio APARAIN)

APARAIN, Ignacio: Trabaja en 1716 en San Miguel de Corella. Le acompañan varios canteros: Domingo de Aparáin, Domingo de Arrazil y Antonio Oranegui (**Arrese,** p. 72)

APERRIBAY, Antonio: Tenía con Juan Bta. Arteche un pleito por la piedra que había sacado para una obra en Bilbao (**Correg. Bilbao,** leg. 356)

APOITA, Juan: Antes de 1563 trabajó en la iglesia de San Sebastián, de Azpeitia. Antes, en 1547, se ofreció en almoneda a hacer ventanales del claustro de Deva (**Arrázola,** p. 591)

APOITA, Juan: De Azpeitia. En 1604 traza la torre de Aizarnazábal, en Guipúzcoa (**Erenchun:** «Aizarnazábal», p. 58). Se le documenta también en Oiquina, haciendo un puente con Juan Hortiz de Bedua, año 1595 (**Ib.** p. 89) Ignoramos el parentesco que pueda tener con el anterior y con Juan de Aporta, a continuación, que puede ser una variante, o error de transcripción del mismo apellido. En 1612, con Pascual Elorriaga, Juan Pérez y Juan de Gorriazu, llevaba la iglesia de Bolívar (**Fullaondo,** 78, e **Iturriza** I, 270)

APORTA, Juan: Puede ser confundido su apellido con el de Apoitia. Trabaja un Juan de Aporta en Orio, año 1580, como tracista de la parroquial (**Arrázola,** p. 592)

AQUIZ, Ortuño: (Ver Hortuño AIQUIZ y Pedro ALBITIZ)

ARABAR, Juan: (Ver Juan PEREZ DE ARABAR)

ARAHETA, Pelegrín: Labra piedras en la catedral de Granada, en el año 1529 (**Siloé,** p. 89)

ARAICO, Domingo: Trabaja en San Millán de la Cogolla en 1533 (**Moya** II, 30)

ARAIZ, Iñigo: Cantero de Tafalla, activo en la ampliación del claustro del convento de San Sebastián en dicha población navarra, año de 1519 (**Cabezudo,** p. 177)

ARAIZCO, Domingo: Debe ser Domingo de Araico (**Moya** II, 30)

ARAMA, Pedro: Cantero en 1529 en la catedral de Granada (**Siloé,** p. 86)

ARAMAYO, Martín: Para 1545 había acabado la iglesia de Castrillo de Tejeriego, que termina de cobrar en 1556 (**Cat. Mon. Vall.** VII, p. 30)

ARAMBURU, Ignacio: Es cantero de Gaínza. En 1724 obra en la iglesia de Alegría de Oria, con Martín de Goicoechea, de Icazteguieta. Esta obra le es tasada en 1737 por José de Lizardi (**Elejalde:** «Alegría», p. 26).

ARAMBURU, Juan: Sobre planos de Miguel de Abaria toma la obra de la iglesia de Urrestilla en 1628. El compromiso era terminarla en 13 años, pero necesitó ocho más, por lo que se le descontaron ciertas cantidades (**Lasa,** p. 49)

ARAMBURU, Miguel: En 1549 es fiador por Martín de Gaínza en el arrendamiento de unas casas en Sevilla (**Hernández Díaz,** p. 7)

ARAMBURU, Fray Miguel: Es uno de los más importantes canteros de comienzos del XVII en el ámbito vascongado. Destacan en su actividad constructora los conventos franciscanos de la provincia de Cantabria, a la que él pertenecía. Era de Ceráin. En 1595 examina la Iglesia de San Juan Bta. de Hernani. Dos años después se le documenta una de sus obras más importantes, el convento de San Francisco de Tolosa, en cuya contrata interviene el cantero Pedro de Mendiola. Su actividad en 1600 es en Irún, haciendo unos arreglos, trazando el convento franciscano de Mondragón y el de la Purísima de

Azpeitia, ambas, tareas de reforma. En 1603 examina obras de Joan de Aguirre en la nueva iglesia de Zumárraga (**Arrázola,** p. 592). El año de 1604 parece también de gran actividad: Tasación en Santa María, de San Sebastián, de algunas labores hechas por Pedro de Zaldúa, peritajes en las iglesias de Elduayen y Lizarza, trazas para la Casa Consistorial de Rentería, trazas para el convento de la Trinidad, en la misma villa. Las trazas para el convento de Isasi, en Eibar, son de 1606. En 1607 examina las obras de las iglesias de Santa Marina y San Pedro de Vergara (**Arrázola,** p. 592). Se sabe de su presencia en San Martín de Don (Burgos), en labores de peritaje (**Larrínaga,** p. 461)

ARAMENDIA, Miguel: (Vid. Juan de ACORBE). Trabaja en Tudela, lugar de su residencia, pero no de su naturaleza, que es Vidania (Guipúzcoa), y en una obra civil, unas casas, año de 1540. En esta misma fecha tasa la obra de Maese Lázaro en Aibar (Navarra). Le acompaña Martín de Larrarte (**Biurrun,** pp. 426-27)

ARANA, Agustín: Cobra 18 reales por una pequeña obra en Casalarreina, año de 1746 (**Merino,** p. 49)

ARANA, Diego: Es vecino de Tirgo, en el 1593, donde trabaja en la cantería (**Merino,** p. 49)

ARANA, Domingo: En 1772, fuente del Portal Viejo, Lekeitio (**A. M. Lekeitio,** R. XI, núm. 8). Va con Felipe y Matías Albisua.

ARANA, Francisco: Acude este cantero al remate del acueducto de Los Caños, en Bilbao, año 1558, obra que se llevó Láriz (**Sesmero,** p. 164).

ARANA, Juan: Hereda en 1571 de su tío Francisco Martínez de Goicoa. Este le había mandado en su testamento treinta ducados (**Moya** II, 376)

ARANA, Martín: Trabaja en 1518 en la Cuchillería de Vitoria (**Catálogo Vitoria** III, p. 53)

ARANA, Pedro: Participa en 1598 en la subasta para la torre de Cellorigo, que se realizó en la ciudad de Burgos (**Moya** II, 401)

ARANA, Sebastián: Pleito por la obra del muelle de la plaza de Bilbao, 1772 (**Correg. Bilbao,** leg. 932; 8)

ARANALDE, Francisco: (Vid. BULANO). En 1600 se le tasa una obra en la iglesia de Areso, de donde era vecino.

ARANALDE, Maestro: (Ver Francisco de INSAUSTI)

ARANAZ, Miguel: Cantero vizcaino barroco, en Valladolid. En 1761 aboveda Santa María de Torrelobatón por 18.000 rs. (**Cat. Mon. Vall.** IX, pp. 219, 232, 233... 247, 248...)

ARANCETA, Francisco: Trabaja en la cantería de la torre de Gauna, Alava, en 1731-32 (**Catálogo Vitoria** IV, p. 416)

ARANDIA, Juan: Cantero vizcaino activo en Valladolid desde fines del siglo XV. En 1498 contrata la capilla principal de la iglesia de Santiago de Valladolid. Al año siguiente recibe ya algunas cantidades por la obra de San Benito de la misma ciudad. En 1500 sigue cobrando por San Benito y por Santiago. En 1501 y 1502 lo hace por San Benito (**Martí y Monsó,** pp. 201, 553). En 1504 trabaja en el patio de San Gregorio (**Arribas,** 158). En 1503 el Ayuntamiento de Valladolid obliga a Arandía a hacer de nuevo el puente de acceso a San Benito. Al año siguiente su actividad se documenta en la contrata, con García de Olave, de la torre de la iglesia de Santiago. Acaba la obra de San Benito en el año 1504 (**Martí y Monsó,** p. 554). Se le atribuyen varias naturalezas, pero parece ser natural de Elgóibar.

ARANDIA, Juan: Un Juan de Arandía, del que desconocemos parentesco con el anterior, más viejo, contrata en 1547 las ventanas altas del Alcázar de Toledo. Va con él un Juan de Plasencia (**Chueca,** p. 232). Su actividad en esta obra sigue en el año de 1559, un destajo de cuatro lienzos en el patio; lleva la empresa con Francisco Garnica (**Llaguno** II, p. 207)

ARANDIA, Juan: Pleitea en Chancillería sobre una obra en Bilbao, 1512 (**Chanc. Vall.,** leg. 725, núm. 1). Se dice maestro cantero.

ARANDIA, Pedro: Es cantero vecino de Durango, que en 1676 realiza trabajos en la cubierta de Valvanera (Logroño) (**Merino,** p. 50). En 1659 cumple funciones de sacador de piedra para la Cogolla (**Páginas Emilianenses,** p. 134)

ARANGUIZ, Juan: Es natural de Landa (Alava) y entra como aprendiz de Juan de Ochoa de Arronategui en 1554. El compromiso es por cuatro años (**Moya** II, 344). Es primo de Hernando de Landa.

ARANGUREN, Francisco Alejo: En 1775 reconoció la obra del Ayuntamiento de Haro, que hacía Pedro Zalbide (**Logroño** II, 176). Ese mismo año llevaba la obra del Ayuntamiento de Miranda de Ebro. En esta población, según la inscripción que obra en él, trazaba y dirigía las obras del puente, 1775-77. También actuó como veedor en la obra del Colegio de la Compañía, en Logroño, 1775. Se dice tener en esa fecha 36 años. Le acompañó en el cometido el cantero Urízar. Tuvo actividad en Burgos, obra del mercado, 1772 (**Saladina,** 134) y en Pamplona, donde dirige varias obras públicas, saneamientos, fuentes..., desde 1781. En Bilbao se le documenta en el proyecto de la cárcel, 1783, que no se realizó (**Fullaondo,** 109). En 1785 falleció, en Pamplona (**García Merino,** 13)

ARANGUREN, Juan: En 1547 era maestro de la obra de San Juan de Albacete. Dirigió también las obras de varias poblaciones importantes de la Mancha: Almansa, Yeste, Villarrobledo y de Requena. En 1548 le acompañaba en la iglesia de Albacete, Juan Rodríguez (**Mateos y Sotos,** pp. 71-72). Estaba trabajando en la zona desde hacía años, pues en 1531 se le documenta en Utiel (Valencia) dirigiendo las obras de la parroquial, con una nutrida cuadrilla de canteros vizcainos (**Llaguno** I, p. 157)

ARANGUREN, Juanes: (Ver Juan LOPEZ DE ARCELAS)

ARANO, Martín: En 1692-94 trabajaba en la sacristía de Mélida (**Cat. Navarra,** 212)

ARANZAETA, Juan: Este Aranzaeta o Aranceta trabaja en 1689 en el Ayuntamiento de Placencia de las Armas. En 1703 aparece ocupado en la torre de esta misma población (**Llaguno** IV, p. 84)

ARANZALDE, Domingo: En 1577 se obligó a trabajar en la iglesia de Nuestra Señora de Rentería (**Arrázola,** p. 592)

ARANZAMENDI, Martín: Trabaja, año 1629, en la capilla de la Virgen de Copacabana, en Lima (**Bernales,** p. 96)

ARANZOTROGUI, Domingo: Trabaja en Nuestra Señora de Rentería, en el 1564 (**Arrázola,** p. 592)

ARANZOTROGUI, Juanes: Es hermano del anterior y trabaja también en Rentería y en la misma fecha (**Arrázola,** p. 592)

ARAOZ, Domingo: (Ver Martín de LUZURIAGA)

ARAOZ, Pedro: Se le documenta en Vitoria en 1557 (**Cat. Vitoria** III, p. 56). Puede estar relacionado con la dinastía de los Araoz escultores, que estuvieron también avecindados en dicha población alavesa.

ARAQUISTAIN, Sebastián: Examinó en 1539 la obra de Pedro de Alcega, en la iglesia de San Sebastián, de Azpeitia (**Arrázola,** p. 592)

ARATRISTAN, Sebastián: Trabaja en 1527 en la capilla de los Lili, en la iglesia de Cestona. La parecida grafía del apellido y la identidad del nombre hacen sospechar que Araquistáin y Aratristán sean el mismo cantero (**Arrázola,** p. 593)

ARAUSIA, Joanes: Se obliga en 1534 a proseguir, de parte del Ayuntamiento de Portugalete, los muelles del puerto de la villa. Siempre aparece vinculado a la ría de Bilbao, pues en 1558 hace reparaciones varias en ella. En esta misma fecha aparece asociado al maestro Juan de Vallejo, dando un informe sobre los muelles de Portugalete (**Labayru:** «Bizcaya», IV, p. 316)

ARBAIZA, Fernando: En 1749 compone la torre de la parroquial de Casalarreina (Logroño), donde obra algunas cosas más (**Merino,** p. 51)

ARBAIZA, Francisco: Es relacionable con el anterior, de quien puede ser familiar. Trabaja en las mismas obras (**Merino,** p. 50)

ARBAIZA, Hernando: De Abadiano. En 1608 obraba en Urquiola (**A. P. Abadiano**)

ARBAIZA, Juan Bautista: Es el más notable de los canteros de este apellido, todos oriundos de Abadiano (Vizcaya). Aparece con varias vecindades, coincidentes con las obras que en tales fechas realiza. Salvo una labor de trazas en Salinas de Léniz (Guipúzcoa), en el Santuario de Dorleta, para la confección de la espadaña y de unos muros (**Bergareche,** p. 166), año de 1762, el resto de su actividad es alavesa y riojano-alavesa, sobre todo. Arbaiza es el autor de la torre de Bujanda, que realizó Juan de Larrea. Es tracista también de la torre de Bernedo, que lleva a la práctica Ignacio Elejalde en 1745 (**López Guereñu:** «Alava, Solar de Arte y Fe», p. 226). En 1734 tasa la torre de Gauna (**Catálogo Vitoria** IV, p. 416). En 1728 obra en Villabuena y el año anterior en Navaridas, en la sacristía concretamente. Entre 1732 y 1740 hace la capilla del Pilar, en San Juan de Laguardia. En 1737 obra en Lapuebla. En Oyón obra entre 1744-48. También debió trabajar algo en Samaniego, pues en esta villa tuvo vecindad al fin de su actividad, en 1762 (**Catálogo Vitoria** I, pp. 150, 128, 79, 108, 132). Sus obras más notables se hallan en Logroño, capilla del trascoro, portada y torres de la Redonda, desde 1742 (**Logroño** II, p. 299). La torre de Abalos también es suya, 1735 (**Ib.** I, p. 1)

ARBAIZA, Julián: Trabajó como maestro de obras de la catedral de Burgos, de 1771 a 1785 (**Martínez y Sanz,** p. 198). También se le documenta en obras civiles (**Saladina,** p. 134). A un Arbaiza o Albaiza encarga el Ayuntamiento de Logroño, año de 1740, para que se ocupe de los planos del Puente de Madres (Puente-Madre actual) sobre el río Iregua. Debe presentar dos planos, uno sobre un solo arco y el otro sobre dos. Al parecer, ninguno de los dos proyectos se ejecutó (**Gómez:** «Logroño histórico», p. 36). En 1776 modifica los planos que Bastigueta había hecho para la espadaña de Agos (**Arte Burgalés,** p. 217)

ARBE, Martín: (Ver BERATUA Hermanos, con quienes trabaja en las obras de algunas obras fundamentales)

ARBIETO, Sebastián: Maestro inspector de obras en Lima, 1585 (**Bernales,** p. 43)

ARBITZIA, Domingo (Vid. Juan de ALDARIAGUA)

ARBIZU, Francisco: Trabaja, 1684, en iglesia de Albelda (**Logroño** I, p. 32)

ARBIZU, Joan: Trabaja en 1528 en una capilla de la parroquial de Cestona (**Arrázola,** p. 593)

ARBULU, Blasio: Falleció en Segovia en 1583 (Vid. Juan de AIÇAGA)

ARBUROLA, Juan: Declara en 1680 sobre una ruina en la parroquial de Albistur (Guipúzcoa) (**Odriozola,** p. 30). Será el mismo que en 1670 trabajó en la sacristía de Santa María de Tolosa (**Arrázola,** p. 593)

ARBURUA, Juan Fco.: (Ver Lucas IBERO, a quien fía en San Fermín de Pamplona)

ARBURUZA, Luis: Hacia 1528 dio traza para la parroquia de Orendáin (Guipúzcoa) (**Arrázola,** p. 593)

ARCARASO, Juan: Trabajó en las obras de la capilla de la Piedad y en el claustro de San Miguel, de Oñate, años 1526 - 32 (**Arrázola,** p. 593)

ARCAYA, Juan: Obra en el año 1745 en la consolidación de la aguja de la iglesia de Palacio, de Logroño. La abandona por enfermedad (**Merino,** p. 51)

ARCAUTE, Andrés: Trabaja en 1734 en la sacristía de la catedral vieja de Vitoria. Le acompaña su hermano, Juan de Arcaute (**Catálogo Vitoria** III, pp. 66 y 103). Andrés Arcaute y Andrés Díaz de Arcaute (véase) serán una misma persona.

ARCAUTE, Juan: (Vid. Andrés de ARCAUTE)

ARÇAYO, Sancho: Labra piezas para la catedral de Granada en 1529 (**Siloé,** pp. 86-89)

ARCE, Juan: Trabaja en 1609 en la iglesia de Hormilla (**Logroño** II, p. 208)

ARCELAEGUI, Pedro: Se encargó en 1512 de enlosar la iglesia de San Pedro de Vergara (**Arrázola,** p. 593)

ARÇIAGA, Martín: Hace la maqueta de la iglesia de El Escorial. Se dice entallador y se lamenta en 1575 de que va ya para dos años que ha comenzado el modelo, dedicándose a él con exclusividad, pero que han subido mucho los bastimentos y no pueden mantenerse él y su criado. Sin embargo, se le contesta que los cinco reales diarios que recibe es suficiente jornal (**Portabales,** p. CLXIII). Se escribe también su apellido AZÇIAZA y AZÇIAGA.

ARCINIEGA, Claudio: Nace hacia 1520, quizá en Burgos, donde desde luego es natural su hermano menor, Luis. Su oriundez es del lugar que indica su apellido, en Alava. Trabajó muchas obras en Méjico, aunque no ha tenido mucha fortuna documental. Sabemos que en el año de 1554 está en Puebla (Méjico). Se le deben a Claudio las trazas de la Catedral de Méjico capital, en 1563. En 1578 es «Obrero mayor» de Nueva España. Muere antes de 1593. Se especula sobre su presencia en las obras del Alcázar de Madrid, y quizá también en Guadalajara, antes de pasar a América (**Marco Dorta,** p. 92). Entre sus atribuciones, algunas con visos de realidad, se encuentran las obras de Santo Domingo, en la ciudad de Méjico, años 1560-65; también el túmulo a las exequias de Carlos V en Méjico, «la caja» de dicha ciudad... (**Marqués de Lozoya:** «Artífices», p. 16)

ARCINIEGA, Luis: Hermano de Claudio. Nacido en Burgos después de 1520. Trabaja en la catedral de Puebla (Méjico) en 1593 (**Marqués de Lozoya:** «Artífices», p. 16)

ARCOLA, Gregorio: Es Gregorio ALZOLA, quien trabaja en Lardero, Alberite y Murillo (Véase)

ARCOTEGUI, Cristóbal: En 1541, con varios canteros más se compromete al enlosado de San Millán de la Cogolla. También hacen varios altares (**Moya** II, 332)

ARCHUDI, Pedro: Pedro Archudi o Artudi toma en 1597 la iglesia de Colmenar de Oreja (**Cervera Vera:** «Colmenar», pp. 113-168, 152)

ARDOIZA, Juan: Vecino de Durango. En 1716 el Obispo Horcasitas mandó que, entre otras cosas, se arreglase la torre de Santiago, de Bilbao. Según planos de fray Marcos de Santa Teresa, se le adjudicó la obra a Manuel de Oca, que la traspasa en la misma cantidad de la postura, 65.500 reales a Ardoiza. El segundo cuerpo se iniciaba en 1717; tenía en los planos cuarenta pies y medio de alto (**Labayru** VI, p. 81). Cuando en 1723 autoriza el Obispo Espejo la demolición de Santa Ana de Durango, se obliga a seguir la planta y traza de Erdoyza (**Ib.** p. 125)

ARECHA, Juan: Es vecino de Menagaray (Alava). Hace en 1700 las bóvedas de San Pedro de Treviño (**Catálogo Vitoria** II, p. 213)

ARECHAGA, Cristóbal: Es oriundo del valle de Ayala. En 1774 reconstruye la ermita de Santiago, en Hueto Arriba (Alava) (**Catálogo Vitoria** IV, p. 457)

ARECHAGA, Pedro: (Vid. Juan de JUGO)

ARECHE, Juan: En 1735 trabaja en la capilla de Santa Tecla de la catedral de Burgos. Cinco años después examina la amenaza de ruina de la misma junto con Domingo de Ondátegui (**Martínez y Sanz,** p. 132, y **Ayala López:** «Santa Tecla», p. 451)

ARECHE, Martín: Pertenece a una cuadrilla de vascos activos en la Mancha y en tierras castellanas del Antiguo Reino de Valencia. Se le documenta en Utiel en 1517, con otros canteros vizcainos, como Juan de Vidania, Juan Aranguren, Juan de Guernica, Tomás Marquina, Urquiza (**Echegaray:** «La tradición», p. 27)

ARECHEDERRA, Antonio: En 1742 obra en Albizu-Orozco (**Mtez. Vázquez,** p. 134). Allí estaba también Francisco Arriola.

ARECHEDERRA, Domingo (Ver Prudencio IZAGUIRRE)

ARECHO, Juan: Hace la sala de Juntas de San Miguel de Vitoria en 1555 (**Catálogo Vitoria** III, p. 209)

AREJITA, Domingo: Se le documenta en 1770 en Logroño, en unos reparos que hacía en Cuatro Cantones (**Goicoechea,** p. 420). En Logroño se le deben las bóvedas de Santiago (**Logroño** II, p. 317)

AREJITA, Francisco: Desde 1779 trabaja en la capilla de Santa Bárbara de Agoncillo (**Logroño** I, p. 18)

AREJITA, Juan Antonio: Trabaja durante 170 días en San Andrés de Calahorra, año 1753, a seis rs. diarios (**Lecuona:** «La parroquia», 226)

AREJITA, Juan José: En 1796 informa sobre El Rosario de Corella (**Idoate,** núm. 630)

AREJITA, Miguel: En 1798 tasa en El Villar, de Corella (**Idoate,** 840). Parecen todos estos Arejita miembros de una misma familia.

AREITIO, Martín: De Mallabia. Trabaja en 1571 en Badarán (Logroño) (**Merino,** p. 53)

AREIZA, Domingo: Se le documenta como cantero en Salinas de Léniz, año 1540 (**Bergareche,** p. 103)

AREIZABAL, San Juan: En 1562 informa, con otros canteros, sobre obras en la catedral de Calahorra (**Lecuona:** «La catedral», p. 96)

ARENZUBE, Martín: En 1743 hace varias capillas en Agoncillo (**Logroño** I, p. 18)

ARESO, Domingo: Siendo vecino de Haro, en 1579, hace una pila para la parroquial de Santo Tomás de aquella población (**Moya** II, 256)

ARESQUETA, Pedro: Es cantero de Luco (Alava). Hace la bóveda de la sacristía de Amárita (**Catálogo Vitoria** IV, p. 184), en el año de 1723.

ARESTI, José: Pleiteó en 1797 por ciertas gabarras de piedra para una obra en Iturribide (**Correg. Bilbao**, leg. 269; 11)

ARESTI, Pedro: Trabaja al frente de una cuadrilla en la fábrica de Santiago de Calahorra, año 1577. Los 150 jornales que habían realizado montaban 378 reales (**Lecuona:** «Santiago», p. 606)

ARESTI o AREIZTI, Santoro o Santuru: Este cantero contrata en 1567, 17 de marzo, la iglesia nueva de Santiago de Calahorra. Entre las condiciones que se firman ante Pedro de Tejada, aparece una que obliga al cantero a hacer una «iglesia de tapia» para poder celebrarse en ella. Se acabó en 1570 y en el día de Santiago se hizo la traslación. Costó toda la obra 2.086.492 maravedís, según liquidación hecha en 1589. Pero entra en esta suma el desbarate del cementerio y una obra que Areyzábal había hecho en Santiago. Estuvo en el remate de la iglesia de Aldeanueva de Ebro (**Aldeanueva**, p. 50). Tuvo por esta causa pleito con Domingo de Yarza. La tasación de Santiago fue realizada en 1572 por Ancheta, cobrando por ello 6.000 mrs. (**Lecuona**: «Santiago», pp. 488, 490 y 606). Será pariente de Pedro de Aresti.

ARETE, Vicente: Era en 1540 cantero y aparejador en la iglesia catedral de Málaga (**Llordén**, p. 11)

AREYZABAL, Pedro: Posiblemente será familiar de San Juan de Areizábal, con quien aparece en 1562 tasando o informando de unas obras en la catedral de Calahorra. Trabajó también en Santiago de la misma ciudad (Vid. Santuru de ARESTI) (**Lecuona:** «Santiago», pp. 490 y 606 y **Lecuona:** «La Catedral», p. 96)

ARGANDOÑA, Estíbaliz: Hace hacia 1560 el pedestal del retablo mayor de la catedral vieja de Vitoria (**Catálogo Vitoria** III, p. 119)

ARGANDOÑA, Hernando: (Vid. Hernando DIAZ DE ARGANDOÑA)

ARGUENZONIZ o ARGUINZONIZ, Francisco: Se ocupa en 1761-62 del cuerpo inferior de la torre de la parroquial de Baños de Ebro (Alava) (**Catálogo Vitoria** I, p. 33)

ARIJITA, Pedro: Pleito de Chancillería en 1632 por obras en la casa-torre de Celayeta, en Abadiano (**Chancillería Vall.**, leg. 337; 7)

ARIMENDI o ARIZMENDI, Juan: (Vid. San Juan de ZUMETA)

ARISITA, José: Trabaja entre 1764-65 en la ermita de la Virgen de la Plaza de Elciego (Alava) (**Catálogo Vitoria** I, p. 53)

ARISPE, Juan: Arispe o López de Arispe llevó la iglesia de Murillo de Río Leza en 1537 (**Murillo**, 9 y ss.)

ARISTEGUI, Domingo: Sustituyó en 1606 a su hermano Juan, que hacía la iglesia de San Pedro de Vergara (**Arrázola**, p. 594)

ARISTEGUI, Francisco: En 1598 dio trazas para la obra del altar mayor y gradas de la iglesia de Santa Marina, de Vergara. Trabajó él mismo en la obra, pero con trazas de Hernando de Loidi (**Arrázola**, p. 593)

ARISTEGUI, Juan: Dio trazas para las obras preliminares de la iglesia de Deva (Guipúzcoa), antes de 1550. Puede ser padre de Domingo y Juan de Arístegui (**Arrázola**, p. 594)

ARISTEGUI, Juan: Trabaja hasta 1606 en San Pedro de Vergara. Toma la obra entonces su hermano Domingo de Arístegui (**Arrázola**, p. 594)

ARISTI, Martín: Es enlosador en San Pedro de Vergara, año de 1514 (**Arrázola**, p. 593)

ARISTONDO, Juan: Hace el Ayuntamiento de Antigua (1740-43) (**Marco Dorta**, p. 212)

ARITXIA, Juan Antonio: Entre 1739 y 1740 hace con los canteros Monasterio y Sáenz la capilla de San Francisco Javier, en Santiago de Calahorra (**Lecuona:** «Santiago», p. 631)

ARIZABAL o AREYZABAL, Juan: Es, posiblemente, hermano de Pedro de Areyzábal. En 1561 cobraba su paga anual de 30.000 maravedís por hacer la obra de la iglesia de San Andrés de Calahorra; obra que estaba acabada en 1562, aunque él continúa cobrando hasta 1567 (**Lecuona:** «La parroquia», p. 222) En 1559, en julio, contrata la construcción de Santiago de Calahorra, según la traza de Olave y siguiendo lo obrado por aquél. Entre las condiciones aparece el compromiso de asentar cada año 60.000 ladrillos. El contrato es prolijo en la forma de pago, 100 ducados al empezar, 300 ducados cada año y cuando se hicieran los arcos y las bóvedas otros 100. Acaba lo contratado en 1566, tasándoselo Juan de Ancheta un año después. En 1568 se le pagaban a Areyzábal los 123.123 mrs. que se le debían (**Lecuona:** «Santiago», pp. 483-84). Tasó la iglesia de Santa Eufemia de Villafranca (**Catálogo Navarra**, 420)

ARIZABALETA, Javier: Trazó la iglesia de Abadiano, que hacían Bernabé de Beratúa y Tomás Basterrechea (véase éste) en 1780.

ARIZAGA, Martín: Quedó a su favor en 1732 el remate del enlosado de sepulturas de Santa María y Santa Ana de Durango, al precio de 95 reales cada una de las de la primera y 85 en la otra. Hace también un osario en Santa María (**Labayru** VI, p. 181)

ARIZCORRETA, Tomás: Vecino de Idiazábal. Otorga poder en Segura, Guipúzcoa, en 1585 (**Villalpando y Vera**, p. 67)

ARIZMENDI, José: En 1734-36 llevaba la sacristía de Villafranca (**Catálogo Navarra**, 420)

ARIZMENDI, Martín: Hace en 1602 un inventario de los aposentos y habitaciones del castillo de Olite, por orden del alcalde. Allí mismo realiza después algunas obras (**Idoate:** «Palacio de Olite», p. 247)

ARIZNAVARRETA, Baltasar: (Vid. Miguel de MARCULETA). Hace en 1779 un aguamanil y una pila bautismal en Santa Cruz de Campezo (**Cat. Vitoria**, p. 320)

ARIZTI, Santuru: Es Santuru de Aresti, con otra grafía en su apellido. Así aparece escrito su apellido cuando, en unión de otros, informa sobre unas obras en la catedral calagurritana (**Lecuona:** «La catedral», p. 96)

ARIZTIBURU, Domingo: Hacia 1563 examinó la obra de la iglesia de San Sebastián, de Azpeitia, hecha por Juan de Apoita. Hacia 1583 dio la traza para las capillas colaterales de la parroquial de Zarauz (**Arrázola**, p. 593) También se deben a él los planos para la iglesia de Olaberría (**Alustiza**, p. 59). Estos planos fueron interpretados por Miguel de Miranda.

ARLUCIAGA, Martín: Es de Abadiano. Arregló la cornisa de la sacristía de Villalobar de Rioja (**Merino**, p. 53). Quizá sea éste el Martín Arriluciaga que trabajaba en 1623-30 en la iglesia de San Juan de Bérriz. Van con él Pedro Olea y Juan de Matiena (**A. P. Bérriz**)

ARMENDARIZ, José: En los últimos años del siglo XVIII da trazas para obras en la parroquial de Alsasua, que luego hace Francisco Aguirre (**Alsasua**, p. 19)

ARMENDIA, Juan: Cantero de Régil. Aparece en 1562 en Cestona, examinando con otros maestros canteros los terrenos para la construcción de la iglesia (**Arrázola**, p. 594)

ARMENDIA, Martín: Dio trazas para la obra de San Sebastián de Azpeitia, hacia 1550. Hacia 1555 se ocupó de las obras de la iglesia de Aizarna. Hacia 1562 dio las trazas para la iglesia de Cestona, que llevó él mismo. En 1565 comienza las obras de otra iglesia importante, la parroquial de Segura. Va en compañía con Domingo de Errastaburu. En Segura permanece hasta 1580. Será quizá hermano del anterior (**Arrázola**, p. 594)

ARMENDIA, Miguel: Trabajó poco antes de 1575 en las obras de la iglesia de Nuestra Señora de Deva (**Arrázola**, p. 594)

ARMENDIA, Pedro: (Ver Martín de MENDIOLA, cantero de Régil)

ARMENTIA, Martín: Es en todo confundible con Martín de Armendia. Bajo esta grafía de Armentia aparece como vecino de Régil, comprometiéndose a acabar la torre de Guetaria, según trazas de Alzaga. En 1571 se le asoció Zahube, quien siguió con la obra por haber muerto Armentia (**Llaguno I**, p. 182)

ARMENTIA, Juan Bta.: Refuerza el templo de Arzubiaga (Alava) en 1740 (**Cat. Vitoria IV**, p. 283)

ARMONA, Joan: Se documenta su actividad en el Santuario de Nuestra Señora de Escolumbe (Alava), año de 1541 (**López Guereñu:** «Alava, Solar de Arte y de Fe», p. 83).

ARNIZ, Miguel: Labra piezas para la catedral de Granada en 1529 (**Siloé**, p. 89)

AROCHE, Miguel: En 1632 fallecía este arquitecto. Llevaba en aquella fecha las Recoletas de Pamplona (**Navarra Arte**, p. 961). Aroche era de Corella. Tenía la obra desde 1628 (**Segovia Villar**, 256)

AROSTEGUI, Domingo: Vecino de San Andrés de Echevarría, se comprometió en 1570 a reedificar el templo parroquial de esta población, dándole 110 pies de largo por 41 de ancho (**Labayru** IV, p. 408)

AROSTEGUI, Domingo: Sin que podamos relacionarle con el anterior, encontramos un homónimo en Elciego (Alava), dedicado a su parroquial entre los años 1587 y 1628 (**Catálogo Vitoria** I, p. 53). Acaba en la segunda mitad del XVI la torre de La Estrella de Enciso (Logroño). Le acompaña su hermano Juan (**Logroño** II, p. 91)

AROSTEGUI, Juan: En 1584 se dice vecino de Azpeitia, cuando concierta acabar unas obras de Santa María la Real de Nájera, que había dejado inconclusas Juan de Elorriaga (**Moya** II, 273). Acompaña a su hermano en la obra de la torre de La Estrella de Enciso. Un Juan Aróstegui presta planos a Ortiz de Olaeta en Deva. Será el mismo.

ARPIDA o ARPIDE, Domingo: (Vid. ALDARIAGUA, Juan)

ARPIDA o ARPIDE, Juan: (Vid. Juan de ALDARIAGUA)

ARRAIBI, Juan: En 1686 llevaba la obra del Archivo General de Vizcaya, en Guernica (**Fullaondo**, 78)

ARRANDOLAZA, Pedro: Hacia 1528-30 se ocupa en la obra de Santa María de Azcoitia. Había fallecido en 1546 (**Arrázola**, p. 594)

ARRATIA, Juan: Intervino en la iglesia de Mala (Granada), año 1560 (**Gr.**)

ARRE, Miguel: En 1521 trabaja con otros canteros vizcainos en las murallas de Pamplona (**Idoate:** «Las fortificaciones»)

ARRECHE, Martín: Cantero de Aizarna. Examina con otros canteros los terrenos para levantar la iglesia de Cestona (**Arrázola**, p. 595)

ARREGUI, Hernando: Trabaja en la torre de Moreda (Alava) en 166-67 (**Catálogo Vitoria** I, p. 124)

ARREGUI, Juan: Es, probablemente, hijo del anterior. En 1714 se hallaba trabajando en el pedestal del retablo de la Inmaculada de Elciego (**Catálogo Vitoria** I, p. 50)

ARREGUI, Miguel: Aparece en el siglo XVIII trabajando en la iglesia de la Sagrada Familia de El Cuzco (Perú) (**Marqués de Lozoya:** «Los artífices», p. 18)

ARREGUI, Miguel: En 1697 se halla presente en unos pagos por obras que algunos canteros habían hecho en San Fermín, de San Lorenzo de Pamplona (**Molins,** p. 32)

ARRESE, Domingo: Cantero de Arratia que va con la cuadrilla de los Zárraga (**Cat. Vitoria** I, p. 55)

ARRESE, Juan: (Vid. Martín de ABARIA). Está documentada su muerte en 1620.

ARRESE, Pedro: A principios del XVII llevaba el Yugo de Arguedas (**Cat. Navarra,** p. 14)

ARREZTI, Santuru: Es muy posible que sea Santuru de Aresti (véase). Con la grafía de ARREZTI aparece en 1575 trabajando en la nueva iglesia de Zumárraga (**Arrázola,** p. 595)

ARRIAGA, Francisco: (Ver Antonio ITURRALDE, en Sangüesa, 1716)

ARRIAGA, Hernando: Contrata en 1534 varias obras para la iglesia de Santiago, de Logroño (**Merino,** p. 54)

ARRIAGA, Juanes: (Ver Juanes de VIDAURRETA)

ARRIAGA, Luis: Activo en Castilla a mediados del siglo XVII. Aparece en Cuenca, en la fachada de la Casa de la Moneda, año 1564 (**Llaguno,** IV, p. 57). Por esas fechas hacía también obras de reedificación en la fachada del Consejo de Hacienda, en Madrid (**Tovar,** p. 338). En 1682 trabaja en el Puente de Toledo, de Madrid, y en 1693 en el canal del Jarama (**Schubert,** p. 240)

ARRIAGA, Martín: Maestro cantero que se compromete con su hijo Martín de Arriaga a hacer una portada en la calle de Puerta Nueva, de Málaga, conforme a su traza, año 1562 (**Llordén,** p. 22)

ARRIAGA, Martín: (Vid. el anterior); como su padre, es también maestro cantero en la fecha indicada.

ARRIAGA, Martín: Toma parte este cantero en el remate de las obras del acueducto de Los Caños, en Bilbao, año 1558. También está presente en ese mismo año en otro remate: el del chapitel y local destinado a archivo para la Villa de Bilbao (**Sesmero,** p. 165)

ARRIAGA, Pedro: Trabaja en Aragón. Después de 1572 realizó la sacristía de Salvatierra de Escá (**Abbad:** «Catálogo», p. 699)

ARRIARAN, Maestro: (Vid. Francisco de INSAUSTI)

ARRIBA, Martín: Trabaja en la iglesia de Asiaín (Navarra). Le acompaña su ayudante Juanes de Ancheta. Falleció Martín de Arriba en 1630, el mismo día en que falleciera también su hijo, quizá ambos en accidente (**Asiaín,** p. 195). Este o su hijo, homónimo, expertiza la nueva iglesia de Cascante, donde vivía, con algunos maestros zaragozanos; año 1580 (**Fdez. Marco,** p. 13)

ARRIBA, Martín: (Vid. el anterior). Su actividad se documenta en Villanueva de Araquil (Navarra), año de 1597, en Satrústegui, en 1600, y en Asiaín en 1602. Aquí enlosa la parroquial, llevándole la labor unos dos años (vid. el anterior, su padre)

ARRIETA, Pedro: En 1558 es nombrado tasador de unas casas que para el licenciado Vallejo había hecho Juan Ochoa de Arranotegui en La Calzada (**Moya** II, 355)

ARRIETA, Pedro: Cantero que desarrolla su actividad en América, hasta su fallecimiento, ocurrido en 1738. En 1691 es examinado de arquitecto y desde esa fecha lo encontramos en la iglesia de la Profesa, de Méjico, 1714-20, en el edificio de la Inquisición de dicha ciudad, 1735-37. Ocupó cargo de Maestro Mayor de Nueva España (**Marco Dorta,** p. 117)

ARRILUCIAGA, Martín: En 1623-30 llevaba la sacristía de Bérriz (**A. P. Bérriz**) (ver ARLUCIAGA). Será el mismo.

ARRIOLA, Francisco: (Ver Antonio ARECHEDERRA en Albizu-Orozco)

ARRIOLA, Juan: Hacia 1541 trabaja un Juan López de Arriola en la iglesia de San Sebastián, de Azpeitia (**Arrázola,** p. 595)

ARRIOLA, Martín: Hace en 1637 los tajamares del Rimac, Lima (**Bernales,** p. 128). Es guipuzcoano.

ARSONA, Pedro: Trabajó en la iglesia de Pampliega desde el 2 de julio al 11 de agosto de 1549, con jornal de 1'5 reales (**Pampliega,** p. 660)

ARROTEGUI, Cristóbal: Es enlosador en San Millán en 1541 (**Merino,** p. 54)

ARRUBIZA, Mateo: Trabaja en Casalarreina en 1667 (**Merino,** p. 54)

ARRUBIZA, Miguel: Hace la osera de Casalarreina en 1663 (**Merino,** p. 54)

ARTA, Antonio: Después de 1595 trabaja en San Nicolás de Valladolid (**Schubert,** p. 84)

ARTA, Antonio: Sacador de piedra para el Panteón de El Escorial (**Martín González:** «El panteón», p. 143)

ARTA, Bartolomé: En diciembre de 1555 tasa de parte de Juan de Acha la capilla mayor de la iglesia de El Cortijo (Logroño). En ese mismo año hace una ventana en la capilla mayor de la iglesia de Alberite. En 1557 recibe el encargo de un humilladero del maestrescuela Alvaro de Cabredo. Trabajó en los jardines de Pedro de Soria y había fallecido en 1558 (**Moya** II, 116; 117, 120)

ARTA, Francisco: Realizó desde 1554 los corredores del patio de los jesuitas de Plasencia (**Bustamante,** p. 85)

ARTA, Juan: Labra piezas para la catedral de Granada en 1529. Firma de su puño y letra (**Siloé,** p. 87)

ARTA, Juan: (Vid. Juan PEREZ DE ARTA). Intervino en el palacio de Carlos V, en Granada (**Gallego Burín,** pp. 191, 193)

ARTA, Juan: Puede ser relacionable con Juan de Arta, labrante en la catedral de Granada. En 1541, con otros canteros contrata obras secundarias en San Millán de

la Cogolla. Con la misma cuadrilla está trabajando en la iglesia de Tormantos, Logroño, años 1560-67. Se halla a las órdenes de Herrerías (**Moya** II, 164, 173...)

ARTA, Martín: Pedrero vizcaino activo en Galicia a comienzos del siglo XVI. Era además mercader de vinos. Tuvo vecindad en Santiago de Compostela. Hacia 1517 hace las cañerías de piedra para las Fuentes del Real Hospital, obra que sigue en 1519 (**Pérez Constanti,** p. 47)

ARTA, Pelegrín: Pertenece a las cuadrillas de vizcainos que labran para la catedral de Granada, en 1529 (**Siloe, p.** 86). Es muy posible que sea el mismo que Pelegrín de Araheta (véase), que trabaja en el mismo lugar y fecha.

ARTAECHE, Martín: Trabaja en 1606 en el cementerio de la iglesia de Zamudio (**Sesmero,** p. 165)

ARTAZA, Bartolomé: Trabaja en 1604 en la iglesia de Zamudio (**Sesmero,** p. 165)

ARTEAÇO, Juanes: Trabaja en el labrado de piezas para la catedral de Granada, en 1529. No sabe firmar. Parece que además de labrante es asentador (**Siloe,** pp. 86, 88, 89 y 90)

ARTEAGA, Bautista: Discípulo de Machuca. Pasa de Granada a Sevilla, año 1541 (**Gómez Moreno:** «Las águilas», p. 139)

ARTEAGA, Bernardo: Cantero de mediados del siglo XVIII (ver Pedro de ARTEAGA)

ARTEAGA, Diego: Trabaja en Segovia. Tiene en 1572 un poder de un cantero montañés (**Villalpando y Vera,** p. 67). Este Diego de Arteaga, amigo de Lope de Arredondo, es el maestro cantero que con otros compañeros interviene en el derribo de la catedral vieja de Segovia, año 1572. Tiene dos años después pleito con el carpintero Juan Dávila. Otorga testamento en Segovia, en 22 de abril de 1587 (**Ib.** p. 68)

ARTEAGA, Domingo: (Ver Martín LUZURIAGA)

ARTEAGA, Luis: Hace en 1723 la capilla (planta de la misma) del Sagrario, en Cuenca (**Tovar,** p. 341). Es confundible con Luis Arriaga.

ARTEAGA, Juan: Trabaja en la cantería de la iglesia de San Pedro de Arcos de la Frontera (Cádiz) (**Cádiz,** p. 361)

ARTEAGA, Juan: Cantero documentado en 1573-75 en Cinco Villas (**Cinco Villas,** p. 369)

ARTEAGA, Juanchón: Es cantero, «hijo de Machín, cantero de Artiagua» (Arteaga). Trabaja en 1476 en el claustro de la catedral de Segovia (**Hernández:** «Guas», p. 89)

ARTEAGA, Juan: Es asentador de la cuadrilla de Siloe, en Granada (**Gómez Moreno:** «Las águilas», p. 75). Entre 1545-48 hace con Martín de Bolíbar la capilla mayor y la torre de la parroquial de Illora (Granada) (**Ib.,** p. 83)

ARTEAGA, Juan: Puede ser el anterior. En 1542 estaba trabajando en la iglesia de Cayuela (**Arte Burgalés,** p. 175)

ARTEAGA, Juan: Es hijo de un Maestre San Juan de Arteaga, difunto, vecino que fue de la Merindad de Busturia, en Vizcaya. Formula el 28 de abril de 1541 carta de aprendizaje con el maestro burgalés Juan de Vallejo, y por dos años y medio. Da por fiadores a su hermano Martín y a Juan de Aberasturi, estantes en Burgos (**García Rámila:** «Vallejo», p. 294)

ARTEAGA, Juan: Cantero en Valencia en 1495 (**Alcahalí:** «Diccionario», p. 408)

ARTEAGA, San Juan: Un cantero de este nombre, vecino de Préjano, trabaja entre 1503 y 1512 en el crucero de la catedral y en la capilla mayor de Santiago de Calahorra y quizá es el que en 1528 dio traza para Santa María de Azcoitia, y el padre, ya difunto, de Juan de Arteaga, que en 1541 entra como aprendiz de Juan de Vallejo y de Martín de Arteaga, que es su fiador. Ignoramos la relación con el Juan de Arteaga que trabaja a destajo en la catedral nueva de Salamanca en 1521 y en 1523 es fiador de Juan Gil de Hontañón. En el equipo de la catedral de Granada trabaja un Juan de Arteaga entre 1528 y 1530, que puede ser el que entre 1545 y 1548 trabaja como asentador en la parroquial de Illora, pero también puede ser el hermano de Martín e hijo de San Juan de Arteaga. Hacia 1542 trabaja en la iglesia de Cayuela, dirigida por Domingo de Beitia, y por esas fechas en la de Ventosa; y a éste sí que podrá identificársele con nuestro San Juan, activo en la iglesia de Velasco con su hermano Martín hacia 1550 (**Moya** I, p. 93)

ARTEAGA, Juan o San Juan: Nació hacia 1541, hijo de Martín de Arteaga y nieto de su homónimo Juan o San Juan de Arteaga. Residente en Leiva desde 1557. Se le llama Juan Martínez de Arteaga. Interviene con su padre y su tío Juan hacia 1554 en la iglesia de Velasco. En 1569 informa sobre el puente de Herramélluri. En 1574 contrata la confección de una grúa para terminar la iglesia de Leiva. Entre 1576 y 1584 se le paga por la obra de la iglesia de Castañares. Hacia 1587 cobra todavía de la iglesia de Leiva (**Moya** I, 93).

ARTEAGA, Juan: En 1617 trabaja el bancal de piedra del retablo mayor de San Juan de Salvatierra (**Andrés Ordax,** 75)

ARTEAGA, Julián: En 1660 se le tasan unas casas en la subida de la Red de San Luis (**Tovar,** 85)

ARTEAGA, Machín: Sabemos que era cantero, como su hijo Juanchón de Arteaga. Desconocemos actividad concreta de este Machín, llamado de Artiagua (**Hernández:** «Guas», p. 89)

ARTEAGA, Martín: Nacido hacia 1513. Se le llama Martín de Arteaga de Landeta. Hijo del cantero San Juan de Arteaga y hermano del cantero San Juan de Arteaga. Un Martín de Arteaga trabaja con el equipo de la catedral de Granada en 1529 y 1530. Hacia 1529 estaba establecido en Leiva, quizá para dirigir su iglesia. En 1541 es fiador de su hermano Juan, cuando éste entra a servir a Juan de

Vallejo. Trabaja con su hermano en la iglesia de Velasco desde 1550, que había acabado para 1560. En 1562, en compañía de Juan de la Hedilla, contrata la reparación del puente de Santo Domingo. En 1569 informa y da traza y condiciones para reconstruir el puente de Herramélluri. Ese año tasa de parte de Pedro de Resines el valor de la obra vieja de Santo Tomás de Haro. Había muerto para 1574 sin acabar la iglesia de Leiva. Estaba casado con Domenca de Landeta y era padre de Juan de Arteaga, cantero, y de Simón y Juana de Landeta (**Moya** I, p. 93)

ARTEAGA, Martín: Padre de otro Martín de Arteaga que, como él, trabaja en la preparación de piezas para la catedral de Granada en 1529 (**Siloe,** p. 86)

ARTEAGA, Martín (Vid. el anterior, de quien es hijo). No sabe firmar (**Siloe,** p. 87, 89)

ARTEAGA, Miguel: Es cantero en la catedral de Granada en 1528 (**Siloe,** p. 86). Puede ser familia de los dos anteriores.

ARTEAGA, Miguel: Trabaja en las obras de Santiago, en Calahorra, año 1511 (**Merino,** p. 53)

ARTEAGA, Santiago: Tasa en 1583 algunas obras que se habían hecho en la parroquial de Castañares de Rioja (**Merino,** p. 53)

ARTEAGA, Maestre Ochoa: Activo en Burgos durante el siglo XVI, donde debió tener notoriedad. En la provincia se le documenta en obras de las iglesias de Ventosa, Fuentebureba y San Miguel de Hedón, como proyectista (**Arte Burgalés,** p. 177). En 1546 acoge como aprendiz a Martín de Ybarra de parte de Yturrieta y Morobe (**Ibáñez,** p. 79). Junto con otros peritos, entre los que se halla Domingo de Beitia, interviene en 1547 en un pleito que Juan de Vallejo tuvo con los Hurtado de Mendoza (**Ibáñez,** p. 191). Cobra cantidades por las obras que hizo en la Puerta de Santa María de Burgos. Se le deben a él los rótulos, algunas estatuas, la reparación del ángel, letreros (**Ibáñez,** p. 247). En 1551 hace la cantería de la cárcel de Burgos. Anteriormente había intentado remediar este edificio (**Ibáñez,** p. 296). Interviene en 1560 en la cantería de la Casa de la Audiencia de Burgos, donde trabaja su cuadrilla, casi toda ella compuesta por vascos (**Ibáñez,** pp. 320 y 452-53). No es confundible con Martín Ochoa de Arteaga, vizcaino en Burgos.

ARTEAGA, Ortuño: Es cantero vasco estante en 1510 en la isla de Santo Domingo. Pasa a Santa Fe con otros canteros vizcainos (**Muguruza,** p. 11) (ver Ortuño BERTENDONA y Juan OÑA)

ARTEAGA, Pedro: Examina en 1561 las obras que en la iglesia alavesa de Añúa hacía Martín de Alzola (**Catálogo Vitoria** IV, p. 204). Se debe a él la sacristía de Otazu (Alava), 1615 (**Cat. Vitoria** IV, p. 572).

ARTEAGA, Pedro: Con su hermano Bernardo de Arteaga, hace el pórtico de la iglesia de Olaberría, año 1750 (**Alustiza,** p. 98)

ARTEAGA, Pedro: Trabajó en la iglesia de Pampliega (Burgos). En 1549 trabaja del 2 de julio al 11 de agosto y cobra 1'5 reales diarios. Al año siguiente su actividad allí mismo fue de 83 días (**Pampliega,** p. 660)

ARTEAZU, Pedro: A un Pedro de Arteazu, o Asteasu, o Astiasu, se le documenta en 1555 en la portada de San Miguel de Granada (**Camón Aznar:** «Summa Artis», t. XVII, p. 303)

ARTECHE, Juan Bautista: (Ver Antonio APERRIBAY)

ARTIACHE, Juan: En 1601 estuvo en la apertura del sepulcro de San Millán (**Moya** II, 300)

ARTIAGA, Juan: Este apellido es confundible con el de Arteaga. Este Artiaga es quien con Bolíbar trabaja en Illora, 1548. Con esta grafía se le documenta en Illora (**Gr.**). Se le considera asentador, moldurero y entallador (vid. Juan de ARTEAGA)

ARTIAGA, Juan: En 1633 se le cita en un documento en Calatayud (**Calatayud,** 219)

ARTIAGA, Juan: Hermano jesuita que toma el apellido del lugar de su naturaleza, en Vizcaya. Intervino hacia 1580 en la obra del colegio de la Compañía en Madrid (**Bustamante,** p. 239)

ARTIAGA, Juan: En 1521 lleva algún destajo en la catedral nueva de Salamanca (**Chueca,** p. 45). Dos años después es puesto por Juan de Alava como fiador de 100 ducados (**Ib.,** p. 62)

ARTIAGA, Juan: En 1648 se le documenta en la iglesia de Getafe (**Getafe,** 223)

ARTIAGA o HARTIAGA, Martín: Hacia 1541 trabaja la obra de San Juan de Albacete (**Mateos y Sotos,** p. 68). Se desconoce relación con los Martín de Arteaga que a continuación tratamos.

ARTIAGA, Martín: Estante en Burgos, es fiador en la carta de aprendizaje de un hermano suyo, Martín Ochoa de Arteaga, que éste hacía con Vallejo el 28 de abril de 1541 (vid. Martín OCHOA DE ARTEAGA)

ARTIAGA, Martín: Testigo, 1571, en la subasta del Palacio Infantado (**Layna:** «Palacio Infantado», p. 74)

ARTIAGA, Pedro: En 1558 tasa la obra hecha por el cantero Vidara en la portada de Lanjarón, Granada (**Gr.**)

ARTIAGA, Pedro: Tenía en 1570 a cargo suyo las casas consistoriales de Mondoñedo (Lugo). En ese mismo edificio hace en 1578 la piedra de armas (**Pérez Constanti,** p. 48)

ARTIAÑO, Domingo: Interviene hacia 1592 en la portada del colegio de jesuitas de Granada, con otros diez oficiales de su cuadrilla (**Bustamante,** p. 175)

ARTIEGA, Maestro: Un Artiega, del que no conocemos nombre, va a Corella a ver la iglesia de San Miguel. Cobra un florín de oro por su labor, año 1492 (**Arrese,** p. 58)

ARZA, Miguel: Termina la iglesia de Luezas, año 1590 (**Logroño** II, p. 330)

ARZAGA, Juan: Participa en la iglesia de Illora con otros canteros vascos como Martín de Bolíbar, Juan de Arteaga... (**Gr.**)

ASCARZA, Miguel: En 1623 vigila obras en Logroño (**Merino**, p. 54)

ASCONDO, fray Juan: Nació en Yurreta (Vizcaya) en 1705. En 1756 da informes sobre las conducciones de agua a San Benito de Valladolid (**Martí y Monsó**, p. 560). Era lego de ese convento. Se le documenta su actividad en varias otras obras en la provincia vallisoletana: San Román de Hornija, Villardefrades, Casa de la Granja, Casa del Vizconde de Valoria, claustro de Benedictinos de Valladolid (**Schubert**, p. 366). En 1750 dio traza y condiciones para el solado de la iglesia de Olmos de Esgueva (**Cat. Mon. Vall.** VII, p. 116). Tenía un sobrino también cantero.

ASCORBE o ASCORBEBEITIA, Valerio: En 1769 hace el chapitel de San Pedro de Vitoria; dos años después, el de San Miguel, de la misma ciudad (**Cat. Vitoria** III, pp. 157 y 213). Entre 1774-88 trabaja en el templo de San Juan de Cripán (Alava) y más tarde, de 1790 a 1793, hace las capillas laterales de la parroquial de Navaridas (Alava) (**Cat. Vitoria** I, pp. 40 y 126)

ASCORRA, Gabriel: Tiene en 1771 un pleito de Corregimiento por la piedra que había sacado para una obra en Bilbao (**Correg. Bilbao**, leg. 581)

ASCOYTI, Martín: Reconoce hacia 1634 las obras de la torre de San Miguel de Corella (**Arrese**, p. 64). Decide que se ha de derribar parte de la torre, operación que culminará Domingo de Osobiaga (**Arrese**, p. 172)

ASTARLOA, Esteban: Es requerido en 1515 y por Maese García Crial para que, con otros maestros —Meabe, Icaza, Guerrica— vea el proyecto para la cantería del coro de Lequeitio (**Sesmero**, p. 165)

ASTASIO DE ISOARRAIN, Mateo: Era vecino de Santo Domingo en 28 de septiembre de 1625, en que sale fiador del cantero montañés Pedro de Aguilera, en la obra que éste había tomado en la capilla del Cristo, en la Redonda de Logroño (**Ramírez y Sainz**, p. 41). En 1601 era vecino de Torrecilla sobre Alesanco (**Fresneda**, p. 15)

ASTEASU, Juan: En 1539 examina la obra de Pedro de Alcega, en la iglesia de San Pedro de Azpeitia (**Arrázola**, p. 595)

ASTEASU, Juan: Acude en 1558 a dos remates en Bilbao, junto con los mejores canteros vascos residentes en el momento en el País. Uno de los remates es el de Los Caños, una conducción de aguas para la Villa y un chapitel y sala destinada a Archivo Municipal (**Sesmero**, p. 165)

ASTEASU, Pedro: (Vid. Pedro de ARTEAZU). Es discípulo de Siloe y en 1556 hizo los miradores de una casa en la ciudad de Granada. En 1555 y 1556 realiza la portada de San Miguel de Granada, con Juan de Alcántara (**Camón Aznar:** «Summa Artis», t. XVIII, p. 303, y **Gallego Burín**, pp. 312 y 535). Parece que también es suya la portada de San Ildefonso, de la misma ciudad (**Gómez Moreno:** «Las águilas», p. 86)

ASTEASU, Martín: Pertenece a la dinastía de los Asteasu guipuzcoanos. Es hermano de Domingo de Asteasu.

ASTEASU, Miguel: Este cantero era vecino de Uncastillo en 1573 (**Cinco Villas**, 369)

ASTEASU, Domingo: Examina en 1596, acompañado de Domingo de Cardaveraz, las obras que los Marrubiza tenían en Usúrbil (**Murugarren:** «Usúrbil», p. 148)

ASTEIZA, Francisco: Tiene en 1686 pleito por la cantería de la casa Ellacuría, de Ceánuri. Llegó a Chancillería (**Chanc. Vall.**, leg. 1.067; 1)

ASTIAN, Andrés: Trabaja en la parroquial de Alcázar de San Juan, según trazas de Herrera. Le acompaña Bartolomé de Elorriaga (**Llaguno** II, p. 137)

ASTIASIO, Marcos: Este apellido tiene varias grafías. Así aparece un cantero en un informe sobre Santa Coloma (**Moya** II, 98)

ASTIASU, Juan: Una variante más del mismo apellido que tantos canteros proporcionó. Obró en 1592 en San Francisco de Vitoria (**Cat. Vitoria** III, p. 56)

ASTIGUI, Felipe: Astigui o Astegui, trabaja en la iglesia de Villanubla, de donde es vecino en 1697 (**Cat. Mon. Vall.**, VI, p. 167)

ATALLO, Pedro: Entre 1626 - 32 labra la crestería para las obras de la capilla de la Piedad y del claustro de la iglesia de San Miguel de Oñate (**Arrázola**, p. 595)

ATARREN, Diego: Pertenece a una dinastía de canteros vizcainos afincados en Málaga. Es hermano de Luis e hijo de Pedro de Atarren (**Llordén**, pp. 40-41)

ATARREN, Francisco: Compra una viña por 500 ducados en Málaga al cantero Pedro Díaz de Palacios, año 1611 (**Llordén**, pp. 61-62)

ATARREN, Luis: Con su hermano Diego y teniendo por fiador a su padre Pedro, contrata en 1588 la entrega de las piedras para sardineles, gradas y canceles de las puertas del crucero de la catedral malagueña, por 15 reales cada una de las 256 piedras para las gradas, y 26 reales por las 44 piezas para canceles y las 6 para sardineles (**Llordén**, pp. 40-41)

ATARREN, Pedro: (Vid. los anteriores, a quienes fía en 1588). Fía también a otro cantero, Domingo de la Haya, en 1556 (**Ib.**, p. 21)

ATAURO, Andrés: En 26 de julio de 1544 se bautiza a un hijo suyo en San Juan de Valladolid (**Menudencias** I, p. 254)

ATAYA, Diego: Estante en Málaga. Contrata en 1585, junto con Gaspar Díaz de Ribero, tres pilares de mármol para la casa «a la genovesa» de Guillén Barón (**Llordén**, pp. 30-31)

AULESTIA, Cristóbal: Trabaja en 1563 en la catedral de Mérida, Yucatán (**Marqués de Lozoya:** «Los artífices», p. 17). Puede ser una confusión con Pedro de Aulestia, que trabaja en tal fecha y en el mismo lugar, o bien ser dos parientes coincidentes allí.

AULESTIA, Martín: Cantero en el convento de Uclés (**Azcárate:** «El convento», p. 183)

AULESTIA, Pedro: Con Martín Urquiza y Pedro Navascués trabaja en Cintruénigo, en la parroquial que había trazado Iñigo de Zarra (**Navarra - Arte**, p. 71)

AULESTIA, Pedro: Trabaja antes de 1584 en la iglesia de Cabrejas del Campo, Soria (**Saltillo:** «Artistas», p. 31). Una hija suya estuvo casada con el cantero Domingo Gandiaga.

AULESTIA, Pedro: Es en 1563 maestro de obras de la catedral de Mérida, en Yucatán (Méjico). Había trabajado antes en las fortificaciones de la ciudad de La Habana (**Marco Dorta**, p. 93) (Vid. Cristóbal de AULESTIA)

AURQUIA, Martín: Cantero de Pamplona que trabaja en fecha no conocida en la iglesia navarra de Undiano (**Asiaín**, p. 186)

AURRECOECHEA, Pedro: Vecino de Zamudio, donde le deben dinero en 1766, por lo que había hecho en la torre (**Correg. Bilbao**, leg. 170; 14)

AURRECHU, Martín: Cantero vizcaino vecino de Segovia en 1581, fecha en que se halla preso en la cárcel real, donde aprueba autos para tratar con el cantero Diego Maldonado (**Villalpando y Vera**, p. 68)

AUSOCUA, Manuel Domingo: Trabaja en 1796 en San Pedro de Torrelobatón (**Cat. M. Vall.**, IX, p. 238)

AUSOLA, Ignacio: Traza en 1646 las capilla de la iglesia de Eibar (**Llaguno** III, p. 112). El apellido Ausola es transcrito a veces por Ansola y viceversa, en este y otros canteros homónimos.

AUSOLA, Juan: (Vid. el anterior, con quien trabaja). Este, que será Ansola más bien, pleitea en 1669 en Durango (ver Martín GARATECHEA)

AUSUOLA, Juan: Un Juan de Ausuola Ibarguren trabaja en 1662 en el Seminario de Vergara (**Yrízar:** «El Seminario»). Será Ansola.

AVENDAÑO, Jerónimo: Es cantero activo en Labastida en 1628 (**Cat. Vitoria** I, p. 206)

AVENDAÑO, Francisco: Trabajó en El Romero de Cascante, a fines del siglo XVII (**El Romero**, p. 24)

AVENDAÑO, Ortuño: Tenía 22 años en 1552. En tal fecha declara en favor de Martín Ibáñez de Mutio, de quien era criado, en el pleito que se tenía sobre la obra de Santa Coloma (Logroño) (**Moya** II, 98)

AXARZA, Juan: En 1556 es criado de Ochoa de Arranotegui, que le da poder en un pleito que llevaba en Santo Domingo de la Calzada (**Moya** II, p. 124)

AXPE, Ochoa: En 1558 acude al remate de la habitación para archivo de la Villa de Bilbao (**Sesmero**, p. 165)

AYA, Martín: Cantero que pasa a América (Nombre de Dios, en 1529) (**Bermúdez**, núm. 215). Su padre es también cantero: Domingo de Iztar.

AYA, Pedro: Trabaja en 1597 en la catedral de Huesca (**Arco: «Catedral»**, p. 187)

AYALA, Juan: Se debe a este maestro alguna labor en la catedral de Badajoz (**Badajoz**, p. 14)

AYALA, Manuel: Cantero en Lima, 1665. Trabaja en San Francisco (**Bernales**, p. 206)

AYANZ, Pedro: (Ver Francisco UGARETA)

AYARZA, Domingo: Con su hermano Juan y con un sobrino, también Juan, trabaja en la iglesia de Autol desde 1563 (**Logroño** I, p. 154)

AYARZA, Domingo: En 1592 era mancebo, cuando dicta testamento. Era guipuzcoano (**Cinco Villas**, 370)

AYARZA, Juan: (Vid. el anterior)

AYARZA, Juan: Hijo de Juan y sobrino de Domingo, con quienes trabaja en Autol (Vid. Domingo de AYARZA)

AYBAR, Martín: Trabajaba en 1557 en el Hospital de Gracia de Tudela (**Cat. Navarra**, p. 308)

AYERDI, Hno. Francisco: Cantero jesuita; trabaja en 1589 en la iglesia de la Compañía de Quito (**Marco Dorta**, p. 246)

AYERDI, Joan: Trabaja en 1548 en la capilla Elduayen, en la iglesia de Hernani (**Arrázola**, p. 595)

AYERZA, Andrés: Hace en 1626 los reparos de la fuente pública, «putzuaga», en la plaza de Beizama (**Lasa**, p. 195)

AYERZA, Francisco: En 1555 contrata ayudar a Pedro de Echaburu en las obras de Santa María de Tolosa (**Arrázola**, p. 595)

AYERZA, Santiago: (Vid. Juan PEREZ DE LOPETEGUI)

AYESTARAN, Miguel: Hace en 1617 las reparaciones necesarias en la iglesia de Urquizu (Guipúzcoa) (**Odriozola**, p. 49)

AYZPE, Juan: (Ver Juan MARTINEZ DE AYZPE)

AZBERTAIN, Andrés: Vecino de Uncastillo en 1566. En ese año testa su mujer (**Cinco Villas,** 370)

AZCARATE, Juan: Cantero vecino de Salinas de Oro (Navarra). Acaba en 1614 el cementerio de Azanza, en la misma provincia. Le acompaña el cantero Pedro Sorozábal y toman la obra porque la había dejado inconclusa el cantero Juan de Amézqueta, que había muerto mientras la realizaba (**Asiaín,** p. 186)

AZCARATE, Martín: Es el maestro principal de las obras de la portada del Hospital de Pamplona, donde en 1559 se le adeudaban 300 ducados. Con él van otros maestros canteros, como el entallador Juan de Villarreal, Juan Vizcaino y Miguel de Olloquiegui. Trabajó también en la iglesia de Olza y en 1557 en una casa propia del Ayuntamiento pamplonés (**R. de Oyaga:** «El Maestro», pp. 221 y siguientes)

AZCARATE, Miguel: El mayor de este nombre activo en la iglesia de Olza (**Biurrun**, p. 428), perteneciente a la dinastía de los Aguirre de Asiaín. En su pueblo natal trabaja en la sacristía de la parroquial, años 1575-92 (**Asiaín,** p. 196)

AZCARATE, Miguel: Hijo del anterior, con quien trabaja en Olza. Tasa en 1630 una obra en Goldáraz. En su actividad aparece relacionado con Juanes de Yturgaiz (vid. éste). (**Asiaín,** p. 186)

AZCARATE, Pedro: (Ver San Juan de ZUMETA)

AZCARATE, Ramón: Trabaja en 1770 en la torre de Payueta (Alava), acompañado por José Elejalde. Un año después aparece ocupado en el pórtico de Peñacerrada, de la misma provincia (**Cat. Vitoria** II, pp. 159 y 167)

AZCARRAGA, Agustín: Es padre de Agustín Ruiz de Azcárraga. Se le documenta trabajando en la parroquial de Baños de Ebro, entre 1737 - 40 (**Cat. Vitoria** I, p. 31)

AZCARRAGA, Bernardino: También llamado Ruiz de Azcárraga. En 1777 se le dan a él y a Urízar 120 reales por reconocer los cimientos de la torre de Santiago, de Calahorra (**Lecuona:** «Santiago», p. 628). Antes, en 1766, había hecho la sala capitular de Elciego (**Cat. Vitoria** I, p. 163). En 1789 tiene pleito en Chancillería con el vecino de Nájera Francisco Gurrea, que le debía más de 3.000 rs. (**Chanc. Valld.,** leg. 1.628; núm. 7)

AZCARRAGA, Ignacio: Documentado en Murillo de Río Leza (**Murillo**, 9 y ss.)

AZCARRETA, Pedro: Este cantero está relacionado con un expediente que se incoa sobre cobros en la iglesia de Abárzuza, donde había trabajado. El pleito se lleva entre sus herederos y los Imberto, conocidos escultores del romanismo navarro. Ambas partes creían tener preferencia en el cobro de la deuda (**Biurrun**, p. 178)

AZEDO o ACEDO, Matías: En 1750 trabaja en el capitel de la iglesia de Alberite (**Merino,** p. 55)

AZCOITIA, Martín: En 1483 el Consejo Real ordena a las Justicia de Guipúzcoa ejecutar una sentencia contra unos ladrones a quienes habían denunciado Juan de Vergara y Martín de Azcoitia, canteros (**Reg. Gral. del Sello** III, núm. 1.618)

AZCUE, Juan: Cantero que obra en la iglesia de Echauri (Navarra) en 1568. Años después, en 1595, era vecino de Inza (**Asiaín,** p. 186)

AZCUNAGA, Juan: De Forua. En 1628 se le documenta en Goicolegea (**Iturriza,** n. 129)

AZCUTIA, Domingo: En 1586 trabajaba en la casa y Hospital de la Pasión de Valladolid (**Menudencias** II, p. 483). Un año después es nombrado alarife de Valladolid (**Ib.** II, p. 524)

AZCUTIA, Pedro: En 1588 se nombra alarife de Valladolid a Pedro de Mazuecos, sustituyendo a Pedro Azcutia, que había muerto (**Menudencias,** II, p. 524)

AZCUYA, Juan: Trabaja durante 28 días en la iglesia de Pampliega, año 1551. Gana 2 reales diarios de jornal (**Pampliega,** p. 660)

AZOZMENDIA, Lope: Cantero de la cuadrilla de los Albiz, en las obras de Cuenca. Les demanda para que le paguen alguna cantidad que le deben (**Rokiski,** p. 172)

AZPEITIA, Juan: (Vid ORTUBEY)

AZPEITIA, Juan: Cantero de Murueta (Vizcaya). Pertenece a la cuadrilla de los Zárraga, año 1579 (**Catálogo Vitoria** III, p. 55)

AZPEITIA, Pedro: Construyó antes de 1520 los dos primeros tramos de la iglesia de Alhama de Granada (**Gr.**)

AZPEITIA, Maestro: Un cantero vizcaino de este apellido trabaja en 1497 en la catedral de Huesca (**Arco:** «Catedral», p. 187)

AZPEYTIA, Ginés: Labra piezas para la catedral de Granada en 1529 (**Siloe,** p. 89)

AZPIAZU, Domingo: Con Domingo de Ygarzábal termina en 1598 la torre de la parroquial de Zarratón (**Merino,** p. 63). En 1601 se le documenta en Santo Domingo de la Calzada (**Fresneda,** p. 15)

AZPILLAGA, Martín: En 1623 hace la Fuente de Puerta Cerrada y en 1629 algo de cantería en el Panteón de El Escorial (**Saltillo,** 220 y 168)

AZPIROZ, Martín: (Vid, Juanes de VIDAURRETA)

AZPIROZ, Pedro: En 1696 trabaja en San Fermín de Pamplona (**Molíns,** 25)

AZPIRRAGA, Pedro, o **AZPILLAGA:** (Ver Juanes de VIDAURRETA)

AZTIAZU, Domingo: Nueva variante del apellido Asteasu. Pertenece a la rama de la familia instalada en la Rioja Alavesa, donde trabaja durante el siglo XVI. Estuvo asociada a veces al clan de los Zárraga, que también actúan

en la misma comarca. Así aparecen entre 1549-69 en Santa María de los Reyes de Laguardia. Desde 1558 a 1564 trabaja con su hermano Martín de Aztiazu en las obras de la iglesia de Elvillar, acabada por Emasabel (**Enciso:** «Beaugrant», p. 104). De 1564 a 1566 hace el imafronte principal de Santa María de Laguardia (**Cat. Vitoria** I, p. 97). Aparte de su hermano Martín, pertenecen a esta dinastía otros canteros, como son Juan, padre de ambos, y otro Juan, hijo de Domingo. No conocemos el parentesco con Gonzalo, posiblemente muy próximo. Es casi seguro que este Domingo Aztiazu sea Domingo de Azpiazu (véase)

AZTIAZU, Gonzalo: Contrata las obras del Ayuntamiento y de la cárcel de Laguardia. Cobra por ello 43.177 mrs. Con él interviene su vecino Domingo de Uriarte, que percibe 30.445. Se les tasa lo obrado el 3 de abril de 1574, interviniendo en ello los canteros Mateo de Amelivia, Andrés de Amparan y Domingo Aztiazu (**Enciso: «Laguardia»**, pp. 91-92). Trabaja también en la torre de Navaridas, año 1570 (**Cat. Vitoria**, p. 128)

AZTIAZU, Juan: El mayor de este nombre, padre de Martín y de Domingo, abuelo de Juan. En 1535 hizo unos escudos para las puertas de Laguardia. Pero desde antes, desde 1519, está activo en este pueblo en varias obras civiles. Se le documenta también en fechas tempranas en Elciego. En 1562 trabaja en Lapuebla de Labarca (Alava) (**Cat. Vitoria** I, pp. 155, 47 y 108), y en 1570 en Baños de Ebro, de la misma comarca (**Ib.**, p. 31). En 1588 una María de Peciña, que se dice viuda del cantero Juan de Aztiazu, reclama en Laguardia obras hechas por su marido. Puede ser viuda de este Juan de Aztiazu, pero hay que suponerla ya muy anciana, pues su marido está presente en la comarca al menos desde 1519 y aun antes. Este Juan al que se refiere puede ser uno intermedio entre los dos que aquí tratamos (**Enciso:** «Laguardia», p. 42)

AZTIAZU, Juan: Es el menor de este nombre. Trabaja a fines del siglo. Se dice hijodalgo (**Enciso:** «Laguardia», p. 42)

AZTIAZU, Martín: Trabaja con su hermano Domingo en Elvillar de Alava (**Enciso:** «Beaugrant», p. 104)

AZURRIOLA, Domingo: Pertenece a una familia de canteros vizcainos asentados en Andalucía, durante el siglo XVI. En 1554 recibe con Martín de Canala, también cantero, poder de un tercer vizcaino, Diego de Vergara, para que cobre de la iglesia de San Agustín, convento de Antequera (**Llordén**, p. 16)

AZURRIOLA, Francisco: Hizo una puerta, año 1585, para la ciudad de Antequera; y además el tabernáculo de su iglesia parroquial y el Arco de los Gigantes (**Llordén**, p. 31)

AZURRIOLA, Juan: (Vid. Ortuño de AZURRIOLA)

AZURRIOLA, Ortuño: Recibe con Canala y su hermano Juan el poder de Diego de Vergara para cobrar en San Agustín de Antequera. En 1551 le encargaba este Diego de Vergara acabar el puente de Albalá en la ciudad de Plasencia, en lugar de Uría (**Llordén**, p. 17)

B

BACETA, Pedro: Baceta, Baseta o Vazeta, es veedor de las obras del Arzobispado de Granada. En 1588 visitaba la iglesia de Albolote (**Gr.**). Desconocemos si tiene alguna relación con el cantero de Mañaria Hermano Martín Baseta, jesuita, que trabajó también en Andalucía.

BAJANETA, Juanes: Cantero vizcaino activo en Lorca. En 1546 quita una peña de la plaza de la ciudad. En 1553 sale fiador del entallador Bocanegra. En 1554 corta piedra para la torre de Santa María (**Espín**, pp. 24-25). Desconocemos el parentesco que puede tener con otro cantero de su mismo nombre y apellido, en Bilbao.

BAJANETA, Juan: Trabaja a fines del siglo XVI año 1599, en Begoña, donde hace coro y capillas. Le acompaña Martín de Gama (**Echevarría**, p. 91). Puede ser familiar próxima de Juanes de Bajaneta, que trabaja en Lorca medio siglo antes.

BALANZATEGUI, Martín: Hasta 1685 trabaja con Felipe Escurra en las Clarisas de Salvatierra (Alava). Se dice que trabajó también en Santa Ana de Oñate, y como fontanero en Santa Clara de Tolosa (**Larrínaga**, pp. 397, 421). Vio obras en Viana (**Labeaga**)

BALÇA, Bartolomé: Testigo en el pleito de Vallejo con los Mendoza, en Burgos (**Basas**, p. 498)

BALMASEDA, Santos: Trabaja en 1778 en el chapitel de Santiago, de Logroño. Le acompaña J. Antonio de Oteiza (**Merino**, p. 15)

BALZOLA, Domingo: (Ver Juan IBARRA, en Dima, 1745)

BALZOLA, Gaspar: Cantero con actividad documentada en las tres provincias vascongadas. En Vizcaya obra en la sacristía de Jeméin, años 1607 y 1619) (**Marquina**, p. 55). Pero ya antes lo había hecho en Santa Marina de Vergara, año 1576 (**Arrázola**, p. 595). También trabajó en el templo de Lermanda (Alava), año 1614 (**Catálogo Vitoria** IV, p. 484)

BALZOLA, Juan: Juan de Balzola Ibaiguren o Ibarguren, es un cantero de Durango al que se le documenta en su villa natal, la iglesia conventual de Santa Susana, que contrató con la priora sor María del Espíritu Santo, en 1651. El precio era de 53.000 mrs. Le acompaña el arquitecto Martín, y ambos se comprometen a terminarla el 31 de diciembre de 1654 (**Labayru** IV, p. 530)

BANÇA, Andrés: Es un cantero de Urbina (Alava) que se documenta en 1603 en Santo Tomás de Haro (**Merino**, p. 55). Será Benea o Venea (véase)

BAQUELUA, Juan: Se le llama vecino de Baños de Río Tobía, no sabe firmar y su nombre lo escriben Baquelúa, Huaquelua, Huequel y Uquelúa. En 1569 trabaja en la iglesia de Arenzana de Arriba, percibiendo cantidades a cuenta su hijo y homónimo. Desde antes de 1573 está trabajando en la iglesia de Baños de Río Tobía, apareciendo con él Juan de Elorriaga. En Julio de 1574 ha terminado o tiene obras en Cañas, Canillas, Arenzana,

Baños de Río Tobía, Mansilla de la Sierra y Grañón. Esta última la tenía en compañía de Juan de Elorriaga, saliendo fiadores suyos en 1573 Juan Pérez de Ubieta y Pedro de Muguruza. En 1574 es fiador, con Juan Pérez de Solarte, Iñigo de Zárraga y Diego de Bobadilla, de la obra que habían de hacer Juan Pérez de Obieta y Andrea Rodi en San Millán de la Cogolla (**Moya** I, 93)

BAQUELUA, Juan: (Ver anterior, su padre)

BARASTAIN, Miguel: Miguel Barastáin o Beristáin realizó con Cristóbal de Inchausti la puerta del Carmen, de Zaragoza, terminada en 1789 (**Abbad:** «Catálogo», p. 152)

BARAZABAL, Baltasar: Entre 1535 y 1556 trabajó en la iglesia colegial de Bolea (Huesca) (**Arco:** «Catálogo», p. 151). Anteriormente, desde el 1500 aproximadamente, hasta 1533, lo había hecho en la catedral de Barbastro. Había muerto en 1556 (**Ib.**, p. 200)

BARBUCOA, Martín: Este cantero, al que se le nombra Barbucoa, Burbucoa y Bubocoa, tiene documentada su actividad en San Telmo de San Sebastián entre 1531-1551 (**Arrázola**, p. 595) (vid. SAGARZOLA)

BARINAGA, Juan: En 1752 trabaja en una casa propiedad de la colegial de Logroño (**Goicoechea**, p. 427)

BARINAGA, Pedro: (Ver Pedro VARINAGA, en APELLANIZ)

BARIZABAL, Sebastián: Trabaja en 1655 en un pedestal para un retablo en Elciego (**Catálogo Vitoria** I, p. 49)

BARRENA, Bautista: (Ver Antonio LARRINAGA, 1733, en Portugalete)

BARRENA, Felipe: En 1755 examina la torre del pueblo de Izarza, Alava (**Cat. Vitoria** IV, p. 463). Dos años después se encuentra relacionado con la sacristía de San Miguel de Vitoria (**Cat. Vitoria** III, p. 207)

BARRENA, José: Cantero de Marieta. A él se debe la restauración de la torre de Arrieta (**Cat. Vitoria** IV, p. 217)

BARRENA, Luis: Es de Gaínza (Guipúzcoa). Tasa con Bulano lo obrado por Francisco de Aranalde en Areso, de donde dicho cantero era vecino; año 1600 (vid. BULANO)

BARRENA, Martín: En 1578 concluye la escalera del Alcázar (**Martín González:** «Noticias», p. 226)

BARRENA, Miguel: (Vid. Juan UZCUDUN)

BARRENECHEA, Martín: Oficial que trabaja en 1539 en Santa Ana de Durango. Era de Mañaria (vid. Rodrigo Albiz) (**Labayru** IV, p. 215)

BARRIETA, Diego: (Ver Diego VARRIETA, en Valmaseda, 1746)

BARRIETA, Lucas: En 1598 y en Burgos participa en la subasta para construir la torre de Cellorigo (**Moya** II, 401)

BARRUETA, Felipe: Desbasta sillares para la iglesia de Villavieja, Valladolid. Año 1627 (**Heras**, p. 287)

BARRUTIA, Domingo: El Ayuntamiento de Logroño le encomendó en 1716 componer uno de los castillos y el estribo en que se apoyaba, del puente del Ebro; y en 1725 echar 200 carretadas de piedra para su reparo. En 1739 le encargaba un proyecto para construir el desaparecido puente de Varea o de la Madre de Dios (**Gómez** «Logroño Histórico», p. 541). En 1736 dictaminó sobre el puente de Casalarreina (**Goicoechea**, p. 426)

BASABE, Antonio: Pleitea en 1762 por piedra que había sacado para obra en el Campo Volantín de Bilbao (**Correg. Bilbao**, leg. 74; 29)

BASAGOITIA, Martín: En 1609 aproximadamente continuó las obras que Juan de Aguirre hacía en la nueva iglesia de Zumárraga (**Arrázola**, p. 596). En 1631 ampliaba Santo Tomás de Arrazua (**Fullaondo**, 78, e **Iturriza** I, 239)

BASANCHA, Martín: Vecino de Mañaria. Trabajaba como oficial en Santa Ana de Durango, año 1539 (vid. Pedro de ALBIZ (**Labayru:** «Bizcaya», IV p. 215)

BASAVE, Juan: Es uno de los proveedores de piedra para la portada de San Antón, en Bilbao, en 1546 (**A.H.E.V. A. P. San Antón**)

BASAVE, Pablo: De Marquina; en 1659 llevaba la portada de la Cogolla (**Páginas Emilianenses**, 134). Allí estuvo también el entallador Diego Lizarraga, vecino de Briones.

BASCARAN, Cristóbal: De Marquina. Hacia 1650 hace un arco para sostener el órgano de la iglesia de Briones (**Merino**, p. 56)

BASCARAN, Martín: Hizo en 1737 la torre de Orbiso (Alava) (**Cat. Vitoria** II, p. 297)

BASETA, Hermano Martín: Cantero jesuita, natural de Mañaria, Vizcaya. Traza la Casa Profesa de Sevilla, para dedicarse después al Colegio de Granada. A lo largo de su vida visitó muchas y notables obras de la compañía, dando trazas y proyectos. Aparte de las dos ciudades andaluzas citadas, se le documenta en Marchena, año 1565, en Córdoba, y en Trigueros, año 1595. Llevó este vizcaino una vida edificante y se cuentan entre los sucesos notables de su vida un accidente en la obra de Marchena, sin recibir daño (**Bustamante**, p 138)

BASOA, Martín: De Zollo (Vizcaya). Contrata en 1597 obras de caminos a Orozco, vado de Miravalles... (**Sesmero**, p. 166)

BASOCO, José: A él se debe el balcón del órgano de Navaridas. Año 1778 (**Catálogo Vitoria** I, p. 128)

BASOLA, Domingo: Este será el Domingo de Balzola documentado en Dima en 1745.

BASTARRICA, Gaspar: Realizó entre 1666 y 1669 con Juan de Marca y Pedro Caien las obras de ampliación de San Miguel de los Navarros, en Zaragoza (**Abbad:** «Catálogo», p. 102)

BASTARRICA, Lorenzo: 1722 perita las bóvedas de Olaberría (**Alustiza,** p. 72)

BASTERRA, Miguel: Hace en 1688 la bóveda de la sacristía de Ilárraza (Alava) (**Cat. Vitoria** IV, p. 460)

BASTERRA, Pedro: Debe ser él quien interviene en 1565 en el coro de Urarte (**Cat. Vitoria** IV, p. 122). Después su actividad se ciñe a Lagrán (Alava), donde en 1566 realiza las bóvedas de la parroquial después de Emasabel. También sustituye a este famoso cantero en la iglesia de Bernedo (Alava), año 1567, donde realiza el coro, entre otras cosas (**Cat. Vitoria** II, pp. 281 y 267)

BASTERRECHEA, Tomás: Con su compañero Bernabé Beratúa tiene un pleito con la iglesia de Abadiano; 1780. Habían rematado la mitad de la obra de la iglesia sobre trazas de Capelastegui y de Arizabaleta (**Correg. Bilbao,** leg. 16; 2)

BASTIGUETA, Francisco: Trabajaba en la catedral de Burgos en 1705. En 1718 construyó de planta el colegio de Santa Cruz o de los Mozos de Coro, que importó 51.931 mrs. Intervino en la construcción de la capilla de Santa Tecla, de la catedral, hecha en 1731 y 1740. Ejecutó en 1742, con Valarrinaga, la mina que se hizo para evitar las humedades entre la muralla de la calle Fernán González y la plaza de Santa María. Trabajó también en las obras de la nueva sacristía (**Martínez Sanz,** pp. 197-98, 132, y **Huidobro:** «Artistas burgaleses», p. 101). Su última actividad importante conocida es el proyecto para la reedificación de la linterna de la famosa torre del templo de Santa María del Campo, derribada por un terremoto. El proyecto lo llevó Ondátegui, con presupuesto de 14.000 reales. En 1776 hizo planos para la espadaña de Agós; no se siguieron.

BASTIGUETA, Manuel: En 1772-73 firma planos del Consistorio de Burgos, Casa de Abastos, un puente. En 1778 proyecta el parador de la Plaza de la Vega (**Saladina,** p. 135)

BATEONA, Juan Bta.: En 1597, al ausentarse el maestro Villabona de Lorca, quedó Bateona como encargado de las obras, junto con el oficial Juan Martínez, que estaba en la colegial. Desde 1607 fue el director de dicha obra. En 1611 informó con su compañero Martínez y con Andrés de Bonaga sobre el pantano en el estrecho de Puentes (**Espín,** pp. 75-77)

BEASOAIN, Juan: Entiende con Juan Antonio San Juan en el proyecto de San Fermín de Pamplona (**Molíns,** 18)

BECURETEGUI, Juan: Es sacador de piedra de la cantera del monte Oíz. Se obliga a esta labor en 1560 y para el claustro de Cenarruza (**Sesmero,** p. 167)

BEDIA, Andrés: En 1610 hace la cantería de la iglesia de la Compañía, en Santander (**C. González-Echegaray,** p. 260)

BEDIA, Juan: Con Manuel Bedia hace la ermita de San Bartolomé de Pancorbo (**C. González-Echegaray,** p. 260)

BEDIA, Manuel: (Vid. anterior)

BEDIA, Simón: En 1634 hace la iglesia de Renedo (**C. González Echegaray,** p. 260)

BEGOÑA, José: (Vid. Agustín ORRUÑO)

BEGORREA, P.: (Ver C. de ADONZA, en Uclés)

BEITIA, Antonio: En 1787 proyectó la iglesia de Membrillera, en la provincia de Guadalajara (**Membrillera,** p. 49)

BEITIA, Domingo «el Viejo»: De actividad burgalesa en el siglo XVI. Aparece como perito en el juicio que se llevó en la dicha ciudad castellana entre el maestro Vallejo y los Hurtado de Mendoza (**Ibáñez,** p. 191 (vid. Ochoa de ARTEAGA). Después, en el mismo pleito aparece como oficial de un Juan de Alava (**Ib.,** p. 192). También conocemos de ciertas dificultades en el cobro de unas obras que había hecho en la casa de don Juan de Hoyos, que se solucionan sin pleito. Suponían 31.000 mrs. (**Ib.,** p. 304). En 1532 trabaja en la iglesia de Cayuela, con una cuadrilla de canteros vascos: Juan Arteaga, Domingo Elorriaga (**Arte Burgalés,** 175)

BEITIA, Domingo «el Joven»: Es hijo del anterior, con quien colabora en Burgos.

BEITIA, Juan: Imaginero en piedra. Hace la imagen de la portada del lado del Evangelio, en Fuenmayor (**Logroño** II, p. 139)

BELANZA, Jerónimo: Documentado en Sos del Rey Católico en 1533 y 1563 (**Cinco Villas,** p. 370)

BELTRAN, Juan: Hace este arquitecto las bóvedas de Argómaniz, Alava, años 1529-42 (**Cat. Vitoria** IV, p. 250)

BELTRAN DE ALZATE, Francisco: (Ver Francisco de ALZATE)

BELTRAN DE MUGUERZA, Juan: En 1590 se ocupaba en la cantería del bancal del retablo de Santa María de Salvatierra de Alava (**Andrés Ordax,** p. 74)

BELUNZA, Martín: A mediados del siglo XVI trabajaba en el claustro de Santo Domingo de Vitoria (**Cat. Vitoria,** III, p. 315)

BENGOECHEA, Domingo: Tenedor de materiales (no había aparejador) en la obra del Sagrario, Toledo, año 1610 (**García Rey:** «Monegro», 209)

BENGOECHEA, Pedro: En él y en Hormaechea se remató en 1635 la construcción de la torre de San Miguel de Mendata, por 1.400 ducados, pero no pudieron terminarla por fallecimiento de ambos (vid. HORMAECHE) (**Labayru:** «Bizcaya» V, p. 251)

BEÑARAN, Antonio: Hacia 1550 examinó la capilla de Elduayen, en la parroquial de Hernani (**Arrázola,** p. 596)

BEOBIDE, Pedro: Con Larrazábal enlosó el suelo de Santa María de Lequeitio, año 1533 (**Labayru:** «Bizcaya» IV, p. 192)

BERAIZ, Martín: (Ver Martín IBAÑEZ DE BERAIZ)

BERAMENDI, Miguel: En 1540 toma la obra de San Juan Bautista de Hernani, con Domingo de Olózaga y Andrés de Izaguirre (**Arrázola,** p. 596)

BERANO, Pedro: Cantero de Mallabia, que en 1597 hace obras secundarias en Santiago de Calahorra (**Merino,** p. 57)

BERASATEGUI, Domingo: (Vid. Miguel ARRE)

BERATUA, Bernabé: (Ver Tomás BASTERRECHEA, en Abadiano, 1780)

BERATUA, Manuel: Es hijo de Martín de Beratúa y hermano de Sebastián. Todos ellos constituyen una ilustre familia de arquitectos especializados en la construcción de torres barrocas de carácter muy peculiar en la Rioja. Entre 1768-70 hace la torre de Labraza (**López Guereñu:** «Alava, Solar de Arte y de fe», p. 395). Para entonces ya había intervenido en la torre de Oyón (**Cat. Vitoria** I, p. 137), que acabó él en 1776. Los Beratúa tienen numerosas atribuciones por toda la Rioja.

BERATUA, Martín: Hace con su hijo, y acompaña a ambos Martín de Arbe, la torre de Labraza (vid. Manuel BERATUA). Trabaja también en la torre de Oyón. Tiene numerosas atribuciones. Una de las mejores torres de Beratúa y Arbe es la de Briones (**Logroño** I, p. 212), quienes la hacen desde 1757. La airosa torre de Santo Domingo de la Calzada es también obra notable de Beratúa. Las torres de La Redonda, de Logroño, fueron acabadas por Martín hacia 1762 (**Logroño,** p. 299)

BERATUA, Sebastián: (Vid. BERATUA anteriores)

BERECOSA, Lorenzo: (Vid. Juan de AGUIRRE, con quien, siendo ambos vecinos de Cartagena, informa en 1625 sobre la recogida de aguas en la Fuente del Oro, en Lorca (**Espín,** p. 95)

BERGANZA, Miguel: En 1705 toma como aprendiz a Francisco de Abendaño, de Galdácano (**A. P. N. Bilbao. Alipizaga**)

BERGARA o **VERGARA, Juan:** En 1541 hipoteca unas casas suyas en Burgos para seguridad en el pago de unas deudas (**Ibáñez,** p. 284). Años antes había cobrado alguna cantidad por visitar calzadas en torno a Burgos, para aderezarlas (**Ib.** p. 32)

BEROIZ, Juan: Toma en 1706 la obra de Amézqueta, que había dejado su pariente Pedro de Beroiz (**Elejalde:** «Amézqueta», p. 50)

BEROIZ - ZABALA, Pedro: De Asteasu, como el anterior. En 1680 concluye las obras de la iglesia de Albiztur, sobre planos de Lucas Longa. Luego, desde 1695 obra en Amézqueta; la continúa Juan de Beroiz (**Odriozola,** p. 30)

BERRICANO, Domingo: A Berricano se le documenta en la bóveda de Zumelzu, año 1730. Se dice natural de Vitoria (**Cat. Vitoria** IV, p. 628)

BERRIEZA ,Simón: Vecino de Burgos, participa en 1579 en una subasta de una obra en Santa María la Real de Nájera (**Moya** II, 257)

BERRIZ, Domingo: Con su sobrino Martín Bérriz y otros vascos: Juan Esquivel, Ortuño Aguirre, trabajó, 1580, en la iglesia de Hontoria de la Cantera. En 1591 se le documenta en Quintanilla de Muñó (**Arte Burgalés,** 177)

BERRIZ, Mateo: Es elegido en el concurso de maestros destajeros para las obras escurialenses (**Portabales,** p. 74)

BERRIZ, Martín: Participa en el mismo concurso. Es también contratado (**Portabales,** p. 75)

BERRIZ, Martín: (Ver Domingo de BERRIZ, tío suyo, en Hontoria)

BERROBI, Domingo: (Vid. Juanes de Vidaurreta)

BERROBICARRA, Martín: En 1555 se encargó con Joan de Ancía de la obra de la iglesia de Berrobi (**Arrázola,** p. 596)

BERRUEZO, Pedro: Hacía en 1560 las gradas y portada de la iglesia de Saleres (Granada). Quizá sea este el Pedro de Aberrueta que en 1562 llevaba la obra (**Gr.**)

BERTENDONA, Ortuño: (Ver Juan OÑA y Ortuño de ARTEAGA)

BETOÑO, Martín: (Vid. Felipe LONDOÑO)

BIRADA, Martín: Este vizcaino hizo cierta obra en la torre de San Juan de Albacete, en 1560 (**Mateos y Sotos,** p. 81)

BIXARRAGA o LIZARRAGA, Juan: Vecino de Villamediana, se compromete en 1628 a construir dos lagos de piedra para Juan Fernández (**Simón y Díaz:** «Documentos, p. 234)

BOBIL, Juan: Trabajó la mampostería para la capilla de la Piedad y el claustro de la iglesia en San Miguel de Oñate. Años 1526-32 (**Arrázola,** p. 596)

BOLIBAR, Juan: (Vid. ORTUBEY)

BOLIBAR, Juan: Con Lope Saráchaga e Iñigo Ubieta sacaba piedra para Santa María de Güeñes, 1508 (**Güeñes, A. P. L. F.,** I)

BOLIBAR, Juan: Es en 1573 testigo de la cesión de Juan Pérez de Ubieta en favor de Pedro de Origoitia, de la obra de la iglesia de Briñas (**Moya** II,; 380)

BOLIVAR, Juan: Juan de Bolívar o Bolibar, labra piezas para la catedral de Granada, año de 1529 (**Siloe,** p. 86)

BOLIVAR, Martín: Este cantero dirigió la obra de la iglesia de Illora de 1545 a 1548, con Juan de Arzaga y Juan de Artiaga, pero siendo él director (**Gr.**). Antes de 1543 daba parecer sobre la capilla mayor de Moclín, que dirige él mismo desde 1552, con trazas de Siloe, de quien

debió ser discípulo. A este Bolívar se le relaciona con el que en 1560 da trazas sobre el claustro de Cenarruza. Fue sustituido en esta obra por Juan de Olate (**Cenarruza,** p. 120)

BOLIVAR, Miguel: Sale fiador de varios canteros que toman la explotación de una cantera en Begoña. Son ellos Juan Elguezábal, Alonso Loexinaga, Santiago Goyen y Juan de la Cuesta (**A. P. N. Bilbao:** «Ibarrola»). Año 1704

BOLIVAR, Miguel: Traza en 1595 la sacristía de Santa Ana de Durango, que ejecutaron Mendraca y Echániz (**Labayru:** «Bizcaya» IV, p. 581)

BOLIVAR, Miguel: Antes de 1563 se encarga de la obra de San Sebastián de Azpeitia, para hacerla por su aparejador Juan de Apoita. En esta fecha la contrata con Pedro de Mendiola. En 1580 da trazas, con otros, para el campanario de la iglesia parroquial de Segura (Guipúzcoa) (**Arrázola,** p. 596). Debe ser vizcaino, por lo que no es imposible que se trate de la misma persona que el anterior y del Miguel de Bolívar que en 1577 acude a comprobar sobre el terreno la futura parroquia de Régil, que hará Martín de Landerráin (**Odriozola,** p. 39)

BOLIVAR, Pedro: Hace el cementerio de Zamudio con Juan de Achútegui, año 1612. Anteriormente, en 1604, había hecho, con Juan de Pinuaga, el campanario de la misma iglesia de Zamudio (**Sesmero,** p. 168)

BOLLAR, Maestro: Un Bollar de San Miguel de Ereño aparece en 1503 en la iglesia de Yeste (Albacete) (**Amador de los Ríos:** «Rincones de España», pp sep. 1911)

BONAGA, Lorenzo: (Vid. Lorenzo GOENAGA)

BONEAGA, BONAGA o GOENAGA, Andrés: Hijo o nieto de Lorenzo de Goenaga. Se le adjudica en 1627 una obra en la colegiata de Lorca (Murcia), según condiciones de Melchor Valles y Juan de Aguirre. Este es el Andrés Bonaga que con Bateona y Juan Martínez informa en 1611 sobre el pantano de Puentes (**Espín,** pp. 75-77) (vid. BATEONA, Juan Bautista)

BONIECHE, Pedro: En 1508 trazaba puertas de Güeñes (Santa María) (**A. P. Güeñes**)

BOYTIZ, Domingo: Un Domingo Boytiz, o Aboytiz aparece en 1585 en Laredo, al frente de una cuadrilla de nueve canteros. No conocemos la obra en que se ocupaban (**Pereda de la Reguera:** «Documentos», p. 188)

BUCELAGA, Martín: Desde 1596 se ocupó de la obra de la iglesia de San Martín de Alquiza (**Arrázola,** p. 596)

BUCETA, Ventura: A él se debe un proyecto para catedral en Santiago de Cuba (**Marco Dorta,** p. 85)

BULANO, Domingo: Es el constructor de la iglesia de Leiza (Navarra). En 1602 los mayordomos de la iglesia leizatarra se quejan al obispo de Pamplona de que los deudores no pagan y por eso Bulano, que construye la parroquial, la ha abandonado. El y Luis de Varrena, de Gainza, tasan lo obrado por Francisco de Arenalde, vecino de Areso, en la iglesia de dicho lugar, en 1600. Es vecino o natural de Lezaun (vid. Domingo de YRATEGUI y Juan de SAROBE)

BURBOCOA, Martín: (Ver Martín BARBUCOA)

BUTISOLO, Maestro: Un entallador de este apellido trabaja en el claustro de Irache, año 1574. Tiene varios oficiales a su cargo (**Pellejero,** p. 20)

BUZTINOBIAGA, Domingo: En 1526 se comprometía a construir en siete años la torre de Guetaria, según trazas de Alzaga. Había muerto en 1529 y la continuaba Armentia (**Llaguno** I, p. 182)

C

ÇALBIDE o ZALBIDE, Maese: El Maestro Zalbide está presente en el remate del claustro de la catedral de Cuenca en 1577 (**Cuenca,** p. 257)

ÇALDEGUI o ZALDEGUI, Domingo: Juntamente con el también cantero y residente en Burgos, el vizcaino Domingo de Madariaga, es testigo en 8 de junio de 1587 del contrato de aprendizaje del vasco Pedro de Oma, hermano de Juan de Oma, con el cantero Pedro de Castañeda (Vid. OMA, Juan)

ÇALDIBAR, Maestro: Entallador en las obras de la catedral de Granada, 1541 (**Siloe,** p. 93)

CALMEDA, Juan Antonio: (Ver Lucas IBERO, en San Fermín de Pamplona)

CALZADA, Bartolomé: Maestro de Bilbao, vecino de Valladolid. Tiene dos pleitos en Chancillería; por unos salarios el uno, y por una grave acusación que se hizo a varios canteros vascos: destrozar las bolas de la fuente de Argales (**Chan. Vall.,** legs. 1.349-1.350). En 1618 hace la torre de El Salvador, en Valladolid (**Valladolid,** p. 134)

CAMIO, Joanes: (Ver Pedro ORIO, en las Recoletas de Pamplona, 1626)

CAMPO, Domingo: Es cantero procedente de una familia afincada en Otaza y activa en Alava en el siglo XVIII. En 1703 trabaja en el pedestal del retablo de Trespuentes (**Cat. Vitoria** IV, p. 585). En 1707 hace las bóvedas de la iglesia de Ali, y en 1718 reconoce la obra de la torre de Zuazo de Vitoria (**Ib.,** p. 174)

CAMPO, Domingo: Cantero en Valmaseda, 1755 (**Gómez Prieto**)

CAMPO, Pedro: Posiblemente es hijo del anterior y de la misma naturaleza. En 1728 remata el cuerpo de campanas de la iglesia de Ali (**Cat. Vitoria** IV, p. 177). En 1739 sale fiador de Francisco de Gamarra en la obra que éste llevaba en Antezana (**Ib.** p. 193). En 1740 refuerza el templo de Arzubiaga (**Ib.,** p. 283). La torre de Asteguieta es obra suya, realizada en 1743 (**Ib.,** p. 292).

También hizo las torres de Otaza, año 1745 y de Durana, año 1750 (**Ib.**, pp. 568 y 332)

CAMPO, Pedro: Cantero de Valmaseda, 1755 (**Gómez Prieto**)

CANALA, Martín: (Vid. Domingo de AZURRIOLA)

ÇANARRIÇIA, Juan: Así es nombrado un cantero vizcaino que labra piedras para la catedral de Granada en 1529 (**Siloe**, p. 89). Su apellido puede ser una mala transcripción o mejor corrupción de escribano, de Cenarruza, por ejemplo. Será posiblemente el que en otro lugar se llama Juan Pérez de Çarrariçia. Puede corresponder este nombre a dos topónimos vascos: Carranza y Cenarruza.

CANFRANGA, Maestro: Este cantero realizó varias obras en la parroquial de Frúniz, año de 1732 (**Labayru:** «Bizcaya» VI, p. 179)

ÇANGARRA, Francisco: Es miembro de una de las cuadrillas que trabaja en Pampliega. En la carta de pago que se le otorga en 19 de noviembre de 1548 se justifican 16 días de trabajo a real y medio (**Pampliega**, pp. 659-62)

CAPELASTEGUI, Francisco Javier: Pertenece a una familia de canteros que trabaja a lo largo y ancho de las provincias Vascongadas durante la última parte del s. XVIII. Javier se dice natural de Elorrio (Vizcaya) y realizador de obras de peritaje en la torre de Adana (Alava), año 1793 (**Cat. Vitoria** IV, p. 154). En 1795 proyecta un ayuntamiento para Eibar, que hace Martín Guisasola (**Eibar**, p. 349). En 1790 cobrada por reparos en Ceberio.

CAPELASTEGUI, Gabriel: Se denomina arquitecto. En el 1784 dio con Juan Martínez de Urbeondo su opinión sobre el derribo de Santa María de la Atalaya, en Bermeo, describiendo el sepulcro de don Nuño de Lara (**Labayru:** «Bizcaya» III). También se le documenta en Bérriz, Andikona, en Pedernales (1786), en Amorebieta (torre parroquial y Ayuntamiento, 1771 1768, respectivamente. Se le relaciona también con la torre de San Antón, en Bilbao. (**Kubler**, p. 344), en el año 1775. Traza en Abadiano, antes de 1780 (ver Tomás de BASTERRECHEA). Proyectó la torre parroquial de Ceberio en 1772. En el 1785 hace los planos para la parroquia de Pedernales (**Iturriza** I, 229)

CAPELASTEGUI, Manuel Antonio: Es maestro de obras, perteneciente a la familia canteril de los de su apellido. Se dice natural de Apatamonasterio. En 1787-90 se ocupa en la cabecera y crucero de Lanciego (Alava) (**Cat. Vitoria** IV, p. 102). Este será quien con traza de Domingo Urízar hace la torre de Agoncillo, 1794 (**Logroño** I, p. 18). En 1799 reformó proyecto torre de Apellániz (**Apellániz**, 78)

CARDAVERAZ, Domingo: Este cantero proporcionó a finales del siglo XVI las trazas para la iglesia de Aizarna (**Erenchun**, p. 40). En labores de inspección de obra lo conocemos en Usúrbil, año 1591 (**Arrázola**, p. 596) y también en 1596. La obra era llevada por Francisco de Marrubiza (**Murugarren:** «Usúrbil», p. 149). Su obra más conocida es la portada de la parroquial de Guetaria, con cuatro columnas jónicas pareadas, año de 1605 (**Llaguno** I, p. 182)

CAREA, Ochoa: Se asocia con otros canteros en 1541 para el enlosado de San Millán de la Cogolla, y para la hechura de varios altares en el mismo lugar (**Moya** II, 332)

CAREAGA, Domingo: Pleitea en 1787 por extracción de materiales en Basauri (**Correg. Bilbao**, leg. 953, números 4 y 4-b)

CAREAGA, J. Ignacio: Cantero del siglo XVIII (Vid. Juan Bautista GORROCHATEGUI)

ÇARRA, Martín: Es uno de los canteros vascos del equipo de Siloe que en 1529 labra piedras para la catedral de Granada (**Siloe**, p. 86)

CARRANZA, Domingo: Aparece en un pleito sostenido por el maestro Juan Gil de Hontañón contra el hijo del Condestable de Castilla. Se dice vecino de Medina de Ríoseco (Valladolid) (**Chueca**, p. 241)

CARRANZA, Fortún: Vecino de Bilbao. Cierra en 1602 con Ortuño de Zárraga un arco del puente de San Antón de Bilbao, dañado en las inundaciones de 1593 (**Sesmero**, p. 169)

CARRANZA, Juan: Debe ser montañés de nacimiento, aunque del origen que su apellido indica. Se le documenta en el cimborrio de la catedral de Burgos, año 1568 (**Camón:** «La arquitectura plateresca», p. 74)

CARRANZA, Juanico: Criado querido de Alonso Pando en 1561, quien encarga a sus sobrinos Ocejo y Maza le enseñen el oficio y lo recojan cuando muera él mismo (**García Chico:** «Palencia», p. 186). Está citado en la obra de la torre de Aguilar de Campóo (**Ib.** p. 187)

CARRANZA, Juan: Hace en 1613 postura para el convento de Valdemoro, que se lleva Fernández Hurtado (**Cervera Vera:** «Valdemoro», p. 60)

CARRANZA, Marcos: Es acusado, 1618, de ser causante del destrozo de una fuente en Valladolid, con otros vizcainos (**Chanc. Vall.**, leg. 1.350)

CARRERA, Manuel Martín: Este es el miembro más joven de una famosa dinastía de canteros oriundos de Beasáin, a donde posiblemente llegaron en el s. XVI. Aunque el carácter de sus obras es barroco, en Manuel Martín se manifiestan ya los rasgos del neoclasicismo, como ocurre en la torre de San Miguel de Oñate, obra suya de 1778. Antes había trabajado, entre otros lugares, obras públicas en Pasajes de San Pedro (**Astiazarán:** «Pasajes» y **Alcolea**, p. 321)

CARRERA, Martín: De Beasáin. Es hijo de Pedro y padre de Manuel Martín. Trabaja en la parroquial de Segura con planos de Lucas Longa, año 1735 (**Iparraguirre**, p. 14). Es el miembro más notable de la familia. Conocen su actividad Ceráin, Oñate y Mondragón, en sus respectivas casas - ayuntamiento. Entre 1700 - 1704 se trabajó en la torre de Ibarra (Guipúzcoa) con planos suyos. Esta planificación de torres debe ser una de sus especialidades, pues también se le documenta en las de Arechavaleta y Escoriaza. Su última actividad es en la iglesia de Santa

María de Tolosa (**Kubler,** p. 345). Este Carrera y otros de su familia son figuras transitivas entre el barroco y el neoclasicismo. Se les documenta en muchos proyectos a lo largo del País Vasco.

CARRERA, Pedro: Trabaja en la torre de Legazpia (Guipúzcoa), a fines del XVII (**Alcolea,** 314) y en Ceráin (**Aita Lasa,** 268)

CASTAÑAGA, Juan: Castañaga o Gaztañaga es aparejador del afamado arquitecto Gaspar de Vega, a quien sucedió en algunos compromisos cuando murió el maestro, en 1574 (**Cervera Vera:** «Gaspar de Vega», p. 259)

ÇEA, Juan: Cantero vecino en Burgos, donde aparece en 26 de mayo de 1545 en un contrato de aprendizaje de parte de su hermano Martín, que entraba en el taller del Maestro Vallejo (**Ibáñez,** p. 440)

ÇEA, Martín: Llega del lugar de su naturaleza, San Miguel de Ereño (Vizcaya) hasta Burgos, donde comienza el aprendizaje con Juan de Vallejo. En el contrato está arropado por varios canteros vascos allí avecindados (Vid. su hermano Juan)

CEBERIO, Pedro: (Ver Pedro MARTINEZ DE CEBERIO)

CELAYA, Juan: En 1601 se le documenta en San Pedro de Calatayud (**Calatayud,** 143)

CELAYA, Juan: El denominado Celaya «el Viejo» está en activo en El Escorial, donde había tomado un destajo de la parte de la hospedería. Su situación debía ser desesperada cuando, a su muerte, que ocurrió en el propio monasterio, pide su esposa clemencia por unas deudas de su marido con su gente, a la que no podía pagar el salario. El rey le atiende (**Portabales,** p. 201)

CELAYA, Juan: Es riguroso contemporáneo del anterior, pero ignoramos parentesco y si merece el título de «el Joven». Fue cantero de mucho crédito en una amplia zona de Castilla, sobre todo en torno a Palencia y Valladolid. En 1577 trabaja en el claustro de San Zoil de Carrión de los Condes. En 1583 el arquitecto Alonso de Tolosa le hace una confirmación sobre unas obras en las Huelgas de Valladolid. Años más tarde, en 1596, da informes, con otros, sobre el convento de San Francisco de Medina de Ríoseco. Debió conocer también la especialidad de la entalladura, pues en 1597 trabaja con Martín de Uriarte en hacer los escudos de armas de las Angustias de Valladolid. En 1589 da con otros maestros su parecer sobre la nueva iglesia de Nava del Rey (**Cat. Mon. Vall.** IV). Obra suya es la iglesia de Magaz, Palencia, que contrató en 28 de enero de 1596 por 900 ducados (**Martí y Monsó,** pp. 13, 395, 488, 489, 503 y 543). Tuvo vecindad casi siempre en Palencia. Trabajó en 1604 con M. Uriarte y a las órdenes de J. de Nates, en las Angustias de Valladolid. Realizó el puente mayor de Palencia, 1584. Hubo pleito sobre la obra (**Puente Mayor**)

CELAYA, Martín: (Ver Esteban SAGASTA, en Urquiola (**A. P. Abadiano**)

CELAYA, Martín: (Vid. Francisco de LANDA, su socio en Alegría de Oria)

CELAYA, Pedro: En 1575 se ocupaba en unas trazas de casas en Logroño (**Moya** II, 246)

CENDAGOITIA, Pedro: Cantero vasco avecindado en Nájera, donde declara en 1551-52 en el proceso entre Martín Ibáñez de Mutio y la fábrica de Santa Coloma. En 1535 ya estaba avecindado en la misma población riojana, cuando es testigo en la contratación del coro alto de Santa María la Real. En 1546 es testigo en la tasación de la iglesia de Santa Coloma (**Moya** II, 98, 328...) (Ver Pedro ZANDAGORTA; debe ser la misma persona)

CEREZEDA, Pedro: Cantero vizcaino sobrino de Pedro de Lanestosa «el Viejo» (véase)

CESTONA, Hernando: En 1596, con Juan Carrasco, se compromete a hacer una cruz de piedra para el compás del monasterio de la Victoria, en Málaga (**Llordén,** pp. 24-25). Con Pedro y Juan López, todos vecinos de Málaga, en 1593, se compromete a hacer la piedra y molduras blancas para el asiento de la reja de una capilla en San Agustín de Málaga. En 20 de agosto de 1602 otorga testamento y pide se le entierre en la capilla de las Angustias de San Agustín, a cuya cofradía pertenecía (**Ib.,** pp. 45 y 46)

CIA, Maestro: Tasa obras en las fortificaciones de la la ciudad de Pamplona, año 1517 (Vid. Maestro LEGORRETA)

CIGARAN, Sebastián: Tasa las obras de Atanasio Mendiola en Azitáin (Eibar, p. 178). Debe ser familia de Santiago Zigaran, que trabaja en Arrate (véase)

ÇIÇINQUE, Pedro: Debe ser este apellido corrupción de algún apellido vasco, como Cizúrquil ...Es Çiçinque un cantero asentador de una de las cuadrillas de vizcainos que Siloe llevó a Granada, donde se le documenta en 1529 (**Siloe,** p. 90)

CILDOZ, Sancho: En 1696 está trabajando en el proyecto para la capilla de San Fermín, en San Lorenzo de Pamplona (**Molíns,** p. 19)

CILONIZ, Juan: En 1527 es vecino de Guernica estante en Casalarreina (**Moya** II, 21)

CINCUNEGUI, Juan: Cantero de Albiztur. En 1666 trabaja en la plaza de Beizama, siguiendo planos de Miguel de Abaria. Sus obras fueron examinadas en 1668 por Juan de Olaso y José Echevarría (**Lasa,** p. 164)

COLLADO, Pedro: Pleitea en 1571 sobre Nuestra Señora de Güeñes (**Chanc. Vall.** L, 113)

CORDOBA Y APECHIA, Esteban: De Soravilla (Guipúzcoa). Cantero en Madrid, compañero de Caramanchel. año 1659 (**Saltillo,** p. 174)

CORTA, Pedro: En 1586 interviene en la tasación de San Miguel de Corella, que había hecho Cristóbal de Alduáin (**Arrese,** pp. 59-61)

CORTABITARTE, Juan: Con Fernando de Urquiza se le adjudica en 1559 la obra de la sacristía de Santa María de Lequeitio, dándole tres años para su construcción (**Labayru:** «Bizcaya» IV, p. 239)

CORTABITARTE, Juan: No sabemos si está relacionado con el anterior, si será una misma persona o alguien de su misma familia. En 1553 y en Valladolid, se dice maestro de cantería y tener cuarenta y cinco años. Es una declaración sobre el valor que puede tener una obra que Pedro González de León encarga en el Monasterio de la Madre de Dios, de Valladolid. Debe ser en el Hospital de Madre de Dios donde Inocencio Berruguete hizo unas sepulturas para Pedro González de León (**Martí y Monsó,** pp. 177, 534)

CORTEÇUBI, Maestro: El maestro Cortézubi no es italiano, como supuso Portabales (**Portabales,** p. CXXI), sino vizcaino, aparejador en El Escorial, donde trabaja a las órdenes de Alonso de Covarrubias.

CUBIQUETA, Francisco: En 1619 hace las bóvedas de Rubielos de Mora (Teruel) (**Sebastián:** «Teruel», p. 376)

CH

CHAPITEL ELDUAYEN, Juanes: Hace en 1629 un pedazo de cantería en el Panteón de El Escorial, con otros vascos (**Saltillo,** p. 168)

CHARRETA, Juan: Trabaja en la obra de Santiago de Calahorra, en 1570. (**Merino,** p. 57)

CHAVARRI, Martín: Trabajó en las iglesias de Fuentebureba y San Miguel de Hedón, que tenía Ochoa de Arteaga (**Arte Burgalés,** 177)

CHAVARRI, Pedro: Se le documenta en 1520 trabajando en la puerta de Santa María, en la muralla de Vitoria (**Catálogo Vitoria** III, p. 53)

CHAVARRIA, Agustín: Cantero que con su hermano Felipe trabaja entre 1707 - 1726 en la iglesia de San Francisco de Potosí (**Marco Dorta,** p. 291). Quizá sean nacidos en aquel continente americano.

CHAVARRIA, Felipe: (Vid su hermano Agustín)

CHAVARRIA, Juan: Maestro de obras, vecino de Madrid. Informa favorablemente de Sarasti y Francisco Mendizábal en 1620 (**Saltillo,** pp. 189-90). En 1625 se le cita en relación con la obra de Getafe (**Getafe,** 208)

CHAVARRIA, Juan: Desde 1770 actúa en la iglesia nueva de Orihuela del Tremedal (Teruel) (**Sebastián:** «Albarracín», p. 69)

CHAVARRIA, Martín: En 1529 trabaja en el labrado de piedras para la catedral de Granada (**Siloe,** pp. 86 y 93). Años más tarde, en 1541, está de moldurero en el mismo tajo.

CHAVARRIA, Miguel: (Ver Martín GABIRONDO, en Viana, 1679)

CHAVARRIA, Sancho: Pertenece a la cuadrilla de canteros vizcainos que levanta la parroquia de Pampliega. Trabaja allí durante 61 días del año 1550 (**Pampliega,** p. 660)

CHAZARRETA, Joanes: Maestro y artífice de obras, natural de la provincia de Guipúzcoa», ayuda en 1626 a Urriola a tasar los solares para el nuevo templo de Santiago de Calahorra (**Lecuona:** «Santiago», p. 609)

CHERTUETA, Juan: Hace en 1606 la sacristía de la iglesia de Cenarruza. Le acompaña Juan Pérez de Pacoal (**Sesmero,** p. 169)

CHINCHURRETA, Juan: Se le registra en Sos en 1561 y 1573.

CHINCHURRETA, Martín: Documentado en Cinco Villas en 1544 (**Cinco Villas,** p. 373)

CHIVERRIA, Juan: Maestro que dirige la lonja de Alcaraz, al menos desde 1518. En septiembre de ese año cobra 6.000 maravedís. Juan de Flores fue tasador de su parte en 1519 (**Pretel,** p. 13)

D

DACIN «el Vizcaino», Juan: Maestro de Villa, habitante en Zaragoza, donde en 1506 contrata con Juan de Alfambra hacer un crucero con «bóveda de nueve llaves» encima de Nuestra Señora del Portillo (**Abizanda** I, pp. 196-97)

DANDUTI, Maestro: Cantero vizcaino activo en la catedral de Huesca, año 1497 (**Arco:** «Catedral», p. 188)

DEHESA, Bartolomé: La larga familia de los Dehesa es originaria del lugar de Sierra, en el valle de Carranza (Vizcaya), aunque algunos fueron vecinos de otros núcleos, como Aldeacueva..., pero siempre en un radio de acción muy corto. En 1641 recibe fianzas sobre la iglesia de San Julián de Sangrices, que él había rematado en 2.600 ducados. En ese mismo año fía a sus hermanos Juan y Francisco en la obra que éstos habían tomado en Nuestra Señora de Cantonad, en Vivanco (Burgos) **Sesmero,** p. 169)

DEHESA, Domingo: Debió dedicarse casi específicamente a sacar y desbastar piedra. Así, en 1623 remata la piedra necesaria para la casa del Alférez García de Matienzo, en el propio Matienzo (Carranza), y años más tarde, en 1641, para la construcción de San Julián de Sangrices (**Sesmero,** p. 169)

DEHESA, Juan: Aparece relacionado con las fianzas que se cruzan los hermanos Dehesa en Sangrices y Vivanco (Vid. los anteriores)

DEHESA, Santiago: Con su hermano Bartolomé, fía a sus otros hermanos en la obra de Vivanco (vid. éstos)

DE LA PEÑA, Domingo: Lezama-Ayala. Se apareja con el maestro José Alcorta, 1706 (**A. P. N. Bilbao:** «Hostendi»)

DIAZ DE ARCAUTE, Andrés: Cantero del barroco activo en Alava a comienzos del siglo XVIII. En 1719 hace el coro de Arcaya (Alava) (**Cat. Vitoria** IV, p. 237). En 1722 reconoce la torre de Arróyabe (**Ib.**, p. 276). En 1726 hace el arco del coro para la iglesia de Elorriaga (**Cat. Vitoria** IV, p. 366)

DIAZ DE ARGANDOÑA, Hernando: Se le documenta en Vitoria en 1578 (**Cat. Vitoria** III, p. 56)

DIAZ DE ILARRAZA, Maestro: (Ver Maestro ILARRAZA)

DIAZ DE JAUREGUI, Fernando: En 1758 estaba ocupado en la capilla de la Virgen del Camino, en San Cernín de Pamplona (**Navarra-Arte**, p. 99)

DIAZ DE RECABARREN, Juan: El cantero Recabarren falleció en Ciudad Rodrigo en 1526.

DIAZ DE SALAZAR, Pedro: En 1626 se le nombra veedor de las obras de la iglesia de Alhama, Granada (**Gr.**)

DOMINGO, Maestre: No sabemos a ciencia cierta si es vizcaino, pero es muy probable. Era vecino de Vitoria. En 1499 visita y «da orden» para la iglesia de Santo Tomás de Haro. En 1500 y en 1507 está activo en su propia ciudad y en 1510 y 1511 se le documenta en obras de las iglesias de Lermanda y Lasarte (**Cat. Vitoria** III, p. 53, y IV, pp. 483 y 474). No sabemos que tenga relación con el Maestro Domingo que entre 1530-1542 recibe cantidades por la iglesia de Alberite, que tasan en 1541 Martín de Amasa y Juan Garaizábal.

DORRONSORO, Juan Antonio: En 1760 se ocupó en el Ayuntamiento de Asteasu, con Miguel Usandizaga, Gregorio Aguirre y Domingo Usabiaga (**Asteasu**, p. 35)

DUINA, Pedro: Es el autor de la torre de Santa Ana de Durango, que en 1626 examinaban los carpinteros durangueses Pedro de Celabizcar y Pedro de Estancona (**Labayru:** «Vizcaya» V, p. 162)

DURANA, Cristóbal: En 1700 hace el coro de Matute (**Logroño** II, p. 349)

DURANA, Francisco: Idem. Deben ser hermanos.

DURANGO, Nicolás: Es discípulo de Covarrubias, a quien sucede en la dirección de las obras de la catedral de Sigüenza. En 1552 se le documenta el cierre de las bóvedas del Sagrario nuevo en dicha catedral. Falleció en Durango en 1554, sucediéndole otro famoso arquitecto, el Maestro Martín de Bandoma (**Federico:** «Sigüenza», p. 66)

DURANA, Pedro: Concurrió en 1780 al concurso de la obra del Ayuntamiento de Miranda de Ebro, adjudicado a su tracista Aranguren y a Ochandátegui (**Salomón**)

E

ECEIZA, Domingo: Había trabajado hacia el 1576 en El Escorial y en diversos pueblos manchegos como Villarrobledo, Torre de Juan Abad. En 1580 se encargó de las obras de Legorreta. Junto con Santesteban y Domingo de Aristiburu dio la traza para continuar las obras de la iglesia de Tolosa, año 1581 (**Arrázola**, pp. 596-97)

ECEIZA, Juanes: También a éste se le atribuye haber trabajado en El Escorial. Asimismo, su participación en la obra de Legorreta, en la que hemos visto a Domingo de Eceiza (**Suquía**, p. 111)

ECEIZA, Juanes: En 1625 trabaja en la iglesia de Albiztur, con planos de Francisco Landa. El remate fue de 1.776 reales. No hizo bien la obra y acabó por ser derribado todo lo hecho por él, desde los cimientos. Sin embargo, sigue vinculado a esta iglesia, pues en 1638 echó las bóvedas de la misma (**Odriozola**, p. 28). Parece más joven que los otros Eceiza, a cuya dinastía pertenece, seguramente.

ECHABARRIA, Asensio: Es vecino de Logroño y trabaja en Labraza, donde restaura el templo parroquial, año de 1652 (**Cat. Vitoria** I, p. 64). Termina también la torre de Yécora (Alava), año de 1658 (**Ib.** p. 160)

ECHABARRIA, Juan: En 1764 construye la torre de Oreitia (Alava) (**López-Guereñu:** «Alava, Solar de Arte y Fe», p. 324). En el año 1768 es vecino de Betoño; en esta fecha construye la torre de Erenchun, alava, y algo más tarde, en 1775, el pórtico nuevo de la iglesia (**Ib.**, p. 150). Por el estilo de sus obras, este cantero se halla ya al borde del neoclasicismo.

ECHABARRIA, León: (Ver Martín SARACIBAR, en Vitoriano, Alava)

ECHABARRIA, Pedro: Hace entre 1681-83 algunos reparos en el templo de Yurre (**Cat. Vitoria** IV, p. 619)

ECHEADENAGUSIA, Juan: (Ver Juan Mtz. de ECHEADENAGUSIA)

ECHABE, Andrés: Trabajaba en la iglesia de Membrillera en 1796 (**Membrillera**, p. 51)

ECHABE, Juan: Salió por fiador de Múxica, Garita y Aresmendi cuando se le adjudicaron las obras del muelle y cais del Arenal de Bilbao, año 1590 (**Labayru:** «Bizcaya» IV, p. 550)

ECHABE Y ZABALA, Juan: Se documenta su actividad en Aranjuez (**Llaguno** IV, p. 218)

ECHABURU, Domingo: (Vid. Juanes de VIDAURRETA)

ECHABURU, Pedro: Patriarca de una dinastía de canteros. Fueron hijos suyos los canteros Pedro de Echaburu y Diego de Vergara (vid. éstos). Murió en 1550 y había obrado en el convento de Santiago, en Pamplona (**Llordén**, pp. 16-17) en 1610. Había examinado en la ciudad navarra unas obras que se hacían en el cuartel de San

Lorenzo. Le acompaña Juan de Huarte (**Idoate:** «Las fortificaciones», p. 63). Entre 1530-37 sucontrata a Miguel de Amasa en Asiaín (**Asiaín,** p. 190)

ECHABURU, Pedro: Hijo del anterior. En 1549 se encargó de las obras de la iglesia de Santa María de Tolosa (**Arrázola,** p. 597)

ECHAIZ, Francisco: Hace en 1715 el coro de la iglesia de Lagrán. Le acompaña Juan García (**Cat. Vitoria** II, p. 281). Tasó lo que Antón Urrestarazu había hecho en la iglesia de Alsasua (**Alsasua,** 17).

ECHALECU, José Antonio: Hace en 1789 algunas reparaciones en la iglesia de Foronda (**Cat. Vitoria** IV, p. 384)

ECHANIZ, Francisco: Es cantero barroco de Albiztur. A él se debe la torre de San Pedro de Vitoria (**Cat. Vitoria** III, p. 156). La obró en 1708. Echániz puede ser el Echaiz de Lagrán.

ECHANIZ, Lope: Se compromete en 1505 a levantar la torre de Berástegui (Guipúzcoa) que, en efecto, alza en esa fecha (**Arrázola,** p. 597)

ECHANIZ, Martín: En 1595 se comprometió con Mendraca a labrar la sacristía de Santa Ana de Durango, según traza de Maese Miguel de Bolíbar (**Labayru:** «Bizcaya», IV, p. 581)

ECHANOVE, Antonio: En 1787 proyecta el camino de Urquiola (**Fullaondo,** 109)

ECHANOVE, Francisco: Con un «Mañari», que debía ser paisano suyo, pues la dinastía de los Echanove es de Mañaria (Vizcaya), trabaja en el zócalo de jaspe del retablo del Monasterio de Vidaurreta, 1753. Reconoció la torre de Luco, 1769; la habían hecho Antonio Landa, José Unamunzaga y Ventura Zubía. En 1776 ordena rebajar la torre de San Prudencia, en Armentia. Se dice vecino de Mañaria (**Cat. Vitoria** IV, p. 114). Debió ser familiar de Antonio Echanove. Se ocupó también en el camino Bilbao - Vitoria (**Fullaondo,** 109). En 1788 reconoció el Ayuntamiento de Miranda de Ebro, terminado por Urízar (**Salomón**)

ECHANOVE, Maestro: Puede ser el mismo que el anterior el arquitecto que, en 1779, obra en Santa María de Laguardia (**Cat. Vitoria** I, p. 91)

ECHARRI, Juan: En 1596 hace Juan de Echarri un contrato sobre la construcción del Convento de PP. Carmelitas, en Corella. Se acompaña de varios canteros más (**Arrese**, p. 301). Este cantero, de origen navarro, vivía en Alfaro, desde donde acude a Corella en 1580 a la subasta del Ayuntamiento de la población, que se lleva Domingo de Peñarreta (**Arrese,** p. 304). En 1595 se le documenta una casa para el alcalde corellano Miguel Muro y Luna (**Arrese,** p. 304).

ECHEVARRIA, Martín: Cantero de Lezama (Vizcaya). Pleitea contra el maestro cantero montañés Domingo de Agüero sobre la paga de 500 rs. de vellón, año 1656 (**Correg. Bilbao,** leg. 440, núm. 6).

ECHEBARRIA, Antonio: Pleiteó de Chancillería, 1691, por obras en San Agustín, de Bilbao, «hacia la parte del Campo de Volantín» (**Chanc. Vall.,** leg. 409; 8. Sala de Vizcaya). En 1703 tiene otro pleito en Bilbao (**A. P. N. Bilbao-Asturiazaga**)

ECHEBARRIA, Esteban: Pertenece a una larga familia de canteros guipuzcoanos afincados en la Ribera de Navarra, donde trabajan dentro de la estética barroca, en la segunda mitad del siglo XVII. Es hijo de Martín de Echebarría. Había nacido en Olaberría, Guipúzcoa, desde donde llega al sur de Navarra. En 1639 participa en la subasta del chapitel de Andosilla. Diez años después lo encontramos en Corella, donde hace la capilla de San Sebastián, luego de Nuestra Señora del Camino, en la parroquia de San Miguel (**Arrese,** pp. 15 y 90). En 1650 hace la mesa del altar para el retablo de San Roque, en El Rosario de Corella (**Arrese,** p. 274). En 1656 el cabildo de El Rosario de Corella no queda satisfecho de lo que Echebarría obra allí y llaman a otros maestros (**Arrese,** 1663 el granero del Vínculo, de Corella. En 1664 aparece en algunos trabajos en El Rosario, de Corella. **Arrese, pp.** 104-72). Su actividad sigue en 1671, en que informa sobre unas obras en San Juan, una ermita de Corella. Su última actividad que conocemos es la construcción provisional primeramente, y definitiva después, de la ermita de Araceli, en Corella.

ECHEBARRIA BARRIOLA, Esteban: Con Domingo de Osobiaga cimenta en 1643 la nueva iglesia de San Miguel de Corella (**Arrese,** p. 65). En ese mismo año se les encarga a ambos otras obras que dos años después se les liquida (**Ib.** p. 66). Pertenece a los Echebarría corellanos, donde se repiten los nombres.

ECHEBARRIA LORENTE, Esteban: En 1674 hace una comprobación urgente sobre el estado de la iglesia de El Rosario (**Arrese,** p. 182). En 1667 se presenta a una subasta de los retablos colaterales de la ermita del Villar de Corella (**Ib.**, p. 287)

ECHEBARRIA, José: En 1754 trabaja en la torre de Berango (**Fullaondo,** 109)

ECHEBARRIA, Martín: Es el patriarca de los Echebarría de Corella. Llega desde Olaberría (Guipúzcoa). Su primera actividad es (año 1637) la ermita de la Virgen del Villar, de Corella. Al año siguiente hace el campanario de la misma (**Arrese,** pp. 272 y 273)

ECHEBARRIA, Sebastián: Es cantero de la cuadrilla de vizcainos que en 1610-11 trabajaron en la basílica de Atocha, en Madrid (Vid. Francisco de MENDIZABAL)

ECHEGARAY, Juan: Vivía en Uncastillo en 1576 (**Cinco Villas,** p. 373)

ECHEGUREN, Sebastián: Cantero ayalés. Pleitea en 1782 con Yandiola y Velasco sobre obra que hicieron en San Francisco de Galdames (**P. N. Valmaseda**)

ECHENAGUSIA, Domingo: En 1522 contrata las paredes de la iglesia de San Esteban, de Arrona (**Arrázola,** p. 597)

ECHENAGUSIA, Juan: Es uno de los canteros que trabajan en el Monasterio de Leyre, año 1611. Se dice maestro cantero (**R. de Oyaga:** «Leyre», p. 337)

ECHENAGUSIA, Pedro: (Ver San Juan de ZUMETA)

ECHEVARRIA, Asensio: Documentado en Murillo de Río Leza (**Murillo,** 9 y 18)

ECHEVARRIA, Lázaro: Entre 1590-95 obra con Juan Pérez de Gaviria y Domingo de Lierma en las celdas del convento de Santo Domingo de Pamplona (**Salvador Conde,** p. 513)

ECHEVARRIA, Juan Agustín: Es cantero de Zumárraga ya bastante inclinado hacia el neoclasicismo, como manifiesta la torre de Alegría de Alava, obra suya de 1789 (**López de Guereñu:** «Alava, Solar de Arte y de Fe», p. 186). También hizo el remate de la iglesia de San Pedro de Treviño, año 1790, y una pila bautismal en Cucho, año 1788 (**Cat. Vitoria** II, pp. 220 y 87). Intervino también en la de Oreitia (**Torres Olaguibelescas,** 363)

ECHEVARRIA, Juan: Maestro de hacer edificios en Viana (**Labeaga,** 126)

ECHEVARRIA, Juan Bautista: Cantero en la torre de Arrate, 1640, sobre informes de José Zuaznabar (**Eibar,** p. 161)

ECHEVARRIA, Javier Ignacio: Discípulo de los Ibero. Trabaja en Loyola. Comenzó en 1783 el Ayuntamiento de Miranda de Ebro por cesión de Aranguren, pero por hacer poca obra fue sustituido por Urízar en 1785 (**Salomán**). Hizo algunas obras en la parroquial de San Sebastián, de Azpeitia (**Schubert,** p. 308)

ECHEVERRIA, Andrés: Vecino de Lodosa (Navarra). Con Blas García hizo nuevo diseño y dirigió las obras de la cabecera de San Andrés de Calahorra, año 1753. Se trataba de levantar la obra desde el piso (**Lecuona:** «La parroquia», p. 226)

ECHEVARRIA, Javier: Era maestro de obras reconocido en Guipúzcoa a mediados del siglo XVIII (**Garmendia,** p. 131)

ECHEVERRIA, Joseph: (Vid. Juan CINCUNEGUI)

ECHEVERRIA, Juan: Cantero de Albiztur (vid Juan PEREZ DE LOPETEGUI)

ECHEVERRIA, Miguel: (Ver Domingo de ELBERDIN, con quien trabaja en Tirapu (Navarra)

ECHOQUI, Martín: Cantero en la basílica de Atocha, en Madrid, años 1610-11 (ver Francisco de MENDIZABAL)

EGAÑA, Gracián: En 1581 se comprometió a levantar la torre de Aizarna (**Arrázola,** p. 597). Más tarde trabaja en el coro de Cestona, año 1582, y hacia el 1594 en la portada de la misma iglesia. En 1588 y en 1593 se le documentan trabajos en un puente en Iraeta (Guipúzcoa) (**Erenchun:** «Aizarna», p. 87)

EGOAGUIRRE, Juan: Sacerdote que dirige obras en Lima entre 1667-1721. Funda una cofradía de albañiles (**M. de Lozoya:** «Artífices», p. 18)

EGUIGUREN, Diego: En 1617 se conoce su actividad en la iglesia de San Andrés de Eibar (**Llaguno** III, p. 112)

EGUINOA, Pedro: Es autor de la portada de la parroquial de Ilárraza (**López de Guereñu:** «Alava, Solar de Arte y de Fe», p. 258)

EGUIRIBAR, Luis: En 1609 empedraba el santuario de Urquiola (**A. P. Abadiano**)

EGUIZABAL, Domingo: Es este uno de los canteros de la cuadrilla que en 1539 interviene en Santa Ana de Durango. Es natural de Ibárruri (**Sesmero,** p. 171). No lo cita sin embargo Labayru. Puede ser un error entre Domingo y Juan.

EGUIZABAL, Domingo: Un cantero Domingo de Guizábal (sic.), vizcaino, otorga carta de pago a seis de enero de 1564, en nombre de su mujer y su suegra, a cuenta de la obra de San Juan de Albacete. Un pariente se llamaba Martín de Gazaga (**Mateos y Sotos,** p. 84)

EGUIZABAL, Juan: Desconocemos la relación que pueda tener con el siguiente Juan Eguizábal; ambos son contemporáneos.

EGUIZABAL, Juan: Vecino de Herce (Logroño), en 1559, fecha en que contrata la confección de la presa de un molino en Ocón. Se firma Areçábal, a veces (**Moya** II, 144)

EGUIZABAL, Maestro: Un maestro Eguizábal o Eguiazábal trabaja en 1599 en la iglesia de S. Juan de Cortes (**Cat. Navarra,** 155)

EGUREN, Asensio: Hace en 1732 el aguamanil de la sacristía de Bernedo, Alava **Cat. Vitoria** II, p. 267)

EGUSQUIZA, Martín: Está documentado en la cárcel de Corte madrileña en 1637 - 40. Se le llama también Eguizquiza.

EIZAGA, Pedro: Sacador de piedra. Pleito de Chancillería sobre canteras que usaba en Zaldúa (**Chanc. Valladolid,** leg. 89; 1)

EIZAGUIRRE, Román: En 1682 se encarga de seguir la obra de Santa María de Tolosa (**Arrázola,** p. 597)

EIZMENDI, Domingo: De Urrestilla. En 1628 concursa sin éxito a la construcción de la Iglesia de Urrestilla, que él quería hacer en 14 años (**Lasa,** p. 49). También acude, año 1626, al remate de la iglesia de Beizama con otros muchos canteros: Juan Echeverría, Santiago Ayerza, Esteban Ugarte, Juan Pérez de Lopetegui, que se lleva la obra (**Ib.,** p. 144)

ELBERDIN, Domingo: En 1617 se le tasan obras en Tirapu de Valdizarbe (Navarra). Con él van Miguel Echeverría y Juan Zabalo (**Biurrun,** p. 408)

ELCANO, Sancho: En 1571 estuvo en Briviesca tasando alguna obra en Santa Clara (**Sanz García,** p. 144)

ELEJALDE, Ignacio: Autor en 1745 de la torre de Bernedo, según planos de Juan Bautista de Arbaiza (**López de Guereñu:** «Alava, Solar...», p. 107). En 1740 trabajó en la iglesia de Baños de Ebro (**Cat. Vitoria** I, p. 31). Trabaja también en la ermita de San Juan de Briones, 1737 - 48 (**Logroño** I, p. 219)

ELEJALDE o ELEXALDE, Ignacio: De Salinas de Léniz; remata la espadaña de Dorleta, en su pueblo natal, con Juan de Elexalde. Es posible que se confunda con el anterior (**Bergareche,** p. 103)

ELEJALDE o ELEXALDE, Joaquín: Como algunos de los de su apellido, posiblemente sus familiares, quizá hermanos, pues procede de Salinas de Léniz, trabaja en torres del Condado de Treviño, en este caso en la de Albaina, año 1761 (**Cat. Vitoria** II, p. 42)

ELEJALDE, José: En 1769 levanta la torre de Arrieta, en Treviño, haciendo además varias obras más de importancia, capillas, sacristía y pórtico (**López de Guereñu:** «Alava, Solar...», p. 467). En 1764 hace la iglesia y coro de San Martín Galvarín (**Cat. Vitoria** II, p. 184), en 1770 la torre de Payueta, en 1774 trabaja en la de Treviño y en 1774 también en el coro de Grandíval (**Cat. Vitoria** II, pp. 159, 215 y 107). Debió morir en 1575, pues en esa fecha cobra ya su esposa por la torre de Arrieta que había levantado. Aunque se mueve en el mismo ámbito que los Elejalde de Salinas de Léniz, no es seguro que sea pariente. Por de pronto, el lugar de su naturaleza es Axpe. Hijo suyo es un cantero de sus mismos nombre y apellido (vid. siguiente)

ELEJALDE, José: Hijo del anterior. Hace en 1779 la sacristía de Urarte (**Cat. Vitoria** II, pp. 222 y 225)

ELEJALDE, Juan: Reconoce en 1688 la reconstrucción que se estaba haciendo en la parroquial de Zurbano (Alava). En 1705 hace el mensulón que sostiene el púlpito de Junguitu, Alava (**Cat. Vitoria** IV, pp. 634 y 468)

ELEJALDE o ELEXALDE, Juan: (Vid. Ignacio de ELEXALDE, con quien levanta en Salinas de Léniz la espadaña de Dorleta.

ELEJALDE, Martín: Capilla sur en Cellorigo, 1714 (**Logroño** I, p. 309)

ELEJALDE, Pedro: En 1698 realiza la torre de Sajazarra. Era vecino de Salinas de Léniz (**A. P. Sajazarra**)

ELGARRESTA, Diego: Cantero de Zumárraga. Se le deben a él las bóvedas de la iglesia de Cerio, Alava (**Cat. Vitoria** IV, p. 318). Obra allí en 1558.

ELGARRESTA, Pedro: En octubre de 1581 el Ayuntamiento de Vitoria examinaba unos planos de Elgarresta para hacer unas aulas en el Hospital de Santa María, llevar en el de Santiago unos aposentos destinados a los pobres, hasta entonces refugiados en Santa María (**Núñez de Cepeda,** p. 29)

ELGOIBAR, Juan: Es un piedrapiquero que firma en Zaragoza una capitulación, año 1525 (**Abizanda** II, p. 33)

ELGORRIAGA, Juan: (Vid. Juan de ELORRIAGA)

ELGUEZABAL, Juan: (Ver José VILLAR MALLAGOITIA, a quien fía en Begoña). También toma con él la cantera (**A. P. N. Bilbao:** «Ibarrola»)

ELIZALDE, Juan: Hace en 1687 la pila de agua bendita de Ilárraza (**Cat. Vitoria** IV, p. 458)

ELIZALDE, Martín: También dicho Martín Liçalde o Liçarde. Trabaja en 1596 en la cimentación del Convento de los PP. Carmelitas de Corella (**Arrese,** pp. 301-303). En 1598 construye una casa fuerte para don García de Falces, en el propio Corella (**Ib.,** p. 85). Estaba casado en Cascante con una hija del escultor romanista Domingo de Vidarte (**Ib.,** p. 303)

ELIZARRE, Maestro: (Ver San Juan de ZUMETA)

ELIZPURU, Miguel: En 1549 ya cobraba por la iglesia de Alzaga, y lo sigue haciendo hasta 1579 (**Suquía,** p. 93)

ELORDUI, Domingo: Aprendió el arte de la cantería con el maestro Pascual de Iturriza, de 1541 a 1544, en Placencia de las Armas, Guipúzcoa (**Arrázola,** p. 597)

ELORIAGA, Bartolomé: Así escribe su apellido un cantero vizcaino que en 1593 levanta, en unión de otro vasco, Andrés Astián, la iglesia de Alcázar de San Juan (Ciudad Real), que había trazado Herrera (**Llaguno II,** p. 137). Se le denomina maestro mayor de Uclés. Visita en 1587 la obra de la iglesia de El Espinar (Segovia). Su actividad en Segovia continúúa en unas capillas, ocho, de la catedral (**Llaguno** III, p. 74). Este debe ser el Elorriaga, Bartolomé, que lleva el campanario de San Juan de los Reyes, Toledo, año 1592 (**García Rey:** «Monegro», p. 327) De nuevo es Monegro el tracista.

ELORIAGA, Mateo: Este, del que desconocemos parentesco con el anterior y de quien es contemporáneo, trabaja sobre todo en Valladolid. En 1579 se halla al frente de las obras de las Huelgas Reales, de esa ciudad castellama (**Martí y Monsó,** p. 395). Le acompaña en el remate Juan de Nates (**Ib.**) y lo toman en 10.400 ducados). Años más tarde, en 1587, se halla en un destajo de El Escorial (**Llaguno III,** p. 74)

ELORMENDIA, Martín: (Vid. San Juan de ZUMETA)

ELORRIAGA, Domingo: Es de Forua (Vizcaya). Se conoce de él que da en 1579 una información sobre una reclamación que el cantero Martín de Répide hacía sobre las Casas Consistoriales y cárcel de Medina del Campo (**Villalpando y Vera,** p. 85)

ELORRIAGA, Francisco: Acusación apelada a Chancillería de destrozar la fuente de Argales, 1618 (**Chanc. Vall.,** leg. 1.350; 5)

ELORRIAGA, Francisco: Renovó la torre de Mundaca, destruida en 1666; hizo otros arreglos en la iglesia, cobrando por ello 2.400 reales y un doblón de a ocho

(**Labayru:** «Vizcaya» V, p. 248). En 1663, con Unzaque y Ortiz de Molina tenía pleito por la Merced de Abando (**Correg. Bilbao,** L 644; 21)

ELORRIAGA, Juan: En 1571 reside en Santo Domingo de la Calzada. Vecino de Hernani. En 1573, en compañía de Juan de Baquelúa, tiene una obra en Grañón. Desde antes de esa fecha trabaja con éste en la torre de Baños de Río Tobía. En 1579 se le adjudica la obra del Convento de Santa María la Real, de Nájera, por traza de Matías de Castañeda. El cede la mitad a Martín Pérez de Solarte, pero el abad, en 1580, no lo acepta. En 1581 el abad trata de quitarle esa obra porque estaba enfermo. En los documentos de estos años suele aparecer como Elgorriaga. Para esa fecha había tasado la obra de la iglesia de Camprovín. Hasta 1583 se ocupa en la torre de Zarratón. De 1577 a 1583 realiza la torre de la catedral vieja de Vitoria. En 1582 comienza la torre de San Miguel de Vitoria, teniendo en 1583 como aparejador a Miguel de Garaizábal, vecino de Nalda. En 1577 contrata con el concejo de Logroño la ermita de San Juan del Campillo, terminada para 1583. Muerto para 1584 sin acabar lo de Nájera, el tutor de su hija, Magdalena de Elgorriaga, cede la obra a Juan de Aróstegui y Francisco de Odriozola (**Moya** I, p. 94)

ELGORRIAGA, Juan A.: (Ver Francisco GALARDI)

ELORRIAGA, Juan: En 1547 postó por las ventanas del claustro de la iglesia parroquial de Deva (**Arrázola,** p. 597)

ELORRIAGA, Pascual: (Ver Juan APOITA, en Bolíbar)

ELORRIETA, Juan: (Ver Agustín Orruño)

ELORRIO, Agustín: En 1531 trabaja con una cuadrilla de vizcainos en la cantería de la iglesia de Utiel (Valencia) (**Llaguno,** p. 157)

ELORRIO, Pedro: Es recibido por Diego de Riaño como aprendiz, durante dos años, en Sevilla (**Hernández Díaz,** p. 10). Era en 1534.

ELORZA, Antonio: Vecino de Araoz. Hace en 1756 la torre de Izarza (**López de Guereñu:** «Alava, Solar...», p. 336)

ELORZA, Martín: Se le documenta en Santo Domingo de la Calzada, en 1558 (**Merino,** p. 66)

ELOSU, Pedro: Cantero de Vitoria, donde trabaja en 1560 en la capilla mayor de San Miguel de Vitoria (**Cat. Vitoria** III, p. 197) y en el claustro de San Francisco de Vitoria (**Cat. Vitoria** III, p. 315). En 1574 contrata y levanta la torre de Villafranca de Alava (**Cat. Vitoria** IV, p. 612) y después, hacia 1582, el templo de Aríñez (**Ib.,** p. 237). En 1566 tasa, de parte de Ramiro de Ocáriz, el claustro de Barría, que había hecho (**Barría,** p. 576)

ELZABURU, Pedro: Está documentado en la iglesia de Asiaín, a comienzos del siglo XVI (**Biurrun,** p. 428)

EMASABEL, Domingo: Procede de Marquina (Vizcaya). Está activo en Alava y en la Rioja. Domingo tiene actividad en Elciego, años de 1553-64 (**Cat. Vitoria** I, p. 47), y más tarde en Bernedo, año 1559 (**Ib.** II, pp. 266-67) y en Lagrán, años 1660-62 (**Ib.** p. 281). En la iglesia de este pueblo debió hacer la portada. A este cantero se debe en gran parte la obra de la parroquial de San Nicolás de Jubera (Logroño), 1543-63 (**Logroño** II, p. 239)

EMASABEL, Francisco: De 1586 a 1597 terminó las obras de la magnífica torre renacentista de Elvillar de Alava (vid. ASTEASU y Juan EMASABEL) (**Enciso:** «Beaugrant»,, p. 105)

EMASABEL, Juan: Aparte de las diferentes obras que realizó en la iglesia de Elvillar, desde 1565 (**Cat. Vitoria** I, pp. 57-61), trabajó en Elciego, a partir del año 1553 (**Ib.,** p. 47) y en la torre de la Catedral Vieja de Vitoria (**Cat. Vitoria** III, p. 102), desde 1557. En 1569 hace examen pericial de la capilla mayor de la catedral de Calahorra (**Lecuona:** «La catedral», p. 98). En 1563 siguió las obras de Oxirondo, en Vergara (**Arrázola,** p. 599)

EMPARAN, Sancho: En 1418 comenzó a edificar la iglesia de Santa María de Guernica (**Labayru:** «Bizcaya» III, p. 66)

ENAO, Juan: Intervenía en 1568 en la obra del estribo de la iglesia de Simancas (**Cat. Mon. Vall.** VI, p. 105)

ENCERABEGA o **LAINCERABEGA, Francisco:** Reconoce en 1697 la obra de Olaberría. Le acompaña Martín de Mendiola (**Alustiza,** p. 62)

ENCERABEGA, Lázaro: (Vid. LAINCERABEGA o LENICERA, Lázaro)

ENDAIZA, Martín: Con Allona y Labeaga se obliga en 1565 a construir la parroquia de San Miguel de Ereño, Vizcaya. Y en 1580, con los otros y con Guertaráin, se comprometía a acabarla en siete años, compromiso que no realizó (vid. ALLONA) (**Labayru:** «Bizcaya» IV, p. 465)

ENDENIÇA, Domingo: Labra piezas para la catedral de Granada en 1529 (**Siloe,** p. 86)

ENDERICA, Manuel: En 1622 hace el pedestal para el retablo mayor de Santa María de Laguardia. Entre 1626 - 31 hace las capillas de la iglesia de Páganos (**Cat. Vitoria** I, pp. 92 y 140)

EPELDE, Juan: Obra en el pórtico de Bernedo con Juan de Trueba, año 1743 (**Cat. Vitoria** II, p. 226)

EQUIZ, Hortuño: (Vid. AIQUIZ)

ERASO, Diego: Dirige las obras de la reforma de la iglesia de Mendigorría en el siglo XVI (**Biurrun,** p. 308)

ERASO, Juan Iñigo: Desde 1687 reconstruye los soportales de la Plaza de Armas de Lima, deteriorados en un terremoto (**M. de Lozoya:** «Artífices», 18, y **Bernales,** 187)

ERAUSI, Juan: Trabaja en la Lonja de Zaragoza con una cuadrilla de canteros vizcainos: Régil, Landerráin, Albistur, Segura, año 1541 (**Abizanda I,** p. 236)

ERAUSO, Juan: Es identificable con Joanes de Arausia, cantero vinculado a la ría de Bilbao (vid. ARAUSIA)

ERAUSQUIN, Francisco: Con Pedro de Aguirre hace entre 1683-92 la iglesia de la Encarnación de Corella, hoy Museo Arrese de aquella población (vid. Pedro de AGUIRRE). Será el Francisco Yrausquin (véase) que emigra a Panamá.

ERCILLA, Juan: (Ver Hernando LANESTOSA en Astudillo y Lantadilla)

ERLOIZA, Juan: Juan de Erloiza o Erdocia, traza la última reedificación de Santa Ana de Durango, año 1723 (**Labayru:** «Bizcaya» VI, p. 125)

ERNIALDE, Martín: Este piedrapiquero vasco, vecino de la ciudad de Zaragoza, se compromete con Martín de Tudela, obrero de villa, a hacer unos pilares de piedra para el dormitorio de Santa Inés (**Abizanda** II, p. 381)

ERRETA, Juan: Trabajó en las obras de la capilla de la Piedad y del claustro de San Miguel de Oñate, años 1526 - 32 (**Arrázola,** p. 598)

ERRESTABURU, Domingo: En 1564 empieza las obras de la iglesia de Segura. En 1580 da trazas para el campanario de la iglesia de Segura (**Arrázola,** p. 597)

ESCARIZ, Jacinto: Vecino de Toro, documentado en Vez de Marbán, 1775 - 87 (**Toro,** 337, 403) en Benaforces, 1789, en Villabarba, misma fecha, y en Gallegos de Hornija (**C. M. Vall.** IX)

ESCARZA, Juan: Comenzó en el siglo XVI las obras de la iglesia de Melgar de Fernamental (**López Mata:** «Tierras de Castilla», p. 243). En 1570 fue juez árbitro en un asunto de medianería de muros en el Huerto del Rey, Burgos (**Ibáñez,** p. 313)

ESCARZA, Pedro: Trabajó en la iglesia de Melgar (vid. anterior). Les acompaña Pedro de la Torre Bueras.

ESCARZA, Miguel: Estuvo presente en 1624, cuando se remataron los reparos de la ermita de Santiago, en Clavijo. Viajó desde Logroño, de donde era vecino, a Arnedillo a estudiar la traza que Sarasola había dado para el palacio del Obispo, en aquella población. Vio la obra e hizo algunas advertencias y cobró 80 reales. Reparó el palacio del Obispo en Logroño por 1.109'5 reales (**Goicoechea,** p. 421). Acudió al remate de la capilla del Cristo, en la Redonda de Logroño (**Ramírez y Sainz,** pp. 40 y 41)

ESCARZA, Tomás: Cantero en Valmaseda, 1690 (**Gómez Prieto**)

ESCORZA, Diego: Es un arquitecto agustino activo en Perú, donde quizá se le deba San Agustín de Pichincha (**Marco Dorta,** p. 247)

ESPARZA, Gil: Piedrapiquero en Sos, en 1558, 1561 y 1566 (**Cinco Villas,** p. 373)

ESQUIBEL, Francisco: (Vid. Juan de IÇAR)

ESQUIVEL, Juan: Es cantero de la catedral de Sevilla en 1560 (**Hernández Díaz,** p. 8)

ESQUIVEL, Juan: Tuvo algunas dificultades con Domingo Albítiz, canteros vizcainos ambos y avecindados en Burgos (vid. Domingo ALBITIZ). El 14 de marzo de 1594 se mancomunaron Esquivel y Martín de Orúe para protestar de que habiendo sido nombrados maestros canteros de la iglesia catedral desde hacía tres años, sin embargo no se había contado con ellos, sino con Albítiz (**Martínez y Sanz,** p. 195). A pesar de ello, fue fiador de Albítiz en el asunto de la sillería del coro de la catedral de Santo Domingo de la Calzada, año 1598 (**Martí y Monsó,** 586). Formó parte de la cuadrilla de Martín Bérriz en Hontoria de la Cantera (**Arte Burgalés,** 177)

ESQUIVEL, Maestro: Es técnico en Geodesia y Nivelación en las obras de El Escorial (**Portabales,** p. 115)

ESTABURU, Pedro: Realizó la torre de la iglesia de Salvatierra de Escá, en el siglo XVII (**Abbad:** «Catálogo», p. 698)

ESTALA, Domingo: En 1564 construyó con Alzolaraz la puerta de tierra de la fortaleza de San Sebastián (**Llaguno** II, p. 92). En 1532 - 57 se ocupó en las obras de la iglesia de Berástegui. Hacia 1550 examinó la capilla de Joan de Elduayen, en San Juan Bautista de Hernani. Hacia 1560 trabajaba en la iglesia de Irún (**Arrázola,** 598)

ESTANGA, Juan: En 1713 trabajaba en la capilla de Santa Ana, en la catedral de Tudela. Va con él Juan Lazcano (**Navarra:-Arte**)

ESTENAGA, José: En 1713 hace el guardavoz del púlpito de la iglesia de Santa Cruz de Campezo (**Cat. Vitoria** II, p. 323)

ESTIBURU, Pedro: En 1552 trabajaba la capilla mayor de Santa Marina de Oxirondo, en Vergara. En esa fecha visitó su obra el cantero Pedro de Lizarazu. Luego la obra pasó a otros canteros. Sus herederos se contentaban en 1610 con 2.000 ducados si éstos eran pagados «de ver». No fue él el primer maestro de la obra, sino Leturiondo (**Llaguno** II, p. 19)

ESTURO, Juan Antonio: Vecino de Larrabezúa. En 1790 pleitea por una obra que había hecho en Echano (**Correg. Bilbao,** leg. 969, núm. 22)

ESTURO, Martín: Este será el nombre correcto del Martín Asturo que trabajaba a mediados del siglo XVII en Murillo de Río Leza (**Murillo,** p. 9)

EULALDE, Juan: Hacia 1560 trabajaba en la iglesia de Berástegui, sucediendo a Estala (**Arrázola,** p. 598)

EYZAGUIRRE, Martín: (Vid. San Juan de ZUMETA)

EYZMENDI, Alonso: De Asteasu. Puja en 1706 a la obra de la iglesia de Amézqueta, que se lleva su vecino Beroiz. Los Beroiz asociaron luego a la obra al cantero Eyzaguirre (**Elejalde:** «Amézqueta», p. 50)

EZCARRAGA, Agustín: Así, con esta grafía documenta Cantera a Agustín Azcárraga (véase), en las trazas que proporcionara para el Ayuntamiento de Labastida (**Cat. Vitoria** I, p. 194)

EZCARROZ, Juan: (Ver Martín GOYTIA en Cintruénigo, 1587)

EZCURRA, Felipe: Hacia 1685 presta trazas para que José de Ibarra repare el santuario de Dorleta (**Bergareche,** p. 164). Este será el cantero Felipe de Escurra que hasta 1685 trabaja con Martín de Balanzategui en las Clarisas de Salvatierra (**Larrínaga,** p. 397).

EZCURRA, Ignacio: Trabaja en la Vega de Haro, 1703 (**Logroño** II, p. 191)

EZPELETA, Antonio: (Ver Francisco de GURREA)

EZPELETA, Juan: Cantero vasco asentado en Teruel. En 1627 hace la Casa Consistorial de Albarracín y antes había hecho la capilla de las ánimas de la catedral de esta población (**Sebastián:** «Albarracín», pp. 49 y 69)

EZPELETA, Juan: Testó en 1544 en Cinco Villas (**Cinco Villas,** p. 373)

EZQUERRA, Francisco: Vecino de Sajazarra (Logroño). En 1628 remata la escalera del campanario y adereza una pila allí, en la parroquia. En 1671 obra alguna cosa en la ermita de San Vítores (**Merino,** p. 59)

EZQUERRA, Joseph: Vecino de Tudela, en 1703 examinó a Juan Martínez y Juan de San Juan la obra de San Andrés de Calahorra (**Lecuona:** «La parroquia», p. 224). En 1710 informó sobre la ruina que causaron el Queiles y Mediavilla en Tudela (**Fuentes:** «Municipal», p. 928). En 1700 se le contrata para la obra de ladrillo de San Fermín de Pamplona (**Molíns,** p. 39)

EZQUERRA, Juan Joseph: Si no es el mismo anterior, es al menos un pariente próximo. Es también de Tudela. En 1698 se le reclama para un informe sobre la ampliación de San Miguel de Corella (**Arrese,** p. 70)

EZQUERRA, Marco: Trabaja en el tejado de Tirgo, en 1670 (**Merino,** p. 59)

EZQUERRA, Pedro: Aparejador de la obra de la catedral de Plasencia, activo en Ciudad Rodrigo en 1548 (**Sendín,** p. 79). Es posible que, aunque oriundo de Vascongadas, tenga naturaleza montañesa.

EZQUIOGA, Miguel: Vecino de Ezquioga, en Guipúzcoa, de donde toma apellido, que quizá sea en realidad el de Ibargüen o Ibarguren. Contrata en 1521 la iglesia de Briones, en que trabaja hasta 1536, realizando los tres tramos delanteros. Criado suyo era Martín de Ibargüen. Quizá intervino en las iglesias de San Vicente de la Sonsierra y de Abalos (**Moya** I, p. 95)

EZTALA, Juanes: (Ver Juanes VIDAURRETA)

F

FULLA, Martín: (Vid. Ibáñez de ZALVIDEA, con quien trabaja en la ría de Bilbao)

G

GABARRONDO, Pedro: Gabarrondo, con los maestros Pedro Berjés y Diego Romero, acaban la iglesia del Hospital de Tudela, antes de 1591 (**Fuentes:** «Eclesiástico Tudela», p. 414)

GABIRONDO, Martín: Veedor de las obras de la cárcel de Logroño en 1729 (**Merino,** p. 60). Se ocupó en otras obras de la ciudad: conducción de aguas, reparación de puentes, arco de las Zurrerías, etc. (**Goicoechea,** p. 426). En 1769 acudió a las subastas de diversas obras del Concejo de Viana. Con él pujaron, entre otros, Francisco Segurola, Juan Salsamendi, Domingo Ugalde, Pedro Iturzaeta, Juan Soloa, Bartolomé Marieta, Miguel Chavarría (**Labeaga,** p. 111)

GAINZA, Domingo: Remató en 1578 la obra de los ventanales del claustro de Deva (**Arrázola,** p. 598)

GAINZA, Juan: Es sobrino de Martín de Gainza e hijo del hermano de éste, Miguel. Se le dice aparejador en la documentación. Sabemos que su madre se llamaba Juana Medina y que heredó de un cantero llamado Lorenzo del Bao, fallecido al año de 1567. Vivía Juan en la colación de Santa María de Sevilla, como toda la familia (**Hernández Díaz,** p. 8)

GAINZA, Martín: Es el más afamado de los canteros de su familia y apellido, que trabajaron en Andalucía en pleno Renacimiento. Sus hermanos Miguel y Juan, que fueron oficiales suyos, no debieron nunca lograr su grado profesional. Puede considerarse a Gaínza el complemento de la personalidad del afamado maestro Diego de Riaño, de quien fue aparejador y a quien sustituyó en algunas obras. Su obra más importante es la capilla mayor de la catedral de Sevilla, que contrata en 1541 pero no comienza hasta diez años después por sus muchas ocupaciones, que veremos. La traza debe ser la suya, elegida entre las que se presentaron. Toma la obra definitivamente el 24 de abril de 1551 y por 21.800 ducados (**Gestoso,** pp. 78 y 79). Las otras obras que le ocupaban en Sevilla eran, por ejemplo, la del Hospital de las Cinco Llagas, vulgo, de la Sangre. Comenzaron los preparativos en 1539, acuden con sus plantas los más notables maestros de la Península: Villafranca, Luis de Vega, Francisco Rodríguez. Y las examinan Machuca, Hernán Ruiz, Gaspar de Vega, que eligen seguramente la de Martín Gaínza (**Gestoso,** pp. 143-44). Trabaja en ella Gaínza desde 1546 hasta su muerte. Algún tiempo después ocupa el cargo de maestro mayor de esta obra Hernán Ruiz. La capilla de los Cálices es también de Gaínza, sobre traza de su maestro desde 1530. La acabó el cantero vizcaino en 1537 (**Gestoso,** p. 107). Por estos mismos años dirigía también la Sala Capitular, que había planeado también el maestro montañés Riaño. Le sucedieron otros nota-

bles maestros del Renacimiento peninsular: Orea, Oliva (**Gestoso,** p. 109). Está vinculado Gaínza a otras obras sevillanas: las Casas Consistoriales que comenzó Riaño, y al Hospital de San Pablo, y a pequeñas obras o encargos civiles en medios burgueses. Se dice que falleció en 1555 (**Gestoso,** p. 78), pero debió ocurrir esto en 1557 y en Marchena (**Hernández Díaz,** p. 7). Conocemos de él que debió vivir en un cierto ambiente de bienestar económico, pues comercia con aceite, telas... Vive Gaínza en la colación de Santa María y suena su nombre en la documentación muy frecuentemente en fianzas de arriendo, en transacciones comerciales de aceite (70 arrobas de aceite había comprado en 1536 a Juan de Córdoba, siendo Gaínza vecino de Llanos), consignaciones desde Río de la Plata, contratas de carretadas de piedra desde Morón y desde Puerto de Santa María, poderes para cobrar deudas de vizcainos residentes en Nueva España, pleitos, etc. Todo da a conocer a un maestro muy influyente en el mundo artístico de Sevilla a mediados del siglo XVI. Respecto a su vida familiar, sabemos que estuvo casado dos veces, la primera con Leonor Rodríguez y la segunda con Isabel Núñez, a quien dejó heredera universal en Marchena, donde falleció el maestro. En la vida artística de Gaínza aparecen citados muchas veces criados y oficiales vascos, casi todos formados con el maestro Riaño, como él mismo: Abaasquita, Esquivel, Elorrio, Isasi, Arámburu, Veorostegui (**Hernández Díaz,** pp. 6-8). Una investigación última (**Falcón Márquez,** p. 51) conoce de su muerte a 6 de junio de 1556. Su actividad en la catedral de Sevilla tiene, según él, dos etapas claras: de 1529 a 1535, como aparejador y de 1535 al 1556 como maestro mayor (**Ib.**)

GAINZA, Martín: Sin relación aparente con los Gaínza de Sevilla, hace en 1554 la sacristía nueva de Urarte (**Cat. Vitoria** II, pp. 222-25). En 1565 se le acaba de pagar; 110 ducados es el finiquito. Debió obrar alguna cosa más que la propia sacristía. Le sustituye en esta fábrica el maestro Pedro de Basterra.

GAINZA, Miguel: Hermano de Martín y padre de Juan Gaínza. En la documentación aparece con menos asiduidad que su hermano, a quien ayudó como aparejador, pues con este nombre se le cita siempre. Se llamaba su esposa Juana Medina. Era difunto ya en 1568, 15 de enero. Su participación segura es la de aparejador en la catedral de Sevilla, donde desempeñaba este oficio en 1 de octubre de 1549. Hereda de un cantero, Juan Picardo, en esa fecha en que se le cita con tal título de «aparejador de las obras de cantería de la Santa Iglesia de Sevilla» (**Hernández Díaz,** p. 8). En 1560 Gaínza, con otros numerosos maestros, algunos vascos, otorgan poder general de causas a un procurador y a un licenciado. De un Julián Rodríguez recibió 750 ms. de tributo en 1551. Y un año antes del mismo Rodríguez y de otro Alonso Rodríguez, labradores, otros 1.500 mrs. de tributo, por compra. Le debieron ciertas cantidades los canteros Cristóbal Rodríguez, de Medina-Sidonia, y Juan Calona, maestro mayor de las obras de la parroquial de Aracena (**Hernández Díaz,** p. 8)

GALARDI, Juan: Este cantero es un vizcaino de Anzuola, fallecido en Segovia, en las obras del Alcázar posiblemente. Trabajaba allí con una nutrida cuadrilla de vascos; le sorprendió la muerte en 1581 (ver Juan de AIÇAGA)

GALARDI, Francisco: Dictamina, año 1765, sobre unas obras en el camino de Oriamendi, en Hernani. Le acompaña el maestro Juan Antonio Elgorriaga (**Arocena,** p. 73)

GALARZA, Martín: Trabaja en la iglesia de Amézqueta en 1639 (**Elejalde:** «Amézqueta», p. 48)

GALARZA, Miguel: Pariente del anterior, algo más joven. Hace la sacristía de Ugarte, Guipúzcoa, en 1674-75 (**Elejalde: Ib.,** p. 66)

GALARRETA, José: José y Juan Ruiz de Galarreta pujan en Viana en 1679 obras civiles (**Labeaga,** p. 111)

GALARRETA, Juan: (Ver anterior)

GALARRETA, Juan: Galarreta, dicho también Golarreta, era maestro en la iglesia de Casalarreina en 1536 (**Moya**)

GAMARRA, Antonio: (Vid. Fernando de GAMARRA, su hermano)

GAMARRA, Fernando: Cantero afincado en Sevilla, con otros de su apellido. Otorga poderes a varios canteros vizcainos, año 1545; a sus parientes Antonio y Miguel y a Juan de Aguirre, Juan de Urrechar (**Sancho Corbacho,** p. 33)

GAMARRA, Francisco: Restaura la bóveda de Antezana, Alava, en 1739 (**Cat. Vitoria** IV, p. 193)

GAMARRA, Miguel: (Vid. Antonio y Fernando de GAMARRA, de quienes es hermano)

GAMBOA, Domingo: De Apatamonasterio, Vizcaya. En 1573, con su hermano Juan, trabaja en unas escaleras para la parroquial de Alberite (**Ruiz - Navarro,** 52)

GAMBOA, Jerónimo: (Ver Juan de LEIZA)

GAMBOA, Juan: (Ver Domingo de GAMBOA)

GAMBOA, Juan: En 1551 se dice vecino de Arbulena, momento en el que entra como aprendiz de Pedro de Acha por dos años y medio (**Moya** II, 95)

GAMBOA, Pedro: Aparece como obrero mayor de la catedral de Segovia. En 1579 sale como fiador de Martín Ruiz de Chartudi, quien debió trabajar a las órdenes de Gamboa y llegó también al cargo de maestro mayor de dicha catedral (**Villalpando y Vera,** p. 142)

GAMBOA, Pedro: Tasa con Domingo de Lasarte la iglesia de San Muñoz, Salamanca, realizada por García de Saravia. En 1575 tasa la obra de Pedro de Lanestosa en la iglesia de Guijuelo (Salamanca). Le acompañan Pedro Escobar y Diego de Salcedo. Desde 1565 es maestro de la iglesia de Santa María de Ledesma (**Casaseca,** pp. 14, 32, 59). En esa fecha dice tener 50 años, con ocasión de un pleito sobre San Esteban de Salamanca, al que es citado (**Valdivielso,** p. 226)

GAMBOA, Pedro: Rigurosamente contemporáneo del anterior y ambos vecinos de Salamanca. Aparece siempre

vinculado a obras importantes que, en general, lleva Rodrigo Gil de Ontañón, de quien es aparejador (**Chueca,** p. 156)

GAMBOA, Pedro: La dinastía de los Gamboa perdura en Salamanca hasta el siglo XVIII y dedicados a la cantería, como sus antepasados del siglo XVI. Este Pedro oposita en 1726 a maestro mayor de la catedral de Salamanca (**A. Rodríguez de Ceballos:** «La plaza», p. 71). En 1702 y 1706 había colaborado con Joaquín de Churriguera en los retablos de las Clarisas y de Santa Cruz de Salamanca. Después fue a Madrid, luego volvió a Salamanca, donde fue aparejador del colegio de Calatrava, propuesto por Pedro de Ribera; allí obró desde 1729 al 1730, en que murió (**A. Rodríguez G. de Ceballos:** «Barroco», II)

GAMBOA, Pedro: Aparece este cantero como testigo en una compra de material por Pedro de Aguilera para la capilla del Cristo de la Redonda, de Logroño (**Ramírez y Sainz,** p. 43)

GAMECHO, Juan: Trabajó en 1549 en la iglesia de Pampliega, recibiendo 2.193 mrs. Al año siguiente trabajó durante 61 días (**Pampliega,** p. 600).

GANDIAGA, Domingo: Maestro cantero de Zornotza, casado con una hija de Pedro Aulestia. Aparece citado en una escritura sobre la iglesia de Cabrejas del Campo (Soria), que llevaba Pedro de Aulestia. Reside después, en 1584, en este pueblo soriano, lo que significa que es él quien lleva la obra del suegro (**Saltillo,** p. 31)

GARAGARZA, Nicolás: Maestro cantero, de Asteasu. Trabajó en la iglesia de Orio entre 1586-96 (**Arrázola,** p. 598). Además se le documenta tasando en 1607 el Ayuntamiento de Rentería (**Llaguno** III, p. 147).

GARAGORRI, Cipriano: Cantero en Valmaseda, 1755 (**Gómez Prieto**)

GARAGORRI, José: En 1752 reconoce con Cipriano Garagorri el camino de Orduña (**Fullaondo,** 101)

GARAICOECHEA, Juan: Trabaja en la iglesia de Lerín durante el siglo XVI. Le acompaña Juan de Orbara (**Biurrun,** p. 428)

GARAITA, Miguel: En 1636 trabaja en la iglesia de Getafe (**Getafe,** 215)

GARAIZABAL, Juan: Es miembro de una dinastía de canteros vizcainos que se afincan en la Rioja, pero que trabajan también en Vascongadas. La conforman como miembros: Martín, el padre, y los hijos Miguel y Juan, durante el siglo XVI, y algunos otros durante los primeros años del siglo XVII y en Vitoria. En 1573 - 84 prosigue las obras de la iglesia de Luezas, Logroño, con su padre y hermano (**Logroño** II, p. 330). Más tarde se le documenta en la capilla del lado norte de la iglesia de Lagunilla de Jubera, Logroño (**Ib.,** p. 253)

GARAIZABAL, Juan: Quizá sea pariente del anterior, pero está en la Rioja desde antes, desde 1539, en que contrata un puente en Albelda. En 1541 tasa una obra en Alberite. Es de Elorrio (**Moya** II, 62). En 1560 se encontraba encarcelado en Torrecilla de Cameros.

GARAIZABAL, Martín: Padre de Juan y Miguel, activos en Luezas.

GARAIZABAL, Martín: Se le documenta en 1622 en Vitoria. No es fácil identificarlo con el anterior (**Cat. Vitoria** III, p. 66). Deben proceder, sin embargo, ambos de un mismo tronco familiar.

GARAIZABAL, Miguel: (Vid. anteriores, con quienes trabaja). En 1598 se contrata con él y con Juan de Olate la obra del coro de la iglesia de Navarrete (**A. M. Navarrete,** leg. «Z», sin núm.). Antes, hacia 1595, estuvo trabajando en la iglesia de Moreda (Alava) (**Cat. Vitoria,** I, p. 120). En 1606 aproximadamente, Hernando de Loidi había comenzado, según trazas del P. Arámburu, el convento de Isasi, en Eibar. Se lo tasa Miguel de Garaizábal con Juan de Aróstegui, que estiman la obra en 1.678.382 mrs. El propio Garaizábal trabajó después en la obra (**Llaguno** III, p. 95). También lo hizo en la iglesia de San Andrés de Eibar, y entre 1603 - 17 (**Eibar,** p. 118). En 1617 examinó las obras de las dos iglesias de Vergara (**Arrázola,** p. 598). A él se deben también tres capillas de Begoña (**Mañaricúa,** p. 207)

GARAIZABAL, Miguel: Un Miguel de Garaizábal, que no es muy seguro pueda confundirse con el anterior, entonces muy joven y ocupado con su padre en Luezas, aparece como aparejador en la torre de San Miguel de Vitoria (**Cat. Vitoria** III, p. 213)

GARATECHEA, Martín: Cantero de Azpeitia. Acude en 1676 a Beizama a dar opinión sobre los posibles reparos que convenía hacer en la parroquial (**Lasa,** p. 148). A él se debe la terminación del campanario de Santa Ana de Oñate (**Larrínaga,** p. 421). En 1669, con Ansola, tiene pleito sobre San Agustín de Durango (**Correg. Bilbao,** leg 413; 14)

GARATEGUI, Pedro: En 3 de octubre de 1721 se remató en él la obra del alberque de Bilbao, en 10.100 rs., haciendo luego él mejoras por valor de 1.900 rs. En la construcción se le agregaron los maestros Joaquín de Olabarrieta y Martín de Villabaso (**Labayru:** «Bizcaya», VI, pp. 121-22)

GARAY, Francisco: Incumple contrato en Gordejuela (Santa Isabel, 1752) (**P. N. Valmaseda,** J. 18.237)

GARAY, Juan: En 1712 - 16 hace el pórtico de Echévarri - Urtupiña, y en 1717 los pedestales para dos retablos en la iglesia de Guevara, Alava (**Cat. Vitoria** IV, pp. 336 y 441)

GARAY, Juan: Intervino, 1511 - 12, en la Casa Consistorial de Sigüenza (**Federico:** «Sigüenza», p. 154)

GARAY, Juan: «Mestre de cases» de Barcelona y entallador, pues en 1509 entalla dos imágenes. Ese mismo año trata de la construcción de una capilla en los Franciscanos, con sepulcro y armas esculpidas, de los patrones (**Ráfols:** «Diccionario» I, p. 452)

GARAY, Fray Mariano: Se le atribuye la iglesia del siglo XVIII de Cayma, en Perú (**M. de Lozoya:** «Artífices», p. 18)

GARAY, Martín: Garay es cantero en Perú, relacionado con Francisco Ibarra (véase)

GARAY, Pedro: Es cantero en el convento de Uclés (**Azcárate:** «El convento», p. 178)

GARAYBURU, Domingo: Trabaja, 1722, las bóvedas de Olaberría (**Alustiza,** p. 67)

GARAYO, Juan: Se deben a él la portada de Ilárraza, años 1560 - 61, y la ampliación del templo de Argomániz, en 1561 (**Cat. Vitoria** IV, pp. 428, 250)

GARCIA DE AGUIRRE, Pedro: Dirige este maestro la obra de la catedral de Guatemala, en 1783 (**Marco Dorta,** p. 283)

GARCIA DE DURANGO, Carlos: Termina en 1687 la torre norte de la catedral de Puebla (Méjico) (**Marco Dorta,** p. 129)

GARCIA DE IGARZA, Martín: (Vid. IGARZA)

GARCIA DE ITURGAIZ, Juanes: (Vid. Maese GARCIA DE ITURGAIZ)

GARCIA DE ITURGAIZ, Maese: De Ollo. Trabaja en 1607 en la iglesia de Izu (Navarra). Con él colabora su hijo, Juanes. Posiblemente sea éste el cantero Iturgaitz que trabaja en Betelu (**Biurrun,** p. 428)

GARCIA DE MENDOZA, Martín: «Mestre d'obres» de la Seo de Tortosa, desde 1581 a 1615 (**Ráfols** I, p. 457). Le suceden los Abaria.

GARCIA DE OLAVE, Maestro: Este maestro vizcaino contrata con Arandía la torre de Santiago, de Valladolid, año 1504 (vid. Juan de ARANDIA) (**Martí y Monsó,** p. 202). Quizá sea él mismo el maestro García que ayuda a Juan de Arandía en San Benito (**Valladolid,** p. 96)

GARCIA DE URIGOITIA, Andrés: Trabaja en la parroquial de Antezana entre 1580 - 85 (**Cat. Vitoria** IV, p. 193). Trabaja en Santo Tomás de Haro, 1600 - 1603 (**Moya** II, 298, 403)

GARDOY, Andrés: En 1585 se documenta una carta de concordia entre los canteros Andrés de Gardoy y Juan de Horma (**Villalpando y Vera,** p. 92)

GARDOY, Juan: Criado de Juan de Ochoa de Arranotegui (**Moya** II, 138)

GARDOY, Pedro: Estuvo en 1569 en los pareceres sobre el puente de Herramélluri. Tenía a la sazón 35 años (**Moya** II, 208)

GARICANO, Bernardino: En 1656 examina lo obrado por Miquel Landa en Alegría de Oria (**Elejalde:** «Alegría», p. 26)

GARIN, Domingo: En 1556 llevaba el Ayuntamiento de Toro, y en 1559 el puente de Santa Catalina, Toro (**Toro,** 35, 52)

GARIN, Domingo: Pertenece a las cuadrillas de vizcainos activos en Córdoba, en el siglo XVI y en el XVIII, incluso. En 1604 hace la casa de Martínez o Sánchez Martínez, con el beneplácito de Juan de Ochoa (**R. Arellano,** 1903)

GARIN, Maestro: (Ver Pedro Salsamendi, en Santiago de Calahorra)

GARITA, Andrés: Hace en 1594 la Casa de Contratación de Bilbao, en que trabajarán después Pedro de Mújica y Pedro de Larrea (**Sesmero,** p. 172)

GARITA, Domingo: Tras el incendio de 1571 en Santiago de Bilbao, trabaja en el pórtico de este templo con Homar (**Sesmero,** p. 172)

GARITA, Juan: En 1502 dio con Guiot de Beaugrant su parecer sobre la embocadura de la ría de Bilbao y la barra de Portugalete (**Labayru:** «Bizcaya» IV, p. 634). Estuvo vinculado a las obras de la ría de Bilbao durante varios años, en compañía de los Beaugrant, de Arausia... En 1558 toma parte en el remate del chapitel y local destinado a Archivo de la Villa de Bilbao. Este Juan de Garita es el cabeza de serie de todos los canteros que de su apellido trabajan en Vizcaya durante el Renacimiento (**Sesmero,** p. 172)

GARITA, Juan: Es uno de los más destacados miembros de su familia. En 23 de enero de 1543 se le llama para que trabaje en la iglesia de Portugalete con un aparejador, dos obreros y un criado. Al año siguiente se le ofrece semejante oportunidad otra vez. En este mismo año de 1544 colabora con Guiot de Beaugrant en la portada de Portugalete. En 1547 sigue con esta misma obra. En 1549, al morir Guiot, aparece como testigo de cesión de trabajo entre los escultores Imberto, Beaugrant Juan, y Juan de Ayala (**Sesmero,** p. 172). Fue examinador (1543) de la obra de Santa María de Güeñes (**A. P. Güeñes**). En 1545 hacía la traza de la portalada de San Antón, de Bilbao, que labró el taller de Guiot de Beaugrant (**A. P. San Antonio,** A.H.E. V., L. F. I, fol. 76 v.º y 79 v.º)

GARITA, Martín: El más notable de los de su apellido en el arte de la cantería. Se dice vecino de Bilbao y de Begoña. Por octubre de 1577 declaraba que se había obligado a acabar la torre y campanario de Begoña, según la traza que había dado y el parecer de maese Rodrigo de la Cantera, cobrando 10 reales semanales por las visitas que hiciera y 3.000 mrs. de salario anuales, sin otro pago, para él y sus oficiales, y un aprendiz al jornal acostumbrado. De no cumplirlo se podría nombrar por Bilbao y Begoña otro maestro e irían a su costa los daños (**Labayru:** «Bizcaya» IV, p. 438). En 1553 informó de la torre de Begoña (**Mañaricúa,** p. 206). Comenzó con Homar la construcción del cementerio o pórtico de Santiago de Bilbao, en el que se gastaron de marzo a junio de 1585, 145.770 mrs. (**Ib.** p. 423). Salió fiador de Mújica con Aresmendi y Echabe cuando se le adjudicaron el muelle y cais de Bilbao, en 1590 (**Ib.** p. 550). Este cantero no será el maese Garita que en 1543 informa sobre lo hecho por unos canteros montañeses en Santa María de Güeñes (**Chanc. Vall.,** leg. 604), sino alguno de los Juan de Garita precitados.

GARIZABAL, Miguel: Es en 1601 vecino de Viana y se dice maestro de cantería. Con Diego Jiménez, escultor y también vianés, informaba del retablo mayor de la catedral de Jaca (**Arco:** «Catálogo», p. 353). En la Rioja trabajó por aquella época un Miguel de Garaizábal, de gran similitud de apellidos y dedicaciones; ignoramos, no obstante, si tienen algo en común; posiblemente, sí.

GARMENDIA, Luis: Este es el correcto apellido de Gramondia, cantero en Cascante (**Fdez.-Marco,** p. 5) y en la Magdalena de Tudela (**Cat. Navarra,** p. 324)

GARMENDIA, Pedro: Cantero de Abalcisqueta. Trabajó en el último tramo de la iglesia de Alzo, año de 1645.

GARNICA, Cristóbal: En 1579 es vecino de Baños de Río Tobía, fecha en que sale fiador de Juan de Elgorriaga, o Elorriaga, en la obra que éste tenía en Santa María la Real de Nájera (**Moya** II, 260)

GARNICA, Francisco: En 1559 tiene destajos en el Alcázar de Toledo con Juan de Arandía. Llevaban cuatro lienzos del edificio (**Llaguno** II, p. 207)

GARNICA, Juancho: Labra entre 1494 - 96 piezas sillares, capiteles y pilares para las caballerizas y galería Poniente del Palacio del Infantado, en Guadalajara (**Layna Serrano:** «Guadalajara», pp. 73, 106)

GARNICA, Juan: En 1531 trabaja en la iglesia de Utiel (Valencia), dentro de la organización de una cuadrilla de vizcainos.

GARNICA, Pedro: (Ver Miguel de ARRE)

GARRO, Martín: Cantero de Segura, Guipúzcoa. Entre 1700 - 1705 hace el Ayuntamiento de Ceráin (**Iparraguirre,** p. 75)

GARRO, Martín: Fallecido en 1571 en Segovia (Vid. Juan de AIÇAGA)

GASETA o GAZETA, Juan: Trabajó en el siglo XVI en la iglesia de Capileira, Granada (**Gr.**)

GASTAÑAGA, Miguel: Entre 1569 - 86 acaba el claustro de Irache (**Roca,** p. 22)

GATZARI, Pedro: En su testamento de 1585 dice que le deben dinero en la iglesia de Argomániz, Alava. Es, como su nombre indica, natural de Salinas de Léniz (**Bergareche,** p. 103)

GAUNA, Martín: Se documenta su actividad en Vitoria, en 1550 (**Cat. Vitoria** III, p. 56)

GAVIRIA, Bernabé: Visitó este cantero vizcaino las obras que en 1626 se llevaban a cabo en la iglesia de Alhama de Granada, y las de la iglesia de Dilar y de Loja. También visitó y tasó la iglesia de Moclín. Parece que también dominó la arquitectura de retablos (**Gr.**)

GAYBURU, Joanes: Hace en 1607 el Ayuntamiento de Rentería con Martín de Ondarza (**Llaguno** III, p. 94)

GAYNÇA, Juan: Este Gaínza, al que no podemos relacionar con los que de su apellido trabajan en Andalucía, pero que es posible pertenezcan al mismo grupo familiar de vizcainos emigrados al sur peninsular, labra piezas para la catedral de Granada en 1529, en el seno de las cuadrillas de canteros vizcainos que allí llevó Siloe (**Siloe,** p. 86)

GAZAGA, Martín: Trabaja este vizcaino en la obra de San Juan de Albacete, de 1549 a 1557. Falleció antes de 1562 (**Mateos y Sotos,** pp. 72, y 77 - 83). En esa fecha cobran sus hijos, fray Domingo de Gazaga, prior de Santo Domingo de Carboneras, y fray Juan Simón; quizá fuera yerno suyo Domingo de Guizábal (**Ib.,** p. 84)

GAZTELU, Gaspar: Trabaja en la iglesia de Olaberría desde 1693 a 1703 (**Alustiza,** p. 64)

GAZTELU, Joanes: (Vid. Juanes de VIDAURRETA)

GAZTELU, Joanes: (Vid)¿putilNL

GAZTELU, Santiago: En 1636 dirige los Hospitales de Españoles en Manila. Era capitán arquitecto (**Filipinas,** p. 246)

GIL DE GAINZA, Martín: Es ingeniero de las fortificaciones de Palma de Mallorca en 1696. Allí mismo dirigió las obras de la casa del Marqués de la Torre (**Sebastián y Alonso,** p. 70)

GLISASTI, Domingo: (Vid. Juan de ALDARIAGUA)

GLISASTI, Juan: (Vid. Juan de ALDARIAGUA)

GOBEA, Antonio: Es el cantero que hizo la torre de Aldeadávila de la Rivera (Salamanca), construida entre 1565 y 1595. Realizó también la torre de la iglesia de Guijuelo, por la que todavía se le pagaba en 1604 (**Casaseca,** pp. 19, 68 y 69)

GOBEO, Luis: Trabaja en 1606 en rebajar el coro de la catedral de Calahorra. Le acompaña el carpintero Alútiz (**Merino,** p. 61)

GOENAGA, Lorenzo: Se le llama también Bonaga. Debe ser padre o abuelo de Andrés de Bonaga (véase), afincado, como el resto de la familia, en Murcia. Después de 1560 es, durante varios años, maestro de la Colegiata de Lorca. Además, trabaja mucho en las obras de la conducción de aguas, en el río, en el canal de Sutullena y en la reedificación de la torre de Cope, año 1573. Murió hacia 1591 (**Espín,** p. 50 - 52). También se le documenta en una postura sobre la construcción de torres costeras (**Ib.,** p. 53). Dio su parecer sobre una fuente y traída de aguas (**Ib.,** pp. 60-63), en el año 1583

GOGORZA, San Juan: De Albiz. Falleció en 1590, después de una notable actividad canteril. En 1583 hace el humilladero de Otero de los Herreros, en Segovia. Le acompaña el cantero B. de la Pedraja. Una gran obra se le documenta en 1589: la contrata del colegio de Jesuitas de San Felipe y Santiago, en Segovia. Además, en ese año aparece en una fianza de Mateo Ymberto, a quien

respalda en el contrato que iba a hacer en Villacastín. En ese mismo año contrata la torre de Aldeanueva de Iscar, con Pedro Aguirre (**Villalpando y Vera**).

GOIAR, Pedro: Se debe a él el segundo tramo de la iglesia de Guereñu, Alava (**Cat. Vitoria** IV, p. 434)

GOIBURU, Ignacio: En 1723 perita en Olaberría (Alustiza, p. 73)

GOICOA, Francisco: (Ver Francisco MARTINEZ DE GOICOA)

GOICOECHEA, Francisco: (Ver Fco. ELORRIAGA, con quien destroza la fuente de Argales (Valladolid), año de 1618)

GOICOECHEA, Martín: (Ver Ignacio ARAMBURU)

GOICOLEA, Juan: Es discípulo de Toesca y de familia vasca, aunque nacido ya en América, en Santiago de Chile, año 1762. Es un arquitecto que más bien pertenece al Neoclasicismo (**Marco Dorta**, p. 386)

GOIEN, Pedro: Trabaja en 1668 - 69 en la iglesia de San Miguel de los Navarros, Zaragoza. Le acompaña Gaspar de Bastarrica (**Viñaza**)

GOIENETA, Juan: Goieneta trabajaba con Díaz de Jáuregui en San Cernín de Pamplona, capilla de la Virgen del Camino, en 1758 (**Navarra, Arte**, p. 99)

GOIRI, Domingo: (Ver Prudencio IZAGUIRRE)

GOIRI, Santiago: (Ver TORREURI)

GOLDARAZ, Maestro: (Vid. Francisco de INSAUSTI)

GONZALEZ, Benito: (Ver Marcos OZEJO)

GONZALEZ, Francisco: Vecino de Marquínez (Alava). De 1671 a 1696 percibe cantidades en razón de la obra del pórtico de la parroquia de Elvillar de Alava (**Enciso:** «Beaugrant», p. 105)

GONZALEZ DE APAOLAZA, Juan: Documentado en 1608 en San Jorge de Tudela (**Navarra, Arte**, p. 104)

GONZALEZ DE ARANZAMENDI, Martín: (Ver Martín ARANZAMENDI)

GONZALEZ DE ARGOMANIZ, Juan: Hace en 1624 el pedestal del retablo de San Miguel de Vitoria (**Cat. Vitoria** III, p. 201)

GONZALEZ DE SASETA, José: De Viana. En 1700 hace la aguja de Palacio, Logroño. Trabajó también en Viana, y en Pamplona, en la capilla de San Fermín, en unos planos (**Molíns**, p. 38)

GONZALEZ DE SASETA, Lorenzo: Trabajó en San Francisco de Viana y en obras civiles de la ciudad (**Labeaga**, 120 - 21)

GONZALEZ DE SASETA, Martín: Hijo de Lorenzo y hermano de José (véanse)

GORBEA, Francisco: Cúpula de Santa María de la Redonda, obra suya hecha en 1762 (**Merino**, p. 61)

GORIBURU, Francisco: Cantero vizcaino residente en Zaragoza. Intervino en 1795 en la obra de la catedral de Huesca (**Arco:** «Catedral», p. 118)

GOROCITU, Martín: En 1628 reformaba Santo Tomás de Olabarrieta (**Fullaondo**, 78)

GORONSARRI, Francisco: Hace en 1787 la cornisa de la iglesia de Oteo, Alava (**Cat. Vitoria** IV, p. 302)

GORORDO, Javier: En 1778 tiene pleito en Bilbao su viuda por impago de obra (**Correg. Bilbao**, leg. 980, número 24)

GOROSABEL, Juan: En 1540 y 1547 examinó con Pedro de Lizarazu la labor de Pedro de Arrandolaza, en la iglesia de Santa María de Azcoitia (**Arrázola**, p. 599)

GOROSPE, Domingo: Cantero de Villarreal de Urrechua, Guipúzcoa. En 1611 se dice yerno de Domingo de Sarasola, quien le cede la portada y tres capillas de San Miguel de Estella (**Goicoechea**, p. 417)

GOROSPE, Francisco: Obra en 1777 en el pórtico de Antoñana (**Cat. Vitoria** II, p. 258)

GOROSPE, Manuel: En 1776 se ocupaba con Rafael Antonio Olaguíbel en ensanchar el presbiterio de la Catedral Vieja de Vitoria (**Familia Olaguíbel**, p. 204)

GOROSPE, Miguel: Cantero de gran actividad en las diversas aldeas de las cercanías de Vitoria. En 1730 traza la reforma de la parroquial de Eguileta (**Cat. Vitoria** IV, p. 351), y dos años después la torre de Gamarra Mayor (Ib., p. 395). En este mismo año supervisa la torre de Gauna (**Ib.**, p. 416). En 1637 hace la sacristía de Durana (**Ib.**, p. 331) y también el pórtico (**Ib.**, p. 329). En 1743 reconoce obras en las iglesias de Asteguieta y Elorriga (**Ib.**, pp. 292 y 368). En 1745 reconoce obras en la sacristía de Ali, donde hace además unas capillas; y también realiza la torre de Otaza (**Ib.**, pp. 175, 174 y 568). En 1550 hace las trazas de la torre de Durana (**Ib.**, p. 332). Otra obra documentada es la del pórtico de Arbulo, año 1753 (**Ib.**, 221). En 1757 cobraba por el enlosado de la iglesia de Apellániz (**Apellániz**, 25)

GOROSTIAGA, Juan: (Ver ORTIZ DE GOROSTIAGA, Juan)

GOROSTIDI, Pedro: (Ver Juan de ZUNZUNEGUI)

GOROSTIDI, Pedro: Documentado en 1631 en la capilla de San Miguel de Maluenda (**Calatayud**, 91)

GOROSTIOLA, Martín: Antes de 1548 trabaja en la iglesia de San Esteban de Aya (**Arrázola**, p. 599). En 1548 dio la traza de la iglesia de Santa María de Tolosa. Hacia 1550 examinó la capilla de Elduayen, en la parroquial de Hernani. Hacia 1560 trabajó en la iglesia de Irún (**Arrázola**, p. 599)

GORRETA, Pedro: Posiblemente sea este el vizcaino que trabaja en la bóveda del refectorio de Thomar, en Portugal (**Camón:** «Summa Artis», .t XVII, p. 119)

GORRI, Sebastián: Termina en 1585 las carnicerías de San Clemente, Cuenca (**Torrente,** pp. 337-38)

GORRIA, Juan: Vecino de Tabar, Navarra, cuando en 1645 - 48 aparece en la documentación de Leyre como maestro de las obras de dicho monasterio (**R. de Oyaga:** «Leyre», p. 337)

GORRIOZ, Juan: Trabajó en Bolívar desde 1612 (**Iturriza,** I, 270). Va con Juan Pérez y Pascual Elorriaga.

GORROCHATEGUI, Juan Bautista: Con Francisco de Zialzeta repara en 1765 la ermita de San Gregorio de Albiztur, Guipúzcoa. Les tasa lo obrado Ignacio Careaga (Odriozola, p. 31)

GORTAIDE, Martín: Trabaja en 1592 en el Colegio de doña María de Aragón, en Madrid (**Bustamante García,** p. 429) Es a comienzos del XVII cuando trabaja y, posiblemente, en la portada.

GORTAIDE, Mateo: Obra en 1635 en San Felipe, Madrid (**Saltillo,** 178)

GOYA, Domingo: Domingo Goya Echeandía pasó de Ceráin a Fuentes de Jiloca, donde trabajó como cantero. Se supone antepasado del pintor Goya y Lucientes (**Lecuona:** «El Arte»)

GOYA, Ignacio: En 1665 obra en Serotegui (**Iparraguirre,** 102)

GOYA, Juan: Según Muguruza, este cantero hizo varios servicios a algunos de los secretarios de Carlos I, acompañado de Martín de Mendiola (**Muguruza,** p. 11). Sin duda, hay confusión con Juan de Goyaz (véase)

GOYA, Martín: En 1598 asienta el púlpito de Zamudio (**Sesmero,** p. 173)

GOYAZ, Juan: Vecino de Bañares. En 1543 la viuda de Vigarny le traspasa los sepulcros del Obispo de Tuy, en Espeja, y la obra comenzada en la iglesia de Valpuesta. En 1544 contrata con el secretario Samano una fachada en Santo Domingo de la Calzada y estanques y galerías en su palacio de Cidamón, en lo que está trabajando en 1545. En 1548 había intervenido en la iglesia de Velasco y, acaso, en la de Bañares. En 1549 contrata la portada, sillería y capilla bautismal de Santa María de Viana y la capilla mayor de la iglesia de Aras, obras que no acaba. En 1552 había muerto y tenía pleito Juan Ochoa Arranotegui, continuador suyo en diversas obras, con los herederos. Probablemente intervino en la iglesia de Herramélluri (**Moya** I, p. 95, y **Biurrun:** «Viana», pp. 33-38)

GOYAZ, Miguel: En 1564 revisaba la obra de Domingo Aranzalde, en la parroquial de Rentería.

GOYEN, Santiago: (Ver Miguel de BOLIVAR en Begoña); 1704 (**A. P. N. de Bilbao:** «Ibarrola»)

GOYENECHE, José: (Ver Miguel YOLDI, en San Fermín de Pamplona (1696)

GOYTIA, José: Con Domingo Olaguíbel trabaja en 1723 en la Iglesia de Aberásturi (**Familia Olaguíbel,** p. 200)

GOYTIA, Martín: Con Juan Ezcarroz y Miguel Iriarte tasaban la parroquial de Cintruénigo en 1587 (**Cat. Navarra,** 70)

GRAMONDIA, Luis: Es una errónea transcripción de Luis Garmendia, el que entendió en la iglesia parroquial de Cascante (**Fdez.-Marco,** 5)

GUERETA, Miguel: Así se llama también Miguel Miranda (véase)

GUEZALA, Juan: Edificó en 1763 la torre de Santa María de Lequeitio, que duró hasta 1844 y costó 52.584 reales (**Labayru:** «Bizcaya» III, p. 411)

GUERNICA, Juan: (Ver Martín de ARECHE, en cuya cuadrilla trabaja, en Utiel)

GUERETA MIRANDA, Martín: Este cantero, dicho a veces Martín de Miranda, se encarga en 1596 de la obra de la iglesia de San Martín de Alquiza, que traspasa a Martín de Bucelaga (**Arrázola,** p. 599 (Ver Martín de MIRANDA)

GUERRA, Domingo: Muy notable cantero que trabaja en las obras de la capilla de la Piedad y del claustro de San Miguel de Oñate, años 1526 - 32. Durante los años 1537 - 48 se documenta su obra más importante, la Universidad de Oñate. En 1542 da las trazas para la portada de la iglesia de San Miguel, en Oñate. En 1551 se encargó de seguir con la obra de Andrés de Izaguirre, en la iglesia de Ariznoa, en Vergara (**Arrázola,** p. 599)

GUERRICA, Pedro: (Ver Esteban ASTARLOA, con quien trabaja en Lequeitio)

GUERRICAIZ, Juan: Hasta 1565 trabajó en la iglesia de Luezas, Logroño, donde luego obraron los Garaizábal (**Logroño,** p. 330, t. II)

GUERTARAIN, Juan: Con Endaiza, Labeaga, Allona, se compromete en 1580 a acabar en siete años la iglesia de San Miguel de Ereño (Vid. ALLONA)

GUEVARA, Domingo: En 1529 - 51 obra en Santa Cruz de Campezo (**Cat. Vitoria** II, p. 317 - 19)

GUEVARA, Esteban: Labra piezas para la catedral de Granada en 1529 (**Siloe,** p. 89)

GUEZALA, Juan: En 1763 se ocupaba en la torre de la iglesia de la Atalaya, de Bermeo (**Fullaondo,** 109)

GUIA, Domingo: Domingo de Guía, Eguía o Yguía, trabaja en 1542 en la iglesia de Montejícar (Granada) (**Gr.**)

GUILLISASTEGUI, Esteban: Construyó en 1565 el muelle de Ceuta. En esa fecha realizó también la reedificación del antiguo Puente de Zuazo (**Llaguno** II, pp. 99 y 100)

GUIRNIALDE, Martín: Trabaja en la catedral de Huesca en 1497 (**Arco:** «Catedral», p. 188)

GUISASOLA, Martín: (Ver F. J. CAPELASTEGUI)

GUROA, Juan: Primer contratante de la iglesia nueva de Cascante, en 1527 (**Fdez.-Marco,** p. 4)

GURRALAS, Juan: Tasa con Juan de Villarreal y Juan de Murrubiza lo que Juan de Ancheta había hecho en Leyre (**R. de Oyaga:** «Leyre», p. 335)

H

HACHA, Domingo: Vecino de Sevilla; con otro vizcaino, Pedro de Atarren, como fiador, se obliga a dar ocho piezas pilares de 11 palmos de cama y para un patio de Málaga (**Llordén,** pp. 21 - 22)

HASTIASIO, Domingo: Con esta grafía aparece este cantero en la tasación de la iglesia de Briones, 1568 (**Moya** II, 374)

HELGUEA, Martín: Trabaja en 1569 en la torre de la parroquial de Añua (**Cat. Vitoria** IV, p. 205)

HEMEGARAY, Felipe: Informa en 1553 sobre la torre de Begoña (**Mañaricúa,** p. 206)

HERBETA, Juan: Documentado en Vitoria en 1522 - 53 (**Catálogo Vitoria** III, p. 56)

HEREDIA, Juan: Trabajó como asentador en la iglesia parroquial de Pampliega, del 27 de mayo al 28 de junio de 1549, a razón de dos reales de jornal (**Pampliega,** p. 660)

HEREÑA, Domingo: Trabaja en 1652 en la iglesia de Ascarza y cuatro años después está vinculado a la obra de la portada de la misma parroquia (**Cat. Vitoria IV,** pp. 288 y 286)

HERGUETA, Domingo: En 1503 labró la puerta de San Valero, en la catedral de Sigüenza (**Federico:** «Sigüenza», p. 32)

HERRAIZ, Pedro: Documentada su actividad en Vitoria en 1545 (**Cat. Vitoria** III, p. 293)

HILARRETA, Pedro: Para el año 1543 ya había hecho la iglesia de Villanueva de Araquil. Fue estimada en ese año su obra en 496 ducados (**Biurrun,** p. 95)

HOMAR, Martín: El y Martín de Garita fueron los primeros maestros del pórtico de Santiago, de Bilbao, obra en la que se invirtieron 145.770 mrs. de marzo a junio de 1585 (**Labayru:** «Bizcaya», IV, p. 253). No se dessentiende de la obra, pues la visita después, llevándola otros canteros, en 1588. En 1594 es nombrado en un asunto de unas casas en el Arenal de Bilbao (**Sesmero,** p. 173)

HONDARRA, Miguel: (Vid. San Juan de ZUMETA)

HORMA, Ignacio: En 1647 se comprometía a construir en el Arenal de Bilbao 90 estados de muelle, a 37 ducados el estado, lo que montaba 36.630 rs. (**Labayru:** «Bizcaya», V, p. 365)

HORMAECHE, Domingo: Trabaja en Santa Ana de Durango en 1539 (**Labayru:** «Bizcaya» IV, p. 215)

HORMAECHEA, Martín: En él y en Pedro Bengoechea se remató la construcción de San Miguel de Mendata en 1635, por 1.400 ducados, pero habiendo fallecido ambos, cedieron las viudas su acción sobre ello, porque el beneficiado, D. Fernando Abad de Lamíquiz, que adelantó dinero, mandó que la obra prosiguiese y se diese fin al año siguiente (**Labayru:** «Bizcaya» V, p. 251). En 1605 y 1613 estaba vinculado a la desaparecida iglesia de La Atalaya de Bermeo. Allí trabajó con trazas de Domingo Uría, cantero de Arrieta.

HOROZCO, Juan: (Vid. Juan de OROZCO)

HORTIZ DE BEDUA, Juan: (Vid. Juan de APOITA, con quien hace un puente en Oiquina en 1595)

HUARTE, Maese Miguel: En 1587 tasa la sacristía de San Miguel de Corella, que había hecho Cristóbal de Alduáin (**Arrese,** p. 60)

HUARTE, Pedro: Maestro de la catedral de Pamplona. Desde 1532 trabaja con Juan Retache en la iglesia de Valtierra, Navarra (**Biurrun,** p. 209). Trabajó también en Villafranca (**Cat. Navarra,** p. 419)

HUGALDE, Domingo: (Ver Martín GABILONDO en Viana, 1679)

HUNANUE, Domingo: En 1569 sacaba piedra para San Pedro de Lasarte (**Lasarte,** 19)

HURIBARRE, Juanes: En 1588 había fallecido ya y tenía el compromiso de hacer la torre de la iglesia de Villar del Ciervo, en Salamanca (**Piriz,** p. 93)

HURIBARRI, Sancho: Labra piezas para la catedral de Granada en 1531 (**Siloe,** p. 88)

HURRUTIA, Martín: Estuvo presente al remate de la obra y reparo de la ermita de Santiago de Clavijo, celebrado en Logroño a 26 de septiembre de 1624.

HURTADO, Maestro: De Elguea, Alava. Trabajaba la pila de agua bendita de Argomániz, en 1566 (**Cat. Vitoria** IV, p. 252)

I

IBAÑEZ, Martín: Cantero de Laguardia, que tasa los materiales de derribo de la obra vieja de la iglesia de Santa María de aquella población, cuya ampliación comenzaron los Zárraga (**Enciso:** «Laguardia», p. 153)

IBAÑEZ DE BERAIZ, Martín: Cantero de Valmaseda que recibe pagos de Martín Ibáñez de Zalvidea, su cuñado, por obras en aquella población (**Sesmero,** p. 174)

IBAÑEZ DE COFRANGA Y ZALBIDEA, Martín: (Ver IBAÑEZ DE ZALVIDEA)

IBAÑEZ DE MARQUINA, Pedro: Cantero de Oñate, cuya muerte por empozamiento en 1448 está relacionada con el incendio de la villa de Mondragón (**Labayru:** «Bizcaya» III, p. 133)

IBAÑEZ DE MUTIO, Martín: Se le llama también Amutio. Vecino de Aulestia. Nacido hacia 1506 ó 1508. Antes de 1536, criado de Juan de Acha y de su hermano Juan Martínez de Mutio. Alrededor de ese año mueren sus padres, hereda gruesa fortuna, lleva, como cesionario de su hermano, la iglesia de Huércanos, y el abad de Nájera le da a hacer la iglesia de Santa Coloma, tasada en 1546, pero acabada varios años antes. El mismo 1546 se tasa también su obra de capillas, torre y portada hechas en la iglesia de Bezares, contrata la iglesia de Sojuela y Rodrigo Ezquerra le traspasa la de Arenzana de Arriba. Tasador de su parte es Martín de Sagarzola. Por entonces debía estar construyendo la iglesia de Manjarrés. En 1551 y 1552 tiene pleito con los de Santa Coloma sobre la construcción de su iglesia, resuelto hacia 1553. En 1553 y 1555 está avecindado en Azofra, quizá trabajando en la iglesia de ese lugar. En 1561 sus herederos se obligan a terminar la iglesia de Sojuela. Era hija suya Magdalena de Mutio, casada con Diego de Arteaga. Cuñado suyo fue Juan Pérez de Solarte, padre. Criados y oficiales suyos fueron Hortuño de Avendaño y Juan de Mendieta (**Moya** I, 96)

IBAÑEZ DE ZALVIDEA, Martín: El 25 de noviembre de 1645 contrataba en Bilbao la construcción de la nueva iglesia de las Agustinas de la Esperanza, en 31.000 reales, pagaderos 9.000 reales al acabar la obra, 900 al comienzo de la misma y 1.100 durante la construcción. La obra debió acabarse en 1648 (**Labayru:** «Bizcaya» V, p. 354). En diciembre de 1649 se le pagaron los honorarios por la terminación de la actual sacristía de Begoña **Ib.,** p. 369). Hacia 1624 trazaba la iglesia de Jesuitas de Bilbao, hoy iglesia de los Santos Juanes (**Areitio,** p. 57). En 1625 tenía compromiso de suspervisar las obras de San Vicente de Baracaldo, que quizá había trazado él mismo. En 1631 llevaba la sacristía de la Atalaya de Bermeo. Era cuñado de Ibáñez de Beraiz (véase), a quien paga por obras en Valmaseda, posiblemente las de la casa de los Urrutia. Su actividad estuvo notablemente ligada a la ría de Bilbao. En 1623 trabaja en los muelles de Ibeni, con Martín de Fulla, y al año siguiente, con el mismo maestro, en los de la Encarnación, y más tarde en los de San Agustín, en el desembocadero de San Francisco, en el muelle de la Cava, 1638, en la Carnicería Vieja, en La Naja, 1641 (**Sesmero,** p. 174). Bajo el nombre de Ibáñez de Cofranga y Zalbidea aparece en una obra en Lekeitio, 1621, que no debió acabar, pues se le reclaman las trazas y el dinero adelantado (**A. M. Lekeitio,** R. XI; núm. 5). Examinó la obra de Ortiz de Olaeta en Deva, 1629.

IBAR, Juan: Es uno de los canteros que acude a Méjico, capital, año 1563, para opinar sobre la cimentación de la catedral (**Marco Dorta,** p. 87)

IBAR, Martín: En 1486 contrata con los Consellers de Manresa hacer obras en La Seo (**Ráfols:** «Diccionario» II, p. 15)

IBARBIA, Pedro: Vecino de Régil, estante en Logroño en 1561, fecha en que da un poder para cobrar una deuda, que le debía Martín de Vergara (**Moya** II, 160)

IBARGUADA, Domingo: De la cuadrilla de ADONZA)

IBARGÜEN, Francisco: Trabaja en el siglo XVIII en la iglesia barroca de Calaceite, Teruel (**Sebastián:** «Teruel», p. 107). A él se debe la magnífica portada tipo retablo de acceso al templo.

IBARGÜEN, Martín: En 1527 es criado de Miguel de Ezquioga quien, posiblemente, le transmitió su verdadero apellido. En esa fecha están ambos en Briones (**Moya** II, 325)

IBARGÜEN, Miguel: Para 1546 había hecho tres capillas en Briones, en la parroquial. Puede ser identificado como Miguel de Ezquioga (véase), que prefirió el apellido del lugar de su naturaleza (**Moya** II, 336)

IBARGÜEN, Pedro: En 1523 era vecino de Durango. En esa fecha alquila algunas casas que los monjes de San Millán tenían en Miranda de Ebro (**Moya** II, 18)

IBARGUETE, Francisco: Compañero de Julián Iriarte en la obra del denominado cuarto del cura, en el Palacio Real de Madrid (**Saltillo,** p. 197)

IBARLUCEA, Joaquín: Es vecino de Elorrio en la fecha de 1763, en que con Ortueta prosigue la obra de la torre de Ullívarri-Arana, Alava (**López de Guereñu:** «Alava...», p. 252)

IBARRA, Andrés: En 1543 cobra a cuenta de una ventana que iba a hacer en Casalarreina (**Moya** II, 17)

IBARRA, Andrés: Obra algunas cosas en el trascoro de la catedral de Calahorra, año 1623 (**Merino,** p. 62)

IBARRA, Domingo: (Ver Juan de IÇAR)

IBARRA, Francisco: Trabaja en la iglesia de El Callao, Perú, en el siglo XVIII (**M. de Lozoya:** «Artífices», p. 18)

IBARRA, José: De Vergara; informa en 1684 sobre reparos en el santuario de Dorleta (Salinas de Léniz). El mismo trabajó allí (**Bergareche,** p. 164)

IBARRA, Juan: Hace en 1619 el cerramiento de la puerta del Perdón en la catedral toledana, sobre trazas de Monegro (**García Rey:** «Monegro», p. 210)

IBARRA, Juan: En 1745 reforma la parroquial de Dima, con Domingo Balzola (**Fullaondo,** 109)

IBARRA, Juan: Juan de Ibarra, o de Ybarra, como parece firman los de su familia, pertenece al clan de canteros alaveses de este apellido afincados en Salamanca, y cuyo más eximio miembro es Juan de Alava. Sabemos de él que había fallecido antes de 1556, siendo casado con Elena Sánchez (**Casaseca,** p. 10)

IBARRA, Martín: (Ver Pedro de IBARRA, cantero en Córdoba)

IBARRA, Miguel: En 1565 hacía la sacristía de Urriés (Zaragoza) (**Cinco Villas,** p. 383)

IBARRA, Nicolás: En 1587 se le documenta en Pinto, y en 1593 en Valdemoro (**Getafe**, 113)

IBARRA, Pedro: Se encarga en 1569 de la obra de San Pedro de Vergara, empresa que, como vemos, ocupó a muchos maestros a lo largo de su fábrica (**Arrázola,** p. 600). Trabaja sobre nueva planta.

IBARRA, Pedro: Es cantero en Córdoba, donde aparecen varios maestros vascos bien relacionados. Hijo suyo es Martín de Ibarra, también cantero, casado con una María Nieves Ruiz, hija del arquitecto Hernán Ruiz, año 1636. A los compromisos acudió un notable cantero vizcaino en Córdoba, Juan de Ochoa (**R. de Arellano,** año 1902)

IBARRA, Pedro: En 1604 tasa la cantería de Urquiola (**A. P. Abadiano**)

IBARRA, Pedro: Este cantero es uno de los de su apellido que más dificultades presenta al recomponer su biografía artística. Se le llama a veces Juan, a veces Pedro y otras Juan Pedro. Pertenece a la familia de los Ibarra alaveses activos en el antiguo Reino de León. Entre algunos de sus miembros existe cierta confusión: a este Pedro o Juan Pedro se le supone hijo de Juan de Alava, pero es de sospechar que no sea así, pues en tal caso el muchacho hubiera llegado a ser maestro de la catedral de Salamanca antes que su padre, cosa poco probable. Su biografía es aún más confusa al conocer la existencia de otro Pedro de Ibarra algo más joven que el que nos ocupa y que trabaja también en las mismas comarcas. Y hasta es posible que exista un tercero del mismo nombre e igual vecindad. Domingo de Ibarra puede ser también de la familia. La biografía artística de Juan Pedro de Ibarra es bastante apretada. Sin duda constituye con Juan de Alava, su pretendido padre, uno de los vizcainos más notables de Castilla y León en el siglo XVI. Dejando aparte su cargo de maestro mayor de la catedral nueva de Salamanca, años 1533 y 1534, asunto dudoso, como dijimos, conocemos de su actividad en Coria, a donde se le llama para intervenir en una labor pericial en la catedral de dicha población. A Coria estuvo vinculado Ibarra casi toda su vida. Fue maestro mayor de su catedral y falleció allí en 1570. A la muerte de Juan de Alava, Ibarra solicita la plaza de maestro de la catedral de Plasencia, que no consiguió, año 1537. En 1539 se documenta a Pedro de Ibarra y a Miguel de Aguirre en el palacio de Monterrey de la capital salmantina, bajo la dirección y las trazas de Rodrigo Gil y fray Martín de Santiago. En 1540 se documenta en destajos en la catedral de Salamanca con Negrete y Diego Vergara. En 1549-50 amplía la cabecera de la iglesia de Casar de Cáceres, casi al mismo tiempo en que se ocupa del convento de San Benito, en Alcántara. En el mismo convento extremeño acaba la capilla de Piedrabuena, inscribiendo allí: «PE(trus) DE IBARRA FACIE (bat)» (**Chueca,** p. 249). También trazó Sta. María de Cáceres (**H. Artística Cacereña,** p. 293). En 1559 su actividad es en Zamora, donde hace con Martín Navarro la torre de San Juan, reedificación, y las torres del puente, que no termina. Falleció en 1570, en Coria (**Gómez Moreno:** «Zamora», pp. 160 - 72). Quizá sea éste el Pedro de Ibarra que con Pedro de Lanestosa «el Viejo» firma unas trazas para la iglesia de los Santos Juanes de Nava del Rey, 1553 (**Heras:** «Arquitectura», p. 187)

IBARRA, Pedro: Es confundible con el anterior, aunque Gómez Moreno lo suponga fallecido en 1568. Su actividad es en Zamora y en las mismas obras (**Gómez-Moreno:** «Zamora», pp. 160 y 172)

IBARRA, Pedro: Este será hijo, bien de Juan de Alava o de Juan Pedro de Ibarra. Estuvo casado con Ana Maldonado y tenía un hermano llamado Alava de Ybarra, lo que nos acerca a la realidad del parentesco con el gran maestro. En 1562 era vecino de Alcántara, donde sabebos había trabajado muchos años antes Juan Pedro. Su hijo, llamado Pedro Pérez de Ybarra, era vecino de Salamanca y estaba casado con otra Maldonado, doña Antonia de Maldonado y Barrientos. Murió este Pérez de Ybarra en 1608 y no conocemos que se hubiera dedicado al oficio familiar. A Pedro de Ibarra lo encontramos en 1543 tasando unas obras de Juan Negrete en las iglesias de Palacios Rubios y de Berrocal, Salamanca (**Casaseca,** pp. 10, 11 y 24). En Ciudad Rodrigo estuvo al menos en los años 1558, 1559 y 1561, dando pareceres sobre el Palacio de los Aguila (**Sendín,** pp. 33 y 79)

IBARRA, Sebastián: En 1571 concertó capillas para la iglesia de Urriés (**Cinco Villas,** p. 383)

IBARROLA, Domingo: En 1690 construye las bóvedas de crucería de la parroquial de Zambrana, Alava (**López de Guereñu:** «Alava...», p. 343). De 1696 son los arcos del pórtico que hizo en San Pedro de Treviño (**Cat. Vitoria,** II, pp. 211 y 219)

IBARROLA, Joan: En 1562 examinó la obra de Domingo de Olózaga en la iglesia de Hernani. Con anterioridad a 1583 se comprometió a encargarse de las obras de la iglesia de San Salvador, de Usúrbil, pero falleció sin empezarlas (**Arrázola,** p. 600). Sabemos de él que era natural de Berástegui y que dejó esposa, llamada Lucía de Eulalde, posiblemente hija del cantero Juan de Eulalde (**Murugarren:** «Usúrbil», p. 147)

IBARROLA, Martín: Desconocemos el parentesco con el anterior que, posiblemente, existió. En 1562 se le encuentra en Berrobi, examinando la obra hecha allí por Ancía y Berrobicarra (véanse éstos)

IBARROLA, Pedro: Trabaja en 1700 en las bóvedas de Treviño, en San Pedro, y en 1703 en los pórticos de San Formerio (**Cat. Vitoria** II, p. 213 y 179)

IBARROLA, Tomás: De Vizcaya, «trabajante en el Escurial» (**Villalpando y Vera,** p. 105). Así se cita a Ibarrola cuando aparece en el contrato de aprendizaje de Pedro de Aldaca (véase éste)

IBARROLABURU, Andrés: De Segura. Con Juanes de Iriberri, también del mismo pueblo, trabaja en la iglesia de Amézqueta (**Elejalde:** «Amézqueta», p. 48), años de 1590 - 95.

IBARZOLA, Francisco: Trabaja en la obra de la iglesia de Casalarreina, año 1676 (**Merino,** p. 62)

IBEAGA, Domingo: Había comenzado en 1610 las obras de la iglesia de Astigarraga; y un año más tarde, con Domingo Sarasola, trabaja en la iglesia de Amézqueta (**Elejalde:** «Amézqueta», p. 48)

IBERO, Francisco: Hijo de Ignacio Ibero, quien lo asoció frecuentemente a sus obras. Una de sus obras es la iglesia de Andoáin, Guipúzcoa, a la que presta planos en 1759 y concluye con el remate de la torre en 1770 (**Lecuona:** «Andoáin», p. 16). Era muy joven cuando se comprometió con la obra andoaindarra, pues había nacido en Azpeitia en 1734. No obstante, su padre, desde muy joven, lo asocia, pues aparece ya en la obra que aquél llevaba en Elgóibar y que acabó en 1757. En este mismo pueblo es posible que trabajara en el Ayuntamiento (**Kubler,** p. 345) en 1757. En 1764 continúa la portada de la iglesia de Santa María de San Sebastián, la que está en el ábside. En la iglesia de San Sebastián de Azpeitia hizo también varias obras, año 1766 (**Schubert,** p. 319). En 1779 planea varias obras públicas en Eibar (**Eibar,** p. 342). Falleció Francisco de Ibero en 1795 (**Schubert,** p. 319). En 1778 informaba sobre exámenes a maestros arquitectos (**Garmendia,** 129). Informó también de los caminos de Arlabán, San Adrián... (**Aita Lasa,** 221, 224). En 1783 peritaba la parroquia de San Torcuato, de Abadiano. En sus últimos años se muestra como un fiel seguidor de las ideas estéticas de Ventura Rodríguez. Parte de su producción no cabe ya en el barroco, sino en el neoclasicismo. Ibero, con Longa, Olaguíbel y Carrera, marcan el paso del barroco al neoclasicismo, todos, sin embargo, debieron tener una primera formación tradicional, canteril.

IBERO, Ignacio: Padre de Francisco Ibero y notable arquitecto de finales del barroco. Entre sus obras más notables conocemos las de la iglesia de Elgóibar, en las que trabaja desde 1748 - 1757 (**Kubler,** p. 344). En 1755 da instrucciones para la construcción de la parroquial de Escoriaza, y en actividades periciales se le documenta muchas veces: en Ceráin, por ejemplo, en su parroquial, 1759 (**Aita Lasa,** 269). En 1771 hacía reparaciones en la iglesia de Amorebieta (**Fullaondo,** 109). Pero su gran obra, en la que comenzó al menos en 1694 y en la que perseveró hasta su muerte, es la obra de la basílica de Loyola (**Kubler,** p. 112). En esta obra Ibero, hombre de formación tradicional, tiene ocasión de conocer a maestros notables, de formación más académica. El «curriculum» de los Ibero se amplia constantemente. Su actividad debió ser muy notable.

IBERO, Jorge: (Ver Miguel YOLDI, con quien trabaja en Santo Domingo de Pamplona. No está relacionado con los Ibero guipuzcoanos, creemos.

IBERO, Lucas: (Vid. Juan de LEIZA); remata en 1696 la cimentación de San Fermín, en Pamplona (**Molins,** 25). le fían su hermano Pedro y los maestros Juan F. Arburúa y Juan A. Calmeda.

IBERO, Pedro: (Ver Juan de LEIZA y Lucas IBERO, su hermano)

IBIETA, Domingo: Hace entre 1666 - 76 el pórtico de Ilárraza. Dos años después reconstruye la torre de Zurbano (**Cat. Vitoria** IV, p. 458)

ICAIBALCETA, Pedro: Cantero de Mañaria, en cuya parroquial trabaja, 1587 (**Sesmero,** p. 175)

IÇAR, Juan: Trabaja en San Esteban de Salamanca, en el seno de una cuadrilla de canteros, entre los que se encuentran los vizcainos Francisco Esquivel, Juan de Alvistur, Domingo de Ibarra (**Gómez-Moreno:** «Salamanca», p. 256). Año 1535.

ICARTEGUIETA o ICAZTEGUIETA, Maestro: Cantero vasco en las obras de la catedral de Huesca, 1497 (**Arco Catedral,** p. 188)

ICAZA, Domingo: En 1605 construye el crucero de la iglesia de Guereña, Alava (**López de Guereñu:** «Alava, Solar de Arte y de Fe», p. 296)

ICAZA, Lope: (Ver Esteban ASTARLOA)

IDIAGA, Domingo: Se halla en 1624 al frente de las obras del convento de San Francisco de Tolosa (**Larrínaga,** p. 423)

IDIAQUEZ, Blas: Vecino de Marquínez, entre 1731 - 34, en que hace la espadaña y el pórtico de la iglesia del pueblo (**Cat. Vitoria** IV, pp. 125-26). En 1733 trabajaba en la iglesia de Apellániz (**Apellániz,** p. 25)

IDROAGA, Miguel: Examina los planos de la catedral de Huesca en 1497 (**Echegaray:** «La tradición», p. 16). Ese mismo año llevaba Santa Eufemia de Villafranca (**Cat. Navarra,** p. 419)

IDUYA, Juan: En 1747 trabaja en el pórtico de la iglesia de Gauna, Alava. Después en la ermita llamada de San Vítor, de dicho pueblo, hace algunas labores, años 1753-1766. Intermediamente hizo la espadaña de la ermita, año 1760 (**Cat. Vitoria** IV, pp. 415-19). En 1762 trabajaba en Apellániz (**Apellániz,** p. 26). Se dice vecino de Salvatierra.

IGARABIDEA, Corborán: (Ver YGARABIDEA)

IGARZA, Esteban: El vizcaino Igarza está activo en 1533 en Ciudad Rodrigo (**Sendín,** p. 79)

IGARZA, Francisco: Siendo vecino de Logroño, en 1587, se compromete a hacer reparos en las murallas y contramurallas de Laguardia con sus mismas piedras, dejándolas del mismo grosor, cobrando 27'50 rs. el estado de muralla y 22'50 el de contramuralla (**Enciso:** «Laguardia», p. 44)

IGARZA, Juan: (Ver YGARZA, en Granada)

IGARZA, Martín: En 1551 - 52 declaraba en el proceso de Martín Ibáñez de Mutio, en Santa Coloma. Se dice en aquella época vecino de Navarrete y tenía más de cincuenta años (**Moya** II, 98). En 1573 seguía avecindado en la población precitada; estaba trabajando en la iglesia de Huércanos (**Merino,** p. 63)

IGARZA, Martín: Dicho también García de Igarza. Cantero del s. XVI.

IGARZA, Martín: En 1532 presentó una traza para la parroquial de Placencia. Era hijo y discípulo de Martín García de Igarza. En 1555 visitó la obra de Oxirondo, en Vergara, que estaba trabajando Estiburu (**Llaguno** II, pp. 18-19). Sospechamos que estos dos Martín Igarza sean una misma persona.

IGARZABAL, Domingo: Termina en 1597 la torre de Zarratón. Fiador en 1584 de Aróstegui y Odriozola en la obra del convento de Santa María la Real, de Nájera (**Moya** I, 97)

IGOLA, Pedro: Constructor hacia 1544 con Juan de San Juan y Marín de Miceca de la muralla del monasterio de Veruela (**Sanz Artibucilla**, p. 405)

ILACHOA, Laurencio: Trabajó en la iglesia de las Franciscanas de Puebla de Montalbán, año 1543 (**Llaguno** II, p. 20)

ILAGARANDIA, Pascual: Trabaja en 1497 en las obras de la catedral oscense (**Arco:** «Catedral», p. 188)

ILARRAZA, Maestro: También dicho Díaz de Ilárraza. Trabaja en Viana en las obras concejiles (**Labeaga,** 129)

ILORO o **ILLORO, José:** En 1752 traza la torre de San Esteban de Ullíbarri-Arrazua, pero no cumplió con el remate y tuvieron que acabarla Ibarlucea y Ortueta (**L. de Guereñu:** «Alava..., p. 252). Anteriormente, en 1740, había trabajado en la iglesia de Baños de Ebro (**Cat. Vitoria** I, p. 31)

IMAZ, Gabriel: Después de 1691 sustituye a José de Ibarra en obras del santuario de Dorleta (**Bergareche,** p. 165)

IMAZ, Martín: Construyó en 1725 la fuente de Salinas de Léniz (**Bergareche**)

IMAZ, Pedro: (Ver Martín de ABARIA)

IMITARTE, Domingo: Hacia 1563 examinó en Azpeitia la obra de la iglesia, hecha por Joanes de Apoita (**Arrázola,** p. 600)

INCHAUSTEGUI, fray Ignacio: Realizó en Puebla (Méjico) la llamada «casa del alfeñique», hacia 1790 (**Marco Dorta,** p. 180)

INCHAUSTI, Cristóbal: Cantero que realizó hacia 1787, con Miguel de Barastáin, la puerta del Carmen, de Zaragoza (**Abbad:** «Catálogo», p. 152)

INCHAUSTI, Juan: Hacía con Miguel Martínez la torre de Alcanadre, Logroño, en 1660; no la acabaron (**Logroño** I, p. 43)

INSAURRALDE, Martín: (Ver Juan ANDICONA, en Urquiola)

INSAURRANDIAGA, Bartolomé: En 1791 visita como arquitecto la torre de Santa María, en Mota del Marqués (**Cat. Mon. Vall.** IX, p. 97)

INSAUSTI, Domingo: Sacó la piedra de la cantera de Oa para la capilla de la Piedad y del claustro de San Miguel, en Oñate, 1526 - 32 (**Arrázola,** p. 600)

INSAUSTI, Francisco: Trabaja en las fortificaciones de Pamplona a fines del siglo XVII, y deja como «porcionistas» a varios canteros, Arenalde, Goldáraz, Arriarán... (**Idoate:** «Las fortificaciones», p. 57)

INSOLA, Miguel: Piedrapiquero que trabaja en la Seo de Barbastro. Reconoce en 1529, de por sí y en nombre del maestro de aquella catedral, Juan Segura, que ha recibido del Concejo la cantidad de 3.333 sueldos y cuatro dineros por parte de pago del destajo que llevaba y que tenía concertado en el dicho templo (**Arco:** «Catálogo», p. 201)

INTURIA, Lope: Realizó en 1554 los espejos de la iglesia colegio de los Jesuitas, en Plasencia (**Bustamante,** p. 85)

IÑARRA, Juan: En 1616 acabó la puerta de la sacristía de la catedral de Toledo (**Sedano,** pp. 88 y 119)

IÑARRA, Martín: Es especialista entallador en piedra. Por mandato de Alonso de Covarrubias, a cuyas órdenes trabajaba, realizó varios blasones en Toledo (**Viñaza**)

IÑIGO, Maese: Cantero vizcaino avecindado en Miranda de Ebro. En 1499 visita las obras de Santo Tomás de Haro y «da orden», cobrando 2.000 mrs. (**Moya**)

IPARRAGUIRRE, Francisco: Con Francisco de Alday hace varias pequeñas obras o encargos para la iglesia de Antoñana, como aguamaniles... (**Cat. Vitoria** II, p. 258). Hacia 1769 hace la cantería del pórtico de Apellániz (**Apellániz,** p. 21)

IRALA, Pedro: Hace el cementerio de San Pedro de Lasarte, siglo XVI (**Lasarte,** 30)

IRATEGUI, Domingo: En 1574 cobraba por hacer una escalera en el monasterio de Irache (**Pellejero,** p. 20). Trabaja en compañía de Juan de Bulano y Juan de Sarobe.

IRESEGUI, Martín: Es citado en 1552 en el testamento de Pedro de Acha, quien debía cierta cantidad al cantero Iresegui (**Moya** II, 342)

IRIARTE, Antonio: En 1739 da nueva planta para la iglesia de Araico (**Cat. Vitoria** II, p. 57)

IRIARTE, Domingo: Maestro de obras vecino de Madrid. En 1624, con trazas de Juan Gómez de Mora, trabaja en las Recoletas de Pamplona (**Segovia Villar,** 256)

IRIARTE, Diego: Reforma las bóvedas de Eguileta en 1730 (**Cat. Vitoria** IV, p. 351)

IRIARTE, Lázaro: Créese que sea este Iriarte el maestro Lázaro que hacia 1540 tenía la iglesia de Aibar, Navarra. Sigue además la obra de Santiago de Puente la Reina, que por fallecimiento había dejado Martín de Oyarzábal en 1545 (**Biurrun,** p. 427)

IRIARTE, Julián: Trabaja en 1639 en el cuarto para el cura, en el Palacio Real de Madrid (**Saltillo,** p. 197)

IRIARTE, Miguel: En 1568 contrata continuar las obras de la iglesia de San Juan Bautista de Hernani. En 1571 fue nombrado para examinar las obras de la iglesia de Rentería. Se dice natural de Albiztur cuando, en 1566, continúa la iglesia de Alzo-Muño (**Elejalde y Erenchun,** p. 81)

IRIARTE, Miguel: (Ver Martín de GOYTIA en Cintruénigo, año 1587)

IRIBE, Domingo: (Vid. Domingo MARTINEZ DE IRIBE)

IRIBE, Rodrigo: (Vid. San Juan de ZUMETA)

IRIBERRI, Joanes: (Vid. Andrés de IBARROLABURU, con quien trabaja en Amézqueta en 1590 - 95)

IRIONDO, Ignacio: Cantero de Alegría de Oria. En 1583 trabaja en la iglesia de Olazábal, Alzo, y después en su rectoral, hasta 1585 (**Elejalde y Erenchun,** p. 80)

IRISAZOLA, Francisco: Será Francisco Odriozola (véase)

IRUÑO, Diego: Acaba la torre de Baños en 1763 (**Cat. Vitoria** I, p. 33)

IRURA, Ramón: (Vid. Juanes de VIDAURRETA)

IRUZA, Domingo: En 1505 se compromete a levantar la torre de Berástegui (**Arrázola,** p. 600)

ISASBIRIBIL, Manuel: Entre 1771 - 73 trabaja en la sala capitular de Retuerta (**Cat. Mon. Vall.** VIII, pp. 261, 264)

ISASI, Antonio: Fiador de Martín de Gaínza, a quien se le denomina obrero mayor de la cantería de la Santa Iglesia Catedral de Sevilla (**Hernández Díaz,** p. 7), año 1549.

ISASI, Domingo: Ejecutó con Uría el chapitel de San Antón de Bilbao, cuya construcción fue autorizada en 22 de diciembre de 1620 (**Labayru:** «Bizcaya», 5, p. 109)

ISASI, Domingo: En 1769 hace unas capillas para la iglesia de Cuzcurrita, Logroño (**Logroño,** p. 60, t. II)

ISASI, Ochoa: Maestro marmolero en la catedral de Sevilla. Junto con Martín de Gaínza otorga carta de pago a Antonio Cárdenas (**Hernández Díaz,** p. 7). En otro asunto aparecen los dos «vizcainos» como hombres de negocios, además de canteros, pues pagan ciertas cantidades a varios comerciantes, ¿importadores?, de Sevilla por 32 piezas de Holanda que les compraron (**Ib.,** p. 7)

ISTAR, Domingo: (Ver Martín AYA, con quien pasa a América, año 1539)

ISTURIZAGA, Lope: Trabaja en 1531 en las fortificaciones de Fuenterrabía (**Llaguno** I, p. 226)

ISTURIZAGA, Miguel: En 1556 contrataba la obra de la iglesia de Santa María de los Caballeros, en Salamanca, por trazas de Domingo de Lasarte, siendo sus fiadores otros dos canteros vizcainos, Sebastián de Sarasola y Pedro de Lanestosa. Con este último, antes de 1562, contrataba la obra del monasterio de la Vega. En 1565 es citado en el pleito que se siguió en Salamanca con los Condes de Teba sobre el convento de San Esteban (**Valdivielso,** p. 226). Con él van varios vascos. El mismo estaba casado con Inés de Gamboa, hermana de otro de los citados. En 1552 hacen un poder en Salamanca varios canteros, todos vizcainos, entre los que se encuentra Isturizaga, para ser representados en todos los pleitos que tuvieran. En 1555 tasa de parte de Lanestosa la torre de Vitigudino y le vuelven a acompañar varios canteros vascos residentes en Salamanca (**Casaseca,** pp. 13, 28, 29, 30, 42). En 1557 fue tercer tasador en Santa María de Ledesma (**Ledesma,** 19, 20)

ISUSQUIZA, Juan: Trabaja la torre de Arróyabe, en 1717 (**Cat. Vitoria** IV, p. 276)

ITUARTE, Francisco: Aprendiz de cantero en Logroño, en 1765 (**Merino,** 64)

ITUARTE, Juan: Trabaja en Retuerta desde 1663 (**Monasterios,** p. 118)

ITUÑO, José: Traza el Ayuntamiento de Haro en 1768 (**Logroño** II, p. 176). En 1774 informa sobre la torre de La Calzada, obra de Beratúa (**Martí y Monsó,** p. 94) Obra suya es, también, la fuente de la plaza de Labastida.

ITURBE, Diego: Cantero de Villarreal de Alava. Asiste en 1722 a la entrega de la torre de Arróyabe (**Cat. Vitoria** IV, p. 276)

ITURBE, Domingo: El y Zumeta, residentes en Ocón, se comprometen en Logroño, a ocho de julio de 1694, con don José de Mogelos, cura de Sansol, y José Fernández, mayordomo, a trabajar la capilla mayor, las colaterales y la sacristía de la iglesia, haciendo cada año 500 ducados de obra, pagaderos al expirar la ejecución (**Lope Toledo:** «Documentos», p. 244-45). Se dice natural de Oñate. Trabajó también en algunos puntos de Alava, haciendo el porche de la iglesia de Izarza, año 1738 (**L. de Guereñu:** «Alava...», p. 336) y diseños y peritajes en la iglesia de Arróyabe, torre y capilla mayor, años 1707 y 1710, respectivamente (**Cat. Vitoria** IV, pp. 251 y 276)

ITURBE, Juan: (Vid. José de LIZARDI)

ITURBE, Martín: (Vid. José de LIZARDI)

ITURGAITZ, Juanes: Hijo de García de Iturgaiz, con quien colabora en Asiaín (vid. su padre). También les acompaña Miguel de Azcárate, el menor.

ITURGAITZ, Pedro: (Ver Maese GARCIA DE ITURGAITZ)

ITURRALDE, Antonio: En 1716 inspeccionaba con Francisco Arriaga los destrozos ocasionados en el puente de Sangüesa (**Videgáin,** 25)

ITURRATE, Pedro: (Ver Pedro TURRATE, cantero en Salamanca, en Ciudad Rodrigo)

ITURRIA, Juan: Trabaja en 1666 en la iglesia de Régil **Odriozola,** p. 40)

ITURRIA, Maestro: Cantero avecindado en Viana a comienzos del s. XVIII (**Labeaga,** p. 124)

ITURRIAGA, Pedro: Trabaja entre 1601 y 1604 en el cementerio e iglesia de Zamudio (**Sesmero,** p. 175)

ITURRIETA, Domingo: Vecino de Cortézubi. En 1556 trabaja en la iglesia de Amorebieta (**Labayru:** «Bizcaya» IV, p. 300). Pasó más tarde a la Rioja donde, en 1584, visitaba la ampliación de Santa María de Laguardia con Juan de Olate (**Enciso:** «Laguardia», p. 153). Parece que en esta comarca estaba ya detectada su presencia desde 1536, en que comienza la obra de la iglesia de Villabuena. Son casi cincuenta años los que separan esta primera y la segunda presencia de Iturrieta en la Rioja Alavesa, por lo que es sospechoso de que no se trate de la misma persona, aunque no imposible (**Cat. Vitoria** I, p. 150)

ITURRIETA, Domingo: Un vizcaino de este apellido reconstruye el coro y el hastial Poniente de San Miguel de Vitoria, año 1585-87 (**Cat. Vitoria** III, p. 165). Dudamos que pueda tratarse del anterior; en todo caso, debía ser ya muy anciano. Más bien creemos que este Iturrieta o Iturrita, como también se le nombra, será el que en 1588 llevaba realizando ya varios años la torre de Foncea, que es el que aparece en Laguardia y en San Miguel de Vitoria (**Moya** I, 97) (Ver YTURRITA, Domingo). Suponemos que Domingo de Iturrieta son dos canteros diferentes, aunque es posible que puedan ser familiares.

ITURRIZA, Juan: Juan Simón de Iturriza está en 1548 o antes en las obras de la iglesia de Aya, Guipúzcoa (**Arrázola,** p. 601)

ITURRIZA, Juan: En 1673 acude al remate de la Casa Consistorial de Beizama (**Lasa,** p. 159)

ITURRIZA, Pascual: Natural de Motrico, trazó en 1541 la capilla mayor de la parroquial de Placencia. Fue maestro de San Juan de Alzúa. Murió en 1563 (**Llaguno** II, p. 18). Sustituyó a Pedro de Estiburu en las obras de Santa Marina de Vergara, año 1559. En la iglesia de Aya también había intervenido, año 1548 (**Arrázola,** p. 601)

ITURRIZAGA, Lope: En 1532 se concierta para empezar la obra de cantería de la iglesia de Berástegui. Antes de 1589 había trabajado en la iglesia de Santa Catalina de Lizarza (**Arrázola,** p. 601)

ITURZAETA, Pedro: (Ver Martín GABIRONDO, en Viana, 1679)

IZAGUIRRE, Andrés: En 1540, con Olózoga y Beramendi, toma la obra de la iglesia de Hernani. En 1541 trabaja en la iglesia de San Sebastián de Azpeitia. En 1545 hacía la obra de la iglesia de San Pedro de Vergara. Falleció en 1551 (**Arrázola,** p. 601)

IZAGUIRRE, Juan: (Vid. Juan MARTINEZ DE IZAGUIRRE)

IZAGUIRRE, Mateo: (Ver Juan de AIÇAGA, en Segovia). Falleció en 1586.

IZAGUIRRE, Prudencio: Con sus compañeros Domingo Arechederra y Domingo Goiri, tiene pleito de Corregimiento, año 1795, contra Manuel Montiano, a quien hicieron una casa en la Ribera de Deusto (**Correg. Bilbao,** leg. 638, núm. 1)

IZAGUIRRE, Román: En 1600 hace contrato para levantar en 14 años la iglesia de Icazteguieta, pero un año después es despedido de la misma por interpretar arbitrariamente los planos y condiciones (**Silván,** p. 41)

IZAL, Martín: Vecino de Sos en 1554 (**Cinco Villas,** 375)

IZAL, Pedro: Vecino de Sos en 1577. Contrató obras civiles, sobre todo casas (**Cinco Villas,** p. 374)

IZARRA, Francisco: Cantero documentado en Logroño en 1572 (**Merino,** p. 64)

IZARRA, Francisco: Trabaja en el siglo XVIII, año 1707, en las bóvedas de la iglesia de Ali (**Cat. Vitoria** IV, p. 174)

IZARRA, Nicolás: En 1766 examina y toma la obra del camino de Postas a su paso por Vitoria. Lo ajusta en doscientos mil reales. Le acompaña Rafael Antonio Olaguíbel.

IZURIAGA, Miguel: (Vid. Machín SARASOLA, en Salamanca)

J

JABARRIA: Piensan que este puede ser el verdadero apellido del famoso arquitecto de El Escorial, Juan Bautista de Toledo. No está en absoluto confirmado (**Vicuña,** p. 5)

JAUREGUI, Antonio: En 1706 toma como aprendiz a Lorenzo Ugarte, en Bilbao (**A. P. N. Bilbao:** «Hostendi»)

JAUREGUI: Domingo: Cierra en 1762 una ventana del coro de Casalarreina con sillería (**Merino,** p. 64)

JAUREGUI, Felipe: En 1781 cobra por obras en Casalarreina (**Merino,** p. 64)

JAUREGUI, Gregorio: En 1714-76 reconoce obras en Alberite (**Ruiz-Navarro,** 53)

JAUREGUI, Juan: (Vid. Juan MARTINEZ DE JAUREGUI)

JAUREGUI, Juan: De 1698 a 1704 trabaja en la iglesia de Moreda de Alava (**L. de Guereñu:** «Alava...»)

JAUREGUI, Lorenzo: (Vid. UNSAIN, Mateo)

JAUREGUI, Pedro: Trabaja en la colegiata de Medinaceli (Soria) entre 1520 - 40. Va con el cantero Pinilla (**Pérez Rioja,** p. 126)

JAUREGUI, Tomás: Falleció en Cegama en 1768, a los sesenta años. Desde 1732 interviene sobre todo en la planificación de retablos por Guipúzcoa (**Schubert,** p. 34)

JUARISTI, Francisco: (Ver Francisco JUARISTI)

JUARISTI, Domingo: Cantero de comienzos del barroco, en la Rioja. Se dice vecino de Logroño en el año 1628, cuando, con el carpintero Domingo de Labeaga,

toman de los mayordomos de la ermita de Santa Cruz de dicha ciudad la reparación y reformas del edificio. Juaristi, por la cantería, cobraría 26 ducados y Labeaga, por la carpintería del tejado 20 ducados (**Simón Díaz:** «Documentos», pp. 234-35). En 1626 Juaristi y el canónigo García de Jalón conciertan el arreglo de unas casas cerca de la cabecera de la capilla del Cristo, en la Redonda de Logroño. Sumaba el presupuesto 1.150 reales (**Ramírez y Sáinz,** pp. 43-44)

JUARISTI, Francisco: Juaristi o Juaresti forma parte de la cuadrilla de los Zárraga en 1579 (**Cat. Vitoria** III, p. 55)

JUARISTI, Juan: El cuerpo bajo de la torre de Autol, de comienzos del XVII, se debe a este cantero vizcaino. Va con él Juan de Olate (**Logroño** I, p. 154). Este será el que en 1613 trabaja en la cabecera y en el crucero de El Redal. Le acompaña su hijo del mismo nombre (**Logroño** II, p. 79). También debió trabajar en la torre de San Cosme y San Damián de Arnedo (**Merino,** p. 65). Se le suele denominar «el Viejo» para distinguirlo de su hijo.

JUARISTI, Juan: «El Joven». Lo encontramos asociado a su padre en la obra de El Redal (vid. el anterior)

JUGO, Joan: Junto con Pedro de Aréchaga, trae piedra para la obra que Miguel de Albiz hacía en casa de Agustín Montiano (**Sesmero,** p. 164)

JUSUE Y ARESPACOCHAGA, Francisco: Tiene un pleito de Chancillería, año 1662 (**Chanc. Vall.,** Leg. 1.107, n. 1)

L

LABAIEN, Martín: En 1723 trabaja en una puerta de Olaberría, tapiándola (**Alústiza,** p. 75)

LABARRIETA, Juan: Destajista en El Escorial y asentador en las obras del mismo, por concurso (**Portabales,** pp. 74-75). Será Olabarrieta.

LABE, Pascual: Trabaja en la catedral de Huesca, año 1497 (**Arco:** «Catedral», p. 88)

LACERTUA, Juan: En 1593 sirve al entallador Juan de Aldaba, como aprendiz, con ciertas condiciones (**Villalpando y Vera,** p. 107)

LACONIS, Sebastián: Abrió en 1601 el sepulcro de San Millán (**Moya,** III, 300)

LAGUARDIA, Miguel: (Ver Martín PEREZ DE ASTEASU)

LAINCERABEGA, Francisco: (Ver Francisco ENCERABEGA)

LAINCERABEGA, Lázaro: Lázaro de Laincerabega, Encerabega o Lenicera, que de todas estas formas es apellidado, debe ser familiar muy próximo a Francisco Encerabega y, como él, vinculado a la iglesia de Olaberría. En 1709 traza el coro de Olaberría (**Iparraguirre,** p. 100) y años más tarde, en 1720, proyectó la torre de Villarreal de Urrechua (**Linazasoro,** p. 70)

LAISECA, Juan De Zalla. Trabajó en la iglesia de Güeñes, dentro de una cuadrilla de montañeses.

LAKUNTZA, Antonio: Vecino de Cirauqui; en 1780 hace la casa abacial de Alsasua (**Alsasua,** 19)

LAMBARES, Martín: Es el maestro cantero de las obras de la capilla de la Piedad y de la iglesia de San Miguel, de Oñate (**Arrázola,** p. 601)

LAMIER, Francisco de: (Ver Francisco de la MIER)

LAMIQUIZ, Pedro: Vecino de la anteiglesia de San Miguel de Mendata, se compromete con su tío Pedro de Olave a continuar las obras de la catedral de Calahorra, desde el crucero hasta la puerta de poniente, en 15 de noviembre de 1518 (**Lecuona:** «La catedral», p. 87)

LANDA, Antonio: En 1767 remata la torre de Luco. Le ayudan José Unamunzaga y Ventura Zubía (**Torres olaguibelescas,** 363)

LANDA, Ascensio: (Ver Pedro LANDA)

LANDA, Francisco: En 1597 recibe por traspaso de Pedro de Mendiola seguir las obras de la iglesia parroquial de Zarauz. Dio trazas y se encargó de las obras de Santa María de Tolosa, después de 1612 (**Arrázola,** p. 601). Además aparece en muchas obras de menor entidad por los pueblos del Goyerri guipuzcoano. Así, en 1599, reconoce la iglesia de Olaberría y en 1617 hace planos para la reforma de la iglesia de Urquizu; en el 1625 para la de Albiztur (**Odriozola,** p. 49). En ese mismo año hace los planos para la iglesia de Beizama (**Lasa,** p. 28). En 1638 tasa las bóvedas de Albiztur que había hecho Eceiza (**Ib.** p. 142). En 1603 se halla trabajando en Alegría de Oria, iglesia que se debe también, entre otros, a Martín Celaya, su compañero. Fue acabada en 1637 por su hijo Miguel de Landa (**Elejalde,** p. 25). También trabaja en la iglesia de Icazteguieta, a partir de 1601 y durante seis años. Román Izaguirre la había dejado empezada (**Silván,** p. 49). Resulta este cantero uno de los más activos de comienzos del siglo XVII en las comarcas altas de Guipúzcoa.

LANDA, Hernando: En 1556 es criado de Ochoa de Arranotegui. En 1554 asienta a su primo Juan de Aránguiz como criado del mismo maestro. En ambas fechas se hallan en Santo Domingo de la Calzada, pero algunos meses más tarde Hernando es vecino de Landa, Alava, cuyo debe ser el lugar de su nacimiento (**Moya** II, 122, 124, 344)

LANDA, José: Tasa en 1732, en el convento de Santa Clara de Tolosa, donde había obrado Francisco de Lete (**Larrínaga,** p. 431)

LANDA, Juan Miguel: En 1552 entra a trabajar con Pedro de Acha como aprendiz. Es hijo de Miguel de Landa, vecino de Nanclares, Alava (**Moya,** II, 100)

LANDA, Miguel: Cantero vecino de Nanclares, padre del anterior.

LANDA, Miguel: Hijo del cantero guipuzcoano Francisco de Landa, con quien aparece a veces asociado en las obras. En 1631 examina las obras de Olaberría (**Alustiza**, p. 58). En 1637 Martínez de Aguirre y Lorenzo Larrañaga examinan lo que había hecho en Alegría de Oria, sucediendo a su padre (**Elejalde**, p. 26)

LANDA, Pedro: Maestro «aguañón» de Bilbao. Hace proyectos para el Molino del Pontón, en Bilbao, junto con otro experto, Ascensio de Landa (**Sesmero**, p. 175)

LANDARVAIN, Juan: Dio la traza para las obras de la iglesia de Orio y de otras iglesias, entre ellas Santa María de San Sebastián; noticia de 1578. Trabajó también en Aragón (**Arrázola**, p. 602)

LANDECA, Jaun: Un Juan de Landeca, Landeça, o Landeta está relacionado en el juicio que se sigue en Burgos contra Vallejo (**Basas**, p. 499)

LANDEGUI, Miguel: (Vid. Juanes de VIDAURRETA)

LANDERRAIN, Juan: Hay dos canteros de este nombre, también llamados Landarráin y Landernáin, activos en Aragón, Navarra, Alava y Rioja, uno de los cuales puede ser el Juan de Landarráin citado. Pueden ser abuelo y nieto, o tío y sobrino. En 1539 contrataba Landerráin, a quien se le llama piedrapiquero, es decir, cantero, el patio de la casa de Miguel Donlope, en Zaragoza (casa de La Maestranza) (**Abizanda** I, p. 211). Con Martín de Régil, Juan de Segura, Juan de Albíztur y otros trabaja en 1541 en la Lonja de Zaragoza (**Ibizanda**, p. 236). En 1550 contrata el claustro de Santa María de Uncastillo (**Cinco Villas**, p. 375). El hijo de Martín (véase), trabaja con su padre en la iglesia de Los Arcos y será el que, en 1588, aconseja la demolición de la iglesia de Santa Cruz de Campezo (**Cat. Vitoria** II, pp. 320-38)

LANDERRAIN, Martín: Nombre de otros dos canteros de Régil. El padre trabaja con sus hijos en la iglesia de Los Arcos. En 1546 tasa con Larrarte y Pérez de Solarte el claustro de Irache, realizado por Oyarzábal (**Biurrun**, pp. 426-28). Al hijo, nacido hacia 1532, se le debían en 1570 cantidades por la obra de la torre de Santiago de Logroño (**Moya** I, 97). Falleció en Logroño en 1587, quedándosele a deber cantidades por obras en la iglesia de Régil, de la que cobraban su viuda e hijos en 1588 (**Odriozola**, p. 39).

LANDERRAIN, Martín: (Cf. el anterior). Era vecino de Logroño cuando, en 1575, reconoce la iglesia de Aras (Navarra) (**Aras**, p. 17)

LANDERRI, Juan: Cantero que con Zumista concertaba en julio de 1578 la obra del puente del río Gállego, en Zaragoza (**San Vicente** II, p. 254). Es bastante probable que Landerri corresponda a Landerráin. De cualquier forma, bajo este apellido de Landerri se le documenta en Sádaba en 1557, en Petilla en 1566, en Castiliscar en 1580, donde había tomado hacer obras en la estanca (**Cinco Villas**)

LANDETA, Ascensio: (Vid Pedro de LANDA). Será Ascensio de Landa, como también se le nombra.

LANDETA, Juan: Documentado en Murillo de Río Leza (**Murillo**, pp. 9 y ss.)

LANDETA, Pedro: En 1538 acaba de cobrar una fuente hecha para el obispo en Logroño. Desde antes de 1547 obra en la iglesia de Cenicero, recibiendo la primicia. Hacia esa fecha debe casar con Francisca de Castellanos y en 1548 su suegro le paga unas heredades. En 1548 se obliga a hacer un crucero para Lardero. Antes de 1552 cedió una cantera a Pedro de Acha. En 1555 se obliga a hacer el cementerio de la iglesia de Villamediana. Para 1558 había intervenido en los jardines de Pedro de Soria con otros canteros. En 1559, al cobrar de la iglesia de Cenicero la obra que había hecho, se le llama vecino de Arnedo. De esa obra cobrará en su nombre su hermano Ortuño de Landeta, a partir de 1565 (**Moya** I, 97)

LANDETA, Pedro: Un Pedro de Landeta trabaja en San Pedro de Eslonza, León, con el cantero Marcos de Terliguiz, ambos contratados en 1560 por el maestro de aquel monasterio, Juan López de Rojas. Landeta aparece como asentador y lleva un oficial que no se nombra (**Llaguno** II, 74). Es posible que se puedan confundir ambos Pedro Landeta.

LANESTOSA, Hernando: Escultor romanista y cantero. Como cantero lo conocemos en la sacristía de Santa María de Astudillo, y en la iglesia de Lantadilla ,1580 - 1590). Aquí le acompaña su yerno, Juan de Ercilla (**Portela**, 361). No sería raro que este Lanestosa pertenezca a la familia de los que trabajan en Salamanca.

LANESTOSA, Juan: Pertenece a una familia de vizcainos de la «villa de la Nestosa (Lanestosa), ques en la Montaña ques villa de Vizcaya», establecidos en tierras de Salamanca, como otros muchos canteros vascos. Su actividad, la de sus parientes sobre todo (son tres generaciones de Lanestosa en el arte de la cantería), es muy considerable en los tres primeros cuartos del s. XVI. En 1529 trabaja en la iglesia del pueblo de Villaveta (Burgos) (**Pérez Sánchez**, pp. 187 y ss.), junto con su padre, Pedro de Lanestosa. En 1541 está ya en Salamanca dedicado al convento de Sancti-Spiritus. Después es casi seguro que se estableciera en Valladolid, pues en esta ciudad castellana dice tener vecindad en 1572, cuando da poder a su yerno Juan Escribano para que cobre algo que se le debe de obras de su padre. Tuvo un hijo llamado Juan, y al menos la hija, que se casó con Escudero. En 1551 aparece en Salamanca un Juan de Lanestosa, criado de Gonzalo de Monroy. No es seguro que se trate del que estamos estudiando, pues como cantero y no como criado, lo conocemos (**Casaseca**, pp. 25-26)

LANESTOSA, Pedro: Pedro de Lanestosa es también llamado Pedro Sanz de Lanestosa. Es este el patriarca de los Lanestosa de Salamanca, a donde llega después de haberse formado en otra región, en Burgos probablemente, y de la mano de Rodrigo Gil, de quien fue aparejador en la obra de Villaveta (Burgos), año 1529. Le sucede en la dirección de esta obra su hijo mayor, Juan (véase). Entre 1530 - 43 estaba este cantero afincado en Valladolid (**Sojo y Lomba:** «Los maestros canteros de Trasmiera», p. 11), ocupado en la obra de la iglesia de San Antonio, de patronazgo de los Taxis. Sin embargo, en

1542 estaba ya en Salamanca, ocupado como destajista con otros vizcainos, Pedro de Ybarra, Miguel de Aguirre y Vergara, en la catedral nueva (**Chueca**, p. 149). Por aquel entonces trabajó también en El Carmen, convento salmantino. En 1542 contrataba con su hijo Pedro la torre de San Nicolás de Vitigudino, por lo que vemos la agilidad de movimientos de este cantero por la geografía castellana pues, al mismo tiempo, llevaba dos obras en Salamanca, una en Vitigudino y la de San Antonio de Valladolid. En 1543 se le reclama para tasar las cosas que Juan Negrete había dejado comenzadas al morir; como esto le suponía muchos trastornos, pide se le dé una dieta de medio ducado por cada desplazamiento. Con este Negrete había contratado a medias la iglesia parroquial de Arcediano, que debe acabarla él, dando una indemnización a los herederos del cantero difunto. En estas tasaciones, peritajes, etc., suelen aparecer varios canteros vizcainos como Ybarra, los Sarasola y Rodrigo Gil, su maestro, reconocido cantero montañés. A Pedro Sanz de Lanestosa se deben las iglesias de Topas y Vilvestre, ambas de antes de 1555, pues en esa fecha se llevan a la Chancillería de Valladolid los libros de fábrica de estos templos, junto con los de otros donde trabajó Lanestosa, para que los jueces dictaminasen lo que cada uno de sus herederos (sus hijos y su mujer) debía llevarse. En 1552 hizo testamento. Se dice vecino de Lanestosa, condición que no debió perder nunca, y estante en Ciudad Rodrigo, en cuyo convento de San Francisco desea ser sepultado. Cita a Ruesga, Castañeda y Lasarte como compañeros a los que debía alguna cantidad. Murió en el año 1552 (**Casaseca**, pp. 21-25)

LANESTOSA, Pedro: Llamado «el Viejo». Es hijo menor de Pedro Sanz de Lanestosa. Puede ser motivo de confusión el hecho de que mientras su padre vivió, este Pedro es «el mozo», pero este apelativo lo reservamos a su hijo, también Pedro. Debió nacer en 1510, pues en 1565 «dixo que es de cinquenta e cinco años poco más o menos». Su esposa se llamaba Mari Sánchez, lo mismo que su propia madre. Las nupcias se realizaron en Aldearrubia. Tuvo vecindad en Salamanca, en la colación de San Mateo, de la que fue mayordomo. La fecha de 1542 en que con su padre se compromete a la torre de Vitigudino es la más temprana sobre su actividad canteril. En 1546, con ocasión del arreglo entre Sanz de Lanestosa y de los Negrete aparece Pedro Lanestosa como testigo. En 1547 trabaja él solo en el claustro del convento de la Trinidad de Salamanca. En 1552 hace con otros canteros vascos un poder para ser representados todos en cualquier pleito que cualquiera de ellos tuviera (véase Miguel ISTURIGAZA). En 1553, con el prestigioso Pedro de Ibarra, firma trazas para la iglesia de Santos Juanes, en Nava del Rey (Valladolid). En 1555 traza unas casas para la viuda de Maldonado, en Salamanca, que hace Martín de Legorreta (véase). También traza las casas de don Antonio Carvajal, que hizo Gonzalo Rodríguez. En 1561 hizo testamento, aunque siguió viviendo algunos años más. En el poder que da a su hijo Pedro Lanestosa «el Mozo» aparecen los aparejadores que Lanestosa había tenido. Al más conocido de todos, Martínez de Mamirga, Juan, que le acompañó en la obra de Saucelle, hay que añadir los de Juan del Cerro, Miguel Rebroujo, Jerónimo y Juan de Miella, Juan Delgado, Francisco y Antonio Portugués. Dice en el documento que había trabajado en la iglesia de San Boal y en el convento de monjas de Fuentesaúco. En 1562 es maestro mayor, único, por muerte de su compañero y socio Isturizaga. En ese mismo año rehusa con otros vizcainos a la requisitoria real para que vayan a Puebla de Montalbán, a la postura del puente (véase Martín NAVARRO). Por ese año tenía varias obras comenzadas en la comarca salmantina de Los Arribes, Masueco, Pereña, La Peña. En una carta que despacha allí conocemos a su criado, el cantero Juan de Villaverde. En 1563 está en Salamanca tasando en la obra de San Esteban y en 1565 en Yecla, en un peritaje del puente; allí dice tener cincuenta y cinco años. Antes de esa fecha debió hacer la iglesia de Guijuelo. Hasta esa fecha y desde el año 1552 trabajaba en la iglesia de Santa María la Mayor, de Ledesma, teniendo como aparejador a García de Saravia. También hacia 1565 trabaja en Tarazona de Guareña, comenzando él la torre; parte del templo lo acabó su hijo (**Casaseca**, pp. 26-33). Falleció Pedro de Lanestosa en 1565.

LANESTOSA, Pedro: Pedro de Lanestosa «el Mozo» es hijo de Pedro Lanestosa «el Viejo», sobrino de Juan de Lanestosa, y nieto de Pedro Sanz de Lanestosa. Son las tres generaciones de Lanestosa. A la familia hay que añadir, sin embargo, otro cantero, Pedro de Cereceda, primo de Pedro de Lanestosa «el Viejo». Lanestosa «el Mozo» y su hermana Isabel son los dos únicos hijos de Lanestosa «el Viejo». El muchacho, además de cantero se dice pintor. Casó con María de Sosa, hija del pintor Juan de Montejo, año 1564. Sabemos de él que fue aparejador de su padre y a partir de 1565, fecha de la muerte de éste, le sucede en los compromisos inconclusos; así, en Tarazona de Guareña, en Guijuelo. En 1575 parece que intervino en una obra de Fuentesaúco, no en la que hacía años había trabajado su padre, sino en otra distinta, quizá la iglesia de San Juan. En 1576 aparece en la capilla Talavera, de Salamanca, un receptor de bienes llamado Pedro de Lanestosa, que no es seguro sea éste. El testamento de su madre también dio motivos a pleitos, pues ésta había mejorado a la hermana de Pedro. Se conoce poco de su faceta como pintor (**Casaseca**, pp. 34-36)

LAPAÇA, Joanes: Dio traza, año 1548, para las obras de la iglesia de Santa María de Tolosa (**Arrázola**, p. 602)

LARIZ, Juan: Cantero que suele aparecer en casi todas las más importantes subastas de obras de Bilbao en la segunda mitad del s. XVI. En 1558 se remata en él la traída de aguas desde el Pontón a Bilbao (acueducto de Los Caños) (**Labayru:** «Bizcaya» IV, p. 319). Un año después se lleva otro remate, entre la «flor y nata» de los canteros residentes en torno a Bilbao que a él acudieron: la capilla de la Portalada de San Antón, en Bilbao, que serviría para archivo de la villa. La obra, con su chapitel, costó 621 ducados y 41 mrs. (**Ib.**, p. 329). También se remató en Láriz la cantería de la cárcel bilbaina (**Ib.**, p. 414), año 1573. En 1577 labró la capilla del archivo de San Antón, de Bilbao, encima del pórtico de la iglesia (**Ib.** p. 438). Otras obras suyas son: año 1558, trazas y empedrado del Arenal de Bilbao; año 1566, el regimiento, peso y alhóndiga de Bilbao. Entre los canteros rivales cabe citar a algunos muy notables como Ochoa de Axpe,

Ochoa de Uriona, Juan de Asteasu, Juan Garita, Mimenza... Por primera vez lo conocemos en un informe sobre la torre de Begoña con Martín de Garita y Felipe Temegaray (**Mañaricúa,** 206)

LAROLA, Martín: Con el vizcaino Juan de Segura hacía en 1520 un balcón en la calle del Obispo, de Jaca (**Aznárez:** «Estudios de historia jacetana», p. 19)

LARRABE, Antonio: De Lezama. En 1701 se compromete al aprendizaje con el maestro cantero Antonio de Zabala, de Bilbao (**A. P. N. Bilbao:** «Bentades»)

LARRABE, Pedro: De Lezama. En 1628 se le documenta en Larrabezúa (**Iturriza,** nota 129)

LARRAHONDO, Pascual: Trabaja en 1555 en el segundo tramo de la iglesia de Ascarza (**Cat. Vitoria** IV, p. 287). En 1561 tasa la obra de la parroquial de Ascarza (**Ib.,** p. 552)

LARRAIN, Martín: Hace en 1572 el puente de San Lázaro sobre el río Iregua, en Logroño (**Merino,** p. 65)

LARRAÑAGA, Juan: Uno de los constructores de la iglesia de Aras (Navarra), obra acabada en 1578 (**Aras,** p. 17)

LARRAÑAGA, Juan Jerónimo: Es en 1634 - 44 el primer arquitecto de la iglesia de Chelva, Valencia (**Tormo y Monsó,** p. 186)

LARRAÑAGA, Lorenzo: (Vid. Miguel de LANDA)

LARRAONDO, Juan: Entallador de la casa de la Audiencia, en Burgos. Cobra en 1550 un sueldo de 2'50 reales diarios (**Ibáñez,** p. 353)

LARRAONDO, Martín: Hermano, posiblemente, del anterior. Cobra un jornal algo más bajo: 2'25 rs. diarios (**Ib.,** p. 352)

LARRAONDOGUNO, Martín: En 1538 cobraba del concejo de Guetaria los 900 ducados por que se había comprometido a construir el puerto. El tres de febrero de 1541 cobraba las mejoras hechas, dándosele 327 ducados y 2'5 reales y prometiéndolese el importe de las 16 primeras ballenas capturadas, evaluada cada una en 40 ducados (**Llaguno** II, p. 15)

LARRARTE, Francisco: Trabaja entre 1571 - 73 en la sacristía y espadaña de la iglesia de San Nicolás de Jubera (**Logroño,** p. 238, t. II). Debe estar emparentado con los Larrarte que siguen. Es seguramente, hijo de Martín y, por tanto, hermano de Juan.

LARRARTE, Juan: Es hijo de Martín. Trabajó en 1547 en la torre de la iglesia de La Estrella, en Enciso, Logroño, que deja sin acabar (**Logroño,** p. 91, t. II)

LARRARTE, Martín: El más notable de los maestros canteros de este apellido. Con su hijo Juan trabaja en la torre de La Estrella, de Enciso, año 1547, que dejan inacabada. En 1558 tasa la obra de la iglesia de Santiago de Calahorra, con Ochoa de Arranotegui. También trabajó en la iglesia de Murillo de Río Leza (**Murillo,** 9 y ss.). El resto de su actividad es navarra, sobre todo en las comarcas más meridionales, donde se establece con su familia en la primera mitad del siglo XVI. El lugar de su naturaleza es Alquiza, en Guipúzcoa. En 1540 se encuentra avecindado en Tafalla y realizando dos humilladeros en las plazuelas de Santa María y de Recoletas. Se le atribuye también una casa en Tafalla, en las cercanías de San Pedro; y la casa que fue del Dr. Navarro de Azpilicueta, en Barasoáin (**Biurrun,** p. 428) En el mismo año de 1540 tasó con Martín de Aramendía la obra de Maese Lázaro, en Aibar. En 1546 realiza otra obra de tasación, en compañía de algunos de los más prestigiosos canteros de las comarcas vecinas: Martín de Landerráin y Juan Pérez de Solarte; era la valoración de lo hecho hasta 1545, año de su fallecimiento, por el cantero Martín de Oyarzábal, en el claustro de Irache (**Pellejero,** pp. 18 - 19). Respecto a la iglesia de Santa María de Tafalla se expone (**Cabezudo:** «Tafalla», p. 12) que se llama a Larrarte a Vidania, donde estaba, y se establece en la villa navarra con toda su familia, con sus tres hijos canteros, uno de ellos desconocido para nosotros, y sus yernos; se compromete a levantar el templo en tres años, pero no lo cumple porque fallece. Lo continúan sus herederos por contrato de 1558, acabándolo en 1561. El costo total fue de 9.067 ducados de «oro viejo».

LARRAZA, Tomás: Continúa entre 1714 - 18 la torre de Elgóibar, trazada por los Longa (**Schubert,** p. 319)

LARRAZABAL, Juan: Se encargó del enlosado de Santa María de Lequeitio, en 1533. Le acompaña Beobide (**Labayru:** «Bizcaya» III, p. 192)

LARRAZABAL, Pedro: En 1681 trabaja en La Cogolla.

LARREA, Gabriel: Hermano del escultor Lope de Larrea. Se dice cantero (**Andrés Ordax,** 51)

LARREA, Juan: Trabaja en las murallas de Pamplona con Malpaso y Zumárraga, 1523 (**Idoate:** «Las fortificaciones», 57). Tasó la torre de San Nicolás de Pamplona (**Martitena,** p. 16)

LARREA, Juan: Arquitecto de Pamplona. Da en 1732 unos informes sobre el estado de la iglesia del Rosario de Corella (**Arrese,** p. 184). Este debe ser quien en 1707 se ofrece a acabar la capilla del San Fermín, en San Lorenzo de Pamplona (**Molíns,** p. 40). Hace varias obras civiles, de mantenimiento, en Pamplona.

LARREA, Juan: Examina en Santa Ana de Durango sobre trazas que ejecuta Erdoiza o Erloiza, año 1724 (**Rodríguez Herrero,** p. 189)

LARREA, Juan: Autor de la traza de la torre de Bujanda, hecha por Juan Bta. Arbaiza (**L. de Guereñu:** «Alava...», p. 226)

LARREA, Martín: De Mañaria. Trabaja en 1539 en Santa Ana de Durango (**Labayru:** «Bizcaya» IV, p. 215)

LARREA, Martín: En 1734 este «cantero de notoria inteligencia» reforma las trazas de la torre de Portugalete (**Cerezal,** 31). Suyo es el proyecto de la torre de Lezama (1727) (**Alcolea,** 315)

LARREA, Pedro: En 1514 es maestro mayor del convento de Alcántara, fecha en que el rey Fernando el Católico le recrimina por no haber obedecido sus órdenes de que llevase a Madrid trazas para el convento de San Marcos de León (**Merino:** «León», p. 200, y **Llaguno** I, pp. 153-54) Siempre se ha supuesto de que fueron, por fin, obedecidas las órdenes y que el famoso edificio fue trazado según el arte de Pedro de Larrea.

LARREA, Pedro: En 1559 aparece citado como testigo en un testamento en Cáceres. Difícilmente puede ser el mismo que el anterior (**H. Artística Cacereña,** p. 263)

LARREA, Pedro: Cantero mayor de Bilbao, en cuya Casa de Contratación trabaja en 1594 (vid. Andrés de GARITA). Puede ser este cantero el que pleitea con la iglesia de los Santos Juanes, con Pedro de Mújica y Martín Castillo, 1605 (**Chanc. Vall.,** leg. 260; 5). Reparaba en 1605 la torre Frías, en Bilbao (**Fullaondo,** 108)

LARRETA, Juan: Hacia 1528 trabaja en la iglesia de Nuestra Señora de Orendáin, Guipúzcoa (**Arrázola,** p. 602)

LARRETA, Martín: Abre en 1618 los cimientos de lo que sería la casa Urrutia, en Valmaseda (**Sesmero,** p. 176)

LARRIETA, Martín: En 1539 se le confían obras en la catedral de Plasencia, sobre planos de Siloe y juntamente con Correa (**Llaguno,** 214)

LARRINAGA, Antonio: Colabora con Bautista Barrena en la torre de Portugalete, 1733 (**Alcolea,** 314)

LARRINAGA, Carlos: Vecino de Abadiano y de Cigales. Tiene en 1780 compañía con Ramón y Fernando Martín sobre la iglesia de San Pablo de Valladolid. Pleitean en Chancillería (**Chanc. Vall.,** leg. 1.604, núm. 14)

LARRINAGA, Miguel: (Vid. Miguel de ARRE)

LARRINOA, Diego: Hace el pórtico de Durana en 1737 (**Cat. Vitoria** IV, p. 329)

LARRINOA, Domingo: Hace en 1723 la bóveda de la sacristía de Durana, y en 1735 la sacristía de Amárita (**Cat. Vitoria** IV, p. 184)

LARRITEN, Joanes: En 1586 tasaba la obra del claustro de la catedral de Cuenca, obra de Andrea Rodi (**Cuenca,** p. 264)

LARRONDO, Simón: Con Martín de Lasorda y otros trabaja en 1765 en un nuevo proyecto para la capilla de San Fermín, en San Lorenzo de Pamplona (**Molíns,** p. 57)

LASA, Juan: Saca en 1586 la piedra necesaria para las casas de D. Ventura Medina Arriaga, en Burgos. Procede la piedra de la cantera de Hontoria. Un año después se hallaba en trabajos de desbaste (**Ibáñez,** p. 431)

LASA, Miguel: En 1627 trabajó en San Pedro de Calatayud (**Calatayud,** 181)

LASAGA, Pedro: (Vid. ORTUBEY u ORTUBE)

LASARTE, Domingo: Por sus trazas se contrata la iglesia de Santa María de los Caballeros, en Salamanca, año 1556, con Miguel de Isturizaga. Tasador con Pedro de Gamboa de la iglesia de San Muñoz, obra de García de Saravia. En el testamento de Pedro de Lanestosa, año 1552, manda se le pague a Lasarte una deuda. Es uno de los canteros vascos que convienen en unos poderes para ser representados al unísono en cualquier pleito (vid. Miguel de ISTURIZAGA). En 1555, con Isturizaga y Sarasola tasa la torre de Vitigudino de Pedro de Lanestosa (**Casaseca,** pp. 13, 14, 25, 28, 42). Con Pedro de Lanestosa e Isturizaga tasa en 1557 la obra de la iglesia de Ledesma. Van de parte de los herederos de Saravia. Citado con otros vascos al proceso sobre San Esteban de Salamanca, 1565 (**Valdivielso,** p. 226). Tiene en esa fecha, 56 años. En 1543 es aparejador de Rodrigo Gil de Hontañón, con un sueldo de 6.000 mrs. En 1550 no aparece ya como aparejador del maestro Hontañón. En 1557 dirige con Rodrigo Gil la obra de la catedral nueva de Salamanca. También va asociado a este maestro en 1572, pero no al año siguiente, donde parece que es suplido por Gamboa. Falleció antes de 1577 (**Chueca,** pp. 149 - 55)

LASARTE, Domingo: Un Domingo de Lasarte, que posiblemente nada tendrá que ver con el anterior, trabaja en el Ayuntamiento de Jaca (vid. Juan de ALDARIAGUA)

LASARTE DE SUSO, Domingo: Acopia piedras para San Pedro de Lasarte (**Lasarte,** 19)

LASARTE, Martín: Cantero vitoriano, documentado en 1523 (**Cat. Vitoria** III, p. 53)

LASARTE, Sebastián: Hacia 1505 trabaja en la catedral de Coria (**Mélida:** «Cáceres», p. 83, t. II). Es padre de Domingo de Lasarte, activo también en Extremadura.

LASCURAIN, Juan: (Ver San Juan de ZUMETA)

LASORDA, Martín: (Ver Simón LARRONDO en San Fermín de Pamplona)

LAXPEITIA, Juan: (Ver Juan de LAZPETI)

LAYZ, Alfonso: Trabaja como pedrero en la sacristía de la catedral de León, año 1487 (**Merino:** «León», pp. 355 y 91)

LAZARO GOITI, Felipe: Pertenece a una familia de arquitectos barrocos madrileños. Su ascendencia vasca debe ser lejana ya. Sabemos de él que fue nombrado por oposición maestro mayor de la catedral de Toledo, y lo fue hasta su muerte, en 17 de agosto de 1653. Estuvo casado con Mariana López (**Sedano,** pp. 91, 92, 93, 95, 120, 121, 127; y **Zarco III,** pp. 332, 372, 373 y 374)

LAZARO DE GOITI, Jerónimo: Maestro arquitecto en Madrid. En 1640 contrata la obra del Convento Real de

Santa Isabel, en Madrid, que lleva Juan Gómez de Mora, como tracista. Ambos intervienen también en la iglesia de Loreto (**Tovar:** «Loreto»)

LAZARO DE GOTI, Pedro: Es también arquitecto madrileño del pleno barroco. Su ascendencia vasca no debe ser muy próxima. Entre las obras más notables que se le documentan se hallan la iglesia de Loreto, de Madrid, 1641 - 67; el puente de Toledo, también en Madrid, 1670 - 80 (**Tobar,** pp. 79, 206). En 1660 peritó la iglesia de Leganés (**Getafe,** 76). Los Lázaro de Goti suponen una generación de canteros plenamente vinculados al Madrid barroco de mediados del XVII.

LAZCANO, Angel: Documentado en Vitoria en el siglo XVI (**Cat. Vitoria** III, p. 53)

LAZCANO, Juan: Es uno de los canteros vascos que se halla en las cuadrillas que en 1529 labran piezas para la catedral de Granada (**Siloe,** p. 86)

LAZCANO, Juan: Con Juan Estanga trabajaba en 1713 en la capilla de Santa Ana, en la catedral de Tudela (**Navarra:** «Arte»)

LAZCANO, Martín: Bajo el mando de Juan Guas, aparece un Martín de Lazcano laborando en algunas tareas finas de entalladura en la catedral de Segovia, año 1483 (**Hernández:** «Guas», p. 73)

LAZCANO, Pedro: Documentado en 1564 en Vitoria (**Cat. Vitoria** III, p. 56)

LAZPETI, Juan: También dicho Laxpeitia; quizá su apellido correctamente escrito sería Lázpita. Procedente de la provincia de Vizcaya, aparece ocupado en Vitoria durante toda la segunda mitad del s. XVI. En 1560 en la reforma de la capilla de San Andrés, en San Miguel. En 1587 se ocupa de la reconstrucción del hastial de poniente y del coro de la misma iglesia. En 1592 trabaja en la torre del mismo templo y también en la reconstrucción de la capilla de San Ildefonso (**Cat. Vitoria** III, pp. 202, 209, 196, 55)

LECUONA, Sebastián: Arquitecto del siglo XVIII, que tiene documentados en 1735 los planos para la nueva iglesia o ampliación de la antigua, del pueblo de Cegama (**Iparraguirre,** p. 41)

LEGARBARUNA, Domingo: Continúa en 1558 las obras de la iglesia de San Juan Bautista de Hernani (**Arrázola,** p. 602)

LEGARRA, Domingo: En 1549 se remató en él la obra de la iglesia de Santa María de Tolosa, aunque no llegó a trabajar en ella. En 1583 trabajaba en la iglesia de Usúrbil con los Marrubiza. En 1587, ó antes, había trabajado en la iglesia de Irún. Y en 1596, siendo, probablemente, ya muy anciano, aconseja sobre la iglesia de Alquiza (**Arrázola,** p. 602). Domingo de Legarra es hijo del cantero Juan Pérez de Legarra (**Murugarren:** «Usúrbil», p. 158)

LEGARRA, Domingo: Trabaja en 1610 en la torre de Luezas, Logroño, que acaba (**Logroño,** p. 330). No puede ser confundido con el anterior, más viejo.

LEGARRA, Juan: (Vid. Juan PEREZ DE LEGARRA)

LEGARRA, Juan: En 1578 se remató en él la continuación de las obras de la iglesia de Amasa. Es, probablemente, hijo de Juan Pérez de Legarra y hermano de Domingo de Legarra (**Arrázola,** p. 602)

LEGARRA, Martín: Un Martín Legara (sic) contrata el arranque y traída de piedra para los pilares de la Lonja de Zaragoza. Ocurre esto en 1541; se ve acompañado de otros vascos, como Martín de Régil y Juan de Albistur (**Abizanda** I, p. 236)

LEGARRA, Sancho: Presentó plica a la iglesia de San Clemente, Cuenca. No se la lleva. Opina sobre ella en 1554 (**Torrente,** p. 372)

LEGORRETA, Juan: Hace la capilla mayor de la iglesia de Casalarreina, al menos entre 1533-43, según traza de Juan Resines. No sabe firmar (**Moya** I, 97).

LEGORRETA, Martín: En 1555 se compromete a realizar obras en una casa de Salamanca, según planos de Pedro de Lanestosa (**Casaseca,** p. 29)

LEGORRETA, Pedro: Se le documenta en 1527 en consulta sobre la capilla de los Lili, en la iglesia parroquial de Cestona (**Arrázola,** p. 602)

LEGORRETA, Pedro: Este será el correcto apellido del cantero vasco Pedro de la Gorreta (véase), que trabaja en Portugal.

LEGORRETA, Maestro: Tasa las obras de las fortificaciones de Pamplona en 1517 (**Idoate:** «Las fortificaciones», p. 57)

LEIZA, Juan: Aparece en la nómina de canteros que trabajaron antes de 1697 en las obras de las fortificaciones de Pamplona (**Idoate:** «Las fortificaciones», p. 57)

LEIZAOLA, Martín: Tasa el Ayuntamiento de Rentería en 1607 (**Llaguno,** III, p. 147)

LEIZOLA, Martín: Cantero de Asteasu; en 1579 es testigo en un contrato de cantería, en Nájera (**Moya**)

LEJARAZU, Cristóbal: Trabaja en el templo de Artaza, en 1540 (**Cat. Vitoria** IV, p. 280)

LENIZ, Martín: Labra piezas para la catedral de Granada en 1529 (**Siloe,** p. 86)

LENIZERA, Lázaro: (Ver Lázaro de LAINCERABEGA)

LEORZA, Melchor: De Arlucea. En 1750 trabaja en la iglesia de Apellániz (**Apellániz,** 27)

LEOXINAGA, Alonso: Debe ser Alonso Osinaga, pero con aquel apellido aparece en un protocolo de 1704 (**A. P. N. Bilbao:** «Ibarrola»)

LEQUEITIO, Baltasar: Labra piezas para la catedral de Granada en 1531 (**Siloe,** p. 88)

LEQUERICA, Juan: Es uno de los oficiales del equipo de los canteros Zárraga (**Cat. Vitoria** III, p. 55)

LESACA, Juan: En 1503 pleitea con el concejo de Santo Domingo de la Calzada por su hidalguía. Para 1513 debía llevar ya años trabajando en la iglesia de Castañares, que estaba acabada en 1519. Lo más antiguo de allí es suyo. Por este trabajo tenía la primicia de la iglesia. No sabe firmar (**Logroño,** p. 301)

LESÇOLA, Martín: Vecino de Lapuebla de Labarca, Alava. En 12 de enero de 1581 se compromete con Hernando de Cereceda, fontanero «vecino de Axo, en la Trasmiera, a hacer una sobretaza para una fuente de Sotés», en Logroño (**Simón y Díaz:** «Documentos», p. 234)

LETAMENDIA, Francisco: Empedrador del piso del pórtico de Olaberría, en 1754 (**Alustiza,** p. 99)

LETE, Francisco: Trabaja en 1730 - 32 en el convento de Santa Clara de Tolosa (**Larrínaga**, p. 431)

LETURIA, Esteban: Se le denomina «maestro de casas». Se concertó en 1592 y 1598 en reconstruir unas casas en la calle Mayor de Zaragoza para el platero Juan Bocal (**San Vicente** II, p. 58)

LETURIA, Juan: Hace en 1578 - 79 con Juan de Aguirre unas protestas de que se siguieran ciertas trazas en la iglesia de Zumárraga (**García Gaínza:** «Dos proyectos», p. 266)

LETURIONDO, Andrés: Trazó la iglesia de Santa Marina de Oxirondo, en Vergara, en 1542, comenzando él mismo la obra, para ser continuada después por Estiburu (**Arrázola,** p. 602). Sucedió a Pascual de Arrandolaza en la dirección de las obras de Santa María de Azcoitia, año 1547 (**Ib.**, p. 602)

LEXARDI, Andrés: (Ver Andrés ALEXARDI, en Palenzuela)

LEXARDI, Martín: Reconstruyó la iglesia de San Andrés de Echevarría, bajo planos de Lucas Longa, hijo (**Sesmero,** p. 176)

LEYZI, Domingo: De Lizarza. Desde 1610 trabaja con Cristóbal de Aguirre en la iglesia de Alzo (**Elejalde,** p. 81)

LEZCANO, Francisco: En 1577 tasó la iglesia de Matalebras (**Soria,** 254)

LEZCANO, Joanes: Hermano jesuita, cantero desde antes de ingresar en la Compañía. Es nacido el 1535; debe ser navarro, aunque se le llamase «vizcaino». Es discípulo de Bustamante. Su primera actividad fue, posiblemente, en una cuadrilla de canteros vascos en el Hospital de Tavera, de Toledo. Después, como jesuita, lo hizo en diversas obras de la Compañía en Villarejo de Fuentes, Caravaca, año 1569, en el Colegio de Granada, año 1557. Falleció en 1571, al caerse de un andamio en la obra de Caravaca (**Bustamante,** pp. 162 y ss.)

LEZCANO, San Juan: Se documenta a este cantero en 1555 - 58, mientras llevaba la obra de Santiago de Cáceres (**H. Artística Cacereña,** p. 263)

LEZCANO, Miguel: Maestro de casas, contrata en 1523 rehacer en Zaragoza la casa de Vicente Villanueva (**Abizanda** II, p. 366)

LICERAÇO, Maestre Pedro: Trabaja en la catedral de Huesca en 1497 (**Arco:** «Catedral», p. 188)

LICERRAGA, Juan: Morador en Villamediana, cerca de Logroño. En esta ciudad, a 26 de septiembre de 1624, hizo postura de 600 ducados para la obra y reparo de la ermita de Santiago de Clavijo (**Lope-Toledo:** «Santiago de Clavijo», pp. 423 y ss.)

LICOLA, Martín: Trabaja en la iglesia de Lapuebla de Labarca entre 1562 - 88 (**Cat. Vitoria** I, p. 108)

LIERMA, Domingo: (Ver Lázaro de ECHEVARRIA)

LIGARRIAGA, Joanes: Es Juan de Elorriaga, que vive en La Calzada en 1571.

LIGORRETA, Pedro: Reconoce la catedral de Huesca en 1497 (**Arco:** «Catedral», p. 35)

LISECA, Juan: En 1539 se compromete con Guillén de Arellano a hacer unas piezas de jaspe para el altar del coro y gradas de la catedral de Toledo (**Zarco** I, p. 229)

LIZALDE, Domingo: (Vid. ALDARIAGUA, Juan)

LIZANA, Sebastián: Pertenece al círculo de Siloe, en Granada, donde en 1550 tasan alguna obra en San Gil (**Gómez Moreno:** «Las águilas», p. 99). Era criado de Francisco Florentín y hace en 1522 los basamentos para una reja en el coro de la catedral sevillana (**Gómez Moreno:** «La Capilla Real» II, p. 260)

LIZARAZU, Juan: Hermano de Pedro de Lizarazu, a quien ayuda en Oñate. Vio con él lo que en la Universidad hacía Domingo de Guerra. En 1567 interviene en las obras de Santa María de Tolosa, aconsejando a los canteros que la llevaban. En 1573 dio trazas para el ensanchamiento de la iglesia de Segura (**Arrázola,** p. 603)

LIZARAZU, Pedro: En 1521 dio dos trazas para la iglesia de Ariznoa, de Vergara. Entre 1526 - 32 realiza sus obras más notables, la capilla de la Piedad de Oñate y el claustro de la misma, por contrato con el patrón de las mismas, el Obispo Mercado de Zuazola. En 1528 dio planos de la iglesia de Santa María de Azcoitia, junto con Pedro de Alcega y San Juan de Arteaga. En 1540 y 1547 examinó lo que Arrandolaza hacía en la iglesia de Azcoitia. También dio trazas para la iglesia de Tolosa (**Arrázola,** p. 603)

LIZARDI, Ignacio: Con Miguel de Salezan da planos en 1743 para la basílica de Santa María de San Sebastián (**Arrázola:** «El Arte barroco», p. 296)

LIZARDI, José: En 1737 tasa obras de I. Arámburu y M. Goicoechea en Alegría de Oria (**Elejalde,** p. 26). Está activo también en Villarreal de Urrechua, en su torre parroquial, con otros canteros azcoitianos, sus paisanos los Salezan, los Iturbe..., año 1720 (**Linazasoro,** p. 70).

Para la ermita de San José de Azcoitia extrae él la piedra y además trabaja en ella en el primer cuarto del siglo XVIII (**Martín González:** «Azcoitia», p. 14)

LIZARDI, Juan: En 1734 estaba reformando la iglesia de Xeméin con Pedro Villarreal (**Fullaondo,** 108)

LIZARDI, Pedro: A éste y a Miguel de Salezán atribuye Kubler los diseños para la magnífica portada de Santa María de San Sebastián. Antes habíamos visto a Salezán y a Ignacio Lizardi en la misma obra y en el mismo año. Puede haber un error, al menos aparente, que quizá aclare el siguiente cantero.

LIZARDI, Pedro Ignacio: Este cantero guipuzcoano, con el nombre de Pedro Ignacio, informa en 1743, en Logroño, sobre la aguja de la iglesia de Palacio de aquella ciudad. Aparece Lizardi acompañado de dos de los grandes maestros barrocos del momento en la Rioja, Raón y Arbaiza. Creemos que Pedro, Ignacio y Pedro Ignacio de Lizardi, son una misma persona.

LIZARGARATE, Pedro: Es una de las máximas aportaciones de la cantería vasca al mercado artístico castellano en los años de transición del s. XVI al XVII. Estuvo casi siempre vinculado a obras de tipo oficial. En 1607 se obligaba con Miguel del Valle a hacer obra en la capilla de la Virgen del Sagrario, de la catedral de Toledo: unos arcos (**Sedano,** p. 87). En 1609 sustituye a Pedro de Mazuecos como aparejador en El Alcázar, y luego también en El Pardo y Aranjuez. En 1611 es Maestro mayor en Uclés. Trabaja también en Toledo en 1613. Un encargo muy notable es el que le hace Felipe III, año 1620: El Panteón de El Escorial. Fallece en 1629 (**Llaguno,** pp. 140-41; **García Rey:** «Monegro», p. 203; y **Durán:** «Uclés», p. 158). Conocemos algunos pormenores más y algunas noticias que no coinciden a veces con las que proporciona Llaguno. Una de ellas es la propia fecha del fallecimiento del maestro, año 1627 (**Tovar:** «Francisco de Mora», p. 214). Supervisó la cantería de la basílica de Atocha en 1610 (**Ib.**). Estuvo su familia ligada por parentesco con la de los Mora de Toledo, pues una María de Lizargárate, hija o hermana de Pedro, está casada con el arquitecto barroco madrileño Simón de Vega, hijo de otro Simón de Vega. En el Panteón escurialense se atiene a interpretar las trazas que proporcionan otros maestros. Junto a él aparece siempre Alonso Carbonel. Se debió constreñir su labor a la cantería y el aplique de mármoles. (**Portabales,** p. 177). Se le atribuye la traída de aguas de Amaniel y Valdelamasa. Incluso que hizo un diseño para el Convento de la Encarnación de Madrid (**Portabales,** p. 177); y el censurar, por encargo oficial, el tratado de arquitectura de Palladio (**Muguruza,** p. 13). Sobre planos suyos se hizo el convento de Valdemoro, 1612. En 1617 se le hacía tasación de los Caños de la Fuente (**Cervera Vera:** «Valdemoro»)

LIZARITURRI, Martín: (Vid. San Juan de ZUMETA)

LIZARRAGA, Diego: (Ver Pablo BASAVE en La Cogolla)

LIZARRAGA, Domingo: Cantero fallecido en 1627 (**Garmendia,** 172)

LIZARRAGA, Francisco: Con su hermano Juan toma la obra de la torre y campanario de Albiztur, que Juan de Zunzunegui no pudo atender (**Odriozola,** p. 30). Fue el año 1674. Más tarde, en 1679, acude a Beizama, a la subasta de la ampliación de la obra de la iglesia (**Lasa,** p. 147)

LIZARRAGA, Juan: Hace en el s. XVIII la cantería del Ayuntamiento de Hernani (**Arocena,** p. 70)

LIZARRAGA, Juan: (Vid. Francisco de LIZARRAGA)

LIZARRAGA, Juan: Vecino de Villamediana; hace en 1557 unos lagos para una bodega en Logroño (**Merino,** p. 66)

LIZARRAGA, Juan: Hacia 1583 cierra la torre de San Miguel de los Navarros, de Zaragoza (**Abbad:** «Catálogo», p. 102). Está enterrado en la capilla de Nuestra Señora de la Sierra, de Villavieja (**Viñaza**)

LIZARRAGA, Juanes: En 1627 firma contrato de aprendizaje con Francisco Marrubiza (**Garmendia,** p. 172). Es hijo de Domingo Lizarraga.

LIZARRAGA, Martín: Participa en las obras de la iglesia de Orio. En 1585 se le libran en este concepto 877 ducados. En 1595 examinó la obra de la iglesia de San Juan Bautista, de Hernani. En 1599 examinó la obra de Sarastume en la iglesia de Amézqueta (**Arrázola,** p. 603). Con su hermano Nicolás examina las obras de Usúrbil, año 1591 (**Odriozola,** p. 40). Con el mismo acude a Régil a inspeccionar las causas por las que se retardan tanto las obras de aquella parroquial (**Ib.**). Este Lizarraga, con su hermano Martín, tiene también actividad en Aragón. En 1583 lleva la sacristía de Navardún. También trabajó en Luesia (**Cinco Villas,** 375)

LIZARRAGA, Nicolás: (Vid. Martín de LIZARRAGA). En 1584 da trazas para la torre de la iglesia de Oyarzun (**Arrázola,** p. 604). Trabajó en Petilla, en Navardún, en la torre de Isuerre, 1572. Era de Villabona; en 1583 era vecino de Asteaso. Es otro guipuzcoano cantero notable en Aragón (**Cinco Villas,** 376)

LIZARRALDE, Ignacio: Trabajó en Labastida, donde en 1733 recibe 2.100 reales por lo que había obrado en la Casa Consistorial.

LIZARZA, Martín: Llevaba el Seminario de Santa Ana de Tudela, 1603 (**Cat. Vitoria** I, p. 194). Con él estaba Pedro Miraballes (**Cat. Navarra,** 329)

LIZASO, Francisco: En 1794 traza unas obras para la casa del Cabildo, en Arrate (**Eibar,** p. 161)

LIZURGARATE, Pedro: A un Pedro Lizurgárate (sic.) atribuye Schubert la Casa Ayuntamiento de Oviedo, así como obras en la Universidad (**Schubert,** p. 283). Sospechamos de una mala transcripción del apellido Lizargárate.

LOBEAGA, Juan: (Ver Juan de ALLONA, en Ereño)

LOGORTA, Miguel: Trabaja en Santa María de Ríoseco (**Cat. Mon. Vall.** I, p. 58)

LOIDE, o LOYDE, Juan: En 1606 termina la girola de la catedral de Sigüenza. En 1625 hace la cornisa del claustro de la misma catedral (**Federico:** «Sigüenza», pp. 82, 129)

LOIDI, Hernando: En 1581 da trazas para proseguir las obras de la iglesia de Santa María de Tolosa. En 1594 examina la obra del coro de Cestona. Y cuatro años más tarde da trazas para realizar las gradas y el altar mayor de Oxirondo, en Vergara (**Arrázola,** p. 604). En 1603 da trazas para la iglesia de San Andrés de Eibar (**Eibar,** p. 117). En esta villa trabaja durante esos años en la construcción del convento de Isasi; le acompaña Garaizábal. Los planos los proporcionó y supervisó fray Miguel de Arámburu (**Larrínaga,** p. 415)

LONDOÑO, Felipe: Felipe Londoño y Martín Betoño son oficiales de Aguilera en la capilla del Cristo, en Logroño, año 1626 (**Ramírez y Sainz**, p. 41)

LONGA, Antonio: (Vid. Lucas LONGA, padre)

LONGA, Domingo: (Vid. Lucas LONGA, padre)

LONGA, Lucas: El arquitecto Lucas de Longa y Zuazu nació en Azpilgoeta en 1609. Se le documentan una casa en Alzola, a la orilla del río Deva (**Llaguno** IV, p. 89) y la casa de Muniategui, de Marquina, en 1666. Se le atribuye la Casa Galdona, de Motrico. Con Longa trabajan sus hijos Antonio, Domingo y Lucas, éste notable maestro, sucesor de su padre (**Yrízar:** «Los Longa»). En 1681 traza la delineación del camino de Goldecho, en la Peña de Orduña.

LONGA, Lucas: Hijo y sucesor de Lucas Longa. Se le documentan obras en Salvatierra (Alava), Convento Clarisas, año 1679 (**Larrínaga,** p. 397). Traza en Albiztur, año 1680, en Cegama, 1688 (**Iparraguirre,** p. 41). En Olaberría quizá se le deba la torre, 1682 - 1703 (**Odriozola,** p. 30). En San Andrés de Echevarría reedifica el templo, año 1681 (ver Lexardi). Examina obras en Lezo, año 1681. Reconoce obras en Elgóibar, año 1682. En 1690 se le encarga la torre de Portugalete. Traza en 1693 la iglesia de Elgóibar (**Llaguno** IV, p. 88). No acaba esta obra. A su muerte, en 1714, la torre estaba sin empezar (ver LARRAZA). Se le atribuyen el Ayuntamiento de Vergara y la Casa Olazarra de Motrico (**Yrízar:** «Los Longa»). Es uno de los más notables maestros del barroco vascongado, que debe tener aún muchas obras por documentar.

LONGARTE, Hermano Diego: Cantero jesuita, nacido en Guadix, posiblemente de cantero vasco allí establecido. Ingresa en la Compañía ya conocido el oficio. Trabajó en el Colegio de Granada, donde murió santamente en 1563 (**Bustamante,** p. 200). Fue ayudante preferido del maestro Bartolomé Bustamante.

LONGARTE, Martín: Hermano del anterior y también cantero antes de su ingreso en la Compañía de Jesús, decisión que tomó impresionado por la santa vida y santa muerte de Diego. Trabajó en diversas obras de la Compañía por Andalucía. Murió en Segura de la Sierra, año 1575 (**Bustamante**, p. 290)

LOPEZ DE ARCELAS, Juan: Hacia 1609 saca mármol de Urda con Juanes de Aranguren para enlosar el Sagrario de Toledo (**García Rey: «Monegro»,** p. 210)

LOPEZ DE LA CALLE, Francisco: En 1762 trabaja en la parroquia de Apellániz (**Apellániz,** p. 26)

LOPEZ DE MENDIETA, Diego: Participa en Burgos, año de 1598, en la subasta para construir la torre de Cellorigo (**Moya** II, 401)

LOPEZ DE MENDIZABAL, Juan: Se asienta en 1551 y por tres años, como aprendiz de Pedro de Acha. Es hijo de Antonio Fernández, vecino de Mendizábal (**Moya** II, 93)

LOPEZ DE PORRAS, Miguel: Vecino de Torres del Río (Navarra). En 1779 hace el pórtico de Apellániz (**Apellániz,** p. 31)

LOPEZ DE TOTORICA, Martín: (Ver TOTORICA, Martín)

LOPEZ DE ZUBIA, Antonio: Trabaja en 1731 en la sacristía y capillas laterales de la iglesia de Arbulo (**Cat. Vitoria** IV, p. 223)

LORAGA, Juan: Hace en 1646 la sacristía de Laguna de Cameros (**Logroño,** p. 246, t. II)

LORIAGA, Hermano Juan: Este es el nombre de un cantero vasco nacido en Loriaga (¿Elorriaga, Alava?), que profesa en la Compañía de Jesús en 1570, a los 24 años, después de conocer el oficio. Su actividad es notable en obras de la Compañía religiosa a que pertenece. En 1581 está destinado en la obra del Noviciado de Villarejo de Fuentes. En 1603, en la iglesia de la Compañía en Alcalá de Henares. En esta ciudad está enfermo en 1620. (**Bustamante,** pp. 248 y ss.)

LORIAGO, Domingo: Loriago pujó por la torre de Cellorigo: 1598 (**Moya** II, 401)

LORIGUI, Juan Martín: Maestro de obras en Madrid. Es de Vergara. En 1641 dice deberle algo la Marquesa de Loriana, por unas casas en la calle de Alcalá (**Saltillo,** 183)

LORRIO, Juan: Será Elorrio. En 1528 - 29 estuvo labrando piezas en la catedral de Granada (**Siloe,** pp. 86 - 89)

LOYOLA, Bartolomé: Loyola era aprendiz de Pascual Iturriza en Placencia; 1541 - 44 (**Arrázola**, 604)

LOZA, Juan: Documentado labrando en Ecija (**Hernández-Díaz** III, 285)

LOZA, Sancho: En 1555 sale como fiador de Juan Ibáñez de Mutio sobre una deuda en La Calzada (**Moya**)

LUBIANO, Lope: Trabaja en Vitoria en 1526 (**Cat. Vitoria** III, p. 53)

LURINZAGA, Antonio: Comienza la iglesia de San Juan de Dios y su Hospital, en Antequera, bajo las órdenes de Hurtado Izquierdo (**Atencia,** p. 43)

LUSCANDO, Martín: Luscando o Luzcando, es cantero alavés, vecino de Torija (Guadalajara), en 1571. Acude a la subasta del palacio del Infantado (**Layna:** «Palacio Infantado», pp. 37, 73, 74)

LUXIA, Juancho: Trabaja en la catedral de Segovia entre 1583 - 85 (**Hernández:** «Guas», p. 92)

LUYANDO, Juan: De Vitoria. Trabaja en Casalarreina; 1576 (**Merino**, 66).

LUZURIAGA, Martín: Era ya difunto en 1593; aparece en una venta de tierra en Larrea (Alava), con otros canteros: Domingo Araoz, Domingo Arteaga (**Barría**, 581)

LUZURIAGA, Pedro: (Ver Juan PEREZ DE OBIETA)

L L

LLAGUNO, Francisco Antonio: De Menagaray, Alava. Trabaja en 1700 en la mampostería de la iglesia de Treviño (**Cat. Vitoria** II, p. 213)

LLANA, Pedro: (Ver Lope de AHEDO, en Avellaneda)

LLORENTE «el Vizcaino»: (Ver Llorente VIZCAINO)

M

MACARAN, Martín: Cantero del barroco alavés, natural de Mendoza. Trabaja en Trespuentes, en la torre, en 1683 y en 1688 - 91 en el pórtico de la parroquial (**Cat. Vitoria** IV, pp. 585, 583)

MADARIAGA, Antonio: Pleito de Corregimiento en 1772 sobre lo que obró en un muelle (**Correg. Bilbao**, leg. 9, núm. 7). Remató la torre de San Antón.

MADARIAGA, Domingo: Residente en Burgos, es testigo en 8 de junio de 1587 del contrato de aprendizaje de Pedro de Homa con Pedro de Castañeda, maestro de cantería (vid. Pedro de OMA)

MADARIAGA, Juan: (Vid. San Juan de ZUMETA)

MADARIAGA, Juan: Trabaja en 1609 en el cementerio de Zamudio (**Sesmero**, p. 177)

MADARIAGA, Juan: En 1558 es criado de Juan Ochoa de Arranotegui, estante en Santo Domingo (**Moya** II, 138)

MADARIAGA, Pedro: En 1605 trabaja en la iglesia de Zamudio (**Sesmero**, p. 177)

MADINA, Felipe: Acaba en 1645 obras en el santuario de Dorleta (**Bergareche**, p. 161). Cobra 6.185 rs. por la obra de cantería y 6.016 por la de carpintería.

MARQUINA, Francisco: En 1551 es testigo de la obra que Juan Martínez de Mutio contrató para la Colegial de Soria. Un año después era vecino de Soria, donde por poder de Mutio cobra algunas cantidades. En 1574 Juan Pérez de Ubieta le da poder para que cobre lo que se le adeuda en el Obispado de Osma (**Moya** II, 97, 101, 345...)

MARQUINA, Hortuño: En 1535 estuvo presente en el remate de la iglesia de Cigales. En 1545 opinaba sobre El Salvador de Simancas (**Heras**, pp. 91 y 245)

MARQUINA, Juan: Cantero vizcaino activo en Granada y pueblos de la provincia. Estuvo relacionado con Diego de Siloe, en cuya compañía reconoce en 1541 la obra de la iglesia de Colomera, arquerías, portadas y torre (**Gr.**). Interviene en el Colegio de San Nicolás de Nobles, de Granada, y en el Colegio Imperial, actual Curia, de Granada. A él se deben también las condiciones para la iglesia de Montejícar, año 1539 (**Gr.**). Pero su primera actividad, como la de tantos otros vascos que allí se establecieron, fue la de labrante de piezas en la catedral

MAIZ, Juan: Trabajó hacia 1670 en la obra de la sacristía de Santa María de Tolosa (**Arrázola**, p. 604)

MANCHOLA, Martín: (Vid MARTINEZ DE MANCHOLA)

MAÑARI, Dionisio: Mañari o Mallavi hacía los almacenes reales de Manila en 1691 (**Filipinas**, p. 175)

«MAÑARI»: El cantero así apodado por ser natural de la población de Mañaria, trabaja con su paisano Francisco de Echánove en el zócalo de jaspe del retablo de Bidaurreta, Oñate, año 1753 (**Larrínaga**, p. 419)

MAÑARIA, Francisco: En 1764 llevaba este vizcaino la cantería del Ayuntamiento de Oñate (**Aita Lasa**, p. 224)

MAÑARIA, Marcos: Cantero residente en Zaragoza, casado con Isabel de Mendibe, hija del cantero Charles Mendibe. Marcos pertenecía a una familia de canteros establecida en Zaragoza. Su padre es Martín de Madaria. Se le documentan obras en San Pablo de Zaragoza, en la «Aduana Vieja», en la capilla y claustro de la Universidad, año 1587 - 96 (**Viñaza**)

MAÑARIA, Martín: (Vid. anterior). Trabaja en una casa en el barrio de San Pablo, de Zaragoza, año 1569. Fue maestro mayor de esta iglesia zaragozana (**Viñaza**)

MAQUIBAR, Francisco: (Vid. Juan SARANCETA)

MARCULETA, Miguel: Con Baltasar de Ariznavarreta reedifica en 1799 la torre de Vírgala Mayor, Alava (**L. de Guereñu:** «Alava...», p. 164)

MARIETO, Bartolomé: (Ver Martín ITURZAETA, en Viana, 1679)

MARIN, Miguel: Miguel de Marín trabaja en 1662 en el Real Seminario de Vergara, con Juan de Ausuola y Pedro de Zaldúa (**Yrízar:** «Seminario», p. 306)

de Granada, años 1528 - 29 (**Siloe,** pp. 86, 87, 89). Se le atribuye la portada de Santa Ana de Guadix (**Asenjo**). Ignoramos la relación, posiblemente de parentesco próximo, que tuvo con los numerosos Marquina que en Granada trabajaron al mismo tiempo y después que él.

MARQUINA, Juan: (Vid. Juan PEREZ DE MARQUINA, labrante en la catedral de Granada)

MARQUINA, Juan: Realizó en 1530 la portada de la iglesia de San Andrés de Granada. En 1533 hace la portada de San Cecilio, en Granada (**Gallego Burín,** pp. 238, 382). Se dice de él que había trabajado en el Hospital de Santiago de Compostela, para pasar luego a Andalucía como aparejador de los Machuca, en las obras de la Alhambra (**Camón:** «Summa Artis», t. XVII, pp. 55 y 307). La portada de la curia de la Universidad de Sevilla también se le atribuye (**Ib.,** p. 307). Desconocemos la relación que pueda haber entre este Marquina y el que trabaja en el equipo de Siloe; pueden ser una única persona.

MARQUINA, Juan: Este sería el cantero anterior, que pasa a Andalucía desde Galicia, si es cierta la noticia. En 22 de diciembre de 1509 toma a remate obras en el Hospital Real de Santiago de Compostela, según trazas de Enrique Egas. El presupuesto es de 205.000 mrs. Tenía en esta obra 15 oficiales. En 1510 cede el destajo compostelano para seguir a Egas en otras obras. Toma la puerta del refectorio de peregrinos sanos el cantero Juan de San Juan (**Pérez Constantí,** pp. 357, 358). Sean confundibles o no los Marquina de Granada, vemos a estos vizcainos en estrecha relación con los mejores maestros del momento, los Machuca, Siloe y Egas.

MARQUINA, Juan: En 1532 llevaba la iglesia de Sierra Fuentes. Puede confundirse su personalidad con alguno de los homónimos (**H. Artística Cacereña,** p. 291)

MARQUINA, Maestre Juan: Este Marquina está activo en el antiguo Reino de Murcia en la primera mitad del siglo XVI. Con Maestre Jerónimo y Maestre Juan tasa en 1531 la obra de la capilla mayor de San Juan, en Albacete, realizada por Ortín Pérez, a quien habían antecedido los maestros Mateo y Pedro de Fanto, muerto (**Mateos y Sotos,** p. 53). A las órdenes de Francisco Florentino trabaja en 1521 en la iglesia de Moratalla (**Ib.**)

MARQUINA, Lope: Muere antes de 1547, fecha en la que desaparece de la documentación de la iglesia de Ajamil, Logroño (**Logroño** I, p. 29).

MARQUINA, Martín: Es otro miembro de los Marquina que labran piezas para la catedral granadina, año 1529 (**Silce,** p. 86)

MARQUINA, Pedro: En 1534 trabaja en la iglesia de Santiago, de Logroño (**Moya II,** 34, 35). En realidad su labor es la aportación de piedra para dicho edificio. En ese año se dice vecino de Logroño. Conocemos de él que en esa misma fecha contrata un portal en las casas de Hernando de Arriaga, en la calle de la Costanilla, de Logroño (**Ib.,** p. 35)

MARQUINA, Pedro: Trabaja en 1554 - 56 en la parroquial de San Mateo, de Cáceres (**Mélida:** «Cáceres»; y **Chueca,** p. 247). Se le atribuye también la torre de San Mateo, en la misma ciudad extremeña (**Chueca:** «Ars Hispaniae», t. XI, p. 119). En 1561 contrataba las casas de Alonso de Perero, en Cáceres (**H. Artística Cacereña,** p. 292). Se le documenta además en la Aliseda (parroquia y conducción de aguas), en Santa María y en San Francisco de Cáceres. Debió morir en 1575 (**Ib.**).

MARQUINA, Tomás: Trabaja en 1531 en la iglesia de Utiel, Valencia, en una cuadrilla de canteros vascos (**Llaguno** I, p. 157)

MARROQUIN, Sancho: (Ver ORTIZ DE MARROQUIN, en Villagarcía de Campos)

MARRUBIZA, Domingo: En 1583 se encargó de la obra de la iglesia de San Salvador de Usúrbil (**Arrázola,** p. 604)

MARRUBIZA, Juan: Se le cita en Petilla en 1566 (**Cinco Villas,** p. 378)

MARRUBIZA, Francisco: Junto con Domingo de Marrubiza, se ocupa en las obras de Usúrbil, 1583 - 96, obra que toman también los Legarra y examinan los Lizarraga (**Murugarren:** «Usúrbil», p. 148. En 1638 tasa las bóvedas de Albiztur, hechas por Eceiza (**Odriozola,** p. 28). Con Marrubiza se formó el cantero Joanes Lizarraga, a partir de 1623 (**Garmendia,** p. 172). Con el nombre de Marruniça aparece en iglesia de Hernani (**Arrázola,** p. 604), año 1588.

MARRUQUIZA, Francisco: Puede confundirse con el anterior el apellido, pero no el personaje, más viejo, pues en 1542 trabaja ya en la iglesia de Nuestra Señora de Rentería (**Arrázola,** p. 604)

MARTINEZ DE ACHA, Pedro: Hijo de Juan de Acha (véase)

MARTINEZ DE AGUIRRE, Juan: Trabaja en la iglesia de Albiztur hasta 1632. Este templo lo había comenzado defectuosamente Eceiza (**Odriozola,** p. 28). En 1637 examina las obras que Landa hacía en Alegría de Oria.

MARTINEZ DE AREGO, Sancho: Dio la traza para Santa María de Begoña y en 1519, a 13 de septiembre, era llamado para discutir ciertos detalles (**Labayru:** «Vizcaya» IV, p. 92). La cantería del edificio corrió a cargo de Uriona.

MARTINEZ DE ARRONA, Juan: En 1609 triunfa su parecer sobre el de otros maestros en los proyectos que se pidieron para la reconstrucción de Santa Catalina de Lima, que cinco años antes había sido destruida por un terremoto. Diseñó también retablos, pero sólo se conoce el monumento de Semana Santa. La puerta del Perdón de la catedral de Lima está hecha sobre proyecto suyo, año 1626. Falleció Arrona en 1636 (**Marco Dorta,** p. 98). En 1628 tiene compromiso sobre el Hospital (**Bernales,** p. 131). Fue maestro mayor de las defensas de Lima (**Ib.** p. 135). En 1633 informa sobre la Encarnación limeña (**Ib.,** p. 164)

MARTINEZ DE ARRONA, Juan: Trabaja este cantero en 1554 en la iglesia de Deva, en el coro y en las bóvedas. Es además de cantero imaginero (**Arrázola,** p. 595)

MARTINEZ DE ARTEAGA, Juan: Trabaja con Martín de Arteaga en la iglesia de Velasco, hasta 1557 (**Moya** II, 147)

MARTINEZ DE AYZPE, Juan: Cantero de Alzo, en cuyo templo trabaja en 1635 (**Elejalde**, p. 81)

MARTINEZ DE CEBERIO, Pedro: Es uno de los canteros que mancomunadamente se comprometen al enlosado de San Millán de Yuso y a la hechura de altares (**Moya** II, 332)

MARTINEZ DE COREIN, Fernando: Supervisa lo hecho por I. Asensio en la puente de Valtierra (Navarra), año 1796 (**Fuentes Munic. Tudela**)

MARTINEZ DE ECHEADENAGUSIA, Juan: Echeadenagusía trabaja en el seno de una cuadrilla de canteros que en 1610-11 hace la basílica de Atocha, de Madrid. Los dirige Mendizábal (vid. Francisco de MENDIZABAL)

MARTINEZ DE EMBIL, Joan: Cantero de Cestona que en 1604 trabaja en la torre de Aizarnazábal, sobre planos de Juan de Apoita (**Erenchun,** p. 58).

MARTINEZ DE GOICOA, Francisco: Hace unas obras, tasadas en 1556, para el obispo Acuña, de Salamanca, en Las Alcubillas. Quizá hacia 1550 intervino con sus hermanos en la iglesia de Ollauri. En 1567 compra en Briones una mula de silla. En ese año está dirigiendo la capilla mayor de San Francisco en Santo Domingo de la Calzada y el palacio de Lope García de Salazar, en Zarratón, y contrata el acarreo de piedra para esas obras. En 1570 da poderes generales a procuradores de la Chancillería de Valladolid. El palacio de Zarratón lo hizo conjuntamente con Martín de Mújica, a quien correspondía un quinto de la obra y estaba terminado para 1571. En ese año tenía obras en las iglesias de Tirgo, San Vicente de la Sonsierra, Briñas, Santa María de Belorado y San Francisco de Santo Domingo de la Calzada y estaban acabadas la iglesia de Ollauri, que hizo con sus hermanos, y la de las murallas de Briones. Trabajó también con sus hermanos en diversas obras del obispado de Osma, en las iglesias de Garzo, Castilfrío y La Ventosa y en la de Espeja. En 1550, en Briones, su hermano Juan Martínez de Goicoa y Juan de Obieta, tomaban de Martínez de Mutio la obra de San Pedro de Soria. En dicho acto es testigo Domingo de Goicoa, oficial de cantería, posible pariente. Testa en 1571 y debe morir en ese año. Fue veedor de las obras del Obispado de Cuenca y tenía intereses en Auñón. Era hijo de Martín Martínez de Goicoa y Catalina de Ochavarría, señores de la casa de Goicoa en Astigarreta. Deja universales herederos a su sobrina Domenga de Goicoa y su marido, Juan Pérez de Obieta, al que encarga la terminación de las obras pendientes. Oficiales suyos fueron sus sobrinos, Pedro de Oyarbide, Juan de Narzábal y Juan de Arana (**Moya** I, 98)

MARTINEZ DE GOICOA, Juan: (Vid. anterior, su hermano Francisco)

MARTINEZ DE IBARRA, Pedro: En 1589 se encarga de continuar la iglesia de San Pedro, de Vergara (**Arrázola,** p. 604)

MARTINEZ DE IRIBE, Domingo: Se compromete en 1541 a dar piedra para la obra de la iglesia de Placencia de las Armas (**Arrázola,** p. 604)

MARTINEZ DE IZAGUIRRE, Juan: Cantero vasco en la basílica de Atocha (vid. Francisco de MENDIZABAL)

MARTINEZ DE JAUREGUI, Juan: Trabaja en Legarda, capilla y sacristía, años 1585-92 (**Cat. Vitoria** IV, p. 479)

MARTINEZ DE LASAO, Juan: (Ver Pedro de UNAMANSORO)

MARTINEZ DE MANCHOLA, Martín: Sacador de piedra desde la cantera de Oa para las obras del claustro y capilla de la Piedad, de la Iglesia de San Miguel de Oñate (**Arrázola**, p. 604)

MARTINEZ DE MUTIO, Juan: Llamado también de Amutio y Muntion. Nacido hacia 1499, probablemente en Aulestia, de familia adinerada. En 1535 contrata con Juan de Acha el coro alto de Santa María la Real, de Nájera. Antes y después de esa fecha es probable que interviniese en el claustro de dicho monasterio. En 1536 ó 1537 da traza y condiciones para la iglesia de Santa Coloma. Por esas fechas debió ir a Vizcaya, quizá con motivo de la muerte de sus padres, cediendo a su hermano Martín la obra de la iglesia de Huércanos. A fines de 1538 contrata el abovedado de la iglesia de San Millán de la Cogolla de Yuso, terminado en julio de 1540. Quizá luego interviniese en el coro alto, pues sigue activo en el monasterio en 1541. Para entonces quizá hubiese intervenido en la iglesia de Arenzana de Abajo. Al menos desde 1546 debe intervenir en la de Fuenmayor y en ese año contrata la terminación de la de Briones. Había contratado la colegiata de Soria en compañía de San Juan de Obieta, pero al no dar fiadores, el cabildo se la encarga en 28 de febrero de 1549 a Rodrigo Ezquerra, aunque en mayo vuelve a sus manos, traspasándola en enero de 1550 a San Juan de Obieta y Juan Martínez de Goicoa. En noviembre de 1551 vuelve a contratar esa obra, dejando a su frente a Francisco de Marquina, que se la devuelve en 1555. En esa obra trabajó con él Juan Pérez de Obieta. En 1557 todavía cobra a cuenta de San Pedro de Soria. Por esas fechas reside fundamentalmente en Briones y Fuenmayor, teniendo taller en ambas localidades, aunque en 1551 hace un viaje a Aulestia y también va a Soria. No debe terminar la iglesia de Fuenmayor. La de Briones la acaban sus herederos, y San Pedro de Soria los Pérez de Villabiad, a partir de 1558, aunque parece que él y sus cesionarios hicieron cerca de la mitad. Muere a fines de 1557 o comienzos de 1558. Era hermano de Martín Ibáñez de Mutio y de María Ibáñez de Mutio, casada con Juan Pérez de Solarte padre. Estuvo casado con María de Vitoria, muerta probablemente antes que él, hija de Pedro de Vitoria, vecino de Logroño, y Juana Carpintero, vecina de Fuenmayor. Hijos de este matrimonio fueron Juan, Miguel, Rodrigo y Martín, los tres primeros muertos ya en 1574, mientras el último era soldado en Flandes, siendo su apoderado Martín de Arenzana, veci-

no de Camprovín, casado con otra hermana de Juan Martínez. Quizá fuese de un matrimonio anterior doña Juana de Mutio, casada en Guernica con el escribano Sancho Martínez de Larrinoa. Fueron oficiales suyos su hermano Martín Ibáñez de Mutio, su cuñado Juan Pérez de Solarte padre, Pedro Martínez de Zurbano, maestre Sancho, Marcos de Astiasio, Aguirre, Juan de Garray y, probablemente, Rodrigo de Oyarbide, Domingo de Goicoa, Juan Pérez de Obieta y Francisco de Marquina (**Moya** I, 98)

MARTINEZ DE OLABIDE, Juan: De Astigarraga. En 1555 hace la presa de Ysunza y su molino, en Lekeitio (**A. M. de Lekeitio,** r. XI; núm. 5)

MARTINEZ DE ONDARZA, Maestro: Trabaja con Gayburu en el Ayuntamiento de Rentería, en 1607 (**Llaguno** III, p. 94)

MARTINEZ DE OROZ, Juan: Trabaja en la catedral de Pamplona, año 1487, al frente de una decena de canteros y mazoneros (**Lambert,** p. 26)

MARTINEZ DE RECALDE, Maestro: Está vinculado en 1628 a la iglesia de Junguitu, Alava, donde hace el crucero, el ochavo y la sacristía (**Cat. Vitoria** IV, p. 468)

MARTINEZ DE URZAA, Juan: En 29 de junio de 1545 se comprometía a reedificar la iglesia de San Pedro de Murueta, en el Valle de Orozco, dándole 65 pies de longitud, 30 de ancho y 47 de alto en la clave mayor (**Labayru:** «Bizcaya» IV, p. 239)

MARTINEZ DE ZUNZUNEGUI, Juan: Tasa obras en Amézqueta que hacían los Beroiz, año 1716. Antes hizo reparos en la iglesia de Idiazábal, año 1672 (**Iparraguirre,** p. 100). Aparece en la documentación, a veces, con el solo nombre de Zunzunegui (véase)

MARTINEZ DE ZURBANO, Pedro: Zurbano es oficial-criado de Mutio. Siendo residente en Fuenmayor declara en el juicio de Martín Ibáñez de Mutio en Santa Coloma (**Moya** II, 98)

MARTITEGUI, Francisco: Es uno de los canteros barrocos documentados en obras de la parroquial de Labastida (**Cat. Vitoria** I, p. 228)

MARURI, José: En 1775 llevaba obras en los muelles de Portugalete (**Fullaondo,** 109)

MARURI, Miguel: Colabora con José en Portugalete y en los puentes de Burceña (**Ib.**)

MATIENA, Juan: En 1630 peritaba con Pedro Olea unas obras en San Juan de Bérriz (**A. P. Bérriz,** L. I., de fábrica, fol. 100)

MATURANA, Pedro: Está activo en la iglesia de Antezana, años 1580 al 1585 (**Cat. Vitoria** IV, p. 193)

MAYANOBE, Antón: Era vecino de El Frago, en 1576 (**Cinco Villas,** 378)

MAZABAL o MASABEL, Blas: Maestro vasco avecindado en Córdoba. En 1606 se le documenta en la catedral cordobesa haciendo el túmulo de Margarita de Austria (**Llaguno** III, p. 136). En 1604 trabajaba en unos molinos del Guadalquivir. Quedó como maestro de las obras de la catedral cordobesa cuando Ochoa fue a Arcos (**R. Arellano,** 1.903)

MAZAGA, Pedro: Hace varias obras en la iglesia de Mañaria: capilla mayor, coro, púlpito... (**Sesmero,** p. 177)

MAZMELA, Miguel: Con Juan de Mondragón trabaja en la iglesia de la aldea leniztarra de Mázmela, año 1555 (**Letona y Leibar,** p. 187)

MEABE, Domingo: Con Juan Arce trabaja en 1609 en la parroquial de Hormilla (**Logroño** II, 208)

MEABE, Martín: En 1794 se ocupaba en la torre de Canillas, Valladolid (**Cat. Mon. Vall.** VII, p. 25)

MEARIN, Miguel: Era en 1696 sobrestante en San Fermín de Pamplona (**Molins,** 22)

MENCHACA, José: Pleitea a fines del XVIII en Bilbao (**Correg. Bilbao,** leg. 525, núm. 3). Se dice en el pleito maestro de obras.

MENCHACA, fray Miguel de los Angeles: Se le documenta en la iglesia del Triunfo de Cuzco, años 1730-32 (**Marco Dorta,** p. 273)

MENDATA, Miguel: Toma el apellido, o quizá lo suple, del de su lugar de naturaleza. Trabaja en la catedral de Calahorra en 1518 (**Merino,** pp. 67-68). Será alguno de los miembros de la muy numerosa familia de los Olave, de Mendata.

MENDIA, Gabriel: Trabaja en la iglesia de Murillo de Río Leza, en 1743 (**Murillo,** pp. 9 y ss.)

MENDIA, José: (Vid. Juan de USABAL)

MENDIARAZ, Martín: Trabajó en las obras de la capilla de la Piedad y del claustro de Oñate. En 1555 examina la piedra y canteras para la obra de Berástegui (**Arrázola,** p. 604)

MENDIARDUA, Ochoa: Es testigo en 1545 de la escritura de aprendizaje entre Cea y Vallejo (**Ibáñez,** p. 441)

MENDIBE, Charles: A este apellido vasco corresponde un nombre francés, por lo que puede ser un cantero del País Vascofrancés, avecindado en Zaragoza. Una hija suya estaba casada con el cantero Marcos de Mañaria (**Viñaza**). En 1545 contrata con el abad de Veruela la construcción de la iglesia de Pozuelo de Aragón (**Abizanda** I, pp. 217-19). Hizo la ampliación de la Seo de Zaragoza por encargo de don Hernando de Aragón, terminada en 1550 (**Ib.,** p. 219). Contrataba esta obra un año antes (**Abizanda** III, p. 176-177). Debe ser esta ampliación la confección de la capilla de San Bernardo (**Llaguno** II, p. 53)

MENDICOECHEA, Sancho: Trabaja en 1571 en la iglesia de Yunquera, Toledo, en el equipo que dirige su tío Nicolás de Ribero (**Llaguno** II, p. 73)

MENDICUTE, Andrés: En 1787 trabajaba con Manuel Torre, también vizcaino, en la iglesia zamorana de Villavendimio (**Toro,** 430)

MENDICUTE, Francisco: Este cantero vasco, con su paisano Domingo de Abrocua, vecinos de Torrelobatón (Valladolid), son presentados como testigos en un pleito que se siguió con Juan Urréchaga, que dejó inacabada la iglesia de Villamarciel (**Ch. Vall.,** leg. 1.653)

MENDIETA, Diego: Se presentó en 1627 al concurso para la obra de la colegial de Lorca (vid. Andrés de BONAGA, que se llevó la obra). Pero parece que hizo la portada de la misma con Melchor del Valle (**Murcia - Albacete,** p. 142). En 1627 asistía a la subasta de una puerta lateral de la iglesia de Santa Cruz de Caravaca (**Murcia,** 223)

MENDIETA, Diego: Parece que un Diego Mendieta trabaja en la Cartuja de Miraflores, de Burgos (**Arrázola:** «El arte barroco», p. 256)

MENDIETA, Francisco: En 1767 pleitea sobre la ermita de Santa Agueda, Baracaldo (**P. N. Valmaseda** I, 4.450)

MENDIETA, Francisco: Vecino de Santo Domingo. Trabaja en 1755 en el chapitel de la torre de Zarratón (**Merino,** p. 68), en la provincia de Logroño.

MENDIETA, Juan: Hace en 1610 - 13 las capillas de la iglesia de San Andrés de Anguiano, Logroño (**Logroño** I, p. 97). Este debe ser el que en 1615 acaba la sacristía de Matute (**Ib.,** II, p. 349)

MENDIETA, Juan: Cantero de Menagaray. Trabaja en 1694 en el coro y capilla de la iglesia de Peñacerrada y en las bóvedas de San Pedro de Treviño, año 1700. También se le documenta, en compañía de Francisco de Mendoza, en la ermita de Uralde, año 1722 (**Cat. Vitoria** II, pp. 169, 213, 59)

MENDIETA, Maestro: Pleiteó en 1767 por la ermita de Santa Agueda, de Baracaldo (**P. N. Valmaseda,** leg. I; 4.450)

MENDIETA, Sebastián: Trabajó en la iglesia de San Juan de Molinar, en Gordejuela, comenzada en 1560 (**Labayru:** «Bizcaya» IV, p. 346)

MENDIOLA, Andrés: Es hijo de Lope de Mendiola y hermano de Juan de Mendiola, todos canteros vascos, alaveses, del siglo XVI en su primera mitad. A Andrés se le documenta en Otazu, año 1519 (**Cat. Vitoria** IV, p. 572)

MENDIOLA, Atanasio: Toma en 1691 hacer las bóvedas de Azitáin, Eibar, con condiciones del Abad Arexita (**Eibar,** p. 178)

MENDIOLA, Francisco: Cantero de la Basílica de Atocha (ver Francisco MENDIZABAL)

MENDIOLA, Francisco: Cantero de Salinas de Léniz. Es veedor de las obras del Alcázar de Segovia (**Bergareche,** p. 107)

MENDIOLA, Juan: (Vid. Andrés de MENDIOLA, con quien trabaja en Otazu)

MENDIOLA, Juan: Es en 1626 testigo de una operación de compra de materiales por Pedro Aguilera, en Logroño (**Ramírez y Sainz,** p. 43)

MENDIOLA, Lope: (Vid. Juan de MENDIOLA y Andrés de MENDIOLA)

MENDIOLA, Martín: Ve, de parte de la iglesia, la obra hecha en 1700 por Raón y González de Sáseta en la iglesia de Palacio, de Logroño, en 1 de diciembre de 1701. Dice tener en esta fecha 27 años (**Goicoechea,** pp. 421-26)

MENDIOLA, Martín: Muguruza dice que este cantero y el maestro Juan de Goya (léase Goyaz) sirvieron al Emperador y a sus secretarios en obras notables (**Muguruza,** p. 11)

MENDIOLA, Martín: Había levantado para el año 1576 el campanario de la iglesia de Régil (**Odriozola,** p. 39). Posiblemente estaba vinculado a esta obra desde 1539, con Pedro de Armendia.

MENDIOLA, Martín: (Vid. Francisco de LAINCERABEGA)

MENDIOLA, Martín: Visita con Martín de Aguirre las obras que en la parroquia de San Vicente, San Sebastián, se hacían en 1574 (**Arrázola:** «San Vicente de San Sebastián», p. 12)

MENDIOLA, Martín: De Nanclares de Gamboa, Alava. Suegro de Juan de Mendiola. En 1521 trabaja en la iglesia de Lermanda y en 1541 en la de Otazu (**Cat. Vitoria** IV, pp. 483 y 572)

MENDIOLA, Pedro: En 1563 recibe de Miguel de Bolívar la cantería de la iglesia de Azpeitia. En 1575 se le documenta en las obras de la iglesia de Deva. En 1583 está comprometido en la iglesia de Zarauz, compromiso que en 1597 traspasa a Francisco de Landa. En 1589 examina las obras de Sarastume, en Amézqueta, y en 1591 se compromete a seguir las obras de Santa María de Tolosa. Su última actividad es un examen de obras en Cestona (**Arrázola,** p. 604)

MENDIOLA, Pedro: Contrata, año de 1597, el Convento de San Francisco de Tolosa, con fray Miguel de Arámburu (**Larrínaga,** p. 461)

MENDIZABAL, Antonio: Dirige la fachada de la Casa Consistorial de Huesca desde 1610 (**Arco:** «Catálogo», p. 119)

MENDIZABAL, Cristóbal: Es natural de Urretxua y vecino de Sos en 1534 (**Cinco Villas,** 378)

MENDIZABAL, Francisco: Lleva en 1610 - 11 la cantería de la Basílica de Atocha, en Madrid. También trabajó en 1620 en el Panteón de El Escorial. El equipo de canteros que dirige Mendizábal lo componen: Juan Martínez de Izaguirre, Francisco de Mendiola, Juan Martínez de Echedenagusía, Martín de Echoqui, Juan de Aguirre, Sebas-

tián de Echebarría, entre los vascos (**Tovar:** «Mora», p. 214). Intervino con Del Valle y Aguilar en los escudos y letreros de la Casa de la Panadería, de Madrid (**Saltillo,** p. 219) antes de 1623. En 1623 estaba presente en un acto relativo a la iglesia de Getafe (**Getafe**, 208)

MENDIZABAL, Juan: En 1573 le da poder Juan Pérez de Obieta, en Santo Domingo de la Calzada, para que cobre lo que se le adeuda en Cuenca, de donde era vecino (**Moya** II, 379). Conocemos a un Mendizábal «el Viejo» en Cuenca (véase). Este será su hijo, quizá.

MENDIZABAL, San Juan: En 1580 da trazas para el campanario de la parroquial de Segura, con otros maestros canteros (**Arrázola,** p. 606)

MENDIZABAL, Juanes: Más joven que su pariente, denominado «el Viejo». En 1591 llevaba obra en Santo Domingo de Cuenca (**Santiago,** p. 451)

MENDIZABAL, Juanes: Llamado «el Viejo» para distinguirlo de otro que quizá sea su propio hijo, muy posiblemente el que recibe poderes en La Calzada para cobrar en Cuenca, donde vivía. Este Mendizábal debió encontrarse en su vejez muy desamparado, pues de 1551 a 1553 le socorre el cabildo de la catedral conquense, por los muchos servicios que durante largos años había prestado al templo (**Cuenca,** p. 80)

MENDIZABAL, Maestro Martín: Padre de su homónimo, con quien en 1600 hace la fuente del Hospital de Santiago en Cuenca (**Santiago,** p. 451). Era de Ezquioga. Se le documenta en Cuenca entre 1561 - 1604 y en obras varias: fuentes, obras públicas, enlosado de la cárcel, capilla Jaraba, 1583, iglesia de Cañaveras, 1587. Fue fontanero de Cuenca desde 1568 (**Santiago**, p. 451)

MENDIZABAL, Maestro Martín: (Ver anterior, su padre, y Juan PEREZ DE CELAYA)

MENDIZABAL, Maestro: Es Maestro mayor en la catedral de Cuenca en 1559. No sería Mendizábal «el Viejo», sino «el Joven», quien ocuparía este cargo en esas fechas (**Llaguno II,** p. 15). Un Maestro Mendizábal, de esta familia de canteros en la Mancha, probablemente, hace la portada de Santa Clara, en Villarrobledo, 1627 (**Murcia-Albacete,** 162)

MENDIZABAL, Pedro: Otro fontanero vizcaino en Cuenca desde 1591 (**Santiago,** p. 451)

MENDIZOLA, Juan: En 1740 proyecta con Simón Gavilán el altar de la catedral de León (**Kubler,** p. 187)

MENDOZA, Francisco: Vecino de Santo Domingo de la Calzada cuando, en 1722, trabaja en la espadaña de la ermita de Uralde, con Mendieta (**Cat. Vitoria** II, p. 59)

MENDRACA, Andrés: En 1595 se comprometía con Echá niz a labrar la sacristía de Santa Ana de Durango (**Labayru:** «Bizcaya» IV, p. 581)

MERODIO, Mateo: Entallador e imaginero en piedra. En 1582 trabaja en su oficio en el Hospital de la Sangre, de Sevilla (**Viñaza**)

MEZQUETA, Martín: Mezqueta o Amézqueta labra piedras en la catedral de Granada, año 1529 (**Siloe,** p. 89)

MICECA, Marín: (Ver Pedro de IGOLA)

MIER, Francisco de la: De Gordejuela. Con J. Hernando y J. Munar, pleiteó en San Esteban de Irazagorría, 1667 (**Corregimiento Bilbao,** leg. 98, núm. 25)

MIGUEL, Maestro: De Nanclares de Gamboa: trabaja en 1529 en Argomániz y en 1558 en Erenchun (**Cat. Vitoria** IV, pp. 250, 374)

MIMENZA, Hernando: Vecino de Burgos. En 1553 contrataba la construcción de la iglesia de Navarrete, por traza de Juan de Vallejo y supervisión de éste. Al menos hacia 1561 - 63 seguía al frente de la obra, pues entre esos años tasa en valor de la piedra sacada para la iglesia de Sojuela (**Moya** II, 343, 391)

MIMENZA, Martín: Toma parte en el remate del chapitel para el archivo de la Villa de Bilbao (**Sesmero,** p. 178)

MINTEGUI, Martín: (Ver Juan PAGOETA)

MIRABALLES, Pedro: (Ver Martín LIZARZA, en Tudela, año 1603)

MIRANDA, Miguel: Trabaja en la iglesia de Olaberría, año de 1589. En 1603 tiene sentencia por un pleito de demasía (**Alustiza**). Miranda es su segundo apellido; el primero, Guereta, que sin embargo aparece menos.

MONDRAGON, Benito: Envía en 1747 un cargamento de mármol por mar desde Málaga hasta Cádiz. Se le llama maestro picapedrero (**Llordén,** p. 179)

MONDRAGON, Diego: (Ver EGOAGUIRRE, Juan, en Lima, Perú)

MONDRAGON, Maestro: Hace un destajo en la infraestructura de la catedral de Salamanca (**Chueca,** p. 103), año 1534

MONDRAGON, Maestro: Desconocemos si se trata de la misma persona. Un Maestro Mondragón trabajó en 1541 en la fachada de la Universidad de Alcalá (**Navascués,** p. 106)

MONDRAGON, Martín: (Ver Miguel de MAZMELA)

MONDRAGON, Pedro: Vecino de Logroño; en 7 de agosto de 1538 se comprometía a pagar a Juan Manrique 7.300 mrs. por los materiales de derribo de unas casas de éste (**Moya** II, 50)

MONTOYA, Pedro: Cantero de Ochate, Alava, con actividad notable en las aldeas del Condado de Treviño. En 1644 hace la sacristía de Muergas. En 1661 reconoce la torre de Saraso y al año siguiente la de Cucho. En Aguilio se le documenta en 1668. En 1682 obra en San Vicentejo y en 1686 en la desaparecida iglesia de su pueblo natal, hoy despoblado (**Cat. Vitoria** II, pp. 144, 197, 87, 38, 189, 191)

MORAZA, José: Trabajó en 1791 en la Torre de Adana (**Torres olaguibelescas**, p. 363)

MORAZA, Manuel: En 1753 - 58 se documenta en la cantería de la iglesia de Labastida (**Cat. Vitoria** I, p. 227)

MORGA, Juan: (Ver ORTUBEY)

MORGA, Martín: Es uno de los canteros vizcainos que contrata el enlosado de San Millán de Yuso, así como la hechura de sus altares (**Moya** II, 332)

MOROBE, Iñigo: (Ver YTURRIETA, su compañero)

MOXICA, Fray Benito: En 1647 es Maestro del templo de San Martín, en Santiago de Compostela. Debió conocer bien el oficio de entallador, pues se compromete a enseñárselo en cuatro años a Pedro de Bóo (**Pérez Constantí**, p. 403)

MOXICA, Maestro: El cantero Móxica o Mójica cobraba en 1560 por la torre de Pesquera de Duero (para poner campana) (**Cat. M. Vall.** VIII)

MUGAGUREN, Juan: Hacia 1613 trabaja en el proyecto de San Nicolás de Bari, de Alicante (**Schubert**, p. 121)

MUGAGUREN, Joanes: Trabaja en la media naranja de la catedral de Segovia, año 1615. Es rigurosamente contemporáneo del anterior, el uno Juan y el otro Juanes. Pueden, quizá, ser confundidos (**Llaguno** III, p. 161)

MUGUERZA, Beltrán: Dio trazas con Loidi y Mendiola para continuar las obras de Santa María de Tolosa, año aproximado de 1581 (**Arrázola**, p. 606)

MUGUERZA, Martín: (Ver Beltrán de VALERDI)

MUJICA, Miguel: Trabaja con Pedro Verjes el coro de Cascante (**Fdez. Marco**, p. 13)

MUJICA, Pedro: En 1589 tiene pleito de Chancillería con el abad de Bedia (**Chanc. Vall.**, leg. 779, núm. 3)

MUJICA, Sebastián: Cantero de Araoz. Hace varias obras secundarias en Busto-Treviño, año 1742 (**Cat. Vitoria** II, p. 83)

MUNAR, Juan: (Ver Fco. de la MIER, de Gordejuela)

MUNIATEGUI, Ortuño: «Maeso de cantería». Se le considera pariente, quizá yerno, de Juan de Juni. Se obliga con Juan de Mazarredonda, a hacer unas casas en Valladolid, año 1580 (**Martí y Monsó**, p. 418)

MUNIOSGUREN, Mateo: Hace, 1779, el puente de Azitáin, Eibar (**Eibar**, p. 342)

MUNITA, Bartolomé: Remata el crucero de Beizama en 1679 (**Lasa**, p. 147). Había construido en 1670 la sacristía de la iglesia de Santa María de Tolosa (**Arrázola**, p. 606)

MUNITA, Juan: (Ver Juan Bautista de ALDACO)

MUÑAONDO, Domingo: Trabajó la mampostería de la capilla de la Piedad, de Oñate, y su claustro, año 1525-1532 (**Arrázola**, p. 606)

MUÑOA, Miguel: (Ver Juan de ZUNZUNEGUI)

MURGA, Domingo: Veedor de obras en Burgos, año 1595 (**Ibáñez**, p. 427)

MURGA, Juan: El cantero Diego de Riaño le otorga en Sevilla un pago, año 1533, por haber sido oficial suyo, posiblemente (**Hernández Díaz**, p. 10)

MURGA, Miguel: Cantero vasco en Segovia, sin parentesco aparente con los anteriores. Está documentado en una curiosa noticia: un permiso en su propósito, con otros compañeros canteros, para tratar de hallar, mediante exploración, un tesoro «que de tiempo atrás se dice hay en el rastro, junto a las murallas» (**Villalpando y Vera**, p. 123)

MURGUIA, Maese: Cantero vasco que interviene después de 1570 en las obras del Convento de Carmelitas de Alba de Tormes (**Casaseca**, pp. 19 y 65)

MURRUBIZA, Juan: (Ver Juan de GURRALA. El apellido correcto puede ser Marrubiza.

MURUA, Francisco: Con su hermano Miguel sigue en los años de mediados del siglo XVII la torre de Autol (**Logroño** I, p. 154)

MURUA, Miguel (Vid: anterior, su hermano Francisco)

MUTIO, Juan: (Vid. Juan MARTINEZ DE MUTIO)

MUTIO, Juan: Hijo del anterior, emigrado a Perú (ver RUIZ DE MUTIO)

MUTIO, Martín: (Vid. Martín IBAÑEZ DE MUTIO)

MUXICA, Maese: Firma como testigo en el contrato hecho por Pedro de Olave y sus sobrinos en 1518 para continuar la catedral de Calahorra (**Lecuona:** «La catedral», p. 87)

MUXICA, Martín: Goicoa manda se le pague por una obra que ambos habían hecho en Rodezno, Logroño, año 1571 (**Moya** II, 376)

MUXICA, Pedro: Vecino de Bilbao. En él se remataron en 1590 el muelle y el cais de cantería del Arenal de Bilbao, siendo fiadores Garita, Aresmendi y Echabe (**Labayru**, «Bizcaya» IV, p. 550). Era cantero mayor de Bilbao en 1599. En esa misma fecha aparece vinculado a la Casa de Contratación de Bilbao con Larrea y Andrés de Garita. En 1592 había hecho la portada de la Casa Belarro, en el Arenal bilbaino (**Sesmero**, p. 178). Será este cantero el que tiene pleito con Pedro de Larrea (véase) sobre obra hecha por ambos: campanario para la iglesia de los Santos Juanes, de Bilbao, año 1605. Apelan a Chancillería y citan al manobrero de dicho templo, San Juan de Tellaeche.

N

NANCLARES, Juan: Oficial de Juan de la Hedilla en 1571 (**Moya** II, 225)

NARBAIZA, Martín: Vecino de Bergara. En 1559 da poder a Juan Martínez de Ynurrigarro para cobrar una deuda a su cuñada Ana, esposa que fue de su fallecido hermano Pedro de Narbaiza. Se dice también Narbalza (**Moya** II, 149)

NARBAIZA, Pedro: (Vid. anterior, su hermano)

NARRITU, Juan: En 1637 trabajaba este cantero en el pedestal del retablo mayor de Güeñes (**Ybarra,** p. 132)

NARRUBIZA, Francisco: El apellido parece una nueva versión del de Marrubiza, o Marruniça. Este, desde luego, es mucho más joven del que con su nombre hemos visto antes. Trabaja en la sacristía de Casalarreina en 1625 (**Merino,** p. 68)

NARZABAL, Juan: Su tío Francisco Martínez de Goicoa le deja en su testamento 40 ducados (**Moya** II, 376)

NAVARRO, Juan: Tasa por parte de Garaizábal la torre de Navarrete, 1598. Era vecino de Logroño (**Moya** II, 291, 293)

NAVARRO, Martín: Con otros canteros vizcainos residentes en Salamanca redacta un documento con el que se representan mancomunadamente en pleitos que puedan tener. (Ver ISTURIZAGA) (**Casaseca,** pp. 29-30). Citado en un pleito sobre San Esteban de Salamanca (**Valdivielso,** p. 226). Se mueve en el ambiente de los vascos siempre, aunque no aparece clara su naturaleza.

NAVEA, Pedro: Trabaja en la catedral de Las Palmas de Gran Canaria como maestro mayor entre 1562-77, sucediendo a Martín de Barea. Supone Hernández Perera que es de Murélaga, Vizcaya (**Hernández Perera:** «Catedral de Las Palmas», pp. 256, 265; **Fraga:** «Mudéjar en Canarias», p. 44)

NAYBAIÇA, Andrés: Andrés de Naybaiça o Narbaiza examina hacia 1565 la obra de la iglesia de Santa María de Azcoitia (**Arrázola,** p. 606). Es contemporáneo de los Narbaiza anteriores y suponemos que miembro de la misma familia.

NENDACEA, Andrés: En 1573 dio con Juan Lizarazu traza u orden para el ensanchamiento de la iglesia de Segura (**Arrázola,** p. 606)

NESTOSA, Pedro: De Carranza, donde trabaja siempre. En 1623 toma la obra del puente de Concha, en Carranza, con Juan de la Bodega. Es fiador en 1641 de Bartolomé de la Dehesa. En 1641 debió trabajar en el puente de Berecedo, que acabó en esas fechas (**Sesmero,** p. 178)

O

OBAYTA, Martín: Es uno de los canteros de la cuadrilla de vizcainos que trabajaron en la iglesia de Pampliega (**Pampliega,** p. 660). El cobra 2 reales por cada uno de los dieciocho días que trabajó allí en 1552.

OBIETA, Joaquín: En 1593 toma hacer la cárcel de San Clemente, Cuenca; se la quitan pronto (**Torrente,** p. 334)

OBIETA, San Juan: Juan Martínez de Mutio y él mismo habían contratado la Colegiata de San Pedro de Soria, y por no haber dado fiadores era traspasada, en 28 de febrero de 1549, a Rodrigo de Ezquerra. Este la volvió a ceder en 22 de mayo en Fuenmayor. Allí se dice Obieta habitante en Soria (vid. Juan MARTINEZ DE MUTIO). Ver comentario de Juan Pérez de Obieta, con quien es identificable.

OBLEA, Miguel: Es Olea. (**Idoate**, núm. 186)

OCA, Manuel: (Ver ARDOIZA, Juan)

OCARIZ, Ramiro: (Ver Pedro YBARRA en Barría)

OCARRIZTIA, Maese Juan: En 1577 se compromete a hacer una capilla y sacristía en Amézqueta, que abandona por no ir bien la obra, a juzgar por los patrones (**Elejalde y Erenchun,** p. 47)

OCEJO, Marcos: (Ver Marcos OZEJO, en Sierra, Carranza)

OCHANDATEGUI, Santos Angel: Cantero guipuzcoano que roza ya con el neoclasicismo. Está vinculado a la catedral de Pamplona hasta 1783 (**Schubert,** p. 418). En 1778 hace la traza para la torre de la iglesia de Santiago de Calahorra, que pasa ya por la inspección de la Academia. Dos años después acude al remate de la propia obra, tomándola por 151.800 mrs. En 1782 estaba acabada (**Lecuona:** «Santiago», pp. 628-29). En 1780 se le encargó, con Aranguren, la construcción del Ayuntamiento de Miranda de Ebro, según traza de aquél y las reformas de Ventura Rodríguez. Con Aranguren intervino en obras públicas en Pamplona. La obra de Miranda fue cedida a Domingo Urízar en 1785 (**Salomón**). Era vecino de Puentelarreina, donde levantó la torre de Santiago (**Puentelarreina**). En Navarra se le deben también la iglesia de Mañeru, la conducción de aguas a Subiza (**Ib.**). Proyectó una reforma en la capilla de San Fermín, en San Lorenzo de Pamplona (**Molíns**).

OCHANDIANO, Pedro: El cantero Pedro de Ochandiano, que en 1553-55 trabaja en San Miguel de Vitoria, debe ser el mismo que en 1580-85 lo hace en Antezana (**Cat. Vitoria,** pp. 209 y 193, tomos III y IV, respectivamente)

OCHOA, Alcalde: Ochoa, alcalde de Cebú (Filipinas), dirigía la catedral de aquella ciudad en 1720 (**Filipinas,** p. 339)

OCHOA, Andrés: Andrés Ochoa de Mendizábal fallece en Segovia en 1577 (ver Juan de AIÇAGA)

OCHOA, Diego: Labra piezas para la catedral de Granada en 1540 - 41 (**Siloe,** p. 92)

OCHOA, Juan: Es asentador en la iglesia de Villabrágima en 1520 y 1526 (**Cat. Mon. Vall.** II, pp. 105-106)

OCHOA, Juan: Labra en la catedral de Granada, en las cuadrillas de vascos que lleva allí Siloe (**Siloe**, p. 88). Este lo hace en 1531.

OCHOA, Juan: Es uno de los canteros del Priorato de Uclés (**Azcárate:** «El Priorato») (Ver Cristóbal de ADONZA)

OCHOA, Juan: Trabaja en 1550 en la puerta de San Sebastián, en Medina de Ríoseco, en el seno de una cuadrilla de canteros vizcainos (**Valbuena,** p. 444)

OCHOA, Juan: Ochoa de la Puente, a pesar de su primer apellido vasco, aparece como cantero montañés en varias obras en torno a Valladolid (**Heras:** «Arquitectura», pp. 48, 83, 280, 292...)

OCHOA, Juan: Muy aventajado maestro cantero vizcaino en Córdoba. Aparece vinculado casi siempre a la catedral cordobesa, de la que fue maestro mayor a la muerte de Hernán Ruiz. El 22 de junio de 1571 hace contrato sobre el monasterio de San Pablo, de dicha ciudad. Contrata a su vez el suministro de la piedra necesaria para dicha obra con el cantero Pedro Sosa. Se trata de 200 carretadas de piedra que debe suministrar semanalmente. Cada carretada se le paga a 3¼ rs. En 1573 hace el puente de Mira-Genil. Le salen fiadores en este contrato dos vascos, Fernando Zavala y Martín Ochoa, por lo que suponemos no habrá duda sobre su filiación vizcaina, a pesar de lo que opina Sojo (**Sojo:** «Los maestros canteros de Trasmiera», p. 212). En 1577 hace las casas de Doña Beatriz Monsalve, en Córdoba. En esa misma fecha recibe como aprendiz al joven de 22 años Diego Coronado, que fue luego gran maestro. Un año después hace la casa de los Murillo, maestrescuela y chantre de la catedral, respectivamente, don Francisco y don Ruiz Pérez de Murillo. En esas mismas fechas se ocupaba en restaurar la «Albolafia» cordobesa, en el Guadalquivir. Ya había estado ocupado en asuntos relativos al agua en la huerta de la «Cercadilla», en un «pozo de anoria», 1571. En 1580 se le encarga de preparar el catafalco para las honras fúnebres de doña Ana de Austria, en la catedral. Hizo otro tanto con ocasión de la muerte de Felipe II. En esta ocasión era ya veedor de la ciudad de Córdoba, sin duda por haber fallecido Hernán Ruiz. En 1589 traza el chapitel de la catedral, que había destruido una tormenta en ese año. Lo hace Francisco Herrera. Una obra importante en la catedral de Córdoba debe ser la cubrición de la nave de delante del sagrario, que contrata por 400 ducados. Se compromete a realizarla en un tiempo récord, entre el 17 de julio, en que se firma el compromiso, y el fin de octubre de ese año. Entre 1601 y 1602 hace una de las obras más peculiares de su biografía: un teatro. Es una de las primeras menciones documentales que existen sobre las casas de comedias. A juzgar por el presupuesto, era casi todo de madera, pues a ésta se le dedican 9.788 rs. y a la cantería sólo 5.240 (**R. de Arellano,** año 1899). En 1604 da el visto bueno a una obra del vasco Domingo Garín (véase), en un contrato que tenía sobre unas casas de Sánchez Martínez, en Córdoba. La catedral de Córdoba le debe dos capillas importantes, de las mejores que posee el templo: la de Santa Ana, año 1596, que patrocinaban los hermanos Mesa Cortés, y la de Santaella, año 1604 (**R. de Arellano,** año 1903). En 1599 da las condiciones que deben tener las fuentes del patio de los Naranjos, en la catedral. Se sabe que en 1604 deja las obras de Córdoba, que quedan en manos de otro vasco, Blas Mazábal o Mazabel (véase), para ir a Arcos a terminar un puente que tuvo Hernán Ruiz, con el que suponemos se forma Ochoa, pues siempre aparece como su segundo mientras Ruiz vivió; esta obra de Arcos será la postrera que de este maestro conocemos. No obstante, vuelve a aparecer en 1636, con ocasión de una boda en la que es testigo: la del cantero vizcaino Martín Ibarra (véase) con María Nieves, hija de Hernán Ruiz (**R. Arellano,** año 1902). Debía ser Ochoa ya muy anciano, pues su actividad la hemos hecho comenzar en 1571; puede ser otro Juan Ochoa, hijo quizá. Conocemos de su vida social, que estuvo casado con María Clavijo, quien tenía un hermano, Alonso Clavijo, guadamacilero. Ochoa debió llevar una vida desahogada, si tenemos por buena la noticia de que en 1585, mediada su carrera canteril, compra al joyero Andrés Díaz varias piezas: 34 «surtijas», 7 zarcilos, etc., por un valor de 1.579 reales (**R. de Arellano,** año 1903)

OCHOA, Juan: Llaguno conoce a un Juan de Ochoa en Córdoba (**Llaguno** III, p. 153), que en su actividad puede ser confundido con el anterior. Fue maestro de la catedral en 1613. Este será el testigo de boda de la hija de Hernán Ruiz.

OCHOA DE ARRANOTEGUI, Juan: Vecino de Guernica y residente en Santo Domingo de la Calzada. En 1552 otorga carta de pago en razón de las casas del secretario Samano, en la ciudad. El mismo año da poder en causas para sus pleitos con los herederos de Juan de Goyaz, con la iglesia de Payueta y con el concejo y curas de Castrillo. Ese año o el anterior tasa el retablo de Negueruela. En 1554 toma como aprendiz a Juan de Aránguiz o de Landa. En 1555 alquila unas casas en Santo Domingo. En 1556 da poderes a sus criados Hernando de Landa, Rodrigo de Urrachoa y Juan de Axarza. Otro poder en 1558 a sus criados Juan de Gardoy y Juan de Madariaga. En 1556 contrata la prosecución de la obra de la portada de Santa María de Viana, según la traza que había, obra que proseguiría su hijo. En 1559 contrataba en la misma iglesia la escalera de coro, pasamanos y antepecho. En 1558 tasa la obra de la Universidad de Oñate. Este mismo año había acabado unas obras en las casas del Licenciado Vallejo, en Santo Domingo, y nombra tasador de su parte a Pedro de Arrieta. Al año siguiente tasa de parte de Olave la obra hecha por éste en Santiago de Calahorra. En 1560 le paga una cantidad la iglesia de Velasco. En 1562 da traza y condiciones para la reparación del puente de Santo Domingo y toma, con Pedro de Urruzuno (también 1562) la obra de la iglesia de Murillo de Río Leza. Muere antes de junio de 1566, prosiguiendo un hijo suyo del mismo nombre en las obras de Murillo hasta 1565, y de Viana

hasta 1568. Estaba casado con doña Ochanda Mitegui, cuyos padres murieron en 1554, y tenía un hermano, Pedro Ochoa Arranotegui, vecino de Forua (**Moya** I, 99). En 1552 llevaba la iglesia de Aras (**Aras,** 16)

OCHOA DE ARRANOTEGUI, Juan: Hijo del anterior. Vecino de Uribe. Prosigue la obra de la cantería en la portada de Viana, que su padre dejaba inconclusa. Esta portada fue tasada en 1570, pero para entonces ya había sido traspasada a otro cantero, Orbara. También sucede a su padre en las obras que éste tuvo en Murillo de Río Leza **Moya** I, 99)

OCHOA, Juan: Un Juan Ochoa, del que no se sabe si tiene algún parentesco con los Arranotegui, contrata en 1556 unas casas en Logroño (**Moya** II, 119)

OCHOA, Juan: Otro Juan Ochoa estaba trabajando en 1560 en Velasco (Logroño). Será Arranotegui.

OCHOA DE ARTEAGA, Martín: La primera noticia que de este cantero vizcaino conocemos es un largo pleito entre él y Francisco de la Presa, quienes, de común acuerdo, habían firmado compromiso para que Arteaga hiciera, a siete de octubre de 1560, unas tapias, unos caminos enlosados y dos puentes de obra de piedra en una huerta de Burgos. Para el día de Carnestolendas de 1561 debía estar lista y entregada la obra. Se señalan, además, los plazos de pago de los 60.000 mrs. que vale la obra del cantero. Pero el vasco la abandona de pronto exigiendo 100.000 mrs. porque pensó que ya había obrado en demasía, pues Presa le había ido alterando las condiciones del contrato. El pleito de Burgos, 30 de octubre de 1561, resuelve que Arteaga vuelva al trabajo y lo acabe todo en 30 días y Presa le pague la demasía que juzgaren tres técnicos. Hubo apelación a Valladolid, donde en 16 de febrero de 1563 se confirma el fallo del corregidor burgalés (**Basas:** «Juan de la Presa», p. 483). En 1533 contrata con el municipio de Burgos la hechura del puente de San Juan, en el río Vena, según traza que tenían hecha él y el cantero que le acompaña, Juan de Salas. A este cantero y a Juan de Vallejo les perita en 1543 la obra de las Carnecerías que tenían hecha. También es suyo el puente de Buniel, por el que cobra 10.000 mrs. en 1545. En ese mismo año acude al remate de los pontones, puente y calzada de Castro Sarracín. Se lleva la obra, por la que cobra en 1546; también recibe dinero por la obra de otro puente, el de Santa Dorotea, que obraba con Juan de Salas (**Martínez:** «Burgos», p. 226). Con Arteaga se contó para que se inspeccionase si la puerta o arco de Santa María, en Burgos, iba conforme a la traza, a 29 de julio de 1536. El motivo fue una denuncia de Juan de Vallejo contra Colonia, que llevaba la obra. Un año después se halla en semejante tarea con otros maestros, Vigarny, Ochoa, Salas (**Ib.,** pp. 276 y ss.). Es este Arteaga el autor principal de casi todas las esculturas del arco de Santa María, en Burgos, lo que le proporcionó algún sinsabor, pues no se las tasaban por haberse perdido el contrato. Debió hacer en ellas algunas enmiendas, que fueron tasadas por Guillén y Vallejo (**Ib.**). Quizá trabajó él mismo en la iglesia de Pampliega, pero lo que sí es seguro es que la visitó muchas veces con Juan de Vallejo; a ambos se debe el proyecto (**Pampliega,** p. 660). Un Martín de Arteaga aparece en las cuentas de la fábrica cobrando 4.539 mrs. por un púlpito (**Ib.**). Puede ser el cantero que nos ocupa. Y hasta es muy posible que se le deban allí varias obras más en el coro y en altares como el Mayor, el de San Bernabé y el de la Virgen, pues cuando el resto de los oficiales cobran, aproximadamente, dos reales diarios de salario, el cantero Martín de Arteaga cobra tres y cuatro (**Ib.**). Es autor también de la torre de Olmos Albos para los señores de Gamarra (**Ib.**, p. 460). Es, como vemos, uno de los más notables canteros de la primera mitad del siglo XVI en Burgos, donde se relaciona con los más importantes maestros del momento. Es, además, polifacético en los oficios.

OCHOA, Martín: Fiador de Juan Ochoa, en Córdoba, 1573 (**R. de Arellano,** 1899)

OCHOA, Martín: En 1573 fallece en Segovia y da un ducado para sepultarse en San Miguel (**Villalpando y Vera**, p. 126)

OCHOA, Martín: Discípulo de Juan de Vallejo. Tiene documentada su actividad en Pampliega

OCHOA DE ARRANOTEGUI, Pedro: En 1552 llevaba con su hermano Juan la obra de Aras (**Aras,** 16)

ODRIOZOLA, Francisco: Vecino de Azpeitia. En 1584 contrata en compañía de Juan de Aróstegui la obra del convento de Santa María la Real, de Nájera, que prácticamente dirigirá él solo hasta su muerte, hacia 1624, con continuos pleitos. Al menos desde 1591 está encargado de la capilla mayor de Santa Cruz de Nájera. En 1592 contrata la cubierta de ella y el altar mayor. En 1590 va a visitar la torre de la iglesia de Murillo de Río Leza. En 1595 asiste al remate de la obra del convento de San Millán de la Cogolla de Yuso y tasa la portada hecha por Olate en Fuenmayor. En 1598 ve la obra de la torre de Navarrete, de parte de la iglesia. En 1617 contrata de nuevo obra en Santa Cruz de Nájera. En 1619 se obliga a hacer la portada y el estribo de la torre de dicha iglesia. Años antes tenía a su cargo el abovedamiento de la iglesia de Tricio, que no acabará hasta entrado el siglo XVII (**Moya** I, 100). También se le documenta en Santo Domingo de la Calzada como fiador de Martín de Ulacia (**Fresneda,** p. 15)

OIRA, Sebastián: Maestro del convento de la Vid, donde es sucedido en 1542 por Pedro de Rasines (**Llaguno** II, pp. 19 y 20) (Ver Sebastián de ORIA)

OLABARRIETA, Joaquín: Maestro del Obispado de Valladolid. Reconoce e informa sobre varias obras de la provincia: Villanueva de los Caballeros, Quintanilla de Abajo, Valdearcos, todo a fines del s. XVIII (**Cat. Mon. Vall.** IX, p. 281, y VIII, pp. 238, 312)

OLABARRIETA, Juan: Cantero en El Escorial (**Echegaray:** «La Tradición», p. 18)

OLAETA, Domingo: En 1555 da en Logroño por finalizada una querella que tenía con Martín Redondo, de Lardero (**Moya** II, 118)

OLAETA, Miguel: Dirige en 1539, 1540 y 1541 la labor de extracción de alabastro en Aleas, con destino al coro de la catedral de Toledo (**Zarco** I, pp. 212 y ss.). Contó este vasco entre sus amigos a eminentes maestros como Covarrubias y Vigarny.

OLAGUIBEL, Domingo: Hijo de Juan. Entre 1711 - 31 se le documenta en Betoño, San Pedro de Vitoria (demolición de la torre vieja), Crispijana, Otazu (bóveda y sacristía) Aberásturi, Elorriaga (torre y coro)... (**Familia Olaguíbel**, p. 200)

OLAGUIBEL, Rafael Antonio: Hijo de Domingo, nacido en 1714. Documentado entre 1741 - 89 en casi todos los templos de Vitoria, en Cerio, Arcaya (ermita de San Pedro), Azúa (reparos de bóveda), Gamarra Mayor, Ali, Yurre, Armentia (peritaje), Otazu (trazas y condiciones para la portada de la parroquia). Fue sobrestante de su hijo Justo en la Plaza Nueva de Vitoria (**Familia Olaguíbel**, 201-205)

OLAGUIBEL, Juan: Maestro cantero barroco, natural de Durango, desde donde pasó a Alava, avecindándose en Foronda. En Alava está su producción y la del miembro más destacado de su familia, el arquitecto neoclásico Olaguíbel, su nieto. En 1645 hace los pórticos sur de Echévarri-Viña y repara algunas capillas de su iglesia. En 1671 se le documenta en la reforma del tejado de Lermanda y en la escalera de la torre de Legarda (**Cat. Vitoria** IV, pp. 605, 678 y 480). En 1678 estaba al cargo de una obra en una capilla de Betolaza. También enlosó la iglesia de Guereña (**Familia Olaguíbel**, p. 198)

OLAGUIBEL, Justo Antonio: Nieto del anterior, famoso maestro arquitecto que traza retablos, torres y, sobre todo, edificios urbanos, plazas y urbanizaciones, pero ya dentro de una estética neoclásica. Es un arquitecto transitivo, con una doble formación tradicional, canteril y clasicista, un sujeto fundamental en la evolución de la cantería (**Familia Olaguíbel**)

OLAGUIBEL, Martín: Según inscripción en la portada de la parroquia de Ceánuri, a este maestro cantero se debe su reparación, año 1702.

OLAIZ, Juan: Trabaja en 1743 en la sacristía de Murillo de Río Leza, Logroño (**Goicoechea**, p. 427)

OLANDO, Pedro: Documentado en 1554 en San Pedro de Soria (**Soria**, p. 383)

OLANO, Andrés: Es condiscípulo de Francisco Ituarte, ambos aprendices de cantero en Logroño, año 1676 (**Merino**, p. 70).

OLANO, Maestre, Juan: Cantero en la catedral de Huesca, año 1497 (**Arco**, p. 188)

OLANO, Pedro: Sale fiador con Bartolomé Calzada de Diego de Praves, en Villarramiel, año 1610 (**Fernández:** «Villarramiel», p. 77). En 1619 vivía en Cigales (**Pedro de la Cuadra**)

OLARAN, Juan: Entallador a quien se debe la imagen de la portada de la iglesia de Lagunilla de Jubera, Logroño, año 1680 (**Logroño** II, p. 253)

OLARDA, Domingo: Hacía en 1557 los pilares para la iglesia de Juviles (**Gr.**).

OLARRA, Jacinto: Olarra u Olara hacía en 1770 la sacristía de Santo Tomás, Haro (**Logroño** II, 186)

OLARTE, Bernardino: Cantero asentador en la catedral de Granada en 1529 (**Siloe**, p. 90)

OLARTE, Maestro: Se le documenta en 1523 ocupado en labrar algunas figuras en la catedral de Toledo (**Viñaza**). Quizá sea este el «Maestro Cristóbal Odart» que en esa fecha hace unas figuras en terracota para un nicho en la puerta de lo que hoy es tesoro de la catedral (**Camón:** «Summa Artis», t. XVII, p. 230)

OLASO, Juan: (Ver Juan CINCUNEGUI)

OLASO, Maestro: A un maestro Olaso documenta Ponz en la iglesia de Alloza (Teruel), en el siglo XVII (**Ponz**)

OLATE, Jorge: Padre de Juan Olate «el Menor». Tasa la iglesia de El Cortijo, Logroño, después de 1554 (**Logroño** I, p. 71)

OLATE, Juan: Cantero vizcaino que tiene actividad en Cenarruza, donde se le debe el claustro de la Colegiata, que tomó a la muerte de Martín de Bolívar, año 1560, o antes (**Cenarruza**, p. 120). Es, sin embargo, en Alava donde se establece la familia, en la Rioja Alavesa concretamente. En una casa de Lanciego aparece el escudo de los Olate y su leyenda de condición vizcaina.

OLATE, Juan: El menor de este nombre y nieto de aquél e hijo de Jorge. Desde 1584 hace coro, escalera y portada norte de la iglesia de Fuenmayor, obra acabada hacia 1595. En 1584 es fiador de Odriozola para la obra del convento de Santa María la Real, de Nájera. Hacia 1598 interviene en la parte baja de la torre de Navarrete, con Garaizábal y después con Juan Vélez. En 1613 tasa con Felipe Albarado la obra de Venea, en Haro. Su actividad fundamental es en Alava, trabajando en las iglesias de Yécora entre 1561 - 75, Viñaspre, entre 1584 - 1622, torre y sacristía de Leza, antes de 1620. En 1592 tasa la torre de Zurbano, que había hecho Vélez. En 1584 obra en Santa María de Laguardia. Visita en 1598 la ruinosa torre de Santa Cruz de Campezo, tasando luego los materiales y volviéndola a inspeccionar, ya nueva, en 1628, como veedor del Obispado. La torre de Orbiso está levantada bajo traza suya, año 1607 (**Moya** I, 100). Y quizá también el coro de Oyón. Su actividad llega también a Guipúzcoa, donde en 1607 asiste a un parecer sobre los pilares de la iglesia de San Pedro. En 1629, según Arrázola (**Arrázola**, p. 606) está dando fin a unas obras que llevaba en Deva. Su actividad riojana, aparte de su ocupación en Fuenmayor, es en Autol, trabajando en la torre, en su cuerpo bajo (**Logroño** I, p. 154). En el verano de 1625 se encarga con Pedro de Aguilera de estudiar el proyecto para levantar la capilla del Cristo en La Redonda (**Ramírez y Sainz**, p. 41). Además había salido fiador de Aguilera respecto de esta obra un año antes (**Ib.**). En 1617 se halla en la Cogolla, en labor de peritaje (**Páginas Emilianenses**, p. 126). Respecto al lugar donde se asentaron, Lanciego, los Olate dejaron una obra, la propia iglesia del lugar, donde Juan estaba ocupado en 1587 (**Cat. Vitoria** I, p. 101). Por su «curriculum» suponemos que

fue Juan de Olate «el Menor», un muy notable cantero vizcaino de fines del manierismo, relacionado con algunas de las grandes obras que en Vascongadas y la Rioja se hacían y con los mejores maestros que en ellas se ocupaban.

OLAUBEA, Juan: (Ver Esteban SAGASTA, en Urquiola)

OLAVE, Bautista: Hace en 1800, en estética ya más bien neoclásica, la sacristía de Cuzcurrita, Logroño (**Logroño** II, p. 60)

OLAVE, Francisco: A mediados del siglo XVI se le documenta haciendo el humilladero del camino de Alfaro, en Calahorra, junto con su hermano Pedro (**Lecucna:** «La catedral», p. 95)

OLAVE, Iñigo: También llamado Sánchez de Olave. En 1521 trabajaba con Pedro de Olave en Santa María de Güeñes (**Ybarra,** p. 129)

OLAVE, Maestre Juan: Director de las obras de la capilla mayor de la catedral de Calahorra. Estuvo presente en la puesta de la primera piedra de dicha obra, a 8 de junio de 1485. Se había contratado con él esta obra en 500.000 mrs. También estuvo presente en la colocación de la última piedra, que ocurrió a 14 de junio del año 1488. En 1489 se firma el finiquito de esta capilla mayor, quedando la fábrica tan satisfecha que le obsequia con 5.000 mrs. de renta anual, trabajase o no en la catedral en lo sucesivo. Pero Olave sigue vinculado a la catedral y en 1490 contrata allí grandes obras, que por 1.300.000 mrs. se comprometía a hacer en quince años (**Lecuona:** «La catedral», pp. 74-77). Poco sabemos de Juan de Olave antes de su vinculación a Calahorra. Se conoce que venía de Burgos en esa fecha de 1485, pero esto no significa que antes no hubiera estado ya en Calahorra, pues en 1470 trabaja en el claustro de su catedral un Pedro de Olave que puede ser el que nos ocupa. Su naturaleza es vizcaina, de Mendata, desde donde llegan a Calahorra diversos miembros de su familia. Esta familia estará vinculada al templo catedralicio calagurritano al menos un siglo.

OLAVE, Juan: El «honrado Maese Juan de Olave» está activo en Calahorra, en el claustro de la catedral, en 1470. Llega desde Mendata, Vizcaya. Creemos que puede tratarse del Olave que hace la capilla mayor, el patriarca de una larga familia de canteros vizcainos.

OLAVE, Juan: En 15 de noviembre de 1518 se compromete con su tío Pedro de Olave a continuar las obras de la catedral de Calahorra, desde el crucero a la puerta de Poniente (**Lecuona:** «La catedral», p. 94). Es testigo el maestro Múxica. En 1538 es testigo, con Juan Portugués, del contrato de cal hecho por el cabildo de Calahorra con Martín de Berriato (**Ib.**).

OLAVE, Martín: En 1541 era «maestro de la obra de la Santa Iglesia de Calahorra». En 1543 conservaba la vecindad en Mendata, su lugar de origen. En esa fecha él mismo, el cantero paisano suyo Pedro de Albiz, y los canteros de Calahorra Antonio de Yanguas y Gerónimo López toman dos tramos del claustro de Calahorra por 200 ducados. Siguen el mismo plan que había trazado y, en parte, realizado setenta años antes el padre de Martín, Juan de Olave (**Lecuona:** «La catedral», p. 94). En 1544, a la muerte de Cubillas, se encarga de la torre de la parroquia de Santiago de Calahorra, en la que sigue hasta 1548 (**Lecuona:** «Santiago», p. 482)

OLAVE, Martín: Martín Olave o Sánchez de Olave es el primero de los de su apellido que aparece en las obras de Santa María de Güeñes, año 1515, en su portada precisamente. Le suceden Pedro e Iñigo Olave, sus hijos quizá (**Ybarra,** p. 129)

OLAVE, Pedro: Hermano de Juan de Olave y tío de los canteros Martín, Juan y Pedro de Lamíquiz, todos, como él, de Mendata. Con Juan de Olave y con Lamíquiz se compromete en 1518 a la ampliación de la catedral de Calahorra, desde el crucero hasta la puerta de Poniente, siendo testigo Múxica (ver Juan de OLAVE. En 1521, ante el peligro de invasión francesa, el cabildo le encarga la disposición de un lugar seguro para la custodia de las reliquias de los Santos Mártires Emeterio y Celedonio y para guarda de las obras de arte de la catedral. El coro de la catedral se contrató con Pedro Olave en 1526 y por 40.000 mrs. El maestre Guillén que ve la obra que hace Olave, dice que merece más, unos 48.000 mrs. (**Lecuona:** «La catedral», pp. 87, 88, 90). Tasó en 1520 la parroquial de Cintruénigo (**Cat. Navarra,** p. 69). Pedro de Olave tuvo al menos dos hijos canteros, Pedro y Francisco, que no se documentan en compañía de su padre, quien sí lo hace con los hijos de su hermano, que debían ser de más edad.

OLAVE, Pedro: Dicho también Sánchez de Olave. En 1520 trabajaba en la portada de Santa María de Güeñes. Allí en lo sucesivo aparece asociado a otros miembros de su familia, Martín e Iñigo Sánchez de Olave (**Ybarra,** p. 129)

OLAVE, Pedro: Otro ilustre miembro de la no menos ilustre dinastía de los Olave. Fue también maestro mayor de la catedral de Calahorra, en 1553, cargo que, como sabemos, ya detentaron su padre y su tío. Con su hermano Francisco hace el humilladero del camino de Alfaro, en Calahorra (ver Francisco OLAVE). En 1565, por una competencia presentada por Juan Pérez de Solarte debió rebajar sus pretensiones en 400 ducados, sobre unas obras que llevaba en la catedral de Calahorra (**Lecuona:** «La catedral», pp. 94, 95 y 97). En 1549 hizo las trazas para Santiago el Viejo de Calahorra. Decidió destruir lo hecho por Cubillas y hacerlo de nuevo por 500 ducados. En 1551 sigue vinculado a esta parroquia fecha en que se compromete a acabarla toda entera en ocho años... En 1553 se tasa lo hecho por él y en 1558, un año antes de lo previsto, la da por terminada. Acuden a la tasación algunos de los mejores maestros de la zona, los vascos Ochoa de Arranotegui y, en su defecto, Alzaga y Larrarte, diciembre de 1559. Lo hecho por él lo resumen así: «una cabecera ochavada con estribos afuera e dos cruceros en los quales hay seis capillas principales e quatro hornacinas, quatro pilares torales que van enmedio del cuerpo de la iglesia» (**Lecuona:** «Santiago», pp. 282-83). Quizá sea este el Pedro Olabe que tasa con Pedro Rasines e Iñigo Zárraga la obra hecha por Juan Martínez de Mutio en Briones, 1565 (**Moya** II, 365)

OLAVE, Rodrigo: Una familia Olave trabajó en Soria. Se repiten en ellos los nombres de Juan y Pedro, que trabajan en la Rioja. Están activos en 1512 en Monteagudo (**Soria**, 143)

OLAVE, Maestre: Un maestre Olave, de la misma familia de los calahorranos, pero más joven que casi todos ellos, trabaja en la iglesia de Cenicero, año 1586 (**Logroño** II, p. 11)

OLAYTA, Miguel: En 1546 aparece este cantero en el Alcázar de Toledo, en la firma del contrato para proporcionar, o sacar la piedra, que luego emplearía Egas (**Chueca**, p. 232)

OLAZA, Gaspar: Marmolista en la capilla de San Isidro de Madrid, año 1657 (**Tovar**, p. 134)

OLAZABAL, Juan: «el Viejo». Es uno de los miembros de la cuadrilla de los Aztiazu, en Laguardia (**Enciso:** «Laguardia», p. 153)

OLAZABAL, Juan, «el Joven»: Está vinculado también a Laguardia, donde hace el pedestal del retablo mayor de la iglesia de Santa María, año 1622 (**Cat. Vitoria** I, p. 92)

OLAZABAL, Juan: No sabemos si es relacionable con sus homónimos anteriores. En 1598 tenía acabado, con Pedro Beitia, el contramuelle de Guetaria (**Llaguno** III, p. 96)

OLAZABAL, Juan: Este Olazábal aparece activo en Burgos a fines del siglo XVI, como fiador en esta ciudad de la obra que Gabeo y Albítiz iban a hacer en Santo Domingo de la Calzada (**Martí y Monsó**, p. 586)

OLAZARAN, Juan: De Salinas de Léniz. A él se debe la torre de la iglesia de Bolívar, Vizcaya (**Bergareche**, p. 102)

OLEA, Antonio: Hizo en 1686 el pórtico de la iglesia de Autol (**Logroño** I, p. 154). Obraba en El Romero de Cascante, en 1687 (**El Romero**, p. 24)

OLEA, Manuel: Tomó en 1716 hacer el pórtico de Aldeanueva, pero no lo hizo (**Aldeanueva**, p. 52)

OLEA, Miguel: Con Domingo de Aguirre reconoce la iglesia de San Miguel de Corella, para su reparación, año 1674 (**Arrese**, p. 181). Aparece también como Oblea (**Idoate**, núm. 186)

OLEA, Pedro: (Ver Juan de MATIENA, en Bérriz)

OLETA, Martín: Recibe a cuenta de la obra que hizo en Sajazarra, Logroño, 44 ducados, año 1648, dándole la carta de pago a ocho de marzo (**A. P. Sajazarra**, Libro fábrica ant.)

OLORIZ, Manuel: En 1766 se le comisiona para las obras de acometida de aguas a Pamplona. Se le denomina maestro de obras. Es pamplonés (**García Merino**, 5)

OLLAQUINDEGUI, Miguel: Debió ser oficial del cantero Juan Vizcaino, con quien trabaja en la portada del Hospital pamplonés, año 1557. Trabaja allí 245 días (**R. de Oyaga:** «El Maestro», p. 221)

OLLONA, Martín: Trabaja en San Miguel de Vitoria como criado de Domingo de Iturrieta, años 1585 - 86 (**Cat. Vitoria** III, p. 209)

OLLOQUI, Diego: Cantero de quien sabemos era yerno en 1583 el maestro Juan Pérez de Solarte (**Lecuona:** «La parroquia», p. 228)

OLOZAGA, Domingo: En 1540 contrata las obras de San Juan de Hernani. Un año después está al frente de las obras de la iglesia de Azpeitia. En 1565 está en Azpeitia, peritando lo que allí, en Santa María, hizo Leturiondo (**Arrázola**, p. 606; y **Arocena**, p. 70)

OLOZAGA, Juan: Vizcaino perseverante en la dirección de la cantería de la catedral de Huesca desde el comienzo de la obra, a 22 de abril de 1497, hasta su terminación en 1515. Dirige una cuadrilla de vascos. Suya es también la traza de esta catedral (**Arco:** «Catedral», pp. 33 a 39)

OLOZAGA, Juan: Está dentro de lo posible que sea el anterior, libre ya de la catedral de Huesca, que construyó. En 1517 aparece informando sobre la capilla Zurbano, en Azpeitia (**Arrázola**, p. 607)

OMA, Juan: Juan de Oma o de Homa es vizcaino, de cerca de Guernica, cantero en Burgos, donde asienta a un hermano suyo, Pedro, con el maestro Pedro de Castañeda, en cuya casa había aprendido también Juan (**García Rámila:** «Documentos», núm. 17). Era el año 1587. No puede confundirse con el posterior, bastante más viejo.

OMA, San Juan: Trabaja en la Casa de la Audiencia de Burgos en 1550. Cobra a razón de 51 mrs. diarios (**Ibáñez**, p. 452). Se halla presente en el contrato entre los hermanos Cea y el maestro Vallejo (**Ib.**, pp. 441-42)

OMA, Juan: Se halla este vizcaino avecindado en Jumilla, Murcia, a fines del siglo XV. Tiene un hermano cantero llamado Pedro, que está también allí, en Murcia (**Baquero**, p. 34). Posiblemente se deba a ellos la iglesia del lugar de su residencia (**Tormo**, p. 324)

OMA, Martín: Seguramente hermano de San Juan de Oma y pariente de los demás Oma que trabajan en Burgos en el siglo XVI. Trabaja también en la Casa de la Audiencia burgalesa (**Ibáñez**, p. 453)

OMA, Pedro: Es hermano de Juan de Oma, activo en Burgos. Su aprendizaje con Castañeda es por cuatro años y medio, durante los cuales el maestro le mantendría, le enseñaría y pagaría algún estipendio (**García Rámila:** «Documentos», núm. 17)

OMA, Pedro: Cantero vizcaino activo en la iglesia de Jumilla, Murcia, a fines del siglo XV. Su hermano Juan debió ayudarle en esta obra de Santiago de Jumilla. Conocemos el salario de Pedro: 2'5 rs. (**Baquero**, p. 34) Tormo le artibuye varios tramos de bóveda (**Tormo**, p. 324)

ONBARRI, Sancho: Es labrante en la catedral de Granada, año 1531 (**Siloe,** p. 88)

ONDARZA, Domingo: Sacador de piedra para la portada de Portugalete, 1545 - 46 (**A. P. Portugalete,** L, F. I)

ONDARZA, Maestro: (Ver MARTINEZ DE ONDARZA)

ONDATEGUI, Domingo: Muy notable cantero de fines del barroco. En 1740 dirigía la torre de la catedral de Burgo de Osma. En esa fecha fue llamado a Burgos en misión de peritaje sobre la capilla de Santa Tecla. El propuso las soluciones, una mina para evitar la humedad y otras reformas necesarias. En 1749 arregla las agujas de la catedral de Burgos, según planes de Cueto, cobrando 25.500 reales (**Martínez y Sanz,** pp. 132, 23). A este maestro se debe también la reedificación de la linterna de la torre de Santa María del Campo, en Burgos, derribada por un terremoto en 1755. Se ajustó la obra en 39.250 rs. Se repusieron las columnas y capiteles del atrio (**Huidobro:** «Artistas burgaleses», p. 101). A Ondategui se debe la reparación del claustro del Colegio de Santa Cruz de Valladolid (**García Chico:** «El claustro», p. 351). También trabajó en Sotillo de la Ribera (**Kubler,** p. 344). A lo largo de su vida artística colaboran con él, entre otros, Vallarrinaga, o Valarrinaga, Bastigueta y, sobre todo, Sagarvinaga, su cuñado.

OÑADERRA, José: Remodela en 1755 la traza de la iglesia de Laguna de Cameros (**Logroño** II, p. 246)

ONTANEGUI, Domingo: Vecino de La Horra (Burgos), en 1744 (ver ONDATEGUI, Domingo)

OÑA, Juan: Pasa a América, 1510, con Ortuño Bertendona y Ortuño Arteaga (**Bermúdez,** núm. 78)

OÑATE, Juan: Cantero vizcaino presente en Calahorra, año 1513, en un acta que se firma en el Cabildo (**Lecuona:** «La catedral», p. 78)

OÑATE, Maestro: Asentador en la catedral de Granada, año 1529 (**Siloe,** p. 89)

OÑATE, Martín: Es recibido en 1534 como aprendiz de Diego de Riaño en Sevilla, por tres años (**Hernández Díaz,** p. 10)

OQUEOLA, Joanes: Así se llama un cantero que con Rodrigo de la Cantera peritó unas obras en La Cogolla, 1572 (**Páginas Emilianenses,** p. 121). (Ver Juan de BAQUELUA)

ORAÑEGUI, Antonio: Orañegui u Oranegui aparece relacionado con Ignacio Aparáin (**Arrese,** p. 72). En 1726 llevaba la fachada de la Purísima de Cintruénigo (**Cat. Navarra,** 80)

ORASTIAGA, Pedro Trabaja en la iglesia de San Nicolás de Ubeda, después de 1566 (**Camón,** p. 138)

ORBARA, Juan: Ochoa de Arranotegui «el Joven» le debió traspasar lo que quedaba de hacer de la portada de la iglesia de Viana, Navarra, cobrando en 1569 y 1570 diversas cantidades a cuenta de esa obra (**Biurrun:** «Viana», pp. 51 - 52). También se le documenta trabajando en la iglesia de Lerín, con Juan de Garaicoechea (**Biurrun,** p. 428). Documentado también en Murillo de Río Leza (**Murillo,** 9) y en Aras (**Aras,** 17)

ORBARA, Pedro: En 1582 informa de deterioros en el puente de Sangüesa (**Videgáin,** 25)

ORBARA, Sebastián: Para 1570 había hecho la sacristía de San Jorge de Azuelo (**A. P. Azuelo**). Documentado también en Aras (**Aras,** 17)

ORCACHEA, Pedro: Trabaja en la Vega de Haro desde 1703. Le ayudan en la confección del edificio Ignacio Ezcurra y Pedro Elejalde (**Logroño** II, p. 191)

ORDUÑA, Juan: Se le documenta en un asunto de fianzas, en Toledo, año 1591. En 1616 aparece dando su parecer sobre una ruina en la capilla de la Preciosa Sangre (**Marías:** «Herrera», pp. 179 y 185). Reedifica San Cipriano de Toledo desde 1612, por traza de Monegro. Suya y de Salazar es la torre del Príncipe, en el Alcázar, según traza del mismo Monegro, año 1619. En 1611 hace obras en Buenavista y el pasadizo entre la catedral y el palacio arzobispal (**García Rey:** «Monegro», pp. 204, 208, 216, 218, 221). En 1618 se halla informando sobre unas casas en Toledo (**García Rey:** Garcilaso», p. 290)

OREJA, Pedro: (Ver Juanes de VIDAURRETA)

ORIA, Domingo: Maestro cantero en las obras del claustro y de la capilla de la Piedad de la iglesia de San Miguel de Oñate, años 1526 - 32 (**Arrázola,** p. 607). Este debe ser el Maestro Domingo de Oria, de Oñate, que pasa después a Alava y trabaja en Antezana, 1550, en Ilárraza, año 1552, y después en 1560 (**Cat. Vitoria** IV, pp. 193, 459, 458)

ORIA, Sebastián: Se le documenta hacia 1524 en el convento de la Vid, de Burgos (**Camón,** p. 95) (Ver Sebastián de OIRA)

ORIGOITIA, Pedro: (Ver Pedro de URIGOITIA)

ORIO, Pedro: Lleva las obras de las Recoletas de Pamplona desde 1626 con Joanes Camio.

ORIONA, Pedro: Oriona, o Uriona, trabaja en 1510 en la capilla del Hospital Real, de Compostela, donde lo hace también otro vasco, Juan Marquina (**Pérez Constantí,** p. 414)

ORIVE, Martín: (Ver Juan de OLAZABAL y Juan de ESQUIVEL)

ORMA, Juan: En 1660 trabajaba la torre de San Pedro de Munguía.

ORMA, Pedro: Trabaja en el pórtico de Cenarruza en 1561 (**Sesmero,** p. 178)

ORMAECHE, Domingo: Es uno de los oficiales que en 1539 trabaja en Santa Ana de Durango. Es de Mañaria (**Labayru: «Bizcaya»** IV, p. 215)

ORMAECHEA, Marcos: Repara una espadaña en Casalarreina en 1776 (**Merino,** p. 71)

ORMAECHEA, Martín: (Ver Juan de SARANCETA)

OROSUNO, Domingo: Obra en la iglesia de Baños de Ebro en 1740 (**Cat. Vitoria** IV, p. 31)

OROZ, Juan: (Ver Juan MARTINEZ DE OROZ)

OROZCO, Juan: Sabemos de él que en 1515 tasa de parte de los canteros Alonso y Pedro Saiz las obras del Santuario de la Virgen del Camino, en León, titulándose «Maestro de San Marcos» (**Demetrio Ríos:** «Apéndice A, B, C). En 1512 ya se había contado con él como un maestro eminente, pues se le llama, en unión con otros arquitectos, a dar su parecer sobre el lugar donde levantar la nueva catedral de Salamanca (**Chueca,** p. 254). En León debió perseverar, en la iglesia y convento de San Marcos, hasta 1539, en que parece le sucede otro vasco, el entallador Martín de Villarreal (**Chueca, Ib.**). Por las obras que dejó, alguna firmada, debió ser un gran maestro.

ORRIAGA, Domingo: Este Orriaga o Elorriaga trabaja en 1542 en la iglesia de Cayuela (Burgos) (**Arte burgalés,** p. 195)

ORRUÑO, Agustín: En 1799 tiene con Juan Elorrieta y José Begoña un pleito sobre una entrega de materiales para la conducción de aguas a la Villa (**Correg. Bilbao,** leg. 696, núm. 13)

ORTIZ, Juan: Oficial labrante en la iglesia de Pampliega en 1552 (**Pampliega,** p. 660). Antes, en 1550, lo encontramos en el seno de una cuadrilla de vascos que manda Ochoa de Arteaga, en la Casa de la Audiencia de Burgos (**Ibáñez,** p. 452)

ORTIZ DE ARTEAGA, Pedro: Documentado en 1529 en Logroño, en un concierto entre los Enciso y La Redonda (**Moya** II, 325-bis).

ORTIZ DE BIAÑEZ, Juan: Tasa una casa en Carranza, año 1569 (**Sesmero,** p. 179)

ORTIZ DE GOROSTIAGA, Juan: Vecino de Navárniz, Vizcaya. En 1569, Juan Pérez de Solarte, hijo, le pone como fiador del contrato que acaba de hacer para acabar la iglesia de Sojuela. Debía estar ocupado en ella al menos desde 1563 y persevera allí hasta 1583, ordenando el Abad de Nájera que se le pague la primicia. En 1585 hace el testamento. En 1588 se remata en él la obra de Santo Tomás de Haro y al poco debe morir, pues en 1589 ya está al frente de esa obra Pedro de Origoitia. Quizá tenga relación este Gorostiaga con el Juan Ortiz de San Asensio, que da traza en 1537 para hacer la iglesia de Santa Coloma. Estuvo nuestro maestro casado con Isabel de Gorostiaga, hija de Pedro Martínez de Uriona y hermana de Bartolomé Sánchez de Uriona, todos ellos muertos para 1585. Deja herederos universales a sus hijos Catalina, María Ibáñez y Martín Ruiz, y testamentarios a sus otros dos hijos, Martín y Juan Ortiz de Gorostiaga, uno de los cuales quizá fue cantero. Era Juan Ortiz de Gorostiaga señor de la Casa de Orostiaga, molino y herrería de Bengolaegui (**Moya I, 101**)

ORTIZ DE MARROQUIN, Sancho: Informa, 1575, sobre la marcha de la obra de Villagarcía (**Cat. Mon. Vall.** II, pp. 148 - 52)

ORTIZ DE OLAETA, Juan: Trabaja en la iglesia de Deva hasta 1619 (**Llaguno** III, 190). Desde 1604 hace tres capillas de Begoña (**Mañaricúa,** 207). Era de Arteaga (ver Sebastián ZARRAGA, en las reformas de Tavira)

ORTIZ DE OROROAGA, Fortuño: Cantero vasco residente en Agreda (Soria), desde donde llega a Veruela a levantar la muralla del monasterio, en compañía de los canteros de Cascante San Juan y Miceca. Era el año 1551 (**Sanz Artibucilla,** p. 405)

ORTIZ DE PINUAGA, Pedro: De Zamudio. Trabaja en el campanario del lugar de su naturaleza, año 1599 (**Sesmero,** p. 179)

ORTIZ DE ZARATE, Juan: Vecino de Durango que trabaja en 1539 en Santa Ana de aquella población (**Labayru:** «Bizcaya» IV, p. 215)

ORTIZ, Pedro: Estante en Burgos en 29 de abril de 1545, donde es testigo de la venta de unas casas (**García Rámila:** «Bellas casonas burgalesas», p. 100)

ORTUBEY, Maestro: Ortubey u Ortubei dirige la obra de la puerta de San Sebastián, en Medina de Ríoseco, en 1550. Debe ser, además de maestro cantero, entallador, pues en Toro estaba ocupado en labrar unos escudos cuando se le llama para encargarse de esta obra de Ríoseco. Manda Ortubei una nutrida cuadrilla de vascos, entre ellos dos de su propio apellido. También hay canteros de otras procedencias. Son los canteros vascos: Juan y Francisco Ortubei, Anzora, Morga, Ochoa, Bolívar, Azpeitia y Lasaga (**Valbuena,** p. 444). Su correcto apellido será Ortube, quizá.

ORTUBEY, Francisco: (Vid. Maestro ORTUBEY)

ORTUBEY, Juan: (Ver Maestro ORTUBEY)

ORTUETA, Francisco: Vecino de Elorrio. Con Ibarlucea, continúa a partir de 1763 la torre de Ullíbarri-Arana, Alava (**López de Guereñu:** «Alava...», p. 253)

ORUE, Martín: (Ver Juan de ESQUIVEL). En 1598 acudió a la subasta de la iglesia de Quintanadueñas (**Arte burgalés,** 117)

ORUESAGASTI, Juan: (Ver Juan de AIÇAGA)

ORUETA, Juan Bautista: En 1776 reconocía la torre de Bérriz (**A. P. Bérriz**). En 1796 trabajaba en el puente de San Francisco, de Bilbao (**Fullaondo,** 274)

OSABIAGA, Domingo: Domingo de Osabiaga o Usabiaga, que de ambas formas es transcrito su apellido, es de Ichaso y un notable maestro de la cantería barroca de la primera mitad del siglo XVII y de mediados del siglo incluso. Su actividad es navarra y riojana. En 1638 estaba avecindado en Calahorra, desde donde llega a Corella a hacer el puente sobre el río Alhama, por 4.000 ducados (**Arrese,** p. 67). En esa población trabaja en la iglesia de San Miguel, con Esteban Echevarría, el Mayor.

En 1655 acude de nuevo a Corella en Inspección de la traza que para El Rosario de este lugar hizo fray Luis (**Ib.**, p. 16). Pero antes, en el intermedio, había tenido algunas dificultades en Corella, por falta de liquidación de lo que se le debía, de San Miguel probablemente, donde trabajó también con Echevarría «el Menor», posiblemente en la propia cimentación de la iglesia. (**Arrese**, p. 65). Se le había adjudicado, en efecto, la demolición de Nuestra Señora del Rosario, año 1643, y su reconstrucción (**Ib.** p. 172). En 1653 da su opinión para levantar El Rosario de Corella, pero no fueron aprobados sus planes. En Santiago de Calahorra presentó planos, año 1650, pero no debieron aceptarse. Su última actividad conocida es en 1678, en los abovedamientos de la sacristía y capilla norte de la Redonda, de Logroño (**Logroño II**, p. 47). Trabajó en la torre de Autol. Estuvo casado con Magdalena Aguirrezábal. Está también documentado en Viana en 1678 y 1683, en obras del Ayuntamiento, cárcel... (**Labeaga**, 111)

OSABIAGA, José: Será posiblemente hijo de Domingo. Trabaja en el pórtico de Santiago, en Calahorra, año 1672. En 1712 labra molduras allí por 7 rs. diarios (**Lecuona:** «Santiago», p. 620)

OSABIAGA, Juan: De la misma familia y también con actividad en Calahorra, en una capilla de San Andrés, donde cierra unas grietas, año 1694 (**Merino**, 77). Con Domingo Osabiaga colabora en proyectos y obras para el Concejo de Viana (**Labeaga**, 110)

OSINAGA, Alonso: En 1706 certifica unas obras en Begoña, y en Abando. También se le nombra Leoxinaga (**A. P. N. Bilbao:** «Ibarrola»)

OTAEGUI, Juan: Cantero estante en Viana en 1713 (**Labeaga**, 124)

OTALORA, Juan: Traza en 1671 la reforma de la iglesia de Legarda (**Cat. Vitoria** IV, p. 478)

OTALORA, Pedro: Trabaja en el pórtico de Ali de 1649 a 1656. En el intermedio, año 1652, hizo la sacristía de Ascarza (**Cat. Vitoria** IV, pp. 172 y 288)

OTAMENDI, Martín: Cantero estante en Sevilla en 1534, en el ambiente de varios compañeros vascos (**Hernández Díaz**, p. 10)

OTAMENDI, Miguel: (Ver San Juan de ZUMETA)

OTAVIA, Tristán: (Vid. Juan de ALDARIAGUA)

OTAYO, Luis: Cantero vasco en la cuadrilla de canteros que levantan la catedral de Huesca entre 1497 - 1515 (**Arco:** «Catedral», p. 188)

OTEIZA, Juan: Juan Antonio de Oteiza es un cantero barroco bastante activo en Logroño en la segunda mitad del siglo XVIII. En 1745 prosigue las obras de consolidación de la aguja de Palacio, en Logroño. En 1775 perita los daños e informa sobre el puente del Ebro, en Logroño, muy deteriorado por una crecida. Un año después se halla en Casalarreina, tasando una espadaña. El chapitel de Santiago de Logroño, en ladrillo, es obra en la que Oteiza intervino en 1778 (**Merino**, p. 71)

OTEO, Diego: En 1630 recibe 50 rs. por la traza y condiciones para impedir la ruina de la iglesia de Campaspero (Valladolid) (**Cat. Mon. Vall.** VIII, p. 38)

OTURBE, Francisco: (Ver ORTUBEI, en la puerta de San Sebastián de Ríoseco), año 1550 (**Cat. Mon. Vall.** I, pp. 33-34)

OYANARTE, Francisco: Cantero vecino de Caparroso. A él se debe gran parte de las obras del convento de Carmelitas de Corella, donde trabaja entre 1596 y 1621 (**Arrese**, p. 312)

OYARBIDE, Pedro: Citado en el testamento de Francisco Martínez de Goicoa, 1571 (**Moya** II, 376)

OYARBIDE, Rodrigo: Testigo en Briones, 1550, de un traspaso de obra (**Moya** II, 339)

OYARZABAL, Martín: En 1550, siendo vecino de Azpeitia, se contrata con él la confección de un paño del claustro y dos capillas laterales para el monasterio de Irache. Al comenzar se le darían 200 ducados y otros cuatrocientos al año, debiendo establecerse allí con su familia y con sus oficiales. El total de la obra sería a tasación. Muere a los cinco años, nombrando tasador su viuda, Elvira de Zárate, y el tutor de sus hijos, Juan de Aguirre, vecino de Estella, a Martín de Larrarte, cantero vasco residente en Tafalla. De parte del abad va Pérez de Solarte. Al no coincidir va de tercero Martín de Landerráin, cantero residente en Logroño. Se valora todo en 3.035 ducados de oro viejo (**Pellejero**, pp. 18-19). En Estella se le debe la casa de fray Diego (**Navarra, Arte**, p. 73). A Oyarzábal se debe también el comienzo de la ampliación de la iglesia de Santiago de Puentelarreina, pero fallece al poco tiempo y la sigue Lázaro de Iriarte (**Biurrun**, p. 427). Oyarzábal, que es uno de los canteros mejor situados y de más prestigio, debió tener, sin embargo, una formación eminentemente práctica. No sabía firmar (**Biurrun**, p. 427)

OZAETA, Alonso: Trabaja en el equipo de los Zárraga, año 1579 (**Cat. Vitoria** IV, p. 55)

OZATO, Juan: Es cantero vasco en la catedral de Huesca, año 1497 (**Arco:** «Catedral», p. 188)

OZEJO, Marcos: Trabajaba en la iglesia de Sierra (Carranza) con Benito González cuando se les cayó el tejado, año 1785. Piden al cabildo ayuda económica en el descalabro (**P. N. Valmaseda** I, 8.654)

OZKOIDI, Martín: En 1635 trabajaba en las Dominicas de Tudela (**Cat. Navarra**, p. 333)

P

PAGOETA, José: En este cantero se remató en 1761 la ampliación de la parroquial de Múgica (**Barrio:** «Múgica, 83)

PAGOETA, Juan: Con Martín Mintegui trabajaba en Nuestra Señora del Vado, en Villar del Río, 1606 (**Soria**, 319)

PAMPLONA, Alonso: Cantero residente en Calatayud, acude a Corella a la consulta que se hizo sobre las plantas que para la iglesia del Rosario se habían hecho por fray Luis, año 1655. Dos años después estuvo allí mismo y «echando los cordeles» para la cimentación de la dicha iglesia» (**Arrese**, p. 16)

PARDIÑAURU, Luis: Cantero de Llanteno. En 1703 hace el pórtico de San Formerio, con Ibarrola (**Cat. Vitoria** II, p. 179)

PEDROSA, Blas: Cantero en Valmaseda, 1642 (**Gómez Prieto**)

PEÑARRETA, Domingo: Gana en 1580 el remate para hacer el Ayuntamiento de Corella (**Arrese**, p. 304)

PEREZ, Ortún: (Ver Maestre Juan de MARQUINA, en Albacete)

PEREZ, Sebastián: Cantero vizcaino compañero de Juan de Albiztur (ver éste), con quien hace el contrato para suministrar la piedra para las columnas de la Lonja de Zaragoza (**Abizanda** I, p. 236)

PEREZ DE ADANA, Martín: Cantero documentado en Vitoria en 1542 (**Cat. Vitoria** III, p. 56)

PEREZ DE ALBIZURI, Juan: (Ver Esteban ALBIZURI, con quien está ocupado en Fuenterrabía. Esteban es padre de Juan Pérez de Albizuri.

PEREZ DE ARABAR, Juan: Asentador en la catedral de Granada, en 1529 (**Siloe**, p. 89)

PEREZ DE ARACAMA, Juan: Trabaja en la portada de Lermanda en 1575 (**Cat. Vitoria** IV, p. 486)

PEREZ DE AROSTEGUI, Francisco: Cobra en 1607, 25.802 rs. por lo obrado en el Real Seminario de Vergara, año 1607 (**Yrizar:** «Seminario», p. 305). Antes, en 1604, se había encargado de continuar las obras de Ariznoa en la misma población (**Arrázola**, p. 607). El será el cantero Arístegui, Francisco, que en 1598 había trabajado en Oxirondo de Vergara con Loidi.

PEREZ DE ARTA, Juan: Labra piedras en la catedral de Granada en 1529 (**Siloe**, p. 89) (Ver Juan ARTA, con quien puede confundirse en esta labor)

PEREZ DE ARTA, Juan: Mucho tiempo después de acabarse la ocupación de vizcainos en la catedral granadina, aparece este Pérez de Arta. Se hallaba a la sazón ocupado en labrar piezas para el palacio de Carlos V en Granada, año 1591 (**Gallego Burín** pp. 191, 193)

PEREZ DE ARTEAGA, Juan: Cantero que se ocupa en 1580 —en ese año cobra por ello— en las obras de las letrinas de la iglesia de San Juan de Albacete. Al año siguiente recibe otro pago en el mismo concepto (**Mateos y Sotos**, pp. 89-90). Un año después está acompañado por otro vizcaino, Blas de Uría (**Albacete**, p. 122)

PEREZ DE ASTEASU, Martín: Sacador de piedra en 1487 para la catedral de Pamplona, con Miguel de Laguardia y Juan de Asteasu (**Goñi**, p. 168)

PEREZ DE BARANDICA, Juan: Vecino de Ibárruri, trabaja en el equipo de canteros que en 1539 levanta Santa Ana de Durango (**Labayru:** «Bizcaya» IV, p. 215)

PEREZ DE BOLIVAR, Juan: Será el que bajo el nombre de Juan Bilivar labra piedras en la catedral de Granada en 1529 (**Siloe**, p. 86)

PEREZ DE ÇENARRUÇA, Juan: Será este Çenarruça el cantero Juan de Canarriçia que aparece en el mismo tajo de la catedral de Granada en 1529 (**Siloe**, p. 89), con otra transcripción y con el patronímico por delante, como era habitual entre los vascos.

PEREZ DE CELAYA, Juan: Este cantero llevaba, con Martín Mendizábal «el Joven», año 1589, la capilla de Pedro Vidal en Santo Domingo de Cuenca (**Santiago**, p. 451)

PEREZ DE ENDARZA, Juan: Morador en Ereño. En 1513 toma por contrato la construcción del refectorio de Santa María la Real, de Nájera (**Moya** I, 101). Se le dice también Pérez de Endaiza.

PEREZ DE EULATE, Joseph: Vecino de Pamplona. Estaba designado como perito para ser consultado sobre la torre de Santiago de Calahorra, 1778 (**Lecuona:** «Santiago», 628)

PEREZ DE GARAIZABAL, Juan: Con este apellido aparece el cantero que trabaja en Ozana en 1632 (**Cat. Vitoria** IV, p. 149). Es más joven que los Juan Garaizábal que trabajan en Alava y en la Rioja, aunque quizá pueda proceder del mismo tronco familiar.

PEREZ DE GAVIRIA, Juan: (Ver Lázaro de ECHEVARRIA, en Pamplona)

PEREZ DE GOYA, Martín: Comienza este cantero de Igueldo la obra de la iglesia de San Pedro de Lasarte en 1569 (**Murugarren**, p. 42)

PEREZ DE JUNGUITU, Francisco: Cantero alavés que en 1751 reconstruye una ermita en un lugar de donde toma el apellido (**Cat. Vitoria** IV, p. 470)

PEREZ DE LARRETA, Martín: Trabaja en 1592 en la iglesia de San Miguel de Vitoria (**Cat. Vitoria** III, p. 196)

PEREZ DE LEGARRA, Domingo: (Ver Domingo LEGARRA)

PEREZ DE LEGARRA, Juan: Trabaja desde 1583 en la iglesia de Usúrbil con su hijo Domingo y los Marrubiza (**Arrázola**, p. 607)

PEREZ DE LEQUEITIO, Sancho: En 1503, con otro vizcaino, Juan de Arteaga, ambos vecinos de Préjano, Logroño, comenzó a derribar el crucero de la catedral de Calahorra, para hacerlo nuevo, por 480.000 mrs. (**Lecuona:** «La catedral», pp. 77-78)

PEREZ DE LIERMA, Juan: (Ver Juan LIERMA, en Pamplona)

PEREZ DE LOPETEGUI, Juan: Cantero de Baliarráin; se lleva en 1626 el remate de la iglesia de Beizama en medio de la competencia de varios y muy notables maestros. El presupuesto fue de 770 ducados. Los planos eran de Francisco de Landa. A uno de los competidores en el remate, Domingo Sain, lo asocia a la obra (**Lasa,** p. 145)

PEREZ DE MARQUINA, Juan: Labró piezas en la catedral de Granada en 1529. No sabía firmar y parece que poseyó los oficios de labrante y de asentador (**Siloe,** pp. 89-90). Desconocemos qué relación puede haber entre él y el cantero Juan Marquina que llega desde Galicia y trabaja en San Andrés y San Cecilio de Granada. Existen incluso otros Juan de Marquina en Granada en esas fechas.

PEREZ DE MARQUINA, Juan: Cantero vizcaino del equipo de Riaño en Sevilla. En 1532 se sabe que Riaño le traspasa el compromiso de levantar la iglesia de Arcos de la Frontera, que había dejado inconclusa. Se le cita en ese mismo año en el testamento de Juan de Vallés. En 1532 también paga a Riaño 50 ducados. Estuvo casado con Juana Pérez. Se avecindó en el barrio de Santa Cruz de Sevilla y su sueldo era de tres reales de plata y lo que necesite un mozo que le acompañe. El sueldo es inamovible por tres años (**Sancho Corbacho,** pp. 31, 32, 33)

PEREZ DE MEAVE, Juan: (Ver Esteban ASTARLOA)

PEREZ DE MENDIGUREN, Juan: Vecino de Ereña, Alava. Es testigo en el contrato de aprendizaje de Çea con el maestro cantero burgalés Juan de Vallejo (**Ibáñez,** p. 441), en el año 1545.

PEREZ DE MURUETA, Pedro: Vecino de Clavijo en 1624, cuando hizo postura para el remate de la obra y reparo de la ermita de Santiago, en Clavijo, a 26 de septiembre Su postura fue de 450, 420 y 390 ducados (**Lope Toledo:** «Santiago de Clavijo», p. 423)

PEREZ DE OBIETA, Juan: Vecino de Astigarreta, en Segura. Quizá sea el San Juan de Obieta que contrata con Juan Martínez de Mutio la Colegiata de Soria y que por no presentar fianzas se la lleva Rodrigo de Ezquerra, aunque en mayo del año siguiente vuelve a ellos por traspaso, en Fuenmayor. Obieta fue nombrado en 1571 heredero universal de Francisco Martínez de Goicoa. Desde esta fecha parece que vive siempre en Santo Domingo de la Calzada. Como tal heredero, da poder en ese mismo año de 1571 para que se cobre lo que en la villa burgalesa de Belorado se le debe al maestro Goicoa. En esas mismas fechas entra a dirigir otra obra importante, la del convento de San Francisco, en Santo Domingo de la Calzada. Esta obra, que había sido contratada por él, reúne a dos canteros montañeses, Juan de la Hedilla y Pedro de Cohorco. A ellos les encarga la confección de unas piezas de sillería. En 1573 da poder a sus colegas Andrea Rodi y Juan de Mendizábal para que cobren lo que se le debiera en Cuenca como tal heredero. Traspasa a Origoitia la obra de Briñas y a Juan de la Hedilla la de Tirgo. Sale fiador con Pedro de Muguruza de una obra de Juan Baquelúa y Juan de Elorriaga en Grañón. En 1574 da poder a varios vecinos de Soria para cobrar lo que se le debiese a él, a Francisco de Goicoa y a sus hermanos, de obras hechas en el Obispado de Osma, valorar lo hecho por él y Juan Martínez de Mutio en San Pedro de Soria, y lo que se le debiese en las iglesias de Garzo, La Ventosa, Espeja y Castilfrío. En 1573 entraba como compañero de Andrea Rodi para la obra del sobreclaustro y dependencias conventuales en Millán de la Cogolla de Yuso. En 1574 daban como fiadores de esa obra a Juan Pérez de Solarte hijo, Juan de Baquelúa e Iñigo de Zárraga. En 1579 es testigo del contrato con Elorriaga para la obra del convento de Santa María la Real, de Nájera. En 1588 da traza para la prosecución de Santo Tomás de Haro. Testa en junio de 1592, diciéndose habitante en San Millán y antiguo vecino de Nájera. Para entonces había terminado las obras de San Francisco de Santo Domingo de la Calzada y San Millán de la Cogolla, de las que se le debía dinero. Nombra albaceas a su mujer Domenga de Goicoa y a Juan Pérez de Solarte, nieto, y heredera universal a la primera. Su mujer era sobrina de Francisco Martínez de Goicoa, el cual les dejó a su muerte el Señorío de Goicoa. Fueron criados y oficiales suyos Pedro de Aguirre, Juan de Léniz, Juan de Zubire, Francisco de Besauguis y, quizá, Mateo de Obieta. Juan de Zubire vivía todavía en 1591 y estaba de asentador en San Millán de la Cogolla (**Moya** I, 101). En el convento de San Francisco, en Santo Domingo de la Calzada, va con un Pedro de Luzuriaga, vecino de Cizúrquil (**Fresneda,** 15)

PEREZ DE OBIETA, Mateo: Mateo de Obieta se documenta en La Calzada en 1571, como testigo de un contrato (**Moya** II, 377). Pertenecerá al tronco de los Obieta o Pérez de Obieta.

PEREZ DE ORMA, Juan: Hace en Bilbao algunas obras en 1650: la cañería de piedra desde la alberca hasta Barrencalle Barrena.

PEREZ DE SOLARTE, Juan (padre): Vecino de Marquina. Quizá hijo del Juan de Solarte carpintero que en 1510 trabajaba en Santa María de Jeméin. En diciembre de 1538 sale fiador de Juan Martínez de Mutio, de quien es criado, para el abovedado de la iglesia de San Millán de la Cogolla de Yuso, trabajando en esa obra. En 1546 vuelve a ser fiador de aquél en el contrato para la iglesia de Briones, llamándose habitante en Anguiano, en cuya iglesia quizá interviene. En ese año tasa de parte del abad la zona del claustro de Irache, hecha por Martín de Oyarzábal. En 1549 contrata en 12.000 ducados la obra del claustro de San Millán de la Cogolla. En 1561 sigue viviendo en San Millán y sale fiador de que Diego de Artcaga y su mujer, Magdalena de Mutio, hija de Martín Ibáñez de Mutio, terminarán la iglesia de Sojuela, obra que quizá se hiciese con su intervención y la de Juan Ortiz de Gorostiaga. En 1561 está trabajando en la iglesia de Arenzana de Abajo. Para entonces ya había terminado una obra en la iglesia de Hormilla. En 1565, viviendo en Arenzana de Abajo, se presentan al cabildo de Calahorra las trazas que hizo para la capilla mayor y dos colaterales de la catedral, contratándose el proyecto en septiembre. Esta obra, con varias modificaciones, la realizarán sus hijos, pues él muere antes de noviembre de 1566. Estuvo casado con María Ibáñez de Mutio y fue padre de los canteros Juan, Martín y Pedro Pérez de

Solarte, el mayor de los cuales se titulará señor de la casa de Careaga, sita en la anteiglesia de Santa María de Jeméin (**Moya** I, 102)

PEREZ DE SOLARTE, Juan (hijo): Vecino de Marquina. En diciembre de 1560 concierta en Briones matrimonio con Ana, hija de Mari Gil de Lasarte, que aportaba 100 ducados de dote y parte de una casa dada por su hermano Juan de Lasarte. Dos meses después se casa y a los pocos días contrata la capilla Hircio, en la iglesia de Briones, a realizar por traza propia. Debió quedar en Briones a la muerte de Juan Martínez de Mutio, encargado por los herederos de rematar la iglesia mayor. Por una obra secundaria en ella se le paga en 1563. En 1567 contrataba el ochavado del remate de la torre, salía fiador de que el cantero Acevedo terminaría la ermita de la Concepción y pedía parte de pago de la capilla de Hircio, aceptando retasación, «porque se le han ofrecido ciertas obras y negocios». Había muerto su padre, al que sucedería en obras diversas, como la catedral de Calahorra o la iglesia de Sojuela. El 9 de enero de 1568 tasan Domingo de Asteasu y Juan de la Hedilla su obra en la torre de Briones en 200.362 mrs. Desde entonces parece ausentarse de Briones. En Navarrete está en 1569 y 1570, quizá encargado de la iglesia y simultaneándola con la catedral de Calahorra, cuya capilla mayor se acaba en 1576. En 1570 traspasa en Calahorra a Juan Ortiz de Gorostiaga la obra de Sojuela. Hacia 1573 traza la iglesia de Aldeanueva de Ebro. En 1574, en Camprovín, en cuya iglesia quizá interviniese con su hermano, da poder a Juan Pérez de Obieta para que lo ponga como fiador de la obra de San Millán de la Cogolla. Los testigos presentados a este propósito alaban lo que le produce la obra de la catedral de Calahorra y lo mucho que podría sacar de las tierras de su señorío en Marquina, que sólo le dan doscientos ducados anuales, si lo cuidase. De 1576 a 1581 dirige con Juan de Orbara la obra de la iglesia de Murillo de Río Leza, aunque parece que su intervención está delegada en Juan de Landeta. **En** enero de 1581 había fallecido. Era hijo de Juan Pérez de Solarte y hermano de Pedro y Martín Pérez de Solarte, que colaboran con él en la catedral de Calahorra. Se titula señor de la casa de Careaga, donde había torre, casas, molino, herrería y tierras. Es padre de Juan Pérez de Solarte, cantero también (**Moya** I, 103)

PEREZ DE SOLARTE, Juan (nieto): Vecino de Calahorra. Hijo de Juan Pérez de Solarte y yerno de Diego de Olloqui, cantero. De 1583 a 1589 hace la torre de San Andrés de Calahorra. En 1592 tasa la obra de Odriozola en Santa Cruz de Nájera y es nombrado testamentario por Juan Pérez de Obieta, que le llama estante en San Millán. En 1591 se le remata la obra de la iglesia de Murillo de Río Leza, que seguramente hará solo su compañero Domingo de Zaldúa. En 1597 reside en San Millán y le dan poder Andrea Rodi y los herederos de Pérez de Obieta para sus asuntos con el convento de San Millán. Estaría ocupado en las obras de arreglo de la iglesia, contratadas en compañía de Pedro de la Torre Bueras en 1595. En 1598 contrata la reparación de las obras hechas allí por Andrea Rodi y Pérez de Obieta. En ese año se pide por los de Navarrete que acuda a ver la obra de la torre, a lo que no puede asistir. En marzo de 1601 asiste a la apertura del sepulcro de San Millán. Desde agosto de 1595 dirige también la obra del trasaltar de la catedral de Calahorra, según su propia traza, y en 1602 se le pide parecer sobre hacer en cripta la capilla de los Mártires. Murió el 25 de julio de 1605, dejando hechos sólo las arquerías de la girola, que había de encargarse de terminar su yerno Juan de Tejada, tutor de sus hijos. También dejó sin terminar obra en La Cogolla; Tejada las terminó en 1609. Se le llama maestro arquitecto y maestro experto en arquitectura (**Moya** I, 103)

PEREZ DE SOLARTE, Martín: Vecino de Marquina, hijo de Juan Pérez de Solarte padre y hermano de Juan y Pedro. Hacia 1579 debió terminar la iglesia de Camprovín. En ese año concurre a la subasta de la obra del convento de Santa María la Real, de Nájera, se le llama vecino de Arenzana de Abajo, y desde allí solicita se le admita a trabajar en la obra del convento, que había tomado a medias con Elorriaga, lo que se le deniega. En 1583 ya había terminado el coro de Arenzana, que había sido valorado en más de los 800 ducados en que se concertó, al tener que modificarse la traza. Intervino con sus hermanos Juan y Pedro en la catedral de Calahorra, a partir de 1566 (**Moya** I, 104)

PEREZ DE SOLARTE, Pedro: (Vid. anteriores) (**Moya II,** 210)

PEREZ VIZCAINO, Juan: El llamado Juan Pérez Vizcaino, por el lugar de su naturaleza, trabaja en Zaragoza, en San Pablo, en 1550. Fallece en 1567 (**Viñaza**)

PEREZ VIZCAINO, Juan: Vecino de Orihuela. Desde mediados del siglo XV se halla como maestro de obras del azud mayor o contraparada de Murcia, donde también vivió. Murió asesinado en 1464 (**Torres Fontes,** pp. 19-20)

PEREZ DE ZALBIDEA, Martín: De él es la traza de la portada toscana de jaspe que en 1650 hizo Sáez de Hormaeche en Santiago de Bilbao (**Labayru:** «Bizcaya» V, p. 375). Por estas fechas trabajaba en Bilbao Ibáñez de Zalbidea, quizá de la misma familia.

PINUAGA, Juan: Cantero de Zamudio, en cuya iglesia trabaja en 1604. Es sacador de piedra de las canteras de Ganguren (**Sesmero,** p. 180)

PORTILLO, Juan: Cantero de Carranza. En 1623 hace la casa de Matienzo, alférez, en este lugar de Carranza (**Sesmero**, p. 180)

PLAZENCIA, Domingo: A este vasco se deben las Carnicerías Nuevas de Lorca, año 1555. También trabajó en un azud del río y en sacar piedra para la colegiata, con otros vascos, año 1547 (**Espín,** p. 25)

PLAZENCIA, Juan: (Ver Juan de ARANDIA, en el Alcázar de Toledo)

R

RECABARREN, Juan: (Ver Juan Díaz de RECABARREN)

RECONDO, Francisco: Cantero vecino de Bolea; en 1614 toma con Juan Miguel Orliens hacer la portada de San Pedro de Zuera (**Borrás,** 19). En 1592 se le tasaba la iglesia de Undués de Lerda (**Cinco Villas**, 380)

REGIL, Domingo: En 1580 se hace un concierto con él para pagarle lo que se le debía a su suegro Maese Pedro por la fábrica de San Juan de Albacete (ese suegro quizá fuese Maese Pedro de Fanto, que murió hacia 1536) (**Mateos y Sotos,** p. 89)

REGIL, Juan: Contrata la Redonda de Logroño en 1516 (**Moya** II, 319-bis)

REGIL, Martín: Comienza la torre de la iglesia de Yunquera, Toledo (**Navascués,** p. 105)

REGIL, Martín: «Maese (sic.) Martín, alias «de Régil» colabora con Juan de Segura y otros en la Lonja de Zaragoza, año 1541 (**Abizanda** I, p. 236)

REMENTERIA, Juan: En 1628 reedificaba Santa María de Larrabezúa, con Ibáñez de Zalbidea (**Fullaondo,** 78)

REQUETA, Antonio: Aparece este cantero, año 1702, en la documentación del Hospital de Cuzcurrita, Logroño (**Merino,** p. 73)

RETA, Juan: Es Juan de Reta cantero en la parroquia nueva de Cascante, 1554 (**Fdez. Marco,** p. 11)

RETACHE, Juan: (Ver Pedro HUARTE) (**Biurrun,** p. 209)

REXAZABAL, Domingo: Rexazábal o Rezábal toma en 1553 la capilla Elola, en Azpeitia (**Aita Lasa,** 117)

REXIL, Juan: Labra piezas en la catedral de Granada, año 1529 (**Siloe,** p. 88)

REXIL, Miguel: Labra piezas en la catedral de Granada, en 1529 (**Siloe,** p. 86). No sabe firmar. Sus especialidades son cantero y asentador, pues en ambos conceptos cobra (**Siloe,** pp. 87-89)

RIEZU, Francisco: En 1705 trabaja en las bóvedas de San Fermín de Pamplona (**Molíns,** p. 39)

RIVAS, Diego: Cantero de Valmaseda, 1690 (**Gómez Prieto**)

RUIZ DE AHEDO, Juan: Tasa una casa con su yerno Juan Ruiz de Santecilla, en Carranza (**Sesmero,** p. 180). Era en el año 1621.

RUIZ DE ALVIZ, Martín: Aparece citado en un documento sobre la Redonda de Logroño, 1529 (**Moya** II, 325-bis)

RUIZ DE AZCARRAGA, Agustín: Hijo de Agustín de Azcárraga (véase), familia activa en Alava en varias obras de cantería barroca. En 1719 reconstruyó la torre de Santo Tomás de Haro. En 1729 hace la planta de la capilla mayor para Villalobar de Rioja (**Merino,** p. 55). Trabaja con otros miembros de su familia en la portada de Baños de Ebro, Alava (**Cat. Vitoria** I, p. 31). Revisó las trazas que para Tormantos había hecho Martín de Anguiozar.

RUIZ DE AZCARRAGA, Bernardino: (Ver AZCARRAGA, Bernardino)

RUIZ DE CHARTUDI, Martín: Notable cantero vasco avecindado en varios lugares de Castilla. Probablemente fue aparejador de Rodrigo Gil de Hontañón, a quien de todas formas sucede en 1577 en la dirección de la cantería de la iglesia de Santos Juanes, en Nava del Rey (**Camón:** «Summa Artis», t. XVII, p. 235). Había actuado antes como aparejador en la catedral de Segovia, año 1576 (**Llaguno,** p. 118, t. III). En Segovia, por cierta obra le habían salido fiadores varios canteros allí activos, año 1579 (**Villalpando y Vera,** p. 141). En 1572 se ocupaba en los pilares de Santa María del Castillo, en Medina del Campo (**Cat. M. Vall.** III, p. 117). No realizó, en cambio, la portada de San Miguel, que había tomado.

RUIZ DE LANDA, Martín: Documentado este cantero en Vitoria, año 1523 (**Cat. Vitoria** III, p. 53)

RUIZ DE MUTIO, Juan: De Aulestia (Vizcaya). Hijo de Juan Mtz. de Mutio. Pasó al Perú en 1555 (**Bermúdez**).

RUIZ DE OCILLA, Maestro: El cantero Ocilla trabaja en Ozana, años 1632-38 (**Cat. Vitoria** II, p. 149)

RUIZ DE NARVAJA, Francisco: Cantero alavés del barroco activo en la Rioja: en Alcanadre, 1700-18, en el crucero y sala capitular de la iglesia, sobre traza de Raón, y en Moreda, 1701, en la cúpula del crucero (**Logroño** I, p. 43, y **Cat. Vitoria** I, p. 120)

RUIZ DE OTEO, Pedro: En 1695 trabajaba en la iglesia de Apellániz (**Apellániz,** 27)

RUIZ DE SANTECILLA, Juan: (Ver RUIZ DE AHEDO, de quien es yerno.

RUIZ SALAZAR, Domingo: En 1681 se le examinan, por Lucas de Longa, las obras que estaba haciendo en la basílica de Lezo, Guipúzcoa (**Yrízar:** «Los Longa»)

S

SABANDO, Francisco: Cantero de Labastida, en cuya iglesia parroquial se documenta su actividad en 1771 (**Cat. Vitoria** I, p. 228)

SAENZ DE CEDRUN, Santos: Trabaja en 1672 en la iglesia de Labastida (**Cat. Vitoria** I, p. 227)

SAENZ DE ORMAECHEA, Juan: Vecino de Guernica. En 27 de julio de 1650 se remata en él la portada de jaspe de Santiago de Bilbao, que había de cubrir toda la fachada y según traza de Pérez de Zalbidea. Cobraría 2.020 ducados y la acabaría para fines de 1652. Era de orden toscano y hoy no existe (**Labayru:** «Bizcaya» V, p. 375). A él se debe también el claustro de la Merced de Barcelona (**Llaguno** IV, p. 1.651). Se le atribuye también la torre de Santa Ana de Durango.

SAGARÇO, Martín: Maestro de cantería, vecino de Burgos y natural de Ajánguiz, Vizcaya. Aparece en el pleito de Vallejo con la familia Hurtado de Mendoza (**Basas,** p. 496)

SAGARRAGA, Juan: A partir de 1554 labora con Gazaga y Urquiza en la obra de San Juan de Albacete y también con Juan Zuridevieta, percibiendo cantidades hasta 1563, en que parece dirigía ya él sólo. En este año es su última mención en las cuentas (**Mateos y Sotos,** pp. 77 a 83)

SAGARVINAGA, Juan: Notable arquitecto vasco de finales del barroco. Es este cantero natural de Busturia, donde nació en 1710. Trabaja en diversas ciudades en una amplia zona de la meseta: Madrid, Aranjuez, Burgos, Burgo de Osma, etc., relacionado con los mejores maestros de fines del barroco, casi al borde del neoclasicismo. En 1742, con Domingo de Ondátegui y Bastigueta está en la obra de la mina que va de la Pellejería a la plaza de Santa María para defender de la humedad a la capilla de Santa Tecla de la catedral burgalesa. Pero la obra fue ejecutada por Bastigueta y Valarrinaga (**Martínez y Sanz,** p. 29). Pero a Burgos y a la propia capilla de Santa Tecla estaba Sagarvínaga vinculado desde sus 23 años, en las bóvedas y media naranja (**Ayala López:** «Santa Tecla», p. 449). Intervino en la sacristía de Salamanca, y en 1755 dirige las obras del cimborrio de la catedral nueva de Salamanca (**Gómez Moreno:** «Católogo Salamanca», p. 201, y **Chueca,** 190). Terminó la torre de Burgo de Osma que había iniciado su cuñado Domingo de Ondátegui (véase). Antes, 1747 - 49, intervino en la reforma de Santoyo (**Inv. Palencia** I, p. 247). En 1766 y posteriores fechas informa varias veces sobre la torre de Salamanca. En 1769 había trabajado en la iglesia de Robledo, Salamanca (**Piriz Perez,** p. 97). Trabajó también en los premostratenses de Ciudad Rodrigo, en la «desideria» (**Monasterios,** p. 292). Se dice que se había formado este vasco en Palacio, en Aranjuez, en sus talleres de cantería, desde 1733 (**Kubler,** 216, 251) pero para esa fecha ya lo conocemos en Santa Tecla de Burgos. En Santoyo, Sahagún y en Villasandino y en Medina del Campo también se documenta su actividad. A Sagarvínaga se le relaciona con Ventura Rodríguez. Falleció en 1785. A veces su apellido conoce la transcripción de Sagarmínaga.

SAGARVINAGA, Marcelino: Debe estar relacionado con el anterior. Se le documenta en 1780 en la iglesia de El Bodón, Salamanca (**Piriz Pérez,** p. 97)

SAGARZOLA, Martín: En 1546 tasa, de parte de Martín Ibáñez de Mutio, sus obras en las iglesias de Bezares y Santa Coloma. Con Martín de Burbocoa terminó en 1551 San Telmo de San Sebastián (**Moya** I, 107)

SAGARZOLA, Miguel: Trabaja este cantero en la fachada de la Universidad de Alcalá, como imaginero y entallador, años 1543 - 44 (**Navascués,** p. 107)

SAGASTA, Domingo: Compone en 1759 la ermita de La Blanca en Grañón, Logroño (**Merino,** p. 73)

SAGASTA, Esteban: Era difunto en 1596. Llevaba obras en Urquiola, cuando salen por sus fiadores Martín Celaya y Juan Olaubea (**A. P. Abadiano**)

SAGASTIBERRI, Juan: En 1615 se le atribuye, con otros, que no son vascos, las obras del retablo de piedra de la iglesia de La Zubía (**Gr.**)

SAGASTIBERRI, Martín: Documentado en 1620 - 25 en San Juan de Calatayud (**Calatayud,** 23, 26)

SAGASTIGUI, Martín: Trabajó en Pampliega, año 1551, durante 16 días, con jornal de 60 mrs. (**Pampliega,** p. 660)

SAGASTIZABAL, Pedro: (Ver Juan de AIÇAGA)

SAHAXOSA, Lorenzo: Es un cantero vasco que se establece en el grupo que trabaja en la iglesia de San Juan de Albacete donde, en concreto, se le documentan pilas de agua bendita y aguamaniles, años 1581 - 82 (**Mateos y Sotos,** p. 90)

SAIN, Domingo: (Ver Juan PEREZ DE LOPETEGUI)

SALAZAR, Lope: Es aparejador en el Alcázar de Segovia. Hace testamento en 1581. En el testamento cuenta cómo se gastó 600 ducados en dar estudios en Burgos, Alcalá y Salamanca a un hijo suyo. Se llamaba su esposa María Sanz. Parece que es de Matienzo, sin especificación si de la población montañesa o de la vizcaina del mismo nombre (**Villalpando y Vera,** p. 143)

SALAZAR, Miguel: En 1743 se le documentan los diseños, con Pedro Lizardi, para la portada absidial de Santa María de San Sebastián (**Kubler,** p. 344). También trabajó en la ampliación de la iglesia de Gaviria, años 1738-1743, y en la torre de la misma, año 1748 (**Silván,** p. 68)

SALAZAR, Ochoa: Traza en el siglo XVI, mediados, un camino desde La Losa a Portugalete (**Sesmero,** p. 180)

SALCEDO, Diego: Trabaja en la catedral de Granada, como labrante, año 1529 (**Siloe,** p. 86)

SALCEDO, Diego: Tasador en Salamanca, como tercero, con Pedro de Gamboa y Pedro Escobar de la obra de Pedro de Lanestosa en la iglesia de Guijuelo (**Casaseca,** p. 32)

SALCEDO, Francisco: Con Martín de Sarasola contrata en 1554 la fachada del palacio de don Alonso Rodríguez de Monroy, en Salamanca (**Casaseca,** p. 12)

SALDIAS, Domingo: Tomó la portada de San Vicente en San Sebastián, 1616 (**Arrázola:** «San Vicente», 12)

SALEZAN, Gabriel: Trabaja en 1720 en la torre de Villarreal de Urrechua, con otros canteros (**Linazasoro,** p. 70) (Ver José LIZARDI)

SALEZAN, Gregorio: (Ver anterior, con quien trabaja en la misma obra)

SALINAS, Pedro: Tasa en 1588 la sacristía de Zurbano, Alava (**Cat. Vitoria** IV, p. 634)

SALSAMENDI, Juan: En 1701 reconoce las obras de Palacio, en Logroño (**Goicoechea,** 425). Seguramente será el que se llevó la subasta, y no la cumplió, de ciertas obras civiles para el municipio de Viana, año 1679 (**Labeaga,** p. 110)

SALSAMENDI, Juanes: Acuerda en 1591 hacer el enarcado del río Melero en Calahorra, que estorbaba a la obra del trascoro (**Lecuona:** «La catedral», p. 101). En 1605 cobraba de la iglesia de Santiago 42 reales «por lo que trabajó en el quebranto del relox de alabastro» (**Lecuona:** «Santiago», p. 606)

SALSAMENDI, Pedro: Quizá hijo del anterior y, como él, vecino de Calahorra. En 1626 asesoraba con Chazarreta, Garin y Artiaga a Urriola en la compra de unos solares para la edificación de Santiago de Calahorra (**Lecuona:** «Santiago», p. 609)

SALVIDEA, Juan: Este cantero tasaba en 1733 una casa en Begoña (**Correg. Bilbao,** leg. 919, núm. 13)

SANAGUSYA, Maestro: Un Sanagusya, que será Echenagusía, labra piedras en la catedral de Granada, año 1541 (**Siloe,** p. 93)

SANDIBAR, Pedro: Así se le llama al cantero vasco que por encargo del Conde de Peñaranda amplía la iglesia de las Carmelitas de Alba de Tormes, año 1670 (**Casaseca,** p. 66)

SANCHEZ DE CARRANZA, Juan: Es maestro del crucero de Covarrubias. En 24 de mayo de 1454 es testigo en una venta para el reparo de la Colegiata (**Serrano:** «Covarrubias», p. 335)

SANCHEZ DE YROLA, Miguel: Maestro de la obra de cantería de la iglesia de San Andrés de Albalate de Zorita, al menos desde 1528 al 1542, en que se acaba. Termina de cobrar en 1544 (**Layna:** «La Cruz del Perro», pp. 121, 124, 132...)

SANCHO «el Loco»: Cantero en Begoña; en él obró la Virgen un prodigio (**Ugaz,** 225 v.º)

SAN JUAN, Juan: Es uno de los constructores de las murallas del monasterio de Veruela, año 1544 (Ver MICECA)

SAN JUAN, Juan: (Ver Juan de MARQUINA) (**Arrázola,** p. 608)

SAN JUAN, Juan Antonio: Estuvo vinculado a la capilla de San Fermín en San Lorenzo de Pamplona, durante casi toda la historia de la fábrica (**Molíns,** p. 18)

SAN MARTIN, Juan Martín: (Ver Juan de LEIZA)

SANSORO, Joan: En 1571 se reclama de parte de su viuda el importe de la labor de la portada de la iglesia de San Esteban, de Aya (**Arrázola,** p. 607)

SANTA CELAY, Miguel: El y Juan de Urrutia construían en 1507 la parroquia de San Vicente, de San Sebastián (**Llaguno** I, p. 143)

SANTAMARINA, Juan: En 1545 sacaba piedra para Santa María de Güeñes, con Juan Solar y Juan Estrada (**A. P. Güeñes**)

SANTESTEBAN, Juan: Con Eceiza y Estiburu dio, después de 1581, las trazas para Santa María de Tolosa. En 1586 se le remató a él la obra de la misma iglesia, pero no pudo llevarla a cabo a consecuencia de diversos pleitos (**Arrázola,** p. 608)

SANZ DE LANESTOSA, Pedro: (Ver Pedro LANESTOSA, patriarca de los de su apellido en Salamanca)

SANZ DE MONTOLIA, Sancho: Unas capillas de la iglesia de Alberite, Logroño, se le documentan entre 1507 - 10, pero no debe ser esta la única obra que allí hizo, pues aparece de nuevo en dicho templo en 1525. No sabe firmar (**Moya** II, 4, 5...). También se nombra Sánchez de Montolia.

SANZ DE ONDARZA, Juan: Este cantero vasco recibe en 1566 la torre de Rezuas, en Soria, del maestro Pedro del Campo, montañés, que no la podía hacer por estar en la cárcel. Ondarza era vecino de Ciria, en la misma provincia (**Saltillo:** «Artistas», p. 106)

SARACIBAR, Martín: Trazó la torre de Vitoriano, construida en 1753 por León Echabarría (**López de Guereñu:** «Alava...», p. 326)

SARACIBAR, Matías: Hace en 1727 el pórtico de Navarrete, Alava (**Cat. Vitoria** II, p. 287)

SARACHAGA, Antonio: Maestro cantero en Valmaseda, 1783 (**Gómez Prieto**)

SARACHAGA, Juan Manuel: Vecino de Cuzcurrita; hace en 1765 la capilla de la Soledad de Grañón; años más tarde, en 1788, reconstruye la cornisa de la iglesia de Casalarreina (**Merino,** p. 74)

SARACHAGA, Lope: Se le documenta en Güeñes en 1508 (**A. P. Güeñes**)

SARALEGUI, Juan: Hizo un albergue en Bilbao, 1721 (**Fullaondo,** 108)

SARANCETA, Juan: Hace en 1700 la torre y el coro de Anzuola. Tiene como oficiales a Ormaechea y a Maquibar (**Murugarren,** p. 60)

SARANDONA, Francisco: Cantero vizcaino vecino de Málaga. Vivía en la placeta del Conde. En 1603 contrata seis pilares para un patio (**Llordén,** p. 78)

SARASOLA, Domingo: Vecino de Calahorra el 1 de agosto de 1611. Traspasaba en esa fecha a su yerno Domingo de Gorospe, vecino de Villarreal de Urrechua, la fábrica de la puerta principal de la iglesia de San Miguel de Estella y tres capillas y un corredor, conforme a las trazas que están formadas del dicho Domingo de Sarasola. Dio la traza y se le adjudicó la obra del Palacio episcopal de Arnedillo. La traza costó 24 rs. y la obra 6.560 (**Goicoechea,** pp. 417-419). Como natural de Amézqueta aparece en 1610 cuando se ocupa de la iglesia de Alzo (**Elejalde,** p. 81)

SARASOLA, Juan: Fiador con Pedro de Lanestosa, en 1546 de que el padre de éste, Pedro Sanz de Lanestosa

terminaría la iglesia de Arcediano, Salamanca (**Casaseca**, p. 24). Martín de Sarasola, de quien quizá sea hermano, lo presentó en 1543 como testigo a propósito de la tasación de obras dejadas comenzadas por Negrete (**Casaseca**, pp. 23-24)

SARASOLA, Martín: En 1543 se encargaba de la curaduría de los hijos del cantero Juan Negrete. En 1546 trabaja en la casa palacio de don Rodrigo Megía, en Salamanca. Con Francisco de Salcedo contrata en 1554 la fachada de don Alonso Rodríguez de Monroy, y en 1527 las casas de don Alonso de Acebedo. En 1563 otorgaba testamento (**Casaseca**, pp. 12-13). En 1543 se dedicaba a tasar las obras dejadas inacabadas por Negrete. En 1562 otorga el poder conjunto con otros canteros vascos (ver ISTURIZAGA) para representarse en todos los pleitos. En 1562, ya próximo a su muerte, con Martín Navarro y Pedro de Lanestosa da poder para no ir a Puebla de Montalbán, Toledo, requeridos por el Rey para la subasta del puente, por ser enfermos, viejos, etc. Actuó como tercero en la subasta de la torre de Vitigudino, año 1555, obra de Lanestosa (**Ib.**, pp. 24, 28, 30, 42...)

SARASTI, Domingo: De Beorburu; hacia 1603 hace la iglesia de Erroz, Navarra (**Asiaín**, p. 186). En 1614 trabaja en la iglesia de Arrona, Guipúzcoa, sobre trazas de Miguel de Abaria (**Erenchun:** «Arrona», p. 13)

SARASTI, Juan: (Ver anterior, de quien debe ser hermano, con quien trabaja en Erroz en 1613)

SARASTI, Martín: Con Francisco de Mendizábal daba en enero de 1630 fiadores en razón de la obra contratada del Panteón de El Escorial, declarando a su favor Juan de Chavarría, maestro de obras, y Pedro de Aguirre, maestro de sacar y cortar piedra (**Saltillo**, pp. 189-90). En 1623 se le documenta en la iglesia de Getafe (**Getafe**, 208)

SARASU, Pedro: Junto con Domingo de Guerra, da en 1542 la traza para la portada de la iglesia de San Miguel, de Oñate (**Arrázola**, p. 608)

SARASTUME, Juan: (Ver Miguel de SARASTUME)

SARASTUME, Miguel: Trabaja con su hermano Juan en la iglesia de Amézqueta (**Arrázola**, p. 608)

SARBIANOS, Miguel: Enlosó en la iglesia de San Pedro de Vergara, año 1514 (**Arrázola**, p. 608)

SAROBE, Juanes: Juanes Sarobe trabajaba con su socio Irategui y con Bulano (ver éstos). Este Sarobe será quien en 1584 concierta la obra de la torre de Oyarzun (**Arrázola**, p. 608)

SAROLA, Joanes: Trabajó en la iglesia de Lasarte, Guipúzcoa, antes de 1580 (**Murugarren:** «Lasarte», p. 44)

SARRIA, Domingo: Cantero vitoriano de las postrimerías del barroco. En 1740 restaura la sacristía de Trespuentes y por esos mismos años la torre de Junguitu. En 1742 hizo la pila de agua bendita de Arechavaleta de Alava y reconoce al año siguiente la torre de Asteguieta. En 1745 reconoce la obra del templo de Otazu. En 1756 traza y da las condiciones para la torre de Amárita y realiza la bóveda del ábside de Ullívarri-Arrazua (**Cat. Vitoria** IV, pp. 584, 462, 239, 292, 568, 184, 94)

SASIA, José: En 1764 tiene pleito de Chancillería con el Regimiento de Portugalete (**Chanc. Vall.**, leg. 1.568, número 16)

SASIN, Juan: En 1535 comenzaba la construcción de la iglesia del convento de San Jerónimo de Baza (**Gr.**)

SAVALIA, Pedro: Maestro de cantería. En 1602 se obliga a hacer la capilla mayor del convento de Dominicos de La Laguna (**Tarquiz y Vizcaya**, pp. 171, 172). Será su correcto apellido Zaballa.

SCARAI, Juan: Obrero de villa. Enladrilla la iglesia de la Magdalena, de Zaragoza.

SEGURA, Alonso: Hijo de Antonio Segura; trabaja con Mora, 1597 (**Llaguno** III, p. 97)

SEGURA, Amador: Hizo trazas para San Andrés de Mendavia y la escalera del Monasterio de Irache, por lo que se le pagaba en 27 de agosto de 1571, en 1572 y 1574. También intervino en la sala capitular nueva (**Pellejero**, p. 20)

SEGURA, Andrés: Trabaja en Uclés, de 1591 a 1597 (**Kubler**, p. 68)

SEGURA, Antonio: Cantero nacido en San Millán de la Cogolla, según Schubert, a quien se le documenta actividad en El Escorial, Aranjuez, Alcázar de Madrid, estas dos últimas en 1587 y 1591. Hasta 1597 lo hace en Uclés, sucediendo a Bartolomé Ruiz. En las ausencias de Francisco de Mora del Alcázar de Segovia, quedaba Segura como maestro de la obra (**Oliver Copons**, p. 227). Trabaja también en El Pardo, después del incendio, en 1604. Parece que fue discípulo de Francisco de Mora (**Schubert**, p. 111)

SEGURA, Domingo: (Ver Juan de ACORBE)

SEGURA, Juan: Capituló con los jurados de Zaragoza la obra de la Lonja. Segura, Régil, Albistur y otros hicieron contrato con Martín de Legara para que les proporcionara la piedra necesaria para los pilares del edificio, año 1541 (**Abizanda** I, p. 263). Diez años antes ya dirigía las obras de la iglesia de Sádaba. En 1535 se ocupaba de la sacristía de Santa María de Uncastillo (**Cinco Villas**, 382). Hacía ya tiempo que estaba en Aragón, ocupado en una serie de obras importantes, como es una capilla con su bóveda en la iglesia de Sallent, año 1525 (**Abizanda** II, pp. 266-67). El encargo era de don Juan de Lanuza. Antes aún, era maestro de la Seo de Barbastro, año 1519 (**Arco:** «Catálogo», p. 201). En 1532 ya estaba terminada y a él debían entregarle las claves de madera y otros elementos decorativos los maestros mazoneros y pintores contratados al efecto (**Arco: «Barbastro»**). La colegiata de Alquézar es también obra suya, años 1525-1532. También intervino en la catedral de Jaca, en las bóvedas de las naves laterales. En esta misma ciudad hizo un balcón en la calle del Obispo con Martín de Larola

(**Arco:** «Catálogo», pp. 202-203; y **Aznarez:** «Estudios de Historia jacetana», p. 19). Su última actividad conocida es un contrato con el cabildo de la Seo de Zaragoza, sobre unos derribos para ampliar la catedral (**Abizanda** III, p. 178). Trabajó también en la iglesia alta de Montearagón (**Arco:** «Barbastro», p. 193). En el siglo XVII otro del mismo nombre aparece en la de Sabiñán, 1625 (**Calatayud,** 116) y en Monreal de Ariza (**Calatayud**, 109)

SEGURA, Juan: Cantero vasco que sustituye a Marcos Saravia en la obra de la iglesia de Gallegos, Salamanca (**Piriz Pérez,** p. 95). En la obra de la iglesia de Villavieja, Salamanca, aparece como aparejador de Rodrigo Gil, año 1576 (**Ib.**). Concierta en 1584 hacer una portada de cantería en cierto lugar desconocido, pero que debe ser en Barquilla o en Villar del Puerco, de donde era beneficiado la otra parte, Simón López, cura (**Ib.,** p. 95)

SEGURA, Ramón: Cantero de Escoriaza. En 1774 hizo la torre de Buruaga y en 1783 la de Berricano (**López de Guereñu:** «Alava...», 240, 120). Y también son suyas las torres de Arriaga y Betolaza (**Torres olaguibelescas,** 363)

SEGURA, Tomás: Trabaja en la cabecera del templo de Garisoáin, año 1595 (**Jimeno Jurio,** 18)

SEGUROLOI, Francisco: (Ver Martín GABIRONDO)

SERNA, Juan: Juan de la Serna es cantero vecino de Bilbao en el año 1586, cuando se ocupa de la obra de la cantería del beaterio y convento de la Cruz. Cobra a razón de 15 reales y medio la braza de pared (**Sesmero,** p. 181)

SERRATE, Miguel: Antes de 1599 hizo obras en la iglesia de Sorauren (**Biurrun,** p. 344)

SILLAREGUI, Juan: Obra alguna pequeña labor en la iglesia de Casalarreina, año 1751 (**Merino,** p. 741)

SOLAEGUI, Juan: Trabaja en 1747 en Cillas de Sajazarra (**Merino,** p. 74)

SOLAGA, Martín: (Ver Martín ULACIA)

SOLAURRI, Pedro: Trabajó en la iglesia de Pampliega, Burgos, 79 días del año 1551, con jornal de 60 mrs. (**Pampliega,** p. 660)

SOLAURRI, Rodrigo: Hermano del anterior. Trabaja en la misma obra con jornal de 1'5 rs. (**Pampliega,** p. 660)

SOLLANO, Bernabé: Vecino de Durango. Pleitea con el concejo por obra, año de 1582 (**Chanc. Vall.,** leg. 723, núm. 6)

SOLOA, Bartolomé: Trabaja con Juan de Soloa y Francisco de Arbizu en la iglesia de Albelda, año 1684 (**Logroño** I, p. 32)

SOLOA, Juan: Vid. anterior. Además se le documenta en 1688 en el abovedamiento del lado norte del claustro de Palacio, en Logroño. Con él va Bartolomé de Yñárritu (**Logroño,** II, p. 311)

SOLOA, Juan: (Ver Martín CABIRONDO)

SOLOA, Martín: Es miembro de la misma familia de los anteriores y, como ellos, activo en Logroño, donde en 1667 se le documenta en el coro bajo y capillas de Santiago, de Logroño. Va con Santiago Arres (**Logroño** II, p. 317)

SOPELANA, Gonzalo: En 1638 llevaba obras en San Pedro de Sopelana (**Fullaondo,** 78)

SORAIZ, Pedro: Trabajó en el equipo de Estiburu, en Vergara.

SOROA, Juan: Soroa, o López de Soroa, estuvo con Garmendia en la obra de Cascante (**Catálogo Navarra,** 53)

SOROZABAL, Pedro: Era de Salinas de Oro. Trabajó con su paisano Juan de Azcárate (véase)

SOYANGUREN, Domingo: Tasa en 1601 los derribos de la antigua iglesia de Santa Cruz de Campezo. También intervino en ello Juan de Olate (**Cat. Vitoria** II, p. 328)

SUINAGA, Martín: Kubler dice que repite los modelos aprendidos en San Marcos de León, años 1715-17, sin especificar dónde (**Kubler,** p. 148). Debe pensarse que es el mismo San Marcos donde, según Llaguno, trabajó en la fachada por esos años (**Llaguno** I, p. 212)

SULAEGUI, Juan Antonio: También dicho Solaegui. Tiene pleito en Bilbao, año 1772 (**Correg. Bilbao,** leg. 902, número 5)

T

TAPIA, Domingo: (Ver Juan de ALDARIAGUA)

TEJERA DE MATIENZO, Diego: Cantero de Carranza. Trabaja en 1623 en la casa del Alférez Matienzo, en este lugar de Vizcaya (**Sesmero,** p. 180)

TOLOSA, Alonso: En 1584 aparece relacionado en un proyecto de traída de aguas a Valladolid, y en la misma fecha trazando la iglesia de Aldea de San Miguel. Dos años después tasa lo que de cantería había hecho en este lugar Aguilar (**Heras:** «Aldea de San Miguel», p. 214). Firmó proyecto de reparo del puente mayor de Palencia, en 1584. En 1546 es veedor del Obispado de Valladolid y en tal calidad va a Magaz, Palencia, a disponer la obra (trazas, quizá) de la nueva iglesia, que haría Juan de Celaya. Con este cantero Celaya estuvo vinculado en una confirmación que le hace en el monasterio de las Huelgas de Valladolid (**Martí y Monsó,** pp. 543, 583). En 1585 prosigue en herreriano la iglesia de San Pedro de Mucientes, realizando los pies y trazando bóvedas y torre. Suya es la traza de la iglesia de San Martín de Valvení, que realizó Felipe de la Caxiga (**Cat. Mon. Vall.** VII, pp. 101, 131). En 1586 ó antes tasó con otros la obra de Juan de Nates, en Villabrágima (**Cat. Mon. Vall.** II, p. 106). En 1585 trazaba Alonso de Tolosa la iglesia de San Esteban de Villoldo (**Inv. Palencia** II,

p. 281). Posiblemente se le debe un proyecto para la iglesia de Santiago, en Medina de Ríoseco, obra comenzada en 1532 (**Camón:** «Summa Artis», t. XVII, p. 198). Cobró por ello en 1577 (**Cat. Mon. Vall.** I, pp. 97, 105). Se le documenta en el replanteamiento de la catedral de Valladolid, tarea en que luego le sustituye Diego de Praves (**Martín González,** p. 37). En 1585 informa sobre el daño causado por un rayo en Laguna de Duero, en su torre y capilla mayor (**Heras:** «Arquitectura», pp. 66, 103, 116, 174). Dio trazas para otras muchas obras de la región: 1585, San Millán de Baltanás (**Inv. Palencia** I, p. 91), Torre de Santa María de Dueñas (**Ib.,** p. 149), Meneses de Campos (**Ib.,** p. 199). Se le atribuye la ermita de la Virgen de las Vacas, en Avila. Es este cantero hijo de Pedro de Tolosa y hermano de Juan.

TOLOSA, Cristóbal: Este cantero, que estaba en Salamanca, declara con Gamboa, Lasarte y otros (año 1566) en un pleito entre los frailes del Convento de San Esteban y los herederos de fray Juan Alvarez, Cardenal de Santiago (**Valdivielso,** p. 237)

TOLOSA, Juan: En mayo de 1593 prepara la cimentación del colegio de Santa María la Antigua, de Monforte de Lemos, del que parece fue maestro mayor. Años más tarde, en 1598, tasa la iglesia, que también era sobre sus trazas. En ese mismo año se le documenta en la iglesia de Montederramo, Orense, dando planos (**Bonet Correa,** 179 y ss.). Trabajó también en la cantería del Convento de Santa Teresa de Avila (**Martín González:** «Santa Teresa de Avila», p. 307). Se dice que es autor de la traza del famoso hospital de Simón Ruiz, en Medina del Campo, al menos de su iglesia (**Martí y Monsó,** p. 306), año 1591 y que tuvo un aventajado discípulo, el aparejador Juan de la Cagiga. En 1597 no se seguía ya exactamente su traza (**Cat. Mon. Vall.** III, pp. 153, 154, 162). Es discípulo y hermano menor de Alonso de Tolosa e hijo de Pedro. Profesó en la Compañía de Jesús. Su formación parece escurialense (**Kubler,** p. 10)

TOLOSA, Juanes: No le conocemos relación con los anteriores de su apellido. En su actividad parece ceñido a Salamanca. En 1583 trabaja en la fortaleza de Ciudad Rodrigo como cantero (**Piriz Pérez,** p. 95). En 1588 sigue avecindado en la ciudad salmantina, cuando se le documenta en una escritura de concierto de una obra con el cura Pedro Alvarez, capellán de la catedral (**Ib.,** p. 95).

TOLOSA, Nicolás: Cantero en la catedral de Granada, 1538 (**Siloe,** 86).

TOLOSA, Pedro: Contrata en Logroño, año 1549, un edificio para la Cofradía de los Zapateros. Es vecino de Tolosa, Guipúzcoa (**Moya** II, 88, 89, 90)

TOLOSA, Pedro: Muy notable maestro cantero activo en su cometido por una amplia zona peninsular. Su actividad más conocida es la de aparejador de El Escorial, pero tiene también otras facetas y actividades que destacan a este vasco entre los mejores del Renacimiento español en el campo de la arquitectura en piedra. En El Escorial está ya al menos desde 1564, antes de la llegada incluso de los maestros arquitectos. Con fray Juan de Huete hacía ya algunos trabajos en junio de 1564. Serán trabajos preparatorios. En 24 de octubre de ese año, por disensiones o envidias del arquitecto Juan Bautista de Toledo, es expulsado de la obra, aunque no se lleva a efecto, pues al vasco le apoya la Congregación. En 1566 se le encarga la vigilancia directa de los llamados claustros menores, inspeccionando la labor de los destajeros que allí trabajan. En 24 de julio de ese año de 1566 se le encarga la dirección de la obra de los estanques, que había proyectado el holandés Pietre Yanson. En 1567 lleva a Madrid para su aprobación el modelo de escalera principal. Un disgusto notable tuvo Tolosa en 1568, la riña-pleito con el destajista montañés Obregón, que trabajaba allí, quien había sido agredido por un mozo vasco, cantero, sobrino de Tolosa. El muchacho se retrae a una iglesia. En ese mismo año logra la comunidad apaciguar la querella. En 1569, por orden del Rey, va a Párraces, lugar próximo a El Escorial, para ver unas obras que allí se planeaban hacer. Con el propio Rey se entrevista en agosto de 1569, y también en 1570. En 1571 establece Tolosa las condiciones para los destajos de la escalera y de la cocina del monasterio. En El Escorial trabajó al menos hasta 1576, en que muere el arquitecto Gaspar de Vega, y es sustituido después de un lapsus en que estuvo la plaza vacante por el conocido maestro Juan de Minjares (**Portabales**). El 24 de octubre de 1574, titulándose arquitecto de las obras de San Ambrosio el Real, de Valladolid, da su parecer sobre la Colegiata de Villagarcía de Campos (**Cat. Mon. Vall.** II, pp. 126 y 152 a 158). Tuvo otras actividades en las monjas de Moya (**Schubert,** p. 86) y quizá en la Lonja de Sevilla (**Camón:** «Summa Artis», t. XVII, p. 198) Es padre de Alonso y Juan de Tolosa y cuñado del aparejador de El Escorial, Lucas Escalante, con quien estaba casada su hermana Catalina de Tolosa, amiga de Santa Teresa de Jesús; con ella mantenía correspondencia, según Portabales. Gandarias, en cambio (Cf.: «Santa Teresa de Jesús y los vascos», 1971) expone que los Tolosa amigos de Santa Teresa son unos comerciantes vizcainos, afincados en Burgos y en sociedad con los Muncharaz por casamiento de Catalina con Sebastián de Muncharaz. Testificaron sobre la vida de Santa Teresa de Jesús.

TOLOSA, Pedro: Cantero activo en Cataluña. Se le documenta en la iglesia de El Pino, año 1486 (**Barcelona**). No es seguro que sea vasco. Quizá sea francés de Tolosa de Francia.

TORRE, Manuel: Vizcaino, cantero en Villavendimio (**Zamora**) en 1787, en la misma cuadrilla que Andrés Mendicute (**Toro,** 430)

TORREURI, Martín: Con su compañero Santiago Goiri, tiene pleito de corregimiento en Erandio, año 1724 (**Correg. Bilbao,** leg. 251, núm. 4-b)

TORREZURI, Martín: Este cantero bilbaino trabajó en 1711 en el chapitel nuevo de Begoña, obra que costó 18.364 rs. En 1712 recompuso la ermita de Santo Domingo de Meazábal, jurisdicción de Begoña (**Labayru:** «Bizcaya», VI, pp. 56 y 60). Debe ser el mismo que Torreuri.

TOTORICA, Martín: Cantero vecino de Guernica; tiene en 1582 pleito de Chancillería sobre el puente de Ribafrecha (Logroño) (**Chanc. Vall.,** leg. 688, núm. 7)

TRIANA Y ECHEBARRIA, José: Trabaja este cantero en Samaniego, donde en 1694 hace obra relativa al retablo, y en Villabuena, año 1701 (**Cat. Vitoria** I, pp. 145, 150)

TURRATE, Pedro: Oficial de cantería, trabaja en el convento de San Francisco de Ciudad Rodrigo, año 1583. Un año después sigue avecindado en esa ciudad. En 1591, con el cantero Juan Balbás, «el Mozo», contrata las columnas para la casa del Peso, de Ciudad Rodrigo (**Piriz Pérez,** p. 95). Será Iturrate su correcto apellido.

TURRETA, Ximeno: Vivía en Sádaba en 1531, fecha en que Juan de Segura le paga 12 florines de oro.

U

UBEROGA, Juan: Un Juan de Uberoga (Urberuaga) labra piezas en la catedral de Granada en 1529 (**Siloe,** p. 86)

UBIETA, Iñigo: Sacador de piedra en Güeñes, 1508 (**A. P. Güeñes**)

UCELAY, Ignacio: Ucelay, o Ucelai, trabaja en la ermita de San José, en Azcoitia, hacia 1721 (**Martín González:** «Azcoitia», p. 14)

UCETA, Juan: Trabaja en la catedral de Oviedo, 1612 **Llaguno** I, p. 74)

UCETA, Martín: El llamado Uceta, Oceta y Chuceta es un notable maestro vasco activo en Levante, donde se le deben la iglesia de San Nicolás de Bari, de Alicante, y las obras de la antigua Universidad de Orihuela. Falleció en 1630 (**Tormo,** pp. 271, 203; y **Llaguno** III, p. 162). Schubert le reconoce como Uceda y lo cree de naturaleza vizcaina (**Schubert,** p. 121)

UDAQUIOLA, Martín: Documentado en la obra del Ayuntamiento de Orozco en 1750 (**Iturriza** II, 375)

UGALDE, Andrés: Se le abonan en 1696 700 rs. por obras en la desaparecida ermita de San Cristóbal de Moreda, en Alava (**López de Guereñu:** «Alava...», p. 24)

UGALDE, Juan: Es otro de los numerosos canteros vascos que se reúnen en Burgos, año 1598, a la subasta de la torre de Cellorigo (Logroño) (**Moya** II, 401)

UGALDE, Pedro: Cantero vizcaino en Madrid a comienzos del s. XVII. Con Miguel de Villarreal se compromete a labrar la casa de caballerizas y cochera del cardenal Sandoval, en el Puente de Segovia (**Saltillo,** pp. 218-19). Tasó la obra de la iglesia de Pinto (**Getafe,** 98)

UGARETA, Francisco: Con Pedro Ayanz reconoce en 1696 San Lorenzo de Pamplona (**Molíns,** 24)

UGARTE, Antonio: Hace en 1753 la bóveda de la iglesia de Meana (**Cat. Vitoria** II, p. 133)

UGARTE, Domingo Ignacio: Documentado en 1792 en el puente de San Francisco, de Bilbao (**Fullaondo,** 274)

UGARTE, Esteban: (Ver J. Pérez de LOPETEGUI)

UGARTE, Fortuño: Cantero bilbaino activo en la Villa desde mediados del siglo XVI. En 1555 hace los muelles del Arenal. En 1559 trabaja en la carpintería de la capilla de la portalada de San Antón, que llevaba Láriz. En 1560 hace las paredes del cais de la Plaza del Mercado y en 1565 la sacristía de San Antón, de la misma villa **Labayru:** «Bizcaya» IV, pp. 298, 339, 345, 379)

UGARTE DE BELSUA, Juan: Bermeano que en 1560 trazó los planos y comenzó la fábrica de los muelles del puerto de su villa natal (**Labayru:** «Bizcaya» IV, p. 346). En 1563 se obligaba a construir la cabrada entre el muelle de Guetaria y San Antón (**Llaguno** II, p. 96). Nació Ugarte en 1505 y murió en 1589.

UGARTE, Lorenzo: A sus 15 años se empareja con el maestro Antonio de Jáuregui, 1706 (**A. P. N. Bilbao:** «Hostendi»)

UGARTE, Juan: En 1555 examina la piedra y las canteras para la fábrica de la iglesia de Berástegui (**Arrázola,** p. 608)

ULACIA, Juan: Cantero azpeitiarra que aparece en Cestona hacia 1562 examinando planos y terrenos para alzar la iglesia (**Arrázola,** 608)

ULACIA, Martín: Llevó a partir de 1601 las obras de San Francisco en La Calzada. Se le dice también Martín Ulacia de Soloaga, o Martín de Soloaga. Era de Icazteguieta (**Fresneda,** 15)

UMANSORO, Esteban: A Umansoro o Unamansoro se hace referencia en pagos de Santa María de Azcoitia (**Arrázola,** p. 608)

UMANSORO, Pedro: (Ver MARTINEZ DE LASA y Diego de AMILIBIA, con quienes trabaja en el puente de Oiquina (Guipúzcoa), año 1536)

UMARAN, Juan: Maestro arquitecto en Valmaseda en 1783 (**Gómez Prieto**)

UMBARUMBE, Juan: Documentado en Uncastillo en 1554 (**Cinco Villas,** 382)

UMBARUMBE, Juan: Trabaja en la sacristía de San Vicente, de San Sebastián, año 1666 (**Arrázola:** «San Vicente», pp. 12-13)

UNAMUNZAGA, José: (Ver Antonio LANDA en Luco)

UNANUE, Domingo: (Ver Domingo HUNANUE, en Lasarte, en 1559)

UNDARA, Martín: (Ver ALDARIAGUA, Juan)

UNDARZA, Miguel: (Ver ALDARIAGUA, Juan)

UNGARETA, Francisco: Toma en 1690 la obra del claustro de Santo Domingo, en Pamplona (**Salvador Conde,** p. 513)

UNSAIN, Mateo: En 1746 asienta las bases para el retablo mayor de Olaberría (**Alustiza,** p. 79). Va con él Lorenzo Jáuregui.

UNZAQUE, Juan: En 1663 da condiciones con Antonio Ortiz de Molina y Francisco de Elorriaga sobre la Merced de Abando (**Correg. Bilbao,** leg. 644, núm. 21)

UNZETA, Martín: Trabaja en Santa María del Campo, de Casalarreina (**Merino,** p. 75)

UNZUETA, Pedro: Del equipo de los Zárraga, en Laguardia (**Enciso:** «Laguardia», p. 153)

UNZURRUN, Francisco: Perita obras de Pedro Carrera en Ceráin (**Aita Lasa,** p. 269)

UNZURRUNZAGA, Felipe: Profesor arquitecto, cantero, albañil y carpintero. Entre 1702 - 1735 aprecia numerosas casas en Málaga. Arregla el Convento Cisterciense con retablo, vidrieras y enlosado; reforma la iglesia de Santiago de Málaga, 1705 - 1713. En 1716 enlosa la iglesia de Ronda (iglesia Mayor) (**Llordén,** pp. 124-134). En 1702 informó de la media naranja de la catedral de Granada (**Gallego Burin,** p. 358)

URAMENDI, Juan Miguel: Trabaja en San Sebastián de Azpeitia en 1541 (**Arrázola,** p. 608)

URANGA, Martín: Documentada su actividad en Vitoria, en 1622 (**Cat. Vitoria** III, p. 66)

URBEONDO, Juan Martín: Este maestro de obras dio en 1784 su parecer sobre el derribo de Santa María de Lequeitio. Le acompaña el maestro Capelastegui (vid. éste). (**Labayru:** «Bizcaya», VI, p. 140) (Ver URIBEONDO)

URBIETA, Francisco: Trabaja en San Felipe, Zaragoza (**Abbad:** «Catálogo», 128-30)

URBIETA, Juan: En el último año de su vida, 1479, aparece en la iglesia de Corella con Maese Gilart y Juan de Alduáin (**Arrese,** p. 51)

URBIETA, Juan: Hace la torre de Garisoáin, 1581 - 84 (**Jimeno Jurio,** p. 18)

URCARREGUI, Cristóbal: Autor, por 8.095 rs., de la torre de Gauna (**López de Guereñu:** «Alava...», p. 243)

URCOLA, Juan: Cantero vecino de Tudela, que reconoce en 1632 el derribo de la torre de San Miguel de Corella (**Arrese,** p. 64)

URDAMPILLETA, Miguel: En 1673 estaba en el remate de la casa consistorial de Beizama (**Lasa,** 159)

URRESTARAZU, Andrés: (Ver Antón URRESTARAZU)

URRESTARAZU, Antón: En 1715 - 19 estaba ocupado en la iglesia de Alsasua. Sus parientes Juan y Andrés, también se ocuparon de obras en este templo, la portada, en concreto (**Alsasua,** 18).

URRESTARAZU, Juan: (Ver Antón URRESTARAZU)

URETA, Domingo: (Ver Juan ZUNZUNEGUI)

URIA, Blas: (Ver Juan PEREZ DE ARTEAGA)

URIA, Domingo: (Ver HORMAECHEA, Martín)

URIA, Juan: (Ver Domingo de ISASI)

URIA, Pedro: Vizcaino y maestro de cantería a quien encomendó Diego de Vergara la obra del puente de Albalá, de la ciudad de Plasencia, hacia 1541 (**Llordén,** p. 17)

URIARTE, Antonio: Vecino de Treviño, reconstruyó en mampostería algunas cosas en la parroquial de Araico, año 1738 (**López de Guereñu:** «Alava..., p. 200)

URIARTE, Domingo: Es contratado por el maestro Gonzalo de Aztiazu para la construcción del Ayuntamiento de Laguardia, percibiendo 30.445 mrs. Acabó la obra en abril de 1574 y se la examinaron Mateo Amilibia y Andrés de Amparan (**Enciso: «Laguardia»,** pp. 91 - 92). Además hizo la cárcel de la villa, año 1574 (**Cat. Vitoria** I, p. 153)

URIARTE, Martín: Acarrea piedra de Villanubla para la construcción de las Angustias, de Valladolid. Además labra, año 1597, el escudo de la fachada (**Martí y Monsó,** p. 503). Trabaja también en la capilla de Fabio Nelli, en el enlosado, en compañía de Diego de Praves (**Ib.,** p. 517). Fallece en 1606 (**Ib.,** p. 504). Portabales le conoce como aparejador en las Angustias (**Portabales,** p. 197) y Muguruza, como activo en Simancas, con Covarrubias (**Muguruza,** p. 11), mientras Llaguno lo sitúa allí, en el archivo, en el equipo de Felipe Alvarado (**Llaguno** II, p. 329). Desconocemos si tiene algo en común con el cantero siguiente, su homónimo. Sale en 1601 fiador de Juan de Mazarredonda para la iglesia del monasterio del Carmen (**Menudencias** II, p. 358)

URIARTE, Martín: Cantero de Salinas de Léniz, en 1592 (**Bergareche,** p. 103)

URIARTE, Martín: Cantero de Larrea; en 1733 repara una casa en Heredia, del monasterio de Barría (**Barría,** p. 613)

URIBARRI, Juanes: Maestro de cantería activo en Ciudad Rodrigo en 1558 (**Sendín,** p. 79)

URIBE, Antonio: Hace en 1794 la puerta de la sacristía de Elciego (**Cat. Vitoria** I, p. 52)

URIBE, Josef: Con Martín Villar hace entre 1761 y 1763 las trazas de arquitectura de la capilla de las Reliquias, de la catedral de Burgos, por 6.200 mrs. (**Martínez Sanz,** p. 93)

URIBE, Juan: Documentado en Güeñes en 1503 (**A. P. Güeñes**)

URIBE, Mateo: Cantero de Elguea, documentado en Apellániz en 1772 (**Apellániz,** 25)

URIBEONDO, Martín: Trabaja en la cabecera de la iglesia de Lanciego, años 1789 - 90 (**Cat. Vitoria** I, p. 102). Tam-

bién trabajó en la parroquial de Górliz, 1781 y en Bermeo, Santa Eufemia, 1782. Se dice vecino de Elorrio y es la misma persona que Juan Martín Urbeondo (véase)

URIBICHAGA, Martín: Provee de piedra a la fábrica de la portada de San Antón, desde 1545 (**A. P. San Antón.** A.H.E.V.)

URIGOITIA, Andrés: (Ver Andrés GARCIA DE URIGOITIA)

URIGOITIA, Pedro: Vecino de Valle de Léniz. En 1569 tasa, por parte de la iglesia, los materiales de la obra vieja de Santo Tomás de Haro. En 1573 le cede Pérez de Obieta la obra de la iglesia de Briñas, que ambos habían contratado a la muerte de Francisco Martínez de Goicoa. En 1588 recibe dinero para que lo reparta entre los maestros que acuden a ver la iglesia de Santo Tomás de Haro y para el que trajo la traza. A partir del año siguiente y hasta su muerte, en 1600, dirige la obra de Santo Tomás de Haro, en que la toma su hijo Andrés García de Urigoitia. Su parte fue tasada en 3.403.400 mrs. También trabajó en la iglesia de Antezana. Su hijo nombrado, que además de cantero era escultor, la cede al cantero alavés Andrés de Venea (**Moya** I, 101, y **Cat. Vitoria** IV, p. 193)

URIONA, Juan: (Ver Sancho MARTINEZ DE AREGO, con cuyas trazas trabaja en Begoña, año 1519)

URIONA, Ochoa: Este es uno de los notables canteros que acuden al remate del chapitel y capilla de San Antón, que se llevó Juan de Láriz, año 1558. Termina el cay y contracay de la calle de la Pelota, de Bilbao. En esta obra del Arenal bilbaino trabaja con Maese Martín de Garita (**Labayru:** «Bizcaya» IV, p. 345)

URISARRI, Juan: (Ver San Juan de ZUMETA)

URIZAR, Ambrosio: Tasador en 1604 en Urquiola (**A. P. Abadiano**)

URIZAR, Domingo: En 1602 trabaja en la iglesia de Lermanda (**Cat. Vitoria** IV, p. 483). Participa en la subasta de la torre de Cellorigo, que se llevó a cabo en Burgos (**Moya** II, 401), año 1598.

URIZAR, Domingo: Traza la torre de Agoncillo (Logroño), que hizo después Capelastegui (**Logroño** I, p. 18). En 1701 obraba en los muelles de Lequeitio (**Fullaondo**, 108). Era vecino de Durango en 1785, cuando lleva el Ayuntamiento de Miranda de Ebro, por cesión de Ochandátegui, concluyéndolo en 1788.

URIZAR, Francisco: Vecino de Gautéguiz y de Aulestia. Se conoce de él una escritura sobre pago de unos materiales, año 1600 (**Sesmero**, p. 182)

URIZAR, Joaquín: Se le debe, año 1770, un proyecto para la torre de Payueta (**Cat. Vitoria** II, p. 258)

URIZAR ZABALA, San Juan: Desmantela el chapitel viejo de San Antón de Bilbao, quedándose él con los despojos. Recibe de la Villa el plomo y otros materiales necesarios, año 1647 - 50. A los veinte años de repararlo estaba otra vez deteriorado y lo cambiaron de nuevo. La escultura era trabajada por un tal Palacios. Costó la obra de Urízar 28.576 rs. Era este cantero de Marquina (**Labayru:** «Bizcaya» V, p. 366). También se conocen de él actividades en Jeméin, torre de las campanas, año 1626 - 27, pero con planos de Juan de Aguirre. Había quedado acordado que la obra de Jeméin durara tres años, pero en verdad las campanas no pudieron instalarse hasta diez años después (**Marquina**, p. 56).

URIZAR, Juan Cruz: En 1779 traza la capilla de Santa Bárbara de Agoncillo, Logroño, que hizo Arejita (**Logroño** I, p. 18). Dos años antes cobraba 120 rs. por examinar con Azcárraga la torre de Santiago de Calahorra. En 1780 se remata en él y en Ochandategui la nueva torre de Calahorra. En 1776 dice tener cincuenta y un años, que es cuando, y por ser uno de los más prestigiosos canteros del Obispado de Calahorra, se le encarga, con Aranguren, para que examine la obra del Colegio de la Compañía en Logroño (**Lecuona:** «Santiago», pp. 628 - 29, y **Bujanda:** «Seminario», pp. 42 - 46)

URIZAR, Martín: (Ver Pedro AULESTIA, en Cintruénigo)

URIZAR, Pedro: Este cantero, vecino de Navarrete, llevó las obras de conducción de aguas a La Cogolla hacia 1715 (**Páginas Emilianenses**, p. 142).

UROSA, Juan: Maestro de obras, hijo de otro Juan de Urosa, del que desconocemos profesión, y de doña Angela Puche y Plaza. En 1683 hace declaración de pobre. Estaba a la sazón enfermo en el Hospital de Antón Martín de Madrid (**Saltillo**, p. 219)

URQUIA, Simón: Cantero de Araoz. En 1731 hace capillas y sacristía en Arbulo (**Cat. Vitoria** IV, p. 223)

URQUIAGA, Martín: Trabaja en la sacristía de Otazu, años 1615 - 24, y luego en la torre, 1621 - 24 (**Cat. Vitoria** IV, p. 272)

URQUIDE, Josef: Cantero vasco en Soria (**Saltillo:** «Artistas», p. 8)

URQUIDE, Martín: Urquide o Urquite, que será Urquidi, colabora con Pedro Marín en la iglesia de Moclín (Granada), terminada en 1571 (**Gr.**). También intervino en la cantería de la iglesia de la Zubía, entre 1567 - 68 (**Gr.**).

URQUIOLA, Miguel: (Ver Juan de LEIZA)

URQUIOLA, Pedro: En 1643 acaba las obras en el puente de Briñas, sobre el Ebro (**Llaguno** IV, p. 44)

URQUIZA, Maestro: Tiene muchas atribuciones en Soria, a finales del siglo XVI: Arcos, Cabanillas... (**Soria**, p. 147).

URQUIZA, Maestro: Este Urquiza, también citado Urquizu, trabaja en 1531 en la iglesia de Utiel, Valencia, con otros canteros vizcainos (**Llaguno** I, p. 157)

URQUIZA, Asensio: Construyó en Azpeitia la llamada «casa de la Gramática», que en el siglo XVI creó Elola (**Aita Lasa**, 120)

URQUIZA, Fernando: En 1559 se le adjudicó la obra de la sacristía de Santa María de Lequeitio, que se haría en tres años (**Labayru: «Bizcaya»** IV, p. 329). Con él va Juan de Cortabitarte (véase)

URQUIZA, Juan: Cantero de Durango. En 1776 hace el pedestal de mármol del retablo de Sta. María de Güeñes (**Ybarra,** p. 133)

URQUIZU, Maestro: (Ver Maestro URQUIZA)

URRA, Pablo: Hace en 1748 la escalera y pedestal de la puerta de la iglesia de Grañón, Logroño (**Merino,** p. 76)

URRACHOA, Domingo: Es criado de Juan Ochoa de Arranotegui, en el año 1556, en que estando en Santo Domingo de la Calzada recibe un poder de su maestro (**Moya** II, 122, 124)

URRECHAGA, José: Urrechaga o Urruchaga es cantero vasco activo en la zona de Valladolid, ya dentro de la estética neoclásica. En 1799, con su hermano Juan, tenía pleito de Chancillería por obras hechas por ambos en el pórtico de Belmonte de Campos (**Chanc. Vall.,** leg. 1.654, núm. 12). Tres años antes se dice vecino de Peñaflor y cobra con su hermano 15.219 rs. por la espadaña y otras obras en San Pedro de Torrelobatón (**Cat. Mon. Vall.** IX, p. 238). Se denomina en esa fecha maestro arquitecto.

URRECHAGA, Juan: Hermano del anterior y también maestro arquitecto. En 1799 pleitea sobre Belmonte de Campos (véase José URRECHAGA) y en 1796 cobra por obras en Torrelobatón (**Ib.**). Aunque fue vecino de Peñaflor, como su hermano y además alcalde ordinario de esta villa, trabajó por muchos de los pueblos de los alrededores. En el propio Torrelobatón tasaba en 1785 la ermita de Santiago y la panera del pósito. En 1797 veía una cantera para la iglesia de Torrecilla del Monte. En 1796 hizo planes y condiciones para la torre de Gallegos de Hornija (**Cat. Mon. Vall.** IX, pp. 235, 238, 207, 68). En 1797 tenía pleito de Chancillería porque no concluía la iglesia de Villamarciel (**Chanc. Vall.,** leg. 1.653, núm. 10). En 1789 se ve envuelto en un pleito como arquitecto que era de una obra que el Duque de Medina de Ríoseco le había encargado en el río de Torrelobatón (un molino en el río de la Roñada), siendo sin embargo aquel paraje del Marqués de Malpica (**Chanc. Vall.,** leg. 1.622, núm. 9)

URRECHUAR, Juan: (Ver Fernando GAMARRA)

URRELO, Juan: Tiene obras hacia 1600 en Echauri y en Arazuri. Algunas de ellas las acaba su hijo (**Asiaín**). Este será el cantero Juan Urrelo, vecino de Burgui, que en 1592 tasa la iglesia aragonesa de Undués de Lerda (**Cinco Villas**, 382)

URRELO, Juan: Es hijo del anterior, a quien sucede en algunas obras como en la de Echauri, que acaba en 1639.

URRETA, Fernando: En 1698 recibe cantidades por la obra de la ermita de Endoiza, en Izurza (**A. M. Izurza**)

URRETA, Jerónimo: En 1591 estaba en Vélez-Rubio, cuando el cabildo de Lorca le pide sea maestro mayor de la Colegiata, cargo que ocupa desde el 21 de junio. A los dos años es expulsado por insuficiente; le sucede otro vasco: Villabona (**Espín**)

URRETA, Pedro: Sin relación conocida con el anterior. En 1563 reconoce de parte de los testamentarios el Convento de San Esteban de Salamanca (**Gómez-Moreno:** «Catálogo Salamanca», p. 256)

URRIATEGUI, Ignacio: Pleitea en 1782 con el beneficiado de la parroquial de Elgóibar (**Correg. Bilbao,** leg. 85, núm. 18). Es de Begoña.

URRIETA, Esteban: Trabaja en la iglesia de Alcanadre con Pedro de Urruzuno, año 1550-60 (**Logroño** I, p. 43)

URRIGOITIA, Domingo: En 1557 pleitea en Chancillería por una casa que había hecho en Bilbao para Enderica (**Chanc. Vall.,** leg. 49, núm. 4)

URRIOLA, Juan: Dicho también Urruela. Es vecino de Arceniega. Francisco del Pontón le cede en 1624 la obra de las capillas del trascoro de Calahorra (**Lecuona:** «La catedral», p. 102 y **Madrazo,** p. 740). En 1631 se comprometía a edificar Santiago de Calahorra, según traza del P. Carmelita superior del Convento de Pamplona, que Urriola transformó. Tres años después se le tasan obras allí. Entre 1641-44 trabaja en la capilla del Cristo de la catedral, para perderse luego su nombre (**Lecuona:** «Santiago», pp. 608-10). Urriola compite con Esteban de Echebarría por el chapitel de Andosilla, Navarra (**Arrese,** p. 67. También trabaja en la torre de Autol, con traza propia, año 1634 (**Logroño** I, p. 154). Estuvo en Corella reconociendo la obra de consolidación de la torre de San Miguel, año 1623 (**Arrese,** p. 14). Fue alcalde, expedito, al parecer, de Arceniega, su pueblo natal (**Iturrate,** p. 161)

URRIXA, Juan: (Ver San Juan de ZUMETA)

URRIZA, Pedro: Acude al remate de la obra de Santiago de Calahorra (**Merino,** p. 76)

URRIZOLA, Martín: En 1698 era sobrestante en las obras de la capilla de San Fermín, de San Lorenzo de Pamplona (**Molíns,** p. 36)

URRUÇOLA, Domingo: «Piedrapiquero» vizcaino estante en Zaragoza cuando, en 1492, reedificaron la obra del puente de piedra (**Abbad:** «Catálogo», p. 143). También interviene en la puerta Cinegia. En 1508 hace las columnas y el enlosado del patio para Miguel Roda (**Abizanda** II, p. 355). En 1508 firma contrato junto con Juan de Palacio para hacer un retablo de alabastro para doña Beatriz de Lanuza, en su capilla del Pilar (**Abizanda** II, p. 78)

URRUELA, Leandro: De Menagaray, como Manuel y Francisco Mendieta, sus compañeros, con quienes tiene pleito en Baracaldo por la ermita de Santa Agueda, que habían hecho, año 1767 (**P. N. Valmaseda,** L. 1; 4.450)

URRUTIA, Antonio: En 1794 realiza el campanario de Valdearcos de la Vega; un año después reconoce la obra de la iglesia de Quintanilla de Abajo (**Cat. Mon. Vall.** VIII, pp. 312 y 238)

URRUTIA, José: En 1783 fallece, en accidente, al inaugurar una obra en Cenarruza (**Iturriza** I, 265)

URRUTIA, José: La traza y condiciones para la torre de Villaverde, Alava, son suyas (**Cat. Vitoria** II, p. 306), Año 1793.

URRUTIA, José Ignacio: En 1782 hacía la casa abacial de Cenarruza (**Fullaondo**, 109)

URRUTIA, Juan: Quizá sea hermano del anterior. En 1793 alarga la iglesia de Pipaón (**Cat. Vitoria** II, p. 306)

URRUTIA, Juan: Se le tasa en una labor de cantería en Bilbao, 1746 (**Correg. Bilbao,** leg. 543). Este cantero era vecino de Placencia.

URRUTIA, Juan: El y Santa Celay hacían en 1507 la parroquial de San Vicente, de San Sebastián (**Llaguno** II, p. 143)

URRUTIA, Juan: Es el asentador en la portada de San Antón, de Bilbao, obra comenzada en 1545 - 46 (**A. P. San Antonio Abad,** A.H.E.V., L, F. I, f. 79 v.º)

URRUTIA, Julián: Traspasó a Larraondoguno, hacia 1538, la hechura del muelle de Guetaria. Compitió con otros, año 1563, sobre la construcción de la calzada que unía el muelle de Guetaria y San Antón. Se llevó el remate Ugarte de Belsua (véase (**Llaguno** II, pp. 15 y 96)

URRUTIA, Julián: Homónimo del anterior, con quien podrá confundirse, pues, como él, aparece dedicado a obras de contención marina: en el muelle y villa de Gijón (**Llaguno** II, p. 98)

URRUTIA, Martín: En 1760 llevaba la obra de Santa Catalina de Guizaburuaga (**Fullaondo**, 109)

URRUTIA, Miguel: Tasa lo hecho por Gorría en Leyre, 1648 (**R. de Oyaga:** «Leyre», p. 340)

URRUTIA, Nicolás: Como Julián de Urrutia, trabaja en Gijón y en las mismas obras (**Llaguno** II, p. 98)

URRUTIA, Pedro: Trabaja en la Colegiata de Baza, con otros vascos, año 1529 (**Gr.**).

URRUZOLA, Francisco: Inspecciona en 1590 la iglesia de Murillo de Río Leza (**Murillo,** pp. 9 y ss.)

URRUZUNO, Francisco: Hizo el coro de Olaberría, 1723 (**Alustiza,** p. 72)

URRUZUNO, Pedro: Antes de 1558 había trabajado en los jardines de Pedro Soria, en Logroño. Suyo es el abovedado de Santiago de la capital riojana. El resto de su trabajo lo hizo en la Rioja Baja, Alcanadre, Murillo de Río Leza; la primera entre 1551 - 61 y la segunda desde 1564 hasta su muerte, en 1575. En 1568 y 1570 visitó la capilla mayor de Calahorra, la de su catedral (**Moya** I, 107). Estuvo en el remate de la iglesia de Aldeanueva de Ebro (**Aldeanueva,** p. 50)

URTEAGA, Maestro: (Ver Juan ZUNZUNEGUI en Tolosa)

URTEAGA, Domingo: A él se debe la iglesia de Cocentaina, Alicante, que firma en 1518 (**Llaguno** I, p. 159)

URTIAGA, Juan: Llamado también Urquiaga. Este cantero vizcaino dirige con su paisano Martín de Gazaga la iglesia de San Juan de Albacete desde 1549 a 1557. Desde esta fecha cobra en su lugar Sagarraga (**Mateos y Sotos,** pp. 72 y 77 a 83)

URTIAGA, Martín: Este cantero vitoriano acude en 1625 al remate de la capilla del Cristo de Logroño (**Ramírez y Sainz,** pp. 40 y 41)

URTUSUASTEGUI, Jerónimo: Obraba en Santurce hacia 1799. Pleitea su esposa, Victoria Mazón (**P. N. de Valmaseda** I, 8.588). Era de Musques.

URUBARRI, Juan: Es maestro de la fábrica de la iglesia de Gallegos de Argañán, Salamanca (**Piriz Pérez,** p. 96)

URZAA, Juan: (Ver Juan MARTINEZ DE URZAA)

USABAL, Juan: Hace con Juan Mendía el arco del coro de Salinillas, antes de 1738. Cobra 1.730 rs. (**Cat. Vitoria** I, 242)

USABIAGA, Domingo: Como José y Juan, de la misma familia, usan indistintamente el apellido Osabiaga o Usobiaga (véaseles por OSABIAGA)

USANDIZAGA, Miguel: (Ver Juan Antonio DORRONSORO, en Asteasu)

USATORRE, Martín: Hace la cantería de uno de los antiguos frontones (frontones para el juego de pelota) de Marquina (**Marquina,** p. 144) en el s. XVIII.

UTURRATE, Juan: Tendrá parentesco con Pedro de Turrate (sic), que trabaja en Ciudad Rodrigo. Este tal Uturrate está documentado como cantero en Ciudad Rodrigo (**Piriz Pérez,** p. 96).

UXOLXA, Antón: Con esta grafía aparece un cantero vizcaino realizando en 1578 la portada de Broto, en Huesca (**Arco:** «Catálogo», p. 273)

UZCUDUN, Juan: Con el cantero Miguel de Barrena coloca las gradas de piedra para los altares de Régil (**Odriozola,** p. 40). En 1700 - 1704 construye la torre de Ibarra (**Alcolea,** 314)

UZIN, José: Uzin proporciona la piedra para la fábrica de la ermita de San José de Azcoitia, hacia 1700 (**Martín González:** «Azcoitia», p. 14)

V

VALARRINAGA, Juan: (Ver Fco. BASTIGUETA)

VALERDI, Beltrán: En 1617 acude con Martín de Muguerza a examinar la iglesia de Olaberría (**Alustiza,** p. 58)

VALSARREN, Martín: Trabaja en el Hospital de la Sangre de Sevilla, después de Martín Gaínza (**Muguerza,** p. 11)

VARINAGA, Pedro: De Echevarría. En 1633 cobraba por obras hechas en la torre de Apellániz (**Apellániz,** 27)

VARRIETA, Diego: Tasa una casa en Valmaseda en 1766. Va con él el cantero Josef Aguirre (**Correg. Bilbao,** leg. 640, núm. 9)

VAZETA, Pedro: (Ver Pedro BACETA, dicho también BASETA)

VELASCO, Francisco: De Llanteno (Alava). Pleitea sobre la ermita de San Francisco de Galdames, 1782 (**P. N. Valmaseda** I, 1.254)

VELAUNZA, Diego: En 1584 dio trazas para la obra de la iglesia de Santa María de Tolosa (**Arrázola,** p. 609)

VELEZ DE LARREA, Miguel: En 1781, con Martín Zaldúa y Domingo Abario, llevaba la casa de Adán de Yarza, en Lequeitio (**Fullaondo,** 109)

VENEA, Andrés: Cantero alavés, de Urbina, quien entre 1603 - 1607, termina Santo Tomás de Haro. Trabajó también en Labastida, entre 1617 - 24 (**Moya** I, 108). Se nombra Venea o Benea, indistintamente.

VEORISTEGUI, Juanes: En 1543 recibe poder de Martín de Gainza para cobrar diferentes obras que se le debían (**Hernández Díaz,** p. 7)

VERAMENDI, Juan Miguel: Trabaja entre 1553 y 1561 en la iglesia primitiva de Sucre (**Marco Dorta,** p. 285). En 1560 va a Cuzco para hacer la catedral (**Marqués de Lozoya:** «Artífices», p. 17)

VERASTEGUI, García de: En 1619 trabaja en la obra de sillería de Aránzazu (**Llaguno** II, p. 178)

VERGARA, Maestro: Es el maestro mayor de la catedral de Málaga en 1573. Recibió el encargo de supervisar la obra de las Carnicerías de Ecija (**Hernández Díaz:** «Catálogo III, p. 352). Posiblemente sea este el Diego Vergara que trabaja en Andalucía, del que trataremos.

VERGARA, Diego: Este Diego de Vergara está activo en Salamanca, donde trabaja en los destajos de la catedral nueva, año 1534, con otros vascos, Aguirre, Ibarra... Con ellos estaba también en 1540. Siguen sus destajos allí durante los años de 1541 y 1542, al menos (**Chueca,** pp. 104, 106, 148)

VERGARA, Diego: Menor que su homónimo de Salamanca. Fue maestro de la catedral de Málaga durante muchos años, desde 1544 a 1573, al menos. Desde el 1544 y siguientes visita las obras de la iglesia de San Sebastián de Antequera, cobrando 5'5 reales por cada visita. En 1547 se dice casado con Ana Mendoza y llevan la obra del convento de Madre de Dios, de Antequera. Un año después dio traza para el retablo del sagrario de la catedral malagueña. Sigue visitando iglesias en Antequera, de las que debía ser maestro mayor, cobrando siempre el mismo sueldo. Con Vandelvira hizo modelos para la catedral de Málaga, que supervisó Hernán Ruiz, en Córdoba. En 1550 contrató la capilla mayor de San Agustín de Antequera (ver Dominzo AZURRIOLA). En ese mismo año dice ser natural de Vergara, e hijo del Maestro Pedro de Echaburu y de María Díaz de Uncibai (sic.); da con esta ocasión poder a su hermano, el Maestro Pedro, y a su hermana, Marina de Echaburu, para cobrar la parte de la herencia de sus padres que le correspondía, así como la de una de sus hermanas, Catalina; y reclamar a otra hermana, Magdalena de Echaburu, cantidades de la obra de Santiago de Pamplona. En 1551 se refiere al puente de Albalá en Plasencia, que dejó comenzado. Allí confía la obra a un vizcaino, Pedro Uría, su aparejador; termina la obra, o al menos la parte de obra que le corresponde, otro vasco que residía también en Málaga, Ortuño de Azurriola, al que encarga cobre alguna cantidad. Entre 1552 - 56 sigue con las obras de Antequera. En 154 - 56 y 1560 pone en libertad a varios esclavos que tenía: una, María de Mendoza, judía, otra mora, Aixa. Aún tenía, desde 1548 al menos, un esclavo, llamado Juan. En 1560 compró otro esclavo, negro. En 1562 sabemos que confiesa tener casas en Ronda, ciudad en la que se le debía algo en 1576. Falleció en 1584, año en que su hijo Diego Echaburu y Vergara da poder para averiguar su genealogía (**Llordén,** pp. 12-20). Schubert sitúa a Vergara trabajando en la catedral de Jaén (**Schubert,** p. 91)

VERGARA, Domingo: Este cantero había trabajado en la capilla mayor de San Juan de Albacete entre 1515 - 25 (**Mateos y Sotos,** pp. 49-53). Años después, en 1529, construía una capilla junto a la mayor, por el lado de la Epístola, con el maestro de Cuenca Hortín Pérez (**Ib.**)

VERGARA, fray Juan: Lego de Observantes. En 1713 labora un arco en el pórtico de la iglesia de San Juan, de Albacete (**Albacete,** 125)

VERGARA, Juan: (Ver Martín de AZCOITIA)

VERGARA, Juan: Traza en la catedral de Santa Fe de Bogotá (**Llaguno** III)

VERGARA, Juan: Tiene a su cargo obras en el Palacio de El Pardo, año 1548 (**Martín González:** «El Pardo», p. 11). En 1552 trabaja en el Alcázar de Madrid (**Ib.,** p. 12)

VERGARA, Juan: (Ver Nicolás VERGARA «el Viejo», en Santa Dorotea). En 1544 trabajaba en la iglesia de Villimar (**Arte Burgalés,** p. 175)

VERGARA, Marcos: Trabaja en la cárcel de corte madrileña en 1637 con el cantero Martín de Egusquiza (**Virginia,** 16)

VERGARA, Martín: Trabajó como maestro cantero en la capilla de la Piedad y en el claustro de San Miguel de Oñate, años 1526 - 32 (**Arrázola,** p. 609)

VERGARA, Martín: Hacia 1557 - 58 trabaja en Logroño, en los jardines de D. Pedro de Soria. En 1561 tenía vecindad en Logroño (**Moya** II, 137). Este debe ser quien, en 1561, debía cierta cantidad a Pedro de Ybarbia, vecino de Régil.

VERGARA, Nicolás: Vergara «el Viejo» es hijo del vidriero flamenco Arnao de Flandes y de la vasca Inés de Vergara. Nació en Burgos, ciudad en la que tiene actividad hasta casi mediado el siglo XVI, para pasar luego a Toledo. A duras penas cabe en el propósito de este trabajo, pues aunque se dice muchas veces cantero, la verdad es que su actividad, como la de su hijo, que veremos, es fundamentalmente escultórica. Fue muy solicitado en peritajes del mundo canteril, donde se relaciona con las primeras figuras. En 1520 con Matienzo, se compromete a hacer la sacristía de la Visitación de la Catedral de Burgos, según traza suya; debían acabar la obra «para San Miguel de Septiembre», cobrando 130 ducados del Cabildo y el resto del Doctor de Lerma (**Martínez Burgos:** «Presentación», pp. 314 y ss.). El 29 de agosto de 1524 es tasador con Colonia, Matienzo y Siloe de la obra de la capilla mayor de San Román, en Burgos (**López Mata:** «La capilla», p. 248). En 1527 es testigo de una permuta de terrenos entre el Monasterio de San Pablo y la ciudad de Burgos para la apertura de una calle hacia Santa Clara (**López Mata:** «Vitorias y Compludos» pp. 368-70). En 1521 había medido una vidriera grande en el coro de S. Esteban de Burgos. En 1537, con Vigarny, Salas y Ochoa acude a ver la obra del Arco de Santa María. En 1524 se concierta con Diego de Barahona para hacer en San Vicente de Buero un arco y portada. En 1534 se le debían 30.000 mrs. del sepulcro del canónigo Bartolomé de Sedano, labrado en el convento de la Trinidad, de Burgos. En la ciudad hace además varias obras: en San Esteban, de donde fue vecino y mayordomo, año 1501; y luego en años posteriores. En Santa Dorotea, en 1511. El sepulcro del obispo de Almería, don Juan de Ortega, es también suyo, año 1514 - 16; y también los sepulcros de los Gumiel, de la iglesia de San Esteban, año 1515. Se le atribuye la portada de Santa Casilda, cerca de Briviesca (**Martínez Burgos:** «Nicolás Vergara, cantero»). Hacia 1542 estaba ya en Toledo, donde falleció en 1574. Dícese de él allí que domina los oficios de pintor, arquitecto y vidriero. Como escultor actúa en 1565, cuando en Toledo tasa con Juan de Tovar el retablo de la capilla del Crucifijo de la torre de la catedral, que había hecho Pedro Castañeda (**Viñaza**). Tiene un hijo, homónimo, que sigue el oficio, y además un sobrino, Juan, que colabora con él en el retablo de Santa Dorotea de Burgos (**Martínez Burgos:** «Nicolás Vergara, cantero», pp. 303 y ss.)

VERGARA, Nicolás: Nicolás Vergara «el Mozo» es fundamentalmente escultor, broncista y tracista en la catedral de Toledo, pero sin aparente contacto con el trabajo en piedra, canteril. Es vasco ya en segunda generación, por ser vasca su abuela. Nació en Burgos. Destaquemos entre sus intervenciones más notables en el mundo de la arquitectura, proyectos para el camarín de Guadalupe y para el sagrario de Toledo (**Tovar**, p. 136). En estas empresas parece que lleva a un arquitecto, a quien forma, el maestro Pedro de la Torre (**Ib.**; y **Zamora:** «Guadalupe», p. 43). Cuando, en 1588, va a Salamanca a dar su opinión sobre la catedral, se dice maestro mayor de la Catedral de Toledo (**Gómez-Moreno:** «Catálogo Salamanca», p. 201). Llaguno lo sitúa en 1592 y antes, en 1587, trabajando en el Hospital de Afuera, de Toledo. Su intervención en las trazas para Guadalupe son, según él, de 1595 (**Llaguno** III, pp. 119-20). Sin embargo, Kubler sitúa su intervención en el Hospital en 1606 (**Kubler**, p. 23). Colabora en la Casa Consistorial de Toledo, obra que dura desde 1575 a 1618, con los maestros Theotocopuli y Monegro. Este Juan Bautista Monegro le sucede en la maestría de la catedral. En 1578, posiblemente, trazó para ella el ochavo (**Kubler**, p. 67). En 1590 a este sobresaliente y polifacético maestro se le documenta un proyecto, que fue llevado a la realidad: la urbanización de la plaza de Zocodover, en Toledo (**Marías:** «Zocodover», p. 178). En 1596 visitó la iglesia de Pinto (**Getafe**, 98)

VERGARA, Pedro: Compone en 1731 la portada de Santa María de Benaforces, con Alonso de la Rosa (**Cat. Mon. Vall.**, p. 34)

VERGARA, Pedro: El maestro Pedro Vergara es hermano de Diego Vergara, maestro en la catedral de Málaga (véase)

VETOÑO, Martín: (Ver Martín de BETOÑO y Felipe de LONDOÑO)

VEYTIA, Pedro: Con Juan de Olazábal acabó el contramuelle de Guetaria, año 1598 (**Llaguno** III, p. 96)

VIDAIN, Juan: Piedrapiquero vizcaino que en 14 de junio de 1551 contrata la piedra para el Palacio de Morata (Audiencia de Zaragoza), que debe traer desde las canteras de Epila (**Abizanda** I, p. 221)

VIDANIA, Diego: Trabaja en la iglesia de Castañares de Rioja, año 1528 (**Merino**, p. 77)

VIDANIA, Domingo: Labra piezas, año 1529, para la catedral de Granada (**Siloe**, p. 87). No sabe firmar.

VIDANIA, Domingo: Vidania, también escrito a veces Vidaña, trabaja en la fachada de la catedral nueva de Salamanca (**Gómez-Moreno:** «Cat. Salamanca», p. 205)

VIDANIA, Iñigo: Trabaja en la iglesia de Castañares, año 1528 (**Merino**, p. 77)

VIDANIA, Iñigo: Labra piezas en la catedral de Granada, 1529 - 31 (**Siloe**, pp. 89-90)

VIDANIA, Juan: El maestro Juan de Vidania (Vidamia, sic.) trabaja en la antesacristía de la catedral de Ciudad Rodrigo, año 1473, en compañía de un Miguel de Seguncia (sic) (**Gómez-Moreno:** «Cat. Salamanca», p. 317). Es uno de los primeros canteros vizcainos que aparecen en esa región.

VIDANIA, Juan: (Ver Martín de ARECHE, con quien trabaja en Utiel, entre 1521 - 48 (**Tormo**, p. 192). No conocemos la relación que puede haber entre él y su homónimo, que por los mismos años trabaja en Levante, en Cocentaina, donde sabemos estaba ocupado Urteaga, y en Valencia, en la iglesia de San Miguel de los Reyes, con Alonso de Covarrubias (**Muguruza**, p. 11)

VIDANIA, Juan: Labra piezas en la catedral de Granada en 1529 (**Siloe**, p. 89)

VIDARA, Asencio: En 1556 labra la portada de la iglesia de Lanjarón (**Gr.**)

VIDAURRE, Juan: Cantero documentado en Valladolid en 1614 (**Cat. M. Vall.** IV, p. 108)

VIDAURRETA, Juanes: Entre 1547 - 48 trabaja en las fortificaciones de Pamplona, dentro de una amplia nómina de canteros, todos vascos (**Idoate: «L**as fortificaciones», pp. 57 y ss.)

VILLABONA, Diego: Es sucesor del vizcaino Urreta en la maestría de la obra de la Colegial de Lorca, desde 1593 hasta 1603, en que abandonó la fábrica. Simultaneó esta maestría con la obra del claustro de San Francisco de Murcia (**Espín,** p. 68). Cobra en esta obra en especie y en metálico: 12 fanegas de trigo y casa, más cinco reales por cada día de trabajo. Villabona había nacido algo antes de mediar el siglo XVI, pues en el padrón de Lorca, el del año 1596, es el cantero vizcaino de edad de 50 años. Tiene en esa fecha en su casa a dos oficiales, Andrés de Bonaga, de 30 años, y Tristán, de 20 (**Ib.**). A su vuelta a Lorca se ocupa en la maestría, año 1606, de las obras de las aguas de Luchena y su nacimiento (**Ib.**)

VILLAFRANCA, Andrés: Falleció aplastado en una cantera el año 1545. Se le entierra en San Juan de Valladolid, donde había trabajado (**Menudencias** I, p. 254)

VILLAFRANCA, Juan: Trabaja en la catedral de Granada labrando piezas en el equipo de Siloe (**Siloe,** p. 86)

VILLAR MALLAGOITIA, José: Toma en 1703 obras en Begoña (**A. P. N. Bilbao:** «Ibarrola»). En 1704, con otros maestros, toma la explotación de una cantera en dicha anteiglesia (**A. P. N. Bilbao:** «Ibarrola»)

VILLAR, Ortuño: En la iglesia vieja de Yeste había una inscripción que decía: «A DIOS GRACIAS, ESTA OBRA SE ACABO AÑO DE MLDIII, LA CUAL FIZO ORTUÑO DEL VILLAR, DE SAN MIGUEL DE EREÑO»; estaba en el arco triunfal (**Baquero,** pp. 35-36). Villar es apellido raro en Ereño; en cambio es muy frecuente Bollar, topónimo de allí, precisamente.

VILLARREAL, Domingo: Según el testamento de Francisco del Castillo, de 29 de agosto de 1519, muerto el 22 de septiembre de ese mismo año, se encargó con su hermano Pedro de Villarreal, de terminar por cuenta del precitado magnate burgalés la obra de cantería de la iglesia del Monasterio de la Merced, de Burgos (**Sebastián,** pp. 90 y 291 - 94)

VILLARREAL, Joseph: En 1762 trabaja en la iglesia de Apellániz. Se dice vecino de Salvatierra (**Apellániz,** p. 26)

VILLARREAL, Juan: Labra piezas para la catedral de Granada en 1529 (**Siloe,** p. 86)

VILLARREAL, Juan: Vecino de Segovia, es fiador en esta ciudad, año 1528, de un hermano suyo, también cantero, de nombre Martín (**Villalpando y Vera,** p. 157)

VILLARREAL, Juan: (Ver Juan de GURRALAS)

VILLARREAL, Juan: Trabaja en 1557 en la entalladura de la portada del Hospital de Pamplona; estuvo allí empleado durante 178 días, a 3 reales diarios. Era además artillero del Ejército (**R. de Oyaga:** «El Maestro», p. 221). Dirige la obra el maestro Martín Azcárate.

VILLARREAL, Juanes: Es veedor de las obras del Obispado de Pamplona, se le deben trazas del Monasterio de Irache y el 24 de octubre y 1 de marzo de 1571 se le hacen pagos por obras que en él había realizado (**Pellejero,** p. 20)

VILLARREAL, Martín: Entallador, precediendo a Juan de Badajoz en San Marcos de León, desde 1539 (**Kubler,** p. 148)

VILLARREAL, Martín: Vecino de Segovia (ver su hermano, Juan de VILLARREAL)

VILLARREAL, Miguel: Trabaja este cantero en Coria, en su catedral. Posiblemente es padre de Martín Villarreal, el entallador que trabaja en San Marcos de León (**Chueca:** «Ars. Hispaniae», t. XI, p. 312)

VILLARREAL, Pedro Bernardo: (Ver Juan LIZARDI, en Xeméin)

VILLARREAL, Pedro: (Ver su hermano Juan, con quien hace la iglesia de la Merced, en Burgos).

VILLARRETA, Domingo: (Ver Francisco VILLARRETA)

VILLARRETA, Francisco: En 1629 se le pagan 400 ducados por una pared y en 1630 otros 300 por un púlpito, todo para la iglesia de Mota del Marqués. Desde 1607 trabajaba en la iglesia de Tiedra (iglesia del Salvador) con Domingo de Villarreta. Entre 1606 - 34 interviene en la otra iglesia del pueblo de Tiedra, la de San Miguel, con Juan Villarreta (**Cat. Mon. Vall.** IX, pp. 125, 198, 200)

VILLARRETA, Juan: (Ver Francisco VILLARRETA)

VILLAVA, Antonio: (Ver Juan de LEIZA)

VINARRIZA, Diego: Trabajó 81 días, de mayo a agosto de 1551, en las obras de la iglesia de Pampliega, con sueldo de 60 mrs. diarios (**Pampliega,** p. 660)

VIRRIZA, Simón: En 1607 traza una nueva sacristía para la capilla de Santiago, en la Catedral de Burgos. No se llevó a cabo la empresa (**Martínez Sanz,** p. 102). Posiblemente Virriza corresponda a Berrieza.

VITORIA, Domingo: Cobra en 1499 por haber obrado algo en Santo Tomás de Haro.

VITORIA, Martín: Saca en 1542, ó antes, la piedra necesaria para los pilares de la iglesia de San Pedro de Vergara (**Arrázola,** p. 609)

VIVANCO, Felipe: En 1761 toma las obras de la ermita del Angel, en Avellaneda (**A.A. Actas,** t. XV, f. 9 v.º)

VIZCAINO, Andrés: Un cantero vizcaino de nombre Andrés, se documenta como labrante en la catedral de Granada en el equipo de Siloe, año 1537 (**Siloe,** p. 93)

VIZCAINO, Domingo: A un vizcaino de ese nombre le quitan en 1548 la obra de la parroquial de Santiago, en San Clemente (Cuenca). Había cobrado más de lo que le correspondía (**Torrente,** p. 367)

VIZCAINO, Domingo: Labra piezas para la catedral de Granada, año 1528 (**Siloe,** p. 86). Sospechamos se trata del guipuzcoano Domingo de Albiztur (véase)

VIZCAINO, Llorente: En 1498 se le pagaba a cuenta de la torre de la iglesia de Cifuentes (parroquia de El Salvador) (**Layna:** «Cifuentes», p. 190)

VIZCAINO, Juan: Se le cita entre los arquitectos que en 1542 van al convento de La Vid, en labor de inspección (**Martí y Monsó,** p. 313)

VIZCAINO, Juan: (Ver Juan DACIN)

VIZCAINO, Juan: Trabaja con Siloe en la catedral de Granada, año 1529, como asentador (**Siloe,** p. 90)

VIZCAINO, Juan: A un vasco de este nombre conoce Camón en la obra de las Casas Consistoriales de Sevilla, con algunos maestros vizcainos más (**Camón:** «Summa Artis», t. XVII, p. 331)

VIZCAINO, Juan: Trabaja en la portada del Hospital de Pamplona, año 1557. Lleva un criado, del que no se dice nombre. Es cantero y cobra como tal a razón de 2 reales diarios, uno menos que el entallador Villarreal, que la hacía (**R. de Oyaga:** «El Maestro», pp. 221 y ss.)

VIZCAINO, Juanes: (Ver ALBIZ, Juan, en Cuenca)

VIZCAINO, Pedro: Labra piezas para la catedral de Granada, año 1529 (**Siloe,** p. 89). Se dice, años más tarde —si es él, pues como conocemos, «Vizcaino» no es un apellido, sino un sustitutivo del mismo—, cantero a destajo, 1537 (**Siloe,** p. 91). Y aún en 1541 se denomina moldurero (**Siloe,** p. 93)

VIZCAINO, Pedro: Trabaja en el Palacio de Carlos V, en Yuste, unos corredores en diversos años, a partir de 1558 (**Martín González:** «Yuste», p. 38)

Y

YANDIOLA, José: Cantero de Gordejuela. Con Francisco de Velasco, de Llanteno, y Sebastián de Echeguren, de Ayala, sus compañeros, pleitea en 1782 sobre la ermita de San Francisco, que habían hecho en Galdames (**P. N. Valmaseda** I, 1.254)

YARZA, Domingo: Tomó a fines del siglo XVI la obra de la iglesia de Aldeanueva de Ebro, sobre la que tuvo pleito.

YARZA, Domingo: En 1719-25 asesoraba sobre las obras en San Gil de Zaragoza (**Abbad:** «Catálogo», 94)

YARZA, José: Hijo de Juan Yarza (véase)

YARZA, Juan: Colabora con Domingo Yarza en San Gil. En 1727 entendía en la Magdalena, también de Zaragoza. Le acompaña su hijo José (**Abbad:** «Catálogo», 98)

YARZA, Julián: Es ya arquitecto neoclásico. Entre sus obras se señalan las de Santa Cruz de Zaragoza, 1768 (**Abbad:** «Catálogo», 132); la sacristía de San Gil,1779 (**Ib.,** 96). Suya es también la portada de La Seo zaragozana (**Ib.,** 50)

YAURBE, Domingo: Trabaja la torre de Amárita (Alava), en 1756 (**Cat. Vitoria** IV, p. 184)

YBARRA, Juan: En 1750 llevaba el encargo del Ayuntamiento de Orozco (**Iturriza,** II, 375)

YBARRA, Martín: Es cantero vasco en Burgos, donde se le documenta en la fábrica de la Casa de la Audiencia. Parte de su trabajo es a pie de obra, cobrando a 60 mrs. el día que labra piedra. Pero también se le ocupa en la cantera, a dos reales diarios. En un descargo que se le hace, se dice que gastó 40 mrs. de candelas cuando estuvo trabajando en Hontoria. Puede ser este Martín de Ybarra el muchacho que, cuatro años antes, fue puesto por Morobe e Yturrieta bajo la custodia del maestro Ochoa de Arteaga para que le enseñara el oficio (**Ibáñez,** pp. 442, 79, 90)

YBARRA, Pedro: (Ver San Juan de ZUMETA)

YBARRA, Pedro: Con Pedro de Elosu tasa el claustro de Barría, obra de Ramiro de Ocáriz, año 1566 (**Barría,** p. 576)

YDROAGA, Miguel: Este cantero era habitante en Tafalla cuando, en 1497, llegó a Huesca en misión de peritaje de la fábrica de la catedral (**Arco:** «Catedral», p. 35). Lo hemos tratado también en Idoyaga, su correcto apellido, presumiblemente.

YGARABIDEA, Corborán: (Ver Miguel de AMASA, en Asiaín, Navarra)

YGARZA, Juan: Se le documenta entre los vascos que en 1529 labraban piezas en la catedral de Granada (**Siloe,** p. 89)

YGNIA, Domingo: Maestro de cantería que trabaja en la iglesia de Guadahortuna, Granada, de 1542 a 1547 (**Gr.**) Lo consideramos confundible con Domingo de Guía (véase), que trabaja por aquellas fechas en esa región. Su apellido correcto, quizá, sea Eguía.

YLLETA, Bernabé: Vecino de Galdames. En 1665 pleiteó por liquidación de cuentas en la iglesia de San Esteban (**P. N. Valmaseda**)

YNARRITO, Bartolomé: Aboveda en 1688 el lado norte del claustro de Palacio, en Logroño. Va con el maestro Juan Soloa. (**Logroño** II, p. 311). Será Yñárritu o Iñárritu.

YNESTOSA (Los): Como Ynestosa e Ynestrosa aparecen en la documentación de Salamanca los canteros Lanestosa.

YÑARRITU, Bartolomé: (Ver YNARRITO, Bartolomé)

YÑURRIGARRO, Pedro: (Ver San Juan de ZUMETA)

YOLDI, Miguel: Hacia 1689 acaba con Jorge Ibero el claustro de Santo Domingo de Pamplona (**Salvador Conde**, p. 513). Este cantero entendió también en la capilla de San Fermín, en San Lorenzo de Pamplona (**Molins**, p. 19). Alza con Juan Goyenechea los muros de la misma en 1696.

YRALA, Lope: (Ver San Juan de ZUMETA)

YRAUSQUIN, Francisco: Yrausquin era cantero guipuzcoano afincado en Tafalla, donde enviudó y volvió a casarse, año 1692. Fue luego llamado a construir la catedral nueva de Panamá, donde murió en 1720 (**Arrese, p. 392**). (Ver Francisco ARAUSQUIN, quien es, sin duda, la misma persona)

YRISAZOLA, Francisco: Es Francisco de Odriozola (véase)

YRUQUERA, Domingo: Padre de Ochoa de Yruquera. Trabaja en el coro de Villodas, Alava, 1549, y más tarde, en 1570 - 79, en la sacristía del mismo templo (**Cat. Vitoria** IV, p. 615)

YRUQUERA, Ochoa: (Ver el anterior, su padre, con quien colabora en la sacristía de la iglesia de Villodas)

YSTURIZAGA, Miguel: (Ver Miguel ISTURIZAGA, en Salamanca)

YTURRIAGA, Juan: Aparece citado en el testamento de Juanes de Aguirre, en Segovia (**Villalpando**, p. 160)

YTURRIETA, Juan: Cantero vizcaino, quien en 6 de octubre de 1546 pone, en unión de su paisano Iñigo de Morobe, como aprendiz con el maestro Ochoa de Arteaga, a un tercer convecino, Martín de Ybarra (**Ibáñez**, 79)

YTURRITA, Domingo: Documentado en Foncea y Pancorbo. Puede ser su homónimo Iturrieta, rigurosamente contemporáneo (véase) (**Moya** II, 279)

YUMARRAGA, Miguel: Así conoce Llaguno a un aparejador que en 1616 trabaja en la fábrica del Sagrario, de Sevilla. Será el maestro Miguel de Zumárraga (véase) (**Llaguno** III, p. 175)

YUSERA, Lázaro: Dio la primera traza para la construcción de la nueva iglesia de Santa Ana de Durango, aceptándose por fin otra, la de Erdoiza, año 1723 (**Labayru**: «Bizcaya» VI, p. 125)

YZAGUIRRE, Atanasio: Sobre informes de Martín Carrera trabaja en 1759 en la iglesia de Ceráin. También lo hacía por esas fechas en la de Mutiloa (**Aita Lasa**, p. 269)

YZAGUIRRE, Pedro: Es cantero avecindado en Azagra. El 10 de marzo de 1580, en Calahorra, otorga finiquito de los 150 ducados que se le adeudaban por hacer las dos capillas hornacinas de la iglesia de Murillo de Río Leza (**Goicoechea**, pp. 415 - 16)

Z

ZABALA, Antonio: (Ver Antonio LARRABE, a quien toma como aprendiz en 1701 (**A. P. N. Bilbao**: «Bentades»)

ZABALA, Fernando: Vecino de Antequera. En 1572 toma en Córdoba una obra que llevaba Riaño: el molino de Martos, en el cauce del Guadalquivir (**R. de Arellano**, 1.903)

ZABALA, Iñigo: Participa en 1716 en una subasta de obras en la iglesia de Alberite (**Ruiz-Navarro**, 54)

ZABALA, Juan: Documentado en 1796 en el puente de San Francisco, Bilbao, con Domingo Ugarte y Juan Bautista Orueta (**Fullaondo**, 274)

ZABALA, Martín: Vecino de Huesca, realizaba en 1572 la iglesia de Siétamo, en la misma provincia (**Arco**: «Catálogo», p. 185)

ZABALA, Pedro: Vecino de Logroño. Se comprometía en 1577 ante Lope de Encinas y Juan Torreblanca a la construcción de unas casas en la ciudad (**Simón y Díaz**: «Documentos», p. 234)

ZABALBURU, Juan: Es uno de los canteros que trabajan en la iglesia de Pampliega del 1 de julio al 11 de agosto de 1549, con jornal de real y medio (**Pampliega**, p. 660)

ZABALO, Francisco: En 1730 llevaba unas obras civiles en Ceráin (**Aita Lasa**, p. 274)

ZABALO, Juan: (Ver Domingo de ELBERDIN)

ZABALLA, Pedro: (Ver Pedro SAVALIA, en Canarias)

ZAHUBE, Vicente: En 1571 se asoció con Armentia para la construcción de la torre de Guetaria, siguiéndola él solo desde 1585 por muerte del compañero. A su vez, feneció Zahube sin haberla concluido, año 1597 (**Llaguno** I, p. 182)

ZAGUERRI, Julián: Cobra en 1686 cierta cantidad, 2.000 reales, por el pedestal de piedra que hizo para colocar el retablo de El Espino, en Soria (**Saltillo**: «Artífices», p. 425)

ZAILORDA, José: En 1755 hace el proyecto del Ayuntamiento de Pamplona (**Navarra, Arte**, p. 103)

ZALBIDE, Domingo: En 1565 realizaba las Casas Consistoriales de San Clemente (Cuenca). En 1582 todavía vivía y había terminado ya la obra (**Torrente**, pp. 3-6). Desde 1577 interviene en la torre del reloj, hasta 1582 al menos (**Ib.**, p. 7)

ZALBIDE, Pedro: Hasta 1775 construye el Ayuntamiento de Haro (**Logroño,** p. 176)

ZALBIDEA, Domingo: En 1791 reforma la ermita de Santa Catalina de Mundaca (**Fullaondo,** 109)

ZALDIBAR, Pedro: Recibe en 1495 cantidades en concepto de su obra de conducción de aguas desde Argales a San Benito (**Martí y Monsó,** p. 560). Otro Pedro Zaldiba(r) se distingue en El Escorial en el oficio de fontanero o aguañón, conduciendo aguas por cañerías de piedra (**Portabales,** p. 122). Puede ser de la misma familia.

ZALDIVAR, Maestro: De 1501 a 1503 trabaja en el edificio mandado levantar por el Ayuntamiento de Alcaraz, en el Campo de Barrax (**Pretel,** 11)

ZALDO, Juan: Trabaja en la catedral Vieja de Vitoria entre 1552 - 62 (**Cat. Vitoria** III, p. 56)

ZALDUA, Domingo: Trabaja en 1585 en Murillo de Río Leza, en la fábrica de su iglesia parroquial (**Murillo,** pp. 9 y ss.)

ZALDUA, Domingo: En 1619 presenta planos para la «portalada» de la iglesia de San Vicente, de San Sebastián (**Arrázola:** «San Vicente», p. 12).

ZALDUA, Juan: En 1689 presenta planos para el Ayuntamiento de Placencia de las Armas. Se llevó el remate J. de Aranzaeta (**Llaguno** IV, p. 84)

ZALDUA, Martín: Es famoso maestro barroco, de actividad variada. Informa en 1707 sobre la iglesia de Amézqueta (**Elejalde,** 50). Trabajaba en Loyola en 1696, cuando le piden planos para San Fermín de Pamplona (**Molíns,** 19). Perita obras en Ceráin (**Aita Lasa,** 267). Un Martín Zaldúa hacía el escudo de Hernani entrado el siglo XVIII. Pudiera ser el mismo. También se le llama a Bérriz, a un peritaje (**A. P. Bérriz**)

ZALDUA, Martín: Hace el escudo de Hernani (**Arocena,** 70). (Ver anterior)

ZALDUA, Pedro: Antes de 1588 obraba en la iglesia de Lapuebla de Labarca (**Cat. Vitoria** I, 100)

ZALDUA, Pedro: Tasa en 1607 unas obras que se hacían en el Convento de monjas de Rentería. El púlpito de Santa María de San Sebastián está hecho sobre traza suya. Obra suya es también el Palacio de Mancisidor, en Zarauz (**Llaguno** III, pp. 94, 134). Hace también la obra de la torre de Oyarzun y participó en el proyecto de los coros de Santa María de San Sebastián, junto con Francisco Landa (**Arrázola,** p. 609). Estos coros pueden ser lo que Llaguno denomina púlpito. Otra obra a la que está asociado este notable maestro es el antiguo Seminario de Vergara, con los canteros Martín de Marín y Juan de Ausuola (**Yrízar:** «El Seminario», p. 306)

ZALDUENDO, Juan: Cantero alavés documentado en Vitoria en 1561 (**Cat. Vitoria** III, p. 56)

ZAMUDIO, Sancho: En 1556, Juan de Saravia, beneficiado en Santo Domingo de la Calzada, en Tirgo y en Redecilla del Camino, manda en su testamento que se pague a María Manesa, viuda de Sancho de Zamudio, una cierta cantidad que debía por unas obras que su marido le había hecho (**Moya** II, 123)

ZANDAGORTA, Pedro: En 1535 es vecino de Nájera y acude como testigo de la contrata de Juan Martínez de Mutio y Juan de Acha para la construcción del coro alto de Santa María la Real. En 1546 es vecino de Bezares y acude de nuevo como testigo a la tasación que de la iglesia de este lugar se hace al maestro Martínez de Mutio (**Moya** II, 328, 333)

ZARANDONA, Francisco: (Ver Fco. SARANDONA, en Málaga)

ZARATE, Cristóbal: En 1579 es vecino de Alesanco y participa en la subasta de las obras de Santa María de Nájera (**Moya** II, 257)

ZARATE, Diego: A él se deben, año 1701, los primeros cuerpos de la torre de Antoñana (**Cat. Vitoria** II, p. 258)

ZARAUZ, Benito: Hasta 1691 fue aprendiz del maestro Melchor de Bueras (**Tovar,** p. 366)

ZARRA, Iñigo: Un Iñigo de Zarra trazaba en 1510 la iglesia de Cintruénigo (**Navarra, Arte,** p. 71). Parece de más edad que Iñigo de Zárraga, de parecido apellido y famoso maestro.

ZARRA, Martín: Martín de Zarra es uno de los muchos canteros vascos activos en Burgos a mediados del siglo XVI. Participa con otros paisanos en la obra de la Casa de Audiencia de Burgos, año 1550, cobrando 60 mrs. diarios. Dirige la obra el vizcaino Ochoa de Arteaga (**Ibáñez,** p. 453)

ZARRABEITIA, Francisco: Saca piedra y la labra, para la fábrica de la iglesia de Vilalobar de Rioja (**Merino,** p. 78)

ZARRAGA, Hortuño: Pertenece este vizcaino a una de las familias más significadas de la cantería del siglo XVI, en un amplio marco de Vascongadas, La Rioja y la Montaña. Con otros dos miembros de su familia, su tío Iñigo y con Juan, y a veces individualizadamente, aparece documentado en muchas de las buenas obras que en estas regiones se alzaron durante el citado siglo. Estuvo avecindado allí donde la familia tuvo obras importantes: Abalos, Laguardia, Labastida, Bilbao. En 1579 contrataba con la viuda de su tío los tejados de la iglesia de Samaniego (**Cat. Vitoria** I, p. 144). Por esta fecha acababa otra obra sobre la que su tío tenía compromiso: la iglesia de Estarrona, Alava. También acabó, año 1584, una importante obra: la ampliación de Santa María de Laguardia (**Enciso:** «Laguardia», pp. 152-53). En la aldea alavesa de Guereña se documenta su actividad en 1589, en la sacristía de su iglesia parroquial. Parece que trabajó también en el desaparecido convento de franciscanos de Vitoria (**Cat. Vitoria** III, p. 55). Aunque no sabemos que dominara otro oficio que el de cantero, mientras su tío dominó también otros, como el de tracista de retablos y entallador en piedra, tiene su profesión una vertiente de tipo ingenieril interesante. Así conocemos a

Hortuño de Zárraga en Bilbao ocupado, después del año 1593, en la reparación del arco mayor del puente de San Antón, que una riada había destrozado en dicho año. Va con un cantero llamado Fortún de Carranza. El licenciado Dondiz reclama de parte de su padre, Tomás de Dondiz, 400 ducados «que los debe (Zárraga) por razón de duzientos quintales de fierro berganzón» (**Sesmero,** p. 182). En 1608 Hortuño de Zárraga es vecino de Murueta; así se dice en el pleito que eleva a la Chancillería de Valladolid por un cierto alcance que se había hecho de lo que se le debía en el pueblo de Castro Urdiales, cuyos muelles había hecho el cantero vizcaino (**Chanc. Vall.,** leg. 1.242. 1. Sala Vizcaya). A Ortuño de Zárraga se le documenta en el bautizo de la niña María Zárraga, de la que fue padrino, por ser su abuelo paterno, 25 de enero de 1581, y en la parroquia de Santa Eulalia de Arnedo (**Barrio**, p. 311)

ZARRAGA, Iñigo: Uno de los maestros más notables del mundo canteril vizcaino. Es activo en Alava y en la Rioja, destacando siempre la perfección de las obras que se le documentan. A su polifacética labor de arquitecto y escultor ayudan su hermano Juan, cantero más humilde, y el hijo de éste, Hortuño, heredero de alguna de las virtudes de su tío. Se avecindó allí donde trabajó y lo encontramos relacionado con los mejores maestros que ejercieron el arte en una amplia zona del Alto Ebro. En 1565, siendo vecino de Abalos, tasa la obra que Juan Martínez de Mutio y herederos hicieron en la iglesia de Briones. En 1566 contrató una ventana en Santo Domingo de la Calzada para el Licenciado Vallejo, pero la cedió a Francisco Pillar, entallador, hijo del ensamblador Natuera Borgoñón. Asiste a la fianza el propio Zárraga y el maestro Guillermo de Faleza, escultor. En 1574 sale fiador con Juan Pérez de Solarte, Juan Baquelúa y Diego de Bobadilla, de Pérez de Ubieta y de Rodi, en razón de la obra del convento de San Millán de la Cogolla de Yuso. Con este motivo los informadores de su solvencia dicen que tiene muchas tierras en Abalos y que le deben dinero de diez o doce obras que hizo o está haciendo en Alesanco, Vitoria, Samaniego, Laguardia, Alegría y otros lugares de Alava. Efectivamente, interviene de 1562 a su muerte, en 1579, en la portada, torre y coro de Estarrona, con su sobrino Hortuño; entre 1563 y 1570 realiza doce imágenes para el retablo mayor de Santa María de Vitoria; entre 1570 y 1579 trabaja en Santa María de Laguardia; en 1577 trabajaba en la iglesia de Guereña; hace trazas hacia 1574 para el retablo mayor de San Miguel de Vitoria; reconoce obras en las iglesias de San Miguel de Vitoria, en 1560, Lermanda, en 1563 y Otazu, en 1572 (**Moya** I, 108)

ZARRAGA, Juan: Vecino de Laguardia, hermano de Iñigo, con quien trabajó en Santa María de Laguardia (**Enciso:** «Laguardia», p. 153)

ZARRAGA, Sebastián: En 1646 llevaba una reforma en Tavira con Juan Ortiz de Olaeta (**Fullaondo,** 78).

ZAVALETA, Pedro: Con Miguel de Arregui se halla como testigo en unos pagos a ciertos canteros por obras que éstos habían hecho en San Fermín de Pamplona (**Molins,** p. 72)

ZELAYA, Juan: En 1581 da su opinión sobre las trazas de Santa María la Real de las Huelgas, de Valladolid (**Portabales**). Conocemos por esos años a un Juan Celaya muy activo en Palencia y Valladolid. Serán la misma persona, quizá (véase)

ZENDAGOITIA, Miguel: Trabaja en la Colegiata de Cenarruza con Juan Beznon (**Sesmero,** p. 183)

ZERAVIZCA, Juan: Documentado en 1700-1701 en San Quirico de Covaleda (**Soria,** 402)

ZENDAGORTA, Pedro: Es Pedro Cendagoitia (véase)

ZIALZETA, Francisco: (Ver Juan Bautista GORROCHATEGUI)

ZIGARAN, Santiago: Trabaja en 1670 en la torre de Arrate. Será familia de Sebastián Cigaran, que trabaja en Azitáin (**Eibar,** p. 159)

ZIZARRA, Francisco: Cantero vizcaino en la Casa de la Audiencia de Burgos, donde labra piezas durante 15 días a sesenta mrs. diarios (**Ibáñez,** p. 452)

ZIZARRA, Martín: Documentado en 1628 en Goicolegea (**Iturriza,** nota 129)

ZORNOZA, José: Trabaja en 1784 en la escalera del coro de San Vicente, de San Sebastián (**Arrázola,** p. 13)

ZORNOZA, Juan: Siendo vecino de Miranda de Ebro, en 1541, se procesa a su esposa.

ZORNOZA, Sebastián: Vecino de Colmenar de Oreja en 1597, cuando hace postura para la portada y la torre de dicha iglesia parroquial (**Cervera Vera:** «Colmenar de Oreja», p. 152)

ZORRILLA, José: Es cantero en Valmaseda en 1782 (**Gómez Prieto**)

ZORRAZAIN, Andrés: En 1749 tasaba varias casas que un vecino de Elorrio tenía en Arrigorriaga y Arrancudiaga. Se dice habitante en Orozco.

ZUAZNABAR, Maestro: Cuando, en 1714, llevaban los Ibero la fábrica de la torre de Elgóibar, receta allí algunos motivos decorativos. Zuaznábar era a la sazón vecino de Ermua (**Yrízar:** «Los Longa»). Un José Zuaznábar, que muy bien puede ser él mismo, informa en 1743 sobre la obra de otra torre: la de Palacio, en Logroño (**Merino,** p. 79); también informa de la torre de Arrate, 1740 (**Eibar**, p. 160)

ZUAZQUETA, Baltasar: Cantero en Cinco Villas en 1567. Aparece en una procuraduría (**Cinco Villas**, p. 384)

ZUBIA, Antonio: (Ver Antonio MARTINEZ DE ZUBIA)

ZUBIA, Juan: Trabaja este vizcaino en la espadaña de la iglesia de Albaina, 1760, y en la traza de la torre de la iglesia de Payueta, Alava (**Cat. Vitoria** II, pp. 42 y 159-161)

ZUBIA, Martín: En 1630 lleva la obra de San Antonio, Bérriz (**Iturriza** I, 354)

ZUBIA, Ventura: (Ver Antonio LANDA, en Luco)

ZUBIAGA, Antonio: En 1760 Antonio de Zubiaga y Ercoreca tenía pleito de Corregimiento por unas obras que había hecho en la taberna de «Alegría» para la anteiglesia de Arrieta (Vizcaya) (**Corregimiento Bilbao.** Escribano, Antonio Esnarrízaga, leg. 897, 3)

ZUBIAURRE, Miguel: Entre 1670 y 1675 acaba la sacristía de Villabuena (**Cat. Vitoria** I, p. 152)

ZUBIAURRI, Domingo: (Ver Juanes de VIDAURRETA)

ZUBIETA, Pedro: Trabaja en 1604 en el cementerio de Zamudio, con Achútegui y, años después, en 1615, vuelve a la misma obra de Zamudio, al campanario, con el mismo compañero (**Sesmero,** p. 183)

ZUBILLAGA, Domingo: De San Sebastián. Aparece en 1550 en una relación de procesados por el Tribunal Inquisitorial de distrito de Logroño (**A.H.N.** Inq. L. 831)

ZUBILLAGA, Juan: En 1563, en su testamento, dice haber cobrado cantidades de la iglesia de Bedayo (**Elejalde,** p. 113)

ZUBIRE, Juan: En 1574 está este vizcaino en Santo Domingo de la Calzada y es testigo de la obligación de una deuda del beneficiado de Beasáin a Juan Pérez de Ubieta. En 1592 está en San Millán de la Cogolla. Juan Pérez de Ubieta le cita en su testamento y manda se le pague una deuda que con él tiene (**Moya** II, 240, 396)

ZUBIZARRETA, Pedro: (Ver Juan de LEIZA)

ZULAISCA, Juan: Zulaisca (sic) es sacador de piedra y como tal aparece en 1547 en Haro, donde se le finiquita en tal fecha la piedra que entregó a la fábrica de Santo Tomás (**Moya** II, 84)

ZULOAGA, Pedro: Hace en 1756 la torre del Colegio de Jesuitas de Villarejo de Fuentes (**Bustamante,** p. 250)

ZUMALACARREGUI, Juan: Hace en 1638 el solado de la ermita del Villar, de Corella, por 17 ducados (**Arrese,** p. 273)

ZUMARRAGA, Juan: En 1590 contrata la Concepción de Lima por 8.000 pesos. Le acompañan los maestros Montoya y Morales (**Bernales,** p. 86)

ZUMARRAGA, Maestro: En Mayo de 1564 se le busca para que haga un dictamen sobre El Escorial con otros maestros bien escogidos. Se dice que no pudieron encontrarle, pues viviendo en Talavera, donde se le debe, y estaba entonces ocupado en ello, el edificio de Santa Catalina, se había ido a Cazorla (**Portabales,** Doc. IX y XII). Debió ser un notable maestro.

ZUMARRAGA, Maestro: (Ver Juan de LARREA, con quien trabaja en las fortificaciones de Pamplona)

ZUMARRAGA, Miguel: Muy notable maestro cantero que ocupó durante muchos años la maestría de la catedral de Sevilla. Era de Salinas de Léniz (**Bergareche,** p. 102). En 1578, cuando se le nombra en una fianza de un Juan Bautista, cantero, se sabe que era ya aparejador de la Catedral. En 1617 se le documenta en una de sus principales obras: la capilla de la iglesia del Sagrario, en Sevilla. Previamente había él aprobado las trazas del edificio. Desde 1618 hasta su muerte llevó la obra (**Gestoso,** p. 156). También supervisó las trazas de Santa Clara de Sevilla (**Kubler,** p. 39). De Zumárraga es la traza de la iglesia parroquial de Cumbres-Mayores (Huelva) (**Chueca:** «Protobarroco», p. 143). Falleció este maestro el 3 de julio de 1651 (**Schubert,** p. 157), lo que le hace inconfundible con el Maestro Zumárraga, al que se busca para peritar en El Escorial. Tampoco será éste el Maestro Zumárraga que opina sobre los planos del Colegio Jesuita de Córdoba, 1632 (**Bustamante,** p. 119)

ZUMARRESTA, Cristóbal: En 1625 se le documenta en la portada de la iglesia de Rentería (**Schubert,** p. 143; y **Llaguno** III, p. 159)

ZUMETA, Joseph: Residente en Ocón, Logroño, en 1694, cuando se compromete con Domingo Iturbe a obrar en la iglesia de Sansol, Navarra (v. ITURBE). Puede ser este Zumeta el que en 1735 trabaja en la ampliación de la iglesia de Cegama (**Iparraguirre,** p. 41), según planos de Lucas Longa. Es natural de Cegama.

ZUMETA, San Juan: Desde 1498 se le documenta dirigiendo a una numerosa cuadrilla de canteros en la fábrica de la iglesia de Anzuola (**Murugarren,** pp. 28 y 29)

ZUMETA, San Juan: Es este un cantero vizcaino de comienzos del barroco, muy notable a juzgar por la obra que dejó en Arnedo, Logroño, la portada de la iglesia de Santos Cosme y Damián (**Logroño** I, p. 130). Documentado también en Murillo de Río Leza (**Murillo,** p. 9)

ZUMETA, Nicolás: Este cantero es muy activo a fines del siglo XVII en Guipúzcoa. En 1674 acaba el Convento de San Francisco de Tolosa (**Llaguno** III, p. 93). Debe referirse exclusivamente a la fachada (**Larrínaga,** p. 423). En 1678 obra algo en la parroquial de Idiazábal (**Iparraguirre,** p. 100), en el seno de una cuadrilla de canteros que bajo el mando de Miguel de Abaria levanta las cubiertas del edificio.

ZUMETA, Pedro: (Ver José LIZARDI, en Villarreal de Urrechua, en cuya iglesia trabajan)

ZUMISTA, Maestro: Zumista trabaja con Landerri en la obra del puente sobre el Gállego, en Zaragoza, año 1578 (**San Vicente** II, p. 254). Ignoramos la relación que puede haber con los canteros siguientes.

ZUMISTA, Diego: A este cantero se le documenta la terminación de la capilla de Miguel Martínez, en la parroquial de Garray, Soria, año 1562 (**Saltillo:** «Artífices», p. 463)

ZUMISTA, Francisco: Trabaja en Santa Ana de Cervera en 1572 (**Logroño** II, p. 19) y en Matalebras (**Soria,** 254)

ZUNZUNEGUI, Juan: (Ver Juan MARTINEZ DE ZUNZUNEGUI, quien reparaba la iglesia de Idiazábal en 1672). Sin el patronímico lo conocemos en activo en Tolosa con Miguel Abarca, tasando el Convento franciscano, 1674. Con varios canteros más, Urteaga, Muñoa, Gorostidi y «varios maestros de Tolosa», labora en el claustro de dicho convento, año 1697. Se dice vecino y natural de Tolosa, cuando reconoce la iglesia de San Francisco de Vitoria, en el convento desaparecido de dicho nombre, año 1691 (**Cat. Vitoria** III, p. 309). Sus primeras obras conocidas son el campanario y torre de Albiztur, año 1657, sobre planta de Miguel Abaria, y la parroquia de Amasa, año 1674, que cede a los hermanos Juan y Francisco Lizarraga (**Odriozola,** pp. 28 y 29)

ZUNZUNEGUI, Pedro: Intervino en la labra de la fachada del Palacio de Carlos V, en Granada, hacia 1542 - 57 (**Gallego Burín,** p. 191)

ZUNZUNEGUI, Pedro: En 1559 examinó la labor de Pedro Echaburu en la iglesia de Santa María de Tolosa. No conocemos si ambos Zungunegui, contemporáneos, son una misma persona (**Arrázola,** p. 609).

ZUÑIGA, Juan: En 1591 sacaba piedra para Güeñes (**A. P. Güeñes**)

ZURBANO, Pedro: (Ver Pedro MARTINEZ DE ZURBANO, criado de Mutio)

ZURI, Juan: Maestro de cantería activo en La Mancha, durante la segunda mitad del siglo XVI. En 1587 se le documenta la torre del Ayuntamiento de San Clemente, Cuenca, que es terminada en 1592 (**Torrente**, p. 7). Al año siguiente se encarga del edificio de la cárcel. En 1598 realiza su portada (**Ib.,** p. 334). Otro vizcaino, Domingo Zalbide, estuvo también ocupado en la obra del Ayuntamiento (véase), y otros vascos, un «Vizcaino» y el maestro Blas de Legarra estuvieron vinculados a la iglesia de Santiago, de este mismo pueblo. No es imposible que Juan Zuri sea el maestro Juan de Zuridevieta (Juan Zuria de Ubieta), que en 1554 - 55 colabora en una cuadrilla de vizcainos: Gazaga, Sagarraga, Urtiaga, en la obra de San Juan de Albacete (**Mateos y Sotos,** p. 77)

ZURIDEVIETA, Juan: (Ver anterior)

ZURIA DE HUBIETA, Juan: Con esta grafía aparece un cantero vizcaino, de Arteaga, en un pleito del maestro burgalés Juan de Vallejo, con los Hurtado de Mendoza (**Basas,** p. 449). El pleito es del año 1547 y en él son citados varios vascos, Ochoa de Arteaga, Beitia, etc. Los vizcainos Juan Zuría, Juan de Zuridevieta y Juan Zuría de Hubieta, serán una misma persona, que después de una estancia en Burgos, pasaría a la Mancha.

ZURIZAGA, Miguel: Así se conoce también al cantero Isturizaga, tercer tasador de Santa María la Mayor, de Ledesma (**Ledesma,** p. 19)

FUENTES DOCUMENTALES

A) De Archivos (siglas)

A.C.—Archivo Catedral

A.A.—Archivo Avellaneda

A.H.E.V.—Archivo Histórico Eclesiástico Vizcaya

A.H.L.—Archivo Histórico de Loyola

A.H.N.—Archivo Histórico Nacional

A.H.D.V.—Archivo Histórico Diputación Vizcaya

A.M.—Archivo Municipal

A.P.—Archivo Parroquial

A.P.N.—Archivo Protocolos Notariales

A. Simancas.—Archivo General de Simancas

Correcg. Bilbao.—A.H.D.V. (Sección Corregimiento)

Chanc. Vall.—Archivo de la Real Chancillería de Valladolid (Sala de Vizcaya)

P.N.O.—Archivo de Protocolos de Oñate

P.N. Valmaseda.—Indice: A.H.D.V.; Fondos A.P.N.

B) Publicaciones (siglas)

A.—Altamira. Santander

A.E.A.—Archivo Español de Arte. Madrid

A.E.A.Arq.—Archivo Español de Arte y Arqueología. Madrid

A.S.H.A.—Anales del Seminario de Historia y Arqueología. Albacete

B.C.M.—Boletín de la Comisión Provincial de Monumentos.

B.E.H.—Boletín de Estudios Históricos. San Sebastián

B.I.F.G.—Boletín de la Institución «Fernán González». Burgos

B.I.S.S.—Boletín de la Institución «Sancho el Sabio». Vitoria

B.J.P.M.—Boletín de la Junta del Patronato del Museo de Bellas Artes. Murcia

B.R.S.V.A.P.—Boletín de la Real Sociedad Vascongada de Amigos del País. San Sebastián

B.S.A.A.—Boletín del Seminario de Estudios de Arte y Arqueología. Valladolid

B.S.E. Exc.—Boletín de la Sociedad Española de Excursiones. Madrid

B.S.C. Exc.— Boletín de la Sociedad Castellana de Excursiones. Valladolid

L.A.S.—Laboratorio de Arte Sevilla. Sevilla

L.D.—Letras de Deusto. Bilbao

M.R.A.—Memorias de la Real Academia Española. Madrid

P.V.—Príncipe de Viana. Pamplona

R.B.A.M.A.M.—Revista de la Biblioteca, Archivo y Museo del Ayuntamiento de Madrid. Madrid

R.U.C.—Revista de la Universidad Complutense. Madrid

S.P.E.—Semanario Pintoresco Español

C) Bibliográficas

— *Abbad,* «Catálogo»: ABBAD, F.: «Catálogo monumental de España. Zaragoza». Madrid 1957

— *Abizanda:* ABIZANDA, M.: «Documentos para la historia artística y literaria de Aragón, procedentes del Archivo de Protocolos de Zaragoza; siglo XVI, tomos I, II, III. Zaragoza 1915, 1917, 1932

— *Aita Lasa:* LASA, fray J. I.: «Tejiendo historia». San Sebastián 1977

— *Albacete:* GARCIA - SAUCO, L.: «La Catedral de San Juan Bautista de Albacete». Albacete 1979

— *Alcahalí:* ALCAHALI, Barón de: «Diccionario biográfico de artistas valencianos». Valencia 1897

— *Alcolea:* ALCOLEA, S.: «Un aspecto de la arquitectura del XVIII en Vascongadas: las torres campanario» (Homenaje a D. E. Uranga), 1971

— *Aldeanueva:* VICUÑA, F. J.: «La iglesia parroquial de Aldeanueva de Ebro y su retablo mayor». BERCEO, 97, 1979)

— *Alsasua:* JIMENO, J. M.: «Alsasua» (Col. *Navarra,* núm. 196, 1974)

— *Alustiza:* ALUSTIZA, I.: «Olaberría». San Sebastián 1975

— *Amador de los Ríos:* «Rincones de España»: AMADOR DE LOS RIOS, J.: «Yeste» *(La Ilustración Española y Americana,* 22 de sep. de 1977)

— *Andrés Ordax:* ANDRES ORDAX, S.: «El escultor Lope de Larrea». Vitoria 1976

— *Apellániz:* LOPEZ DE GUEREÑU, G.: «Templos alaveses: iglesia parroquial de Apellániz» B.I.S.S. VI, 1962

— *Aras:* LABEAGA, J. C.: «Aras»; col. Navarra, número 373, 1981)

— *Arazuri:* ARAZURI, J. J.: «Viejas rúas pamplonesas» (P. V. núms. 146-47, 1977)

— *Arco:* «Barbastro»: ARCO, R. del: «El arquitecto de la Catedral de Barbastro» (*Arquitectura,* 1943)

— *Arco:* «Catedral»: ARCO, R. del: «La Catedral de Huesca». Huesca 1924

— *Arco:* «Catálogo»: ARCO, R. del: «Catálogo monumental de España: Huesca». Madrid 1942

— *Arocena:* AROCENA, F.: «Indice de documentos del Archivo Municipal de la villa de Hernani». San Sebastián 1970

— *Arte Burgalés:* VARIOS: «Arte burgalés». Burgos 1976

— *Arrázola:* ARRAZOLA, M. A.: «El Renacimiento en Guipúzcoa». San Sebastián 1969

— *Arrázola:* «Arte barroco»: ARRAZOLA, M. A.: «El arte barroco en el País Vasco». San Sebastián 1978 (Conferencia en EUTG; publicada por *Erein,* 1978)

— *Arrázola:* «Fuenterrabía»: ARRAZOLA, M. A.: «Fuenterrabía». San Sebastián 1974

— *Arrázola:* «San Vicente»: ARRAZOLA, M. A.: «Parroquia de San Vicente de San Sebastián». San Sebastián 1975

— *Arrese:* ARRESE, J. L.: «El arte religioso en un pueblo de España». Madrid 1963

— *Arribas:* ARRIBAS, F.: «Simón de Colonia en Valladolid». B.S.A.A. 1933.

— *Asenjo:* ASENJO SEDANO, C.: «Guadix: Guía histórica y artística». Granada 1974

— *Asiaín:* JIMENO JURIO, J. M.: «Asiaín; iglesia parroquial y retablos» (P. V. núms. 116 - 17, 1969)

— *Asteasu:* USABIAGA, H.: «Asteasu». San Sebastián 1974

— *Astiazarán:* ASTIAZARAN, M. I.: «Iglesia parroquial de Pasajes de San Pedro» (B.E.H. de San Sebastián, núm. 10, 1976)

— *Atencia:* ATENCIA, E.: «El hospital y la iglesia de San Juan de Dios de Antequera» (JAB, Junio de 1975)

— *Ayala López:* AYALA LOPEZ: «La capilla de Santa Tecla de la Santa Iglesia Catedral» (B.C.M. de Burgos, 1936)

— *Azcárate:* «El convento»: AZCARATE, J. M.: «El convento de Uclés y Francisco de Luna, maestro de cantería» (A.E.A., 1956)

— *Azcárate:* «Priorato»: AZCARATE, J. M.: «Datos sobre las construcciones en el Priorato de Uclés durante la primera mitad del siglo XVI» (B.S.A.A. Valladolid, 1959)

— *Aznarez:* AZNAREZ, J. F.: «Estudios de historia jacetana». Huesca 1970

— *Badajoz:* CALLEJO, C.: «Badajoz y su provincia». Barcelona 1964

— *Baquero:* BAQUERO, A.: «Catálogo de los profesores de las Bellas Artes murcianas». Murcia 1913

— *Barcelona:* AINAUD, J.; GUDIOL, F.; VERRIE, F. P.: «Catálogo monumental; ciudad de Barcelona». Madrid 1947

— *Barría:* ENCISO, E.: «Catálogo del archivo del Monasterio de Santa María de Barría» (B.I.S.S., XXI, 1977

— *Barrio:* BARRIO LOZA, J. A.: «La escultura romanista en la Rioja». Madrid 1981

Barrio. Múgica: BARRIO LOZA, J. A.: «La parroquial de Múgica. Noticia sobre su ampliación y confección de sus retablos en el siglo XVIII» (L. D. núm. 21, 1981)

— *Basas:* BASAS, M.: «Datos y juicios contemporáneos sobre el maestro de cantería Juan de Vallejo, y otros artistas de Burgos, en el siglo XVI» (B.I.F.G. núm. 168, 1967)

— *Basas:* «Juan de la Presa»: BASAS, M.: «Juan de la Presa» (B.I.F.G. núm. 34)

— *Bayón:* BAYON, D.: «L'architecture en Castille au XVI siècle. Commande et réalisations». París 1967

— *Benavides:* BENAVIDES, J.: «Nota sobre la Catedral de Plasencia» (B.S.E. Exc. núm. XIII, 1903)

— *Bergareche:* BERGARECHE, D.: «Apuntes históricos de Salinas de Léniz y la Virgen de Dorleta» Vitoria 1952

— *Bermúdez:* BERMUDEZ PLATA, C.: «Catálogo de pasajeros a Indias durante los siglos XVI, XVII y XVIII». Sevilla 1940

— *Bernales:* BERNALES, J.: «Lima, la ciudad y sus monumentos». Sevilla 1972

— *Biurrun:* BIURRUN, T.: «La escultura religiosa y Bellas Artes en Navarra durante la época del Renacimiento». Pamplona 1935

— *Biurrun:* «Viana»: BIURRUN, T.: «La portada de Santa María de Viana» (P. V. núm. 4, 1941)

— *Bonet Correa:* BONET A.: Arquitectura barroca en Galicia durante el siglo XVII». Madrid 1966

— *Borrás:* BORRAS, G.: «El escultor Juan Miguel Orliens». Zaragoza 1980

— *Bujanda:* «Seminario»: BUJANDA, F.: «Historia del viejo Seminario de Logroño». Logroño 1948

— *Bustamante:* RODRIGUEZ G. DE CEBALLOS, A.: «Bartolomé de Bustamante y los orígenes de la arquitectura jesuítica en España». Roma 1967

— *Bustamante García:* BUSTAMANTE GARCIA, A.: «El Colegio de doña María de Aragón en Madrid». (B.S.A.A. Valladolid, XXXVIII, 1972)

— *Cabezudo:* CABEZUDO, J.: «Historia del Real Convento de San Sebastián de Tafalla» (P. V. número 42, 1951)

— *Cabezudo:* «Tafalla»: CABEZUDO, J.: «Tafalla» (Col *Navarra,* núm. 115, 1968)

— *Cádiz:* ROMERO DE TORRES, E.: «Catálogo Monumental de España; provincia de Cádiz». Madrid 1934

— *Calatayud:* RUBIO, A.: «Estudio Documental de las artes en la comunidad de Calatayud durante el siglo XVII». Zaragoza 1980

— *Camón:* CAMON AZNAR, J.: «Arquitectura plateresca en España». Madrid 1945

— *Camón:* «Summa Artis XVII»: CAMON AZNAR, J.: «La arquitectura y la orfebrería españolas del siglo XVI». Madrid 1959

— *Casaseca:* CASASECA, A.: «Los Lanestosa. Tres generaciones de canteros en Salamanca». Salamanca 1975

— *Casaseca:* «Trazas»: CASASECA, A.: «Trazas para la catedral de Segovia» (A.E.A., núm. 201, 1978)

— *Cat. Mon. Vall.:* «Catálogo Monumental de la provincia de Valladolid».

Tomo I.—GARCIA CHICO, E.: «Medina de Ríoseco» (2.ª ed., 1960)

Tomo II.—GARCIA CHICO, E.: «Partido judicial de Medina de Ríoseco». Valladolid 1959

Tomo III.—GARCIA CHICO, E.: «Medina del Campo». Valladolid 1961

Tomo IV.—GARCIA CHICO, E.: «Partido judicial de Medina del Campo». Valladolid 1964

Tomo V.—GARCIA CHICO, E. y BUSTAMANTE, A.: «Partido judicial de Nava del Rey». Valladolid 1972

Tomo VI.—MARTIN GONZALEZ, J. J.: «Antiguo partido judicial de Valladolid». Valladolid 1973

Tomo VII.—URREA, J.: «Antiguo partido judicial de Valoria la Buena». Valladolid 1974

Tomo VIII.—VALDIVIESO, E.: «Antiguo partido judicial de Peñafiel». Valladolid 1975

Tomo IX.—PARRADO DEL OLMO, J. M.: «Antiguo partido judicial de Mota del Marqués». Valladolid 1976

Tomo XIII.—MARTIN GONZALEZ, J. J.: «Monumentos civiles de la ciudad de Valladolid». Valladolid 1976

— *Cat. Navarra:* GARCIA GAINZA, M. A. y OTROS: «Catálogo Monumental de Navarra». Tomo I: *Merindad de Tudela.* Pamplona 1980

— *Cat. Vitoria:* VARIOS: «Catálogo Monumental de la Diócesis de Vitoria». Tomos I, II, III y IV. Vitoria 1967 - 1975

— *Catedral de Cádiz:* ANTON, A.: «La Catedral Vieja de Santa Cruz de Cádiz» (A.E.A., 189, 1975)

— *Cenarruza:* MUGARTEGUI, J. J.: «La Colegiata de Santa María de Cenarruza». Bilbao 1930

— *Cerezal:* CEREZAL, M.: «Iglesia de Santa María de Portugalete» (Homenaje a C. de Echegaray, Sociedad de Estudios Vascos. San Sebastián 1928)

— *Cervera Vera:* «Colmenar de Oreja»: CERVERA VERA, L.: «La iglesia parroquial de Santa María la Mayor de Colmenar de Oreja» (B.S.E. Excm., LIII, 1949)

— *Cervera Vera:* «Gaspar de Vega: CERVERA VERA, L.: «Testamento de Gaspar de Vega ».(B.S.A.A. Valladolid, XXXVII, 1971)

— *Cervera Vera:* «Reparos»: CERVERA VERA, L.: «Reparos en el puente medieval de Lerma a principios del siglo XVI» (B.I.F.G. 1969)

— *Cervera Vera:* «Valdemoro»: CERVERA VERA, L.: «El Señorío de Valdemoro y el Convento de Franciscanos fundado por el Duque de Lerma» (B.S.E. Exc., 1954)

— *Cinco Villas:* SAN VICENTE, A.: «Acotaciones para la Historia del Arte en Cinco Villas» (Homenaje E. Frutos. Zaragoza 1977)

— *Cuenca:* BERMEJO, J.: «La Catedral de Cuenca». Barcelona 1977

— *Chueca:* CHUECA, F.: «La Catedral nueva de Salamanca». Salamanca 1951

— *Chueca:* «Ars Hispaniae»: CHUECA, F.: «La arquitectura del siglo XVI» (*Ars Hispaniae,* t. XI), Madrid 1953

— *Chueca:* «Protobarroco»: CHUECA, F.: «El protobarroco andaluz» (A.E.A. núm. 116)

— *Demetrio de los Ríos:* DE LOS RIOS, D.: «La Catedral de León». Madrid 1895

— *Díaz Nava:* DIAZ NAVA, A. F.: «Un claustro plateresco: San Zoil de Carrión de los Condes» (*Tello Téllez de Meneses,* núm. 23, 1956)

— *Durán:* «Uclés»: DURAN, M.: «Excursión a Uclés» (B.S.E. Exc., 1928)

— *Echegaray:* «La tradición»: ECHEGARAY, C. de: «La tradición artística del pueblo vasco» (Conferencia editada en Bilbao, 1919)

— *Echevarría:* ECHEVARRIA, S.: «Historia del Santuario de Begoña». Bilbao 1892

— *Eibar:* MUGICA, G.: «Monografía Histórica de la Villa de Eibar». 1910

— *Elejalde y Erenchun:* ELEJALDE, F. y ERENCHUN, J.: «Alegría de Oria - Amézqueta - Ugarte - Alzo - Bedayo». San Sebastián 1975

— *El Romero:* FERNANDEZ MARCO, J. I.: «Cascante. Santa María del Romero» (Col. *Navarra,* número 366, 1978)

— *Enciso:* «Beaugrant: ENCISO, E.: «Guiot de Beaugrant» (B.S.A.A. Valladolid, XXVII, 1961)

— *Enciso:* «Laguardia»: ENCISO, E.: «Laguardia en el siglo XVI». Vitoria 1959

— *Erenchun:* ERENCHUN, E. («Endoya»): «Arrona - Aizarna - Oiquina - Aizarnazábal - Iraeta - San Miguel de Artadi». San Sebastián 1975

— *Ermitas Tudela:* JIMENO JURIO, J. M.: «Ermitas. Merindad de Tudela» (Col. *Navarra,* nº. 229, 1975)

— *Espín:* ESPIN RAEL, J.: «Artistas y artífices levantinos». Lorca 1931

— *Espín:* «Los Maestros»: ESPIN RAEL, J.: «Los maestros de la obra de la Colegiata de Lorca» (B.J.P.M. de Murcia, núm. 5, 1926)

— *Espín Rael:* «Pantano de Lorca»: ESPIN RAEL, J.: «El arquitecto Martínez de Lara y el famoso Pantano de Lorca» (B.S.E. Exc., 1925)

— *Falcón:* FALCON MARQUEZ, T.: «Documentos para la historia de la arquitectura de Huelva y su provincia». Huelva 1977

— *Falcón Márquez:* FALCON MARQUEZ, T.: «La Catedral de Sevilla». Madrid 1978

— *Familia Olaguíbel:* LOPEZ DE GUEREÑU, G.: «La familia Olaguíbel» (B.I.S.S., t. XVIII. 1979)

— *Federico:* «Sigüenza»: FEDERICO, A.: «La Catedral de Sigüenza». Madrid 1954

— *Fernández Marco:* FERNANDEZ MARCO, J. I.: «Santa María intramuros de Cascante» (Col. *Navarra,* núm. 336, 1978)

— *Fernández:* «Villarramiel»: FERNANDEZ, L.: «Villarramiel de Campos». Palencia 1955

— *Filipinas:* DIAZ - TRECHUELO, M. L.: «Arquitectura española en Filipinas: 1565 - 1800». Sevilla 1959

— *Fraga:* «Mudéjar en Canarias»: FRAGA, M.ª C.: «La arquitectura mudéjar en Canarias». Santa Cruz de Tenerife 1977

— *Fresneda:* ALVAREZ, F. J. y RAMIREZ, J. M.: «Fray Bernardo de Fresneda...». Logroño 1979

— *Fuentes:* «Municipal de Tudela»: FUENTES, F.: «Catálogo del Archivo Municipal de Tudela». Tudela 1947

— *Fullaondo:* FULLAONDO, D.: «La arquitectura y los arquitectos de la región y el entorno de Bilbao». Madrid 1971

— *Gallego Burín:* GALLEGO BURIN, A.: «Granada: Guía artística e histórica de la ciudad». Madrid 1961

— *García Chico:* «El claustro»: GARCIA CHICO, E.: «El claustro del Colegio de Santa Cruz de Valladolid» (B.S.A.A. Valladolid, t. XXXV, 1969)

— *García Merino:* GARCIA MERINO, P.: «Obras y servicios. Pamplona» (Col. *Navarra,* n.º 62,1970)

— *García de Quevedo:* GARCIA DE QUEVEDO, E.: «Libros burgaleses de memorias y noticias» (B.C.M. Burgos 1926)

— *García Rámila:* «Curiosas»: GARCIA RAMILA, I. «Curiosas importantes obras de contención y paso realizadas en el río Arlanzón a fines del siglo XVI» (B.C.M. Burgos 1942)

— *García Rámila:* «Bellas casonas burgalesas»: GARCIA I.: «Nuevos Datos documentales sobre dos viejas y bellas casonas burgalesas» (B.I.F.G., IX, 1950)

— *García Rámila:* «Vallejo» GARCIA RAMILA I. «Juan de Vallejo» (B.I.F.G., 1949)

— *García Rey:* «Garcilaso»: GARCIA REY, C.: «Nuevas noticias referentes al poeta Garcilaso de la Vega» (B.S.E. Exc., 1926)

— *Garmendia:* GARMENDIA, J.: «Gremios, oficios y Cofradías en el País Vasco. San Sebastián 1979

— *Gestoso:* GESTOSO, J.: «Guía artística de Sevilla». Sevilla 1884

— *Getafe:* CORELLA, M. P.: «Arquitectura religiosa de los siglos XVII y XVIII en la provincia de Madrid (Getafe)». Madrid 1979

— *Goicoechea:* GOICOECHEA, C.: «Artistas y artífices riojanos» (*Berceo,* núm. LVII, 1960)

— *Gómez:* «Logroño histórico»: GOMEZ. F. J.: Logroño histórico». Logroño 1893 - 95

— *Gómez Moreno:* «Las águilas»: GOMEZ MORENO, M.: «Las águilas del Renacimiento español». Madrid 1941

— *Gómez Moreno:* «Capilla Real»: GOMEZ MORENO, M.: «La Capilla Real de Granada», II (A.E.A. Arq., 1925)

— *Gómez Moreno:* «Cat. Salamanca»: GOMEZ MORENO, M.: «Catálogo Monumental de España. Provincia de Salamanca». Madrid 1967

— *Gómez Moreno:* «Zamora»: GOMEZ MORENO, M.: «Catálogo Monumental de España; provincia de Zamora». Madrid 1927

— *Gómez Prieto:* GOMEZ PRIETO, J.: «La villa de Valmaseda entre el Antiguo y Nuevo Régimen: 1600 - 1900: Demografía, Sociedad, Economía» (tesis doctoral, en elaboración; Universidad de Deusto)

— *Glez. Echegaray:* GONZALEZ ECHEGARAY, M. C.: «Artífices montañeses por tierras de Castilla» (A., t. XL, 1976-77)

— *Glez. Echegaray:* «Artistas»: GONZALEZ ECHEGARAY, M. C.: «Artistas montañeses en Vizcaya y Alava» (*Estudios Vizcainos,* núm. 3, 1971)

— *Goñi:* GOÑI GAZTAMBIDE, J.: «Nuevos documentos sobre la Catedral de Pamplona» (P. V. núm. 58)

— *Gr.:* «Inventario Artístico...». Granada (inédito)

— *Heras:* HERAS, F.: «Arquitectura postherreriana en Valladolid» (B.S.A.A. Valladolid, XXXVII, 1971)

— *Heras:* «Aldea de San Miguel: HERAS, F.: «Iglesia parroquial de Aldea de San Miguel» (B.S.A.A. Valladolid, XL - XLI, 1975)

— *Hernández Díaz:* HERNANDEZ DIAZ, J.: «Arte y artistas del Renacimiento en Sevilla» (L.A.S. 1933)

— *Hernández Díaz:* «Catálogo»: HERNANDEZ DIAZ, J.; SANCHO CORBACHO, A.; COLLANTES DE TERAN, F.: «Catálogo Arqueológico y Artístico de la provincia de Sevilla». Sevilla 1938 - 1955

— *Hernández Perera:* «Catedral de Las Palmas»: HERNANDEZ PERERA, J.: «Sobre los arquitectos de la Catedral de Las Palmas» (*El Museo Canario,* 1960)

— *Hernández: «Guas»:* HERNANDEZ, A.: «Juan Guas» (B.S.A.A. Valladolid, t. XIII, 1946 - 47)

— *Historia Artística Cacereña:* PULIDO, T.: «Datos para la Historia Artística cacereña». Cáceres 1980

— *Huidobro:* «Artistas burgaleses»: HUIDOBRO, L.: «Artistas burgaleses» (B.C.M. Burgos 1923)

— *Ibáñez:* IBAÑEZ, A. C.: «Arquitectura civil del siglo XVI en Burgos». Burgos 1977

— *Idoate:* «Palacio de Olite»: IDOATE, F.: «Obras de conservación del Palacio de Olite; siglos XVI - XVII» (P. V. núms. 112 - 13, 1968)

— *Idoate:* «Fortificaciones»: IDOATE, F.: «Las fortificaciones de Pamplona» (P. V. núm. 54, 1954)

— *Inv. Palencia:* MARTIN GONZALEZ, J. J. y OTROS: «Inv. Artístico de Palencia y su provincia». I y II. Madrid 1977 y 1980

— *Iparraguirre:* IPARRAGUIRRE, I.: «Cegama», Ceráin, Mutiloa, Idiazábal, Ormaiztegui». San Sebastián 1975

— *Iturriza:* ITURRIZA, J. R.: «Historia General de Vizcaya y Epítome de las Encartaciones» (Ed. *Rodríguez Herrero*). Bilbao 1967

— *Iturrate:* ITURRATE, J.: «El servicio militar en la villa de Arceniega en 1642» (B.I.S.S. 1978, t. XXII,

— *Jimeno Jurio:* JIMENO JURIO, J. M.: «Garisoáin» (Col. *Navarra,* núm. 149, 1976)

— *Kubler:* KUBLER, G.: «Arquitectura de los siglos XVII y XVIII» (*Ars Hispaniae,* t. XIV). Madrid 1957

— *Labayru:* LABAYRU, E.: «Historia General del Señorío de Bizcaya» (reedición, Bilbao 1967 - 72)

— *Labeaga:* LABEAGA, J. C.: «La Casa Consistorial y los balcones de toros de la ciudad de Viana» P. V. 154 - 55, 1979)

— *Lambert:* LAMBERT, E.: «La catedral de Pamplona» (P. V. núm. 42, 1951)

— *La parroquia:* LECUONA, M.: «La parroquia de San Andrés de Calahorra: breves noticias históricas» (*Berceo,* núm. 11, 1949)

— *Larrinaga:* LARRINAGA, Fr. J. RUIZ DE: «La tradición artística de la provincia franciscana de Cantabria» (Homenaje a C. de Echegaray). San Sebastián 1928

— *Lasa:* LASA, J. I.: «Urrestilla, Machinventa, Beizama, Nuarbe, Aratz-Erreka». San Sebastián 1975

— *Lasarte:* LECUONA, M.: «La parroquia de San Pedro de Lasarte». San Sebastián 1971

— *Layna:* «Cifuentes»: LAYNA, F.: «La parroquia del Salvador de Cifuentes (Guadalajara)» (B.S.E. Exc. 1934)

— *Layna:* «Cruz del Perro»: LAYNA, F.: «La Cruz del Perro y la iglesia de Albalate de Zorita (Guadalajara)» (B.S.E. Exc. 1943)

— *Layna:* «Guadalajara»: LAYNA, F.: «El palacio del Infantado en Guadalajara». Madrid 1941

— *Layna:* «Palacio Infantado»: LAYNA, F.: «La desdichada reforma del Palacio del Infantado, hecha por el quinto duque en el siglo XVI» (B.S.E. Exc. 1946)

— *Lecuona:* «Santiago»: LECUONA, M.: «La parroquia de Santiago de Calahorra» (*Berceo,* números 24 - 25, 1952)

— *Lecuona:* «El arte»: LECUONA, M.: «Guipúzcoa. El arte». San Sebastián 1968

— *Lecuona:* «La catedral»: LECUONA, M.: «La Catedral de Calahorra. Noticias histórico - arqueológicas» (*Berceo,* núm. 2, 1947)

— *Ledesma:* NIETO, J. R.: «Santa María la Mayor de Ledesma». Salamanca 1975

— *Letona y Léibar:* LETONA, J. y LEIBAR, J.: «Valle de Léniz» (dos tomos). San Sebastión 1975

— *Linazasoro:* LINAZASORO, I.: «Villarreal de Urretxua». San Sebastián 1975

— *Logroño:* MOYA, J. G y OTROS: «Inventario artístico de Logroño y su provincia», t. I. Madrid 1975. Tomo II, Madrid 1976

— *Lope Toledo:* «Documentos» LOPE TOLEDO, J. M.: «Documentos para la historia de las Bellas Artes en la Rioja» (*Berceo,* núm. 19, 1951)

— *Lope Toledo:* «Santiago de Clavijo: LOPE TOLEDO, J. M.: «Reedificación de la Basílica y Real Capilla de Santiago de Clavijo» (*Berceo*, 33, 1954)

— *López Mata:* «Vitorias y Compludos»: LOPEZ MATA, T.: «Vitorias y Compludos» (B.I.F.G., tomo XXXIV)

— *López Mata:* «La capilla»: LOPEZ MATA, T.: «La capilla de Santa Clara» (B.I.F.G., t. XXXV)

— *López Mata:* «Tierras de Castilla»: LOPEZ MATA, T.: «Tierras de Castilla» (B.I.F.G., t. XXXIII)

— *López de Guereñu:* «Alava...»: LOPEZ DE GUEREÑU, G.: «Alava, Solar de Arte y de Fe». Vitoria 1962

— *Llaguno:* LLAGUNO Y AMIROLA, E.: «Noticias de los arquitectos y arquitectura de España...». Madrid 1829

— *Llordén:* LLORDEN, A.: «Arquitectos y canteros malagueños». 1962

— *Madrazo:* MADRAZO, P. DE: «España, sus monumentos y artes... Navarra y Logroño». Barcelona 1885

— *Mañaricúa:* MAÑARICUA, A. DE: «Santa María de Begoña». Bilbao 1950

— *Marco Dorta:* MARCO DORTA, E.: «Arte en América y Filipinas» (*Summa Artis*, t. XXI). Madrid 1973

— *Marías:* «Zocodover»: MARIAS, F.: «Juan de Herrera y la obra urbana de Zocodover» (B.S.A.A. Valladolid, XLIII, 1977)

— *Marqués de Lozoya:* «Artífices»: LOZOYA, MARQUES DE: «Los artífices vascongados en América» Bilbao 1950

— *Marquina:* MUGARTEGUI, J. J.:«La villa de Marquina». Bilbao 1927

— *Martí y Monsó:* MARTI Y MONSO, J.: «Estudios histórico-artísticos relativos principalmente a Valladolid». Valladolid 1898 - 1901

— *Martín González:* MARTIN GONZALEZ, J. J.: «Arquitectura barroca vallisoletana». Valladolid 1967

— *Martín González:* «Azcoitia»: MARTIN GONZALEZ, J. J.: «La ermita de San José en Azcoitia» (Goya, núm. 127, 1975)

— *Martín González:* «El Pardo»: MARTIN GONZALEZ, J. J.: «El Palacio de El Pardo en el siglo XVI» (B.S.A.A. Valladolid, XXXVI, 1970)

— *Martín González:* «El panteón»: MARTIN GONZALEZ, J. J.: «El panteón de El Escorial» (*Goya*, núms. 56 - 57, 1963)

— *Martín González:* «Noticias»: MARTIN GONZALEZ, J. J.: «Noticias sobre artistas de la Corte en el siglo XVI» (B.S.A.A. Valladolid, XXXVII, 1971)

— *Martín González:* «Santa Teresa de Avila»: MARTIN GONZALEZ, J. J.: «El Convento de Santa Teresa de Avila» (B.S.A.A. Valladolid, XLII, 1976)

— *Martín González:* «Yuste»: MARTIN GONZALEZ, J. J.: «El Palacio de Carlos V en Yuste» (A.E.A. Ar. XXIII, 1950)

— *Martínez Burgos:* «Arco de Santa María»: MARTINEZ BURGOS, M.: «Torre y arco de Santa María» (B.I.F.G. 1948)

— *Martínez Burgos:* «Nicolás Vergara»: MARTINEZ BURGOS, M.: «Nicolás Vergara, cantero» (A.E.A. XXIII, 1950)

— *Martínez Sanz:* MARTINEZ SANZ, M.: «Historia del templo catedralicio de Burgos». 1860

— *Martínez Vázquez:* MARTINEZ VAZQUEZ, F.: «Reseña Histórica y Catálogo Documental del Monasterio de Quejana, 1374 - 1974» (B.I.S.S., 19, 1975)

— *Martitena:* MARTITENA RUIZ, J. J.: «Las cinco parroquias del viejo Pamplona» (Col. *Navarra*, número 318, 1978)

— *Mateos y Sotos:* MATEOS Y SOTOS, R.: «Templo parroquial de San Juan de Albacete» (A.S.H.A. de Albacete, t. I, 1951)

— *Membrillera:* ANDRES RIOFRIO, J.: «Membrillera». Madrid 1971

— *Mélida:* «Cáceres»: MELIDA, J. R.: «Catálogo monumental de España. Cáceres». Madrid 1924

— *Menudencias:* MARTI Y MONSO, J.: «Menudencias biográfico - artísticas» (B.S.E. Exc. 1903-1905)

— *Merino:* MERINO, J. B.: «Artífices vascos en la Rioja». Bilbao 1976

— *Merino:* «León»: MERINO RUBIO, W.: «Arquitectura hispano - flamenca en León». León 1974

— *Mesa y Gisbert:* MESA, J. y GISBERT, T.: «Planos de iglesias en el virreinato peruano» (A.E.A. número 173, 1971)

— *Molins:* MOLINS, J. L.: «Capilla de San Fermín en la iglesia de San Lorenzo de Pamplona». Pamplona 1974

— *Monasterios:* ANTON, F.: «Monasterios medievales de la provincia de Valladolid» (2.ª ed. Valladolid 1942)

— *Moya:* MOYA, J. G.: «Arquitectura religiosa renacentista en la Rioja Alta», Logroño 1980.

— *Murcia:* PEREZ SANCHEZ, A.: «Murcia». Madrid 1976

— *Murcia - Albacete:* PEREZ SANCHEZ, A.: «Murcia-Albacete y sus provincias» (Barcelona 1961)

— *Muguruza:* MUGURUZA, P.: Servicios del País Vasco a la arquitectura nacional». Madrid 1942

— *Murillo:* RAMIREZ, J. M.: «Edificios religiosos de Murillo de Río Leza (*Berceo,* 84, 1973)

— *Murugarren:* «Lasarte»: MURUGARREN, L.: «Lasarte». San Sebastián 1975

— *Murugarren:* MURUGARREN, L.: «Anzuola, Uzárraga y Elosúa». San Sebastián 1975

— *Murugarren:* «Usúrbil»: MURUGARREN, L.: «Usúrbil». San Sebastián 1975

— *Navascués:* NAVASCUES, P.: «R. Gil y la fachada de la Universidad de Alcalá» (A.E.A., XLV, 1972)

— *Núñez de Cepeda:* NUÑEZ DE CEPEDA, M.: «Hospitales vitorianos». El Escorial 1931

— *Odriozola:* ODRIOZOLA, I. E.: «Apuntes históricos de Albiztur, Bidegoyan, Régil, Santa Marina, Urquizu». San Sebastián 1975

— *Oliver - Copons:* OLIVER - COPONS, E.: «Monografía histórica del Alcázar de Segovia». Valladolid 1916

— *Páginas Emilianenses:* PEÑA, J.: «Páginas Emilianenses». Salamanca 1972

— *Pampliega:* HUIDOBRO, L.: «Pampliega, su historia y monumentos» (B.I.F.G. 1951)

— *Pedro de la Cuadra:* GARCIA CHICO, E.: «Pedro de la Cuadra». Valladolid 1960

— *Pellejero:* PELLEJERO, C.: «Claustro de Irache» P. V. núm. 5, 1941)

— *Pereda de la Reguera:* «Documentos»: PEREDA DE LA REGUERA, M.: «Documentos y noticias inéditas de artistas de la Montaña» (A., núm. 1. 1952)

— *Pérez Constanti:* PEREZ CONSTANTI, P.: «Diccionario de artistas que florecieron en Galicia durante los siglos XVI y XVII». Santiago 1930

— *Pérez Pastor:* PEREZ PASTOR, C.: «Colección de documentos inéditos para la historia de las Bellas Artes en España» (M.R.A., t. IX. Madrid 1914)

— *Pérez - Rioja:* PEREZ - RIOJA, J. A.: «Guía Turística de Soria». Soria 1970

— *Pérez Sánchez:* PEREZ SANCHEZ, A.: «Noticias sobre obras de arte en un pueblo burgalés» (R.U.C. Madrid; t. XXI, núm. 83)

— *Píriz Pérez:* PIRIZ PEREZ, E.: «La arquitectura gótica en la diócesis de Ciudad Rodrigo». Salamanca 1974

— *Ponz:* PONZ, A.: «Viaje de España» (Ed. Aguilar. Madrid 1947)

— *Portabales:* PORTABALES, A.: «Los verdaderos artífices de El Escorial». Madrid 1945

— *Portela:* PORTELA, F. J.: «La escultura del Renacimiento en Palencia». Palencia 1977.

— *Presentación:* MARTINEZ BURGOS, M.: «Más sobre la capilla de la Presentación» (B.I.F.G., tomo XXXV)

— *Pretel:* PRETEL MARIN, A.: «Arquitectos de Alcaraz a principios del siglo XVI». Albacete 1975

— *Puentelarreina:* DIEZ, A.: «Puentelarreina» (Col. *Navarra,* 247, 1975)

— *Puentemayor:* BARRIO, J. A.: «Juan de Celaya y el Puente Mayor de la ciudad de Palencia» (Tello Téllez de Meneses, núm. 46, 1982)

— *Ráfols:* RAFOLS, J. F.: «Diccionario biográfico de Artistas de Cataluña» (Barcelona 1951 - 54)

— *R. de Arellano:* RAMIREZ DE ARELLANO, R.: «Artistas exhumados» (B.S.E. Exc. 1899 y ss.)

— *R. de Oyaga:* «Leyre»: RUIZ DE OYAGA, J.: «Maestros constructores del Monasterio de Leyre» P. V. núm. 52, 1953)

— *R. de Oyaga:* «El Maestro»: RUIZ DE OYAGA, J.: «El Maestro de la portada del antiguo Hospital de Pamplona» P. V., núms. 104 - 105, 1967)

— *Ramírez y Sainz:* RAMIREZ, J. M. y SAINZ, E.: «El "Miguel Angel" de La Redonda». Logroño 1977

— *Roca:* ROCA, J.: «Irache» (Col. *Navarra,* núm. 79)

— *Rodríguez G. de Ceballos:* «Noviciado»: RODRIGUEZ GUTIERREZ DE CEBALLOS, A.: «El antiguo Noviciado de los Jesuitas en Madrid» (A.E.A., 161 - 64, 1968)

— *Rodríguez G. de Ceballos:* «La plaza»: RODRIGUEZ GUTIERREZ DE CEBALLOS, A.: «La Plaza Mayor de Salamanca». Salamanca 1977

— *Rodríguez G. de Ceballos:* «Barroco II»: RODRIGUEZ GUTIERREZ DE CEBALLOS, A.: «Estudio del

barroco salmantino. El Colegio de la Orden Militar de Calatrava, de la Universidad de Salamanca». Salamanca 1972

— *Rodríguez Herrero:* RODRIGUEZ HERRERO, A.: «Datos para la historia del arte en Vizcaya (*Estudios Vizcainos,* núm. 3, 1971)

— *Rokiski:* ROKISKI, M.ª L.: «La capilla del chantre en la Catedral de Cuenca» (A.E.A., núm. 194, 1976)

— *Ruiz-Navarro:* RUIZ-NAVARRO, J.: «La iglesia de Alberite y su retablo mayor (*Berceo,* núm. 81)

— *Saladina:* IGLESIAS, S.: «Arquitectura y urbanismo de Burgos bajo el Reformismo Ilustrado, 1714-1813». Burgos 1978

— *Salomón:* SALOMON, R.: «Las Casas Consistoriales de Miranda de Ebro (S.P.E. 1854) y «El puente de Miranda de Ebro» (S.P.E. 1852)

— *Salvador:* SALVADOR, P. J.: «Historia de Santo Domingo de Pamplona (P. V., núms. 148-49, 1977)

— *Saltillo:* SALTILLO, Marqués del: «Arquitectos y alarifes madrileños del siglo XVII» (B.S.E. Exc. 1948)

— *Saltillo:* «Artistas»: SALTILLO, Marqués del: «Artistas y artífices sorianos en los siglos XVI y XVII. 1509 - 1699». Madrid 1948

— *Sancho Corbacho:* SANCHO CORBACHO, H.: «Arte sevillano de los siglos XVI y XVII» (L.A.S. 1931)

— *Santiago:* ROKISKI, M.ª L.: «Fuente del Hospital de Santiago, en Cuenca» (A.E.A., núm. 208, 1979)

— *San Vicente:* SAN VICENTE, A.: «La platería de Zaragoza en el bajo Renacimiento. 1545 - 99». Zaragoza 1976

— *Sanz Artibucilla:* SANZ ARTIBUCILLA, J. M.: «Los navarros en el Real Monasterio cisterciense de Veruela» (P.V., núms. 6 y 9, 1942)

— *Sanz García:* SANZ GARCIA, J.: «El retablo de Santa Clara de Briviesca» (B.C.M. Burgos 1934)

— *Schubert:* SCHUBERT, O.: «Historia del barroco en España». Madrid 1924

— *Sebastián:* SEBASTIAN, S.: «La arquitectura plateresca en la provincia de Burgos» (Tesis doctoral, inédita) Madrid 1961

— *Sebastián:* «Albarracín»: SEBASTIAN, S.: «Albarracín y su sierra». Albarracín 1970

— *Sebastián:* «Teruel»: SEBASTIAN, S. y OTROS: «Inventario artístico de Teruel y su provincia». Madrid 1974

— *Sedano:* PEREZ SEDANO, F.: «Notas del Archivo de la Catedral de Toledo, redactadas sistemáticamente en el siglo XVIII...» (Datos documentales inéditos para la historia del Arte español, I. Madrid 1914)

— *Segovia Villar:* SEGOVIA VILLAR, M. C.: «El convento de Agustinos Recoletos de Pamplona (B.S.A.A. Valladolid, XLVI, 1980)

— *Sendín:* SENDIN, M.: «Arquitectura y heráldica de Ciudad Rodrigo». Salamanca 1972

— *Sesmero:* SESMERO, F.: «El arte del Renacimiento en Vizcaya». Bilbao 1959

— *Sigüenza:* SIGÜENZA, J.: «La fundación del Monasterio de El Escorial» (Madrid 1963. Ed. Aguilar)

— *Siloe:* GOMEZ MORENO, J.: «Diego de Siloe». Granada 1963

— *Silván:* SILVAN, L.: «Arriarán, Ichaso, Ezquioga, Gabiria, Olaberría, Gudugarreta, Astigarreta, Garín». San Sebastián 1975

— *Simón y Díaz:* «Documentos: SIMON Y DIAZ, J.: «Documentos para las Bellas Artes en la Rioja» (*Berceo,* núm. 7, 1948)

— *Sojo:* SOJO Y LOMBA, F.: «Los maestros canteros de Trasmiera». Madrid 1935

— *Soria:* MARTINEZ FRIAS, J. M.: «El gótico en Soria». Salamanca 1980

— *Suquía:* SUQUIA, J. M.: «Alzaga, Arama, Gaínza, Isasondo, Legorreta». San Sebastián 1975

— *Tarquiz y Vizcaya:* TARQUIZ, M y VIZCAYA, A.: «Documentos para la historia del arte en las Islas Canarias». La Laguna 1959

— *Tormo:* TORMO, E.: «Guía de Levante». Madrid 1923

— *Toro:* NAVARRO, J.: «Catálogo Monumental de Toro y su alfoz». Zamora 1980

— *Torrente:* TORRENTE, D.: «Documentos para la historia de San Clemente». Madrid 1975

— *Torres y Fontes:* «Catedral»: TORRES Y FONTES, J.: «Las obras en la Catedral de Murcia en el siglo XV y sus maestros mayores» (*Murgetana,* núm. 30)

— *Torres Olaguibelescas:* LOPEZ DE GUEREÑU, G.: «Algunas torres olaguibelescas que no son de Olaguíbel» (B.I.S.S., XIX, 1975)

— *Tovar:* TOVAR, V.: «Arquitectura madrileña de la segunda mitad del siglo XVII». Madrid 1975.

— *Tovar:* «Loreto»: TOVAR, V.: «Juan Gómez de Mora en el Convento Real de Santa Isabel y en la iglesia de Nuestra Señora de Loreto, de Madrid» (B.S.A.A. Valladolid, XL - XLI, 1975)

— *Tovar:* «Mora»: TOVAR, V.: «Francisco de Mora y Juan Gómez de Mora en la construcción de la madrileña capilla de Nuestra Señora de Atocha» (R.U.C. Madrid. Enero-marzo 1973)

— *Tovar:* «Noticias»: TOVAR, V.: «Noticias sobre Manuel de Lara Churriguera» (A.E.A., núm. 178)

— *Ugaz:* UGAZ, Maestro Pedro: «Relación que el cura... por aquella Santa Ymagen» (cit. Mañaricua)

— *Urnieta:* AMUATEGUI, T.: «Urnieta». San Sebastián 1976

— *Valbuena:* VALBUENA, F.: «La puerta de San Sebastián de Medina de Ríoseco» (B.S.A.A. Valladolid, XLIV, 1978)

— *Valdivieso:* VALDIVIESO, E.: «Una planta de Juan de Alava para la iglesia de San Esteban de Salamanca» (B.S.A.A. Valladolid, XL - XLI, 1975)

— *Valladolid:* MARTIN GONZALEZ, J. J.: «Guía de Valladolid» (3.ª ed. Valladolid 1972)

— *Vicuña:* VICUÑA, C.: «Juan Bautista de Toledo...» (A.E.A. núm. 153, 1966)

— *Videgáin:* VIDEGAIN, F.: «Puentes. Merindad de Sangüesa» (Col. *Navarra,* núm. 280, 1977)

— *Villalpando y Vera:* VILLALPANDO, M. y VERA, J. DE: «Notas para un diccionario de artistas segovianos del siglo XVI (*Estudios Segovianos,* t. IV, 1952)

— *Viñaza:* VIÑAZA, Conde de la: «Adiciones al diccionario histórico...». Madrid 1889 - 94.

— *Virginia:* TOVAR, V.: «La cárcel de Corte madrileña: Revisión de su proceso constructivo» (R.B.A.M.A.M., núm. 6, 1980)

— *Waisberg:* WAISBERG, M.: «Joaquín Toesca, arquitecto y maestro». Santiago de Chile 1975

— *Yarza:* YARZA, J.: «La familia de los Yarza» (*Revista de Arquitectura,* núm. 82)

— *Ybarra:* YBARRA, J. DE: «Catálogo de Monumentos de Vizcaya». Bilbao 1958

— *Yrizar:* «Los Longa»: YRIZAR, J.: «Los arquitectos Lucas de Longa» (B.R.S.V.A.P. 1941, seg. trim.)

— *Yrizar:* «Seminario»: YRIZAR, J.: «El Real Seminario de Vergara» (B.R.S.V.A.P. 1945, tercer trim.)

— *Zamora:* «Guadalupe»: ZAMORA, H.: «La capilla de las Reliquias en el Monasterio de Guadalupe» A.E.A., XLV, 1972)

— *Zarco:* ZARCO DEL VALLE. R.: «Documentos de la Catedral de Toledo»... (Datos documentales inéditos para la historia del Arte español, II. Madrid 1916)

SECCION ETNOGRAFICA

K O B I E (Bilbao)
Grupo Espeleológico Vizcaino. Diputación Foral de Vizcaya
Boletín núm. 11 - 1981

Estudio etnográfico de la desaparecida ermita de San Antón Txikerra, de Arteta (Galdácano) Vizcaya (*)

Por Fco.Javier GONZALEZ DE DURANA ISUSI
y Kosme M. BARAÑANO LETAMENDIA

DEDICATORIA

«Juanita Uriarte'ri, Simon Otxandio'ri
eta Arteta hauzotegiko
azken bizilagun
guztiei eskaintzen diegu
gure lan hau, bihotzez.»

IDAZLEEK

(*) Encuesta realizada por Fco. Javier González de Durana Isusi, Kosme M. Barañano Letamendía, Profesores de los Institutos de Enseñanza Media de Baracaldo y Guecho, respectivamente, y Joseba Arrillaga Arregui, Arquitecto. Vecinos de Bilbao en las fechas en que se realizó la presente encuesta.

El estudio de la ermita y recogida de datos se hizo antes de que se hubiese procedido a la demolición de la misma por la Unión de Explosivos Río Tinto, que compró la ermita, casas y tierras del barrio de Arteta, en Galdácano, para efectuar la ampliación de su fábrica en Zuazo-Galdácano.

El trabajo fue realizado a lo largo del verano de 1976 y los principales informadores fueron los habitantes del caserío que se hallaba pegante a la ermita y que eran, por tradición, los encargados del cuidado y mantenimiento de la ermita. Sus nombres son: Juanita Uriarte Zuloaga, de 52 años, nacida en la casa de la ermita y cuya madre y abuela materna también eran nacidas en la misma casa, y Simón Ochandio Gómez, de 58 años, natural de Yurre (Arratia) y en la actualidad vigilante nocturno.

Para realizar este trabajo se han utilizado también los datos que ofrecían el Libro de Fábrica de Santa María de Galdácano (citado LFSMG), así como el Libro de la Ermita de San Antonio Abad (citado a lo largo del trabajo como LHSAA).

Al final del trabajo presentamos el cuestionario, al cual nos ceñimos.

A — Datos geográficos

1. Provincia de Vizcaya. Municipio de Galdácano. Barrio de Arteta.

2. En la actualidad pertenece al Obispado de Bilbao y a la parroquia de San Andrés de Usánsolo, pero esto no ha sido siempre así. En cuanto al Obispado, siempre se ha pertenecido al mismo que toda la provincia, esto es, antes de la creación del Obispado de Bilbao y desde 1862, perteneció al de Vitoria y anteriormente al de Calahorra - La Calzada. Por lo que se refiere a la parroquia de San Andrés, en el barrio Unquina-Usánsolo (realmente debería ser sólo de Unquina, pero ocurre que hoy en día el topónimo del barrio próximo —Usánsolo— ha terminado por tapar casi completamente el de Unquina, abarcándose con el anterior los dos barrios) hay que decir que ésta es de muy reciente creación —hace quince años aproximadamente— y que fue fundada sobre una antigua ermita, hoy desaparecida, con la misma advocación que hoy tiene la parroquia, San Andrés. Con anterioridad, la ermita de San Antón Txikerra dependió de la única parroquia que durante siglos ha existido en Galdácano: Andra Mari de Elexalde. Si hemos de creer al historiador Juan Ramón de Iturriza en este aspecto, hay que suponer que la ante-

rior parroquia a la de Andra Mari, fundada en el siglo XIII, fue la de Santa Marina de Ganguren, que tenía campanario y pila bautismal, habiendo estado reducida siempre a la condición de ermita desde que se tienen noticias de su existencia hasta su demolición, a fines del s. XVIII. Tanto Santa Marina de Ganguren como Andra Mari de Elexalde quedan a una gran distancia del barrio de Arteta, estando unidas entre sí por medio de caminos largos y penosos. La reciente parroquia de San Andrés en Unquina-Usánsolo, si bien se halla a cuatro kilómetros del barrio de Arteta, se encuentra en un punto mucho más accesible.

3. La ermita se halla situada muy cerca de la cumbre de la colina denominada Artetagane, de 342 metros de altitud, estándolo la ermita a 315 metros sobre el nivel del mar. El río Ibaizábal, a su paso por Unquina-Usánsolo tiene 50 metros de altitud y a su paso por el barrio de Zuazo, 40 metros. La colina Artetagane es un pequeño montículo que forman las laderas septentrionales del monte Upo, que tiene 574 metros de altura y es punto fronterizo común a los municipios de Zarátamo, Ceberio y Galdácano.

Las coordenadas geográficas son: latitud, entre 53 grados, 12 minutos, 40 segundos y 43 grados, 12 minutos y 50 segundos, siendo la longitud entre 0 grados, 50 minutos 10 segundos y 0 grados, 50 minutos, 20 segundos.

No se le conocen a la ermita emplazamientos anteriores al actual.

La presencia de la ermita ha generado a su alrededor una toponimia en relación con ella y así se tienen los nombres de Elexondo, Sanantonekoiturria, Frayleiturriaga, Santantoibaso (monte en las proximidades de Ordañe), Santantoi-txikerra (éste es el nombre del camino «elizbide»), Santonchiquerra (año 1804, nombre de un monte arbolar del barrio de Arteta), Curçaga (año 1723, quizá derivado de la presencia de una cruz —kurutz— en los alrededores); otra toponimia menor no relacionable con la ermita, pero próxima a ésta, es la que corresponde a los lugares Intxaurtxueta, Pagatza, Anzuluaga, Insurde y Tejería.

4. La zona en la que está emplazada la ermita es rural, de dispersión amplia de los edificios. Hay que precisar que la mayor parte de los edificios cercanos, tanto del barrio de Arteta como del inmediato denominado Ordañe, se encuentran situados a los lados del camino que desde Unquina-Usánsolo sube a Arteta y a su ermita.

La ermita no está totalmente aislada, pues una de sus paredes, exactamente la que mira en dirección W:W - N, es común con el edificio que tradicionalmente ha ocupado el sacristán, serora o persona encargada del cuidado de la ermita. Esta casa anexa, que consta de cuadra, tres habitaciones y cocina, tiene como principal característica la de tener el tejado formado por una sola agua, cubriendo un área de unos 200 metros cuadrados. El interior de la casa está habilitado para cumplir las tareas agrícolas y ganaderas clásicas de un caserío vasco.

Como ya se ha dicho, la ermita se encuentra cerca de la cumbre de la colina Artetagane, en una especie de atalaya o balcón que forma el terreno desde el cual se domina visualmente la práctica totalidad del municipio de Galdácano y del de Zarátamo, así como grandes extensiones de los de Bedia, Echébarri, Arrigorriaga, Basauri y otros. El conjunto de todos estos municipios abarca lo que son las desembocaduras del Ibaizábal en el Nervión y del Aretxabalagana (río que viene de Larrabezúa), en el Ibaizábal, y todo su amplísimo entorno. El lugar que ocupa la ermita es el exacto desde el cual un solo vigía podría dominar y conocer todos los movimientos de personas y animales que se efectuasen en diversos y distantes valles entre sí al mismo tiempo.

El paisaje inmediato a la ermita es el de las huertas y heredades que trabajan los habitantes del caserío San Antón (el inmediato o pegante a la ermita) y a una distancia un poco más alejada el paisaje se vuelve fundamentalmente boscoso, excepto hacia los lados de la carretera que sube desde Unquina-Usánsolo, donde la presencia de caseríos se alterna con la de sus huertos, praderas, etc. Hacia el monte Upo, el Sur, los bosques se mezclan interminentemente con calvas. El principal integrante de los bosques es el pino, salvo hacia el N:N - W, donde se encuentran los terrenos de la fábrica Unión de Explosivos de Río Tinto, con una gran extensión de robles y hayas.

El acceso natural más utilizado ha sido y es el que desde Unquina-Usánsolo se dirige hacia Lecue, desviándose hacia la derecha poco antes de llegar a ese barrio, para subir directamente a Arteta, tras cuatro kilómetros y una vez rebasado el barrio de Ordañe. Otro camino, no asfaltado y mucho menos utilizado, es el que bajando de Arteta se dirige al caserío Echebarrieta y a las casas de Basabal, bifurcándose aquí en tres ramas: una, que dirigiéndose hacia el Oeste por Atxe, va al barrio de Zuazo y al de Zabala, a través del puente de Torrezábal; un segundo ramal que, hacia el Norte, llega hasta el puente próximo a la fábrica La Cantábrica, en Guturribay, y un tercer ramal que en dirección Este se dirige al barrio de Bekea. El segundo de los caminos mencionados, el que pasaba por Arteta-Echebarrieta-Basabal-La Cantábrica, era el «elizbide» que utilizaban los habitantes de Arteta para trasladar a sus fallecidos hasta la parroquia de Elexalde y su cemen-

terio. Los habitantes de otros barrios cercanos, como el de Ordañe, utilizaban otro «elizbide». Nuestra informante, Juanita Uriarte, recuerda que la última vez que su familia utilizó el «elizbide» fue cuando ella tenía trece años y tras el fallecimiento de su madre. Durante los dos años siguientes Juanita, todos los domingos, recorría este camino para visitar la tumba de su madre y colocar sobre la sepultura un velo y dos candelabros con dos velas cada uno.

Los barrios más cercanos a éste de Arteta son, ya se ha dicho, Ordañe, Lecue, Unquina-Usánsolo, Zuazo y Bekea. Sin embargo, el barrio principal de Galdácano ha sido y es el que se extiende por los antiguos barrios de Zabala y Zamakona (hoy en día, La Cruz-Plazakoetxe), que no siempre han sido de fácil acceso, pues se encuentran al otro lado del caudaloso Ibaizábal, si bien desde hace siglos se ha resuelto este problema con la construcción de puentes en Unquina - Usánsolo, Urgoiti, Guturribay-La Cantábrica, Torrezábal y Bengoetxe, mencionados en sentido descendente, según el curso de las aguas.

Situación de la campana y panorámica del tejado de la casa pegante a la ermita

Vista general del conjunto desde el S - E

Espadaña y campana de la ermita

En los alrededores de la ermita existen dos fuentes, a unos 50 metros de la entrada de la misma en dirección Este y otra a unos 150 metros en dirección Oeste. La primera de las dos fuentes es denominada en la actualidad Elexondo, si bien se tiene documentado en 1723 para esta fuente el nombre de Fraileyturriaga, mientras que la segunda fuente lleva el nombre de Sanantonekoiturria. La primera es de agua caliza y la segunda de mineral. No se les ha conocido virtudes curativas.

No se advierten en el exterior restos de antiguos sepulturas, lápidas, estelas o cosa parecida, ni se tiene recuerdo que hayan existido con anterioridad.

Unión del muro de la ermita y de la fachada de la casa. Desde el Sur

B — Datos arquitectónicos

PUNTOS 5 Y 6

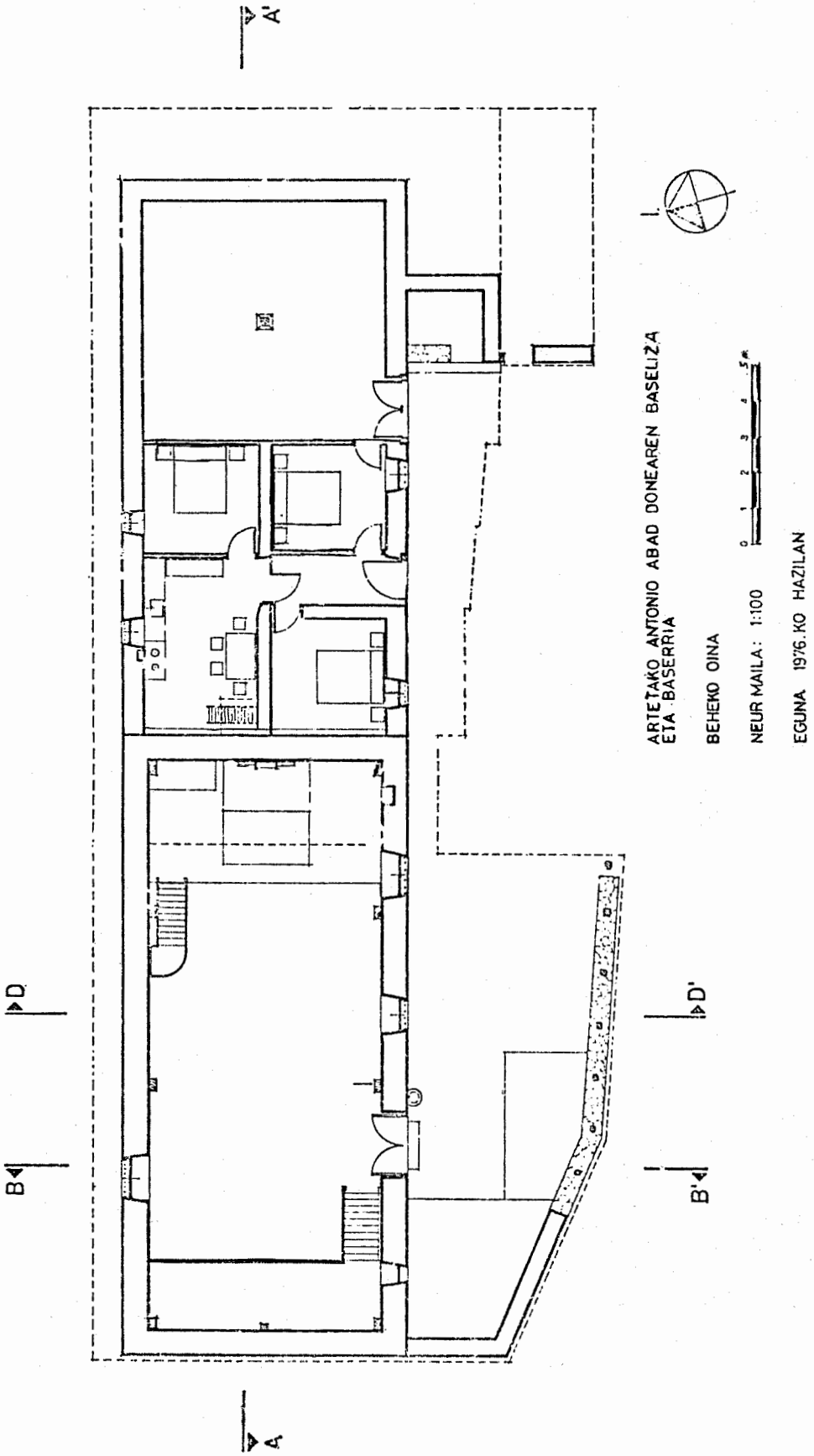
Plano I

En el plano de la planta de la casa-ermita se observa perfectamente la distribución del conjunto, en el que cabe distinguir, a la izquierda, la ermita con su antiguo atrio resguardando la entrada, y a la derecha, la casa, de la que es, a su vez, distinguible la zona dedicada a habitaciones, de la que queda dedicada a cuadra, junto con un par de edificios anexos a la cuadra, a la altura de la misma, cercanos a su entrada.

Empezando la descripción detallada de la ermita, diremos que los muros están hechos a base de mampostería, con excepción de las cuatro esquinas del edificio, que son de sillería. La puerta de entrada se encuentra en la pared que mira al Sur, muy cerca de las escaleras que, ya dentro del edificio, acceden al coro. El altar se sitúa pegante al muro Este y dos

Zona de la fachada correspondiente a la puerta de acceso a la cuadra y sus dos anexos próximos

Zona intermedia de la fachada de la casa, con su puerta de acceso


A'
D
B
D'
B'
A
ARTETAKO ANTONIO ABAD DONEAREN BASELIZA ETA BASERRIA
BEHEKO OINA
NEUR MAILA: 1:100
EGUNA 1976.KO HAZILAN

Vista de la espadaña y de la unión de los muros de la ermita y de la casa desde el norte

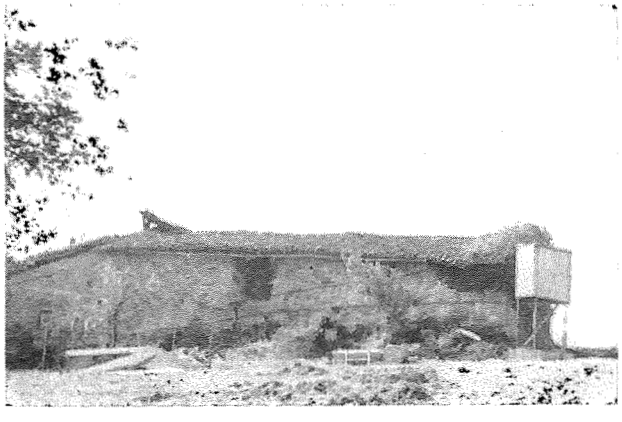
escalones más alto que el resto del suelo de la ermita: el primer escalón, de piedra, se halla a la altura del comienzo de las escaleras del púlpito y el segundo escalón, de madera, mucho más pequeño, forma un solo cuerpo con lo que es el altar mismo. A la derecha del altar, justo en la esquina, se observa una especie de nicho con paredes de mampostería. Igualmente, a la derecha del altar y delante del mencionado nicho, se encuentra el púlpito.

La línea punteada que de lado a lado cruza por delante del altar nos indica que toda esa era la zona que quedaba resguardada por la bóveda de medio cañón. En la parte trasera de la iglesia, pero en el lado opuesto a donde están las escaleras del coro, ha existido en los últimos tiempos un confesonario. Las ventanas han sido tres, dos en el mismo lado donde se halla la puerta y otra en el opuesto; igualmente existe un ventanuco abierto a la izquierda de la puerta de entrada, a la altura del coro.

Pegantes a las cuatro esquinas y a los muros laterales se sitúan ocho pies derechos que sostienen todo el maderamen superior, así bien, existe otro pie derecho en la mitad del muro corto-trasero, junto al coro, que ayuda precisamente a sostenerse a éste. El muro del antiguo atrio, de mampostería, llega hasta el tejado en su tramo inicial, lo que viene a ser prolongación del muro Oeste), para alcanzar después alturas inferiores, por lo que el tejado se ve sostenido en esta zona por postes que, a guisa de columnas, surgen del mismo muro.

La casa anexa a la ermita está compuesta de tres habitaciones, una cocina y una cuadra. En cada una de las cuatro estancias hay una ventana. Las dos habitaciones delanteras comunican sus puertas a un corto pasillo que se encuentra delante de la entrada principal del caserío, mientras que la cocina y habitación trasera se comunican entre sí, y la cocina con el pasillo. En la habitación delantero-derecha hay una puerta más que comunica con la cuadra. No existe

Vista de la cumbrera del tejado de la ermita y de la parte parterior de la espadaña. Desde el Oeste



Vista general de la parte posterior de la ermita. Desde el Norte

un cuarto de servicios higiénicos y las necesidades fisiológicas se desarrollaban en la misma cuadra.

El fuego de la cocina se halla pegante a la pared Norte, aunque Juanita Uriarte recuerda que su padre, a principios de este siglo, trasladó el fuego, que se encontraba en el centro de la estancia, a su lugar actual. En la cocina también están las escaleras de acceso al desván.

Se accede a la cuadra, asimismo, desde el exterior del edificio, por una puerta de doble hoja. En el centro de la cuadra, un pie-derecho soporta la estructura del tejado en esta zona. Según se entra a la cuadra, desde el exterior a mano derecha, se hallan un par de anexos cuya función actual —gallinero— es desacorde para le que fueron hechos; el que se encuentra pegante a la pared de la cuadra fue horno y el que se halla junto a este antiguo horno fue colmena de abejas.

Los muros de la casa, que son prolongación de los muros laterales de la ermita, son de mampostería revocada, con inclusión de ladrillos en la zona alta de la fachada, cerca del ventanuco del desván. No hay sillería ni en las esquinas ni en los bordes de las puertas y ventanas.

El alero que forma el tejado no es prominente en ningún punto del conjunto, excepto justo en la zona de la fachada y puerta de la cuadra. En esta zona la longitud del alero no es uniforme, sino escalonada.

Plano II

En el corte A - A' que se indica en el *Plano I* y que ahora se expone, se complementa, con visión desde el Norte, lo explicado anteriormente. Es destacable la configuración y situación de la campana, una especie de *txori-toki*, de cuyo interior cuelgan campana y cuerda de la misma. Esta cuerda baja hasta la cocina de la casa, pegándose al muro, desde donde se tañe. Obsérvese, asimismo, desde un punto de vista lateral, el maderamen del techo.

En la casa, su suelo natural se encuentra por debajo del actual suelo de madera. El suelo de tierra aplastada que ahora queda oculto fue, hasta la llegada de Simón Ochandio, el que había existido desde siempre. El mismo Ochandio construyó el actual de madera. En esta zona de la casa la inclinación de la colina se empieza a hacer manifiesta, para alcanzar en la cuadra un notorio desnivel.

Plano III

Los cortes interiores de la ermita D - D' —desde el Oeste —y B - B' —desde el Este—, terminan por configurar definitivamente las peculiaridades arquitectónicas de la misma.

Por partes, indiquemos en el corte D - D' esa bóveda de medio cañón que, sobre el altar, protegía a éste de las goteras del tejado; la evocación del *txori-toki* de la campana; la distribución básica de los cuadros del retablo; el escalonado aumento de la prolongación del alero delante de la puerta de la casa y el homogéneo descenso que efectúa en la parte trasera; el antiguo atrio convertido en cuadra, cuyo tejado es prolongación de uno de los lados del tejado de la ermita; y ese ligero remonte que efectúa el tejado de la casa en su parte más alta, sobre el tejado de la ermita, por las esquinas derecha e izquierda.

El corte B - B' nos enseña la parte del coro y el fondo del antiguo atrio con algunos añadidos actuales. Obsérvese también cómo los muros traseros de este atrio llegan hasta el mismo tejado, pero cómo paulatinamente, va descendiendo su altura, al tiempo que aparecen los postes - columnas que ayudan al tejado.

Plano IV

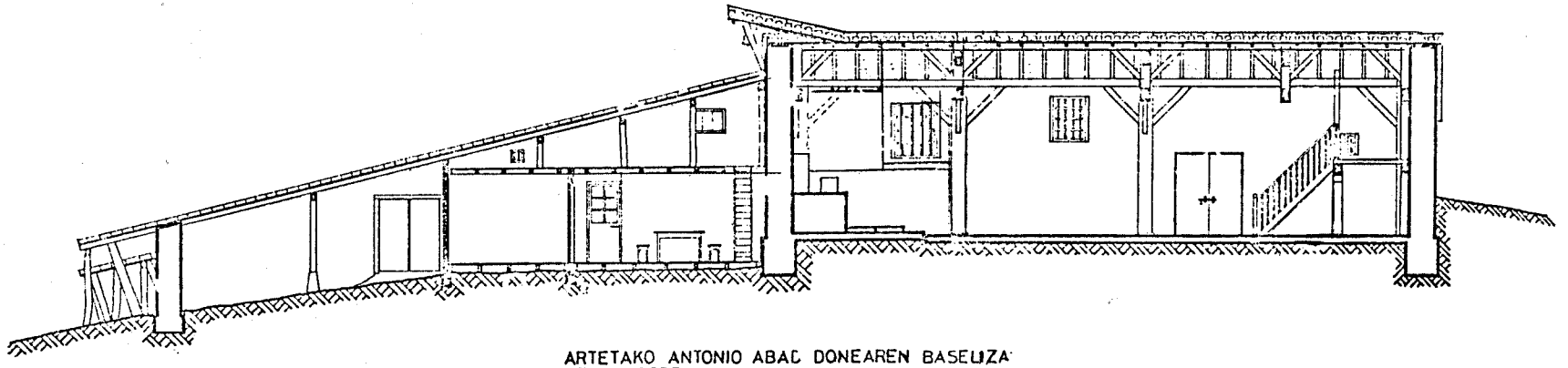
Observamos ahora, desde el Sur, el sencillo entramado de madera que se da en la fachada de la vivienda: una viga transversal que señala la separación de la planta baja del desván, debajo de la cual se enmarcan las puertas de la casa y de la cuadra, y por encima, tres pequeñas vigas verticales y otra horizontal, esta última paralela a la primera, entre las que se encuentra un ventanuco, respiradero del desván.

Es destacable aquí la manifiesta inclinación del tejado de la casa respecto a la cumbrera del tejado de la ermita. Esta panorámica, junto con la visión del lado exterior Este (*sartaldeko aurrekaldea*, en el Plano V), nos ayudará a comprender mejor la disposición de tejados que se ofrece en el Plano *VI*

Las menciones anteriormente hechas acerca de las diferentes alturas del muro del antiguo atrio, a las esquinas de sillería de la ermita, al ladrillo en una escasa zona de la fachada de la casa y al tejado del atrio como prolongación de uno de los lados del tejado de la ermita, son manifiestas de nuevo en este

Plano IV

También queremos señalar que el tejadillo de los anexos a la cuadra no está a la altura del tejado general de la casa, sino ligeramente más bajo, así como que la parte inferior del tejado de la casa estaba ayudado a ser sostenido por numerosos postes de madera y otros elementos.

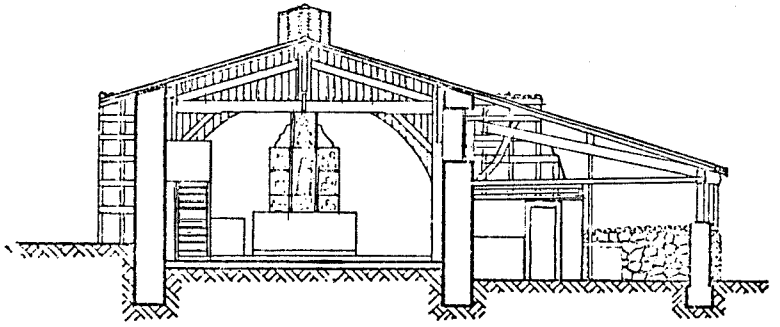


ARTETAKO ANTONIO ABAD DONEAREN BASELIZA ETA BASERRIA

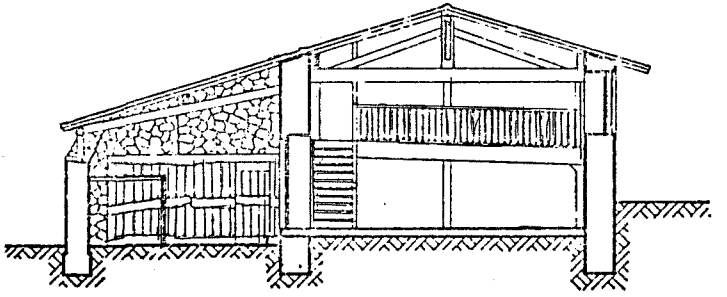
A-A'. EBAKERA

NEUR MAILA: 1:100 0 1 2 3 4 5m

EGUNA: 1976.KO HAZILAN



D-D' EBAKERA



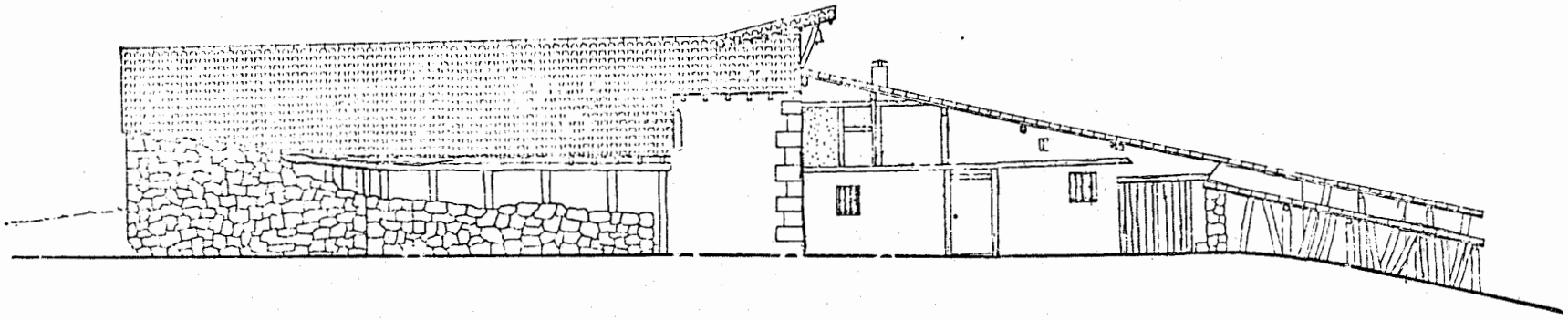
B-B' EBAKERA

ARTETAKO ANTONIO ABAD DONEAREN BASELIZA ETA BASERRIA

B-B' ETA D-D' EBAKERAK

NEUR MAILA: 1:100 0 1 2 3 4 5m

EGUNA: 1976.KO HAZILAN

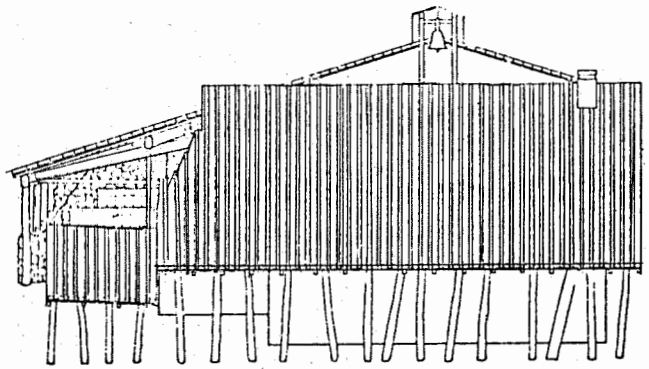


ARTETAKO ANTONIO ABAD DONEAREN BASELIZA
ETA BASERRIA

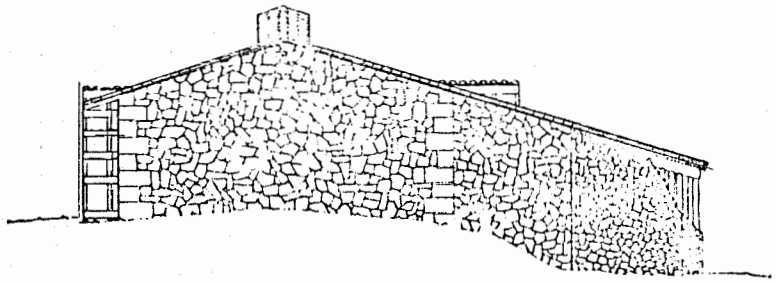
HEGO AURREKALDEA

NEUR MAILA: 1:100 0 1 2 3 4 5m.

EGUNA: 1976.KO HAZILAN



SORTALDEKO AURREKALDEA



SARTALDEKO AURREKALDEA

ARTETAKO ANTONIO ABAD DONEAREN BASELIZA
ETA BASERRIA

SORTALDE ETA SARTALDEKO AURREKALDEAK

NEUR MAILA: 1:100 0 1 2 3 4 5m

EGUNA: 1976.KO HAZILAN

Plano V

Visiones exteriores de los lados Este y Oeste, donde son visibles todos los pormenores citados hasta ahora y en el que cabría señalar de manera especial el lugar donde se apoyan los dos postes verticales que sostienen el *txori-toki* de la campana.

Plano VI

Vista superior del conjunto de tejados, con un ligero sombreado que ofrece alguna sensación de relieve.

*

Para terminar esta descripción arquitectónica, digamos que a la única campana que existe en la ermita no se le conoce ningún nombre particular y que carece de inscripciones o grabados. Tampoco se distinguen diferentes toques de campana para la misa, las oraciones u otras funciones religiosas. Aunque en la actualidad se accione la campana desde la cocina de la casa, hasta hace algo más de ciento cincuenta años la campana se hallaba sobre la puerta de entrada a la ermita, como se explica con más detalle en el *punto 30.*

Por otra parte, no hay nidos en el edificio, aunque en sus paredes suelen vivir *txamilotxak* («alionines»). Algunos mochuelos se suelen meter de noche en el hueco de la campana y en el tejado nunca faltan gorriones.

El espacio que ocupaba el antiguo atrio es en la actualidad una pequeña cuadra, pajar y almacén.

C — Datos artísticos

7. En la ermita sólo hay un altar, que se halla pegante a la pared común con la casa y hacia el centro de dicha pared. El altar está forrado de madera, si bien su interior es un confuso conjunto de piedras y mampostería. En la parte delantera del altar existe un escalón de madera, adosado sobre el cual el sacerdote camina al celebrar la misa, situando al oficiante dos escalones por encima del resto de la ermita, pues no hay que olvidar el escalón de piedra que divide la cabecera de la ermita del resto de la misma y que ya hemos explicado en el *punto 6.*

El altar carece de estilo determinado y su simple decoración está totalmente exenta de interés.

8. El único retablo que hay en la ermita se sitúa sobre el altar anteriormente mencionado. Este retablo está compuesto por tres cuerpos verticales cada uno de los cuales se subdivide en tres escenas, siendo la división idéntica en los cuerpos laterales y diferente el central (véase el corte D - D' *ebakera).* En las escenas representadas en los cuerpos laterales y en la parte inferior del central se ven escenas de la vida de San Antonio Abad (tentado por las mujeres, haciendo vida de ermitaño solitario, etc.). En el centro del cuerpo central se abre un espacio en el que se halla una imagen de San Antonio Abad, el cual lleva como atributos personales un báculo, un libro y capa negra con capucha, siendo acompañado a un lado por un cerdito, representante de los ganados y animales a los cuales el santo suele proteger. Sobre el santo y en el lugar más alto de todo el retablo, se halla la única representación no alusiva a San Antonio Abad y su vida, tratándose de San Miguel Arcángel mantando al Diablo. El Arcángel está vestido de general romano, como ha venido siendo normal desde el Renacimiento, y el Diablo es un monstruo de cuerpo malforme, con pico puntiagudo y pechos de mujer.

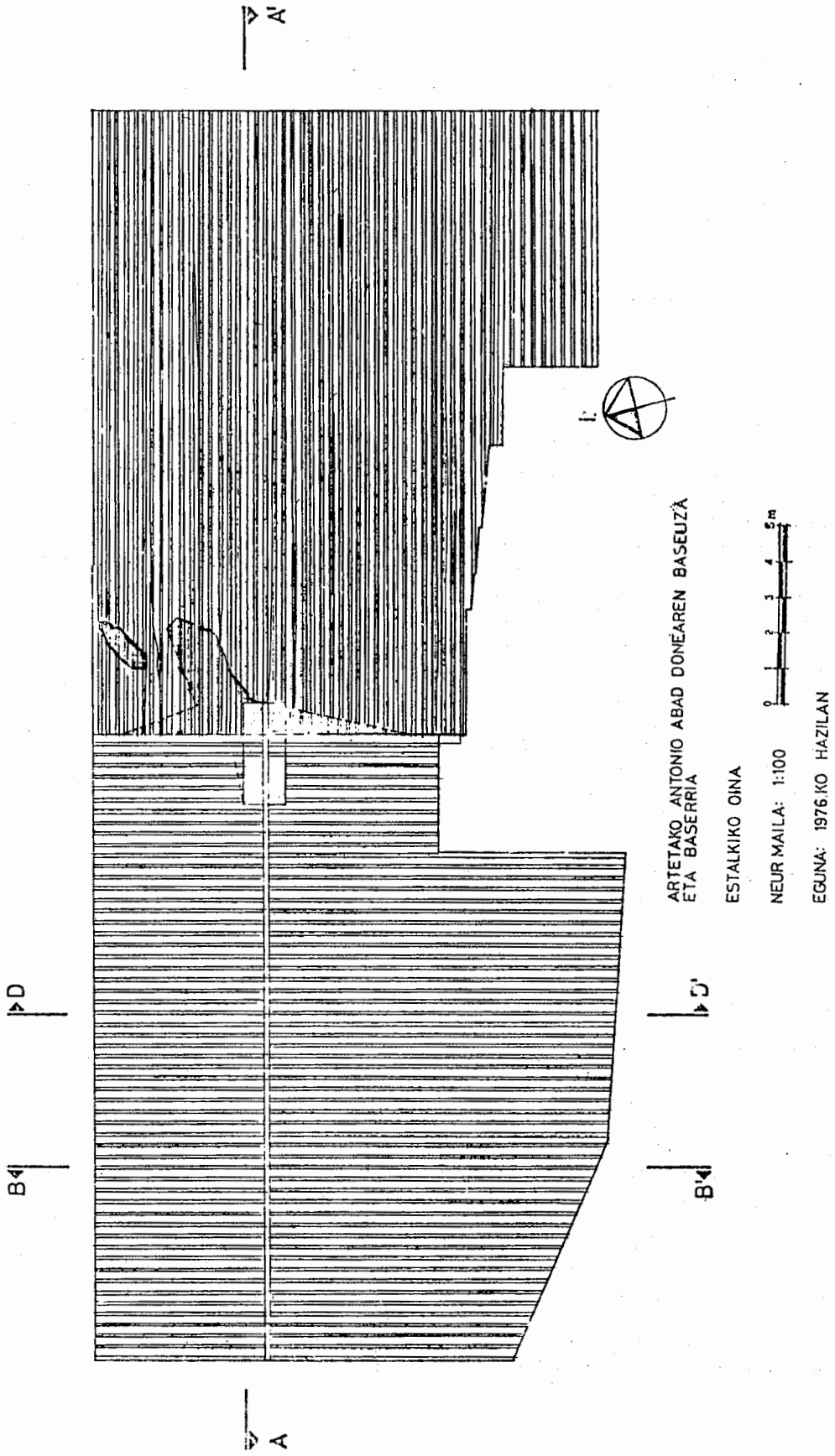
9. La imagen de San Antonio Abad, ciertamente no pequeña, no es de gran mérito ni mucha antigüedad, siendo la madera su componente principal. Existe a un lado del retablo una imagen pequeña de San Antonio de Padua, traída hace pocos años a la ermita, trabajada en yeso y de factura actual. Su valor estético, nulo, así como el espiritual, ensombrecido por el verdadero patrono de la ermita.

10. Los pocos cuadros existentes están confeccionados a base de fotografías carentes de interés y en las que se representan a diferentes advocaciones de la Virgen.

11. No hay pinturas murales.

12. Ni grabados.

13. Antes de efectuarse las primeras obras de derribo de la ermita de San Antonio Abad, y a la vista del aspecto que ofrecía la ermita, la conclusión que se sacaba era de que el templo carecía en sus vigas de tallas o dibujos. Sin embargo, al efectuarse el derribo de la bóveda que cubría el altar aparecieron en su interior unas vigas con tallas y dibujos de interés. Ante el hallazgo se examinaron con más cuidado las vigas que no habían estado ocultas tras la bóveda, observándose en ellas que tras gruesas capas de pintura y cal aparecían tallas similares, aunque más desgastadas o cepilladas. Estas vigas, que describimos con detalle a continua-


A'
A
B
B'
C
C'
ARTETAKO ANTONIO ABAD DONEAREN BASEUZÀ ETA BASERRIA
ESTALKIKO OINA
NEUR MAILA: 1:100
EGUNA: 1976.KO HAZILAN
0
1
2
3
4
5m

ción, se encontraban en las proximidades del altar, no hallándose ninguna por la zona del coro. Como ya explicamos en el *punto 30* de esta encuesta, las tallas pueden remontarse al siglo XVII, pues en 1691 se abrió la bóveda de medio cañón, tras la que se ocultaban las tallas, con objeto de evitar goteras sobre el altar. No es lógico pensar que se hiciesen con posterioridad para quedar luego ocultas.

Viga primera

Esta viga se encontraba situada sobre los pies derechos pegantes a la pared izquierda de la ermita y que servía de apoyo a las vigas que, viniendo de la cumbrera del tejado, servían de sujeción a las tablas sobre las que se asentaban las tejas. La localización exacta era entre el primer pie derecho, situado en la esquina formada por la pared delantera (pegante al altar) y la pared izquierda, y el segundo pie derecho pegante al púlpito, en las proximidades del maderamen de la bóveda.

Los dibujos se encontraban en el lado inferior de la viga, por lo que podrían haber sido vistos mirando de abajo arriba. Como se dice, podrían haber sido visibles, pues lo cierto es que no lo eran, ya que se encontraban totalmente ocultos a causa de la bóveda que cubría la zona del altar.

FOTO 1

La longitud de la viga rondaría los cinco metros, siendo su anchura de quince centímetros y su altura de veintitrés centímetros, todo a lo largo de la madera, excepto en la zona del dibujo de círculos concéntricos, que es de 21 cms. de alto. El conjunto de dibujos lo forman cuatro tallas circulares, tres de las cuales constituyen una unidad, permaneciendo el cuarto dibujo o talla un tanto aislado y diferenciado (ver foto 1).

De los cuatro dibujos, el más próximo a la pared en la que se apoyaba el altar es precisamente el más

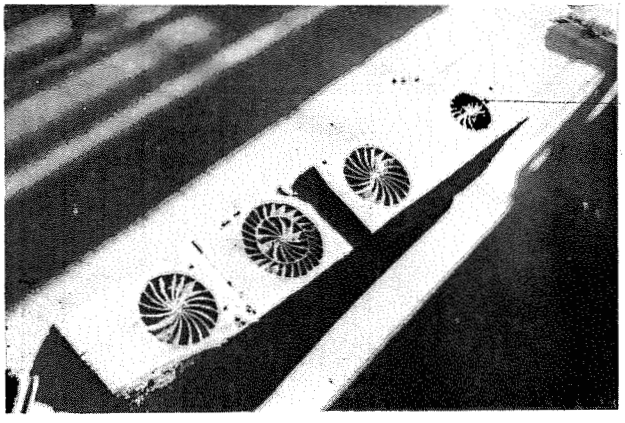


FOTO 2

pequeño y aislado. Su datos son: a) 9 cm. de diámetro; b) 17 estrías que giran de izquierda a derecha, y c) se encuentra a 19'5 cm. del dibujo más próximo (ver foto 2)

Los otros tres dibujos que forman su propio conjunto están formados con las siguientes características:

1.—Un círculo central con otro concéntrico en su interior. El círculo mayor tiene: a) 14 cm. de diámetro; b) 26 estrías que giran de derecha a izquierda, y b) se encuentra situado a 11 cm. de los dibujos de su derecha e izquierda. El círculo concéntrico menor posee: a) 9 cms. de diámetro; b) 13 estrías que giran en sentido contrario a las del círculo mayor, es decir, de izquierda a derecha (ver foto 3).

2.—Dos círculos exactamente iguales a la derecha e izquierda del dibujo concéntrico, con las siguientes características: a) 12 cms. de radio, y b) 18 estrías que giran de derecha a izquierda (ver foto 3).

FOTO 3

Respecto a una posible coloración de la viga, se puede decir que falta casi totalmente, si bien hacemos constar que se advierten en algunas de las estrías restos de colorido negro. Observando detenidamente las estrías en las que conserva mayor color, se concluye que los cuatro dibujos poseían sus estrías, cada una de ellas, alternativamente pintadas de negro y no pintadas en absoluto, no consiguiéndose apreciar otro tipo de coloración.

Viga segunda

La localización de esta segunda viga se situaba en el primer arco de madera pegante a la pared del fondo, y era la viga que con una cuña en cada extremo se empotraba (formando ángulos de 45 y 135 grados) en el pie derecho de la esquina derecha y en la viga superior que se encontraba sobre el pie derecho mencionado y el situado en la esquina izquierda. Se encontraba, pues, oculta por la bóveda y los dibujos están tallados en el lateral derecho, es decir, que en caso de no existir la bóveda hubiesen sido visibles mirando del coro al altar. Medidas: largo, 1 m, 45 cms.; ancho, 12'5 cms., y alto, 19 cms. (foto 4).

FOTO 4

Los dibujos son tres, siendo los dos de los extremos iguales. El diferente, esto es, el de enmedio, es un círculo con las siguientes características: a) 12'5 cms. de diámetro; b) 24 estrías que giran de izquierda a derecha, y c) se encuentra a 31 cms., tanto del dibujo de su izquierda como del de su derecha (ver foto 5).

Los dos dibujos de los extremos son unos círculos con una esquemática flor de seis pétalos en su interior. Otras características: a) 13 cms. de diámetro, y b) a lo largo de la circunferencia y uniendo los extremos de los pétalos, se encuentran otras seis hendiduras de factura similar a la de los mismos pétalos (ver fotos 6 y 7).

FOTO 5

FOTO 6

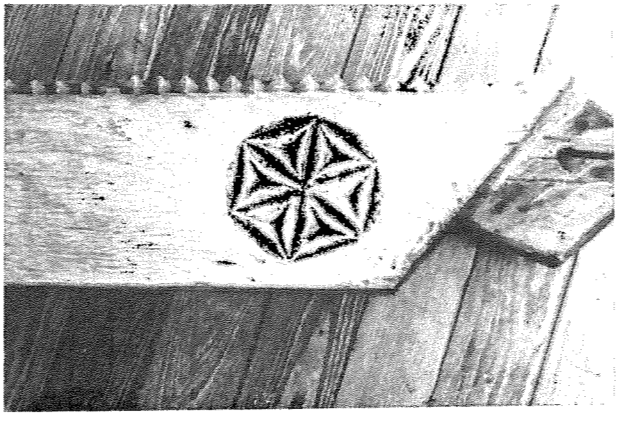


FOTO 7

Otras tallas que tiene esta viga en su lado inferior, o más largo, se componen de dos filas de pequeñas puntas a lo largo de los dos bordes del lado (ver foto 8).

La coloración de ésta es mayor que la de la viga primera. Por lo que respecta al dibujo central, las estrías se hallan alternativamente pintadas en rojo y negro. Y por lo que se refiere a las tallas de los extremos, las 12 hendiduras que tienen forma de pétalo se encuentran coloreadas de negro y los 6 triángulos de lados ligeramente curvos que se forman entre los 12 pétalos están coloreados de rojo.

FOTO 8

Viga tercera

Situación: en el primer arco de madera, sirviendo de ajuste y sujeción al pie derecho de la esquina de la izquierda y a la viga que se apoya sobre los dos pies derechos delanteros, en otras palabras, es la viga que se corresponde simétricamente con la número 2. Medidas: largo, 1 m y 42 cms.; ancho, 12 cms., y alto, 19 cms.

Hay tres dibujos en el lado frontal y otros tres en el lado lateral más largo. Los correspondientes a este lado frontal son un disco y dos cuadrados. Las características del disco son: a) 10 cms. de diámetro, y b) con 12 estrías que giran de derecha a izquierda. El cuadrado central, a su vez, tiene: a) 8'5 cms. por 8'5 cms. de medida de lados; b) se encuentra situado a 53 cms. del disco y a 46'5 cms. del otro cuadrado, y c) está subdividido en seis rectángulos iguales, cada uno de los cuales, a su vez, está subdividido, en cuatro triángulos a base de unir los diferentes ángulos interiores entre sí (ver fotos 9 y 10). El segundo cuadrado, tercero de los dibujos de este lado, ofrece los siguientes datos: a) 8'5 x 8 cms. como medidas de los lados, y b) se halla subdividido en cuatro cuadrados iguales, dentro de cada uno de los cuales hay una hendidura con una de las puntas en el centro del cuadrado mayor y la otra en cada una de las esquinas del mismo cuadrado, en forma de pétalo (foto 11)

En el lado lateral, el dibujo que hace pareja con el primero de los descritos del otro lado, es un círculo con seis pétalos, exactamente igual que el descrito

FOTO 9

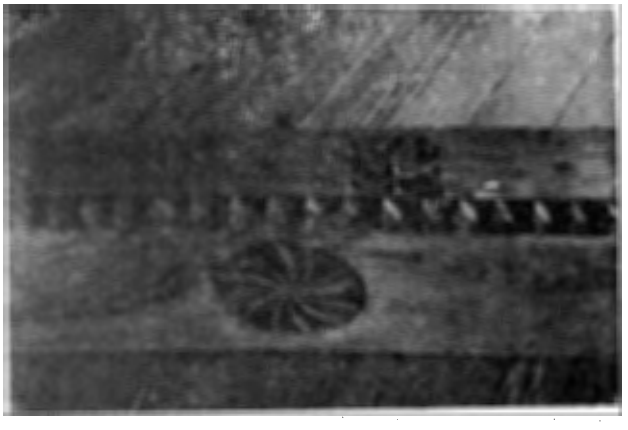


FOTO 10

FOTO 11

para la viga segunda, siendo su diámetro en esta ocasión 13'5 cms. Exactamente igual que éste es el que se encuentra en el otro extremo del mismo lado, haciendo pareja con el cuadrado de cuatro pétalos del lado contiguo. La talla central es un disco de a) 13 cms. de diámetro; b) con 12 estrías que giran de izquierda a derecha, y c) que se encuentra a 30 cms. tanto de la talla de su derecha como de la de su izquierda (ver fotos 9, 11 y 10).

Esta es la viga que mayores restos de colorido conserva, siendo, como en la segunda, los dos únicos el rojo y el negro. En los círculos con flores de seis pétalos y en el cuadrado de cuatro, el interior de los pétalos está pintado de negro, quedando las figuras ligeramente triangulares restantes coloreadas de rojo. los dos discos de estrías tienen éstas alternativamente pintadas, una de rojo y otra de negro. Por último, el cuadrado subdividido en seis rectángulos, tiene los mismos alternativamente pintados en los dos mencionados colores, pudiendo decirse lo mismo de la hilera de puntas que se sitúa a lo largo del borde común a ambos lados tallados.

Viga cuarta

Se encontraba situada en el segundo arco de madera, empezando desde el altar, del lado derecho según se mira el altar de frente. Las funciones y posición de esta viga eran idénticas y paralelas a la descritas para la viga segunda.

Los dibujos de esta madera no eran visibles en absoluto, a pesar de que la viga misma sí lo era, y bien evidemente, pero sucedía que se encontraba totalmente cubierta de varias manos de cal de considerable grosor. Por otra parte, al haber sufrido esta viga en todos sus lados la acción de un cepillo de carpintero, los dibujos son difícilmente reconocibles. Verdaderamente, este último hecho es lamentable, pues esta cuarta viga es la que mayor originalidad y variedad de dibujos presenta. Y no solamente está cepillada, sino que incluso está acortada, por lo que uno de los dibujos del costado inferior aparece mutilado.

Las medidas son: de largo, 1 m. y 30'5 cms. de ancho; y de alto, 18 cms. (ver foto 12). En el lateral izquierdo aparecen tres dibujos, dos circulares y uno rectangular.

1.—El dibujo central (foto 13) es una rueda que: a) tiene 24 estrías que giran de izquierda a derecha; b) posee un diámetro de 13'5 cms., y c) se encuentra situado a 27'5 cms. del rectángulo que está a uno de sus lados y a 27 cms. del círculo del otro lado.

FOTO 12

FOTO 13

FOTO 14

2.—El rectángulo es floreado (ver foto 14), y a) subdividido en cuatro rectángulos iguales; b) con 14'5 x 11 cms. como medidas de los lados, y c) hallándose en cada uno de los cuatro rectángulos interiores un pétalo con dos incisiones interiores.

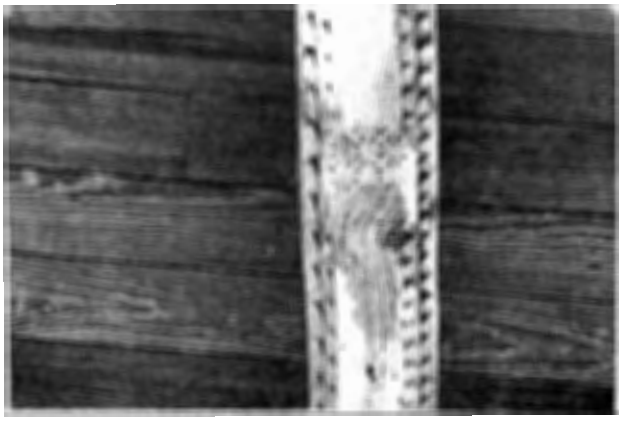


FOTO 15

FOTO 16

3.—Un círculo floreado (ver foto 15) de seis pátalos de características idéntica a los comentados para la viga tercera, aunque en esta ocasión el diámetro es ligeramente mayor.

El lateral derecho goza de características especiales, pues por una parte, es el que presenta en sus dos extremos tallas de mayor elaboración, siendo al mismo tiempo el costado más deteriorado por el cepillo. Consta de dos cuadrados y un círculo.

1.—El cuadrado central (foto 16) es de rasgos semejantes al rectángulo del costado frontal, aunque con una sola incisión dentro de cada pétalo, en vez de dos. Dado su deterioro, no podemos decir nada más.

2.—El cuadrado de uno de los extremos (foto 17) tiene 14 cms. de lado; b) se encuentra subdividido en 16 pequeños cuadrados interiores (cuatro filas de cuatro) y c) dentro de cada cuadrado interior se observan aspas cuyas puntas nacen en cada una de las cuatro esquinas interiores, y del medio de cada uno de los cuatro lados, formándose así, dentro de cada uno de los cuadrados interiores, ocho minúsculos triángulos rectángulo.

3.—Desgraciadamente, del círculo que se encuentra en el otro extremo de este costado (foto 18) sólo nos queda un sector que nos permite reconstruir mentalmente toda la talla. En éste se observan las siguientes peculiaridades: a) dos circunferencias concéntricas, de unos 15 cms. de diámetro la mayor, y de unos 12 cms. la menor; b) en el círculo menor se observan unas estrías, alcanzarían la cifra de 24, que parecen no girar en ningún sentido o, quizá, de hacerlo, levemente de izquierda a derecha, y c) en la zona circular que queda comprendida entre la circunferencia mayor y la menor, se da una sucesión de triángulos isósceles y escalenos.

En el costado frontal se hallan otras tres tallas, una de las cuales se encuentra muy mutilada al al haber sido acortada la viga. Los otros dos dibujos son:

1.—Un cuadrado central (foto 19): a) subdividido en 16 pequeños cuadrados interiores; b) de 8'5 cms. de lado, y c) cada uno de los cuadrados interiores tiene, a su vez, en su interior un aspa surgida de la

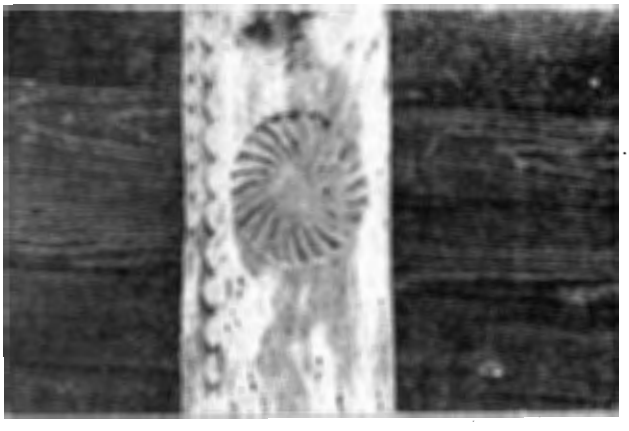


FOTO 17

FOTO 18

FOTO 19

FOTO 20

unión de sus cuatro esquinas por el centro del cuadrado, formándose así, entre los lados y las diagonales, cuatro minúsculos triángulos.

2.—Una rueda (foto 20): a) de 24 estrías que giran de izquierda a derecha; b) de 7'5 cms. de diámetro.

En las dos esquinas que se forman de la unión de los costados delantero y trasero con el costado inferior, están talladas unas dobles filas de rombos que recorren la viga de punta a punta.

No quedan, en absoluto, restos de coloración.

14. No se conoce la existencia de reliquias en la ermita.

15. No existen ornamentos notables.

16. Ni objetos de culto de especial valor. Los objetos de culto en la actualidad son los mínimos que durante siglos ha tenido la ermita. Así, en 1723 y por todo inventario, se hizo constar en el Libro de la Hermita de San Antonio Abad (LHSAA) lo siguiente:

— un cáliz con su patena y corporales con su brussa (sic)
— una casulla con su manígulo y estola de Damasco blanco
— una alba con su amito y zíngulo
— tres manteles con sus encajes, dos usados
— un antealtar
— dos candelabros con fruslera
— un misal con su atril
— una cruz y un farol, y
— una campana.

Las mínimas necesidades que para el culto tenía la ermita quedan reflejadas en las compras hechas para este capítulo durante el período 1604 - 1825 (ver anexo IV). Los datos han sido obtenidos del LHSAA y del Libro de Fábrica de Santa María de Galdácano (LFSMG).

17. El altar mayor y su entorno quedan separados del resto de la ermita por medio de un simple escalón de piedra que los sitúa en diferente nivel. No hay verjas.

18. La pila de agua bendita se encuentra en el exterior, a la derecha de la puerta de entrada. La pila es un bloque de piedra incrustada en la pared y carente de decoración.

19. Existen unos pocos bancos corridos, así como sillas particulares en las que consta el nombre de la dueña. También hay un confesonario y una mesa grande de madera, que se encuentran en la parte trasera de la ermita. Las sillas particulares, así como el confesonario, fueron traídos a la ermita hace pocos años desde la iglesia parroquial de Santa María, por lo que los nombres que constan en las sillas no corresponden a los de los habitantes de Arteta, sino a los de gentes de todo Galdácano. Igualmente, a la izquierda según se mira al altar, cerca del escalón de piedra, hay un púlpito de madera de sencilla factura.

20. En el coro no existía nada digno de mención.

21. En el interior de la ermita y en la esquina izquierdo - delantera, existe una especie de nicho o sepulcro muy tosco, aunque bien podría ser cualquier otra cosa. Juanita Uriarte recuerda que ni ella ni ninguno de sus antepasados ha levantado jamás la gran losa superior del nicho. Esta losa, de 0'80 x 1'85, tiene el aspecto de haber sido un *gari-jotekoarrie,* piedra para golpear trigo. En relación con este nicho, el hijo más joven del caserío, Ignacio, recuer-

da cómo su abuelo le decía que en el altar se hallaba el corazón y en el nicho el cuerpo: *...hemen, bihotza eta hemen, gorputza...*, sin concretar más ni de quién. El levantamiento de la losa ofreció un interior abarrotado de piedras que no pudieron ser quitadas en su totalidad (el próximo derribo de la ermita nos permitirá examinar con detalle esta esquina del nicho, así como el subsuelo de la ermita).

22. El sistema natural de iluminación son las tres ventanas y el sistema artificial la luz eléctrica, si bien ésta es de incorporación reciente y sustituta del aceite, sistema usado con anterioridad junto con las velas, las cuales han persistido en cierta medida hasta la actualidad.

23. No hay vidrieras.

24. El estado actual de los objetos citados es digno y el que tiene mayor estropicio es la estructura del retablo, el cual se halla podrido en su totalidad, aunque no así las escenas e imágenes.

25. Dado que la ermita va a desaparecer en pocos meses, todas sus necesidades están paralizadas. Es preciso decir que estas necesidades tampoco son muy grandes, ya que ha estado sometida a buenos cuidados hasta la actualidad.

25. No cuelgan del techo o paredes ninguna clase de exvotos y tampoco se recuerda que los haya habido en alguna ocasión.

D — Datos históricos

27. No se conoce la fecha de erección de la ermita, pero el hecho de que se hallase bajo la advocación del santo protector de ganados y animales puede retrotraer en muchos años dentro de la Edad Media la fecha de erección del templo, pues, como señala el P. Lizarralde (1), estos santos taumaturgos o milagreros conocieron una temprana devoción tras Andra Mari y los Apóstoles.

Aunque la existencia del barrio de Arteta puede que sea muy anterior a la aparición de la ermita, no deja de ser interesante el señalar cuándo se menciona por primera vez en la historia este barrio que, por otra parte, no es en una fecha muy remota. En 1375 el Señor de Vizcaya, el Infante don Juan, extendió un documento-privilegio por el cual hacía acoger a sus caseríos censuarios de Galdácano, Bedia, Arrigorriaga, Zarátamo y San Miguel de Basauri al Fuero de la Villa de Bilbao, dándose la relación de apellidos de los moradores en tales caseríos censuarios y entre los que se encuentran cuatro Artetas, después de dar los nombres de los habitantes de Ordañe y antes de los de Zuazo (2). Es posible que la presencia de este pequeño núcleo o barrio hubiese ya originado la aparición de la ermita para estas fechas.

Con todo, la primera vez que se menciona la existencia de la ermita en un documento es en 1602-1604, a raíz de unas obras que se efectuaron en el edificio de la misma y de las que consta cuenta de gastos habidos en el Libro de Fábrica de Santa María de Galdácano (LFSMG). Es interesante hacer constar también que el término de San Antón es mencionado en un documento fechado en 1607 y que era la resolución de un pleito que se venía arrastrando desde muchos años atrás (3).

28. No se sabe quién fue el fundador de la ermita.

29. Ni tampoco cuál fue el motivo de la fundación, pero teniendo en cuenta que la ermita está dedicada a San Antonio Abad, el protector de ganados y animales, y, por otra parte, que el monte Upo y los de sus alrededores han tenido una gran tradición de pastoreo, es lícito pensar que hubiese alguna relación entre los pastores y la fundación de la ermita. De hecho, hasta los últimos tiempos los pastores han sido siempre los principales romeros en las festividades que aquí se han venido celebrando.

30. Desde la fecha de fundación de la ermita, el acontecimiento más importante que le va a suceder a la misma es la demolición que dentro de pocos meses va a acabar con ella para siempre, a manos de la Unión de Explosivos Río Tinto, que ha comprado casas y terrenos del barrio de Arteta con objeto de edificar depósitos para la custodia de material peligroso y otras funciones.

En los años del presente siglo la ermita se ha mantenido decentemente cuidada, a base de pequeños arreglos, de tejado principalmente, cuando éstos eran necesarios y gracias al trabajo de Juanita Uriarte, su madre, su abuela y sus respectivas familias.

Si bien la afluencia de romeros a esta ermita en festividades siempre ha sido muy grande, esta afluencia había descendido considerablemente en las últimas décadas.

Acerca de tormentas que afectaron a la ermita, nuestra informante recuerda que su padre contaba cómo antes de nacer ella, un día de tormenta un rayo entró por el *txori-toki* de la campana y se coló hasta

(1) **Andra Mari.** LIZARRALDE, José A., O.F.M. Bilbao 1934, p. 29.

(2) **Historia General del Señorío de Vizcaya.** LABAYRU, Estanislao J. Bilbao 1899 - 1903. 6 vols. «Caserías de Galdácano, Bedia, Arrigorriaga, Zarátamo y San Miguel de Basauri, acogidas al Fuero de Bilbao», t. II, lib. 2, cap. XXXIX, apart. II, p. 433.

(3) **Historia General...** LABAYRU, E. «Declaración de diez ejidos leñeros en Galdácano», t. IV, lib. 3, cap. IX, apart. IV, p. 557.

la cocina de la casa, a través de la cadena de hierro, por medio de la cual se volteaba la campana. Como consecuencia de ello, la pared común a la ermita y a la casa se rasgó con una grieta de arriba abajo y que por la parte de la ermita, tras el retablo, todavía es visible hoy.

Para el conocimiento de épocas de florecimiento, abandonos, así como de reparaciones importantes en siglos anteriores al actual, las mejores fuentes de información son el Libro de la Hermita de San Antonio Abad (LHSAA) y, en menor medida, el Libro de Fábrica de Santa María de Galdácano (LFSMG). En el anexo I se presenta el total de obras efectuadas, personas contratadas y dinero gastado para el mantenimiento de la ermita durante el período 1736 - 1825.

Lo que podemos averiguar a través de estas obras es que:

- la casa del sacristán estaba ocupada en 1753, pero que en 1764 estaba «enteramente arruinada e inhabitable» (4), por lo que fue necesaria la reedificación de paredes y toda la gran obra de este año. Esto nos permite tener la certeza de que la forma de la casa del sacristán, tal como la conocemos hoy en día, es de 1764, a partir de cuya fecha parece ser que ha estado ocupada permanentemente cuando la Fogueración de 1796 no la hace constar (5);

- en 1767 se hizo una gran puesta a punto de toda la ermita;

- la bóveda de medio cañón que cubre la parte delantera de la planta de la iglesia data de 1691, siendo su objeto la preservación de la zona del altar de toda humedad posible que penetrase por el tejado. Esto remonta la antigüedad de las tallas de madera al siglo XVII, pues, desde luego, no se harían más tarde para ser ocultadas por dicha bóveda;

- hubo retejos parciales en las siguientes fechas: 1691, 1741, 1767, 1771, 1777, 1783, 1784, 1785, 1790, 1802, 1815 y 1825;

- el coro se arregló y compuso en 1783;

- la campana no ha ocupado siempre la posición actual, pues en 1818 se trasladó a donde ahora está desde otro sitio. Acerca de esto, Juanita Uriarte recuerda que su abuelo comentaba que, efectivamente, la campana no siempre había ocupado la posición actual, señalando que la anterior ubicación era encima de la puerta de acceso al interior de la ermita. Es posible que la transformación del atrio en pajar y sitio donde se guardan los aperos de labranza sea de esta misma época del traslado de la campana. El objeto de este traslado es evidente: hacer el toque de campana sin necesidad de salir de la casa del sacristán, junto con otra razón que añadía el abuelo de nuestra informante y que era el evitar el robo de la campana, cosa que era frecuente en sus tiempos;

- se compraron cerrajas nuevas para la puerta de la ermita en los años siguientes: 1764, 1781, 1790 y 1802, haciéndose en el Auto de Visita del año 1764 la siguiente anotación: «...ni sus cerraduras se abran violentamente, pena de excomunión mayor», lo cual puede dar a entender que este hecho se repitiese con cierta frecuencia al mismo tiempo que coincide con lo que señalábamos en el punto anterior acerca de los robos de campanas.

En los Autos de Visita redactados por el Visitador General del Obispado de Calahorra - La Calzada, se dan algunos datos de interés acerca de los abandonos sufridos por la ermita, como por ejemplo, ocurre en el del año 1741, en el que se manda demoler la ermita debido a diversos inconvenientes y poner en su lugar una cruz, como consta en el Acta de dicho año en el LFSMG. Lo extraño es que en el Libro de la Hermita (LHSAA) y en el acta del mismo año no se hace constar nada acerca del derribo; muy al contrario, se pide que: ...«se repare y compomga lo necesario...». ¿Entre la redacción de un Auto y del otro convencieron al Visitador de que los perjuicios que se habían dado y los que se podrían dar eran menores que los perjuicios espirituales que originaría su desaparición entre las gentes del barrio de Arteta? La visita posterior no aclara nada acerca del la confusión anterior, pues en el LFSMG, al dar la relación de ermitas que se pide se tengan con decencia, no aparece la de San Antón; sin embargo, el LHSAA es visitado y se pide a los fieles: «...contribuyan con sus limosnas a la decencia y ornato de la ermita...».

La razón inicial que motivó la decisión de derribar el templo parece contenerse en un Acta de Visita del LFSMG, en la que se prohibía la celebración de todo tipo de actos que no fuesen estrictamente religiosos dentro de las ermitas: «como se tiene por costumbre, ni se enciendan fuegos dentro de ellas...». ¿Se concentrarían este tipo de actos especialmente en la ermita de Arteta, lo que, junto con el poco cuidado, fue causa de la decisión de derribo? El conjunto de notas y avisos dados por los Visitadores

(4) LHSAA, p. 28.
(5) **Fogueración del año 1796.** Archivo de la Casa de Juntas de Guernica.

Generales y relativos a la ermita que nos ocupa se halla en el anexo II.

En 1602, LFSMG, vivía un sacristán en la casa anexa, pues se menciona su presencia. En 1691, LFSMG, también debía vivir alguien, pues no en vano se retejó la casa del sacristán. La Fogueración de 1745 nos permite conocer el nombre del inquilino que la habitaba en esta fecha: Domingo de Arteta, el cual es el mayordomo que satisfizo las cuenta de 1741 (6). Otros Autos de Visita, como el de 1793, nos confirman que vivía un sacristán en la casa, lo cual era fácil de imaginar tras la gran obra efectuada en 1764. Por el Auto de 1828 nos enteramos del nombre de otro sacristán: Sebastián de Eguileor, del cual es descendiente por vía femenina nuestra informante, Juanita Uriarte.

Importante para conocer las vicisitudes por las que pasó la ermita es el saber cuál fue el desarrollo de la gestión económica en base a los montantes totales de entrada y salida que llevaron a cabo los mayordomos encargados del cuidado del templo (ver anexo III). Esta gestión económica nos es posible conocerla a través de las satisfacciones de cuentas que se hallan en el LHSAA para el período 1736-1828, A la vista de este anexo, la impresión de conjunto es la de que la producción de leña y carbón en el monte de la ermita producía un cierto superávit una vez descontados los gastos, pero, de hecho, este superávit no se hubiese dado en caso de haber tenido la ermita cuidada y a punto de decencia siempre, y que era lo que los Visitadores Generales del Obispado resaltaban en numerosas ocasiones.

31. No se conocen leyendas, cuentos o canciones referentes a la ermita.

32. Desde finales del siglo pasado, la ermita, casa anexa, así como las tierras que tradicionalmente eran del templo, han sido propiedad del Ayuntamiento de Galdácano, a quien fue vendida junto con otras tierras comunes. En los últimos tiempos, cuando había necesidad de reparaciones se pedía al Ayuntamiento que costease las mismas, si bien la ayuda ha venido siendo, de continuo, bastante escasa.

E — Culto. Ritos religioso y profanos

33. La imagen más venerada ha sido siempre la de San Antonio Abad. Lo cierto es que hasta hace poco tiempo era la única que existía, si bien recientemente se le añadió a un costado una pequeña imagen de San Antonio de Padua. La imagen principal se sitúa en el centro del retablo.

(6) LHSAA, p. 9 v.°.

34. La principal virtud que se le atribuye es la de ayudar a parir a los animales y en este sentido recibía la mayoría de las súplicas.

35. No existen datos concretos que justifiquen esta virtud, aparte de la tradición y la fe, naturalmente.

36. No existe ninguna oración especial para solicitar su intervención; tan sólo el rezo de un rosario y la presentación de ofrendas.

37. Al pedir el favor al santo se le solía dejar botellas de aceite para las lámparas, así como velas que se colocaban a lo largo del peldaño de piedra que sitúa a diferente nivel al altar y su alrededor del resto de la ermita. Los pastores eran más aficionados a traer botellas de aceite, mientras que las mujeres lo eran de las velas. Ultimamente estas ofrendas habían descendido mucho, al igual que las peticiones al santo. Una vez conseguido, o no, el favor, no se solía volver a la ermita con más ofrendas.

38. No existen ceremonias especiales al pasar frente a la ermita, ni al salir o entrar a ella.

39. No se tienen noticias de que en alguna ocasión se hayan formulado votos o promesas.

40. La fiesta del santo es el 17 de enero, pero debido a las inclemencias invernales, la celebración oficial se hacía el segundo domingo de julio. A lo largo del año tan sólo se celebraban cuatro misas en relación con la festividad: el 17 y el 18 de enero y el segundo y tercer domingos de julio.

41. La extensión territorial del culto de la ermita era amplísima, pues para las celebraciones, principalmente de julio, venían gentes no sólo de Galdácano, sino de Ceberio, principalmente —a dos horas de camino a través del monte Upo—, Lemona y otros puntos del Valle de Arratia, y también de Bilbao, Arrigorriaga, Amorebieta, Durango y Orozco. De este último lugar venían en especial pastores.

42. A la festividad oficial del segundo domingo de julio asistían todas las autoridades civiles y eclesiásticas de Galdácano, habiendo desaparecido esta costumbre en tiempos del último alcalde.

43. La única ceremonia religiosa que se celebraba este segundo domingo de julio era la celebración de la misa. No había vísperas, o funciones vespertinas, aunque sí volvía a haber repetición de misa al siguiente domingo, esto es, el tercero de julio. Hay que recordar que el 17 de enero, festividad ofi-

cial del santo, también había sólo misa, con su correspondiente repetición al día siguiente, el 18 de enero.

44. No se celebraban procesiones ni se cantaban cantos especiales.

45. No había intervención de *dantzariak*. En cambio, tras la misa, sí había baile con la participación de los presentes, dentro ya de la fiesta de la romería.

46. En mayo, antes de la Ascensión, se solían celebrar *las letanías,* celebración en la que el Ayuntamiento solía donar a los asistentes vino, pan y una copa de anisado. El total de vino era el de una cántara. Por otra parte, no era costumbre la celebración de novenas ni rogativas.

47. Las ofrendas que se hacían en la festividad consistían básicamente en aceite y velas y que eran las mismas que se daban a lo largo del año, cuando se solicitaba la intervención del santo para el buen parto de un animal.

48. Se solían vender cintas de San Antonio, benditas por el mero hecho de introducirlas en la ermita y sin la intervención del cura o de rito particular. Estas cintas eran vendidas por mujeres venidas de fuera del barrio, junto con los clásicos objetos de regalo y broma de las romerías.

49. No existe ninguna imagen coronada canónicamente.

50. En los últimos tiempos se han celebrado dos o tres matrimonios, junto a alguna primera comunión, que en absoluto se habían celebrado en tiempos anteriores. Funerales, en cambio, no se han llegado a hacer.

51. La romería principal era el segundo domingo de julio, con su repetición el tercer domingo del mismo mes, siendo la asistencia de romeros abundantísima y proveniente de puntos tan alejados como Orozco, Durango, Amorebieta, Lemona, con otros de Arratia, así como de los más próximos de Arrigorriaga, Ceberio y Zarátamo. El principal contingente de romeros era el procedente de la misma anteiglesia de Galdácano, seguido con una fuerte asistencia de gente de Ceberio, los cuales venían a través del monte Upo. Los instrumentos musicales que se tocaban eran los propios de la banda municipal de Galdácano, junto con el txistu y el acordeón, traído por algún particular. Musicalmente, el plato fuerte era esta banda municipal, que se hallaba presente en el barrio desde primeras horas del día. No había *aurresku* ni juegos especiales. El Ayuntamiento daba una comida, pero tan sólo para las autoridades, si bien, como ya se ha dicho antes, el Ayuntamiento daba para los asistentes a las letanías del mes de mayo una cántara de vino, pan y anisado. No se tenían costumbres culinarias particulares. Esta costumbre de que el Ayuntamiento pagase la comida de las autoridades en la festividad desapareció hace relativamente poco tiempo y a instancias del último alcalde. El resto de los asistentes a la romería se traían su propia comida, destacándose los pastores procedentes de Ceberio y sus besugos, que asaban en un fuego al aire libre.

52. Esta ermita de San Antonio Abad no tenía Cofradía.

53. La ermita está al cuidado de Juanita Uriarte Zuloaga y Simón Otxandio Gómez, junto con su familia, y la razón por la que lo hacen es la de ocupar la casa que tradicionalmente se ha venido ocupando del cuidado de la ermita, el caserío San Antón o San Antonio. Juanita Uriarte es hija de Domingo Zuloaga, nacida en este caserío y que, a su vez, era hija de Paula, también nacida en el caserío San Antón, y que era hija de María Antonia, la cual llevaba el apellido Eguileor, al igual que el sacristán que ocupaba este caserío en 1828 (ver el final del punto 30), Sebastián de Eguileor, y del cual María Antonia debía ser nieta. Como se puede observar, la transmisión del cuidado de la ermita se ha hecho por vía femenina en las últimas cuatro generaciones, sin que haya una razón clara para que ello haya sucedido así, en opinión de nuestros informantes y que precisamente son las personas encargadadas del cuidado del templo.

54. La vivienda se halla a un lado de la ermita y pegante a ésta. Las obligaciones consisten en tener decente el lugar, encender velas y aceite cuando haya existencias y hacer el toque de campana. La campana se toca todos los días, *a las oraciones,* poco antes del anochecer y sin hora fija, cuidándose de que no haya oscurecido del todo. También se toca, y por tres veces, cuando se va a celebrar la misa: el primer toque cuando se le ve llegar al cura a la ermita, el segundo, un cuarto de hora, aproximadamente, antes del comienzo de la misa, y el tercero al mismo comienzo de la celebración.

Juanita Uriarte recuerda cómo su abuela —la anteriormente mencionada Paula— solía recorrer las casas del barrio de Arteta con un candil de aceite y una campanilla, *txilin,* que tocaba con objeto de recoger trigo y paja para el cuidado de la ermita. Juanita no recuerda cuál era el destino que daban a este trigo y paja ni cómo podían dedicarlo al cuidado del edificio.

56. Cuando el encargado o encargada del cuidado del templo fallecía, la misma familia se encargaba del mantenimiento, prolongándose el cuidado por medio de aquél, de los descendentes que se hiciesen cargo del conjunto del caserío.

57. Los cuidadores se han venido manteniendo del provecho que sacaban de las tierras que pertenecían a la ermita y que tenían a renta, que pagaban a su dueño: el Ayuntamiento, desde hace unas décadas. Durante el siglo XVIII los cuidados de la ermita se costeaban a cargo de lo que producían sus montes en leña y carbón, pero en los últimos tiempos corrían principalmente a cargo de los moradores del caserío San Antón, de las gentes del barrio de Arteta en comunidad y, en última instancia, del Ayuntamiento local.

58. No hay ningún sacerdote especialmente dedicado al culto de la ermita, sino que lo han sido los párrocos y coadjutores de la parroquia de Andra Mari de Elexalde, y en los últimos tiempos lo han sido, y es, el párraco de San Andrés, en Usánsolo-Unquina.

59. Tampoco se conoce, ni se ha conocido, la existencia de *santeros.*

F — Bibliografía

60. No existe ninguna publicación referente a la ermita o a su devoción, así como tampoco datos no publicados recogidos por otros investigadores.

61. No se transcriben leyendas, tradiciones, cuentos, *bertso-berri* o canciones, por no existir ninguna conocida.

62. La ermita tiene en el Archivo Parroquial de Santa María de Galdácano un libro en el que se contienen datos referidos exclusivamente a la ermita para el período comprendido entre los años 1723 1828. Este Libro de la Hermita de San Antonio Abad ha sido citado a lo largo de este trabajo como LHSAA, y si bien carece originalmente de índice, nosotros hemos compuesto el que le correspondería y que se encuentra en el anexo V. En el LHSAA se encuentran tres tipos diferentes de documentación, por una parte (a), son las satisfacciones de las cuentas relativas a la ermita dadas por los mayordomos encargados de su cuidado; por otra (b), son los Autos de Visita de Visitadores Generales del Obispado, y en último lugar (c), son los apeos, amojonamientos y declaración de bienes de dicha ermita. Estos documentos nos ofrecen diferentes tipos de datos, si bien todos ellos tienen un marcado carácter económico - administrativo.

Con anterioridad a la existencia de este Libro, todas las cuestiones relativas a San Antonio Abad se anotaban en el Libro de Fábrica de Santa María de Galdácano, citado en este trabajo como LFSMG, si bien aquí no se detallan la mayoría de las incidencias relativas a la ermita, siendo, por tanto, bastante escasa y difusa nuestra imagen del desarrollo administrativo durante la época anterior a 1723.

La aparición del LHSAA se debe a un mandato del Visitador General incluido en el Auto de Visita del año 1691, pero que solamente se verá cumplido después de la visita del año 1723, cuando se pide que se haga declaración de los bienes de la Iglesia y ermitas dependientes de ésta. Así se puede leer en el Descargo del año 1723, LFSMG: «...se compran diez libros para diez ermitas; 45 reales...».

La causa que motivaría el hecho de que se quisiese que se presentaran las cuentas por separado podría radicar en la sospecha de los Visitadores de que se cometían fraudes en la gestión económica, sospecha que, a su vez, se vería reflejada en los constantes avisos de que se hiciesen las cuentas: «...todos los años con toda puntualidad y justificación...», bajo pena de diversas multas que, con el tiempo, fueron aumentando de peso. Pero lo cierto es que el cobro de dichas multas nunca se llegó a hacer, a pesar del incumplimiento de los mandatos.

La cuestión es que a partir de que se presentan las cuentas de las ermitas por separado, éstas se hacen con mucha exactitud y detalle, pudiendo formarnos una idea bastante precisa del período 1736-1828, el cual puede ser válido para otras épocas, sobre todo posteriores. Sin embargo, también aquí los detalles se saltan a veces, como en 1825, en que se da el total de lo gastado en la obra de la casa —1.787 reales, cantidad importante—, pero sin aclarar en qué conceptos.

De los tres tipos de documentación se han desglosado los diferentes datos, presentándose aquí solamente los que pueden ofrecer algún tipo de interés.

a) *Satisfacción de cuentas*

De este apartado sólo se ha tenido en cuenta el Descargo y de éste, a su vez, se han separado los datos de lo dado para obras del edificio (anexo I) y lo dado para la compra de objetos de culto (anexo IV). El resto de los datos del Descargo y la totalidad de los del Cargo están referidos, en el primer caso, a lo dado para la plantación de cajigos y chirpias en el monte de la ermita, y en el segundo caso a la venta de madera y carbón procedente del mismo monte. En el »desarrollo de la Gestión Económica» (anexo III) se pueden ver los totales de ingresos y salidas.

b) *Visitas de Obispos* (anexo II)

Todos los autos de visita tienen una larga fórmula al inicio y al final, por lo que sólo se han entresacado aquellas notas y avisos del Visitador acerca de lo que le había llamado la atención en relación con San Antonio Abad. El Visitador General no siempre solía ser Obispo de la Diócesis, de hecho, de las 31 visitas que hubo entre 1652 y 1828, sólo seis las efectuó el Obispo, en 1655, 1662, 1675, 1690, 1716 y 1793.

c) *Apeos, amojonamientos y declaración de bienes* (anexos VI y VII)

Tienen estos documentos un triple interés, primero, porque nos delimitan exactamente —sobre todo el de 1804—, cuáles eran las propiedades que producían la riqueza y el mantenimiento de la ermita; en segundo lugar, porque nos dan una relación de objetos de culto —en 1723— que nos demuestra claramente la extrema sencillez ornamental y, por último, nos dan una serie de topónimos de los cuales hoy no se tiene memoria en algunos casos.

ANEXO I

OBRAS LLEVADAS A CABO EN EL EDIFICIO DE LA ERMITA DE SAN ANTONIO ABAD EN EL PERIODO 1736 - 1825:

1736 Fundición de la campana por haberse roto en 1726: 220 r., 17 m.
Revoque y composición de la ermita a toda costa para su ornato y decencia: 490 r.

1741 500 tejas para el retejo de la ermita: 33 r.
La soteja para dicho retejo: 14 r.

1753 Retejo y reparos de la casa del sacristán y de la ermita misma, incluyendo el valor de la teja y su acarreo: 86 r.

1758 Composición del yugo de la campana.

1764 Piedra-arena necesaria para la reedificación de las paredes de la casa de la ermita; igualmente, toda la madera necesaria.
Todo el clavo necesario, balaustres de hierro para ventanas, cerraja y llave para la puerta y otras cosas: 222 r. 30 m.
150 fanegas de cal: 300 r.
2.000 tejas para la ermita, a 7 ducados el millar: 154 reales.
Operarios: 1 cantero, 28 días, a 5 r. y ½ al día, en la reedificación de paredes: 154 r.
1 cantero, 40 días, a 5 r. y ½ al día, en la saca de piedra para la obra: 220 r.
1 cantero, 26 días, a 5 r. y ½ al día en la saca de piedra para la obra: 143 r.
1 peón, 45 días, a 4 r. al día, en saca de piedra y arena, mazo, en la obra y demás: 180 r.
3 maestros oficiales carpinteros por toda la obra de carpintería (incluido sus tablas y maderos: 1.032 r.

1767 Remozamiento general hecho por albañil, a destajo: 120 r.
25 estados de enladrilladura para el remozamiento, a 32 cuartos estado: 93 r. 26 m.
Toda la partida de ladrillo necesario para echar a la ermita: 323 r. 8 m.
1.200 y algunas tejas para el retejo: 74 r. 17 m.
Tabla para ventanas y marcos: 12 r.
70 fanegas de cales para la obra: 105 r.
4 visagras para dos ventanas: sin especificación.
10 clavos: 10 r.
Emblanquecimiento de todo el interior dado por albañil: 30 r.
Operarios: 1 cantero ocupado en el apronto de masa, cal y arena y hacer el apeamiento del altar: 60 reales.

1771 1.156 tejas: 89 r. 12 m.
60 ladrillos, a 8 m. cada uno: 14 r. 4 m.

1772 65 clavos de 4 m.: 8 r.
Una abrazadera de hierro para el frontal: 25 r.
Clavos para lata: 15 r.
Operarios: 18 jornales al mayordomo, ocupados en la obra: 144 r.
5 jornales a carpintero: 30 r.
7 oficiales carpinteros, 5 días, a 6 r. por día: 210 r.
4 peones, 5 días, a 4 r. y ½ cada uno al día: 90 r.
1 peón, 5 días, a 4 r. y ½ al día: 22 r. 17 m.

1774 Tabla para dos puertas nuevas: 30 r.
Visagras para puertas: 8 r.
Clavos para puertas: 5 r.
Operarios: 2 oficiales, a 6 r. y 1 peón a 4 r. y ½ por retejar: 16 r. 17 m.

1777 500 tejas para la ermita: 38 r. 17 m.
Composición del farol de la ermita: 16 r.
Operarios: 2 oficiales ocupados en retejar, a 6 r.: 12 reales.
6 peones ocupados en retejar, a 4 r. y ½: 27 r.

1778 En entrar un cabrio y retejar: 30 r.

1781 24 ladrillos mayores, a 8 m. cada uno: 5 r. 12 m.
3 cerrajas con sus llaves para tres puertas: 10 r.
Tabla necesaria para una ventana: 10 r.
2 visagras para dicha ventana: sin especificación.
6 fanegas de carbón para la obra del horno de la casa ermita: 12 r.
Operarios: 1 oficial cantero, 2 días: 12 r.
1 carpintero en clavar cerrajas y poner trancas: 6 r.
2 y ½ oficiales carpinteros: 15 r.

1783 750 tejas: 66 r.
Cortar, labrar y serrar madera para el coro y componer la escalera.

Sacar, labrar y poner losas en la cocina de la casa del sacristán.
Ladrillos necesarios para la cocina: 15 r.
Operarios: 16 jornales de oficiales carpinteros ocupados en retejar y entrar algunos cabrios: 96 r.
4 peones en lo mismo: 18 r.
16 jornales de carpinteros en la obra del coro y su escalera: 96 r.
1 oficial cantero, 2 días, en el trabajo de las losas de la cocina: 12 r.

1784 500 tejas: 44 r.
Operarios: 2 oficiales ocupados en retejar: 12 r.
1 peón ocupado en lo mismo: 4 r. 17 m.

1785 819 tejas para la casa y la ermita: 69 r. 17 m.
Operarios: 6 oficiales carpinteros en el retejo: 36 r.
3 peones en lo mismo: 13 r. 17 m.

1790 Composición de la puerta principal de la ermita.
Por 100 clavos, 2 basas, 2 quicios y 1 sello empleados en la ermita se pagó a Joseph de Emaldi, herrero: 21 r. 5 m.
Por una visagra nueva para la ventana: 1 r. 17 m.
Una cerraja usada con su llave para la puerta principal: 3 r.
600 tejas compradas en la tejería de la Alamena (Bengoeche) para la ermita (en el precio se incluye el convite dado a los tejeros): 64 r.
Operarios: 1 carpintero, Martín de Aguirre, 2 días ocupado en lo de la puerta: 12 r.

1802 127 fanegas de cal puestas por Juan de Garebi: 260 r.
856 tejas a razón de 11 ducados millar: 109 r. 19 m. (más convite).
Pagado a Juan de Echeva, cerrajero, por dos cerraduras, pernottes, volantines en ferro para las ventanas de la ermita y compostura del yugo de la campana: 148 r.
Por clavos mayores, menores y pequeños: 187 r.
Por un moto para la balaustrada del coro: 12 r.
Importe de un yiop para blanquear la ermita: 9 r.
100 ladrillos comprados a Antonio Eyzaga: 23 r. 17 maravedíes.
Tablas para la puerta de la ermita: 63 r.
Una porción de cal viva para blanquear y algunos materiales para lata: 70 r.
Compostura de la cerraja y llave de la puerta de la ermita: 7 r.
2 sogas para la campana: 7 r. 3 m.
Operarios: 40 jornales por tantos días que ocupó el mayordomo en las obras: 240 r.
39 jornales a un carpintero: 273 r.
4 y ½ oficiales carpinteros: 1.347 r.
36 jornales a peones, 5 r. al día: 180 r.
23 jornales a mujeres en calidad de peón, a 2 y ½ reales al día: 57 r. 17 m.
2 operarios, por cuatro días ocupados en retejar: 22 r.

1811 Soltar la campana, volverla a poner, comprar una cadena nueva y unos fierros para el yugo: 110 r.
Operarios: 2 oficiales ocupados en retejar parte del tejado de la ermita: 14 r.

1815 Ejecución de varias obras y remiendos en la casa y en la ermita: 921 r.

1818 Traslado de la campana y retejo de la parte ocupada anteriormente por dicha campana: 128 r. 17 m.

1825 Obra ejecutada en la casa contigua: 1.787 r.
Retejo general de la ermita, a Angel Larrea, carpintero: 80 r.
10 fanegas de cal: 23 r. 18 m.
400 tejas para el retejo: 60 r.
Operarios: 4 peones ocupados en el retejo: 24 r.
Al carpintero Miguel de Azcue, por labrar las maderas necesarias para la obra: 16 r.

OTRAS OBRAS EFECTUADAS ANTES DE 1736 Y QUE CONSTAN EN EL LFSMG

1602-1604 Pagado a Menchaca, el cantero, para que comenzase a sacar piedra para la obra de San Antón y del proceso de la obra: 748 m.
Por unos fierros que se echaron a los postes del amuterio para pegar y arrimar los postes a la pared: 204 m.
Por clavos mayores y menores para dicho amuterio: 204 r.
Por el acarreo y compra de tejas para dicho amuterio y por el acarreo y compra de 60 fanegas de cal que fue necesaria: 1.360 r.
Por 60 fanegas de cal que se trajeron para retejar los tejados de la iglesia, según la traza de los maestros carpinteros: 1.204 r.

1691 500 tejas, a precio de 104 r. millar para retejar la casa del sacristán y el retejar, todo lo cual sumó: 65 reales.
Abrir un cañón en el cuerpo de la ermita, porque penetraba el agua: 40 r.
Por poner nuevo el madero de la campana, que se empudreció: 12 r.

ANEXO II

LAS VISITAS DE LOS OBISPOS.—ADVERTENCIAS, AVISOS Y MANDATOS

1691 LFSMG, se manda que las cuentas de las ermitas se presenten por separado.

1723 LFSMG: se dice que se haga declaración de los bienes de la Iglesia y ermitas.

1736 LFSMG: se hace alusión a las ermitas diciendo que se cuide su buen estado y que se haga inventario de sus bienes lo menos cada 10 años o «antes habiéndolo mandado el sacristán».
LHSAA: manda a los mayordomos hacer las cuentas cada año. Se exhorta a los fieles para que con sus limosnas, se haga adorno, decencia y consideración de la ermita. Se manda al sacristán dorar la parte interior del cáliz y la superior de la patena.

1741 LFSMG: en esta ocasión el Visitador General del Obispado recorre personalmente ermita por ermita y dice que están muy descuidadas y, en concreto, la de San Antonio Abad «se halla muy maltratada e indecente, y por esto se han experimentado graves y repetidos inconvenientes; mandaba y mando se demuela del todo, y en el sitio de ella se ponga una cruz».
LHSAA: declara que la fábrica de la parroquia está debiendo a esta ermita algunos reales de que para sus alimentos le contribuye y manda que las cuentas se hagan de cada un año, con mucha puntualidad y se repare y componga lo necesario.

1745 LFSMG: en la relación de ermitas que se pide se tengan con decencia, no se encuentra la de San Antonio, pero al final de la nota se dice que se visitó el Libro de San Antonio Abad.
LHSAA: hace declaración del dinero perteneciente a esta ermita, que se custodia en el arca de tres llaves (ver Desarrollo de la gestión económica, año 1745) y que fueron utilizados, los 2.480 r. 17 m., como préstamo para alimentos y obras precisas en la fábrica de la parroquia. Manda a los curas que en adelante, en cada un año formen cuenta, pena de un ducado, por cada uno que dejaren de hacerlo. Hace mención a los fieles para que contribuyan con sus limosnas a la decencia y ornato de la ermita.

1748 LHSAA: manda que se guarde y cumpla lo previsto en el último auto de visita.

1753 LHSAA: hace declaración de la cantidad de dinero que se ha dado para su custodia en el arca de tres llaves (ver Gestión económica, año 1753) y del dinero dado en empréstito (ver Desarrollo de la gestión económica, año 1745). Ordena que se forme cuenta cada un año, haciendo cargo a sus mayordomos de las limosnas y demás haberes de esta ermita bajo de varias penas y apercibimientos, lo que no han ejecutado en menor precio de los mandatos de visita «y aunque Monseñor pudiera proceder a la ejecución de multas impuestas, lo suspende por ahora, y mandaba y mando se observen dichos mandatos, con apercibimiento de que siendo omisos, en la primera visita se les exigirán dichas multas dobladas».

1758 LHSAA: se hace declaración de la nueva cantidad de dinero depositada en el arca de tres llaves, la del total que debe haber, «sin que conste se halle satisfecho por la fábrica los reales que le tiene dado en empréstito». Se vuelve a insistir en el hecho de que se formen cuentas cada año con toda puntualidad y exactitud.

1764 LHSAA: se menciona la cantidad que se custodia en el arca de tres llaves y la que se tiene dada en empréstito, que aún no se ha devuelto. Se insiste que «se hagan las cuentas todos los años con mucha justificación y puntualidad». Así también, «de cada cuenta se declararán los alcances que hubiere, cuánto en el archivo y cuánto en poder de los mayordomos, y así lo cumplan pena de cuatro ducados por cada una que omitan». Igualmente «manda que los bienes y alhajas de dicha ermita los tengan bien administrados y pongan por inventario en continuación de este año, en el tiempo de dos meses, renovándolo después de diez y seis años y procurando que esté siempre dicha ermita con claro y decencia, sin permitir se entre en ella cosa que no conduzca a su ornato y decencia, ni que sus cerraduras se abran violentamente, pena de excomunión mayor».

1768 LHSAA: (totalmente ilegible).

1793 LHSAA: se dice que «tiene suyo propio un buen monte y casa en que habita el sacristán, y con el producto de aquél se mantiene y suplen los gastos que diesen». Respecto a las cuentas, dice de nuevo que «las personas obligadas a dar y recibirlas, que lo ejecuten todos los años con mucha puntualidad».

1828 LFSMG: se dice se visitaron las ermitas, las cuales se encontraron con decencia, excepto la de la Ascensión, que se manda arreglar a sus patronos o personas a quienes corresponda.
LHSAA, dice «posee un monte y una casa que habita Sebastián de Eguileor, con cuyos productos se mantiene, suplen sus gastos y forman cuentas». Con relación a las cuentas insiste «lo ejecuten todos los años con justificación y puntualidad».

OTRAS VISITAS ANTERIORES

1602 LFSMG: «Ytem asimismo que ponga el dicho sacristán cada año todos los plantones que se pudieran poner por los que se hayan sacado del término de San Antón». Esta es la primera vez que aparece el nombre de San Antón en un auto de visita, aunque no es la primera vez que aparece en este LFSMG.

1606 LFSMG: en este año se citan las ermitas que están bien conservadas, las que no lo están y las que tienen que ser reparadas, y dice: «Ytem asimismo que se repare la de San Antón».

1691 LFSMG: en este año se advierte que en la última visita se mandó que las cuentas se presentasen por separado; sin embargo, en dicha acta no aparece tal advertencia, por lo que se puede suponer que fuese oral.

ANEXO III

DESARROLO DE LA GESTION ECONOMICA DEL PERIODO 1736 - 1828, EN BASE A LOS TOTALES DEL CARGO Y DESCARGO DE LAS DIVERSAS SATISFACCIONES DE CUENTAS

1736	Cargo :	1.340 r. 17 m.	
	Descargo:	1.370 r. 17 m.	
		30 r.	contra la ermita.

1741 Cargo : 95 r.
Descargo: 95 r.
— lo entrado por lo salido

1745 Cargo : 2.614 r. 17 m.
Descargo: 2.616 r. 17 m.
— lo entrado por lo salido (es preciso tener en cuenta que se entregaron a la parroquia matriz 2.480 r. 17 m. para efectuar diversas obras).

1753 Cargo : 1.805 r.
Descargo: 1.805 r.
— lo entrado por lo salido, teniendo en cuenta que se depositaron 1.577 r. en el arca de tres llaves que se encuentra en la parroquia, para su custodia.

1758 Cargo : 2.823 r. 17 m.
Descargo: 2.823 r. 17 m.
— lo entrado por lo salido, habiéndose depositado 1.412 r. 7 m. en el arca de tres llaves. (En este momento el total de lo custodiado en el arca de tres llaves es de 2.989 r. 7 m., pero en el auto de visita de 1758 se dice que son 2.480 r., aunque luego sólo se devolverán 2.889 r. 17 m., es evidente que se produjeron dos errores.

1764 Cargo : 2.889 r. 17 m.
Descargo: 2.855 r. 30 m.
33 r. 21 m. a favor de la ermita.

1767 Cargo : 2.075 r.
Descargo: 1.914 r. 1 m.
160 r. 33 m. a favor de la ermita

1771 Cargo : 194 r. 20 m.
Descargo: 225 r. 17 m.
30 r. 14 m. contra la ermita

1778 Cargo : 3.393 r.
Descargo: 2.186 r. 13 m.
1.206 r. 21 m. a favor de la ermita

1786 Cargo : 3.121 r. 12 m.
Descargo: 1.550 r. 21 m.
1.570 r. 25 m. a favor de la ermita

1790 Cargo : 3.886 r. 21 m.
Descargo: 249 r. 8 m.
3.637 r. 13 m. a favor de la ermita

1802 Cargo : 7.228 r. 30 m.
Descargo: 6.166 r. 29 m.
1.062 r. 1 m. a favor de la ermita

1803 Cargo : 1.062 r. 1 m.
Descargo: 11 r.
1.051 r. 1 m. a favor de la ermita

1804 Cargo : 3.361 r. 1 m.
Descargo: 146 r. 17 m.
3.214 r. 17 m. a favor de la ermita

1811 Cargo : 3.214 r. 17 m.
Descargo: 223 r. 10 m.
2.991 r. 2 m. a favor de la ermita

1818 Cargo : 3.841 r. 2 m.
Descargo: 1.376 r. 33 m.
2.464 r. 3 m. a favor de la ermita

1825 Cargo : 5.576 r. 3 m.
Descargo: 2.466 r. 26 m.
3.109 r. 3 m. a favor de la ermita

1828 Cargo : 3.409 r. 3 m.
Descargo: 62 r.
3.337 r. 3 m. a favor de la ermita

ANEXO IV

RELACION DE OBJETOS RELIGIOSOS ADQUIRIDOS POR LA ERMITA DE SAN ANTONIO ABAD PARA LA CELEBRACION DEL CULTO

1758 Un atril para la ermita: 11 r.

1767 Un farol nuevo: 18 r.
Un antealtar de Guadamacil hecho para el altar: 180 reales.

1790 3 varas de lienzo de mar, de precio de 4 r. y ½ vara, comprados para el altar: 13 r. 17 m.
Una vajilla para dar agua a los sacerdotes: 1 r.

1802 Un farol para poner luz delante del santo y una cuerda, también nueva: 48 r.
Un crucifijo y Sacris para el altar: 8 r.

Importe de una ara y su conducción desde Mañaria, donde hizo: 48 r.
Importe de una casulla, estola, manípulo y velo para el cáliz y cíngulo nuevo: 205 r.

1825 Por la compra y traída de maderas para enfrente del altar y la composición del frontis de dicho altar: 3 r.
50 clavos para la reposición del altar: 3 r.
Por una alba con su amito y un mantel para el altar: 176 r. 8 m.

OTROS OBJETOS COMPRADOS ENTRE 1588, FECHA DEL COMIENZO DEL LFSMG, HASTA 1736, FECHA DE COMIENZO DEL LHSAA

1604 Por aderezar la cenefa de la casulla de la iglesia de San Antón: 116 m.

1691 Por un caldero para tener agua bendita: 26 r.

1726 Por dos libras y media de incienso: 15 r.

1734 Por indeterminada cantidad de aceite: 256 r.

ANEXO V

INDICE DEL LIBRO DE LA ERMITA DE SAN ANTONIO ABAD, EN EL BARRIO DE ARTETA

	Pág.	Fecha
Inventario de bienes muebles y raíces	1	30-V -1723
Satisfacción de cuentas (Pedro Arteta Ordeñana)	6	1-IV -1736
Visita de Obispo	8	5-VIII-1736
Satisfacción de cuentas (Domingo Arteta)	9v	2-IV -1741
Visita de Obispo	11	26-IV -1741
Satisfacción de cuentas (Manuel Ordeñana)	12	15-III -1745
Visita de Obispo	13v	23-VI -1745
Visita de Obispo	14v	30-VI -1748
Satisfacción de cuentas (Manuel de Ordeñana Esquina)	15	10-V -1753
Visita de Obispo	16v	20-V -1753
Satisfacción de cuentas (Manuel Ordeñana Esquina)	18	3-IV -1758
Visita de Obispo	22	25-VI -1758
Satisfacción de cuentas (Domingo de Beitia)	24	3-II -1764
Visita de Obispo	27v	16-VI -1764
Satisfacción de cuentas (Domingo Ordeñana Esquina)	29v	2-XII -1767
Visita de Obispo	33	6-I -1768
Satisfacción de cuentas (Domingo de Ordeñana Zuviría)	35	22-VI -1771
Satisfacción de cuentas (Sebastián de Ibarreche Azúa)	37	21-II -1778
Satisfacción de cuentas (Sebastián de Ibarreche)	43	21-V -1786
Satisfacción de cuentas (Sebastián de Ibarreche)	48v	9-X -1790
Visita de Obispo	52	9-V -1793
Satisfacción de cuentas (Martín de Barrondo)	54	3-VI -1802
Apeo y amojonamiento del monte perteneciente a la ermita de San Antonio Abad	62	4-VI -1804
Satisfacción de cuentas (Martín de Barrondo)	69	12-IV -1804
Satisfacción de cuentas (Martín de Barrondo)	71	28-I -1811
Satisfacción de cuentas (Martín de Barrondo)	73	8-VII -1816
Satisfacción de cuentas (Juan de Ysasi)	77	9-II -1825
Satisfacción de cuentas (Juan de Ysasi)	80	30-V -1828

ANEXO VI

INVENTARIO DE BIENES MUEBLES Y RAICES

En la ermita de San Antonio Abad, sita en la Anteiglesia de Galdácano, a treinta días del mes de mayo de mil setecientos veinte y tres, los sres. don Juan Bautista de Aperribay, don Miguel de Beitia, don Martín de Arteta y Martín de Lezama, Curas y beneficiados de ella, por mandato del Ilmo. Sr. D. José de Espejo y Cisneros, Obispo de este Obispado de Calahorra y La Calzada, volvieron a hacer el inventario de bienes muebles y raíces de la ermita de San Antonio Abad, cuyo inventario se hizo en la forma y manera siguiente:

Primeramente pusieron por inventario un cáliz con su patena y corporales con su brussa.

Ytem una casulla con su manígulo y estola de Damasco blanco.

Ydem una alba con su amito y zíngulo.

Ytem tres manteles con sus encajes, los dos usados.

Ytem un antealtar.

Ytem dos candelabros de fruslera.

Ytem un misal con su atril.

Ytem una cruz y un farol.

Yte muna campana.

Apcanto.

Primeramente los dichos hombres peritos vieron y reconocieron los montes de la ermita de San Antón y su amojonamiento, declararon haber empezado desde Oriente hasta su conclusión, que se ha de acabar con el principio de este amojonamiento y su principio es desde el **término** llamado **fray iturriaga,** en donde se pusieron dos mojones que divide la dicha heredad y monte con el mismo monte llamado fray iturraga, que es perteneciente a Juan de Arteta; así bien confina con una heredad de Martín de Goyti llamado también **fray iturriaga,** y se puso un mojón cuadrado en sus linderos y límites; así bien linda con el **paraje** llamado **Elexaondo,** con su castañal perteneciente a Pedro de Ibarreche; así bien linda en el **paraje** llamado **Curzcaga** con el ejido común de esta anteiglesia, se puso un mojón así a la parte de Pagaza; así bien confinan dichos montes con lindero un mojón; así bien lindan con unos castaños de Pedro de Ibarreche en el mismo paraje y se puso un mojón liso; así bien lindan en el **término** llamado **Pagaza,** egido común de esta anteiglesia y se pusieron cuatro mojones lisos; así bien por el Poniente a la frontera de la casería de Asúa, y ansí al **término** llamado **tejería** con el egido común de la anteiglesia de Zarátamo, y se pusieron cuatro mojones, tres de ellos cuadrados y el otro liso. Así bien confinan con el egido común de esta anteiglesia el **paraje** llamado **Insurde** y se pusieron dos mojones, uno de ellos cuadrado y el otro liso; así bien confinan en el **término** llamado **Santanteco y Turria,** con una heredad de dicho Martín de Goiti, los pertenecientes a la casa de Arteta Urtenengoa, que era de Sancho de Echevarría, y se puso un mojón en el límite y lindero; así bien confinan en el **término** llamado Azuela con una heredad de dicho Juan de Arteta, dueño de la casería de Arteta de Suso, y se pusieron dos mojones, uno de ellos cuadrado.

Así bien confinan en el mismo paraje con una heredad del dicho Pedro de Ibarreche y no se puso ningún mojón por no haber necesidad, con cuyas razones y circunstancias se ha dado la conclusión a tal amojonamiento y se puso la parte de Oriente en la conformidad que va declarado todo...

Y se advierte que todos los árboles de los confines quédanse apanalados y cruzados los que están contiguos a dichos mojones, y los demás no sino apanalados; y para que a justa clasidad se ponen por advertencia para que en todo tiempo del mundo conte y caso que por el transcurso del tiempo se levantase la árgoma u otras malezas en donde se hallan dichos mojones con solamente mirar a los dichos árboles que están cruzados, manifiestan que hallaran los dichos mojones porque se hallaran junto a los dichos árboles, y para que en todo tiempo les conste a los presentes y venideros, se pone estas advertencias con entera distinción.

Yo, Tomás de Guerra, notario de Su Majestad y del Ayuntamiento de esta Anteiglesia de Galdácano y para el efecto se me... por los dichos curas y beneficiarios, quienes entregaron todos los bienes muebles a Domingo de Astobiza ... de Arría, su mujer, los cuales se dieron por entregados de dichos bienes muebles y firmaron de sus nombres dichos curas y beneficiarios y yo, en fe de todo, el Escribano.

Juan Bautista de Aperribay. — Miguel de Beitia. — Martín de Arteta. — Martín de Lezama, ante mí... Tomás de Guerra (firmado y rubricado).

ANEXO VII

APEO Y AMOJONAMIENTO DEL MONTE PERTENECIENTE A LA ERMITA DE SAN ANTONIO ABAD

En la Anteiglesia de Galdácano, a cuatro de junio de mil ochocientos cuatro, ante mí, el Escribano de S. M. Real y del Mun. de la Merindad de Arratia, y de los Ayuntamientos de esta dicha Anteiglesia, parecieron Martín de Barrondo y Francisco Antono de Abásolo, vecinos de ella, el primero mayordomo de la ermita de San Antonio Abad, sita en la misma, y el segundo Perito aprobado de este N. Señorío, y dijeron que habiéndose mandado en el último auto de visita del libro de cuentas de la citada ermita que se hiciese apeo y amojonamiento de los montes y términos a ella pertenecientes, en su cumplimiento, siendo en aquel tiempo el mismo Barrondo mayordomo de la ermita, como lo es en el día, solicitó en el Tribunal del Sr. Corregidor de este dicho Señorío se realizase dicho apeo con citación de los confinantes, cuya presencia se estimó por su Señoría por auto del día treinta de octubre de mil setecientos noventa y ocho, en cuya virtud el día diez y ocho de igual mes del año siguiente de noventa y nueve, precedidas dichas citaciones dieron principio a dicho apeo, y se prosiguió hasta perfeccionarlo enteramente por medio del dicho Perito Abásolo por testimonio de don Francisco Xavier de Pujana, Escribano Real de S. M., ya difunto, vecino que fue de dicha Anteiglesia, quien recogió a su poder la minuta o razón de lo practicado en punto a dicho apeo, a fin de entenderlo con el citado Perito, pero que no lo había verificado por haberle sobrevenido una grave y dilatada enfermedad, de que murió. Que después de su fallecimiento, en vista de esta falta, habían reconocido su oficio y papelera y hallaron la referida minuta o razón que está de puño y letra del mismo Perito, y me han puesto de manifiesto; y para que una diligencia tan necesaria no quede sin documento que la autorice, habían resuelto extenderla y ponerla en forma que haga fe, como en efecto se ejecutó con arreglo en todo al resultado del citado membrete en la forma que sigue:

1.—Que a dicho apeo habían dado principio bajo el **pozo** titulado **Frayle iturri,** y a distancia de ocho estados del citado pozo hallaron un mojón angular de dos piedras con sus tgos (testigos), en cuyo punto confina el monte de la ermita con otros de Juan Antonio de Arteta y don Antonio Adán de Yarza, vecinos, respectivamente, de esta Anteiglesia y villa de Bilbao, siendo como es el perteneciente del segundo comprado por sus autores del dueño que fue de la casa de Aurtenengoa, sita en el barrio de Arteta, de esta dicha anteiglesia, de cuyas dos piedras dirige la una su línea hacia el Norte, siguiendo la barranca para abajo y la otra que mira a Mediodía, da principio a la división de los montes de dichos Arteta y Adán de Yarza, y hallándose presente el primero, y por el segundo su apoderado don Agustín de Villahiezmo, se añadió otra piedra con su tgo., dirigiendo la línea hacia Poniente y dividiendo el monte del citado Arteta y la ermita, de modo que el de ésta queda a la parte del Norte y el de aquél a la del Mediodía.

2.—Desde él, a distancia de quince y medio estados, continuando el confín del dicho don Antonio Adán y la misma línea al Norte, se halló un mojón cortante con su tgo.

3.—Desde el cual, a distancia de veinte estados se halló otro mojón angular con sus tgos., en cuyo punto acabó el confín del dicho don Antonio Adán y entra con arbolar de don P. de Ibarreche, dueño de la casa Exedexuerra, sita en dicho barrio de Arteta, de cuyas dos piedras mira la una a la anterior y la otra dirige la línea a entre Poniente y Norte, y se añadió una piedra más para la división del monte de Ibarreche y de la ermita, con asistencia del mismo Ibarreche, y se advierte que dicho mojón angular se halla en la cabecera del **camino o paraje** nombrado **Elexaondo**.

4.—Desde el igual, a distancia de cuarenta estados siguiendo la sobredicha línea entre Poniente y Norte, y el confín del citado Ibarreche, se halló un solo mojón con tgo., y por no estar en la debida perfección, se renovó con dos piedras, formando un ángulo obtuso saliente con la dirección a la parte del Norte.

5.—Y desde él, prosiguiendo la misma línea del Norte y confín de Ibarreche, a distancia de veinte y cuatro estados, se puso y colocó un mojón angular de dos piedras, con sus tgos., mirando la una a la antecedente y la otra al Norte.

6.—Desde el cual, a distancia de veinte y seis estados, continuando el confín del dicho Ibarreche y la línea del Norte, un mojón cortante se halló con su tgo.

7.—Siguiendo la misma línea a distancia de veintiséis estados (cuyo intermedio se ignora por ahora si es del dicho Ibarreche o de Egido común de esta Anteiglesia) se fijó un mojón angular de dos piedras con sus tgos., mirando la una a la antecedente y la otra sigue la línea por el confín del egido hacia la parte de entre Poniente y Norte.

8.—Continuando la misma línea del Norte y el confín de dicho egido, estando presente Juan Angel de Aguirre, Fiel a la sazón de esta anteiglesia, con su avuencia y del mayordomo de la ermita se plantó un mojón cortante con su tgo., y a distancia de diez y nueve estados del anterior, y se advierte que éstan son de grija.

9.—Desde cuyo último mojón, a distancia de veinte y cinco estados, se halló otro angular de dos piedras con sus tgos., la una mirando a la anterior y la otra al Norte, en el confín de dicho egido, al cual se le añadió otro con dirección a entre Poniente y Norte, para dividir el pertenecido de la casa de Barrenengoa, y el de la ermita por el lado de hacia **Inchaurchoaga** y **término** llamado **Curceaga.**

10.—Y desde él, a distancia de veinte y dos estados siguiendo el confín de dicha casa y con asistencia de don Martín de Barrondo, su dueño, se puso un mojón angular con dos piedras con sus tgos., siguiendo la dicha línea de entre Poniente y Norte.

11.—Desde el cual, a distancia de quince y medio estados, se plantó otro también angular de dos piedras con sus tgos. con la misma dirección de entre Poniente y Norte, en cuyo punto finaliza el pertenecido a dicha casa de Barrenengoa, y entra un castañal que posee el dicho Domingo de Ibarreche.

12.—Desde el cual, a distancia de veinte y ocho estados, se plantó otro mojón angular de dos piedras con sus tgos., siguiendo la misma línea de entre Poniente y Norte.

13.—Y desde cuyo punto empieza el **término** de **Pagaza,** egido común de esta Anteiglesia, a distancia de veinte y seis estados se plantó otro también angular de dos piedras con sus tgos. sobre el camino que se dirige del barrio citado a la Anteiglesia de Zarátamo, continuando la misma línea anterior y confín del egido y tomando alguna dirección con una de dichas piedras a la parte de Poniente.

14.—Desde el cual, siguiendo la misma línea y confín del egido a distancia de treinta y un estados, se plantó un mojón cortante con su tgo.

15.—Desde él, continuando con la misma línea y confín a distancia de cuarenta y siete estados, se puso otro cortante.

16.—Y desde él, a distancia de veinte y ocho estados en el confín de dicho egido se halló otro con su tgo., al que se le repuso y se le añadió otro formando ángulo obtuso, cuyo mojón exste sobre el camino de la entrada al **arbolar** de **Santonchiquerra,** a la parte del Norte, cuyo angulo obtuso dirige la línea a la parte de Poniente.

17.—Y desde el cual, a distancia de treinta y seis estados se plantó un mojón angular con dirección a la parte de Poniente, en cuyo sitio se halló un mojón, y acaba el egido de esta Anteiglesia e inicia a confinar con el de la citada de Zarátamo.

18.—Continuando la misma línea del poniente y el confín del monte de la ermita y el del egido de Zarátamo, a distancia de veinte y cinco estados se halló un mojón de piedra sola con su tgo., al que se le renovó y se le añadió otra con el suyo formando ángulo obtuso con dirección también al Poniente, asistiendo a esta operación y demás que se dirá por lo respectivo al confín de Zarátamo, Juan Antonio de Izagorri, Fiel de ella, y Ana de Izaguirre Montarguero y Antonio de Sarraga, vecino de la misma, y sus comisionados.

19.—Desde el cual, a distancia de veinte y siete y medio estados, se puso otro angular, continuando el sobredicho confín y la misma línea con alguna inclinación a Mediodía.

20.—Y desde él, a distancia de diez y nueve estados, se halló un mojón angular siguiendo la misma línea y confín, de cuyas dos piedras mira la una a la antecedente y la otra toma dirección a Mediodía.

21.—Continuando el propio confín de Zarátamo y la línea del Mediodía, se plantó otro angular a distancia de catorce estados, tomando dirección la una de sus piedras al Oriente y hacia la dicha ermita de San Antonio.

22.—Desde el cual, a distancia de treinta y ocho y medio estados en el propio confín y línea del Oriente se puso un mojón cortante con su tgo.

23.—Desde el cual, a distancia de diez y ocho estados siguiendo por dicha línea y confín, se halló un mojón angular y se repuso tomando la dirección con una de sus piedras a la anterior y con la otra hacia el Norte.

24.—Y desde él, a distancia de trece estados en la propia línea y confín, se colocó una con su tgo.

25.—Desde el cual. a distancia de treinta y ocho estados, se halló un mojón angular de dos piedras con sus tgos., al que se le repuso con las mismas piedras. y en este punto acaba el confín de Zarátamo y entra el egido de esta Anteiglesia, siguiendo la misma línea del Norte, a donde mira una de dichas piedras y la otra a Poniente.

26.—Continuando la línea del Oriente y el citado confín del egido de esta Anteiglesia a distancia de veinte y dos y medio estados, se puso otro cortante con su tgo.

27.—Y desde él, a distancia de veinte y siete estados, se halló otro angular de dos piedras en el mismo confín y línea del Oriente, al que se le repuso dejándole en el

mismo punto en que se hallaba, mirando una de ellas al antecedente y tomando dirección con la otra a la parte del Mediodía.

28.—Y desde el cual, a distancia de cincuenta y cinco y medio estados siguiendo la línea de Mediodía y confín de esta Anteiglesia, se plantó uno alto y cortante.

29.—Y desde él, a distancia de cuarenta y dos estados, se colocó otro cortante con su tgo.

30.—Desde el cual, a distancia de veinte y tres estados, se puso otro cortante. En este punto acaba el confín del egido y entra el del pertenecido que posee don Lorenzo de Berástegui hasta el inmediato mojón que se fijó cerca de un vivero de dicha capellanía.

31.—Desde cuyo último mojón, a distancia de diez y seis estados se halló un mojón angular de dos piedras con sus tgos. en el **paraje** llamado **Sanantoneco iturria,** cuyo mojón está muy próximo de la zanja del vallado del sobredicho vivero y se le renovó estando presente Juan Antonio de Arteta, el de Arteta, en representación del dicho don Lorenzo, cuya carta orden de veinte y uno de octubre de dicho año de noventa y nueve manifestó el dicho Arteta. En este punto acaba el confín de dicha capellanía y entra el del mismo Juan Antonio de Arteta hacia el Oriente y **término** llamado **Anzulaga.**

32.—Desde el cual, a distancia de trece estados siguiendo la misma línea oriental y confín del dicho Arteta, se puso otro cortante.

33.—Y desde él, a distancia de diez y seis estados se puso otro igual al anterior con su tgo., lo mismo que aquél.

34.—Desde aquél, a distancia de veinte y un estados siguiendo la dicha línea al Oriente y el mismo confín, se halló un mojón angular y se le puso en forma.

35.—Siguiendo la misma línea y confín a distancia de siete estados, se puso otra angular en el punto donde antes hubo otro igual. Aquí acaba el confín del dicho Arteta y entra el del referido Domingo de Ibarreche a la parte de entre Oriente y Norte, y a dicho mojón se le puso un contrapuesto para la división de los perteneciendos de dicho Arteta e Ibarreche.

36.—Desde el cual, a distancia de veinte y tres estados se puso un mojón cortante con su contrapuesto dirigido a Mediodía, sirviendo éste para dividir los montes de dichos Arteta e Ibarreche en el dicho sitio de **Anzuluaga,** en cuyo mojón acaba el confín del dicho Ibarreche y entra el del expresado Arteta, tirando la misma línea hacia el pozo de Fray Iturriaga, nominado en el primer mojón de este apeo.

37.—Continuando la misma línea de entre Oriente y Norte y el confín de dicho Arteta, a distancia de siete estados, se halló un mojón cortante con su tgo.

38.—Desde el cual, a distancia de diez y nueve y medio estados en la cabecera de dicho **pozo** de **Frayle iturriaga,** se colocó un mojón angular de dos piedras con sus testigos y desde este mojón hasta el primero que se cita en este apeo hay la tirada de catorce estados menudos por el mismo pozo y confín de Juan Antonio de Arteta.

Con lo que quedó amojonado, apeado y deslindado el monte y pertenecido de la referida ermita de San Antonio, quedando los dichos sus términos dentro de dichos mojones y circunvalados con ellos, sin que en todo cuanto se operó hubiese protesta o reclamo. Y se advierte que todas las referidas piedras son areniscas y grijos y que a todas ellas se les puso cascos de tejas para que se les tenga por verdaderos mojones; asegurando como aseguró dicho Perito haber procedido en dicho apeo sin pasión ni afición y según su conciencia le dictó, bajo del juramento que prestó antes de dar principio a él. Consiguientemente, el dicho Martín de Barrondo, mayordomo presente de dicha ermita, y que también lo fue en el citado año del noventa y nueve, expuso que a fin de que conste haber sido citados judicialmente todos los interesados confinantes de los montes de dicha ermita, se remitía al despacho original y diligencia que se hallan por cabeza del apeo ejecutado de los montes de la fábrica de la Iglesia Parroquial de esta dicha anteiglesia, cuya copia se halla también por cabeza del que se hizo de los montes de Santa Marina, como resultan del libro de cuentas de ella. No firmó dicho mayordomo por decir no saber, lo hizo el citado Perito, y en fe yo, el Escribano: Francisco Antonio de Abásolo.—Ante mí, Thomás de Bergara y Zamacona.

Corresponde con su original, a que me remito y obra en mi registro, en cuya fe lo signo y firmo en esta séptima hoja a instancia del nominado Martín de Barrondo.

EN TESTIMONIO

Thomás de Bergara y Zamacona.

CUESTIONARIO ETNOGRAFICO ACERCA DE ERMITAS DEL PAIS VASCO (**)

Nombre de la ermita y sinonimia. Advocaciones anteriores.

A — DATOS GEOGRAFICOS

1.—Jurisdicción civil: Provincia, municipio, barrio.

3.—Jurisdicción eclesiástica: Obispado, Arciprestazgo, Parroquia.

3.—Emplazamiento: Toponimia. Altitud sobre el nivel del mar. Coordenadas geográficas. Emplazamientos anteriores.

4.—Implantación topográfica: Zona urbana o rural. — Aislada o con construcción vecina; tipo de ésta. — En cumbre, ladera, regata, cueva, ruta o calzada histórica. — Paisaje

(**) MUNIBE, 1953

vecino: bosque, raso, carretera ...— Acceso: carretera, camino: «gurdi-, mando-, elizbide». — Distancia al poblado más próximo: nombre. — ¿Hay fuentes próximas? ¿De virtudes curativas? — ¿Existe recuerdo de antiguas sepulturas (dólmenes) o se ven marcas, piedras o particularidades especiales en su proximidad?

B — DATOS ARQUITECTONICOS

5a.—Exterior: Descripción general. Plano. Fotografías. — Fachadas: Orientación al Norte astronómico de la pral. — Tiene o no pórticos. — Descripción, así como de su sustentación. — Puertas y ventanas. Bancos, mesas, etc. — Inscripciones, placas, imágenes, nichos, etc. — ¿Existe en el atrio alguna defensa para que no entren animales? Descripción. — Tejado: ¿A cuantas vertientes? Material. — Torres: Campanario: Su situación en la construcción. — ¿Es en torre o espadaña? ¿En cuántas puntas se divide el piñón en este caso? — Remate: Cruz, veleta, pararrayos... — Campanas: Su número. ¿Se les conoce nombre? ¿Tienen inscripciones o grabados? ¿De dónde se accionan? ¿Se conocen llamadas especiales? — ¿Anidan aves? — Principal material de construcción. ¿Puede catalogarse en determinado estilo?

6b.—Interior: Descripción general. Planta y corte. — Pavimento: Tierra, madera, losetas... — Paredes: Ventanas, vidrieras, aspilleras, balcones, armazones, pilastras... — Coro: Galería. Su acceso. — Techo: Bóveda, cielorraso... — Sacristía.

C — DATOS ARTISTICOS

7.—Altares: Número. Distribución. Descripción y datos de estilo.

8.—Retablos: Descripción.

9.—Imágenes: Estilo, época. Material de construcción. Ropaje. Si son de la Virgen, ¿Tiene Niño?, ¿en qué postura?

10.—Cuadros: Descripción, época. ¿Autor conocido?

11.—Pinturas murales.

12.—Grabados.

13.—¿Hay tallas notables?

14.—Reliquias: ¿Se conoce su origen?

15.—Ornamentos notables.

16.—Objetos de culto de especial valor.

17.—¿Hay separación entre altar mayor y resto de la Ermita? Verjas: Descripción.

18.—Pila de agua bendita. Descripción. En dónde está situada.

19.—Bancos. Sitiales. Confesonarios. Muebles.

20.—En el coro: Organo, armonium, sitiales, facistol, etc.

21.—Lápidas. Inscripciones. Sepulturas.

22.—Sistema de iluminación.

23.—Vidrieras notables.

24.—Estado actual de los objetos antes citados.

25.—¿Se advierten necesidades inmediatas referentes a su conservación?

26.—¿Cuelgan del techo o paredes exvotos? ¿Alguno de especial historia?

D — DATOS HISTORICOS

27.—Fecha de erección de la ermita.

28.—¿Se conoce su fundador?

29.—Motivo de fundación.

30.—Vicisitudes: Reparaciones importantes y sus causas: tormentas, incendios... Epocas de florecimiento; abandonos.

31.—Leyendas y tradiciones. ¿Se conocen bertso-berri relacionados con ella?

32.—¿Depende de algún Patronato? ¿Desde cuándo?

E — CULTO. RITOS RELIGIOSOS Y PROFANOS

33.—Imagen más venerada.

34.—Propiedades que se le atribuyen. Espirituales y materiales.

35.—¿Existen datos que las justifiquen?

36.—¿Cómo se solicita su intervención? ¿Hay oraciones especiales para ello?

37.—¿Se hace alguna ofrenda al tiempo de la petición o al lograrla?

38.—¿Existe alguna ceremonia especial al pasar frente a la Ermita, al entrar o al salir de ella?

39.—¿Se formulan votos o hacen promesas?

40.—¿En qué día del año se celebra la fiesta principal? ¿Se celebran otras?

41.—¿Qué extensión territorial tiene su culto?

42.—¿Qué autoridades asisten a la festividad?

43.—¿Qué ceremonias se celebran ese día: Misa, Vísperas, funciones vespertinas?

44.—Procesión: ¿Por dentro o fuera? Recorrido. ¿Hay cantos especiales? Recoger letra y música.

45.—¿Intervienen «dantzarik»? ¿Fuera, en el atrio, en el recinto? ¿Baile especial o tradicional?

46.—¿Se celebran novenas, rogativas...? Textos.

47.—En la festividad, ¿se hacen ofrendas? ¿Individuales, por familia o caserío, por el pueblo?

48.—¿Se reparten cintas, medallas, se entrega o lleva aceite, agua bendita, etc.? Procurarse algún ejemplar de aquéllas si son peculiares.

49.—¿Existe alguna imagen coronada canónicamente? ¿En qué fecha y por quién lo fue?

50.—¿Se celebran matrimonios, funerales, etc.

51.—Romerías: ¿En qué fechas se celebran? ¿En qué consiste? ¿Asisten solamente de los alrededores o de puntos lejanos? ¿En especial de alguna parte? ¿Qué instrumentos se tocaban o se tocan actualmente en ellas? ¿Se baila Aurresku y quién lo saca? El Ayuntamiento o alguna otra entidad, ¿da comida, vino, etc., a los asistentes? ¿Hay alguna costumbre especial culinaria —panes, tortas, etc.— para ese día u otros? ¿Hay juegos especiales?

52.—¿Hay Cofradía? ¿Se conoce su origen? ¿Su Reglamento? ¿Desde cuándo existe? ¿Quiénes pertenecen a ella? Vecinos o no. Quienquiera o no. ¿Cotizan algo y de qué forma? ¿Hay relaciones escritas de ella?

53.—¿Quién cuida de la Ermita? Hombre o mujer. Soltero o casado. ¿Por qué?

54.—¿Dónde vive? ¿Qué obligaciones tiene?

55.—Si hay serora, ¿requiere para su cargo condiciones especiales?

56.—¿Cómo se cubre la vacante en caso de muerte o ausencia?

57.—¿Cómo se le retribuye y por quién? ¿Por obligación o por «oitura»?

58.—¿Hay sacerdote especialmente dedicado al culto de la ermita?

59.—¿Hay «cantero» o ha habido? ¿Qué zona recorre o recorría?

F — BIBLIOGRAFIA

60.—¿Qué publicaciones referentes a la ermita o su devoción se conocen? Datos concretos acerca de la publicación, autor fecha, etc., y a poder ser envío de algún ejemplar.

61.—Transcripción lo más exacta posible de leyendas, tradiciones, «berso-berri», canciones con su música, así como de las variantes que se conozcan.

62.—¿Posee la ermita libros, documentos, escritos, etc., de su propia historia o ajenos a ella?

G — NECESIDADES Y DEFICIENCIAS

63.—Descríbanse las necesidades que se dejen sentir acerca del cuidado de la ermita, de sus imágenes y ajuar, en cuanto al culto, etcétera,

64.—Id. íd. de las deficiencias.

65.—¿Gozan actualmente de vida próspera o no? ¿A qué puede atribuirse, en un caso u otro?

K O B I E (Bilbao)
Grupo Espeleológico Vizcaino. Diputación Foral de Vizcaya
Boletín núm. 11 - 1981

Las fábricas de loza ordinaria y fina de la Santa Casa de Misericordia, de Bilbao (1776-1881)

Por ENRIQUE IBABE

AÑO 1724 «El primer paso ostensible para la erección de la Casa de Misericordia de Bilbao consistió en la celebración de Ayuntamiento general y abierto el 21 de agosto de 1724.»

Así puede leerse en un interesante escrito de Luis de ANSOTEGUI, miembro de la Junta de la Santa Casa de Misericordia desde 1862. El escrito, bajo el título *Noticias relativas a la Santa Casa de Misericordia,* pensamos es el que en esas fechas estaba haciendo ANSOTEGUI y que por dos veces sometió a revisión del escritor Antonio TRUEBA, mereciendo por parte de éste elogios que se recogen en carta de 14 de septiembre de 1869:

«Sr. D. Luis de Ansotegui.

Muy Sr. mío y amigo:

He leído con muchísimo gusto su preciosa memoria histórica de la Santa Casa de Misericordia, que devuelvo a V. adjunta. Muchos servicios debe a V. ese benéfico establecimiento, pero no es el menor el que V. le ha prestado con este sencillo, discreto y simpático trabajo, que sería lástima no viese la luz pública, porque inspira honda simpatía al asilo. Aprovechando la generosa autorización de V., he tomado nuevos y preciosos datos para dedicar a la Santa Casa un modesto capítulo en la *Historia Popular de Vizcaya,* que me propongo dar a luz muy pronto. Las monografías históricas son trabajos muy útiles y curiosos, porque abrazan detalles y especialidades que no caben en una historia general. Sería lástima grande que V. no diese a luz la historia de la Santa Casa de Misericordia de Bilbao, cuyo trabajo tiene ya casi completamente hecho, pues para que fuera completo sólo necesitaría V. despojarlo un poco del carácter oficial, dar un poco de orden a las materias y ampliar lo escrito con algunas noticias o episodios que lo amenizasen, aunque de suyo, es ya ameno y se lee con vivo interés gracias al estilo sencillo y expresivo en que refleja V. su fama, noble y buenísima personalidad, tan estimada de todos los que le conocemos. Anímese V., pues, a redondear una modesta e interesante historia de la Casa de Misericordia y a darla a luz para honra y bien del Santo Asilo. Se repite de V. agradecido y sincero amigo...

Antonio Trueba.»

Luis ANSOTEGUI, después del primer párrafo con que hemos comenzado este trabajo, continúa con la copia del acta del Ayuntamiento del 21-VIII-1724:

«Al efecto, el Síndico propuso, interpretando el deseo de la mayoría del Congreso, el fundarla para pobres de ambos sexos de la Villa y Señorío, de conformidad con lo expuesto en uno de los memoriales escritos puestos en poder del escribano secretario,

Para ello se leyó el primer punto, que contenía consideraciones sobre lo hecho en Madrid, Sevilla y otras poblaciones, resultados que había dado el recoger los pobres en establecimientos de esa índole y que en Ayuntamientos particulares se trató de cimentar esa santa obra, haciendo una planta y estatutos para acalorar la piedad de la Junta, en la confianza de allegar fondos para principiarla y evitar que en las iglesias, calles y demás se vean los pobres y el que aparezcan los echados por disposiciones análogas en otros lugares. El Síndico concluyó su proposición fiando se resuelva el comienzo de la obra, facultando a los nombrados para el lugar, cálculo del coste y para pedir permiso Real, en representación del pueblo, insertando la proposición constituciones y demás como mejor pareciese a las personas Diputadas y que discurrido en punto de fondos, pedirán asimismo a S. M. para sacarlos, empezar la obra y acabarla según lo proyectado y, conseguido, podrán cumplimentarla con independencia del Ayuntamiento en virtud de poder, teniendo presente el Patronato único y privativo de esta Noble Villa en dicha Santa Casa, si bien darán paradero a la Villa de su encargo con cuenta y razón, para que en seguida se haga elección de oficios conforme a las ordenanzas, bajo la protección de María Santísima.»

»Enterados de todo los que asistieron a la Junta y de conformidad con los Sres. Corregidor, Alcalde Justicia y Regimiento de la Villa, decretaron se funde y erija la Casa de Misericordia para los naturales y vecinos y para los forasteros para una sola noche, expeliéndoles al día siguiente a su distrito.»

Continúa ANSOTEGUI diciendo que: «respecto de fondos, se idearon medidas, en consonancia con los recursos y demás que entonces encerraba la Villa, que en la actualidad no hacen al caso, doblemente ante el resultado que luego veremos tuvo ese decreto».

En este punto completamos estos comienzos de la Santa Casa de Misericordia con lo escrito por Teófilo GUIARD en *Historia de la Noble Villa de Bilbao,* tomo III, páginas 450 y 451:

«Como la referida obra no había de ser en sus comienzos *magnífica y ostentosa, sino de utilidad y conveniencia para refugio de pobres, como asimismo para su manutención,* se trató de levantarla luego como se pudiese y se consignaron con este efecto cuatro mil ducados que el Gobierno Universal del Señorío debía a la Villa y el residuo del arbitrio del real en cántara de vino. Cuando, en 1726, se extinguiese aquel arbitrio, se había de solicitar licencia para imponer ocho mrs. en cántara de vino clarete, doce en cántara de blanco, diez y seis en el rancio, Canarias, Peralta y todo vino foráneo que no fuere de Rioja y Castilla la Vieja, medio real en azumbre de mistela y aguardiente, ocho mrs. en cántara de vino de Francia y Portugal y dos ducados de vellón en barrica de cerveza (de 116 azumbres).»

»No se halló modo ahora de cumplir tan benéfico intento, por la oposición que hallaron aquellos arbitrios propuestos y por la cortedad de fondos en que el Concejo se hallaba, y en Ayuntamiento de 28 de mayo de 1725 se suspendió aquel pensamiento.»

AÑO 1732

Luis ANSOTEGUI sigue en su trabajo diciendo: «Las gestiones, atendidos aquella época y el objeto, debieron seguir con lentitud, pues para el año 1732 sólo se dio por los vecinos, como limosna, R^vn^ 30.350 y una cadena de oro, si bien aún es peor lo que estaba por suceder. En efecto, en 1738, creyéndose necesario levantar el piso de la iglesia de San Nicolás para librarla de las inundaciones, reforzar sus paredes, hacer nuevos cimientos, etc., los Patronos de la misma y los de Santiago hicieron una Exposición para demoler aquélla y fabricarla nuevamente con lo recogido para la Casa de Misericordia. Se celebraron, en el trancurso de unos años, Ayuntamientos; se hizo saber a los que habían contribuido para ella, la distinta aplicación que se proyectaba; se les convocó un domingo a las tres de la tarde en las once calles y barrios de la Villa, en cada paraje respectivo y con once escribanos del número, concurriendo un señor Capitular y, propuesto a los concurrentes ese contenido, asintieron uniformemente en que se hiciera, a excepción de dos de dichos vecinos, decretándose, el 22 de mayo de 1743, que concluidos los fondos, quedaba la Villa obligada en común a suplir todo el caudal y que daban para ello permiso al Síndico Procurador General para presentarse al señor Obispo y demás tribunales que convenga, pedir licencia para la demolición, etc., y sacar a remate con la obligación y fianzas necesarias.

»...La idea de la Casa de Misericordia se abandonaba, decíase como de imposible realización.»

Teófilo GUIARD, por su parte, y referente a estos años, en su citada *Historia* continúa:

«En el año de 1732 se reanudó el intento. Escribió a este tiempo el famoso jesuita P. Calatayud, al Concejo de la Villa, instándole para que se realizase la benéfica pretensión, representando que al olor del mayor seno de dinero se veía asediado Bilbao por vagabundos y truhanes de todas las procedencias, como era la verdad, pues se hallaron en una información hecha en tal año más de doscientos, y mostrando el peligro que se seguía de tener abandonados a tantos niños huérfanos y miserables que pululaban en sus calles, sin crianza, *de suerte que al amanecer de*

la razón empiezan ya a sorber por los ojos la picardía, el atrevimiento y la malicia. Conque luego nombró el Concejo a don Agustín de Bringas y a don Lorenzo de Landazuri, como capitular el primero y por representante del pueblo el segundo, para que en junto con los otros diputados del Consulado, que fueron don Bruno Miguel de Urquijo y don Juan Archer, tratasen y confiriesen en razón de la benéfica fundación.

»Acabaron los comisionados un memorial de estudio, proponiendo que se edificase la Casa llamada de Misericordia en el Campo de Volantín, presupuestando su costo en diez y seis mil pesos y notando que para su obtención se vendiesen los suelos del Arenal y que los arbitrios de cóngrua se proporcionasen imponiendo un cuarto en cántara de vino, con la limosna del Consulado, con la que se obtuviese del pueblo, haciendo que le recorriesen los sábados los asilados con una cajeta petitoria y con otros medios que se ideasen.

»El P. Calatayud, hallándose en Bilbao el mes de agosto de aquel año, recorrió las calles de la Villa acompañado de algunos caballeros principales de ella, recogiendo limosna de alhajas y dinero, en que sólo de plata recibió más de tres mil ducados, pero a pesar del esfuerzo con que se tomó el intento, tampoco ahora se logró verle cumplido y se desistió luego de la fundación por temor de no poder mantenerla suficientemente.»

AÑO 1755 Continúa Teófilo GUIARD: «En 1755, no pudiéndose tampoco entonces realizar el propósito por entero, se habilitó una casa situada en el arrabal de Bilbao la Vieja para que en ella se recogiesen los pobres transeúntes durante la noche, vigilados por un guarda. En 1760 se reprodujo el proyecto referido, pues el comercio se hallaba dilatado a este tiempo y favorecían las circunstancias al propósito».

AÑO 1762 «Y finalmente, en el año de 1762 se acondicionó para asilo una casa-carnicería del Concejo levantada en la Sendeja, cercana al Convento de San Agustín, y fue puesta bajo la advocación de Nuestra Señora de la Piedad, y así era titulada Casa de la Piedad.»

LABAYRU, en su *Historia General de Bizcaya,* t. VI, p. 427, concreta la Casa de la Sendeja diciendo que era: «...la segunda que está al venir de la casa de la torre (de Basabe) que en ella se halla». Añadiendo que al asilo se le dio el título de *La Concepción de María Santísima,* poniendo al frente para su gobierno a don Domingo de Erquiñigo, y luego a don José de Sobiñas y don José de Villabaso, sin otra renta que las limosnas que se recaudaban en la Villa».

AÑO 1763 Siguiendo ahora con Teófilo GUIARD, nos dice que «...las nuevas condiciones de la nueva fundación se establecieron, en 5 de julio de 1763, por los vecinos y regidores comisionados, en una papel de quince artículos que reseñaba las siguientes: Se había de recoger en la Casa de Misericordia solamente a los pobres de la Villa y en cuanto a niños, únicamente a los que no podían ser sustentados por sus padres, dándoseles a diez y seis escuela preparatoria para superiores estudios y a los restantes aprendizaje del oficio a que se inclinaren; a los mendigos forasteros y vagabundos se les recogería a la casa de refugio por los escachas o ministros del alcalde, y se les asistiría un día con comida, una olla de habas cocidas con tocino y una libra de pan ordinario, y el inmediato día o durante la tarde del en que fueran recogidos *se les empleará en algún trabajo violento, como de la rueda de la cordelería, sacar piedra de la ría u otro semejante, pues con eso se podrá conseguir el que no vuelvan».* Y un poco más adelante dice GUIARD: «...se les emplearía a los habituales del asilo en cestería, cordelería u otro oficio fácil de aprender, y a las mujeres en sus labores propias, y en cuanto al mantenimiento, se les daría limpio y abundante, tomando por tipo para las dos comidas una libra de pan y media de carne».

Referente a la Casa de la Sendeja, Luis ANSOTEGUI nos informa: «Pero el 1760, previas conferencias en el Congreso de la Universidad y Consulado, vuelve a agitarse ese asunto, y el 13 de mayo de 1762, puesta en remate público por los señores del Gobierno de la Villa la obra y composición de la Casa perteneciente a la misma en la Sendeja, que antes sirvió de carnicería, para destinarla en adelante a los pobres, quedó en Joaquín Beascoechea en R.^{vn} 21.500». Continúa ANSOTEGUI: «Ya teníamos, pues, Casa de Misericordia en Bilbao y precisamente en el mismo punto, puede decirse así, donde se nos ha regalado terreno para levantar la que deba reemplazar a la actual». Luis ANSOTEGUI se refiere al terreno que había ocupado el Convento de San Agustín y que se les había concedido en 1867 por el Gobierno para trasladar la Casa de Misericordia desde donde entonces estaban, calle de la Cruz (actual edificio del Museo Arqueológico y Etnográfico). Aunque, como se sabe, el traslado, al final, se efectuó a donde en la actualidad se encuentra, a San Mamés.

AÑO 1770 Continúa Luis ANSOTEGUI en su trabajo: «No tardó mucho en creerse insuficiente el refugio de la Sendeja, tanto, que el año de 1770 se dirigió a la Noble Villa un Memorial diciendo, entre otras cosas, que no bastaban para la perfecta administración los dos Sres. Capitulares de la Villa, que anualmente se nombraban para Padres de pobres y que apenas bastaría la atención de todos ellos; que los mendigos, postulantes y vagos eran tantos, que daban por resultado el que los vecinos retirasen sus limosnas y que para que la Casa de Misericordia marchase bien, era necesario un *cuerpo suficiente y numeroso y estable, siendo sus providencias firmes y capaces de perfección,* para lo que los suscribientes se ofrecían a constituir Hermandad con el título de Real Casa de Misericordia, bajo la protección de la Inmaculada Concepción y San Carlos y de 29 reglas fundamentales, que exponían a continuación».

Continúa Luis ANSOTEGUI: «Puede prescindirse de ellas, a excepción de la primera, que contiene, entre otras particularidades, que preceda la aprobación y beneplácito de la Noble Villa; que a lo menos serán 30 Hermanos fijos o de número y que no bastando la Casa de la Sendeja, se suplique a S. M. se digne conceder el segundo suelo y demás de la obra nueva hasta Iturribide, que ocuparon los Regulares de la Compañía de Jesús, por no oponerse a la petición del Colegio hecha para el Maestro de Gramática y sus pupilos, efecto de haber capacidad para todo. Se propuso esa fundación el 24 de mayo de 1770, firmando los 30 al pie de las 29 reglas, y en el Ayuntamiento del 28 deben estar insertos el Memorial y capítulos.» En este edificio al que se solicita pasar, Colegio e iglesia de San Andrés, estuvieron los jesuitas hasta su expulsión en 1767 por Carlos III.

La fundación del mismo data del año de 1604 y es debida a la «devoción», como dice nuestro historiador ITURRIZA, de Domingo de Górgola (Gorgolla). Este Domingo de Górgola era natural de Bilbao y mayordomo mayor del Eminentísimo Cardenal de Toledo. Al morir, en 1600, dispuso en su testamento otorgado en Alcalá: «...deseando también hacer este bien a mi patria, que es la Villa de Bilbao y a toda aquella tierra... me he determinado fundar un colegio de la Compañía de Jesús... y dotarle de mi hacienda... la doto en renta 1.500 ducados...». «Nombro como Patrón de la Memoria y fundación del dicho Colegio de la Compañía que dejo fundada al dicho Maestro Pedro de Ugaz». Este Pedro de Ugaz era su sobrino y estaba de cura en Nuestra Señora de Begoña. La obra tanto del Colegio como de la iglesia, «en 1624 estaba en su fase final», pensándose como probable arquitecto de la misma a Martín Ibáñez de Zalbidea.

AÑO 1771 Siguendo con Luis de ANSOTEGUI vemos cómo «El 9 de abril de 1771 se dio en Madrid una Real Provisión de sus resultas, que resumiendo dice que Don Carlos 3.º aplicó el 1769, a consulta del Consejo, el expresado Colegio para casa de pupilage con habitación para maestros de retórica, latinidad y primeras letras, separándolo de la iglesia a la que se trasladaría la parroquia de San Juan (sin duda, la del actual hospital) por amenazar ruina su fábrica, y después que con posterioridad acudieron el Preceptor y el Ayuntamiento, pidiendo el primero se cumpliera lo mandado y el segundo que, mediante había sitio con independencia total para enseñanza y para Asilo, se designase la parte a éste necesaria por no bastar el de la Sendeja, por lo que resolvió el Consejo, oídos al Corregidor y Municipio, dar a cada uno lo correspondiente en los edificios y a la Misericordia, además, la huerta que tenían los expulsos jesuitas, contigua al Colegio». La parroquia de San Juan aquí citada, de la que dice Ansótegui «sin duda, la del actual hospital», era efectivamente la dedicada a los Santos Juanes Bauptista y Evangelista, y que estaba enclavada en donde hoy está el edificio de la Escuela de Artes y Oficios. Esta iglesia, demolida a principios del siglo XIX, fue levantada en virtud de la Bula de Sixto IV, que tuvo su pontificado entre los años de 1471 y 1484 y fue fundada para entierro de los que fallecían en el Santo Hospital que se encontraba a sus espaldas. Amenazando ruina, a petición del Ayuntamiento de la Villa y del obispo de Calahorra y de La Calzada, por un Decreto Real de 1769 se determinó su traslado a la iglesia de los jesuitas, en la calle de la Cruz. Este traslado se efectuó el día 24 de diciembre de 1770.

AÑO 1772 Concedidos los locales para la Santa Casa de Misericordia en el edificio de la calle de la Cruz —continúa Luis ANSOTEGUI—, «siguieron las diligencias debidas, se formaron planos para las separaciones del caso, hubo entrega de llaves y demás y el 18 de enero de 1772, verdadera inauguración de la Real Casa de Misericordia, sin que se acabaran las obras que se hacían precisas, se trasladaron 68 pobres al Asilo actual, quedando, no obstante, algunos en la Sendeja, pues que pasaban de ciento los que allí se albergaban».

AÑO 1775 »Por otra Provisión del Consejo en diciembre de 1775 se concedió, para mayor ensanche de la Casa de Misericordia, el patio de la iglesia de San Juan y corredores del Colegio y las demás piezas no ocupadas para los estudios y la habitación de maestros.»

AÑO 1776 »Y, por último, efecto de una representación elevada al Consejo, el año de 1776 se decretó el 9 de septiembre del mismo, por orden del Rey y acuerdo de los de su Consejo, que el edificio de la Misericordia quedara enteramente libre, sin disminución ni separación a otros fines, para que fuese mayor el beneficio del público, que se proceda a la mayor brevedad a proporcionar el traslado de las aulas y la habitación de los maestros, y que este pago se hiciera de los fondos públicos de la Villa, así como la dotación de un segundo maestro para que hasta los menores se instruyan por ser poco uno solo para ello. El 1798 volvieron las aulas de latín a la Ronda, a las dependencias del Asilo que constituyen hoy su panadería, pero conste que fue previo permiso de la Junta, por haber sitio para ellas, a pesar de pasar de 200 el número de pobres entre acogidos y socorridos con raciones y mediante haberse sufragado unos gastos que reclamaba la Alfarería del Establecimiento». Efectivamente, como luego veremos, hubo esta cesión de locales en la Casa de la Ronda, pero a cambio de que el Ayuntamiento construyera para la Alfarería una tejavana.

De Teófilo GUIARD recogemos que: «Los arbitrios de que gozaba la Casa de Misericordia hasta 1776 eran los siguientes: Mil doscientos reales con que contribuían los cobradores de Peso público en agradecimiento a la preferencia que merecían al Ayuntamiento para sus empleos. Ciento cuarenta y cuatro que daban los arrendadores de la Estufa por una vela diaria para la luz del público en la portería de dicha casa. Dos mil trescientos cuarenta y nueve reales con que contribuían los corredores de arrieros en igual agradecimiento de haber reducido el número de diez y seis que eran, al de ocho. Cuatrocientos treinta y dos reales con que contribuía el tabernero del vino blanco durante el viedo, en agradecimiento a igual preferencia. Trescientos ochenta reales con que contribuían los merceros de la plaza por los suelos públicos que ocupaban con sus tiendas. Mil ochocientos cincuenta reales con que contribuían los mercaderes y buhoneros que acudían a la feria a vender. Trescientos sesenta reales que daba la persona que tenía a su cargo la conducción de narrias de leña, carbón, etc., desde Achuri al pueblo».

★

Desde esta fecha, 1776, en que vemos a la Santa Casa de Misericordia ocupando los locales todos, que fueron de los jesuitas y en que, como luego veremos, se dio inicio a la industria alfarera, los datos que demos estarán estrechamente relacionados con esta actividad. Hasta 1832 la documentación que hemos podido ver no nos da noticia continua de la actividad de la fábrica. De 1832 hasta su cierre, en 1881, tenemos información año por año, pero la documentación de la que nos hemos servido se trata fundamentalmente de actas de juntas, por lo que los datos aparecen muy sintetizados. Dejan entrever una más amplia documentación que no hemos encontrado. Quizá no exista ya y su desaparición se deba en parte a la segunda guerra carlista, durante la cual cayeron en la antigua Casa «unas 34 bombas, quedando enteramente destruidos el escritorio y archivos...».

★

AÑO 1776 Del año 1776 existen un par de cartas sumamente interesantes, pues nos dan a entender que es en esta fecha cuando se monta la Alfarería en la Santa Casa de Misericordia. Ambas están escritas el mismo día: 4 de noviembre. La una va dirigida al «Excmo. Sr. Marqués de Belamazán y Gramosa, Conde de Coruña, Grande de España de primera clase, Gentil hombre de la llave de Cámara de S. M., con ejercicio y Brigadier de sus R.s. Eger.tos».

«Los Directores de la Real Casa del Refugio, y Misericordia de esta Villa, deseando establecer en ella una fábrica de Talabera, a imitación de la de Pamplona, con el único fin de conseguir alguna utilidad a beneficio de los pobres, por carecer de dotación suficiente, y consistir su manutención en las limosnas que ofrezen los caritativos: Han logrado se transfiera desde aquella ciudad un Maestro inteligente en el Arte, el qual haviendo reconocido varios terrenos de las inmediaciones de esta villa, ha expuesto que uno de los pertenecientes a V. E., notorio en la Anteyglesia de Echavarri, cerca del varrio de Bolueta, produze el Barro más bentajoso para el efecto; por lo qual se ven los Directores precisados a ocurrir a la piedad de V. E., suplicándole se digne concederles permiso, para que del citado término, puedan sacar y extraer la porción que necesiten de aquel material para la mencionada fábrica. Assí lo esperan de la propensa inclinación de V. E. a favorecer a los pobres, y que Nuestro Señor dilate su importante vida con las felizidades que le piden.»

La otra carta, que tiene el mismo contenido, pues los terrenos de los que se trata de sacar tierra están por lo visto en el mismo lugar, va dirigida al «Ex.mo S.or Conde de Baños, Marqués de Leyba y de la Adrada. Grande de España de primera clase. Gentil hombre de Cámara del Rey Nuestro Señor con ejercicio del insigne orden del Toyzón de oro, y de el R.l de S.n Genaro».

Parece claro que esta decisión de montar una fábrica de Talavera a imitación de la de Pamplona,

viene en gran parte motivada por la necesidad de obtener unos recursos fijos con los que poder atender a los acogidos.

En Pamplona, sabemos por el *Diccionario Geográfico - Histórico de la Real Academia de la Historia* (1802), que en la Misericordia de esta ciudad había una fábrica de loza ordinaria. ¿Existiría por el año 1776? De ser así, no nos extrañaría que la decisión de la Casa de Misericordia de Bilbao se viese animada por el ejemplo de la de Pamplona, e incluso que el «maestro inteligente en el Arte» procediese de ese taller.

Por Leandro SILVAN (*Cerámica Navarra*) sabemos que desde el año 1787 al menos, existía en el barrio de la Magdalena, tras el puente de Rotadrar, a orillas del Arga, una fábrica de loza que se llamaba *La Talavera,* pero que la misma, propiedad del alfarero Antonio Ribet, se había montado, al menos en parte, con máquinas, hornos y demás utensilios de producción que se habían traído de algún otro taller. ¿No sería ese taller la fábrica de Talavera de la Casa de Misericordia? Con los datos que hoy tenemos nada más se puede decir, pero los mismos animan a la conjetura provisional citada.

En cuanto a la denominación Talavera, que en un principio puede sorprender, hemos de decir que entonces y hasta bien pasada la mitad del siglo XIX, se aplicaba de forma genérica, y no sólo en nuestro país, a una determinada calidad de producción: la loza ordinaria.

Y así, ya la hemos visto que aplicada a una fábrica aparece en la de Pamplona de fines del XVIII, *La Tavalera.* Y vuelve a aparecer en esta ciudad a mediados del siglo XIX, en la alfarería que montó el riojano Emeterio Hormañanos, haciendo alusión a la anterior, ya que la llamó *La Nueva Talavera.*

Como denominación aplicada a vasijas, también aparece en la fábrica de San Mamés de Busturia, fundada en 1842, y ampliamente en la fábrica de la Casa de Misericordia de Bilbao. Es más, incluso, como veremos, denominando a cierta loza importada de Inglaterra: *Talavera inglesa.*

No cabe duda que esto fue debido al prestigio de la loza fabricada en Talavera y que, con toda probabilidad, fue ampliamente utilizada en otros pueblos, entre ellos el nuestro.

Volviendo al tema de las dos cartas citadas y en lo referente a la solicitud de sacar tierras en Echévarri, diremos que, en un principio, sus dueños consintieron en ello, pero sujetando su continuación a las gestiones que realizara su administrador, con objeto de evitar problemas posteriores.

★

AÑOS 1777 y 1780

Certificando este nacimiento de la Alfarería en 1776, en el archivo de la Casa de Misericordia existe un documento, el acta de la Junta celebrada el día 12 de enero de 1777, en la que se aprueban las Cuentas Generales del ejercicio del año anterior, y en ellas aparece una partida que dice: «Por reparos hechos para la conservación del edificio, y suplementos en la construcción de hornos, y demás útiles para una fábrica de Talavera fina, 5.832 reales de vellón».

El «Maestro inteligente en el Arte» es muy probable que sea el alfarero que como Maestro Director de la Talavera, aparece trabajando en la Casa de Misericordia en febrero de 1777: Luis Pérez. De él sabemos que ganaba 15 reales diarios, incluidos los días festivos. Junto a él comienza a trabajar como *Oficial,* a finales de junio del mismo año, Gabriel Alonso, con un salario de 9 reales, pero por día trabajado. Ambos tienen ausencias a veces de un mes entero, sin que sepamos por qué, en las que no cobran cantidad alguna. Así, en 1778 Luis Pérez cobró por 319 días, 4.785 reales y el Oficial Gabriel Alonso por 232 días, 2.088 reales. En 1779 el Maestro Luis Pérez, por 287 días, 4.305 reales, y el oficial Alonso, que parece deja la alfarería en el mes de agosto, por 191 días y medio, 1.723 reales y 17 maravedís.

Los documentos que nos han dado estos datos comprenden un período que va del 2 de marzo de 1777 hasta el 16 de abril de 1780. Por ello sólo podemos decir con respecto a Luis Pérez, que en esta última fecha seguía como Maestro de la Talavera, con el mismo sueldo de 15 reales.

Con el maestro y oficial citados, también aparece un tal Juan Castañeda. La primera vez, el 18 de mayo de 1777, con ocasión de la entrega de 500 reales «para, en parte, de pago del coste y gastos que pueda tener, una partida de 400 qq. en barro, que de quenta de dicha Casa, deve remitir a esta villa, desde el lugar de Soano». (Soano se encuentra en el partido judicial de Santoña, Santander). La siguiente, en el mes de noviembre, cobrando por 24 días de trabajo, a 9 reales diarios, y por último, en diciembre de 1777, en que vemos a Juan Castañeda cobrando por 17 días y como *Oficial Pintor en Talavera.* ¿Sería el que decoraba las piezas, entre otros trabajos?

En Junta del 15 de febrero de 1778, se admite en la Casa de Misericordia a los hermanos Antonio Xabier y Domingo Xabier de Uriarte y Lariz, naturales de Lequeitio e hijos de Juana de Lariz (difunta) y de Bartolomé Uriarte. Ambos jóvenes son mudos de nacimiento y son admitidos en la Casa en calidad de aprendices. El primero en la Fábrica de Talavera y el segundo en la de Lienzos, Manteles, Servilletas y Toallas, esto es, como tejedor. El contrato es por seis años, garantizando su padre, así como don Juan Pablo

Meave, vecino de esta villa, que si se produjesen ausencias, satisfarían a la Casa lo que montare de los jornales de dos oficiales que pusieran en su lugar.

Desde primeros de mayo hasta diciembre de 1779, también trabajó como aprendiz en la Alfarería Francisco López, cobrando por los siete meses y trece días, 334 reales y 17 mrs.

Las primeras ventas de Talavera que vemos fueron registradas son las efectuadas desde el 23 de agosto hasta el 5 de octubre de 1777 y ascienden a 1.052 reales y 10 mrs. El total de ventas en este año de 1777 fue de 4.173 reales. Las de 1778 fueron de 15.320 rs. y 31 mrs.

Las de 1779, que obtenemos sumando las cantidades parciales que se dan en las Juntas, no se corresponden con las que luego aparecen en el estado general de cuentas del año, que ascienden a 11.304 reales y 27 mrs. En este memorial o estado de cuentas general aparecen los gastos de la Alfarería hasta finales de diciembre de 1778, que resultan, «con exclusión del valor de moldes y demás menesteres de obrador de ella, R.^{vn} 32.941,07.

Estos son los primeros datos que encontramos referentes a la Fábrica de Talavera de la Santa Casa de Misericordia.

De 1778 y recogido del historiador Teófilo GUIARD, en *Geografía General del País Vasco:* «La Villa de Bilbao», hay un interesante escrito de Juan Laglancé, natural de Parma y al servicio del Infante don Carlos, que en lo referente a la Casa de Misericordia dice: «Encierra cuatro parroquias, de las cuales la principal es la de Santiago... San Juan, que aunque no grande iglesia, está sobre el gusto moderno y es bastante clara; fue de los jesuitas, cuyo colegio anexo lo han empleado para Casa de Misericordia, que comprende corto número de domiciliados, pero muy bien dirigidos y gobernados, porque han establecido para beneficio de la misma fábricas, aunque cortas, de lienzos y lanas, y también una de loza fina cuasi perfecta en todas sus partes, y para fomento de la misma mandó el Excmo. Sr. Marqués de Malpica que le hiciesen una vajilla completa de mesa, la que vi y salió muy buena, pintada de ramajes verdes, y lo más particular que del mismo color cada pieza de la vajilla lleva impresas las armas de S. E.».

★

AÑO 1787 Siguiendo con los datos obtenidos en el archivo de la Santa Casa de Misericordia, pasamos al año 1787. En él encontramos un escrito dirigido al Corregidor, solicitando ponga en libertad a dos operarios de la Alfarería que en Sondica se encuentran en el cepo por sacar tierras de esa anteiglesia: «Josef Carlos de Aranzazugoitia, presbítero, y don Juan Bautista de Meñaca y Aréchaga, Directores de la Real Casa de Misericordia de esta Noble Villa, con la debida atención dicen, que con la idea y único objeto de experimentar, en la Fábrica de Loza establecida en ella, si la tierra existente en uno de los términos de la Ante Iglesia de Sondica es de superior calidad que la que hasta aquí se ha manufacturado, y conducido para el efecto de otras partes, han empezado algunos operarios a sacar y trasladar una corta porción de tierra del referido término en la mañana de este día, sin que los Fieles Regidores de dicha Ante Iglesia, sin embargo de haberlo visto, les hayan puesto el menor reparo, hasta que por la tarde han providenciado el arresto de aquellos operarios, y puesto en el cepo que se halla en la Venta llamada de Izarza, jurisdicción de ella, donde actualmente se mantienen. Por tanto, suplican a V. S. que en atención a que han procedido sin ánimo de causar perjuicio, y virtualmente con consentimiento de los mencionados fieles por no haberles puesto embarazo ni impedimento alguno a el tiempo en que los han visto cabar y sacar la tierra, se sirva mandar les pongan en livertad para que se restituyan a la prevenida Real Casa de Misericordia, que así lo esperan de la justificada savia resolución de V. S.». El documento aparece firmado por los dos citados Directores.

En el margen izquierdo de esta solicitud aparece manuscrito el decreto de su puesta en libertad, firmado por un tal Calderón: «Bilbao, 19 de septiembre de 1787. Los Fieles de la Ante Iglesia de Sondica pondrán en libertad a los dos operarios de la Casa de Misericordia de esta N. Villa, con los bienes que les hubieren retenido, y no les impedirán la saca de tierra para la fábrica de loza de dicha Casa en que ocupan los recogidos a ella, según que en otras Ante Iglesias no se les prohibe por el destino útil y piadoso de dicha Casa».

★

AÑO 1798 El pago de derechos de aduanas da lugar a un documento en 1798. En estas fechas las aduanas estaban situadas en los límites interiores del país, por lo que las mercancías que entraban en Castilla estaban sujetas a derechos de aduanas. Ello suscita un escrito al Rey solicitando la exención de los mismos, no sólo para la Península, sino también para las Américas. En respuesta de esta solicitud, el 6 de diciembre de 1798 se recibe un escrito firmado, por indisposición de Francisco de Saavedra, por Mariano Luis de Urquijo, entonces

secretario interino de Estado, en el que se transmite la exención de los derechos: «He dado cuenta al Rey de la representación de VSS de 19 del mes anterior, en que piden que para el fomento de ese Real Hospicio y de su fábrica de loza se exima de derechos la introducción de la trabajada en ella, así en el resto de la Península como en las Américas; y penetrado S. M. de las considerables ventajas que de la prosperidad y perfección de dicha Fábrica podrán asimismo seguirse al Estado en general, evitando o disminuyendo a lo menos considerablemente la introducción en sus dominios de la loza trabajada en las fábricas extranjeras: se ha servido S. M. condescender mui gustoso con los justos y benéficos deseos de Vss., siempre que los conductores de la loza presenten documento justificativo de ser de esa Fábrica. Y en consecuencia, paso con esta fecha el aviso correspondiente al Ministerio de Hacienda para su cumplimiento y lo participo a VSS. para su satisfacción y gobierno. Dios guíe a VSS.».

La Casa de Misericordia, agradecida, contesta el 11 de diciembre de 1798, diciendo entre otras cosas: «...el logro a que aspiramos de perfeccionar la loza hasta el punto de igualar a la de Inglaterra», añadiendo que «...se tomarán todas las posibles medidas de seguridad para que no pueda confundirse nuestra loza con la del Extrangero al paso por las aduanas...». Al pie de este documento aparecen los siguientes miembros de la Junta de la Casa de Misericordia: Antonio de Zavala (alcalde), Miguel de Olazavalaga, Diego de Mello, Josef María de Gacivara (quizá Gacitua), Bartolomé de Echavarría y Salcedo, Nicolás Antonio de Galdácano.

De este año, 1798, concretamente del 5 de junio, hay otro documento en el que se hace referencia a la ya citada anteriormente petición del Ayuntamiento a la Junta de la Casa para que se les ceda las aulas que en otro tiempo fueron de los jesuitas. Fueron comisionados por el Ayuntamiento para esta gestión, Francisco Javier de Arana e Ildefonso de Bengoechea, quienes solicitada la misma, informan que la Junta de la Casa de Misericordia les cede las aulas para dedicarlas a la enseñanza de gramática a la juventud «con toda generosidad y sin querer aceptar pago de renta alguna», siempre que «a la parte de la huerta de la misma Santa Casa se hiciese una tejabana para la custodia de varios efectos de talavera, en que también hasta entonces se habían ocupado las mismas aulas». El Ayuntamiento, enterado, acordó que a través de los citados comisionados se diese a la Junta las más expresivas gracias y que de acuerdo con ellos se procediese al levantamiento de la tejavana y preparación de las aulas.

★

AÑO 1803 La siguiente documentación que hemos podido ver de la Alfarería es del año 1804, pero como referencia al 1803, y se trata de un estado de cuentas correspondiente a este año: «Plan que demuestra el estado de la Santa y Real Casa de Misericordia de esta Noble Villa de Bilbao sacado de los libros de su razón, desde 30 de enero de 1803 hasta 31 de diciembre del mismo año, en donde se han mantenido 180 pobres entre hombres, mugeres, chicos y chicas, y además se han suministrado 363 raciones a pobres forasteros y transeúntes, cuyo tenor es como sigue». A continuación copiamos entero este documento, pues pensamos sitúa la actividad alfarera en relación con otras, así como que se explica un poco el tipo de recursos con que la Casa contaba por esta época.

	DEBE R.vn
Por veinte y un mil ochocientos sesenta reales y siete maravedís vellón que resultó contra la Casa y en favor de su señor Tesorero en la última cuenta general liquidada con los señores Contador y dicho señor Tesorero	21.860" 7
Por gastos de Despensa	32.758,,33
Por íd. del Pan	51.411,,26
Por íd. de Grasa	516,,
Por íd. de Leña	3.810,,
Por íd. de Talabera	29.931,,12
Por íd. de Telares	2.857,,24
Por íd. de Ropería	17.555,,29
Por íd. de Calzado	2.004,,24
Por íd. de Labandera	1.325,,20
Por íd. de Mayordomo	2.654,,22
Por íd. de Llaveras	2.115,,17
Por íd. de Gastos Generales ...	6.466,,18
Por íd. de Cirujano	380,,
Por íd. de Cerragero	280,, 8
Por íd. de Sueltos	1.716,,17
Por íd. de Albañil	895,, 2
Por íd. de Lino	6.795,,
Por íd. de Texidos burdos	3.867,, 6
	189.142,,27
Por resto que resulta contra el Sr. Tesorero, y en favor de la Casa	33.293,,26
	222.436,,19

	HA DE HABER R.vn
Por limosnas recogidas por los señores postulantes y devotos	104.762,,33
Por el Producto del derecho de tonelada	54.459,,
Por íd. de Talabera	14.977,,23
Por íd. de Telares	4.788,, 9
Por íd. de la Fábrica de cintas ...	10.853,,16
Por íd. de Labor de mugeres ...	775,,22
Por íd. del Derecho de cobradores del peso, corredores del Puente y Narras de Achuri ...	7.887,,32
Por íd. de Mandas	12.009,,30
Por íd. del Derecho de Ferias ...	3.248,,15
Por íd. de Filástica	382,,17
Por íd. de Funciones	2.282,,33
Por íd. de los Réditos de Censos en favor de la Casa	4.955,20
Por íd. de Texidos burdos	1.052,, 7
	222.436,,19

Añade a continuación este Memorial:

«Enseres que se hallan existentes en la Casa, a saber:

En la Talabera	12.772,,11
En Pasamanería	860,, 2»

Y acto seguido explica, justifica más bien, la importante suma de reales gastados en la Fábrica de Talavera y sus resultados:

«Nota 1.ª—Se previene que en gastos de talavera entran los de la construcción del Horno a la inglesa, que importan Reales de vellón	10.182,,23
Item los de un nuevo almacén, y otras obras executadas en varias oficinas que ascienden a R.vn	1.440,,
R..vn	11.622,,23
Deducidos de R.vn 29.931,,12 el costo del horno y almacén, que suben a 11.622,,23, resultan en gasto líquido: 18.308,,23	
Venta y existencias ... ... Rvn	27.750,,
Gastos ... ... Rvn	18.308,,23
Ganancia en líquido en favor del ramo de Talabera R.vn	9.441,,11

y termina el documento:

«Nos, los Regidores Capitulares de esta N. Villa, encargados por su Ayuntamiento y D. Josef Brodieers, uno de los individuos de la Real Casa nombrado para el mismo efecto por la Junta de ella, decimos: que habiendo visto y examinado la cuenta antecedente en vista de los libros, y demás documentos que se nos han exibido, hallamos conforme en un todo, y con remisión a ellas firmamos en Bilbao, a 21 de marzo de 1804.—Antonio Josef Díez y Eguía. Nicolás M.ª de Guendica. Josef Brodieers.»

AÑO 1804

En 1804, la competencia de otros productos, especialmente del extranjero, y muy probablemente de loza inglesa, y quizá también francesa, debió ser muy importante, máxime si tenemos en cuenta que éstas se vendían en las calles, mucho más al alcance de los compradores, mientras que los productos de la Santa Casa de Misericordia se vendían en la misma. Por ello, el 28 de enero la Junta envía un escrito al Ayuntamiento solicitando permiso para montar una caseta en la plaza:

«M. N. y M. L. Villa de Bilbao. Ilustrísimo Sr.:

»expone a V. I. con la debida sumisión, ha logrado el de la loza que en ella se fabrica un incremento conocido y tal, que lo permite la estrechez de sus limitados fondos. En sus talleres ocupa una parte de aquellos mismos que andavan en otro tiempo derramados en las calles, sin entretenimiento y espera que podrá hacer mayores progresos a la sombra de un magistrado sabio y celoso. No ignora el público, y también algunos forasteros, que en esta Santa Casa se fabrica loza, pero encontrando a la vista y en todas las calles de la misma, o inferior clase, la compra, y de este modo se obstruía la salida, resultando de este olvido natural, el beneficio de los Extranjeros y perjuicio de los fondos del Reyno, singularmente de esta N. Villa. Si en la plaza se pusiera una tienda o caseta, de 18 pies de frente, 9 de fondo y otros tantos de alto, en donde se pudiese presentar a la vista del grande consumo un pequeño surtido de quanto se elavora en dicha Casa, no hay la menor duda sería mucho mayor la venta, y resultaría un beneficio conocido a su favor, como... mejor; y para que esto se consiga sin que cause embarazo, ni haga falta el sitio que sea adecuado. A V. I. pide y suplica rendidamente esta grazia, vajo aquellas condiciones conocidas de no adquirir propiedad, y que la fabricará de forma que se pueda mudar de una parte a otra, sin que las avenidas ni otros accidentes causen perjuicio al vecindario, muelles, ni embarcaciones; así lo espe-

ra de su inata piedad, rogando al cielo le conserve esa su grandeza dilatados años.

Santa Casa de Misericordia de Bilbao. Enero, 28, de 1804.»

★

AÑOS 1806-1807 La siguiente referencia a la Alfarería de la Casa de Misericordia, es del año 1806, y procede de una real concesión para que a la misma no se le impida sacar tierras, etc. Es un documento en el que, además, podemos ver los trámites que una concesión real seguía en el Señorío:

REAL ORDEN «Conformándose el Rey con lo que ha propuesto la Junta General de Comercio y Moneda, en consulta de primero del corriente, se ha servido mandar que a la Casa de Misericordia de esa Villa no se la impida hacer los reconocimientos, y sacar las tierras y arenas que necesite para la fábrica de loza, que tiene establecida en la misma, pagando los perjuicios a justa tasación de Peritos; y avisando previamente a los propietarios, sean particulares o comunidades, con el fin de que nombren otro por su parte o se conformen con el que designe la Junta de Dirección de dicha Casa de Misericordia; y para el caso en que resultare discordia, ha venido S. M. en conceder, a V. S., con arreglo a la expresada consulta, la facultad de nombrar tercero que la dirima, para asegurar más bien la expedición y brevedad con el orden de Justicia. Lo comunico a V. S. de Real Orden para su inteligencia, y cumplimiento en la parte que le toca, y a fin de que lo haga saber a la referida Casa de Misericordia. Dios guarde a V. S. muchos años.—San Lorenzo, diez y nueve de diciembre de mil ochocientos seis.—Sr. Alcalde Mayor de la Villa de Bilbao.»

AUTO «Comuníquese a qualquiera de los Síndicos Procuradores Generales de este Señorío la Real Orden antecedente, y con su informe se traiga. Lo mandó el Sr. Alcalde Mayor por S. M. de este Señorío en Bilbao, a dos de enero de mil ochocientos y siete.—Rubricado.—Ante mí: Pedro Santos de Madina.»

INFORME «El Síndico ha visto la precedente Real Orden comunicada por el Excmo. Sr. Don Miguel Cayetano Soler, para que a la Casa de Misericordia de esta Villa no se la impida hacer los reconocimientos y sacar las tierras y arena que necesite para su fábrica de loza, pagando los perjuicios a justa tasación, y no halla reparo en su uso, y cumplimiento, sin perjuicio de la constitución de este país. Lo firma con acuerdo del Consultor en Bilbao, a siete de enero de mil ochocientos y siete.—D. Rafael Luis Fernández de las Heras.—Doctor Yandiola.»

AUTO «Obedécese, guárdese, cúmplase y execútese el contexto de la Real Orden, que refiere el antecedente informe, según y como en ella se expresa. Lo mandó el Señor Alcalde Mayor por S. M. de este Señorío, en Bilbao, a ocho de enero de mil ochocientos y siete. — Herrero. — Ante mí: Francisco de Orbe.»

★

AÑOS 1815-1818 Del año 1807, los datos encontrados en el Archivo de la Casa de Misericordia nos llevan al 1815. Estos datos provienen de estados de cuentas mensuales y que abarcan desde el citado 1815 al 1818 inclusive. Sumadas las partidas de los 48 meses, hemos formado los siguientes cuadros:

QUADERNOS	Debe Rvn
1. Por lo que resulta del ramo de la Casa y huerta	11.794,,17
2. Por íd. del de Despensa y Enfermería	77.039,,26
4. Por íd. de Hilazas y labor de mugeres	2.750,, 9
7. Por íd. de Primeras Letras, y Secretaría	7.364,, 2
8. Por íd. de Ropería	27.955,,32
9. Por íd. de Salarios y Gastos Generales	64.672,, 1
10. Por íd. de Socorros particulares	13.854,,12
11. Por íd. de Talabera	80.618,,21
12. Por íd. de Telares	48,,20
	286.098,, 4

QUADERNOS	Ha de Haber Rvn
1. Por lo que resulta del ramo de Casa y huerta	176,,10
2. Por íd. del de Despensa y Enfermería	591,, 4
4. Por íd. del de Hilazas y labor de Mugeres	11.341,,12
5. Por íd. de Limosnas y mandas	3.777,,33
6. Por íd. de Rentas y Arbitrios.	3.426,,14
7. Por íd. de Primeras letras, y Secretaría	132,,30
8. Por íd. de Ropería	605,,10
11. Por íd. de Talabera	84.505,, 3
12. Por íd. de Telares	8.004,,11
10. Por íd. de Socorros particulares	1.214,,30
	113.775,,21
Por Saldo que resulta contra la Casa en estos cuatro años ...	172.322,,17
	286.098,, 4

Este saldo, contrario a la Casa por los citados años, se descompone de la siguiente manera:

1815	46.884,,11 Rvn
1816	42.389,,30 »
1817	44.350,,10 »
1818	38.698,, »

Y en concreto, las cuentas referidas a la Talavera fueron:

	Debe Rvn.	Ha de Haber Rvn
1815	30.657,, 9	33.394,,10
1816	22.870,,20	20.098,, 8
1817	18.412,,12	14.445,, 9
1818	8.678,,14	16.567,,10
	80.618,,21	84.505,, 3
A favor de la Casa	3.886,,16	
	84.505,, 3	

O sea, que los beneficios obtenidos por la Alfarería en estos cuatro años fueron de 3.886 reales y 16 maravedís.

AÑO 1821 La siguiente información de la Alfarería es del año 1821, del que conocemos un estado de cuentas del año, que presentan a la Junta los Directores de la Casa de Misericordia, Bartolomé de Echavarría y Salzedo, Manuel de Manzarraga, Mariano Pérez de Nenín, Antonio de Ereñozaga, Martín de Roncal y Julián Ugarte.

INGRESOS	Rvn
Sobrantes en Despensa	8,,
Producido de Hilazas y labor de mugeres	4.343,,18
Id. de Limosnas y mandas	27.613,,17
Id. de Rentas y arbitrios	78.668,,17
Id. de Primeras letras y Secretaría	71,24
Id. de Paños vendidos	5.390,,24
Id. de Talavera	21.839,, 3
Id. de los Telares o tejidos de lienzos	1.642,,23
Id. de la Imprenta	4.945,,
	144.522,,24
Alcance que resulta contra el Establecimiento	4.722,,12
	149.245,,12

INVERSION	Rvn
Ramo de Casa y huerta, como son retejo y reparos del edificio .	3.820,, 4
Id. por la Manutención de los 260 individuos por todo el año ...	51.190,, 7
Id. de Hilazas y materiales para las labores	20.519,, 4
Id. para el de Primeras letras y Secretaría	669,,
Id. para la Ropería, vestuario y calzado de pobres	24.511,, 1
Id. Salarios y Gastos Generales .	25.066,, 1
Id. Socorros particulares	2.280,,
Id. por las operaciones de la fábrica de Talavera	13.524,,20
Id. de los Telares	41,,
Id. para la Imprenta	7.623,,33
	149.246,, 2

Añade a continuación este informe:

Existencias en la Casa	Rvn
En Talavera fabricada por valor aproximación	46.678,,24
En Talavera inglesa y cristalería .	4.982,,17
En Hilazas y labor de mugeres, lienzos, hilo y linos	27.895,,20
Valor de paños y otras telas para vestuario	6.885,,
Total valor de existencias por aproximación	86.441,,27

Vemos que en este año de 1821 los beneficios de la Alfarería fueron Rvn. 8.314 y 17 mrs., bastante superiores a los obtenidos en los cuatro años vistos de 1815 - 1818.

En el cuadro de Existencias aparece un capítulo que dice Talavera inglesa, y que viene a confirmar lo que habíamos comentado al principio de este trabajo sobre la denominación «Talavera». Se trata de loza importada de Inglaterra, que por su calidad se la conocía en el mercado como de «Talavera inglesa».

De este mismo año que estamos viendo, 1821, y concretamente del mes de enero, procede «Una razón de los sueldos que hay en la Santa Casa de Misericordia», y en ella el sueldo de un alfarero, que por estas fechas no sabemos quién podría ser:

	Rvn anuales
Un Mayordomo	8.800
Una Dispensera	1.650
Una Ama de llaves	2.000
Un Maestro Alfaharero	4.400
Dos Maestros para la juventud	2.600

Un tercer documento de este año de 1821 nos da algunos otros datos de interés sobre la fábrica de talavera. Se trata de un escrito remitido al Ayuntamiento con diversa información de la Santa Casa de Misericordia. Así como en el estado de cuentas anterior se habla de 260 personas atendidas en la Casa, en este informe se habla de 250, de las cuales, especifica, 16 están empleadas en la «Alfaharería». El escrito, prosigue más adelante: «INDUSTRIA, tiene una fábrica de loza semejante a la de Talavera, compuesta de 18 ruedas, en que se ocupan seis oficiales y varios aprendices; y 12 telares de lienzo de varias clases: El producto de estas nacientes manufacturas apenas alcanza para cubrir los gastos y mantener a los individuos dedicados a ellas, pero dan ocupación a varios jóvenes, acostumbrándolos al trabajo e instruyéndoles en dos artes útiles, que cuando salen de la Casa, exercitan por sí mismos, y les hacen unos ciudadanos laboriosos...». Y en el Capítulo EDUCACION añade el informe: «...y el Pueblo está lleno de oficiales sobresalientes creados en este Establecimiento. Los que se aficionan a la Alfaharería, se distribuyen en otras Fábricas del Reyno, en donde ganan el salario proporcional a sus habilidades». Este documento va firmado por Gerónimo de Larraondo, quien era entonces el Administrador.

Acompañando al escrito anterior hay otro con algunas preguntas del Ayuntamiento referente a la Casa. A la 5.ª: «Mejoras de que es susceptible el establecimiento en todos o cada uno de sus diversos ramos», responde la Casa que «ninguno de los ramos del establecimiento es susceptible de mejora en el día; pero podrán serlo el de Talavera y telares, viniendo oficiales extrangeros». Más adelante veremos que, efectivamente, para impulsar la Fábrica de Talavera, se trajeron operarios extranjeros, concretamente el año 1842.

★

AÑO 1825 Del año 1821 pasamos al 1825, pero con un dato, bien escueto: «Ganancias que dejó la talavera en el último año (1825): (10.000 reales de vellón».

★

AÑOS 1827-1829 El libro *Borrador núm. 3,* de gastos e ingresos, nos facilita información del período de tiempo que va del 1 de octubre de 1827 al 31 de diciembre de 1829. Por él sabemos que en esta época el Maestro Alfarero de la Fábrica era Miguel Moñiz, al que acompañaban como oficiales y citados siempre en este orden, Nicolás de Ibarra, Gerónimo Monasterio y Pedro de Uruburu. Como peón alfarero aparece Manuel Olit. El sueldo que recibían era por semanas, ganando el Maestro Miguel Moñiz 12 reales diarios, cobrando por seis días. Los Oficiales ganaban todos lo mismo, 8 reales, pero parece ser que por día trabajado, ya que unas semanas cobran por seis días, otras por cinco, cuatro, etc. Manuel Olit ganaba seis reales, y al igual que los oficiales, por día trabajado. En la operación de blanquear la Casa suelen intervenir los oficiales, ganando lo mismo que si estuvieran en la Alfarería. También el peón Olit interviene en esta labor, pero cobrando en este caso un real más, esto es, siete reales.

Las tierras, por esta época las traían del *Alto de Basurto,* del *Monte Archanda* y de Erandio. El responsable de las extracciones era Manuel Olit, a quien en esta labor ayudaban tres hombres de la Casa de Misericordia. Así, en este período de tiempo que estamos considerando, se realizan dos extracciones en Basurto y en Archanda. Una de ellas en el mes de enero de 1828 y trabajaron sacando tierra durante nueve días y medio seguidos, recibiendo Olit por esta labor un sobresueldo de dos reales diarios. Los hombres que le ayudaban tenían asignado un cuartillo de vino diario, que en esta ocasión concreta costaba 26 maravedís el cuartillo. En la segunda extracción, realizada en agosto - septiembre de 1829, Olit empleó 22 días, recibiendo como sobresueldo un cuartillo de vino diario. Sus ayudantes, que al menos estuvieron con Olit 18 días, el consabido cuartillo al día. Estas tierras, una vez extraídas, se transportaban hasta la Alfarería mediante caballerías. Las extraídas en enero de 1828 las transportó Fernando de Gorostiola, vecino de Begoña, siendo su cuenta por este trabajo como sigue: «Por 64 caballerías desde el Alto de Basurto, a razón de 2 reales cada una, 128 reales. Por 45 caballerías desde el Monte Archanda, a razón de 14 q.tos cada una, 74 reales y 4 maravedís».

Las tierras que se extrajeron en agosto - septiembre de 1829 en el Monte Archanda fueron transportadas por Fernando de Rementería, vecino de Lujua, y por el ya citado Fernando de Gorostiola. El primero pasó la siguiente cuenta: «73 caballerías de tierra desde el Monte Archanda, a razón de 48 mrs. cada una, 103 rs. y 2 mrs.» y Gorostiola: «Por 54 caballerías de tierra desde el monte Archanda, a 48 mrs. cada una, 76 rs. y 8 mrs.».

La tierra que se extraía en Erandio se transportaba hasta uno de los muelles de Bilbao mediante gabarras. Durante el tiempo que estamos viendo, se trajeron 4 gabarras. La de finales de enero o primeros de febrero de 1828, trajo José Artegui, vecino de Erandio, por 195 reales. No sabemos con certeza si en este precio iría incluido algún concepto más que el del transporte. Luego, del muelle de la Plaza de Bilbao hasta la Alfarería de la Casa, la tierra era transportada mediante caballerías, haciéndolo Fernando de Gorostiola por 24 reales.

En agosto de 1828 se vuelven a traer de Erandio otras dos gabarras de tierra. Esta vez el transporte lo hizo Ignacio de Iturralde, que aparece como vecino de Erandio, al precio de 13 pesos sencillos cada gabarra. Total: 390 reales. Fernando de Gorostiola fue también el encargado de llevar las tierras del muelle a la Alfarería, cobrando, como anteriormente, 24 reales; total: 48 rs.

En agosto del año siguiente se trae otra gabarra de Erandio, haciéndolo el mismo que la vez anterior, Ignacio de Iturralde, que aparece en esta ocasión como vecino de Begoña. La cuenta en el *Borrador* dice así: «Importe de una gabarra que ha sacado y trahido de Erandio», 195 reales. Quizá este importe, así como los citados anteriormente, recoja no sólo el transporte, sino también la extracción de las tierras. Igualmente, Fernando de Gorostiola fue el encargado de su transporte del muelle a la alfarería, haciéndolo esta vez por 20 reales.

Una de las características de toda esta cerámica que estamos considerando, es la de su impermeabilización mediante un baño, *esmalte,* que hacían los alfareros con plomo, estaño y arena fundamentalmente, y que una vez las piezas cocidas, normalmente dos veces, una sin esmalte (*bizcocho*) y otra con él, quedaban blancas. Añadimos que este plomo y estaño solía ser calcinado en un horno pequeño, que en otras alfarerías del País llamaban Padilla. La existencia de este pequeño horno en la Casa de Misericordia conocemos por un escrito que más adelante veremos, pero no nos da su denominación, aunque suponemos sería la ya citada de Padilla.

Pues bien, en este período de tiempo que contempla este *Borrador núm. 3,* los suministradores de estaño fueron hasta 14 personas:

Magdalena de Echevarría, vecina de Bilbao; Ramón de Uralde, vecino de Bilbao; Manuel Antonio de Bolloqui; Vicenta de Barrueta, vecina de Portugalete; María Antonio de Andirengoechea; María Manuela de Madariaga; Ramona de la Llosa, vecina de Portugalete; Josefa de Lejarza, vecina de Portugalete; Andrés de Basterrechea y hermano; Manuela de Elorriaga, vecina de Bilbao; María Cruz de Ocerin, vecina de Bilbao; Antonio de Aróstegui, vecino de Bilbao; María Antonia Abásolo, vecina de Bilbao y Domingo Jáuregui.

El total de estaño que la Alfarería compró en este período, según el *Borrador,* fue de 417 libras y siempre bajo el concepto de estaño viejo o bien de *estaño en platos.* El precio más corriente al que se pagó la libra de estaño fue el de 3½ reales, si bien en alguna ocasión se llegó a pagar hasta 5 reales.

El total de plomo, plomo viejo, comprado en este mismo tiempo fue de 2.032 libras y media. Este plomo, como hemos visto en otras alfarerías populares del País, solía consistir en tuberías viejas y cosas semejantes.

Los proveedores de plomo fueron: Andrés de Basterrechea y hermano, 882 libras, a 1 real la libra. Martín Abanz, 965 libras, a 1 real la libra. Sebastián Ruiz de Salas, vecino de Bilbao, 50 libras, a 26 mrs. la libra. Y Francisco Domec, vecino de Bilbao, 135½ libras, a 25 mrs. Estos precios más bajos de 26 y 25 mrs. son del año 1829, o sea, que el plomo tuvo una baja de precio en este tiempo. La combustión del horno de cocer vasijas, la realizaban, como también

ha sido normal en otras alfarerías estudiadas del País, mediante árgoma, que en esta época pagaban a 3 reales la carga. La entregaban en la Alfarería los ya citados en el transporte de las tierras, Fernando de Rementería y Fernando de Gorostiola. La cocción de las vasijas es una operación sumamente delicada e importante. Era el remate de muchos días de penoso trabajo, y precisaba de conocimientos y sabia vigilancia. Conocimientos de cómo cargar las vasijas en la cámara, de cómo templar el horno, de por qué parte de la cámara de combustión había que atacar con árgoma en un momento dado, de cuándo estaban las vasijas cocidas, etc. Por ello, la presencia del Maestro en ellas era constante.

De las 20 hornadas que en este período de tiempo realizaron, en todas intervino el Maestro Miguel Moñiz, acompañándole normalmente dos de los oficiales y el peón alfarero Manuel Olit. Por las hornadas el Maestro cobraba como los Oficiales, 8 reales. Manuel Olit, 6 reales. Además, cada hombre disponía de un cuartillo de vino, cuyo precio medio en este tiempo fue de casi 25 mrs.

Del 1 de octubre al 31 de diciembre de 1827 hicieron tres hornadas, el 9 y 30 de noviembre y el 21 de diciembre.

En 1828 hicieron ocho hornadas: el 2 y 28 de mayo. El 10 y 19 de julio. El 3 y 21 de octubre, y el 11 y 19 de diciembre.

En 1829, 9 hornadas: el 16 de marzo, el 1 y el 30 de abril, el 18 de mayo, el 3 y 21 de agosto, el 4 de septiembre, el 24 de noviembre y el 14 de diciembre.

En este período que examina el *Borrador núm. 3,* también aparecen los siguientes proveedores de diversos materiales:

Manuel de Cantalojas, por importe de 79¼ libras de Peltre, a 4½ reales la libra, 356 rs. y 20 mrs. (El Peltre es una aleación de zinc, plomo y estaño, que entran en proporciones muy diversas, que oscilan entre los límites 74-80% de estaño, 0-20% de plomo y 0-1% de zinc).

Vda. de Villabaso, por 3 honzas y 2 ochavas de esponjas finas, a 8 reales la honza, 26 reales.

Francisco Antonio de la Puente, herrero, por trabajos en la fábrica de Talavera, 1.010 rs. y 9 mrs.

Luciano de Uríbarri, albañil, por reparaciones en el horno, 26 rs. y 17 mrs.

Yerschik y Compañía, por 6 honzas de esponjas finas, a 5 rs. honza, 30 rs.

Basilio Domínguez, vecino de Begoña, por tres cedazos, 26 reales.

Luis de Ugartevidea, por 1½ tablones de nogal, a 3 pulgadas de grueso y 14 pies de largo para cabezales de los tornos de alfarería, 26 reales.

Por 6 cestas, a 2½ rs., 15 reales.

Por este tiempo también aparece en el libro *Borrador,* como tejero en Begoña, Juan Carricart.

★

Como quedó dicho al principio de este trabajo, desde 1832 hasta la fecha de cierre de la Alfarería, podremos seguir las diversas vicisitudes de la misma, gracias fundamentalmente, a la existencia de las actas de las Juntas que puntualmente tenían lugar cada semana.

★

AÑO 1832 Hasta este año de 1832, parece ser que la alfarería estuvo dentro de la Casa, pues en la Junta del 24 de mayo de este año disponen «que todas las materias necesarias para el ramo de la Alfarería debían elaborarse fuera de la Casa», añadiendo «que el local más propio para el efecto era la tejavana que está contigua a la Casa y huerta, que tiene D. Ignacio López de la Calle, cuya propiedad pertenece a este Establecimiento». De acuerdo con ello, proceden a la desocupación no sólo de la casa citada, sino de algunos otros locales también.

Tomada esta decisión de colocar la Alfarería en la Huerta de la Casa, era preciso realizar algunas obras que en este tiempo se concretaron en una tejavana para la árgoma, otra para los coladores y una tercera para el taller.

Las condiciones en que debían ser construidas las estableció el Arquitecto Antonio de Echevarría, con un presupuesto que al final de las mismas fue ampliamente rebasado, sin que conozcamos el porqué.

El presupuesto se estableció así:

	Rvn
Tejabana para Argoma	4.458
Tejabana para el Colador	5.530
Tejabana para el Taller	4.674

Aprobadas por la Junta las condiciones establecidas para estas obras, decretó se pusieran en conocimiento de los profesionales del ramo para que hicieran sus propuestas. Fue aceptada la presentada por el Maestro de Obras Francisco de Berriozábal, en la cantidad de 39.500 reales.

Para el 20 de noviembre de este año de 1832, las obras estaban terminadas. La revisión de las mismas se encargó por parte de la Santa Casa de Misericordia al citado Arquitecto Antonio de Echevarría, y por parte del Maestro Francisco de Berriozábal, al Maestro de Obras de la Real Academia de San Fernando, Joaquín de Uribe, quienes redactaron el siguiente informe: «...hemos sido nombrados para el reconocimiento de las obras ejecutadas dicho Berriozábal, en la misma Casa de Misericordia, con arreglo al plan y condiciones que se hallan dispuestas para el efecto; como también para hacer la valuación de las mejoras que ha ejecutado el contratante Berriozábal a más de su obligación; y habiendo procedido dicho reconocimiento, declaramos de común conformidad lo siguiente: Primeramente, habiendo reconocido las obras ejecutadas, que se componen de una tejavana para árgoma, otra tejavana para colador de barro y el tercer grupo o tejavana con un alto para taller de Alfarería, juntamente el desmonte y relleno del camino servidumbre para pasadizo a dicha tejavana, se hallan concluidos en debida forma y condiciones y a más, las mejoras de obras ejecutadas son los siguientes:

	Rvn
Trabajos de mejora	5.076,,24
Cantidad ajustada por contrata ...	39.500,,
Importe total:	44.576,,24

»De forma que del presente reconocimiento y valuación de las mejoras que resultan juntamente con la cantidad contratada según el plan y condiciones, importa a favor de Francisco de Berriozábal la cantidad de cuarenta y cuatro mil quinientas setenta y seis reales con 24 mrs. de vellón.»

»Nota.—Se advierte que los cristales que faltan en las ventanas exteriores para el cumplimiento de la obligación, según condiciones, deberá poner a su costa dicho Francisco de Berriozábal, como también entregará la misma puerta que anteriormente estaba en la entrada de la huerta. Es cuanto declaramos en cumplimiento de nuestros respectivos encargos, y de haber procedido con fidelidad y sin facción alguna, lo firmamos en Bilbao, a 17 de noviembre de 1832. Antonio de Echevarría. Joaquín de Uribe.»

La Junta, conforme con el informe, mandó satisfacer el importe, previo cumplimiento por parte de Berriozábal del contenido de la nota.

Para quien no esté familiarizado con los trabajos e instalaciones de una alfarería de aquellos tiempos, hemos de decir que los coladores consistían en dos o más pozos, normalmente excavados en tierra, donde se preparaba el barro. En uno de ellos se mezclaban las distintas tierras que utilizaban en las proporciones correspondientes y añadiendo agua, las batían hasta dejarlas del espesor del chocolate hecho. En el otro u otros, una vez pasadas desde el primero y normalmente *coladas* mediante un cedazo, se dejaban hasta que el barro se decantara al fondo. Luego, en el taller, solían ser pisadas, sobadas, etc.

Este año de 1832 fue importante en la marcha de la Alfarería. Junto a las importantes obras realizadas, los señores que conformaban la Comisión de Ocupación e Industria establecieron una reglamentación de trabajo basada en la división del mismo, que es todo un anticipo por la fecha. El informe en el que se da a conocer es del 20 de junio y va firmado por Pedro Manuel de Naverán, Serapio de la Hormaza, Angel Martínez, Francisco de Gaminde, Antonio de Ereñozaga, Claudio de Zumelzu y José María de Gortázar. Es interesante reproducirlo entero, porque entre otras cosas, nos informa con claridad del sistema laboral que, de forma general, sin la división de trabajo, por supuesto, era el mismo que el que tenían en las alfarerías populares del País.

«Método y orden que debe seguirse en la manufactura de loza y barro de la Santa Casa de Misericordia para su buen arreglo, perfección y ventajas económicas, y para que como único ramo fabrical en el día, sirva también de modelo a los que en lo subcesivo convenga introducir. Es ya un principio económico generalmente reconocido que en toda manipulación mecánica la perfección y la economía siguen a la par de la división y simplificación que permitan sus varias operaciones: de aquí la utilidad de las máquinas. Dividir el trabajo es reducir y aislar las diversas operaciones que concurren a producirlo, destinando exclusivamente operarios para cada una de ellas, y así, aun cuando se aumentan brazos, mejora el oficial y la labor con la continua repetición de unos mismos actos, y no desperdiciando tiempo alguno de pasar a operaciones distintas, aumenta la obra, resultando una economía. De esta manera, una distribución del trabajo en el mayor y más simplificado número posible de divisiones destinando a cada una distintos individuos, lo perfecciona y aumenta. El opuesto defecto ha notado la comisión en la fabricación de barros de la Casa de Misericordia. Los oficiales se ocupan indistintamente, y... en las operaciones más materiales capaces de desempeñarse, por peones y ayudantes, con lo que no sólo pierden tiempo, no adquieren la perfección que debieran, por la mayor continuación; y hacen menos obra, sino que vale ésta más cara, recargada por los sueldos de un oficial en las manipulaciones que podría substituir un peón ayudante o aprendiz. Para remediar, pues, esta falta y establecer un orden y arreglo conveniente que produzca en la fabricación las ventajas y utilidades de que es susceptible, y deben

procurarse en fabor del Establecimiento, ha creído la Comisión que en sucesibo debe observarse el método y reglas siguientes:

1.º Habrá, como hasta aquí, entre los oficiales de fabricación, uno que con el título de maestro, sea el Gefe y cabeza del todo del ramo bajo las órdenes e inspección de la Comisión o sugeto que ella especialmente designase, y de entre los mismos oficiales se nombrará otro segundo maestro que supla al primero en sus ausencias y enfermedades.

2.º El maestro consultando a la Comisión o sugeto que ésta designe, deberá proporcionar el competente número de oficiales y peones necesarios para que la casa tenga sin interrupción un surtido prudente de los artículos que en ella se elavoran según la mayor o menor salida que tengan.

3.º Echará mano para peones, consultando a la Comisión, de los hombres y muchachos que se hailan en la Casa, capaces de emplearse en las varias operaciones del ramo, teniendo consideración en este punto a las varias observaciones indicadas en el reglamento general de su régimen: les enseñará lo que deben saber para el buen desempeño de sus destinos y cuidará particularmente de que los muchachos aprendizes se exerciten en todas las operaciones que exija el arte, pasando de los más a los menos fáciles, para que al paso que alivien a la casa, salgan perfectos oficiales en el tiempo más corto posible.

4.º Será también de su obligación cuidar no falten nunca las materias necesarias para la elaboración ni el combustible que ésta requiera, para lo que hará con tiempo oportuno las competentes advertencias a la comisión o sugeto por ella designado y al administrador, para los fines marcados en los artículos 95, 96 y 97 del reglamento, poniéndose de acuerdo para el surtido de lo que faltare, y llevando cuenta y razón de cuanto se comprare y de que se hiciere cargo, la llevará, asimismo, de los productos elaborados que se entregasen al depósito o almacén de venta, de los sueldos y de los oficiales y empleados y demás gastos que se deban servir de datos a la tasación de precios de las piezas y al conocimiento de las utilidades que rinde su elavoración.

5.º Los oficiales y demás empleados del ramo les distribuirán en las divisiones siguientes:

1.º Secar y ventilar el barro, caso que llegue a la lonja con humedad; separar de él las piedras y materias extrañas: moler y mezclar las tierras en las proporciones que marque el maestro; preparar la arena y mezclar con las tierras; formar las masas en las tinas; extraer en ellas las piedras y arena gruesa que contenga la mezcla; separar la masa fina de la ordinaria, colocándola en diferentes fosos; y extraer el agua que sobrenada en los fosos después que ha posado el barro.

2.º Sacar el barro de los fosos; llevar al secadero; levantar de él cuando se halle en el debido punto de amasar; pisar, batir y amasar el barro hasta ponerlo en buen estado de trabajo para los tornos o moldes.

3.º Tornear o moldear la loza.

4.º Tornear o moldear las piezas de barro que no llevan esmalte, y construir cajas; para esto último, basta un peón.

5.º Colocar en los secaderos las piezas trabajadas con la debida separación, según sus clases y calidades; preparar el barniz y pinturas; pintar las piezas; barnizar el bizcocho; ponerlo en cajas; cargar el horno; cocer la obra; sacarla y entregarla en estado de venta.

6.º Moler las materias que deben entrar en el barniz o esmalte y pintura.

6.º Sólo en las operaciones de la tercera y cuarta división deberían emplearse los oficiales.

7.º Si la fabricación tomase bastante incremento, se deberían dividir los torneros de los moldeadores, pero al presente basta que el maestro no emplee los que ocupa en los tornos en moldear, ni viceversa.

8.º Si hubiese bastante trabajo, la división quinta podría subdividirse en dos, separando la parte de barnices de la de pinturas.

9.º Si adoptase la Casa la fabricación de otros artículos diferentes de los que se elavoran en ella, formarán otra u otras divisiones que sean necesarias para su pronta y fácil elavoración, así como podrán subdividirse o unir las expresadas, según la mucha o poca salida que tengan los objetos que se manufacturarán.

10. En cada una de las divisiones pondrá el maestro un sugeto que, al par que trabaja, vele sobre el trabajo de los demás empleados en su división, los que deberán estarle sugetos como a su inmediato Gefe.

11. Ninguno de los Gefes de división dispondrá de persona alguna que corresponda a otra, pero sí el Maestro en los casos en que lo contemple necesario.

12. Cuidará el maestro de que todas las divisiones observen el método que él les señale y que los Gefes de cada una cumplan y hagan cumplir las disposiciones que él diese.

13. Será también de su obligación hacer los ensayos que la Comisión de Industria juzguen oportunos para mejorar la calidad o introducir alguna clase de las que hoy no se elavoran.

14. Siguiendo el principio de que dividir las operaciones es igual a simplificar y mejorar los productos, será conveniente habilitar el segundo horno, para cocer en él algunas piezas o clases que exigiendo

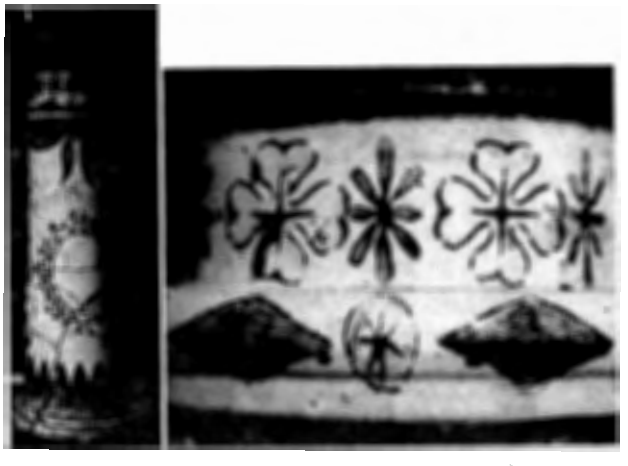
más o menos fuego que otras, no se diesen con la perfección debida, y para que la misma división facilite el manejo de los hornos. Sobre todo la Junta determinará lo que tenga por conveniente.

Bilbao, junio 20 de 1832.

La Junta aprobó este informe de la Comisión y autorizó a la misma para que nombrase el Maestro primero y segundo que en él designa. Se dio fin a esta Junta y firmó el Sr. D. José Juaquín de Zuazo, que la presidió.»

Como Maestro primero de la Alfarería nombraron a Gerónimo de Monasterio y en esta responsabilidad, con diversas vicisitudes, como veremos, estuvo hasta su fallecimiento, en 1867. Como Maestro segundo, Pedro de Uruburu.

El nuevo sistema de trabajo dio buenos resultados y de inmediato puede decirse, pues el 13 de noviembre del mismo año, la Comisión de Industria y Ocupación «se complace en manifestar (a la Junta) que desde que se dio el reglamento al actual Maestro del taller de Alfarería y se ocupan en él algunos de los pobres y aprendices de la Casa, observan un aumento en los valores, sin añadir cosa alguna al coste». Y refiriéndose al período de tiempo de 1827 a 1831, informan que «los productos del quinquenio de este taller y de todas las ventas que existieron, (telares, imprenta, etc.) ascendieron a Reales vellón, 183.776 y 19 maravedís. Y sus costos, a Rs. vellón, 123.504 y 27 mrs., dejando una utilidad de 60.271 rs. y 6 mrs. en cinco años, o de 12.054 rs. y 12 mrs. al año.»



Altura: 86 cms.
Diámetro parte superior: 30 cms.
Esmalte blanco. Colores: azul, verde, marrón, amarillo.
(Museo Etnográfico de Bilbao)

AÑO 1833 En el año 1833, la Comisión de ocupación e industria vuelve sobre las mayores utilidades que la alfarería está produciendo y solicita a la Junta se le conceda al Sr. Maestro Gerónimo de Monasterio una gratificación de 200 reales de vellón, que, a la vez, le servirá de estímulo. Este año tenían el proyecto de entablar el piso sobre el obrador allá por el verano, pero debido a que por los fríos del mes de marzo uno de los Oficiales se había «espasmado», así como en los coladores un aprendiz, decidieron hacer la obra de inmediato, para que a la vez que de secadero para las vasijas, sirviera de abrigo a los operarios en los días duros del invierno.

La primera guerra carlista se dejó notar en la alfarería. En el acta del 17 de diciembre de este año de 1833 se informa que los operarios, tanto de la fábrica de loza como de los telares, se habían alistado «con los batallones rebeldes», causando desagrado en el Sr. Alcalde, por entender que iba «contra el espíritu e intereses de la Casa de Caridad el que individuo alguno de tan piadoso establecimiento tomase parte en armamentos ni política».

★

AÑO 1834 En junio de 1834 vemos al segundo maestro de la Alfarería, Pedro de Uruburu, con problemas, pues la Junta del día 10 de este mes toma el acuerdo de comisionar a Francisco de Gaminde y Nicolás de Ugarte para que «pasen a verse con el Sr. Comisario Regio, para tratar con su Señoría, sobre el llamado Pedro de Uruburu, despedido de la Casa, a fin de obtener la permanencia de este individuo por el beneficio que de ello resultaría a los intereses de la Casa». No conocemos la naturaleza de estos problemas de Uruburu, pero no sería de extrañar que tuvieran sus causas en el conflicto que en aquellos días se vivía.

★

AÑO 1835 El año 1835 comienza con la consideración por parte de la Comisión de industria, de que sería muy interesante construir un nuevo horno, así como aumentar el número de operarios en el taller.

El 30 de mayo de este año de 1835, tuvo lugar un importante incendio en la Casa, cuyas causas estuvieron en el horno de la Alfarería, al tiempo de proceder a una hornada. Con este motivo, fue convocada una Junta Extraordinaria el día 30 de mayo, en la que se leyó un informe dando cuenta del suceso;

«El Sr. D. Estanislao de Azurduy, actual semanero, manifestó que el objeto de la presente reunión extraordinaria era poner en conocimiento de la Junta el incendio acaecido hoy en esta Santa Casa y cuanto acerca de su origen y consecuencias ha inquirido, y dijo: que a la una de la madrugada, estando el oficial de Alfarería Nicolás de Ybarra, con tres otros operarios calentando el horno para cocer las piezas de loza, que en él se habían colocado al efecto, un cuerpo de fuego que arrojado inopinadamente por el viento salió con ímpetu del mismo horno y cayó sobre la árgoma, que se hallaba a cierta distancia de él, produjo de repente otro fuego mayor: que éste se comunicó en grande con la tejavana y corrió hasta la pared del primero de los hornos de cocer pan, amenazándolos muy de cerca, y también al edificio de esta Santa Casa; que los operarios panaderos que se hallaban trabajando en ella, acudieron vigorosamente a cortar los progresos del incendio e hicieron el primer servicio a favor de sus esfuerzos y de la bomba que poco tiempo hace se colocó en el mismo local de panadería; y que con la inmediata concurrencia de las bombas públicas y bomberos. del siempre benéfico y servicial vecindario, del Sr. Gobernador Militar de la Plaza, D. Ramón Solano, acompañado de varios gefes, oficiales y diez y ocho gastadores con su sargento; de los Sres. D. José Pío de Arechabala, D. Pablo de Epalza y D. Eulogio de Larrínaga, regidores capitulares y síndico procurador general de esta N. Villa; y principalmente con la oportuna e interesante asistencia de los arquitectos don Juan Bautista de Belaunzaran y D. Antonio de Goicoechea, quienes dirigieron rápida y felizmente las operaciones, en unión del Sr. Gobernador, quedó del todo apagado el fuego a las tres y media de la madrugada de hoy y asegurada la Santa Casa sin más daño que el de la tejavana, ignorándose aún si habrán o no padecido algún quebranto las piezas de loza que se hallan dentro del horno. Añadió el semanero que el asistente o criado del Sr. Gobernador recibió en el incendio un golpe, perdiendo su sentido, que recuperó a beneficio de prontos auxilios facultativos, hallándose ya muy aliviado de su mal, que es leve; y que el administrador de la Santa Casa gratificó a nombre de ella con ochenta reales a los diez y nueve gastadores, que tan esforzadamente trabajaron.

La Junta oyó con sentimiento el incidente que ha producido su reunión: y penetrada al mismo tiempo con suma satisfacción y profunda gratitud de los generosos y distinguidos esfuerzos públicos y particulares, que han preservado a el establecimiento de los estragos del voraz elemento que le amenazaba, ha acordado:

«1.º Que se haga honorífica mención en la presente acta del celo y actividad empleados por los tres referidos Sres. del Ilmo. Ayuntamiento de esta N. Villa, a beneficio de su Santa y Real Casa de refugio.

2.º Que se oficie atentamente al Sr. Gobernador Militar de la Plaza tributándole finas gracias por los socorros que ha tenido a bien dispensar, y por su eficaz cooperación personal en unión de los Sres. Gefes y oficiales, a quienes la Junta hace estensiva su gratitud.

3.º Que se den igualmente, en nombre de ella por el Vicesecretario, que suscribe, las más espresivas gracias verbales a los arquitectos Belaunzaran y Goicoechea, que tan importante servicio han dispensado en esta apurada ocasión al Establecimiento con su asistencia, conocimientos y acertadas disposiciones.

4.º Que previa venia del Sr. Gobernador y por mediación del mismo, se gratifique con media onza de oro a su asistente o criado, que recibió el golpe.

5.º Que la Comisión de Alfarería medite y dé su opinión, en una de las próximas sesiones, acerca de si puede o no permanecer sin riesgo donde se halla actualmente el horno de loza, haciendo en él o a su inmediación, alguna obra de resguardo y precaución; o si conviene trasladarle a otro punto lejano del que ocupan los hornos de cocer pan, indicando el local y demás conducente; y que la misma Comisión tome entre tanto cuantas medidas sean necesarias para evitar la repetición de incendios, ordenando desde luego a los operarios se destierre para siempre la mala costumbre de principiar a calentar el horno a media noche, comenzando esta operación en la madrugada, con toda precaución y vigilancia.

Se dio fin a la sesión, que presidió y firmó el Sr. D. Estanislao de Azurduy.»

Siguiendo con este año de 1835, diremos que en agosto se tomó en arriendo y por cuenta de la Santa Casa, la tienda lonja sita en la calle de la Ronda, por 3 reales diarios, tanto para la venta de pan como para establecer en ella el almacén de la loza.

★

AÑO 1836 En plena guerra carlista, año 1836, la alfarería, al menos temporalmente, estuvo a punto de desaparecer. El 5 de febrero informa Pedro Lemonauria a la Junta, convocada con carácter extraordinario el día 7, se presentó en la Santa Casa un teniente de artillería acompañado del secretario de la Comisión Permanente de la Guerra, «quien de orden de ésta insinuó al administrador pusiera a su disposición las piezas de la fábrica de alfarería que necesitaba para elaborar pólvora». Que enterado por el administrador, púsose de inmediato en contacto con la citada Comisión de la Guerra, haciéndoles

ver los inconvenientes y grandes peligros que tal proyecto llevaba, habida cuenta que a 15 pasos del lugar elegido para la fabricación de la pólvora, se encontraban los hornos de la panadería de la Casa, que a unos 18 estaban los del Sr. Bergés, «donde se cuece el pan para las tropas de S. M.», y a la misma distancia, poco más o menos, varias ferrerías, además de no encontrarse demasiado distante el almacén de municiones de la calle la Ronda. Termina su informe Pedro Lemonauria diciendo que sus argumentos no fueron suficientes para hacerles cambiar de opinión. La Junta, a la vista de la gravedad del suceso, acordó informar al Ayuntamiento, encareciéndole pusiera de su parte cuanto hiciera falta para parar tal proyecto. Dos días más tarde, el 9, Vicente Ansótegui informa a la Junta que el Ayuntamiento ha tomado con la mayor consideración la petición, y «que ha dado pasos ya para que no se establezca en este Establecimiento fábrica alguna de pólvora y que dicha Corporación está dispuesta a oponerse en cuanto le sea posible a que se lleve a efecto el citado proyecto». Cabe decir que la gestión fue eficaz y que la Alfarería siguió con sus trabajos.

Altura: 86 5 cms.
Diámetro parte superior: 31 cms.
Esmalte blanco. Colores: azul, verde, marrón, amarillo.
Forma juego con la anterior.
(Museo Etnográfico de Bilbao)

AÑO 1837 Así como la marcha de la Casa, económicamente hablando, durante el período que va desde el final de la guerra con los franceses (1814) hasta comienzos de la guerra carlista (1833) había sido bastante buena, no ocurrió así después, en unos cuantos años.

Así lo comenta Luis Ansotegui en su ya citado trabajo, dando cuenta de que mientras al 31 de diciembre de 1831 se había llegado con un saldo en efectivo a favor de la Casa de 256.654 rs., y 5 mrs., al 31 de diciembre de 1837 el déficit era de 273.333 rs. y 5 mrs.

Ansotegui señala como causas del buen resultado al 31 de diciembre de 1831, los notables recursos del derecho de tonelada a los buques extranjeros, derecho que él solo dio algunos años de setenta a ochenta mil reales, y a la feliz coincidencia de no haber aumentado prácticamente el número de acogidos. En la carpeta de «Hacienda» del archivo de la Santa Casa de Misericordia existe un documento con los gastos e ingresos totales de la Casa, correspondientes a los años de 1804 a 1836, que reproducimos:

AÑO	GASTOS Rvn	INGRESOS Rav
1804	219.363,,16	251.653,,22
1805	218.964,,33	223.708,, 6
1806	214.184,,15	192.266,,25
1807	256.286,,18	194.292,,17
1808	152.545,,25	190.436,,21
1809	162.758,,20	144.644,, 7
1810	123.966,,26	132.681,,10
1811	192.423,, 5	238.484,,19
1812	121.271,,23	95.006,, 5
1813	118.980,,11	122.804,,19
1814	190.669,,	205.740,,24
1815	149.705,,14	145.118,, 9
1816	124.332,,33	156.880,, 4
1817	115.778,, 7	180.074,, 9
1818	110.968,,23	114.319,,22
1819	117.654,,30	106.487,, 3
1820	165.488,,10	265.704,,32
1821	149.245,, 2	144.522,,24
1822	148.721,,28	151.725,,28
1823	319.283,, 6	307.239,,19
1824	128.100,,20	139.387,17
1825	139.450,,33	165.781,,32
1826	138.380,,23	156.994,,15
1827	143.710,,11	130.319,, 1
1828	158.259,, 1	184.516,,24
1829	163.132,,32	143.917,, 6
1830	193.911,,27	160.435,, 4
1831	135.365,,13	151.383,,
1832	276.124,,24	168.953,, 1
1833	213.923,,31	217.770,, 7
1834	155.020,, 3	165.607,,32
1835	151.370,, 4	175.860,,16
1836	164.450,,29	96.650,,26
	5.533.794,,18	**5.621.368,,30**

Gasto medio anual Rvn: 167.690,,21
Ingreso medio anual Rvn: 170.344,, 4

El déficit al que se llegó en 1837 tuvo por causas, según nos informa el mismo Ansotegui: en primer lugar, la epidemia del cólera de los años 1832-33, la guerra que había comenzado en 1833, con el correspondiente encarecimiento de los comestibles por la importante presencia de las tropas del Gobierno en la Villa, una epidemia de tifus, y a que las limosnas, el derecho de tonelada, el producto de las industrias y demás arbitrios habían quedado reducidos a la nulidad. Este importante déficit pudo ser cubierto con los ahorros que tiempos más felices habían proporcionado al Establecimiento», como hemos visto, y con los rendimientos de la Alfarería, que en el período de 1828 a 1837 inclusive habían dado un beneficio de Rvn. 67.279,,18.

Los ingresos y gastos de la alfarería, cada año, fueron así:

AÑO	INGRESO Rvn	GASTO Rvn	BENEFICIO Rvn
1828	24.452,,11	16.544,,27	7.907,,18
1829	29.056,,15	17.856,,26	11.199,,23
1830	25.700,,25	21.123,,24	4.577,, 1
1831	40.714,,22	20.089,,32	20.624,,24
1832	45.852,, 3	67.997,,23	— **22.145,,20**
1833	56.900,, 6	30.962,,23	25.937,,17
1834	24.474,,31	15.861,,14	8.613,,17
1835	28.486,,15	20.329,,24	8.156,,25
1836	16.980,,29	14.380,,12	2.600,,17
1837	13.179,, 9	13.371,,11	— **192,, 2**
	305.797,,30	**238.518,,12**	**67.279,,18**

El informe en que se dan estos datos sobre la alfarería y que se leyó en la Junta del 21 de julio de 1840, termina así: «Notorios son los padecimientos de la heroica Bilbao, y que por los importantes servicios prestados a la causa de la Inocente Isabel se ha reducido su antigua riqueza y esplendor a un estado tan lastimoso, que no es dable describir. Santa y Real Casa de Misericordia, a 31 de octubre de 1838. Angel Martínez, José Antonio de Ibarra, Antonio de Goicoechea, Francisco de Gaminde, Leocadio de Olabarría».

Hemos de advertir en este punto, que en la carpeta *Hacienda* del archivo de la Casa de Misericordia existe un documento con un estado de cuentas que abarca de 1827 a 1836, dando el del año 1837 por separado, y coincidiendo, por tanto, con el presentado en la Junta del 21 de julio de 1840, excepto en el año 1827. Pues bien, entre ambos, en el ramo de la alfarería hay una diferencia cuyas causas no conocemos. Las partidas de gastos en el estado de cuentas leído el año 1840 aparecen incrementadas con respecto al de *Hacienda*, en total, en 8.020 reales.

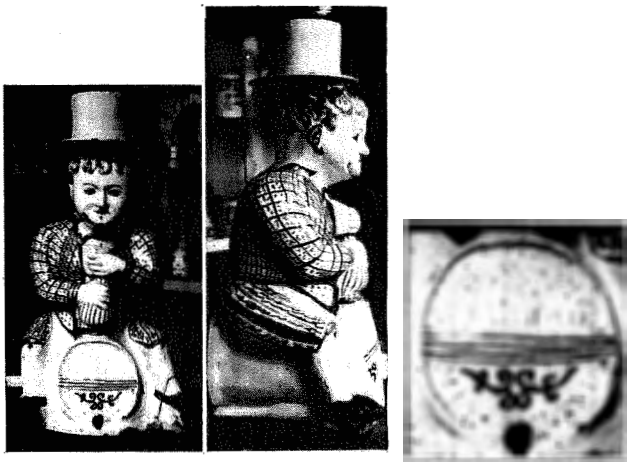
Hemos dado los datos del estado de 1840, en lo que a la alfarería se refiere, porque vemos que son los que luego utiliza Luis Ansotegui, así como los que aparecen en otros documentos posteriores.

Esta situación deficitaria de las cuentas de la Santa Casa, así como las circunstancias adversas que la producen y que no mejorarán en los siguientes próximos años, serán la causa, como en seguida veremos, del ambicioso proyecto de la Junta de montar una fábrica de loza fina que procure recursos fijos y de cuantía que la liberen del azar de unos ingresos harto problemáticos.

En estos años la Casa pudo seguir su marcha gracias fundamentalmente a la panadería que se montó en el año de 1835, cuando se quemó la del Pontón, que suministraba el pan a la Villa, y a los legados que algunas personas dejaron.

Volviendo al año al que en este trabajo sobre la alfarería habíamos llegado, 1837, diremos que como almacenero de la loza aparece Fernando Rodríguez y que venía siéndolo por lo menos desde el año 1832. Se le señalan dos reales diarios, añadiendo a las obligaciones que ya tenía, las de «partir y distribuir el pan por la mañana y tarde a los pobres de la Casa, y a los que vienen de fuera a buscar raciones». Su mujer, a partir de enero de 1838, quedó encargada de la venta de la loza en la plaza pública.

Altura: 84 cms.
Diámetro parte superior: 43 5 cms.
Esmalte. Color azul.
Lleva la inscripción: «Misericordia de Bilbao, año de 1829»
(Museo Etnográfico de Bilbao)



Altura: 58 5 cms.
Esmalte blanco. Colores: marrón, azul, verde.
En la barrica pone: «Fábrica de Loza Misericordia, Bilbao».
(Museo Etnográfico de Bilbao)

AÑO 1838 El 14 de febrero de 1838, en vista de unas diferencias notadas entre la Talavera existente y la que debiera de haber según los estados de cuenta semanales, Angel Martínez y Leocadio de Olabarría, comisionados por la Junta para el esclarecimiento del tema, leyeron un informe que dice lo que sigue:

«Comisionados por acuerdo de V. S. S. en sesión de 10 de enero último, para formalizar un estado del almacén de la Talavera que fabrica y vende el Establecimiento, hemos evacuado tan honroso encargo con el celo que ha estado a nuestro alcance.

Tenemos, pues, el honor de presentar a la Junta el Inventario general que hemos formado, resultante del mismo almacén, de sus libros, y de sus apuntaciones sueltas, con fecha seis del corriente mes.

Este inventario demuestra:

1. Que la existencia material de la Talavera fabricada en la Santa Casa asciende a ... ... Rvn	40.911,, 9
2. Que las diversas partidas de Talavera vendidas y no cobradas en aquella fecha importan ... ... Rvn	17.304,,12
3. Que la Talavera en poder de varias personas del pueblo para su venta en comisión por cuenta del Establecimiento montó a ... ... Rvn	803,,20
4. Que la loza inglesa procedente de las piezas que quedaron en pie según otro inventario que se formalizó el 1 de junio de 1832 valen, a los precios del día ... ... Rvn	637,, 4
Total importe de existencias y créditos ... ... Rvn	59.656,,11

V. S. S. saben que el estado semanal de 5 del corriente, del cual se dio cuenta en la sesión del 7 actual, presenta una existencia valorada en Rvn. 65.386,,26. Se observa, pues, entre la existencia que arroja dicho estado y la que realmente ha resultado del inventario, un déficit de Rvn. 5.730,,15. Mas este déficit procede, sin duda ninguna, en nuestro sentir, de los graves perjuicios que ya consta a V. S. S. causaron los proyectiles que cayeron y estallaron dentro de los almacenes de loza de la Santa Casa en el terrible sitio sufrido por esta Villa el año 1836.

Debemos prevenir a la Junta que el déficit es aún de alguna mayor cuantía que la que aparece por la razón siguiente. Habiéndonos acercado a reconocer los antecedentes del ramo, hemos observado en el libro del almacenero que, además de la ecsistencia de la Talavera fabricada en la Santa Casa importante Rvn 21.555,,19, que se entregó a éste (ecsistencia y valor sobre que han girado todos los posteriores estados semanales desde entonces), se le entregó al mismo tiempo independientemente para su venta otra partida de talavera inglesa importante Rvn. 4.651,,28. Según todo resulta de una nota puesta al pie del Inventario de 1.º de junio de 1832. Por esta circunstancia, pues, de no haverse agregado el valor de la talavera inglesa en dicho inventario, decimos que el déficit debe ser en tanto mayor, en cuanto se dejó de incluir en aquél la partida de los Rvn 4.651,,26, aunque es de tenerse presente que la corta ecsistencia de esta Talavera se ha valorado prudencialmente a precios del día muchísimo más bajos que los que se establecieron en 1832.

Con el fin de impulsar, en lo que permiten las circunstancias, la venta de la talavera y de restablecer también el orden en su almacén, juzgamos conveniente que la Junta se sirva dictar las medidas siguientes:

1.º Que el almacenero Fernando Rodríguez tenga el almacén abierto desde la mañana hasta la noche, conservándolo siempre con todo aseo y orden, sin que se separe un momento del ni se distrayga tampoco en otros trabajos, que no pueda desempeñar en su mismo puesto.

2.º Que con urgencia se establezca el puesto de venta proyectado en la plaza pública de esta Villa.

3.º Que por el estilo del adjunto modelo se imprima con profusión una lista y precios fijos de la Talavera que se fabrica en el Establecimiento, y se entregue un ejemplar a cada comprador forastero, para que se sepa en todos puntos que la Casa elavora las piezas señaladas y otras muchas con arreglo a diseños e instrucciones de los comitentes. Por poco favorable que sea el resultado de este ensayo, siempre corresponderá suficientemente al tenue gasto que proponemos.

4.º Que por la parte esterior y sobre la puerta principal de entrada a esta Santa Casa se coloque un gran rótulo con pinturas o diseños alusivos a la talavera.

5.º Que a la mayor brevedad se realicen los créditos pendientes encargando al administrador y al almacenero que en lo sucesivo se demore lo menos posible el cobro de las ventas, observando la costumbre establecida y las justas consideraciones que merezcan los compradores.

6.º Que de las piezas de loza que se vendan para cobrar su valor con retraso al producir las cuentas, solicite el almacenero para su resguardo y el de la Casa, un documento del deudor o del portador de la Talavera, como lo han practicado el Sto. Hospital Civil de esta Villa, y las personas que han llevado últimamente talavera para su venta de cuenta del Establecimiento.

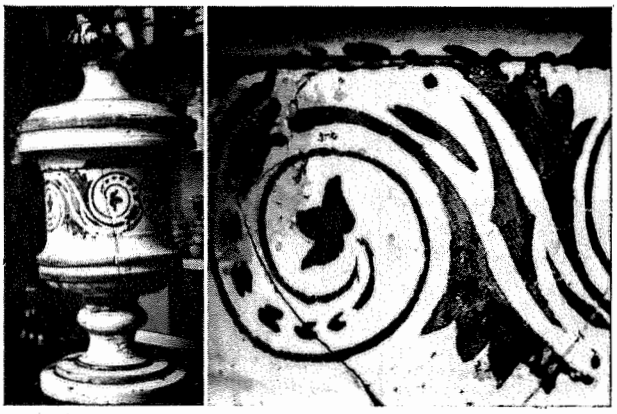
7.º Que se estipule qué comisión se pagará a estas personas por la venta de la Talavera que han llevado y llevaron sucesivamente ellas y cualesquiera otras.

8.º Que la Santa Casa y su Panadería paguen al almacén de loza la respectiva cantidad que deben, según el Inventario, procedente de Talavera que se les entregó.

9.º Y finalmente, que en 31 de diciembre de cada año se forme inventario general del estado del almacén de loza para conocer positivamente cómo marcha la cuenta de entrada y salida, y también el resultado que ella arroja. Cumpliendo el encargado del ramo con su obligación, el almacén se hallará siempre ordenado con método, y en tal caso esta interesante operación será muy sencilla obra de un día de travajo.

V. S. S., en vista de lo que presentamos y proponemos, acordarán como siempre, lo más justo y conveniente a veneficio de esta Sta. Casa de Misericordia.

Enterada la Junta de su contenido, dispuso que se estampase en el libro de actas y se archibase su inventario, y que se dieran las gracias a dichos señores por tan importante trabajo, hecho con tan esmerada perfección, facultándoles al mismo tiempo para llevar a cabo cuantas medidas havían propuesto en dicho escrito.»



Altura: 54 5 cms.
Esmalte blanco. Colores: amarillo, azul, verde.
(Museo Etnográfico de Bilbao)

En este año de 1838, la situación económica por la que atravesaba la Casa debió empeorar de tal forma, que para conseguir unos ahorros en los gastos, en la Junta del 13 de noviembre se deciden reducir los sueldos y estímulos de los operarios.

Con esta medida consiguen una economía Rvn. de 4.017,, 4, de la que 2.190,,21 correspondde a la reducción de los sueldos y estímulos de los trabajadores de la Alfarería. La aplicación de esta medida empezaría a regir a partir del 1 de enero de 1839. Con este motivo se redacta un documento, que reproducimos, pues entre otras cosas, nos da a conocer el nombre de los operarios de la Alfarería en estas fechas, así como los sueldos y estímulos que tenían.

«Relación de los operarios empleados en la Fábrica de Loza de esta Santa y Real Casa de Misericordia, con expresión de los jornales y estímulos que ganan: rebajas que se proponen: término a que con ellas quedarían reducidos aquéllos en adelante, y economía que resultaría anualmente si la Junta tubiere por conveniente a probar el dictamen que presenta la Comisión que suscribe.»

CLASES Y NOMBRES DE LOS OPERARIOS	SUELDOS Y ESTIMULOS QUE GANAN			REBAJAS		SUELDOS Y ESTIMULOS REDUCIDOS			ECONOMIA ANUAL		TOTALES	
	Rnv	mrs.		Rnv	mrs.	Rnv	mrs.		Rnv	mrs.	Rnv	mrs.
MAESTRO:												
Gerónimo Monasterio	8	—	Cada día en que trabaja	1	—	7	—	Cada día en que trabaja	299	—		
OPERARIOS:												
Pedro de Uruburu	8	—	Cada día en que trabaja Puchero a medio día	1	17	6	17	Cada día en que trabaja	448	17	■ 1	
Nicolás de Ibarra	8	—	Cada día en que trabaja	2	—	6	—	Cada día en que trabaja	598	—		
Miguel Landa	6	—	Cada día en que trabaja	—	17	5	17	Cada día en que trabaja	149	17		
Eusebio de Urtiaga	6	—	Cada día en que trabaja	—	17	5	17	Cada día en que trabaja	149	17		
Manuel Oli	6	—	Cada día en que trabaja	—	17	5	17	Cada día en que trabaja	149	17		
ALMACENERO:												
Fernando Rodríguez	2	—	Diarios, ½ libra de carne, 1 pan y puchero	—	17	1	17	Diarios, ½ libra de carne, 1 pan y puchero	182	17	■ 2	
CHICOS:												
Estímulos:												
Víctor Larrucea	1	6	Cada semana	—	20	—	20	Cada semana	30	20		
Esteban de Orueta	—	32	Cada semana	—	16	—	16	Cada semana	24	16		
Fernando Berridi	—	16	Cada semana	—	8	—	8	Cada semana	12	8	■ 3	
Agustín Gasaga	—	16	Cada semana	—	8	—	8	Cada semana	12	8		
Fermín Deque	—	16	Cada semana	—	8	—	8	Cada semana	12	8		
Cinco hombres que se ocupan en la molienda de barniz.	4	24	Cada semana	2	12	2	12	Cada semana	122	12		
											2.190	21
La merienda que según se da a los operarios que se ocupan en cargar y descargar el horno, cuesta 12 reales y 4 libras de pan.								■ 1 299 días laborables ■ 2 365 días ■ 3 52 semanas				

En la relación de operarios aparece un tal Miguel Landa, del que ya teníamos alguna noticia y que dimos en *Notas sobre la cerámica popular vasca:* «En la calle Barrencalle, 34, vivió Miguel Landa, nacido en Begoña en 1816, de oficio alfarero. Era hijo de Manuel Landa, natural de Galdácano».

También debía haber dificultades en la venta de la loza, pues en este mismo año de 1838, la Junta somete a consideración de la Comisión de Industria si no sería conveniente bajar los precios de la misma.

★

AÑO 1839 Las medidas de reducir sueldos y estímulos no debieron caer muy bien, y así, de varios operarios nos consta su disconformidad. El almacenero Fernando Rodríguez se marchó, sustituyéndole a partir del 5 de enero de 1839, Mariano Eusebio de Landazuri, a quien se le fijó una retribución de un real diario, más la ración que da la Casa, y cama en ella.

Víctor Larrucea, por cuanto que se le ha dejado el estímulo semanal en la mitad, solicita aumento de ración de pan, acordando la Junta «que además de su ración diaria se le diese una libra de pan cada semada».

El 6 de junio de 1839 piden aumento de sueldo el oficial Miguel Landa y el nuevo almacenero, pero «en atención de las urgencias del Establecimiento», no sólo no les fue concedido, sino que a Manuel Olit se le rebajó el medio real que hacía poco se le había subido. Como consecuencia, el almacenero Landazuri se marchó, informando Manuel Olit al administrador que haría lo mismo si no se le sube el sueldo, ya que con «5½ reales no puede sostenerse». La Junta, después de la reunión del 24 de septiembre encarga al administrador le diga a Manuel Olit que de aumentarle el sueldo tendrá que contribuir él con un real diario para la manutención de su hijo Julián, acogido en la Casa, previniéndole al mismo tiempo que si la Casa no le ha pagado más que 5½ reales diarios, debe hacerse cargo que en ella ha tenido dos hijos que, aproximadamente, han tenido un coste de 3 reales diarios. El 8 de octubre informa el administrador que en cuanto le comunicó el acuerdo de la Junta a Manuel Olit, se marchó sin dar contestación alguna. A la vista de ello, la Junta determinó que se haga saber a Manuel Olit o que satisfaga el pago o recoja a su hijo. Parece hubo arreglo, puesto que Manuel Olit continuó en la Casa.

Quizá el arreglo con Olit vino del acuerdo de la Comisión de Industria, en cuyo nombre habló a la Junta Francisco de Gaminde el 22 de octubre de este año de 1839, proponiendo «que habiendo cambiado felizmente las circunstancias que motivaron hace diez meses la rebaja de sueldos y jornales en algunos empleados de esta Santa Casa, opinaba la Comisión que desde primero de enero de 1840 deberá cesar dicha rebaja, pagándoles íntegramente los mismos sueldos y jornales que ganaban anteriormente». Aunque la Junta en esta ocasión pospuso su decisión, estimamos que sin dejar pasar mucho tiempo, aprobó la medida propuesta por la Comisión de Industria. Quizá sea ésta también la causa de que el 12 de noviembre, Pedro de Uruburu solicite nuevamente su admisión en la Alfarería, si bien es verdad que no consta cuál fue la causa de su salida.

En cuanto al feliz cambio de que habla Francisco de Gaminde, quizá sea debido al rendimiento de la Panadería ya citada, que suministraba el pan a la Villa.

De este año de 1839 es también una reclamación de D. Juan de Eguizábal, que escribe desde Santander a Gerónimo de Monasterio avisando que la aduana de aquella ciudad le exige derechos sobre una pequeña partida de loza que había sido fabricada en la Santa Casa de Misericordia, donde la compró. La Junta acordó se enviara al Sr. Intendente y Subdelegado de Rentas Provinciales de Santander, copia de la real orden de 1798, «por la que S. M. concedió al Establecimiento la gracia de la libre introducción en las Castillas y en la América de la loza de su fábrica». Al principio de este trabajo ya dimos a conocer este documento. Su envío al citado Sr. Intendente, etc. Don Rafael Hereño, dio resultado, pues con fecha 25 de marzo de 1839 se recibe carta dándose por enterado y aplicando la exención.

De Santander, al menos en esta época, debía haber compradores. Así lo hace saber el Semanero en la Junta del 27 de marzo de 1839. «...se habían presentado varias personas de Santander pidiendo loza de la fábrica de este Establecimiento y solicitando una rebaja en los precios». La Junta, «tomando en consideración este punto, y cuán interesante es fomentar la salida y venta de este artículo, resolvió que a todo comprador que lleve por valor de mil reales de loza de esta Santa Casa se descuente diez por ciento de los precios establecidos y vigentes».

Para julio de este mismo año que estamos contemplando, consta que en la Plaza Vieja se había construido recientemente una caseta para la venta del pan y de la loza, apoyándose en los arcos de una casa que era propiedad de Francisco Antonio de Landa, que residía en Bayona. Al objeto de obtener su permiso, escriben al citado Landa, quien contesta el 24 de julio dándolo, pero con algunas condiciones que quedan reflejadas en escritura que se leyó en la Junta del 29 de octubre de 1839:

«1.º Que siendo una pura gracia la concesión del significado señor don Francisco Antonio de Landa, siempre se mirará como tal, sin que la Casa de Misericordia adquiera jamás derecho alguno.

2.º Que en cualquiera tiempo que el expresado señor Landa quiera, la Junta de Misericordia estará obligada a derribar la caseta, sin que Landa o quien su derecho represente, tenga que dar más razón ni motivo que ser así su voluntad.

3.º Que para en todo tiempo conste a la Junta, no pueda alegar ignorancia y haya además la debida claridad, ha de copiar y estender íntegramente en las actas de ella esta escritura o el tratado que se diere, con cuyas calidades y condiciones formalizan la presente dichos Sres. Jane y Naverán y para que a su observación y cumplimiento se apremia por todo rigor de derecho a la especificada Junta». (En representación de Landa comparece José Antonio de Vildosola. Testigos: Juan María Ibaibarriaga, Ambrosio de Iturrioz y Cesáreo de Lapizondo. Por la Misericordia, Pedro de Jane y Pedro Manuel de Naverán. Notario: Valentín de Uríbarri).

A partir de esta fecha, 1839, se ve ya una clara intención de impulsar la industria de la Alfarería. Así, en la Junta del 8 de octubre se faculta a la Comisión de Industria, en «vista de sus observaciones sobre la falta de brazos, que procurase conseguir los jornaleros necesarios y aptos, echando mano de quien quisiera, a fin de promover este ramo y darle toda la amplitud de que es susceptible, especialmente en las circunstancias presentes, en que hay todo motivo para esperar sea uno de los más productivos para este establecimiento...».

★

AÑO 1840 El 24 de marzo de 1840, «la Comisión de Industria presentó el resultado de sus cálculos sobre lo que produciría en el ramo de Alfarería el aumentar tres operarios más y hacer 18 hornadas anuales, que darían un beneficio de reales de vellón 26.256, cuando con solas diez, sólo puede producir reales de vellón 14.240, y en su consecuencia, la Junta autorizó a dicha Comisión para que adoptase lo que le pareciese mejor y más productivo».

En este año de 1840 el Almacenero de la Loza era Millán de Arríen.

★

AÑO 1841 En 1841 parece claro que una de las ocupaciones importantes de la Comisión de Industria fue la de ir dando forma al proyecto de una nueva fábrica de loza, hasta convertirla, como ya quedó dicho, en una fuente de recursos importantes y fijos para el Establecimiento. Las circunstancias por las que pasaba el mismo no debían ser muy halagüeñas. Luis Ansotegui, en sus noticias sobre la Casa escribe: «...encontrándose de nuevo la Junta en grande aprieto hasta que, por los años del 1840 al 43, recibió dos importantes legados, uno de ellos de quince mil y pico de duros de doña Patricia Muñoz de Jaraveitia, y el otro, de nueve a diez mil, de don Vicente Zavala, que la repusieron en sus fondos».

Y sigue Ansotegui: «Siempre se ha esmerado cuanto ha podido la Junta en conservar y aumentar los intereses a su cuidado, pero la ha sido imposible sobreponerse a acontecimientos como los referidos. Se creerá que había llegado ya a los Hermanos la hora de tener un pequeño descanso, pero no sucedió así, por cuanto los daños por la guerra civil producidos, habían de palparse por muchos años».

«En efecto, a pesar de aquellos legados, como todos los arbitrios menguaban y las limosnas disminuían en razón a la paralización comercial, el déficit anual aumentaba estraordinariamente, en consonancia con lo que acontecía con el número de pobres. Previendo la Junta, sin gran esfuerzo, la situación a que volveríamos a parar, mandó hacer en Francia pequeñas pruebas con tierras de nuestro país, y habiendo obtenido halagüeñas esperanzas en las hechas en la loza fina, se decidió a plantear su fabricación.»

En este ambicioso proyecto no cabe duda esperaba la Junta encontrar la solución a sus problemas económicos. Bien claro aparece páginas más adelante en el trabajo de Ansotegui, cuando dice: «...podía considerar la Junta que había encontrado la mina que buscaba para asegurar la vida del asilo».

Estas pruebas hechas en Francia con tierras del País, es fácil tuvieran lugar en este año de 1841, o bien en la primera mitad del siguiente.

En este año de 1841, al que hemos llegado, la Comisión de Industria propone a la Junta la subida del sueldo de Gerónimo de Monasterio, maestro de la Alfarería, de 8 a 10 reales, acompañando a esta solicitud unos comentarios que consideramos interesantes:

«...procedió en seguida a tomar en consideración lo relativo al sueldo que ganaba el maestro alfarero Gerónimo de Monasterio.

Hasta la actualidad se le han pagado ocho reales por cada día laborable y en años pasados se le gratificó a saber, con Rvn. 200 en 1834, 400 en 1835, 500 en 1836, pero a insinuación del mismo Gerónimo, fundada en las penosas circunstancias de los tiempos, se le omitió dar gratificación alguna con posterioridad a 1836.

«El celo que en todos tiempos ha demostrado Gerónimo por el fomento de la alfarería y demás intereses de la Santa Casa, su constancia en el trabajo y la conducta ejemplar que siempre ha tenido, llamaron

la atención de la Comisión, como así bien el aumento de trabajo que ha habido desde agosto de 1839, en que se efectuó la paz.»

«Observó que mientras el jornalero Pedro (de Uruburu) ganaba un equivalente a 8½ reales diarios sin responsabilidad alguna, el maestro Gerónimo, que 'n tenía grande y en todos los días del año, cuidaba de la fábrica y almacenes, no percibía más que ocho.»

«Por todas las presentes razones, por el impulso que ha tomado la alfarería, por no ser justo ni regular que el maestro que la dirige esté en peor ni aun igual caso que un jornalero, y porque está en el orden que el trabajo y responsabilidad sean retribuidos, es de parecer de la Comisión que a Gerónimo de Monasterio, en razón de gratificación hasta 31 de diciembre de 1840 se le paguen seis cientos y cuarenta reales, y que desde primero de enero del presente año se le pague un sueldo de diez reales de vellón cada día de los 365 del año.

La Junta resolverá lo que en el particular juzgase conveniente y justo.

Bilbao, 12 de febrero de 1841. Por la Comisión de Industria, su Secretario, Francisco de Gaminde.

Decreto, febrero, 16 de 1841. Como lo dice la Comisión, advirtiéndose que en el sueldo se incluye la gratificación. Acordado en sesión de este día de que certifico. Matute, Secretario.

Nota.—Se advierte también que aun cuando se aumenten las ornadas, no por eso se dará gratificación alguna.»

AÑO 1842 Tomada la decisión del montaje de una Fábrica de Loza Fina, vemos que en el año 1842, para su dirección, traen a un operario inglés, pero que trabajaba en alguna Alfarería de Burdeos, Tomas Potter, y con él a un oficial moldeador, francés, Estéfano Soronskinski. De este período —en él se trató de hacer rentable a esta Fábrica de Loza Fina— hay informes detallados que nos van dando a conocer la serie de vicisitudes que la misma atravesó. Nos limitaremos prácticamente a reproducirlos.

Informe leído en sesión extraordinaria del 3 de septiembre de 1842:

«La Comisión de Industria y Alfarería expuso que con el fin de promover un adelanto en la fabricación de la alfarería, habían hecho venir, a instigación suya, al Sr. Potter, de Burdeos, de quien tenían los mejores informes, tanto respecto a sus conocimientos en las tierras como en su composición y en la fabricación de barnices y esmaltes, quien después de haber visitado este Establecimiento con detención y de haber experimentado las tierras que se hallan en esta proximidad, opinaba que podría establecerse una fábrica de alfarería cuyos productos saliesen a un precio económico y con la perfección de las muestras que se ecsibieron, igualando a lo menos la loza inglesa que de inferior calidad tiene mucha venta en este pueblo. Para alcanzar estos resultados se expuso, igualmente, que es necesario dotar a este Establecimiento de un obrero inteligente en la fabricación de modelos y en las operaciones de la fabricación, sin cuyo requisito no quería encargarse el citado Potter de la dirección de la alfarería.

»A fin de que ambos se encargasen de sus respectivos ramos y se formalice un convenio escriturado, autorizó plenamente la Junta a los Sres. de la Comisión de Alfarería para que, respecto al sueldo anual, al abono de gastos de viage de dichos Sres. y de sus familias y de la época de su contrata, obren como mejor lo entiendan y consideren más beneficioso al Establecimiento, bien sea bajo las condiciones que expusieron verbalmente, o modificándolas si lo creyesen conveniente, aprobando desde ahora las condiciones que pactasen. La Junta quedó enterada de las razones que expusieron los Sres. de la Comisión pará no tomar por sí una resolución, que daba lugar a unos desembolsos de consideración y promovía obras nuevas de hornos, ...sin que el resultado que se presentaba lisongero respecto a la fabricación pudiese mirarse como un hecho cierto y consumado, y para resolver con mayor acierto, se hizo venir a la misma Junta al Sr. Potter, cuyas explicaciones indugeron a la Junta a ratificarse en la citada resolución, con el fin de fomentar los intereses de este Establecimiento y la industria de esta Provincia.

»La Comisión puso en conocimiento de la Junta que para levantar algunos hornos y formar un secadero necesitaría alguna parte del local que anteriormente se destinaba para la Panadería y se acordó darle este nuevo destino, si lo juzgasen conveniente, suspendiéndose entre tanto la obra. Presidió esta Junta Juan José de Soloaga.»

«Sesión Ordinaria del 6 de septiembre de 1842:

Dio cuenta D. Francisco Gaminde a la Junta que, en reunión habida ayer entre él y D. Francisco de Uhagón, como individuos de la Comisión de Industria y de Alfarería con el Sr. Potter, manifestó éste que antes de su regreso a Burdeos, que debía verificarlo, desde luego, con el fin de arreglar allí sus cosas y disponer su viaje a ésta con la familia, deseaba se estableciesen por escrito y en toda forma las condiciones acordadas respecto a él y moldeador para la dirección de trabajos en dicho ramo de alfarería

de la Junta. Como la salida del Sr. Potter era de verificarse hoy mismo y no había lugar a la estensión de las correspondientes escrituras, convinieron Uhagón y Gaminde, en nombre de la Junta, en que al regreso de Potter y el modelador se otorgarían aquellos documentos, y como el Sr. Potter insistía en tener un acuerdo por escrito, le pasaron la carta en francés, de que se dio lectura en la Junta y que traducida dice así:

«Sr. Don Tomas Potter. Bilbao.

»Bilbao, a 5 de septiembre de 1842.

»Muy Sr. nuestro: Habiendo venido Vd. a Bilbao en virtud de nuestra invitación para ver nuestro Establecimiento y primeras materias, ha podido Vd. formar una idea esacta de los resultados que se podrían lograr. En cuanto a nosotros y autorizados por la Junta de la Misericordia para arreglar las condiciones del convenio de Vd. y del modelador, vamos a trazarlas en esta carta, mientras que al tiempo de la instalación de Vd. en ésta sean legalizados por un acto ante notario. En nombre del Establecimiento que representamos, nos obligamos respecto a Vd.

»1.º A pagar a Vd. anualmente tres mil francos, sin otra carga ni condición de nuestra parte.

2.º A anticipar a Vd. sobre aquella cantidad mil francos en Burdeos, en casa de los Sres. Ezpeleta y Compañía.

»3.º A pagar los gastos de viage de Vd. desde Burdeos a ésta y vuelta, como así bien los de venida de aquella ciudad con su familia a Bilbao. Autorizamos a Vd. a hacer venir con Vd. al operario Moldeador, del cual nos ha hablado, con las condiciones de pagarle dos mil francos por un año, adelantándole a cuenta quinientos francos.

»Las obligaciones del moldeador serán las de moldear y trabajar en las obras de barro, enseñar su arte a nuestros aprendices y de ocuparse esclusivamente para nuestro Establecimiento en todo cuanto él alcance y contribuya a la prosperidad de aquél. La obligación que a Vd. concierne debe ligarle: a la composición y mezcla de barros y tierras, a la fabricación de varnices y a todo lo que tiene relación con la fabricación de buena loza que Vd. se obliga a hacer tan buena como la buena ordinaria de Johnston y la inglesa que le hemos mostrado, de precio a 1½ a 2 francos la docena de platos de tamaño común. Trabajará Vd. en toda conciencia por el bien estar de la fábrica que a su cuidado se confía, consagrando esclusivamente a ella sus trabajos y talentos.

»La Comisión de la Sección de Industria a que pertenecemos está encargada de la Inspección y dirección de la fábrica de loza. Ella nombra y despide a los operarios, manda los trabajos que han de hacerse y sostiene la independencia de cada uno en la parte que le corresponde.

»Hemos adelantado a Vd. por los gastos del viaje dos cientas cincuenta pesetas de que nos dará Vd. cuenta a su vuelta a esta Villa.

»En las condiciones del moldeador, hemos omitido mencionar que pagaremos los gastos de su viage a ésta, el cual harán Vds. con sus familias con la posible economía.

»Creemos que el resultado de nuestro convenio será tan honroso como ventajoso a ambas partes, y en esta esperanza le saludamos.

»En virtud de autorización de la Junta de Misericordia, Francisco Uhagón. Francisco Gaminde.»

Enterada la Junta de la presente comunicación y de la carta que por los Sres. Uhagón y Gaminde como individuos de la Comisión de Industria y Alfarería y a nombre de la Junta pasaron al Sr. Potter, aprobó la Junta su contenido y todo lo obrado por dichos Sres. y dispuso que se insertase cuanto precede en el libro de decretos.

Sesión presidida por el Sr. D. José de Alday, quien firmó esta acta con don Vicente de Arana, semanero que ejerció en funciones de Secretario.»

Las escrituras con Tomas Potter y el oficial moldedor Estéfano Soronskinski se realizaron el 26 de octubre de 1842.

Escritura con Tomas Potter:

«En la Villa de Bilbao, a veinte y seis de octubre de mil ochocientos cuarenta y dos, ante mí, el escribano real de su magestad, público del número de ella y de actuaciones del tribunal de comercio de la misma y testigos que se espresarán, parecieron de la una parte los señores Don Francisco de Uhagón y Don Francisco de Gaminde, de esta vecindad y comercio, individuos y comisionados especiales de la Junta de Caridad de la Santa Casa de Misericordia de esta dicha Villa, para el otorgamiento de esta escritura, según el documento original que va por principio para insertar en los traslados que de ella se dieren, y de la otra, Don Thomas Potter, de nación inglés, residente en esta Villa, y dijeron que deseando la expresada Junta mejorar en ella..... posible la fabricación de la talabera que está a su cuidado, han tratado y convenido los comparecientes en que el mismo Don Thomas Potter dirija los trabajos necesarios de ella, bajo las cláusulas y condiciones siguientes:

1.ª El referido Don Thomas Potter se encarga por el término de tres años, que empezarán a correr y contarse desde primero de setiembre último y concluirán en treinta y uno de agosto de mil ocho-

cientos cuarenta y cinco, de la dirección de los trabajos necesarios para la fabricación de la talavera, ocupándose exclusivamente en beneficio del establecimiento de la fábrica de la Santa Casa, a cuyo fomento contribuirá con todas sus luces, sus trabajos, sin poder ocuparse ni emplear su tiempo ni conocimientos en el citado ramo, ni en otro alguno en beneficio suyo ni de ninguna otra empresa particular o asociación.

2.ª El mismo Don Thomas Potter se obliga a dirigir la fabricación de la loza y a obtener con las tierras o barros que ha reconocido y están situadas en la proximidad de este pueblo, una loza igual a la que se fabrica en Burdeos, en la fábrica de Mr. Johnston, y superior a la blanca ordinaria de Inglaterra que se le ha manifestado. Dispondrá del mejor método para la extracción de la tierra, procediendo a las manipulaciones y operaciones necesarias, tanto para purificarla como para la fabricación y aplicación de los barnizos de calidad superior, con todas las demás circunstancias que constituyen la buena loza inglesa, tanto en la pasta como en los barnices.

3.ª Se obliga también el Don Thomas Potter a la fabricación de la loza con las cualidades arriba indicadas, en términos que su precio, tomando en cuenta todos los gastos de su fabricación sin escepción alguna, y comprendida una utilidad para el establecimiento de seis a ocho por ciento, en tal que la docena de platos blancos de siete y ocho pulgadas francesas u ocho y nueve inglesas, se pueda vender de un franco cincuenta céntimos, a dos francos o dos pesetas y..... en esta proporción.

4.ª Mediante el cumplimiento de las tres obligaciones precedentes, los referidos señores Don Francisco de Uhagón y Don Francisco de Gaminde, se constituyen en toda forma de derecho a nombre y en representación de la mencionada Junta de Caridad, a satisfacer y pagar al citado Don Thomas Potter la cantidad de doce mil reales de vellón en dinero metálico en cada uno de los tres años que se fijan de término al presente contrato, sin más obligación ni condición que el verificar la entrega del sueldo por trimestres.

5.ª Declara el mismo D. Thomas que los gastos de viage, a cuyo pago se obligó el establecimiento por sus cartas, le han sido satisfechas puntualmente, y en el caso de que a la espiración del término de los tres años arriba citados, le conviniere dejar el establecimiento, o modificar las condiciones de este contrato, dará el aviso oportuno y por escrito, a los espresados Sres. Comisionados con anticipación de tres meses.

6.ª También declara..... Don Tomas Potter, que ha recibido a buena cuenta para el sueldo del primer año que empezó a correr el citado día primero de setiembre último, la suma de mil francos, la cual, según convenio, se deducirá por mitades de su sueldo en los dos primeros años.

7.ª La Comisión de este ramo ejercerá en nombre de la Junta de Caridad la inspección y dirección de la fábrica, señalamiento de horas de trabajo y formación de un reglamento para el mejor écsito de la empresa. La misma Comisión será la que nombre y despida los operarios y empleados, mandando los trabajos que juzgue más útiles y convenientes y manteniendo a cada uno en la línea de su deber y atribuciones. Con cuyas cláusulas y condiciones formalizan los comparecientes esta escritura y se obligan en toda forma de derecho a observar, respectivamente y con toda exactitud, cuanto en ella se estipula, y que no reclamarán total ni parcialmente, y si lo hicieren..... quienes consienten no ser oídos en juicio ni fuera de él. Y para que se les pueda compeler y apremiar a ello, como si fuese por sentencia definitiva, consentida y pasada en autoridad de cosa juzgada, que por tal lo reciben, dan poder a las justicias y jueces que del asunto puedan y deban conocer, a cuyo fuero se someten, con renunciación de las leyes de su favor; renunciando también los indicados Don Francisco de Uhagón y Don Francisco de Gaminde el beneficio de restitución de menor edad que compete a la Junta que representan. En cuyo testimonio lo otorgan así ante mí, el dicho escribano, siendo testigos Don Francisco de Atristáin, Don José Angel de Iribarren y Don Juan María de Ybaibarriaga, vecinos de esta citada Villa, y los otorgantes, a quienes doy fe conozco, firman: Thomas Potter. — En representación de la Casa de Misericordia, Francisco de Uhagón. — En representación de la Casa de Misericordia, Don Francisco de Gaminde. — Ante mí: Valentín de Uríbarri.

Yo, el referido escribano presente, fui al otorgamiento de la precedente escritura, en cuya fe y de que este traslado corresponde con su matriz e insertos originales que obran en mi poder, lo signo y firmo con la remisión necesaria, en esta cuarta foja y Villa de Bilbao, a cinco de noviembre de mil ochocientos cuarenta y dos.»

Escritura con Estéfano Soronskinski:

«En la Villa de Bilbao, a veinte y seis de octubre de mil ochocientos cuarenta y dos, ante mí, el Escribano Real de Su M. público del número de ellas y de actuaciones del Tribunal de Comercio de la misma, y testigos que se espresarán, parecieron, de una parte, los Srs. Don Francisco de Uhagón y Don Francisco de Gaminde, de esta vecindad y comercio, individuos y comisionados especiales de la Junta de Caridad de la Santa Casa de Misericordia de esta

dicha Villa, para el otorgamiento de esta escritura según documento original que va por principio para insertar en los traslados que de ella se dieren, y de la otra, Don Estéfano Soronskinski, de nación francés, residente en esta Villa, y dijeron: Que deseando la espresada junta mejorar y perfeccionar la fabricación de la talavera que está a su cuidado, han tratado y convenido los comparecientes en que el mismo Don Estéfano se encargue de la parte relativa a moldear, bajo las cláusulas y condiciones siguientes:

1.ª Que el citado Don Estéfano se ocupara en beneficio del establecimiento en su oficio de moldeador en la manipulación del barro para fabricar piezas, y en todas las operaciones que tengan relación con la preparación de tierras y fabricación de la talavera fina, empleando esclusivamente todo el tiempo y todas sus luces, sin escepción, en beneficio del Establecimiento, sin poder ocuparse ni emplear su tiempo ni conocimientos en el citado ramo ni en otro alguno en beneficio suyo ni de ninguna otra empresa particular o asociación.

2.ª Será de su cargo el enseñar el arte de moldear, el de tornear y qualquiera otro conocimiento de que esté enterado en la alfarería a los obreros que la Comisión de Alfarería de dicha Santa Casa señalare.

3.ª La Comisión de industria egercerá la inspección y dirección de la fábrica de loza y señalamiento de horas de trabajo, nombrando o despidiendo los operarios y empleados, mandando los trabajos que sean más convenientes y manteniendo a cada uno en la línea de su deber.

4.ª Los espresados Sres. Uhagón y Gaminde, como comisionados de alfarería, se obligan a nombre del establecimiento de la Santa Casa de Misericordia, a pagar al referido Soronskinski el sueldo de ocho mil reales de vellón por cada año de los dos años que durará el presente contrato, el cual se contará desde 1.º de septiembre último hasta el 31 de agosto de mil ochocientos cuarenta y cuatro; satisfaciendo por meses o trimestres.

5.ª Declara el Sr. Soronskinski haber recibido a buena cuenta de su sueldo anual la cantidad de quinientos setenta francos que se le descontarán de sus pagas mensuales o trimestrales en los dos años de este contrato.

Con cuyas cláusulas y condiciones, formalizan los comparecientes esta escritura y se obligan en toda forma de derecho a observar respectivamente y con toda exactitud cuanto en ella se estipula, y a que no reclamarán total ni parcialmente, y si lo hicieren, quieren y consienten no sean oídos en juicio ni fuera de él. Y para que se les pueda compeler y apremiar a ello, como si fuese por sentencia definitiva, consentida y pasada en autoridad de cosa juzgada, que por tal lo reciben, dan poder a las justicias y jueces que del asunto puedan y deban conocer, a cuyo fuero se someten, con renunciación de las leyes de favor; renunciando también los indicados Don Francisco de Uhagón y Don Francisco de Gaminde el beneficio de restitución de menor de edad que compete a la Junta que representan. En cuyo testimonio lo otorgan así ante mí el dicho escribano, siendo testigos Don Francisco Atristáin, Don José Angel de Iribarren y Don Juan María de Ybaibarriaga, vecinos de esta citada villa y los otorgantes a quienes doy fe conozco, firman Estéfano Soronskinski. Francisco de Uhagón, en nombre de la Junta de la Santa Casa de Misericordia, Francisco Gaminde. — Ante mí, Valentín de Uríbarri.

Yo, el sobredicho escribano presente, fui al otorgamiento de la escritura precedente, en cuya fe y de que este traslado corresponde con su matriz y con el documento que va por cabeza de ella, que todo queda en mi registro, lo signo y firmo en esta segunda foja (Valentín de Uríbarri).»

El 8 de noviembre las existencias de talavera eran de un valor de reales 62.384 y 15 maravedís. En la Junta de esta fecha, Francisco de Gaminde, como miembro de la Comisión de Alfarería expone «que habiéndose adoptado el plan de que las cuentas de administración y dirección de la loza o talavera que se fabrique en la Santa Casa se lleven con tal separación, a fin de precaver confusiones y poderse en todos tiempos saber sus gastos, productos y resultados; espuso también que al efecto era indispensable que, además de abrirse por el Tesorero D. Francisco de Briñas un libro separado una cuenta de Caja a la Fábrica de Loza se consignase por ahora la cantidad de cuarenta mil reales de vellón a ésta para atender a los gastos, sueldos de Maestros y operarios y demás...». «Aprobó la Junta cuanto propuso el Sr. Gaminde a nombre de la Comisión, decretando que mediante no había fondos disponibles en la Caja General de la Santa Casa se trasladasen de la de Panadería a la de Alfarería los cuarenta mil reales, cuya suma sería reintegrada a la Panadería tan luego como entrasen fondos a la Caja General».

Para terminar con este año de 1842 diremos que en él encontramos dos nuevos operarios de la Alfarería; el oficial Isla, que tuvo que dejar la fábrica «por haberse propasado y puesto la mano sobre el Maestro Gerónimo Monasterio», y otro oficial, del que los datos no nos dicen sino que era sordo y que su mujer se llamaba Leona Gorostiaga.

★

AÑO 1843 El montaje de la fábrica sigue su marcha y así vemos cómo el 26 de septiembre de 1843 la Comisión de Talavera informa a la Junta de lo indispensable de construir un horno nuevo a la inglesa. La Junta aprueba la cuestión e indica que se lleve a efecto.

De este año es un documento de la carpeta *Fincas* en que se da relación de las pertenecientes a la Santa Casa de Misericordia, así como el presupuesto de su reedificación en el caso de que fuesen destruidas. Por este escrito podemos ver cómo era la distribución de la Casa, así como la amplitud que para estas fechas había conseguido la Alfarería.

NUMERO 1. Un edificio grande, exconvento de jesuitas, que hoy sirve de Santa Casa de Misericordia, donde se hallan acogidos los pobres del pueblo. Está unido y enlazado con la iglesia de San Juan de esta Villa, uno y otra sitos en la calle de la Cruz, donde ambos presentan sus respectivas entradas principales, y la iglesia su costado descubierto en la calle de la Ronda. Las paredes principales de dicho edificio son de sillería y mampostería hasta su segundo piso y las demás hacia la cumbre de ladrillo. Contiene dos espaciosos patios interiores a piso llano; uno de ellos, el principal, está convertido en jardín y contiguo a la expresada iglesia con arcos de piedra sillar en sus cuatro costados; el otro, que tiene salida al barrio de Iturribide, presenta tres costados incompletos con paredes de sillería y mampostería pertenecientes al precitado edificio, siendo también de sillería y mampostería el otro costado de propiedad agena. En este último patio se halla colocada la gran cocina para el servicio general de los pobres acogidos en la misma Santa Casa. Compónese ésta de las piezas siguientes:

Piso llano a nivel de ambos patios.—Hay en él un almacén de loza y una fábrica de telares de lienzos, formados con el local de dos de los cuatro referidos costados o corredores del patio principal, una capilla o santuario, un refectorio; un lavadero, una leñera y una pieza pequeña contigua a la cocina.

Primer piso principal.—Contiene nueve piezas que sirven de dormitorios de los pobres acogidos, de sala de juntas y escritorio y para otros usos.

Segundo piso.—Contiene doce piezas: ocho de ellas destinadas igualmente a dormitorios y otros usos de los pobres acogidos en la Santa Casa, y las cuatro restantes habitadas por el administrador, dos maestros y un capellán del establecimiento. En estas cuatro piezas hay tres cocinas.

Tercer piso.—Contiene cuatro grandes salones, hoy dormitorios de las personas acogidas en la recordada Santa Casa.

Presupuesto de la Santa Casa: 474.739 reales de vellón.

★

NUMERO 2. Casa sin número sita en la calle de la Ronda, de esta Villa, contigua a la espresada iglesia de San Juan, al aire libre por el punto del sur y dicha calle, en igual disposición también una parte del costado del norte. Sus paredes son de mampostería hasta el primer piso y el resto hasta la cumbre de ladrillo, con entramados de madera. Compónese esta casa de las piezas siguientes:

Piso llano: Una tienda destinada hoy a venta de pan.

Cuarto 1.º Una pieza corrida destinada a almacenar y limpiar granos.

Cuarto 2.º Otra pieza destinada a elaboración de pan y trabajos análogos.

Cuarto 3.º Una pieza destinada a dormitorios de pobres acogidos en la Santa Casa.

Presupuesto de la Casa de la Ronda: 55.286 reales de vellón.

★

PIEZAS independientes y separadas de las dos que quedan detalladas arriba, construidas a cierta distancia del gran edificio principal o Santa Casa de Misericordia y en terreno costanero.

NUMERO 3. Una tejavana cubriendo cuatro hornos de cocer pan, la cual, por medio de una puerta, se comunica con el cuarto segundo o pieza de la dicha casa de la Ronda. Sobre estos hornos hay una pieza pequeña destinada a secadero de barros elaborados.

Presupuesto de los hornos: 31.547 reales vellón.

★

NUMERO 4. Una casa pequeña, situada a la inmediación de dicho secadero de barros elaborados, con las piezas siguientes:

Primer piso llano: Una pieza con suelo entablado sobre tierra, que sirve de depósito de barros y obgetos de loza.

2.º piso: Una pieza corrida con su suelo de tabla destinada a elaboración de loza.

Piso 3.ª: Desbán.

Las paredes de esta casa son de ladrillo con entramado de madera.

Presupuesto: 17.162 reales de vellón.

★

NUMERO 5. Una tejavana corrida con sus paredes de ladrillo y entramado de maderas, entarimada con tablas sobre tierra, la cual sirve de depósito de árgomas.

Presupuesto: 15.392 reales de vellón.

★

NUMERO 6. Una tejavana corrida con su piso de tierra y uno de sus costados de mampostería, siendo parte del otro costado de mampostería y el resto de ladrillo, que es la argomera nueva.

Presupuesto: 8.564 reales de vellón.

★

NUMERO 7. Un mirador de recreo situado en el punto más elevado del terreno, totalmente aislado.

Presupuesto: 4.344 reales de vellón.

★

NUMERO 8. Un horno anterior de cocer talavera, cubierto con tejavana, el cual está contiguo y a la izquierda de los cuatro mencionados hornos de cocer pan.

Presupuesto del horno y tejavana: 5.000 reales de vellón.

★

NUMERO 9. Un edificio grande destinado a trabajos de elaboración de barro y loza, situado al aire libre por sus cuatro costados. Sus paredes son de ladrillo, con entramados de madera. Se compone de dos pisos, a saber:

Piso llano: Una pieza con cuatro departamentos pequeños seguidos y cerrados con tabique. Existe en ella un horno pequeño destinado a la calcinación de barnices y una estufa prolongada donde se secan los barros.

Piso primero principal: Una pieza o almacén corrido con armazones para elaboración y colocación de piezas de barro y loza.

Piso primero: Un desbán corrido, depósito de enseres y piezas de loza. Los entramados de las dos últimas piezas son de madera.

Presupuesto: 31.076 reales de vellón.

NUMERO 10. Una tejavana destinada esclusivamente al depósito de barros, la cual está unida al precedente último edificio grande.

Presupuesto: 8.330 reales de vellón.

★

NUMERO 11. Un horno nuevo de cocer talavera, cubierto por una pequeña tejavana, el cual se halla aislado y colocado a cierta distancia del recordado edificio grande. Este horno, con su tejavana, se calcula importar 4.000 reales de vellón.

★

NUMERO 12. Una casa que contiene las piezas siguientes:

Piso llano: Dos piezas, una de ellas destinada a colador o noque de barros y la otra, para depósito de barros.

Primer piso principal: Un pequeño salón independiente y corrido, que sirve hoy de escuela para los niños acogidos en la Santa Casa de Misericordia, y una habitación ocupada por el Maestro de ellos, que consiste en cuatro alcobas cuyos pisos son de tabla y una cocina enladrillada.

Un desván que sirve de depósito de loza.

Las paredes esteriores de este edificio son de mampostería hasta su primer piso y el resto de ladrillo con entramado de madera.

Presupuesto: 26.406 reales de vellón.

★

	Rvn
Total presupuestos	681.846
En el caso de que el edificio de la Santa Casa de Misericordia, igualmente que cualquiera de sus fábricas accesorias o dependencias se destruyesen por un incendio, debe suponerse de que las paredes maestras quedarían en pie con algunos pequeños deterioros, por lo que éstos se regulan prudencialmente en	40.000
Total importe:	721.846

Bilbao, 1.º de mayo de 1843.

★

AÑO 1844 En Junta extraordinaria del 18 de abril de 1844, «se leyeron las esposiciones presentadas a la Junta General por la Comisión de Loza Fina y Ordinaria. Sus fechas, 12 de marzo y 10 del presente mes, acompañadas de las correspondientes cuentas espresivas de la inversión de los fondos que para aquellas fábricas se la había suministrado y de las existencias. Fueron aprobadas, y la Junta decretó que insertándose ambas íntegras en el libro de decretos, se diese un libramiento contra el Tesorero de 20.000 reales de vellón a favor de la citada Comisión de Loza Fina y Ordinaria para atender a la continuación de sus trabajos.

»La Comisión nombrada por la Junta de la Santa Casa de Misericordia para la dirección de las fábricas de loza ordinaria y fina de la misma, cree de su deber el presentar la cuenta de la Inversión de los Fondos que al efecto le han sido entregados desde 28 de octubre de 1842 hasta 31 de diciembre de 1843.

	Rvn
»En aquélla se verá que por la Junta y en cuatro libramientos han sido suministrados a la Comisión	160.000
Que, además, ha percibido la Comisión del producto de la venta de loza ordinaria	49.539,,28
	209.539,,28

Se enterará así bien la Junta de que de la mencionada total cantidad se han empleado en la fábrica de loza común	53.589,,29
Y en la de loza fina, con inclusión del costo de obras, valor de materiales y existencias	155.949,,33
	209.539,,28

	Rvn
Son, pues, 155.949,,33 reales de vellón los correspondientes a la fábrica de loza fina, pero como la misma cuenta adjunta además del coste de obras presenta un valor en materias primeras, moldes, cajas, obra hecha y tierras de	79.000
En máquinas, molinos	36.345,, 9
Existencias en metálico	13.005,, 2
	128.350,,11

es bien evidente que el saldo de lo gastado en jornales y mano de obra se halla circunscrito a la cantidad de 27.599,,22 reales de vellón y si se toma en consideración que las materias primeras y tierras, tan luego como confeccionadas en obra vendible adquirirán el correspondiente mayor valor, se deduce la clara consecuencia que aun aquel saldo quedará, si no cancelado, a lo menos muy disminuido.

»Por lo respectivo a los Rvn 53.589,,29 desembolsados para la fábrica de loza ordinaria, advierte la Comisión que de ellos se han espedido en coste de edificios y mejoras de talleres Rvn 23.960,,33, de manera que el gasto corriente no ha ascendido sino a 29.628,,30 reales de vellón.

»La venta de loza ordinaria ha producido los Rvn. 49.539,,28 que arriba se menciona como percibidos por la Comisión en efectivo, y si bien es cierto que en su poder ha entrado esta suma, no lo es menos que virtualmente no ha salido del poder del tesorero, sino 160.000 reales de vellón.

Altura: 38 7 cms.
Diámetro boca: 15 3 cms.
Esmalte blanco. Colores: azul, verde.
(Museo Etnográfico de Bilbao)

Altura: 46 5 cms.
Diámetro de boca: 15 cms.
Esmalte blanco. Color azul.
Clasificada como de la Misericordia provisionalmente.
Detrás lleva un sello que pone: «M. Bilbao».
Delante, la siguiente inscripción: «S. Bartolomé de Olarte».
(Museo Etnográfico de Bilbao)

»La Junta, ansiosa siempre de aumentar los productos de un Establecimiento que carece de rentas y recursos fijos, decretó la formación de una fábrica de loza fina, sin perjuicio a que con las posibles mejoras siguiese la de la ordinaria. La Comisión nombrada ha tenido y tiene que luchar con las innumerables dificultades que presenta un ramo de suyo complicado y espinoso, y si bien presenta un aspecto de felices resultados, requiere una constancia y aun desvelos que no han escaseado sus individuos. Conocen éstos la delicadeza y parsimonia con que es preciso proceder en una empresa perteneciente a la Casa de Caridad y por estas razones, han caminado con una estremada prudencia en cuanto a explayarse en gastos. Pero si bien la Comisión ha visto en la Junta una confianza a que siempre trató de corresponder, se cree tanto más en el caso de presentar los datos que a esta exposición acompañan. Así podrá la Junta saber con esactitud lo realmente espendido, el valor de obras, existencias y cuanto conduzca a desvanecer herróneas suposiciones que pudieran formarse por cualquiera en ignorancia de estos datos y de las muchas y vastas atenciones anejas al Establecimiento de una fábrica nueva de un ramo dificilísimo, de haber sido excesivo lo gastado para el efecto.

»Bilbao, 12 de marzo de 1844. A nombre y por encargo de la Comisión de las Fábricas de Loza Fina y Ordinaria de la Santa Casa de Misericordia: Francisco de Gaminde (presidente), José María de Gortázar (secretario).

»NOTA. — El importe de la nueva argomera destinada a la fábrica de talavera ordinaria costó 17.283,, 5 reales vellón, que pagó la Junta de Panadería, a la que reintegró la Caja General de la Casa por decreto de la Junta Ordinaria del día 9 de enero de este año.»

«Inversión de las siguientes cantidades que han entrado en la Caja de las fábricas de loza para atender a los jornales de los oficiales, peones, materiales y obras de construcción, etc.:

	Rvn
Cuatro letras de a 40.000 reales que ha dado la Santa Casa a favor de dicha Caja ...	**160.000**
Entrados en dicha Caja por producto de loza ordinaria hasta 31 diciembre de 1843 .	**49.539,,28**
Total	**209.539,,28**
Existencias en la Caja en numerario dicho 31 de diciembre	**13.005,, 2**
Cantidad que ha dispuesto la Dirección de Alfarería hasta dicho día	**196.534,,26**

LOZA ORDINARIA:

Ha empleado en la Fábrica de Loza Común, jornales del maestro, oficiales, peones, etc., desde el 7 de noviemble de 1842 hasta el citado día 31 de diciembre de 1843	Rvn	22.518,, 6
Por 4 gabarras de tierra de Erandio	Rvn	694
Por 13 hornadas de árgoma con dos que se adelantaron a 140	Rvn	1.820
	Rvn	25.032,, 6
Por 19 qqs de estaño traído de Inglaterra	Rvn	4.596,,21
SUMA Y SIGUE	Rvn	**29.628,,27**

SUMA ANTERIOR	Rvn		29.628,,27	

OBRAS PARA LA LOZA ORDINARIA

Casa de nueva planta, de 54 pies interiores de largo y 20 de ancho, con piso y cámara:

Sacada de tierras de los cimientos y piso	Rvn	446,,		
Cantería en los cimientos, reforzar paredes, etc.	Rvn	1.099,,		
Albañilería según cuenta de Manuel Uríbarri ...	Rvn	4.826,,17		
Carpintería según cuenta de Agustín Careaga ...	Rvn	8.158,,22		
Una cuenta de Bartolomé Arriaga	Rvn	397,,		
Por 27 varas de cañería para el tejado	Rvn	189,,		
Baldas para dicha fáb. según cuenta de Careaga.	Rvn	1.625,,13	16.741,,18	

Escalera para subir al horno:

Costo de la cantería	Rvn	94,,		
Costo de la carpintería	Rvn	873,,	967,,	

Tejabana de horno:

Por poyales de piedra	Rvn	12,,		
Carpintería y tejado según cuenta de A. Careaga.	Rvn	995,, 8	1.007,, 8	

Escalera de piedra para el horno y argomal:

Desmonte y sacada de tierras	Rvn	770,,		
23 gradas de piedra mesilla y macizos	Rvn	1.887,,10		
Media asta de la tejabana del horno mayor	Rvn	130,,	2.787,,10	

Nuevo colador debajo de la escalera:

Sacar tierra del suelo	Rvn	500,,		
Cortar cayuela en 6 pies y sacarla	Rvn	640,,		
58 varas de loza labrada para fondo y un costado	Rvn	406,,		
Forros de ladrillo para los costados de media hasta entera y patín	Rvn	650,,		
Sala o cubierta sobre cuartones y 2 escotillas .	Rvn	250,,		
Una grada de piedra a la entrada	Rvn	12,,	2.458,,	53.589,,29

EN LA FABRICA DE LOZA FINA:

Por viajes y sueldos del maestro y oficiales, peones, etc., desde septiembre de 1842 hasta 31 de diciembre de 1843	Rvn		44.123,,	
Materias primeras para la fabricación de loza fina, con inclusión del costo y gastos de sílex, caolín, pitonse, etc., traídos de Bayona y Londres	Rvn		62.476,,26	
Importe de máquinas y otros utensilios	Rvn		4.203,,12	
Por los juegos de piedras para moler barniz, cuarzo, con 3 de repuesto, a 160 reales cada juego	Rvn		1.600,,	
Por dos escaparates y valdería para el cuarto del despacho, según cuenta de Agustín Careaga	Rnv		616,,29	
Por costo de la cuba o depósito de tierras, coladores, secadero, cuartos de moldeador, cielos rasos, estantes y demás obras ...	Rvn		29.925,,	142.944,,33
				Rvn 196.534,,28

Existencias:

Existen en barriles de sílex, caolín y pitonse	Rvn	40.000,,	
Idem en tierras preparadas para el trabajo, 500 qqs, a 20 rs. qq..	Rvn	10.000,,	
Id. en moldes y matrices, 2.881 piezas, valor	Rvn	10.000,,	
Id. de cajas o estuches	Rvn	2.000,,	
Id. en obra hecha por hornar	Rvn	8.600,,	
Tierra sin preparar	Rvn	8.400,,	
	Rvn	79.000,,	

«Nuevamente presenta la misma Comisión a la Junta una razón de los fondos de la Caja de la Fábrica de Loza, y la inversión desde 1.º de enero hasta 10 del presente mes, la cual arroja una existencia en efectivo de Rvn 6.159,,32 después de rebajados, jornales, coste de árgoma y de utensilios, del total ingresado por el producto de loza vendida, y saldo de Rvn 13.005,, 2, que en 1.º de enero había en efectivo.»

«En medio de los muy numerosos obstáculos con que la Comisión ha tenido que luchar en el desempeño de su encargo, de suyo complicadísimo, para ver de lograr los resultados favorables, para la Santa Casa en la mejora de la loza ordinaria, y en la fundación y establecimiento de una fábrica de loza fina, que siempre fueron el norte de sus desvelos, se lisonjea en el día con la esperanza de que no está ya lejano el tiempo en que se verán cumplidos sus deseos y los de la Junta. Se hallan, al parecer, vencidas las principales dificultades y tomadas todas las humanas disposiciones para que en el discurso de pocos meses principie la fábrica de loza fina a presentar productos lisonjeros.

La de loza ordinaria ha trabajado recientemente con actividad y aún en ella se harán mejoras notables.

Pero la Comisión se encuentra en la necesidad de acudir a la Junta por otros veinte mil reales que considera indispensables, no solamente para pagar las cuentas pendientes de carpintería, sino para poder llevar a cabo los proyectos de que tan ventajosos resultados se promete. Sin este recurso pecuniario, habría que parar los trabajos sobre que estriba el resultado final favorable que la Comisión espera obtener.

La Junta resolverá lo que tuviese por conveniente y disimulará a la Comisión el que haga las siguientes breves observaciones, en apoyo de su solicitud.

Grande podrá parecer la suma expendida, pero un examen de las cuentas presentadas convencerá que una gran parte de ella existe en edificios, talleres, máquinas y efectos que tienen su valor primitivo, que eran de toda necesidad, y sin cuyo anticipo hubiera sido imposible llevar a cabo la acertada idea de la Junta de crear muchos productos para una Santa Casa cuyos gastos anuales en la manutención y socorro de tantos infelices son inmensos, al paso que carece de todo recurso positivo, salvo el mezquino del derecho de Tonelada, el de la Panadería y telares, y el eventual de limosnas y mandas.

Con el derecho muy subido a que la loza estranjera está sujeta, había un vasto campo en una Santa Casa donde ya desde antaño existía una fábrica de loza ordinaria y otras ventajas locales para establecer una de la fina, aumentando de esta manera los productos que en tanta cuantía requiere para sus urgencias. Pero para semejante empresa eran necesarios fondos, y la Junta gustosa los proveyó, según los pedía la Comisión, al paso que ésta economizó sus exigencias no porque creía que no fuesen necesarias mucho mayores cantidades, que siempre se requieren al plantear fábricas, sino porque la repugnaba el molestar por fondos que nunca pueden abundar en una Casa de Caridad. Ya en lugar de una fábrica de loza hay dos, y si como espera la Comisión principia la de la fina a trabajar con actividad y a rendir buenos productos, dentro de pocos meses veránse resultados que a la Santa Casa recompensen de sus anticipos, y a la Comisión de sus trabajos.

Pero como lleva espuesto la Comisión, se necesitan mil duros para llevar a cabo los proyectos actuales y trabajos de los primeros dos meses. La Junta, por lo tanto, resolverá lo que tuviese por conveniente y a ella con gusto dará la Comisión cuantas esplicaciones requiera.—Bilbao, 15 de abril de 1844.»

Razón de los fondos de la Caja de Alfarería y su inversión desde 1.º de enero del presente año de 1844 hasta 10 de abril del mismo año. A saber:

	Rvn
Existencias en efectivo el 1 de enero	13.005,, 2
Recibidos del administrador Celaya, que entregó, correspondiente a la alfarería	4.966,,12
Idem de Gerónimo de la Caja de Mortizo	408,,20
Producto de la loza ordinaria desde el 1 de enero hasta el 10 de abril ...	8.663,,25
Id. de la loza fina	1.459,,20
	28.503,,11
VAJAR:	
Importe de jornales y árgoma pagados durante dicha época para la loza ordinaria	5.848,,
Id. jornales, etc., para la loza fina ...	12.785,,
Id. íd. de obras para lo loza fina	3.164,,29
Id. de utensilios y otros gastos	545,,18
	22.343,,13
Existencias en efectivo	**6.159,,32»**

Junta Ordinaria del 3 de septiembre de 1844:

«Se leyó una esposición elevada a esta Junta por la Comisión de loza fina y ordinaria, manifestando los gastos ocasionados para llegar al estado a que ha llegado este importante ramo, y la necesidad de construir un horno mayor, solicitando fondos y proponiendo el tomar a interés 4.000 duros en

calidad de préstamo, hipotecando, para seguridad de los prestamistas, la Casa sita en la calle de la Ronda; y la Junta, convencida de las razones espuestas, acuerda la construcción del horno, autorizando a la Comisión para que proceda a verificarlo y así bien para la obtención a interés de 4 mil duros, a fin de atender al coste de dicho horno y demás atenciones que espresa, pudiendo la misma Comisión, en nombre de la Junta, dar en hipoteca la casa de la Ronda, debiendo estender a continuación de esta acta la espresada esposición.

Habiendo espuesto los Sres. de la Comisión que para pagos perentorios necesitaba 8.000 reales en calidad de devolución de los primeros fondos que reúna, se decretó dar contra el tesorero libramiento de Rnv 8.000, a favor del contador de dicho ramo.

La esposición dice así: La Comisión de las fábricas de Loza Fina y Ordinaria de la Sta. Casa de Misericordia se ve en el caso de acudir por fondos a la Junta, a fin de llevar a cabo la empresa de constituir un establecimiento industrial que produzca a este Asilo de piedad un recurso anual para con él atender a una parte de sus vastas atenciones, y, además, promover para lo venidero la ventaja de formar de los niños de la Casa un plantel de individuos aptos para egercer oficios utilísimos y lucrativos.

Dificultades y obstáculos de toda especie, inseparables de empresas nuevas, ha tenido que arrostrar y vencer la Comisión para llegar al punto satisfactorio que hoy presenta la fábrica de loza fina y grandes han debido ser, por lo tanto, su ansiedad y desvelos, pues sus individuos conocían que en el hecho de aventurarse los fondos de la Santa Casa, ni su buen celo ni incesantes fatigas les hubiera puesto a cubierto de críticas, aunque injustas y no merecidas si contra todos sus deseos y esperanzas hubiera fallado el resultado.

La fabricación de loza fina presenta en sus numerosas y delicadas operaciones una complicación y unas dificultades, mayores tal vez que las de cualquiera otro ramo de industria. Nada extraño es, por consiguiente, el que hubiese transcurrido tiempo hasta tanto que la Comisión pudiese cerciorarse con repetidos y costosos ensayos del resultado satisfactorio de sus continuas tareas. Toda fábrica nueva está, además, sugeta a dispendios, contrariedades y crecidos gastos, y en la de loza fina tropezaba la Comisión no solamente con los obstáculos consiguientes a un ramo de suyo dificultoso y a la organización del trabajo de operarios estranjeros traídos para ella, sino también con la estrechez e irregularidad del terreno, y escasez de cuantiosos fondos de que no debía ni podía disponer por de pronto, hasta tanto que se cerciorase de que el buen écsito podía corresponder a sus cálculos. Así es que la Comisión, a pesar de sus deseos, no quiso desde luego proceder a la construcción de un horno grande a la inglesa, cuyo coste no deja de ser considerable, y se limitó a la de un pequeño, que de poco tiempo a esta parte ha empezado a trabajar con actividad y produce una loza vendible que aún admite mejora y podrá, hasta cierto punto, competir con la estrangera. Elaborada aquélla con barros del país y correspondientes agregados y convencida la Comisión de que la fabricación de loza fina en la fábrica de la Santa Casa puede considerarse como alcanzable, ha creydo ser llegado el tiempo de proceder a la construcción del horno grande a la inglesa. En él, y sobre que saldrá la obra mucho más perfecta que en el pequeño, cabrá cuatro o cinco veces más obra que en éste y siendo suficientes los operarios estrangeros que en la actualidad se ocupan para la elavoración de cuanta loza pueda cocerse en el tal horno grande, es evidente que en la construcción de éste estriban los satisfactorios productos sobre que cuenta la Comisión.

No puede formular la Comisión el coste que tendrá el citado horno grande, pero como llevará ladrillos refractarios y debe construyrse con esmero y perfección, cree no bajará de veinte a treinta mil reales. Se deben, además, unos mil duros por obras hechas en la fábrica, las cuales constituyen un valor ecsistente y además se necesitarán algunos fondos disponibles para, con tiempo y desaogo, hacer acopios de tierras, arenas, materias para esmalte, carbón y otros renglones imprescindibles y para dar más ensanche a oficinas. En los acopios a tiempo y en grande se encuentran las verdaderas economías y sin ellos no podría seguir la fábrica con desembarazo ni impedir interrupciones, ni de los perjuicios que de éstos y de los mayores costes fácilmente se dejan conocer.

Sobre todo, no deben considerarse los actuales desembolsos, sino como anticipos para la producción de obras que redituarán valores, y en la situación en que se encuentra la Santa Casa de carecer de rentas, al paso que sus atenciones aumentan diariamente, es bien evidente que si con su industria puede crearlas, conciliando con el bien general que ésta reporta y la colocación de jóvenes en oficios útiles, habrá logrado la Junta, cual lo hizo con la panadería, un alivio al público y a las autoridades y un resultado honroso de sus filantrópicos deseos.

Crecidas podrán parecer las cantidades ya empleadas, pero prescindiendo de que en todo establecimiento fabril son en un principio indispensables desembolsos previos y grandes, y de que la Comisión ha obrado con la posible parsimonia en sus pedidos, ascienden a unos ciento treinta mil reales los empleados en edificios de ambas fábricas, repartición de locales, cuevas, reformas de coladores,

construcción de hornos pequeños, moldes, primeras materias y obras ecsistentes que constituyen valores. Los sueldos pagados a maestros estrangeros son por necesidad subidos; pero como la Comisión se propone establecer el trabajo a la pieza tan luego como esté construido el horno grande (pues hasta entonces no podrá hacerse), se lograrán economías considerables. Tiempo llegará, además, en que instruidos los jóvenes de la casa que al lado de los estrangeros están aprendiendo, sean del país todos los que en la fábrica trabajen y se obtengan así aún mayores economías; pero la Junta no dejará de conocer que para todo esto son precisos tiempo y dispendios. La Comisión conoce bien que los fondos en tesorería de la Santa Casa nada abundantes son, y que los necesitará ésta para sus urgencias. Repugnándola por lo mismo el que de aquellos fondos se distraigan más cantidades para la fábrica de loza fina, ha creído la Comisión que sería más conveniente el obtener a interés para las atenciones de la citada fábrica, de tres a cuatro mil duros, cuyos réditos y decapitación corriesen al cargo de ésta. Pero como para encontrar estos fondos a interés ecsigirían probablemente los prestamistas alguna seguridad o hipoteca, ha ocurrido a la Comisión que al efecto pudiera darse la de la casa de la Ronda perteneciente a la Santa Casa, y que se emplea en operaciones de la panadería.

La Junta, tomando en consideración cuanto precede, resolverá lo que juzgue conveniente y si accediese a lo que en beneficio de la Santa Casa solicita la Comisión de la fábrica de loza, se servirá decretarlo, a fin de que ésta pueda desde luego proseguir las operaciones de que tan buenos productos se promete.

Ocupada la Comisión en formar las cuentas de lo gastado hasta el día, las presentará a la junta y como se halla ocupada aquélla en establecer un sistema claro y rígido de contabilidad, propone desde luego el que los fondos que a interés se lograsen pasen a poder del tesorero de la Santa Casa y que avierta por éste una cuenta a las fábricas de loza fina y ordinaria, se siga en cuanto a cobros y pagos la misma marcha que se practica con respecto a la panadería.

Antes de concluir la Comisión esta esposición, debe poner en conocimiento de la Junta que la fábrica de loza ordinaria, a consecuencia de reformas en oficinas y del impulso dado por efecto de conocimientos adquiridos desde la formación de la nueva, trabaja en el día con una actividad y acierto antes desconocidos y produce resultados pecuniarios mayores que en épocas anteriores.—Bilbao, 3 de septiembre de 1844.

Por la Comisión de las Fábricas de Loza Fina y Ordinaria de la Sta. Casa de Misericordia, y en virtud de su acuerdo. — Francisco de Gaminde (Presidente). — José María de Gortázar (Secretario). (Presidió la Junta D. José Joaquín de Acha).»

En junta del 17 de septiembre de 1844 se leyó un oficio en el que se da a conocer que el Excmo. Ayuntamiento ha resuelto la extinción del Establecimiento *Asilo y Corrección de Mugeres*, y la Junta nombra una Comisión formada por los de la loza fina para que dictamine el mejor destino que a esta Casa y huerta, cuyo arrendamiento corre por cuenta de la Santa Casa, se la pueda dar. El dictamen de esta Comisión se leyó en la Junta del 24 del mismo mes y año, y dice así:

«Evacuando la Comisión de las Fábricas de Loza de la Santa Casa de Misericordia el encargo a ella conferido por la Junta en 17 de este mes para informar con vista del oficio que a ésta pasó el 11 por la de la Casa de Corrección, cree de su deber esponer que mediante ha cesado el Establecimiento de recogidas según lo ha dispuesto la autoridad, es de toda importancia que aquel edificio y huerta prosigan por cuenta y para el uso de la Santa Casa. Ignoraba, sin duda, la autoridad que su arriendo se verificó desde un principio, esto es, en abril de 1841, para nueve años por la Junta de la Santa Casa de Misericordia, a la cual, la de corrección reembolsaba la renta que pagaba, y así es que ninguna variación hay que hacer en cuanto al arriendo, aunque sí con respecto al uso del edificio y huerta.

Por grande que parezca el actual recinto de la Santa Casa, no alcanza a sus necesidades y evidente es, por lo mismo, la urgencia de su aumento, que ningún otro local podría tan bien suplir como la Casa y huerta que ocuparon las recogidas, por cuanto aisladas completamente por su esterior para a fuera y comunicándose por dentro con el recinto de la Santa Casa, se obtendrá con su ocupación un desahogo y estensión del local, cuya importancia, aunque harto palpable, tratará la Comisión de demostrar en bosquejo.

Esta Comisión, después de un minucioso examen de las localidades del Establecimiento que fue de recogidas, y a pesar de creer que todas ellas podían utilizarse en la indispensable estensión exigida por las fábricas de loza, fijó su primera atención en el importante ramo de la educación de la juventud. Sabido es que la actual escuela de niños es por todos conceptos reducida, húmeda y malsana. Situada sobre coladores de barro y su edificio, además, mal construido, era inevitable el que la escuela, y tal vez la salud de los que la ocupaban, se resintiesen de su mala colocación. Así es que la escuela de niños puede considerarse como una excepción de regla a todas las demás piezas creadas sanas y

claras que constituyen el Establecimiento de la Misericordia y causan la admiración de cuantos lo visitan, y así es también que en concepto de la Comisión se halla en el día la Junta en el caso de llevar a cabo sus deseos de poner una buena escuela y a los que hasta ahora se oponía el obstáculo de carecer de local. Opina, por lo mismo, la Comisión que todo el primer piso de la Casa que fue de Corrección se destine exclusivamente para escuela de niños de la Santa Casa y habitación del maestro.

La sala que fue de la Junta de recogidas y la capilla ofrece para la escuela un local vasto, sano, claro y entablado que precabía al maestro y niños de las incomodidades y humedades a que en la actual siempre están sugetos, y el maestro tendrá en el mismo piso una habitación cómoda y sana, en cambio de la actual, muy impropia, que ocupa.

Evacuado este punto que la Comisión ha considerado de primera importancia, ha juzgado que las demás localidades y huerta deberían adjudicarse para el uso de las fábricas de loza, a cuyo cargo correría el pago de la proporción de renta que las correspondiese.

Con el impulso y aumento que próximamente y a luego de construido el horno grande a la inglesa trata la Comisión de dar a la fabricación de loza, y de que se promete lograr muy ventajosos resultados para la Santa Casa, se ve sin embargo en falta de suficiente local para secaderos, carbones y cuartos, en que además de custodiarse primeras materias, moldes y piezas elaboradas, se coloquen talleres de impresión de loza y demás. Sin estas localidades considera la Comisión como muy difícil o casi imposible llevar a cabo en toda su estensión los proyectos a que en beneficio de la Santa Casa ha dedicado sus desvelos.

Por lo tanto, propone la Comisión a la Junta de la Santa Casa de Misericordia que de la casa y su huerta sean destinadas al uso de la fábrica de loza, bajo el bien entendido que el local citado señalado a la educación de la juventud estará independiente e incomunicado de los adjudicados para las fábricas, y conservará también la actual entrada que desde el recinto de la Santa Casa conduce al mismo.

Tal es el parecer de la Comisión de las Fábricas de Loza de la Santa Casa de Misericordia, que somete a la Junta para su decisión. — Bilbao, 23 de septiembre de 1844. A nombre y encargo de la Comisión de las Fábricas de Loza de la Santa Casa de Misericordia, Francisco de Gaminde (Presidente). — Hermenegildo de Belaunzarán (Secretario interino).»

En este año de 1844 aparece como almacenero de la loza Cayetano Gómez, concretamente en el mes de septiembre, en que renuncia a este puesto, que solicita poco después el que va a ser almacenero durante bastantes años, Pedro de Mendívil.

AÑO 1845

El horno grande, para abril de 1845 estaba construido, informando el Sr. Gortázar que se deben 30.000 reales a varios de los que en él han trabajado. La Junta, para saldar esta cuenta, decreta dar un libramiento de 40.000 reales a favor de la Comisión de Alfarería.

El 19 de agosto de 1845, Francisco de Gaminde lee en la Junta «el dictamen dado por los licenciados Rementería, Guendica y Careaga, sobre el modo de ligar a los aprendices del ramo de Alfarería de esta Santa Casa que deban algunos años servir al Establecimiento, como en remuneración de lo que han costado a él y, enterada la Junta después de una breve discusión, se resuelve adoptar en todas sus partes el dictamen del Sr. Rementería y para efectuar las tales escrituras se autoriza al administrador D. Luciano de Celaya y a los que fueren u obtubieran este destino, quienes, en cualquiera dificultad, se entenderán con la Comisión de este ramo».

No sabemos si tanto Tomas Potter como Estéfano Soronskinski llegaron a cumplir en la Alfarería el tiempo estipulado en las escrituras, esto es, 3 y 2 años, respectivamente. Lo que sí conocemos es que al menos con Tomas Potter no se renovó el contrato al finalizar el mismo, el 31 de agosto de 1845.

El 14 de octubre de 1845, Francisco de Gaminde informa a la Junta que se encuentra en la Villa «un inteligente en la elaboración de la loza fina», que convendría contratar, para la buena marcha de la Alfarería. La Junta, «después de una breve discusión acuerda autorizar completamente a la Comisión de Alfarería» su contratación.

Este operario «inteligente en la elaboración de la loza fina», casualidad, también se apellidaba Potter, siendo su nombre Guillermo.

El 21 de octubre de este mismo año, la Comisión de Alfarería informa a la Junta «haberse estendido la escritura con D. Guillermo Potter, nuevo director del Establecimiento de Loza Fina, espresando en ella por su indicación de si no producían los efectos del adelanto, pudiese ser separado a los seis meses».

En este año tomamos conocimiento de otros operarios de la Alfarería: Ignacio Urquiza, quien debe dejar la misma por insubordinación con Gerónimo de Monasterio. Este Ignacio Urquiza es muy posible sea el mismo alfarero que ya habíamos citado en el trabajo *Notas sobre la cerámica popular vasca.* Allí lo localizamos en el año 1866, constando ser natural de Bilbao y casado con Esperanza de Uruburu, natural también de esta Villa (¿sería pariente Esperanza de Uruburu del oficial Pedro de Uruburu?).

El otro operario del que tomamos conocimiento en este año de 1845 es Lazurtegui, del que en la Junta del 4 de noviembre se dice que estando muy adelantado en su aprendizaje de moldeador, trata de

marcharse. La Junta acuerda «que con arreglo a la ley se le obligue a continuar el tiempo que la misma señala y que sin pérdida de tiempo se hagan todas las escrituras de aprendices». Escrituras que, como ya hemos visto, trataban de ligar a los aprendices a trabajar en la Casa un tiempo, después de realizado el aprendizaje y en compensación de lo que éste había costado.

Pero la medida no debió caer bien, por lo que se observan dificultades a la hora de la firma de las escrituras.

★

AÑO 1846 El año de 1846 es el año en que el ambicioso proyecto de la Fábrica de Loza Fina queda prácticamente frenado. Diversas circunstancias, que conoceremos por los informes que elaboró la Comisión de Alfarería, dieron al traste con las esperanzas que la Casa había puesto en esta fábrica como fuente de importantes recursos. Los operarios estranjeros fueron despedidos y al frente de la loza fina, que siguió sus ensayos «por medios poco costosos», pusieron a Gerónimo de Monasterio, que ya llevaba desde hacía tiempo, como hemos visto, la dirección de la loza ordinaria.

Junta del 16 de junio de 1846: «En la Villa de Bilbao, y sala de juntas de la Santa y Real Casa de Misericordia, reunidos en sesión ordinaria los Sres. D. Bartolomé de Olaechea, cura párroco de San Juan, D. Cosme Damián de Laraudo (semanero), D. Claudio de Zumelzu, D. José Joaquín de Acha, D. Cipriano de Echevarría, D. Angel Martínez, D. Serapio de la Hormaza, D. José Pantaleón de Aguirre, D. Francisco de Uhagón, D. Hermenegildo de Belauzarán, D. José Blas de Arana, D. José Miguel de Arana, D. Lorenzo Hipólito de Barroeta, D. Agustín de Obieta, D. Juan José de Urquiza, cura párroco de San Antón, D. Nemesio de Gandásegui, D. Francisco de Gaminde, D. José Antonio de Ibarra, D. Leocadio de Olabarría, D. Mariano de Montiano y el tercer Secretario.

La Comisión de Alfarería leyó una exposición del estado a que había llegado la fabricación de loza fina y un estado actual, concebida en los términos siguientes: Santa y Real Casa de Misericordia: «La Comisión de las Fábricas de Loza Fina y Ordinaria de la Santa Casa de Misericordia se ve en el caso y necesidad de manifestar a la Junta general de la misma el estado de aquéllas, especialmente en lo que concierne a la de loza fina.

Incesantes durante largo tiempo han sido los esfuerzos y ocupaciones de los individuos de la Comisión de Alfarería para obtener los buenos resultados a que en beneficio de la Santa Casa ha aspirado, y si hasta ahora no han correspondido en un todo a sus deseos, proviene de las grandísimas dificultades que por su esencia ofrece un ramo tan complicadísimo en todas sus diversas operaciones. Ni es de estrañar que suceda tal con una fabricación tan delicada, cuando en otros establecimientos fabriles, harto más sencillos, alrededor de esta Villa, han ocurrido obstáculos y muchos mayores dispendios que los calculados, cual siempre ha sucedido y sucederá en todo Establecimiento industrial nuevo.

Cuando la Junta general, movida del mejor celo en beneficio de la Santa Casa y deseosa de proporcionar a ésta recursos, determinó al plantearse la aduana en esta Villa el añadir a la fábrica de loza ordinaria que ya tenía formada, otra de fina, creyó necesario y autorizó a la comisión el traer maestros estrangeros que al paso de elaborar ésta, enseñasen su arte a los jóvenes de la Santa Casa, formando así un plantel de operarios inteligentes, cuyo futuro bien estar se conciliase con las correspondientes bentajas de economía para el establecimiento fabril de la Misericordia.

La Comisión ha atendido asiduamente a los encargos que se le cometieron, ha cuidado de dar periódicamente noticia a la Junta de la marcha y estado de la fábrica de loza; y con la aprobación y conocimiento de ésta, ha proseguido sus faenas ímprobas hacia el logro del obgeto deseado.

Causas que la Comisión no ha podido evitar ni remediar y que, en bosquejo, indicará, han impedido la completa realización de un proyecto atendido por ella con incansable constancia y cuyo feliz éxito lo ve ya cercano.

Cual sucede en toda fábrica nueva y con especialidad en la de loza, han debido practicarse numerosos ensayos, reformas y aun bariación de algunos de los maestros estrangeros. Se presentó la ocasión de ofrecer sus servicios al acreditado maestro y compositor de tierras y barnices que durante muchos años había sido empleado en la fábrica de Burdeos y previo el conocimiento y aprobación de la Junta, fue contratado por la Comisión, aunque con la previsora condición de que si en el término de meses no correspondían los resultados, se le podría despedir. Descontento éste con el hornero, y por su recomendación, se hizo benir por la Comisión desde Burdeos a el que allí, en diez años, había dirigido los hornos de la fábrica, haciendo con éste un convenio provisional por cuarenta días, que en segulda se amplió a dos hornadas de vizcocho y tres de varniz por vía de prueba.

Pero resta indicar a la Junta la mayor de las dificultades con que tropieza la Comisión y es la falta de fondos para llebar a cabo los proyectos beneficiosos que de la fábrica de loza se promete.

Ninguna fábrica puede progresar en los primeros años sin tener los suficientes para gastos pre-

vistos e imprevistos para hacer con desembarazo, acierto y consiguiente economía los acopios de primeras materias, y a fin de aumentar los medios de producción, cual sucedería con la de loza, cuando llegase el caso de fabricarla pintada e impresa.

La Comisión presentará a la Junta las cuentas de la inversión de los fondos recibidos para la fábrica, debiendo advertir, entre tanto, que en las obras de edificios, oficinas, hornos, secaderos, cuevas y demás construidas, y en los utensilios, maquinarias y enseres para la misma se emplearon alrededor de diez mil duros, que ecsisten y constituyen un valor positivo. La loza fina y ordinaria por vender, la obra en crudo y las ecsistencias en primeras materias tienen así bien su valor; y no deja de serlo mui efectivo el que catorce muchachos y cuatro niñas hayan aprendido a trabajar con perfección en varios departamentos de la fábrica de loza, en disposición que la Comisión ha podido despedir ya a tres operarios estrangeros que no hacían falta y cobraban sueldos crecidos.

Los fondos suplidos a la Comisión para las fábricas de loza se agotaron y los mismos individuos de ella se hallan en desembolsos de varias cantidades por importe de carbón fierro y otros valores, habiendo además prestado su garantía personal al Tesorero de la Panadería por doce mil reales, que la franqueó en calidad de reintegro para cobrar de los productos de la loza o en la forma que la Junta dispusiese, a fin de, con ellos, atender a las obligaciones perentorias de la fábrica y al sueldo y gastos estipulados con el hornero.

Cree la Comisión haber adelantado ya mucho sus trabajos para alcanzar resultados positivos en el estado a que ha llegado la fábrica de loza; y que después de ya hechos los gastos de edificios, oficinas, maquinaria y utensilios y cuando ya muchos pobres jóvenes aprendieron su oficio, sería una calamidad el abandonarla.

Pero cree también la Comisión que sin fondos no podrá proseguir la fábrica, al paso que conoce la penuria de la misma Junta para facilitarlos. Público y notorio es que con la casi completa decadencia del derecho de toneladas, con la disminución de limosnas y escasez de mandas no alcanzan los productos de la Santa Casa a mucha más de la mitad de sus gastos anuales.

Indispensable era y es, por lo mismo, la creación de industrias fabriles que, al paso de dar productos, ocupasen a la juventud y proporcionasen a ésta la adquisición de oficios útiles. Tal idea presidió en su tiempo al establecimiento de la Panadería, que además de proporcionar al público ahorros mui considerables con la contención de la subida del precio del pan, ha proporcionado a la Santa Casa ganancias que esceden en cerca de un doble a las cantidades facilitadas por la Junta a la Comisión de Alfarería para plantear las fábricas; de manera que una industria ha dado la mano a la otra, sin que por lo mismo se haya empleado en la de loza fondo alguno provinente de limosnas, mandas y otros recursos ordinarios.

No ignora la Comisión las injustas críticas de que ha sido el blanco y, en verdad, que a no haberla movido el más intenso deseo de promover las prosperidades de la Santa Casa y de los pobres acogidos en ella, hubiera hace tiempo abandonado una empresa de suyo ingrata y trabajosa, que la ha llenado de sinsabores y ocupado muchas horas diarias de sus individuos, quienes, además, han prestado fondos propios a la empresa.

Resumiendo la Comisión sus observaciones, cree deber manifestar francamente a la Junta que si no se proporcionan fondos suficientes para que la fábrica de loza pueda continuar sus trabajos y traerlos al buen fin que todos se proponen, habrá que abandonar la empresa.

Bilbao, 15 de junio de 1846. — Francisco de Gaminde. — Francisco de Uhagón. — Serapio de la Hormaza. — Pedro de Errazquin. — Hermenegildo Belauzarán. — Mariano de Montiano. — José María de Gortázar. — Pedro Manuel de Naverán.

A consecuencia, se suscitó una mui larga discusión, en la cual dieron los individuos de la Comisión cuantas esplicaciones se les pidieron y estaban a su alcance y no pudiendo improvisarse una resolución en materia tan grave, se acordó suspender la sesión a las dos de la tarde, quedando en volver a reunirse el día de mañana para resolver con madurez lo conveniente, y se levantó la sesión, presidida por el Sr. D. Bartolomé de Olaechea, quien firmó esta acta con el tercer Secretario.»

Junta Extraordinaria del 17 de junio de 1846:

«En la Villa de Bilbao y Sala de Juntas de la Santa y Real Casa de Misericordia, a diez y siete de junio de mil ocho cientos cuarenta y seis, reunidos en sesión extraordinaria los Sres. D. Bartolomé de Olaechea, D. José Miguel de Arana (semanero), D. Serapio de la Hormaza, D. Angel Martínez, D. Cipriano de Echeverría, D. Francisco de Uhagón, D. Claudio de Zumelzu, D. Agustín de Obieta, D. Mariano de Montiano, D. Hermenegildo de Belauzarán, D. José Joaquín de Acha y el infrascrito tercer Secretario. Se dio principio a la sesión por la discusión del asunto que el día de ayer quedó pendiente y después de bien meditado y discutido, en vista de las piezas de Talavera del barro de Mirabilla, que es el que está en uso, y de las pruebas o muestras de el de la tierra de Ugarte también presentadas y

del cual se promete el director Mr. Potter sacar iguales; teniendo en consideración los grandes perjuicios que a esta Santa Casa resultarían de abandonar la fabricación de loza fina, con los aprendices, máquinas, remientas y utensilios a tanta costa y afanes adquiridos, acordó que por vía de ensayo por un par de meses se trabaje con la tierra de Ugarte, contratando por este tiempo el hornero Mr. Lesseps.

Y teniendo también en consideración la escasez de fondos de la Comisión y las cantidades que algunos de su individuos tienen anticipadas, y además prestada su garantía para otros de que está haciendo uso; acordó que además de relevarles la Junta de la garantía que tienen, dada por la cantidad de 12.000 r^s^ que de la Caja de Panadería franqueó el tesorero, y de pagárseles las sumas de que están en descubierto por máquinas, carbón, fierro, etc., etc., se saquen de la Caja de Panadería a buena cuenta para los ensayos que tratan de hacerse, hasta 8.000 r^s^ sobre los 12.000 dichos, y si éstos no bastasen arbitrará la Junta los medios de hacer frente a las necesidades, durante estos dos meses, después de las cuales resolverá la misma la continuación o suspensión del todo o parte de la fabricación de loza fina; manifestándose en todo caso la Junta General agradecida al celo, asiduidad y constancia con que atienden a ramo tan importante para esta Santa Casa sus individuos.»

Junta Ordinaria del 21 de julio de 1846:

Se leyó un escrito dirigido a la Junta por su Comisión de las fábricas de loza, el cual dice así:

«La Comisión de alfarería se halla en el caso de poner en conocimiento de la Junta General que, ocupada en la elavoración de la tierra de Ugarte con arreglo a lo decretado el 17 de junio, resulta tiene aquélla mucha mayor proporción de arena que lo que al principio demostró, por cuyo motivo será más costosa la fabricación de loza y mayor la tardanza en elavorarla.

Para formar este juicio, se funda la Comisión solamente en que la estracción de la tierra ha debido hacerse por medios mui económicos a consecuencia de la escasez de recursos pecunlarios, cuando tal vez haciéndose las esploraciones con grandes y mayores que los que posee, lograría resultados mui ventajosos, tanto en la mina de Ugarte como en otras situadas cerca de esta Villa, que por indicación del maestro Jerónimo se están esplorando, y aparecen ser de mui buena calidad.

La Comisión ha juzgado deber informar a la Junta lo que acaece con la tierra de Ugarte, pues si bien se cree será buena la loza que con ella se fabrique, aumentará el gasto la mayor cantidad de arena que contiene y será más lenta la elavoración.

Sin fondos suficientes y aun sobrantes para esplotaciones, compras de carbón, primeras materias y demás urgencias, ninguna fábrica puede prosperar y la Comisión de la Loza no los tiene.

Bien conoce la Comisión que la Junta General no se halla con recursos para facilitar fondos, pues arto los necesita para propias y urgentes necesidades de la Santa Casa, pero en cumplimiento de su deber no ha podido prescindir de poner cuanto precede en conocimiento de la Junta General, para que ésta, con el tino que acostumbra, resuelva y dé a la Comisión las instrucciones que tenga por convenientes.

Bilbao, 21 de julio de 1846. — Francisco Uhagón. Francisco de Gaminde. — Serapio de la Hormaza.»

Acabada la lectura, tomó la palabra D. Francisco de Gaminde, individuo de la Comisión, y dio diferentes esplicaciones sobre el fondo de este escrito. En seguida D. Francisco de Uhagón, individuo también de dicha Comisión, emitió verbalmente su opinión particular diciendo: que las tierras no salían ya tan buenas y limpias como en un principio salieron; que por causa de esta novedad imprevista habrá que emplear en los trabajos de aquéllas una mitad más del tiempo que se calculó; que consiguientemente, la elaboración sería más costosa y no sufragarían tal vez los productos el importe general de todos los gastos de su fabricación».

Enterada la Junta de dicho escrito y de las luminosas indicaciones, ya estampadas, ya verbales, de la Comisión, se suscitó un largo debate en que tomaron parte y hablaron muchos vocales, refiriéndose a las pocas esperanzas de pronto y buen éxito que tiene la Comisión si no se la proporcionan fondos suficientes, esplicando la notoria imposibilidad en que se encuentra la Junta para suministrarlos y manifestando, por estas graves razones, su voto de que cesen los ensayos costosos y se fomente, mejore y aumente la fabricación de loza ordinaria o regular. En este la discusión, habiéndose retirado ya algunos vocales, no habiendo resuelto definitivamente sobre ella la Junta General, y siendo mui cerca de las dos horas de la tarde, se levantó la sesión, aplazando su continuación para pasado mañana, jueves, a las doce del medio día.»

Firma el acta Leocadio de Olabarría.

Asistieron a esta Junta:

D. Juan José de Soloaga (vicario del partido y cura párroco de Santiago)

D. Pedro Antonio de Errazquin (semanero)

D. Bartolomé M.ª de Olaechea (cura párroco de los Santos Juanes)

D. Pedro de la Puente (cura párroco de San Nicolás)
D. Simón de Ochoa
D. Claudio Quintín de Zumelzu
D. Angel Martínez
D. José Joaquín de Acha
D. Mariano de Montiano
D. José María de Gueréquiz
D. José Miguel de Arana
D. Francisco de Uhagón
D. Serapio de la Hormaza
D. Francisco de Gaminde
D. Agustín de Obieta, y
D. Leocadio de Olabarría (en función de Secretario).

«*Junta Extraordinaria de hoy, 23 de julio de 1846.*

Se leyó y fue aprobada el acta de la sesión del 21 del corriente mes, previa una pequeña rectificación hecha por el vocal D. Francisco de Uhagón en la parte relativa a su opinión particular.

Se abrió la discusión, que quedó pendiente anteayer, para resolver definitivamente acerca de la esposición de la Comisión de las fábricas de loza. Hablaron varios vocales en el mismo sentido con que se esplicaron en la última sesión, reprodugeron las razones entonces manifestadas y opinaron reiteradamente por la cesación de los ensayos de loza fina, manifestando también su voto particular de que se fomente, mejore y aumente la fabricación de loza ordinaria, utilizando en ella los enseres, piezas y demás que se habían destinado para fabricar la fina. Don Francisco de Uhagón y D. Francisco de Gaminde, individuos de la Comisión, usando igualmente de la palabra, ampliaron sus anteriores observaciones y agregaron a ellas otras distintas. Después de este largo debate, juzgó la Junta mui suficientemente discutido el punto y se procedió a la votación, preguntando el Secretario, en particular y públicamente, a cada uno de los quince vocales presentes: *¿Continuarán los ensayos y trabajos de loza fina dirigidos, como hasta aquí, por el Director, Hornero y demás estrangeros?* Los catorce vocales, uno por uno, contestaron lisa y terminantemente: NO. El vocal don Francisco de Gaminde contestó «NO, siempre que no salga bien el actual ensayo y no haya fondos». En vista de esta especial y unánime resolución, decretó la Junta que cesen los ensayos de loza fina; que se despida al director, hornero y demás estrangeros, llenando los compromisos que con éstos haya contraído la Comisión del ramo; que se fomente, mejore y aumente la fabricación de loza ordinaria, utilizando en ella o bien en la fabricación de loza fina, bajo la dirección de Gerónimo de Monasterio, antiguo maestro alfarero de la Santa Casa, las existencias de tierra preparada y materiales, los enseres, piezas y demás adherentes de toda clase que estaban destinados a la fabricación de la misma loza fina. Al tomar esta determinación, la Junta General no abandona la idea de que en una época más próspera, por sí o constituida en sociedad con algunos capitalistas en términos que conceptúe favorables, se renueven los trabajos de la loza fina, para utilizar el capital invertido en edificios, utensilios, etc., sin perjuicio de que, entre tanto, se sigan los ensayos por medios poco costosos.

(Presidió el Sr. cura párroco de los Stos. Juanes, quien firmó esta acta con el vocal Leocadio de Olabarría, en función de Secretario provisional).»

Asistieron:

D. Bartolomé de Olaechea (presidente)
D. Pedro de la Puente (párroco de San Nicolás)
D. Mariano de Montiano (semanero)
D. Vicente de Arana
D. José Miguel de Arana
D. José María de Gueréquiz
D. Lorenzo Hipólito de Barroeta
D. José Joaquín de Acha
D. Agustín María de Obieta
D. Angel Martínez
D. Pedro Antonio de Errazquin
D. Claudio de Zumelzu
D. Francisco de Uhagón
D. Francisco de Gaminde
Don Leocadio de Olabarría (éste, en función de Secretario provisional).»

Al tener conocimiento de su despido, Guillermo Potter escribió una carta en inglés, de queja y reclamación, que Francisco de Gaminde leyó en castellano en la Junta del 4 de agosto de 1846:

«Bilbao, a 4 de agosto de 1846.

Con sentimiento he sabido que habían Vs. determinado de cerrar la fábrica de loza. Por mi parte, se ha hecho todo lo posible para su prosperidad. Si los barros o tierras no eran cual debía esperarse, no era culpa mía.

Si hubiesen sido buenas, la loza habría sido tan blanca y tan buena como la que se fabrica en Inglaterra. La prueba se ve en la última hornada.

Si por un descuido no se insertó una cláusula a mi favor para en el caso de cesar la fábrica por cualquier evento imprevisto en sus operaciones, deben Vs. conocer que me hallo en una situación muy desgraciada.

Pongo en noticia de Vs. que he reusado excelentes propuestas por haber tomado la dirección de su

fábrica, lo que no hubiese hecho si hubiese previsto que se cerraría tan pronto.

Los perjuicios para mí son muy graves y confiando en Vs. y en que tomarán mi situación en consideración y en que me harán aquel abono que bajo tales circunstancias es justo y regular, quedo con el mayor respeto de Vs. atento seguro servidor... W. Potter.»

No conocemos el efecto que pudo tener esta carta, pues en el acta donde se recoge sólo indica que «la Junta quedó enterada».

Con motivo de la deuda que el ejército tenía con la Casa, de 5.324 reales, por venta de loza a los hospitales militares durante la última guerra, se autorizó a Manuel Romero de Cisneros, de Madrid, para hacer las gestiones necesarias y efectuar el cobro.

Y para terminar este año que venimos examinando, 1846, daremos cuenta que como dependiente empleado en la oficina directiva de las fábricas de loza estaba Manuel Udaondo. Con motivo de marchar de la Casa solicita se le abone lo que se le debe y que resultó ser el sueldo de un año: 2.920 reales vellón, a base de 8 reales diarios.

★

AÑO 1847 En la Junta del 16 de febrero de 1847 se notifica que el aprendiz de la Alfarería Pedro de Arana, pasa a la categoría de Oficial de la misma. Más adelante veremos a Pedro de Arana sucediendo a Gerónimo de Monasterio como director de la Alfarería, e incluso como Administrador General de la Casa. Dada su «buena conducta», se le permite pueda vivir fuera de la Santa Casa.

Otros operarios que conocemos este año son: Gumersindo de Arregui, Lucas Rivet, Vicente Real de Asúa, Luciano Salas, todos ellos aprendices, y Dolores Bilbao, *alfarera.*

En Junta del 9 de noviembre de 1847 se da a conocer la pretensión verbal de Gabriel María de Orbegozo, que desea saber si se le podrán proporcionar doce jóvenes de esta Santa Casa, bastante adultos, para ir a trabajar a la Fábrica de Loza de Busturia. Esta fábrica, al igual que la ya vista de loza fina de la Casa, al amparo de los beneficios comerciales que trajo consigo el traslado de las aduanas a la costa, se había montado el año 1842. A la petición de Orbegozo contestó la Junta de la Santa Casa que no era posible acceder a la misma por no haber *en el día muchachos disponibles de las circunstancias que se requieren.*

A esta petición denegada debe hacer referencia la carta que en noviembre de 1847 envían desde Bilbao Orbegozo e Hijos y Teodoro de Maruri, a los directores de la Fábrica de San Mamés de Busturia. El párrafo de esa carta, en relación con la Misericordia, está recogido por Angel Apraiz en su trabajo de *La Cerámica de Busturia.* Dice así: «...por las noticias que hemos adquirido, no debemos prometernos que de esta Santa Casa de Misericordia puedan proporcionarse los doce o más aprendices que ahí se necesitan», añadiendo Angel Apraiz: «dando como motivos que si los aún no dedicados allí a oficios son demasiado jóvenes», «de los dedicados en el mismo establecimiento a la fabricación de loza, no creemos que por ahora trate de desprenderse su Junta», y «que solamente les podría ceder cuatro o seis». Por la documentación que nosotros hemos visto, éste es el primer contacto que tienen ambas Alfarerías. Como veremos más adelante, las relaciones siguieron y no sólo por motivo de la necesidad de aprendices, sino incluso por los deseos de la de Busturia de montar su fábrica en la Santa Casa de Misericordia.

★

AÑO 1848 El acta de la Junta de 1.º de febrero de 1848, es sumamente interesante. En ella se recoge un extracto de cuentas realizado por la Comisión de Alfarería el 31-XII-47, y que se refiere al período en que se intentó por todos los medios la fabricación de loza fina:

«La Comisión de Alfarería ha presentado un estracto de las cuentas de este ramo, comprensivo desde el 7 de noviembre de 1842 hasta el 31 de diciembre de 1846, a las que precede un informe relativo a ellas, y la Junta nombró una Comisión compuesta por los Sres. D. Lorenzo Hipólito de Barroeta y D. José Blas de Arana para su reconocimiento. Dicho informe dice así:

La Comisión de Alfarería de la Santa Casa de Misericordia, al mismo tiempo de presentar a la Junta General las cuentas formadas por don Pedro Manuel de Naverán de los dispendios y productos de las dos fábricas de loza fina y ordinaria desde 7 de noviembre de 1842 hasta 31 de diciembre de 1846, ha creído deber hacer sobre las mismas las siguientes aplicaciones que, sin perjuicio a la comprobación por los correspondientes documentos, de -muestren sucintamente sus resultados y subdivisiones.

El Tesorero de la Santa Casa entregó en efectivo a el de las fábricas desde 9 de noviembre de 1842 hasta 31 de diciembre de 1846, con inclusión de Rvn, 124.341,, 2, suplidos por la Panadería ... ... Rvn		397.220,, 6
Ascendían las deudas de las fábricas en 31 de diciembre de 1846, según nota separada y sin incluir los honorarios que en concepto de la comisión deben avonarse a don Pedro Naverán ... ... Rvn		30.778,,11
Rvn		**427.998,,17**
Existencias en 1.º de enero de 1847		
En coste de obras y edificios para la fábrica de loza fina ... ... Rvn	127.089,,11	
En coste de obras y edificios para la fábrica de loza común ... ... Rvn	25.682,, 2	
En valores de obra cruda, vizcocho, primeras materias, moldes, modelos, tornos, máquinas y utensilios según por menores ... ... Rvn	99.388,, 8	
En créditos de loza vendida y no cobrada aún ... ... Rvn	11.493,,21	**263.653,, 8**
Gastado en sueldos a estrangeros, jornales, primeras materias, etc. Rvn		**164.345,, 9**

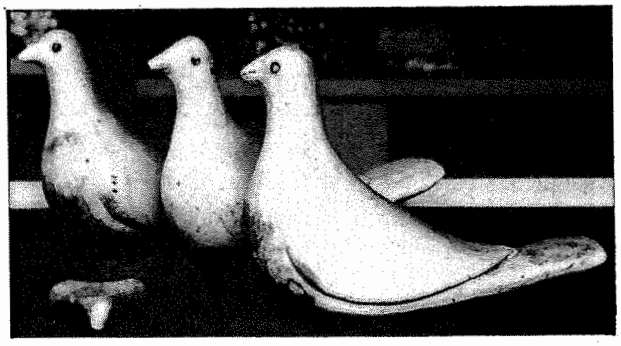
Prescindiendo de la esplicación que se dará acerca de esta suma, y si bien se considera que la Panadería suplió Rvn 124.341,, 2 y que Rvn 30.778,,11 están sin pagar, es bien evidente que con los valores existentes no ascendería sino a Rvn 9.225,,30 el descubierto de la Santa Casa, cuya advertencia ha creído la Comisión deber hacer para desvanecer la errónea creencia que en el público hubiesen podido formar algunos de que lo gastado por las fábricas de loza provenía del producto de limosnas y mandas. Y siendo además constante que la Panadería pasó de su caja a la de la Santa Casa muchos miles de pesos, es bien claro que una de las industrias suplió a la otra, sin menoscabo de los fondos que la Santa Casa obtuvo de la caridad y generosidad de los naturales y vecinos de esta Villa y de los estraños que la favorecieron con legados y mandas.

Los Rvn 164.345,, 9 que aparecen gastados consisten esencialmente en primeras materias empleadas, en sueldos y jornales durante cuatro años y meses, y en que para emprender la muy dificultosa elaboración de loza fina, fue imprescindible traer Directores y operarios estrangeros con sueldos crecidos.

Pero no se crea que éste es un dinero perdido, por cuanto con aquellos maestros se adquirieron por los empleados y jóvenes de la Santa Casa conocimientos preciosos en un arte dificilísimo y que reproducirán valores tan luego como a la fabricación de loza fina se dé en su recinto la estensión de que es susceptible. La falta de fondos, tan indispensable para toda fábrica, indujo con mucha razón a la Junta y a la Comisión a parar los trabajos en grande y a despedir a todos los maestros y operarios estrangeros. Y sin embargo, se ha visto con satisfacción que el actual maestro y los jóvenes de la Casa que con aquellos estrangeros trabajaron, han adquirido tan útiles conocimientos, que en el día y ayudados además con las buenas tierras descubiertas y trabajadas en el presente año, producen loza fina de muy buena calidad y mejor que la de muchas fábricas del continente.

El impulso está dado, los brazos, edificios y oficinas, máquinas elementos existen, y si hubiese medios pecuniarios para sin entervenir con los fondos ya demasiado escasos de la Santa Casa, poder dar estensión a la fabricación de loza fina, cree la Comisión que llegaría a ser muy productiva esta industria y se halla muy convencida de que lo gastado para aprender se daría por muy bien empleado.

En toda fábrica, pero con especialidad en las de loza fina sugetas a combinaciones intrincadas de clases de tierras, mezclas de materias, operaciones químicas de barnices, cocimiento de obra en vizcocho y barniz, acaecen sobre todo en los primeros años de su establecimiento contrariedades y chascos inevitables, ensayos y hornadas que originan dispendios crecidos. Esto ha sucedido en todas y si bien es cierto que la de la Santa Casa ha tenido que pasar por semejantes contingencias inevitables,



Palomas sin baño ni decoración alguna.
Tienen una altura de 18 cms. y una longitud de pecho a cola de 24, 24 5 y 25 cms., respectivamente.
(Museo Etnográfico de Bilbao)

no lo es menos que en comparación a lo que en casi todas las fábricas de España y el Extranjero ha acaecido en iguales casos, es corto el desembolso, máxime abiéndose logrado el obgeto de hacer buena loza.

En las deudas de la fábrica se menciona la cantidad de Rvn 24.500 como honorarios del Sr. Naverán. Este individuo, que en cuatro años y dos meses ha estado perene en la dirección de las fábricas de loza, construcción de edificios, tornos máquinas, merece en concepto de la Comisión una retribución. No es sólo el trabajo ímprobo de haber sacrificado esclusivamente su tiempo en la fábrica de loza fina (además del que le ocasiona la contaduría de la Panadería), lo que le hace acreedor a tal retribución, sino también y muy especialmente el que gracias a su intervención y conocimientos ha habido una muy notable economía en el coste de edificios, hornos, maquinaria y tornos. En las cuentas no se ha cargado sino lo estrictamente desembolsado por materiales y jornales, siendo positivo que si se procediese a la tasación de aquéllos sería mucho mayor el valor y que los Directores de las obras y constructores de maquinarias habrían exigido honorarios que excederían considerablemente a los honorarios del Sr. Naverán.

En las cuentas que a este informe acompañan y a las cuales se refieren, aparece a primera vista que la totalidad gastada en ambas fábricas de loza desde 9 de noviembre de 1842 hasta 31 de diciembre de 1846, ascienden a Rvn 660.543,, 6; pero también consta en las mismas que produgeron ambas fábricas en igual época Rvn 263.792,, 3, de cuya cantidad, rebajada la de Rvn 448,, 4 del saldo a favor de la Caja y la de Rvn 20,,31 de error de pluma, resultan de neto producto de las fábricas de loza, Rvn 263.323, los cuales, rebajados de los citados Rvn 660.543,, 6, forman exactamente los Rvn 397.220,, 6 entregados por la Tesorería de la Santa Casa según al principio de este informe se estampa. La Junta de esta Santa Casa tendrá a bien nombrar una Comisión de su seno que ecsamine las adjuntas cuentas de la fábrica de loza, aprobándolas si es que fueren halladas sin reparo.

Bilbao, 31 de diciembre de 1847. — La Comisión de Alfarería de la Sta. Casa de Misericordia: Francisco de Gaminde. — Francisco de Uhagón. — Pedro A. de Errazquin. — Serapio de la Hormaza. — Hermenegildo de Belaunzarán. — José María de Gortázar (Secretario).

(Presidió D. José María de Gortázar).»

En el acta de la Junta Ordinaria de 21 de marzo de 1848 se recoge la composición del débito de 30.778 reales y 11 maravedís, al 31 de diciembre de 1846, y que como ya hemos visto aparece en el extracto de cuentas presentado en Junta el 1.º de febrero. Asimismo, la deuda con D. Pedro Naverán y el informe que los comisionados Barroeta y Arana levantaron del mencionado extracto.

«Habiéndose insertado en el libro de decretos en 1.º de febrero de 1848 el informe de la Comisión de Alfarería, en el cual, con referencia a las cuentas que a una con él presentó, esplicaba y aclaraba los dispendios, resultados, existencias, deudas y demás circunstancias relativas a las fábricas de loza fina y ordinaria de la Sta. Casa hasta 31 de diciembre de 1846, y habiendo la Junta aprobado todas las cuentas citadas y el informe en sesión de 29 de febrero, ha acordado en la de este día, por haberse omitido antes, se inserte así bien en el libro de Decretos, a una con la sesión de hoy, el dictamen que en 26 de febrero de 1848 evacuaron y pusieron a continuación de aquellas cuentas los Sres. D. Lorenzo Hipólito de Barroeta y D. José Blas de Arana como comisionados nombrados al efecto por la Junta y en que aprobaron las mencionadas cuentas y el informe de la Comisión de Alfarería.

Así bien acordó la Junta se copiase en el libro de decretos la razón de las deudas que en 31 de diciembre de 1846 tenían las dos fábricas de loza, con inclusión de las dietas del Sr. Naverán, que aprueba la Junta. Dicha razón es como sigue:

Altura: 51 5 cms.
Diámetro boca: 12 cms.
Diámetro base: 27 5 cms.
Esmalte blanco. Color azul.
Lleva la siguiente inscripción: «Misericordia de Bilbao. Año de 1828».

(Santa Casa de Misericordia. San Mamés)

RAZON DE LOS DEBITOS DE LAS FABRICAS DE LOZA EL 31 DE DICIEMBRE DE 1846:

		Rvn	Rvn
1846	A don Francisco de Uhagón, por tornos prensa, etc.	5.243,, 9	
	Junio, 16.—A don Francisco de Uhagón, por anticipo para Leseps	600,,	
	Agosto, 19.—A don Francisco de Uhagón, por 100 libras de cobalto	908,,	
			6.751,, 9
1845	**Junio, 13.**—A don Pedro de Errazquin, 4 láminas y derechos de varios efectos.	1.947,,	
	Vajar importe de 100 quintales de carbón	625,,	
			1..322,,
	A don José María de Gortázar, importe del fierro para el horno ...	2.330,,	
	A don José María de Gortázar, importe del plomo para la fábrica común	690,,12	
	A don José María de Gortázar, anticipo para Leseps	600,,	
			3.620,,12
	A don Serapio de la Hormaza, importe de plomo	173,, 3	
1846	**Junio, 16.**—A don Serapio de la Hormaza, anticipo para Leseps	600,,	
			773,, 3
	A don Francisco de Gaminde, importe de 1.214 qqs de carbón		**8.133,,11**
	A Delmas e hijo, importe de una cuenta		**1.175,,10**
	A Yon Yerchik, importe de una cuenta	896,,	
	A Bartolomé Arriaga, importe de una cuenta	2.851,,	
	A la Vda. de Villavaso, importe de una cuenta	2.660,,	
	Al albañil Ignacio Aispirisa, importe de una cuenta	1.488,,	
	A Agustín Careaga, importe de una cuenta	1.108,,	
	Pagos hechos en el año 1847	9.003,,	**9.003,,**
	Deudas en 31 de diciembre de 1846		**30.778,,11**
	A don Pedro de Naverán, por su asignación como encargado de la Comisión para la Dirección de obras, máquinas y demás de la fundación, etc., de la fábrica y su contabilidad, desde 25 de abril de 1843 hasta 25 de octubre de 1846, 3½ años, a razón de 7.000 reales anuales		**24.500,,**
	TOTAL Rvn		**55.278,,11**

S. E. u. O. Bilbao, 21 de noviembre de 1847. Como encargado de la Comisión de la Fábrica de Loza, Pedro María de Naverán.

Informe.—La Comisión encargada por la Junta de la Santa y Real Casa de Misericordia, para el examen de la cuenta que precede, la ha revisado con la mayor detención y la encuentra conforme, sin que le ocurra observar otra cosa sino que, en su concepto, debían comprenderse en ella las partidas siguientes, que nada variarían su esencia y son, a saber: Rvn 3.915,,33, que por la Caja General se pagaron en 28 de octubre de 1845, por intereses de Rvn 80.000 en 379 días, a 4½ %: Rvn 2.920, que por la misma Caja se pagaron en 18 de agosto de 1846, por salarios del dependiente don Manuel de Udadondo: Rvn 1.558, que a la contra entraron en dicha Caja General en 12 de mayo de 1846 por líquido producto de un crédito de Rvn 4.457 contra la Real Hacienda, importe de loza para los hospitales militares. La Junta, en su vista, resolverá lo que crea oportuno.

Bilbao, 26 de febrero de 1848. — Lorzo Hto de Barroeta. — José Blas de Arana.»

El acta de la Junta del 20 de junio de 1848 nos da a conocer como cliente de la Alfarería de la Casa al Instituto de Enseñanza de la Villa. Se le habían elaborado hace dos años 33 pedestales y 286 balaustres, por un importe de 6.556 reales que aún hoy día adeudaban.

En la Junta del 5 de diciembre acuerdan espedir libramiento por 20.600 reales a favor de varios individuos de la misma por adelantos que habían realizado para la fábrica de loza. Igualmente acuerdan

que los 24.500 reales que se le adeudan al Sr. Naverán se le vayan satisfaciendo a medida que entren fondos.

En estos tiempos, en la plaza pública no debían tener caseta alguna para la venta de la loza, pues vemos que en esta misma Junta del 5 de diciembre toman la decisión de levantar una, por lo que encargan al vocal José Miguel de Arana trate con el Sr. Alcalde de obtener el permiso correspondiente. Concedido éste para la colocación de la caseta «en el ángulo que forma el machón del puente colgante en inmediación de la plaza pública», y hechos los planos, ejecutó la obra Antonio de Echániz por 1.200 reales.

Dos nuevos operarios nos da a conocer el año 1848: Nicolás Bilbao, aprendiz, que debió ser bastante rebelde por sus continuas fugas de la Casa, y sobre el que la Junta tomó la decisión de «mandarlo a alguna parte, bien sea colocándole en un barco que salga para la Habana, o bien proponiendo a los aldeanos en cuya casa se crió, si quieren llevarlo a su compañía en calidad de criado», y Benito Bilbao, aprendiz-oficial, que debido a hallarse enfermo solicita permiso para ir a Zornoza y permanecer allí quince días, en la casa de la que fue su nodriza.

★

AÑO 1849 En 1849 encontramos tres nuevos operarios de la Alfarería: Bonifacio de Sarrionandía, Juan Trespaderne y Vicente Pérez de Nenín. El primero de mayo de este año, «la Comisión de Alfarería hizo presente que los jóvenes aprendices de la fábrica de la Alfarería, José de Lazurtegui, Benito Bilbao y Juan Trespaderne, debían ser contratados para oficiales de la misma por el tiempo y bajo las condiciones expresadas en la escritura que se otorgará ante el escribano D. Serapio de Urquijo». Pero los aprendices, no conformes, se negaron a firmar la escritura. Más adelante volvieron a sus trabajos, pero la documentación no nos dice en qué condiciones, de si firmaron o no la escritura-contrato.

★

AÑO 1850 1850 debió ser un año tranquilo para la Alfarería. Su marcha apenas da lugar a ningún dato en las actas. El 29 de enero, «el Sr. don José María de Gortázar, a nombre de la Comisión de Alfarería, espuso que con motivo de haberse encontrado en la provincia de Guipúzcoa tierras muy buenas para la fabricación de loza, mandaron a aquel punto con este objeto al maestro de la fábrica, Gerónimo de Monasterio, y sus informes confirman las esperanzas que se tenían; y en atención a que una de las minas de que se extraen está denunciada, pero quieren cederla mediante cierta cantidad, la Junta autorizó a la Comisión para que convenga en el precio y demás; así como para que haga la denuncia de la otra a nombre de la Santa Casa, otorgando el poder necesario que lo firmarán el Presidente y Secretario de la Junta».

Operarios que nos dan a conocer las actas de este año: Eugenio Martínez, Pedro de Zorroza y José Carretie. Ciertamente, casi todos estos operarios que vamos conociendo están en la Alfarería en condición de aprendices.

La deuda que el Instituto de Enseñanza de Vizcaya tenía con la Casa, de 6.556 reales, fue abonada este año de 1850.

★

AÑO 1851 El año de 1851 marca el final definitivo de la fabricación de loza fina. Las actas de las Juntas en donde se trata del tema, son lo suficientemente explícitas para no añadir comentario alguno.

Junta Extraordinaria del 23 de agosto de 1851:

En seguida se leyó un informe suscrito por los Sres. que componen la Comisión de Alfarería, que dice así: «La Comisión de Alfarería, que en los casos de gravedad ha consultado a la Junta General, recibió su autorización para la continuación de la fabricación de loza fina, bajo la dirección de don Gerónimo de Monasterio, procurando por una vigilancia cuidadosa y económica, aprovechar los elementos ya creados para el fomento de su fabricación. La Comisión no ha perdonado medio alguno para su mejor desempeño, pero observando, por un lado, que si bien es cierto que se ha notado en estos últimos meses una mejora en la calidad de la loza, ha sido preciso, por otro, causar una baja de alguna consideración en sus precios, reduciéndolos a las tres cuartas, del que anteriormente se conseguía, ha recelado que esta reducción, precisa e indispensable para el expendio de sus productos, podía afectar sus intereses. En esta situación, la Comisión ha debido analizar sus operaciones, reduciéndolas a la simple expresión de Expendios o dinero gastado, y Ingresos o dinero cobrado. Así es que ha formado un estado de todas sus operaciones del 1.º de enero de 1851 al 2 del presente mes, cuyo pormenor presenta a la Junta su resultado último, es el siguiente:

Cargos resultantes contra la fábrica de loza fina por materias 1.ª, jornales existencias y toda clase de desembolsos	Rnv	69.159,,10
Abono por dinero recibido por ventas, valor de existencias, etc.	Rvn	61.843,, 8
Diferencia	Rvn	**7.316,, 2**

Este déficit ha llamado la atención de la Comisión, la que cree conveniente manifestarlo a la Junta, exponiendo su opinión de que los medios de elavoración son demasiado costosos para su reintegro con el precio de venta, atendida la competencia de fábricas dotadas de elementos más prósperos, ya sea en el acopio de materias primeras, como en la dirección facultativa, etc. En tal estado, cree conveniente la Comisión que deben adoptarse medidas que, con mayor o menor premura, tiendan a disminuir, o suprimir la fabricación de loza fina, si la Junta General no determina otra cosa.

Bilbao, 22 de agosto de 1851. — Vicente de Orobio. Pedro Antonio de Errazquin. José de Landecho. Francisco de Uhagón. Marcos Gómez de la Torre. José María de Gortázar. Mariano de Larrínaga. Serapio de la Hormaza.»

Al referido informe acompañaban un estado de los cargos y abonos que resultan de las operaciones de la fábrica de loza fina desde 1.º de enero de 1851 al 2 de agosto del mismo año; y la Junta, después de haber discutido este punto y oído las esplicaciones que dio el maestro de la alfarería don Gerónimo de Monasterio, que al efecto fue llamado por la Junta, aplazó para la primera sesión el tomar la resolución que crea más conveniente.»

Junta Ordinaria del 26 de agosto de 1851:

«Volvió a ocuparse la Junta del informe de la Comisión de Alfarería, cuya resolución quedó aplazada en la sesión anterior y después de una detenida discusión se acordó que se hagan dos hornadas para utilizar lo que para ellas hay ya preparado, que se despidan los operarios de la fábrica a medida que no fuesen necesarios; y que la Comisión presente un cálculo del coste y gastos que podrá haber en el caso de hacer uso de la tierra existente; para que entonces pueda la Junta con estos datos adoptar la resolución que le parezca más acertada.»

Junta Ordinaria del 30 de septiembre de 1851:

«La Comisión de Alfarería, en virtud del encargo que le confirió la Junta, presentó el presupuesto de gastos de una hornada acabada y pronta para la venta, así como el de su importe, calculando éste en 5.000 reales y aquéllos en 3.476; y la Junta, después de enterada y de haber oído las largas esplicaciones que dio la Comisión, acordó que se utilice la tierra que hay preparada; que después de concluyda cese la fabricación de loza fina, y que no continúen los trabajos en la tierra que no esté elaborada, autorizando a la Comisión para que vea los medios de emplear la última lo más ventajosamente posible y que mande o despida los empleados según creyese conveniente.»

Junta Ordinaria del 2 de diciembre de 1851:

Se dio cuenta de una esposición de la Comisión de Alfarería, que dice así:

«Sensible es a la Comisión de Alfarería molestar tan de continuo a la Junta General, mas los resultados que ha tenido la fábrica de loza fina desde las últimas resoluciones de dicha Junta, la ponen en el caso de estamparlos a continuación, para que a su vista se sirva tomar la resolución que considere más acertada.

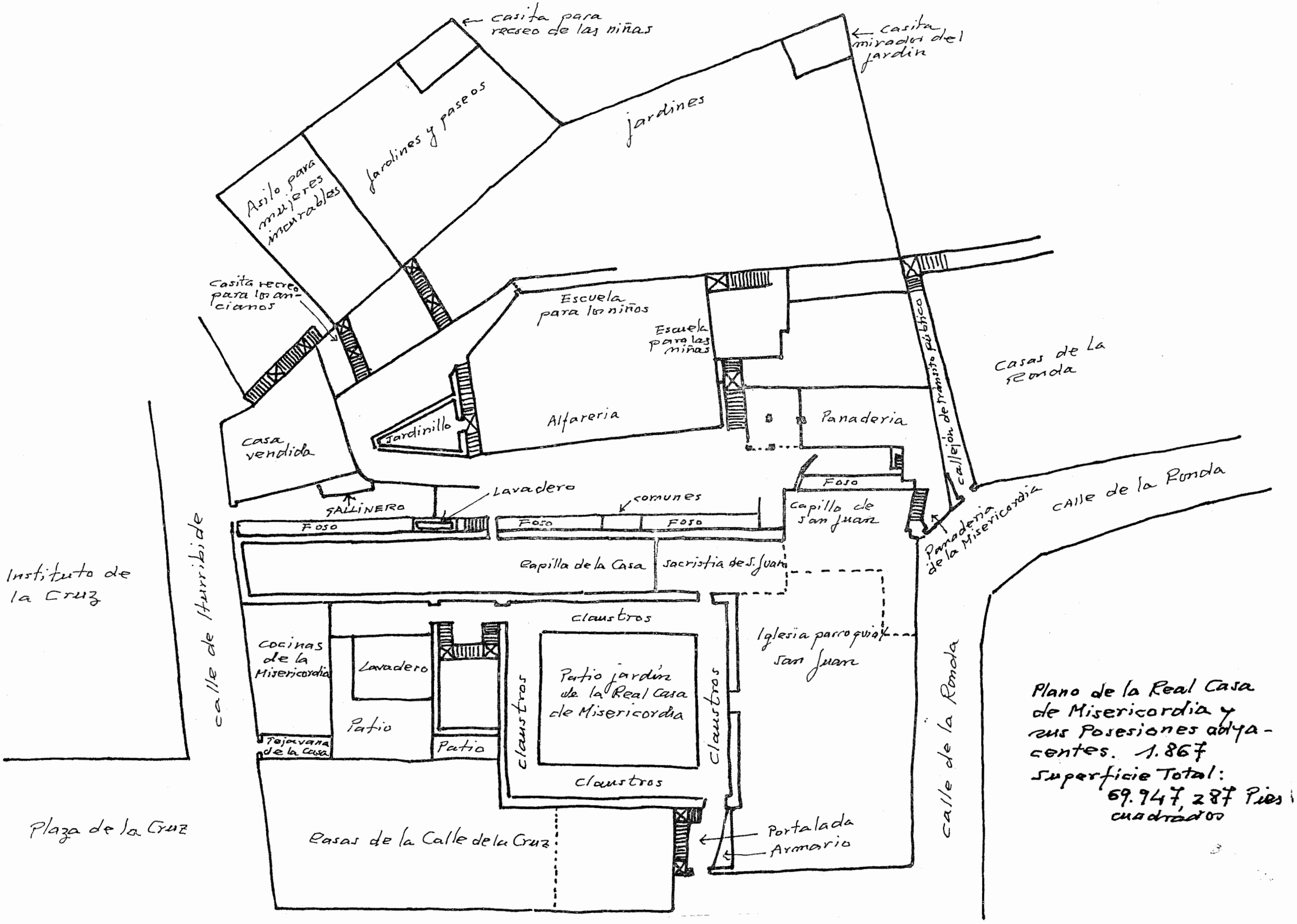
Desde el 23 de agosto, que en Junta Estraordinaria presentó la Comisión un estado minucioso de la fábrica de loza fina firmada el día 2 del mismo mes, hasta la fecha, se han elavorado dos hornadas, cuyo valor a la venta montan:

Primera	Rvn	5.215,,17
Segunda	Rvn	5.020,,20
Total hornadas en venta ...	Rvn	**10.236,, 3**
Para la fabricación de las dos hornadas espresadas, sus gastos de jornales y estímulos han ascendido a la cantidad de	Rvn	9.051,,33
Cuya cantidad se puede ver en el libro de distribución	Rvn	**1.184,, 4**

De donde se colige que suponiendo vendidas las dos hornadas resultaría un saldo a favor de la Santa Casa de Rvn 1.184,, 4, pero la Junta no debe hechar en olvido que para la fabricación de la loza no se han incluido en los gastos los materiales, combustibles, etc., indispensables para la elavoración.

Al mismo tiempo, cree la Comisión hacer presente que de las piezas en almacén de loza fina sólo se han vendido en el transcurso del tiempo indicado por valor de Rvn 6.275, como se puede ver en el libro de distribución.

El director de la Fábrica de Loza, don Gerónimo de Monasterio, ha hecho presente que tiene preparada y compuesta tierra para tres hornadas, y con el fin de que la Junta General pueda determinar acerca de ellas lo que estime conveniente, presenta la Comisión los datos siguientes:



Plano de la Real Casa de Misericordia y sus Posesiones adyacentes. 1.867
Superficie Total: 69.947, 287 Pies cuadrados

Cálculo aproximado de los jornales en 23 semanas, a Rvn. 500 ... ... Rvn	11.776,,
240 quintales de carbón que se necesitarán, a 7 reales el quintal Rvn	1.680,,
Materias, gastos imprevistos durante dicho período, a 300 reales por hornada ... ... vn	900,
Coste ... ... Rvn	**14.356,,**
Suponiendo que cada una de las tres hornadas tuviese un valor de 5.000 reales, sin revajar el menor valor de lo que se deteriore en el almacén, resultaría un producto de Rvn	15.000,,
Sobrante en existencias ... Rvn	**644,,**
El desembolso efectivo de dicho período sería de ... ... Rvn	14.356,,
El ingreso en metálico, suponiendo que cada semana fuese la venta de 500 reales, importaría... ... Rvn	11.500,,
Descubierto en metálico ... Rvn	**2.856,,**

El ingreso de este déficit de Rvn 2.856, sólo podría efectuarse con la venta sucesiva de loza fina, tanto más lenta cuanto sólo quedaría en almacén la parte de loza que por una u otra circunstancia no habría tenido salida.

Con estos datos, la Junta de esta Santa Casa resolverá la fabricación de dichas hornadas o la suspensión.

Bilbao, 24 de noviembre de 1851. — José María de Gortázar. Vicente de Orobio. Francisco de Uhagón. Marcos Gómez de la Torre. Manuel María de Gortázar. José de Landecho (Secretario).

Y en su vista, la Junta acordó que siendo éste un asunto de suma entidad, se convoque a los hermanos con esquelas para la próxima Junta Ordinaria.»

Junta Ordinaria del 9 de diciembre de 1851:

«Volvió a leerse el informe de la Comisión de Alfarería, de que se dio cuenta en la sesión anterior, y después de una detenida discusión, se acordó que se haga desde luego la hornada que está ya preparada y que se concluya también la cuarta parte que falta para completar otra segunda hornada, suspendiéndose en seguida toda clase de trabajos en la fabricación de loza fina, y encargando a la Comisión vaya despidiendo los operarios a medida que juzgue no son necesarios.»

Este año de 1851, en mayo concretamente, se presentaron en la Casa de Misericordia tres individuos de Valencia «haciendo la oferta de comprar toda la loza fina y de mediana calidad, ofreciéndola tomar por el 50% de baja de la segunda graduación y en su vista la Junta acordó autorizar completamente y dando amplias facultades a la Comisión de Alfarería para, tanto con los citados individuos como otro cualquiera que hiciese proposiciones, despachasen la loza existente, de la que sería muy difícil conseguir su despacho de otra manera».

★

AÑO 1852 El 17 de febrero de 1852 la Comisión de Alfarería expone a la Junta que están concluidas «las hornadas de loza fina anteriormente determinadas por la misma y que se halla en el caso de despedir los operarios de la misma, a excepción del hornero y de uno o dos que aún en la elaboración de la loza ordinaria podrán tener una aplicación que se conceptúa útil».

Algunos de los operarios que cesaron en la Alfarería conocemos:

Josefa Bilbao y Dolores Bilbao pasaron a «aprender a coser y cortar».

José Unanue, de 72 años y que había trabajado 9 en la Alfarería, solicita, dado lo avanzado de su edad, así como la de su mujer, 75 años, algún empleo, o si no, que se le admita en la Casa o le suministren raciones para los dos.

Tres oficiales, cuyos nombres no se citan, al dejar la Alfarería piden a la Casa permiso para dormir fuera de ella, mientras aprenden un nuevo oficio y que se les pague la posada. La Casa de Misericordia accede a que duerman fuera de la misma, pero no al pago de la posada.

Felipe Loroño pasó a trabajar a los telares.

José Carretie marchó a aprender el oficio de tejedor con el Maestro tejedor Víctor García, quien por el aprendizaje en dos años y su manutención le cobraba 500 reales. Esta cantidad pagó Carretie con el dinero que había heredado de un pariente suyo, canónigo en Auch (Francia) y que tenía en depósito en la Casa de Misericordia.

Vicente Menchaca, que estuvo 4 años de aprendiz y últimamente como peón en la Alfarería, solicita el puesto de portero, que estaba libre. Se le concedió «con el mismo sueldo de tres reales que disfrutaba en la fábrica de la Alfarería».

Pedro Zorroza, aprendiz, también cesó, y Juan Trespaderne, que parece ser que de la Alfarería pasó a la Panadería.

En estos nombres vemos algunos que corresponden a operarios ya conocidos. Otros aparecen por primera vez.

AÑO 1853 La documentación de 1853 está centrada fundamentalmente en dos temas: sueldo de Gerónimo de Monasterio y deuda con el difunto señor Naverán.

Junta Ordinaria del día 25 de enero de 1853:

«La Comisión de Alfarería presentó el estado de las fábricas de loza y el resultado de sus cuentas y se mandó pasase a el Sr. Contador para que las examinase, a petición de la misma Comisión. También puso en conocimiento de la Junta dos puntos interesantes para que resolviese lo que tuviese por conveniente, en un informe que dice así:

La Comisión de Alfarería, al presentar a la Junta General el estado de la fabricación, cree de su deber poner en conocimiento de ésta dos puntos interesantes, para que resuelva lo que crea más conveniente.

El primero se reduce a que durante la fabricación de loza fina, cuando se le quiso dar mayor amplitud con la venida de los estrangeros, el Sr. Don Manuel de Naverán (q. e p. d.), vocal que era de la misma, fue encargado por la Comisión para la dirección de obras máquinas, etc., de la fábrica y su contabilidad, el día 25 de abril de 1843, y en atención a los muchos trabajos que sobre él pesaban, creyó ésta deber subsanar de algún modo sus grandes servicios, y por lo tanto le señaló un sueldo de siete mil reales, los cuales durante los tres años y medio que se cuentan desde aquella fecha hasta el 25 de octubre de 1846, en que se concluyó su encargo, ascendía su haber a la cantidad de veinte y cuatro mil quinientos reales vellón. Este señor, que se hallaba al frente de la fábrica, conociendo su triste situación, que a pesar de sus desvelos y de los de la Comisión en nada mejoraban sus trabajos, siendo, por lo tanto, pequeña su venta, no quiso cobrar nada de su haber por más repetidas instancias que le hicieron sus compañeros, las cuales fueron tantas, que con fecha 15 de marzo del año 1849 se hizo el cobrado de Rvn 5.000 y con fecha 31 de agosto de 1851 de Rvn 2.000, que juntas forman un total de Rvn 7.000, las cuales, rebajadas a los Rvn 24.500, resulta tener los herederos por fallecimiento de dicho Sr., un crédito contra la fábrica de Alfarería de esta Santa Casa de Rvn 17.500. La Comisión no ha recibido ninguna reclamación por parte de estos Sres., pero cree de su delicadeza satisfacer sus deudas sin embargo y en atención a las pocas ventajas que ofrece la fabricación de loza ordinaria, opinaban los Sres. que suscriben que la Junta debía nombrar una Comisión especial que entendiéndose con dichos señores y haciéndoles presente el estado de la alfarería, vea de cancelar la cuenta y darla por finiquito.

El segundo punto que la Comisión hace presente a la Junta para que ésta se sirva tomar la resolución más acertada es que el actual maestro director, don Gerónimo de Monasterio, disfrutaba un sueldo de ocho reales diarios por hallarse al frente de la fábrica de loza ordinaria, teniendo además su habitación en la casa para su esposa, la maestra. Posteriormente, necesitando grandes cantidades de petonsé, caolín, etc., artículos de mucho valor indispensables para la loza fina, creyó la Comisión deber poner al cuidado de una persona de su confianza dichos artículos y fue nombrado el Sr. Monasterio, con un aumento de dos reales diarios en su sueldo. Más tarde, cuando el director estrangero Sr. Potter fue despedido, el mismo Sr. puesto al frente de las dos fábricas, con una retribución de catorce reales diarios. Ahora, pues, cree la Comisión que habiendo cesado la elaboración de loza fina y, por lo tanto, siendo tan limitadas las utilidades que resultan para la casa, el sueldo de catorce reales que está disfrutando dicho Sr. es algo ecsorbitante, por lo que espone en consideración de la Junta para que ella resuelva lo que tenga por conveniente.

La Comisión tiene la satisfacción de hacer presente a la Junta, como lo podrá ver por el estado que acompaña, que están en el caso de poder entregar a la Caja de la Casa la cantidad de diez y nueve mil reales, quedándose ella con un sobrante para atender a los primeros gastos, pero si la Junta determina hacer un arreglo con los herederos del Sr. Naverán, podría entrar en Tesorería el sobrante que hubiere después de cancelada esta partida.

Bilbao, 25 de enero de 1853. — Serapio de la Hormaza. Vicente de Orobio. Manuel María de Gortázar, José María de Gortázar. Pedro de Errazquin. José de Landecho (Secretario).

La Junta «acordó con respecto al primer punto correspondiente al crédito del Sr. Naverán que la misma Comisión, puesta de acuerdo con sus herederos, transijan el crédito con la ventaja posible en favor de la Santa Casa».

Con respecto al segundo punto, concerniente a don Gerónimo de Monasterio, se autorizó completamente a la misma Comisión de Alfarería para que hiciese el arreglo del sueldo atendiendo el estado actual de la fábrica y sus circunstancias.

También quedó enterada de que quedándose con fondos para las urgencias precisas, hay un sobrante de 19.000 reales para entregar a la Caja General, deduciendo de éstos la parte que hay que satisfacer a los herederos del Sr. Naverán, y dio gracias a la Comisión por su comportamiento.»

Junta Extraordinaria del día 19 de febrero 1853:

«Abierta la sesión, se dio cuenta por la Comisión de Alfarería de la Santa Casa de las diligencias practicadas para llevar a cabo el decreto de la Junta y bajar del sueldo de 14 a 10 reales a el Sr. don Gerónimo de Monasterio, Director de la Fábrica de Loza, a causa de los escasos productos y de haberse disminuido su trabajo con la supresión de loza fina. Que habiéndose negado dicho Sr. a acceder a esta baja, se le indicó que propusiese medios a fin de evitar a la Casa las pérdidas y perjuicios que se veían venir no activándose más su fabricación, porque no podíamos competir con los fabricantes modernos. Se le propuso que tomase la fábrica en arrendamiento por un tanto alzado, o que presentase proposiciones en que corriera el riesgo de pérdidas y ganancias con la Casa; que presentó un borrador de proposiciones, que fue leído a la Junta General en este día y la Comisión manifestó su dictamen, diciendo que habiéndolas examinado detenidamente con las aclaraciones verbales que él hizo, no las consideraba admisibles, entre otras razones, porque D. Gerónimo de Monasterio confesó que no tenía capital para realizar su proyecto y solicitaba que se quedasen sin vender las existencias de la fábrica que se hallaban en depósito, o que si se vendiesen, se le había de dar la mitad de sus productos para pago de jornales, que era igual a un empréstito; por encontrar la administración más engorrosa y porque no daba garantías de seguro este contrato de pérdidas y ganancias en tiempo determinado.»

«En esta misma Junta se leyó un memorial que presentó D. Gerónimo de Monasterio, haciendo presente sus servicios, el estado de su familia y que, habiéndosele encargado en 1846 la fábrica de loza fina, siguió sin pretender más sueldo que el que tenía asignado desde el año de 1844, por cuyas consideraciones suplicaba se le asignasen 12 reales en lugar de los 10 propuestos por la Comisión. Este memorial dio lugar a una ligera discusión, en la que el Sr. de Gortázar dijo que renunciaba y se separaba desde aquel momento de la Comisión de Alfarería por los muchos disgustos que le ocasionaba su cometido y en los mismos términos se expresó el Sr. Landecho y el Sr. de Ormaza.

En este estado, un individuo de la Comisión, al ver la sorpresa de la Junta al oír la renuncia de los individuos de la Comisión y la incertidumbre y perplejidad en que se encontraba para resolver en un asunto tan grave, dijo que era preciso ser explícitos y francos con la Junta General aun cuando le fuese doloroso el decirlo, que la causa de su renuncia y del disgusto de la Comisión era la convicción que tenían de los pocos adelantamientos que se prometían, porque a pesar de las seguridades de que el Sr. Monasterio les había dado, respondiendo con su cabeza, nunca se realizaban sus pronósticos: que aunque reconocían en él su buena intención, probidad, celo y buena fe, le faltaba la energía y disposición para dar la actividad, orden y concierto que exije una fábrica de esta clase; en una palabra, que es un celoso obrero, pero no buen Director, pues que con su excesivo celo, empleándose en oficios de peón citados, perjudica los intereses de la fábrica y cuyos resabios, por ser de escesivo celo, son difíciles de remediar y no han podido corregirse; los demás individuos de la Comisión confirmaron esta manifestación.

En su vista, la Junta acordó no haber lugar a la solicitud de Gerónimo de Monasterio referente al aumento del sueldo que solicitaba en su memorial, y que se le haga saber que si ha de seguir en la fábrica ha de ser con el sueldo de 10 reales que la Comisión proponía y que sólo por vía de estímulo se le abonará uno por ciento de cada mil reales que resulten de ganancias a la Casa, hasta 10.000 reales, en el caso que llegue la ganancia a esta cantidad, deducidos gastos, entendiéndose esta ganancia de lo vendido y resultante en caja en metálico, sin entrar en cuenta las existencias de almacén.»

Junta Ordinaria 15 de marzo de 1853:

«El Sr. Gortázar, por sí y en nombre de la Comisión de Alfarería (de la que no dimitió hasta arreglar el asunto Naverán), hizo presente que en virtud del encargo que se le confirió para cancelar la cuenta pendiente con la Vda. del Sr. Naverán, para los atrasos de la asignación que le señaló dicha Comisión y que en el día ascendían a 17.500 reales, había conferenciado con don Manuel de Naverán, encargado por su Sra. Madre, el cual, en consideración al estado de la fábrica y sus escasos productos, se había convenido en dar concluida y cancelada dicha cuenta por la cantidad de diez mil reales, y la Junta, aprobando lo obrado por la Comisión de Alfarería, acordó se satisfaga a la Vda. de Naverán los dichos diez mil reales y que el resto que sobrase, reservando lo necesario para continuar la fabricación de loza ordinaria, se pase a la Caja General.»

★

AÑO 1854 En 1854, al momento de liquidar el 1% de cada mil reales que resultaren de ganancia a Gerónimo de Monasterio, según hemos visto se había concertado, hubo sus más y sus menos. Gerónimo «entendía que debía ser progresivo, esto es, de mil, 10; de dos mil, 20, etc.», pero la Junta le

contestó que no había lugar a tal interpretación en el decreto que se dio. Que la cantidad a abonar era del 1% de toda la utilidad que resultare en dinero existente en Caja hasta diez mil reales.

El 26 de mayo de 1854 vuelve a entrar en relación con la Santa Casa la Fábrica de Loza Fina de Busturia. Lo hace a través de una carta de Pedro González Agüeros «en la que preguntaba si tendría la Junta inconveniente en darle en arriendo la fábrica de loza con todos sus útiles; por qué número de años, precio del arrendamiento, etc., y, en el caso que se verificase la cesión, con qué número de jóvenes de la Santa Casa de edad de 14 a 18 años podría contar. La Junta acordó que la Comisión de Alfarería examinase todos estos pormenores y proponga lo que le parezca».

En el trabajo anteriormente citado de Angel Apraiz, *La Cerámica de Busturia,* aparece este Pedro González Agüeros, tomando la fábrica de San Mamés en arriendo el año de 1855, y un poco más adelante (por un documento de 1867) que lo hace como apoderado del Excmo. Sr. don Manuel Cantero.

Nosotros hemos visto en los documentos examinados del archivo de la Santa Casa de Misericordia a esta persona, Pedro González Agüeros, 17 veces.

En 1854 cuatro veces: dos como director de la Fábrica de Loza Fina de Busturia, otra como empresario de la misma y en la cuarta sin cargo alguno.

En 1855 aparece 6 veces como Director de la Fábrica, 1 como su administrador y 1 sin cargo alguno.

En 1856 dos veces, pero sin especificación del cargo que podía tener en la fábrica. En 1857 y 1858 una vez cada año, sin cargo alguno.

Y por último, en 1860 una vez, sin cargo alguno, aunque con poder suficiente como para proponer a la Junta de la Santa Casa de Misericordia el traslado de la Fábrica de Busturia a sus locales.

En dos ocasiones, y las dos en 1855, aparece como inicial del primer apellido una A, y en otra como inicial del nombre una J, o quizá una I, pero pensamos que en las tres ocasiones se trata de un error más bien que de persona diferente al citado Pedro González Agüeros.

Pues bien, volviendo a la petición de la carta de Pedro G. Agüeros, la «Junta, después de haber discutido este punto con detención, considerando que el local de este Establecimiento es pequeño en proporción a sus necesidades, por lo que varios sitios que hoy día están destinados a ciertos objetos habría que cederlos para el servicio de la fábrica; que, además, hay una imposibilidad de incomunicar ésta del resto del edificio, cosa indispensable en su caso, en sentir de la Junta, por todas estas razones acordó se manifestase al Sr. Director de la Fábrica de Busturia que no era posible acceder a su petición. Con respecto a los jóvenes de esta Santa Casa de edad de 14 a 18 años, que el mismo Sr. preguntaba si se le darían para trabajar en aquella fábrica, se acordó se le conteste que no hay en el día de la edad indicada».

★

AÑO 1855 El 25 de mayo de 1855 se leyó en Junta otra carta de Pedro A. Agüeros, «administrador de la Fábrica de Loza de Busturia», solicitando nuevamente de 4 a 6 jóvenes de la Santa Casa, para trabajar en Busturia en calidad de aprendices, añadiendo: «...bajo las mismas condiciones estipuladas con otros que ha obtenido de la beneficencia de Vitoria».

«La Junta acordó que sin perjuicio de los informes que sobre el particular se pidiesen a Vitoria, se conteste al Sr. Agüeros pidiéndole una razón de las condiciones para, en su vista, resolver lo conducente.»

En la Junta del 5 de junio se lee la contestación de Pedro A. Agüeros, «Director de la Fábrica de Loza de Busturia», diciendo que las condiciones de los 4 o 6 aprendices sería por 8 años, solicitando «que si no acomodaban los términos se le manifestase cuáles eran los que la Santa Casa tenía adoptados para iguales casos».

Por parte de la Santa Casa, la Comisión de Educación opinaba que la época de aprendizaje no debía de exceder de cinco años, «concediéndose a lo sumo uno más, durante el cual se abonase a los jóvenes la mitad del jornal de un oficial», y así, en este sentido se encargó a Felipe Uhagón contestase al Sr. Agüeros.

El 19 de junio se da cuenta de la contestación de Pedro González Agüeros. En la misma se interesa por saber qué «ventajas pecuniarias» concederá la Santa Casa a los maestros con quienes se iban a colocar los aprendices. La naturaleza de la contestación a esta pregunta viene entendida en la siguiente carta de Agüeros, leída el 26 de junio. Dice el acta sobre el contenido de la misma:

«...se avenía a recibir seis jóvenes por cinco años, con arreglo a lo que en iguales casos se pacta, pero sin renunciar a la onza de oro por cada uno, a pesar de las indicaciones que se le hicieron por el señor Uhagón sobre que varios maestros omitían percibir estas sumas.»

En la Junta del 24 de julio «se leyeron dos cartas de Pedro González Agüeros, escritas en Busturia el 19 y 23 del actual, a la Comisión de Educación, reducida la primera a avisar la llegada de los seis chicos que de la Santa Casa llevó para la fábrica de alfarería, y la segunda, que éstos habían indebidamente solicitado el abono de sueldo, y dado además motivos de quejas fundadas por entregarse a juegos y prorrumpir en amenazas de que se escaparían de la fábrica».

«Altamente disgustada la Junta con las ridículas exigencias de aquellos niños y dispuesta a coadyuvar hacia el remedio a unos desmanes tan irregulares, acordó que D. Felipe Uhagón reuniese ante él y el administrador a los padres o interesados de aquellos jóvenes díscolos y les hiciese saber que si se escapan éstos de la fábrica, o de ella sin justos motivos fuesen espedidos, no serían ya admitidos en la Santa Casa, y que avisase al Sr. Agüeros a fin de que les castigase según lo mereciesen.»

No estuvieron, de todas formas, mucho tiempo estos seis aprendices en la Fábrica de Busturia, pues afectada esta localidad del cólera-morbo, volvieron en agosto a la Santa Casa.

Esta epidemia de cólera había aparecido en Bilbao el año anterior, 1854, lo que causó a la Casa importantes gastos, pues temerosa la Junta «de que la aglomeración de los pobres fuera un motivo más de desgracias, se esparramó a doscientos y tantos por los caseríos de Vizcaya, gastando en ello al día de 800 a 900 reales».

En 1855 aún debía de estar presente, por el comentario que leemos en el acta del 21 de agosto, que dice «que la Santa Casa está libre (del colera), pues aunque ha muerto la suegra de Gerónimo de Monasterio, el maestro de la fábrica de alfarería ha sido en habitación que está separada, siendo además constante que no se cuidaba y que salía de casa».

La Fábrica de Alfarería debía de marchar bien. Así parece confirmarlo el hecho de que el 10 de julio los Sres. Orobio y Larrínaga, miembros de la Comisión de Alfarería, propusieran a la Junta el aumento del sueldo de Gerónimo de Monasterio en dos reales diarios y como estímulo se le concediese el 2% de las ganancias que sobre la cantidad de diez mil reales anuales arrojase esta industria.

Estas condiciones fueron aprobadas en la siguiente Junta, del 17 de julio.

En este año de 1855 la caseta que estaba cerca del puente colgante, en la inmediación de la Plaza, la tenía en arriendo Víctor de Larrucea, quien en Junta de 7 de agosto solicita a la misma le rebaje proporcionalmente la renta por el mes y medio que la caseta, por obras, estuvo cerrada. Creemos que este Víctor Larrucea será el que vimos por primera vez en 1838 como aprendiz en la Alfarería de la Santa Casa.

AÑO 1856 A finales de 1855 o a primeros del 1856 volvieron a la fábrica de Busturia cuatro jóvenes. Conocemos los nombres de dos de ellos: Bernardino Acha, que el 8 de abril fue despedido de la Fábrica, y Bernardino Ibarreche, que se fugó de la misma en julio de 1858, dando lugar a una carta de Pedro González Agüeros pidiendo, o bien que se obligase al citado Bernardino a volver a la cerámica, o se le reintegrase de los dispendios causados por el tal joven fugado.

No sabemos cuándo empezó la Alfarería de la Santa Casa a fabricar «ladrillos pintados», pero sí que por lo menos lo hacía este año de 1856, pues a la Junta del 19 de febrero fueron presentadas unas muestras que merecieron su satisfacción: «...muy complacida de la perfección en la elaboración y colores».

En este año de 1856 entramos en conocimiento de un tal Juan González Agüeros, que residente en Burdeos, gestiona desinteresadamente en esta ciudad francesa algunos asuntos económicos por cuenta de la Casa. Este Juan es hermano del ya citado varias veces como Director de la Fábrica de Busturia, Pedro. ¿No llegaría Pedro González Agüeros a Busturia procedente de Burdeos, después de alcanzar experiencia alfarera en este importante centro de fabricación de loza?

En la Junta del día 17 de junio de este año se considera la propuesta de Fernando de Loidi de «derribar el horno grande a la inglesa, ahora inútil y muy deteriorado, de sacar los escombros, hacer un zapeo y construir una tejavana de suficiente solidez para poderse levantar sobre ella otro piso; el todo sin más retribución que la de los ladrillos y fierro que aprovechase del citado horno». Consultado el arquitecto señor Salces sobre tal proposición, informó a la Junta que la veía admisible y muy ventajosa para la Santa Casa, añadiendo «que otro horno pequeño contiguo para ensayos que ya para nada servía, podía así bien derribarse, con lo que se daría mayor amplitud a la tejavana, estando Loidi conforme en ello». A la vista de esta opinión del Sr. Salces, que creemos que es el arquitecto del Ayuntamiento, que más adelante volveremos a encontrar, la Junta dio el visto bueno a la operación.

El 8 de julio escribe desde Burdeos José María de Uría, Secretario de la Junta, a Francisco Gaminde, diciendo casi al final de la carta: «...pienso también hacer algo para ver de fomentar y mejorar el ramo de alfarería con respecto a ladrillos barnizados...».

El 16 de septiembre escribe Pedro González Agüeros, de Busturia, diciendo que quisiera comprar dos tornos que la Santa Casa tiene y que no usa, pero ruega que a la hora del precio se tenga en consideración que tiene a su cargo varios jóvenes de la Casa a quienes tiene que vestir por su cuenta. La Junta acordó «se le cediesen los dos tornos en 1.312 reales, que cuando nuevos costó cada uno de ellos, y en el día ni hacen falta ni se hallan en buen uso».

En noviembre de este año que estamos examinando, 1856, piden aumento de sueldo los empleados en la Alfarería, concretamente Gerónimo de Monasterio, Pedro de Arana, Miguel de Landa, Ignacio de Urquiza y Manuel Oli, basándose para hacer tal petición, en que había habido un importante aumento de los precios de los alimentos. Solicitan un real diario más cada uno, siéndoles concedido, pero bajo la cláusula de que este aumento «cesaría tan luego como desapareciese la causa de la subida de precios que lo había motivado».

★

AÑO 1857 A petición del Alcalde de la Villa, señor Bárcena, entra a trabajar el mes de abril de 1857 en la Alfarería, Segundo Landa, «que hasta ahora había estado en la fábrica de loza de Busturia». Sólo estuvo en la Casa hasta el mes de agosto, en que se marchó porque la misma «no accedía a su solicitud de aumento de subvención».

★

AÑO 1858 Comienza el año 1858 con la decisión de rebajar el precio de cada ladrillo pintado en un cuartillo real. Por el acta de 1.º de junio de este año, sabemos que en algún momento la Alfarería se proveyó de tierra del pueblo de Lesaca. El texto que nos lo da a conocer dice «que el Sr. Irigoyen quería comprar una partida de tierra blanca traída de Lesaca y de que ningún uso se hacía, ofreciendo tres mil reales por ella. La Junta acordó vendérsela siempre y cuando que el pago fuese al contado.

El citado en fechas anteriores Juan González Agüeros, hermano como hemos visto del Director de la Fábrica de Busturia, comunica en el mes de septiembre que debido a su salud tiene que dejar su residencia en Burdeos e indica que en esta localidad podría sustituirle para realizar gestiones por cuenta de la Santa Casa, don Juan José Vázquez.

★

AÑO 1859 En 1859, en la Junta del 22 de marzo «hizo presente el Sr. Zubía que para la exposición del año 1862, por celebrarse en Madrid, convendría remitir muestras de lo que se elabora en la fábrica de alfarería de la Santa Casa y se acordó que así se hiciera». «Se acordó así bien remitir a Zaragoza muestras de las varias clases de azulejos para la numeración de las calles y plazas».

Los ingresos totales de la Casa del año 1859, según el estado de cuentas que Felipe de Uhagón había enviado al Ayuntamiento fueron por los siguientes conceptos y cantidades:

	Rvn
Saldo existente en 1.º de enero de 1859	45.958,, 8
Ingresado del producto ordinario de rentas propias	15.980,,32
Producto de dos rifas	31.915,,27
Pequeñas rentas y arbitrios	1.785,,
Limosnas de postulación	7.516,,31
Cuestación en la Capilla de esta Santa Casa	2.543,, 8
Producto de las circulares de limosnas.	53.612,,
Limosnas mayores	34.592,, 2
Legados y mandas	14.324,,
Productos de alfarería	23.500,,
Productos de ropería y objetos de cátedra y educación	613,, 2
Productos de partidas excepcionales, inclusos Rvn. 3.327,,17 de función teatral	3.903,,17
Consignación anual del Excmo. Ayuntamiento	20.000,,
Producto de partidas únicas	709,, 6
Id. de partidas adicionales y Rvn 261,, 1 de depósito	18.898,,33
	275.852,,30

★

AÑO 1860 El 3 de abril de 1860, el Sr. Uría informó a la Junta que había recibido una carta del Sr. Agüeros, de Busturia, solicitando que la misma «accediese, mediante una compensación, a permitirle trasladar a los locales de la Santa Casa la Fábrica de Loza Fina que tenía en Busturia».

La Junta, considerando que ya tenía una Fábrica de Loza Ordinaria que daba buen producto anual; que el montaje de la de Busturia en sus locales perjudicaría a la «ventilación, tan necesaria en este vasto establecimiento»; que los «pobres ancianos no pueden dedicarse a trabajo alguno y que a los jóvenes se les distraería de la buena educación que con tantas ventajas para los mismos se dispensaba, por cuya razón se empleaban en la fabricación de la loza ordinaria jornaleros de afuera, acordó no acceder a lo que solicitaba el Sr. Agüero, «y que en este sentido se lo comunicase el mismo Sr. Uría.

AÑO 1861 En la sesión de la Junta del 8 de enero de 1861 se acuerda fijar a la alfarería una renta por el local que ocupa de 1.000 reales anuales. El aumento de personas acogidas en estos últimos años debió ser notable, pues vemos que a finales del mes de septiembre de este año de 1861, la Junta se plantea la necesidad de ampliar el número de cuartos y camas, especialmente para niños y niñas. El arquitecto Antonio de Goicoechea, que era miembro de la Junta, presentó un plan, mediante el cual se podría proporcionar local para 64 niños más, pero advirtiendo «que al efecto sería preciso deshacer el edificio de la Alfarería, que en la actualidad sirve de obrador, secadero y otras operaciones».

La Junta, a la vista de esta proposición, acordó se reuniesen la Comisión de Alfarería, la de Obras y Antonio de Goicoechea, y que «oyendo al maestro de Alfarería Gerónimo de Monasterio, examinasen las localidades que hay para ver si podrían en alguna de ellas plantearse el secadero, pozos y horno». Pues la Junta «deseaba conciliar el mayor aumento de local para camas con la continuación en otros locales de la fábrica de Alfarería».

★

AÑO 1862 Pero los planes y proyectos realizados este año de 1861, por falta de fondos, no pudieron llevarse a cabo. Parece tuvieron sus comienzos en 1862.

El 18 de febrero de este año consta el permiso del Ayuntamiento para el comienzo de las obras, así como al 3 de junio la aprobación del presupuesto de 33.100 reales, cuyo pago fue a su cuenta.

El 22 de julio de 1862 se lee un interesante informe de la Comisión de Alfarería sobre la construcción de unos secaderos y sobre la subida de sueldos de los operarios.

«Comisión de Alfarería. Reunión del 19 de julio de 1862. Señores don José María de Uría, don Alejandro de Smith, don Luis de Ansotegui y don Pedro de Errazquin. Hizo presente el Sr. Ansotegui que en virtud del encargo que vervalmente recibió de esta comisión en su última sesión, se había ocupado, en unión con el maestro Gerónimo, en hallar un local en que pudiera construirse el secadero indispensable para dar mayor desarrollo a la fabricación y de acuerdo con el mismo se habían fijado en aumentar un piso a la tejavana que actualmente sirve para dicho objeto, levantando el mismo tejado actual que fue antes leñera de la Panadería. Que habiéndose informado competentemente, creía que sería una obra que ascendería a unos 6.000 rs. aproximadamente, cuyo presupuesto de Rvn 7.271 fue presentado por el carpintero Fernando Loidi

Enterada la comisión y convencida de que este gasto sería prontamente remunerado por el beneficio que produciría el aumento de fabricación, aprobó la idea, acordando que se dé cuenta en la primera junta general, haciendo ver a la misma la urgencia de esta obra y que el gasto sería pagado de los productos de la misma fábrica.

Hizo también presente el referido Sr. Ansotegui que habiendo tomado informes del maestro Gerónimo de Monasterio y teniendo en cuenta el aumento de coste de la vida material, creía que debía aumentarse dos reales diarios sobre los 9 que tiene el 1er. oficial Miguel Landa y un real diario a cada uno de los demás: así como también al aprendiz Gauna, que sólo deberá empezar a gozar de este aumento desde 1.º de enero de 1863, que respecto a Pedro de Arana, creía que podría aumentársele sólo un real diario, teniendo en consideración que se le aumentó el sueldo hace poco tiempo, y que como tiene un 2 p % sobre los beneficios, ha de ser mayor el producto que retire con el aumento que se trata de dar a la fabricación.

La comisión, después de discutir este punto con algún detenimiento, aprobó los espresados aumentos y dispuso a más que teniendo en cuenta las mismas razones que preceden, se aumentara igualmente sólo en un real el jornal de que goza el maestro Gerónimo de Monasterio, pues que también tiene 2 p % sobre los beneficios.

Se trató de la conveniencia de aumentar las horas de trabajo, especialmente en invierno y después de consultado al administrador Luciano de Celaya, la comisión acordó que fueran las siguientes:

Desde el 3 de mayo al 14 de septiembre se empezaría a las 6 de la mañana, dando fin a las 7 de la tarde, con media hora para almorzar y 1½ para comer. El resto del año, desde las 7 de la mañana hasta las 7 de la tarde, con media hora para almorzar y una hora para comer. El oficial de la fábrica, Pedro de Arana, tomará en lo sucesivo nota de todos los pedidos que se hagan a dicha fábrica, marcando la fecha del pedido y la del día en que se despacha».

«La Junta aprobó lo dispuesto por la comisión y el tino y actividad desplegados por el Sr. Ansotegui y el Sr. Errazquin de la citada comisión de alfarería.»

★

AÑO 1863 Pocos datos podemos dar del año 1863. El 10 de marzo es admitido en la Casa y como operario en la Alfarería, Gregorio Iberro (quizá Icerro) por el «extraordinario interés» que mostró Tomás de Epalza en ello.

El 7 de julio se autoriza pasen a trabajar a la alfarería dos niños, uno de los cuales sabemos se llamaba Anacleto Alvarez.

Por la Junta de 1.º de septiembre conocemos a un nuevo operario de la Alfarería: Butrón.

Y por último, que el 1.º de diciembre Gerónimo de Monasterio, «a quien se concedió la admisión de un hijo suyo en la escuela del asilo, comunica a la Junta que «iba a sacarlo y que agradecería en extremo se le conceda eduque otro menor en su lugar, por temor que andando en la calle lo estropee algún carruage o caballería». La junta accedió a esta solicitud.

★

AÑO 1864 Las posibilidades de la alfarería en estas fechas para obtener mejores resultados debieron ser grandes, pero la estrechez de locales disponibles impedían su consecución. Claramente lo dicen Errazquin y Ansotegui en la Junta del 5 de enero de 1864: «advirtieron que se podría vender y, por tanto, ganar más de lo que (hasta ahora), si bien era necesario más local para secaderos espaciosos, no sirviendo gran cosa sin ellos el que se fabrique mucho por lo malo de la estación, por lo que se hecha de menos un vasto departamento calentado convenientemente, aunque es sabido que hay que desistir por ahora de la mejora por la falta de terrenos».

Con el deseo de impulsar la alfarería hasta donde les fuera posible, vemos cómo el 19 de julio, Barroeta y Ansotegui proponen a la Junta «lo conveniente de que Arana, sin perjuicio de algún día, vaya Monasterio a Barcelona con su pariente, pase a la esposición de Bayona y a Burdeos, no gastando sino quince a veinte duros, siendo así que se podrá traer algún adelanto para aquel ramo y la Junta, que creyó bueno el pensamiento, facultó a dichos dos Sres. para llevarlo a cabo porque así se consigue averiguar dónde se compra en Bayona la tierra para las cajas que con obra en el horno, y en Burdeos, observar los hornos de carbón de piedra modernos y demás que pueda convenir a esta Santa».

Las cajas que en este párrafo se citan, debían ser similares a las que en algunas ollerías del país hemos visto utilizaban para proteger dentro del horno las piezas más delicadas. Respecto al viaje en la siguiente documentación no consta si se realizó o no, o de realizarse qué tipo de mejoras pudo traer Pedro Arana.

También se tenían contactos con la importante zona alfarera de Levante. En febrero de este año que estamos viendo, se encuentra en Valencia Antonio de Zarauz, persona que más adelante formó parte de la Junta, haciendo gestiones para la Alfarería de la Misericordia. Concretamente enviando muestras de azul, así como tratando de la compra y envío a Bilbao de Zafre y esmaltes. El coste de estos materiales adquiridos, más el flete hasta la Villa, fue de 1.802 reales, que Antonio de Zarauz cedió a favor de la Santa Casa.

Este año nos da a conocer un nuevo aprendiz de la Fábrica. Elías Palomera; Hasta el mes de mayo estuvo en la Panadería, «en donde de tal forma no quería seguir que según informó Mariano de Montiano, no quería comer y hasta procuraba lanzar el alimento introduciendo los dedos en la garganta».

★

AÑO 1865 Los beneficios del año 1864 fueron de los más altos que obtuvo la Fábrica. 35.085 reales y 97 céntimos. El acta del 10 de enero de 1865, que es donde se recoge este beneficio, nos dice que «la Junta vio con agrado la mayor ganancia obtenida...». Y más adelante que la Comisión de alfarería que se estaba ocupando de mejoras de alguna importancia, «nada podía decir por ahora por los datos que se habían pedido al Estranjero».

El 12 de diciembre «El director de la Alfarería hizo presente que el Ayuntamiento permite libre el paso de entrada y salida de los carros de árgoma que se conducen a la fábrica de la Santa Casa y que los diputados forales se prestaban propicios para hacer lo propio en su jurisdicción, por lo que se decretó se suplique a la Ilma. Diputación del Señorío igual libertad de pago en la Cadena de Careaga».

El 20 de diciembre, a la solicitud de la Santa Casa contesta la Diputación como sigue:

«Comunicado a la administración principal de arbitrios y peajes del Señorío para su informe el oficio de esa junta de 14 del corriente, relativamente al asunto que en dicho informe se menciona, lo evacuó con fecha 18 del mismo, cuyo contesto es como sigue.

Ilmo. Sr. Evacuando la administración principal de arbitrios y peajes del Señorío el informe que se le ordena en el decreto que precede, tiene la honra de manifestar que mediante la franquicia que se solicita del libre peaje de la media cadena de Careaga para un establecimiento de Beneficencia si bien local como es la Sta. y Rl. Casa Misericordia de esta Villa, podía cederse a la petición si V. S. I. lo cree conveniente, pero con algunas circunstancias, a fin de que los carreteros que conducen la árgoma para el uso privativo de aquel establecimiento, no abusen a la sombra de él. Podrían ser las siguientes.

1.ª Los carros que conducen la árgoma para la Sta. Casa Misericordia de Bilbao tendrán en su llanta lo menos dos y medio pulgadas.

2.ª Todos los carreteros pagarán a su paso por esta Villa el mismo peaje que le corresponde a la cadena de Careaga.

3.ª El establecimiento de la Misericordia de Bilbao, por medio de uno de sus encargados, pasará una nota de los nombres de los carreteros y número de los carros a esta administración tan pronto como haya hecho la descarga.

4.ª La administración facilitará a continuación la orden para que les devuelvan el dinero a su regreso y que no se les cobre la pasada de retorno siempre que vayan los carros completamente vacíos.

5.ª Si al retorno llevasen carga de cualquier especie que fuere, sea en mucha o en poca cantidad, pagarán el peaje que les corresponda por su regreso.»

Y habiendo adoptado por decreto esta Diputación general el preincerto informe, tiene el gusto de comunicárselo a esa Junta para su conocimiento y efectos conducentes.

Dios guarde a V. S. ms. as. — Bilbao, 20 de diciembre de 1865.

José de Zabálburu. José Niceto de Urquiza. Miguel de Iturzaeta.

A la Junta de la Sta. y Real Casa de Misericordia de Bilbao.»

«En su vista se decretó que se oficie a esa corporación dándola las gracias por la pronta y beneficiosa medida adoptada en obsequio de este asilo, así como que se traslade el oficio que la contiene a la comisión de alfarería para que enterada, encargue a su Director y demás hagan cumplirlo fielmente.»

En junta del 18 de julio de este año de 1865 se da cuenta de «cómo el director de la Alfarería ha recibido algunos objetos de la de Busturia». Lo que no nos informa es de qué clase de objetos se trataba y por qué causa se enviaban. Tampoco la documentación posterior nos lo aclara.

El acta del 27 de junio nos da a conocer otro operario de la Alfarería. La referencia a él en la misma dice así: « Y que Juan Martín de Madariaga, conocido por Patacón, fue espulsado el día 23 por la mala conducta y para que el ejemplo no cunda en los demás pobres que se prestan al trabajo. Como es casado, venía a la Misericordia a ocuparse en la Alfarería y a las tres comidas, pagándole la cama al patrón y además se le vestía y calzaba y sin embargo de estar así mimado, se negó recién venido, a servir de escacha y a trabajar en el asilo después y hasta fuera de él en compañía de otros acogidos; además se propasaba en sus expresiones, habiendo querido estropear a un niño de la Casa por llamarle como todo el mundo le conoce y tanto, que cogiéndole por las orejas intentaba echarle por el balcón».

AÑO 1866 Tomada la decisión por parte de la Santa Casa de Misericordia de abandonar la Industria de la Panadería, y autorizada para ello por el oficio del Ayuntamiento de fecha 5 de enero de 1866, firmado por el alcalde presidente José de Jane, la Junta del 9 de este mes pasa a considerar cuál sería el destino más conveniente de sus locales, si es que no se procedía al arriendo de los mismos:

«Indicó el secretario que deseaba, antes de tratar de arrendar la panadería, se viera si convendría destinar sus locales para el aumento de pobres que se nota paulatinamente y parte para ensanche de la alfarería, a lo que se alegó por los Sres. Careaga y Laraudo que para los pobres, teníamos los suficientes con lo edificado poco ha enfrente del Instituto, así como para la otra industria con lo que se agregó contiguo a la panadería hará dos años, a parte de la consideración que debe tenerse presente a consecuencia de lo gastado en hornos y demás el año 63, obteniéndose unos magníficos salones con agua y gas abundante en disposición de producir buena renta destinándolos al objeto para que se invirtió. El secretario, que accedía a ser cierta la especie de manía del Director de la Alfarería en pedir siempre terrenos, como insistencia en deberse darle alguno por lo necesario que son para secar la obra, sobre todo en un país tan húmedo y donde el sol no aparece con la frecuencia que en otros, o por lo menos para desahogo de los acogidos, se dispuso se agregara al arrendar la panadería, la condición de poder utilizar lo que ocupa a los dos o tres meses de prevenírselo al arrendatario, si fuese necesario para la Misericordia.»

Como en seguida veremos, estos locales fueron arrendados a Mariano Montiano, antiguo miembro de la Junta y de la comisión de alfarería.

El resto de la documentación de este año de 1866, referente a la Alfarería, está centrada fundamentalmente en tres temas: 1) Fijación del precio de venta de los ladrillos pintados y otros productos, mediante el análisis de sus costos, precios de la competencia, etc.; 2) Mejora de los esmaltes, barnices, pinturas, de los procedimientos de trituración y amasado del barro, de los hornos, secaderos, etc. Mejoras que, como veremos, llevarán a la comisión de alfarería a la recomendación de que Pedro de Arana visite

con detenimiento otros talleres alfareros de Barcelona, Valencia, Toledo, etc., y aprenda toda clase de adelantos que observe en los mismos, para después introducirlos en la fábrica de la Santa Casa de Misericordia. Incluso facultándole para poder contratar, si fuera necesario, un operario hábil que conociera en alguno de los talleres a visitar; y 3) La construcción de un horno de carbón piedra *a la moderna*, sustituyendo el alimentado con árgoma, y búsqueda del lugar más adecuado para su ubicación.

A continuación transcribimos algunas actas que nos informan con detalle de los temas citados.

Junta Ordinaria del 6 de marzo de 1866:

«Por último, el Sr. Alzuyeta (d. Juan de Alzuyeta), semanero, observó que el precio de los ladrillos grandes, en los que existe competencia, se sostiene en el asilo a real y cuartillo cada uno, siendo así que los valencianos muy poco menores se venden a real, con la circunstancia de ser el aspecto de ésta mejor, lo que debe contribuir a que, si bien no ha habido interrupción en el despacho para Vergara y S. Sebastián, para la población en el espacio de ocho meses, apenas se nos han comprado cuatrocientos azulejos y a pesar de decir los que los colocan que son éstos más fuertes y de mejor colocación. Según Monasterio, esta suspensión debe provenir en parte de una gran remesa traída por el señor Epalza de Valencia, precisamente cuando hubo que desatender en algo su fabricación aquí, a consecuencia de haber pedido todos los pueblos de Vizcaya letreros y números para las calles y casas de orden de la autoridad. Como se observa que la pintura sale estampada con mucha desigualdad, pudiendo decir que hemos atrasado, aunque la mayor o menor calor del horno puede contribuir, quizás influya más el no cuidar de que el peso de la pintura y la medida del agua sean siempre los mismos en sus proporciones, y también en no revolver la mezcla por los operarios al pintar las piezas por quedar la pintura en el fondo, debido a su mayor peso. Tomados informes del Director, del Subdirector y del almacenero, no están conformes sobre los precios que deben regir, en la calidad, tamaño y pintura de los azulejos, lo que hace necesario se llame a la comisión del ramo esta semana para hacer un inventario minucioso, apreciar el importe de los jornales, coste de las materias, venta y demás y procurando averiguar a ciencia cierta el coste de cada pieza para saber la utilidad que queda, a fin de competir con ventaja en todos los ramos y bajar los precios para aumentar la venta siempre que sea posible, cuidando de vez en cuando de anunciarlo en la prensa. El Sr. Alzuyeta, que se ofreció a ayudar a la comisión, opinaba porque se mande un operario a aprender, o se traiga un maestro de allí para conseguir adelantos sin un gran dispendio y si no puede ser separarse de la industria.

(Presidió D. Nemesio de Gandasegui, siendo secretario Luis Ansotegui).»

Junta Ordinaria del 13 de marzo de 1866:

«Tocante a la industria alfarera, manifestaron los Sres. Barroeta y Alzuyeta que aunque los dos solos se reunieron en la junta convocada al efecto, tomaron algunas disposiciones preparatorias, cual minuciosamente consta en el libro de actas de aquella dependencia, para que Monasterio y Arana averigüen lo relativo a las pinturas, costo de cada ladrillo de la casa y de Valencia, horno a la moderna y sitio para levantarlo, adelantos para triturar el barro y manera de economizar local en la panadería, bien trasladando las artesas, bien de otro modo para aliviar y favorecer a la otra industria. Que de sus resultas se presentó, como consta por menor para trasladarlo a sus actas, el costo detallado de cada ladrillo y la economía que se puede sacar en la panadería. Con este propósito indicó el Sr. Barroeta que le parecían bastante arbitrarias las cifras que figuran en los diversos renglones que entran en el costo de los ladrillos y aunque alguna debería aumentarse, como la de la elavoración en bruto, pues si con un jornal de diez reales no se hacen más que 250 ladrillos, la elavoración de treinta costará R^{vn} 1,20^{cu} en lugar de ochenta céntimos que se han puesto, y que sin embargo, tomando como exactos los datos que contiene el presupuesto presentado por Arana, resulta, como es en efecto, que veinte ladrillos vendibles cuestan quince reales, o sea 0'75 céntimos cada uno.

El mismo Sr. Barroeta manifestó que las existencias no eran tan grandes como se había dicho para la conveniencia de una pronta venta y baja de precios y menos al saber que en algún almacén de fuera se venden también los azulejos del tamaño en cuestión a real y cuartillo, pero que debiendo introducirse mejoras en la industria, no había riesgo alguno de volver a ser censurada la junta, como cuando la loza fina, ni de que resultaran grandes quebrantos porque se destinaran a conseguirlo las utilidades de un año, ni perjuicio mayor para Monasterio y Arana por el tanto por ciento que tienen en el beneficio líquido, porque, a lo sumo, dejarían de percibir lo correspondiente a ese tiempo y con gran probabilidad de resarcirse por el mayor beneficio que se alcanzaría, dados los elementos con que se cuenta u poder decirse que no hay otro establecimiento de la misma índole y competencia tan sólo en uno o dos artículos.

Como preguntara el Sr. de Careaga, D. Antonio, por la utilidad anual del ramo, al decirle que unos

Rvn 25.000, que a lo sumo quedarían reducidos a diez y seis o diez y ocho, opinó por seguir la industria y ver de mejorarla y doblemente teniendo presente no sólo que apenas se necesita capital para sostenerla, sino que se hacen cada año varias entregas de dinero a la Caja del Asilo sin pedir nunca cantidad alguna.

En vista de estas consideraciones se dispuso que se averigue por Monasterio y Arana, valiéndose de Arquitectos y albañiles y comprando en varias tiendas de una manera que no se conozca el objeto, el precio de los artículos que forman la competencia, que en adelante sepan lo que cuesta cada hornada, teniendo en cuenta el coste del barro empleado, la pintura, los jornales y demás y que del resultado de las habidas en un año o en medio, calculen con la aproximación posible lo que cuesta cada pieza, operación indispensable para saber si se puede o no bajar los precios y, por tanto, si puede o no competirse con ventaja con los demás vendedores, para en su vista ver si convendrá mandar a un operario del asilo a Valencia o traer un maestro de aquel punto, sin desistir de seguir con la industria mientras se puedan intentar adelantos con economía. Como para conseguirlo es menester sustituir, cual los tiempos lo exigen, el horno alimentado por árgoma por uno para carbón de piedra, y no habiendo terminado el letigio sobre el terreno de Solocoeche que lo debía de facilitar, la Comisión verá de trasladar el recreo cubierto de los niños a otro punto del Establecimiento, a fin de levantar donde estuvo el horno inglés uno moderno a propósito para el ramo y en términos que en su derredor con baldas o mejor se creyere se obtenga una especie de secadero aprovechando la calor que despidiera con la frecuencia que permitiría el mayor número de hornadas comparado con las pocas que pueden tener lugar en los alimentados con árgoma. Para ello será preciso un estudio detenido sobre el terreno ocupado por la panadería y contando con don Mariano, a fin de poder formar en la leñera el recreo que se quita a los niños, ver si las artesas pueden ponerse en el pasillo contiguo a donde están los hornos y que sirva de leñera el lugar dedicado a las artesas o el pasillo, sin perjuicio de aprovechar para su depósito la trastienda de la calle de la Ronda, casi sin uso y hasta una parte del departamento ocupado por los niños alfareros, llamando para ello a la Comisión de la Alfarería.»

Junta Ordinaria del 27 de marzo de 1866:

«Se leyó el acta de la alfarería en la reunión de esa comisión el 24 del corriente, relativa a construir un horno a la moderna donde estuvo el de la loza fina, trasladando el recreo cubierto de niños a la leñera de la panadería, mediante otro cambio y arreglo con el Sr. Montiano, así por el terreno que necesita al lado del que tiene en arriendo, como por la máquina de amasar que dice necesitar para sostener la competencia, tratándose igualmente de la conveniencia de enviar a Arana a Barcelona y Valencia para enterarse cuidadosamente de todos los productos alfareros, hornos, secaderos, modo de tributar y amasar el barro, lo concerniente a las pinturas, barnices y demás y dándosele facultades para contratar un buen obrero que planteara aquí las mejoras convenientes, ya que el viaje apenas costaría, según aquél, más de mil reales, por avenirse, para mejor indagar, a ponerse a trabajar en alguna fábrica de modo que no se recele el objeto e inspirando confianza con su aplicación y cuidado. La Comisión cree debe procurarse investigar en la espedición qué operario de aquellos con quienes trabajase Arana sería más apto y competente para levantar aquí un buen horno y para perfeccionar nuestros trabajos e introducir nuevos, proveyéndole de cartas de recomendación para el dinero que necesite y principalmente para que haga sus estudios, apuntes y observaciones con provecho. En consecuencia con lo dicho, manifestó el Sr. Alzuyeta que la permuta con el Sr. Montiano podía hacerse poniendo a disposición del asilo el local dedicado a leñera, para dedicarlo a recreo de los niños, dando en cambio el que necesite para la máquina de amasar, al lado del que sirve para pesar y depositar el pan, pero hacia la plazoleta de la entrada de la escuela, para no quitar terreno al reducido recreo descubierto, debiendo ser los gastos de transformación de cuenta de aquel señor que es quien va a utilizarse, para mañana otro día quedar a veneficio de la casa y también de su incumbencia la compra de la máquina, por ser lo probable saque su importe, a no que le vaya muy mal en el negocio, compensándole su costo de unos cuatro mil reales en el cobro de las libranzas. Al efecto y sin hacer variación en el pago trimestral de la renta, se trasladará su pago a un plazo mayor de un año, año y medio o dos, siempre que D. Mariano siga con el arrendamiento, pues de no seguir se considerará caducada la prórroga y pagaderas las cuatro libranzas el día que cese el arrendamiento, aunque, caso de existir aquélla y mientras dure devengarán un interés de seis por ciento anual.

En virtud de estos antecedentes dispuso la Junta que se llame a las comisiones de alfarería y panadería para que sobre el terreno y de acuerdo con el Sr. Montiano se fije lo que ha de llevarse a cabo sobre las obras y máquinas con las pequeñas variantes que reclame la discusión y demás, dejando de convocarse a la comisión de obras por no deber intervenir sino en el caso de quedar la leñera para

la Misericordia por la variación que necesitaría para convertirla en recreo. Asimismo, en lo relativo al viaje de Arana se facultó bajo el supuesto indicado, con las pequeñas modificaciones que crea indispensables la comisión de alfarería, la que verá cuándo convendrá que marche Arana, qué dinero podrá gastar, modo de compensarle en el perjuicio que tenga por el jornal que aquí gana y el que obtenga fuera, cómo se entenderá el tanto por ciento que percibe al año y demás.»

Como resultado de las cuestiones que se plantean en las actas anteriores de este año de 1866, resumimos diciendo: que con el Sr. Montiano se llegó al acuerdo de que, cedía la leñera de la Panadería para la construcción del recreo de los niños, que aceptaba hacer por su cuenta las ampliaciones de la tejavana y demás para colocar en ella la máquina de amasar el pan y que renunciaba a cualquier derecho sobre las mejoras, dejándolas a beneficio de la Santa Casa. A cambio pedía que la misma le compensara con la prolongación del arriendo y de los vencimientos de los pagarés que tenía firmados por el valor de las harinas, leña y demás de que se hizo cargo al tomar la Panadería por su cuenta.

Respecto al viaje de Arana, en Junta del 10 de abril la Comisión de Alfarería informa «que decretaron, en virtud de las facultades dadas por la Junta, que Arana haga el viaje dándole cartas de recomendación para Vitoria, Burgos, Valladolid, Zaragoza, Madrid, Valencia, Barcelona y Mataró».

El viaje debió realizarse casi de inmediato, pues sabemos que en el mes de junio, a primeros al menos, ya había estado en Valencia «visitando los mejores establecimientos». Así se le comunica en carta que se leyó en Junta del 12 de junio al miembro de la misma, Antonio de Zarauz, un tal Miguel Domingo Roncal, quien había facilitado a Arana la visita a los mismos.

En esa misma Junta se informa que «el hermano D. Mariano de Zabálburu proporcionó al oficial de Alfarería Arana que visitase en Madrid y en Toledo varios establecimientos de dicha industria».

También colaboró con la Santa Casa, facilitando información de talleres extranjeros, «así como dos tomos sobre alfarería que pasaron a Gerónimo de Monasterio», Antonio Echániz.

Este año entramos en conocimiento de dos operarios más de la Alfarería: Andrés López, que por sufrir del corazón ha de dejar la misma, y León Acha. Por el acta del 16 de octubre sabemos que en la Alfarería de la Casa se hicieron cañerías para Artecalle.

★

AÑO 1867 1867 fue un año triste. El 26 de junio falleció Fernando Rodríguez, almacenero que fue de la Alfarería, y últimamente socorrido por la Santa Casa de Misericordia con dos reales diarios.

También falleció este año el Maestro Gerónimo de Monasterio, a quien hemos visto en este trabajo luchando en la Alfarería desde al menos el año 1827. La Junta del 3 de diciembre de 1867 dice así: «Gerónimo de Monasterio, maestro de la Alfarería, se encuentra en los últimos momentos de su vida, su mujer y cinco hijos presentan un cuadro estremadamente lamentable. Se aprobó la oferta hecha por el Mayordomo a la familia para lo que se les ocurra, disponiéndose también que si fallece se verá la manera de ayudarla cual se merecen sus servicios». Y la junta del 10 de diciembre: «Con motivo del fallecimiento de Gerónimo de Monasterio y después de las razones espuestas por la Comisión de Alfarería, se dispuso que desde 1.º de enero subirá Arana al puesto de Director, con la consideración y demás que tenía el anterior, y Landa al de primer oficial, con el aumento de dos reales al día y que en cuanto a la familia del finado, puede seguir por ahora ocupando la misma habitación».

Nada encontramos en este año ni en los siguientes que nos permitan ver las consecuencias que en la Alfarería pudo tener la visita de Pedro Arana a diferentes talleres de la Península.

★

AÑO 1868 En 1868, a finales de noviembre, fallece en el Hospital Manuel Oli, quien desde marzo vivía acogido en la Santa Casa.

En 1868 el único dato de algún interés en relación con la Alfarería es el recogido en el acta del 5 de octubre: «Los Sres. de la Comisión de Alfarería participaron que desde que se arrendó por la Diputación la media cadena de Careaga y otras no permiten el paso de la árgoma gratis para el asilo, sin duda por no haber recordado que en diciembre de 1865 lo concedieron de oficio. En su vista se determinó oficiarla, haciéndolo presente, agregando que se agradecería se tenga en cuenta, si puede ser, en los sucesivos arrendamientos». Pero nada se debió de hacer de momento, pues en 1871 el director de la Alfarería vuelve a recordar el asunto.

★

AÑOS 1870-1871 De 1870 no encontramos ni un solo dato de interés.

El Director de la Alfarería recordó a la Junta lo del pago del peaje de los carros de árgoma. Lógicamente sería Pedro de Arana, y surtió esta vez efecto, pues en el acta del 10 de enero

de 1871 se leyó un oficio de la Ilma. Diputación que dice así: «En vista de la atenta comunicación que con fecha de hoy se sirve dirigir esa celosa Junta a la suscrita Diputación general interina, acaba la misma de dar las órdenes oportunas a la administración principal de peages del Señorío para que se exima del pago de derechos de portazgo en el punto de Careaga a los carros que conduzcan árgoma con destino a la alfarería de esa Santa Casa; y con objeto de que los carreteros conductores no abusen de esta franquicia, deberán satisfacer en Careaga dicho peaje, el que se les devolverá a su regreso siempre que acrediten la entrega de la árgoma en esa Santa Casa, en virtud de papeleta del administrador de la misma, y vuelvan los espresados carros completamente vacíos.

Dios guarde a V. S. m.a. Bilbao, 5 de enero de 1871.»

★

AÑO 1872 El año de 1872 es el año de la inauguración del nuevo Establecimiento de la Santa Casa de Misericordia en donde hoy sigue. En principio, el traslado se pensó hacer a los terrenos cedidos por el Gobierno en 1867 del ex convento de S. Agustín, «a condición de edificar allí desde luego la nueva Casa de Beneficencia, sin que se dedique a otro objeto», pero no estando de acuerdo Ayuntamiento y Junta sobre el particular, terminó la Misericordia en San Mamés.

Para ello el Ayuntamiento adquirió, como patrono y a nombre de la Santa Casa, los terrenos y edificios que la Diputación allí tenía, pagando por ellos quinientos mil reales.

Concretamente, la inauguración tuvo lugar el 9 de agosto de 1872, con la presencia del Rey Amadeo. La Junta de la Santa Casa de Misericordia fue invitada al acto por el Ayuntamiento mediante el siguiente oficio: «Habiéndose dispuesto que mañana, 9 de los corrientes y 8½ h. de su mañana, salga de las casas consistoriales la comitiva oficial para proceder a la inauguración del edificio de San Mamés, invito a V. se sirva honrar con su asistencia tan solemne acto. Dios Guarde a V. m.a. Bilbao, 8-8-1872. Eusebio Garc:a.»

El mismo día de la inauguración la Junta recibió «del Sr. Alcalde presidente del Municipio la posesión del edificio para hacer la traslación de los acogidos y encargarse de su administración ulterior.»

El traslado al nuevo edificio comenzó el 5 de septiembre de 1872, estando para el día 10 del mismo mes todos instalados en él, excepto «las 22 mujeres incurables y 40 chicos que han quedado en la antigua Casa para la asistencia a los entierros».

Estos, no obstante, pasaron pronto a San Mamés, tomando el acuerdo la Junta de que se anuncie al público «que las personas que en adelante deseen que asistan los chicos a los entierros lo avisen en la administración del Establecimiento con cuatro horas por lo menos de antelación».

La alfarería, por estas fechas, rendía buenos resultados, por lo que la Junta del 19 de noviembre de 1872 se decidió por su continuación, encargando a la Comisión que estudiase el modo de instalarla en San Mamés.

Como iremos viendo, esta decisión fue repetidamente pronunciada, sin que por diversas circunstancias, muchas de ellas no conocidas, se llevase a efecto.

★

AÑO 1873 La Comisión, de acuerdo, pues, con lo indicado por la Junta, comenzó a buscar terrenos adecuados, y así el 11 de febrero de 1873 el vocal Sr. Gana informa a la misma: «que habiendo hablado con D. Plácido de Zumelzu acerca de la cesión de un terreno de su propiedad contiguo al establecimiento de San Mamés y que a éste convenía para establecer en él la fábrica de alfarería, que el Sr. Zumelzu le manifestó que en obsequio a la Santa Casa se hallaba dispuesto a ejecutar esa cesión, por cuyo motivo la Junta encargó al mismo vocal le diera las gracias y se viese con dicho Sr. para arreglar las bases y condiciones de esta adquisición de terreno que necesitaba la Casa al objeto precitado, que ascendería a unos ocho mil pies próximamente».

Pero el hecho es que después el Sr. Zumelzu, sin que sepamos las causas, se volvió atrás de su decisión.

En agosto de este año, la «casa del finado maestro de la Fábrica de Loza, D. Gerónimo Monasterio», quedó desocupada, disponiendo la Junta «que pasara a ocuparla el nuevo maestro, D. Pedro de Arana».

★

AÑO 1874 En plena segunda guerra Carlista, el año 1874, el acta del 13 de abril nos da cuenta de que, sobre la antigua Casa de Misericordia «han caído hasta la fecha unas 34 bombas, quedando enteramente destruidos el escritorio y archivos, la casa del administrador horadada, etc....».

★

AÑO 1875 En mayo de 1875 dimite del cargo de Mayordomo Felipe de Goiri, nombrando en su lugar al Director de la Alfarería, que como sabemos era Pedro de Arana, que no cabe duda, por cuanto venimos viendo, fue una persona con una gran capacidad. La Junta acordó que el sobresueldo que venía cobrando el Sr. Goiri, de 1.500 reales de vellón, pasara en adelante a Pedro de Arana. Tomó el nuevo cargo el 19 de mayo.

El 13 de julio, el oficial alfarero Miguel de Landa se encuentra enfermo y solicita a la Junta 200 reales que le permitan ir a tomar baños de mar y recuperarse. Esta petición fue hecha a través de Arana, y le fue concedida por la Junta.

En el acta del 31 de agosto de este año de 1875 se dice fueron leídos además de un extenso informe, diversos documentos referentes todos ellos a la alfarería, pero no aparecen recogidos en la misma. Al final de la misma se dice que «el Sr. Zavala por una parte y los Sres. Zubizarreta y Garamendi por otra, añadieron algunas explicaciones a los documentos presentados, las cuales fueron oídas por la Junta con viva satisfacción».

Uno de estos documentos debe ser el que hemos podido ver en el Archivo de la Misericordia, en la carpeta número 7, documento número 14 de «Administración», aunque no pensamos sea el que se oyó con viva satisfacción. El mismo está en partes estropeado, pero en general puede entenderse su contenido. Dice así: «Con el objeto de que la junta se entere de los desembolsos efectuados en la explotación de las Fábricas de Loza que hace 33 años se dispuso establecer en la Santa Casa para proporcionar recursos a sus pobres acogidos, voy a permitirme presentarla unos ligeros apuntes sobre su situación económica. A mi juicio, el resultado no correspondió a las esperanzas que se habían concebido, a juzgar por los datos que arrojan las cuentas del libro de Contaduría, del cual se han extractado las notas que presento. Al someter a la consideración de la Junta estas notas no he tenido otro móvil..... se forme una idea..... Desde octubre ..... que se establecieron ..... Santa Casa de Misericordia hasta el 11 de noviembre de 1845, esto es, durante 3 años, desembolsó la Junta de la Santa Casa la cantidad de Rvn 374.151 y 28 mrs., a los que deducidos Rvn 8.000 que entregó la Comisión de estas fábricas en octubre de 1844, resultó un desembolso líquido de Rvn 366.151,,28 mrs. Durante el año de 1846 ascendieron los desembolsos efectuados por la Junta de la Santa Casa de Misericordia a la cantidad de Rvn 493.413,, 6 mrs. y deducido de esta cantidad Rvn 1.558, importe de loza vendida a los hospitales militares, resulta a fin de este año un desembolso líquido en total de Rvn 491.855,, 6 mrs.

Llegó el año de 1847, y durante este año no entregó la Junta a la Comisión de las fábricas..... más que Rvn 4.400; y aun esta cantidad a calidad de reintegro; y, por consiguiente ..... el año debiendo la expresada comisión de las Fábricas de loza a la Junta de la Santa Casa la cantidad de Rvn 496.255,, 6 mrs.

Desde el año de 1848 hasta el de 1853 no empezaron a producir las fábricas de loza y, por consiguiente, la Comisión entregó a la Junta el mes de enero de 1854 Rvn 10.000, a cuenta de los beneficios obtenidos en 1853.

Desde el año de 1853 al de 1873, esto es, durante 21 años, ha continuado entregando todos los años diferentes cantidades, que ascienden en total a la cantidad de Rvn 294.086,,86.

En el año de 1861 dispuso la Junta que la Comisión de las fábricas de loza pagara una renta de Rvn 1.000 por los edificios que ocupan estas fábricas; y en su consecuencia, desde aquel año de 1873 ha satisfecho ..... cantidad de .....

Resulta, pues .....

Junta de la Santa Casa ... ... Rvn	496.255,,18
Rentas vencidas en 13 años, desde 1861 a 1873, a razón de 1.000 rs. al año ... ... Rvn	13.000,,
Rvn	**509.255,,18**

DEDUCIR:

Cantidades entregadas por la Comisión desde 1853 hasta 1873, según pormenor del libro de contaduría ... ... Rvn	294.086,,86
Líquido Rvn	**215.168,,32**

debe la Comisión a la Junta de la Santa Casa.

De este resultado se desprenden las siguientes consideraciones. No tomando en cuenta los intereses devengados desde el año 1842, en que empezaron los desembolsos, hasta el año de 1853, en que empezaron a producir las fábricas de loza, esto es, durante un período de 11 años, resulta que en 21 años que se han obtenido beneficios, ha correspondido un beneficio ..... de Rvn 14.004,,41c, o sea, con

interés ..... sobre el capital de Rvn 493.413,, 6 mrs. desembolsado ..... éxito de la empresa acometida por la Junta de la Santa Casa el año de 1842, ha sido bastante desgraciado; pues aun cuando hoy los edificios de las fábricas de loza, su artefacto, materias primeras, combustible, existencias de loza elaborada ..... produjeron la cantidad suficiente para reembolsarse del saldo de Rvn 215.168,,20c que debe la comisión de Alfarería, resulta que la Junta perdería los intereses del cuantioso capital invertido en esta empresa.

Es cuanto tengo que manifestar a la Junta. Bilbao, 31 de agosto de 1875.» (firma el informe Juan de Zavala).»

De finales de este año de 1875 es el proyecto de abrir una calle en los terrenos de la antigua Casa de Misericordia que comunique la de la Ronda con la de Iturribide. En el archivo de la Santa Casa de Misericordia, en la Carpeta Fincas, existe el documento que da cuenta de este proyecto, del que entresacamos unos cuantos datos:

Para el trazado de la calle, la llamada María Muñoz, «se ha tomado como base la alineación de la fachada posterior del edificio que servía de asilo a los acogidos a la Santa Casa, el cual, por su estensa superficie y sólida construcción, merece conservarse haciendo en su fachada de sillería algunas modificaciones ligeras que contribuyan a su decorado y buen aspecto. Esta es una de las ventajas que la apertura de la calle proporciona; pues el Municipio no sólo hace una reforma importante bajo el punto de vista de la mayor facilidad que el tráfico obtendrá por la creación de una nueva vía, sino que hermosea la población dotándola de un edificio de muy buen aspecto exterior».

«Otra de las ventajas es el gran valor que con la calle se da a los solares que quedan a ambos lados, pues todas las casas tendrán fachada a una vía de anchura análoga a la de la Ronda, en vez de quedar como solares interiores.»

«Por último, la ejecución de esta obra proporcionará trabajo a gran número de operarios que hoy se hallan en una situación muy crítica por falta de obras y por la paralización que aun en las que se hallan empezadas trae consigo el invierno.»

Y añade este escrito-proyecto de la nueva calle un dato que podría ser interesante, pues que nos señala dónde fueron llevados los escombros de desmontes, obra tirada, etc., entre los que a no dudar, irían vasijas malformadas, rotas, quemadas, etc., que suelen tirarse no lejos del horno de cocción: «Antes de terminar esta ligera reseña de las obras mencionaremos que se proyecta llevar al Campo Volantín los productos de los desmontes, con objeto de uniformar su rasante transversal, haciendo que sea una sola recta, en pendiente desde la carretera de la Diputación hasta el camino de sirga, en vez de las diferentes desigualdades que hoy presenta». Y un poco más adelante añade este documento: «De no aceptarse esta solución, que creemos muy conveniente, habrá que transportar los productos al brazo de ría cegado en Uribitarte, lo que aumenta mucho la distancia del acarreo y hace subir 2 reales el precio de cada metro cúbico transportado, o sea, 20.000 reales».

Añadiremos que el «presupuesto de las obras que se han de ejecutar para la apertura de una calle en los terrenos de la Santa Casa de Misericordia de esta Villa es de 151.400 reales de vellón». Este informe lo firman por parte de la Comisión del Ayuntamiento Mario Adán de Yarza, y por parte de la Comisión de la Santa Casa de Misericordia, E. Hoffmayer.

★

AÑO 1876 En 1876 fallece el Maestro Director de la Alfarería, D. Pedro de Arana. Ocurrió a las siete de la mañana del día 24 de octubre. La Santa Casa de Misericordia socorrió a la viuda, doña Romualda Izaola, con «una ración diaria de pan, un celemín de alubias, uno de garbanzos y cuatro libras de tocino al mes, haciendo constar, a fin de evitar precedentes, que este socorro, superior al que de ordinario concede la Junta, lo hacía en atención a los años de servicio prestados en la Casa por el finado Arana».

Interesante es el acta de la Junta del día 20 de noviembre de este año 1876, pues en ella se recoge de forma detallada la marcha de la Alfarería desde 1855 hasta 1872:

«El Sr. Zubizarreta, como de la Comisión de Alfarería, da lectura de los datos que a continuación se copian, de los que se deduce la conveniencia de no abandonar la fabricación de loza, que por término medio ha dado anualmente un beneficio de 20.000 reales, o sea, un 34% de utilidad, con relación a sus gastos. La Junta, estimándolo así, acuerda la continuación de la Fábrica de Alfarería y su traslación a San Mamés, encargando a la Comisión estudie el medio de llevar a efecto su instalación en aquel Asilo.

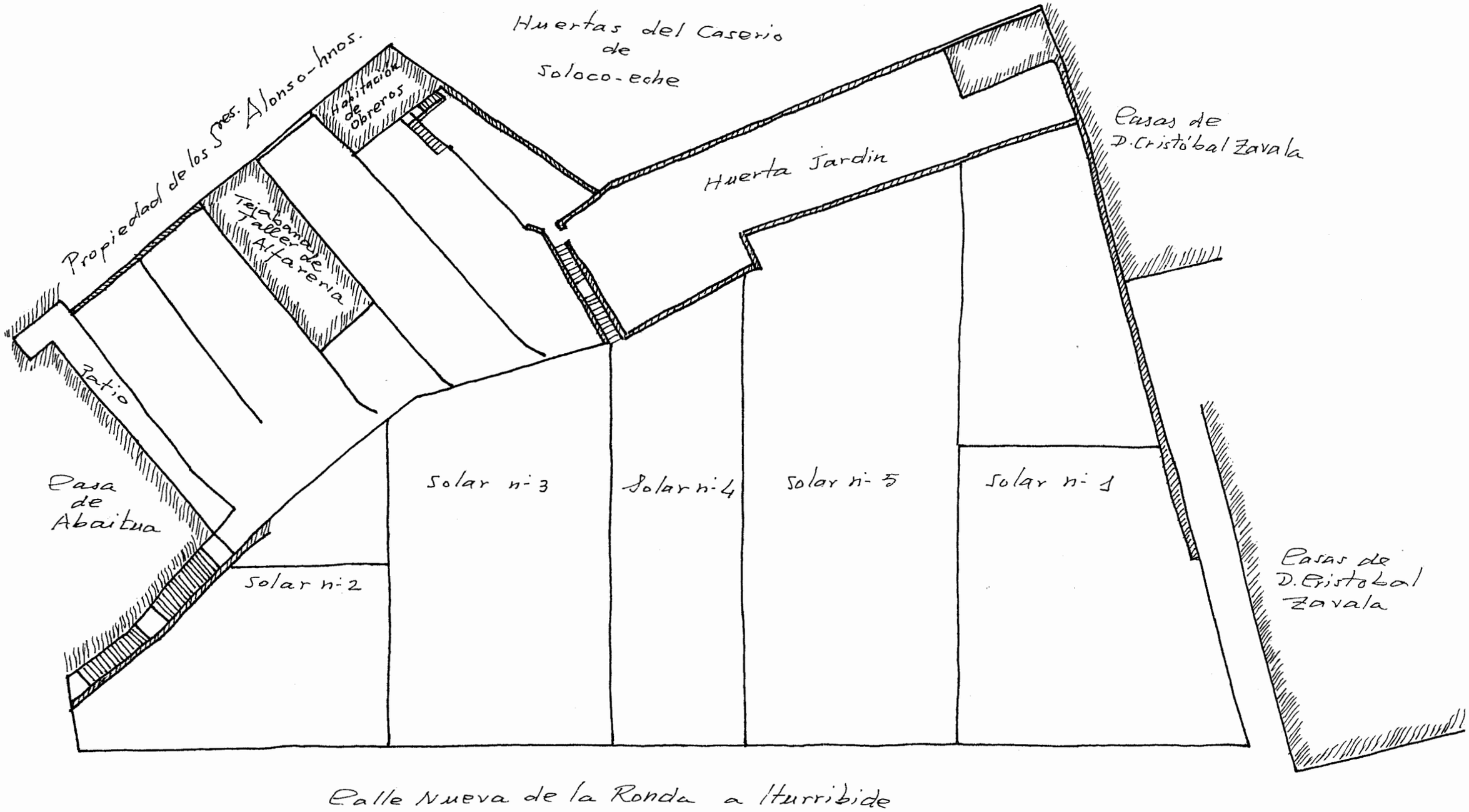
RESUMEN DE LOS ESTADOS ANUALES DE LA FABRICA DE LOZA, COMPRENSIVOS DESDE EL AÑO 1855 HASTA EL 1872, INCLUSIVE

AÑOS	EXISTENCIAS DE LOZA EN 1.º DE ENERO		EXISTENCIAS 1.as MATERIAS, UTENSILIOS Y COMBUSTIBLE EN 1.º DE ENERO		CREDITOS PENDIENTES CONTRA VARIOS EN 1.º DE ENERO		PRODUCTOS DE LOZA VENDIDA DURANTE EL AÑO (1)		GASTOS		BENEFICIOS OBTENIDOS DURANTE EL AÑO	
	Loza fina	Loza común	Loza fina	Loza común	Loza fina	Loza común	Loza fina	Loza común	Loza fina	Loza común	Loza fina	Loza común
1855	668,,17	43.424,,—	16.626,,—	6.790,,—		8.406,,16	1.314,, 6	38.351,,16		26.369,, 1	1.314,, 6	16.957,, 9
1856	551,,17	48.928,,13	11.826,,—	6.456,,25		8.210,, 6	1.320,,25	45.382,,—		28.876,,22	1.320,,25	13.015,,22
1857	430,,25	43.388,,15	9.626,,—	6.512,,27		10.204,,12	2.103,,—	41.799,,30		29.172,, 5	2.103,,—	10.497,,17
1858 (2)	399,,17	46.853,, 6	8.500,,—	3.612,,—		7.510,, 6	1.243,,17	57.471,, 9		36.079,, 7	1.243,,17	17.893,, 2
1859	372,,—	39.228,, 6	6.250,,—	5.444,,—		9.804,, 6		46.341,,21		32.052,,31		22.739,,11
1860 (3)		48.919,,18c		11.150,,99c		9.478,,84c		56.951,,81c		32.332,,81c		23.795,,47c
1861		42.815,,39		14.071,,50		11.838,,63		71.162,,69		42.227,,81		27.422,,28
1862		31.290,, 3		19.133,,55		11.547,,22		81.784,,81		46.737,,44		25.240,,77
1863 (4)		30.876,,48		13.658,,—		7.629,,72		78.185,,43		49.285,,76		28.452,,64
1864		26.538,,70		17.208,,75		7.969,,72		68.582,,99		50.283,, 7		35.085,,97
1865		34.612,,—		19.573,,50		14.417,,72		73.951,,30		47.180,,63		22.188,,32
1866		35.363,,—		22.282,,25		6.475,,62		56.326,,60		43.973,, 2		16.382,,53
1867		43.994,,60		18.734,,—		5.521,,22		59.941,,86		44.814,,99		29.512,,22
1868		58.387,,64		18.652,,25		5.695,,28		45.083,,41		40.989,, 9		20.312,,12
1869 (5)		72.704,, 4		19.021,,50		7.327,,43		53.898,,14		33.146,,98		18.015,,22
1870		66.540,,45		18.575,,—		8.345,,92		53.731,,41		32.061,,92		18.599,,42
1871		68.509,,88		17.031,,90		4.949,,52		54.324,,69		33.133,,77		19.889,,18
1872		67.499,,34		15.601,,40		6.188,,82		50.092,,91		34.249,,58		17.605,,98
1873		69.638,,13		14.833,,20		6.680,,88						

Con referencia a este cuadro hemos de decir, además de las notas que siguen, que a partir de 1860 en lugar de maravedís son céntimos.

(1) En los productos de venta de loza fina están comprendidos también los de venta de primeras materias y utensilios del mismo ramo.
(2) De los créditos pendientes de este año se han rebajado Rvn 3.814,,25, que aparecen como incobrables el año anterior.
(3) El importe de las existencias de loza fina de este año, así como el de las primeras materias y utensilios, se incluyen en la loza común.
(4) Desde este año se rebajan de los beneficios obtenidos 100 rs. anuales para la amortización del valor de un terreno de 4 peonadas, comprado en Erandio
(5) En la existencia de loza de este año se hizo una rebaja de precios por valor de Rvn 2.955,,66 ct.s.

Resulta del precedente estado que el valor de la venta media anual es de Rvn 57.409,,13; el gasto medio anual, de 37.942,,60, y el beneficio medio anual, de Rvn 21.311,,38. El gasto medio anual por todos los conceptos es el 66% de lo vendido, siendo, por consiguiente, el 34% el beneficio líquido anual.»



Casa de Misericordia antigua y Iglesia de Sn Juan

Plano de los terrenos pertenecientes a la Santa Casa de Misericordia de Bilbao en la nueva calle abierta entre las de la Ronda e Iturribide

Bilbao 20-setiembre-1880
E. Hoffmayer

RESUMEN DE LOS ESTADOS DE CAJA DE LA FABRICA DE LOZA DESDE EL AÑO 1855 HASTA EL 1872, INCLUSIVE

AÑOS	EXISTENCIA EN CAJA EN 1.º DE ENERO	PRODUCTOS DE VENTA DURANTE EL AÑO		PAGADO POR JORNALES, MATERIALES, ETC.		PASADO A TESORERIA (1)	EXISTENCIA EN CAJA EN 31 DE DICIEMBRE
		Loza fina	Loza común	Loza fina	Loza común		
1855	18.884,, 4	1.314,, 6	38.351,,16		26.369,, 1	24.884,, 4	5.296,,21
1856	5.296,,21	1.320,,25	45.382,,—		28.876,,22	18.000,,—	5.122,,24
1857	5.122,,24	2.103,.—	41.799,,30		29.172,, 5	13.122,,24	6.730,,25
1858	6.730,,25	1.243,,17	57.471,, 9		36.079,, 7	16.000,,—	13.366,,10
1859	13.366,,10		46.341,,21		32.052,,31	23.500,,—	4.155,,—
1860	4.155,,—		56.951,,81c		32.332,,81c	17.800,,—	10.974,,—
1861 (2)	10.974,,—		71.162,,69		43.727,,81	30.000,,—	8.408,,88c
1862	8.408,,88		81.784,,81		46.737,,44	38.400,,—	5.056,,25
1863	5.056,,25		78.185,,43		49.285,,76	33.056,,25	899,,67
1864	899,,67		68.582,,99		50.283,,07	16.000,,—	3.199,,59
1865	3.199,,59		73.951,,30		47.180,,63	27.000,,—	2.970,,26
1866	2.970,,26		56.326,,60		43.973,, 2	8.500,,—	6.823,,84
1867	6.823,,84		59.941,,86		44.814,,99	19.823,,84	2.126,,87
1868	2.126,,87		45.083,,41		40.989,, 9	4.000,,—	2.221,,19
1869	2.221,,19		53.898,,14		33.146,,98	18.000,,—	4.972,,35
1870	4.972,,35		53.731,,41		32.061,,92	24.000,,—	2.641,,84
1871	2.641,,84		54.324,,69		33.133,,77	18.000,,—	5.832,,76
1872	5.832,,76		50.092,,91		34.249,,58	21.000,,—	676,, 9
						371.086,,91	

(1) Terminada la fabricación de loza fina, han pasado a Tesorería, además de las cantidades que aparecen en el precedente estado, Rvn, 10.000, que fueron entregados el año 1854.

(2) En los gastos de este año se observa un exceso de 1.500 rs. sobre la cantidad que aparece en el estado de la vuelta, que proviene de la compra de un terreno de 4 peonadas, cuyo coste no se ha incluido en aquel estado por considerarse al terreno con el mismo valor, para cuya amortización se rebajan 100 rs. anualmente.

A continuación, en esta misma acta se da cuenta de los gastos, ingresos y beneficios de los años 1836 al 1841, inclusives. Los gastos de 1836 y 1837 son, con respecto a un estado de cuentas dado anteriormente, 2.190 reales en total más bajos. La causa, como ya comentamos entonces al comparar aquel estado con otro que aparece en el archivo en la carpeta Hacienda, nos es desconocida.

NOTA.—Según aparece en el archivo de la Santa Casa, la fundación de la Fábrica de Loza debe tener su origen en el año 1783, en cuyo legajo se encuentran algunos documentos relativos a dicha industria.»

RESUMEN de los gastos e ingresos de la fábrica de loza desde el año 1836 al 1841, inclusive:

AÑOS	GASTOS	INGRESOS	BENEFICIOS
1836 ...	13.285,,12	16.980,,29	3.695,,17
1837 ...	12.276,,11	13.179,, 9	902,,32
1838 ...	17.234,, 5	25.295,,31	8.661,,26
1839 ...	13.092,, 6	22.686,,21	9.594,,15
1840 ...	21.015,,31	44.170,,	23.154,, 3
1841 ...	23.328,,21	37.472,,11	14.133,,24

Como ya hemos visto, realmente el comienzo de la Alfarería tuvo lugar el año de 1776.

El acta del 19 de diciembre de 1876 hace referencia al arrendamiento a Ernesto Getten de la casa en donde antes estuvo la Panadería, y en donde vivían en la actualidad Tomás Echevarría, carpintero que fue de la Casa, y Miguel de Landa, alfarero. La Casa de Misericordia les escribe a ambos comunicándoles la intención de arrendar la casa a Ernesto Getten por si ellos quieren hacerlo, ya que tienen prioridad. Contestó Echevarría diciendo que por la misma renta que iba a pagar Getten se quedaba él con la lonja y el piso. Pero a la vista de que Getten ofreció 2 reales más, o sea, 12 diarios, Echevarría desistió. Entonces se presentó Landa diciendo que no se le había avisado a tiempo y que por la cantidad que había últimamente ofrecido Getten también se quedaba él con la Casa. Se le comunicó que la misma estaba ya adjudicada. A la vista de ello, Miguel Landa pidió pasar entonces a la «tejavana que existe en la parte alta del terreno en que estuvo establecida la Panadería, sin pagar nada, y la Junta le contestó que tenía que abonar 2 reales diarios, invirtiendo 200 reales en obras necesarias que se le descontarían con la renta». Y Landa aceptó.

★

AÑO 1877 Por las actas del año 1877 entramos en conocimiento de los siguientes operarios de la Alfarería: Romualdo Iza, José Bilbao y Gerónimo Urruticoechea.

El 7 de agosto se informa a la Junta que el almacenero Pedro Mendívil ha encargado a Manuel Aguirre la fabricación «de tiestos, con el objeto de satisfacer los pedidos que constantemente se hacen y a los que es imposible atender por falta de operarios».

Este Manuel Aguirre, no cabe duda es aquel alfarero del que ya hablamos en el trabajo *Notas sobre la cerámica popular vasca.* Manuel Aguirre, según nos informó su hijo, del mismo nombre, era natural de San Sebastián y huérfano de muy joven, entró en la Santa Casa de Misericordia, donde aprendió el oficio de Alfarero. Después estableció su propio taller en el Morro, en la confluencia de las calles Santuchu y Sagarmínaga, al final de Ollerías Altas. Aquí debía estar cuando a él se dirige en 1877 Pedro Mendívil.

Por esta época la Alfarería de la Santa Casa de Misericordia no debía ir muy bien. Sin Gerónimo de Monasterio ni Pedro de Arana, la producción de la alfarería debió resentirse. También vemos cómo Pedro Mendívil habla de falta de brazos. Por otro lado, varias son ya las veces en que se determina el paso de la fábrica a San Mamés, sin que se vea al menos en la documentación examinada que se realicen gestiones eficaces.

El 23 de octubre de este año de 1877 el vocal Sr. Zubizarreta habla del «mal estado de esta fabricación, y el presidente convoca a la Comisión de Alfarería para que active sus trabajos sobre este asunto».

El 4 de diciembre se da a conocer que el horno pequeño está inservible y acuerdan «su pronta reparación». Todo parece llevar a la Alfarería a su fin.

★

AÑO 1878 La situación en 1878 era crítica. El 25 de junio «se puso en conocimiento de la Junta que a causa de los desmontes que se estaban practicando en los terrenos de la antigua Casa de Misericordia, el edificio en que está instalada la Alfarería amenaza ruina por uno de sus ángulos. Se acordó convocar inmediatamente a las comisiones de Obras y de Alfarería para que propongan lo más conveniente, atendiendo al mal estado en que se hallan los hornos y demás dependencias de esa industria». Los desmontes de que aquí se habla y que amenazan al edificio de la Alfarería quizá sean los que se estaban practicando para abrir la calle citada, que iba a unir La Ronda - Iturribide.

El 2 de julio se dio cuenta que siguiendo las indicaciones de la Junta anterior, se había reunido la Comisión de Obras, quien a la vista del estado ruinoso de la Alfarería «acordó cesaran los trabajos». La Comisión de Alfarería no se había reunido, por lo que se la convocó nuevamente «para que no quede desatendida una fabricación que tantas utilidades ha reportado a la Santa Casa desde su remota instalación».

El 9 de julio la Comisión de Obras, «teniendo en cuenta los perjuicios que resultan de la suspensión de los trabajos en la alfarería, encargó apuntalar la parte ruinosa y dispuso que continuara la fabricación hasta que la Junta acuerde lo que crea más oportuno. La Junta aprobó esta determinación de la Comisión, sintiendo que la de Alfarería dejase desatendido asunto de tanta importancia». El 1 de octubre se nombra «al Sr. Zubizarreta para formar parte de la Comisión de Alfarería, en vista de los estudios que hizo sobre esta industria cuando perteneció a la referida comisión».

Este año de 1878 termina con un informe de la Comisión de Alfarería que por su interés reproducimos:

«La Comisión de la Alfarería tiene el honor de hacer presente a la Junta que en el estado actual en que se encuentra esta Industria desde el año 1873, y especialmente desde el derribo de todas las tejavanas, talleres y demás dependencias, con la inutilización del horno grande, consecuencia del desmonte que se ha hecho en los terrenos de la antigua Casa de Misericordia, cree que ha llegado el caso de resolver si se ha de trasladar la explotación de esta industria a otro sitio, o ha de cesar una explotación que tan pingües beneficios ha rendido a la Santa Casa durante los trece años en que se ha trabajado de una manera seria y formal.

Desde el año 1860 hasta el de 1873 se dedicó especialmente esta industria a la fabricación de loza ordinaria, abandonando por completo la explotación de la loza fina, que fue tan funesta como perjudicial a los intereses de la Santa Casa.

Desde el año 1873, en que empezó la guerra civil, con la falta de comunicaciones, la dificultad de adquirir las materias primeras a precios razonables, la falta de venta de los objetos elaborados y, más tarde, por otras causas que no desconoce la Junta, ha llegado esta industria, en un tiempo tan floreciente, relativamente a su importancia, a un grado tal de decadencia, que de continuar así no es difícil asegurar que en un tiempo no muy lejano se verá precisada la Junta a abandonarla por completo, con grave perjuicio de los intereses del Asilo.

Y en prueba de lo que expone la Comisión y para dar una idea de lo insignificante que es la actual explotación de la loza ordinaria, bastará hacer presente a la Junta que en los años de 1860 a 1873, cada hornada representaba un valor de 3 a 4.000 reales de objetos elaborados, y hoy no representa lo que se carga en el horno pequeño más que un valor de 500 a 600 reales.

Del estudio que ha hecho la Comisión sobre los beneficios que se obtuvieron durante los 13 años mencionados, en la explotación de la Alfarería, resulta un beneficio total de 302.503 reales, que corresponde por término medio a razón de 23.269½ reales al año.

Ante estas cifras y convencida la Comisión de que puede continuarse sin gran esfuerzo la marcha seguida en la fabricación durante aquellos trece años, opina que no debe abandonar la Junta la fabricación de loza ordinaria, tal como se explotó durante aquellos años y que conviene, por lo tanto, resolver cuanto antes, si se ha de continuar o se ha de suspender por completo su explotación.

En su consecuencia, si la Junta, después de hacerse cargo de lo expuesto, opinase por la conveniencia de continuar la explotación de la fabricación de la loza ordinaria, la Comisión de Alfarería somete a su resolución los puntos siguientes:

1.º Si conviene establecer la Fabrica de Alfarería para la explotación de la Loza Ordinaria, en los terrenos que ocupa el Asilo de San Mamés, o se ha de adquirir nuevos terrenos en sus alrededores, para la instalación de la nueva fábrica.

2.º Que se examine detenidamente si el terreno donde se ha de instalar la explotación, dentro o fuera del Asilo de San Mamés, reúne las condiciones para el transporte económico de carbones, tierras, leña, etc. y tiene fácil y cómoda salida, para la conducción de los objetos elaborados al Almacén de Bilbao.

3.º Aun cuando por ahora opina la Comisión que que será suficiente un terreno de 4.000 pies cuadrados, es preciso resolver, antes de establecer la nueva fábrica, si convendrá tomar un terreno de mayores dimensiones, en la previsión del mayor desarrollo que en lo sucesivo puede tener la industria que se trata de establecer.

4.º Si se cree conveniente aprovechar los materiales de las tejavanas, hornos, coladores, etc., que hoy existen, suspendiendo, por lo tanto, por algún tiempo la fabricación, o conviene que ésta continúe en su actual marcha hasta que se establezca la nueva industria para aprovechar después, si es posible, los materiales.

5.º Que se invite a los Sres. Zubizarreta y Hoffmayer para que se encarguen de levantar el plano del terreno que ha de ocupar la nueva fábrica y de formar el presupuesto de las tejavanas, talleres y demás dependencias que la Comisión tenga que construir para las necesidades de la explotación.

6.º Una vez que los materiales que han resultado del derribo de los edificios de panadería y alfarería en la antigua Casa, se hallan, al parecer, abandonados por falta de comprador, es de todo punto indispensable consultar con los Sres. Zubizarreta y Hoffmayer si conviene hacerse cargo de ellos para emplearlos en la construcción de las obras de la nueva fábrica.

Bilbao, 10 de diciembre de 1878. Juan de Zavala. José María de Solaun».

«Puestos a discusión los diversos puntos que abraza el anterior dictamen, fue aprobado, en primer lugar, el establecimiento en San Mamés de la Alfarería, para la fabricación de la loza ordinaria, autorizando a la Comisión para resolver sobre el 1.º, 2.º y 3.º punto. Respecto al 4.º, el Sr. Zubizarreta manifestó que los únicos materiales que pueden aprovecharse para la nueva instalación fueron hace tiempo transportados a San Mamés. Creía además que debía continuar la fabricación en su antiguo local, hasta que se empiece la explotación en el proyectado, y así lo acordó la Junta.

Se encargó a los Sres. Zubizarreta y Hoffmayer lo propuesto por la comisión en los dos últimos puntos.»

Asistieron a esta Junta, Saturnino de Gana, como presidente. Lorenzo de Aguirre, Eduardo Delmas, Julián de Zubizarreta, Galo de Zayas, Enrique de Amann, Juan de Zavala y José María de Solaun, como secretario.

★

AÑO 1879 Tomando una vez más el acuerdo de levantar la nueva fábrica en San Mamés, la Comisión de Alfarería entra en contacto con el Ingeniero Industrial Pablo Pujol, encargándole que realice el estudio y planos de la misma. El 25 de febrero de 1879 el vocal Juan de Zavala lee una carta de este ingeniero, en la que da a conocer las condiciones mediante las cuales vendría a Bilbao a realizar tal trabajo. La Junta las aprobó autorizando a la Comisión de Alfarería para que de acuerdo con ellas, prosiga adelante el mismo.

Pablo Pujol, que no sabemos exactamente de dónde era, estuvo en Bilbao en el mes de abril de este año. Después de visitar San Mamés se reunió con los miembros de la Comisión, enterándose de todos los detalles posibles relacionados con la fábrica. En esta ocasión se le adelantaron 1.500 reales a cuenta de los gastos de viaje y honorarios que debía percibir por su trabajo.

★

AÑO 1880 No sabemos cuándo Pujol entregó los proyectos. La siguiente referencia a ellos viene en el acta de la Junta del 9 de agosto de 1880, en que se lee una carta de Pablo Pujol «sobre el proyecto de Fábrica de Loza, acordándose pasara a la Comisión de Alfarería».

En la Junta de 1.º de noviembre de 1880, el señor Zavala presenta una cuenta sobre los honorarios del Sr. Pujol «y se acordó autorizar al Sr. Tesorero para arreglar el asunto y pague lo que resulte». Asimismo, acordaron que la Comisión de Alfarería, estudiando los planos hechos proponga lo conveniente para establecer dicha industria.

★

AÑO 1881 Sin embargo, el año 1881 se cerró esta industria después de casi 105 años de actividad prácticamente ininterrumpida. El acta de la Junta del 24 de enero de este año, que fue presidida por Pedro Allende Barandica y siendo secretario Fernando de Olascoaga, dice así: «Que respecto a la fabricación de loza cesen todos los trabajos, por la venta de los solares y que el Sr. Administrador procure local para la loza y efectos útiles de la Alfarerías». Respecto a su traslado a San Mamés, en esta misma Junta «se nombró una Comisión especial de alfarería compuesta de los Sres. Landecho, Barroeta y Gorostiza, para que en vista de los datos que crean procedentes, resuelvan definitivamente si ha de establecerse dicha industria en San Mamés o conviene abandonar la idea, emitiendo para ello el correspondiente dictamen».

La causa directa del cierre de la Alfarería, como hemos visto, fue la venta de los solares que la Casa de Misericordia tenía en la nueva calle de María Muñoz, y en donde siempre estuvo la fábrica de loza. La venta de los solares realmente se efectuó el 23 de enero de este año de 1881, mediante subasta. Los terrenos, para la misma, estaban divididos en cinco solares y un terreno «Huerta y jardín» (fig. 1). Primeramente la subasta fue solar por solar, adjudicándose el solar número 1 a favor de Vítor Seven; 621 m² por 50.332,50 pesetas. El número 2, a Natalio Alonso; 293 m² por 25.822'50 pesetas. El número 3 a Claudio Lecanda; 382 m² por 31.100 pesetas. El número 4 a Lino Garay; 257 m² por 17.690 pesetas. El número 5 a Lino Garay también; 569 m² por 32.570 pesetas. Y la huerta-jardín, de 966 m², a Claudio Lecanda por 10.860 pesetas.

Subastados después todos estos terrenos por la totalidad (3.091 m²), sirviendo de base la cantidad de 168.375 pesetas, suma de las proposiciones parciales, fueron adjudicados como mejor postor a Lino Garay Eguillor, por la cantidad de 200.875 pesetas. El 3 de febrero de 1881, en sesión pública, el Ayuntamiento, «en vista de un escrito presentado por D. Lino de Garay y autorizado con la conformidad de D. Juan Alonso Fuldáin y D. Modesto de Echániz y Zaballa, se acordó aceptar y aprobar la cesión que el primero hacía a D. Juan Alonso del cincuenta por ciento de los terrenos subastados en la nueva calle de Iturribide a la Ronda y a D. Modesto de Echániz, del 25 por ciento de los mismos, quedando Garay con el otro 25 y que con esta transferencia se otorgase la oportuna escritura». Escritura que se otorgó en marzo de este mismo año por D. Manuel Lecanda, como Alcalde de Bilbao, ante el Notario público don Serapio de Urquijo».

La Comisión especial, que hemos visto fue nombrada en Junta del 24 de enero, presentó su dictamen sobre la alfarería el 21 de marzo de 1881. Es su certificado de defunción. Dice así: «La Comisión nombrada por la Junta de la Santa Casa de Misericordia para informar sobre la conveniencia de la continuación de la explotación de la industria de la Alfarería por dicha Casa, industria que, desde largo

tiempo, ha venido esplotándose con más o menos beneficio para los intereses de la misma, y que por la venta hecha del terreno donde se hallaba emplazada debe trasladarse a otro punto o acordarse su suspensión, en vista de los datos que a la misma se han facilitado y de las noticias que ha adquirido sobre trabajos hechos en época muy reciente por dignos individuos de esa junta que hicieron algunos estudios sobre el asunto que se ha encomendado a la Comisión, y sobre los gastos que ocasionaría la instalación de una nueva fábrica, tiene el honor de dictaminar, teniendo para ello presente las consideraciones siguientes:

1.º Según resulta de los datos adjuntos, el beneficio líquido desde el año 1855 hasta la fecha, excepción hecha de los años 1855 al 1859, en que se explotó la fabricación de loza fina, que tan grandes gastos ocasionó a la Casa, sin apenas beneficio, ha ido disminuyendo generalmente en cada año, en términos tales, que en los años 1860 a 1867 el beneficio era por término medio de Rvn 26.000, en los años 1868 a 1872 era de Rvn 18.500, y desde el año 1872 hasta la fecha ha habido una pérdida por término medio de Rvn 2.500, excepción hecha del año de 1874, en que por causa de la guerra fue la pérdida de Rvn 10.152,, 3; y el año 1878 en que hubo un beneficio de Rvn 2.821,,66; estos datos cree la Comisión den una idea clara del estado a que ha llegado la explotación de dicha industria.

2.º Por los datos adquiridos sobre la posibilidad de continuar con dicha industria a la altura en que se encontraba antes del año 1873, es decir, para la fabricación de objetos comunes, tales como baldosas, tiestos, arcaduces, etc., dejando de fabricar tejas y ladrillo común, idea que antes dominó en esa Junta, y absteniéndose por completo de la fabricación de loza fina, cree la Comisión sería necesario hacer un desembolso de reales 100.000, a saber:

Para edificio para la elaboración ...	Rvn	50.000
Para hornos para la cocción	Rvn	25.000
Utiles para fabricación	Rvn	15.000
Rvn		**90.000**
Imprevistos 5%	Rvn	5.000
Total	Rvn	**95.000**

O sea, Rvn 100.000; no incluyéndose en esto las primeras materias de la fabricación ni los sueldos de los operarios ni el valor del terreno, aun cuando para ello pudiera utilizarse algún trozo del jardín de San Mamés, todo lo cual por los datos de años anteriores, podría ascender a 15.000 reales al año, que con los Rvn 100.000 forma un total de Rvn 115.000, cantidad a la cual difícilmente se le podría sacar un interés regular en vista del importe de las ventas de los últimos años; y que aumentaría el día que fuera necesario desocupar el almacén de loza que hoy día ocupa la Casa en el piso bajo del antiguo local de la misma, en cuyo caso habría que satisfacer por el nuevo almacén la renta consiguiente; y que, además, como hoy día el empleado que cuidaba del almacén estaba ocupado en los trabajos del horno y elaboración, a causa de la proximidad de éste y el día en que había de instalarlo en San Mamés, ya no podría atender a ambos servicios, siendo entonces necesario poner un empleado para el almacén con la retribución correspondiente, todo lo cual originaría nuevos gastos.

3.º Cree asimismo la Comisión que, en vista de la importancia de los gastos que fuera necesario hacer para la continuación de la Alfarería, y teniéndose siempre presente que viviendo esta Casa de la caridad del vecindario, debe tener muy a cuenta la responsabilidad que tiene la Junta de lanzar a negocios de tan problemáticos resultados, cantidad de tanta consideración, lo cual ocasionó no hace aún muchos años un clamoreo tan grande en todo el vecindario por el caso análogo de haberse invertido una fuerte suma, aun cuando sí es cierto que importaba bastante más, que la que ahora se calcula, en asuntos de índole de la que ahora se trata y que tan malos resultados dio, máxime cuando habiendo hoy día establecidas en las inmediaciones de Bilbao industrias de esta clase montadas en mejor escala que lo que ahora se pudiera establecer por el presupuesto anterior, y a las cuales en ningún caso podría establecer en plantearlos la Casa, según acuerdo tomado en vista del proyecto de Alfarería formado por el Sr. Pujol, es muy posible que dichos industriales, viendo que tenía bastante salida los productos elaborados por la Casa y estando en condiciones de poderlos fabricar en mejores condiciones para la venta, por serles más barata su fabricación, por los mejores medios que para ello poseen, los fabricasen y tendría, por lo tanto, la Casa bastante competencia, siendo entonces menor el número de ventas, y por lo tanto, los ingresos o rendimientos.

Por tanto, fundada en todas estas consideraciones, la comisión cree que debe abandonarse por ahora la explotación de la industria de la alfarería y que debe procurarse hacer una pronta liquidación de las existencias en 1.º de enero de 1881, que ascienden a la cantidad de Rvn 20.727,,32, asignando precios más reducidos que los que tienen en la actualidad a gran parte de dichas existencias que provieron de épocas lejanas y que no sería fácil realizarlos a los precios actuales, haciendo también efectivo el crédito de Rvn 3.771,,55 que hay a favor de la Casa en dicho

día, con lo cual y después de realizada la venta del terreno, con una área de 4 peonadas, posee la Casa en Erandio, comprado para sacar tierra para la fabricación quede terminado el asunto de la Alfarería.

Tal es el dictamen de la Comisión, y la Junta resolverá lo que crea más conveniente para los intereses de la Santa Casa. Bilbao, 14 de marzo de 1881. Fernando de Landecho. Juan de Barroeta. José María de Gorostiza.»

«Acuerdos: Aprobando el dictamen de la Comisión especial de Alfarería, dejándola facultada para la realización completa de las existencias». Fue presidida esta Junta por Pedro Allende de Barandica, siendo secretario Olascoaga.

Para la realización de este dictamen final de la Comisión de Alfarería, parece que sus miembros se fijaron en gran parte en los datos que el Sr. Zubizarreta presentó a la Junta el 20 de noviembre de 1876.

Se ve en él un error, al menos por lo que nosotros hemos podido saber, al señalar como época de explotación de la loza fina la comprendida entre 1855 y 1859. Ya antes, en un informe de 1878 se ve algo parecido cuando indican: «desde el año 1860 hasta el de 1873 se dedicó especialmente esta industria a la fabricación de loza ordinaria, abandonando por completo la explotación de la loza fina, que fue tan funesta...».

Recordamos que por los datos que nosotros hemos visto, el comienzo de la fabricación de loza fina tuvo lugar en 1842, y que con ímpetu y esfuerzos considerables llegó hasta 1846, en que se determinó no continuar con los operarios extranjeros. Con Gerónimo de Monasterio al frente de la misma, pero con medios modestos, alcanzó a finales de 1851 o principios de 1852 en que se decretó su cierre definitivo.

En Junta del 20 de mayo de este año de 1881 acuerdan los miembros de la misma poner anuncios sobre la venta de los objetos de la Alfarería.

En la del 8 de agosto toman la decisión de poner en venta «las peonadas (19.600 pies) de tierra que la Casa tiene en Erandio por compra hecha por ésta a D. Francisco de Uribe y Acha, según escritura otorgada en esta Villa en 12 de septiembre de 1861, ante D. Serapio de Urquijo, cuyas tierras pertenecían a la casería titulada «Arauco-Osteincoa», en aquella anteiglesia».

En esta misma junta disponen también que la «comisión pueda subastar en un solo lote todo lo que existe en la dependencia dicha que sea de difícil venta».

En Junta de 24 de octubre se lee el inventario hecho de las existencias de loza en el almacén: 11.417,,47 reales.

Documentos del Archivo de la Santa Casa de Misericordia de Bilbao de los que hemos sacado datos para este trabajo y Bibliografía:

ADMINISTRACION

Carpeta 2, Documento 9.

— Carta escrita el 4-XI-1776 al Marqués de Belamazán, con motivo de extracción de tierras en Bolueta.

— Carta escrita el 4-XI-1776 al Conde de Baños. Mismo motivo.

— Carta escrita el 16-XII-1776 a la Sra. de Baños.

— Carta escrita el 30-XII-1776 al Marqués de Belamazán.

Carpeta 2, Documento 11.

— Memorial comprensivo de Gastos e Ingresos de 1777.

Carpieta 2, Documento 19.

— Memorial comprensivo de Gastos e Ingresos de 1779.

Carpeta 3, Documento 5.

— Solicitud dirigida al Corregidor y decreto de éste para que pongan en libertad a dos operarios que en Sondica cayeron en el Cepo al ir a sacar tierra para la fábrica de loza. 1787.

Carpeta 3, Documento 14.

— Escrito dirigido a los Sres. de la Junta por Mariano Luis de Urquijo, dando a conocer la exención de impuesto de aduanas sobre la loza. 1798.

Carpeta 3, Documento 15.

— Memorial elevado por la Junta a S. M. mostrando su gratitud por la supresión del impuesto sobre la Loza. 1798.

Carpeta 2, Documento 12.

— Escrito dando cuenta de la gestión de los comisionados por el Ayuntamiento para tratar con la Junta sobre la cesión de aulas para enseñar gramática a la juventud. 1798.

Carpeta 3, Documento 22.

— Solicitud dirigida al Ayuntamiento pidiendo la concesión gratuita de una caseta para la venta de loza. 1804.

Carpeta 4, Documento 2.

— Concesión Real para la extracción de tierras. 1806.

Carpeta 7, Documento 14.

— Exposición hecha a la Junta sobre la situación económica de la fábrica de loza. 1875.

SECRETARIA

Carpeta 1, Documento 3.

— Decretos acordados por la Junta desde el mes de marzo de 1777 hasta el 16 de abril de 1780.

Carpeta 1, Documento 8.

— Noticias relativas a la Santa Casa de Misericordia. Luis de Ansotegui. 1869.

Carpeta 2, Documento 1.

— Noticias de la Fundación y Organismo de la Santa Casa de Misericordia de Bilbao. Fernando de Olascoaga y Gorostiaga. 1885.

HACIENDA

Carpeta 1, Documento 2.

— Acta de la Junta del día 12 de enero, en la que se aprueban las cuentas generales del ejercicio de 1776.

Carpeta 1, Documento 6.

— Memorial comprensivo de ingresos y gastos del año de 1778.

Carpeta 1, Documento 9.

— Extracto comprensivo de Ingresos y Gastos habidos durante el año 1803.

Carpeta 1, Documento 11.

— Estado de cuentas mensuales de 1815.

Carpeta 1, Documento 12.

— Estado de cuentas mensuales de 1816.

Carpeta 1, Documento 13.

— Estado de cuentas mensuales de 1817.

Carpeta 1, Documento 14.

— Estado de cuentas mensuales de 1818.

Carpeta 1, Documento 16.

— Relación pedida y remitida al Excmo. Ayuntamiento, circunstanciada de los sueldos y demás gastos que se originan en la Santa Casa. 1821.

Carpeta 1, Documento 17.

— Razón de los sueldos y demás gastos de la Santa Casa de Misericordia. 1821.

Carpeta 1, Documento 18.

— Ingresos y Gastos del año 1821.

Carpeta 1, Documento 19.

— Relación de las Rentas y Arbitrios con que cuenta anualmente la Santa Casa de Misericordia. 1825.

Carpeta 1, Documento 23.

— Estado de Gastos e Ingresos parciales de 1827 a 1836, ambos inclusive.

— Estado de Ingresos y Gastos de 1804 a 1836, ambos inclusive.

— Estado de Gastos e Ingresos parciales de 1837.

F I N C A S

Carpeta 1, Documento 3.

— Relación de las Fincas pertenecientes a la Santa Casa de Misericordia de Bilbao, y presupuesto de su reedificación en el caso de que fuera destruida. 1843.

Carpeta 1, Documento 10.

— Proyecto de apertura de una calle en los terrenos de la Santa Casa de Misericordia. 1875.

Carpeta 1, Documento 16.

— Subasta de cinco solares y huerta - jardín de la antigua Casa de Misericordia. 1881.

Libro Borrador de cuenta núm. 3. De 1.º de octubre de 1827 al 31 de diciembre de 1829.

LIBRO ACTAS

Núm, 1. De 1832 a 1842.
Núm. 2. De 1842 a 1855.
Núm. 3. De 1855 a 1867.
Núm. 4. De 1867 a 1872.
Núm. 5. De 1872 a 1881.

★

— «Cerámica Navarra». Leandro Silván.

— «Cerámica de Busturia». Angel Apraiz.

— «Notas sobre la cerámica popular vasca». Enrique Ibabe.

— «El templo de los Santos Juanes». J. M. García de Mendoza.

— «Historia de la Noble Villa de Bilbao». Teófilo Guiard.

— «La Villa de Bilbao». Teófilo Guiard. (Geografía General del País Vasco).

— «Historia General de Vizcaya». J. R. de Iturriza.

— «Historia General de Vizcaya». Labayru.

— «Diccionario Histórico - Geográfico del País Vasco». Por la Real Academia de la Historia. 1802.

K O B I E (Bilbao)
Grupo Espeleológico Vizcaino. Diputación Foral de Vizcaya
Boletín núm. 11 - 1981

Contribution a l'etude de l'art funeraire Labourdin

Por MICHEL DUVERT (*)

LABURPENA

Lan huntan Lapurdiko hilarri biribilak ixtudiatu ditugu, bereziki Errobiaren ibarreko herrietan aurkitzen direnak.

Lehenik, deseinu batzuri esker, beste lan batean aurkeztu teoria baten bilduma eman dugu (Duvert, 1976). Teoria horren arabera, hilarria berezitasun hauen jabe da: V haxe zuta obra guziaren eratzaile; O erdiko punduak biribilaren erditik distiratzen, zenbait aldiz haxe nagusi eta bigarrenen bidez; laukoa, garrantzia berdineko lau osakaiez egina; 9 eta 3 eskualdeak berdintsuak, H haxeaz zeiharkatuak; 6 eskualdea bi zati desberdinen arteko muga: zangoa eta biribila; 12 eskualdea V haxeaz zeiharkatua: obraren gain-gaina. Biribila hegi batez inguratua da, eta zenbait aldiz zangoa ere. Lan hortan V haxearen eta erdiko eskualdearen eginkizuna ixtudiatu ditugu.

Fig. 1-5: Aturri-Behereko hilarri zenbait; holako ainitz bada Lapurdi iparraldean. Akademismoa nabari dute. Egin-molde hori ez da, Lapurdi hegoaldean ez eta ere beste sei probintzietan ezagutua.

Fig. 6-7: Egin-molde beraren aldapen batzu.

Fig 8: Baxenabarretik hurbil den Makayako harri bat. Probintzia horren eragina ezagun du.

Fig.: 9: Harri hori frango bìtxia da. Aturri-Beherearen erdian badu berezitasunik. Obra zahar bat ote (XVII. eta XVIII. mendekoa den Aturri-Behereko egin-molde ezagunaren aintzinekoa)?

Argazki 1-3: Lapurdin arras zabaldua den egin-moldea. Errekesta haundia ukan zuen hilarrietan, etxeetako ataburuetan (hemen eliz ate batean).

Arg. 4-6, 7-10: Lapurdiko hilarri berezi batzu, XVII. mendean asmatuak. Horien egin-moldeak eragin haundia izan du hilarrigintzan (fig. 8-11).

Arg. 13 eta 14: Lapurtar eta Baxenabartar hilarriek, bakoitzak bere tankera badute, egitura berak ukanik ere. Hemen (arg. 15) ageri dira garbiki, egilea ez baitzen eskuz eta gogoz hain trebea.

Fig. 12, 13: Baxenabartar egin-moldea han hemenka sartu da probintzian, hala nola Kanbon (hemen). Bainan xuxenkako eraginik ez da izan.

Arg. 16 eta 17: Baxenabartar beste hilarri batzu Lapurdin.

Arg. 18: Arbonan ausarki aurkitzen den hilarri mota. Aturri-Behereko egin-moldearen aldakin bat.

Arg. 19-22: Haltsuko eta Jatsuko hargin lan batzu.

Arg. 23: Hargin horren lanaren idurikoa, bainan trebetasunik gabe egina. Menturaz kopia bat.

Arg. 24 eta 25: Haltsu eta Jatsuko beste hargin baten lana. Alderdi bat bakarrik Aturri-Behereko egin-moldean.

Arg. 26-28: Harri hotarik frango bada Itsasun; ezezagunak dira Iparralde guzian, salbu Gerezietan, traka bereko harri bat baita han.

Arg. 29-32: Milafranka eta Haltsuko hargin baten lanak. Arbonako harri batekin pareka daitezke (fig. 14, 15).

(*) Association «Lauburu»

Fig. 16-18: Arbonako harginaren lanak.

Fig. 19-20: Arbonako beste hargin baten lanak. Ikus daitekeen bezala, egin-molde tradizionalak nortasun haundiko harginak onartzen zituen.

Arg. 33-34: Lan hauk arras bereziak dira, aintzinekorik eta ondokorik gabeak. Probintziako egin-moldetik baztertuak izan dira, ausartegiz arbuiatuak; ez dira eredutzat hartu.

V haxea

Hilarriaren eremua eratzeko behar beharrezkoa da.

Fig. 21-24: V haxeak zimetria egiten duen eremu batean aurkitzen da IHS monograma. Haxe horrek osakai bereziak baditu 6 eta 12-an (kurutzea).

Fig. 25-29: Haxe horrek ezin-bizia emaiten die I eta S hizkieri. H hizkiak eta kurutzeak garrantzia hartzen dute (fig. 28 eta 29). V haxeak IHS monograma suntsitu du zinbolo bezala.

Fig. 30-33: V haxeak bere nausitasuna finkatzen du.

Fig. 34-39: Haxe horrek hilarria bestelakatzen du zimetri haxea eginez. S hizkia onartzen du eta doblatzen (ikus ere fig. 40-43).

Fig. 44-46: Eremu guzia haxe horri begira eratua da. Monograma esondatua baizik ez da.

Fig. 47-53: S hizkiak ustaiduraz —eta bereziki hegaztinez— eginikako egitura bat eskatzen du (fig. 52, 53). Egitura berria beti V haxearen inguruan eratua da.

Fig. 54-59: Jatsuko lan hautan ikusten da nola V haxeak emeki-emeki monograma barreiatzen duen beste itxura batzuren gorpuzteko (fig. 59). Dinamika horrek badu bere bidea. Halabeharrak ez du hemen lekurik, edo guti.

Fig. 60-64: Hegaztin aldatuak ikusten dira (fig. 61). Gai hau ongi ezagutua da Lapurdin. Monograma bezala, hegaztinak ere aldatzen dira.

Fig. 65-70: Monograma estakuru bat da bakarrik V haxearen nausitasuna finkatzeko. Haxe horrek bere gisan eratzen du eremua.

Arg. 36-37: Larresoroko harginak kreagai horiek beren beterat libertate osoan eremaiten ditu, holakorik ez baita guti baizik ikusten. Egin-molde tradizionala sorgia emankorra da, bilakaera fagoratzen duena eta lasaiki gidatzen.

Fig. 38-39: Zuberoan, herri berean ikus daitezke bi lan hauk. Batetan H hizkia V haxearen gainean da; hola garrantziarik aski biltzen du bere bilakaera berak kudeatzeko (fig. 39).

Fig. 71-76: Monograma V haxearen eta laukoaren gainean. Bere bilakaera eremu hortan egonez egiten du.

Erdiko eskualdea

Fig. 77-82: Itsasun halako hatsartze geldi bat ikusten dugu: distirak biribil guzia beretzen du.

Fig. 83-90: Lan hauk ez dira Elizak eskalni zinbolo girixtinoeri lotuak. Distiraren mundua da.

Fig. 100-103: Girixtino mundua, kurutzearen bidez, zangora baztertua da. Biribilean distira bakarrik.

Fig. 104, 105, 108: Batetik girixtinotasuna eta bestetik distira elgarrekin daude biribilean.

Fig. 106, 108: Girixtinotasuna distira iturri. Lan hauek guziek girixtinotasunaren eta biribil erdi eskualdearen arteko tirabira erakusten dute. Erdi hori indar iturri da, su ta gar (arg. 40). Zergatik ez liteke Mari?

Oraiko obrak

Fig. 41-44: Euskal hilarriaren tradizioneari begira egin obra berri zenbait.

Idazlan hunek argitan emaiten zer izan den kreazionea Euskadin, eta bereziki Lapurdin. Pundu azpimarratzen ditugu:

— Badira obra andana batzu, egin-molde bereziak argitan emaiten dituztenak. Lantegika berex daitezke.

— Andanak nabari dira ongi muga daitezkeen eskualde batzutan. Egiazko kreazione iturriak.

— Forma ainitzetako hilarriak badira, elgarren eragina ezagun baitute.

— Lapurdik bere nortasuna zaintzen zuen. Hala nola ez zuen onartzen Baxenabarreko hilarriak eredutzat har zaitezen Lapurdin. Baxenabarrak berdin egiten zuen.

— Tradizionezko egin-moldea kreazione olde ainitzek osatzen dute. Obrak beren urratsean emeki bestelakatzen dira. Harginek ez zuten bakarrik teknika erakaspena ukaiten.

— Dinamika horren motorra hilarri biribilaren eremua bera da. Hunek du bilakaera sortarazten eta gidatzen.

— Tradizionezko hilarrigintza harginek eremu hetsi baten ernaltzeko eta aberasteko egin dituzten entsegua da. Eremu hori euskal gizarteaz onartua zen bezenbatean erran daiteke hilarrigintza elgar-lan bat dela. Nortasun haundiko hargin laborari batzuk egina.

— Gaurko hilarrigintzak zabaldu nahi luke. Hortako zaharren sailari jarraiki behar du. Emeki -emeki asmatzen ez ditugun formak sortzen ahalko dira.

(Je remercie P. ETCHANDY pour le résumé en euskara).

RESUMEN

En este trabajo estudiamos las estelas discoideas de Lapurdi, sobre todo en los pueblos cerca de la Nive.

En primer lugar, con algunos esquemas, hemos hecho un resumen de una teoría expuesta en un trabajo anterior (Duvert, 1976). En esa teoría, la estela se presenta fundamentalmente como un espacio particular que tiene puntos de referencia, cada uno tiene su propio valor: eje vertical V que organiza en gran parte la estructura de la obra; punto central o en el centro del disco, un sitio de donde procede una fuerte radiación que puede desarrollarse en todo el disco, a veces por el intermedio de los ejes principales y secundarios; base de cuatro constituida por cuatro elementos de igual importancia; regiones 9 y 3 parecidas y atravesadas por el eje H; región 6, frontera entre el disco y el zócalo, muy diferentes; región 12 atravesada por el eje V, es la más alta de la obra. El disco es rodeado por un ribete, el zócalo también, muchas veces. En este trabajo hemos estudiado sobre todo algunas propiedades del eje V y de la región O.

Figs. 1 a 5: Obras del estilo «Bas-Adour», muy abundantes en el norte de la provincia. Ese estilo señala un gran número de obras que presentan algunas variedades. Constituye un verdadero academicismo, no es conocido en el sur de la provincia ni en las otras provincias.

Figs. 6 a 7: Se puede ver aquí algunas variedades dentro de ese estilo. La figura 8 se encuentra en Macaye, pueblo cerca de Basse-Navarre y bajo su influencia.

Fig. 9: es una obra muy curiosa; en el centro de la zona del estilo «Bas-Adour» no tiene relación con él. Puede ser una obra «arcaica» (lleva una fecha de 1609) que traduce una forma de arte anterior al desarrollo del estilo «Bas. Adour» (cuyas obras parecen desarrollarse durante los siglos XVII y XVIII).

Fotos 1 a 3: Ese estilo fue muy conocido en Labourd no solamente en los cementerios (estelas discoideas y cruces) sino en las iglesias y las casas también.

Fotos 4 a 6 y 7 a 10: Estelas particulares que se encuentran en Labourd. Parecen desarrollarse desde el siglo XVII hasta el siglo XVIII. Muchas tienen un estilo que ha tenido una gran influencia sobre el arte de la estela discoidea (figs. 8 a 11) iniciando a veces una transformación de esos monumentos (foto n.º 11).

Fotos 13 y 14: Estelas del Labourd y de Basse-Navarre. Tienen cada una su personalidad y la misma estructura como se puede ver en esa estela (foto 15) muy burda y de inspiración débil (sólo aparece la estructura con muy contados elementos «decorativos»).

Figs. 12 y 13: El arte de Basse-Navarre es conocido en Labourd, como se puede ver aquí en Cambo. Pero no ha tenido una influencia muy directa sobre el arte de la provincia.

Fotos 16 y 17: Otras obras procedentes de Basse-Navarre (por su estilo, por lo menos) y que se encuentran en el Labourd.

Foto 18: Obra característica de un conjunto de estelas de Arbonne. Pertenece al estilo «Bas-Adour»; es una variedad.

Fotos 19 a 22: Obras de un maestro que ha trabajado en Halsou y Jatxou.

Foto 23: Obra parecida a la del maestro procedente pero bastante torpe. Puede ser una copia.

Fotos 24 y 25: Obras de otro maestro de Jatxou y Halsou. Una cara solamente pertenece al estilo «Bas-Adour».

Fotos 26 a 28: Obras muy numerosas en Itsasu y desconocidas en las otras provincias de Iparralde, salvo en Gerezieta, donde hay una muy parecida.

Fotos 29 a 32: Obras de un maestro de Villefranque y Halsou, se parecen a una obra de Arbonne (figs. 14 y 15).

Figs. 16 a 18: Obras de un maestro de Arbonne.

Figs. 19 a 20: Obras de otro maestro de Arbonne. Como se puede ver en el arte tradicional se encuentran maestros con fuerte personalidad.

Fotos 33 y 34: Esas obras, como algunas otras, son muy singulares, sin antecedentes ni posterioridad. Esos modelos o tipos de representación fueron algo extranjero en la provincia, no fueron aceptados o reconocidos por los laburdinos.

El eje V

Es un punto de referencia esencial en la organización del espacio de la estela (ver esquemas 3 y 4). ¿Cómo puede controlar el desarrollo de las letras I. H. S. en el disco?

Figs. 21 a 24: El monograma I.H.S. se inscribe en un conjunto donde V juega el papel de eje de simetría. El eje lleva elementos originales en 12 y 6 (sobre todo la cruz).

Figs. 25 a 29: El eje impide el desarrollo de las letras I y S. Sale una nueva representación donde el conjunto H-cruz, sobre V, toma una gran importancia (figs. 28 y 29). El eje ha destruido el **símbolo** I. H. S.

Figs. 30 a 33: El eje V afirma un dominio.

Figs. 34 a 39: Aquí juega el papel de eje de simetría, acepta las letras S de cada parte (ver también figs. 40 a 43).

Figs. 44 a 46: Todo el espacio está construido haciendo referencia a V. El monograma apenas se indica.

Figs. 47 a 53: La letra S responde a una estructura dibujada con el compás, y por fin a las aves (figs. 52 y 53). La nueva representación se organiza alrededor de V.

Figs. 54 a 59: En esas obras de Jatxou se puede ver cómo el eje V deshace poco a poco el monograma. Un nuevo mundo nace (fig. 59). Ese proceso es muy lógico, el azar no juega ningún papel. Los maestros controlan muy bien sus obras.

Figs. 60 a 64: En la última obra (fig. 61) hay igualmente aves modificadas. Las aves están presentes en el arte del pueblo. Como el monograma y otros elementos decorativos desaparecen bajo el poder del espacio de la estela.

Figs 65 a 70: El monograma está utilizado para indicar el poder de V. (Fotos 36 y 37). Ese maestro de Larressore trae más lejos ese tipo de proceso. Hace una obra llena de vida y de libertad pero que se inscribe en el desarrollo del arte en Labourd.

El eje V modifica y dirige.

Figs. 38 y 39: En Xiberua, en el mismo pueblo, ahora es la letra S conservada en el eje. Entonces toma nueva importancia y puede desarrollarse «libremente» sin ninguna referencia a I. H. S. (fig. 39).

Figs. 71 a 76: Aquí el monograma se apoya sobre el eje V y la base de cuatro. Nuevos mundos de representación salen, dirigidos por esos dos puntos de referencia.

La región central

Figs. 77 a 82: En Itxassou se ve como una lenta irradiación, una especie de respiración, el elemento central crece, toma más y más importancia. Por fin la radiación explota en todo el disco.

Figs. 83 a 90: Esas obras no llevan símbolos cristianos. Señalan un mundo donde la radiación impone su dominio a través de una variedad de elementos. Esos fueron elegidos porque permiten exprimir esas propiedades de la región central.

Figs. 100 a 103: El mundo cristiano (la cruz) no está en el disco sino en el zócalo (región de menor importancia). En el disco hay solamente la radiación, sin obstáculo.

Figs. 104, 105 y 108: Cristianismo y radiación viven juntos en el disco.

Figs. 106 a 108: El cristianismo a su vez se pone al servicio de la radiación.

Todas esas obras parecen traducir un conflicto entre el cristianismo y la región central, como si fuera una lucha contra dos religiones, dos concepciones del mundo. La región central, llena de fuego, de movimiento, de energía, ¿puede ser Mari? Así lo sugiere esa obra del Labourd (foto 40).

Obras modernas

Figs. 41 a 44: Esas obras modernas quieren seguir la tradición del arte funerario vasco (en la forma y el espíritu).

Este trabajo permite una mejor comprensión del arte funerario en Euskadi y particularmente en Labourd. Algunos puntos pueden destacarse.

— Hay conjuntos de obras que traducen estilos particulares; hacen pensar a actividades de estudios de escultores.

— Esos conjuntos están muy bien representados en algunas zonas de la provincia, o en pueblo, que constituyen verdaderos centros de creación.

— El arte funerario tiene muchas variedades de monumentos y formas que han influido en su historia.

— El Labourd ha definido su personalidad y no admitía las escuelas de Basse-Navarre.

— Hay en el arte funerario tradicional muchas corrientes de creación donde el arte evoluciona lentamente, con su ritmo propio, guiado por la tradición. Los maestros no han recibido solamente una formación técnica.

— La dinámica de esa evolución es el espacio mismo de la estela que provoca y orienta ese proceso.

— El arte funerario tradicional ante todo es la escenificación de los ensayos de los maestros que intentan enriquecer un espacio muy apremiante. Ese espacio debía ser reconocido y aceptado por la sociedad vasca, puede decir que el arte funerario es pues una producción colectiva. La sociedad vasca actúa por el intermedio de los maestros que son casi todos campesinos en el Labourd del siglo XVIII.

— Un arte funerario contemporáneo debe desarrollarse. Gracias al estudio de las obras de los maestros podemos llevar ese arte hasta puntos que no podemos sospechar.

CONTRIBUTION A L'ETUDE DE L'ART FUNERAIRE LABOURDIN

Depuis plus de six ans nous visitons un par un tous les villages d'Euskadi Nord. Nous y recensons la totalité des monuments funéraires antérieurs au XIXème siècle (photos, mesures et relevés) en scellant sur place les vieux monuments abandonnés et en essayant de les mettre en valeur. C'est donc à la fois un travail de sensibilisation de l'opinion et une étude exhaustive, la première du genre, à la suite de COLAS et de BARANDIARAN.

En l'espace de cinquante ans plus de 50 % des oeuvres ont disparu. Nous arrivons tard, très tard. Espérons que l'essentiel aura été préservé.

Le présent travail est aussi une mesure de sauvegarde qui relaie des initiatives particulières mais rares. En effet quelques municipalités avaient préservé ces précieux témoignages, bien avant que nous débutions notre action; parfois des particuliers avaient agi en ce sens (Ustaritz, Arbonne, Larressore en partie, Itxassou en partie, Lahonce, Urcuit, Arcangues, etc...). Actuellement nous avons travaillé dans plus de la moitié des villages d'Iparralde, les relevés sont en cours de réalisation; ils seront publiés plus tard.

Le travail que nous présentons est le fruit de l'énergie et de l'enthousiasme des bénévoles de l'association. Les relevés et la plupart des photos sont dûs à deux commissions spécialisées dans ces travaux. Pour ne pas charger les illustration nous n'avons pas mis les dimensions des oeuvres.

Actuellement une grande partie du Labourd a été visitée. Nous avons donc une assez bonne idée de l'art funéraire de cette province; nous dirons plus loin pourquoi nous avons choisi de l'étudier.

L'art funéraire basque a été mal étudié jusqu'à la venue de BARANDIARAN; c'est lui qui nous a appris à le situer et à mieux le comprendre. COLAS d'abord puis VEYRIN n'avaient pas les outils nécessaires pour entreprendre une telle étude. Surtout, ils avaient toute une série d'a priori et une pauvre idée de la culture basque.

En 1976 nous avons proposé un type d'approche de cet art funéraire, en privilégiant la discoïdale qui est non seulement un monument étrange mais remarquablement complexe. Nous avons cru y voir un langage avec une véritable syntaxe. Cette façon de voir a orienté nos travaux et nous en présentons ici quelques résultats. Notre démarche prolonge donc ce travail antérieur.

Nous allons décrire ici un certain nombre d'oeuvres dont la majorité est inédite à ce jour. Nous allons nous attacher à évacuer de notre vocabulaire certains termes, et notamment le mot «symbole» ou «motif décoratif» au profit des mots «éléments» et «systèmes de représentation». Ce n'est pas pour faire preuve d'originalité mais parce que ces premiers termes sont chargés d'un sens précis et par là génants. Comment savoir si un maître décorait une stèle ou y figurait des symboles, c'est à dire y exprimait des convictions bien précises? Le savait-il lui même? La création est un acte complexe, difficile à décrire, où la raison a peu d'emprise (même dans les oeuvres les plus académiques et les plus conventionnelles). De même nous éviterons les termes «d'artiste», «d'artisan créateur», etc. pour parler de «maîtres», certains peuvent être choqués, mais est-ce important?

Inutile de le cacher, notre démarche consistera avant tout à remettre à l'honneur un art et des maîtres que nous aimons par-dessus tout, issus d'une province dont nous dirons, sans la moindre hésitation, qu'elle est la plus belle du Pays Basque. Autant dire que ce travail risque fort de marquer de cette belle objectivité qui est souvent un leurre en sciences humaines. On ne manquera pas de nous le reprocher. Peu importe.

Cette étude a encore un autre défaut. Nous n'avons étudié que les stèles discoïdales (et en opérant des choix, forcément contestables) en laissant dans l'ombre les tabulaires, les plate-tombes et les croix. Elles présentent pourtant un intérêt évident, mais il a bien fallu tracer des limites. Cependant nous essayerons de mettre en valeur des données de portée générale qui pourront s'appliquer à l'étude de ce matériel.

Dans un premier temps nous résumerons nos conceptions sur la discoïdale afin de faciliter la lecture de cet exposé.

DONNEES SUR LA STRUCTURE DE LA STELE DISCOIDALE

Pour plus de détail nous renvoyons le lecteur à notre étude précédente (DUVERT, 1976).

— Schéma n.° 1: La stèle est faite de deux domaines de valeur différente, le disque (limité par la bordure) et le socle (qui a le plus souvent sa bordure propre). Ces deux domaines sont séparés par le col; c'est une région particulière qui peut avoir une structure originale.

— Schéma n.° 2: Le disque est formé de régions qui ont des valeurs différentes. On reconnait:

— La région centrale 0 qui possède très généralement une structure propre; en outre elle est souvent soulignée par un creux, ou un coup de ciseau plus ou moins appuyé.

— Les régions 9 et 3 qui sont équivalentes (portées par l'axe H).

— La région 12 (parfois équivalente aux deux précédentes) qui est la région sommitale où aboutit l'axe V.

— La région 6 qui a une personnalité propre; elle est à la frontière entre les domaines du disque et du socle.

— La base de quatre, construite sur un carré, autour de la région centrale.

— Schéma n.° 3: La stèle contient un système d'axes.

— L'axe V qui a la propriété unique d'être à la fois commun au domaine du disque et à celui du socle.

— L'axe H, perpendiculaire à V, il passe par le centre du disque.

— Les axes V et H sont largement utilisés (et l'axe V est bien plus important que l'axe H), il n'en est pas de même pour les axes secondaires. Ces axes prassent par la base de quatre et convergent au centre du disque.

L'espace que nous venons de situer n'est pas statique (voir plus loin). Deux grandes tendances s'experiment dans la stèle:

— Schéma n.° 4: L'axe V cherche à s'affirmer et à organiser l'espace.

— Schéma n.° 5: La région centrale, et plus précisément le point central, est une source de rayonnement, éventuellement canalisé par les axes principaux (V et H) et secondaires.

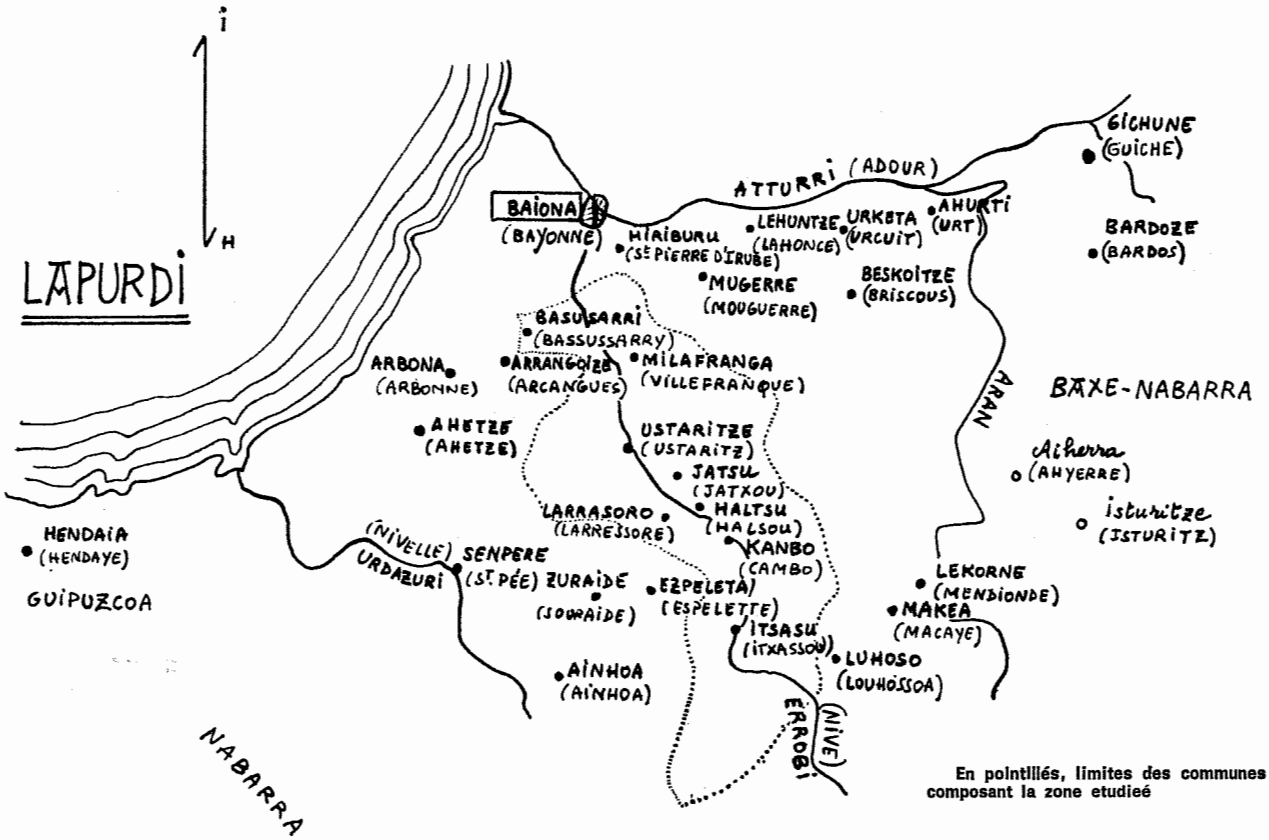
Enfin, tous ces systèmes de repère sont liés entre eux; un déséquilibre dans une zone retentit sur toute l'oeuvre, avec plus ou moins d'amplitude. On peut dire que l'introduction d'éléments décoratifs sur un tel espace conduit à l'illustration des valeurs et des rapports de puissance entre ces divers repères. L'élément décoratif est donc appelé à subir des contraintes variées.

L'histoire de la discoïdale est la mise en scène sur un espace bien défini, d'éléments ou de systèmes de représentation qui sont introduits de force. Par sa structure propre le monde de la stèle oriente et définit le langage «décoratif». Ces principes seront illustrés plus loin.

CADRE DE CE TRAVAIL

Nous allons surtout étudier l'art de la vallée de la Nive (voir carte ci-dessous).

Au nord de cette zone se trouvent les grands ateliers du «Bas-Adour» (voir plus loin) ayant produit des oeuvres bien typées et originales. Ils ont exercé une lourde influence au nord de la vallée, à Bassus-



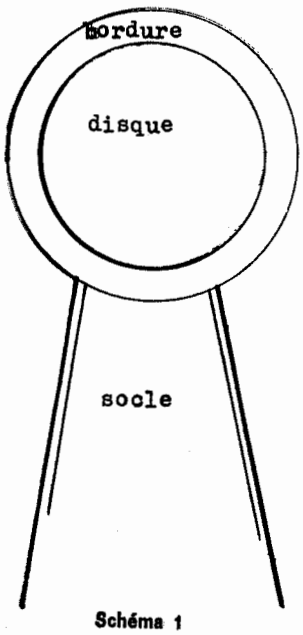


Schéma 1

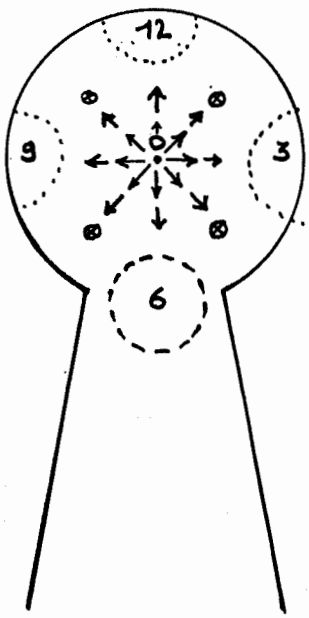


Schéma 2

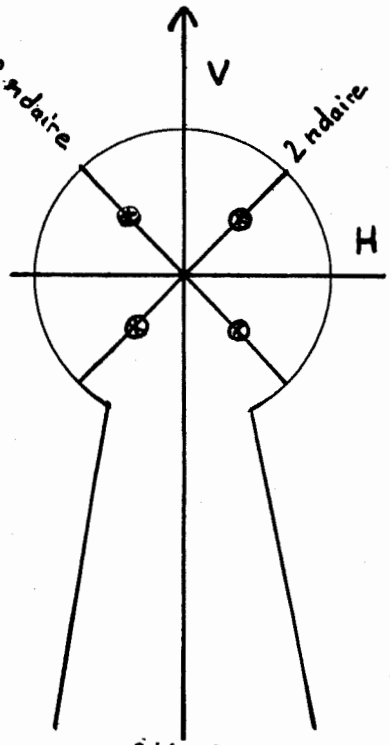


Schéma 3

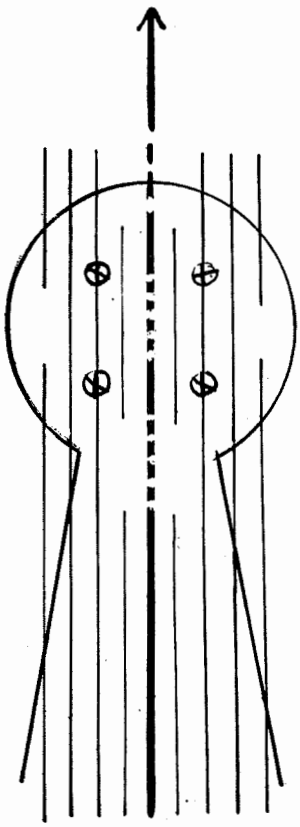


Schéma 4

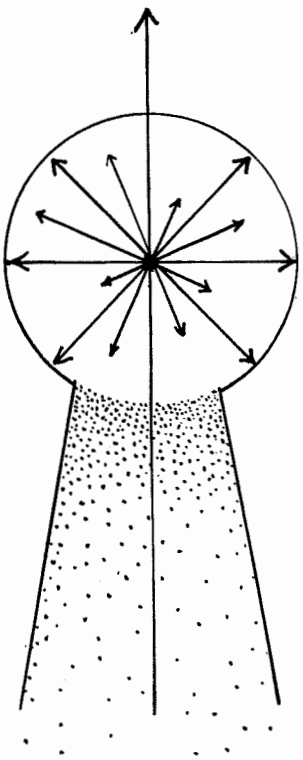


Schéma 5

sarry et Villefranque. Le style «Bas-Adour» pénètre dans la vallée jusqu'à Halsou, il est pratiquement inconnu à Itxassou. Il la borde à l'ouest jusqu'à Ahetze, mais guère au delà semble-t-il. A l'est il est sporadiquement présent à Ahyerre et Isturitz.

A l'ouest de la vallée de la Nive la situation est mal connue; nous ne connaissons plus l'art de la côte; de Biarritz à Hendaye tout a été volé et détruit, sauf des plate-tombes. Les stèles d'Anglet ont disparu en 1981 d'une maison où elles étaient entreposées; il y en avait une petite dizaine, de qualité médiocre, répétant le monogramme. I.H.S. et une bordure de type «Bas-Adour»; une se remarquait particulièrement par son beau rayonnement. Ces modèles d'Anglet son connus dans la vallée de la Nive. Ces stèles, que nous avons pu observer, sont donc conformes aux types labourdins. Anglet est le seul village de la côte dont nous connaissons des stèles «en assez grand nombre». L'art labourdin occidental est remarquablement illustré à Arbonne où il montre une réelle diversité et une très grande qualité d'exécution. Ce village nous servira donc de référence en Labourd occidental.

Au sud, la province jouxte le Guipuzkoa et la Navarre. Dans la première province on ne compte guère qu'une vingtaine de stèles (LABORDE, 1964 donne l'essentiel de ces oeuvres); dans la seconde il y en a beaucoup plus (plus de 600, ZUBIAUR, 1980) et la situation y est particulièrement complexe tant la variété des oeuvres est grande. La Navarre (y compris la Basse-Navarre) est incontestablement le grand foyer de l'art de la stèle en Euskal-Herria.

A l'est, nous ne connaissons plus les stèles de Hasparren et Labastide (dans ce dernier village il n'y en avait plus qu'une vers 1960). C'est une très grosse perte car ces villages servaient de frontière avec la Basse-Navarre, une province qui n'a pas laissé pénétrer l'art labourdin. Comment se sont comportés ces «avant-postes» labourdins face au puissant art de leurs voisins (Arberoue et Pays de Mixe sont dotés d'un art funéraire à la personalité bien affirmée)? Ces labourdins avaient-ils accepté des compromis, ou étaient-ils encore plus labourdins que sur la côte et dans la vallée de la Nive? En tout cas, Mendionde, Macaye et Louhossoa sont sous l'influence bas-navarraise; elle y est très nettes. Dès lors la vallée se présente de nos jours comme une sorte de frontière avec les navarrais, or elle n'a jamais tenu ce rôle.

La vallée de la Nive est une grande voie de communication en Labourd, elle contient les deux capitales historiques (Ustaritz et Bayonne). Cette vallée a largement irrigué notre province, non seulement les idées y ont circulé mais aussi les techniques; les terrasses de la Nive ont été parmi les toutes premières à cultiver le maïs.

Rappellons enfin que la tradition basque a été fortement marquée dans notre province. Elle a produit très tôt de brillants écrivains (Axular le navarro-labourdin, Etxeberri de Ciboure, etc...). Des trois provinces d'Iparralde c'est la nôtre dont le droit basque «traduit le mieux le vieux fonds juridique basque primitif» (Lafourcade, 1980).

Le décor est ainsi planté. Avec cette vallée nous sommes au coeur d'une réalité profondément basque, aux aspects variés. Mais ce n'est pas son seul intérêt. La vallée de la Nive est exceptionnelle par sa richesse en monuments funéraires antérieurs au XIXème siècle. Elle constitue probablement un cas unique en Euskadi, comme le montre le tableau ci-dessous:

Discoïdales	Tabulaires	Croix	Plate-tombes	Localité
13	—	4	—	Bassussarry
23	—	7	—	Villefranque
25	—	2	4	Ustaritz
80	2	2	—	Jatxou
26	35	4	17	Larressore
36	10	9	5	Halsou
8	17	1	8	Cambo

Ce relevé est très partiel, en effet Colas notait: une vingtaine de discoïdales à Bassussarry, une quarantaine à Villefranque, 37 à Ustaritz, 110 à Jatxou et 57 à Larressore. En 60 ans plus de 100 stètes ont disparu!

Pour être complet il faut citer la très belle collection d'Itxassou, elle est unique en Europe. Elle comprend plus de 200 monuments funéraires, dont plus de 150 stèles discoïdales pour ce seul village!

Ainsi sur une quinzaine de kilomètres, le long de la vallée, il y a actuellement plus de 360 stèles discoïdales. Il y en 295 pour tout le Languedoc, à l'ouest de Toulouse (UCLA, 1981). La vallée nous fournit donc un matériel riche (et largement diversifié).

Grâce à sa position géographique, à son intérêt artistique et à sa richesse en monuments funéraires cette vallée mérite amplement d'être au coeur de ce présent travail.

GENERALITES SUR L'ART LABOURDIN

1. Le style «Bas-Adour»

Il peut se définir sur les plans géographiques et esthétiques. Les monuments de ce style forment un ensemble unique dans l'art funéraire basque. Les plus anciens datent du XVIIème siècle semble-t-il.

Localisation:

Ils sont particulièrement abondants au nord d'une ligne qui passe par Bardos, Briscous, Villefranque, Saint Pierre d'Irube et au nord d'Ahetze et Halsou; ils deviennent plus rares vers Macaye, Isturitz et Ahyerre (voir carte). Ils sont inconnus hors de cette région; leur concentration maximale se situe au sud de l'Adour (Lahonce, Urcuit, etc...). (Vid. mapa de distribución) (*).

Aspect:

Dans la mesure où un style se définit par un ensemble de conventions, on peut ainsi le caractériser:

— Les oeuvres peuvent être très grandes (supérieures à 1,10 m.), le socle, parfois élancé et de grande taille (Fig. 3), est en général décoré; la structure de la bordure se poursuit sur sa périphérie (Fig. 1, 2, 4, etc.).

— L'épaisseur des monuments est comprise entre 10 et 15 cm.

— L'éxécution est remarquablement soignée, le champ-levé est bien affirmé avec des angles vifs et des arêtes bien aigües. La taille à facette est régulièrement mise en oeuvre.

— Non seulement leur technique d'éxécution mais aussi de nombreux éléments de leur répertoire décoratif évoquent le travail du bois. Actuellement aucune de ces stèles n'est peinte.

— Ce répertoire décoratif est caractéristique: surfaces rythmées par des triangles éxécutés en taille à facette, croix aux extrémites réunies par des arcs de cercle et qui portent des éléments évoquant des fleurs, vocabulaire décoratif à base d'éléments inscrits ou délimités par un cercle.

— L'axe V organise l'espace, la région centrale est le plus souvent indiquée. La bordure peut être très importante et constituée en partie ou en totalité de triangles à taille à facette. La base de quatre est généralement indiquée le plus souvent par des éléments en forme de fleurs; elle peut être répétée sur le socle.

— Les oeuvres sont construites avec des modules. Elles reflètent des espaces harmonieux où les relations métriques entre les divers éléments décoratifs sont évidentes. Illustrons ceci par un exemple pris à Urcuit (les dimensions ne donnent pas des chiffres entiers avec notre système métrique), schéma n.° 6:

* (N. de la R.).

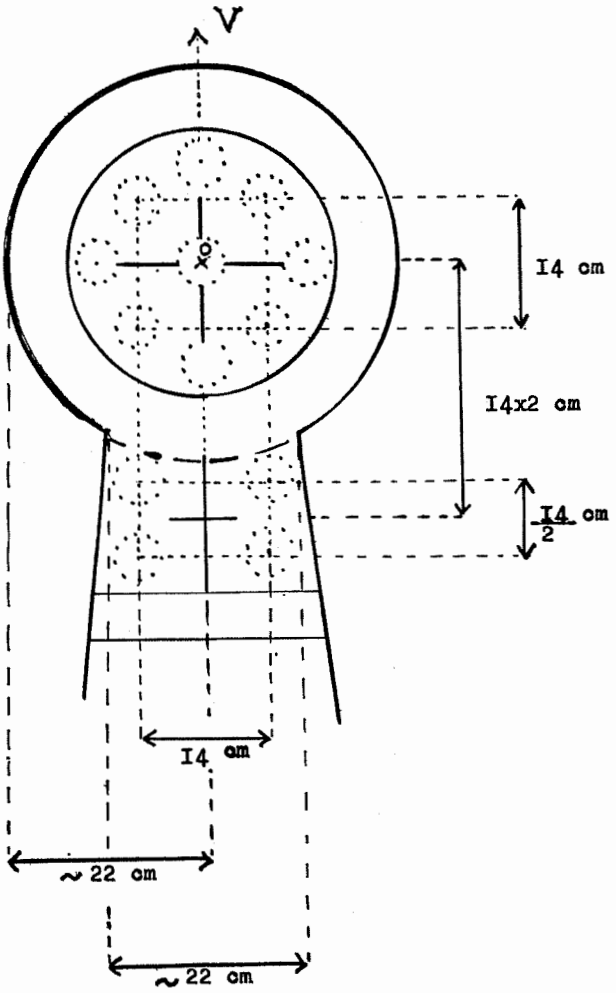


Schéma 6

— Le col (22 à 22,5 cm.) est égale à la moitié du diamètre (44 à 44,5 cm.).

— Les éléments inscrits dans un cercle et utilisés pour animer l'espace, sont de même dimension.

— Les éléments de la base de quatre sont construits selon un carré de 14 cm. de côté; la même distance sépare, de part et d'autre de l'axe V, les quatre éléments figurés sur le socle.

— Ces quatre éléments sont construits à partir des sommets d'un quadrilatère dont le centre est situé à 28 cm. du centre du disque, le long de l'axe V (soit 14 x 2 cm.).

Dès lors peu importe les éléments décoratifs disposés sur cet espace qu'ils sont chargés d'animer et de signifier; mais leur disposition tiendra compte de critères particuliers (selon qu'ils seront disposés sur l'axe V, dans la région centrale du disque, en base de quatre, etc...).

Fig. 1

Fig. 2

Fig. 3

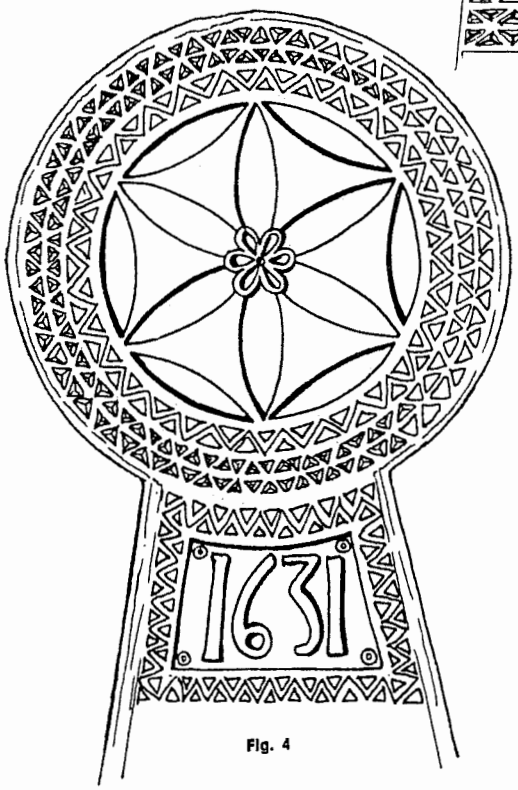


Fig. 4

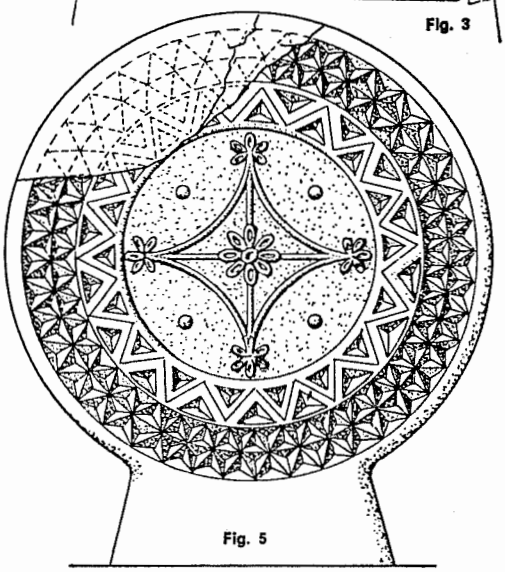


Fig. 5

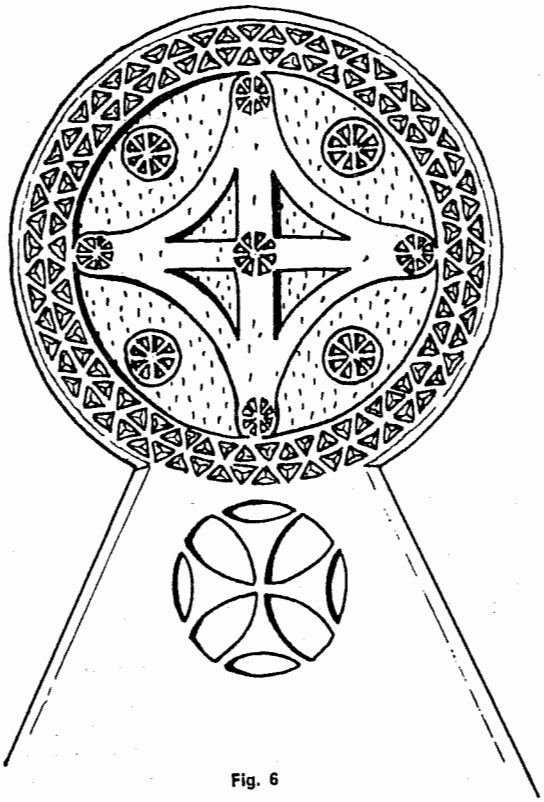


Fig. 6

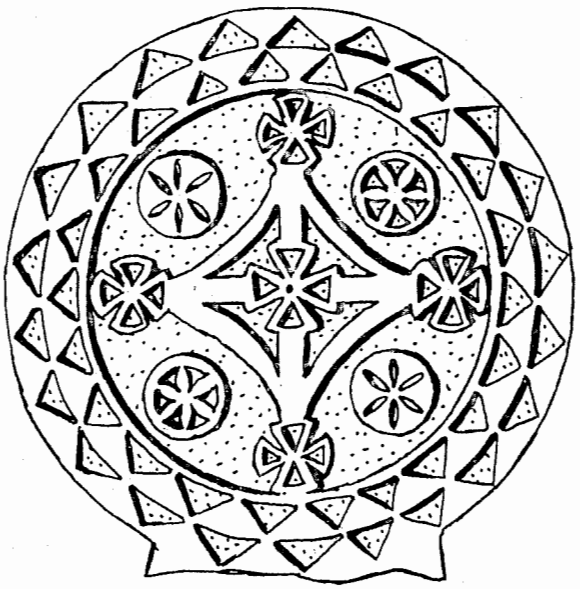


Fig. 8

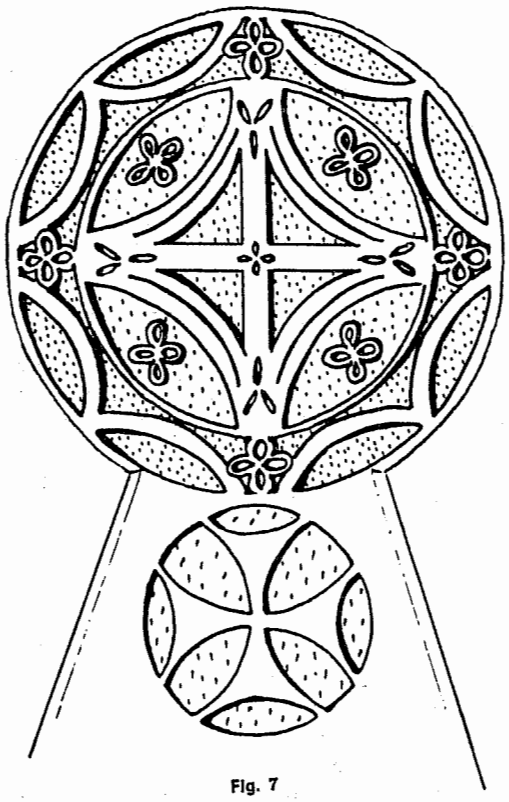


Fig. 7

Fig. 9

Comme nous le voyons ces oeuvres sont avant tout des espaces harmonieux animés par un langage conventionnel.

Il n'est pas surprenant que ce style labourdin ait évolué vers un académisme stérile. C'est un art essentiellement conventionnel qui laisse peu de place à l'imagination et encourage la virtuosité technique. Dès lors les oeuvres rivaliseront de perfection et la qualité d'exécution est la dominante de ce style. C'est grâce à elle surtout que les différents maîtres cherchent à se démarquer et à se singulariser dans cet univers monotone. Une des conséquences de cette qualité est la beauté des oeuvres; lorsque le soleil les éclaire en lumière rasante (à mi-journée) elles sont au maximum de leur éclat tels des rétables dorés (photos n.° 1, 14 et 40). Les labourdins devaient y être particulièrement sensibles, eux qui ont produit un art gracieux, léger, sensuel et bavard aussi peu discret que leurs etxe, dont la blancheur violente et les somptueuses façades bariolées, se détachent crûment sur le dédale des collines verdoyantes.

Ce style «bas-Adour» fait penser à des oeuvres hispano-romaines du nord de la péninsule ibérique (ABASOLO. 1974 par exemple). Il a connu une grande vogue dans notre province et a marqué non seulement les monuments funéraires (photo n.° 1), mais aussi des portes de maisons (comme à Larressore, photo n.° 2) et d'église (à Urcuit, photo n.° 3). Dans plusieurs villages tous les monuments funéraires (y compris les croix, mais pas les tabulaires qui se démarquent radicalement des discoïdales) sont de ce style.

2. Les variantes du style «Bas-Adour»

Dans certains villages les oeuvres sont plus ou moins marquées par ce style, nous en signalerons quelques exemples. Mais le plus remarquable c'est que ce style a parfois évolué en bloc, grâce à l'audace de certains maîtres. Une telle évolution s'est faite d'autant plus facilement que les maîtres travaillaient hors de la grande zone d'influence et plus particulièrement lors-qu'ils travaillaient à la frontiére de la Basse-Navarre sous la pression de la forte personalité de cette province. Prenons trois exemples:

— Fig. 6 à Bassussarry la structure du disque présente un dessin ferme et solide, l'oeuvre donne une impression d'austérité (comparer avec fig. 1 et 2).

— Fig. 7 toujours dans le même village, la référence au «Bas-Adour» est juste suggérée (notamment par les éléments en forme de fleurs).

— Fig. 8 à Macaye, le type «Bas-Adour» est traité avec fermeté et conviction, mais la bordure et les éléments de la base de quatre ont subi les influences bas-navarraises (comparer avec Fig. 12 par exemple).

— Fig. 9 cette oeuvre d'Urcuit est étrange, bizarre parmi les oeuvres de ce village qui traduisent toutes l'influence du «Bas-Adour». Elle est du tout début du XVIIème siècle; réflète-t-elle un art archaïque vestige de courants de création antérieurs à l'introduction du style «Bas-Adour» (dont les oeuvres, répétons-le ne semblent pas antérieures au XVIIème siècle)?

REMARQUES

Il existe dans nos provinces (ici, le Labourd) des formes d'art profendément originales ayant marqué plusieurs villages. Nous dégageons la notion d'ENSEMBLES qui recouvre en fait de véritables écoles où l'on dispensait un enseignement particulier et qui traduit donc des sensibilités originales.

Dans ces ensembles il existait de véritables pôles (ici la région du style «Bas-Adour») où des formes d'art (des systèmes de convention) régnaient sans partage pour ainsi dire. Quelques maîtres pouvaient se démarquer des lignes «imposées» (Fig. 6 et 7). Ces formes d'art pouvaient plus ou moins être transformées à la périphérie de ces pôles (ainsi à Macaye, Fig. 8, qui est sous l'influence bas-navarraise). En résumé, les ENSAMBLES peuvent présenter des NUANCES plus ou moins affirmées; ils se distribuent selon des GRADIENTS.

Des ensembles peuvent constituer de véritables académismes favorisés par des productions en série. Les courants de création sont alors conduits à de véritables impasses où l'innovation est dévaluée au profit d'autres données comme la virtuosité d'éxécution, le souci de s'afficher, etc... autant de valeurs dans lesquelles des secteurs de la population basque aimaient se définir et se reconnaître (l'art bas-navarrais n'a pas pénétré en Bas-Adour et vice-versa...). Le même phénomène se retrouve dans l'architecture, la danse, etc... recouvre-t-il des dialectes de l'euskara? une étude intéressante serait à faire en ce sens. Il y a de forts particularismes basques; actuellement encore notre pays en est la vivante illustration (voir la distinction entre les souletins et les «manech» etc...).

3. Les stèles tabulaires

Ces oeuvres sont caractéristiques de notre province, les grands centres de production se situent dans la région: Larressore, Cambo, Itxassou, Ainhoa; à l'ouest ces monuments sont de qualité nettement

Photo 1

Photo 2

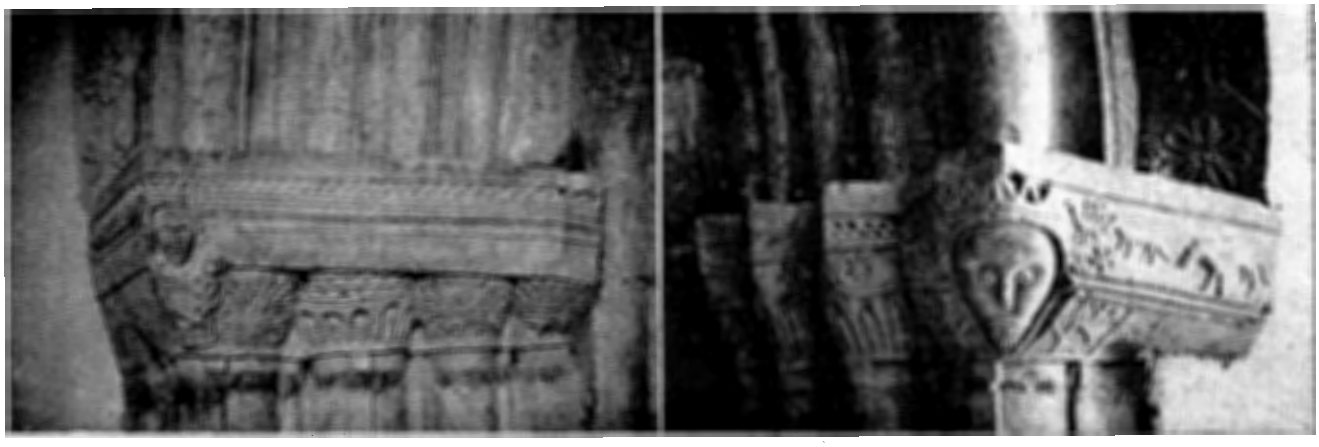


Photo 3

Phot

Photo 5

Photo 6

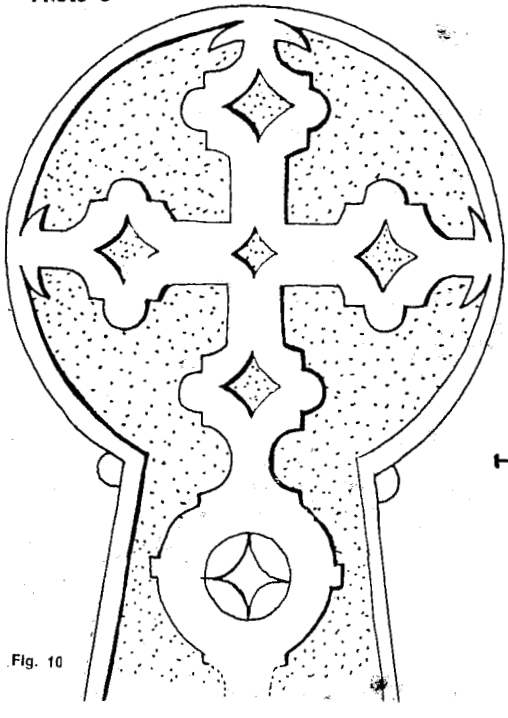


Fig. 10

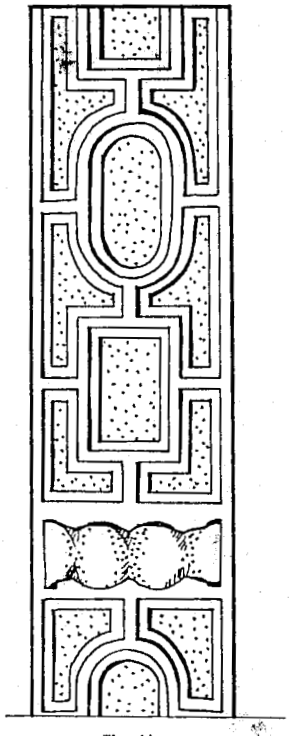


Fig. 11

Photo 7

Photo 8

Photo 9

Photo 10

Photo 11

inférieure dans l'ensemble. Dans la région précitée il existe une très grande richersse en monuments de ce type (richesse en nombre, en qualité d'éxécution et en varieté). A l'image du style «Bas-Adour», un prototype a été largement diffusé (par exemple à Larressore, photos n.° 4, 5, 6) et a connu un grand nombre de variantes (comme à Halsou, photos n.° 7 et 10).

Dans ce prototype la tranche des monuments est décorée; sur une face on voit très souvent le motif illustré sur les photos n.° 4, 5 et 7. Il a eu une influence nette (mais réduite) sur quelques stèles labourdines (y compris jusqu'à Macaye). Les exemples de Macaye (Fig. 10 et 11) et de Larressore (Photo n.° 8) l'attestent. Ces discoïdales sont des copies de Tabulaires. Parfois l'influence est moins perceptible (ainsi à Itxassou, Photo n.° 9). Dans ces trois exemples nous notons une pression évidente exercée par le répertoire des tabulaires, mais cette pression peut-être plus forte encore. Ainsi à Halsou (Photo n.° 11) une stèle discoïdale est entièremant transformée en stèle tabulaire (DUVERT, 1977).

REMARQUES

Les tabulaires ne sont connues que dans une région particulière du Labourd (le nord et l'est de la province en sont actuellement dépourvues).

Dans cet ensemble on reconnait plusieurs ateliers et plusieurs maîtres qui ont considérablement modelé l'aspect de ces monuments. Les grands centres de la tabulaire ont été Larressore et Cambo puis Itxassou et Ainhoa (ce dernier village a des tabulaires profondément originales avec sculpture en ronde-bosse et figuration humaine, ce qui est rare dans l'art basque et presque inconnu en Labourd). A l'ouest de cette zone les tabulaires sont d'un autre type, généralement plus modeste, qui n'a pas pénétré semble-t-il les centres cités plus haut.

L'ensemble «tabulaire» est formé de sous-ensembles, chacun a ses pôles définis. Chaque sous-ensemble présente des nuances et se répartit par gradient.

A côte de formes traditionnelles (la discoïdale) il existe (en Labourd) d'autres formes (les plate-tombes du cimetiére et du Jarleku; les croix à partir du XVIIème siècle surtout) qui peuvent être originales (les tabulaires à partir du XVIIème siècle semble-t-il). Ces formes ont engendré autant de traditions qui ont vécu avec plus ou moins de succès jusqu'à l'arrivée des caveaux (à l'entrée du XIXème siècle).

L'art funéraire de type traditionnel fait preuve d'une grande richesse de formes qui ont évolué parallèlement durant de larges periodes.

Photo 12

Les traditions parallèle se sont mutuéllement influencées. Des formes nouvelles, hybrides, ont apparu. Ces formes représentent des compromis entre courants traditionnels ayant évolué simultanément (ainsi les stèles plus ou moins transformées en tabulaires) —voir **photo n.° 12** à Sare— (1).

L'art traditionnel n'est en aucun cas une manifestation figée, richesse et vitalité en sont une constante. Sa capacité d'innover devait se déployer dans la mesure où la société basque le permettait. Cette dernière devait jouer un rôle de régulateur en acceptant des formes dans lesquelles elle se reconnais-

(1) Cette oeuvre semble être une stèle christianisée, plus qu'un simple exercice de style, totalement gratuit. Un peut la mettre en parallèle avec la stèle d'Halsou, transformée elle aussi mais en tabulaire (Photo n. 11). Ce qu'avait dit Goyheneche (voir Duvert, 1977) à propos de cette dernière peut s'appliquer ici aussi.

Dans le même ordre d'idée elle traduit peut-être des préocupations mises en scène des Fig. 77 à 108 et reflétant des luttes entre le christianisme et un monde «autre», que la stèle a privilégié.

sait. On peut penser que cet art résulte d'équilibres sans cesse remis en question (avec plus ou moins d'intensité, selon les époques et les régions de notre pays) entre les bonds en avant des maîtres imprégnés de traditions et une société qui en limitait l'amplitude. L'histoire de l'art funéraire basque est la mise en scène de cette dynamique, elle conduit jusqu'à nous ...qui avons abandonné cet art, quand nous ne l'avons pas méprisé (à la suite de Colas, Veyrin Gallop, etc...).

4. Les ensembles bas-navarrais

A la périphérie de notre province se trouve l'art bas-navarrais que Colas aimait par-dessus tout et avec juste raison. La Basse-Navarre a produit un très grand nombre d'ensembles homogènes, d'ateliers diversifiés, dont le recensement est en cours, mais qui son connus pour l'essentiel.

La Basse-Navarre n'a guère fait école dans notre province. Trois exemples illustreront, mieux que de longs développements, la différence entre cette province et la nôtre. Sur cette oeuvre bas-navarraise on voit un monde simple, robuste, efficace où la ligne droite et la courbe dialoguent avec fermeté (Photo n.° 13), au contraire en Labourd l'art est gracieux, joyeux et quelque peu bavard (Photo n.° 14); des états «intermédiaires» existent, comme ici à Itxassou (Photo n.° 15). On pourra également comparer, sur la même planche, la Basse-Navarre (Fig. 12 et 13) et le Labourd (Fig. 14 et 15).

5. Modèles étrangers au Labourd

Des modèles bas-navarrais sont entrés dans notre province mais ils n'y ont pas fait directement école. Nous l'avons vu, la rude franchise du navarrais s'accorde assez mal avec la douce sensualité du labourdin. Il nous sera de mettre en évidence, dans notre province, des formes d'art venues de provinces voisines. Prenons quelques exemples.

Fig. 12, 13, deux faces d'une stèle de Cambo. Par son thème caractéristique et sa facture cette oeuvre se rattache à un ensemble représenté à Isturitz, Meharin, Iholdy, Armendaritz, Helette et Suhescun.

Photo n.° 16, cette oeuvre de Larressore (dont on ne conserve qu'une face, se rattache par son thème et sa facture, à la Basse-Navarre.

Photo n.° 17, cette oeuvre d'Itxassou est manifestement bas-navarraise.

Fig. 84 cette oeuvre d'Arbonne rappelle beaucoup la Navarre de la montagne.

REMARQUES

Il y a un art labourdin qui a des caractéristiques propres.

Un art étranger à la province est sporadiquement présent, il n'a pas fait école. Il a pu cependant avoir des influences variées sur l'art de la province; une analyse fine le montrerait facilement. On est donc en droit de penser ques les maîtres labourdins étaient formés dans la province même ou bien qu'ils devaient se conformer à son esprit.

L'existence d'ensembles définis (style «Bas-Adour, stèles tabulaires...) et de pôles de création, nous amène à penser que dans des régions données de la province on formait des maîtres chargés de mettre en scène des particularismes locaux (et ceci sera démontré à nouveau quand nous verrons l'art dans la vallée de la Nive).

Personnalité du labourdin, personnalités diverses au sein de la province, tout se passe comme si, dans la société basque, des groupes d'individus (recouvrant des réalités géographiques, économiques, etc...) cherchaient à se singulariser (dans ce panorama on peut mettre en toile de fond les données fournies par le beau travail de TOULGOUAT, 1981). L'art basque n'est pas pour autant hétérogéné, les photos n.° 13 14, 15 nous montrent des oeuvres qui, en dépit des apparences, présentent une même structure. Ce sont des dialectes d'une même langue dont nous avons essayé de comprendre la syntaxe (DUVERT, 1976). Ajoutons à celà un élément unificateur les thémes largement répendus à travers nos sept provinces.

Nous voilà donc en présence d'un art traditionnel d'une prodigieuse vitalité; il nous reste maintenant à préciser des mécanismes de la création qui alimentent et orientent les courants de création. Il nous faut définitivement oublier l'image du tailleur de pierre basque primaire un peu simple, répétant sans cesse des combinaisons de dessins géométriques élémentaires. Il nous faut oublier à tout jamais ce qu'ont pu dire Colas et Veyrin. Mais saluons en eux les glorieux prédécésseurs. Nous ne serons jamais assez reconnaissant envers Colas qui a parcouru les pires chemins d'Euskadi nord à la recherche de ces précieuses stèles, à une époque où elles n'intéressaient qu'un nombre très limité de personnes...

L'ART LABOURDIN DANS LA VALLEE DE LA NIVE

Nous avons esquissé la personalité du monde labourdin, nous allons maintenant en préciser quelques traits. Pour celà nous avons choisi la vallée de la Nive, mais pas exclusivement. Comme dans la premiè-

Photo 13

Photo 14

Photo 15

Photo 16

Photo 17

Photo 18

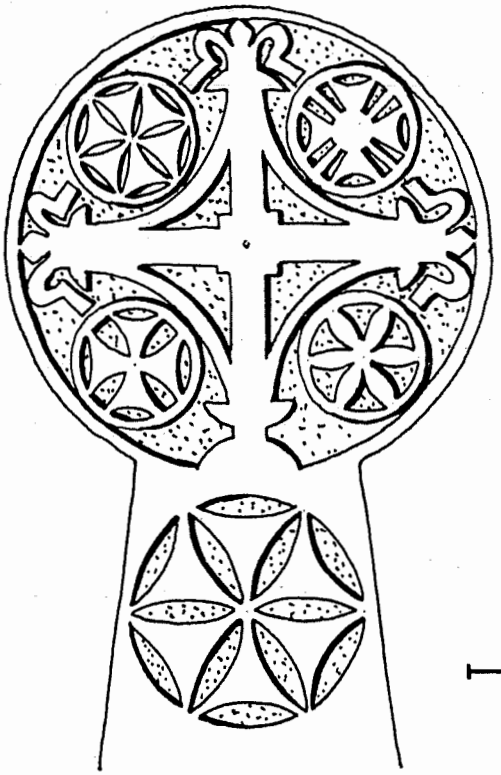


Fig. 12

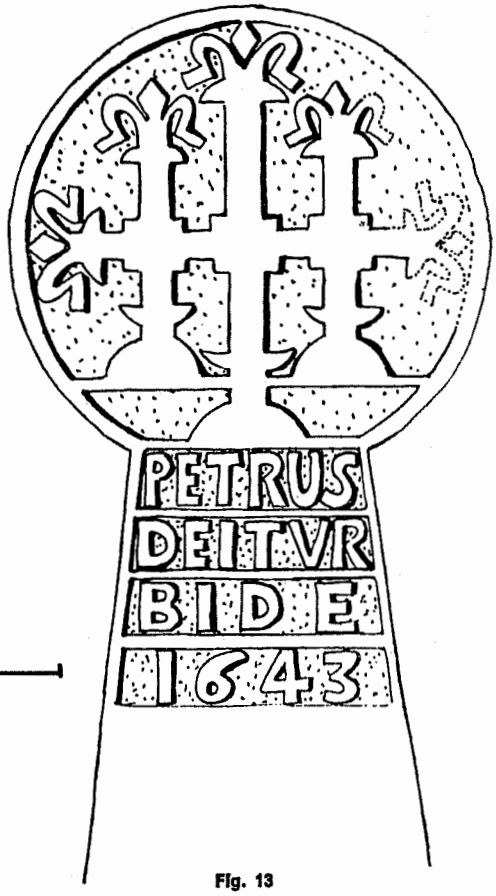


Fig. 13

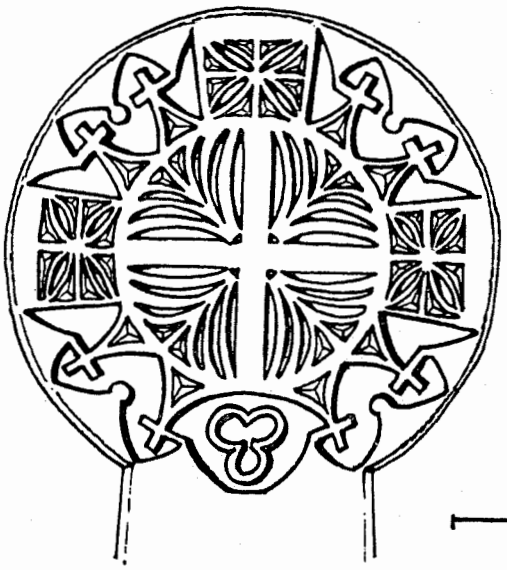


Fig. 14

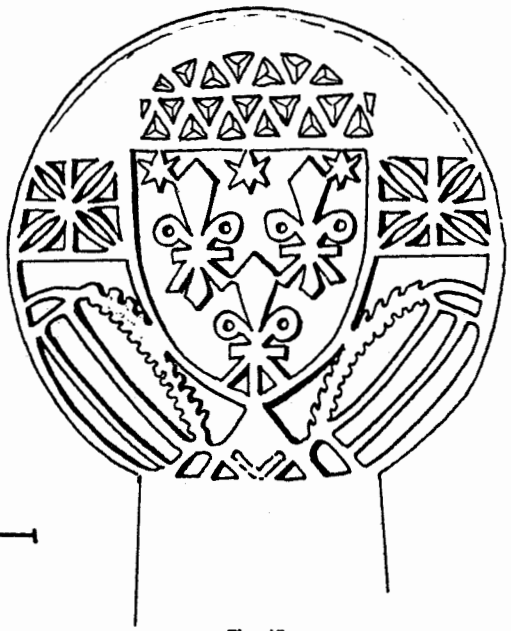


Fig. 15

re partie de ce travail nous nous limiterons à quelques exemples que nous croyons intéressants d'approfondir.

1. L'art d'un village

— ITXASSOU:

Dans ce village se trouvent des dizaines de monuments qui ne sont que des variantes d'un même modèle (Photos 26 a 28). Les axes V et H sont occupés par des éléments formés de deux droites perpendiculaires inscrites dans un cercle; la base de quatre est en général présente et constituée de quatre éléments identiques; la bordure est discrète (ce qui est rare dans la stèle basque et plus particulièrement en Labourd). Ce thème est répété sur les deux faces. L'éxécution est généralement sommaire, on pense à des productions faites en série.

Ce type d'oeuvre est limité à Itxassou. En Euskadi nord on n'en trouve, à notre connaissance, qu'un exemplaire à Greciette (qui se distingue par un motif original dans la région centrale du disque) et un autre à Helette, mais apporté assez récemment d'Itxassou.

Il est évident que ce type de monument n'a rien à voir avec l'art labourdin; comment s'est-il introduit ici, comment s'est-il imposé? les gens d'Itxassou l'ont véritablement plébiscité!

— ARBONNE:

Il y a dans ce village une incomparable collection de monuments sauvés grâce à Monsieur Housset. Ce village est un très grande centre de production labourdin. Un ensemble d'oeuvres y est particulièrement bien représenté; il apparait propre au village actuellement. Illustrons une oeuvre caracteristique (Photo n.° 18):

— Emploi régulier des lettre I.H.S.

— Ces lettres sont accompagnées du M. de Marie.

— Affirmation de l'axe V qui structure l'espace.

— Affirmation des régions 12 et 6 qui reçoivent des traitements originaux.

— Emploi de demi-cercles convergeant vers le centre du disque.

— Dessin délicat, gracieux.

— Toute une série de ces oeuvres (s'inscrit dans le style «bas-adour» (et dans ce lot on reconnait plusieurs maîtres).

REMARQUES

Nous n'avons pris que deux exemples, ils nous permettent de confirmer un certain nombre de données:

— Au sein d'une province dotée d'une forte personnalité et par là d'un art dense et varié, des villages peuvent avoir des productions parfaitement originales (ainsi à Itxassou).

— Au sein d'un ensemble bien défini (ici, le style «Bas-Adour»), des villages peuvent avoir des productions originales s'inscrivant dans cet ensemble. Ainsi un ensemble peut présenter des nuances non seulement dans une zone donnée mais aussi dans un village bien précis.

—On est en droit de penser que les maîtres travaillant dans un village donné pouvaient être formés dans le village même. Des traditions se sont donc développées dans des villages précis qui se démarquaient ainsi d'autres localités voisines. Il y a sûrement un lien entre art traditionnel et habitat au sens large du terme (2).

L'art traditionnel est d'une profonde richesse. La pauvreté de notre art funéraire actuel est d'autant plus criante.

2. Les maîtres

De nombreux maîtres ont été repérés en Labourd. Nous en présentons quelques uns.

Maître n.° 1, de Jatxou et Halsou:

C'est un homme très attachant, nous lui avons déjà consacré une étude (DUVERT, 1980). Il travaille à la toute fin du XVIème siècle. A part une stèle conservée à Hendaye, dans l'église, ses oeuvres sont originales dans notre province. (Photos 19 à 22 et

(2) Un lien de cette nature a été mis pour la première fois en évidence à Lantabat (Basse Navarre), par ETCHEZAHARRETA et THEVENON (1980). Cette vallée posséde quatre quatiers. Elle est relativement bien isolée. L'art de la stèle n'y est pas homogéne, les quartiers ont une certaine personnalité, surtout celui qui est au bout de la vallée. Cette affirmation plus ou moins nuancée trouve un écho dans d'autres endroits; ainsi M. Erramouspé nous a fait remarquer que l'emplacement des jarlekus dans l'église de Baigorry (Saint Etienne) reflétait trés exactement celle des quartiers. Ici l'église n'est qu'un espace sacré qui reproduit la vie de tous les jours, en traversant la nef on traverse le village.

Dans cette optique on peut penser que lorsque divers quartiers ont dû cohabiter dans un même cimetière paroissial, ils ont peut-être cherché à maintenir une certaine individualité. Y a-t-il des ensembles de stèles qui traduisent ainsi une telle préoccupation?

Photo 19

Photo 20

Photo 21

Photo 22

Photo 23

Photo 24

Photo 25

Photo 27

Photo 26

Photo 28

Photo 29

Photo 30

Photo 31

Photo 32

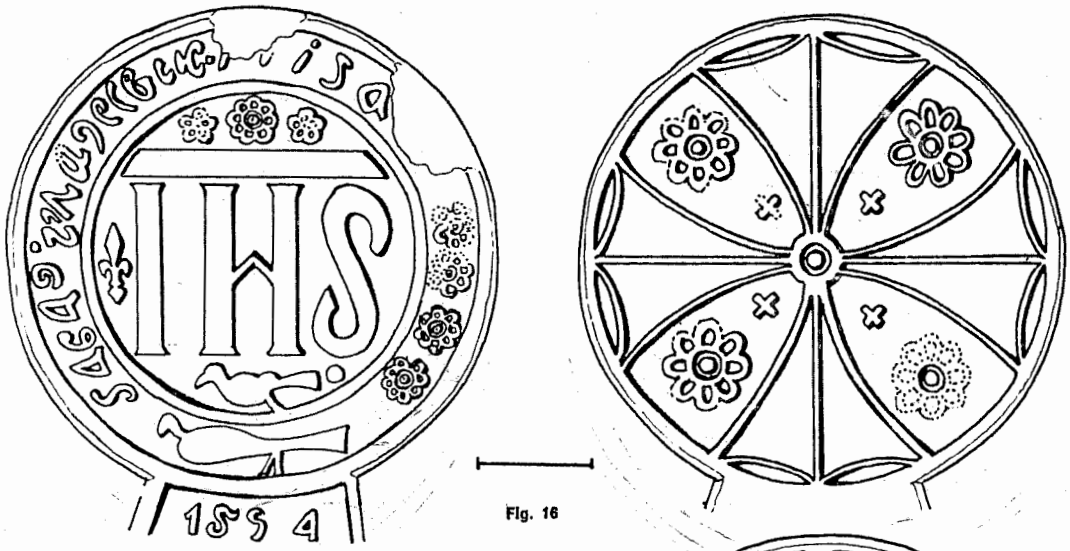


Fig. 16

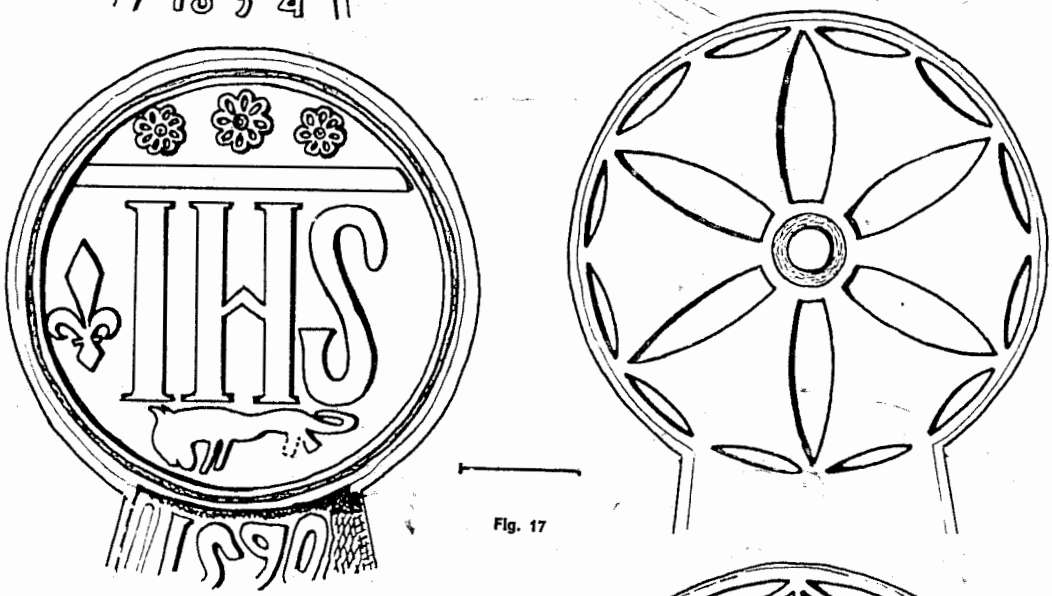


Fig. 17

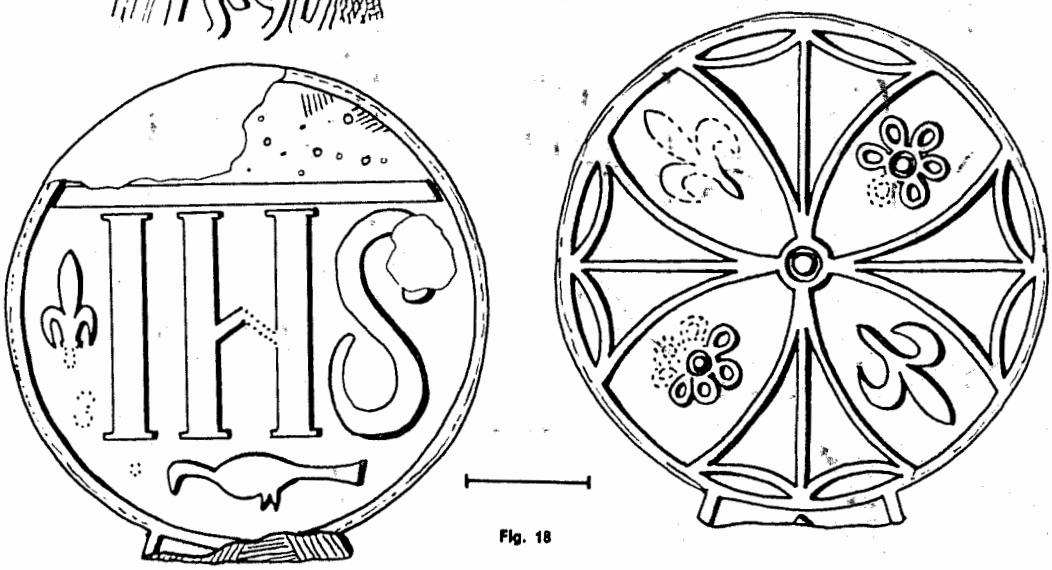


Fig. 18

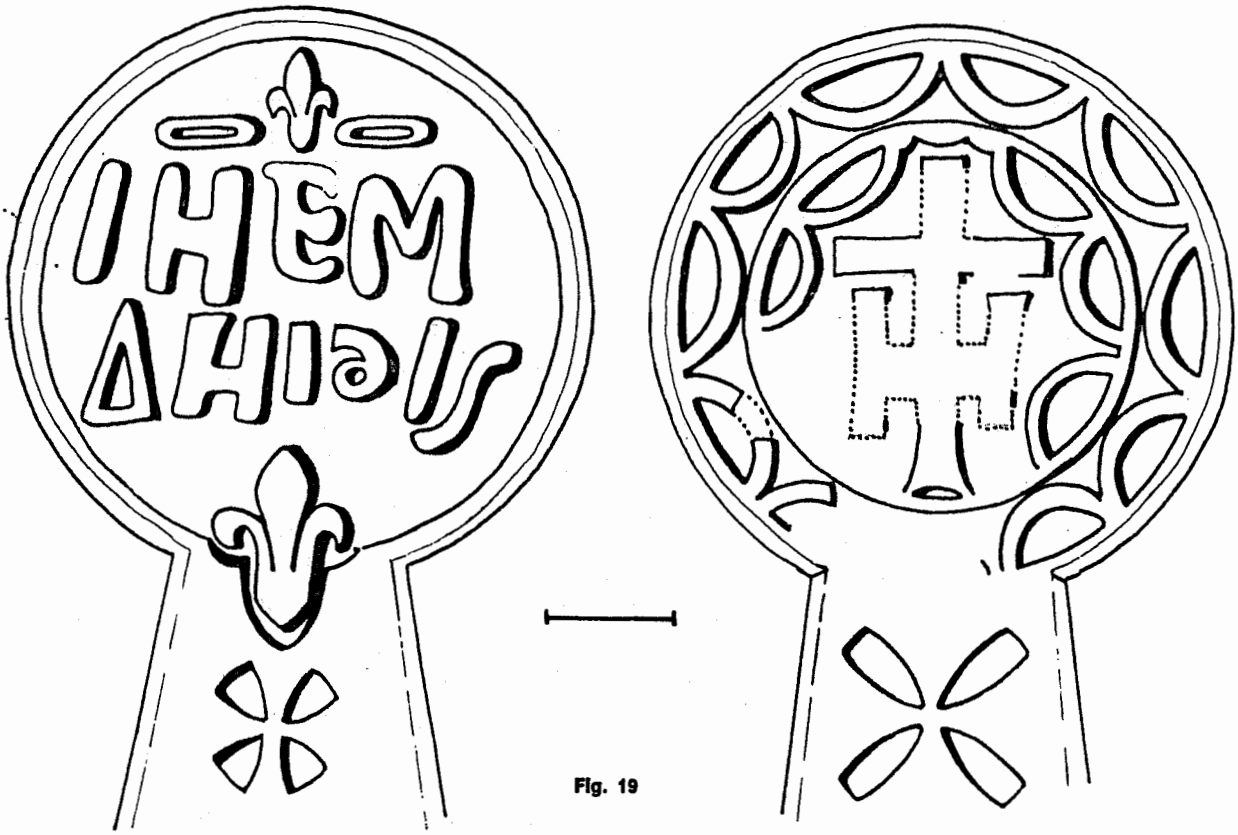


Fig. 19

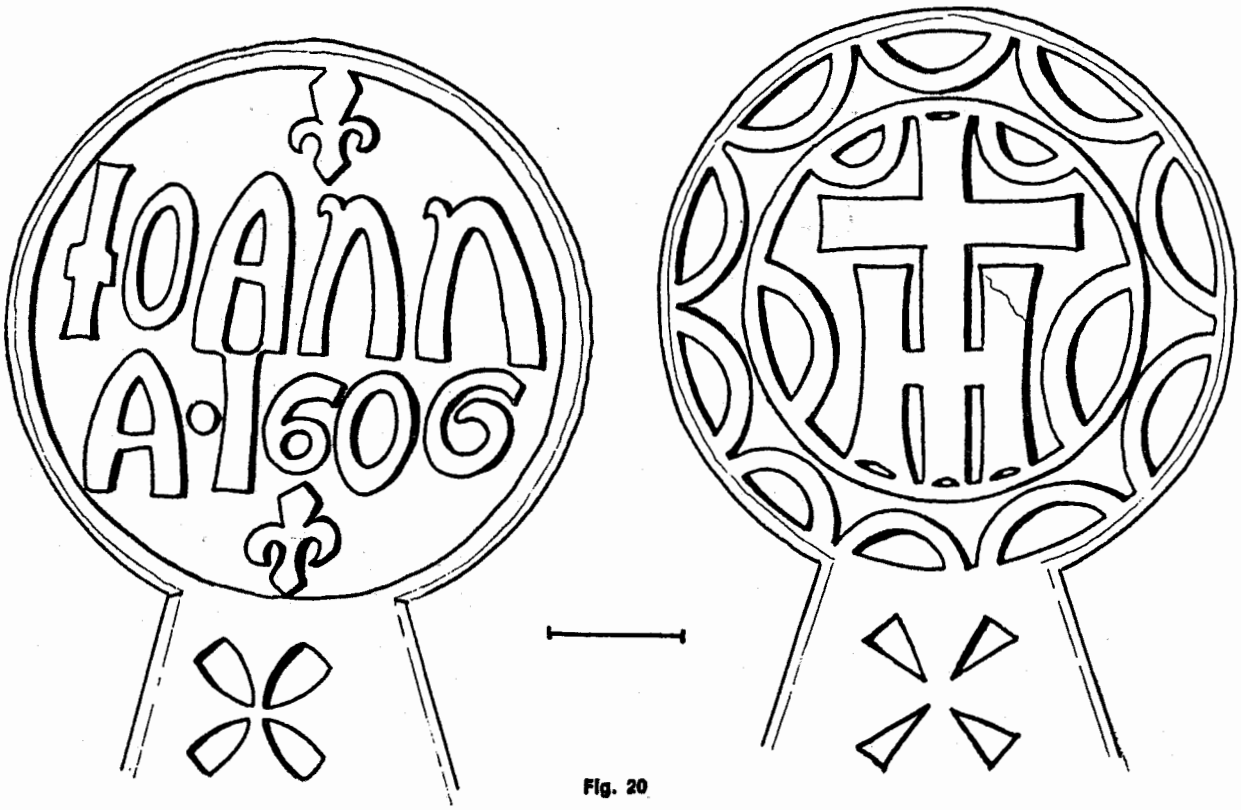


Fig. 20

Photo 33

Photo 34

Photo 35

Fig. 34). La discoïdale illustrée sur la photo n.° 23 se rattache à sa production, mais le dessin des lettres est maladroit et les éléments de la bordure sont lourds et disgracieux (ils ne font pas courir la lumière), ces imperfections ne se voient pas chez le maître.

Maître n.° 2, de Jatxou et Halsou:

Lui aussi a travaillé pour ces deux villages où nous ne lui connaissons que deux oeuvres, absolument identiques Sur une face il se montre conforme au style «Bas-Adour» (photo n.° 24), sur l'auntre il traite librement le monogramme I.H.S. surmonté d'un oiseau; en celà il se conforme à l'art de la vallée de la Nive comme nous le verrons plus loin (photo n.° 25).

Maître n.° 3, de Villefranque et Halsou:

Nous lui connaissons trois oeuvres, deux à Halsou, une à Villefranque. Le répertoire qu'il utilise est assez unique dans la province, il rappelle en partie une oeuvre d'Arbonne (Fig. 14, photos n.° 29 à 32).

C'est un maître très inventif dont les oeuvres ont une assurance, une solidité et une robustesse quelque peu bas-navarraises. Mais ses oeuvres ont un esprit résolument labourdin.

Maître n.° 4, d'Arbonne:

Il est contemporain du maître n.° 1 et possède un répertoire caractéristique. Ses oeuvres sont légères et aérées (Fig. 16 à 18, cette dernière est très abimée), elles se situent bien dans la tradition labourdine. Ce maître présente un caractère tout à fait original. La face portant le monogramme I H.S. est un espace étagé, formé de l'empilement d'éléments qui se superposent le long de l'axe V. Cette conception «horizontale» est affirmée par la ligne parallèle à l'axe H et située au dessus des lettres I.H.S. Sur les autres faces par contre, le rayonnement se déploie sans contrainte, la région centrale est bien indiquée.

Maître n.° 5, d'Arbonne:

Il est pratiquement contemporain des maîtres n.° 1 et 4 et possède lui aussi un répertoire unique. Sur ses deux oeuvres l'axe V joue un rôle déterminant et structure fortement l'espace. Sur les faces portant les inscriptions il marque nettement cet axe en y plaçant des éléments originaux en 12 et en 6; on remarquera tout particulièrement le traitement de la région 6 sur la Fig. 19, la fleur de lis est très importante et déborde dans le domaine du socle. Sur les faces opposées, l'axe V est prépondérant et traverse de part en part la lettre H (voir plus loin); sur la stèle Fig. 20 l'ensemble est symétrique par rapport à cet axe.

REMARQUES

Cette courte analyse, limitée volontairement à cinq maîtres, est riche d'enseignements.

Les maîtres n.° 1, 4 et 5 qui sont pratiquement contemporains, possèdent des styles propres. A une époque donnée, dans des villages voisins ou dans le même village (ici à Arbonne) il existait des maîtres aux productions variées et fort différentes.

A la fin du XVIème siècle il existait dans notre pays un art original, varié, qui devait continuer une tradition riche et féconde. Dès ces époques un art labourdin particulier apparait constitué, il s'affirmera au cours des temps (et notamment à travers le style «Bas-Adour» du XVIIIème siècle). La tradition de la stèle discoïdale est bien antérieure au XVIème siècle; l'absence de documents datés, antérieurs à cette époque, nous empêche malheureusement d'en apprécier les modalités.

Certains maîtres avaient une activité dans un ou deux villages (et ceci conforte l'idée d'un art basque fait de particularismes).

Nous pouvons distinguer deux grands groupes de maîtres:

— Les «traditionnalistes» auxquels nous rattachons le maître n.° 2. Il ne se conforme pas entièrement au style «Bas-Adour» mais il y fait explicitement référence (photo n.° 24). Dans cette catégorie se trouvent en premier lieu les maîtres qui se conforment strictement à des systèmes de conventions. En d'autres termes nous regroupons ici les ensembles et leurs nuances les moins affirmées.

— Les «innovateurs», ceux là sont restés le plus souvent sans postérité; soit parcequ'ils ont introduit des répertoires insolites (ainsi à Itxassou et Espelette, photo n.° 33) soit parcequ'ils ont poussé leur recherche de telle sorte que la personnalité du groupe humain auquel ils s'adressaient s'effaçait devant leur génie (ainsi à Arcangues, photos n.° 34, 35) (3).

Cette distinction est en fait brutale et demande à être fortement nuancée, elle ne signale que deux situations extrêmes.

Cette façon de voir est en partie fausse car comment expliquer, dans ce contexte, l'art original d'Itxassou et l'art de la tabulaire por exemple? Peut-être traduisent-ils des modes qui ont réussi à s'imposer (par la «force» en ce qui concerne les tabulaires? voir DUVERT, 1977) à la faveur de circonstan-

(3) L'origine de cette oeuvre n'est pas connue. A notre avis elle peut être labourdine (par sa liberté et sa légèreté) mais plus sûrement navarraise (par sa beauté, son équilibre et sa rigueur). Nous ne pensons pas qu'elle provienne d'une des deux autres provinces d'Iparralde.

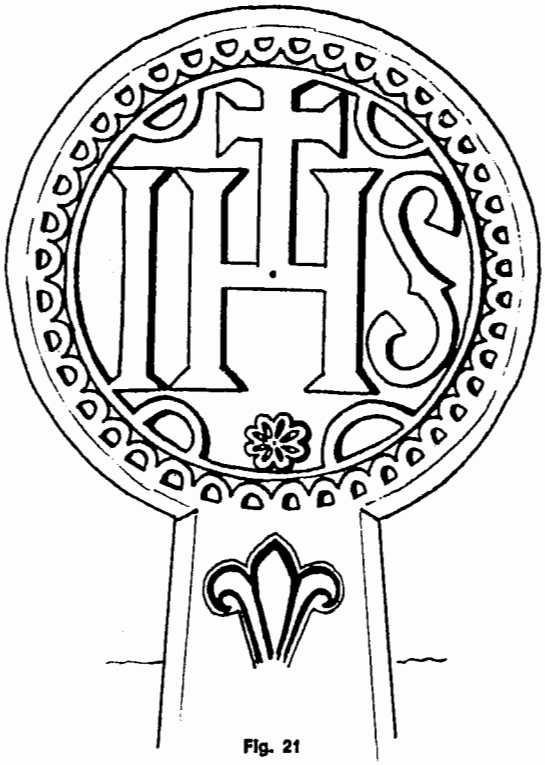


Fig. 21

Fig. 22

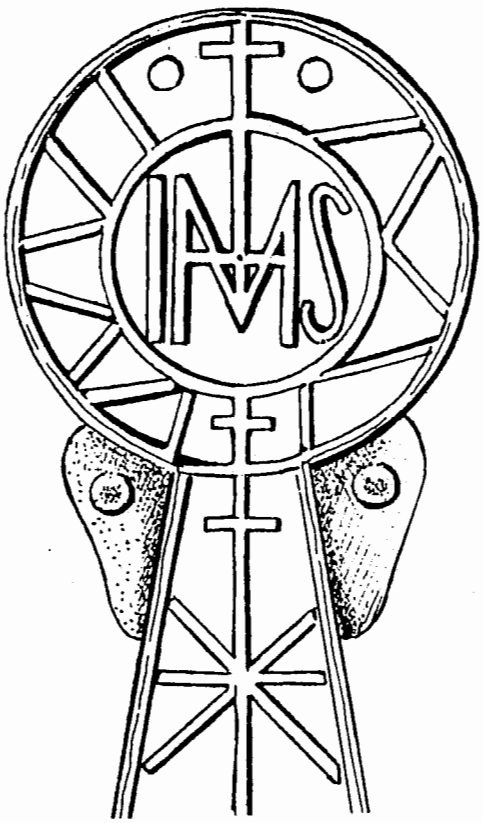


Fig. 23

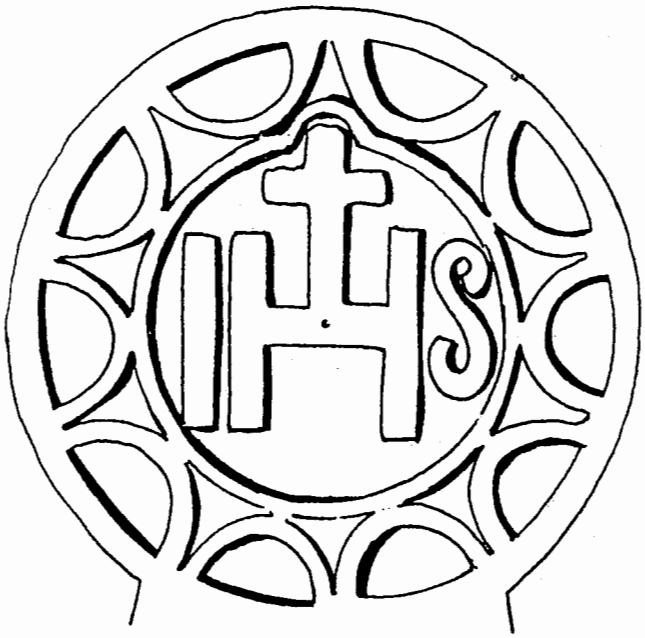


Fig. 24

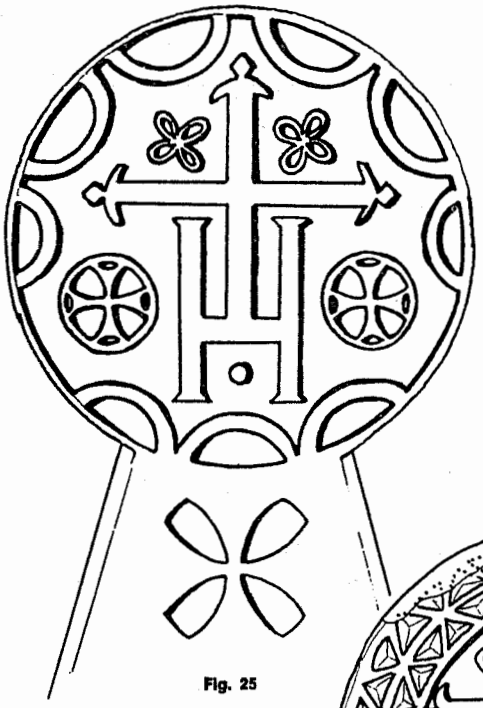


Fig. 25

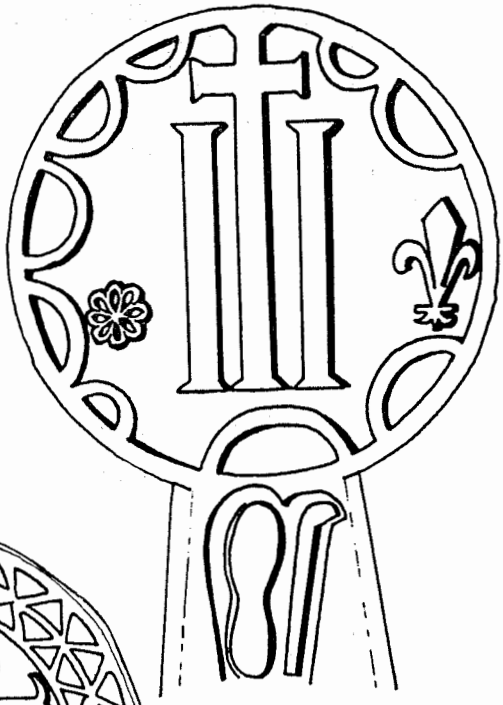


Fig. 27

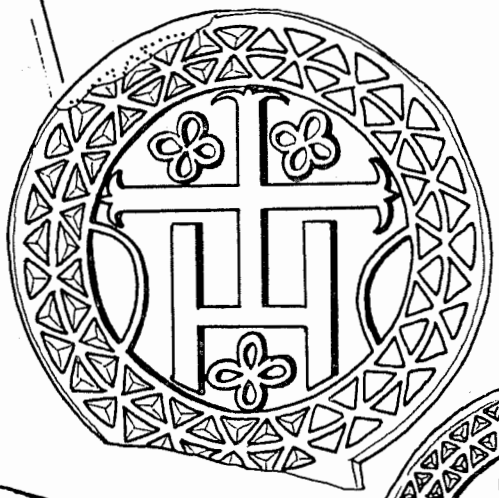


Fig. 26

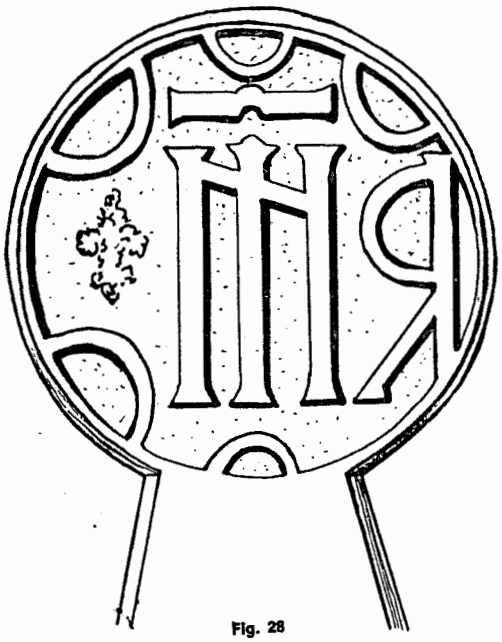


Fig. 28

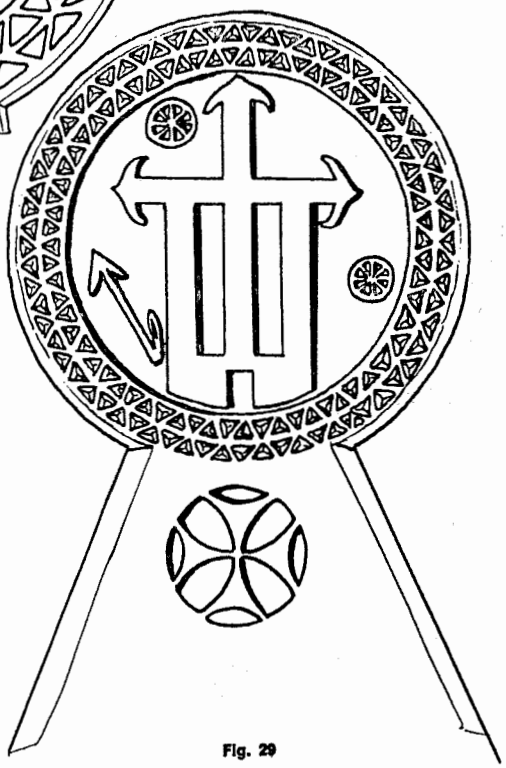


Fig. 29

ces qui restent à établir, et là l'historien a beaucoup à nous apprendre. Nous touchons du doigt ici une réalité. Nous ne pouvons pas étudier ces objets comme s'ils existaient «à l'état pur» pour reprendre une expression de J. M. BARANDIARAN (voir DUVERT, 1980). Nous saisissons ici les limites de notre étude.

3. Les courants de création

La stèle basque est un espace structuré qui présente un certain nombre de constantes plus ou moins affirmées à travers les sept provinces, et que nous retrouverons donc en Labourd (DUVERT, 1976). Nous avons choisi de mettre en évidence deux caractéristiques, l'axe V et la région centrale du disque, qui ont fortement pesé sur le destin de cet art funéraire.

A) L'axe V:

Il organise l'espace de la stèle (disque mais aussi socle et, à un degré moindre, bordure, surtout en Labourd).

A partir du XVIème siècle le monogramme I.H.S. va être largement utilisé sur les stèles. Introduit dans le monde de la stèle il devra se plier à un certain nombre de contraintes et notamment tenir compte du rôle joué par l'axe V. Plusieurs solutions, qui sont autant de compromis, ont vu le jour en Labourd. Toutes ont en commun le fait suivant, l'élément placé sur l'axe V aura une importance privilégiée. Il se trouve que la croix, qui surmonte, la lettre H, sera naturellement placée sur cet axe; elle sera encadrée par les lettres I et S. Par ailleurs la croix, parcequ'elle est le symbole chrétien, a plus d'importance que la lettre H.

De par sa seule présence l'axe V va induire des transformations du monogramme. Ces transformations ne seront pas alléatoires, mais dirigées, en ce sens que l'axe V organisera l'espace (et pourra jouer le rôle d'axe de symétrie) tout en privilégiant l'élément qui sera placé le long de son parcours (le plus souvent le groupe H-croix, l'accent étant mis sur la croix).

A 1) Monogramme entier:

Dans ce type de solution le monogramme sera inscrit en entier dans un contexte où l'axe V joue un rôle majeur de repère et un rôle d'axe de symétrie.

— Fig. 21 à Arbonne, l'axe V est très clairement indiqué par des éléments originaux placés sur son parcours (fleur de lis, élément en forme de fleur en 6 et croix en 12); la base de quatre, repoussée sur la bordure augmente l'impression de symétrie de part et d'autre de V.

— Fig. 22 à Bassussarry l'axe V est très affirmé (grande fleur de lis sur le socle, structure particulière en 6), la croix est bien mise en évidence. Dans son ensemble l'oeuvre exprime une symétrie par rapport à V. On remarquera également que dans la bordure, l'oiseau et l'étoile sont pratiquement placés sur l'axe V, l'un en 6, l'autre en 12.

— Fig. 23 à Jatxou, l'évolution est encore plus nette. L'axe V est franchement indiqué, la croix est répétée trois fois le long de son parcours (et pas ailleurs), autour de la région 6 et en 12 où elle est encadrée par deux éléments circulaires. Une impression de symétrie se dégage de l'ensemble.

— Fig. 24 cet exemple de Larressore est beaucoup plus simple mais tout aussi révélateur. On notera le développement très léger de la croix, sur l'axe V, qui empiète sur la bordure (en 12).

D'autres solutions plus radicales ont vu le jour elles conduisent à la transformation et à la disparition totale du monogramme. Nous allons en étudier quelques-unes.

A 2) Suppression des lettres I et S:

Dans ce cas seule la lettre H est conservée. Elle sera d'autant plus facilement conservée que par ses deux barres verticales, qui encadrent l'axe V, elle mime cet axe.

— Fig. 25 à Macaye et Fig. 26 à Arbonne: la lettre H, surmontée d'une croix bien développée, s'inscrit dans un ensemble symétrique par rapport à V. On notera que le groupe H-croix reste encadré par deux éléments qui rappellent le I et le S du monogramme.

— Fig. 27 à Arbonne, la transformation est plus poussée, la barre horizontale du H est supprimée. Bien que ne jouant pas le rôle d'axe de symétrie, V impose sa présence à l'oeuvre. Ce fut le repère majeur du maître.

— Fig. 28 à Itxassou et 29 à Bassussarry, le groupe H-croix libéré de toute réference à un symbole précis (le monogramme) évolue librement et donne naissance à de nouvelles représentations. Malgré tout l'axe V reste prépondérant (Fig. 29) et distribue l'space (une stéle identique a celle illustrée Fig. 28, qui porte la date de 1527, a été décrite à Irun por Manso de Zúñiga, la notre date de 1595).

A 3) Suppression de la lettre S:

— Fig. 30 à Arbonne, l'axe V, qui joue un rôle d'axe de symétrie, n'a toléré que des éléments qui lui sont semblables, et sur lesquels il peut donc jouer. I encadre le bloc H-croix, cette dernière est bien développée.

— Fig. 31 à Mouguerre, sur le socle de cette oeuvre figurent une croix placée sur l'axe V et deux segments parallèles. Il s'agit probablement d'une solution qui s'inscrit dans l'évolution observée précédemment.

— Fig. 32 à Ustaritz, encore une solution qui s'inscrit dans le courant illustré par les Fig. 30 et 31. La croix placée sur l'axe V envahit le disque.

— Fig. 33 à Villefranque peut-être s'agit-il là d'un accomplissement de l'évolution que nous venons d'évoquer? Par rapport à l'oeuvre précédente d'Ustaritz toute allusion au monogramme a disparu. L'axe V n'a accepté que des éléments qui lui sont semblables et qu'il domine par l'intermédiaire de la croix.

A 4) Suppression de la lettre I:

Fig. 34 et 35 à Jatxou, l'axe V s'affirme à travers le lettre H et joue un rôle d'axe de symétrie.

— Fig. 36 à Ustaritz, le bloc H-croix est entrain de se modifier.

— Fig. 37 à Ustaritz, l'axe V, seul, par l'intermédiaire de la croix, domine l'espace et n'admet que deux éléments disposés symétriquement. Nous avons vu une solution du même ordre sur la figure 32; soulignons ceci avec force, ces deux pierres sont dans le même village, à Ustaritz.

— Fig. 38 et 39, hors de la vallée de la Nive et du Labourd, de telles solutions ont également été appliquéés (elles ont une portée générale).

A 5) Conservation de S et de barres verticales:

— Fig. 40 à 43, toutes sont à Jatxou; l'axe V prépondérant (par la croix) joue le rôle d'axe de symétrie. Il peut se poursuivre, avec l'axe H, dans la bordure. Deux ensembles d'oeuvres se distinguent facilement, les unes son d'une exécution modeste (Fig. 40 et 41), les autres sont de grande qualité (Fig. 42, 43). Les «grands maîtres» comme les «petits maîtres» se soumettaient aux mêmes contraintes et ceci se vérifie sans cesse à travers notre pays. L'art funé raire basque est le fait d'artisans, immergés au plus profond des villages; il n'est pas le fait d'artistes.

Ce type de démarche est-il propre à Jatxou et à la vallée de la Nive? non, il est présent dans le reste du Labourd.

— Maitre n.° 6 d'Arbonne, Fig. 44 et 45: Les solutions sont très voisines de celles que nous venons de décrire à ceci près qu'à la lettre S répond une fleur de lis. L'axe V reste prépondérant et déploie les lourdes crosses de fougère surmontées d'oiseaux. La stèle Fig. 46 d'Ahetze s'inscrit dans le courant illustré par ce maître; ce type d'oeuvre était bien représenté dans le Labourd occidental et formait un ensemble très typé Par leur facture ces oeuvres sont nettement labourdines; légères, aérées, subtiles et bavardes, leur douceur contraste nettement avec la rudesse des oeuvres bas-navarraises. Pour trouver l'équivalent de cet esprit il faut aller en Navarre; en fait cette province fut une véritable source qui irrigua notre pays et particulièrement le Labourd.

A 6) Modification de lettre:

Par son dessin la lettre S évoque des courbes. Rien d'étonnant à ce qu'une courbe réponde à cette lettre, ainsi à Arbonne Fig. 48.

Plusieurs solutions ont vu le jour, elles sont autant de nuances d'une même démarche guidée par ce repère essentiel, et qui ne cesse d'être présent (par la croix), l'axe V. Ces exemples sont: Fig. 47 et 49 à Macaye, 50 et 51 à Arbonne.

Mais cette expérience ira plus loin, à Jatxou on verra tout naturellement un oiseau correspondre à la lettre S. Que de subtilité chez ces labourdins! (Fig. 52, 53).

A 7) Les écoles de Jatxou:

— Fig. 54 à 64 toutes ces oeuvres sont à JATXOU. Nous avons déjà analysé les oeuvres 54 à 59 (DUVERT, 1977). Nous résumons dans les grandes lignes. Le monogramme I.H.S. se transforme peu à peu.

— Fig. 54, l'axe V est indiqué (la croix entame légèrement la bordure),

— Fig. 55, affirmation de l'axe V et éclatement de la lettre H; 12 et 6 sont bien indiqués (voir photo n.° 24).

— Fig. 56 l'axe V organise un espace symétrique.

— Fig. 57, même démarche mais l'axe V (par la croix) s'affirmé de plus en plus.

— Fig. 58, son importance est telle qu'il tend à évacuer, ou à minimiser les lettres S.

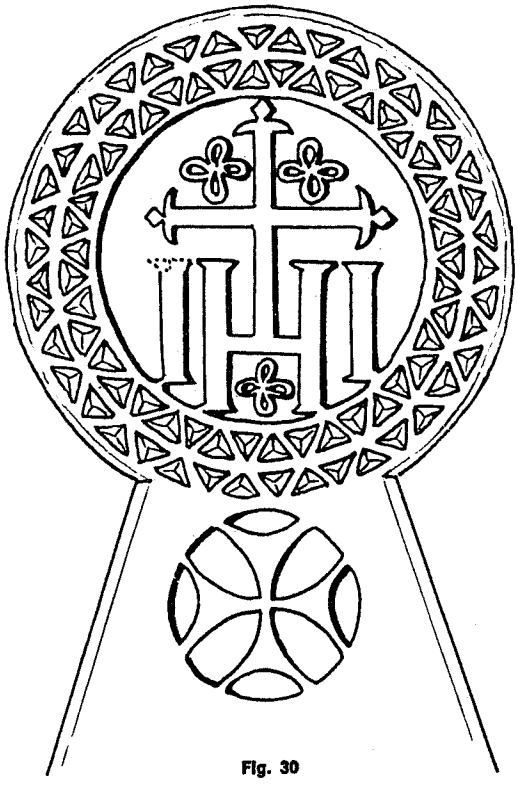


Fig. 30

Fig. 31

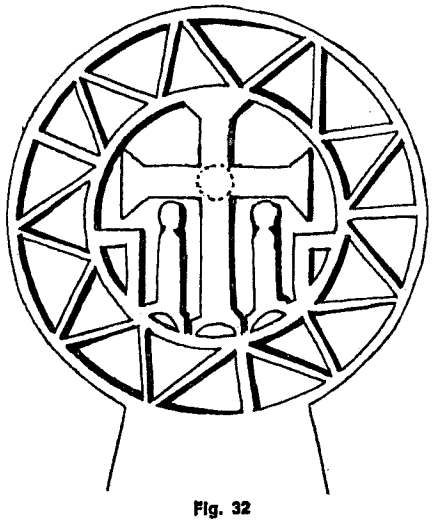


Fig. 32

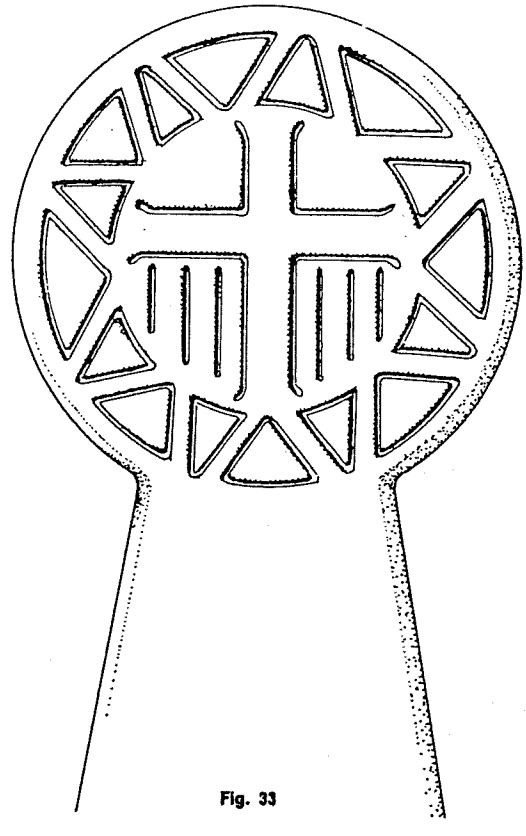


Fig. 33

Fig. 34

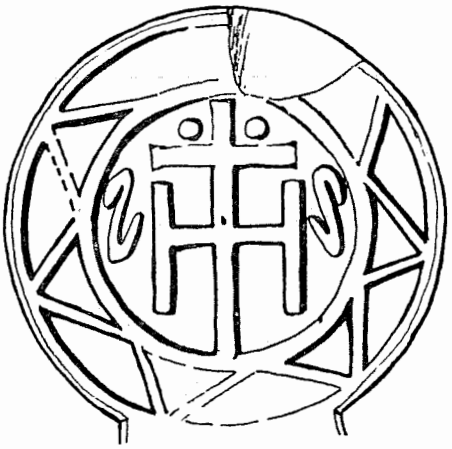


Fig. 35

Fig. 36

Fig. 37

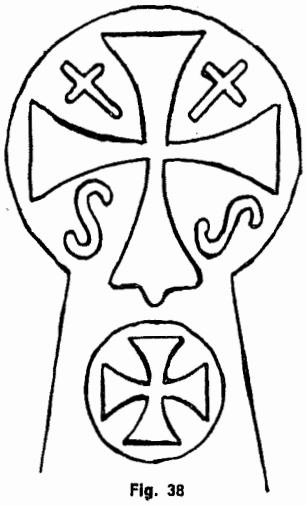


Fig. 38

Fig. 39

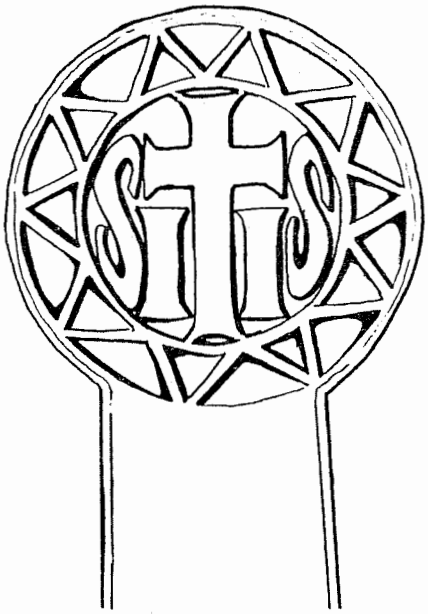


Fig. 40

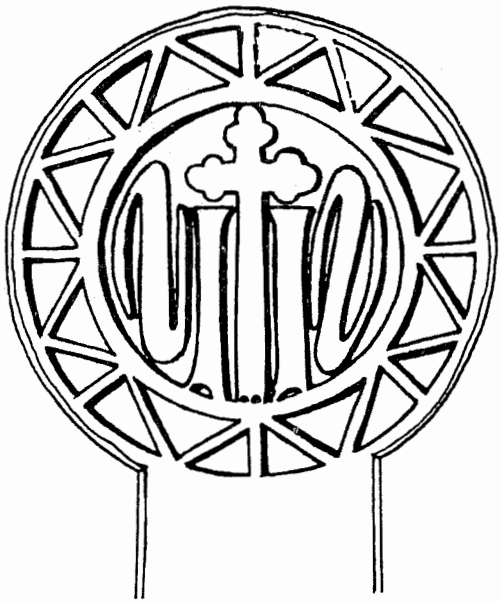


Fig. 41

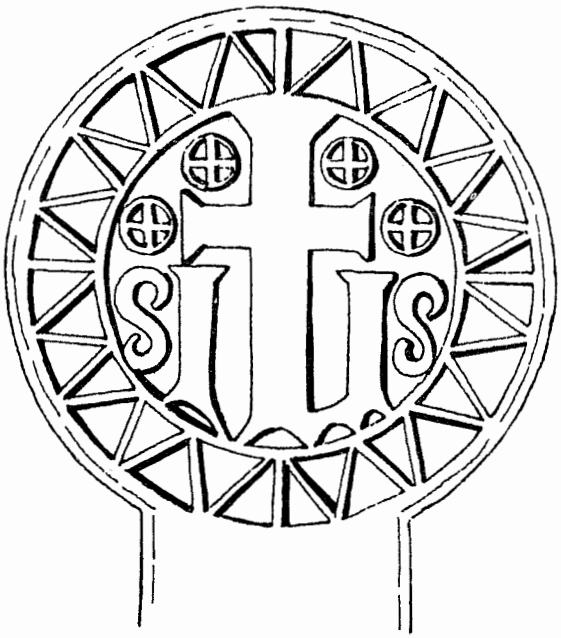


Fig. 42

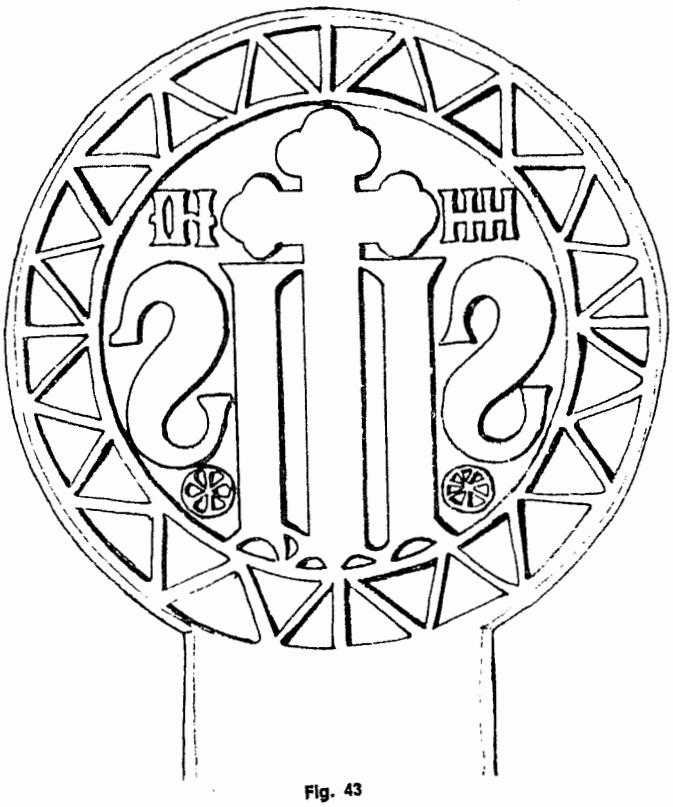


Fig. 43

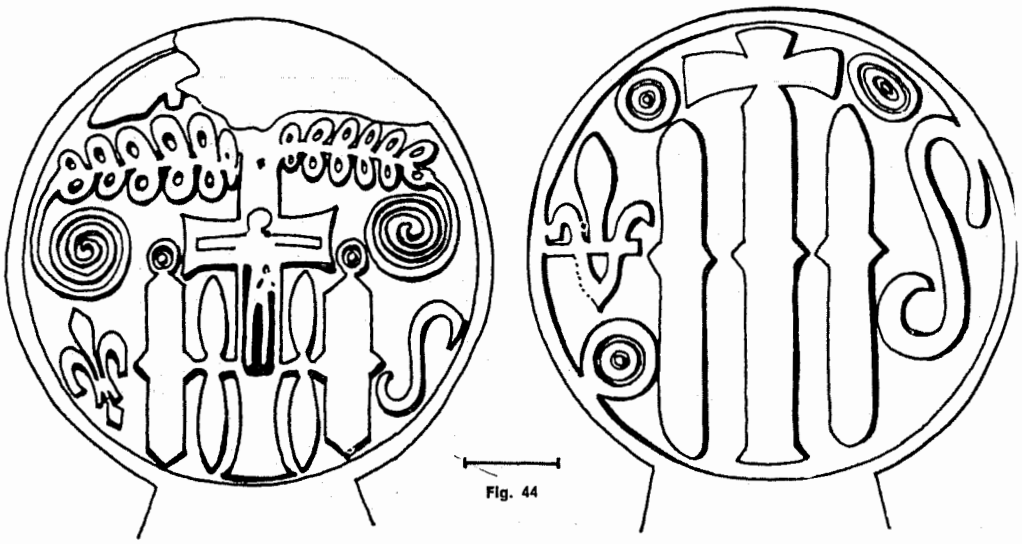


Fig. 44

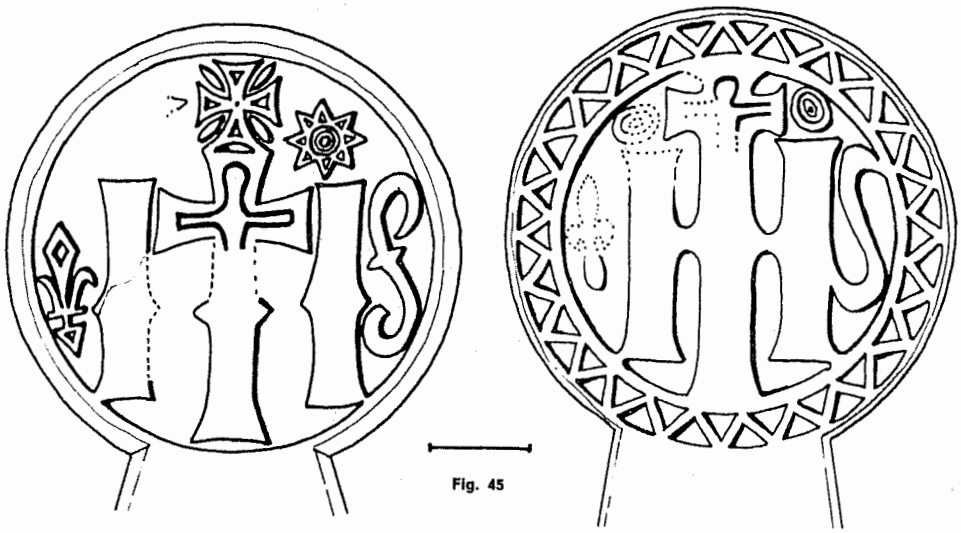


Fig. 45

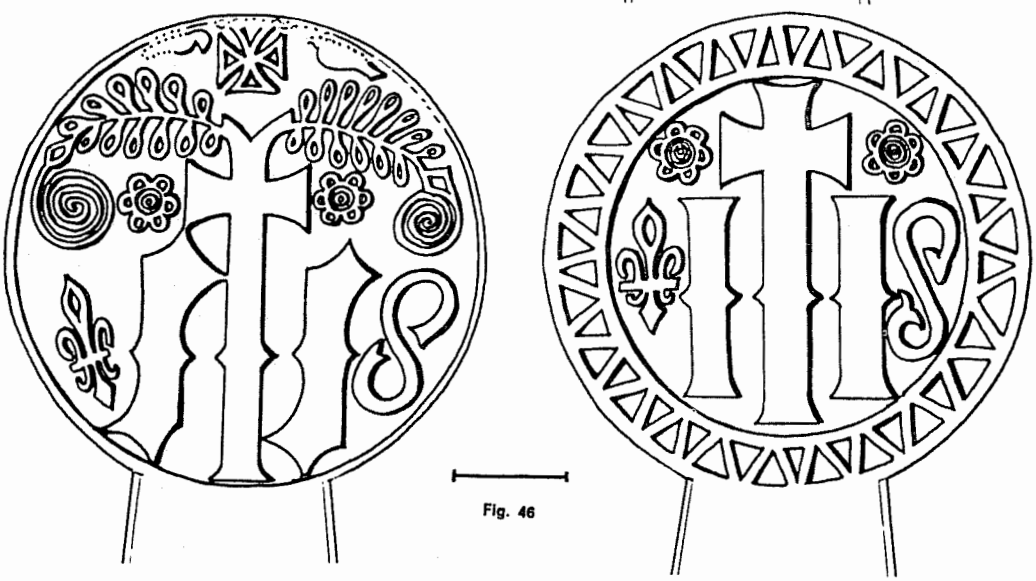


Fig. 46

Fig. 47

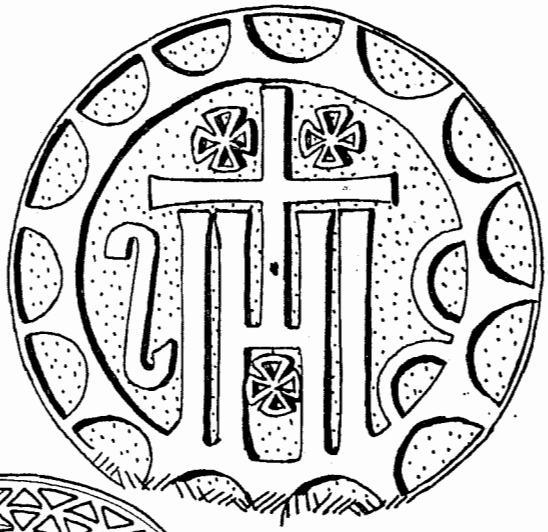


Fig. 49

Fig. 48

Fig. 50

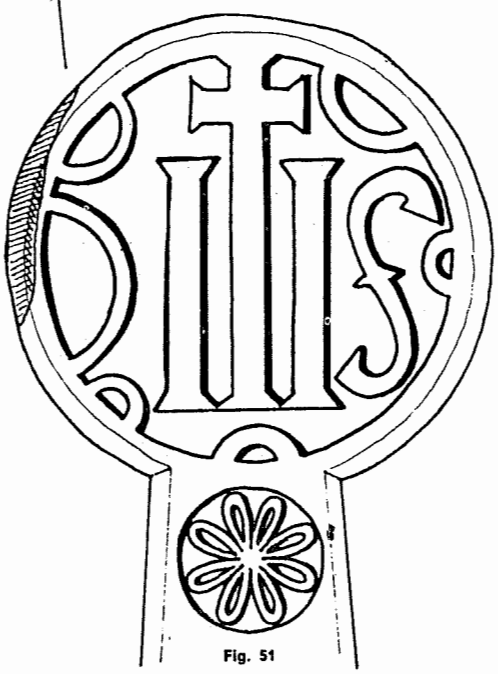


Fig. 51

Fig. 52

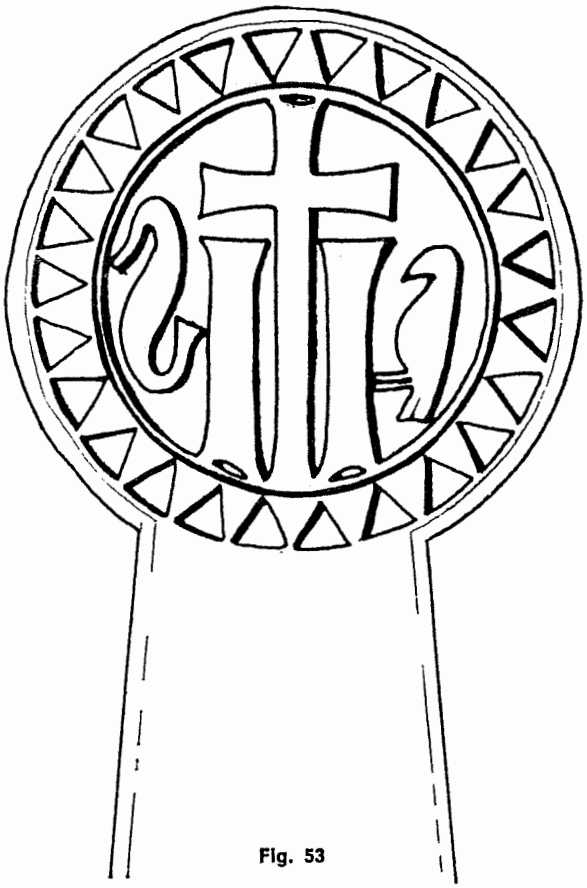


Fig. 53

— Fig. 59, les lettres S sont évacuées, l'axe V est maître de l'espace. Une nouvelle représentation apparait (nous sommes loin du I.H.S. de départ). Durant toute cette évolution nous avons été guidés par ce repère majeur qu'est l'axe V Rien n'a été laissé au hasard, cette dynamique répond à une logique profonde.

Allons plus loin et montrons comment des courants peuvent s'imbriquer.

Nous avons vu que le thème des oiseaux fait partie du vocabulaire des labourdins. La figure 59 dont nous venons de voir la génese, est au carrefour des courants précédents (Fig. 40 à 46), où les oiseaux sont présents (Fig. 63 et 64) et de celui que nous venons de décrire (Fig. 54 à 58) illustré Fig. 60 et 61 (nous présentons la face Fig. 62 pour rappeler l'axe V). Les curieux éléments qui surmontent la croix (Fig. 61) sont des oiseaux transformés (les pattes sont encore indiquées), ce théme en rejoint d'autres (voir ci-contre, voir aussi COLAS, n.º 72).

Rien n'échappe à ces dynamiques profondes. La stèle est un monde qui admet et transforme. Les transformations obéissent à des logiques. Les maîtres étaient pleinement conscients de leur art et ils ne manquaient pas de génie!

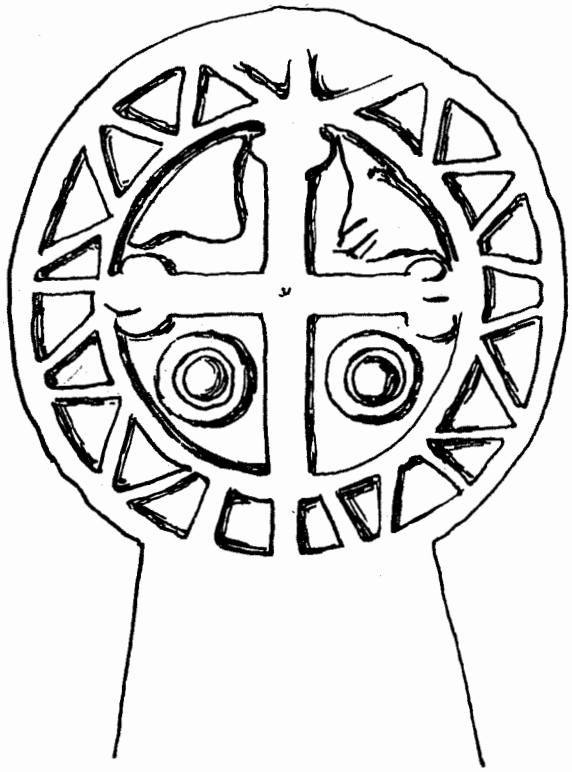


Fig. 54

Fig. 55

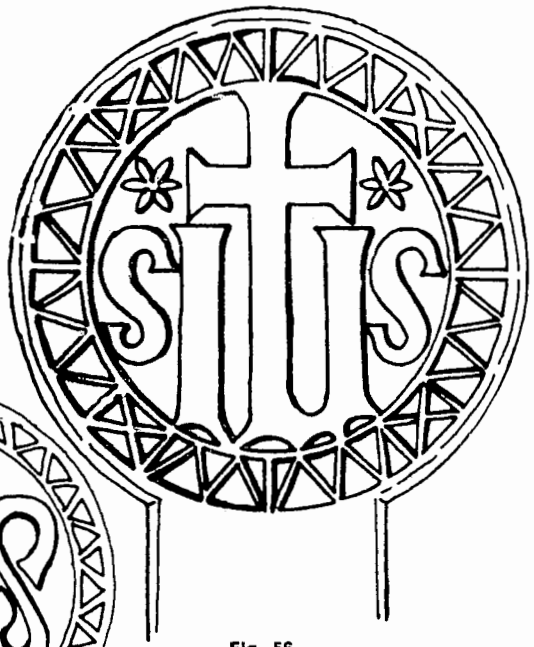


Fig. 56

Fig. 57

Fig. 58

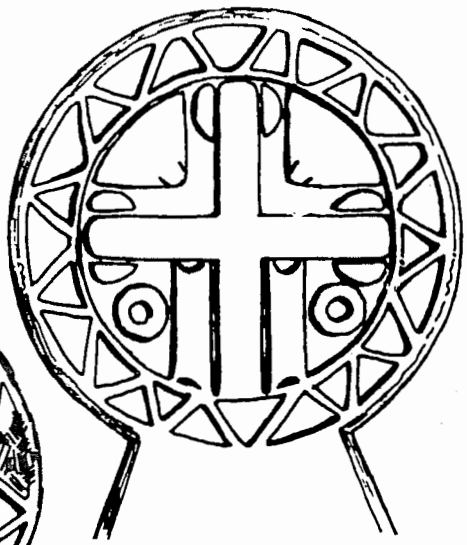


Fig. 59

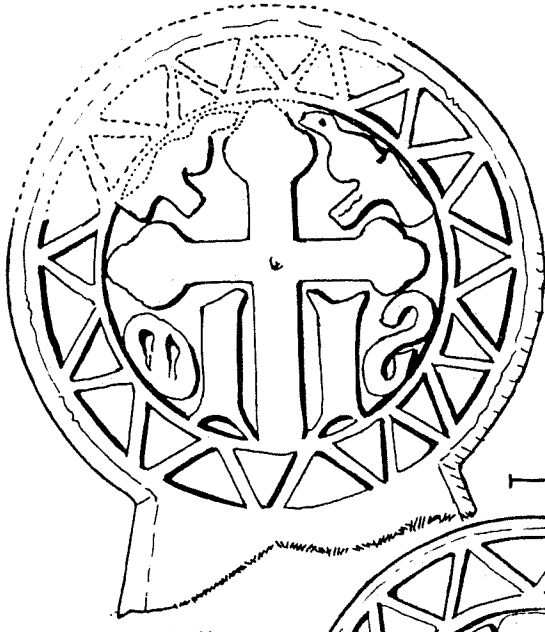


Fig. 60

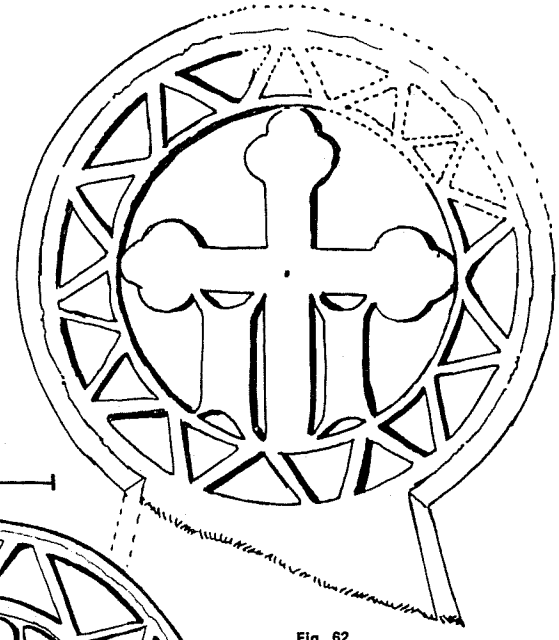


Fig. 62

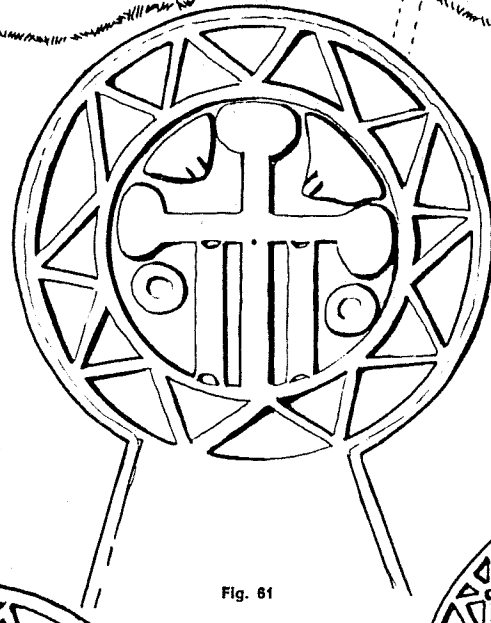


Fig. 61

Fig. 63

Fig. 64

Fig. 65

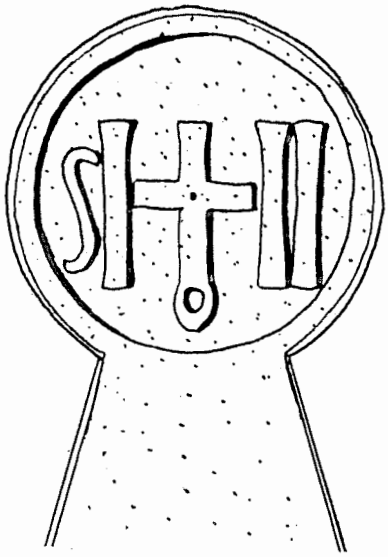


Fig. 66

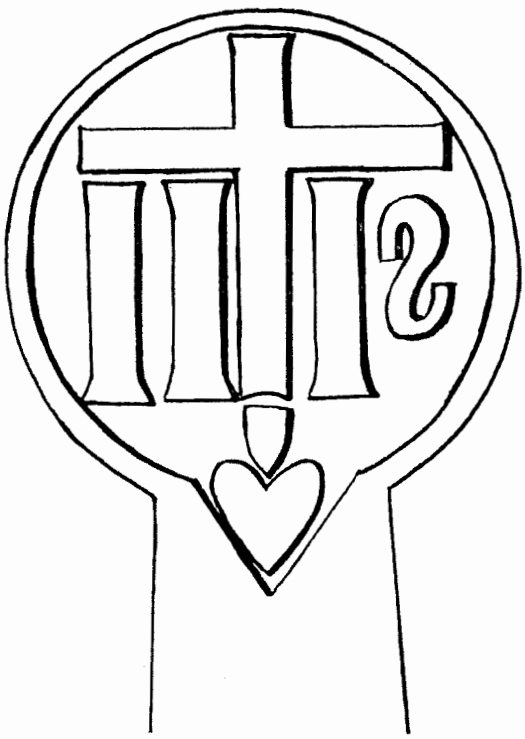


Fig. 67

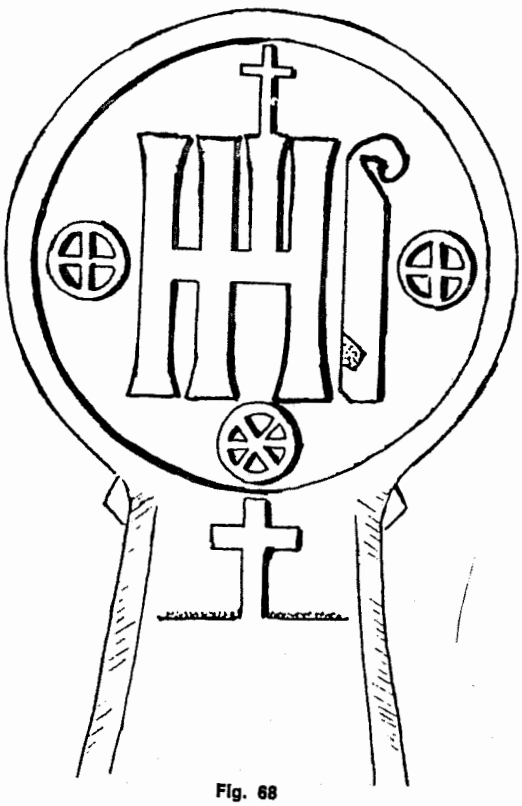


Fig. 68

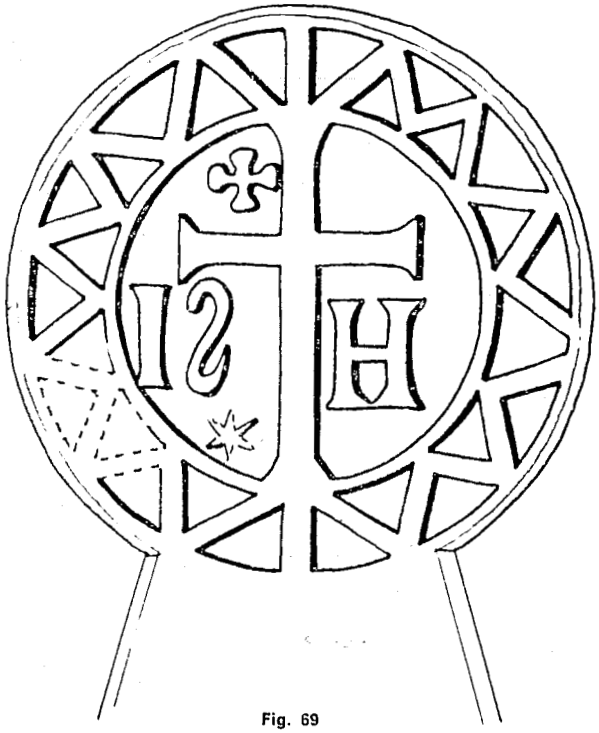


Fig. 69

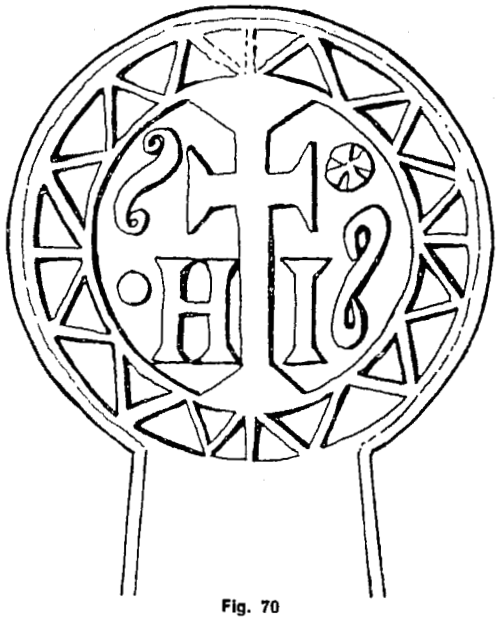


Fig. 70

Photo 36

Photo 37

Photo 38

Photo 39

A 7) Le régne de l'axe: V

Reprenons encore le monogramme. Les oeuvres fig. 65 (à Halsou), 66 (à Itxassou), 67 (à Jatxou) et 68 (à Ustaritz) montrent toutes, à des degrés divers, l'importance capitale de cet axe (et de la région 6, Fig. 66 à 68), qui, exception faite de la stèle Fig. 68 (où S mime I) ne joue pas le rôle d'axe de symétrie. A Jatxou, toujours, Fig. 69 et 70, il fait éclater le monogramme et distribue l'espace à sa façon, tout en se mettant particulièrement en évidence.

A Larressore (Photo n.° 36) l'évolution est amenée à un très haut niveau. Un véritable génie, impregné de traditions, a su lire et tirer la leçon de tous ces courants exprimés dans son village et dans les localités voisines (4). Nous avons là une oeuvre superbe,

(4) Cette oeuvre est un résumé saisissant des pierres de la vallée de la Nive. Sur la photo n.° 37, l'axe V porte la croix, il est encadré, sur toute la hauteur du disque, par deux droites parallèles. L'allusion au monogramme ou bien à l'art de la vallée, ou aux deux, est clairement indiquée. A gauche on note une structure coudée à angle droit qui s'appuie sur la bordure; nous l'avions déjà vue à Ustaritz (Fig. 32). A droite le principe est conservé avec une nette variante (l'axe V a pesé ici sur le dessin). L'allure générale de l'oeuvre ne choque guère dans l'ensemble de la vallée, et pourtant la face opposée (Photo n.° 36) est déjà inscrite en puissance derrière cette façade «conventionnelle». Sur cette dernière le maître s'est comme libéré; sous l'impulsion de la tradition il a fait jaillir un espace unique. Non seulement la tradition peut susciter des audaces, mais les maîtres se gardaient bien de s'en éloigner et de la trahir. En d'autres termes, les maîtres s'expriment à travers des repères acceptés et reconnus comme tels par la société basque. C'est grâce à celà qu'il y a un art basque. Leur exemple restera toujours d'actualité.

puissament orchestrée par l'axe V, d'une douceur et d'une sensualité rares. Heureuse tradition qui a pu susciter des oeuvres si modestes, si denses... il est temps de remettre cet art basque à l'honneur.

Jetons un rapide coup d'oeil en Soule. Ici à Lichans c'est la lettre S qui se place sur l'axe V. Dès lors tout lui est permis et de cette solution simple (photo n.° 38) jaillit cette oeuvre inquiétante (photo n.° 39), toujours dans le même village.

B) L'axe V et la base de quatre:

Si l'axe V est un repère majeur dans la stèle, il n'est pas seul. Il faut qu'il tienne compte notamment de la base de quatre (DUVERT, 1976).

La structure de l'espace de la stèle favorise le typede représentation figuré:

— L'action conjuguée des axes principaux et de la base de quatre, sur le schèma ci-dessous (n.° 7) privilégie la formation d'un carré (dont les côtes sont parallèles aux axes principaux).

— L'action prépondérante de l'axe V l'amène à organiser l'espace en s'affirmant. Les régions 6 et 12, qu'il traverse, pourront s'exprimer; par contre les régions 9 et 3, qui peuvent distraire le regard (au détriment de cette vision verticale), ne sont pas traitée (l'axe T a très souvent un rôle mineur dans la stèle, il est écrasé par la personnalité de V).

— La structure figurée à droite est une conséquence logique... Sur elle peut se greffer un système d'éléments décoratifs susceptibles de l'animer. Si le monogramme (Fig. 71 à 73) est abondant sur la stèle, c'est avant tout parcequ'il se plie naturellement aux contraintes décrites ci-dessus. It ne contrarie pas le jeu que produit l'action combinée des axes principaux et de la base de quatre. Plus qu'un symbole, ce monogramme est une mise en scène de l'espace de la stèle; mise en scène d'autant plus répandue qu'elle ne bouleverse pas cet espace. Seule la dissymétrie de la lettre S posera problème... mais pas pour les maîtres des Fig. 74 et 75.

Dans cette perspective on peut se demander si la figure 74 fait une allusion quelconque au monogramme, elle est bien plus proche du schéma théorique (schéma n.° 7, à droite), comme cette oeuvre de Macaye (à gauche), ci-dessous).

Reprenons le monogramme tel qu'il se présente sous une forme très utilisée dans notre pays.

— Fig. 71 à Mendionde, il est à peine modifié; seul l'axe V se montre nettement dans le disque (remarquer les régions 12 et 6) et le socle (avec le sigle navarrais).

— Fig. 72 même situation à Souraide.

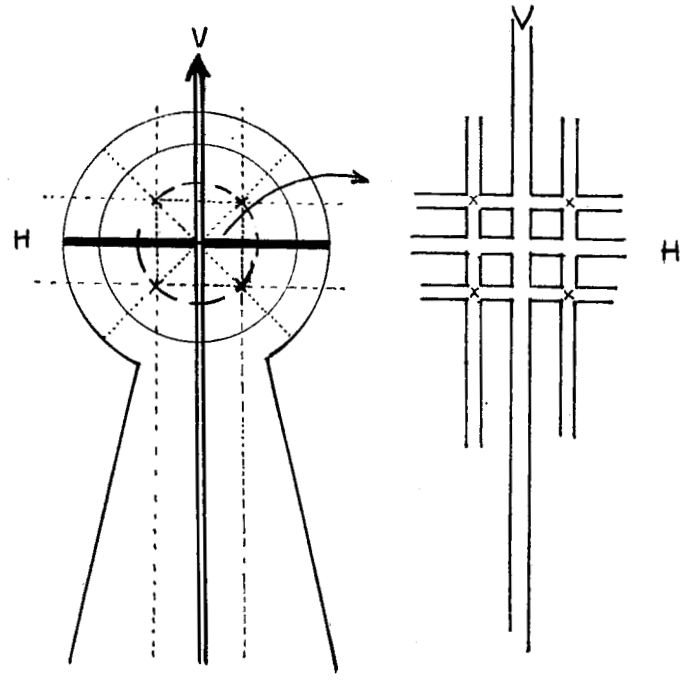


Schéma 7

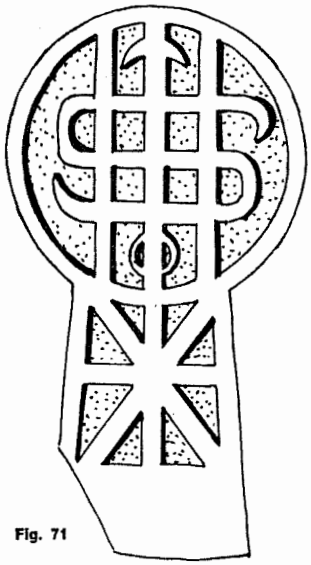


Fig. 71

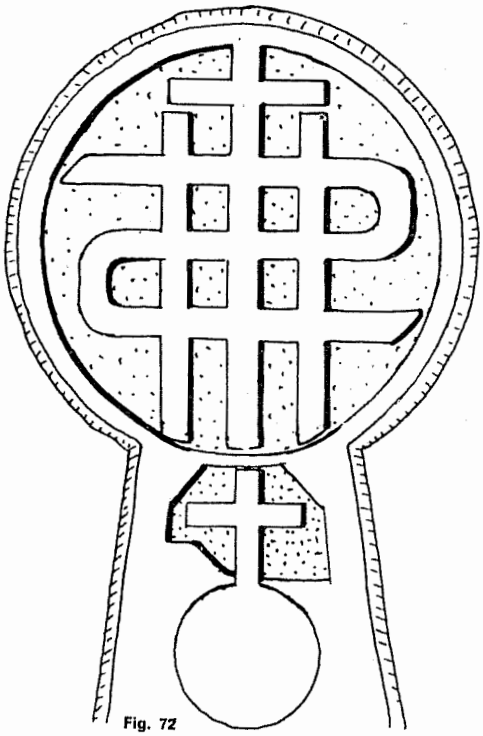


Fig. 72

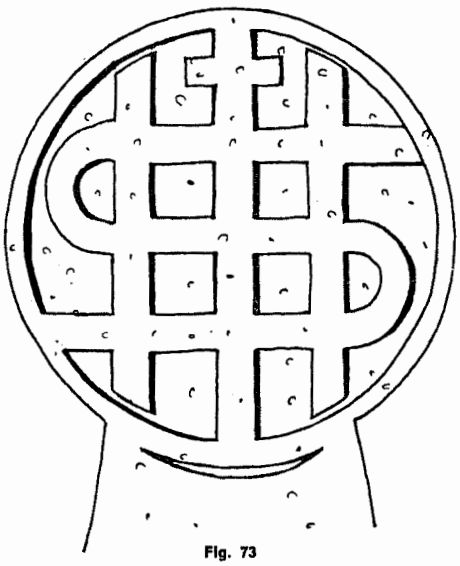


Fig. 73

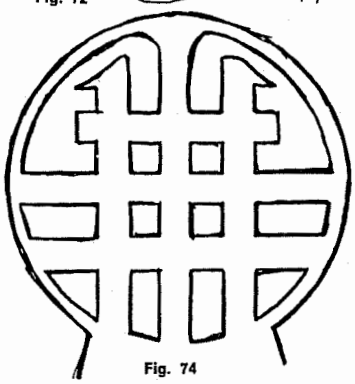


Fig. 74

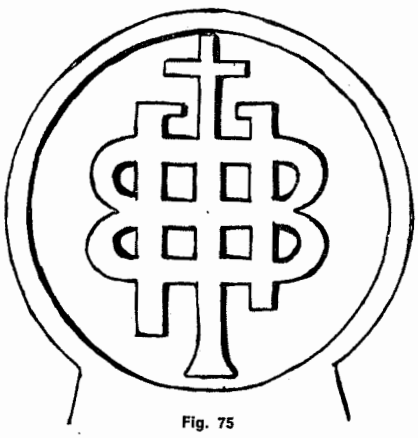


Fig. 75

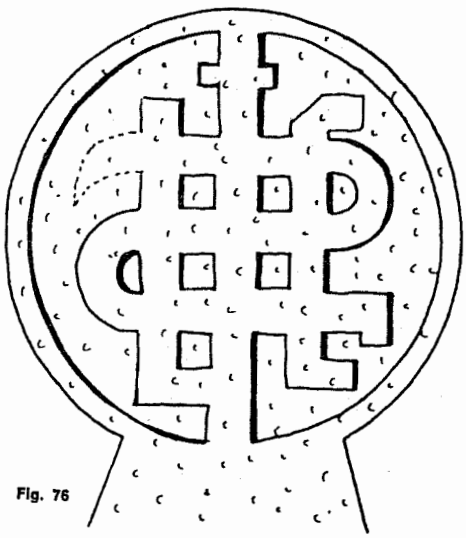


Fig. 76

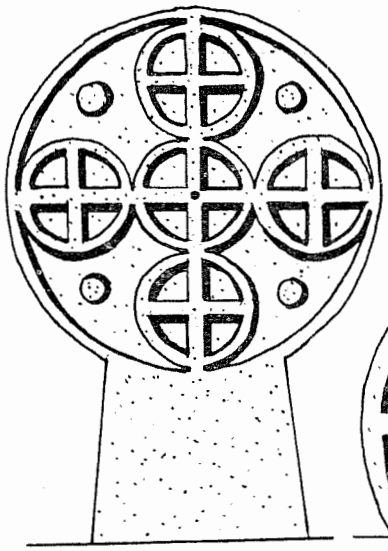


Fig. 77

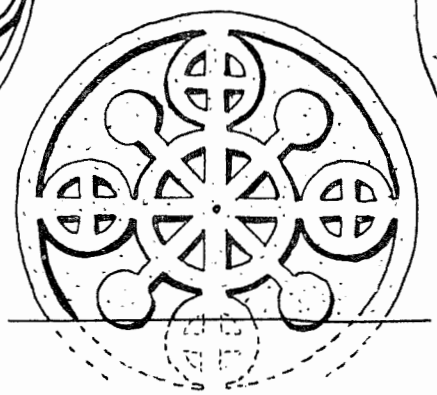


Fig. 78

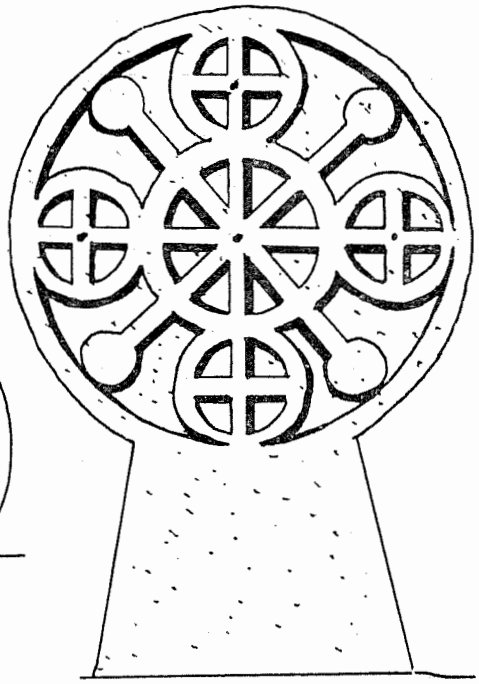


Fig. 79

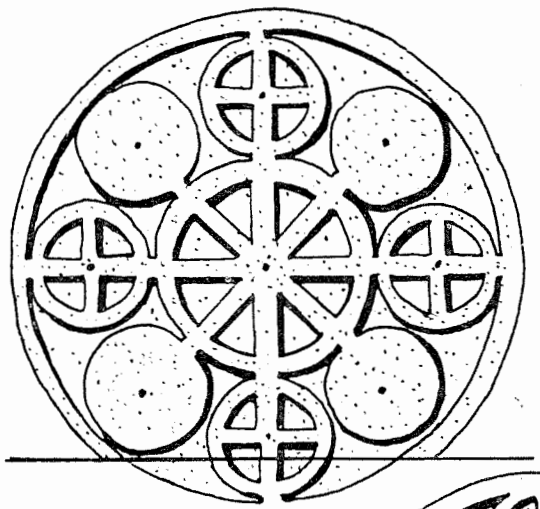


Fig. 80

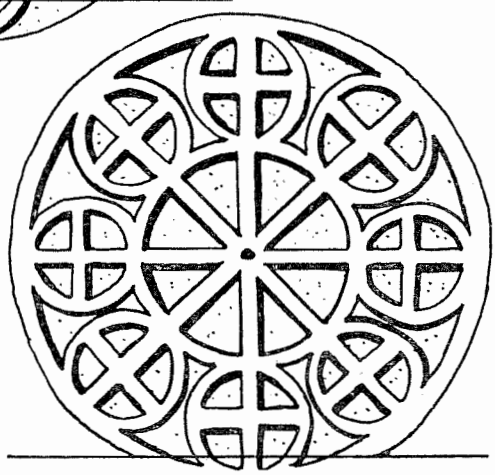


Fig. 81

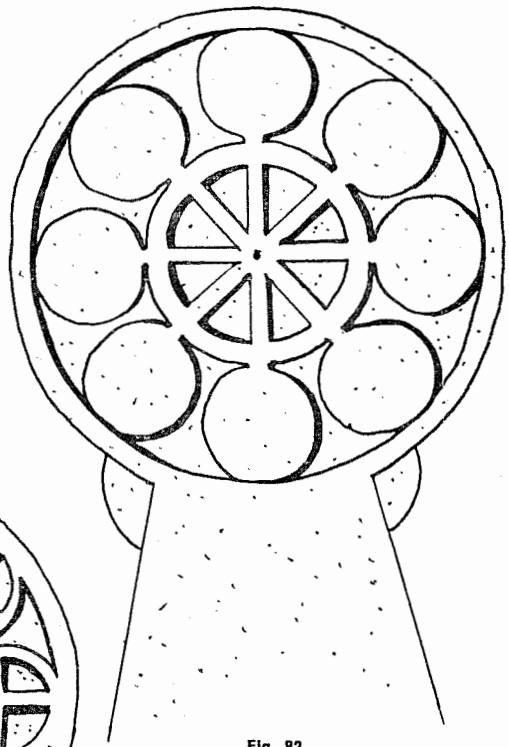


Fig. 82

— Fig. 73 à Macaye la base de quatre et l'axe V sont prépondérants, ils conduisent à la solution présentée Fig. 74 où ils sont fortement affirmés. Dans cette dernière oeuvre le monogramme a été converti en une structure bâtie sur un carré et symétrique par rapport à V. C'est une solution peu banale... mais parfaitement logique!

Mais il y a beaucoup plus subtil encore. En Basse-Navarre (Fig. 75) et à Macaye (Fig. 76), se développe un type de répresentation libre de toute allusion au monogramme et qui suit son histoire, bien amarré sur la base de quatre et l'axe V.

L'art basque est donc parcouru de puissants courants qui orientent fermement son histoire. Dans ce système de contraintes souples les maîtres mettent en scème des types de représentations variés qui évoluent selon des logiques propres.

Les péripéties du monogramme I.H S. nous montrent nettement que la stèle est un monument plus basque que funéraire ou religieux. Elle fait partie de nous même. Nous sommes convaincu qu'il doit y avoir des correspondances profondes entre ce type d'univers et la danse, la pastorale, la mythologie, etc... y compris l'euskara. La quête de ces relations pourrait être la nourriture de la création, soyons sûr que ce fut le cas pour certains maîtres.

Il nous faut réviser fondamentalement nos opinions sur cet art funéraire, et l'étudier correctement. Il faut réjetter définitivement les opinions de Colas qui n'a trouvé à Jatxou que des oeuvres dont «la plupart d'entre elles sont sans aucun intéret», qui a dit de la Fig. 70 qu'elle réprésente le «monogramme SHIS probablement dû à une confusion du lapicide», etc., etc.

C) Région centrale et rayonnement:

La région centrale est beaucoup plus importante que l'axe V. Elle est la source d'une énergie puissante (souvent dévastatrice, nous le verrons), qui s'irradie dans le disque; parfois elle est canalisée par les axes principaux et secondaires. Parfois le rayonnement s'exprime à «l'état pur», sans aucune contrainte.

Cette région centrale, qui donne vie à la stèle, a livré un combat avec le monde chrétien et ses symboles. Les traces de cette lutte, les compromis, les succès et les défaites de chaque camp sont inscrits dans la pierre. Cette lutte a retenti au Labourd mais plus encore en Basse-Navarre.

Il y a dans la région centrale une puissance qui sommeille. Nous aimerions bien que ce soit la déesse MARI, car cette région sait s'habiller de flammes, de tonnerre et de fracas; elle sait aussi déchirer l'espace comme sur cette somptueuse oeuvre **(Photo n.° 40)** qui n'a pu naître que dans un atelier labourdin... et cette stèle, profondément inspirée, est un fruit de l'académisme du «Bas-Adour»! il a fallu du génie à ce maître pour oser s'affranchir ainsi des conventions, à Mouguerre, au coeur même du style «Bas- Adour». La société traditionnelle savait tolérer ce genre d'audace (mais probablement «à petites doses»).

C 1) La génèse du rayonnement: l'école d'Itxassou:

«Andi bêla artzêndo su ta garr andrêk, ta soka danak erre t'an dijoa aidên deadarrka: «Nê umêk zeruako, ta ni orain Muruako» (J. M. de BARANDIARAN, 1928). Mari se libère de ses entraves, en feu et en flammes elle rejoint Maru. La voici jaillisante à Itxassou:

— Fig. 77, l'archétype de cette école (voir photos 26 à 28).

— Fig. 78, la base de quatre est annexée par les axes secondaires, le motif central commence sa lente respiration.

— Fig. 79, le rayonnement s'accentue, la base de quatre est repoussée sans ménagement en périphérie.

—Fig. 80, hormis le motif central tous les autres éléments (de plus petite taille) ont une même dimension, prélude à leur anéantissement.

— Fig. 81 et 82, hormis le motif central tous les autres éléments, chassés sur la bordure, sont de faible dimension et identiques; ils ont perdu toute personnalité. Désormais la région centrale s'exprime sans contrainte.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette lecture qui relève plus du sentiment que de la raison, mais peu importe. Ce monde évoque pour nous un rayonnement intense capable de faire éclater la pierre, s'il le voulait; s'il n'était pas dompté par les maîtres.

C 2) L'intensité du rayonnement:

«Durante las tormentas se presenta muchas veces como un globo de fuego que, al meterse en una de sus moradas, produce espantoso estallido» (J. M. de BARANDIARAN, 1928). Feu et explosion sont présents dans ce groupe de stèles que nous avons réuni (Fig. 83 à 90, elles proviennent de Villefranque, Arbone, Bassussarry et Larressore). Il n'y a aucune référence chrétienne dans ces oeuvres qui ne semblent pas antérieures au XVIIème siècle.

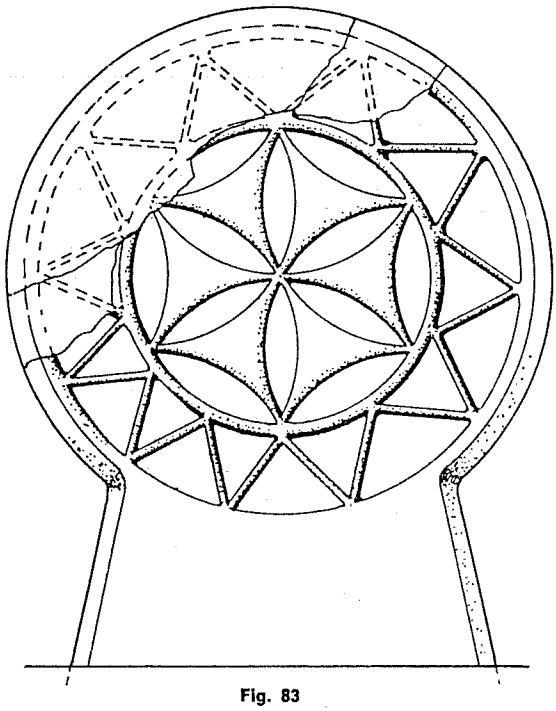


Fig. 83

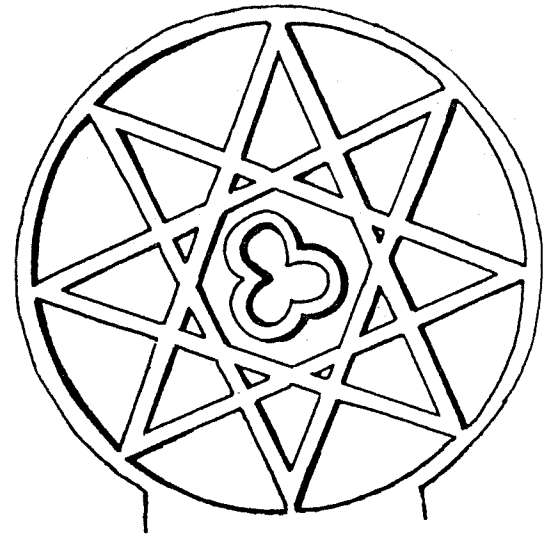


Fig. 84

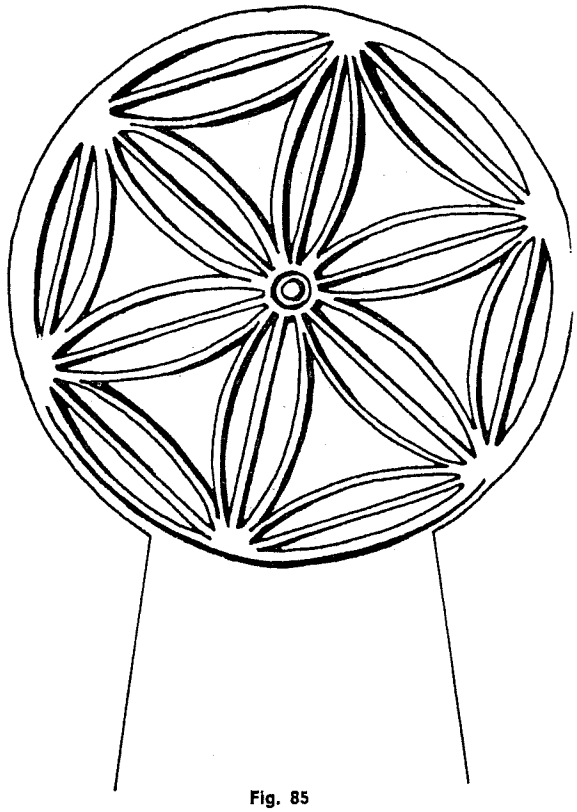


Fig. 85

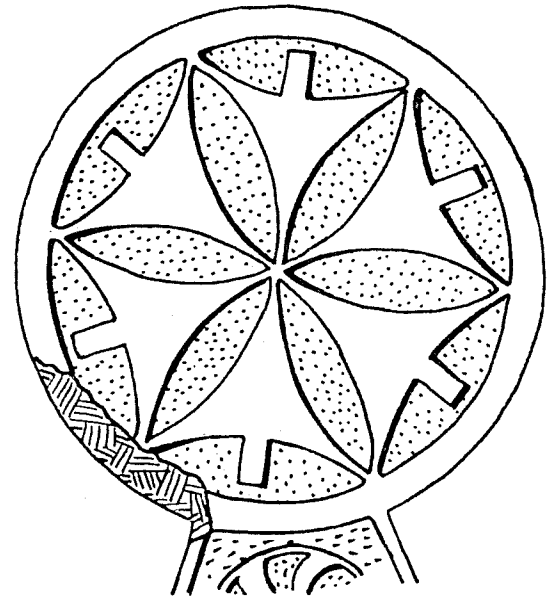


Fig. 86

Fig. 87

Fig. 88

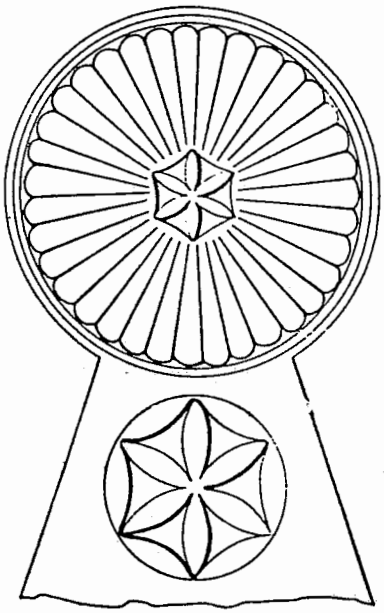


Fig. 89

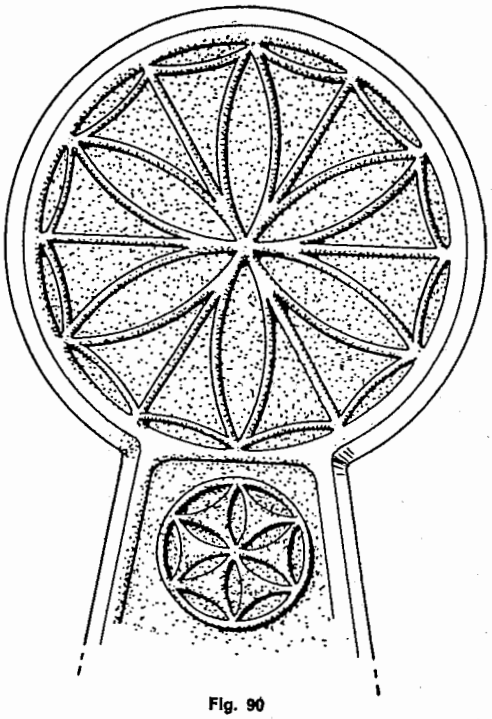


Fig. 90

Sur toutes ces oeuvres le rayonnement règne seul, sans partage. Ce phénomène se produit selon diverses modalités ou nuances.

On a souvent avancé, par le passé, que les basques utilisaient un vocabulaire décoratif réduit et monotone. En fait nous sommes convaincus que ceci résultait de choix délibérés. Pour exprimer le rayonnement on utilise d'abord des éléments inscrits dans un cercle, en soulignant les rayons; dès lors les possibilités ne sont pas infinies. Il faut faire preuve de naïveté pour croire que tous ces maîtres étaient des individus grossiers et primaires! (il ne faut pas non plus en faire des dieux...).

D) L'introduction du Christianisme:

D 1) «El mismo día, los vecinos de Mugiro iban antes en procesión a la sima de MARI con el fin de conjurarla» (J. M. de BARANDIARAN, 1928).

Il nous apparait assez évident que le domaine du socle a une valeur bien moindre que celui du disque. Non seulement ce dernier domine le sol, mais il est fortement structuré et toujours plus décoré que le socle. Donc deux mondes sont juxtaposés, socle et disque.

Dans ce groupe d'oeuvres (Fig. 91 à 94, de Mouguerre, Jatxou et Cambo) seul le rayonnement déploie ses fastes dans le disque. Le monde chrétien est nettement relégué sur le socle. Sur la figure 91 il est à peine affirmé et comme persécuté par de puissants rayonnements (comparer le disque de cette oeuvre et la Fig. 81 d'Itxassou; c'est le même monde, pulvérisé par la región centrale; voir aussi Fig. 3, toujours à Mouguerre, Fig. 93).

D 2) «En algunas partes llaman Sorgiña (bruja) a la dama de Anboto. Conforme a esto existe en Aya la creencia de que MARI es señora de todas las brujas». (J. M. de BARANDIARAN, 1928).

Dans de nombreux récits Mari est ainsi assimilée au sorcier ou au diable, vaincue semble-t-il par le christianisme... comme ici sur la Fig. 65 (à Halsou) où le rayonnement est relégué sur le socle. On possède d'autres exemples de ce type (toujours à Halsou voir COLAS, n.° 56, etc.).

Cette figure 65 est très révélatrice. Le christianisme qui semble vainqueur voit son symbole (le monogramme) disparaitre peu à peu sous l'impact de l'axe V qui ne retient que ce qui lui convient, la croix. Pareille aventure n'arrivait guère au rayonnement qui avait la possibilité de s'exprimer sans aucune contrainte... Dans cette optique voir aussi (Fig. 51).

E) Une nouvelle religion:

«Zazpi aizpa dire eskualdun birjinak» (J. M. de BARANDIARAN, 1960); les vierges basques sont sept soeurs, dicton commun nous dit BARANDIARAN. Ce monde est un net compromis entre MARI et le christianisme, comme le montre l'auteur.

Rayonnement et croix occupent le disque sur ces oeuvres de Villefranque, Mouguerre, Macaye et Arbonne (Fig. 95 à 99, cette dernière est empruntée à COLAS).

— Fig. 95, 96, les croix sous-tendent le rayonnement.

— Fig. 97, la croix centrale semble s'irradier grâce à la seconde croix.

— Fig. 98, croix et rayonnement occupent le disque, l'ensemble rayonne.

— Fig. 99, exemple très curieux (et unique semble-t-il) où le monogramme, construit sur la base de quatre et structuré autour de V, semble quelque peu «agressé» par le rayonnement.

Il faut tenir compte également du schéma suivant: croix bien développée et rayonnement sur la base de quatre (très bien affirmé à Saint Pée sur Nivelle, COLAS, n.° 79), au contaire croix rejeté sur la bordure (Fig. 14), etc.

Le plus beau compromis, à notre sens, est celui qui est le plus répandu: motif chrétien au centre du disque et bordure rayonnante (Fig. 26, 32, 35, etc.).

A la fin de cette étude on nous fera le reproche, justifié, d'avoir fait un amalgame d'oeuvres, dont nous ne connaissons pas la chronologie et d'avoir justifié notre démarche par une lecture forcée et hasardeuse. C'est parfaitement exact. On ne connaitra jamais les motivations des vieux maîtres et on ne pourra jamais affirmer si le monogramme est utilisé en tant que symbole (chargé d'un contenu bien défini) ou combinaisons de signes ou d'éléments dépourvus de tout contenu symbolique. On ne saura jamais avec certitude si le rayonnement figure la déesse ou pas. La symbolique est une science hasardeuse qui réclame beaucoup de foi et peu de jugement critique; son mérite essentiel est de faire couler beaucoup d'encre (que n'a-t-on pas écrit sur «la croix basque»!). Aussi nous ne demandons à personne de partager notre point de vue, nous proposons une lecture (elle en vaut bien une autre), avec un maximum de partialité. Quoiqu'il en soit le rayonnement est un fait.

REMARQUES GENERALES

Le travail que nous venons de présenter peut irriter par son côté artificiel. En effet rien n'autorise A PRIORI les rapprochements que nous avons faits (par exemple Fig. 54 à 58; Fig. 77 à 82) et ceux ci peuvent être autant d'amalgames que justifient des schémas purement intellectuels. Les vieux maîtres avaient-ils pleinement conscience d'exprimer les propriétés de l'axe V, de la base de quatre, de la région centrale, etc...?, ils ne sont plus là pour nous le dire. Enfin l'absence de datation sur l'essentiel des oeuvres labourdines rend encore plus contestables les rapprochements auxquels nous faisions allusion.

Pourtant nous sommes convaincu de la valeur de cette analyse. Il y a plusieurs raisons à celà:

— L'espace de la stèle présente la même structure, et par là les mêmes propriétés, à travers les sept provinces (pour le moins). L'art labourdin n'est qu'une mise en scène de ces propriétés; c'est un ensemble de possibilités. Les évolutions du monogramme I.H.S. dans notre province trouvent leurs équivalents dans d'autres provinces (voir DUVERT, 1976).

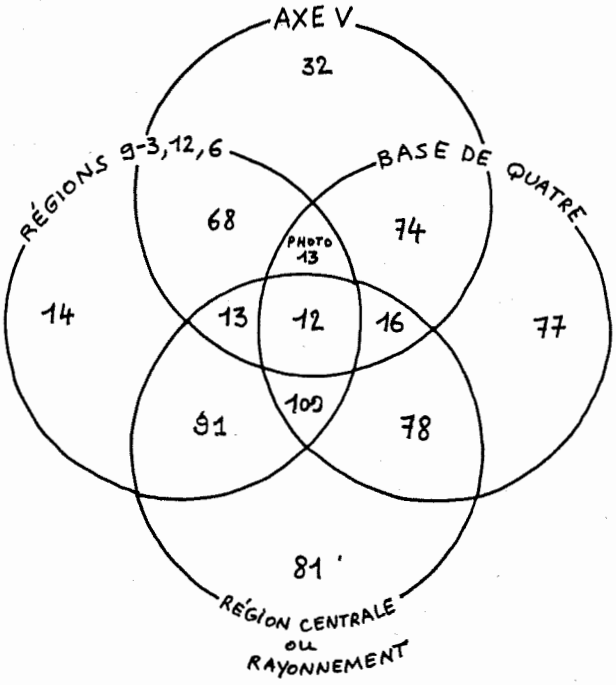
— Nous avons centré notre analyse sur des villages immédiatement voisins, au coeur du Labourd. Les dynamiques mises en évidence sont dans plusieurs villages contigus; parfois même au sein d'un même village (à Itxassou, Jatxou, etc.). Parfois un même maître illustre ces dynamiques selon des mises en scène nettement nuancées, ainsi à Larressore (photos n.º 36 et 37).

— Les maîtres recevaient un véritable enseignement (et pas seulement technique, voir plus bas). Ils produisaient un art cohérent (voir DUVERT, 1982).

— Un autre argument nous apparait beaucoup plus utile. Grâce au travail de LAFOURCADE (1978) nous connaissons des maîtres ayant passé des contrats de mariage en Labourd, au XVIIIème siècle. Que nous apportent ces contrats, dans le cadre de notre travail?:

— Sauf un, où il y a incertitude, tous les maîtres sont laboureurs; nous avons mis plusieurs fois l'accent sur les particularismes de l'art basque, son enracinement dans les villages mêmes. Ces deux données s'accordent bien.

— Le métier se transmet généralement de père en fils; répertoires et technique sont donc reconduits si ce n'est reproduits. Nous avons signalé plusieurs fois la cohérence de l'art basque et les évolutions progressives qui l'animent. Dès lors on est en droit de penser que certains ensembles de stèles représentent avant tout l'art d'une famille de maîtres donnée; ils pourraient traduire de véritables traditions familiales. ¡Il y a des situations qui ne contredisent pas un tel point de vue. Par exemple à Ustaritz, au coeur de la vallée, dans le quartier Arrauntz, on connait Bernard Heguy de la maison Miguelena et Bertrand Heguy etxekojaun de la même maison. Tous deux sont maçons (hargin) et contemporains.



Dans ce schéma nous avons figuré quatre grands repères essentiels dans la discoïdale. Chacun a un domaine figuré par un cercle, dans chaque domaine est indiqué une oeuvre illustrtrant (mais pas exclusivement) ce repère. A l'intersection de ces domaines sivement) ce repère. A l'intersection de ces domaines figurent des oeuvres qui mettent en scène des combinaisons données. Ainsi sur la figure 12 on voit à la fois la région centrale, les régions 9, 3, 12 et 6, la base de quatre et le rôle de l'axe V. Par ce schéma nous avons voulu montrer que la discoïdale est un équilibre de contraintes librement assumées, chaque oeuvre est une possibilité. Les maîtres auront donc une véritable lutte à mener pour que les systèmes de représentation qu'ils introduisent de force dans cet espace, respectent non seulement ces repères mais aussi leurs valeurs (voir à ce propos les conflits entre la région centrale et la croix). Dans quelle mesure cette combinaison de repères, de valeurs inégales, et la démarche qu'elle suscite, sont-elles spécifiquement basques? ce schéma est-il une vue de l'esprit?

— Les maîtres étaient assez nombreux et n'exerçaient pas de façon isolée. Dans le petit village d'Arbonne par exemple, sous le règne de LOUIS XVI, les maçons suivants ont passé contrat: Pierre Landaboure, cadet de Espeletenea et Mailiarena; Pierre Landaboure, héritier de Couton et Urruty (son père est maçon), Jean Landaboure, frère du précédent et cadet de Couton; dans ce village exerçait Joannes de Hargains d'Estebenenia (et nous avons encore dans l'église la pierre signalant le jarleku de cette maison, malheureusement elle n'est pas datée, on ne sait donc pas si elle est l'oeuvre du maître Joannes); il devait y en avoir quelques autres de plus (mais ils n'ont pas passé de contrat, il faut alors les rechercher à travers d'autres documents comme les registres paroissiaux). Cette abondance de maçons suggère une richesse que l'art funéraire, conservé actuellement, ne dément pas dans ce village. Dès lors il est impensable d'imaginer que chaque maître créait de façon solitaire sans faire référence aux autres monuments funéraires. Au contraire même il devait y avoir une émulation quand ce n'est pas une véritable compétition (comme un duel de bertsulari) entre ces divers créateurs. Les plus belles réussites ont dû marquer les esprits, comme on se souvient d'une belle chanson (qu'elle soit anonyme comme Agur jaunak, ou d'auteur connu comme Elissamburu —Ikusten duzu goizean!—, Iparraguirre —Ara nun dira, Gernikako Arbola...—, Etxahun Hiruri —Agur Xiberua!—, etc...). On peut donc penser que les courants de création, et à plus forte raison les écoles de village ne sont pas des vues de l'esprit; elles correspondent à des réalités. Dans cette optique il ne faut pas perdre de vue (et ceci nous conforte dans nos convictions) que certaines familles, comme les Heguy à Ustaritz ou les Landaboure à Arbonne, ont pu peser de tout leur poids sur cet art traditionnel en imposant des types de représentation et des conceptions bien définies de la stèle. La formation des maîtres ne devait pas être seulement technique. L'art basque est d'une profonde réalité.

—Enfin, beaucoup de maîtres ne savent pas écrire (mais celà n'a aucune importance, le superbe cloître d'Irache est l'oeuvre de Migel de Gaztañaga et de Martin de Oyarzabal, ce dernier ne sait ni lire ni écrire. Il n'y a pas de dépendance entre la culture et «l'instruction», heureusement). Qui sait lire et écrire au Labourd à ces époques? dès lors qui peut se scandaliser de voir disparaitre, engloutis par la stèle, des symboles bien définis comme le monogramme? que pouvait le clergé face à cette désagrégation de signes de sa puissance et de son autorité? et quelle était son autorité, lui qui était interdit de biltzar (voir à ce propos ORPUSTAN, 1980)? Mais nous parlons ici de l'église en tant qu'appareil, celle des chefs et des inquisiteurs, pas du clergé basque. Au XVIIIème siècle, en Navarre «les hommes d'église, et même ceux qui prétendent aux ordres sacrés, en même temps qu'ils prétendent recevoir ces ordres (...) certains de ceux-là sont maîtres à danser, qui ont pris pour office d'apprendre à danser tant aux hommes qu'aux femmes», ici c'est l'évêque de Pampelune (l'homme de l'appareil, le gardien de l'orthodoxie romaine) qui parle et s'indigne, comme l'avait fait plus tôt en Labourd l'inquisiteur de Lancre: «les prêtres dansent et sont les premiers au bal».

Il est très probable que le clergé basque était initié à l'art de la stèle et que cet art a pu se développer avec son consentement (ce qui n'empêche pas qu'il y ait pu avoir de séveres conflits —voir le rôle du clergé et des pastorales, etc.—). Sinon comment comprendre qu'en plein XVIIIème siècle on soit en présence de systèmes de représentations où le moins que l'on puisse dire, c'est que le triomphalisme de l'église est plus que nuancé (voir les oeuvres mettant en scène le rayonnement)? Comment comprendre que des prêtres puissent admettre qu'un symbole aussi fort que le monogramme I.H.S. soit ainsi trituré et englouti par le monde basque? Nous sommes convaincu que la stèle est avant tout un espace basque avant d'être un monument funéraire qui a bien voulu s'habiller de christianisme, mais à sa façon (5).

En conclusion il y a de bonnes chances pour que les courants de création et les évolutions que nous avons crû dégager à travers des rapprochements «artificiels», correspondent à des réalités.

L'existence de courants et d'ensembles (c'est à dire d'école et d'ateliers) n'empêchait pas l'apparition de maître dotés de personnalité affirmée. La société traditionnelle basque n'est pas un monde figé répétant sans cesse de mêmes discours sous de mêmes formes. Sous des aspects conventionnels elle avait une vie propre. Les vieux maîtres étaient chargés de mettre en scène cette société qui possédait des repères bien établis (pour agir sur le monde: mythologie, religion système de vie, relations sociales, droit, etc.) y compris dans ses oeuvres. L'histoire de la stèle nous enseigne qu'ici même l'alléatoire est écarté et que les maîtres se conforment à

(5) La stèle discoïdale est assurément un espace basque avant d'être un monument funéraire. On n'y voit jamais de représentation macabre tels des os ou des têtes de mort; on n'y voit pas non plus d'imagerie mortuaire tels des angelots plus ou moins éplorés, des portraits de défunt, des formules latines bien connues dans d'autres civilisations, d'image de la mort avec sa faux, etc .. Elle est au contraire même un espace de vie, une fraction de monde dominé et délimité par le génie d'un peuple, avec le concours et la complicité active de maîtres qui sont des paysans...

des systèmes de repères acceptés et reconnus comme tels par la société basque. En ce sens l'art basque se présente comme étant la somme des équilibres et des conflits entre des systèmes de représentation (par exemple le monogramme) et l'orientation qu'imprime l'espace où se déroule la création. Dès lors l'art basque est une manifestation collective animée par des maîtres reconnus comme tels parce qu'ils sont chargés d'habiller le mot basque de réalités concrètes, tangibles. En d'autres termes l'art de la vallée de la Nive, par exemple, est plus revélateur de types de mentalités que de courants esthétiques purement abstraits véhiculés par une caste, celle des tailleurs de pierre (6).

Dans ses lents cheminements l'art funéraire écarte les trops fortes innovations (le maître de l'oeuvre, photo n.° 33, est sans prédécesseur et sans successeur), celles qui s'écartent trop des conventions. Au contraire, il procède par petites étapes, par touches successives, comme pour ne pas effrayer. Dans se lent processus de «digestion» s'élaborent peu à peu des solutions qui sont très audacieuses (ainsi (Fig. 27, 29, 32, 37, 59. 74 à 76, etc., et photos n.° 34, 35, 36, 39, 40). Ces solutions n'auraient sûrement jamais vu le jour si elles ne s'appuyaient pas sur des traditions bien établies. En fait d'audace ces oeuvres sont autant d'aboutissements, d'expériences bien «cadrées», où l'alléatoire joue peu ou pas. Ce sont des oeuvres extrèmement conformistes en ce sens, comme dans cette oeuvre souletine si étrange au premier abord (Fig. 100 page suivante)

Cette oeuvre souletine, particulièrement complexe, a été retenue pour deux raisons:

— A gauche elle met en oeuvre un système de représentation contrôlé par l'axe V. Il dérive peut-être du monogramme (ce n'est pas du tout évident) mais est conforme à l'esprit qui habite les oeuvres Fig. 71 à 76.

— A droite nous voyons un puissant rayonnement qui semble s'appuyer sur une croix. Cependant la référence à la croix est si peu évidente que ce thème a été repris en 6 et sur le socle; encore n'est elle que simplement gravée (le reste étant en champlevé). Cette face étrange est tout à fait conventionnelle; régions 6 et 12 sont individualisées, 9 et 3 portent des éléments équivalents, la base de quatre est présente; région centrale et axe V structurent l'ensemble.

Cette oeuvre est le fruit d'une tradition très élaborée, comme l'est également celle du maître de Larressore (photos n.° 36, 37) et de bien d'autres encore.

Soulignons à nouveau un fait essentiel. C'est grâce à son espace structuré que la stèle a pu orienter l'évolution de son histoire. L'axe V, la région centrale, etc. son des repères dynamiques. Ils provoquent et orientent toute évolution. Les vieux maîtres étaient donc en possession d'un espace de création avec lequel il a fallu composer ou se battre; et la victoire n'a pas été de leur côté. Les maîtres «non-conformistes» sont l'exception dans le Labourd et leur postérité fut «nulle». Un tel espace était-il inscrit ou suggéré dans les stèles hispano-romaines du nord de la péninsule ibérique? Force est de constater que l'axe V et la région centrale du disque sont bien perçus et souvent affirmés dans ces oeuvres. Les deux se retrouvent à Argineta par exemple (alors que la base de quatre n'y est pas; elle s'est imposée par ces modèles, parfois copiés, que furent les piè-

Photo 40

(6) L'étrange stèle de Ujue, en Navarre a été rapprochée avec juste raison par ZUBIAUR (Cuadernos de etnografía de Navarra, 1978, n.° 30, p. 505), de représentations du I.H.S. en Labourd, comme à Arbonne et Larressore. Nous pensons également qu'il existe un rapport entre le revers de cette pierre et celles illustrées: Fig. 28, 29, 32, l'une des faces de 44 à 46, 51, 65, 66, 68, le groupe 71 à 76 et la photo n.° 37. L'axe V est responsable de la génèse de ces types de structure.

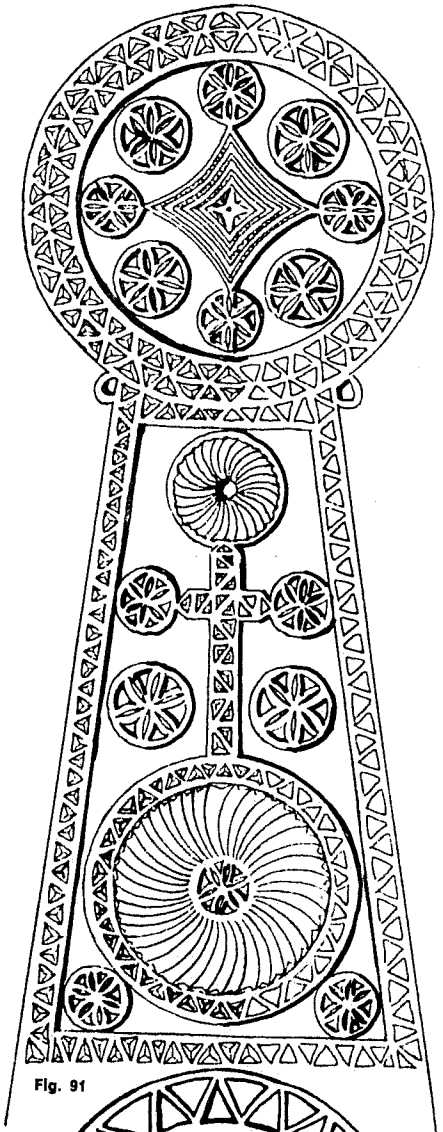


Fig. 91

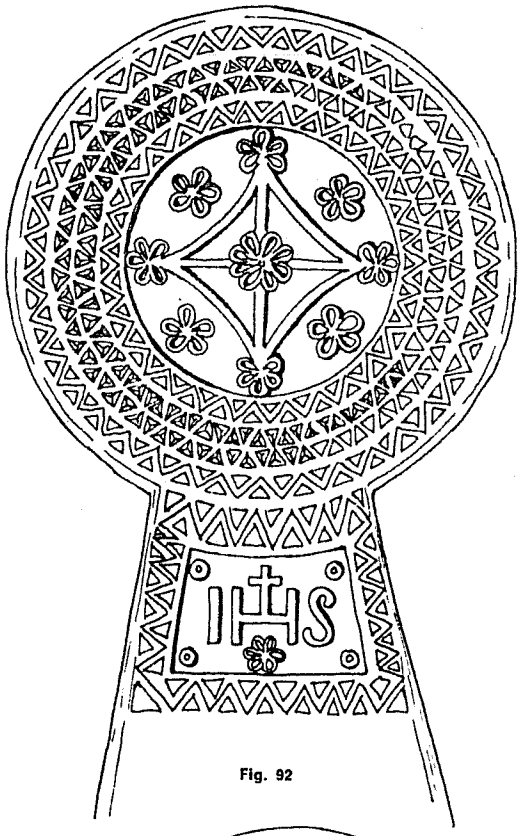


Fig. 92

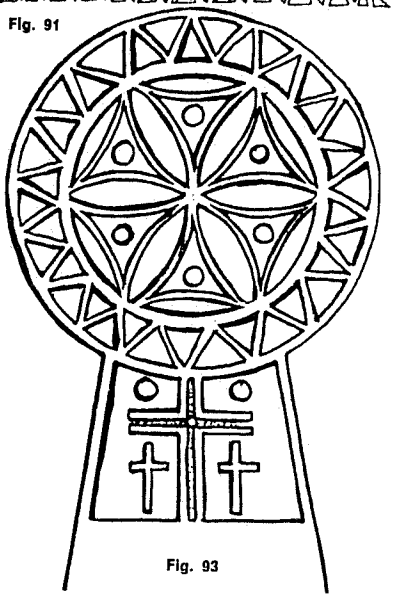


Fig. 93

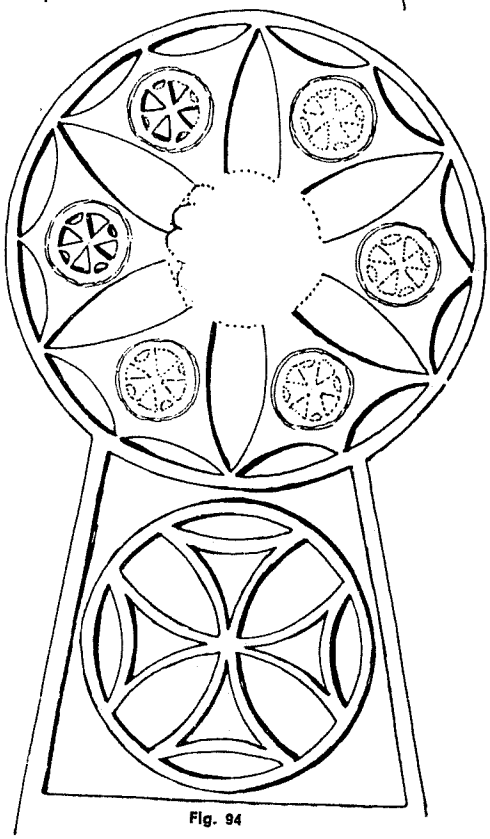


Fig. 94

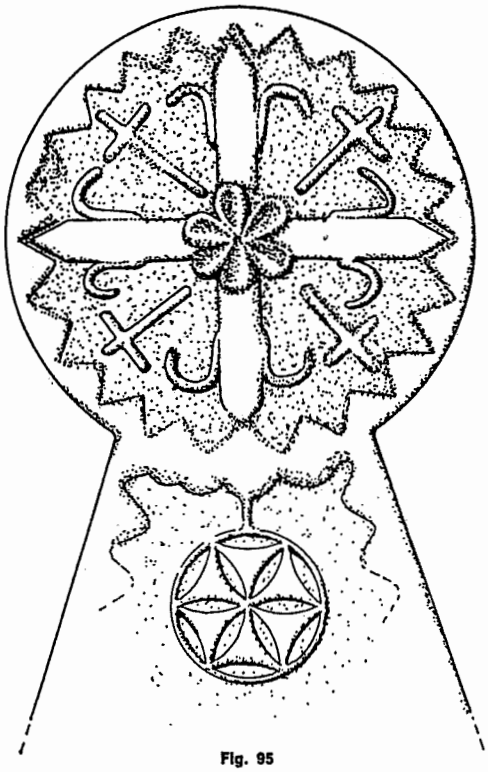


Fig. 95

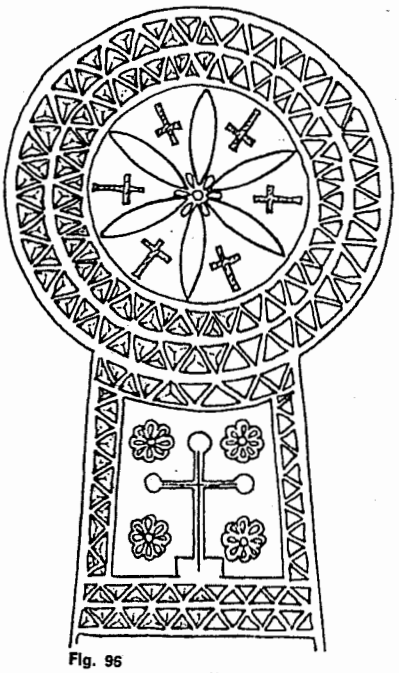


Fig. 96

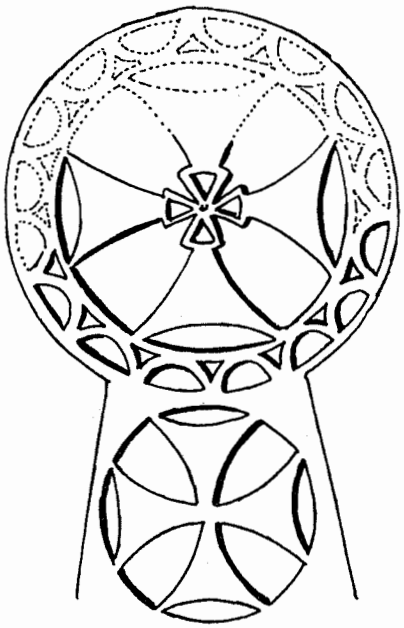


Fig. 97

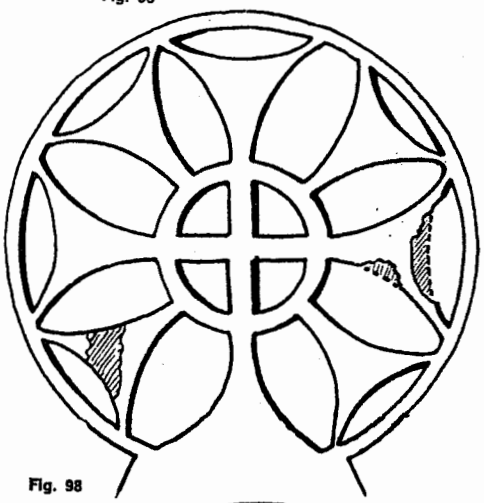


Fig. 98

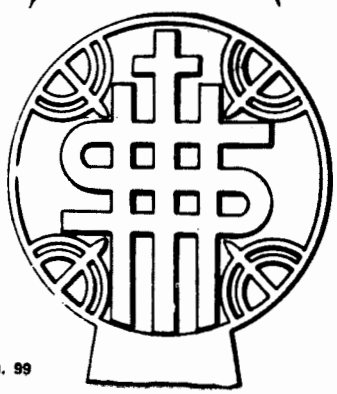


Fig. 99

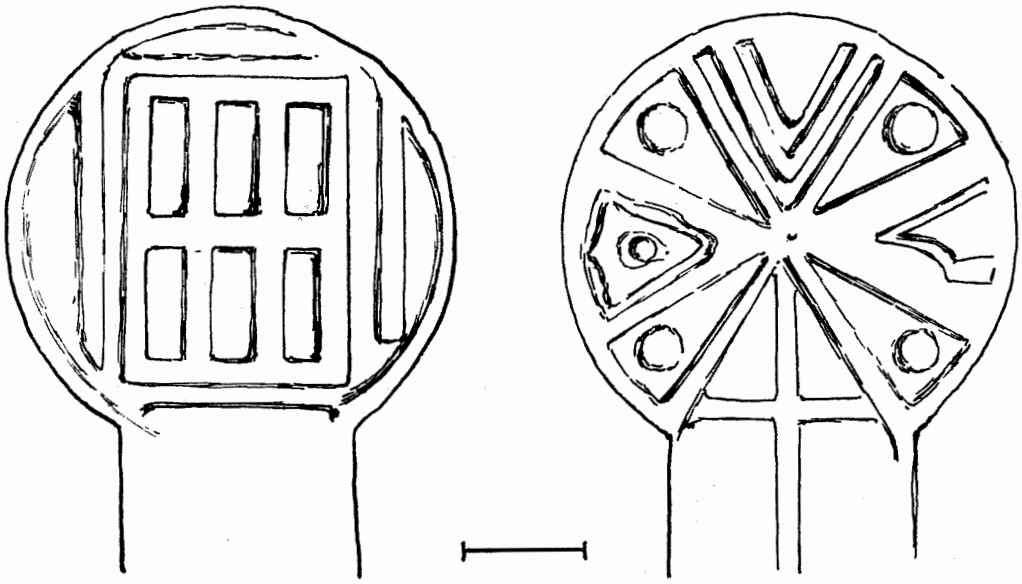


Fig. 100

ces de monnaie?). Ceci conforte l'opinion de MARCO SIMON (1978) selon laquelle il y aurait une filiation entre des oeuvres hispano-romaines et les stèles basques notamment. Rappelons toutefois que BARANDIARAN a découvert des stèles à sommet arrondi, dans le couloir du dolmen de San Martin (en Alava); ces stèles se trouvaient sous le campaniforme, elles ont donc plus de trois mille ans. Cet espace fortement structuré de la discoïdale doit être le fruit d'une lente évolution et non un acquis récent du XVIème-XVIIème siècle; cette évolution a dû se dérouler en grande partie au Pays Basque même compte tenu de la force de cet espace de création qui canalise les gestes des créateurs.

L'art de la stèle est-il épuisé? en aucun cas puisque c'est avant tout une série d'instantanés, d'équilibres, de compromis illustrant un monde fait de possibilités, c'est tout (l'axe V n'impose aucun élément décoratif particulier, il agit par sa seule présence; de même la région O, etc...). Il est donc tentant de revivifier un tel art, de réveiller les vieux maîtres... pour que l'art funéraire jaillisse à nouveau dans nos cimetières.

Larrungo mendia,

Ororen Jauna, nere gogoa zure baitan sar dadila
Eta su pean itho orduko lehengo Eskual-Herria,
Pertstutan, oihuz, Eskualdun hats bat zeruetarat dohala

(«Larrungo mendia», Iratzeder).

L'ART TRADITIONNEL, UN ART DE TOUT TEMPS

A l'entrée du XIXème siècle déjà, çà et là les caveaux commencèrent à transformer nos cimetières. Très vite ces jardins de verdure, de pierre et de chants d'oiseaux (comme les décrivaient des observateurs de la fin du XIXème, en Labourd), se convertirent en cahos de marbre et de granit. A une vision horizontale et égalitaire (d'apparence) se substitue une incohérence formee d'une addition d'égoïsmes où le pouvoir s'étale dans la plus totale indiscrétion et la plus parfaite médiocrité.

En même temps les fils des vieux maîtres transforment leurs techniques, proposent (sur catalogues) des productions définies hors du monde basque. Ils deviennent des marbriers, des techniciens doués, mais pas des créateurs; ils deviennent des commerçants. L'art basque quitte les cimetières. Le phénomène est brutal; en quelques décennies une triste urbanisation voit le jour dans les villages; elle continue. Les gadgets succèdent aux gadgets, les tombes prennent des allures de méchants frontons, de salles de bains, etc... gravées en or de médiocres et misérables vierges essayent de larmoyer, des poupons bouffis se frottent les yeux... N'importe quoi. Les petits cimetières se hérissent de matériaux lourds et luisants; à la Toussaient c'est l'escalade (souvent héroïque) pour aller sur un de ces édifices perdus au milieu du cahos. Bien des municipalités se désolent mais acceptent avec fatalisme cette rançon du «progrès».

Photo 41

Photo 42

Photo 43

Photo 44

Il y eut des réactions. Elles sont de deux types. Dans un premier cas on a «rebasquisé» ces monstres de marbre en y sculptant des croix basques, ou des thèmes empruntés à l'art populaire. A Bayonne par exemple, il y a de nombreuses réalisations en ce sens. Ce ne peut être en aucun cas une solution satisfaisante; ce n'est pas en jouant du BACH au txistu que l'on fait de la musique basque. Dans le second cas des irréductibles (soit par habitude, soit par conviction, etc.) ont continué les formes traditionnelles, certains même (très rares) ont créé de vraies sépultures basques de notre temps. Mieux encore Monsieur le Marquis d'Arcangues, qui était très ouvert à l'art, a suscité, dans son village, la création d'un «cahier des charges» qui fixe des normes aux nouvelles sépultures, de telle sorte que ces dernières restent dans le fil de la tradition. C'est un acte d'une profonde intelligence, il a été imité par d'autres villages et le sera de plus en plus.

A Lauburu nous avons à notre tour repris cette idée dans un travail où nous précisons le plus exactement les contours et les implications d'un art funéraire traditionnel. Nous avons dès lors dégagé un certain nombre de principes qui devraient constituer l'ossature d'un «cahier des charges». On y trouve notamment trois grandes idées:

— Les caveaux sont totalement enterrés, où ne dépassent guère 20 cm. au dessus du niveau du sol. Ils se signalent par un monument funéraire dressé qui peut être de type traditionnel (discoïdale, croix, tabulaire) et qui ne devrait guère excéder 1 m. de haut. La surface de la tombe pourra être revêtue d'un plate-tambe, ou d'un gazon fleuri.

— Les tombes seront, si possible, orientées est-ouest de telle sorte que le soleil puisse éclairer successivement le monument funéraire dressé (le signal de la tombe) et donc le faire vivre.

— La pierre sera le matériau de choix; marbre et surtout granit seront vivement déconseillés. En tout état de cause on déconseillera formellement les couleurs sombres dont le noir et le gris trop sombre. On réintroduit la verdure et les fleurs, les espaces verts étant entretenus par les municipalités.

Enfin, dernier point très important, la technique traditionnelle de la taille de la pierre est imposée (champ-levé avec arêtes vives et biseautées) lorsque c'est utile.

Quelques dizaines de monuments funéraires ont ainsi vu le jour en cinq ans. Nous présentons ici quatre stèles à titre d'exemple, sans les choisir particulièrement:

— Photo n.° 41: le rayonnement est en partie oblitéré par la croix qui s'irradie à partir du point central.

— Photo n.° 42: l'espace est structuré et modulé par l'axe vertical qui porte un élément original en 12, une croix.

— Photo n.° 43: sépulture avec caveau apparent, l'axe V se déploie sur cette face de la stèle, autour de la croix en 12.

— Photo n.° 44: sépulture avec caveau totalement enterré; l'axe V régne sans partage, il réunit deux éléments originaux en 6 (lauburu) et en 12 (croix), il est encadré et renforcé par la base de quatre.

Nous espérons continuer et amplifier cette expérience avec le concours actif de nos compatriotes. Construire le Pays Basque c'est injecter le fait basque dans tous les secteurs de notre vie.

Pour celà la présence des anciens est indispensable; les vieux maîtres sont nos guides. A quoi bon étudier l'art basque si c'est pour l'enfermer dans des bibliothèques?

BIBLIOGRAFIA

— Abasolo Alvarez, J. A., *Epigrafía romana de la región de Lara de los Infantes,* Burgos, Excma. Diputación provincial de Burgos, 1974.

— Barandiarán de, J. M., *Mari, o el genio de las montañas. Un personaje de la mitología vasca,* in: Homenaje a D. Carmelo de Echegaray, San Sebastián, Imprenta de la Diputación de Guipúzcoa, 1928, pp. 245-268.

— Barandiarán de, J. M., *Mitología vasca,* Madrid, Ediciones Minotauro, 1960.

— Colas, L., *La tombe basque. Recueil d'inscriptions funéraires et domestiques du Pays Basque français, 1906-1924,* Bayonne et París, Foltzer et Champion, 1924, 404 p. Etudes notes et références diverses, 93 p.

— Duvert M., Contribution à l'étude de la stèle discoïdale basque, *Bulletin du Musée Basque,* Bayonne, 1976, n.° 71 et 72.

— Duvert M., Contribution à l'étude des monuments funéraires du Pays Basque, *Bulletin du Musée Basque,* Bayonne, 1977, pp. 125-144.

— Duvert M., Contribution à l'étude des monuments funéraires basques, un maître labourdin de la fin du XVIème siècle, *Pyrénées*, Lourdes, 1980, n.º 121-122, pp. 91-99.

— Duvert M., Contribution à l'étude des monuments funéraires basques, III-les monuments funéraires témoins de la civilisation basque, *Bulletin du Musée Basque, Bayonne*, 1980, n.º 88, pp. 61-90.

— Duvert M., Etude d'un groupe de stèles discoïdales du XVIIème siècle, en Amikuze (Basse-Navarre). *Cuadernos de etnología y etnografía de Navarra*, Pamplona, 1981, n.º 36.

— Etchezaharreta L., Thevenon I., Analyse de caractèristiques des stèles discoïdales de la vallée de Lantabat, Pays Basque (Pyrénées Atlantiques), *Archéologie en Languedoc*, Séte, 1980, n.º spécial, pp. 133-136.

— Laborde M., *Exposición de 14 nuevas estelas discoideas situadas en la provincia de Guipúzcoa*, in: Homenaje a Don José Miguel de Barandiarán, Bilbao, Publicación de la Excma. Diputación de Vizcaya, 1964, T. I, pp. 141-145.

— Lafourcade M., *Les contrats de mariage du Pays de Labourd sous le régne de Louis XVI. Etude juridique et sociologique*, Thése d'état, Université de Pau, 1978.

— Marco Simon F., Las estelas decoradas de los conventos Caesaraugustano y Cluniense, *Cesaraugusta*, Zaragoza, 1978, n.º 43-44.

— Orpustan J. B., *Rôle et pouvoirs de l'Eglise*, in: La nouvelle société basque, ruptures et changements, París, Ed. l'Harmattan, 1980, pp. 108-158.

— Toulgoat P., *Voisinage et solidarité dans l'Europe du Moyen-Age, lou besi de Gascogne*, París, Maisonneuve et Larose, 1980, 332 p.

— Ucla P., *Les stèles discoïdales du Languedoc et ...d'ailleurs*, París, 1981, publication hors commerce. p. 100.

— Veyrin P., *L'art au Pays Basque*, in: Pays Basque, Horizons de France, 1964, pp. 82 à 137.

— Zubiaur F. J., Distribución geográfica de la estela discoidea en Navarra en el estado actual de catalogación, *Archéologie en Languedoc*, Séte, 1980, n.º spécial, pp. 149-150.

K O B I E (Bilbao)
Grupo Espeleológico Vizcaino. Diputación Foral de Vizcaya
Boletín núm. 11 - 1981

Sobre la religión vasca y la religión mediterránea

Por ANDRES ORTIZ-OSES (1)

Podría caracterizar nuestro intento de mitología comparada expuesto en las obras *El matriarcalismo vasco* (Univ. Deusto), *Símbolos, mitos y arquetipos* (Gran Enc. Vasca) y *El inconsciente colectivo vasco* (Ed. Txertoa), en colaboración con los Profesores Borneman (Univ. Salzburgo) y Mayr (Univ. Portland) como un intento por poner en correlación a la religión arcaica vasca más acá de su ordinaria comparación con las mitologías indoeuropeas. Se entiende, en efecto, por religión mediterránea el viejo *sustrato pre-indoeuropeo* estudidado, entre otros muchos, por V. Bertoldi, P. Meriggi, R. Pettazzoni, V. Pisani, M. Marconi, B. Terracini, Ch. Austran, P. Chantraine, K. Kerènyi, M. Nilsson, A. Persson, Ch. Picard, J. Przyluski, H. Zimmer, J. Sundwall, G. Petroni, M. Untersteiner...

Precisamente en el último Congreso Internacional de Mitología y Simbolismo tenido en la Escuela jungiana de Eranos (Suiza), pude corroborar con el propio Mircea Eliade el interés e importancia de esta vía de comparación entre la religión vasca y la mediterránea abierta por nuestro team. Quisiera en esta brevísima nota referirme a la obra capital de U. Pestalozza al respecto, reeditada últimamente para los estudiosos (*Religione mediterranea,* Milán 1971; «Pagine di religione mediterranea», 2 volúmenes, Milán 1971).

(1) Profesor de la Universidad de Deusto. Bilbao

1.—La *religión mediterránea* es descrita por U. Pestalozza y el grupo de mediterraneístas italianos como una religión «matriarcal», al frente de la cual comparece una «diosa autónoma, imperiosa, rebelde; la diosa sin madre ni padre, siendo en su esencia madre y nutricia, generatriz universal; la diosa que es al mismo tiempo montaña, agua, tierra grávida del trabajo humano, árbol, animal, mujer» (R. m., p. IX). Se trata de una diosa que «se traspasa de un reino de la naturaleza a otro, asumiendo todas las formas, señora de la vida y de la muerte, de la paz y la guerra, benéfica y maléfica, cruel y lasciva a un tiempo, benigna con las madres en trabajo y con los recién nacidos: desarrollándose desde la promiscuidad originaria y humanizando así a toda la realidad, arribando en la religión minoica a la feminilidad de lo divino» (ib.). Estos son los rasgos de la *Potnia mediterránea,* diosa de la fecundidad - fertilidad a través de su postura supina y de su «mana» genital o «aidoion» sagrado, que ejerce con su hijo - paredro, a ella subordinado y sujeto, la sagrada «mixis» o unidad originaria. Maga primigenia, la Gran Madre mediterránea proyecta su presencia *real,* y no meramente simbólica, en todos los reinos, seres y cosas, alcanzando su preminencia a las diosas protogriegas Gaia, Rea, Hera, Atena, Artemis, aunque sometidas después por el panteón aqueo a la disciplina patriarcal-androcrática de Zeus.

2.—Entre los símbolos prototípicos de la diosa mediterránea estudiada por Pestalozza y su grupo italiano, destaca el peine, al que nosotros hemos dedicado un amplio trabajo en nuestra última obra citada. En ésta interpretábamos el peine sagrado de la diosa Madre vasca Mari como un símbolo de cardar el destino y de fertilidad (carda de lana y carda de rastrillar la tierra), así como finalmente como órgano de autofertilización de la propia diosa vasca. Pues bien, he aquí que esta interpretación recubre la realizada por nuestro erudito autor: según Pestallozza, en efecto, el peine femenino (*kteís gynaikeios: pecten muliebris)* aparece como reverenciado en la religión mediterránea cual órgano de fertilidad - fecundidad de la Potnia generatriz divina, de modo que el propio peine de la diosa (significante del órgano sexual, concha y pubis) se metamorfosea místicamente o se hace míticamente coequivalente con una raíz, flor, fruto y cavidad arbórea.

Aquí nos encontramos, por una parte, con los significados eúskaros encontrados en el «peine - orraze» por nosotros (como flor de cardo, germen, sementera, concha, etc.) y, por otro, con la simbolización de la esencia energético - matriarcal del mundo como emergencia, consurgencia (natura consurgens), flor, brotación (véase el diálogo de Heidegger con el japonés en *Unterwegs zur Sprache)*. El peine de la diosa significa, pues, su propio *sexo* femenino (aunque por nosotros tematizado como falicismo femenino de autofecundación), que ya adujeran Clemente Alejandrino, Teodoreto y M· Psello, de modo que podemos concluir con diferentes autores que el peine de la diosa obtiene el mismo significado y función correspectiva en los Misterios Eleusinos (e.d. de órgano sexual femenino) que el falo en la falagogía báquica (ver Migne: *Patrología griega,* LXXXIII, col. 993).

3.—Para finalizar estas breves pinceladas sobre la religión vasco - mediterránea y su fondo matriarcal - naturalista, quisiera referirme ahora brevísimamente al común *fondo lingüístico* que enmarca el nombre de la diosa MA mediterránea y sus derivadas (Mari/Mora/Moira). En su obra *Génesis de los mitos,* Krappe ha comparado los significados emrentados de «muerte» (irlandés *marah;* lituano *maras*=peste; latín *mors)* y «bruja» (eslavo *mora;* en ruso *mora*=espectro; alemán *mahrt*=demonio hipomorfo; checo=*mura* (y polaco) =francés *cauchemar)*. Si más arriba nos encontrábamos con la *diosa de la vida* y su re-generación, ahora nos confrontamos a la *diosa de la muerte* (ver radical *mar*=morir). Jung ha podido emparentar aquí *madre* y *muerte* (y *mar),* lo que hace transparentar al arquetipo de la Gran Madre como Alma invisible (psiché) del mundo, en su doble sentido de presencia y ausencia, o sea, de armonía sanatriz y de armonía mortífera final. Mientras que el aspecto positivo de la Diosa mediterránea implica cíclica y naturalmente su aspecto negativo, es en la emergencia de nuestra civilización indoeuropea, a partir de las invasiones de los nómadas patriarcales, desde el 2.000 a.C., cuando la diosa Madre sufre un proceso de aniquilación y conquista por parte de una nueva mentalidad progresionista-expansiva. H. Dieckmann, director de la revista «Analytische Psychologie», ha podido concluir de aquí que «esta destructiva actitud hacia la *imagen materna* reconduce psicológicamente a la explotación y destrucción de la *Madre Natura» (Anal. Psych.,* 13/2/82, p. 115).

N. B.—Quiero agradecer aquí la colaboración personal de los Profesores Mircea Eliade, H. Dieckmann (Berlín), W. Kretschmer (Univ. Tubinga), M. Sumares (Univ. Braga) por lo que hace a sus sugerencias y apoyo. Asimismo, a las revistas **Anthropos** (Alemania), Ezraz (Yugoslavia), **Anthropos** (Venezuela), **Philosophischer Literaturanzeiger (Alemania), Texto e Contexto** (Portugal) por su atención.

SECCION KARSTICA

K O B I E (Bilbao)
Grupo Espeleológico Vizcaino. Diputación Foral de Vizcaya
Boletín núm. 11 - 1981

Cálculo de la pendiente media en los intervalos de cota extremos de cuencas de drenaje. Aplicación a la cuenca del Arratia y a la cuenca alta del Nervión

Por IÑAKI ANTIGÜEDAD (*)
JAVIER CRUZ - SANJULIAN (*)
y FERNANDO SAENZ DE ECHENIQUE (*)

R E S U M E N

Se propone un método para calcular la pendiente media de las superficies de cota inferior a la curva de nivel más baja de la cuenca de drenaje. El cálculo se realiza en dos fases: en la primera se estima una «anchura media» dividiendo la superficie de la franja correspondiente por la mitad de la longitud de la curva de nivel más baja (estilizada); finalmente, la pendiente media es el resultado de dividir la diferencia de cotas en dicha franja por la «anchura media» obtenida.

R E S U M E

On propose une méthode pour calculer la pente moyenne des surfaces à cote plus petite que celle de la courbe de niveau la plus basse du bassin. Le calcul est effectué en deux étapes. D'abord on évalue une «largeur moyenne» en divisant la surface de la bande envisagée par la moitié de la longueur de la courbe de niveau la plus basse (stylisée); ensuite, la pente moyenne est le résultat de diviser la différence de niveau entre la courbe précitée et l'exutoire par la «largeur moyenne» obtenue.

(*) Departamento de Geomorfología y Geotectónica; Facultad de Ciencias de Bilbao; Universidad del País Vasco; Apdo. 644. Bilbao.

1 — INTRODUCCION

La pendiente es uno de los parámetros de relieve que resultan de interés en el estudio morfométrico de cuencas de drenaje.

Existen varios métodos que permiten estimar la pendiente media de una cuenca. Roche (1963), por ejemplo, propone su cálculo a partir de la superficie total de la cuenca, la longitud total de las curvas de nivel y la equidistancia; sin embargo, este método no tiene en cuenta la forma de la curva hipsométrica, por lo que el propio Roche (op. cit.) recomienda calcular un índice de pendiente a partir del rectángulo equivalente, completado con la distribución hipsométrica deducida en dicha cuenca.

A pesar de ello, los parámetros así calculados parecen excesivamente artificiosos.

Por el contrario, resultan más intuitivos, y, probablemente, más representativos, los índices de pendientes obtenidos a partir de las curvas clinográficas. Estas curvas se han utilizado para determinar las pendientes medias entre curvas de nivel. Entre los distintos tipos propuestos por numerosos autores (cf.

Clarke, 1966), la «curva de pendiente media» de Strahler (1952) parece ser la de utilidad más general.

Strahler (op. cit) estimó la anchura media de la superficie entre curvas de nivel consecutivas dividiendo el área correspondiente por la media aritmética de las longitudes estilizadas de dichas curvas de nivel. Una vez calculada la anchura media de cada franja, la tangente del ángulo de pendiente puede obtenerse dividiendo la equidistancia por el resultado de dicho cálculo. La aplicación de este método, no obstante, presenta problemas, tanto para las superficies situadas por debajo de la curva de nivel más baja de la cuenca como para aquellas con cota superior a la de la curva de nivel más alta comprendida en el área estudiada. Para este último caso, Strahler (op. cit.), teniendo en cuenta la posible existencia de varias cumbres con distintas cotas, sugiere estimar un valor aproximado tomando como denominador, en lugar de la media aritmética antes citada, la mitad de la longitud de la curva de nivel más alta. Sin embargo, para calcular la pendiente media de las superficies situadas por debajo de la curva de nivel más baja de la cuenca, dicho autor no propone ningún método especial. En efecto, si la cuenca estudiada incluye la franja costera, podría aplicarse el método general, tomando como longitud de la curva de nivel más baja la de la línea de costa correspondiente. Pero en cuencas de drenaje cuyo límite esté marcado por la confluencia de dos ríos, la cota de este punto no coincidirá, en general, con ninguno de los intervalos correspondientes a la equidistancia de trabajo elegida. En este caso, será necesario poner en práctica otro sistema de cálculo, que comentaremos a continuación, aplicándolo a la cuenca del Arratia y a la cuenca alta del río Nervión.

2 — CALCULO DE LA PENDIENTE MEDIA DE LAS SUPERFICIES SITUADAS POR DEBAJO DE LA CURVA DE NIVEL DE MENOR COTA DE LA CUENCA

El estudio morfométrico de la cuenca del río Arratia (Antigüedad y Cruz-Sanjulián, in litt.) se realizó considerando una equidistancia de 100 m. La cota mínima de la cuenca, en la confluencia del Arratia con el Ibaizábal, es de 80 m.; la curva de nivel de menor cota es, por tanto, la de 100 m., con una longitud estilizada (l) de 20'4 km.; la superficie comprendida entre ambas cotas (s) es de 4'64 km² (figura 1, a).

Los valores correspondientes en la Cuenca Alta del río Nervión son (fig. 1, b):

Cota mínima=40 m.

Curva de nivel más baja=100 m.

Longitud estilizada de la curva de nivel más baja (l)=21 km.

Superficie comprendida entre 100 y 40 m. (s)= 10'74 km².

Las superficies correspondientes pueden idealizarse como se indica en la fig. 1 (c y d, respectivamente), si se admite la existencia de simetría respecto a cada uno de los cauces principales, lo que, por otra parte, no está lejos de la realidad. Habría, pues, que considerar en cada caso la superficie total dividida en dos franjas igualmente inclinadas.

Las pendientes medias de cada franja serían las tangentes de los ángulos señalados con α en la referida fig. 1 (c y d). Para calcular dichas tangentes bastará dividir la diferencia de cotas entre los puntos A y B, situados en una línea de máxima pendiente, por la distancia entre ellos en proyección horizontal. Esta última se calcula fácilmente, habida cuenta de que es la altura correspondiente a la hipotenusa, de longitud conocida, de un triángulo rectángulo cuya superficie se conoce también. En efecto, corresponden, respectivamente, a la mitad de la longitud estilizada de la curva de nivel de cota 100 m. y a la mitad de la superficie de la cuenca situada por debajo de dicha cota. En consecuencia, dicha distancia puede expresarse:

$$a = \frac{2s}{l}$$

o, lo que es lo mismo:

$$a = \frac{s}{l/2}$$

Dado que la estimación de la pendiente se realizaría dividiendo la diferencia de cotas *h* por esta magnitud que se acaba de calcular, resulta que ésta hace el papel de la «anchura media» utilizada por Strahler (1952), aunque, en este caso, no tiene estrictamente el mismo significado. Hay que advertir, por otra parte, que el método así deducido conduce a una expresión idéntica a la recomendada por Stranhler (op. cit.) para obtener una aproximación del valor de la pendiente media en la franja de cota superior a la de la curva de nivel más alta de la cuenca.

Las pendientes medias del intervalo de cota más baja de la Cuenca del Arratia y de la Cuenca Alta del Nervión, calculadas por este método, son, respectivamente, de 0'044 y 0'059.

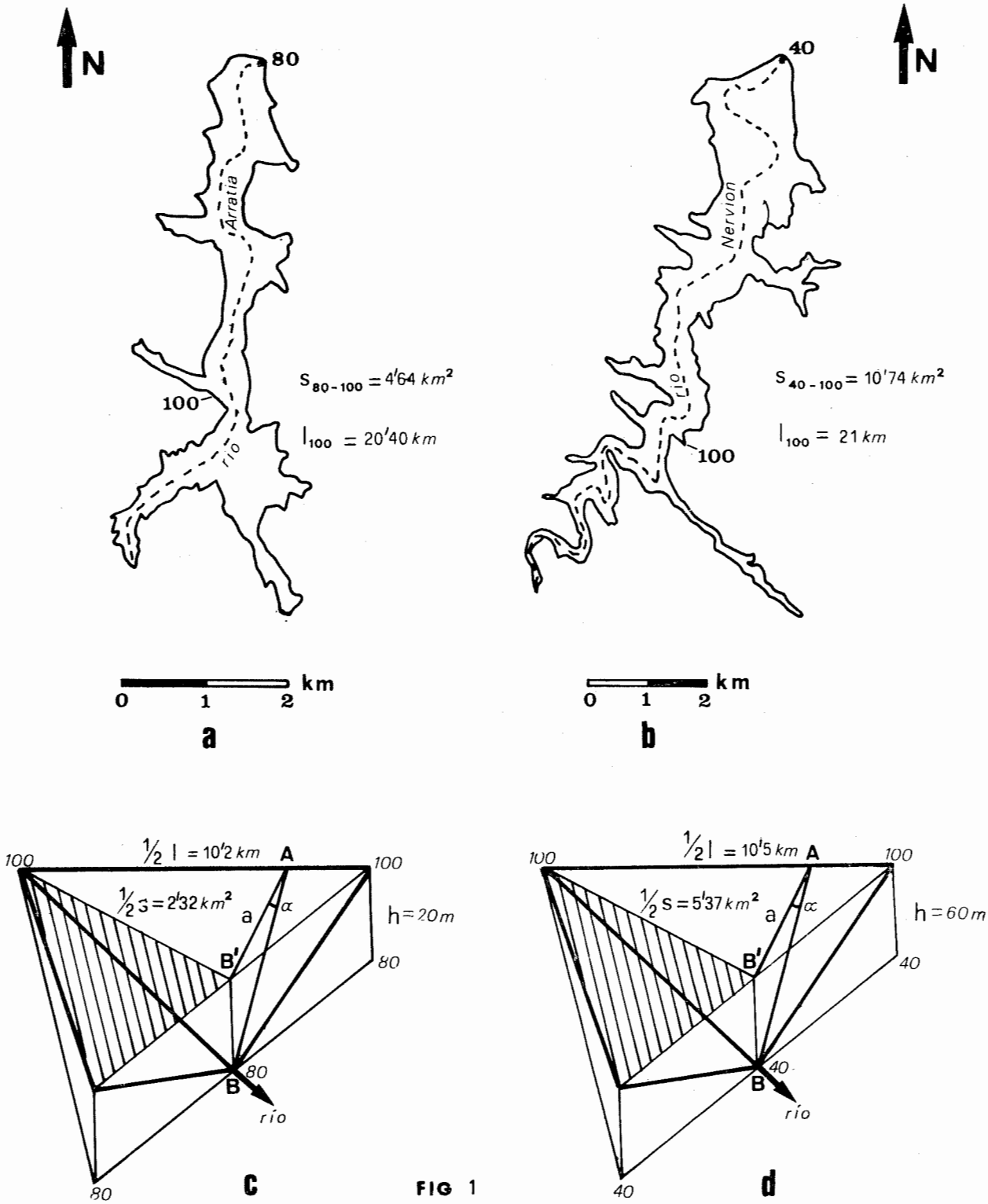


Fig. 1: Superficies situadas por debajo de la curva de nivel de 100 metros en la Cuenca del río Arratia (a) y en la Cuenca del río Nervión (b). c y d: respectivamente, idealización de dichas superficies y cálculo de las pendientes medias correspondientes.

3 — CONCLUSIONES

La pendiente media de la franja correspondiente al intervalo de cota mínimo puede calcularse por el método propuesto por Strahler si la cuenca incluye la línea de costa, cuya longitud interviene en las expresiones a utilizar como la de la curva de nivel más baja. Si el límite inferior de la cuenca está situado en una confluencia, la pendiente media se calcula dividiendo la diferencia de cotas, entre este punto y la curva de nivel más baja incluida en la cuenca, por una magnitud cuyo papel es equivalente al de la «anchura media» utilizada por Strahler, aunque su significado no es idéntico. Esta magnitud, a su vez, se calcula dividiendo la superficie del intervalo correspondiente por la mitad de la longitud de la curva de nivel de menor cota. Los cálculos realizados son similares a los que Strahler recomienda para obtener una estimación aproximada de la pendiente de la superficie de cota superior a la curva de nivel más alta, si bien se llega a tales expresiones por diferentes razonamientos.

4 — BIBLIOGRAFIA

ANTIGÜEDAD, I. y CRUZ - SANJULIAN, J. (in. litt.): **Estudio morfométrico de la Cuenca del río Arratia (Vizcaya.** Bol. Real Soc. Geográfica, 19 pp. (preprint), 1 fig.

CLARKE, J. I. (1966): **Morphometry from Maps,** in DURY, G. H. (Ed.): **Essays in Geomorphology.** Ed. Heinemann. Londo, pp. 235-274, 13 figs.

ROCHE, M. (1963): **Hydrologie de surface.** Gauthier-Villars, Ed. París, 430 pp. 204 figs.

STRAHLER, A. N. (1952): **Hypsometric analysis of erosional topography.** Bull. Geol. Soc. Am., v. 63, pp. 923 - 938.

K O B I E (Bilbao)
Grupo Espeleológico Vizcaino. Diputación Foral de Vizcaya
Boletín núm. 11 - 1981

El flanco N. de la Sierra de Aloña (Oñati - Guipúzcoa). Intento de definición de una geofacies

Por FELIX MARIA UGARTE

Este tipo de trabajos tienden fundamental importancia en nuestra región debido al hecho de que apenas quedan en la actualidad enclaves que puedan dar fe de la vegetación climácica en nuestro país, dada la profunda humanización de todo el territorio.

Gracias a su topografía abrupta, la vertiente N. de la Sierra de Aloña (falla cabalgante, con un desnivel topográfico de ≃ 500 m.), al igual que la de Aizkorri ha soportado mucho menos que el resto del territorio, la intromisión del hombre, salvo esporádicas talas para aprovechamiento de carbones y leña y cierto pastoreo de ovino en las zonas altas. Por tanto, la cliserie vegetal se conserva aquí con sus características climácicas apenas retocadas.

En el Antiguo Régimen esta zona fue considerada desde el punto de vista jurídico, como tierra comunal cedida como tal a los barrios rurales colindantes (Murguía, Berezano, Uríbarri, Olabarrieta), con la denominación de «hauzo-baso». Posteriormente, a partir del proceso desamortizador, y más tarde, debido a la entrada de las ideas del liberalismo económico estas parcelas de comunales han sido poco a poco apropiadas por sus detentadores seculares.

Para la realización de este trabajo utilizaré la metodología puesta a punto por G. Bertrand (1), estudio integrado de los geosistemas. Considerando al

(1) BERTRAND, Georges (1966). «Pour une étude géographique de la végétation». Rev. Géographique des Pyrénées et du S. W. tome 37. Toulouse.

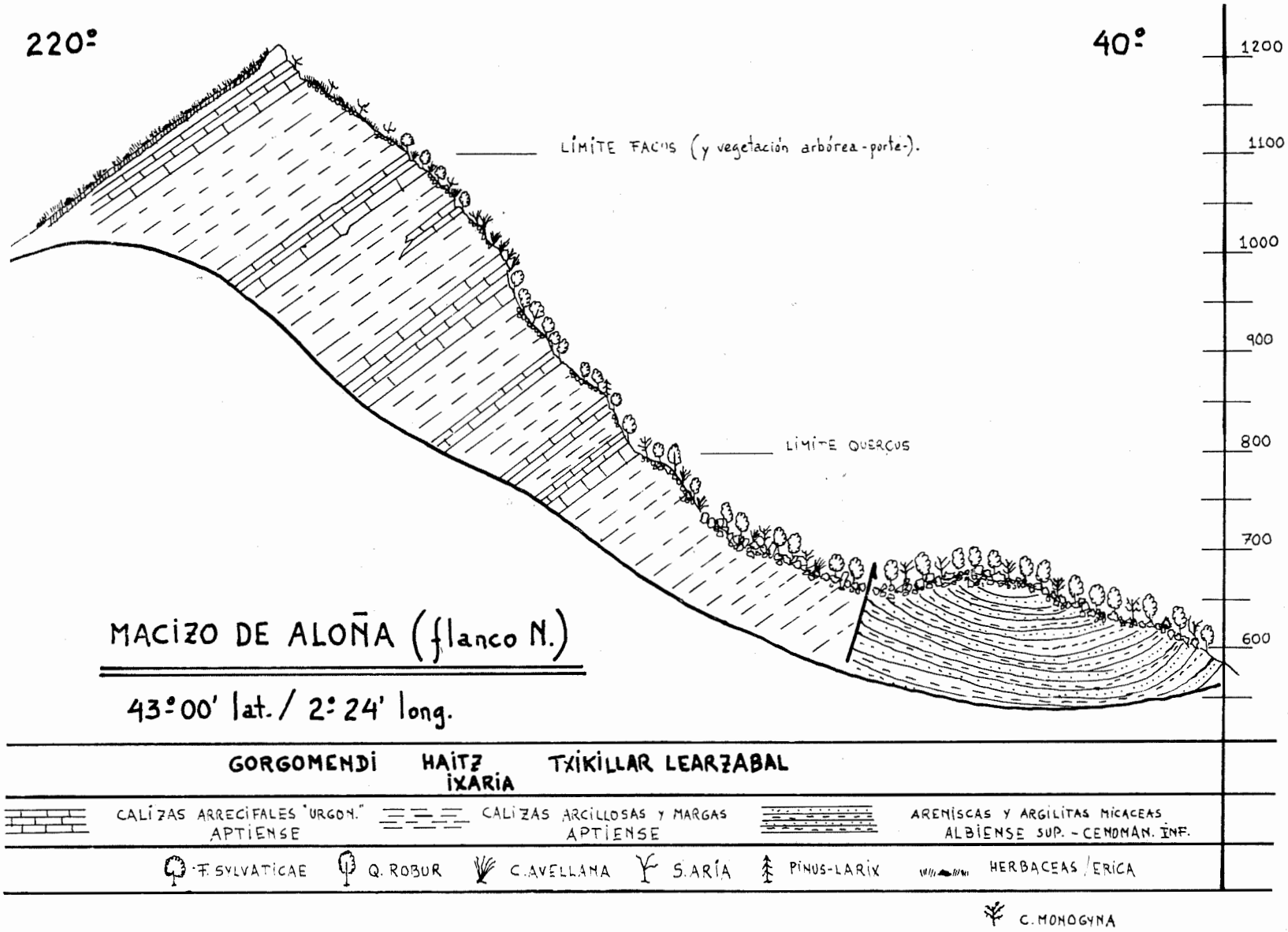
BERTRAND, Georges (1968). «Paysage et géographie physique globale». R.G. des P. et du S.W., tome 39. Toulouse, págs. 249-272.

BERTRAND, Georges (1972). «Ecologie d'un espace géographique: Les géosystèmes du Velle de Prioro». L'Espace Géographique, n.º 2. París, págs. 113-128.

BERTRAND, Georges (1978). «Le paysage entre la Nature et la Société». R.G. des P. 2 et du S.W., tome 49. Toulouse, págs. 239-258.

Definición del geosistema Aloña-Aitzkorri

Geosistema montañoso calcáreo. Cadena montañosa de litología caliza, con alturas situadas entre los 700 y 1.500 metros, formando parte de las estructuras geológicas del Anticlinorio de Vizcaya (NW-SE); con clima templado-oceánico (Cfb de Köppen; Marítimo fresco de Papadakis), con marcada influencia de las borrascas atlánticas del W. (cercanía a la costa (±40 km.); vegetación climácica de tipo correspondiente a la Europa atlántica. Frondosas: Quercus, Fagus, landa atlántica..., matizados por el clima, altura y demás factores del geosistema.


220º
40º
1200
1100
1000
900
800
700
600
LIMITE FAGUS (y vegetación arbórea-porte-).
LIMITE QUERCUS
MACIZO DE ALOÑA (flanco N.)
43º00' lat. / 2º24' long.
GORGOMENDI
HAITZ IXARIA
TXIKILLAR
LEARZABAL
CALIZAS ARRECIFALES "URGON." APTIENSE
CALIZAS ARCILLOSAS Y MARGAS APTIENSE
ARENISCAS Y ARGILITAS MICACEAS ALBIENSE SUP. - CENOMAN. INF.
F. SYLVATICAE
Q. ROBUR
C. AVELLANA
S. ARIA
PINUS-LARIX
HERBACEAS / ERICA
C. MONOGYNA

geosistema como una estructura territorial cuya escala de tamaño se halla entre algunos y varios cientos de Km^2. Es en esta escala donde se dan la mayor parte de los fenómenos de interferencia entre los elementos del paisaje y donde evolucionan las combinaciones dialécticas más interesantes para el geógrafo. A un nivel superior sólo importa el relieve y el clima, y, accesoriamente, las grandes masas vegetales. A un nivel o escala inferior, los elementos biogeográficos pueden enmascarar las combinaciones del conjunto. Dentro del geosistema se estudian las combinaciones e interacciones entre los diversos elementos del medio:

1) Potencial abiótico (roca madre, clima, hidrología); 2) Explotación biológica (vegetación, suelos, fauna); 3) Acción humana (rozas, cultivos, pastoreo, explotación maderera, etc).

Considero al macizo calcáreo de Aloña-Aitzkorri como un geosistema, integrado en la región natural de las montañas cantábricas del País Vasco, influenciado directamente por el clima cantábrico. Dentro de este geosistema, el flanco N. constituye una geofacies particular, es decir, se trata de un sector fisionómicamente homogéneo (de escala inferior), donde se desarrolla una misma fase de la evolución general del geosistema.

En la primera parte del trabajo trataré de ofrecer un inventario de datos, sectoriales en principio, pero orientados hacia un estudio de las combinaciones y las interaciones entre los diversos elementos del medio que nos lleven a un análisis global de la geofacies.

1. POTENCIAL ABIOTICO

1.1. Roca madre, geomorfología

El anticlinal disimétrico de Aloña-Aitzkorri, en la zona que corresponde al área estudiada, está compuesto litológicamente por una alternancia de barras calizas arrecifales con Rudistos (facies urgoniana del Aptiense, duras y muy karstificables), con estratos de calizas margosas (Aptiense) (2).

Al pie del frente de cuesta de esta vertiente N., las calizas entran en contacto mecánico (≃ 600-700 m.s n.m.) con las argilitas micáceas y areniscas del Albiense, que en un primer momento, en la base del talud del frente de cuesta (750/600 m.s.n.m.), están recubiertos con abundantes derrubios de caliza.

La alternancia de calizas arrecifales con las margosas, da como resultado (desde el punto de vista geomorfológico) un relieve escalonado, donde las calizas arrecifales forman los escalones verticales y las margosas ofrecen un perfil más o menos tendido.

No se aprecian acumulaciones de derrubios en superficie, aunque en algunos cortes he podido apreciar, mezclado con el perfil edáfico, abundantes clastos de caliza. No existe, por tanto, ningún cono de derrubios funcional; se puede considerar como muy logrado el equilibrio de la vertiente (situación de biostasia).

En la base del talud, entre los 750/600 m.s.n.m., sí que se aprecian potentes acumulaciones de derrubios (no actuales) de diversos tamaños: desde bloques de aproximadamente un m^3., hasta clastos de pocos cms., con matriz arcillosa y limosa de empaste.

1.2. Clima local

El problema con que nos encontramos siempre que nos referimos al clima, y sobre todo, cuando se trata de afinar más y acercarse al clima local y microclima, es la falta o escasez de datos.

En el caso concreto que trato, he podido contar con dos estaciones de base con datos completos (sobre temperatura y precipitaciones): Aránzazu y Legazpia (3), en otras dos estaciones los datos obtenidos sólo sirven de referencia (Oñate y Otzaurte).

Factores del clima.

Precipitaciones:

	mm./año	Situación/altura
Oñate	1.200/1.300	Vertiente N. 230
Legazpia	1.522	Vertiente N. 402
Otzaurte	1.500/1.600	Vertiente N. 660
Aránzazu	1.718	Vertiente S. 740

Temperaturas:

	Temp. media	Mínima absoluta	Media mínima	Horas/insolación
Oñate	13° 8 *			
Legazpia	12° 6	— 10°	7° 9	
Otzaurte	9° 8	— 14°		
Aránzazu	10° 2	— 8°	7° 3	1.585

* Extrapolación.

(2) RAT, Pierre (1959). «Les pays cretacés basco-cantabriques. Dijon.
MAPA GEOLOGICO DE ESPAÑA 1 : 50.000. Hojas n.º 88 y 113 (Vergara y Salvatierra). IGME. Madrid, 1975 y 1978.

(3) Datos de la Estación de Aránzazu (1966-1978).
Instituto Nacional de Meteorología. Madrid: Estación de Legazpia (1959-1978); Oñate (1963-1970, datos incompletos); Otzaurte (1954-1970, datos incompletos).

	Días de helada (media)	Estación libre de helada Disponible s/Papadakis. *	Mínima
Legazpia	36	6	4
Aránzazu	21,2	6	3

* Disponible: media mínimas absolutas > 2º C (meses).
Mínima: media mínimas absolutas > 7º C (meses).

En las precipitaciones se observa un aumento continuo en relación con la altura s n.m. En el caso de Oñate/Legazpia es difícil hacer comparaciones, debido al dudoso valor de los datos del primer punto. De Legazpia a Otzaurte, la diferencia es poco acusada, si tenemos en cuenta la diferencia en altura. En Aránzazu, la diferencia ya es notable, aunque la comparación es relativa, ya que se halla en la vertiente opuesta. si bien sujeta a las mismas pautas climáticas. Un cálculo aproximado de gradación de precipitaciones para la vertiente N., podría dar los siguientes resultados:

Altura s.n.m.	mm./año
400	1.525
400/ 700	1.525/1.625
700/1.238	1.625/1.800

Utilizando el gradiente resultante entre las estaciones de Legazpia y Otzaurte, el valor para el punto más alto (Gorgomendi, 1.238 metros) es de 1.800 mm. Por otro lado tenemos la estación de Aránzazu (740 metros) con 1.718 mm. Evidentemente no es posible afinar ningún dato sin realizar acopio de informaciones directas en los puntos conflictivos.

En lo que respecta a las temperaturas, los datos son más concordantes. Hay un gradiente de 1º 07/100 metros entre Legazpia y Otzaurte, lo que daría una media de 3º 6 para la cima de Gorgomendi y de 6º 2 para la cota de los 1.000 metros. Se observa que la orientación es importante a la hora de determinar la temperatura: Otzaurte (660 m., vertiente N.), 9º 8 de temperatura media anual; Aránzazu (740 m., vertiente S.), 10º 2 de media anual.

Una de las características del clima desde el punto de vista de la vegetación, es lo tardío de la llegada de condiciones térmicas favorables al desarrollo vegetativo:

700 - 800 m.	Media máximas	Media mínimas
Mayo	14º	7º 5'
Junio	17º 5'	10º 5'

Así como lo exiguo de este período, ver el cálculo de Papadakis.

En cambio, las condiciones favorables se alargan a fines de verano:

700 - 800	Media máximas	Media mínimas
Setiembre	19º	12º
Octubre	15º	10º

La insolación es muy escasa, con un total de 1.585 horas anuales en Aránzazu, con un máximo veraniego (387 horas, julio-agosto); inferior insolación primaveral (331 horas, mayo-junio); brusco descenso otoñal (305 horas, setiembre-octubre), y mínima acusada invernal (159 horas, noviembre-diciembre).

La direción del viento (datos de Aránzazu), presenta un origen dominante del cuadrante NW en los meses de marzo a agosto. A partir de aquí la dirección del viento se reparte entre el origen NW y SE, con algunos meses en los cuales el viento del W tiene cierta influencia (junio a septiembre).

Meses	NW	SE	W	SW	N	NE	E	S	%
Enero	33	32	8	11	4		7	4	
Febrero	34	28	12	10	6		6	3	
Marzo	42	20	13	9	7		4	4	
Abril	53	17	17	5	8		2	2	
Mayo	45	18	19	7	6		3	5	
Junio	48	15	20	7	5		4	2	
Julio	43	13	23	6	7		5	2	
Agosto	42	18	22	5	6		5	2	
Setiembre	31	25	23	7	4		5	4	
Octubre	27	38	13	5	6		6	4	
Noviembre	35	30	11	6	7		6	5	
Diciembre	37	31	8	5	7		7	4	

1.3. Hidrología

La escorrentía superficial en esta vertiente es casi inexistente. Tratándose de un flanco calizo, las aguas que escapan a la evapotranspiración, se infiltran en profundidad alimentando los acuíferos profundos. No se observa ningún canal de escorrentía concentrada, en todo caso podría existir una escorrendía sub-superficial bajo los derrubios. En cotas cercanas a los 900 m.s.n.m. he observado algunas pequeñas exudaciones de caudal mínimo que no llegan a formar ningún canal concentrado.

Las corrientes de agua aparecen en el contacto con los materiales más impermeables: argilitas y are-

niscas del Albiense, en forme de surgencias kársticas y fuentes.

	Altura s.n.m.	Caudal estiaje l/seg.
Uríbarri, varios (Troska)	500	< 1,0
Ubao	620	10
Aguinaga (varios) Urdanteguieta	600/700	1,5/2,0

En el caso de Ubao se da lugar a la formación de un canal de escorrentía (río Ubao), que baja perpendicularmente a la pendiente. En el resto de los casos existen tomas de agua: para abastecimiento local (Aguinaga, Urdanteguieta); de aprovechamiento particular en el caso de Uríbarri.

Al pie del talud (750/800 m.s.n.m.), al cambiar la topografía se observan suelos más potentes (0,50/1,00 metros), abundantes en clastos calizos con matriz arcillosa y limosa.

En cotas inferiores a los 600 m.s.n.m., cuando la roca aflorante está compuesta por argilitas y delgados estratos de arenisca, el suelo resultante es un ránker bastante ácido (5).

En cuanto a humedad del suelo utilizaré el método de Thornthwaite para calcular la ETP y ETR, y obtener así el balance hidrológico del suelo a lo largo del año.

En el caso del suelo que hemos definido como rendzina sobre estratos de caliza margosa, he tomado como base de datos, los referentes a la estación de Legazpia. He tenido en cuenta el gradiente Legazpia/Otzaurte, para aplicarlo a la altura de 1.000 m.s.n.m.

	E	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
Temperatura media mensual	3	3.2	3.5	4.6	6.6	8 6	10.2	10.2	9.4	7.4	4.7	3
ETP	17	19.6	24.4	36.9	56.7	69.1	81.2	75.6	62.4	51.3	29.1	16.1
P	156.9	127.8	165.2	179.9	167.1	116.1	69.7	92.8	85.2	141.5	209.8	206.7
Déficit	—	—	—	—	—	—	12.5	—	—	—	—	—
R. U.	25	25	25	25	25	25	15	25	25	25	25	25
ETR	17	19.6	24.4	36.9	56.7	69.1	79 9	75.6	62.4	51.3	29.1	16.1

2. EXPLOTACION BIOLOGICA

2.1. Suelos

Prácticamente podemos considerar que no hay suelos, dándole a este concepto su sentido estricto.

Se intercalan los bancos de caliza arrecifal, aflorantes en superficie, con los estratos de caliza margosa enmascarados por derrubios y bloques de caliza, a su vez mezclados con la vegetación y el humus. Se trata de un suelo negro (húmedo), humífero, de poca potencia (20 a 40 cm.), con abundantes elementos gruesos. Lo más lógico sería hablar de rendzinas (4).

Aun cuando las cifras de precipitaciones corresponden a Aránzazu (lógicamente a esta altura debe llover más), solamente existe un mes (julio) en el que las precipitaciones son inferiores a la ETP. Teniendo en cuenta la R.U. (reserva de agua útil) del suelo, aún en este mes apenas habría déficit, lo cual concuerda con las observaciones que he realizado directamente sobre el terreno.

La situación difiere totalmente en lo que respecta a las superficies sobre las barras urgonianas aflorantes, sin apenas suelo ni vegetación. En este caso la escorrentía lateral o en profundidad (infiltración), drenan el agua de la superficie haciendo que el déficit de humedad sea la tónica general en los meses de humedad ambiental restringida (julio, agosto, setiembre, octubre: entre 43 y 50 % de días con

(4) Los únicos datos concretos que podemos ofrecer son los aportados por: DONEZAR, Miguel y LOPEZ ETXEZARRETA, Pedro, en «Análisis de la influencia de las plantaciones de coníferas... (Estudio ecológico y económico de las repoblaciones de coníferas exóticas en el País Vasco). S.C.N. Aranzadi, tomo I, págs. 387-391. Caja Laboral Popular. Mondragón, 1980.

Análisis de suelo en Zapata (litología caliza similar a ésta). Clasificación (7.ª Aproximación Americana). TYPIC UDORTHENT. Textura franca, pH 5,25/5,90. Arena gruesa %: 1.46/1.12; arena fina: 45.36/43.61; arena muy fina: 12.55/13.07; limo: 24.69/21.10; arcilla: 15.94/18.40.

Las diferentes cantidades representan a los dos horizontes del suelo.

(5) Datos de GANDULLO, GONZALEZ ALONSO y SANCHEZ PALOMINO, en «Ecología de los pinares españoles: Pinus radiata D. Don». Ministerio de Agricultura. Madrid, 1974, pág. 164.

Andra-zuri (Zubillaga) 305 m.s.n.m. (suelo similar).

Horizonte A: 17 cm. Textura, arena % 8; limo: 63.7; arcilla: 28.2.

Horizonte AB: 29 cm. Textura, arena % 12.7; limo: 59.8; arcilla: 27.5.

Horizonte BsC. pH: 5.

Toponimia-Cota	Dinámica	ESTRATO I	A/D	S	ESTRATO II	A/D	S	ESTRATO III	A/D	S	ESTRATO IV	A/D	S	ESTRATO V	A/D	S
1 600/720	Progresiva Plantaciones de coníferas en los alrededores	Herbáceas Helechos	5	5	F. sylvatica	2	2				Crataegus monogyna	+		F. sylvatica	5	5
LEARZABAL 2 720/780	Progresiva Abundantes plantaciones de conif. intercaladas	Herbáceas Musgo	5	5				F. sylvatica (2) Crataegus monogyna (1)	} 2	2	Corylus avellana	2	2	F. sylvatica P. radiata y Larix decidua de planta.	5	5
TXIKILLAR 3 780/870	Progresiva	Herbáceas	5	5							Crataegus monogyna Corylus avellana	3	3	F. sylvatica Q. robur +	3	3
HAITZ IXARIA 4 870/900	Progresiva en todos los estratos	Herbáceas Ortigas Helechos	5	5										F. sylvatica Larix decidua (plantación)	4	4
5 900/990	Progresiva	Herbácea Musgo s/roca caliza F. sylvatica	1 1 1	1 1 1	F. sylvatica	1	1	F. sylvatica	2	2				F. sylvatica	5	5
6 990/1000	Progresiva	Herbácea	4	4							Corylus avellana Crataegus monogyna	5 1	5 1	F. sylvatica	1	1
7 1000/1050	Progresiva	Herbáceas Ortigas F. sylvatica	5 2	5 2							Corylus avellana	3	3	F. sylvatica	2	2
8 1050/1080	Progresiva	Herbáceas Erica sp.	4 3	4 3							Corylus avellana Sorbus aria	2 1	2 1	F. sylvatica	4	4
9 1080/1100	Progresiva	Herbáceas Erica sp.	4 3	4 3				Sorbus aria + Corylus avellana +	1	1	F. sylvatica	5	5			
10 1100/1238		Herbáceas (3) Erica sp. (3)	5	5				Sorbus aria (osto zuri)	1	1						

meteoros) y de insolación más intensa. Por ello la vegetación rupícola y las hayas, adaptadas a este ecotopo, son los que predominan.

En cotas inferiores a los 800 m.s.n.m., allá donde termina el talud más abrupto la humedad del suelo presenta ya un déficit mayor (5a): julio-agosto, y a los 400 m.s.n.m. los meses con déficit son ya 3: julio, agosto y setiembre (5b). En todo caso no se puede hablar de sequía acentuada, sino de ligero déficit.

(5a) Evapotranspiración potencial y real. Método de Thornthwaite. Datos de Aránzazu.

	E	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
ETP	17	17	28	37	64	88	108	101	78	54	24	16
P	157	128	165	180	167	116	70	93	85	142	210	207
Σ déficit	—	—	—	—	—	—	38	46	—	—	—	—
R. U.	100	100	100	100	100	100	68	62	69	100	100	100
ETR	17	17	28	37	64	116	102	99	78	54	24	16

(5b) Evapotranspiración potencial y real. Método de Thornthwaite. Datos de Legazpia.

	E	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
ETP	17	20	31	47	79	107	124	112	84	54	24	16
P	156	128	147	158	111	80	51	87	88	130	178	208
Σ déficit	—	—	—	—	—	27	125	—	—	—	—	—
R. U.	100	100	100	100	100	76	36	28	32	100	100	100
ETR	17	20	31	47	79	104	91	95	84	54	24	16

2.2. Fauna

Ante la imposibilidad de dar a este apartado un tratamiento en profundidad que contemple la macro, meso y micro fauna, íntimamente ligadas a la dinámica de suelos, he optado sencillamente por enunciarlo, dejando pendiente su estudio.

2.3. Vegetación

Para obtener datos sectoriales de la vegetación me he valido del método de Bertrand (6), cuyo resultado expongo en el cuadro.

(6) BERTRAND, Georges (1966).

Datos de cada inventario:

Abundancia-dominancia (superf. cubierta) Clase		Sociabilidad (Modo de agrupamiento)
5	75-100 %	Mancha densa
4	50-75 %	Mancha poco extendida
3	25-50 %	En grupo
2	10-25 %	Agrupados en dos o tres ejemplares aislados
1	10 %	Ejemplar raro (+)

Estratificación de la vegetación		*Porte*
V	estrato arbóreo	7 mtrs.
IV	estrato arborescente	3-7 mtrs.
III	estrato arbustivo	1-3 mtrs.
II	estrato sub-arbustivo	0,50-1,50
I	estrato herbáceo	0,00-0,50 mtrs.
~	forna	

Es fácil darse cuenta, como resultado de encuestas directas que la vegetación ha sufrido profundos cambios en cotas inferiores a los 700 metros (dominio del «ager» y zonas colindantes). Hasta la introducción masiva de las coníferas, primero por la crisis del castaño (enfermedad de la tinta, años 20-30), y después como consecuencia de las transformaciones sociales industrialización ——→ demanda de mano de obra ——→ demanda de ciertos productos ——→ especialización ganadera y lechera —eliminación de cultivos herbáceos—), estas zonas (entre los 400 y 600 m.) se hallaban cubiertas de castañales, con algunas intercalaciones de pequeños bosques de roble. A partir de la cota de los 600 metros y sobre todo, en las zonas de topografía abrupta, comenzaban los jarales de haya. En las inmediaciones de Learzábal (700-800 metros), se situaba una zona dedicada a los prados artificiales, con aprovechamiento de heno (siegas veraniegas). Estos pastos alejados del caserío se explican por el hecho de que en los años de la economía tradicional del caserío (hasta la década de los 50), las zonas bajas estaban ocupadas enteramente por las tierras de labor (trigo/maíz/forrajes/huerta).

Incluso las hierbas situadas en el talud (en cotas superiores a los 80 metros y hasta los 1.000 metros), eran aprovechadas como heno, siendo segadas en verano y transportadas con gran trabajo.

La cota más alta de poblamiento en esta zona es de 515 metros. (Eiciar goikoa), pero el resto de los caseríos se hallan en cotas inferiores a los 400 metros.

La recopilación de datos la hice en julio-agosto (1980), es decir, en el óptimo del desarrollo fenológico. Hay que tener este dato en cuenta, a la hora de sacar ciertas conclusiones.

Además de los ejemplares que he constatado en el inventario, he podido hallar, en otras ocasiones, algunos ejemplares de serbal (Sorbus aucuparia —basa lizarra—) y acebo (Ilex aquifolium —korosti—), en cotas situadas entre los 800 y 1.000 metros.

— Los bosques de haya aparecen aquí —cota 1,2— con poco porte ± 7 metros, con abundancia de brotes «jaral de haya» (pago txara). La influencia humana es aquí patente. El hombre ha utilizado este tipo de bosques para obtener material de carboneo y leña. En este mismo tipo de bosque —cotas 1, 2, 3, 4— se mezclan otro tipo de ejemplares de haya, de mayor porte, sobre todo en anchura: hayas trasmochas (pago motzak/burudunak), cortados por el hombre a unos 3 metros del suelo, para que el enramado sea abundante y se desarrolle lateralmente, su ramaje se utilizaba como material de carboneo. Hayas de crecimiento natural, porte largo y recto (tantaixa), apenas se encuentran en el Valle de Oñate.

Este tipo de bosques (jarales), también se han dado con robles y castaños. En este último caso se les daba el apelativo de «erauna». El aprovechamiento de este tipo de bosques era como material para la industria de la cestería: «ondagaixa» (para fabricar el fleje para cestos), «eskarpa», ramaje delgado y largo (para fabricar el asa de los cestos). También para construcción de setos y mampostería. Una vez realizada la corta que era a «matarrasa», se cerraba el monte de dos a 4 años para impedir que el ganado destruyese los nuevos brotes.

Otro tipo de aprovechamiento de los montes de roble y castaño era en base a los ejemplares trasmochos. Hoja en el caso del roble y fruto (ejemplar injertado) en el caso del castaño. Los ejemplares de gran porte, en altura, eran para el aprovechamiento maderero, construción sobre todo.

— Este tipo de bosque de jaral de haya, se adapta especialmente al geotopo de lapiaz o zona con abundantes bloques y derrubios de caliza. Estos se observan en la cota 5, con abundantes bloques de caliza, intercalados con espacios cubiertos con suelo esquelético abundante en humus, sin vegetación herbácea y con abundante forna (± 10-15 cm.). Los helechos son de pequeño tamaño (10-15 cm.) y el musgo se extiende sobre los bloques calcáreos y la roca. Salvo algunos brotes de haya, no hay otro tipo de vegetación en los diversos estratos.

— Los avellanos (urritza), casi siempre de porte arborescente (de 2 a 4 metros), crecen en conjuntos de amplio ramaje a partir de un tocón («tortua»).

Busca normalmente suelos que tengan abundante material mueble: derrubios y clastos de caliza. En estos casos el sotobosque (estrato 1, herbáceas), sigue siendo importante.

— El estrato herbáceo es muy denso y de gran porte en las cotas 3, 4, 6; a partir de la cota 7, su porte se hace inferior (< 30 cm.), al mismo tiempo que la superficie ocupada por el brezo aumenta.

Igual sucede con los helechos que en la cota 4 no superan los 40 cm , llegando a tener 1,50 metros en la cota 2.

— Los «Sorbus aria» (ostro-zuri») presentan un porte arbustivo y arborescente (entre 2 y 4 metros), con troncos muy retorcidos, posiblemente debido a la fuerza del viento y quizá también a problemas de reptación del suelo.

Este arbusto (7) crece normalmente en ambientes orófilos (montanos y sub-alpinos). En la vertiente N. de Aloña, es la única especie que resiste en cotas superiores a los 1.100 metros. Aparece en ejemplares aislados, en lugares de difícil acceso.

(7) CEBALLOS, L.; RUIZ DE LA TORRE, J.: «Arboles y arbustos». Escuela Técnica S. de Ing. de Montes. Madrid, 1979, pág. 299.

Esto se explica por el hecho de que sus hojas son un alimento excelente para el ganado, por ello, solamente crece en lugares inaccesibles al mismo. En muchos casos son las aves las que extienden su semilla. Poseen amplias y profundas raíces, sirven muy bien como fijadores de suelo en pendientes de gran desnivel, son de crecimiento lento.

3. ACCION HUMANA

Este flanco del Aloña, apartado siempre, físicamente, de la zona del «ager», ha soportado, sin embargo, cierta influencia de la comunidad humana cercana. Aunque claro es, con diferencias de intensidad, según los tiempos.

En el Antiguo Régimen, esta zona era considerada, jurídicamente hablando, como tierra comunal. Cedida a las comunidades de los barrios (Uríbarri, Berezano, Murguía, Olabarrieta, etc.), como «hauzobaso». Cada casa o caserío era titular de una «suerte» (parcela), generalmente estrecha y alargada (perpendicular a la pendiente), con derecho a utilizar madera para leña, hierba, hoja... El pastoreo era libre y lo sigue siendo en la actualidad.

Durante el siglo XIX, a través de un proceso que no se ha esclarecido suficientemente, estas parcelas van a parar a manos de sus detentadores consuetudinarios, tal como se presentan en la actualidad. El Catastro Local de Rústica, muestra perfectamente la parcelación actual, con toda la vertiente repartida en estrechas franjas (algunos con menos de 50 metros de anchura), desde lo alto de la vertiente hasta la base (± 800 m.s.n.m.). El flanco S., desde la misma arista, es propiedad del Concejo: montes comunales, utilizados para el pastoreo veraniego y plantaciones de coníferas.

Aprovechamientos efectuados:

Zona alta (1.238/1.000). Pasturaje veraniego de ovino; siega veraniega de hierba.

Zona media (1.000/800). Jarales de haya: material para carboneo, madera para leña.

Zona baja (800/600) Jaral y hayedo: carboneo, material para leña, pastoreo.

Actualmente, aparte del pastoreo veraniego en la zona alta, no hay otro aprovechamiento. Durante la década de los 50-60, se explotó por última vez (con cierta intensidad) la zona media y baja, para leña y carboneo.

* He calculado una intensidad de 80/100 cabezas de ovino por Km², en los meses veraniegos: Junio/Setiembre-Octubre.

La utilización de diferentes maderas autóctonas en la construcción y en la fabricación de herramientas, ha sido siempre muy importante en nuestra economía rural tradicional. La siguiente información nos puede dar idea de los materiales más utilizados:

Roble (Q. robur-aritza-). Construcción: vigas, travesaños, tablones. Gurdi (carro de tiro). Cestería.

Hoja para cama y alimentación del ganado.

Haya (F. sylvaticae-pago-). Carboneo, material para leña, fabricación de yugos (uztarri).

Castaño (Castanea sativa-gaztaina-). Construcción: vigas, etc. Material para cestería. Instrumentos de labranza. Setos, paredes de mampostería (esixa). Sujetador para el cencerro (uztai).

Fresno (Fraxinus excelsior-lizarra-). Hoja en verde para alimentación de ganado, fabricación de elementos del carro.

Serbal (Sorbus aucuparia-baza lizarra-). Mangos de laya.

Acebo (Ilex aquifolium-korosti-), Sorbus aria (ostro zuri). Tacos de madera para el eje del freno del carro.

Aliso (Alnus glutinosa-altza-). Fabricación de yugos.

Nogal (Juglans regia-intxaurra-). Yugos.

Tilo (Tilia sp.-ezkia-). Utensilios para la fabricación del queso: apatza, kaiku, zimitza...

LA DINAMICA GEOMORFOLOGICA ACTUAL

Los datos que nos han ayudado a plantear este tema, han sido obtenidos durante el óptimo fenológico, lo cual ha podido enmascarar ciertos procesos erosivos, tales como canales de circulación hídrica superficial propios de épocas con precipitaciones abundantes o, restos de clastos originados por procesos erosivos debidos al frío (crioclastia). La verdad es que este tipo de testigos debían de ser visibles en cualquier época, pero en nuestro caso no los hemos hallado.

El hecho es que las vertientes están perfectamente regularizadas, no se ve en superficie ningún cono de derrubios funcional, apenas alguna aportación de derrubios crioclásticos, ni material transportado por escorrentía superficial.

Los derrubios clásticos que tapizan los estratos de calizas margosas, son los antiguos testigos de erosión. Su enmascaramiento por la vegetación y el suelo hace que sea muy difícil buscar su origen morfogenético.

En el contacto mecánico de las calizas con las argilitas y areniscas (entre 600 y 800 m.), al pie del talud más duro, comienza un depósito de clastos calizos de morfometría variada (bloques $\pm$ 1 m^3, hasta clastos mínimos), empastados en una matriz limo-arcillosa, con una potencia superior a los 50 metros.

Los afloramientos de caliza urgoniana presentan formas de escalonamiento abrupto, con ausencia de suelos y vegetación exigua. El índice de diaclasamiento es muy alto, ofreciendo una superficie muy apta para la actuación de los procesos fríos (crioclastia), aunque la incidencia de estos procesos en la actividad erosiva parece ser muy débil en la actualidad.

El tipo de litología existente evita, prácticamente, toda circulación superficial de agua. Esta se infiltra con rapidez en las barras urgonianas. En los estratos margosos, la circulación es sub-superficial (saturando en primer lugar los suelos y las capas de derrubios) e infiltrándose a continuación hacia el acuífero profundo. El suelo que cubre los estratos margosos (muy permeable), evita la circulación superficial y la formación de redes concentradas de drenaje.

El drenaje subterráneo (asentado en este macizo calizo de Aloña), con un índice muy denso de karstificación y un nivel de base situado al pie de las calizas, hace que la circulación de agua aparezca fuera de la zona caliza: Ubao (480 m.), Urdanteguieta (400 m), Aguinaga (550 m.). La escorrentía concentrada a partir de Ubao, corta las pendientes, más o menos tendidas, que forman la capa de derrubios (primero, entre 800 y 600 metros) y la roca «in situ» después.

A pesar de este hecho poco favorable para la circulación superficial, la humedad del suelo en este flanco no se ve en peligro, debido a su situación (umbría, vertiente N.), incluido en un clima húmedo (Cfb de Köppen) e incrementado su índice de humedad por la influencia de la altura. Los datos obtenidos a través del método de Thornthwaite, indican un ligero déficit de humedad para los 1.000 metros de altura: 1 mes (julio) y de dos meses (julio-agosto) para los 700 metros de altura. Todo ello explica la predominancia de las especies hidrófilas, mesófilas y esciófilas.

Esta situación de calma erosiva lleva directamente a un estado de biostaxia y a la edafogénesis, contribuyendo a ello el decaimiento de la explotación humana (actualmente sólo se consume el pasto veraniego por el ganado ovino, en cotas superiores a los 1.000 metros). La vegetación camina, sin duda, hacia el clímax, favoreciendo los procesos edafogenéticos con la aportación masiva de materia orgánica, ayudando a la retención y fijación del suelo (raíces) y coadyudando a la aportación de humedad.

LA VEGETACION EN RELACION CON EL RESTO DE LOS FACTORES DE LA GEOFACIES

1) Gradación de la cliserie vegetal:

Q.robur pedunculata, llega a los 800 m s.n.m.

Fagus sylvaticae; Corylus avellana; Sorbus aucuparia; Ilex aquifolium, llegan a los 1.100 m.

Sorbus aria, llega a los 1.200 m.

Los factores 1.1, 1.3, 2.1, 2.2; son similares en toda la superficie de la geofacies. El factor humano introduce variables en diversas alturas: pastoreo de ovino en cotas superiores a los 1 000 metros, explotación de jarales de haya, efectuados en cotas correspondientes a los 700-900 metros, sin embargo no es un hecho que explique la gradación. El único factor que puede explicar ésta, es el climático. Se trata de un medio incrustado en un clima Cfb (Köppen), esciófilo con más de 200 días anuales de nubosidad parcial, soleamiento anual inferior a las 1.500 horas, lluvias anuales superiores a los 1.700 mm., suelo nevado en más de 30 días anuales... Son la temperatura y los vientos, los que pueden explicar la interrupción de diversas especies a los 1.100 m. (5° 1', temp. media), vientos cada vez más violentos, tal como lo indican la disposición de los brezos a estas alturas: aspecto achaparrado y pegado al suelo. El tipo de roca «in situ», ayuda a explicar la interrupción brusca en el caso del haya; a esta altura (1.100 m) desaparece la penúltima barra urgoniana antes de la cima, a la cual va estrechamente ligada el haya.

El roble, los raros ejemplares que hemos hallado, no sobrepasa los 700/800 metros donde hemos calculado una temperatura media de 8° 3'/9° 4'. En todo caso, esta zona no es un ecotopo favorable, ya que esta especie es acidófila.

2) Discontinuidad en la distribución espacial de la vegetación.

En el caso de las diversas zonas de preponderancia alternativa Fagus/Corylus, pueden explicarse por el factor 2.1. Suelos, y a través de él de las diferencias de humedad. El avellano necesita un suelo suelto (mueble), con mezcla de humus, materia orgánica y matriz fina limosa-arcillosa. El haya, en cambio, busca con preferencia un ecotopo en donde aflore la caliza compacta urgoniana, intercalada con pequeñas acumulaciones de suelo humífero, aguantando sequedad en época estival por falta de R.U. en el suelo.

El sotobosque resultante es muy diferente en ambos casos. Hayedo: ausencia de herbáceas, algo de musgo sobre la roca, forna abundante. Corylus; herbáceas que tapizan el suelo, plantas arbustivas acompañantes Crataegus.

El tapiz herbáceo ocupa una superficie mucho mayor que el brezo en la cota n.º 8; a medida que ascendemos en altura, el brezo llega a igualar la superficie del tapiz herbáceo e incluso las hierbas se aprovechan de las defensas que ofrecen los brezos para crecer en sus inmediaciones. La dureza del clima impone sus condiciones.

3) Relación de la altitud con el porte de la vegetación.

Es bien notoria la relación mayor altitud/menor porte. Se observa esto, perfectamente, en los diversos puntos de recogida de datos, el tapiz herbáceo y los brezos apenas sobrepasan los 30 cm. en la cota 10, llegando a los 0,40/0,50 metros en la cota 8. Los helechos en el punto 4 apenas sobrepasan los 30 cm., pero llegan a los 1,50 metros en la cota 2. El porte de las hayas llega al máximo en la cota 2, allí donde la pendiente comienza a ser débil.

LABURPENA

Lan honek, gaur eguneko Euskal-herrian badu bere garrantzia. Gizarteak bere indar eta lan zabaltzean ingurua (natura) menderatu du (aldatuaz eta, sarri askotan, naturaren eboluzioa zapalduaz). Gizonak ikutu gabeko lurralde gutxi gelditu dira Euskal-herrian: Aloña-Aizkorri mendiarteko ipar malkarra dugu hoietariko bat. Egia esan gizonak lurralde honekin zer-ikusirik izan du, baina, dena dela, oraindaño ez du guztiz aldatu.

Lan hontan Aloñako ipar-malkar hau geofazie bat bezela azaltzea nahi nuke. Hortan saiatzea da nere asmoa. Hori lortzeko Bertrand-en metodologiaz (ikus bibliografia) baliatzea erabaki dut. Honentzat lurralde bat fisikoki aztertzeko neurri-eskala egokia dago: geosistema deitua. Geosistema neurri batzuren barnean dagoen lurralde-egitura dugu: km² gutxi batzutik/ehundaka km²-raino. Aloña-Aizkorriko mendiartea geosistema izango litzateke. Geosistema barnean faktore fisiko guztiak dialektikoki jokatzen dute, geografoentzat eskala-neurri egokia izanik elkarrekiko erlazioak aztertzeko.

Lehen zatian faktore bakoitza berekaz aztertuko dut: 1) Abiotiko potentziala (haitzama-geologia-, klima, hidrologia); 2) Biologiko esplotakuntza (landaredia, lurrazala, fauna); 3) Gizonaren ekintzak (laborantza, ertzantza, basa-lanak, etab.).

Geroago, faktore guzti hauen artean dauden harremanak aztertzen saiatu behar gara, eta elkarrekiko loturak azaltzen arduratu.

Aloñako geofazies hontan erlazio batzuk garbi ikusi ahal izan dugu:

— Landarediaren kliserie edo mailaketa, klima eta litologiari loturik:

800 m. goieraraino, haritza iristen da.

1.100 m. goieraraino pagua, urritza, ostro-zuria, lizarra, korostia, arantza-zuria, etab. ailegatzen dira.

1.200 m. goieraraino; ostro-zuria, ilarra eta larrak, agertzen diren bakarrak dugu.

— Landarediaren neurri edo tamainua klimari ezarrita dago.

— Litologia eta lurrazalaren tankerak, landarediaren hedadura eta egoera bideratzen dituzte:

Karearri urgonianoaren inguruan pagoa indartzen da.

Karearri tuparritsuen gainean dauden harmorak, urritzaren hedadura errezten dute.

Azterketa hau udan egina izan da; landarediak orri guztiak zabalduak zeukanean (egokien fenologikoa iritxi ta gero). Azterketa hau estatikoa izan da, ta ez dinamikoa (egokiakoa izango zena). Dena dela jaso dugun datoak egoera biostasikoa adieraztzen digute. Hontarako geomorfologia dinamikaren aldetik oreka osoa behar da eta hori frogatu dugu: isurien oreka, uren higadura ahula (karearri lurraldean gaudelarik eta base maila 800 m. baino beherago egonik, urak barneruntz iragaztzen dira), lurrazalaren eraketa, guzti hauek lekuko.

Beste aldetik, gizartearen presioa gutxitzean landarediaren eboluzioa edo bilakaera klimaxeruntz dijoa.

SECCION TOPONIMICA

K O B I E (Bilbao)
Grupo Espeleológico Vizcaino. Diputación Foral de Vizcaya
Boletín núm. 11 - 1981

Relación toponímica General de Galdácano

por Fco. Javier González de Durana Isusi
Kosme M. Barañano Letamendia

DEDICATORIA:
A PATXI ASUA, DE ELEJALDE

El objetivo de este trabajo es el de poner de manifiesto la utilidad de la documentación histórica y de la documentación administrativa en los trabajos de investigación etnográfica y más concretamente, en este caso, en la tarea de la recopilación toponímica. Ambos tipos de documentos tienen un marcado carácter fiscal en su origen (lo que para algunas épocas puede entrañar ocultaciones de fincas y terrenos y, por ello, de sus nombres), siendo los administrativos aquellos que aún no han superado los cien años de antigüedad. A la vista de los resultados obtenidos se puede decir que no sólo queda manifestada una simple utilidad de tales documentos, sino que lo que destaca de modo extraordinario en el uso de esta vía de investigación es la alta productividad que se extrae de ella.

Ello es natural. La recogida exclusivamente oral de los topónimos conlleva la dejación de la toponimia desaparecida. La investigación oral afecta exclusivamente a la toponimia viva. Al manejar documentos, si los administrativos son lo bastante recientes, se espigan tanto los nombres vivos como los ya olvidados por la colectividad. Con todo no se debe restar importancia a la recogida oral. Algunos topónimos de forma sistemática suelen aparecer escritos corruptamente mientras que son pronunciados de manera correcta. También suele ser habitual, incluso más, el caso contrario, la deformación de la pronunciación pero el mantenimiento de una escritura perfectamente inteligible del topónimo.

Y es que, además, la documentación escrita no afecta sólo a la existencia de un topónimo en un momento dado, sino que permite observar la permanencia del mismo o bien los cambios habidos en él a medida que el lugar al que hace referencia ha sufrido modificaciones, así como la gestación de topónimos derivados de otro previo, la aparición y desaparición de topónimos en la historia, su motivación, etc. (1).

En lo que se refiere a la relación toponímica que se presenta a continuación el hecho de que se haya decidido no recoger oralmente los topónimos de manera sistemática, no quiere decir que no sean expues-

(1) *Euskal-erriaren alde,* tomo V, págs. 244-246: «Se trata, pues, de recoger el mayor número posible de voces vascas toponímicas, es decir, voces vascas que sean nombres de lugares (montes, planicies, peñas, laderas, caminos, desfiladeros, picachos, tierras de labor, cursos de agua, caseríos, casas, etc., etc.) que sean de uso actual o se hayan usado de memoria de hombre en todas las regiones del País Vasco. Sobre esa colección de nombres una vez catalogados, vendrá después el trabajo analizador y deductivo. Pero lo primero es documentarse, reunir datos. Ninguno se deseche por de poco valor». Esto se decía ya en la famosa revista el año de 1915. Desde entonces a la actualidad poco se ha trabajado en este terreno verdaderamente.

tos los nombres hoy utilizados, pues es preciso tener en cuenta que la fuente focumental más moderna manejada corresponde al período 1939-1954, muy actual por lo tanto y de una riqueza informativa bastante buena. En cualquier caso, buena parte de estos topónimos que se ofrecen a través de dicha fuente habrán desaparecido durante los últimos 25 años, habiéndose limitado a permanecer los demás.

Una cuestión está clara actualmente en lo que se refiere a la vida de los topónimos, y es su acelerada tendencia a la desaparición. En el caso de Galdácano, este particular aspecto da las relaciones del hombre con la naturaleza que le rodea, cual es el de dar nombre a las diversas partes integrantes de la misma, es más intensa la desaparición debido al rápido proceso industrializador y urbanizador de las tres últimas décadas. Así es, los nombres de huertos, montes, peñas, arroyos, etc. Desaparecen por diferentes medios en los diversos lugares. Lo que tenía un valor funcional cuando en los montes y barrancos abundaba la ganadería y era punto de referencia y trabajo para los pastores, y por lo tanto necesario, deja de tener un sentido al abandonarse la ganadería y poblarse los montes de pinos que todo los uniformizan. En las zonas bajas de los valles, las huertas son transformadas en suelo edificable e industrial, y en las zonas medias las heredades de los caseríos dejan de ser habitualmente trabajadas, al bajar las gentes a las fábricas, con lo que la falta de contacto con la tierra, unida a la pérdida de valor económico agrícola de las diversas huertas y terrenos terminan por acarrear la no necesidad de mencionar cada uno de los diferentes lugares, antes imprescindibles en la inestable vida económica del caserío, y, consiguientemente, el olvido de sus nombres (2).

Al principio hablábamos de productividad en el uso de esta vía de investigación y de la alta cota alcanzada en este sentido. Como prueba de ello se ofrece un resultado de una densidad media toponímica para el municipio de Galdácano de más de 60 topónimos por kilómetro cuadrado. Otros trabajos sobre este mismo tema y que tuviesen como objetivo la recogida total de topónimos por la vía oral en una localizada zona no ofrecen en ninguno de los casos densidades toponímicas superiores a los 25 top./Km². No quiere ello decir que Galdácano sea un municipio toponímicamente extraordinario, tan sólo que la cifra en él obtenida viene a ser la más próxima a la realidad de las obtenidas para una zona de habitat rural disperso y una densidad de población mantenida a lo largo de los últimos siglos que puede calificarse de alta.

(2) *Munibe,* 1953, año V, págs. 56-57: *Organización de la investigación toponímica:* «Los nombres de lugar (topónimos) con que el hombre marca y, por decirlo así, humaniza la tierra, constituyen un aspecto importante de la Geografía Humana. Por otra parte, la tenacidad con que se conservan, el hecho probado por la observación menos atenta de que sobreviven a cambios políticos, sociales y lingüísticos, hace que su valor como testimonio histórico sea sumamente importante y que se haya creado una serie de técnicas que permitan sistematizar ese testimonio y valorarlo debidamente».

CAPITULO PRIMERO

METODOLOGIA DE LA CLASIFICACION

Al efectuar la recogida de los topónimos se han tenido en cuenta las diferencias de escritura que éstos presentaban en los diversos documentos, aunque el objeto denominado sea el mismo. Así, por ejemplo, nos encontramos con que AZAROLA señala un sel, en 1607, en la zona de Lecubaso, siendo un poco más tarde denominado este mismo sel con el nombre de ACAROBA. De esta manera en la clasificación, ponemos estos dos nombres como tales topónimos en el lugar que alfabéticamente corresponde a cualquiera de los dos, por ser el mismo. Esto es

AZAROLA o ACAROBA.

Cuando en otra documentación nos encontramos con un nombre y localización parecida, pero de la que no podemos afirmar con seguridad que sea la misma que la anterior, como, por ejemplo, ocurre con AZAOLA, indicamos esta posibilidad de ser el mismo topónimo con un «(ver AZAROLA)» en AZAOLA y un «(ver AZAOLA)» en AZAROLA o ACAROBA.

No solamente hemos tenido en cuenta estas pequeñas diferencias de dominación de una misma localización, sino que también, al revés, hemos tenido que tener en cuenta las diferentes localizaciones que se dan con un mismo topónimo. En este punto hay que hacer una doble distinción: a) los topónimos que efectivamente señalan lugares diferentes, y b) los que utilizando una diferente localización (en apariencia) se refieren en realidad a un mismo punto. De esta manera tenemos entre los primeros el ejemplo de

BECO-BERESI: Jaro de Urízar y Bengoeche.
Heredad y herbazal de Bequea-Eizaga.

La distancia que existe entre Urízar-Bengoeche y Bequea-Eizaga es tan grande y evidente que resulta claro que se trata de dos lugares diferentes con un

mismo nombre. En la Relación se marca esta diferenciación en el **punto y aparte** que separa a ambas localizaciones. Otro ejemplo sería

AZUELA: 1720, término de Arteta (ver Azaola).
Regata y monte de Urízar (ver Azuola).

En el caso de que con un mismo nombre se den dos o más localizaciones, siendo la cualidad del objeto denominado la misma, esto es, heredades en el caso de BECOSOLOA o casas en el de ECHEBARRI, se pondrán todas las localizaciones seguidas, separadas de **coma** e indicando al final de dicho apartado que se tratan de localizaciones diferentes con un «(loc. dif.)». Esto se hace con el objeto de no ocupar demasiado espacio en vano.

Pasemos a la segunda distinción, caso b), aquel en el que utilizando (en apariencia) diferentes localizaciones se refieren en realidad a un mismo punto. Tal es el caso de ABUSU, para el cual se dice: 1.º) que es cas., terrenos, escombreras, canteras y heredad en la zona de Ysasi-Olabarri, 2.º) que es un monte de Elejalde, y 3.º) que es un prado de Guturribay. En principio parecen tres puntos diferentes, aunque en verdad es el mismo pero denominado desde tres perspectivas diferentes. En estas ocasiones, en la Relación, se indican las diversas localizaciones seguidas, separadas de **punto y coma,** como es el mencionado caso de ABUSU, así como el de

EIZAGA-BECOA: Cas. de Guturribay; cas. de Bequea.

Otro caso a tener en cuenta es el referido a los topónimos que señalando un mismo lugar le asignan cualidades diferentes, por ejemplo

LOPE DE IGARTU: 1607, egurbide zona de Arteta.
1866, monte robledal de Arteta.
(otr. denom. Lopeigertu, Lopeigartu y Lopaigartu).

como se ve en estos casos utilizamos el **punto y seguido** como indicador de esta situación.

Otras veces aparece un topónimo del que se da sólo el objeto denominado,

ITURRIONDOALDEA: Término

sin dar la localización, como en el ejemplo precedente. Esto ocurre cuando la fuente documental no da otros detalles, por lo que nos vemos obligados a dejarlo así, **sin el punto final correspondiente.**

No es raro encontrar abundantes variantes escritas de un mismo topónimo, las cuales quedan manifestadas con un «(otr. denom. .....)», así

YRAEBAGUI: Monte zona de Usánsolo; término de Arteta (otr. denom. Iribagui e Isebagui).

Cuando en los topónimos no se pone fecha alguna, esto nos indica que la fuente a través de la cual se obtuvo el mismo es la del Registro de la Propiedad Territorial. En las ocasiones en las que se incluye una fecha, esta es la del documento más antiguo y/o único en el que se le nombra.

Y por último queremos indicar que, como es lógigo, al efectuar la recogida de datos, se nos han ido apareciendo, junto a los que buscamos, otros ligeramente marginales al tema, tales como fechas de construcción de los edificios, de su incendio, de su reconstrucción y otros datos que hemos utilizado incluyéndolos junto a su topónimo y otros muchos que no hemos utilizado por estar más apartados del tema que ahora nos ocupa.

FUENTES DOCUMENTALES. Relación

Registro de la Propiedad Territorial de Bilbao (Vizcaya).

Audiencia de Bilbao.

Término Municipal de Galdácano.

Tomo 1.: comienza el 30-IX-1863.
termina el 14-XII-1866.

Tomo 2.: comienza el 15-XII-1866
termina el 1-XII-1872.

Tomo 3.: comienza el 2-XII-1872
termina el 20-1-1878.

Tomo 4.: comienza el 12-II-1878
termina el 29-XII-1880.

Tomo 5.: comienza el 29-XII-1880
termina el 12-I-1883.

Tomo 6.: comienza el 18-1-1883
termina el 20-X-1884.

Tomo 7.: comienza el 7-XI-1884
termina el 30-VI-1885.

Tomo 8 : comienza el 30-VI-1885.
termina el 22-VII-1887.

Tomo 9.: comienza el 26-VII-1887
termina el 13-I-1890.

Tomo 10.: comienza el 30-IV-1890
termina el 23-XII-1891.

Tomo 11.: comienza el 23-XII-1891
termina el 22-IX-1894.

Tomo 12.: comienza el 13-X-1894
termina el 3-XII-1897.

Tomo 13.: comienza el 13-XII-1897
termina el 5-I-1900.

Tomo 14.: comienza el 24-II-1900
termina el 6-II-1902.

Tomo 15.: comienza el 26-IV-1902
termina el 21-IX-1903.

Tomo 16.: comienza el 10-X-1903
termina el 28-VII-1905.

Tomo 17.: comienza el 1-VIII-1905
termina el 16-IX-1907.

Tomo 18.: comienza el 1-X-1907
termina el 15-V-1909.

Tomo 19.: comienza el 24-V-1909
termina el 21-VII-1911.

Tomo 20.: comienza el 23-IX-1911
termina el 28-VII-1914.

Archivo de la Parroquia de Santa María de Galdácano.

Libro de la Hermita de San Antonio Abad. Años 1723-1828.

Capítulo **Inventario de bienes muebles y raíces.** Página 1, fecha 30-V-1723.

Capítulo **Apeo y amojonamiento del monte perteneciente a la ermita de San Antonio Abad.** Página 62, fecha 4-VI-1804.

Libro *1. de Bautizados de Santa María de Galdácano. Años 1561-1579.

Libro *2. de Bautizados de Santa María de Galdácano. Años 1580-1612.

Archivo Histórico Provincial de Vizcaya.

Protocolos del escribano Martín de Eizaga, residente en Galdácano, 1634-1648.

Leg. 3374, años 1634-1638.

Leg. 3375, años 1639-1641; 1643-1644.

Leg. 3376, año 1645.

Leg. 3377, año 1646.

Leg. 3378, año 1647.

Leg. 3379, año 1648.

Archivo de la Delegación del Ministerio de Hacienda en Vizcaya.

Amillaramiento de la contribución territorial rústica. Años 1944-54. Galdácano. Legajo 3.438.

Apéndice de altas y bajas de la contribución territorial rústica. Años 1938-1950. Galdácano-Garay. Legajo 2.991.

Padrones de la contribución territorial sobre las riquezas rústica y urbana. Años 1938-1950. Fica-Galdácano-Gámiz. Legajo 3.020.

Padrones de la contribución territorial rústica. Años 1951-1955. Galdácano-Garay. Legajo 3.710.

Padrones de la contribución territorial rústica. Años 1958, 1959, 1960, 1961, 1962 y 1963. Galdácano. Legajos números 504, 509, 512, 3.595, 3.598 y 3.613.

Archivo de la Biblioteca de la Diputación de Vizcaya.

Fogueración de la provincia de Vizcaya. Año 1704.

Archivo de la Casa de Juntas de Guernica.

Fogueración de la provincia de Vizcaya. Año 1746. Fols. 430 a 440.

Fogueración de la provincia de Vizcaya. Año 1796. Tomo I, apartad. 18 - Galdácano.

FUENTES IMPRESAS

Historia General del Señorío de Vizcaya.

LABAYRU Y GOICOECHEA, Estanislao J. Bilbao, 1899-1903. 6 vols.

«Declaración de diez ejidos leñeros en Galdácano», tomo IV, libro 3, cap. IX, apart. IV, pág. 557.

«Caserías de Galdácano, Bedia, Arrigorriaga, Zarátamo y San Miguel de Basauri acogidos al Fuero de Bilbao», tomo II, libro 2, cap. XXXIX, apart. II, pág. 433.

Historia de la Noble Villa de Bilbao.

GUIARD LARRAURI, Teófilo. Bilbao.

«Fogueración de la Villa de Bilbao», año 1514. Vol. I, págs. 263-307.

BIBLIOGRAFIA

ARIN DORRONSORO, Juan.

— **Ataún: toponimia de carácter religioso.**
Anuario de Eusko-folklore, tomo IX, pág. 27.

— **Toponimia del pueblo de Ataún.**
Anuario de Eusko-folklore, tomo VIII, pág. 55.

— **Contribución al estudio de la toponimia (Ataún).**
Boletín de la Real Sociedad Vascongada de Amigos del País, año 1969, tomo XXV, págs. 471-516.
Boletín de la Real Sociedad Vascongada de Amigos del País, año 1970, tom XXVI, págs. 163-204.

BARANDIARAN, José Miguel.

— **Toponimia de Sara.**

Anuario de Eusko-folklore, tomo XVII, año 1960, págs. 173-211.

CARO BAROJA, Julio.

— **Proyecto para la elaboración de un fichero de Toponimia y Antroponimia vasca medieval.**

Boletín de la Real Sociedad Vascongada de Amigos del País, año 1949, págs. 381-835.

COMISION DE TOPONIMIA.

— Organización de la investigación toponímica.
Munibe, año 1953, págs. 56-57.

ELOSEGUI, Jesús.

— **Toponimia de Aralar.**

Anuario de Eusko-folklore, tomo XXIV, años 1971-1972, págs. 103-216.

LOPEZ DE GUEREÑU, Gerardo.

— **Toponimia alavesa.**

Anuario de Eusko-folklore, tomo XVI, págs. 125-150.

Anuario de Eusko folklore, tomo XVII, págs. 107-142.

Anuario de Eusko-folklore, tomo XVIII, págs. 181-222.

Anuario de Eusko-folklore, tomo XIX, págs. 173-222.

Anuario de Eusko-folklore, tomo XX, págs. 127-180.

Anuario de Eusko-folklore, tomo XXI, págs. 121-180.

Anuario de Eusko-folklore, tomo XXIII, págs. 159-200.

Anuario de Eusko-folklore, tomo XXIV, págs. 217-278.

RUIZ VICANDI, Victoria Eugenia.

VERDES ROSA, M.ª Lourdes.

MILICUA ATUCHA, Lázaro.

— **Estudio de los topónimos de la Anteiglesia de Garay y de la Villa de Elorrio, ambas dentro de la Merindad del Duranguesado.**

Boletín de la Real Sociedad Vascongada de Amigos del País, año XXXII, págs. 3-120.

SAN MARTIN, Juan.

— **Relación nominal de caseríos del término municipal de Eibar.**

Munibe, año 196, págs. 138-139.

SASIA, Jesús María.

— **Toponimia euskérica en las Encartaciones de Vizcaya.**

Bilbao, 1966.

SATRUSTEGUI, José María.

— **Toponimia de Valcarlos.**

Anuario de Eusko-folklore, tomo XXIII, págs. 129-158.

COMENTARIO A LAS FUENTES DOCUMENTALES

Con respecto a este comentario es preciso que hagamos una aclaración previa y es que con objeto de diferenciar los diversos tipos de topónimos ofrecidos por las diferentes fuentes, hemos decidido, de manera convencional, hacer una triple división con los nombres. Por una parte tenemos la **toponimia mayor** la cual abarca los nombres de los barrios y

caseríos, por otra parte, la **toponimia media** en la cual se encuentran las heredades, montes jaros, arroyos, prados, etc..., y por último, la **toponimia menor** en la que se encuadran los nombres de términos de mínima extensión, y todo tipo de lugares concretos.

La fuente más utilizada ha sido la del Registro de la Propiedad Territorial, por ser la más rica en información toponímica. Al registrarse una finca, no solamente se daba el nombre general de ésta, sino que también se detallaban las diferentes partes de la misma, tales como heredades, montes, jaros, etc... concretando a veces los puntos o términos exactos hasta donde llegaban algunos de los terrenos. Desgraciadamente este último hecho no se repite demasiado frecuentemente, por lo que el resultado ha sido de una gran riqueza y exahustividad en cuanto a la toponimia media, pero quizás simplemente buena en cuanto a la toponimia menor.

De todas maneras no creemos que esta toponimia menor fuese demasiado abundante y siempre estaría provocada por algún hecho particular o específico, como pueden ser fuentes, arroyos, rocas, hoyas, cuevas, árboles aislados, chozas apartadas, etc., etc.

Otra cuestión a tener en cuenta es que se han consultado los 20 primeros tomos de registros del municipio de Galdácano, los cuales abarcan 52 años (1863-1914). Teniendo en cuenta que en estos libros de registro no se anotan sólo las primeras Inscripciones sino también:

Ventas
Prórrogas
Servidumbres
Concelaciones
Donaciones
Edificaciones
Comunicaciones Forales
Adjudicaciones
Retroventas
Hipotecas
Conversiones en dominio
Herencias
Cesiones
Permutas
Emisiones
Legados
Arriendos y
Reconocimientos.

es de suponer que todas las fincas existentes, en 52 años, hayan pasado por alguna de las situaciones mencionadas, y que por lo tanto, en lo que se refiere a fincas, la obtención de topónimos fuese completa.

Más tarde, al utilizar la segunda en importancia de las fuentes documentales, la del Archivo de la Delegación del Ministerio de Hacienda, pudimos comprobar que aparecían fincas y topónimos no obtenidos por la fuente del Registro de la Propiedad, lo cual, y teniendo en cuenta que la fuente más antigua de Hacienda es de 1938, nos llevó a la siguiente conclusión: entre 1914 y 1938 se habían producido modificaciones (construcción de casas, roturación de nuevas heredades, etc...) que habían dado lugar al surgimiento de nuevos topónimos por una parte, y por otra parte nos revelaba que la utilización de la documentación del Registro de la Propiedad no ofrecía una relación toponímica mayor total, pues era evidente que a pesar de los 52 años y de la multiplicidad de los documentos, algunas fincas no se habían visto en la necesidad de pasar por el mencionado Registro durante ese tiempo.

De todas maneras los topónimos mayores se hallan en su totalidad localizados a través de ambas fuentes, siendo la toponimia menor la que sale un tanto perjudicada, pues la documentación de Hacienda no es muy explícita en este sentido. Al igual que la mayor, la toponimia media queda totalmente cubierta entre las dos fuentes principales.

Otra fuente documental utilizada ha sido el libro de la Ermita de San Antonio Abad, cuyos datos han sido aprovechados para este tema, aunque en principio, la utilización de este libro estaba prevista para otro trabajo monográfico. De todas maneras, sirve para que nos demos cuenta que la toponimia menor, dada por el «Apeo ...» y el «Inventario ...», muy completa en este sentido, está bastante bien cubierta por los datos ofrecidos por otras fuentes, lo que nos hace pensar que en la Relación Toponímica general, la falta de la toponimia menor es real, pero no demasiado acusada. La utilización de los Libros de Bautismo ha sido provechosa para el conocimiento de los apellidos existentes en la segunda mitad del siglo XVI, que pudiesen estar en relación con nombres de caseríos.

En cuanto a los dos documentos que nos ofrece la obra de Labayru, así como el de Guiard, hay que decir que son enormemente interesantes, el uno «Declaración de diez ejidos...», porque da una larga relación de topónimos que no han podido ser localizados en la documentación del siglo XIX y XX, ó bien han sido hallados transformados. Los otros dos «Caserías...» y «Fogueración...» dan la relación de apellidos existentes en Galdácano nada menos que en 1375 y en 1514.

CAPITULO SEGUNDO

RELACION TOPONIMICA GENERAL

A

Abadebaso o Torromintegui: Monte robledar y encinal, zona de Aspuru.
Abadesolo: Heredad de Bequea.
Abardegui: 1607, término, ejido y regato, zona de Lecubaso.
Abarueta: 1939, monte.
Abasolo: 1795, Cas. de Lecue. En 1795 los dueños de ésta se llamaban Abasolo, también los de 1745, pero no así los de 1704.
Abendaño: (ver Gallaga).
Apellido citado en 1375.
Abarrota: Arroyo del Ibaizábal que nace en Bedia y que en su parte final hace frontera común con Galdácano en la zona de Usánsolo-Gorocibay.
Abusu: 1635, lugar; cas., terrenos, escombreras, canteras y heredad en la zona de Ysasi-Olabarri; monte de Elejalde; prado de Guturribay.
Abuitegui: Heredad de Usánsolo.
Açenecialde: (ver Asennoalde). Monte zona de Bequea.
Acutio: Jaro, zona de Lecue; monte y heredad de Ordañe.
Acha: Ponturrón repuesto en 1841.
Achalday: Monte, zona de Ordeñana y Lecue.
Achalde: Término y monte, zona de Lecubaso.
Achamendi: 1993, monte, zona de Eizaga.
Acharte-Troca: Arroyo y barranco, zona de Aizpuru.
Ach-Buru de Miñe-Alde: (ver Aspuru de cerca la mina). Monte. zona de Aguirre.
Ache-Alboa: 1944, prado-cereal de Zomacona.
Achearbarrena: Monte, zona de Zuazo.
Achearro: Monte, zona de Zuazo.
Acheaurria: 1944, frutal de Erleches-Gumucio.
Achecotrocua: Barranco de Zuazo.
Término y regato donde está la mina Teresa.
Acherre: Monte arbolar y argomal entre Zuazo y Bequea.
Achetalde: 1939, cas. de Bengoeche.
Achurribi: (ver Achurrubi, Achumibi y Anchubi). Monte zona de Bengoeche; heredad entre Bengoeche y Aperribay.
Adrecotrcena: Paraje donde se encuentra la mina Pilar.
Aentialde: 1944, prado de Ordañe.
Agarralde: 1944, pago o paraje zona de Aguirre; campa de Uxargoiti.
Aguirre: Barrio y camino que va desde éste al barrio de Urízar. Apellido citado en 1375.
Aguirre-Alde: Heredad y jaro de Urizar.
Aguirre-Becoa: Cas. de Aguirre.
Aguirre-Chiquerra: Cas. de Aguirre, 1795.
Aguirre-Goicoa: Cas. de Aguirre
Aguirrena: Cas. de Gorocibay, 1795. En 1704 vive en Gorocibay Juan de Aguirre en la casa de su propiedad, y al parecer dio su apellido a la casa.
Aiarlo: Heredad de Basabe.
Airlesa: 1607, egurbide, término y regato de la zona de Zuazo.
Aitasemecorta: Monte, zona de Gumucio.
Aizpuru: (ver Aspuru). Cas. y camino que va desde el cas. de Olabarrieta.
Alamena: 1637, cas. de Bengoeche (otr. denom. Alemán y Alamán).
Alamena-Chiquerra: Cas. de Bengoeche.
Alamena-Nagosia: (ver Alamena). Cas. de Bengoeche.
Albizua: Paraje.
Albocosoloa: Heredad.
Alcaceta: (ver Alzaeta). Cas. de Lecue.
Alceta: Cas. y monte de Bengoeche. Este caserío resultó incendiado en 1975.
Aldacachu: 1607, hoya entre Aperribay y Bengoeche.
Aldachacosoloa: 1955, prado de Yugu.
Aldache-Gane: 1939, monte.
Aldachueta: 1939, monte.
Aldaeche: Cas. en las proximidades de Eguía.
Aldais: Heredad de Bequea.
Aldanzar: 1944, prado-cereal de Bequea.
Aldapa-Echearreco: Heredad de Bengoeche.
Aldape: Heredades en Urízar, Lecue, Unquina, Arteta, Zuazo, Gorocibay, La Cruz, Bequea-Eizaga, Urrete, Aperribay y Yugu (loc. dif.).
Aldapecosoloa: 1944, heredad del cas. Iberluce.
Aldapegoiena: Heredad de Bequea.
Aldaseco-Soloa: Heredad de Yugu.
Aldasolochiqui: Heredad de Zamacona.
Aldatsola: Heredad de La Cruz.
Aldatza-Barrena: Cas. de Elejalde (const. en 1930).
Aldatze: Cas. y heredades de Elejalde (otr. denom. Aldacho).
Alday: Jaro, monte, heredad y —1939— cas. en Yugu.
Aldaza: Cas. de La Cruz.
Aldecosoloa: 1944, prado-cereal de Eizaga.
Aloeta: 1939, cas.
Alonogosi: 1944, huerta de Gumucio.
Altamira: 1799, cas. y prado de Urgoiti.
Altamira-Sarra: 1939, cas. de Urgoiti (ver Altamira).
Altamireco-Echevarría: Cas. de Altamira-Urgoiti.
Alzaeta: 1607, heredades y castañales hoy en Bedia (Zaeta).
Alzaga: 1607, egurbide entre Aperribay y Bengoeche; monte, zona de Yugu.
Alzandi: Baranca.
Allamiaga: (ver Allunia o Allumia) Cas. y monte de Laveaga-Urgoiti.
Allunia o Allumia: Cas., heredad y monte argomal, zona de Urgoiti (ver Allamiaga y Ayllumea).
Amaituria: (ver Amaiturriaga o Amaitumaga). Heredad de Arteta.

Amaiturriaga o Amaitumaga: (ver Amaituria). Monte de Basozabal.
Amandre: Heredad de Elejalde.
Amandre-Solo: Heredades en Bidorreta, Ibarluce y Elejalde (loc. dif.).
Amarreco-Andicoa: Heredad.
Amesduy: Monte, zona de Upo.
Amesola: Monte.
Amondo: Caseríos de Zuazo. (ver Arrandoena).
Amorebieta o Zornoza: Río que nace en Zornoza y desemboca en el Ibaizábal, en las cercanías de Urgoiti, pasando por Gumucio y Erleches.
Amorrortu o Torre Zavala: Cas. de Zabala, en la inmediación de la casa Consistorial.
Amune: (oral). Dos caseríos entre Bequea y Puentelatorre.
Amusti: Arroyo que sirve de frontera con Echébarri.
Anacilla-Alde: Jaro de Urízar.
Andapara: 1944, prado-cereal de Urgoiti.
Andaparagana: Heredad de Gorocibay.
Andaparaondoa: Heredad de Gorocibay.
Andibaltza: Regata y monte, zona de Aguirre.
Andicoa: Heredad de Plazacoeche.
Andicobaso: Monte, zona de Aperribay.
Andicobecosoloa: Heredad de Elejalde.
Andicoeche: Caseríos en Zuazo, Altamira y (oral) Elejalde.
Andicoeche o Ordeña-Andicoechea: Cas. de Ordañe, 1795.
Andicogoicosoloa: Heredad de Elejalde.
Andico-Ortue: Heredad de Zuazo.
Andico-Ortue-Cosolo: Heredad de Zuazo.
Andicosolo: Heredad en Zuazo, Unquina, Bequea-Eizaga, Bengoeche, La Cruz, e Ysasi-Goicoa (loc. dif.).
Andicosolo o Solobarri: Heredad en Aguirre.
Andicosoloandia: Heredad de Zuazo.
Andicoslochicarra: Heredad de Zuazo.
Andicosoloerrecalde: Heredad de Bidorreta.
Andragorta: Monte entre Erleches y Artola. (ver Andrea-Corta).
Andrea-Corta: (ver Andragorta). Monte, zona de Gumucio.
Andramari-baso: Monte, zona de Elejalde; argomal de Zabala.
Anguleria: Cas. zona monte Leguinalde.
Anleza: (ver Auleza). Monte, zona de Arteta.
Ansuelaco: 1939, cas. y monte.
Anula: Monte, zona de Urízar.
Anzuela: Heredad de Arteta.
Anzulaga o Ansuloaga: 1804, monte y término de Arteta.
Aperribay: Barrio, torre-palacio, regato y camino que va desde éste al borrio de Bengoeche pasando por Chistulanda (otr. denom. Alperribai, Aquerribay y Apurribei).
Apellido citado en 1375.
Aperribay-Alde: Jaro, zona de Aperribay-Yugu y —1939— cas. de Aperribay.
Aperri-Becoa: 1795, cas. de Aperribay (otr. denom. Aperribay-Becoa).
Aperri-Erdicoa: 1795, cas. de Aperribay (otr. denom. Aperribay-erdicoa, Erdicoa y Erdicoechea).
Aperri-Goicoa: 1795, cas. de Aperribay (otr. denom. Aperribay-Goicoa).
Arachinieta: (ver Arechinueta, Arechimineta o Archiminieta). Término de Zuazo.
Aradelay: 1944, argomal de Bengoeche (ver Arancelay).
Araluce-Barrena: Heredad de Gorocibay.
Arana: 1607, regata que se une con la de Urreta antes de desembocar en el Ibaizábal.
1637, término de Bequea.
Arancelay: Monte, zona de Aguirre;heredades en Urreta y Aguirre; monte y regata, zona de Eguía y caserío-molino, próximo a Aguirre, en la falda del monte Santa Marina. De este molino se dice en 1795 que es nuevo (ver Aradelay).
Arancelayalde: 1939, heredad de Aguirre.
Arancio: Regata, zona de Eguía.
Arandiena o Arandiana: 1614, cas. de Unquina.
Arandia: Apellido citado en 1375.
Aranecoerreca: 1939, cas. de Urreta (ver Araneco-Erreca).
Aransolo: Cas. de Lecue.
Arasalduy: Monte arbolar, zona de Elejalde.
Arazbacarra: 1939, monte.
Arazola: (ver Azaola). Monte, robledal de Arteta.
Arbiricelay o Arbisicelay: Monte entre Artola y Leguina.
Arbola - Andi: 1939, heredad.
Arbolasa: Heredad de Unquina.
Arcazagana: 1939, cas. de Arteta (ver Artaza-Gane).
Arceta: Monte, zona de Gorocibay.
Archona: Monte entre Basabal y Bequea; heredad y pradera de Bequea.
Arcondiena: Cas. de Unquina.
Archandia: (ver Arechandia). Monte, zona de Unquina.
Archibi: Monte entre Chistulanda y Bengoeche.
Ardanoste: 1944, argomal de Ordañe.
Ardanza: Heredad, jaro y —1939— cas. de Ordañe.
Archanda o Arcochagana: Cas. entre Olabarri y Altamira.
Ardanzalde: Monte, zona de Ordañe.
Areaco-Arloa: 1944, forraje zona de Laveaga.
Arenagosie: 1939, heredades.
Arduy: Monte, zona de Arteta.
Areacoa: Heredad de Plazacoeche.
Areaco-Arloa o Carcabea: Heredad de Unquina.
Areachu: 1944, prado-cereal de Laveaga.
Areasolo: Heredad de Unquina.
Arecha-Arragoa: 1607, Egurbide.

Arechabalagana: Río que viene de Larrabezúa, desembocando en el de Amorebieta a la altura de Erleches.
Arechabaleta: Barrio.
Apellido citado en 1375.
Arechabaleta-Becoa: 1795, cas. de Arechabaleta.
Arechabaleta-Goicoa: 1795, cas. de Arechabaleta.
Arechaga: 1795, cas. de Unquina.
Arechagaria: 1944, pinar, zona de Aguirre.
Arechalde-Barrena: Monte arbolar, zona de Lecue.
Arechandia: (ver Archandia). Heredad y monte de Unquina (otr. denom. Arechaldia).
Arecharro: Monte y jaro de la zona de Gumucio.
Arecharro-Barrena: Monte, zona de Gumucio.
Arech-Asala: (ver Arechazabala). Monte arbolar, zona de Urízar.
Arech-Asal-Pea: Monte arbolar zona de Urízar.
Arechazabala: (ver Arech-asala) 1944, ponir, zona de Ergoyen.
Arech-Ederra: Monte, zona de Zuazo.
Arecheta: (ver Aricheta). Terreno de Zuazo.
Arechimineta o Archiminieta: (ver Arechinueta). Monte, zona de Bequea.
Arechinueta: (ver Arechimineta o Archiminieta y Arachinieta). Monte, zona de Basozabal.
Arechiturre: Fuente cerca de la cumbre de Santa Marina.
Are-Ederraga: 1607, término de la zona de Lecue en los alrededores de Isasi.
Arenaco-Erreca: (ver Aranecoerreca) Cas. de Bidorreta (const. en 1902).
Areselay: Jaro.
Aresti-Ederra: Monte, zona de Zuazo.
Término del monte Ganguren, encima de las casas de Urízar.
Arestiviriville o Arestibirciolle: (ver Arestui-biribille). Monte, zona de Aguirre.
Aresti-Zavala: Monte, robledal, zona de Eizaga.
Aresti-Biribille: (ver Arestiviriville o Arestibirciolle). Monte, zona de Basas.
Arestuisarra: Monte, zona de Gorocibay.
Arguiste: Regata, zona de Ordañe.
Arguistegana: 1607, término de Ordañe.
Ariavas: Heredades de Plazacoeche.
Aricheta (ver Arecheta). Término de Arteta.
Arispe: 1795, cas. de Unquina.
Arloandia: Heredad entre Lecue-Goicoa y Meatzeta.
Arlobalza: 1944, heredad de Unquina.
Arlochiquerra: Heredad de Bequea.
Arlocho: Heredad de Arteta.
Arlo-Lucia: Heredades en Elejalde, Basabe, Gorocibay, Zamacona y Ordañe (loc. dif.).
Arlonagosie: Heredades en Unquina, Bengoeche, Gumucio, Plazacoeche y Zamacona, La Cruz (loc. dif.).
Arlonagosie-Boslagune: 1944, prado de Eizaga.
Arlonagosi-Errecaldecoa: Heredad de Labeaga.
Arlonagusicolatea: 1944, argomal de Eizaga.
Arlonansia: (ver Arlonagosie). Terreno labrantío en Unquina.
Arlo-Naucie: Heredad en Arteta.
Arlo-Naucie-Barrena: Heredades en Arteta y Basabe (loc. dif.).
Arlo-Naucie-Goiena: Heredad de Basabe.
Arlongane: Heredad de Bequea.
Arlozabal: Heredad de Zuazo.
Arlozabala o Artozavala: Heredad de Elejalde.
Armisili: 1944, argomal de Uraburu (otr. denom. Armitzelai).
Arrandoena o Amondoena: (ver Amondo). Cas. de Zuazo.
Arranoaga: 1795, cas. de Eizaga (ver Arrandoena o Amondoena).
Arregui-Chiquerra: 1944, prado-cereal de Eizaga.
Arregui-Nagosia: 1944, prado-cereal de Eizaga.
Arrendia: Monte, zona de Corte-ederra.
Arrialtadua: (ver Errialtadua y Rialtadua), 1944, pinar de Lecubaso.
Arriaga o Arrindiaga o Arridiaga: 1641, sel de Gumucio (otr. denom. Arreguiaga).
Arriduy o Arrichuy: Heredad de Chimino-Larra.
Arriduy-Barrena: 1944, prado-cereal de Gumucio.
Arrigana: (ver Arrigarre). Monte, zona de Aguirre.
Arrigarre: (ver Arrigana). 1944, monte, zona de Aguirre.
Arriuria: 1944, prado-cereal de Gumucio.
Arrizuriaga: 1944, monte raso de Chispasmendi, zona de Artola.
Arrobi: 1944, monte, zona de Bequea.
Artaluce: Heredad de Unquina.
Artatza: Cas. de Elejalde.
Artaza-Gane: (ver Arcazagana). Monte y heredad de Arteta.
Artebalceta: Monte, zona de Aperibay.
Artecoeche: 1795, cas. de Elejalde (otr. denom. Artecoa).
Artecosoloa: Heredad de Elejalde.
Artecheagana: 1939, cas.
Artedui: Cas. zona de Aperibay.
Arteondo: 1944, prado de Elejalde.
Arteta: Barrio y camino que va desde éste al barrio de Unquina.
Apellido citado en 1375.
Arteta de Medio: 1638, cas. de Arteta. Esta casa o bien es la que en 1795 se llama Ybarreche o bien es Aurtenengoa.
Articoechea: (ver Artecoechea).
Artilluerena: Propiedad lindante con Eguía.
Artinalde: Heredad.
Artola: Barrio, —1607— egurbide y camino que va desde éste al barrio de Leguinas en Larrabezúa; —1638— molino; heredad de Artola.

Artola-Baso: Jaro, monte y —1939— cas. zona de Gumucio.
Artola-Baso-Amencelay: Monte, zona de Gumucio.
Artola-Baso-Goicoa: Monte, zona de Artola.
ArtolaBuru: Cas. de Artola.
Artolaburu-Mintegui: 1939, monte, zona de Artola.
Artola-Buru-Minteguialde: Monte, zona de Artola.
Artolaco-Soloac: Heredades de Artola.
Artola-Erreche: 1939, cas.
Artola-Goicoa: 1939.
Artolalde: Monte, prado y cas. de Artola-Gumucio.
Artolaldecosoloa: Heredad de Gumucio.
Artolalde-Chiquerra: Monte, zona de Gumucio.
Artolande: 1944, huerta de Gumucio.
Artolaoste: 1939, cas. de Gumucio.
Artondo: 1939, cas. y heredades.
Arzanda: Cas. de Bequea y monte zona de Bequea (otr. denom. Arzarnua).
Asaolabarrena: (ver Azaola-barrena). Monte de Unquina; monte, zona de Lecubaso.
Ascarri: Barrio y cas. entre el Gallo-Urgoiti y Erleches; término del caserío Urzabaleta.
Ascarri-Echegaray: (ver Echegaray). Cas. de Ascarri (const. entre 1912 y 1917).
Ascensión: Ermita de Bequea.
(Ver Asensio). Cas. de Bequea, construida entre 1745 y 1795 (otr. denom. Asensiocoa y Asunción).
Ascensio-Alde: (ver Acenecialde y Asennoalde). Terreno-monte de Bequea.
Ascensioco-soloa: Heredad de Bengoeche (otr. denom. Asensiocosoloa).
Ascension-Goicoa: Cas. de Bequea (const. entre 1898 y 1922).
Asconazulueta: 1607, ejido en la zona fronteriza de Gumucio. Hoy en Bedia.
Asennoalde: (ver Ascensio-alde). Heredad de Bequea.
Asensio: (ver Asenciocoa) 1939, cas. de Bequea.
Asensio-Alde: (ver Ascensio-alde, Acenecialde y Asennoalde). Monte, zona de Basabal-Bequea.
Asensio-Goicoa: (ver Ascension-Goicoa), 1939, cas. y monte de Bequea.
Asisin: 1607, ejido, zona de Lecubaso.
Aspia: 1944, prado y monte alto, zona de Urgoiti.
Aspiguiceiana: Heredad de Lecue.
Aspuru o Azpuru: (ver Aizpuru). Caserío en la cabecera del barrio Aperribay, incendiado en 1974 y casi totalmente derruido en la actualidad.
Apellido citado en 1621.
Aspuruchiquerra: Monte o puente de Aperribay-Aguirre.
Aspuru de cerca la Mina: (ver Ach-buru de miñealde). Monte arbolar y argomal, zona de Aguirre.
Astinalde o Astuyalde: Heredad y término de Unquina.
Astobieta: 1607, egurbide y monte de Basabe.
Astobieta-Mendi: Monte, zona de Eguía.
Astola-Alde: (ver Artola-Alde) Monte y heredad de Artola.
Astola-Alde-Celayco-Echevarria: Cas. de Artola (const. entre 1885 y 1886).
Astolande: 1944, monte bajo de Gumucio.
Astolande-Chiquerra: 1944, argomal de Gumucio.
Astui: Cas. y vega de la zona de Unquina. Esta casería se quemó el mes de noviembre de 1746, más tarde se reconstruyó (otr. denom. Urrestui y Astuicoa).
Astuicoventanapia o Astuialde: Heredad de Unquina.
Astuy-Aurrea: Heredad de Unquina.
Astuy-Larrea: 1944, huerta de Unquina.
Astuyco-Soloa: Heredad de Unquina.
Asua: 1607, cas. de Arteta.
Apellido citado entre 1561 y 1579.
Asua-Baso: Monte, zona de Zuazo.
Asuena: Cas. de Bengoeche.
Atarragorta: 1607, sel hacia la zona fronteriza con Larrabezúa, por Artola.
Aulesa-Basabalde: Jaro, zona de Basabal.
Aulesa-Ordeñalde: Jaro, zona de Basabal y Ordañe.
Auleza o Aulesa: 1638, lugar, monte y encañada por la zona alta de Zuazo, Basabal y Bequea, forma parte del monte Pagatza; monte robledal y barranca de Unquina (otr. denom. Aurlessa).
Auleza-Alde: Terreno-monte, zona de Bequea.
Auleza-Becoa: Terreno-monte, zona de Bequea.
Auleza-Goiti: Terreno de Bequea.
Auntsesieta: 1607, ejido zona alta de Lecubaso.
Aurora: 1939, cas.
Aurrecocelay: Monte, zona de Corte-Ederra.
Aurrecoechenagusia: Cas. de Urgoiti-Labeaga.
Aurrecosolo: Heredades en Ordañe, Basozabal, Arteta, Aguirre y Urgoiti-Goicoa (loc. dif.).
Aurregoiti: 1944, prado de Bequea.
Aurtenengoa: 1795, cas. de Arteta (otr. denom. Aurtenengoechea).
Ausocosolo-Cearra o Ausoco-Solosarra: Heredad de Lecue.
Ausparozaga: 1607, sel zona de Urgoiti.
Auspelazaga: (ver Ausparozaga). Heredad y monte, zona de Gumucio.
Austeguizarra: Heredad de Bequea.
Ayllumea: Monte castañal y robledal, zona de Bequea. (Ver Alladicaga y Allupia).
Azaola: (ver Azarola y Azuela). Sel zona de Arteta.
Azaola-Barrena: (ver Asaolabarrena). Monte, zona de Lecue-Arteta.
Azaroa: 1944, pinar, zona de Arteta.
Azarola o Acaroba: (ver Azaola). 1607, sel zona de Lecubaso.
Azcona: 1939, cas. de Corte-Ederra.
Azpuru-Alde: 1944, monte pinar, zona cabecera de Aperribay.
Azucoerreca o Asuerreca: Monte, zona de Zuazo.

Azuela: (ver Azaola). 1720, término de Arteta. (Ver Azuola). Regata y monte de Urízar.
Azuela de Arriba: Monte, zona de Urízar.
Azula: (Ver Azuela). Monte, zona de Aguirre.
Azuola: (Ver Azuela y Azula). 1607, regatos entre Aperribay y Bengoeche.

B

Balay-baso: Monte, zona de Unquina.
Balenciaga Menor: Heredad de Uribarri.
Balaysolo: 1944, argomal de Labeaga-Unquina.
Balzagorta (Pedro de): 1607, sel.
Bambasolo o Bombasolo: Heredad de Unquina.
Barabisulueta: 1944, monte bajo de Gorocibay.
Barañoarte: 1607, ejido y monte zona de Gorocibay.
Barco: 1795, cas. de Goicoeche. En 1704, Gabriel Barco era el dueño de una de las casas de Goicoeche.
Bardalurbarri: Heredad de Bequea. (Ver Barcalurbarri y Barcalusbarro).
Barreada: Camino carretil de Unquina.
Barrenengoa: 1795, cas. de Arteta (otr. denom. Arteta de Suso).
Barrenengoechebarria: Cas. de Arteta.
Barri: Heredad de Urreta.
Barri: Heredad de Urreta.
Bartolochuena: Heredad de Gumucio.
Bartolochuenalde: Monte, zona de Gumucio.
Bartolochuenalde-Chiquerra: Monte, zona de Gumucio.
Bartolochulanda: 1944, monte, zona de Erleches.
Bartolochulanda-Chiquerra: 1944, monte de Erleches.
Bartoloena o Bartoloerra: Cas. de Lecue.
Basabal: Cas. entre Unquina y Bequea.
Basabalde: Monte, zona de Basabal.
Basabalena o Basabalerra: Cas de Unquina.
Basabal-Goicoa: 1939, cas. de la zona Unquina-Bequea.
Basabe: 1636, barrio de la zona alta de Goicoeche. Apellido citado en 1375.
Basabe-Becoa: Cas. de Basabe.
Basame Mayor: Cas. de Basabe (otr. denom. Basabe-Nagosia).
Basaquin: Monte, zona de Erleches-Gumucio.
Basaquiñabarrena: Cas. entre Erleches y Gumucio, y terreno-campa de Basaquin.
Basoa: 1939, terrenos.
Basozabal: 1607, cas. de Zuazo; cas. de Bequea; —1944— cas. de Arteta. Apellido citado en 1514.
Basozábal-Erdicoa: 1939, cas. zona de Bequea.
Basterreco-Arloa: Heredad de Unquina.
Basterreco-Soloa: Heredades en Lecue, Bidorreta y Gorocibay (loc. dif.).
Basterrechea: 1939, cas.
Bastinsolo: 1944, prado-cereal.
Beascoa-Echevarría: Cas. de Zuazo.
Beascoechea: 1795, cas. de Unquina.
Beascoechevea: Cas. de Zuazo.
Becoa: Heredad de Elorrichueta.
Beco-Beresi: Jaro de Urízar y Bengoeche. Heredad y herbazal de Bequea-Eizaga.
Beco-Beresi el Mayor: Jaro, zona de Aguirre.
Becocoa: Cas. y Jaro de Gorocibay.
Becosoloa: Heredades en Lecue, Bequea, Torrezabal, Gumucio, Bengoeche, Lupola, Unquina, Arteta, Aguirre y Elejalde (loc. dif.).
Becosolo-Andicua: Terreno labrantío de Lecue.
Becosolo-Emeticua: Terreno labrantío de Lecue.
Bedaraciguicelana o Bederatziguiselena: Heredad de Lecue.
Begoña o Zavala: Cas. de Zavala, en la zona de la iglesia nueva.
Begoñerra: Cas.
Belacorta: Monte, zona de Gorozibay.
Belategui: Cas. y heredad de Elejalde.
Belategui-Chiqui: 1939, cas. de Elejalde.
Belaustegui: 1637, cas. de Gorocibay. Monte arbolar y argomal de Goicoeche. Apellido citado en 1375, pero para la zona de Bedia.
Belaustegui-Becoa: Cas. de Gorocibay.
Balaustefui-Goicoa: Cas. de Gorocibay.
Bengoeche: Barrio, cas., aroryo, heredad y camino que va desde éste al barrio de Urízar y Aguirre. Puente, repuesto en 1814. Apellido citado en 1375.
Bengoeche-Alde: Jaro de Bengoeche.
Benturena o Bentunena: Cas. de Unquina.
Bequea: Barrio, jaro y heredad (otr. denom. Bequeaga). Apellido citado en 1375.
Bequea-Becoa: 1795, cas. de Bequea (otr. denom. Bequea-yuso).
Bequea-Bicoeche: 1939, cas. de Bequea (ver Bequea-Becoa).
Bequea-Erdicoa: 1795, cas. de Bequea.
Bequealde: Monte, zona de Bequea.
Bequea-Sarra: Término de Bequea.
Bequelarre: 1795, cas. de Bequea construida entre 1745 y 1795.
Bequelarre-Alde. (ver Bequerralde), 1944, cas. de Bequea.
Bequelarre-Aurre: Terreno-monte de Bequea.
Bequelarreaurregoitia: 1944, prado-cereal de Bequea.
Bequelarre-Bajo: (ver Bequelarrepea), 1939, monte, zona de Bequea.
Bequelarre-Barrena: (ver Bequelarre-Bajo), 1939, terreno de Bequea.
Bequelarre-Goicoa o Bequerralde-Goicoa: 1939, cas. de Bequea.
Bequelarre-Goiti: Monte, zona de Bequea.

Bequelarrepea: (ver Bequelarre Bajo), 1944, paraje de Bequea.
Bequelarreta: 1944, pinar de Bequea.
Bequerralde: Monte de Basabal.
1939, cas. de Bequea.
Bequelarrecolandia: 1939, heredad de Bequea.
Berbarrena o Learbarrena: 1944, prado de Arteta.
Berde-Solo: Heredad de Zuazo.
Berdesolo-Barrena: Ribazo de Zuazo.
Beresico: Heredad de Torrezábal.
Beresicoechea: 1939, cas. de Iberluce-Torrezabal; jaro entre Torrezabal y Guturibay.
Beresico-Goyerreca: 1944, prado-cereal de Torrezabal.
Beresi-Chiquerra: Jaro de Elejalde.
Beresinagosia: Jaro, zona de Yugu.
Beresiondoa: Heredad y herbazal de Bequea-Eizaga.
Beresiosteta-Becoa: 1939, cas. de Urízar-Ergoyen.
Beresiosteta-Goicoa: 1939, cas. de Urízar-Ergoyen.
Bermerechueta: Cas. de Corte-ederra. En 1885 estaba quemada y en 1887 se reconstruyó.
Bermerochueta o Pistiagorta: Monte, zona de Gumucio.
Beroaga: (ver Urberoaga), 1607, ejido en la zona alta de Lecubaso, común con Bedia.
Betrol o Presacovuelta: 1944, prado de Urgoiti.
Bideaspicobarrena: 1944, huerta de Gumucio.
Bideaspicosoloa: 1944, prado-cereal de Erleches.
Bideaspico-Solobarrena: (ver Bideaspicobarrena y Bideaspicosoloa). Heredad de Gumucio.
Bideastibideeta: 1607, ejido, hoy en Bedia, hacia la zona fronteriza de Gumucio.
Bidecoa: 1944, prado de Urgoiti.
Bidecoechea o Bengoechea: 1638, cas. de Bengoeche (otr. denom. Videcoa). Apellido citado en 1610.
Bidecosolo: (ver Videcosoloa). Heredades entre La Cruz y Plazacoeche y en Labeaga (loc. dif.).
Bidecurce: 1939, cas.
Bidegane: 1944, prado de Gumucio.
Bideganeco: (ver Videganeco-Berecie), 1944, jaro de Ergoyen.
Bidepia: 1944, prado-cereal de Gorocibay.
Bidesabal-Arte: 1944, huerta.
Bideurreta: (ver Vidaurreta), 1704, cas. y huerta de Urreta (otr. denom. Bidorreta y Bidaorreta).
Bidezabal: 1939, cultivos.
Bigitalde: Heredad de Ordañe.
Bilbao: 1375, apellido citado para la zona de Gorocibay.
Bilbao-Aldia: 1944, prado-cereal de Zamacona.
Discarreco-Soloa: Heredad de Basaquin-Barrena.
Bisquerda o Busquerda: 1944, monte, zona de Aperibay.
Blanca: Cas. de Urgoiti construido en 1897.
Bodegón de Arancelay: Término de Urízar.
Bosquerdo: Cas. de Aperibay.
Bostecosolo: Heredad de Plazacoeche (otr. denom. Bostecoa).
Burozotaga: (ver Busozaga), 1607, término y monte, zona de Urgoiti (otr. denom. Burutuzaga, Burutotza y Burutoetzaga).
Busozaga: (ver Burozotaga), 1607, sierra, zona alta de Urgoiti.
Busquerdo o Bisquerdo: (ver Bosquerdo y Bisquerdo) 1944, argomal de Aperribay.
Bustinza: Cas. de la zona Ergoyen-Urízar-Aguirre.

C

Cobildu: 1944, prado de Bequea.
Cabilesolo: Heredad de Unquina.
Calbarco: Heredad de Eguía.
Calcebarrena: Heredad de Artola.
Calzada: 1795, cas. de Elejalde.
Calzada-Alde: Heredad de Bengoeche.
Calzada-Gana: 1944, prado-cereal de Labeaga.
Calzada Vieja: 1939, terreno.
Calzagana: 1944, heredad de Olabarri.
Calzareta: Heredad de Urreta.
Caminoaldea: 1944, heredad de Bengoeche.
Camino-Chiquerra: 1795, cas. de Zuazo.
Caminogana: Heredad de Urgoiti-Labeaga.
Camino-Goyena: Heredad de Artola.
Caminondoa: Heredad de Zuazo.
Terreno en Zamacona.
Caminopea: Heredades en Urgoiti, Lasao y Gumucio (loc. dif.)
Camiñoegala: 1944, huerta de Urgoiti.
Camiñopartia: 1944, prado de Urgoiti.
Cantansolo-Alza: Heredad de Unquina.
Cantareta: Monte argomal de Bengoeche.
Cantera: Cas. y monte arbolar en la zona de Bengoeche.
Canteralde: Monte, zona de Bengoeche.
Cantera-Buru: Terreno-monte, zona de Bequea.
Canteraleco: Heredad de Bengoeche.
Cantera-Ondo: Terreno-monte de Bequea.
Prado de Erleches.
Cantera-Zarra: Monte, zona de Bequea.
Capoegui: (ver Gapoegui), 1607, Egurbide, zona de Lecubaso, común con Bedia.
Carabialdea: Heredad de La Cruz.
Carabialdecoa: Cas. de La Cruz, construida entre 1912 y 1932.
Carabiondo: Monte, zona de Basabe.
Carabisoloa: 1944, prado-cereal en Aguirre.
Heredad en Ascarri.
Carabisolobarria: Heredad en Ascarri.
Carcabea o Areaco-Arloa: Heredad de Unquina.
Carcusolo: Heredad de Eizaga.
Careobieta: 1607, término entre Altamira y Padrola.

Carnicería: 1795, cas. de Zabala-La Cruz.
Carnicerie-Ondocosolue: Terreno labrantío de La Cruz.
Carobi-Zulo: Terreno-monte de Bequea.
Cartuchosolo-Becoa: Heredad de Labeaga (otr. denom. Cartuchosolobe).
Cartuchosolo-Goicoa: Heredad de Labeaga.
Casa Cural: Cas. de Zabala, construida entre 1901 y 1909.
Casa Pinta: (ver Pinta). Cas. de Unquina, construida en 1898.
Cascue: 1939, heredad.
Casildu: (ver Cabildu), 1939, monte.
Castañaco-Baseo: Monte de Lupaola; 1944, argomal de Padrola (otr. denom. Castanetaco-Basoa).
Castañachaeta-Aldenecoa-Mañategui: 1944, monte, zona fronteriza de Zarátamo.
Castañal: Monte, zona de Eguía.
Castañalde: Heredad de Ordañe.
Castañal de Lisarmintegui: Monte, zona de Unquina.
Castañeta-Ursaltu: Monte, zona de Bengoeche.
Castille-Arlo: Heredad de Zuazo.
Catalanena o Luguergana: Cas. de Gumucio-Ascarri (otr. denom. Cantalanena).
Catalangane o Catalanguena: (ver Catalanena). Cas. de Ascarri y —1938— heredades y monte de Ascarri.
Castille-Solo: 1944, heredad de Zuazo.
Cealgana: 1607, término.
Cearreta-Zarra: Heredad entre Lecue-Goicoa y Meatzeta.
Celaicoac: Heredades de Unquina.
Celaya: Cas. y heredad en Unquina.
Apellido citado entre 1561 y 1625.
(Ver Celaicoechea).
Celay-Galanta: 1944, monte, zona de Gumucio.
Celay-Lucea: Monte arbolar y argomal, zona de Erleches.
Celay-Lusia o Gumucio: Cas. en Gumucio y prado.
Celaicoechea: Cas. de Unquina. (Ver Celaya).
Cepamendi: 1944, prado-cereal de Unquina.
Cerpaluride: Terreno de Zamacona.
Cerraduria: 1939, terreno.
Ciarra: Heredad de Arteta.
Cigitalde: 1944, prado-cereal de Ordañe.
Cimelduy: (ver Simelduy), 1607. ejido, zona de Lecubaso (otr. denom. Gumelduy). Monte, zona de Erleches.
Circusolo: Heredad de Bengoeche.
Coencearra: Monte, zona de Bequea.
Colmenar: Cas.
Comendaria: Heredad de Ordañe.
Comenzola: (ver Gomenzola). Monte entre Arteta y Lecubaso, arroyo en la misma zona.
Comezola-Barrena: Monte arbolar, zona de Lecubaso.
Concusolo: 1944, huerta de Guturribay.
Condeparte: 1704, cas. de Eguía.
Contachi-Aurria: Heredad de Lecue.
Contabarri: Monte, zona de Gumucio.
Cortache: 1795, cas. de Lecue (otr. denom. Cortachina y Cortachi).
Cortachiburu: 1607, ejido, zona de Lecubaso.
Cortachiduria: 1944, prado-cereal de Lecue.
Cortaeche: Monte, zona de Lecubaso.
Cortapista: (ver Pistiacorta), 1939, cas. de Corte-Ederra.
Cortar: 1607, egurbide que iba desde encima de las casas de Yugu hasta Uriburu, formado por varios pedazos.
Corte-Ederra: 1607, sel, zona de Gumucio. Cas. de Gumucio (otr. denom. Corta-Ederra).
Crisquisilue: 1939, monte y heredad.
Crutsecoa: Cas. de Zabala derribada y construida de nuevo entre 1897 y 1910.
Curceta Zabala: Apellido citado entre 1561 y 1579.
Crutzena: Punto del barrio Zabala en las proximidades de La Cruz.
Cruzealdeco-Solo: Terreno labrantío de Zamacona.
Cucullaga: Jaro en Echebarri, pegante a Yugu.
Cucu-Searra: Monte y heredad, zona de Bequea (otr. denom. Cucu-Sier).
Cucusolo: 1944, pastos de Iberluce.
Cueva-Lecieta: Paraje.
Cuncubieta: Cas.
Cunucirena: Cas. de Unquina.
Curceaga o Curzcaga: 1720, término de Arteta.

CH

Chacursulo: 1944, prado-cereal de Urgoiti.
Chanquela: Heredad de Unquina.
Chanquibles: Heredad de Plazacoeche.
Chanquil: Heredad de Bengoeche.
Chanquile: (ver Chanquil y Chanquina). Heredad de Eguía.
Chanquina: (ver Chanquil). Heredad de Bengoeche.
Chantonena: Cas. de Unquina.
Chantonsolo: Heredad de Unquina.
Chapelena: Cas. de Unquina.
Chara-Cotrocoa: Monte, zona de Bequea (otr. denom. Charracotroca).
Charaga: Término, zona de Zuazo (otr. denom. Characa).
Charavisulueta: Monte, zona de Gorocibay.
Charrisolo: 1944, prado-cereal de Arteta.
Charroa: Cas. entre Plazacoeche y Guturribay.
Chavaleta: Paraje y monte entre Basabal y Unquina (otr. denom. Chavoleta y Chovoleta).
Chavi-Solo: Heredad de Arteta
Chavoleta-Goicoa: Monte arbolar, zona de Unquina-Basabal-Bequea.

Chicarra o Chiquerra: Heredad de Bengoeche.
Chicherra: Cas. de Bengoeche.
Chimilarra-Alde: Terreno de Zamacona.
Chiminilarra: Término y heredad de La Cruz-Urreta (otr. denom. Chiminolarra y Echiminilarre).
Chimino-Larrasolo: Heredad de Zamacona.
Chimino-Ondoa: Terreno de Zamacona.
Chiquerra: Cas. de Unquina.
Heredad de Zuazo.
Chiquerra de San Andrés-Alde: Cas. de Unquina.
Chiquita: Heredad de Aperribay.
1939, cas. de Ascarri.
Chiquita-Errotazar: (ver Errota-Zarra). Cas. de Aperribay.
Chispamendi: Monte argomal, zona de Artola y —1939— cas. de Artola (otr. denom. Chispasmendi).
Chistulanda: Cas. y monte arbolar y argomal, zona de Bengoeche-Aperribay.
Chistulanda-Alde: Heredad de Bengoeche.
Chistulandaburu: 1944, prado de Bengoeche.
Chochocosoloa: 1944, prado-cereal de Eguía-La Cruz.
Chorro: Monte arbolar, zona de Lecue.
Chorropea: Heredad de Elejalde.

E

Ebarri: 1944, cas. de Corta-Ederra.
Ebiduac o Elorregui: 1607, ejido.
Echachu: 1795, cas. de Zuazo y —1795— cas. de Urizar.
Echachu-Barri: 1939, cas. de Zuazo.
Echachu-Becoa: Cas. de Zuazo.
Echachu-Goicoa: Cas. de Zuazo.
Echachui: 1795, cas. de Unquina.
Echegoyerre: Montes, zona de Ysasi.
Echaspicolandie: Heredad en La Cruz.
Echaun: 1939, heredades.
Echealbocoa: Heredad de Bengoeche.
Echealbua: 1944, prado-cereal de Urreta-La Cruz.
Echealde o Erdicoa: 1944, prado-cereal de Olabarrieta.
Echealvocoa: Heredad de Zuazo.
Echeandia: 1637, cas de Zuazo y —1944— heredad en La Cruz (ver Andicoeche).
Echeandia-Alde: Cas. de Zuazo (otr. denom. Echeandialde).
Echearriac: 1944, prado de Bequea.
Echeaspi: Heredades en Aguirre, Unquina-Bequea y La Cruz (loc. dif.). Monte arbolar de Urízar.
Echeaspicolandie-Espaldie: 1944, prado-cereal de Eguía.
Echeaspico-Soloa: Heredades en Zabala y Elejalde.
Echeaspico-Tontorra: Heredad en La Cruz.
Echeaurre: Heredades en Bengoeche, Ysasi, Gorocibay, Gumucio, Erleches, Bequea, Urgoiti e Ysasi loc. dif.).
Echeaurre-Auspolosaga: Monte, zona de Gumucio.
Echeaurrecoa: Heredades en Lupaola, Artola y Urreta (loc. dif.).
Echeaurrecoberesie: Monte robledal de Erleches-Gumucio.
Echeaurrecoberesibarrena: Monte, zona de Gumucio.
Echeaurreco-Ortue: Heredades en Bengoeche y Laveaga.
Terreno-huerta en Lecue.
Echeaurrecosoloa: Heredades en Lecue, Bequea y Bengoeche (loc. dif.).
Echeaurrecosolo-Barrena: Prado-cereal de Gumucio.
Echeaurres: Heredades en Goicoeche y Gorocibay.
Echebarrena: Heredades en Bidorreta y Zuazo.
Huerta en Unquina.
Monte, zona de Aguirre.
Echebarri: Caseríos de Elejalde, Zuazo, Goicoeche, Labeaga, Urgoiti, Cortaederra (const. entre 1876 y 1886), Unquina, Usánsolo (const. entre 1890 y 1891), Unquina (const. entre 1898 y 1908), Bequea, Bengoeche, Gumucio, La Cruz y —1795— Aperribay.
Echebarrialde: Heredad, zona de Yugu.
Echebarria-Meaceta: 1795, cas. de Unquina.
Echebarria-Urizar-Goitia: 1944, monte y prado de Uxargoiti.
Echebarri-Becoa: Cas. en Urgoiti y Bequea.
Echebarri-Chiquerra: Cas. en el monte Goico-basoa, zona de Urgoiti-Labeaga.
Echebarrieta: Cas. de Zuazo (ver Echevarrieta-Goicoa y Echevarrieta-Becoa).
Echebarri-Goicoa: (ver Echevarrieta-Goicoa), 1939, cas.
Echeburu: Monte, zona de Gorocibay.
Monte, zona de Urreta.
Heredad de La Cruz.
Apellido citado entre 1561 y 1579.
Echeburugoicoa: 1944, prado-cereal de Unquina.
Echeçarra: 1636, cas. de Zabala. (Ver Echezarra).
Echechiquerra: Caseríos en Unquina, Zuazo, Goicoeche, Urgoiti, Gorocibay, La Cruz y Elejalde (loc. dif.).
Echechulo: 1944, heredad en Bengoeche.
Echegaray: Cas. en Elejalde y Ascari (ver Ascarri-Echegaray).
Echegochena: 1944, prado-cereal en Bequea (otr. denom. Echegoyena).
Echegorri: Cas. de Bengoeche (reedificada en 1915).
Echenagosie: Cas de Erleches.
Echeondoa: Heredades en Unquina, Basozabal, Lecue, Aguirre, Gumucio, Zabalgane y Basaquin (loc. dif.).

Montes robledales y castañales en Basabe, Unquina y Elejalde (loc. dif.).
Huerto y monte de Bengoeche.

Echeondocobasoa: Monte robledal de Erleches-Gumucio.

Echeondocobaso-Barrena: Monte bajo de Gumucio.

Echeondocoortue: 1944, heredad de Iberluce.
Huerto de Elejalde.

Echeondocosacona: 1944, prado-cereal de Labeaga.

Echeondoco-Soloa: Heredades en Lecue, Bequea, Labeaga, Olabarri, Gumucio y Zamacona.

Echeondocosolo-Mastuya: 1944, prado-cereal de Olabarri.

Echeortue: Heredad de Zuazo.

Echeostecoa: Heredades en Artola y Zamacona.

Echeostecosoloa: Heredades en Aguirre, Unquina, La Cruz, Bengoeche y Gumucio.

Echeostia: Heredades en Zuazo, Urízar, Bengoeche, Gorocibay, Erleches, Unquina y Urreta (otr. denom. Echeostea).

Eche-Otzeteco-Ortua: Terreno-huerta de Unquina.

Echepea: Heredades en Arteta, Zuazo, Bequea, Zabalgane, Altamira y Labeaga (loc. dif.).

Echepeco-Barrenegala: Ribazo de Zuazo.

Echepeco-Soloa: Heredad de Bengoeche.

Echepinta: Cas. de Urgoiti (const. entre 1894 y 1900).

Echesarreco-Solo: Heredad de Unquina.

Echetalde: 1939, cas.

Echevarrieta-Becoa: Cas. en el monte Pagatza, zona alta de Zuazo.

Echevarrieta-Goicoa: Cas. en el monte Papatza, zona alta de Zuazo.

Echezarra o Estratazarra: Cas. de Bengoeche. (Ver. Echeçarra).

Echezarrecosoloa: Heredad de Zuazo.

Echoducho: Heredad de Bengoeche.

Eguía: 1639, barrio y cas próximo a Goicoeche y Zabala.
Apellido citado en 1375.

Eguialde: 1944 jaro, zona de La Cruz.

Eguia-Goicoeche: 1944, cas. de La Cruz.

Eguiasarra: 1939, cas. de Eguía-La Cruz.

Eguía-Vecoa: 1795, cas. de Eguía (otr. denom. Susera de Eguía).

Eguía-Zarra-Erdicoa: ver Eguía-Sarra). Cas. de Eguía.

Eguileonena o Eguireunena: Cas. de Unquina (otr. denom. Eguiraun, Eguireun y Eguileor-nena).
Eguileor: Apellido citado entre 1561 y 1579.

Eguilezaga: Monte, zona de Unquina.

Eizaga: 1638, barrio entre Bequea y Zuazo; casa-torre en dicho barrio (ver Itzaga).
Apellido citado entre 1561 y 1579.

Eizaga o Ramonsolo: Heredad de Bengoeche.

Eizaga-Aurre: Cas. de Eizaga-Bequea.

Eizaga-Becoa: 1939, cas. de Eizaga.

Eizaga-Celaya: Monte, zona de Eizaga, forma parte del monte Pagatza.

Eizagacoacha: Montes, zona de Bequea.

Eizaga-Erdicoa: 1939, cas. de Eizaga.

Eizagalde: Monte, zona de Bequea.

Elarri: Monte, zona de Lecubaso.

Elejalde: Barrio próximo al de Goicoeche.

Elexaondo: 1638, término; 1720, paraje de Arteta y —1939— cas.

El Gallo: Cruce de caminos en Urgoiti.

Elorregui o Eviduac o Erroi-Aspe: 1607, ejido y sel entre Upogana y Umagortazarra.

Elorrichueta: Monte, zona de Labeaga y cas.

Elorrichueta-Barrena: Monte, zona de Gumucio.

Elorrichueta-Chiqui: 1939, cas.

Elorrichueta-Mayor: 1939, cas.

Elorriengo-Acha: Monte robledal de Upo.

Emaldiena: 1939, cas. de Labeaga.

Encañada: Monte, zona de Gumucio.

Ercusso: 1635 (ver Ergoyen).

Erdiioa: (ver Erdicoechea) Cas. de Aperribay.
Huerta de Plazacoeche.

Erdicoa o Echealde: Prado-cereal de Olabarrieta.

Erdicobaso: Monte arbolar de Unquina.

Erdicoechea: Cas. de Gumucio, Bequea y Aperribay (ver Erdicoa y Aperri-Erdicoa) (loc. dif.).
Heredad de Bequea.
Cas. de La Cruz (constr. entre 1910 y 1924).

Erdico-Errequia: Regata del monte Solo-Barrena.

Erdico-Soloa: Heredades en Lecue, Unquina, Bengoeche, Bequea, La Cruz y Ordañe (loc. dif.).

Ereño-Errequeta: Monte, zona de Lecubaso y Unquina.
Hereño: Apellido citado en 1375, procedente de Bedia.

Ereño-Secosoloa: Heredad de Yugu.

Ergoyen: (ver Ercusso). Camino que va desde este barrio al caserío Urtebieta. Con este topónimo se denomina en la actualidad al conjunto formado por los barrios históricos de Arechabaleta, Urízar y Aguirre.

Erleches: Barrio formado en el siglo XIX y camino que va desde este barrio a la casa Hipolitochuena, en Larrabezúa, pasando por Zalaikoetxe y Txispamendi.

Erlecheta-Goicoa: Cas. de Erleches.

Erlecheta-Goirengoa o Goyyengoa: (ver Erlecheta-Goigoa). Cas. de Erleches.

Erleteguí: Terreno-huerta de Gumucio.

Erlochueta: (ver Elorrichueta) 1944, argomal de Allumia-Labeaga.

Ermesta: 1944, prado-cereal de Agarralde, en Aguirre.

Ermita: 1939, monte.

Ermite-Ondoa: Heredad de La Cruz.

Erquiñasolo: 1939, heredad.

Errealtadua Menor: Monte, zona de Lecubaso.

Erreca-Buru: Monte, zona de Bidorreta.
Errecacoa: Heredad de Unquina.
Errecaco-Erechac: Monte robledal hacia la zona de Larrabezúa y Leguina.
Errecacosolo: (ver Errecasolo). Heredades en Bengoeche y La Cruz.
Errecachu: Monte y arroyo de Aperribay.
Errecachueta: Heredad de Urízar.
Errecalde: Heredades en Goicoeche, Bidorreta y Eguía (loc. dif.).
Heredad y ribazo de Zuazo.
Prado-cereal de Torrezabal.
Errecacoechea: Cas. de La Cruz (const. entre 1910 y 1924).
Erreca-Ondo: Cas. de Gumucio.
Monte, zona de Bidorreta.
Errecasolo: 1944, gallinero entre La Cruz y Plazacoeche.
Errecarcullu: 1939, monte. zona de Arteta.
Errecazabal: Monte, zona de Zuazo.
Errecondo: 1939, cas. de Bengoeche.
Errementari-Echevarría: Cas. de Zuazo (const. en 1912).
Errementeria o Rementeria: Cas de Zuazo.
Errementarisoloa: Heredad de Zuazo.
Errementarisoloa: Heredad de Zuazo.
Errequeta: 1795, cas. de Unquina y —1795— cas. de Labeaga.
Errequeta-Solo: 1944, heredad de Labeaga.
Errialtadua Mayor: (ver Rialtadua Mayor). Monte, zona de Lecubaso.
Erricoeche: 1939, cas. y monte.
Erricoena: Cas. de Erleches-Gumucio.
Erriertadua: (ver Errialtadua, Errealtadua y Rialtadua), 1607, término y ejido en Lecubaso, confinante con Ceberio.
Erroi-Aspe: 1607, ejido entre Upogana y Umagortazarra.
Errota-Alde: Heredad y término de Unquina.
Errotabarrena: Término de Unquina.
Errota-Osteie: Monte arbolar de Lecue.
Errotarte: Vega de Unquina.
Errota-Zarra: (ver Chiquita-Errotazar). Cas. de Aperribay.
Ertibay: (ver Ertibi), 1607, sel, zona de Lecubaso.
Ertibi: (ver Estibi y Ertibay). Pinar de Lecubaso.
Escatu: 1944, prado-cereal de Altamira.
Escayen: 1607, sel, zona alta de Lecubaso, confinante con Ceberio.
Escondua: Heredad de Echevarri.
Eseaurre: Monte, zona de Aperribay.
Esimularre: Terreno de Zuazo.
Espolsa: Heredad de Erleches-Gumucio.
Espolsa-Goyena: Heredad de Gumucio.
Espolzarellena: 1944, prado-cereal de Gumucio.
Esquina del Jaro: Heredad de Bengoeche
Estacaduza: Heredad de Unquina.
Estañuena o Estañuerra o Estayuena: Cas. zona de Lecue.
Estarta: 1939, cas., monte y heredad.
Estarta-Balza: Heredad, jaro y monte entre Meatzeta y Unquina.
Estartacoa: 1944, prado de Ardañe.
Estarta-Barrenac: Heredades de Lecue.
Estarta-Sarra: (ver Estrada), 1944, cas. de Bengoeche (otr. denom. Estratazarra).
Estasiñoalde: 1944, prado-cereal de Usánsolo-Unquina.
Estibi: (ver Ertibi). Monte, zona de Ysasi-Becoa (otr. denom. Estibil).
Estrada: (ver Estarta-Sarra), 1704, cas. de Bengoeche. Apellido citado en 1610.
Exedexuerra: 1804, cas. de Arteta. Cabe la posibilidad de que ésta fuese la misma casa que en 1796 se denominaba Ybarreche e Ibarrechena, más tarde.
Exidueta: Monte, zona de Lecubaso.
Eulasa-Andia: Monte, zona de Lecue.
Eulasa-Chiquerra: Monte, zona de Lecue.
Eulesa: 1939, argomal, zona de Lecue.
Eulezaco-Berecie: Jaro, zona de Lecue.
Eurreco-Alde: Heredad de Torrezabal.

F

Fray Iturriaga: 1720, término de Arteta y —1804— pozo de Arteta (otr. denom. Frayle Iturri).
Frente a la casería: Heredad de Bengoeche.

G

Gacharrieta: (ver Gatz-arrieta). Monte, zona de Bequea.
Gaibe: 1607, egurbide, zona de Bequea-Unquina.
Gallaga: 1795, cas. de Bengoeche-Olabarrieta. En 1704 esta casa era propiedad de Josefa de Abendaño, siendo inquilino Antonio de Gallaga, del que tomaría el nombre en adelante. Seguramente este caserío es el que en 1375 habitaba Juan de Abendaño. Sin embargo, no se ha encontrado el topónimo Abendaño, aplicado a caserío, antes de 1704.
Gallealde: Heredad de Bengoeche.
Gallealde-Eche: Cas. de Bengoeche (const. entre 1912-1928).
Gangure-Mendi: Monte, zona de Bequea-Eizaga.
Ganguren: Monte que en su cumbre hace punto fronterizo común con las Anteiglesias del Valle de Asúa.
Gapoegui: (ver Capoegui), 1607, término y zona de Lecubaso.

Garaita: 1746, cas. de Zabala-Zamacona.
Garaita-Enea: Terreno y cas. en Zabala-Zamacona (const. en 1913).
Garaita la Pequeña: Cas. de Zabala-Zamacona.
Garbe: 1607, regato de Lecubaso; monte y término de Arteta.
Garbeburu: 1607, agurbide, zona de Lecubaso-Arteta.
Garibi: 1638, cas. de Bengoeche (otr. denom. Garibay).
Garibay: Apellido citado en 1375.
Garibi-Atzecoa: Cas. de Bengoeche (const. entre 1901 y 1913).
Garibi-Becoa: Cas. de Bengoeche.
Garibicoecheondoa: Monte, zona de Bengoeche (otr. denom. Garibi-Echeondoa).
Garibi-Echecoa: 1939, cas. de Bengoeche.
Garibi-Erdicoa: Cas. de Bengoeche (const. entre 1901 y 1913).
Gastanecueta-Aldanecoa-Manategui: (ver Castañachaeta-Aldenecoa-Mañategui).
Gastañadui-Bequelorri-Alde: Monte arbolar y castañal entre Unquina y Bequea.
Gastañeta: Monte, zona de Bengoeche.
Monte robledal y castañal, zona de Arteta.
Gastelusolo: 1607, egurbide sobre Altamira y Elejalde, sobre las casas de Olabarri.
Gatz-Arrieta: (ver Gacharrieta). Paraje donde se encuentra la mina Elena.
Gautoñeta: Castañal de Urízar.
Gaztañalde: 1939, cas. de Bengoeche.
Gaztañezarreta: Monte, zona de Ordañe.
Gijonena: (ver Quijonena). Cas. de Unquina.
Gogeascoechea: 1795, cas. y heredad de Unquina.
Gogeascoechea-Becoa: 1795, cas. de Unquina.
Gogensolo: 1607, cumbre y regato, zona fronteriza con Larrabezúa, frente a Gumucio.
Goicoa: (ver Zuazo-Goicoa). Cas. de Zuazo (otr. denom. Goicocoa).
Goicobaso: Monte, zona de Olabarri.
Heredad de Echébarri.
Monte robledal y castañal de Bengoeche.
Monte, zona de Urgoiti-Labeaga.
Goico-Beresi: Jaro de Urízar-Aguirre.
Monte bajo zona de Gumucio.
Jaro de la zona de Yugu.
Goicoberesibarrena: Jaro y monte robledal, zona de Erleches-Gumucio.
Goicoeche: Barrio, arroyo y caserío en Goicoeche —1635—, Gumucio y Artola, ésta última en el monte Castanateco-Barrena (zona de Erleches), construido entre 1897 y 1899.
Apellido citado en 1375.
Goicoeche-Barrena: Cas. de Goicoeche-Elejalde.
Goicoeche-Barrie: Cas. de Goicoeche.
Goicoeche-Erdicoa: Cas. de Goicoeche.
Goicoegala: 1944, prado-cereal de Elejalde.
Goicogana: 1944, pinar de Unquina-Bequea.
Goico-Gastañeta: 1944, argomal de Itzaga.
Goico-Sarratu: Heredad y campa de Erleches.
Monte, zona de Bidorreta.
Goico-Soloa: Heredades en Lecue, Labeaga, Urízar, Echébarri, Basaquin, Elorrichueta, Bengoeche, Zuazo, Gorocibay, Erleches, Yugu, Bidorreta, Aguirre, Gumucio y Elejalde (loc. dif.).
Jaro y heredad de Eguía.
Goico-Solo o Solo-Chiquerra: Heredad de La Cruz.
Goicosolobarrena: 1944, prado de Gumucio.
Goicosolo-Barria: Heredades en Gumucio y Zuazo.
Goicosolo-Ortue: Huerta de Zuazo.
Goicosolo-Zarra: Heredad de Gumucio.
Goienengoa: 1795, cas. de Arteta (otr. denom. Artetagogeascoa).
Goirengo-Soloa: Heredad de Goicoeche.
Goiri-Baso: Monte robledal, castañal y argomal, zona de Bengoeche.
Gomenzola: (ver Comenzola) 1607, sel, zona de Lecubaso.
Gomuciocoar de Abajo: 1607, sel entre Erleches y Gumucio.
Goriari: Pago de Gorocibay.
Gorocibay: Barrio y cas. (otro. denom. Gorocibar).
Apellido citado en 1375.
Gorocibayco-Echebarría: Cas. de Gorocibay (const. entre 1913 y 1927).
Gorocibay-Mendi o Elorrichueta-Barrena: Monte entre Gorocibay y el caserío Elorrichueta.
Gorocibi-Becoa: 1795, cas. de Gorocibay.
Gorocibilanda: Monte robledal, zona de Gorocibay.
Gorocibi-Goicoa: 1939, cas. de Gorocibay.
Gorostiandi: Monte, zona de Aguirre.
Gortachi: 1607, sel, zona alta de Lecubaso, hacia Ceberio.
Gortabarri: 1607, sel, zona de Erleches-Gumucio.
Goyena: 1944, prado-cereal de Labeaga.
Goyeneco: Heredad de Torrezabal.
Goyoaga: Cas. de La Cruz.
Gozoaga: Cas. de Zuazo.
Guerra-Parte: 1704, cas. de Bengoeche.
Guerra: Apellido citado en 1596.
Guindabaso: Monte, zona de Yugu (otr. denom. Guidabaso).
Guirnaldacha: 1607, ejido, zona alta de Lecubaso.
Guiselangoa: Parcela de tierra.
Gumelduy o Cimelduy: Monte, zona de Erleches.
Gumucio: 1607, egurbide, barrio, monte y heredades; río, llamado también de Amorebieta.
Apellido citado entre 1561 y 1579.
Gumucio o Celay-Lucia: Cas. de Gumucio.
Gumuciobaso: 1641, valle.
Gumucioco: Punto del monte Ganguren.

Guturribay: 1638, molinos, —1745— cas.; heredades en Zabalgane-La Cruz (otr. denom. Gurtubay).
Guturribay-Alde: Heredad entre Torrezabal y Guturribay.
Guturribay-Ernicoa: Cas. de La Cruz (const. entre 1897 y 1899).

H

Habichuela: Heredad de Arteta.
Horcueta: Heredad de Urreta.
Hocieta: Apellido citado en 1514 para la zona de Urízar, aunque lo más probable es que este Hocieta sea una lectura incorrecta de Urízar.
Hordeña-Ondo: 1638, lugar, zona de Ordañe.
Hormapeco-Soloa: Heredad de Elejalde.
Hortua-Solua o Echaburua: Terreno labrantío en Lecue.
Hortue: Heredades en Bequea y Basabe.
Hospital: 1745, cas. de Zabala.
Hospitaleco-Echevarrie: Cas. de La Cruz-Zabala.

I

Ibaizabal: Río.
Ibarrechebea: (Ver Ybarrechena o Ybarreche), 1944, cas. de Arteta.
Esta casería es la que en 1804 se llamaba Exedezuerra.
Ibarluce: 1636, cas. de Zabala (otr. denom. Yberluce).
Idemendi: (ver Yremendi), 1944, monte, zona de Ordañe.
Inchaurchoaga: 1720, monte robledal de Arteta, y —1804— término de Arteta (otr. denom. Inchaurchueta).
Inchautuaga-Lopeigertu: Monte robledal de Arteta.
Inchausti: Heredad y monte de Ordañe.
Insurde: 1720, paraje de Arteta.
Iñostoaga: Monte, zona de Eguía (otr. denom. Inospeaga).
Irasturriya: (ver Yrasturvieja), 1944, pinar de Arteta.
Irende: 1944, manzanal de Arteta.
Iriminieta: 1944, pinar de Aguirre.
Iru-Bide: Cruce de caminos en Aperribay.
Iruncibide: (ver Ynuncibide), 1944, monte raso de Azpuru.
IrsutiauBshrd cmf shr eta shrd cmfñ —? cmf mm
Irustua: (ver Ynusta), 1944, argomal de Urreta.
Isasi: 1635, cas. de Zabala, entre Elejalde y Olabarri. Apellido citado entre 1561 y 1579.
Isasi-Goena: (ver Ysasi-Goicoa), 1939, cas.
Isasi-Sarra: (ver Isasi). Cas. de Zabala-Olabarri.
Isusibide: (ver Isasi-bide), 1944, argomal de Aperribay.
Isusquiza: 1607, peña en la zona alta de Lecubaso.
Iturriburu: 1944, prado de Gorocibay.
Iturricobasoa: 1944, argomal de Eizaga.
Iturrichueta: 1944, pinar de Arteta.
Iturriganecosoloa: 1944, prado-cereal de Gumucio.
Iturrimichi: (ver Yturrichi). Pinar de Bequea-Unquina.
Iturriondo: 1944, prado de Gorocibay.
Iturriondoaldea: Término.
Iturriondocosolo: 1944, prado-cereal de Torrezabal.
Itzaga o Izaga: (ver Eizaga). Cas. y heredad entre Bequea y Zuazo.
Itzarralde: 1944, prado-cereal de Bequea.

J

Jantosochueta: Monte, zona de Zuazo.
Jaro: Monte, zona de Urreta.
Jaunasolo: 1939, heredades.
Jauregui-Solo: Heredad de Bengoeche.
Jaurola: 1607, molino, ejido y sel hacia la zona fronteriza con Larrabezúa.
Jauscune: 1607, ejido, zona de Urgoiti.
Juana-Solo o Mentegui-Solo: Heredad de Unquina.
Juana-Solo: (ver Jaunasolo) 1944, heredades de Urgoiti.
Jugo: Barrio, zona de Aperribay, hacia Echébarri.
Yugu: Apellido citado en 1375.

L

Labaondo: Heredad de Urreta.
Labaoste: Heredades en Bidorreta y Arteta.
Labeaco-Solo: Heredad de Labeaga.
Labeaga: Barrio y heredad entre Urgoiti y Usánsolo. Apellido citado en 1375.
Labeaga-Becoa: Cas. de Labeaga. En 1514 se dice «Laveaga debaxo».
Labeaga-Goicoa: 1795, cas. de Labeaga.
Labeaga-Zarra: 1939, cas. y monte de Labeaga.
Labeco-Eche: 1939, cas.
Labedua: Heredad de Bengoeche.
Labieche o Labeche: Cas. de Bengoeche.
La Cabecera: Heredad de Zamacona.
La Cruz: Ermita de Zabala-Eguía, y —1939— heredades.
Monte cuya cumbre es punto fronterizo común entre Galdácano, Larrabezúa y Amorebieta.
Lachine Sito Junto al Jaro: Término-manzanal de Bengoeche.
Lado del río La Grande: Heredad de Bengoeche.
Lambarri: 1939, cas. de Urreta.
Lamin-Arrieta-Solo: Heredad de Unquina.

Lamiñarrieta: Heredad y jaro de Gorocibay.
Monte y heredad, zona de Unquina.
Prado de Labeaga.
Aunque en principio parecen tres localizaciones diferentes, creemos que se tienen que referir a un único punto.
Lanarecheta: (ver Lauarecheta y Lasarecheta). Monte ejido común, zona de Aguirre.
Landa: Heredad de Bengoeche.
Landacoeche: Cas. en Unquina y en Bengoeche.
Landacoechevarri: Cas. de Bengoeche.
Landacosoloa: Heredad de Bengoeche.
Landachueta: Monte arbolar y argomal de Bengoeche.
Landagalanta: Monte arbolar, zona de Urízar-Aguirre.
Landaluce: Heredad de Uribarri.
Landarrechieta: Cas.
Landasolo: 1939, cas. de Bengoeche.
La Nueva: (ver Echébarri). Caserías en Gorocibay y en Bequea.
La Puente: Torre de Urgoiti-Becoa.
Larbarrena: Prado de Arteta.
Larcena: Heredad de Bengoeche.
Larrabalza: Monte, zona de Zuazo.
Larrabecoa: 1939, cas.
Larranecoechevarri: 1939, cas. de Bengoeche.
Larrenecoa: 1939, cas. de Bengoeche (const. entre 1881 y 1906).
Larratugana: (ver Sarratugana). Monte, zona de Basabal.
Larrazabal: 1939, heredades y manzanal de Urreta.
Larrinaga: Heredad de Arteta.
Lasao: Heredades en Unquina y —1944— en Plazacoeche.
Lasao-Astuyalde: Heredad de Unquina.
Lasacoechea: 1939, terreno.
Lasarecheta: (ver Lanarecheta y Lau-Arecheta). Monte zona de Aguirre.
Lasebe: 1944, huerta de Elejalde.
Latacoa: Heredad de Plazacoeche.
Lataondo: Terreno de Basaquin-Erleches-Gumucio.
Lateta: Heredad de Arteta.
Lau-Arecheta: (ver Lanarecheta y Lasarecheta). Monte, zona de Aguirre).
Laucoa: Heredad de Bengoeche.
Lavacosoloa: Heredad de Bengoeche.
Lavadereco-Goico-Basoa: 1944, argomal de Eizaga.
Lava-Ondua: Terreno labrantío en Unquina.
La Vieja: Cas. de Gorocibay (derribada entre 1913 y 1927).
Lazaro: Monte, zona de Urreta.
Lecanda-Solo: Heredad de Bengoeche.
Lecertu o Lesartu: Monte, zona de Gorocibay.
Lecertu-Barri: 1944, prado-cereal de Usánsolo.
Lecertu-Sarra: 1944, monte, zona de Usánsolo.
Lecondiola: 1607, egurbide entre Aperribay y Bengoeche.
Lecualde: Heredad de Unquina.
Lecubaso: Arroyo y encañada que viene del monte Mandoya, el arroyo hace casi desde su inicio de frontera con la Colación de Bedia.
Lecubaso-Ercequeta: Punto de la encañada de Lecubaso.
Lecue: Barrio y 1635, ferreria.
Eleabe, Leabe y Elcabe: Apellidos citados en 1375, de lectura defectuosa en el original.
Lecue-Buru: Monte, zona de Lecue.
Lecuecotorria: Casa-torre de Lecue.
Lecue de Abajo: Cas. de Lecue.
Lecue de Enmedio: Cas. de Lecue (en 1881 se dice que es de construcción reciente).
Lecue-Echevarria: Cas. de Lecue (otr. denom. (Lecueco-Echevarria).
Lecue-Errota: Casa-molino de Lecue.
Lecue-Goicoa: Cas. y monte arbolar de Lecue.
Lecumbarri: 1636, parcela arbolar de Olabarri.
Legarreta: 1944, monte, zona de Aguirre.
Legorburu: 1795; cas. de Unquina.
Apellido citado en 1587.
Legormintegui: Cas. de Unquina (const. en 1900).
Leguina-Buru: terreno de pastos en Ganguren.
Leguinagalde: Monte entre Artola y Leguina.
Leguinagoitia: Cas. y línea divisoria con Larrabezúa.
Leguinalde: (ver Leguinagalde), 1939, monte.
Leguinagaldecoa: 1939, heredad de Artola.
Leguinaecheostea: 1944, prado-cereal en Urgoiti.
Leguina-Troca: Terreno de pastos en Ganguren.
Leguina-Troca-Alde: Terreno de pastos en Ganguren.
Leguineche: 1641, cas. de Urgoiti (otr. denom. Leguinaeche).
Leguina: Apellido citado en 1375.
Leiguizalangua: Heredad de Unquina.
Lejarreta: Cas. en Elejalde.
Lesieta: Término, zona de Urízar.
Lexardui: 1607. regato y egurbide.
Lexardui: 1607. regato y egurbide.
Lexarmentegui: 1939, monte y heredades zona de Unquina (otr. denom. Lezarmintegui).
Lexareta: (ver Lejarreta), 1944, prado de Altamira.
Lezarbarrena: 1944, pinar de Aguirre.
Lezarretaco-Baso: Monte, zona de Aguirre.
Libaso: Monte, zona de Arteta.
Linaza: Cas. entre Basabal y Ordañe.
Lisarmintegui: (ver Lexarmentegui), monte, zona de Unquina.
Lisarminteguialde: Heredad de Unquina.
Lope de Igartu: 1607, Egurbide, —1638— monte y cañada, y —1866— monte robledal de Arteta (otr. denom. Lopeygertu).
Lopeigartu-Becoa: Cas. de Arteta.
Lopeigertu-Goicoa: Cas. de Arteta.
Lopoegui: (ver Lopoguieta), 1607, egurbide, zona de Lecubaso, en el lado de Bedia.

Lopoguieta: (ver Lopoegui). Monte, zona de Arteta.
Lorena: 1795, cas. de Gorocibay.
Lubarri: 1939, heredades y prado.
Lubausabieta: (ver Lugan-Zubieta). Cas. de Erleches.
Luberrie: Heredad de Gorocibay.
Luberrigana: 1944, prado-cereal de Ascari (otr. denom. Luberrinaga).
Lugan-Zubieta: (ver Lurgancibieta), 1939, cas. de Erleches.
Lugargana: Heredad de Urzabaleta.
Lugergana o Catalanena: Cas. y término de Gumucio (otr. denom. Lungangana y Lugarrigana).
Lugorria: 1607, término de la zona baja de Lecubaso, en los alrededores de Ysisi.
Luparquieta: 1607, término zona Altamira-Lupaola.
Lupola o Lupaola: Cas. y monte entre Altamira y Erleches.
Lupolabecoa: Montes de la zona de Erleches.
Lupolabeco-Gana: Monte, zona de Erleches-Altamira.
Lupolabecosoloa: 1944, prado-cereal de Erleches.
Lupolagoicoa: Monte, zona de Erleches.
Lupolagoico-Barrena: Monte, zona de Erleches-Altamira.
Lupolalde: 1944, monte, zona de Artola.
Lupolandecosolo-Goyena: 1944, pastizal de Erleches-Altamira-Gumucio.
Lupuolalarreca: 1607, egurbide, zona Altamira.
Luquilucia: 1944, pradera de Erleches.
Lurbarrico-Soloa: Heredad de Lecue (otr. denom. Lubarricosoloa).
Lurbalza: Heredad de Goicoeche.
Lurgancibieta: (ver Lugan-Zubieta), 1944, monte, zona de Artola.
Lurraburu: Barranca-sel, zona de Elejalde.

LL

Llamesia-Errota: Monte, zona de Labeaga.

M

Maalday: 1944, argomal de Ordañe.
Macarte-Parte: Monte robledal, zona de Eizaga.
Machalen-Solo: Heredad de Gorocibay.
Macharloa: Heredad de Zuazo.
Macharlobarrena: Heredad de Zuazo.
Madaricoa: Heredad de Bequea.
Madarico-Arloa: Heredad de Bengoeche.
Madariaco-Soloa: Heredad en Eguía-Elejalde.
Madarieta: Heredad de Urrete.
Madurieta: Cas. de Gorocibay (const. en 1898) y heredad de Gorocibay.
Mandaseñena: 1795, cas. de Gorocibay.
Mantonena: Cas , zona de Bengoeche.
Manu-Solo: 1944, prado-cereal de Elejalde.
Manzanal: (ver Sagasti). Heredad de Bengoeche.
Mañaltegui:
Marcarte: Punto, zona de Zuazo.
Marco-Solo: Heredad de Lecue.
María Eugenia: 1944, monte, zona de Bequea.
Mari-Solo: Heredad de Unquina.
Martinchu-Soloa: Heredad de Labeaga.
Martolochuena: Cas. de Erleches.
Mastiegui: 1944, huerta de Aguirre.
Masturi: Heredad de Bengoeche.
Matiena: 1944, cas. y heredad de Labeaga.
Mayor: Heredad y —1939— cas. de Bengoeche.
Mayor de Zabala: Cas. de La Cruz-Zabala.
Maztizarra: 1944, hierbal de Unquina-Bequea.
Meacetaco-Echeburue: Monte arbolar de Unquina.
Meatzeta: 1638. cas. de Unquina.
Medicu-Eche: Cas. de La Cruz-Zabala.
Mentosolo o Olavarrieta-Grande: Heredad de Bengoeche.
Menchaca-Solo: Heredad de Altamira.
Mendico-Acheta: Monte, zona de Arteta.
Mendico-Troca: Elevación y campa de Arteta.
Mendigana: 1939, monte y cerrado de Gumucio.
Mendigana-Nagosia: 1939, cas. de Erleches-Gumucio.
Menor de Zabala: Cas. de La Cruz-Zabala.
Mercadillo: Vega, jaro, huerta, argomal y puente de Zuazo.
Metal-Iturrialde: Monte robledal de Arteta.
Micoleta: Monte de Gumucio.
Mimeneche: (ver Mina-eche y Mimeneta), 1944, cas. de Arteta.
Mimeneta: 1939, cas.
Mina-Eche (ver Mimeneche). Cas. en el monte Chavoleta-Auleza.
Mineco-Troca: Terreno de pastos en Ganguren.
Minitegui-Lecondiola: 1607, egurbide por encima de Bengoeche y Aperribay.
Mintegui: Cerrado de Olabarri.
Minteguicosoloac: Heredades en Lecue, Bengoeche, Erleches, Zuazo y Gumucio (loc. dif.).
Mintegui-Gorocibay: 1944, huerta de Gorocibay.
Minteguico-Solobarria: Heredad de Olabarri.
Mintegui-Sarra: Monte. zona de Lecubaso.
Mintegui-Soloa-Ibinteguia: 1944, prado de Eizaga.
Miñeco-Erreca: Arroyo, zona de Aguirre-Ergoyen-Aspuru.
Miraflores: 1637, cas. de Elejalde. En este año de 1637 se construyó esta casa donde estaba la anterior del mismo nombre que se quemó. Apellido citado entre 1561 y 1579.
Miraflores-Alde: Terreno de Elejalde.
Miraflores-Becoa: Cas. de Elejalde.
Miraflores-Echebarría o Artecoa: Cas. de Elejalde, en la inmediación de la parroquia.

Miraflores-Goicoa: Cas. de Elejalde.
Mirasol: Cas. de La Cruz-Zabala.
Mocortoza: Monte, zona de Arteta.
Mochorro-Soloa: Heredad de Eguía.
Moja-Alde: Monte, zona de Bengoeche.
Mojasolo: Heredad de Eguía.
Moloste: 1944, prado de Ordañe.
Monjabaso: 1944, monte, zona de Aperribay.
Motreru: Monte, zona de Bequea.
Motrerucocelaya: Robledal, zona de Sarratugana en Bequea.
Morta-Sarratue: Heredad de Zuazo.
Mortue: Heredad de Zuazo.
Mucortozaga: Pinar de Unquina (otr. denom. Mucurtuzaga).
Mucortacha: 1939, monte de Lecubaso.
Muga: 1944, prado de Urgoiti.
Mugaburu: 1636, cas. de Eguía-Zabala.
Mugueburu: Heredad de La Cruz-Zabala.
Muguru: 1944. prado-cereal de La Cruz-Zabala.
Muguru-Solo: Heredad de Bidorreta.
Munecelaya: 1944, huertas en Aguirre y en La Cruz-Zabala.
Munegane: Heredad de Arteta (otr. denom. Munigane).
Munepelan-Gastañeta: Terreno de pastos en Ganguren.
Musueta: 1939, cas. y heredad de Zabala (otr. denom. Musuena).

N

Nagusie: Cas. de Unquina.
Heredad de Zuazo.
Nagusie o Mayor de San Andrés-Alde: (ver Nagusie). Cas. de Unquina (const. entre 1899 y 1902).
Nervión: Río en el que desemboca el Ibaizábal por su lado derecho, enfrente de Aperribay.
Nueva: Heredad de Bengoeche y —1939— cas.

O

Obicorta: 1607, agurbide entre Altamira y Elejalde.
Obispoeche: 1939, cas. de Elejalde.
Oinquina: Barrio y —1795— casa-torre y cas. en el mismo barrio (ver Unquina).
Apellido citado entre 1561 y 1579.
Olaborrena: 1939, cas. de Gumucio (otr. denom. Olarrabarrena).
Olabarri: Barrio y casa-torre en este barrio. Esta casa-torre posteriormente se denominará Olabarri-Becoa.
En 1607 se habla de «las casas de Olavarri».
Olabarri-Becoa: 1795, cas. de Olabarri.
Olabarrieta: (ver Olabarrieta-Andicoa). Cas. situado entre Aperribay y Bengoeche, 1636.
Apellido citado en 1375.
Olabarrieta-Andicoa: (ver Olabarireta). Cas. de Olabarrieta-Bengoeche.
Olabarrieta-Becoa: 1704, cas. de Bengoeche (otr. denom. Olabarrieta-Beascoa).
Olabarrieta-Beitia: 1607, agurbide entre Aperribay y Bengoeche (otr. denom. Olabarri-Beitia).
Olabarrieta-Chiquita: Heredad de Bengoeche.
Olabarrietaco-Veti-Barrena: Monte arbolar de Urízar.
Olabarrietaco-Veti-Goiena: Monte arbolar, zona de Urízar.
Olabarrieta-Goicoa: 1795, cas. entre Aperribay y Bengoeche.
Olabarri-Goicoa: 1795, cas. y monte de Olabarri.
Olabasa: 1944, monte, zona de Gumucio.
Olabarri la Nueva: (ver Echebarri). Cas. de Olabarri.
Olaburueta: 1638, monte.
Olaco-Landa: Monte, zona de Arteta.
Olachaberdecoa: 1944, argomal de Allumia-Labeaga.
Olaeche: 1795, cas. de Unquina (otr. denom. Olachu y Olacoeche).
Apellido citado en 1594.
Olaeche-Alde: Heredad y término de Unquina.
Olaeche-Aurre: Terreno de Unquina.
Olaeche-Chiquerra: 1795, cas. y heredad de Unquina.
Oloechesolo: 1636, heredad de Olabarri.
Olaeta: 1607, agurbide, zona alta de Zuazo; monte de Bequea (otr. denom. Oleta).
Olaeta o Aspuru. Cas.
Olagoiti: Monte, zona de Arteta.
Olagorta: Monte, zona de Arteta.
Olalde: Campa de Unquina.
Heredad de Usánsolo.
Olajaumbaso: 1607, término y agurbide, zona de Altamira-Padrola.
Olaran: 1607, egurbide entre Altamira y Elejalde.
Olarragana: 1944, cas. de Gumucio.
Olarretaburu: 1944, pinar de Gumucio.
Olatzaverde-Becoa: Monte, zona de Gorocibay.
Olatzeverde-Goicoa: Monte, zona de Gorocibay.
Olavarrieta-Andicoa: Cas. entre Aperribay y Bengoeche (const. entre 1885 y 1911).
Olazarreta: Cas. y monte de Elejalde.
Olea: Cas. de Zabalgane.
Apellido citado entre 1561 y 1579.
Oletaco-Baso: Monte, zona de Yugu.
Oletachu: Monte, zona de Bequea.
Oletaerrebarrena: Monte que forma parte del Pagatza.
Olongo-Iturri: Monte castañal, zona de Arteta.
Olongo-Landa: Monte castañal, zona de Arteta.
Oñaechealde: 1944, prado-cereal de Unquina.
Orchavaso: Paraje donde se encuentra la mina Teresa (otr. denom. Orchalaso).

Ordenalde: Monte, zona de Basabal y Ordañe; jaro entre Unquina y Ordañe (otr. denom. Ordañaaldia).
Ordeña-Aldia-Acutio-Berdasolo: Monte robledal y cuesta, zona de Ordañe.
Ordeña u Ordañe: Barrio entre Unquiza y Arteta. Ordenana: Apellido citado en 1375.
Ordeña-Beascoa: 1795, cas. de Ordañe.
Ordeña-Echebarri-Aresti: 1944, pinar de Lecue.
Ordeñaerdicoa: 1939, cas. de Ordañe.
Ordeña-Esquinecoa: 1795, cas. de Ordañe.
Ordiña-Echebarría: Cas. de Ordañe.
Ordeñeco-Echevarrico-Aresti: (ver Ordeña-Echebarri-Aresti). Monte arbolar, zona de Lecue.
Ordoñicortagoeta: 1944, pinar, zona de Bequea.
Orilla del Río: Heredad de Zuazo.
Orma-Gana: Heredad de Goicoeche.
Ormeta: 1944, prado-cereal de Urreta.
Orpategui: Monte.
Orrensemecorta: 1607, sel hacia la zona de Erleches.
Ortu-Barri: Heredad de Arteta.
Ortubichi: Término y cas. de Arteta (const. entre 1887 y 1916).
Ortubrizu: Monte castañal, zona de Lecubaso.
Ortuburu: 1607, egurbide, zona de Lecue y Ordañe; monte arbolar y castañal, zona de Lecue; heredad de Ordañe.
Ortuco-Eche: Cas. de Bengoeche.
Ortu-Chiquerra: Heredades en Unquina e Iberluce.
Ortuchue: Heredades en Urízar y en Arteta.
Ortue: Heredades en Lecue, Unquina, Bengoeche, Ordañe, Gorocibay, Zuazo, Urreta, Elejalde, Urgoiti y Yugu (loc. dif.).
Ortu-Echea: 1944, prado-cereal de Unquina.
Ortuechealde: 1944, prado-cereal y manzanal de Aperribay.
Ortuegala: 1944, prado de Urgoiti.
Ortusarratua: 1944, huerta de Zuazo.
Ortusolo: Heredad de Unquina.
Orzecauco: 1704, cas. de Aperribay.
Osinaga: Cas. entre Unquina y Bequea (otr. denom. Oxiñoa, Ojinaga y Osinuaga).
Osinaga-Alde: Monte castañal y robledal de Unquina.
Osinagaco-Chorcoa: Término de Unquina.
Osinagaco-Soloa: Heredad de Unquina.
Osino-Aldecoa: Heredad de Labeaga.
Osiño: 1944, monte, zona de Bequea.
Osmagarra-Solobarri: 1944, prado de Goicoeche.
Oso-Baso: Monte, zona de Bequea.
Ostatu: 1939, cas. de La Cruz-Zabala.
Ostatu-Goicoa: Cas. de La Cruz-Zabala.
Ostatu-Ondo: 1939, cas. de La Cruz-Zabala.
Ostatusolo: Heredad de La Cruz-Chiminolarra.
Otaecheal: Heredad de Unquina.
Otage: (ver Portage-Horta), 1944, prado-cereal de Zuazo.
Otatzaberdemendi: 1944, monte, zona de Labeaga.
Otesarreta. Cas.
Otsagaray: 1607, ejido y egurbide entre Upo y Arteta.
Otzagarayandicoa: Monte, zona de Upo.
Ozagaray-Enietiña: Punto del monte Upo fronterizo con Zarátamo.

P

Padarrola-Celay: 1601, término de Padrola.
Padrola: 1638, monte; barrio, cas. y camino que va desde éste al barrio de Leguinas en Larrabezúa (otr. denom. Padarrola).
Padrola-Goicoa: 1939, cas. de Padrola.
Padura o Mercadillo: (ver Mercadillo). Terreno en Zuazo con Casa-taberna; puente que comunica este terreno con Bengoeche.
Pagasarrate: Monte y regata, zona de Aguirre.
Pagasarri: Monte, zona de Aguirre.
Pagatza: 1607, egurbide, zona alta de Zuazo; término de Arteta; monte argomal entre Arteta, Zuazo y Basabal (otr. denom. Pagaza y Pacaza).
Pagochueta: Monte, zona de Bengoeche. Huerta y pradera de Gumucio.
Pagoeta: 1939, cas. de La Cruz-Zabala (otr. denom. Pagoetacelaya).
Pagolucia: Monte, zona de Arteta.
Panadería: Cas. de Unquina (const. entre 1898 y 1906).
Pausu-Arrieta: Heredad de Unquina (otr. denom. Pansu-Arrieta).
Pedrocorta: 1939, monte, zona de Gumucio.
Pedrola-Becoa: Cas. de Erleches (const. entre 1895 y 1908).
Pepillo-Solo: Heredad de Labeaga.
Pequeña: Heredad de Bengoeche.
Pernanesolo: Heredad de Zuazo.
Pertia-Barrena: Monte, zona de Erleches.
Perchine: (oral). Cas. zona de Olabarri.
Perubaleta: Sel zona de Gumucio.
Perubalzacorta: Sel, zona de Gumucio.
Perucho: Heredad de Bengoeche.
Perunena o Perusecoa: 1795, cas. de Ordañe.
Peruseberesi: Jaro de Ordañe.
Perusesolo: Heredad de Ordañe.
Perusuarrieta: 1944, prado-cereal de Labeaga.
Petesillobarrena: (ver Petrisillo) 1944, prado-cereal de Unquina.
Petesillogoyena: 1944, pradera de Unquina.
Peti-Solo: Terreno de Unquina.
Petrisillo: (ver Petisillobarrena y Goyena). Monte y heredad de Unquina.
Pieza-Menor: Heredad de Bengoeche.
Pinicosolo: 1944, huerta de Iberluce.

Pinoaga: 1607, término y monte, zona de Lecubaso, en el Lado de Bedia.
Pinta: Cas. de Bequea.
Pinucoa: Monte, zona de Plazacoeche (otr. denom. Pinacua).
Pinuoquerra: Término del monte Ganguren o Santa Marina, sobre el barrio de Urízar.
Piñocua: 1939, cas. de Iberluce.
Pistiacorta: (ver Cortapista). Cas. de Corta-Ederra (otr. denom. Ristiacorta).
Pistiacorta o Bermerochueta: 1641, sel y monte, zona de Gumucio.
Pistiacorta-Barrena: Monte, zona de Corta-Ederra.
Pistiagoitia: Sel de la zona de Gumucio.
Plazacoeche: 1638, campa y casería de Zamacona; monte robledal, zona de La Cruz-Zabala.
1704, cas. de Gorocibay.
Plaza: Apellido citado en 1375 para la zona de Zamacona.
Plazacoeche-Barri: Cas. de Plazacoeche-Zamacona.
Poijidusolo: 1944, prado-cereal de Ordañe (ver Prijidusolo).
Portage-Horta: (ver Otage). Heredad de Zuazo.
Portalea: Monte, zona de Goicoeche.
Posada Vieja: Cas. de La Cruz-Zabala.
Pozocoeche: Heredad de La Cruz-Zabala.
Pozo-Mendi: Cerro al sur de Santa Marina.
Pregunteartia o Pregunte-Avito: Heredad de Zuazo. En 1745, Juan de Premuntegui era inquilino de una casería de Zuazo.
Presa-Aldecoa: Heredad de Artola.
Presacovuelta o Betrol: 1944, prado de Urgoiti.
Presagana: Monte, zona de Lecue.
Prigidusolo: (ver Poijidusolo). Heredad de Ordañe.
Puchinuena: Cas. de Lecue.
Puente la Torre o Urgoiti-Goicoa: Barrio en el lado derecho del Ibaizábal, poco antes de juntarse con su afluente que viene de Erleches.
Pujana: 1939, cas.

Q

Qua-Solo: Heredad de Lecue.
Quebrante: Terreno labrantío en Elejalde.
Quebrantia: Heredad de Ordañe.
Querejeta: Monte, zona de Ordañe.
Quescayen-Becoa: Monte, zona de Ordañe.
Quescayen-Goicoa: Monte, zona de Ordañe.
Quijona: 1944, heredad de Unquina.
Quijonena: (ver Gijonena). Cas. de Unquina.
Quisquibil: Cas.

R

Ramonsolo o Eizaga: Heredad de Bengoeche.
Recachueta: (ver Errecachueta).
Recalde: 1636, cas. y regata en la zona de Eguía-Goicoeche; heredad y vivero de Eguía.
Apellido citado en 1375.
Recalde-Becoa: Cas. de Recalde-Goicoeche.
Rementeria: (ver Erementeria) 1638, cas. de Zuazo y —1795— cas. de Unquina. Apellido citado en 1607, aunque en 1514 se cita la casa de Pedro de Zuazo, del cual se dice que es «rementero», en Zuazo. Y en Unquina existía la casa de Juan el «rementero». Esto nos puede indicar que dichas casas ya existían como mínimo en la fecha de 1514.
Rementeria Menor: 1795, cas. de Unquina.
Requeta: 1939 (ver Errequeta).
Rialtadua: (ver Erriertadua). Punto donde nace el arroyo Lecubaso; monte proindiviso con Ceberio y Bedia en la zona de Upo.
Rialtadua Mayor: (ver Errialtadua Mayor), 1944, pinar de Arteta.

S

Sabalerdicoa: Cas. de Torrezábal.
Sabalgane: (ver Sobalagana), 1944, huerta.
Saba-Ostea: Heredad de Arteta.
Sacona: Heredades de Bequea y Bengoeche.
Sagarrelaco-Soloa: Terreno de Bequea.
Sagarreta: 1944, prado-cereal de Basaquin-Barrena.
Sagarrondoa: Viñedo de Basaquin.
Sagasti-Arlo: Heredad de Basabe.
Sagasticoa: Heredad de Bequea.
Sagastie o Sagasti: Heredades en Zuazo, Gorocibay, Unquina, Ordeña, Bengoeche, La Cruz, Arteta, Plazacoeche y Elejalde (loc. dif.).
Sagastisolo: Heredades de Arteta y Zamacona-La Cruz.
Sagastizar: 1944, prado-cereal de Ascarri.
Sagastu: Heredad de Basozabal.
Salvide: Monte, zona de Zuazo.
Salvide-Iturri: Arroyo, zona de Zuazo.
Samacoa: ver Zamacoa). Heredad de Zabalgane.
San Andresalde: Heredad de Unquina (otr. denom. San Andresale).
San Andresco-Landia: Terreno inculto de Unquina.
San Antón: 1745, cas. de la ermita de San Antonio Abad, en Arteta.
Sanantoneco-Iturria: 1720, fuente y paraje de Arteta.
San Andrés: Ermita de Unquina.
San Antonio: Heredad de Bengoeche.
Cas. de Zabala.

San Antonio Abad: Ermita de Arteta (otr. denom. Santon Chiquerra).
San Anton-Solo: Heredad de Eizaga.
San Bernabé: Ermita de Erleches; ejido y monte, zona de Erleches-Gumucio; —1939— cas. de Erleches.
Santa María: Paroquia de la Anteiglesia situada en Zabala-Elejalde.
Santa Marina: Monte al norte de la Anteiglesia común con Lezama y Zamudio; antigua ermita en dicho monte, derribada en la segunda mitad del siglo XVIII y —1745— cas. perteneciente a la dicha ermita.
Santa Marinaco-Aldecosoloa: Heredad de Yugu.
Santantoibaso: Monte, zona de Ordañe.
Santantoi-Chiquerra: Camino que va desde la ermita de San Antonio Abad a Bequea pasando por Echebarrieta.
Santanto-Soloa: Heredad de Eguía.
Santonchiquerra: 1804, arbolar, zona de Arteta.
Sapaduy: Regata, zona de Lecubaso; monte, zona de Arteta.
Sapamendi: Huerta de Zamacona.
Sapoquieta: 1944, monte, zona de Arteta.
Sapoy-Barrena: Regata, zona de Lecubaso.
Saraseta: Punto y heredad de Unquina.
Saraseta-Aurre: 1944, prado-cereal de Unquina.
Sarratubarrena: Heredad de Olabarri.
Sarratugana: (ver Larratugana). Monte, zona de Bequea (otr. denom. Sarrasugana).
Sarratue: Argomal de Zavala.
Cerrado y monte argomal de Gumucio.
Sasieta: Monte, zona de Gorocibay.
Saustualde: 1939, huerta.
Searra: Heredad de Bequea.
Secula-Velar: Heredad de Arteta.
Seicolduy: (ver Seinelduy). Monte, zona de Aguirre.
Seinelduy: (ver Seicolduy). Punto de Ganguren.
Selay-Galanta: (ver Celay-Galanta).
Sepamendi: Terreno de Unquina.
Separachu: Término de Arteta.
Sierra Mayor: Heredad de Bengoeche.
Sierra Menor: Heredad de Bengoeche.
Simelduy: (ver Cimelduy). Cas. de Labeaga y —1944— pinar de Urgoiti.
Simelduy-Becoa: Cas. de Labeaga.
Simelduy-Erdicoa-Menor: Cas. de Labeaga.
Simelduy-Goicoa: 1944, cas. de Labeaga.
Simelduyco-Landa: 1939, heredades de Labeaga.
Sobalagana: Heredad de Guturribay.
Soloaga: Cas. de Arteta-Zuazo; monte arbolar de Basozabal; monte-sierra calvo del Pagatza.
Soloandi: Heredad y jaro de Yugu.
Solo-Aurre.
Solo-Barrena: Jaro de Urízar.
Monte robledal de Elejalde.
Monte, zona de Gumucio.
Solo-Barreneta: Monte castañal de Arteta.
Solobarri-Barrena: Monte, zona de Basabe.
Solo-Barri-Baso: Heredad de Gumucio.
Solobarrie o Solobarri: Heredades en Goicoeche, Zuazo, Zabala, Arteta, Urgoiti, Unquina, Bengoeche, Plazacoeche, Bequea, Yugu, Zabalgane, Aguirre y Gumucio (loc. dif.).
Solobarri o Andicosolo: Heredad de Aguirre.
Solobarri de Atze-Talde: Heredad de Bengoeche.
Solobarri-Ondoa: Monte.
Solobaso: 1939, monte.
Solobiribilla: Heredad de Eizaga.
Soloburua: 1944, pinar de Unquina-Bequea.
Solocoeche: Cas. de Bengoeche.
Solococchebarría: Cas. de Zamacona (const. entre 1896 y 1900) y cas. de La Cruz (const. en 1922).
Solochiquerra: Heredades en Lecue, Echébarri, Gorocibay y Gumucio (loc. dif.).
Solo-Chiquerra o Goico-Solo: Heredad de La Cruz.
Soloegala: 1944, prado de Urgoiti.
Soloeta: Monte, zona de Aguirre.
Solo-Luce: Heredades en Torrezabal, Eguía y Elejalde (loc. dif.).
Solonagosiecheoste: 1944, prado-cereal de Urízar.
Solonagusia: Heredades en Goicoeche, Aguirre-Urízar, Gumucio, Bengoeche, Unquina y Elejalde (loc. dif.).
Solosarreta: Monte, zona de Zuazo.
Monte, zona de Labeaga.
Solo-Sarra: Heredades en Bequea y Elejalde.
Solotrocoa: Heredad de Bequea.
Solozar: Heredad de Torrezabal.
Subialdea: Heredad de Bengoeche.
Subiondo: 1944, prado de Bengoeche.
Subitondoeta: (ver Zubitondoeta). Monte, zona de Gorocibay.
Suegurre: Monte, zona de Aguirre (otr. denom. Sorogurre).
Suguilucea: Monte, zona de Gumucio.
Sugurti: Monte arbolar, zona de Aguirre.

T

Taberna de Usansolo: 1795, cas. de Usansolo-Gorocibay.
Taberna-Ondo: 1939. heredades y terrenos.
Taberna-Zarra: 1745, cas. de Bengoeche.
1745, cas. de Usansolo (ver Taberna de Usansolo).
Tablas Bequea: 1939, cas. de Bequea.
Tacitaichuerta: Heredad de Zuazo.
Talosolo-Mayor: Heredad de Elejalde.
Talosolo-Menor: Heredad de Elejalde.
Tallería: Monte y cas. de Bengoeche (const. entre 1901 y 1907).
Tantaschueta: 1944, monte, zona de Zuazo.

Tarramintegui: 1944, monte raso de Bengoeche-Aperribay.
Tatoceva: Heredad de Plazacoeche.
Tejería: Heredad de Bequea.
Tellería: (ver Tallería).
Telleri-Alde: Cas. y heredad de Bengoeche.
Tellerichueta: Monte, zona de Bengoeche.
Tontorra: 1944, prado-cereal de Eguía.
Tornasalde: Heredad de Zuazo.
Torre-Alde: Heredad de Isasi-Goicoa.
Torrebaso: Paraje donde está la mina Teresa.
Torrechiquerra: 1795 cas. de Aperribay.
Torre de Aperribay: 1375, Casa-torre de Aperribay.
Torre de Eizaga: 1745, casa-torre de Eizaga.
Torre de Olabarri: 1704, casa de Olabarri.
Torre de Unquina: (ver Unquina), 1704, casa-torre de Unquina.
Torre de Urgoiti: (ver Urgoiti-Becoa). Casa-torre de Urgoiti.
Torre de Zuazo: Casa-torre de Zuazo.
Torregaray: 1939, cas. de Torezabal.
Torreondo: Heredad de Unquina.
Torre-Oste: Monte, zona de Urreta.
Torre-Sarra: Jaro, zona de Guturribay.
Torrezabal: Casa-torre de Zabala, junto al río, entre Guturribay y Plazacoeche; —1939— molino harinero; —1637— puente y lugar (otr. denom. Zubialdea y Beresicoeche-torrezabal).
Torrezabalondo: 1939, cas. de Iberluce-Torrezabal.
Torre Zabala o Amorrortu: Cas. de La Cruz-Zabala.
Torromintegui o Abadebaso: Monte robledal y encinal de Aspuru.
Trena del Río: Heredad de Bengoeche.
Trenbide-Gana: Terreno-monte, zona de Bequea.
Trocabecoa: Cas. de Gamucio.
Trocacoa: (ver Trocabecoa), 1939, cas.
Trocarro: 1944, heredad y prado de Laveaga.
Trocasolo: Heredad de Elejalde (otr. denom. Terocasolo).
Heredad de Bengoeche.

U

Uberichaga: Apellido citado en 1375, por dos veces,
Uberichaga: Apellido citado en 1375, por dos veces, para la zona de Bengoeche y una vez para la zona de Unquina.
Los dos de Bengoeche quizás pudieran ser identificados con el caserío doble Guerra-parte, que habría cambiado de nombre. Por otra parte vemos que en 1704 Domingo de Uberichaga vivía en su casa sita en Unquina.
Ugasano: 1514, cas. de Urreta, propiedad de P. de Cuasti, descendiente de Rodrigo de Zugasti que en 1375 ya vivía aquí.
1704, cas. de Unquina. Más bien nos inclinamos a pensar que la verdadera localización de esta casería fue la de Urreta-Bengoeche y no la de Unquina.
1795, cas. de Bengoeche (otr. denom. Ugarana, Ugasana y Ugezano).
Ugauxiaga: 1607, regata y ejido de la zona fronteriza con Larrabezúa por Jaurola y Artola.
Ugetano: (ver Ugasana). Cas. de Bengoeche.
Umagortazarra: 1607, término y llosa en las inmediaciones de Upogana.
Umbarreneta: Monte arbolar de Urízar.
Umbasterrieta: Monte, zona de Urízar.
Unquina: (ver Oinquina). Barrio y casa-torre.
Uncuña: (ver Unquina). Cas., zona de Lecue.
Unquina-Celay: Campa de Unquina.
Unserbe: 1607, sel zona de Bequea.
Upo: Monte al sur la Anteiglesia, fronterizo con Ceberio; camino que va desde este monte a Lecubaso.
Upobarrena: Terreno común del monte Upo.
Upogana: Cumbre del monte Upo.
Uposierra: (ver Upo).
Uraska: Cas. de Urgoiti.
Urberoaga: (ver Beroaga). Término de la zona alta de Lecubaso, común con Bedia.
Urbieta: (ver Urreta), 1939, casa-torre.
Urbitarte: Heredad de Gorocibay.
Urdaola: 1607, sel hacia la parte de Mandoya, confinante con Ceberio.
Urgoiti: 1641, barrio que, a su vez, se subdivide en Goicoa y Becoa.
Apellido citado entre 1561 y 1579.
Urgoiti-Becoa: Arragoas mencionadas en 1607.
1795, casa-torre de Urgoiti (otr. denom. La Puente, Palacio Menor y Torre de Urgoiti).
Urgoiti-Goicoa: Casería y casa-palacio de Urgoiti. El palacio fue construido entre 1745 y 1795 (otr. denom. Palacio-Mayor).
Urgoitisolo: Heredad de Urgoiti.
Uribarría: 1638, cas.
Apellido citado en 1613.
Uriondo: Camino que del barrio de este nombre en Ceberio, va junto al arroyo de Lecubaso.
Urízar: Barrio.
Apellido citado en 1375.
Urízar-Becoa: (ver Uxarbecoa), 1795, cas. de Urízar.
Urízar-Goicoa: (ver Usargoicoa), 1795, cas. de Urízar.
Urízar-Goitia: 1637, término; terreno-monte de Urízar-Urreta; —1939— cas. de Uxargoiti (ver Uzargoiti).
Urízar-Goiti-Barrena: Monte, zona de Bidorreta.
Urquita: 1607, heredades y amojonamientos de la zona de Urgoiti.
Urraza: Regata.
Urrestiguren: 1607, ejido entre Upo y Arteta.
Urrestiviengotraquea: Monte, zona de Lecubaso.
Urrestui: (ver Astui), 1607, egurbide.

Urreta: 1637, casas; barrio y arroyo.
Urresta: Apellido citado en 1375.
Urreta-Barri: Cas de Urreta.
Urreta-Goicoa o Urreta-Menor: Cas. de Urreta.
Urreta-Mayor o Torre de Urreta: Casa-torre de Urreta, derruida en 1975.
Urritarteco-soloa: Heredad de Lecue.
Urruztingo-Acha: Término y peñascal de Arteta.
Ursaltu: Cas. y arroyo entre Bengoeche y Urízar; monte, zona de Bengoeche.
Urtebieta: Cas. y heredad.
Urtenengoa: (ver Aurtenengoa), 1720, cas. de Arteta.
Urtisabelcorta: 1607, sel entre Gumucio y Erleches.
Uruburu: Sel, montes y canteras entre Altamira y Elejalde (otr. denom. Uraburu, Ureburu y Uriburu).
Uruburu-Becoa: Cas. de Uruburu, entre Altamira y Elejalde.
Uruburu-Chiquerra: Cas. de Uruburu, entre Altamira y Elejalde.
Uruburu-Goicoa: Cas. de Uruburu, entre Altamira y Elejalde.
Uruguru: Fuente
Uruzubieta: 1939, cas.
Urzabaleta: Casería que en un principio fue casa-taberna, construida por el Municipio entre 1840 y 1845, entre Altamira y Elejalde, sobre Olabarri.
Urzabaleta Mayor: Cas. en el término de Ascarri.
Urzabaleta Menor: Cas. en el término de Ascarri.
Usabeleta: 1607, fuente de Urzabaleta.
Usabo: Cas.
En 1704, María de Usabe era dueña de la casería Meatzeta y vivía en ella.
Por otra parte, este topónimo puede relacionarse con Ugasano.
Usansolo: 1637, casa-torre, solar; barrio, puente, palacio y ferrería.
Cas. y monte de Unquina, quizás, más bien, de Usánsolo.
Apellido citado en 1375 (otr. denom. Hasunsolo y Usunsolo).
Usansoloalde: Monte de Meatzeta; heredad de Unquina.
Usansolo-Andie: Heredad de Unquina.
Usansolo-Nagusie: Cas. de Unquina.
Usansoloveste: Heredad de Unquina.
Usanso-Soluarte: Heredad de Unquina.
Usao: (ver Usabo), 1939, cas.
Usargoicoa: (ver Urízar-Goicoa). Cas. de Aguirre; campa y monte de Uxargoiti-Landachueta (otr. denom. Uxargoicoa).
Usea: 1607, ejido, zona de Lecubaso.
Usenchorro: Cas. de Elejalde; tereno, zona de Elejalde; camino que va desde esta casería al barrio de Padrola.
Usenchorrogana: Monte, zona de Elejalde.
Usongo-Erreca: Monte robledal, zona de Zuazo.
Uxarbecoa: (oral). (Ver Urízar-Becoa). Cas. de Urízar.
Uxargoiti: (ver Urízar-Goitia), 1944, paraje o pago, zona de Aguirre.
Uzargoiti: (ver Urízar-Goitia). Cas.
(Otr. denom. Uzagoiti).

V

Vecosoloa: (ver Becosoloa). Heredades en Lecue y en Bequea.
Vega de Bengoeche: Heredades en Bengoeche.
Vegas: Heredades de Aperribay.
Veizar: Apellido citado en 1375, para la zona de Unquina. En 1704 y en 1514 viven en sus casas de Unquina Nicolás de Urízar y Pero Ybanez de Urízar, respectivamente. Es Veizar una lectura errónea de Urízar. En 1745, sin embargo, el tal Nicolás de Urízar aparece como dueño de la casería Ynfanson, aunque vive en otra de la cual también es dueño.
Venta de la Cruz: 1745, cas. de Zabala.
Vicenti-Solo: Heredad de Unquina.
Vidaurreta: (ver Bideurreta). Heredad entre Urreta y Zamacona.
Videcosoloa: (ver Bidecosolo). Heredades de Labeaga y La Cruz-Zabala.
Vide-Crutse: Terreno de La Cruz-Zabala.
Videche o Zuazo: Cas. de Zuazo.
Videgana: Heredad de Goicoeche.
Videganeco-Berecie: (ver Bideganeco). Jaro de Urízar.
Viñedo Alto: Heredad de Bengoeche.
Vistalegre: Cas. entre Elejalde y Altamira, sobre Olabarri. Cas. de Bengoeche (const. entre 1895 y 1898).

Y

Yaga: Paraje en las proximidades de Echébarri.
Yarzaduria: Heredad de Bengoeche.
Ybaizábal: Ría madre, caudal, de Durango.
Ybarra: Heredades de Bequea y de Bengoeche.
Ybarrechena: Cas. de Arteta, construida entre 1745 y 1795. Casi con toda seguridad se puede decir que ésta es la que en 1804 se denominó Exede xuerra (ver Ibarrechebea).
Cas. de Zuazo. Cobría pensar que estas dos casas de Zuazo y Arteta fuesen la misma, pero la fogueración de 1795 nos distingue claramente la una de la otra.
Un dato aclaratorio acerca del origen de este topónimo para el barrio de Arteta es el hecho de que en 1778-1786-1790 y siguientes años, el mayordomo de la ermita de San Antonio Abad, sita en

este barrio de Arteta, era un tal Sebastián de Ybarreche, que era vecina de Arteta, habitando su propia casería.

Ybarreta: Término de Zabala-Goicoeche; heredades de Zabala.

Ycampa-Abierta-Escondoco-Landea: Monte, zona de Ordañe.

Ycueta: Heredad de Olabarrieta.

Yecondecoa: Viñedo de Basaquin.

Ygartu-Mendi: (ver Lopeigartu). Monte, zona de Lecubaso.

Yncharretasolo: Heredad de Zuazo.

Ynchaurchuaga: (ver Inchaurchuaga). Regato y término entre Zuazo y Arteta.

Ynchurduzaga: Monte, zona fronteriza con Zarátamo (otr. denom. Ynchurdinaga).

Ynfansoia: 1795, casa pequeña que fue quemada en Unquina (esto se nos dice en 1870), que se encontraba en la ahora denominada Mari-Solo.

Ynuncibide: (ver Iruncibide). Paraje de Aperribay, donde se encuentra la mina Cruz.

Ynunciizde-Vidego-Aspuru: Monte, zona de Aperribay.

Ynusta: (ver Irusta). Monte, zona de Bidorreta.

Iñarra-Mendi: Monte arbolar, zona de Bengoeche.

Yraebagui: Monte, zona de Unquina; término de Arteta (otr. denom. Yribagui a Yrebagui).

Yrasturviaje: (ver Irasturriya). Monte, zona de Arteta.

Yremendi: (ver Idemendi). Monte, zona de Ordañe.

Yremendi-Goicoa: Monte, zona de Ordañe.

Yresarri: Casa grande y casa pequeña en Zabala, en las proximidades de la iglesia nueva.

Yrisarri-Barri: Cas. de Zabala (const. entre 1910 y 1920).

Yrucoa: Heredad de Bengoeche.

Yruesquinecoa: Heredad de La Cruz; prado de Guturribay.

Yruguizalangoa: Heredad de Zuazo.

Ysasi-Goicoa: 1704, casa-torre en Lecubaso (otr. denom. Ysisi-Goicoa). En 1704 se dice que es posesión de Juan de Asúa, de donde se puede entender el topónimo ASUA. — Cas. de Arteta, pues dada su cercanía a este barrio es posible que en alguna ocasión se le haya adscrito a éste cambiando el topónimo original por el apellido del dueño.

Ysende: Monte, zona de Ordañe.

Ysesiondocoa: Monte, zona de Olabarri (otr. denom. Isasiondocoa).

Ysisi-Becoa: Cas. en Lecubaso, zona de Bedia.

Ysisi-Bide: (ver Isusi-Bide). Monte, zona de Aperribay.

Ysisi-Erdicoa: (oral). Cas. nueva en Lecubaso.

Yturrialde: Heredades en Lecue, Unquina y Bequea (loc. dif.).
Jaro de Urízar.

Yturrialdecoa: Cas. y jaro de Erleches; jaro y heredad de Lupaola; heredad de Gumucio.

Yturrialdeco-Soloa: Heredad de Bengoeche.

Yturrialdenagocie: Heredad de Elejalde.

Yturriburu-Ondo: Monte argomal.

Yturricobasoa: Monte, zona de Gumucio.

Yturricoeche: Terreno en las proximidades de Echébarri.

Yturricotrocua: Regato.

Yturri-Charra: Arroyo de Aperibay.

Yturrichiqui: Monte y jaro, zona de Ordañe (otr. denom. Yturrimichi).

Yturrichu: Cas., zona de Artola.
Paraje de Unquino (ver Yturrichiqui).

Yturrichuta: Término, zona de Aperribay.

Yturriganeco-Soloa: Heredad de Zamacona.

Yturrigorri: Fuente y monte arbolar de Urízar, en el monte Santa Marina.

Yturrigorrieta: Monte arbolar, zona de Lecubaso.

Yturriondo: 1638, cas. de La Cruz-Zabala.
Monte, zona de Zuazo.
Camino y monte arbolaren la zona de Yugu.
Apellido citado en 1596.

Yturriondo-Alde: Cas. y prado-cereal de La Cruz.

Yturriye: Término de Arteta.

Yturriondo-Zabala: Cas., zona de Goicoeche (ver Yturriondo).

Yturrichueta: Monte, zona de Arteta.

Yugu: (ver Jugo). Barrio, heredades y monte, hacia la parte de Echébarri.
Apellido citado en 1375.

Z

Zabala: Barrio y cas. en este barrio.

Zabala-Mayor: 1944, cas. de La Cruz-Zabala.

Zabaleche: Cas. de Zabala (const. en 1911).

Zabalgane: Término en el barrio de Zabala, próximo a la iglesia nueva.

Zabala-Solo: 1944, prado-cereal de Lecue.

Zaldua: Paraje en el que se encuentra la mina Pilar (otr. denom. Zaldiva).

Zalteguieta: 1607, término de la zona alta de Lecubaso.

Zaldive: (ver Zaldúa). Huerta y arroyo de Zuazo; paraje junto al Nervión y casa Echebarrieta.

Zamacoa Mayor: Cas. de Zamacona.

Zamacoa Menor: Cas. de Zamacona.

Zamacona: Barrio (otr. denom. Zamacoa).
Apellido citado en 1375.

Zamacona-Barri: Cas. de La Cruz (const. entre 1910 y 1924).

Zamacosolo: 1939, heredad de La Cruz.

Zamacuondo: 1944, prado-cereal de Torrezabal.

Zapadui: (ver Sapaduy). Monte y regato entre Lecubaso y Arteta.
Zapaduy-Barrena: Monte entre Lecubaso y Arteta.
Zapataribaso: 1944, pinar de Santa Marina.
Zapataribaso-Barena: Terreno de pastos en Ganguren.
Zapataribaso-Lizarduy: Terreno de pastos en Ganguren.
Zapois: Monte castañal de Arteta.
Zaratzeta: Heredad de Unquina.
Zarazate: Heredad de Urreta.
Zarradura: Heredad de Urreta (Carraduria, otr. denom.).
Zavalesolo: Heredad de Lecue.
Zelaicoeche: Cas. de Erleches.
Zelailucea: 1607. ejido, zona de Erleches; 1641, término. (otr. denom. Selaylucea).
Zuazo: 1639, barrio y casa-torre en dicho barrio. Apellido citado en 1375.
Zuazoaurre: 1944, prado-cereal de Urreta.
Zuazo-Barri: Heredad de Zuazo.
Zuazo-Goicoa: 1704, cas. de Zuazo.
Zubanzabieta: 1944, cas. de Erleches.
Zubialdea: Heredades en Torrezabal y Bengoeche.
Zubicoechea: Cas. de La Cruz.
Cas. de Usánsolo (const. en 1909).
Zubinaga: 1939, cas.
Zubiondo: 1944, heredad de Plazacoeche.
Zubitondoeta: 1795, cas. de Gorocibay, junto al puente de Usánsolo.
Zugara-Ondo: Monte por la zona fronteriza de Zarátamo.
Zuloaga-Lopeigertu: Monte, zona de Bequea.

NOTICIARIO

K O B I E (Bilbao)
Grupo Espeleológico Vizcaino. Diputación Foral de Vizcaya
Boletín núm. 11 - 1981

Noticiario

NUEVO YACIMIENTO ARQUEOLOGICO EN KOBAEDERRA II o TXAPELANKOBA II (CORTEZUBI), PROVINCIA DE VIZCAYA

Durante la Semana Santa de 1980, con motivo de la campaña espeleológica llevada a cabo por miembros del grupo GAES de Bilbao, en el municipio vizcaíno de Guernica, y concretamente en los Valles de Oma, Basondo y Atxondo se descubrió una nueva cavidad, denominada **KOBAEDERRA II o TXAPELAN'-KOBA II,** debido a encontrarse en las cercanías del yacimiento conocido como Kobaederra. En el transcurso de la exploración, al forzar una gatera colmatada de arena, bajo un pequeño manto aparecieron restos óseos humanos.

Estos restos, una vez clasificados, podemos agruparlos de la siguiente forma:

a) Varón adulto: estrágalo, dos vértebras lumbares, una tibia, un húmero, tres rótulas, un fragmento de pelvis, un cóndilo, un radio un metacarpiano, una vértebra cervical 5, una clavícula derecha, un cúbito, una costilla y un molar; estos restos corresponden, como mínimo, a dos individuos.

b) Infantil; una vértebra lumbar, una costilla primera y un fragmento de clavícula.

Aparte de estos restos óseos, se recogieron algunos fragmentos de huesos largos indeterminados.

La carencia de todo tipo de ajuar, no nos permite entroncar el enterramiento en ningún período determinado. Hace la n.º 88 de las cuevas con yacimiento en Vizcaya.

Javier Fernández

VIII CONGRESO INTERNACIONAL DE ESPELEOLOGIA

Durante la segunda quincena de julio de 1981, tuvo lugar el VIII Congreso Internacional de Espeleología en la Universidad de Bowling Green (Kentucky/USA), con la participación de 1.100 congresistas de 32 países, bajo los auspicios de la Unión Internacional de Espeleología (UIS).

En la Asamblea General de Clausura, se adoptaron los siguientes acuerdos:

— Elección de España como sede del IX Congreso Internacional de la UIS, en 1985, en competencia con Australia. quedando la votación:

España, 28
Australia, 4

— Elección del geólogo español, Adolfo Eraso, como presidente de la UIS para el período 1981 - 1985 (hasta el IX Congreso Internacional), en competencia con el Prof. Vladimir Panos de Checoslovaquia, resultando esta votación:

Eraso, 19
Panos, 11
En blanco, 2

— La Junta Directiva, después de las restantes elecciones, queda como sigue:

Presidente: A. Eraso (España).

Vicepresidente: D. Ford (Canadá), y V. Panos (Checoslovaquia).

Secretario General: H. Trimmel (Austria).

Secretarios Adjuntos: R. Curl (USA), G. Propos (Francia), J. Glazek (Polonia), C. Ek (Bélgica), R. Bernasconi (Suiza) y F. Habe (Yugoslavia).

— Aceptación de 5 nuevos países miembros candidatos a pertenecer a la UIS:

CHINA, INDONESIA, NORUEGA, TUNEZ y ARGELIA.

La UIS está encuadrada en la UNESCO con categoría C, como organismo internacional no gubernamental, englobando a 44 países que representan un censo estimado de espeleólogos superior a 200.000.

No queremos dejar pasar por alto el nombramiento del Dr. Eraso como Presidente de la UIS. Gran conocedor del karst vasco —nació en Estella (Navarra)—, nos honramos con su amistad desde principios de 1956 en que la Sociedad de C. N. Aranzadi organizó el I Congreso Vasco-Navarro de Espeleología. Desde entonces han sido innumerables las ocasiones en que ha tomado parte con el equipo del GEV en la exploración de numerosos fenómenos espeleológicos en Vizcaya, habiendo publicado entre otros muchos varios trabajos, en esta misma revista. Nuestra felicitación más cordial y éxitos en el difícil desempeño de su cargo. (N. de la R.).

★

CONGRESO INTERNACIONAL SOBRE LA ESTELA DISCOIDAL VASCA

En colaboración con la «Societé des Sciences, lettres et arts de Bayonne» y la «Societé des amis du Musée Basque», la Asociación «Lauburu» (Euskalerria norte), ha organizado un Congreso internacional sobre la estela discoidea vasca, que tuvo como marco geográfico la localidad de Bayona los días 8, 9 y 10 de julio de 1982. Informes: Sr. Michel Duvert, Parc d'Ornon 27, Villenave d'Ornon, 33140, Pont de la Maye (Francia).

★

EL MUSEO ARQUEOLOGICO, ETNOGRAFICO E HISTORICO VASCO DE BILBAO

A partir de 1979 se ha puesto en marcha en este Museo una nueva estructuración técnica; ésta consiste en dividir los fondos del Museo en 3 unidades naturales: Arqueología, Etnografía e Historia del País. A esta natural división de los fondos se le ha sobrepuesto una organización técnica consistente en articular las secciones correspondientes de Arqueología, Etnografía e Historia a cuyo frente se ha colocado o se colocarán sus conservadores.

Con esta organización se pretende alcanzar un grado elemental y básico de tecnificación del Museo, siguiendo la forma habitual de los Museos europeos de este género.

Para proceder al nombramiento de un conservador de la Sección de Arqueología se convocó por parte de la Junta del Patronato del Museo, un concurso público cuyas solicitudes fueron dictaminadas por una comisión de expertos en enero de 1981. Fue designado para este cargo Juan María Apellániz, Director del Departamento de Arqueología de la Universidad de Deusto.

A la Sección de Arqueología del Museo se le vinculó institucionalmente la conservación del Patrimonio Arqueológico de Vizcaya.

Los concursos públicos para la provisión de los conservadores de las restantes secciones se convocaron sucesivamente.

Al Museo le ha sido agregado un Departamento de Pedagogía, como también es frecuente en todos los Museos europeos a fin de potenciar al máximo la vinculación de los fondos museales con la enseñanza.

La conservación del Patrimonio Arqueológico

La labor de la Sección de Arqueología se dirige a atender las dos formas del Patrimonio Arqueológico, los fondos del Museo y los yacimientos fuera de él.

Para atender a la primera se ha procedido a la creación de un depósito de materiales dotado con estanterías adecuadas. Además se ha montado un laboratorio de restauración destinado a estos materiales. Igualmente se ha dispuesto espacio para el trabajo de los especialistas que estudian las colecciones. Se procede además al inventario de los fondos y a su ordenada distribución en el depósito.

Las salas del Museo están siendo reorganizadas mediante los criterios científicos y pedagógicos actualmente en uso. Para ello se ha establecido una estrecha colaboración entre la Sección de Arqueología y el Departamento Pedagógico. Estas salas serán abiertas al público en breve. Una novedad introducida en esta ordenación consiste en la disposición de una de las salas para exponer la Historia de los descubrimientos y publicaciones que basan las actuales hipótesis de la Prehistoria de Vizcaya, acompañadas de vitrinas en las que se muestran los resultados de las excavaciones actualmente en curso y que serán renovadas cada año.

Los yacimientos arqueológicos más notables por su arte rupestre han sido convenientemente defendidos mediante obras de rejería, diseñadas por el Departamento de Arquitectura de la Diputación Foral. En estos momentos se procede igualmente al desescombro de las acumulaciones de bloques de la entrada de la cueva de Arenaza, colocados a principio de este siglo para facilitar el transporte de mineral. Se proyecta igualmente la defensa de otros yacimientos parcialmente excavados pero cuyos testigos son del mayor interés.

Dr. Juan María Apellániz
Universidad de Deusto

DECIMA CAMPAÑA DE EXCAVACIONES EN LA CUEVA DE ARENAZA (SAN PEDRO DE GALDAMES, VIZCAYA)

En el verano de 1981 tuvo lugar una nueva campaña de excavaciones en el yacimiento de Arenaza. A la luz de un nuevo proyecto consistente en descubrir no sólo la secuencia estatrigráfica de las culturas sino también la forma peculiar de ordenar los espacios habitables de las poblaciones prehistóricas correspondientes, se ha abierto un nuevo sector (5.º) destinado al estudio de estas formas de ocupación.

La excavación ha tropezado con dificultades. En el lado Este del sector se ha encontrado un horno de ferrones, conservado intacto gracias a la formación de un manto estalagmítico que lo cubrió desde antiguo. La instalación de este horno llegó a los ferrones a practicar una amplia zanja que desmontó los sedimentos superficiales en los que probablemente se alojaron la romanización y las edades con metales. La zanja destruyó también una buena parte del nivel II correspondiente al epipaleolítico (conchero). De ahí que una parte de la excavación haya podido alcanzar sólo en pequeña parte la base del nivel I y por otra parte la del nivel II. La excavación ha descubierto que durante durante el epipaleolítico el sector 5 estuvo prácticamente sin ocupación, quedando ésta limitada a la zona trasera en donde los fuertes acarreos de agua habían creado un lago. En la zona intermedia se hallaron los restos de los hogares y el borde delantero del cochero.

Los materiales recuperados son escasos y atípicos, pero, a juzgar por la proximidad de los sedimentos al nivel III, es lógico suponer que se ha trabajado sobre el epipaleolítico sin geométricos, directamente superpuestos al aziliense.

Dr. Juan María Apellániz
Universidad de Deusto

XV JORNADAS VASCAS DE ESPELEOLOGIA. SIERRA SALVADA 81.

(9 al 12 de octubre de 1981)

Organizadas en 1981 por el Grupo Espeleológico Alavés, tuvieron como sede el refugio «El Nido», localizado en la zona de la Cobata.

Participaron los Grupos:

— GRUPO DE ESPELEOLOGIA ALOÑA MENDI (Oñate).

— C. D. EIBAR. Sección de Espeleología (Eibar).

— SOCIEDAD DE CIENCIAS NATURALES ARANZADI. Grupo de Espeleología (San Sebastián), del Consejo de Cultura de la Diputación de Guipúzcoa.

— C. D. NAVARRA. Grupo de Espeleología (Estella).

— INSTITUCION PRINCIPA DE VIANA. Sección de Espeleología. (Pamplona y Estella).

— GRUPO ESPELEOLOGICO VIZCAINO. De la Diputación Foral de Vizcaya, y la colaboración de antiguos miembros de estos grupos.

Se realizaron exploraciones y topografías en las principales cavidades de los alrededores, entre las que destacan la «Sima del Puente» y la «Cueva Calleja de la Hoz».

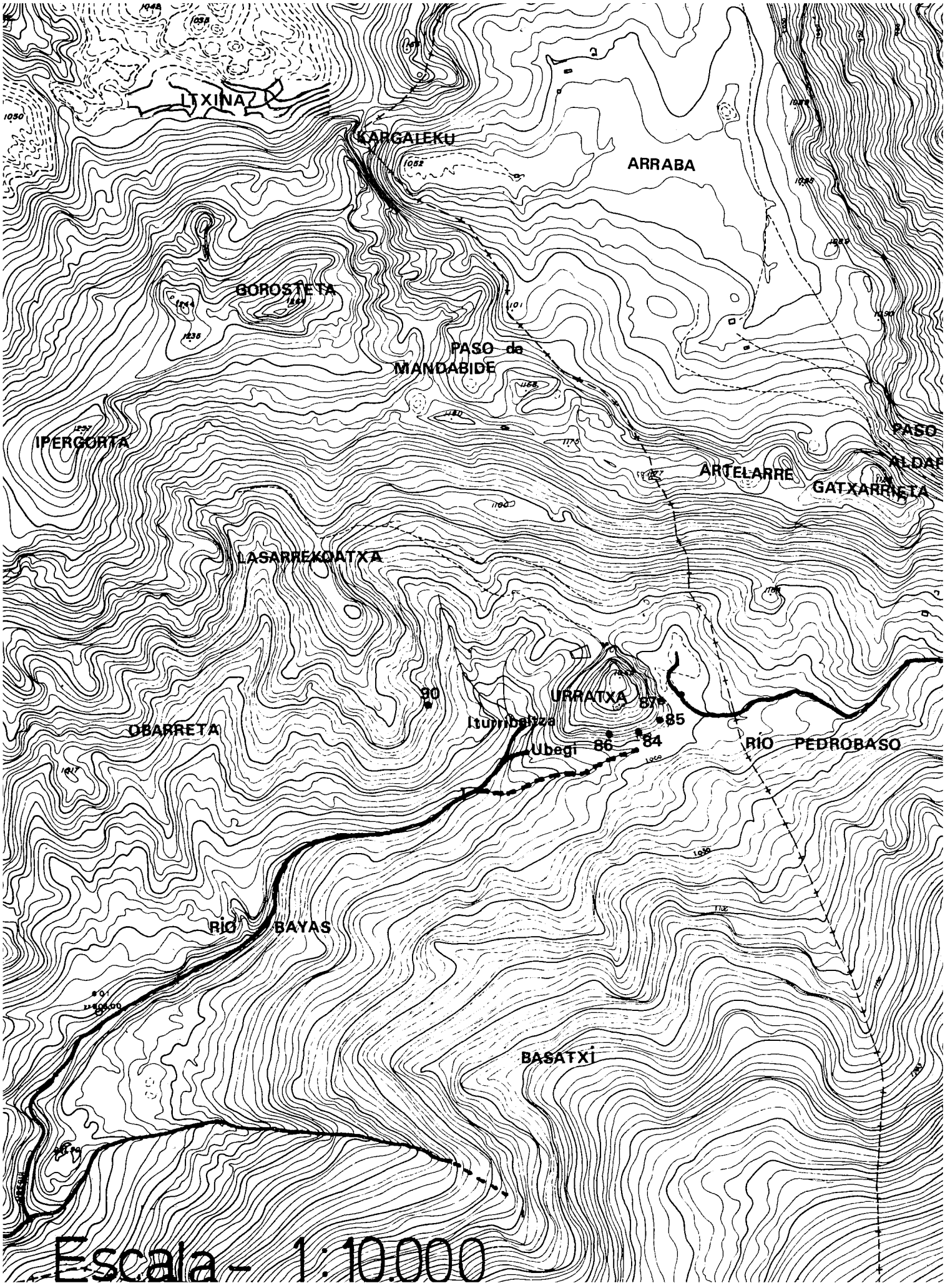
Asimismo tuvo lugar una charla-exposición con diapositivas sobre Hidrogeología del Karst y una salida práctica donde se comprobó la utilidad de diferentes aparatos hidrológicos.

HALLAZGOS ARQUEOLOGICOS EN CUEVAS DE LA PROVINCIA DE VIZCAYA: CONTINUACION. COMPLEJO URRATXA, SUPELEGOR Y LASARREKOATXA, MACIZO DE GORBEA (Ayuntamiento de Orozko)

1. INTRODUCCION

En este informe se continúa la enumeración de cavidades de la Provincia que poseen yacimientos arqueológicos, fruto de la labor de exploración y catalogación de cuevas y simas que el Grupo Espeleológico Vizcaíno viene realizando en las distintas áreas de nuestra geografía.

Detallamos ahora el descubrimiento de restos de interés arqueológico en El Macizo de Gorbea. Siguiendo un orden cronológico de hallazgos, citamos aquí seis cavidades de este macizo, cuatro pertenecientes al Valle de Zastegui, una enclavada en la zona de Itxina y otra en la zona de Obarreta. Todas se hallan bajo la jurisdicción del Ayuntamiento de Orozko.


ITXINA
KARGALEKU
ARRABA
GOROSTETA
PASO de
MANDABIDE
IPERGORTA
ARTELARRE
GATXARRETA
LASARREKOATXA
90
URRATXA
87
85
Iturribeltza
OBARRETA
Ubegi
86
84
RIO PEDROBASO
RIO BAYAS
BASATXI
Escala - 1:10.000

2. MODO DE ACCESO A ESTAS ZONAS

2.1. Valle de Zastegui

Para llegar hasta él podemos emplear dos rutas. Una, ascendiendo desde el pueblo de Villaro (frente norte del Gorbea) hasta Pagomakurre. De allí, avanzar por la pista que conduce a la campa de Arrabasita a 1.000 metros de altitud. Atravesando el paso de Mandabide, alcanzamos el valle.

Otra vía de acceso se encuentra a partir del pueblo de Ibarra (Orozko). Desde allí, una pista forestal nos conduce por Austigarbin hasta Zastegui. Se encuentra en dirección N.W. de la cumbre de Gorbea. Se halla rodeado por las laderas que descienden del Gorbeigane (pico del Gorbea) a la izquierda y por las crestas rocosas que comenzando en el Gatxarrieta (1.183 metros), finalizan en el Usoteguieta (1.170 metros) a la derecha, por donde comienza su descenso formando una barra calcárea de 2.200 metros de longitud por 300 metros de anchura.

En el centro descuella la Peña Urratxa que se eleva 100 metros sobre el nivel del Valle. En ella se encuentran cuatro de las cavidades que citamos.

2.2. Zona de Itxina

Indicaremos sólo la situación de la cavidad reseñada.

2.3. Zona de Obarreta (ver plano)

3 CAVIDADES CON YACIMIENTOS PREHISTORICOS

N.° 84. Cueva de Urratxa III (1.553)

Se encuentra situada a la derecha de la Peña Urratxa, a 15 m. de altitud sobre el sendero que asciende desde el río Bayas hacia los refugios de Zastegui, aproximadamente a la mitad de recorrido entre las cuevas Urratxa I y II. Es fácilmente identificable, ya que en su entrada se hallan las ruinas de un antiguo refugio. Sus coordenadas son: x = 672650, y = 938490, z = 1015 del plano fotogramétrico N.° 140 de la Excma. Diputación Foral de Vizcaya (foto 1) (vid plano).

a) Descripción de la cavidad

A unos 5 m. de su boca, la cavidad presenta una única galería. Se pretendió ensancharla apareciendo casi en superficie restos humanos.

Una vez traspasada, encontramos bloques de piedra diseminados por el suelo y una formación estalagmítica. Tras un breve recorrido (12 m.), la cavidad gira a la izquierda y acaba en una pequeña rampa de bloques desprendidos. Su desarrollo total es de 29 m. El lugar del yacimiento, indicado en la topografía, nos muestra que el hallazgo apareció casi superficialmente en la estrecha galería de acceso al interior de la cueva.

Foto 1 — Entrada a la cueva Urratxa III

b) Material encontrado

— Cerámica.
— Pedernales a modo de ajuar.
— Mandíbula inferior y dientes sueltos de Ursus Spelaeus.
— 1 Cráneo humano (foto 2) (*).

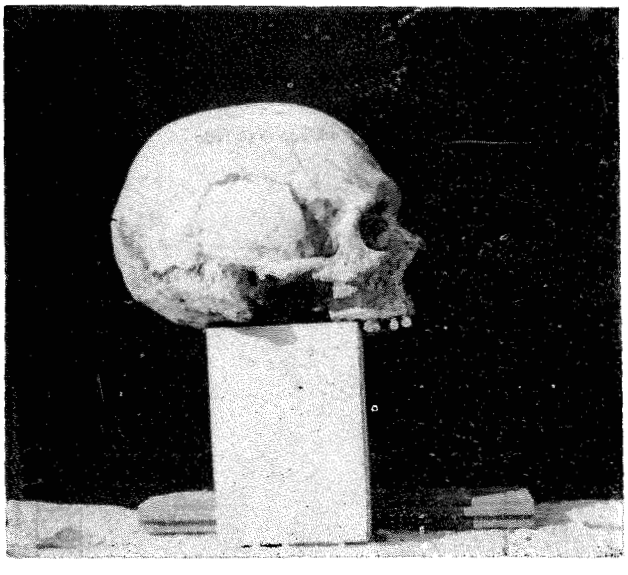
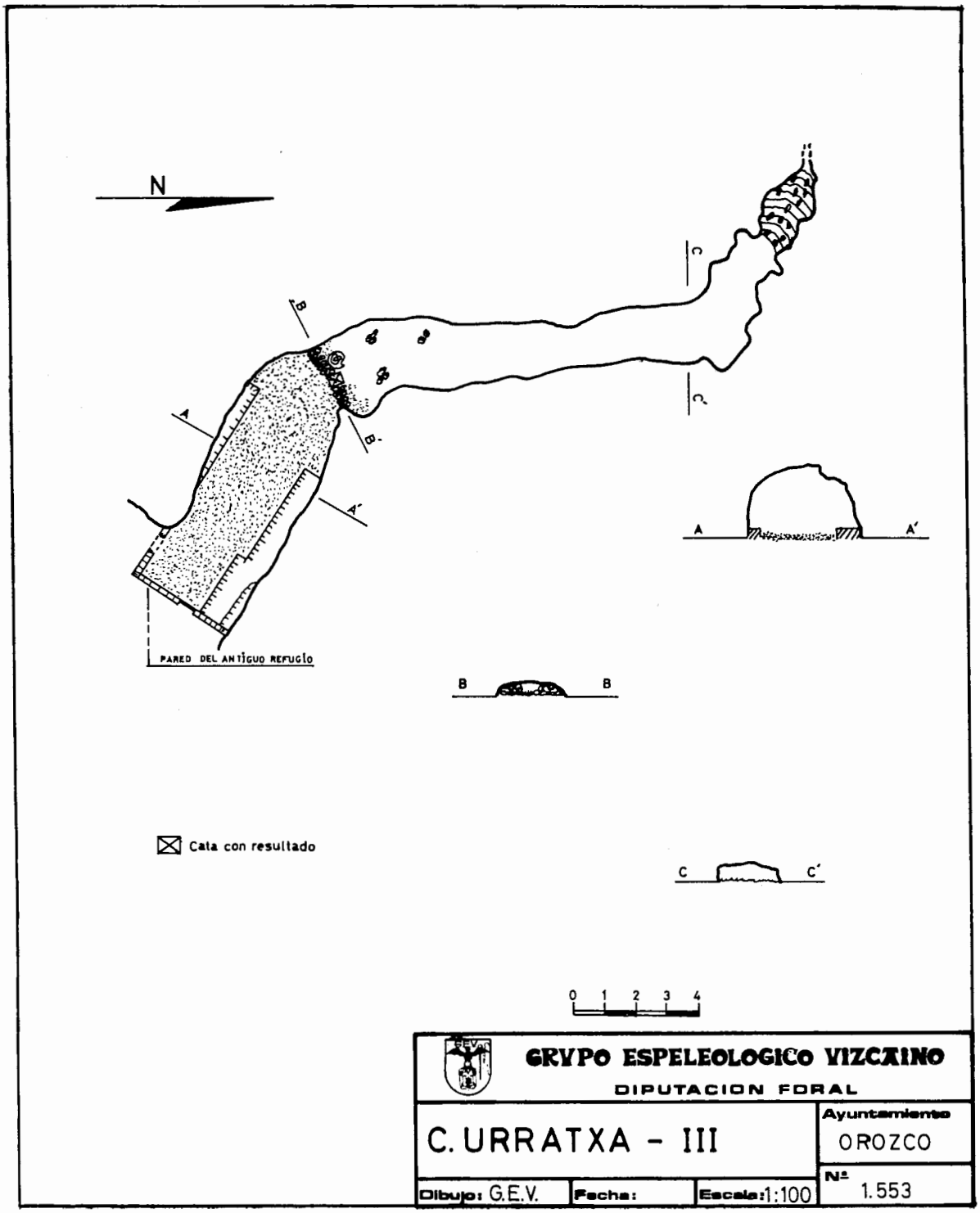
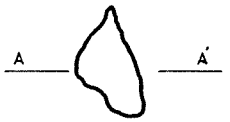
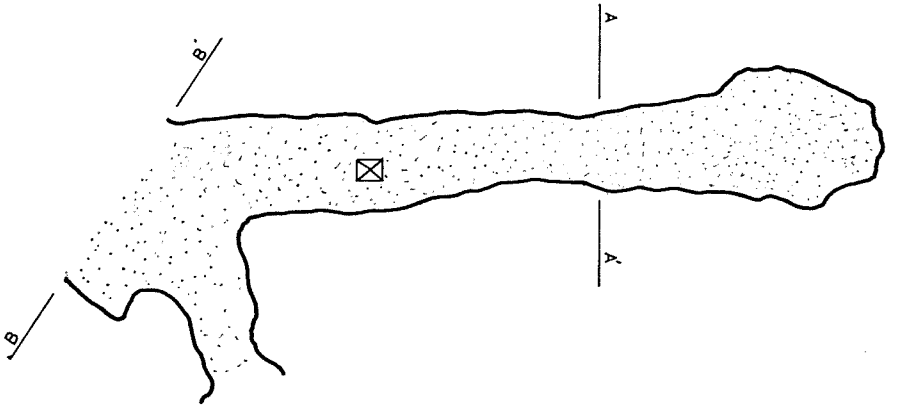


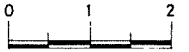
Foto 2 — Cráneo procedente de Urratxa III.

(*) Su estudio por la Dra. María Dolores Garralda, aparecerá en el número XIII de KOBIE.


N
A
A'
B
B'
C
C'
PARED DEL ANTIGUO REFUGIO
Cata con resultado
0 1 2 3 4
GRUPO ESPELEOLOGICO VIZCAINO
DIPUTACION FORAL
C. URRATXA - III
Ayuntamiento
OROZCO
Dibujo: G.E.V.
Fecha:
Escala: 1:100
Nº
1.553



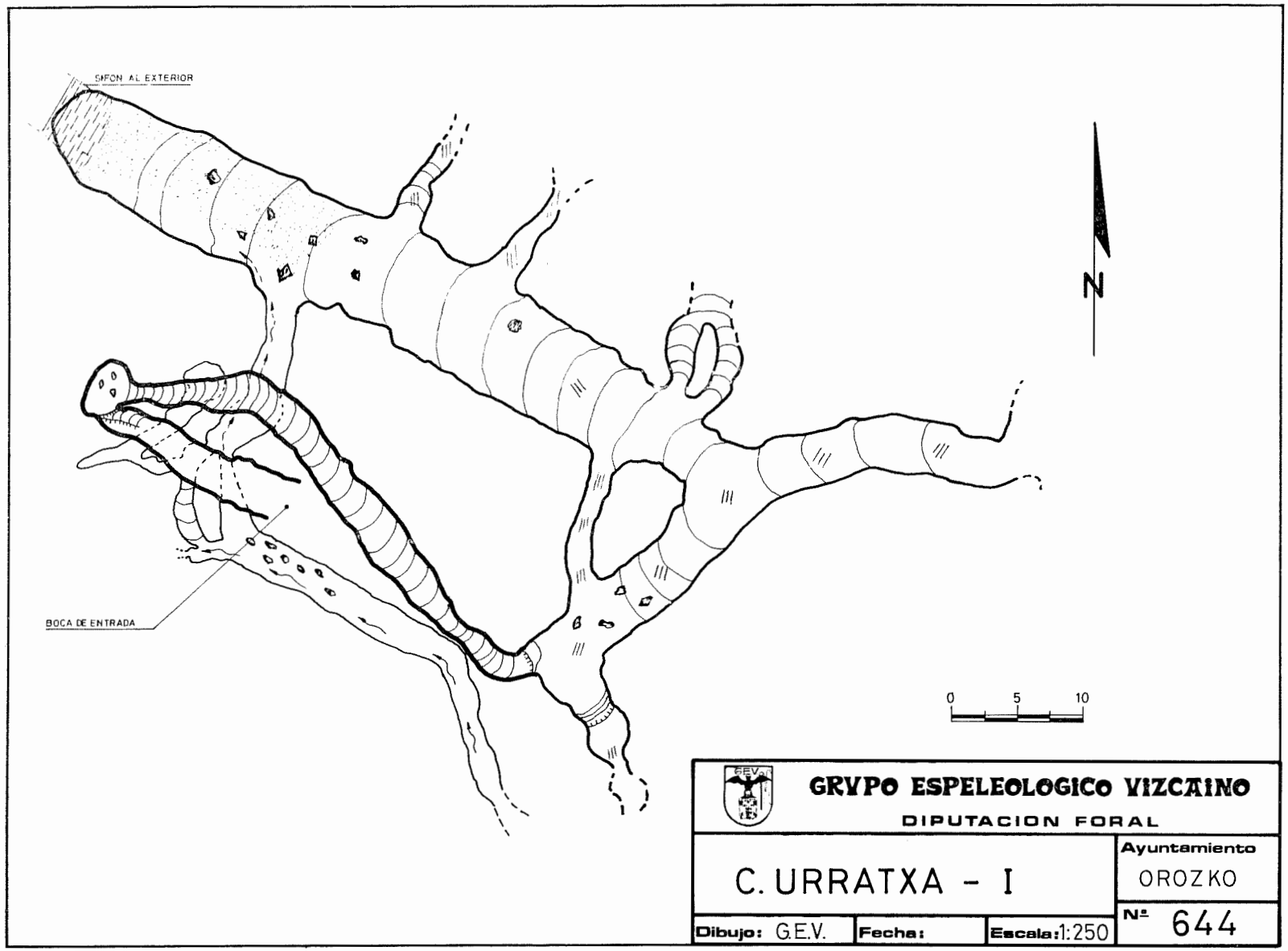


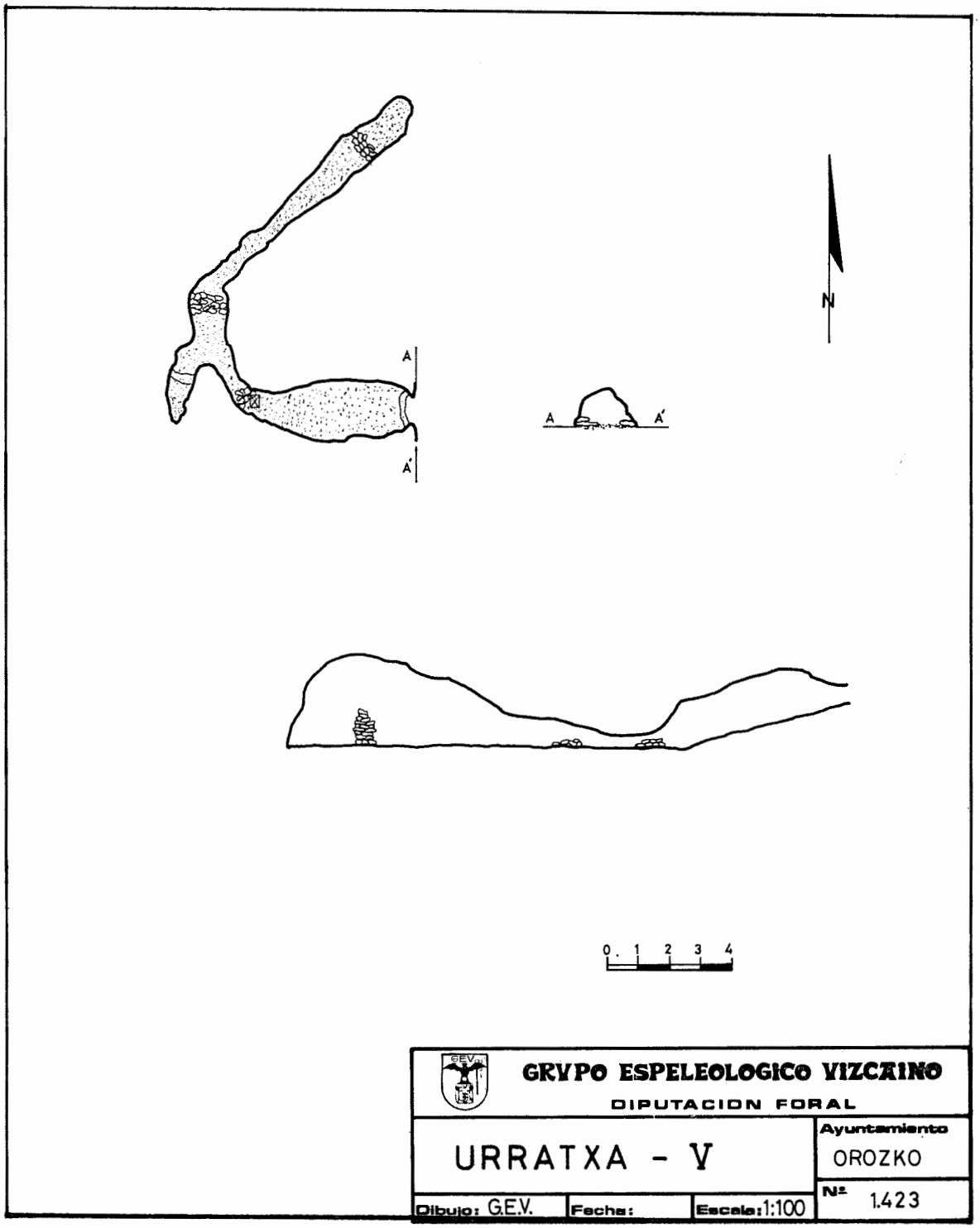


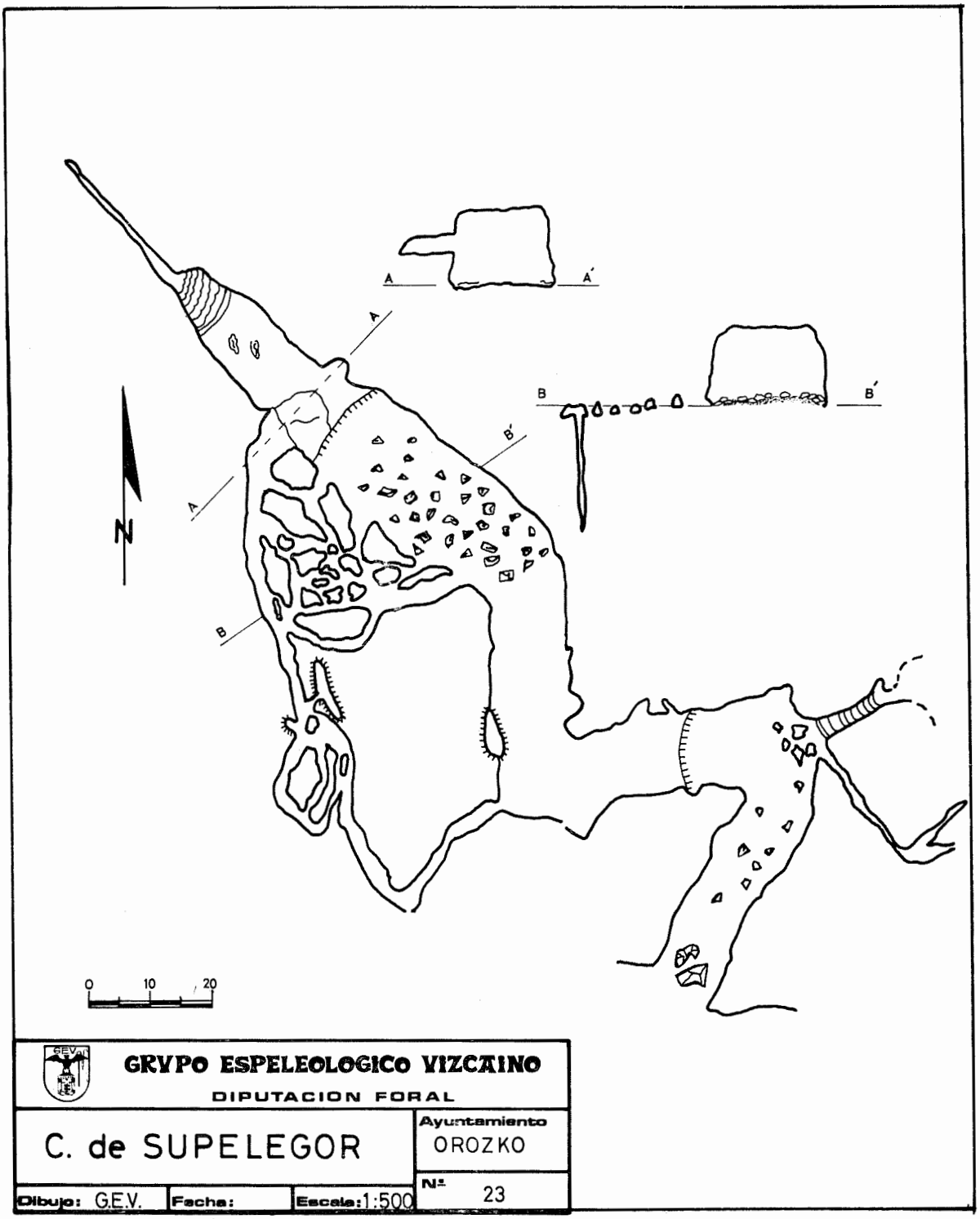
GRVPO ESPELEOLOGICO VIZCAINO

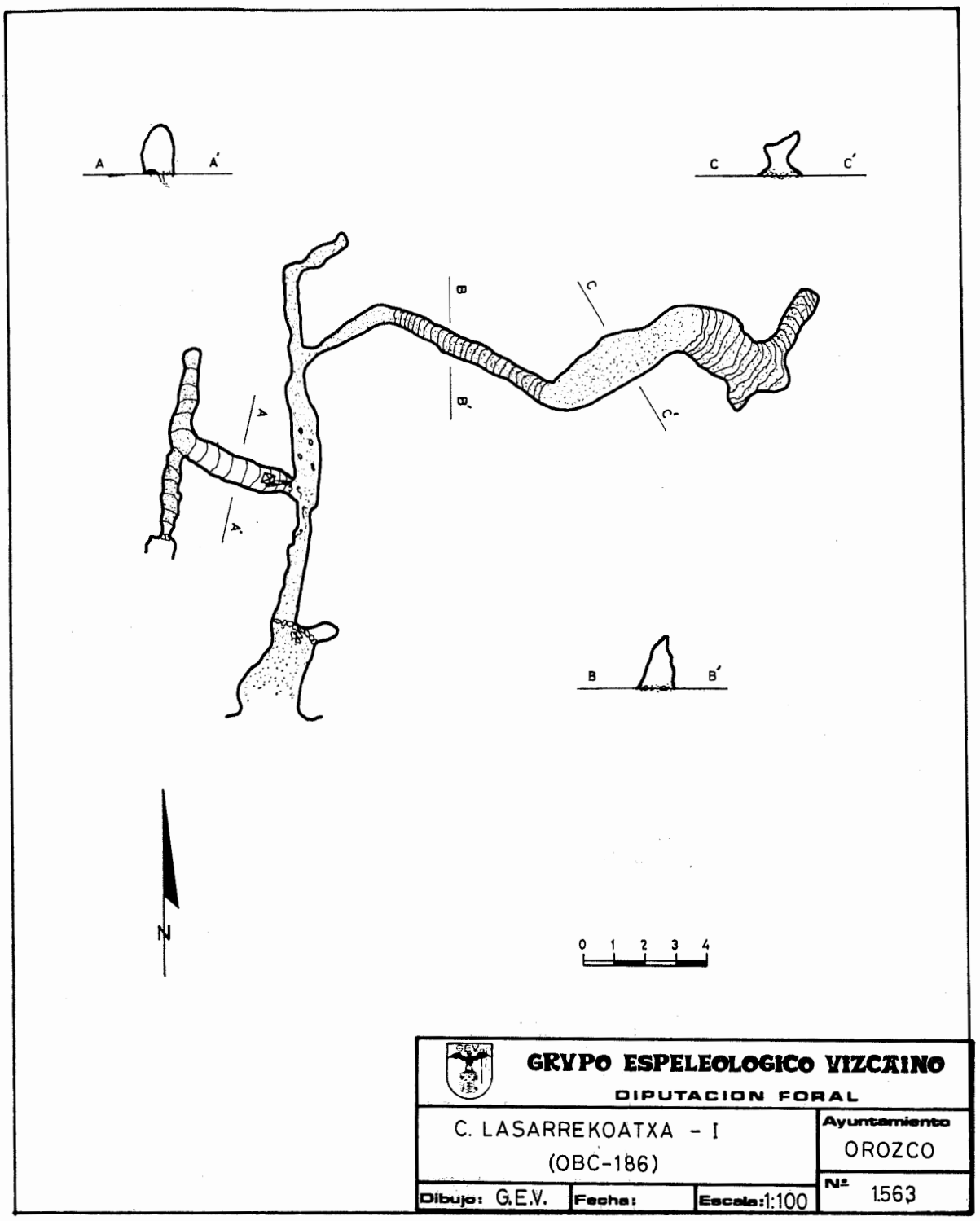
DIPUTACION FORAL

C. URRATXA - II			Ayuntamiento OROZKO
Dibujo: G.E.V.	Fecha:	Escala: 1:50	Nº 873


SIFON AL EXTERIOR
BOCA DE ENTRADA
N
0 5 10
GRVPO ESPELEOLOGICO VIZCAINO
DIPUTACION FORAL
C. URRATXA - I
Ayuntamiento
OROZKO
Dibujo: G.E.V.
Fecha:
Escala: 1:250
Nº 644


A
A'
A
A'
N
0 1 2 3 4
GRVPO ESPELEOLOGICO VIZCAINO
DIPUTACION FORAL
URRATXA - V
Ayuntamiento
OROZKO
Nº 1.423
Dibujo: G.E.V.
Fecha:
Escala: 1:100


A
A´
B
B´
N
0 10 20
GEV
GRVPO ESPELEOLOGICO VIZCAINO
DIPUTACION FORAL
C. de SUPELEGOR
Ayuntamiento
OROZKO
Nº
23
Dibujo: G.E.V.
Fecha:
Escala: 1:500


A
A'
C
C'
B
B'
N
0 1 2 3 4
GRYPO ESPELEOLOGICO VIZCAINO
DIPUTACION FORAL
C. LASARREKOATXA - I
(OBC-186)
Ayuntamiento
OROZCO
Dibujo: G.E.V.
Fecha:
Escala: 1:100
Nº 1563

— Vértebras humanas	2 cervicales: Atlas y Axis. 2 dorsales: 6.º y 11.º.
— Huesos humanos	Cúbito Húmero Astrágalo (perteneciente a la pelvis).

Según Ernesto Nolte, del G.E.V., «todo parece apuntar que nos hallamos ante una nueva sepulcral, más o menos paralela cronológica y culturalmente con la implantación de los dólmenes, de los cuales, algunos ya se conocen en este macizo» (1) (Del 19-VI-1981).

La cavidad fue explorada y topografiada el 6 de junio de 1981 y su yacimiento prehistórico fue encontrado por A. Alonso, mienbro del G.E.V., el 10 de junio del mismo año.

N.º 85. Cueva de Urratxa II. (873)

Se halla situada 100 m. camino arriba de la anteriormente citada. Sus coordenadas son: x = 672650, y = 938440, z = 1020 del plano N.º 140 de la Excma. Diputación Foral de Vizcaya. (Vid. plano).

a) Descripción de la cavidad

Fue explorada y topografiada por miembros del G.E.V. en mayo y junio de 1964. Su boca, de 2 m. de alta por 3 m. de ancha, da paso a una pequeña diaclasa inclinada por la cual el agua ha formado un espacio libre. Animados por el descubrimiento del cráneo en Urratxa III, varios miembros del G.E.V. se desplazaron a esta cavidad para realizar algunas catas. Estas dieron un resultado positivo (ver topografía).

b) Material encontrado

Las prospecciones llevadas a cabo dieron como fruto el hallazgo de restos de cerámica.

Fecha del descubrimiento: 19 de junio de 1981. Cita: (1) del 9-VIII-1981 (4).

N.º 86. Cueva Urratxa I. (644).

También llamada **Lapurzulo,** se encuentra en la falda S.E. de la Peña y en su límite inferior.

Sus coordenadas son: x = 672540, y = 938420, z = 1030 del plano N.º 140 de la Excma. Diputación Foral de Vizcaya. (Vid. plano).

a) Descripción de la cavidad.

Fue explorada y topografiada en mayo y junio de 1964 y ampliamente comentada por nuestro compañero Néstor de Goikoetxea (3).

Su boca, de 3 m. de ancha por 4 m. de alta, da paso a un enrejado de galerías con un recorrido total de 1.000 m. aproximadamente y con un desnivel de 33 m.

Su interior está formado por una galería de morfología sedimentaria en todas sus formas y una galería de morfología juvenil con río activo que aflora por la surgencia de Ubegui.

El lugar del yacimiento se sitúa a 20 m. de la entrada coincidiendo con el principio del desnivel de la galería.

b) Material encontrado

— Silex.
— Fragmentos de hueso humano.

Fecha del descubrimiento: 19 de junio de 1981. Cita: (1) del 9-VIII-1981 (4).

N.º 87. Cuevo de Urratxa V. (1423).

Situada al final de la senda que parte del río Bayas y a la altura de los refugios del Valle de Zastegui. Sus coordenadas son: x = 672600, y = 938420, z = 1020 del plano N.º 140 de la Excma. Diputación Foral de Vizcaya. (Vid. plano).

a) Descripción de la cavidad

Su boca es de pequeñas dimensiones y da paso a un desarollo total de 21,5 m. Desciende levemente desde su entrada y se bifurca a los diez primeros metros de recorrido.

Responde al tipo de morfología clástica o de derrumbamientos, caracterizada por tener el suelo cubierto de bloques.

Lugar del yacimiento a 8 m. de la entrada.

b) Material encontrado

En las prospecciones arqueológicas realizadas aparecieron dos piezas dentales humanas (1 molar y un colmillo) y restos de cerámica reciente. Se practicó esta pequeña cata el mismo día de su exploración: 12-7-1981. Cita: (1) del 9-VIII-1981.

N.º 88. Kobaederra II o Txapelan Koba II

La noticia de este hallazgo se da al principio de este noticiario, debido a J. Fernández.

N.º 89. Cueva de Supelegor (Supelaur) (23).

Sita en la hoyada denominada Axlaortrokea en la zona N.W. del macizo de Itxina, bajo el monte Aitzgorrigane.

Otra de sus salidas da a la zona de Atxular, al collado del monte Astapekatu. Es fácilmente reconocible por las largas hayas que se encuentran en su entrada.

Sus coordenadas son: x = 671630, y = 941610, z = 995 del plano N.º 132 de la Excma. Diputación Foral de Vizcaya.

a) Descripción de la cavidad

La labor de exploración y topografía fue realizada por miembros del G.E.V. el 1 de abril de 1967 en las Jornadas de Espeleología organizadas por este Grupo en el macizo de Itxina, aunque era ya conocida desde mucho antes.

Posee una boca de 20 m. de ancha por 20 m. de alta que da paso a unas galerías abovedadas de grandes dimensiones. Su recorrido total es de aproximadamente 600 metros.

Es de gran importancia como conducción primaria de las aguas en Itxina bajo el nivel freático.

En una cata realizada el 1 de abril de 1967, se encontraron varios premolares de Ursus Spelaeus y algunas monedas sin importancia de Fernando VII. Cita: (1) del 27-XII-87. (4).

b) Material encontrado

Aparecieron restos de cerámica, un punzón de hueso y fragmentos de industria de silex. Esta cavidad había sido ya antes visitada con interés por eminentes arqueólogos como D. José Miguel de Barandiarán que veían en ella un idóneo habitat para el hombre primitivo, aunque sin resultado positivo.

Fecha del descubrimiento arqueológico: 18-7-81.

La mitología y las leyendas han hablado mucho de esta cavidad que, según una de las mismas, la Dama del Amboto reside en ella durante seis meses al año. Sobre este tema es interesante consultar el trabajo de J. M. Salbidegoitia sobre las cuevas con mitología de Vizcaya (2).

N.º 90. Cueva de Lasarrekoatxa I (1.563)

Situación (ver plano).

Coordenadas: x = 672150, y = 938480, z = 1019 del plano N.º 140 de la Diputación Foral de Vizcaya. (Vid. plano).

a) Descripción de la cavidad

Su boca, de 3,10 m. de alta por 2,80 m. de ancha y 1,90 m. de alta, da paso estrechándose a una galería meandriforme en estado fósil. En el suelo apenas discurre un pequeño riachuelo, fruto de las filtraciones de agua de lluvia.

La cavidad posee un recorrido total de 55 metros.

b) Material encontrado

Como resultado de la cata que se practicó el 22 de noviembre de 1981, aparecieron casi superficialmente abundantes restos de cerámica. Esta se realizó en una galería lateral situada a 10 metros a la izquierda de su entrada. (ver topografía).

Fecha de exploración y topografía: 12-7-81.

Fecha del descubrimiento: 22-11-81.

BIBLIOGRAFIA

(1) E. DE SANTIMAMIÑE. «El Correo Español - El Pueblo Vasco», **Diario de la Mañana.** Bilbao.

(2) J. M. SALBIDEGOITIA, **Bizkaiko mitologidun koba eta leizen bilduma.** KOBIE - 4, G.E.V. 1972 (pág. 32).

(3) NESTOR DE GOIKOETXEA, **Las resurgencias portadoras de material hidrológico al río Bayas. (Macizo del Gorbea - Vizcaya).** Notas y comunicaciones del Instituto Geológico y Minero de España. Año 1967, N.º 101-102. (págs. 142-149).

(4) E. NOLTE Y ARAMBURU, **Catálogo de simas y cuevas de la Provincia de Vizcaya.** 1 vol. 291 páginas. Editor: G.E.V., Diputación de Vizcaya. Año 1968.

P. Robredo Arrutia (G.E.V.)

★

ESTUDIO ETIMOLOGICO DEL TOPONIMO «AYALA»

No es científicamente correcto aceptar sin grandes reservas una supuesta invariabilidad del topónimo «Ayala» durante el transcurso del tiempo, especialmente si se ha conseguido entrever la sucesión de asentamientos, reflujos, cruces y transformaciones, tanto étnicos como culturales, habido en las tierras, que de una forma más o menos precisa, tal nominación ha comprendido.

No obstante, hemos de tener en cuenta la posibilidad de una acepción directa del castellano incipiente, que desde sus comienzos era de ejemplar dicción en la región, tal como lo atestiguan casi todos los documentos existentes y la posterior, pero elocuente por descriptiva, creación literaria de su señor Pedro López de Ayala.

Teniendo en cuenta la normal preponderancia de la fonética entre los lugareños, y prescindiendo de la rigidez ortográfica, que ya era mutante desde la caída del imperio romano, podría por tanto «Ayal» expresar «lugar de hayas», como posiblemente ocu-

rra en los topónimos «El Ayal» en las provincias de Santander, cerca de Villalcarriedo, y en Burgos, cerca de Briviesca.

Mucho más aceptada en los medios literarios, ha sido la etimología euskara «que dio el insigne escritor y cronista de Vizcaya, Antonio de Trueba, para quien Ayala era nombre vasco que significa declive de la eminencia, y compuesto de los términos ai (declive) y al, al-a (cosa fuerte o eminente), etimología que concuerda muy bien con la posición geográfica de Ayala y con el aspecto general de su suelo», tomada de la obra **El Fuero de Ayala,** de L. M. Uriarte Lebario, página 21.

A pesar de la forma exacta y aparentemente brillante en que se presenta la solución, soy largamente escéptico respecto de la bondad del criterio, ya que la significación «ai» como pendiente, no forma parte de la verdadera tradición oral euskaldun, en cambio si «aitz» o «aiz» como piedra y extensivamente peña o risco.

Parece compartir esta opinión I. López-Mendizábal, al suponer el significado originario de «aia» (pasto); expresión inexistente, tanto en los diccionarios clásicos, como en el idioma hablado.

En mi análisis, acepto alguna transformación simple y natural, como es la «y» por la «ñ», sonidos que han sido utilizados arbitrariamente dentro del contexto hablado de las lexicologías populares vascas y castellana; como por ejemplo, «Amaña» y «Amaya».

Dado que la versión actual presenta muy escasas analogías con los topónimos de las comarcas adyacentes, utilizo en el estudio, el supuesto sinónimo «Añala». A pesar de que después del derrumbamiento y escisión del imperio romano se detecta una fuerte presión euskaldun sobre la zona en cuestión, me resisto a aceptar un planteamiento favorable sobre una relación con la palabra vasca «aña» (nodriza), en el significado de «añal» (crianza abundante), debido a que este sentido se asigna exclusivamente para el género humano.

Es evidente la similitud fonética y por tanto previsible la relación semántica entre «Añala» y «Añana» (Salinas de), localidad situada en la parte occidental de la provincia de Alava. Como previsiblemente sea el morfema «ana», un sufijo derivado del latino «anus» que indica propiedad o procedencia, como de forma general tan acertadamente propuso Caro Baroja, es obvio, pues, dirigir las pesquisas sobre el lexema «añ» restante. Precisamente también lo encontramos en «Añes», una de las localidades más típicas de la Tierra de Ayala.

Existen documentos que durante el siglo XI denominan «Añez» a esta localidad, pero el más antiguo, que data del año 864, lo inscribe como «Annes», forma gráfica transicional entre la «gn» latina y la «ñ» castellana; expresión que por ejemplo puede constatarse en el «Poema de Fernán González», obra anónima del siglo XIII.

Sería erróneo proseguir el trabajo sin presentar una somera sinopsis de las características geográficas de la región, pues sin este conocimiento no es posible observar una plausible concordancia entre la Tierra en estudio y el significado nominal realmente obtenido.

Los terrenos sin ser rocosos en su mayor parte, son muy accidentados, de tal forma que no se adaptan el concepto rentable y social que de la agricultura poseían los romanos, ya que los cultivos —tal como en la actualidad— sólo podían ser fragmentarios y hortícolas. Transcribiendo literalmente del Diccionario Geográfico de Madoz «las pendientes de los cauces de los ríos imposibilitan prácticamente el aprovechamiento de las aguas para el regadío». Por tanto, sus riquezas hubieron de ser los rebaños de ganado ovino y cabrío, especialmente el primero, de mayor tradición, rentibilidad y adaptación al clima.

Indudablemente, las causas que concurren en la generalización o aceptación de una nominación aquende y allende el ámbito específicamente toponímico, es varia, pero bastante limitada. Puede llevar el nombre de la familia o tribu de sus antiguos moradores, de un jefe destacado o dueño del paraje. Los grandes ejércitos durante las campañas militares o al término de éstas, crearon campamentos y establecimientos, que han sido la fundación de gran número de ciudades.

Cuando el lugar no ha sido protagonista de ningún asentamiento de alguna relevancia social, suele tener el nombre de las características de su suelo, de la vegetación que existía o era más abundante. En muchas ocasiones, este último sistema natural de nominación se presenta en un idioma ya olvidado.

Las zonas más amplias, es más probable que tengan nombres de naturaleza histórica, ya que los pueblos con desarrollo escaso, carecían de recursos para controlar y por tanto nombrar extensiones considerables.

Volviendo a fijar la atención en la Tierra ne Ayala, y si la actividad del lugar era básicamente la cría de ganado ovino, es natural que entre latinoparlantes de la edad antigua, se llamase Tierra «Agni» (de cordero), palabra que posee la misma raíz «agn» o «añ» que obtuvimos por máxima concordancia fonética entre topónimos afines.

La respuesta que obtendría cualquier forastero que con intención de localizar a una persona situada por aquellos parajes preguntase a un lugareño totalmente romanizado: ¿Dónde está...? ¿De dónde viene...?, incluiría la palabra «agnis»; pongamos por

ejemplo, «in agnis» (entre corderos), que podemos comprobar es casi idéntica fonéticamente a «Añes», el tan típico lugar de la región estudiada.

Es resultado sobremanera positivo en cuanto a probabilidad de veracidad se refiere, que a partir de un desarrollo subjetivo de análisis fonético comparativo de la toponimia prácticamente comprendida, hayamos obtenido no sólo un lexema común de significado muy representativo y una supuesta expresión primigenia de utilización generalizada, sino también semejanza asombrosa de esta última, con uno de los topónimos analizados.

Como apéndice aclaratorio en cuanto al ámbito comarcal comprendido, es interesante resaltar que los documentos más antiguos históricamente conocidos limitaban política o judicialmente a la tierra de Ayala por unos arroyos de la falda del Ganekogorta, cumbre ubicada a unos ocho kilómetros del centro urbano de Bilbao. Este punto coincide aproximadamente con los límites septentrionales entre las provincias actuales de Vizcaya y Alava.

Sin embargo, la antigua región de Ayala tuvo que comprender la margen izquierda del río Nervión hasta la desembocadura del Cadagua, confluencias que limitan una zona geográfica natural entre ambos ríos, que en estos parajes son ya accidentes de envergadura.

Precisamente por esta razón, y dado el considerable caudal que alcanza el río bilbaíno en punto tan avanzado de su curso, es lógico, incluso, aceptar el océano Atlántico como límite norte de la región ayalesa, caso citado en algún discutido documento del siglo XI. (Véase «Introducción a la Historia de la M. N. y M. L. Tierra de Ayala», de V. F. Luengas, página 17).

G. Carretié González

★

HALLAZGO DE «CUON ALPINUS» EN EL GORBEA VIZCAINO

Con motivo de las exploraciones y trabajos del Grupo Espeleológico Vizcaíno en la zona del Gorbea tuvieron la suerte de hallar en la cueva de Obarreta (sigla 1.580) el esqueleto completo del **Cuon Alpinus,** cánido algo menor que el lobo y que actualmente vive sólo en la Siberia meridional, Turkestán, Altai y región del Amur.

Personado en la espelunca el Dr. D. Jesús Altuna, recuperó la totalidad del esqueleto, estando ahora en vías de estudio, y cuyo resultado se dará a conocer por dicho investigador en el número XIII de KOBIE.

★

EL ARTE PREHISTORICO DEL PAIS VASCO Y SUS VECINOS

Por Juan María Apellániz (1)

El autor pretende estudiar el comportamiento del País Vasco en el terreno artístico durante toda la Prehistoria a fin de conocer si las áreas tradicionalmente reconocidas en el arte prehistórico paleolítico (Cantábrico y Pirineo) son susceptibles de ser divididas en unidades regionales menores, así como para conocer el comportamiento de los Grupos formados en el País durante las épocas con cerámica.

Para alcanzar este conocimiento, el autor utiliza los métodos tradicionales a los que añade el de «determinación de autores, talleres y escuelas» propugnado por él anteriormente.

Considerando el País Vasco como objeto de estudio el autor utiliza los modelos de los vecinos inmediatos al mismo, como el del arte del Cantábrico y del Pirineo, de cuya comparación nacen las conclusiones básicas sobre el País Vasco

En lo que se refiere al arte paleolítico, el análisis del autor pretende avanzar un poco en el que inició en su interpretación de los santuarios de Altxerri y Ekain (Guipúzcoa) en 1976 y 1978. Este análisis se ha ido enriqueciendo con motivo de otros iguales realizados en santuarios paleolíticos cantábricos. El método de trabajo que se ha seguido ha sido principalmente el de determinar autores y escuelas en la decoración de los santuarios, método bien conocido en la Historia del Arte en general y en la Arqueología y esto no porque el método nos parezca el más importante, como gustaba de repetir M. Friedänder, sino porque es uno de los varios susceptibles de ser aplicados al mundo prehistórico y no utilizado, a juicio del autor, más que de manera asistemática y parcial.

El método podría parecer reducido al ámbito estilístico y artístico y no es así. Tiene también algo que aportar a la reconstrucción histórica de la realidad social de la que forman parte los artistas paleolíticos. Esta realidad social se refiere a la que tiene relación con la decoración artística de los santuarios,

(1) Editorial Desclee de Brouwer, S. A., calle Henao, 6 - Bilbao-9 (España). 1 vol. 229 pp. e innumerables fotografías a color y blanco y negro, año 1982.

la organización de las personas o grupos dedicados a la decorarión, al proceso de la decoración, la relación de los decoradores entre sí, sus áreas de trabajo y cuantas implicaciones pueda tener un estudio de este género.

Para el estudio del arte de las épocas con cerámica se ha recurrido a hipótesis de identificación y distribución de las poblaciones, que ya utilizó el autor para analizar los aspectos generales de la cultura de las poblaciones del País Vasco.

En 1976, el Dr. Apellániz inició la aplicación de un antiguo método de análisis artístico a los paneles de las cuevas decoradas. En la revisión que le pareció conveniente hacer de Altxerri primero y luego de Ekain, se expuso una forma concreta de aplicar a los conjuntos parietales el análisis de autoría, que se utilizaba tanto en la Historia general del arte como en particular en la Arqueología griega.

El primer resultado fue expuesto en el estudio sobre Altxerri (Altuna, Apellániz, 1976) y una primera y elemental teorización de sus principios, además de un análisis aplicado al santuario se presentó con Ekain (Altuna, Apellániz, 1978). Resúmenes posteriores, con ligeras mejoras se han publicado en 1980 (Apellániz, 1980) y el último está dedicado a darlo a conocer en los ambientes arqueológicos alemanes (1981).

Esta fórmula de análisis podría ayudar a comprender además de los aspectos estilísticos del arte prehistórico, otros como el del funcionamiento de los decoradores de santuarios y, desde luego, la forma de construcción de los mismos, como ya se ha dicho otras veces. La verdad es que esta posibilidad de introducirse mediante un método estilístico en sencillos apreciaciones organizativas le había sido sugerida al autor por la lectura de Leroi-Gourhan, en el que se observó atisbos verdaderamente geniales junto con apreciaciones poco afortunadas.

MODELO DE INTERPRETACION Y METODO DE ANALISIS

Los supuestos conceptos e hipótesis que se usan para el estudio del arte histórico deben ser los que sirvan al prehistórico, con la peculiar característica de que éste es producto de población muy pequeña.

Muchos de estos conceptos ya han sido utilizados. Así, el del reciclaje del arte, según el cual el arte prehistórico representa un ciclo completo que después se reproduce sistemáticamente a lo largo del tiempo.

El Dr. Apellániz manifiesta: «A nuestro entender, habría que aplicar al arte prehistórico estos conceptos.

a) Así, el de que el ciclo prehistórico, como ciclo completo, no agota la infinita variedad de formas que han producido la belleza a lo largo de la historia, pues éstas han sido muy variadas y han nacido de la complejidad que una mayor cantidad de población ha ido añadiendo, pero que ofrece la misma calidad de belleza que cualquier otro ciclo histórico.

b) Añadiría que se debe aplicar el principio de' arte como voluntad de estilo, principio que ya expuso de modo difícilmente rebatido, K. Fiedler y que otros aplicaron a diferentes estilos históricos (Worringer, 1948). Este principio puede provocar grandes complicaciones en el análisis de las obras prehistóricas sobre todo de las más antiguas (Gravetiense, Auriñaciense), en donde no será fácil decidirse por la torpeza o por la voluntad de estilo, pero como principio debe ser admitido. De lo contrario, no haríamos del ciclo prehistórico del arte el arranque de una historia sino dos compartimentos estancos.

c) Deberemos aplicar igualmente los conceptos generales que aplicamos al arte religioso de la Historia, toda vez que estamos convencidos por los estudios más recientes de Laming Emperaire (1964) y Leroi-Gourhan (1969), de que así fue. De este modo habrá que pensar que en los santuarios se expresan creencias bajo la forma de figuras.

Como en el arte religioso histórico, habrá que suponer que nos encontramos ante manifestaciones, unas veces de lo que hemos llamado «arte culto» y otras en el «arte popular». De aquí deberíamos deducir que la diferente calidad estética de los conjuntos también debemos juzgarla bajo este doble criterio, el cual puede entrar, algunas veces al menos, en conflicto con el de la «voluntad de arte». Si las cuevas son santuarios, su proceso de construción habría sido el mismo que en los históricos. Así deberemos pensar en «catedrales» y «ermitas», en el cambio de las modas religiosas, en restauraciones y renovaciones de los santuarios más concurridos, etc.

d) Igualmente y, habida cuenta de que tampoco en la interpretación de la cultura histórica hemos alcanzado uno hipótesis que la explica en su totalidad, deberemos pensar que todas las que manejamos sobre el arte prehistórico contienen una parte de la verdad y que solamente en el futuro se podrá pensar en alcanzar una mejor visión del problema. Este futuro quizá nunca llegue.

e) Como en el arte de las épocas históricas, debemos suponer en el prehistórico que se desarrolla por ciclos que se completan con tanta mayor rapidez y extensión con que lo permiten, por una parte, la densidad de población y, por otra, el ritmo de cambio constantemente creciente. En el arte prehistórico debemos suponer como sujeto una población muy escasa con un ritmo de cambio cultural muy lento, de modo que su ciclo completo será muy largo

y sus cambios poco apreciables. Sería lo contrario en el caso de que hubiera sido muy grande la población y consecuentemente muy rápido el cambio.

Sin embargo, el arte prehistórico se moverá también dentro de una fórmula ternaria general que suele valer para las artes históricas y que consiste en simplicidad inicial y progresivo abarrocamiento o complicación hasta una cierta esquematización.

f) En el arte prehistórico deberemos considerar que la complejidad generalizada no contiene mayor belleza que la simplicidad originaria.

También deberemos pensar que el arte no ha ofrecido más que dos grandes y geniales posibilidades de expresión: la que llamamos figurativa y la que denominamos abstracta. Y habrá que pensar que ambas están siempre presentes en el arte de todas las épocas, aunque tanto menos perceptibles cuanto más antiguas. También aquí debemos aplicar el criterio de la densidad de población. En el arte prehistórico antiguo (Auriñaciense y Gravetiense) debemos suponer que hay una parte de abstracciones junto a los figurativismos dominantes y viceversa, que en épocas tardías (Neolítico y Edades con metales) deberá haber abstracciones dominantes con figurativismos escasos.

g) Habría que añadir que el arte, por muy antiguo que sea está ya maduro y que las muestras bien datadas de Isturitz, por ejemplo, así lo demuestran. Y, por lo tanto, no es más bello el arte porque sea más reciente, sino solamente porque sus cultivadores hayan tenido más talento.

h) Si entendemos el arte prehistórico como una etapa del arte general, también deberemos entender que se reparte en áreas, grupos, escuelas y autores, aunque su número sea menor, porque la densidad de población fue mucho menor y la variedad y complejidad del arte es una consecuencia de ésta.

i) Es necesario también empujar estos paralelismos hasta el aspecto geográfico. Deberemos hallar en el arte prehistórico, en el momento que fuere, una distribución al modo que aparece en las épocas históricas. Esto no quiere decir que las agrupaciones geográficas deban ser iguales, simplemente quiere decir que había agrupaciones geográficas donde quiera que fueren.»

EL MODELO PARA EL ARTE PALEOLITICO DEL PAIS VASCO

«Para estudiar el arte paleolítico del País Vasco construiremos un modelo específico, como haremos con el arte de épocas prehistóricas tardías, desde el Neolítico a la Romanización. Las hipótesis que se conocen hoy nos proporcionan elementos adecuados para establecer nuestros principios de análisis e interpretación. El conjunto de estas hipótesis sería nuestro modelo.

Querríamos destacar los más importantes aspectos de que trataremos. En primer lugar, se trataría de delimitar el territorio que estudiamos y a esto llamaríamos el **aspecto geográfico del modelo.** En segundo lugar intentaríamos situar en el tiempo nuestro arte; ser.a el **aspecto cronológico del modelo.** En tercer lugar nos referiríamos al método para analizar formal y estilísticamente el arte como medio para comprender su evolución y su papel en la sociedad de cada época. **Sería el aspecto formal.** Por último, trataríamos de saber lo que el arte significa en la vida prehistórica y aclarar su función de vehículo. Sería **el aspecto interpretativo de nuestro modelo.** Tomando para cada caso las hipótesis que ofrezcan mejores posibilidades de aplicación y hayan dado mejores resultados, el total sería lo que vamos a llamar modelo.»

En los seis capítulos de la obra que abarca más de 200 páginas, el Dr. Apellániz va desarrollando su teor a interpretativa sobre los diferentes estilos y autorías en el arte prehistórico del País Vasco y circunvecinos, que van dejando poso en el lector hasta el punto de comprobar que desde que Breuil sintetizara el arte prehistórico a principios de siglo, no ha habido un trabajo tan denso, tan trabajado y tan fiable com el que ahora el Dr. Apellániz ha tenido la genialidad de presentarnos. Es posible, por no decir seguro, que contará con críticas enconadas, pero no es menos seguro que el autor ha sentado las bases firmes para conocer mejor aún el arte prehistórico en Euskalerría y provincias vecinas.

E. N. A.

★

NUEVO YACIMIENTO PREHISTORICO EN LA CUEVA DE LOS ZORROS ABANTO Y CIERVANA (VIZCAYA)

En el verano de 1982 los aficionados Mariano Zarzuelo y Pedro María Maza, localizaron en la cara sur de Pico Lucero, que da vista al Barrio de San Mamés (Abanto y Ciérvana), lo que parece una pequeña cueva que se hallaba semitapada. Según el pastor Lucio de la Cruz parece que la cueva no tiene nombre propio, si bien se le conoce con el de los Zorros, debido a que los perros suyos, muchas veces habían matado zorros en esta cueva.

En la cata realizada en su interior, los descubridores hallaron tres niveles arqueológicos. El superior de tierras pardas contenía huesos quemados; el segundo, de tierras negras, se hallaban mezclados,

tanto huesos quemados como sin quemar, todos ellos humanos, y, en el nivel más inferior de color blancuzco seguían saliendo restos óseos. Aparecieron igualmente una pequeña hachita votiva, una punta de flecha pedunculada, cerámica y huesos humanos junto a varias calotas fragmentadas, lo que hace de la cueva una típica cueva sepulcral. En el catálogo de Cuevas prehistóricas de la provincia hace la número noventa y una. En «El Correo Español - El Pueblo Vasco» del día 20 de agosto de 1982, se hace una reseña del descubrimiento. Todos los restos se hallan en el Museo Arqueológico y Etnográfico Vasco, abstracción hecha de la hachita que quedó en poder del señor Zarzuelo.

PROXIMO NUMERO XII (*)

Con el tomo presente número XI finaliza una etapa de la Revista de Ciencias **«KOBIE»** y apunta una nueva donde el contenido variopinto de la misma se estructura en tres cuerpos principales.

Los trabajos, tanto de **«Bellas Artes»** como de **«Etnografía»**, serán considerados como suplementos de la Revista **«KOBIE»**, inaugurando la serie **«Bellas Artes»** y la serie **«Etnográfica»** con una seriación que empezará con el número 1. A medida que se cuente con originales suficientes serán publicadas estas series, bien entendido que no se sujeta a periodicidad fija. Tanto el patrocinio como el órgano editor sigue siendo el mismo.

El tomo principal de **«KOBIE»**, que sigue con la numeración correlativa, quiere hacerse eco de trabajos que contemplan, por ejemplo, disciplinas como Prehistoria, Arqueología, Geología, Espeleología y estudios del Karst, Paleontología, Antropología, Botánica, Biología, Ecología, etc., por citar tan sólo disciplinas que han visto estas páginas y otras que supongan ciencias afines.

De esta guisa podemos anunciar que el próximo N.º XII de «KOBIE» contemplará las siguientes colaboraciones, más otras prometidas y aún no llegadas, y que pertenecen por derecho propio al ejercicio de 1982. Esperemos que el retraso comentado pueda subsanarse rápidamente. Estas son las colaboraciones:

GARRALDA, María Dolores: «El Cráneo asturiense de Cuartamentero» (Llanes, Oviedo).

MENARD, Jacques: «Las piezas dentarias de la cueva de Cuartamentero» (Llanes, Asturias).

BLOT, Jacques: «Des rites funeraires protohistoriques ont-ils persisté en Pays Basque, jusqu'au moyen-age?

CAMPILLO, Jacinto, y RAMIREZ RUIZ, M.ª M.: «El dolmen de Reinoso» (Burgos).

POZO, Jesús: «Variaciones estacionales de las poblaciones de **Pomatias elegans** (Muller) en la Punta de Musques».

VILLATE, Fernando: «Contribución al conocimiento de las especies de **Acartia** autóctonas de zonas salobres: **Acartia (Paracartia) grani,** G. O. Sars en la ría de Mundaka» (Vizcaya, España).

ITURRONDOBEITIA BILBAO, Juan Carlos: «Un Oppido **(Acarida, Oribatida)** cavernícola del País Vasco, afín a **Oppia melisi,** Valle».

FERNANDEZ, J. A.; BORJA, A., y Orive, E.: «Distribución del Macrofitobentos en el intermareal rocoso del entorno de la desembocadura del Nervión».

GARCIA-MONDEJAR, Joaquín, y GARCIA PASCUAL, Iñaki: «Estudio geológico del anticlinorio de Bilbao entre los ríos Nervión y Cadagua».

BADILLO LARRIETA, Txema: «Estudio geológico del sector de Ramales de la Victoria (Provincia de Santander)».

MURGA, Félix: «De arqueología alavesa».

Para el Suplemento N.º 1 de la Serie de **«Bellas Artes»**, se ha recibido:

BARAÑANO LETAMENDIA, Kosme: «Sobre un mural del pintor Landeta».

DE ANDRES MORALES, Alfonso: «Iglesia de San Antonio Abad de Bilbao».

BARRIO LOZA, José Angel: «Aproximación a las formas de los pueblos de la Vieja Sonsierra de Navarra».

BARAÑANO LETAMENDIA, Kosme M.ª y GONZALEZ DURANA E ISUSI, Fco. Javier: «Acerca del arte románico en San Martín de Etxebarria (Elorrio), Santa María de Galdácano, y en Vizcaya en general».

Para el Suplemento N.º 1 de la serie **«Etnográfica»** se cuenta:

IBABE, Enrique: «El cántaro pirenaico».

(*) Entretanto este número salió a la calle en enero de 1983.